
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00101905 8

# ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND.

IMP. DE HAUMAN ET C^e. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.



A. Charpentier delᵗ — H. Robinson Sᶜ

# ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

TOME PREMIER.

LÉLIA. — INDIANA. — JACQUES.

MAUPRAT.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET C^e

1842


LIBRARY
SEP 14 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

# LÉLIA.

Quand la crédule espérance hasarde un regard confiant parmi les doutes d'une âme déserte et désolée pour les sonder et les guérir, son pied chancelle sur le bord de l'abime, son œil se trouble, elle est frappée de vertige et de mort.

PENSÉES INÉDITES D'UN SOLITAIRE.

# PRÉFACE.

Il est rare qu'une œuvre d'art soulève quelque animosité sans exciter d'autre part quelque sympathie, et si, longtemps après ces manifestations diverses du blâme et de la bienveillance, l'auteur, mûri par la réflexion et par les années, veut retoucher son œuvre, il court risque de déplaire également à ceux qui l'ont condamnée et à ceux qui l'ont défendue; à ceux-ci, parce qu'il ne va pas aussi loin dans ses corrections que leur système le comporterait; à ceux-là, parce qu'il retranche parfois ce qu'ils avaient préféré. Entre ces deux écueils, l'auteur doit agir d'après sa propre conscience, sans chercher à adoucir ses adversaires ni à conserver ses défenseurs.

Quoique certaines critiques de *Lélia* aient revêtu un ton de déclamation et d'amertume singulières, je les ai toutes acceptées comme sincères et partant des cœurs les plus vertueux. A ce point de vue, j'ai eu lieu de me réjouir et de penser que j'avais mal jugé les hommes de mon temps en les contemplant à travers un douloureux scepticisme. Tant d'indignation attestait sans doute de la part des journalistes la plus haute moralité jointe à la plus religieuse philanthropie. J'avoue cependant, à ma honte, que si j'ai guéri de la maladie du doute, ce n'est pas absolument à cette considération que je le dois.

On ne m'attribuera pas, j'espère, la pensée de vouloir désarmer l'austérité d'une critique aussi farouche; on ne m'attribuera pas non plus celle de vouloir entrer en discussion avec les derniers champions de la foi catholique; de telles entreprises sont au-dessus de mes forces. *Lélia* a été et reste dans ma pensée un essai poétique, un roman fantasque où les personnages ne sont ni complétement réels, comme l'ont voulu les amateurs exclusifs d'analyse de mœurs, ni complétement allégoriques, comme l'ont jugé quelques esprits synthétiques, mais où ils représentent chacun une fraction de l'intelligence philosophique du XIXe siècle: Pulchérie, l'épicurisme héritier des sophismes du siècle dernier; Sténio, l'enthousiasme et la faiblesse d'un temps où l'intelligence monte très-haut, entraînée par l'imagination, et tombe très-bas, écrasée par une réalité sans poésie et sans grandeur; Magnus, le débris d'un clergé corrompu ou abruti; et ainsi des autres. Quant à Lélia, je dois avouer que cette figure m'est apparue au travers d'une fiction plus saisissante

que celles qui l'entourent. Je me souviens de m'être complu à en faire la personnification encore plus que l'avocat du spiritualisme de ces temps-ci, spiritualisme qui n'est plus chez l'homme à l'état de vertu, puisqu'il a cessé de croire au dogme qui le lui prescrivait, mais qui reste et restera à jamais, chez les nations éclairées, à l'état de besoin et d'aspiration sublime, puisqu'il est l'essence même des intelligences élevées.

Cette prédilection pour le personnage fier et souffrant de Lélia m'a conduit à une erreur grave au point de vue de l'art : c'est de lui donner une existence tout à fait impossible, et qui, à cause de la demi-réalité des autres personnages, semble choquante de réalité à force de vouloir être abstraite et symbolique. Ce défaut n'est pas le seul de l'ouvrage qui m'ait frappé, lorsqu'après l'avoir oublié durant des années, je l'ai relu froidement. Trenmor m'a paru conçu vaguement, et, en conséquence, manqué dans son exécution. Le dénouement, ainsi que de nombreux détails de style, beaucoup de longueurs et de déclamations, m'ont choqué comme péchant contre le goût. J'ai senti le besoin de corriger, d'après mes idées artistiques, ces parties essentiellement défectueuses. C'est un droit que mes lecteurs bienveillants ou hostiles ne pouvaient me contester.

Mais si, comme artiste, j'ai usé de mon droit sur la forme de mon œuvre, ce n'est pas à dire que, comme homme, j'aie pu m'arroger celui d'altérer le fond des idées émises dans ce livre, bien que mes idées aient subi de grandes révolutions depuis le temps où je l'ai écrit. Ceci soulève une question plus grave et sans laquelle je n'aurais pas pris le soin puéril d'écrire une préface en tête de cette seconde édition. Après avoir examiné cette question, les esprits sérieux me pardonneront de les avoir entretenus de moi un instant.

Dans le temps où nous vivons, les éléments d'une nouvelle unité sociale et religieuse flottent épars dans un grand conflit d'efforts et de vœux dont le but commence à être compris et le lien à être forgé par quelques esprits supérieurs seulement; et encore ceux-là ne sont pas arrivés d'emblée à l'espérance qui les soutient maintenant. Leur foi a passé par mille épreuves ; elle a échappé à mille dangers ; elle a surmonté mille souffrances ; elle a été aux prises avec tous les éléments de dissolution au milieu desquels elle a pris naissance ; et encore aujourd'hui, combattue et refoulée par l'égoïsme, la corruption et la cupidité des temps, elle subit une sorte de martyre, et sort lentement du sein des ruines, qui s'efforcent de l'ensevelir. Si les grandes intelligences et les grandes âmes de ce siècle ont eu à lutter contre de telles épreuves, combien les êtres d'une condition plus humble et d'une trempe plus commune n'ont-ils pas dû douter et trembler en traversant cette ère d'athéisme et de désespoir !

Lorsque nous avons entendu s'élever au-dessus de cet enfer de plaintes et de malédictions les grandes voix de nos poëtes sceptiquement religieux, ou religieusement sceptiques, Goëthe, Chateaubriand, Byron, Mickiewicz, expressions puissantes et sublimes de l'effroi, de l'ennui et de la douleur dont cette génération est frappée, ne nous sommes-nous pas attribué avec raison le droit d'exhaler aussi notre plainte, et de crier comme les disciples de Jésus : « Seigneur, Seigneur, nous périssons ! » Combien sommes-nous qui avons pris la plume pour dire les profondes blessures dont nos âmes sont atteintes et pour reprocher à l'humanité contemporaine de ne nous avoir pas bâti une arche où nous puissions nous réfugier dans la tempête? Au-dessus de nous, n'avions-nous pas encore des exemples parmi les poëtes qui semblaient plus liés au mouvement hardi du siècle par la couleur énergique de leur génie? Hugo n'écrivait-il pas au frontispice de son plus beau roman ἀναγκη? Dumas ne traçait-il pas dans Antony une belle et grande figure du désespoir? Joseph Delorme n'exhalait-il pas un chant de désolation? Barbier ne jetait-il pas un regard sombre sur ce monde qui ne lui apparaissait qu'à travers les terreurs de l'enfer dantesque? Et nous autres artistes inexpérimentés, qui venions sur leurs traces, n'étions-nous pas nourris de cette manne amère répandue par eux sur le *désert des hommes?* Nos premiers essais ne furent-ils pas des chants plaintifs? N'avons-nous pas tenté d'accorder notre lyre timide au ton de leur lyre éclatante? Combien sommes-nous, je le répète, qui leur avons répondu de loin par un chœur de gémissements? Nous étions tant, qu'on ne pourrait pas nous compter. Et

beaucoup d'entre nous, qui se sont rattachés à la vie du siècle, beaucoup d'autres qui ont trouvé dans des convictions feintes ou sincères une contenance ou une consolation, regardent aujourd'hui en arrière, et s'effrayent de voir que si peu d'années, si peu de mois peut-être les séparent de leur âge de doute, de leur temps d'affliction! Suivant l'expression poétique de l'un d'entre nous, qui est resté, lui du moins, fidèle à sa religieuse douleur, nous avons tous doublé le cap des tempêtes autour duquel l'orage nous a tenus si longtemps errants et demi-brisés; nous sommes tous entrés dans l'océan pacifique, dans la résignation de l'âge mur, quelques-uns voguant à pleines voiles, remplis d'espérance et de force, la plupart haletants et délabrés, pour avoir trop souffert. Eh bien! quel que soit le phare qui nous ait éclairés, quel que soit le port qui nous ait donné asile, aurons-nous l'orgueil ou la lâcheté, aurons-nous la mauvaise foi de nier nos fatigues, nos revers et l'imminence de nos naufrages? Un puéril amour-propre, rêve d'une fausse grandeur, nous fera-t-il désirer d'effacer le souvenir des frayeurs ressenties et des cris poussés dans la tourmente? Pouvons-nous, devons-nous le tenter? Quant à moi, je pense que non. Plus nous avons la prétention d'être sincèrement et loyalement convertis à de nouvelles doctrines, plus nous devons confesser la vérité et laisser exercer aux autres hommes le droit de juger nos doutes et nos erreurs passées. C'est à cette condition seulement qu'ils pourront connaître et apprécier nos croyances actuelles; car, quelque peu qu'il soit, chacun de nous tient une place dans l'histoire du siècle. La postérité n'enregistrera que les grands noms, mais la clameur que nous avons élevée ne retombera pas dans le silence de l'éternelle nuit; elle aura éveillé des échos; elle aura soulevé des controverses; elle aura suscité des esprits intolérants pour en étouffer l'essor, et des intelligences généreuses pour en adoucir l'amertume; elle aura, en un mot, produit tout le mal et tout le bien qu'il était dans sa mission providentielle de produire; car le doute et le désespoir sont de grandes maladies que la race humaine doit subir pour accomplir son progrès religieux. Le doute est un droit sacré, imprescriptible de la conscience humaine qui examine pour rejeter ou adopter sa croyance. Le désespoir en est la crise fatale, le paroxisme redoutable. Mais, mon Dieu! ce désespoir est une grande chose! Il est le plus ardent appel de l'âme vers vous, il est le plus irrécusable témoignage de votre existence en nous et de votre amour pour nous, puisque nous ne pouvons perdre la certitude de cette existence et le sentiment de cet amour sans tomber aussitôt dans une nuit affreuse, pleine de terreurs et d'angoisses mortelles. Je n'hésite pas à le croire, la Divinité a de paternelles sollicitudes pour ceux qui, loin de la nier dans l'enivrement du vice, la pleurent dans l'horreur de la solitude; et si elle se voile à jamais aux yeux de ceux qui la discutent avec une froide impudence, elle est bien près de se révéler à ceux qui la cherchent dans les larmes. Dans le bizarre et magnifique poëme des *Dziady*, le Konrad de Mickiewicz est soutenu par les anges au moment où il se roule dans la poussière en maudissant le Dieu qui l'abandonne, et le Manfred de Byron refuse à l'esprit du mal cette âme que le démon a si longtemps torturée, mais qui lui échappe à l'heure de la mort.

Reconnaissons donc que nous n'avons pas le droit de reprendre et de transformer, par un lâche replâtrage, les idées sociales ou religieuses que nous avons émises. Si reconnaître une erreur passée et confesser une foi nouvelle est un devoir, nier cette erreur ou la dissimuler pour rattacher gauchement les parties disloquées de l'édifice de sa vie, est une sorte d'apostasie non moins coupable et plus digne de mépris que les autres. La vérité ne peut pas changer de temple et d'autel suivant le caprice ou l'intérêt des hommes; si les hommes se trompent, qu'ils avouent leur égarement, mais qu'ils ne fassent point à la déesse nue l'outrage de la revêtir du manteau rapiécé qu'ils ont traîné par le chemin.

Pénétré de l'inviolabilité du passé, je n'ai donc usé du droit de corriger mon œuvre que quant à la forme. J'ai usé de celui-là très-largement, et *Lélia* n'en reste pas moins l'œuvre du doute, la plainte du scepticisme. Quelques personnes m'ont dit que ce livre leur avait fait du mal; je crois qu'il en est un plus grand nombre à qui ce livre a pu faire quelque bien; car, après l'avoir lu, tout esprit sympathique

aux douleurs qu'il exprime, a dû sentir le besoin de chercher sa voie vers la vérité avec plus d'ardeur et de courage; et quant aux esprits qui, soit par puissance de conviction, soit par mépris de toute conviction, n'ont jamais souffert rien de semblable, cette lecture n'a pu leur faire ni bien ni mal. Il est possible que quelques personnes, plongées dans l'indifférence de toute idée sérieuse, aient senti à la lecture d'ouvrages de ce genre s'éveiller en elles une tristesse et un effroi jusqu'alors inconnus. Après tant d'œuvres du génie sceptique que j'ai mentionnées plus haut, *Lélia* ne peut avoir qu'une bien faible part dans l'effet de ces manifestations du doute. D'ailleurs l'effet est salutaire, et, pourvu qu'une âme sorte de l'inertie, qui équivaut au néant, peu importe qu'elle tende à s'élever par la tristesse ou par la joie. La question pour nous en cette vie, et en ce siècle particulièrement, n'est pas de nous endormir dans de vains amusements et de fermer notre cœur à la grande infortune du doute; nous avons quelque chose de mieux à faire : c'est de combattre cette infortune et d'en sortir, non-seulement pour relever en nous la dignité humaine, mais encore pour ouvrir le chemin à la génération qui nous suit. Acceptons donc comme une grande leçon les pages sublimes où Réné, Werther, Obermann, Konrad, Manfred exhalent leur profonde amertume; elles ont été écrites avec le sang de leurs cœurs; elles ont été trempées de leurs larmes brûlantes; elles appartiennent bien plus encore à l'histoire philosophique du genre humain qu'à ses annales poétiques. Ne rougissons pas d'avoir pleuré avec ces grands hommes. La postérité, riche d'une foi nouvelle, les comptera parmi ses premiers martyrs.

Et nous, qui avons osé invoquer leurs noms et marcher dans la poussière de leurs pas, respectons dans nos œuvres le pâle reflet que leur ombre y avait jeté. Essayons de progresser comme artistes, et, en ce sens, corrigeons nos fautes humblement; essayons surtout de progresser comme membres de la famille humaine, mais sans folle vanité et sans hypocrite sagesse; souvenons-nous bien que nous avons erré dans les ténèbres, et que nous y avons reçu plus d'une blessure dont la cicatrice est ineffaçable.

# LÉLIA.

## PREMIÈRE PARTIE.

I

Qui es-tu? et pourquoi ton amour fait-il tant de mal? Il doit y avoir en toi quelque affreux mystère inconnu aux hommes. A coup sûr tu n'es pas un être pétri du même limon et animé de la même vie que nous! Tu es un ange ou un démon, mais tu n'es pas une créature humaine. Pourquoi nous cacher ta nature et ton origine? Pourquoi habiter parmi nous qui ne pouvons te suffire ni te comprendre? Si tu viens de Dieu, parle, et nous t'adorerons. Si tu viens de l'enfer... Toi venir de l'enfer! Toi si belle et si pure! Les esprits du mal ont-ils ce regard divin, et cette voix harmonieuse, et ces paroles qui élèvent l'âme et la transportent jusqu'au trône de Dieu!

Et cependant, Lélia, il y a en toi quelque chose d'infernal. Ton sourire amer dément les célestes promesses de ton regard. Quelques-unes de tes paroles sont désolantes comme l'athéisme : il y a des moments où tu ferais douter de Dieu et de toi-même. Pourquoi, pourquoi, Lélia, êtes-vous ainsi? Que faites-vous de votre foi, que faites-vous de votre âme, quand vous niez l'amour? O ciel! vous, proférer ce blasphème! Mais qui êtes-vous donc si vous pensez ce que vous dites parfois?

II

Lélia, j'ai peur de vous. Plus je vous vois, et moins je vous devine. Vous me ballottez sur une mer d'inquiétudes et de doutes. Vous semblez vous faire un jeu de mes angoisses. Vous m'élevez au ciel et vous me foulez aux pieds. Vous m'emportez avec vous dans les nuées radieuses, et puis vous me précipitez dans le noir chaos! Ma faible raison succombe à de telles épreuves. Épargnez-moi, Lélia!

Hier, quand nous nous promenions sur la montagne, vous étiez si grande, si sublime, que j'aurais voulu m'agenouiller devant vous et baiser la trace embaumée de vos pas. Quand le Christ fut transfiguré dans une nuée d'or et sembla nager aux yeux de ses apôtres dans un fluide embrasé, ils se prosternèrent et dirent : « Seigneur, vous êtes bien le fils de Dieu! » Et puis quand la nuée se fut évanouie et que le prophète descendit la montagne avec ses compagnons, ils se demandèrent sans doute avec inquiétude : « Cet homme qui marche avec nous, qui parle comme nous, qui va souper avec nous, est-il donc le même que nous venons de voir enveloppé de voiles de feu et tout rayonnant de l'esprit du Seigneur? » Ainsi fais-je avec vous, Lélia! A chaque instant vous vous transfigurez devant moi, et puis vous dépouillez la divinité pour redevenir mon égale, et alors je me demande avec effroi si vous n'êtes point quelque puissance céleste, quelque prophète nouveau, le Verbe incarné encore une fois sous une forme humaine, et si vous agissez ainsi pour éprouver notre foi et connaître parmi nous les vrais fidèles!

Mais le Christ! cette grande pensée personnifiée, ce type sublime de l'âme immatérielle, il était toujours au-dessus de la nature humaine qu'il avait revêtue. Il avait beau redevenir homme, il ne pouvait se cacher si bien qu'il ne fût toujours le premier entre les hommes. Vous, Lélia, ce qui m'effraye, c'est que, quand

vous descendez de vos gloires, vous n'êtes plus même à notre niveau, vous tombez au-dessous de nous-mêmes, et vous semblez ne plus chercher à nous dominer que par la perversité de votre cœur. Par exemple, qu'est-ce donc que cette haine profonde, cuisante, inextinguible, que vous avez pour notre race? Peut-on aimer Dieu comme vous faites, et détester si cruellement ses œuvres? Comment accorder ce mélange de foi sublime et d'impiété endurcie, ces élans vers le ciel, et ce pacte avec l'enfer? Encore une fois, d'où venez-vous, Lélia? Quelle mission de salut ou de vengeance accomplissez-vous sur la terre?

Hier, à l'heure où le soleil descendait derrière le glacier, noyé dans des vapeurs d'un rose bleuâtre, alors que l'air tiède d'un beau soir d'hiver glissait dans vos cheveux, et que la cloche de l'église jetait ses notes mélancoliques aux échos de la vallée; alors, Lélia, je vous le dis, vous étiez vraiment la fille du ciel. Les molles clartés du couchant venaient mourir sur vous et vous entouraient d'un reflet magique. Vos yeux, levés vers la voûte bleue où se montraient à peine quelques étoiles timides, brillaient d'un feu sacré. Moi, poëte des bois et des vallées, j'écoutais le murmure mystérieux des eaux, je regardais les ondulations moëlleuses des pins faiblement agités, je respirais le suave parfum des violettes sauvages qui, au premier jour tiède qui se présente, au premier rayon de soleil pâle qui les convie, ouvrent leurs calices d'azur sous la mousse desséchée. Mais vous, vous ne songiez point à tout cela; ni les fleurs, ni les forêts, ni le torrent n'appelaient vos regards. Nul objet sur la terre n'éveillait vos sensations, vous étiez toute au ciel. Et quand je vous montrai le spectacle enchanté qui s'étendait sous nos pieds, vous me dites en élevant la main vers la voûte éthérée : « *Regardez cela!* » O Lélia! vous soupiriez après votre patrie, n'est-ce pas? vous demandiez à Dieu pourquoi il vous oubliait si longtemps parmi nous, pourquoi il ne vous rendait pas vos ailes blanches pour monter à lui?

Mais hélas! quand le froid qui commençait à souffler sur la bruyère nous eut forcés de chercher un abri dans la ville; quand, attiré par les vibrations de cette cloche, je vous priai d'entrer dans l'église avec moi et d'assister à la prière du soir, pourquoi, Lélia, ne m'avez-vous pas quitté? Pourquoi, vous qui pouvez certainement des choses plus difficiles, n'avez-vous pas fait descendre d'en haut un nuage pour me voiler votre face? Hélas! pourquoi vous ai-je vue ainsi, debout, le sourcil froncé, l'air hautain, le cœur sec? Pourquoi ne vous êtes-vous pas agenouillée sur les dalles moins froides que vous? Pourquoi n'avez-vous pas croisé vos mains sur ce sein de femme que la présence de Dieu aurait dû remplir d'attendrissement ou de terreur? Pourquoi ce calme superbe et ce mépris apparent pour les rites de notre culte? N'adorez-vous pas le vrai Dieu, Lélia? Venez-vous des contrées brûlantes où l'on sacrifie à Brama, ou des bords de ces grands fleuves sans nom, où l'homme implore, dit-on, l'esprit du mal? car nous ne savons ni votre famille, ni les climats qui vous ont vue naître. Nul ne le sait, et le mystère qui vous environne nous rend superstitieux malgré nous!

Vous insensible! vous impie! oh! cela ne se peut pas! Mais dites-moi, au nom du ciel, que devient donc, à ces heures terribles, cette âme, cette grande âme où la poésie ruisselle, où l'enthousiasme déborde, et dont le feu nous gagne et nous entraîne au delà de tout ce que nous avions senti? A quoi songiez-vous hier, qu'aviez-vous fait de vous-même, quand vous étiez là, muette et glacée dans le temple, debout comme le pharisien, mesurant Dieu sans trembler, sourde aux saints cantiques, insensible à l'encens, aux fleurs effeuillées, aux soupirs de l'orgue, à toute la poésie du saint lieu? Et comme elle était belle pourtant cette église imprégnée d'humides parfums, palpitant d'harmonies sacrées! Comme la flamme des lampes d'argent s'exhalait blanche et mate dans les nuages d'opale du benjoin embrasé, tandis que les cassolettes de vermeil envoyaient à la voûte les gracieuses spirales d'une fumée odorante! Comme les lames d'or du tabernacle s'enlevaient légères et rayonnantes sous le reflet des cierges! Et quand le prêtre, ce grand et beau prêtre irlandais dont les cheveux sont si noirs, dont la taille est si majestueuse, le regard si austère, et la parole si sonore, descendit lentement les degrés de l'autel, traînant sur les tapis son long manteau de velours; quand il éleva sa grande voix, triste et pénétrante comme les vents qui soufflent dans sa patrie; quand il nous dit, en nous présentant l'ostensoir étincelant, ce mot si puissant dans sa bouche : *Adoremus!* alors, Lélia, je me sentis pénétré d'une sainte frayeur, et, me jetant à genoux sur le marbre, je frappai ma poitrine et je baissai les yeux.

Mais votre pensée est si intimement liée dans mon âme à toutes les grandes pensées, que je me retournai presque aussitôt vers vous pour partager avec vous cette émotion délicieuse; ou peut-être, que Dieu maintenant me le pardonne, pour vous adresser la moitié de ces humbles adorations.

Mais vous, vous étiez debout! Vous n'avez pas plié le genou, vous n'avez pas baissé les yeux! Votre regard superbe s'est promené froid et scrutateur sur le prêtre, sur l'hostie, sur la foule prosternée : rien de tout cela ne vous a parlé. Seule, toute seule parmi nous tous, vous avez refusé votre prière au Seigneur. Seriez-vous donc une puissance au-dessus de lui?

Eh bien! Lélia, que Dieu me le pardonne encore! pendant un moment je l'ai cru et j'ai failli lui retirer mon hommage pour vous l'offrir. Je me suis laissé éblouir et subjuguer par la puissance qui était en vous. Hélas! il faut l'avouer, je ne vous vis jamais si belle. Pâle comme une des statues de marbre blanc

qui veillent auprès des tombeaux, vous n'aviez plus rien de terrestre. Vos yeux brillaient d'un feu sombre, et votre vaste front, dont vous aviez écarté vos cheveux noirs, s'élevait, sublime d'orgueil et de génie, au-dessus de la foule, au-dessus du prêtre, au-dessus de Dieu même. Cette profondeur d'impiété était effrayante, et à vous voir ainsi toiser du regard l'espace qui est entre nous et le ciel, tout ce qui était là se sentait petit. Milton vous avait-il vue quand il fit si noble et si beau le front foudroyé de son ange rebelle?

Faut-il vous dire toutes mes terreurs? Il m'a semblé qu'à l'instant où le prêtre debout, élevant le symbole de la foi sur nos têtes inclinées, vous vit devant lui, debout comme lui, seule avec lui au-dessus de tous; oui, il m'a semblé qu'alors son regard profond et sévère, rencontrant votre impassible regard, s'est baissé malgré lui. Il m'a semblé que ce prêtre pâlissait, que sa main tremblante ne pouvait plus soutenir le calice, et que sa voix s'éteignait dans sa poitrine. Est-ce là un rêve de mon imagination troublée, ou bien en effet l'indignation a-t-elle suffoqué le ministre du Très-Haut lorsqu'il vous a vue ainsi résister à l'ordre émané de sa bouche? Ou bien, tourmenté comme moi par une étrange hallucination, a-t-il cru voir en vous quelque chose de surnaturel, une puissance évoquée du sein de l'abîme, ou une révélation envoyée du ciel?

## III

Que t'importe cela, jeune poëte? Pourquoi veux-tu savoir qui je suis et d'où je viens?... Je suis née comme toi dans la vallée des larmes, et tous les malheureux qui rampent sur la terre sont mes frères. Est-elle donc si grande, cette terre qu'une pensée embrasse, et dont une hirondelle fait le tour dans l'espace de quelques journées! Que peut-il y avoir d'étrange et de mystérieux dans une existence humaine? Quelle si grande influence supposez-vous à un rayon de soleil plus ou moins vertical sur nos têtes? Allez! ce monde tout entier est bien loin de lui; il est bien froid, bien pâle, et bien étroit. Demandez au vent combien il lui faut d'heures pour le bouleverser d'un pôle à l'autre.

Fussé-je née à l'autre extrémité, il y aurait encore peu de différence entre toi et moi. Tous deux condamnés à souffrir, tous deux faibles, incomplets, blessés par toutes nos jouissances, toujours inquiets, avides d'un bonheur sans nom, toujours hors de nous, voilà notre destinée commune, voilà ce qui fait que nous sommes frères et compagnons sur la terre d'exil et de servitude.

Vous demandez si je suis un être d'une autre nature que vous? Croyez-vous que je ne souffre pas? J'ai vu des hommes, plus malheureux que moi par leur condition, qui l'étaient beaucoup moins par leur caractère. Tous les hommes n'ont pas la faculté de souffrir au même degré. Aux yeux du grand artisan de nos misères, ces variétés d'organisation sont bien peu de chose sans doute. Pour nous dont la vue est si bornée, nous passons la moitié de notre vie à nous examiner les uns les autres, et à tenir note des nuances que subit l'infortune en se révélant à nous. Tout cela, qu'est-ce devant Dieu? Ce qu'est devant nous la différence entre les brins d'herbe de la prairie.

C'est pourquoi je ne prie pas Dieu. Que lui demanderais-je? Qu'il change ma destinée? Il se rirait de moi. Qu'il me donne la force de lutter contre mes douleurs? Il l'a mise en moi, c'est à moi de m'en servir.

Vous demandez si j'adore l'esprit du mal? L'esprit du mal et l'esprit du bien, c'est un seul esprit, c'est Dieu; c'est la volonté inconnue et mystérieuse qui est au-dessus de nos volontés. Le bien et le mal, ce sont des distinctions que nous avons créées. Dieu ne les connaît pas plus que le bonheur et l'infortune. Ne demandez donc ni au ciel ni à l'enfer le secret de ma destinée. C'est à vous que je pourrais reprocher de me jeter sans cesse au-dessus et au-dessous de moi-même. Poëte, ne cherchez pas en moi ces profonds mystères; mon âme est sœur de la vôtre, vous la contristez, vous l'effrayez en la sondant ainsi. Prenez-la pour ce qu'elle est, pour une âme qui souffre et qui attend. Si vous l'interrogez si sévèrement, elle se repliera sur elle-même, et n'osera plus s'ouvrir à vous.

## IV

L'âpreté de mes sollicitudes pour vous, je l'ai trop franchement exprimée, Lélia; j'ai blessé la sublime pudeur de votre âme. C'est qu'aussi, Lélia, je suis bien malheureux! Vous croyez que je porte sur vous l'œil curieux d'un philosophe, et vous vous trompez. Si je ne sentais pas que je vous appartiens, que désormais mon existence est invinciblement liée à la vôtre; si, en un mot je ne vous aimais pas avec passion, je n'aurais pas l'audace de vous interroger.

Ainsi ces doutes, ces inquiétudes que j'ai osé vous dire, tous ceux qui vous ont vue les partagent. Ils se demandent avec étonnement si vous êtes une existence maudite ou privilégiée, s'il faut vous aimer ou vous craindre, vous accueillir ou vous repousser; le grossier vulgaire même perd son insouciance pour s'occuper de vous. Il ne comprend pas l'expression de vos traits ni le son de votre voix, et à entendre les contes absurdes dont vous êtes l'objet, on voit que ce

peuple est également prêt à se mettre à deux genoux sur votre passage, ou à vous conjurer comme un fléau. Les intelligences plus élevées vous observent attentivement, les unes par curiosité, les autres par sympathie; mais aucune ne se fait comme moi une question de vie et de mort de la solution du problème; moi seul j'ai le droit d'être audacieux et de vous demander qui vous êtes, car je le sens intimement, et cette sensation est liée à celle de mon existence, je fais désormais partie de vous, vous vous êtes emparée de moi, à votre insu peut-être; mais enfin me voilà asservi, je ne m'appartiens plus, mon âme ne peut plus vivre en elle-même; Dieu et la poésie ne lui suffisent plus! Dieu et la poésie, c'est vous désormais, et sans vous il n'y a plus de poésie, il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus rien.

Dis-moi donc, Lélia, puisque tu veux que je te prenne pour une femme et que je te parle comme à mon égale, dis-moi si tu as la puissance d'aimer, si ton âme est de feu ou de glace, si en me donnant à toi, comme j'ai fait, j'ai traité de ma perte ou de mon salut; car je ne le sais pas, et je ne regarde pas sans effroi la carrière inconnue où je vais te suivre. Cet avenir est enveloppé de nuages, quelquefois brillants comme ceux qui montent à l'horizon au lever du soleil, quelquefois sombres comme ceux qui précèdent l'orage et recèlent la foudre.

Ai-je commencé la vie avec toi, ou l'ai-je quittée pour te suivre dans la mort? Ces années de calme et d'innocence qui sont derrière moi, vas-tu les faner ou les rajeunir? Ai-je connu le bonheur et vais-je le perdre, ou, ne sachant ce que c'est, vais-je le goûter? Ces années furent bien belles, bien fraîches, bien suaves! mais aussi elles furent bien calmes, bien obscures, bien stériles! Qu'ai-je fait, que rêver, et attendre, et espérer, depuis que je suis au monde? Vais-je produire enfin? Feras-tu de moi quelque chose de grand ou d'abject? Sortirai-je de cette nullité, de ce repos qui commence à me peser? En sortirai-je pour monter ou pour descendre?

Voilà ce que je me demande chaque jour avec anxiété, et tu ne me réponds rien, Lélia, et tu sembles ne pas te douter qu'il y a une existence en question devant toi! une destinée inhérente à la tienne et dont tu dois désormais rendre compte à Dieu! Insoucieuse et distraite, tu as saisi le bout de ma chaîne, et à chaque instant tu l'oublies, tu la laisses tomber!

Il faut qu'à chaque instant, effrayé de me voir seul et abandonné, je t'appelle et te force à descendre de ces régions inconnues où tu t'élances sans moi. Cruelle Lélia! que vous êtes heureuse d'avoir ainsi l'âme libre et de pouvoir rêver seule, aimer seule, vivre seule! Moi je ne le peux plus, je vous aime. Je n'aime que vous. Tous ces gracieux types de la beauté, tous ces anges vêtus en femmes qui passaient dans mes rêves, me jetant des baisers et des fleurs, ils sont partis. Ils ne viennent plus ni dans la veille ni dans le sommeil. C'est vous désormais, toujours vous, que je vois pâle, calme et silencieuse, à mes côtés ou dans mon ciel.

Je suis bien misérable! ma situation n'est pas ordinaire; il ne s'agit pas seulement pour moi de savoir si je suis digne d'être aimé de vous. J'en suis à ne pas savoir si vous êtes capable d'aimer un homme, et, je ne trace ce mot qu'avec effort, tant il est horrible, je crois que *non!*

O Lélia! cette fois répondrez-vous? A présent je frémis de vous avoir interrogée. Demain j'aurais pu vivre encore de doutes et de chimères. Demain peut-être il ne me restera rien ni à craindre ni à espérer.

## V

Enfant que vous êtes! A peine vous êtes né, et déjà vous êtes pressé de vivre! car il faut vous le dire, vous n'avez pas encore vécu, Sténio; je vous définirai la vie en deux mots, mais plus tard.

Pourquoi donc tant vous hâter? Craignez-vous de ne pas arriver à ce but maudit où nous échouons tous? Vous viendrez vous y briser comme les autres, Sténio. Prenez donc votre temps, faites l'école buissonnière, et franchissez le plus tard que vous pourrez le seuil de l'école où l'on apprend la vie.

Heureux enfant, qui demande où est le bonheur, comment il est fait, s'il l'a goûté déjà, s'il est appelé à le goûter un jour! O profonde et précieuse ignorance! Je ne te répondrai pas, Sténio.

Ne crains rien, je ne te flétrirai pas au point de te dire une seule des choses que tu veux savoir. Si j'aime, si je puis aimer, si je te donnerai du bonheur, si je suis bonne ou perverse, si tu seras fait grand par mon amour, ou anéanti par mon indifférence : tout cela, vois-tu, c'est une science téméraire que Dieu refuse à ton âge et qu'il me défend de te donner. Attends!

Je te bénis, jeune poëte, dors en paix. Demain viendra, beau comme les autres jours de ta jeunesse, paré du plus grand bienfait de la Providence, le voile qui cache l'avenir.

## VI

Voilà comme vous répondez toujours! Eh bien! votre silence me fait pressentir de telles douleurs, que je suis réduit à vous remercier de votre silence. Pourtant cet état d'ignorance que vous croyez si doux, il est affreux, Lélia; vous le traitez avec une dédaigneuse

légèreté, c'est que vous ne le connaissez pas. Votre enfance a pu s'écouler comme la mienne, mais la première passion qui s'alluma dans votre sein n'y fut pas en lutte, j'imagine, avec les angoisses qui sont en moi. Sans doute vous fûtes aimée avant d'aimer vous-même. Votre cœur, ce trésor que j'implorerais encore à genoux, si j'étais roi de la terre, votre cœur fut ardemment appelé par un autre cœur; vous ne connûtes pas les tourments de la jalousie et de la crainte; l'amour vous attendait, le bonheur s'élançait vers vous, et il vous a suffi de consentir à être heureuse, à être aimée. Non, vous ne savez pas ce que je souffre; sans cela vous en auriez pitié, car enfin vous êtes bonne, vos actions le prouvent en dépit de vos paroles qui le nient. Je vous ai vue adoucir de vulgaires souffrances, je vous ai vue pratiquer la charité de l'Évangile avec votre méchant sourire sur les lèvres, nourrir et vêtir celui qui était nu et affamé, tout en affichant un odieux scepticisme. Vous êtes bonne, d'une bonté native, involontaire, et que la froide réflexion ne peut pas vous ôter.

Si vous saviez comme vous me rendez malheureux, vous auriez compassion de moi; vous me diriez s'il faut vivre ou mourir; vous me donneriez tout de suite le bonheur qui enivre ou la raison qui console.

## VII

Quel est donc cet homme pâle que je vois maintenant paraître comme une vision sinistre dans tous les lieux où vous êtes? Que vous veut-il? d'où vous connaît-il? où vous a-t-il vue? D'où vient que, le premier jour qu'il parut ici, il traversa la foule pour vous regarder, et qu'aussitôt vous échangeâtes avec lui un triste sourire?

Cet homme m'inquiète et m'effraye. Quand il m'approche, j'ai froid; si son vêtement effleure le mien, j'éprouve comme une commotion électrique. C'est, dites-vous, un grand poëte qui ne se livre point au monde. Son vaste front révèle en effet le génie; mais je n'y trouve pas cette pureté céleste, ce rayon d'enthousiasme qui caractérise le poëte. Cet homme est morne et désolant comme Hamlet, comme Lara, comme vous, Lélia, quand vous souffrez. Je n'aime point à le voir sans cesse à vos côtés, absorbant votre attention, accaparant, pour ainsi dire, tout ce que vous réserviez de bienveillance pour la société, et d'intérêt pour les choses humaines.

Je sais que je n'ai pas le droit d'être jaloux. Aussi, ce que je souffre parfois, je ne vous le dirai pas. Mais je m'afflige (cela m'est permis) de vous voir entourée de cette lugubre influence. Vous déjà si triste, si découragée, vous qu'il ne faudrait entretenir que d'espoir et de douces promesses, vous voilà sous le contact d'une existence flétrie et désolée. Car cet homme est desséché par le souffle des passions, aucune fraîcheur de jeunesse ne colore plus ses traits pétrifiés, sa bouche ne sait plus sourire, son teint ne s'anime jamais; il parle, il marche, il agit par habitude, par souvenir. Mais le principe de la vie est depuis longtemps éteint dans sa poitrine. Je suis sûr de cela, madame; j'ai beaucoup observé cet homme, j'ai percé le mystère dont il s'enveloppe. S'il vous dit qu'il vous aime, il ment! Il ne peut plus aimer.

Mais celui qui ne sent rien ne peut-il rien inspirer? C'est une terrible question que je débats depuis longtemps, depuis que je vis, depuis que je vous aime. Je ne puis me décider à croire que tant d'amour et de poésie émane de vous sans que votre âme en recèle le foyer. Cet homme jette tant de froid par tous les pores, il imprime à tout ce qui l'approche une telle répulsion, que son exemple me console et m'encourage. Si vous aviez le cœur mort comme lui, je ne vous aimerais pas, j'aurais horreur de vous, comme j'ai horreur de lui.

Et cependant, oh! dans quel inextricable dédale ma raison se débat! Vous ne partagez pas l'horreur qu'il m'inspire. Vous semblez au contraire attirée vers lui par une invincible sympathie. Il y a des instants où, le voyant passer avec vous au milieu de nos fêtes, vous deux si pâles, si graves, si distraits au milieu de la danse qui tournoie, des femmes qui rient, et des fleurs qui volent, il me semble que, seuls parmi nous tous, vous pouvez vous comprendre. Il me semble qu'une douloureuse ressemblance s'établit entre vos sensations et même entre les traits de votre visage. Est-ce le sceau du malheur qui imprime à vos sombres fronts cet air de famille; ou cet étranger, Lélia, serait-il vraiment votre frère? Tout, dans votre existence, est si mystérieux que je suis prêt à toutes les suppositions.

Oui, il y a des jours où je me persuade que vous êtes sa sœur. Eh bien! je veux le dire, pour que vous compreniez que ma jalousie n'est ni étroite ni puérile, je ne souffre pas moins avec cette idée. Je ne suis pas moins blessé de la confiance que vous lui montrez et de l'intimité qui règne entre lui et vous, vous si froide, si réservée, si méfiante parfois, et qui ne l'êtes jamais pour lui. S'il est votre frère, Lélia, quels droits a-t-il de plus que moi sur vous? Croyez-vous que je vous aime moins purement que lui? Croyez-vous que je pourrais vous aimer avec plus de tendresse, de sollicitude et de respect, si vous étiez ma sœur? Oh! que ne l'êtes-vous! vous n'auriez de moi nulle défiance, vous ne méconnaîtriez pas à chaque instant le sentiment chaste et profond que vous m'inspirez! N'aime-t-on pas sa sœur avec passion, quand on a l'âme passionnée et une sœur comme vous, Lélia! Les liens du sang qui ont tant

de poids sur les natures vulgaires, que sont-ils au prix de ceux que nous forge le ciel dans le trésor de ses mystérieuses sympathies?

Non, s'il est votre frère, il ne vous aime pas mieux que moi, et vous ne lui devez pas plus de confiance qu'à moi. Qu'il est heureux, le maudit, si vous vous plaisez à lui dire vos souffrances, et s'il a le pouvoir de les adoucir! Hélas! vous ne m'accordez pas seulement le droit de les partager! Je suis donc bien peu de chose! Mon amour a donc bien peu de prix! Je suis donc un enfant bien faible et bien inutile encore, puisque vous avez peur de me confier un peu de votre fardeau! Oh! je suis malheureux, Lélia! car vous l'êtes, vous, et vous n'avez jamais versé une larme dans mon sein. Il y a des jours où vous vous efforcez d'être gaie avec moi, comme si vous aviez peur de m'être à charge en vous livrant à votre humeur. Ah! c'est une délicatesse bien insultante, Lélia, et qui m'a fait souvent bien du mal! Avec *lui* vous n'êtes jamais gaie. Voyez si j'ai sujet d'être jaloux.

## VIII

J'ai montré votre lettre à l'homme qu'on nomme ici Trenmor, et dont moi seule connais le vrai nom. Il a pris tant d'intérêt à votre souffrance, et c'est un homme dont le cœur est si compatissant (ce cœur que vous croyez mort!), qu'il m'a autorisée à vous confier son secret. Vous allez voir que l'on ne vous traite pas comme un enfant, car ce secret est le plus grand qu'un homme puisse confier à un autre homme.

Et d'abord sachez la cause de l'intérêt que j'éprouve pour Trenmor. C'est que cet homme est le plus malheureux que j'aie encore rencontré; c'est que, pour lui, il n'est point resté au fond du calice une goutte de lie qu'il n'ait fallu épuiser; c'est qu'il a sur vous une immense, une incontestable supériorité, celle du malheur.

Savez-vous ce que c'est que le malheur, jeune enfant? Vous entrez à peine dans la vie, vous en supportez les premières agitations, vos passions se soulèvent, accélèrent les mouvements de votre sang, troublent la paix de votre sommeil, éveillent en vous des sensations nouvelles, des inquiétudes, des tourments, et vous appelez cela souffrir! Vous croyez avoir reçu le grand, le terrible, le solennel baptême du malheur! Vous souffrez, il est vrai, mais quelle noble et précieuse souffrance que celle d'aimer! De combien de poésie n'est-elle pas la source? Qu'elle est chaleureuse, qu'elle est productive, la souffrance qu'on peut dire et dont on peut être plaint!

Mais celle qu'il faut renfermer sous peine de malédiction, celle qu'il faut cacher au fond de ses entrailles comme un amer trésor, celle qui ne vous brûle pas, mais qui vous glace; qui n'a pas de larmes, pas de prières, pas de rêveries; celle qui toujours veille froide et paralytique au fond du cœur! celle que Trenmor a épuisée, c'est celle-là dont il pourra se vanter devant Dieu au jour de la justice! car devant les hommes il faut s'en cacher. Écoutez l'histoire de Trenmor.

Il entra dans la vie sous de funestes auspices, quoiqu'aux yeux des hommes son destin fût digne d'envie. Il naquit riche, mais riche comme un prince, comme un favori, comme un juif. Ses parents s'étaient enrichis par l'abjection du vice; son père avait été l'amant d'une reine galante; sa mère avait été la servante de sa rivale: et comme ces turpitudes étaient habillées de pompeuses livrées, comme elles étaient revêtues de titres pompeux, ces courtisans abjects avaient causé beaucoup plus d'envie que de mépris.

Trenmor aborda donc le monde de bonne heure et sans obstacle: mais, à l'âge où une sorte de honte naïve et de crainte modeste fait hésiter au seuil, son âme sans jeunesse s'approchait du banquet sans trouble et sans curiosité: c'était une âme inculte, ignorante, et déjà pleine d'insolents paradoxes et d'aveuglements superbes. On ne lui avait pas donné la connaissance du bien et du mal: sa famille s'en fût bien gardée, dans la crainte d'être par lui méprisée et reniée. On lui avait appris comment on dépense l'or en plaisirs frivoles, en ostentation stupide. On lui avait créé tous les faux besoins, enseigné tous les faux devoirs qui causent et alimentent la misère des riches. Mais si on put le tromper sur les vertus nécessaires à l'homme, on ne put du moins changer la nature de ses instincts. Là le travail démoralisateur fut forcé de s'arrêter; là le souffle humain de la corruption vint échouer contre la divine immortalité de la création intellectuelle. Le sentiment de la fierté, qui n'est autre que le sentiment de la force, se révolte contre les faits extérieurs. Trenmor vit le spectacle de la servitude, et il ne put le souffrir, parce que tout ce qui était faible lui faisait horreur. Forcé d'accepter l'ignorance de toute vertu, il trouva en lui-même de quoi repousser tout ce qui sentait le mensonge et la peur. Nourri dans les faux biens, il n'apprit que la débauche et la vanité qui servent à les perdre; il ne comprit ni ne toléra l'infamie qui les amasse et les renouvelle.

La nature a ses mystérieuses ressources, ses trésors inépuisables. De la combinaison des plus vils éléments elle fait sortir souvent ses plus riches productions. Malgré l'avilissement de sa famille, Trenmor était né grand, mais âpre, rude et terrible comme une force destinée à la lutte, comme un de ces arbres du désert qui se défendent des orages et des tourbillons, grâce à leur écorce rugueuse, à leurs racines obstinées. Le ciel lui donna l'intelligence; l'instinct divin était en lui. Les influences domestiques s'effor-

cèrent d'anéantir cet instinct de spiritualité, et, chassant par la raillerie les fantômes célestes errant autour de son berceau, lui enseignèrent à chercher le sentiment de l'existence dans les satisfactions matérielles. On développa en lui l'animal dans toute sa fougue sauvage, on ne put pas faire autre chose. L'animal même était noble dans cette puissante créature : Trenmor était tel, que les amusements désordonnés produisaient plutôt chez lui l'exaltation que l'énervement. L'ivresse brutale lui causait une souffrance furieuse, un besoin inextinguible des joies de l'âme : joies inconnues et dont il ne savait pas le nom! C'est pourquoi tous ses plaisirs tournaient aisément à la colère, et sa colère à la douleur. Mais quelle douleur était-ce? Trenmor cherchait vainement la cause de ces larmes qui tombaient au fond de sa coupe dans le festin, comme une pluie d'orage dans un jour brûlant. Il se demandait pourquoi, malgré l'audace et l'énergie d'une large organisation, malgré une santé inaltérable, malgré l'âpreté de ses caprices et la fermeté de son despotisme, aucun de ses désirs n'était apaisé, aucun de ses triomphes ne comblait le vide de ses journées.

Il était si éloigné de deviner les vrais besoins et les vraies facultés de son être, qu'il avait dès son enfance une étrange folie. Il s'imaginait qu'une fatalité haineuse pesait sur lui, que le moteur inconnu des événements l'avait pris en aversion dans le sein de sa mère, et qu'il était destiné à expier des fautes dont il n'était pas coupable. Il rougissait de devoir la naissance à des courtisans, et il disait quelquefois que la seule vertu qu'il eût, la fierté, était une malédiction, parce que cette fierté serait fatalement brisée un jour par la haine du destin. Ainsi l'effroi et le blasphème étaient les seuls reflets qu'il eût gardés des lueurs célestes : reflets affreux, ouvrage des hommes, maladie d'un cerveau vaste et noble qu'on avait comprimé sous le diadème étroit et lourd de la mollesse. Les esprits vulgaires qui ont assisté à la catastrophe de Trenmor, ont été frappés de l'espèce de prophétie qu'il avait eue sur les lèvres et qui s'est réalisée. Ils n'ont pu accepter comme un ordre naturel des choses, comme un pressentiment et une fin inévitables, cette histoire tragique et douloureuse dont ils n'ont vu que les faces externes, le palais et le cachot; l'un qui n'avait montré que la prospérité bruyante, l'autre qui ne révéla pas l'angoisse cachée.

Dompter des chevaux, dresser des piqueurs, s'entourer sans discernement et sans appréciation des œuvres d'art les plus hétérogènes, nourrir avec luxe une livrée vicieuse et fainéante, avec moins de soin et d'amour pourtant qu'une meute féroce, vivre dans le bruit et dans la violence, dans les hurlements des limiers à la gueule sanglante, dans les chants de l'orgie, et dans l'affreuse gaieté des femmes esclaves de son or; parier sa fortune et sa vie pour faire parler de soi; tels furent d'abord les amusements de ce riche infortuné. Sa barbe n'était pas encore poussée que ces amusements l'avaient lassé déjà. Le bruit ne chatouillait plus son oreille; le vin n'échauffait plus son palais. Le cerf aux abois n'était plus un spectacle assez émouvant pour ses instincts de cruauté, instincts qui sont chez tous les hommes, et qui se développent et grandissent avec les satisfactions qu'une certaine position indépendante et forte semble placer à l'abri des lois et de la honte. Il aimait à battre ses chiens, bientôt il battit ses prostituées. Leurs chansons et leurs rires ne l'animaient plus; leurs injures et leurs cris le réveillèrent un peu. A mesure que l'animal se développait dans son cerveau appesanti, le dieu s'éteignait dans son être. L'intelligence inactive sentait des forces sans but, le cœur se rongeait dans un ennui sans terme, dans une souffrance sans nom. Trenmor n'avait rien à aimer. Autour de lui tout était vil et corrompu; il ne savait pas où il eût pu trouver des cœurs nobles. Il n'y croyait pas. Il méprisait ce qui était pauvre; on lui avait dit que la pauvreté engendre l'envie, et il méprisait l'envie, parce qu'il ne comprenait pas qu'elle supportât la pauvreté sans se révolter. Il méprisait la science, parce qu'il était trop tard pour qu'il en comprît les bienfaits. Il n'en voyait que les résultats applicables à l'industrie, et il lui paraissait plus noble de les payer que de les vendre. Les savants lui faisaient pitié, et il eût voulu les enrichir pour leur donner les jouissances de la vie. Il méprisait la sagesse, parce qu'il avait des forces pour le désordre et qu'il prenait l'austérité pour l'impuissance; et au milieu de toute cette vénération pour la richesse, de tout cet amour du scandale, il y avait une inconséquence inexplicable, car le dégoût était venu le chercher au sein de ses fêtes. Tous les éléments de son être étaient en guerre les uns contre les autres. Il détestait les hommes et les choses qui lui étaient devenus nécessaires, mais il repoussait tout ce qui eût pu le détourner de ses voies maudites et calmer ses angoisses secrètes. Bientôt il fut pris d'une sorte de rage, et il sembla que son temple d'or, que son atmosphère de voluptés lui fussent devenus odieux. On le vit briser ses meubles, ses glaces et ses statues, au milieu de ses orgies, et les jeter par les fenêtres au peuple ameuté. On le vit souiller ses lambris superbes et semer son or en pluie, sans autre but que de s'en débarrasser; couvrir sa table et ses mets de fiel et de fange, et jeter loin de lui dans la boue des chemins ses femmes couronnées de fleurs. Leurs larmes lui plaisaient un instant, et quand il les maltraitait il croyait trouver l'expression de l'amour dans celle d'une douleur cupide et d'une crainte abjecte : mais, bientôt revenu à l'horreur de la réalité, il fuyait épouvanté de tant de solitude et de silence au milieu de tant d'agitation et de rumeur. Il s'enfuyait dans ses jardins déserts, dévoré du besoin de pleurer. Mais il n'avait plus de larmes, parce qu'il

n'avait plus de cœur, de même qu'il n'avait pas d'amour, parce qu'il n'avait pas de Dieu; et ces crises affreuses se terminaient, après des convulsions frénétiques, par un sommeil pire que la mort.

Je m'arrête ici pour aujourd'hui. Votre âge est celui de l'intolérance, et vous seriez trop violemment étourdi si je vous disais en un seul jour tout le secret de Trenmor. Je veux laisser cette partie de mon récit faire son impression : demain je vous dirai le reste.

## IX

Vous avez raison de me ménager; ce que j'apprends m'étonne et me bouleverse. Mais vous me supposez bien de l'intérêt de reste si vous croyez que je suis ainsi ému des secrets de Trenmor. C'est votre jugement sur tout ceci qui me trouble. Vous êtes donc bien au-dessus des hommes, pour traiter si légèrement les crimes que l'on commet envers eux? Cette question est peut-être injurieuse; peut-être l'humanité est-elle si méprisable que moi-même je vaux mieux qu'elle; mais pardonnez aux perplexités d'un enfant qui ne sait rien encore de la vie réelle.

Tout ce que vous dites produit sur moi l'effet d'un soleil trop ardent sur des yeux accoutumés à l'obscurité. Et pourtant je sens que vous me ménagez beaucoup la lumière, par amitié ou par compassion... O Dieu! que me reste-t-il donc à apprendre? Quelles illusions ont donc bercé ma jeunesse? Trenmor n'est pas méprisable, dites-vous; ou, s'il l'est aux yeux des êtres supérieurs, il ne peut l'être aux miens? Je n'ai pas le droit de le juger et de dire : « Je suis plus grand que cet homme qui se nuit à lui-même et ne profite à personne? » Eh bien! soit; je suis jeune; je ne sais ce que je deviendrai; je n'ai point traversé les épreuves de la vie; mais vous, Lélia, vous, plus grande par votre âme et votre génie que tout ce qui existe sur la terre, vous pouvez condamner Trenmor et le haïr; et vous ne voulez pas le faire! Votre indulgente compassion, ou votre admiration imprudente (je ne sais comment dire), le suit au milieu de ses coupables triomphes, applaudit à ses succès, et respecte ses revers...

Mais si cet homme est grand, s'il a en lui un tel luxe d'énergie, que ne s'en sert-il pour réprimer de si funestes penchants? Pourquoi fait-il un mauvais usage de sa force? Les pirates et les bandits sont donc grands aussi! Celui qui se distingue par des crimes audacieux ou des vices d'exception est donc un homme devant qui la foule émue doit s'ouvrir avec respect! Il faut donc être un héros ou un monstre pour vous plaire!... Peut-être. Quand je songe à la vie pleine et agitée que vous devez avoir eue, quand je vois combien d'illusions sont mortes pour vous, combien de lassitude et d'épuisement il y a dans vos idées, je me dis qu'une destinée obscure et terne comme la mienne ne peut être pour vous qu'un fardeau inutile, et qu'il faut des impressions insolites et violentes pour réveiller les sympathies de votre âme blasée.

Eh bien! dites-moi un mot qui m'encourage, Lélia! dites-moi ce que vous voulez que je sois, et je le serai. Vous croyez peut-être que l'amour d'une femme ne peut donner la même énergie que l'amour de l'or...

Continuez, continuez cette histoire; elle m'intéresse horriblement, car c'est une révélation de votre âme, après tout; de cette âme profonde, mobile, insaisissable, que je cherche toujours et que je ne pénètre jamais.

## X

Sans doute vous valez beaucoup mieux que nous, jeune homme; que votre orgueil se rassure. Mais dans dix ans, dans cinq ans même, vaudrez-vous Trenmor, vaudrez-vous Lélia? Cela est une question.

Tel que vous voilà, je vous aime, ô jeune poëte! Que ce mot ne vous effraye ni ne vous enivre. Je ne prétends pas vous donner ici la solution du problème que vous attendez. Je vous aime pour votre candeur, pour votre ignorance de toutes les choses que je sais, pour cette grande jeunesse morale dont vous êtes si impatient de vous dépouiller, imprudent que vous êtes! Je vous aime d'une autre affection que Trenmor; malgré ses malheurs, je trouve moins de charme dans l'entretien de cet homme que dans le vôtre, et je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi je me sacrifie au point de vous quitter quelquefois pour être avec lui.

Avant de continuer mon récit pourtant, je répondrai à une de vos questions.

Pourquoi, dites-vous, cet homme si puissant de volonté n'a-t-il pas employé sa force à se réprimer? Pourquoi!... heureux Sténio! Mais comment donc concevez-vous la nature de l'homme? Qu'augurez-vous de sa puissance? Qu'attendez-vous donc de vous-même, hélas?

Sténio, tu es bien imprudent de venir te jeter dans notre tourbillon! Vois ce que tu me forces à te dire!...

Les hommes qui répriment leurs passions dans l'intérêt de leurs semblables, ceux-là, vois-tu, sont si rares que je n'en ai pas encore rencontré un seul. J'ai vu des héros d'ambition, d'amour, d'égoïsme, de vanité surtout! De philanthropie?... Beaucoup s'en vantèrent à moi, mais ils mentaient par la gorge, les hypocrites! Mon triste regard plongeait au fond de

leur âme et n'y trouvait que vanité. La vanité est, après l'amour, la plus belle passion de l'homme, et sache, pauvre enfant, qu'elle est encore bien rare. La cupidité, le grossier orgueil des distinctions sociales, la débauche, tous les vils penchants, la paresse même, qui est pour quelques-uns une passion stérile, mais opiniâtre, voilà les ambitions qui meuvent la plupart des hommes. La vanité, au moins, c'est quelque chose de grand dans ses effets. Elle nous force à être bons, par l'envie que nous avons de le paraître; elle nous pousse jusqu'à l'héroïsme, tant il est doux de se voir porté en triomphe, tant la popularité a de puissantes et adroites séductions! Et la vanité est quelque chose qui ne s'avoue jamais. Les autres passions ne peuvent se donner le change : la vanité peut se cacher derrière un autre mot, que les dupes acceptent. La philanthropie! O mon Dieu! quelle puérile fausseté! Où est-il, l'homme qui préfère le bonheur des autres hommes à sa propre gloire?

Le christianisme lui-même, qui a produit ce qu'il y a eu de plus héroïque sur la terre, le christianisme, qu'a-t-il pour base? L'espoir des récompenses, un trône élevé dans le ciel. Et ceux qui ont fait ce grand code, le plus beau, le plus vaste, le plus poétique monument de l'esprit humain, savaient si bien le cœur de l'homme, et ses vanités, et ses petitesses, qu'ils ont arrangé en conséquence leur système de promesses divines. Lisez les écrits des apôtres, vous y verrez qu'il y aura des distinctions dans le ciel, différentes hiérarchies de bienheureux, des places choisies, une milice organisée régulièrement avec ses chefs et ses degrés. Adroit commentaire de ces paroles du Christ : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers! »

Mais pour ceux qui rentrent en eux-mêmes et qui s'interrogent sérieusement; pour ceux qui se dépouillent de ces chimères dorées de la jeunesse et qui entrent dans l'austère désenchantement de l'âge mûr; pour les humbles, pour les tristes, pour les expérimentés, la parole du Christ semble se réaliser dès cette vie. Après s'être cru fort, l'homme tombé s'avoue à lui-même son néant. Il se réfugie dans la vie de la pensée; il acquiert, par la patience et le travail, ce qu'il a cru posséder dans l'ignorance et la vanité des jeunes années.

Si vous vous enfoncez dans les campagnes désertes au lever du soleil, les premiers objets de votre admiration sont les plantes qui s'entr'ouvrent au rayon matinal. Vous choisissez parmi les plus belles fleurs celles que le vent d'orage n'a pas flétries, celles que l'insecte n'a pas rongées, et vous jetez loin de vous la rose que la cantharide a infectée la veille, pour respirer celle qui s'est épanouie dans sa virginité au vent parfumé de la nuit. Mais vous ne pouvez vivre de parfums et de contemplation. Le soleil monte dans le ciel. La journée s'avance; vos pas vous ont égaré loin des villes. La soif et la faim se font sentir. Alors vous cherchez les plus beaux fruits, et, oubliant les fleurs déjà flétries et désormais inutiles sur le premier gazon venu, vous choisissez sur les arbres la pêche que le soleil a rougie, la grenade dont la gelée d'hiver a fendu l'âpre écorce, la figue dont une pluie bienfaisante a déchiré la robe satinée. Et souvent le fruit que l'insecte a piqué, ou que le bec de l'oiseau a entamé, est le plus vermeil et le plus savoureux. L'amande encore laiteuse, l'olive encore amère, la fraise encore verte, ne vous attirent pas.

Au matin de ma vie, je vous eusse préféré à tout. Alors tout était rêverie, symbole, espoir, aspiration poétique. Les années de soleil et de fièvre ont passé sur ma tête, et il me faut des aliments robustes ; il faut à ma douleur, à ma fatigue, à mon découragement, non le spectacle de la beauté, mais le secours de la force, non le charme de la grâce, mais le bienfait de la sagesse. L'amour eût pu remplir autrefois mon âme tout entière; aujourd'hui, il me faut surtout l'amitié, une amitié chaste et sainte, une amitié solide, inébranlable.

*Les premiers seront les derniers!* Un jour vint dans la vie de Trenmor où, précipité du faîte des prospérités mondaines dans un abîme de douleur et d'ignominie, il travailla à devenir ce qu'il avait cru être, ce qu'il n'avait jamais été. Depuis quelques années, lancé sur une pente fatale, ne pouvant se rattacher à aucune croyance, à aucune poésie, il sentait s'éteindre en lui le flambeau de la raison. Une femme lui inspira un instant le désir vague de quitter la débauche et de chercher ailleurs le mot de sa destinée ; mais cette femme, tout en devinant l'intelligence et la grandeur sauvage enfouies dans le bourbier du vice, détourna son regard avec effroi, avec dégoût. Elle lui garda un sentiment de compassion et d'intérêt qu'elle lui a manifesté plus tard, et dont il s'est montré digne; car à quelles amitiés humaines n'a pas droit la créature affligée qui s'est réconciliée avec Dieu?

Trenmor avait une maîtresse belle et impudente comme l'antique ménade. On l'appelait la *Mantovana*. Il la préférait aux autres, et il s'imaginait parfois découvrir en elle une étincelle de ce feu sacré qu'il ne savait pas définir, mais qu'il appelait *sincérité*, et qu'il cherchait partout avec l'angoisse et la détresse du mauvais riche. Dans une nuit de bruit et de vin, il la frappa, et elle tira de son sein un poignard pour le tuer. Cette velléité de vengeance plut à Trenmor. Il crut voir de la force et de la passion dans un mouvement de colère. Il l'aima un instant. Il se passa alors en lui quelque chose d'inconnu jusqu'alors. Un instant, il eut, au milieu des fumées de l'ivresse, la révélation des sympathies auxquelles toute âme saine aspire. Un monde nouveau passa comme une vision entre deux flacons de vin; mais un mot obscène de la bacchante fit crouler cet édifice enchanté, et la lie

amère reparut au fond de la coupe. Trenmor arracha le collier de perles de la courtisane, et le broya sous ses pieds ; elle fondit en larmes. L'amer délire du maître s'empara de cette frivole circonstance : elle avait eu la force de la vengeance pour une injure, et elle versait des pleurs pour un joyau. Il eut une crispation de nerfs ; il prit un flacon de cristal lourd et tranchant comme une hache, et frappa au hasard. Elle fit un cri et tomba aux pieds de Trenmor. Il ne s'en aperçut pas. Il mit ses coudes sur la table, fixa ses yeux hagards sur les flambeaux expirants, et, secouant la tête avec un dédaigneux sourire, resta sourd aux cris de ses compagnons, insensible à l'agitation et à la terreur de ses valets. Au bout d'une heure, il revint à lui-même, regarda autour de la salle, et se trouva seul : une mare de sang baignait ses pieds. Il se leva et tomba dans le sang. On avait emporté la Mantovana. Trenmor évanoui quitta son palais pour une prison. On lui apprit l'affreux résultat de sa fureur ; il parut écouter, sourit, et retomba dans une profonde indifférence. Ce calme stupide excita un sentiment d'horreur. On l'interrogea. Il répondit la vérité. « Vouliez-vous tuer cette femme ? lui dit le juge. — J'ai voulu la tuer, répondit-il. — Où est votre défenseur ? — Je n'en ai pas, et je n'en veux pas. » On lui lut son arrêt, il resta impassible. On riva sur son cou le fer de l'ignominie ; il s'en aperçut à peine. Puis, tout d'un coup, relevant la tête et faisant quelques pas, attaché à ses hideux compagnons, il promena un regard curieux sur les spectateurs de sa misère. Il vit une femme qui ne recula pas lorsque son vêtement d'opprobre l'effleura. « Vous êtes ici, Lélia, s'écria-t-il, et la Mantovana n'y est point ? Cet animal immonde que j'ai nourri et caressé si longtemps, m'a condamné à l'infamie pour un instant de colère, et à cette heure, où je dis adieu pour jamais à la vie de l'homme, elle n'a pas même un regard de regret ou de pitié pour moi ! Elle cache ses remords, sans doute... — La Mantovana vient d'expirer, lui répondis-je, vous êtes son meurtrier. Repentez-vous et subissez le châtiment. — Ah ! c'est donc son sang qui m'a fait tomber ! » s'écria-t-il. Et, regardant à ses pieds avec égarement, il y vit ses fers, et sourit. « Je comprends, dit-il, voilà encore le sang de la Mantovana. » Il tomba comme foudroyé. Jeté dans une charrette, il disparut à mes yeux.

Cinq ans après, le hasard me fit rencontrer, dans un sentier des montagnes, au bord de la mer, un homme pâle et grave qui marchait lentement, la tête nue, le regard levé vers le ciel. Je ne le reconnus pas, tant l'expression de sa figure avait changé. Il vint à moi et me parla. Sa voix était changée aussi. Il se nomma, je lui tendis la main, et nous nous assîmes sur un des rochers du rivage. Il me parla longtemps, et, en le quittant, j'avais juré une éternelle pitié, comme j'ai juré depuis un éternel respect à l'infortuné qu'on appelle aujourd'hui Trenmor, et qui, durant cinq années...

## XI

En effet, c'est un secret terrible, et je dois sentir en mon cœur une grande reconnaissance pour l'homme qui n'a pas craint de me le confier ! Vous m'estimez donc bien, Lélia, et il vous estime donc bien aussi, pour que ce secret soit venu de lui à moi en si peu de temps ? Eh bien ! voilà qu'un lien sacré est établi entre nous trois, un lien dont j'ai frayeur pourtant, je ne vous le dissimule pas, mais que je n'ai plus le droit de dénouer.

Malgré toutes vos précautions oratoires, Lélia, je n'ai pu m'empêcher d'être écrasé. Quand je me suis souvenu qu'une heure avant le moment où je lisais cela, j'avais vu cet homme presser votre main, votre main que je n'ai jamais osé toucher et que je ne vous ai encore vue offrir à nul autre que lui, j'ai senti comme un froid de glace qui me tombait sur le cœur. Vous, faire alliance avec cet homme flétri ! Vous angélique, vous adorée à genoux, vous la sœur des blanches étoiles, je vous ai supposée un instant la sœur d'un...! Je n'écrirai pas ce mot. — Et voilà que maintenant vous êtes plus que sa sœur ! Une sœur n'eût fait que son devoir en lui pardonnant. Vous vous êtes faite volontairement son amie, sa consolation, son ange ; vous avez été vers lui, vous avez dit : « Viens à moi, toi qui es maudit, je te rendrai le ciel que tu as perdu ! Viens à moi qui suis sans tache, et qui cacherai tes souillures avec ma main que voici. » Eh bien ! vous êtes grande, Lélia, plus grande encore que je ne pensais. Votre bonté me fait mal, je ne sais pourquoi, mais je l'admire, mais je vous adore. — Ce que je ne puis supporter, c'est que cet homme, que je hais et que je plains, ait osé toucher la main que vous lui avez offerte : c'est qu'il ait eu l'orgueil d'accepter votre amitié, votre amitié sainte que les plus grands hommes de la terre imploreraient humblement, s'ils connaissaient ce qu'elle vaut. Trenmor l'a reçue, Trenmor la possède, et Trenmor ne vous parle pas le front dans la poussière ; Trenmor se tient debout à vos côtés, et traverse avec vous la foule étonnée, lui, qui cinq ans a traîné le boulet, côte à côte avec un voleur ou un parricide !... Ah, je le hais ! mais je ne le méprise plus, ne me grondez pas !

Quant à vous, Lélia, je vous plains, et je me plains aussi d'être votre disciple et votre esclave. Vous connaissez beaucoup trop la vie pour être heureuse : j'espère encore que le malheur vous a aigrie, que vous exagérez le mal ; je repousse encore cette accablante insinuation de votre lettre : que les meilleurs parmi

les hommes sont les plus vains, et que l'héroïsme est une chimère!

Tu le crois, pauvre Lélia! pauvre femme! tu es malheureuse, je t'aime!

---

## XII

Trenmor n'avait qu'un moyen de mériter mon amitié : c'était de l'accepter, et il l'a fait. Il n'a pas craint de se fier à mes promesses, il n'a pas cru que cette générosité serait au-dessus de mes forces. Au lieu d'être humble et craintif devant moi, il est calme, il se repose sur ma délicatesse, il n'est pas sur la défensive, et ne suppose pas que je puisse l'humilier et lui faire sentir le poids de ma protection. Vraiment, cet homme a l'âme noble et grande, et nulle amitié ne m'a plus flattée que la sienne.

Jeune orgueilleux, car c'est vous qui l'êtes! osez-vous bien vous élever au-dessus de cet homme que la foudre a renversé? Parce qu'il a été entraîné par la fatalité, parce que, né sous une étoile funeste, il s'est égaré à travers les écueils, vous lui reprochez sa chute, vous vous détournez de lui, alors que, sanglant et brisé, vous le voyez sortir de l'abîme! Ah! vous êtes du monde, vous! Vous partagez bien ses inexorables préjugés, ses égoïstes vengeances! Quand le pécheur est encore debout, vous le tolérez encore; mais, sitôt qu'il est à terre, vous le foulez aux pieds, vous ramassez les pierres et la boue du chemin, pour faire comme fait la foule, pour qu'en voyant votre cruauté les autres bourreaux croient à votre justice. Vous auriez peur de lui montrer un peu de pitié, car on pourrait l'interpréter mal, et croire que vous êtes le frère ou l'ami de la victime. Et si l'on supposait que vous êtes capable des mêmes forfaits, si l'on disait de vous : « Voyez cet homme qui tend la main au proscrit, n'est-il point son compagnon de misère et d'infamie? » Oh! plutôt que de faire dire cela, lapidons le proscrit; mettons-lui notre talon sur la figure, achevons-le! Apportons notre part d'insulte parmi la foule qui le maudit. Quand la charrette hideuse emporte le condamné à l'échafaud, le peuple se rue alentour pour accabler d'outrages ce reste d'homme qui va mourir. Faites comme le peuple, Sténio! Que dirait-on de vous dans cette ville où vous êtes étranger comme nous, si l'on vous voyait toucher sa main? On penserait peut-être que vous avez été au bagne avec lui! Plutôt que de vous exposer à cela, jeune homme, fuyez le maudit! L'amitié du maudit est dangereuse. L'ineffable plaisir de faire du bien à un malheureux est trop chèrement acheté par les malédictions de la foule. Est-ce votre calcul? est-ce votre sentiment, Sténio?

N'avez-vous pas pleuré chaque fois que vous avez lu l'histoire de cette jeune fille qui, voyant marcher à la mort un illustre infortuné, fendit la presse des curieux indifférents, et ne sachant quel témoignage d'intérêt lui donner, pauvre et simple enfant qu'elle était, lui offrit une rose qu'elle avait à la main, une rose pure et suave comme elle, une rose que son amant peut-être lui avait donnée, et qui fut le seul, le dernier témoignage d'affection et de pitié que reçut un prince marchant au supplice? N'êtes-vous pas touché aussi, dans la sublime histoire du lépreux d'Aoste, de l'action naturelle et simple du narrateur qui lui tend la main? Pauvre lépreux, qui n'avait pas touché la main de son semblable depuis tant d'années, qui eut tant de peine à refuser cette main amie, et qui pourtant la refusa dans la crainte de l'infecter de son mal!...

Pourquoi donc Trenmor aurait-il repoussé la mienne? Le malheur est-il donc contagieux comme la lèpre? Eh bien, soit! que la réprobation du vulgaire nous enveloppe tous deux, et que Trenmor lui-même soit ingrat! j'aurai pour moi Dieu et mon cœur, n'est-ce pas bien plus que l'estime du vulgaire et la reconnaissance d'un homme! Oh! donner un verre d'eau à celui qui a soif, porter un peu de la croix du Christ, cacher la rougeur d'un front couvert de honte, jeter un brin d'herbe à une pauvre fourmi que le torrent ne dédaigne pas d'engloutir, ce sont là de minces bienfaits! Et pourtant l'opinion nous les interdit ou nous les conteste! Honte à nous! nous n'avons pas un bon mouvement qu'il ne faille comprimer ou cacher. On apprend aux enfants des hommes à être vains et impitoyables, et cela s'appelle l'*honneur!* Malédiction sur nous tous!

Eh bien! si je vous disais que, loin de considérer ma conduite comme un acte de miséricorde, j'éprouve pour cet homme une sorte de respect enthousiaste! Si je vous disais que tel que le voilà, brisé, flétri, perdu, je le trouve plus haut placé dans la vie morale qu'aucun de nous? Savez-vous comment il a supporté son malheur? Vous vous seriez tué, vous; certes, avec votre fierté, vous n'eussiez pas accepté le châtiment de l'infamie. Eh bien! il s'est soumis, il a trouvé que le châtiment était juste, qu'il l'avait mérité, non pas tant pour son crime que pour le mal qu'il avait fait à son âme durant le cours de plusieurs années. Et puisqu'il avait mérité ce châtiment, il a voulu le subir. Il l'a subi. Il a vécu cinq ans, fort et patient, parmi ses abjects compagnons. Il a dormi sur la pierre à côté du parricide, il a supporté le regard des curieux; il a vécu cinq ans dans cette fange, parmi ces bêtes féroces et venimeuses; il a subi le mépris des derniers scélérats et la domination des plus lâches espions. Il a été forçat, cet homme qui avait été si riche et si voluptueux, cet homme d'habitudes raffinées et de caprices despotiques! Celui

qui volait sur les flots, entouré de femmes, de parfums et de chants, dans sa gondole rapide! celui qui fatiguait de ses courses folles et aventureuses les plus beaux chevaux de l'Arabie! celui qui avait dormi sous le ciel de la Grèce, comme Byron, cet homme qui avait épuisé la vie de luxe et d'excitation sous toutes ses faces, il a été se retremper, se rajeunir et se régénérer au bagne! Et cet égout infect, où trouvent encore moyen de se pervertir le père qui a vendu ses filles, et le fils qui a empoisonné sa mère, le bagne d'où l'on sort défiguré et rampant comme les bêtes, Trenmor en est sorti debout, calme, pâle comme vous le voyez, mais beau encore comme la créature de Dieu, comme le reflet que la Divinité projette sur le front de l'homme purifié.

## XIII

Le lac était calme ce soir-là, calme comme les derniers jours de l'automne, alors que le vent d'hiver n'ose pas encore troubler les flots muets, et que les glaïeuls roses de la rive dorment à peine, bercés par de molles ondulations. De pâles vapeurs mangèrent insensiblement les contours anguleux de la montagne, et, se laissant tomber sur les eaux, semblèrent reculer l'horizon, qu'elles finirent par effacer. Alors la surface du lac sembla devenir aussi vaste que celle de la mer. Nul objet riant ou bizarre ne se dessina plus dans la vallée : il n'y eut plus de distraction possible, plus de sensation imposée par les images extérieures. La rêverie devint solennelle et profonde, vague comme le lac brumeux, immense comme le ciel sans bornes. Il n'y avait plus dans la nature que les cieux et l'homme, que l'âme et le doute.

Trenmor, debout au gouvernail de la barque, dessinait dans l'air bleu de la nuit sa grande taille enveloppée d'un sombre manteau. Il élevait son large front et sa vaste pensée vers ce ciel si longtemps irrité contre lui.

— Sténio, dit-il au jeune poëte, ne saurais-tu ramer moins vite et nous laisser écouter plus à loisir le bruit harmonieux et frais de l'eau soulevée par les avirons? En mesure, poëte, en mesure! Cela est aussi beau, aussi important que la cadence des plus beaux vers. Bien maintenant! Entendez-vous le son plaintif de l'eau qui se brise et s'écarte? Entendez-vous ces frêles gouttes qui tombent une à une en mourant derrière nous, comme les petites notes grêlés d'un refrain qui s'éloigne?

J'ai passé bien des heures ainsi, ajouta Trenmor, assis au rivage des mers paisibles sous le beau ciel de la Méditerranée. C'est ainsi que j'écoutais avec délices le remou des canots au bas de nos remparts. La nuit, dans cet affreux silence de l'insomnie qui succède au bruit du travail et aux malédictions infernales de la douleur, le bruit faible et mystérieux des vagues qui battaient le pied de ma prison réussissait toujours à me calmer. Et plus tard, quand je me suis senti aussi fort que ma destinée, quand mon âme affermie n'a plus été forcée de demander secours aux influences extérieures, ce doux bruit de l'eau venait bercer mes rêveries, et me plongeait dans une délicieuse extase.

En ce moment un goëland cendré traversa le lac, et, perdu dans la vapeur, effleura les cheveux humides de Trenmor.

— Encore un ami, dit le pénitent, encore un doux souvenir! Quand je me reposais sur la grève, immobile comme les dalles du port, parfois ces oiseaux voyageurs, me prenant pour une froide statue, s'approchaient de moi et me contemplaient sans effroi : c'étaient les seuls êtres qui n'eussent ni aversion ni mépris à me témoigner. Ceux-là ne comprenaient pas ma misère. Ils ne me la reprochaient pas; et, quand je faisais un mouvement, ils prenaient leur volée. Ils ne voyaient pas que j'avais une chaîne au pied, que je ne pouvais les poursuivre; ils ne savaient pas que j'étais un galérien; ils s'enfuyaient comme ils eussent fait devant un homme!

— Homme! dit le jeune poëte au forçat, dis-moi où ton âme d'airain a pris la force de supporter les premiers jours d'une semblable existence?

— Je ne te le dirai pas, Sténio, car je ne le sais plus : dans ces jours-là je ne me sentais pas, je ne vivais pas, je ne comprenais rien. Mais, quand j'eus compris combien cela était horrible, je me sentis la force de le supporter. Ce que j'avais confusément redouté était une vie de repos et de monotonie. Quand je vis qu'il y avait là du travail, d'âpres fatigues, des jours de feu et des nuits de glace, des coups, des injures, des rugissements, la mer immense devant les yeux, la pierre immobile du cercueil sous les pieds, des récits effroyables à entendre et des souffrances hideuses à voir, je compris que je pouvais vivre parce que je pouvais lutter et souffrir.

— Parce qu'il faut à ta grande âme, dit Lélia, des sensations violentes et des toniques brûlants. Mais, dis-nous, Trenmor, comment tu t'es fait au calme; car enfin, tu l'as dit tout à l'heure, le calme est venu te trouver même au sein de ce repaire; et d'ailleurs, toutes les sensations s'émoussent à force de se reproduire.

— Le calme! dit Trenmor en levant vers le ciel un regard sublime; le calme, c'est le plus grand bienfait de la Divinité, c'est l'avenir où tend sans cesse l'âme immortelle, c'est la béatitude! le calme, c'est Dieu! Eh bien! c'est dans un enfer que je l'ai trouvé. Le secret de la destinée humaine, sans cet enfer je ne l'aurais jamais compris, je ne l'aurais jamais goûté, moi homme sans croyance et sans but, fatigué

d'une vie dont je cherchais en vain l'issue, tourmenté d'une liberté dont je ne savais que faire, ne prenant pas le temps d'y rêver, tant j'étais pressé de pousser le temps et d'abréger l'ennui d'exister! J'avais besoin d'être débarrassé pour quelque temps de ma volonté, et de tomber sous l'empire de quelque volonté haineuse et brutale, qui m'enseignât le prix de la mienne. Cette surabondance d'énergie, qui s'allait cramponner aux dangers et aux fatigues vulgaires de la vie sociale, s'assouvit enfin quand elle fut aux prises avec les angoisses de la vie expiatoire. J'ose dire qu'elle en sortit victorieuse : mais la victoire amena sa lassitude et son contentement salutaire. Pour la première fois je connus les douceurs du sommeil, aussi pleines, aussi bienfaisantes qu'elles avaient été rares et incomplètes pour moi au sein du luxe. Au bagne j'appris ce que vaut l'estime de soi-même, car loin d'être humilié du contact de toutes ces existences maudites, en comparant leur lâche effronterie et leur morne fureur à la calme résignation qui était en moi, je me relevai à mes propres yeux, et j'osai croire qu'il pouvait exister quelque faible et lointaine communication entre le ciel et l'homme courageux. Dans mes jours de fièvre et d'audace, je n'avais jamais pu réussir à espérer cela. Le calme enfanta cette pensée régénératrice, et peu à peu elle prit racine en moi. Je vins à bout d'élever tout à fait mon âme vers Dieu et de l'implorer avec confiance. Oh! alors, que de torrents de joie coulèrent dans cette pauvre âme dévastée! Comme les promesses de la Divinité se firent humbles et miséricordieuses, pour descendre jusqu'à moi et se révéler à mes faibles yeux! C'est alors que je compris le mystérieux symbole du Verbe divin fait homme pour exhorter et consoler les hommes, et toute cette mythologie chrétienne si poétique et si tendre, ces rapports de la terre avec le ciel, ces magnifiques effets du spiritualisme qui ouvre enfin à l'homme infortuné une carrière d'espoir et de consolation! O Lélia! ô Sténio! vous croyez en Dieu aussi, n'est-ce pas?

Tous deux gardèrent le silence. Lélia était apparemment dans une disposition plus sceptique qu'à l'ordinaire. Sténio ne pouvait vaincre le dégoût que lui inspirait Trenmor, son âme se refusait à s'épancher dans la sienne. Cependant il fit un effort sur lui-même, non pour répondre, mais pour interroger encore.

—Trenmor, dit-il, tu ne m'apprends pas de toi ce qu'il m'importe de savoir. Ce que tu me dis me semble plus poétique que vrai. Avant de goûter le calme et de concevoir l'idée de la foi, sans doute tu as dû, par un grand repentir, purifier ton esprit et racheter ton âme?

— Oui! par un grand repentir! répondit Trenmor. Mais ce fut un repentir profond et sincère, où la crainte des hommes n'entra pour rien. Dans cet abîme d'abjection, je n'eus pas la faiblesse de me sentir humilié par eux, et je n'acceptai pas mon châtiment comme venant d'eux, mais de Dieu seul. Aux premiers jours, je me bornai à accuser le destin, le seul dieu auquel j'eusse foi. Puis, je me plus à lutter contre cette puissance farouche, à laquelle je ne pouvais refuser cependant une haute justice et des desseins providentiels, car je voyais le vrai Dieu derrière ce grossier symbole, je le voyais à mon insu, et comme malgré moi, ainsi que je l'avais vu toujours. Ce qui m'avait le plus frappé dans l'histoire, c'étaient les grandes fortunes et les grands revers des Crésus et des Sardanapale. J'aimais la sombre sagesse de ces hommes qui acceptaient stoïquement d'être brisés par les autres hommes, et qui adressaient aux dieux ingrats de véhéments reproches. Mais dans cette impiété même n'y avait-il pas beaucoup de foi?

Peu à peu, cette foi s'épura devant mes yeux; mais je dois avouer que, malgré mon mépris pour la part de l'action humaine dans ma destinée, je fus forcé de partir d'en bas pour remonter jusqu'à l'idée de la justice céleste. Ce fut donc en examinant l'importance de mes fautes et le châtiment que mes semblables s'étaient arrogé le droit de m'infliger, que, frappé de leur barbarie et de leur injustice, je me réfugiai dans le sein de la miséricorde divine.

— Osez-vous dire, reprit le jeune Sténio avec une indignation mal comprimée, que vous n'ayez pas mérité un châtiment?

— Oui, sans doute, répondit Trenmor avec calme, j'avais mérité un châtiment, puisque l'expérience a prouvé que j'avais besoin d'une leçon terrible. Mais quel châtiment insigne et atroce était donc celui-là! Le but de la société est-il la vengeance? J'aurais pensé qu'il devait être l'expiation du crime et la conversion du coupable.

— Il est certain, dit Sténio ému, que votre faute ne méritait pas tant de rigueur. Vous aviez commis un meurtre involontaire, et vous fûtes confondu avec les voleurs et les assassins.

— Ma faute ne méritait pas cette sorte de rigueur, dit Trenmor, mais elle en méritait cependant une bien grande. Le meurtre n'était pas ce qui constituait mon crime. C'était l'ivresse qui m'avait porté à le commettre. Et ce n'était pas seulement l'ivresse de cette nuit fatale, c'était l'habitude de l'ivresse, le goût des orgies, la vie de débauche et d'excès. Ce n'était donc pas mon égarement d'un jour qu'il fallait punir, c'était celui de toute ma vie qu'il fallait réprimer. Voilà ce que je compris en comparant ma condition avec celle des malfaiteurs, au milieu desquels j'étais jeté comme un gladiateur antique livré aux bêtes féroces. Je me demandai si on m'associait à tant d'infamie pour me corriger par ce spectacle repoussant, ou si l'on me livrait à cette infamie, afin de me punir de mes erreurs par la contagion mortelle, par la perte irrévocable de toute notion divine et de tout senti-

ment humain. Avouez que c'est là un étrange moyen de répression qu'a inventé la société humaine! Mon indignation fut si profonde, que pendant quelque temps je délibérai, dans l'horreur de mes pensées, si je n'accepterais pas le sort qu'on me faisait, si je ne me déclarerais pas l'ennemi du genre humain, si je ne ferais pas le serment de tourner ma fureur contre lui et de lui déclarer la guerre aussitôt que je serais libre; l'eussé-je été à cette heure de désespoir farouche, aucun bandit n'eût été plus redoutable que moi, aucun meurtrier ne se fût baigné dans le sang avec plus de rage!

Mais la nécessité rendit ma haine plus patiente, et je couvai longtemps des projets de vengeance que le sentiment religieux fit évanouir par la suite. N'avais-je pas sujet de haïr cette société qui m'avait pris au berceau, et qui dès lors, me comblant de faveurs aveugles, avait en quelque sorte travaillé à me créer des passions et des besoins inextinguibles, qu'elle s'était plu ensuite à satisfaire et à exciter sans cesse? Pourquoi fait-elle des riches et des pauvres, des voluptueux insolents et des nécessiteux stupides? Et si elle permet à quelques-uns d'hériter des richesses, pourquoi ne leur en indique-t-elle pas le noble usage? Mais où est la direction qu'elle nous donne dans nos jeunes années? Où sont les devoirs qu'elle nous enseigne et nous prescrit dans l'âge viril? Où sont les bornes qu'elle pose devant nos débordements? Quelle protection accorde-t-elle aux hommes que nous avilissons par nos dons, et aux femmes que nous perdons par nos vices? Pourquoi nous fournit-elle avec profusion des valets et des prostituées? Pourquoi souffre-t-elle nos orgies, et pourquoi nous ouvre-t-elle elle-même les portes de la débauche?

Et pourquoi m'arriva-t-il de subir la rigueur d'une loi qu'on applique si rarement aux riches? C'est parce que je n'avais pas songé à acheter d'avance mon absolution. Si j'avais placé mon or, ma réputation et ma vie sous la sauvegarde de quelque prince débauché comme moi, ou si j'avais su, par quelque métier politique infâme, me rendre utile aux perfides desseins d'un gouvernement quelconque, j'aurais eu des amis tout-puissants, dont l'impudente protection m'eût soustrait comme tant d'autres à la publicité d'une sentence infamante et à l'horreur d'une punition implacable. Mais moi, qui avais imaginé tant de moyens de me ruiner, je n'avais pas voulu me ruiner en compagnie des puissants du siècle. Je les méprisais encore plus que je ne me méprisais moi-même, je ne les implorai pas dans mes revers. Ils se vengèrent en m'abandonnant à mon sort. Cette pensée fut la première qui me ranima; elle me relevait jusqu'à un certain point à mes propres yeux.

Puis, abaissant mes regards sur les misérables dont j'étais entouré, je sentis pour eux encore plus de pitié que d'horreur : car si un abîme séparait leur iniquité de la mienne, il n'en est pas moins vrai qu'eu subissaient un châtiment injuste et dispropor Eux aussi étaient condamnés à s'avilir de plus et à perdre tout désir comme tout espoir de réhabilitation. Eux aussi avaient droit à une correction salutaire, qui, loin de briser leur âme, la retrempât par de sages leçons, de nobles exemples et des promesses de miséricorde. Ce n'étaient pas des scènes de violence et un joug plus féroce encore que leurs crimes, qui pouvaient les faire fléchir au baptême de la pénitence. Plus ils étaient dégradés, plus il eût fallu essayer de les relever. Plus la nature les avait créés insensibles et farouches, plus la société avait reçu de Dieu mission de les convertir et de les civiliser. Oui, il leur fallait ainsi qu'à moi une pénitence. Il la leur fallait plus ou moins longue, plus ou moins sévère, mais telle qu'un père l'inflige à un enfant coupable, et non telle qu'un bourreau se réjouit de l'imprimer dans les entrailles d'une victime. O humanité! le Christ ne t'a-t-il donc pas parlé de la miséricorde des cieux? ne t'a-t-il pas enseigné à invoquer le juge suprême sous le nom de père? Mais tu ne l'as point écouté, et tu as crucifié le juste. Quelle miséricorde le coupable peut-il attendre de toi?

Plus je contemplais l'avilissement et la perversité de ces malheureux, plus j'accusais la société qui punit si cruellement des crimes obscurs et qui protége tant de crimes pompeux.

Elle ne sait exercer ses vengeances que contre des individus. Elle ne sait pas se venger et se protéger elle-même contre des castes entières. Les riches règnent par la fraude ou l'immoralité. Les pauvres payent double pour leurs propres fautes et pour celles qui leur sont étalées en exemples sur les hauteurs de la société, comme d'impurs sacrifices sur de somptueux autels. En songeant à ces exemples que j'avais donnés moi-même (moi, pourtant, un des moins criminels d'entre les heureux du siècle), je cessai de m'élever dans mon orgueil au-dessus de mes compagnons d'infortune, je m'humiliai devant Dieu, et j'acceptai de lui l'abaissement où j'étais réduit en vivant parmi eux.

C'est par ces considérations vivement senties que j'entrai dans une carrière de stoïcisme apparent, et que je subis mon malheur sans proférer une seule plainte. Mais ce stoïcisme n'était pas la froide sagesse de l'homme qui cherche le calme dans l'habitude de surmonter la douleur. Mon âme était brisée par la pitié, mon cœur saignait par toutes ces blessures, par toutes ces plaies étalées autour de moi, et quand j'arrivais au repos de l'esprit, c'est que je me réfugiais dans la certitude d'une justice et d'une bonté suprêmes. C'est que je sentais profondément que ces hommes perdus pour la société ne l'étaient pas pour le ciel; car la croyance à un châtiment éternel est le digne ouvrage des hommes sans entrailles et sans pardon. Ils ont mesuré à leur taill

la puissance de Dieu. Ils lui ont attribué celle de contenir dans les gouffres de l'enfer des myriades d'âmes déchues. Ils ont oublié qu'il avait celle de les retremper dans de nouvelles existences, et de les purifier par une suite d'épreuves inconnues aux prévisions humaines.

— Il parle bien, dit Sténio en se retournant vers Lélia, qui observait curieusement l'effet des paroles de Trenmor sur le jeune poëte; mais, ajouta-t-il à voix basse, bien penser, bien dire, est-ce assez pour laver le sang et la honte?

— Non, sans doute, répondit Lélia tout haut. Il faut encore bien agir et il l'a fait. Durant son martyre, il a commencé une vie de dévouement, d'héroïsme et de charité qui ne cessera qu'avec lui. Il a commencé par essayer de consoler et de convertir les moins endurcis parmi les malheureux que la justice des hommes lui avait donnés pour frères. Et même au bagne ses efforts n'ont pas été sans succès. Il a eu du moins la douceur de se dire qu'il versait avec ses larmes une goutte du baume céleste dans des coupes à jamais abreuvées de fiel. Il a fait entendre à ceux dont les oreilles étaient fermées, des paroles de compassion et de soulagement qu'elles n'avaient jamais entendues et qu'elles n'entendront plus, mais qu'elles n'oublieront pas. Et depuis dix ans qu'il est libre, après que ses traits et ses manières ont tellement changé, que personne ne peut le reconnaître; après qu'il a recouvré, par des incidents étranges et romanesques, une fortune supérieure à celle qu'il avait perdue, sa vie, austère pour lui-même, féconde pour les autres, n'est qu'une suite de dévouements sublimes. Un mot te le fera connaître, cet homme que tu as la vanité de craindre encore; un mot...

— Arrêtez! dit Trenmor. Si ma vie nouvelle peut avoir quelque mérite à ses yeux lorsqu'il la connaîtra, ne lui ôtez pas à lui-même le mérite de croire en moi, sans preuves et sans garanties. Cela ne peut être l'ouvrage d'une heure. Je puis bien supporter sa méfiance et son dédain quelques jours encore!

— Ma méfiance, peut-être! dit vivement Sténio. J'avoue qu'une vertu aussi exceptionnellement acquise que la vôtre m'étonne et m'effraye, moi qui ne connais encore de la vie que les chemins bordés de fleurs, par où l'on court à l'espérance. Mais ne craignez pas mon dédain, homme infortuné...

— Votre dédain ne peut pas m'effrayer, jeune homme! interrompit Trenmor avec un accent de fierté solennelle. Je sais que je n'échapperais à celui de personne si je me faisais connaître pour un homme exilé de la société humaine. Je sais aussi que quiconque possède mon secret, a le droit de m'insulter et de me refuser la réparation du sang. J'ai donc dû placer plus haut l'estime et le respect de moi-même. Ces biens, je les ai recouvrés à la sueur de mon front, et j'ai lavé mes souillures, non dans le sang d'autrui, mais dans le plus pur de mon sang. Il n'est donc au pouvoir d'aucun homme de m'humilier. Vous m'estimerez quand vous pourrez, Sténio; mais alors vous pourrez vous dispenser de me le témoigner. Votre respect ne me ferait pas plus de bien que votre mépris ne peut me faire de mal. Il y a longtemps que je n'agis plus en vue de ce qu'on pensera de moi. Celui à qui j'ai affaire à cet égard, ajouta Trenmor en regardant les cieux, est placé plus haut que vous.

L'attitude, la voix et le front du proscrit avaient quelque chose de si noble et de si puissant, que Sténio en fut troublé. Il jeta un regard timide sur lui-même, et demanda pardon à Dieu, dans son cœur, d'avoir offensé celui qui s'était mis sous la protection du ciel.

Trenmor tomba dans une profonde rêverie. Ses compagnons imitèrent son silence. La belle Lélia regardait le sillage de la barque où le reflet des étoiles tremblantes faisait courir de minces filets d'or mouvant. Sténio, les yeux attachés sur elle, ne voyait qu'elle dans l'univers. Quand la brise, qui commençait à se lever par frissons brusques et rares, lui jetait au visage une tresse des cheveux noirs de Lélia, ou seulement la frange de son écharpe, il frémissait comme les eaux du lac, comme les roseaux du rivage; et puis la brise tombait tout à coup comme l'haleine épuisée d'un sein fatigué de souffrir. Les cheveux de Lélia et les plis de son écharpe retombaient sur son sein, et Sténio cherchait en vain un regard dans ces yeux dont le feu savait si bien percer les ténèbres, quand Lélia daignait être femme. Mais à quoi pensait Lélia en regardant le sillage de la barque? La brise avait emporté le brouillard; tout à coup Trenmor aperçut à quelques pas devant lui les arbres du rivage, et, vers l'horizon, les lumières rougeâtres de la ville; il soupira profondément.

— Eh quoi dit-il, déjà! Vous ramez trop vite, Sténio, vous êtes bien pressé de nous ramener parmi les hommes!

## XIV

Quelques heures après, ils étaient au bal chez le riche musicien Spuela. Trenmor et Sténio rentraient sous la coupole, et, du fond de cette rotonde vide et sonore, ils promenaient leurs regards sur les grandes salles pleines de mouvement et de bruit. Les danses tournoyaient en cercles capricieux sous les bougies pâlissantes, les fleurs mouraient dans l'air rare et fatigué, les sons de l'orchestre venaient s'éteindre sous la voûte de marbre, et dans la chaude vapeur du bal passaient et repassaient de pâles figures tristes et belles sous leurs habits de fête; mais au-dessus de ce tableau riche et vaste, au-dessus de ces tons éclatants adoucis par le vague de la profondeur et le poids de

l'atmosphère, au-dessus des masques bizarres, des parures étincelantes, des frais quadrilles, et des groupes de femmes vives et jeunes, au-dessus du mouvement et du bruit, au-dessus de tout, s'élevait la grande figure isolée de Lélia. Appuyée contre un cippe de bronze antique, sur les degrés de l'amphithéâtre, elle contemplait aussi le bal; elle avait revêtu aussi un costume caractéristique, mais l'avait choisi noble et sombre comme elle : elle avait le vêtement austère et pourtant recherché, la pâleur, la gravité, le regard profond d'un jeune poëte d'autrefois, alors que les temps étaient poétiques et que la poésie n'était pas coudoyée dans la foule. Les cheveux noirs de Lélia, rejetés en arrière, laissaient à découvert ce front où le doigt de Dieu semblait avoir imprimé le sceau d'une mystérieuse infortune, et que les regards du jeune Sténio interrogeaient sans cesse avec l'anxiété du pilote attentif au moindre souffle du vent et à l'aspect des moindres nuées sur un ciel pur. Le manteau de Lélia était moins noir, moins velouté que ses grands yeux couronnés d'un sourcil mobile. La blancheur mate de son visage et de son cou se perdait dans celle de sa vaste fraise, et la froide respiration de son sein impénétrable ne soulevait pas même le satin noir de son pourpoint et les triples rangs de sa chaîne d'or.

—Regardez Lélia, dit Sténio avec un sentiment d'admiration exaltée, regardez cette grande taille grecque sous ces habits de l'Italie dévote et passionnée, cette beauté antique, dont la statuaire a perdu le moule, avec l'expression de rêverie profonde des siècles philosophiques; ces formes, et ces traits si riches; ce luxe d'organisation extérieure dont un soleil homérique a seul pu créer les types maintenant oubliés; regardez, vous dis-je, cette beauté physique qui suffirait pour constater une grande puissance, et que Dieu s'est plu à revêtir de toute la puissance intellectuelle de notre époque !... Peut-on imaginer quelque chose de plus complet que Lélia vêtue, posée et rêvant ainsi? C'est le marbre sans tache de Galatée, avec le regard céleste du Tasse, avec le sourire sombre d'Alighieri. C'est l'attitude aisée et chevaleresque des jeunes héros de Shakspeare : c'est Roméo, le poétique amoureux; c'est Hamlet, le pâle et ascétique visionnaire; c'est Juliette, Juliette demi-morte, cachant dans son sein le poison et le souvenir d'un amour brisé. Vous pouvez inscrire les plus grands noms de l'histoire, du théâtre et de la poésie sur ce visage dont l'expression résume tout, à force de tout concentrer. Le jeune Raphaël devait tomber dans cette contemplation extatique, lorsque Dieu lui faisait apparaître ses visions pures et charmantes. Corinne mourante devait être plongée dans cette morne attention lorsqu'elle écoutait ses derniers vers déclamés au Capitole par une jeune fille. Le page muet et mystérieux de Lara se renfermait dans cet isolement dédaigneux de la foule. Oui, Lélia réunit toutes ces idéalités, parce qu'elle réunit le génie de tous les poëtes, la grandeur de tous les caractères. Vous pouvez donner tous ces noms à Lélia; le plus grand, le plus harmonieux de tous devant Dieu, sera encore celui de Lélia! Lélia dont le front lumineux et pur, dont la vaste et souple poitrine renferment toutes les grandes pensées, tous les généreux sentiments : religion, enthousiasme, stoïcisme, pitié, persévérance, douleur, charité, pardon, candeur, audace, mépris de la vie, intelligence, activité, espoir, patience, tout! jusqu'aux faiblesses innocentes, jusqu'aux sublimes légèretés de la femme, jusqu'à la mobile insouciance qui est peut-être son plus doux privilége et sa plus puissante séduction.

Tout hormis l'amour! ajouta Sténio d'un air sombre après un moment de silence. Trenmor, vous qui connaissez Lélia, dites-moi si elle a connu l'amour? Eh bien! si cela n'est pas, Lélia n'est pas un être complet. C'est un rêve tel que l'homme peut en créer, gracieux ou sublime, mais où il manque toujours quelque chose d'inconnu, quelque chose qui n'a pas de nom, et qu'un nuage nous voile toujours; quelque chose qui est au delà des cieux, quelque chose où nous tendons sans cesse sans l'atteindre ni le deviner jamais, quelque chose de vrai, de parfait et d'immuable; Dieu peut-être, c'est peut-être Dieu que cela s'appelle! Eh bien! la révélation de cela manque à l'esprit humain. Pour le remplacer, Dieu lui a donné l'amour, faible émanation du feu du ciel, âme de l'univers perceptible à l'homme; cette étincelle divine, ce reflet du Très-Haut, sans lequel la plus belle création est sans valeur, sans lequel la beauté n'est qu'une image privée d'animation: l'amour! Lélia ne l'a pas! Qu'est-ce donc que Lélia? Une ombre, un rêve, une idée tout au plus. Allez, là où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de femme.

— Et pensez-vous aussi, lui dit Trenmor sans répondre à ce que Sténio espérait être une question, pensez-vous aussi que là où il n'y a plus d'amour il n'y a plus d'homme?

— Je le crois de toute mon âme! s'écria l'enfant.

— En ce cas, je suis donc mort aussi, dit Trenmor en souriant, car je n'ai pas d'amour pour Lélia, et, si Lélia n'en inspire pas, quelle autre en aurait la puissance! Eh bien! Sténio, j'espère que vous vous trompez, et qu'il en est de l'amour comme des autres passions égoïstes. Je crois que là où elles finissent l'homme commence.

En ce moment Lélia descendit les degrés et vint à eux. La majesté pleine de tristesse qui entourait Lélia, comme d'une auréole, l'isolait presque toujours au milieu du monde : c'était une femme qui, en public, ne se livrait jamais à ses impressions. Elle se cachait dans son intimité pour rire de la vie, mais elle la traversait avec une défiance haineuse, et s'y montrait

sous un aspect rigide pour éloigner d'elle autant que possible le contact de la société. Cependant elle aimait les fêtes et les réunions publiques. Elle venait y chercher un spectacle. Elle venait y rêver, solitaire au milieu de la foule. Il avait bien fallu que la foule s'habituât à la voir planer sur elle, et puiser dans son sein des impressions sans jamais lui rien communiquer des siennes. Entre Lélia et la foule il n'y avait pas d'échange. Si Lélia s'abandonnait à quelques muettes sympathies, elle se refusait à les inspirer. Elle n'en avait pas besoin, la foule ne comprenait pas ce mystère, mais elle était fascinée, et, tout en cherchant à rabaisser cette destinée inconnue dont l'indépendance l'offensait, elle s'ouvrait devant elle avec un respect instinctif qui tenait de la peur.

Le pauvre jeune poëte dont elle était aimée, concevait un peu mieux les causes de sa puissance, quoiqu'il ne voulût pas encore se les avouer. Parfois il était si près de la triste vérité, cherchée et repoussée par lui, qu'il éprouvait comme un sentiment d'horreur pour Lélia. Il lui semblait alors que Lélia était son fléau, son génie du mal, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans le monde. En la voyant venir ainsi vers lui, seule et pensive, il ressentit comme de la haine pour cet être qui ne tenait à la nature par aucun lien apparent, sans songer qu'il eût souffert bien davantage, l'insensé! s'il l'eût vu parler et sourire.

— Vous êtes ici, lui dit-il d'un ton dur et amer, comme un cadavre qui aurait ouvert son cercueil et qui viendrait se promener au milieu des vivants. Voyez, on s'écarte de vous, on craint de toucher votre linceul, on ose à peine vous regarder au visage; le silence de la crainte plane autour de vous comme un oiseau de nuit. Votre main est aussi froide que le marbre d'où vous sortez.

Lélia ne répondit que par un étrange regard et un froid sourire; puis, après un instant de silence:

— J'avais une idée bien différente tout à l'heure, dit-elle. Je vous prenais tous pour des morts, et moi, vivante, je vous passais en revue; je me disais qu'il y avait quelque chose d'étrangement lugubre dans l'invention de ces mascarades. N'est-ce pas bien triste, en effet, de ressusciter ainsi les siècles qui ne sont plus, et de les forcer à divertir le siècle présent? Ces costumes des temps passés, qui nous représentent des générations éteintes, ne sont-ils pas, au milieu de l'ivresse d'une fête, une effrayante leçon pour nous rappeler la brièveté des jours de l'homme? Où sont les cerveaux passionnés qui brûlaient sous ces barrettes et sous ces turbans? Où sont les cœurs jeunes et vivaces qui palpitaient sous ces pourpoints de soie, sous ces corsages brodés d'or et de perles? Où sont les femmes orgueilleuses et belles qui se drapaient dans ces lourdes étoffes, qui couvraient leurs riches chevelures de ces gothiques joyaux? Hélas! où sont-ils ces rois d'un jour qui ont brillé comme nous? Ils ont passé sans songer aux générations qui les avaient précédés, sans songer à celles qui devaient les suivre, sans songer à eux-mêmes qui se couvraient d'or et de parfums, qui s'entouraient de luxe et de mélodies, en attendant le froid du cercueil et l'oubli de la tombe.

— Ils se reposent d'avoir vécu, dit Trenmor; heureux ceux qui dorment dans la paix du Seigneur!

— Il faut que l'esprit de l'homme soit bien pauvre, reprit Lélia, et ses plaisirs bien vides; il faut que les jouissances simples et faciles s'épuisent bien vite pour lui, puisqu'au fond de sa joie et de ses pompes il retrouve toujours une impression si horrible de tristesse et de terreur. Voici un homme riche et joyeux, un heureux de la terre qui, pour s'étourdir et oublier que ses jours sont comptés, n'imagine rien de mieux que d'exhumer les dépouilles du passé, de couvrir ses hôtes des livrées de la mort, et de faire danser dans son palais les spectres de ses aïeux!

— Ton âme est triste, Lélia, dit Trenmor; on dirait que seule ici tu crains de ne pas mourir à ton tour!

## XV

Ce jeune homme mérite plus de compassion, Lélia. Je croyais que vous n'aviez que les grâces et les adorables qualités de la femme. En auriez-vous aussi la féroce ingratitude et l'impudente vanité? Non, j'aimerais mieux douter de l'existence de Dieu que de la bonté de votre cœur. Lélia, dites-moi donc ce que vous voulez faire de cette âme de poëte qui s'est donnée à vous et que vous avez accueillie, imprudemment peut-être! Vous ne pouvez plus maintenant la repousser sans qu'elle se brise, et prenez garde, Lélia! Dieu vous en demandera compte un jour : car cette âme vient de lui et doit y retourner. Sans doute le jeune Sténio doit être un des enfants de sa predilection. N'a-t-il pas mis en lui un reflet de la beauté des anges? Quoi de plus pur et de plus suave que cet enfant? Je n'ai point vu de physionomie d'un calme plus angélique, ni de bleu dans le plus beau ciel qui fût plus limpide et plus céleste que le bleu de ses yeux. Je n'ai pas entendu de voix plus harmonieuse et plus douce que la sienne; les paroles qu'il dit sont comme les notes faibles et veloutées que le vent confie aux cordes de la harpe. Et puis, sa démarche lente, ses attitudes nonchalantes et tristes, ses mains blanches et fines, son corps frêle et souple, ses cheveux d'un ton si doux et d'une mollesse si soyeuse, son teint changeant comme le ciel d'automne, ce carmin éclatant qu'un regard de vous répand sur ses joues, cette pâleur bleuâtre qu'un mot de vous imprime à ses lèvres, tout cela, c'est un poëte, c'est un jeune homme vierge, c'est une âme que Dieu envoie souffrir ici-bas

pour l'éprouver avant d'en faire un ange. Et si vous livrez cette jeune âme au souffle des passions corrosives, si vous l'éteignez sous les glaces du désespoir, si vous l'abandonnez au fond de l'abîme, comment retrouvera-t-elle le chemin des cieux? O femme! prenez garde à ce que vous allez faire! N'écrasez pas ce frêle enfant sous le poids de votre affreuse raison! Ménagez-lui le vent et le soleil, et le jour, et le froid, et la foudre, et tout ce qui nous flétrit, nous renverse, nous dessèche et nous tue. Femme, aidez-le à marcher, couvrez-le d'un pan de votre manteau, soyez son guide sur le bord des écueils. Ne pouvez-vous être son amie, ou sa sœur, ou sa mère?

Je sais tout ce que vous m'avez dit déjà, je vous comprends, je vous félicite; mais puisque vous êtes heureuse ainsi (autant qu'il vous est donné de l'être!), ce n'est plus de vous que je m'occupe : c'est de lui, qui souffre et que je plains. Voyons, femme! vous qui savez tant de choses ignorées de l'homme, n'avez-vous pas un remède à ses maux? Ne pouvez-vous donner aux autres un peu de la science que Dieu vous a donnée? Est-il en vous de faire le mal et de ne pouvoir faire le bien?

Eh bien! Lélia, s'il en est ainsi, il faut éloigner Sténio ou le fuir.

## XVI

Éloigner Sténio ou le fuir! Oh pas encore! Vous êtes si froid, votre cœur est si vieux, ami, que vous parlez de fuir Sténio comme s'il s'agissait de quitter cette ville pour une autre, ces hommes d'aujourd'hui pour les hommes de demain, comme s'il s'agissait pour vous, Trenmor, de me quitter, moi, Lélia.

Je le sais, vous avez touché le but, vous avez échappé au naufrage, vous voilà au port. Nulle affection en vous ne s'élève jusqu'à la passion, rien ne vous est nécessaire, personne ne peut faire ou défaire votre bonheur, vous en êtes vous-même l'artisan et le gardien. Moi aussi, Trenmor, je vous félicite, mais je ne puis vous imiter. J'admire l'ouvrage régulier et solide que vous avez fait, mais c'est une forteresse que cet ouvrage de votre vertu; et moi femme, moi artiste, il me faut un palais : je n'y serai point heureuse, mais du moins je n'y mourrai pas; dans vos murs de glace et de pierre, il ne me resterait pas un jour à vivre. Non, pas encore, non, Dieu ne le veut pas! Est-ce qu'on peut devancer l'accomplissement de ses desseins? S'il m'est donné d'atteindre où vous êtes, du moins j'y veux arriver mûre pour la sagesse et assez sûre de moi pour ne pas regarder en arrière avec douleur.

Je vous entends d'ici : « Faible et misérable femme, dites-vous, tu crains d'obtenir ce que tu demandes souvent; je t'ai vue aspirer au triomphe que tu repousses!... » Eh bien, va, je suis faible, je suis lâche, mais je ne suis ni ingrate, ni vaine, je n'ai point ces vices de la femme. Non, mon ami, je ne veux point briser le cœur de l'homme, éteindre l'âme du poëte. Rassure-toi, j'aime Sténio.

## XVII

Vous aimez Sténio! Cela n'est pas et ne peut pas être. Songez-vous aux siècles qui vous séparent de lui? Vous, fleur flétrie, battue des vents, brisée; vous, esquif ballotté sur toutes les mers du doute, échoué sur toutes les grèves du désespoir, vous oseriez tenter un nouveau voyage? Ah! vous n'y songez pas, Lélia! Aux êtres comme nous, que faut-il à présent? Le repos de la tombe. Vous avez vécu! laissez vivre les autres à leur tour; ne vous jetez pas, ombre triste et fugitive, dans les voies de ceux qui n'ont pas fini leur tâche et perdu leur espoir. Lélia, Lélia! le cercueil te réclame; n'as-tu pas assez souffert, pauvre philosophe? Couche-toi donc dans ton linceul, dors donc enfin dans ton silence, âme fatiguée que Dieu ne condamne plus au travail et à la douleur!

Il est bien vrai que vous êtes moins avancée que moi. Il vous reste quelques réminiscences des temps passés. Vous luttez encore parfois contre l'ennemi de l'homme, contre l'espoir des choses d'ici-bas. Mais croyez-moi, ma sœur, quelques pas seulement vous séparent du but. Il est facile de vieillir, nul ne rajeunit.

Encore une fois, laissez l'enfant croître et vivre, n'étouffez pas la fleur dans son germe. Ne jetez pas votre haleine glacée sur ses belles journées de soleil et de printemps. N'espérez pas donner la vie, Lélia : la vie n'est plus en vous, il ne vous en reste que le regret; bientôt, comme à moi, il ne vous en restera plus que le souvenir.

## XVIII

Tu me l'as promis, tu m'aimeras doucement, et nous serons heureux. Ne cherche point à devancer le temps, Sténio, ne t'inquiète pas de sonder les mystères de la vie. Laisse-la te prendre et te porter là où nous allons tous. Tu me crains? C'est toi-même qu'il faut craindre, c'est toi qu'il faut réprimer; car, à ton âge, l'imagination gâte les fruits les plus savoureux, appauvrit toutes les jouissances; à ton âge, on ne sait profiter de rien, on veut tout connaître, tout posséder, tout épuiser, et puis on s'étonne que les biens de l'homme soient si peu de chose, quand il faudrait s'étonner seulement

du cœur de l'homme et de ses besoins. Va, crois-moi, marche doucement, savoure une à une toutes les ineffables jouissances d'un mot, d'un regard, d'une pensée, tous les riens immenses d'un amour naissant. N'étions-nous pas heureux hier sous ces arbres, quand assis l'un près de l'autre nous sentions nos vêtements se toucher et nos regards se deviner dans l'ombre? Il faisait une nuit bien noire, et pourtant je vous voyais, Sténio; je vous voyais beau comme vous êtes, et je m'imaginais que vous étiez le sylphe de ces bois, l'âme de cette brise, l'ange de cette heure mystérieuse et tendre. Avez-vous remarqué, Sténio, qu'il y a des heures où nous sommes forcés d'aimer, des heures où la poésie nous inonde, où notre cœur bat plus vite, où notre âme s'élance hors de nous et brise tous les liens de la volonté pour aller chercher une autre âme où se répandre? Combien de fois, à l'entrée de la nuit, au lever de la lune, aux premières clartés du jour, combien de fois, dans le silence de minuit et dans cet autre silence de midi si accablant, si inquiet, si dévorant, n'ai-je pas senti mon cœur se précipiter vers un but inconnu, vers un bonheur sans forme et sans nom, qui est au ciel, qui est dans l'air, qui est partout comme un aimant invisible, comme l'amour! Et pourtant, Sténio, ce n'est pas l'amour; vous le croyez, vous qui ne savez rien et qui espérez tout; moi qui sais tout, je sais qu'il y a au delà de l'amour des désirs, des besoins, des espérances qui ne s'éteignent point; sans cela que serait l'homme? Il lui a été accordé si peu de jours pour aimer sur la terre!

Mais, à ces heures-là, ce que nous sentons est si vif, si puissant, que nous le répandons sur tout ce qui nous environne; à ces heures où Dieu nous possède et nous remplit, nous faisons rejaillir sur toutes ses œuvres l'éclat du rayon qui nous enveloppe.

N'avez-vous jamais pleuré d'amour pour ces blanches étoiles qui sèment les voiles bleus de la nuit? Ne vous êtes-vous jamais agenouillé devant elles, ne leur avez-vous pas tendu les bras, en les appelant vos sœurs? Et puis, comme l'homme aime à concentrer ses affections, trop faible qu'il est pour les vastes sentiments, ne vous est-il point arrivé de vous passionner pour une d'elles? N'avez-vous pas choisi avec amour, entre toutes, tantôt celle qui se levait rouge et scintillante sur les noires forêts de l'horizon, tantôt celle qui, pâle et douce, se voilait comme une vierge pudique derrière les humides reflets de la lune; tantôt ces trois sœurs également blanches, également belles, qui brillent dans un triangle mystérieux; tantôt ces deux compagnes radieuses qui dorment côte à côte, dans le ciel pur, parmi des myriades de moindres gloires; et tous ces signes cabalistiques, tous ces chiffres inconnus, tous ces caractères étranges, gigantesques, sublimes, qu'elles tracent sur nos têtes, ne vous êtes-vous pas laissé prendre à la fantaisie de les expliquer et d'y découvrir les grands mystères de notre destinée, l'âge du monde, le nom du Très-Haut, l'avenir de l'âme? Oui, vous avez interrogé ces astres avec d'ardentes sympathies, et vous avez cru rencontrer des regards d'amour dans le tremblant éclat de leurs rayons; vous avez cru sentir une voix qui tombait de là-haut pour vous caresser, pour vous dire : « Espère, tu es venu de nous, tu reviendras vers nous! C'est moi qui suis ta patrie, c'est moi qui t'appelle, c'est moi qui te convie, c'est moi qui dois t'appartenir un jour! »

L'amour, Sténio, n'est pas ce que vous croyez; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé; c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces insatiables désirs qui nous consument; nous leur cherchons un but autour de nous, et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos périssables idoles de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Les émotions des sens ne nous suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherché, dans le trésor de ses joies naïves, pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous; il nous faut le ciel, et nous ne l'avons pas!

C'est pourquoi nous cherchons le ciel dans une créature semblable à nous, et nous dépensons pour elle toute cette haute énergie qui nous avait été donnée pour un plus noble usage. Nous refusons à Dieu le sentiment de l'adoration, sentiment qui fut mis en nous pour retourner à Dieu seul. Nous le reportons sur un être incomplet et faible, qui devient le dieu de notre culte idolâtre. Dans la jeunesse du monde, alors que l'homme n'avait pas faussé sa nature et méconnu son propre cœur, l'amour d'un sexe pour l'autre, tel que nous le concevons aujourd'hui, n'existait pas. Le plaisir seul était un lien; la passion morale, avec ses obstacles, ses souffrances, son intensité, est un mal que ces générations ont ignoré. C'est qu'alors il y avait des dieux, et qu'aujourd'hui il n'y en a plus.

Aujourd'hui, pour les âmes poétiques, le sentiment de l'adoration entre jusque dans l'amour physique. Étrange erreur d'une génération avide et impuissante! Aussi quand tombe le voile divin, et que la créature se montre, chétive et imparfaite, derrière ces nuages d'encens, derrière cette auréole d'amour, nous sommes effrayés de notre illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole, et nous la foulons aux pieds.

Et puis nous en cherchons une autre! car il nous faut aimer, et nous nous trompons encore souvent, jusqu'au jour où, désabusés, éclairés, purifiés, nous abandonnons l'espoir d'une affection durable sur la terre, et nous élevons vers Dieu l'hommage enthou-

siaste et pur que nous n'aurions jamais dû adresser qu'à lui.

## XIX

Ne m'écrivez pas, Lélia; pourquoi m'écrivez-vous? J'étais heureux, et voilà que vous me rejetez dans les anxiétés dont j'étais sorti un instant! cette heure de silence auprès de vous m'avait révélé tant d'ineffables voluptés! Déjà, Lélia, vous vous repentez de me les avoir fait connaître. Et que craignez-vous donc de mon avide impatience? Vous me méconnaissez à dessein. Vous savez bien que je serai heureux de peu, parce que rien de ce que vous ferez pour moi ne me paraîtra petit, parce que j'attacherai à vos moindres faveurs le prix qu'elles doivent avoir. Je ne suis pas présomptueux; je sais combien je suis au-dessous de vous. Cruelle femme! pourquoi me rappeler sans cesse à cette humilité tremblante qui me fait tant souffrir?

Je comprends, Lélia! hélas, je comprends! C'est Dieu seul que vous pouvez aimer! C'est seulement au ciel que votre âme peut se reposer et vivre! Quand vous avez, dans l'émotion d'une heure de rêverie, laissé tomber sur moi un regard d'amour, c'est que vous vous trompiez, c'est que vous pensiez à Dieu, que vous preniez un homme pour un ange. Quand la lune s'est levée, quand elle a éclairé mes traits et dissipé cette ombre favorable à vos chimères, vous avez souri de pitié en reconnaissant le front de Sténio, le front de Sténio où vous aviez imprimé un baiser pourtant!

Vous voulez que je l'oublie, je le vois bien! Vous avez peur que j'en garde l'enivrante sensation et que j'en vive tout un jour! Rassurez-vous, je n'ai pas goûté ce bonheur en aveugle; s'il a dévoré mon sang, s'il a brisé ma poitrine, il n'a pas égaré ma raison. La raison ne s'égare jamais auprès de vous, Lélia! Soyez tranquille, vous dis-je, je ne suis pas un de ces audacieux pour qui un baiser de femme est un gage d'amour. Je ne me crois pas le pouvoir d'animer le marbre et de ressusciter les morts.

Et pourtant, votre haleine a embrasé mon cerveau. À peine vos lèvres ont effleuré l'extrémité de mes cheveux, et j'ai cru sentir une étincelle électrique, une commotion si terrible, qu'un cri de douleur s'est échappé de ma poitrine. Oh! vous n'êtes pas une femme, Lélia, je le vois bien! J'avais rêvé le ciel dans un de vos baisers, et vous m'avez fait connaître l'enfer.

Pourtant votre sourire était si doux, vos paroles si suaves et si consolantes, que je me laissai ensuite faire heureux par vous. Cette terrible émotion s'émoussa un peu, je vins à bout de toucher votre main sans frissonner. Vous me montriez le ciel, et j'y montais avec vos ailes.

J'étais heureux cette nuit en me rappelant votre dernier regard, vos derniers mots. Je ne me flattais pas, Lélia, je vous le jure; je savais bien que je n'étais pas aimé de vous, mais je m'endormais dans ce mol engourdissement où vous m'aviez jeté. Voici déjà que vous me réveillez pour me crier de votre voix lugubre : « Souviens-toi, Sténio, que je ne puis pas t'aimer! » Eh! je le sais, madame, je le sais trop bien !

## XX

Lélia, adieu, je vais me tuer. Vous m'avez fait heureux aujourd'hui, demain vous m'arracheriez bien vite le bonheur que par mégarde ou par caprice vous m'avez donné ce soir. Il ne faut pas que je vive jusqu'à demain, il faut que je m'endorme dans ma joie et que je ne m'éveille pas.

Le poison est préparé; maintenant je puis vous parler librement, vous ne me verrez plus, vous ne pourrez plus me désespérer. Peut-être regretterez-vous la victime que vous pouviez faire souffrir, le jouet que vous vous amusiez à tourmenter sous votre souffle capricieux. Vous m'aimiez plus que Trenmor, disiez-vous, quoique vous m'estimassiez moins. Il est vrai que vous ne pouvez pas torturer Trenmor à votre gré; contre lui votre puissance échoue, vos ongles n'ont pas de prise sur ce cœur de diamant. Moi, j'étais une cire molle qui recevait toutes les empreintes; je conçois, artiste, que vous vous plaisiez mieux avec moi. Vous me tourmentiez à votre guise et vous me donniez toutes les formes de vos inspirations. Triste, vous imprimiez à votre œuvre le sentiment dont vous étiez dominée. Calme, vous lui donniez l'air calme des anges; irritée, vous lui communiquiez l'affreux sourire que le démon a mis sur vos lèvres. Ainsi le statuaire fait un dieu avec un peu de fange, et un reptile avec la même fange qui fut un dieu.

Lélia, pardonne à ces instants de haine que tu m'inspires, c'est que je t'aime avec passion, avec délire, avec désespoir. Je puis bien te le dire sans t'offenser, sans te désobéir, puisque c'est la dernière fois que je te parle. Tu m'as fait bien du mal! Et pourtant, il t'était bien facile de faire de moi un homme heureux, un poète aux idées riantes, aux vives sensations: avec un mot par jour, avec un sourire chaque soir, tu m'aurais fait grand, tu m'aurais conservé jeune. Au lieu de cela, tu n'as cherché qu'à me flétrir et à me décourager. Tout en disant que tu voulais garder en moi le feu sacré, tu l'as éteint jusqu'à la dernière étincelle; tu le rallumais méchamment, afin d'en surprendre l'éruption et d'en étouffer

la flamme. Maintenant, je renonce à l'amour, je renonce à la vie : es-tu contente? Adieu!

Minuit approche. Je vais... où tu ne viendras pas, Lélia! car il est impossible que nous ayons le même avenir. Nous n'adorons pas la même puissance, nous n'habiterons pas les mêmes cieux...

## XXI

Minuit sonna : Trenmor entra chez Sténio, il le trouva pensif, assis auprès du feu. Le temps était froid et sombre; la bise sifflait d'une voix aiguë sous les lambris vides et sonores. Il y avait sur une table, devant Sténio, une coupe remplie jusqu'aux bords, que Trenmor renversa en l'effleurant de son manteau.

—Il faut que vous veniez avec moi auprès de Lélia, lui dit-il d'un air grave, mais paisible; Lélia veut vous voir. Je pense que son heure est venue et qu'elle va mourir.

Sténio se leva brusquement, et retomba sur sa chaise, pâle et sans force; puis il se leva de nouveau, prit convulsivement le bras de Trenmor et courut chez Lélia.

Elle était couchée sur un sofa, ses joues avaient un reflet bleu, ses yeux semblaient s'être retirés sous l'arc profond de ses sourcils. Un grand pli traversait son front, ordinairement si poli et si blanc; mais sa voix était pleine et assurée, et le sourire du dédain errait, comme de coutume, sur ses lèvres mobiles.

Il y avait auprès d'elle le joli docteur Kreyssneifetter, un charmant homme tout jeune, blond, vermeil, au sourire nonchalant, à la main blanche, au parler doucereux et protecteur. Le joli docteur Kreyssneifetter tenait familièrement une main de Lélia dans les siennes, et, de temps en temps, il interrogeait le mouvement de l'artère, puis il passait son autre main dans les belles boucles de sa chevelure artistement relevée en pointe sur le sommet de son noble crâne.

—Ce n'est rien, disait-il avec un aimable sourire, rien du tout. C'est le choléra, le choléra-morbus, la chose la plus commune du monde dans ce temps-ci, et la maladie la mieux connue. Rassurez-vous, mon bel ange! vous avez le choléra, une maladie qui tue en deux heures ceux qui ont la faiblesse de s'en effrayer, mais qui n'est point dangereuse pour les esprits fermes comme les nôtres. Ne vous effrayez donc pas, aimable étrangère! Nous sommes ici deux qui ne craignons pas le choléra, vous et moi défions le choléra! Faisons peur à ce vilain spectre, à ce hideux monstre qui fait dresser les cheveux au genre humain. Raillons le choléra, c'est la seule manière de le traiter.

—Mais, dit Trenmor, si l'on essayait le punch du docteur Magendie?

—Pourquoi pas le punch du docteur Magendie, dit le joli docteur Kreyssneifetter, si la malade n'a point de répugnance pour le punch?

— J'ai ouï dire, reprit Lélia avec un sang-froid caustique, qu'il était fort contraire. Essayons plutôt les adoucissants.

—Essayons les adoucissants, si vous croyez à la vertu des adoucissants, dit le joli docteur Kreyssneifetter.

— Mais que conseilleriez-vous, selon votre conscience? dit Sténio.

A ce mot de *conscience*, le docteur Kreyssneifetter jeta un regard de compassion moqueuse au jeune poëte; puis il se remit parfaitement, et dit d'un air grave :

—Ma conscience m'ordonne de ne rien ordonner du tout, et de ne me mêler en rien de cette maladie.

— C'est fort bien, docteur, dit Lélia. Alors comme il se fait tard, bonsoir! N'interrompez pas plus longtemps votre précieux sommeil.

— Oh! ne faites pas attention, reprit-il, je suis bien ici, je me plais à suivre les progrès du mal. J'étudie, j'aime mon métier de passion, et je sacrifie volontiers mes plaisirs et mon repos, je sacrifierais ma vie, s'il le fallait, pour le bien de l'humanité.

— Quel est donc votre métier, docteur Kreyssneifetter? demanda Trenmor.

— Je console et j'encourage, répondit le docteur : c'est ma vocation. L'étude m'a révélé toute l'importance des maladies dont l'homme est assiégé. Je la constate, je l'observe, j'assiste au dénoûment, et je profite de mes observations.

— Pour ordonnancer les précautions du système hygiénique applicable à votre aimable personne? dit Lélia.

— Je crois peu à l'influence d'un système quelconque, dit le docteur; nous naissons tous avec le principe d'une mort plus ou moins prochaine : nos efforts pour retarder le terme ne font souvent que le hâter. Le mieux est de n'y pas penser et de l'attendre en oubliant qu'il doit venir.

—Vous êtes très-philosophe, dit Lélia, en prenant du tabac dans la boîte d'or du docteur.

Mais elle eut une convulsion et tomba mourante dans les bras de Sténio.

—Allons, ma belle enfant, dit le docteur imberbe, un peu de courage! Si vous vous affectez de votre état le moins du monde, vous êtes perdue. Mais vous ne courez pas plus de risque que moi, si vous gardez le même sang-froid.

Lélia se releva sur un coude, et, le regardant avec ses yeux éteints par la souffrance, elle trouva encore la force de sourire avec ironie.

—Pauvre docteur, lui dit-elle, je voudrais te voir à ma place!

—Merci, pensa le docteur.

—Vous disiez donc que vous ne croyez pas à l'influence des remèdes; vous ne croyez donc pas à la médecine? dit-elle.

—Pardon, l'étude de l'anatomie et la connaissance du corps humain avec ses altérations et ses infirmités, c'est là une science positive.

— Oui, dit Lelia, que vous cultivez comme un art d'agrément. Mes amis, dit-elle en tournant le dos au docteur, allez me chercher un prêtre, je vois que le médecin m'abandonne

Trenmor courut chercher le prêtre. Sténio voulut jeter le médecin par-dessus le balcon.

— Laisse-le tranquille, lui dit Lélia, il m'amuse, donne-lui un livre et mène-le dans mon cabinet devant une glace, afin qu'il s'occupe. Quand je sentirai le courage m'abandonner, je le ferai appeler, afin qu'il me donne des conseils de stoïcisme et que je meure en riant de l'homme et de sa science.

Le prêtre arriva; c'était le grand et beau prêtre irlandais de la chapelle de Sainte-Laure. Il s'approcha, austère et lent. Son visage inspirait un respect religieux; son regard calme et profond, qui semblait réfléchir le ciel, eût suffi pour donner la foi. Lélia, brisée par la souffrance, avait caché son visage sous son bras contracté, enlacé de ses cheveux noirs.

— Ma sœur! dit le prêtre d'une voix pleine et fervente.

Lélia laissa retomber son bras, et retourna lentement son visage vers l'homme de Dieu.

— Encore cette femme! s'écria-t-il en reculant avec terreur.

Alors sa physionomie fut bouleversée, ses yeux restèrent fixes et pleins d'épouvante, son teint devint livide, et Sténio se souvint du jour où il l'avait vu pâlir et trembler en rencontrant le regard sceptique de Lélia au-dessus de la foule prosternée.

— C'est toi, Magnus! lui dit-elle; me reconnais-tu?

— Si je te connais, femme! s'écria le prêtre avec égarement; si je te connais! Mensonge, désespoir, perdition!

Lélia ne lui répondit que par un éclat de rire.

— Voyons, dit-elle en l'attirant vers elle de sa main froide et bleuâtre, approche, prêtre, et parle-moi de Dieu. Tu sais pourquoi l'on t'a fait venir ici, c'est une âme qui va quitter la terre et qu'il faut envoyer au ciel; n'en as-tu pas la puissance?

Le prêtre garda le silence et resta terrifié.

— Allons, Magnus, dit-elle avec une triste ironie, et tournant vers lui son visage pâle déjà couvert des ombres de la mort, remplis la mission que l'Église t'a confiée; sauve-moi, ne perds pas de temps je vais mourir

— Lélia, répondit le prêtre, je ne peux pas vous sauver, vous le savez bien; votre puissance est supérieure à la mienne.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Lélia se dressant sur sa couche. Suis-je déjà dans le pays des rêves? Ne suis-je plus de l'espèce humaine qui rampe, qui prie et qui meurt? Le spectre effaré que voilà n'est-il pas un homme, un prêtre? Votre raison est-elle troublée, Magnus? Vous êtes là, vivant et debout, et moi j'expire. Pourtant, vos idées se troublent et votre âme faiblit, tandis que la mienne appelle avec calme la force de s'exhaler. Allons, homme de peu de foi, invoquez Dieu pour votre sœur mourante, et laissez aux enfants ces peurs superstitieuses qui devraient vous faire pitié. En vérité, qui êtes-vous tous? Voici Trenmor étonné, voici Sténio, le jeune poëte, qui regarde mes pieds et qui croit y apercevoir des griffes, et voilà un prêtre qui refuse de m'absoudre et de m'ensevelir? Suis-je déjà morte? Est-ce un songe que je fais?

— Non, Lélia, dit enfin le prêtre d'une voix triste et solennelle; je ne vous prends pas pour un démon, je ne crois pas au démon, vous le savez bien.

— Ah! ah! dit-elle en se tournant vers Sténio, entendez le prêtre, il n'y a rien de moins poétique que la perfection humaine. Soit, mon père, renions Satan, condamnons-le au néant; je ne tiens pas à son alliance, quoique l'air satanique soit assez de mode, et qu'il ait inspiré à Sténio de fort beaux vers en mon honneur. Si le diable n'existe pas, me voici fort en paix sur mon avenir; je puis quitter la vie à cette heure, je ne tomberai pas dans l'enfer. Mais où irai-je, dites-moi? Où vous plaît-il de m'envoyer, mon père? Au ciel, dites?

— Au ciel! s'écria Magnus. Vous, au ciel! Est-ce votre bouche qui a prononcé ce mot?

— N'est-il point de ciel non plus? dit Lélia.

— Femme, dit le prêtre, il n'en est point pour toi!

— Voilà un prêtre consolant! dit-elle. Puisqu'il ne peut sauver mon âme, qu'on amène le médecin, et que, pour or ou pour argent, il se décide à sauver ma vie.

— Je ne vois rien à faire, dit le docteur Kreyssneifetter, la maladie suit une marche régulière et bien connue. Avez-vous soif? Que l'on vous apporte de l'eau, et puis calmez-vous, attendons. Les remèdes vous tueraient à l'heure qu'il est, laissons agir la nature.

— Bonne nature! dit Lélia, je voudrais bien t'invoquer! Mais qui es-tu, où est ta miséricorde, où est ton amour, où est ta pitié? Je sais bien que je viens de toi et que j'y dois retourner, mais à quel titre t'adjurerai-je de me laisser ici encore un jour? Il y a peut-être un coin de terre aride auquel manque ma poussière pour y faire croître de l'herbe; il faut donc que j'aille accomplir ma destinée? Mais vous, prêtre, appelez sur moi le regard de celui qui est au-dessus

de la nature, et qui peut lui commander; celui-là peut dire à l'air pur de raviver mon souffle, au suc des plantes de me ranimer, au soleil qui va paraître de réchauffer mon sang; voyons, enseignez-moi à prier Dieu!

— Dieu! dit le prêtre, en laissant tomber avec accablement sa tête sur son sein. Dieu!

Des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues flétries.

— O Dieu! dit-il, ô doux rêve qui m'as fui! où es-tu? où te retrouverai-je? Espoir, pourquoi m'abandonnes-tu sans retour?... Laissez-moi, madame, laissez-moi sortir d'ici! Ici tous mes doutes reprennent leur funeste empire; ici, en présence de la mort, s'évanouit ma dernière espérance, ma dernière illusion! Vous voulez que je vous donne le ciel, que je vous fasse trouver Dieu. Eh! vous allez savoir s'il existe, vous êtes plus heureuse que moi qui l'ignore!

— Allez-vous-en, dit Lélia: hommes superbes, quittez mon chevet. Et vous, Trenmor, voyez ceci, voyez ce médecin qui ne croit pas à sa science, voyez ce prêtre qui ne croit pas à Dieu: et pourtant, ce médecin est un savant, ce prêtre est un théologien. Celui-ci, dit-on, soulage les moribonds, celui-là console les vivants; et tous deux ont manqué de foi auprès d'une femme qui se meurt!

— Madame, dit Kreyssneifetter, si j'avais essayé de faire le médecin avec vous, vous m'auriez raillé. Je vous connais, vous n'êtes pas une personne ordinaire, vous êtes philosophe...

— Madame, dit Magnus, ne vous souvient-il plus de notre promenade dans la forêt du Grimsel? Si j'avais osé faire le prêtre avec vous, n'auriez-vous pas achevé de me rendre incrédule?

— Voilà donc, leur dit Lélia d'un ton amer, à quoi tient votre force? La faiblesse d'autrui fait votre puissance; mais, dès qu'on vous résiste, vous reculez et vous avouez en riant que vous jouez un faux rôle parmi les hommes, charlatans et imposteurs que vous êtes! Hélas! Trenmor, où en sommes-nous? Où en est le siècle? Le savant nie, le prêtre doute. Voyons si le poëte existe encore. Sténio, prends ta harpe et chante-moi les vers de Faust, ou bien ouvre tes livres, et redis-moi les souffrances d'Oberman, les transports de Saint-Preux. Voyons, poëte, si tu comprends encore la douleur; voyons, jeune homme, si tu crois encore à l'amour.

— Hélas! Lélia, s'écria Sténio en tordant ses blanches mains, vous êtes femme et vous n'y croyez pas! Où en sommes-nous, où en est le siècle?

## XXII

— Dieu du ciel et de la terre, Dieu de force et d'amour, entends une voix pure qui s'exhale d'une âme pure et d'un sein vierge! Entends la prière d'un enfant; rends-nous Lélia!

Pourquoi, mon Dieu, veux-tu nous arracher sitôt la bien-aimée de nos cœurs? Écoute la grande et puissante voix de Trenmor, de l'homme qui a souffert, de l'homme qui a vécu. Entends le vœu d'une âme encore ignorante des maux de la vie. Tous deux te demandent de leur conserver leur bien, leur poésie, leur espoir, Lélia! Si tu veux déjà la placer dans ta gloire et l'envelopper de tes éternelles félicités, reprends-la, mon Dieu, elle t'appartient; ce que tu lui destines vaut mieux que ce que tu lui ôtes. Mais, en sauvant Lélia, ne nous brise pas, ne nous perds pas, ô mon Dieu! Permets-nous de la suivre et de nous agenouiller sur les marches du trône où elle doit s'asseoir...

— C'est fort beau, dit Lélia en l'interrompant, mais ce sont des vers et rien de plus. Laissez cette harpe dormir en paix, ou mettez-la sur la fenêtre; le vent en jouera mieux que vous. Maintenant approchez. Va-t'en, Trenmor, ton calme m'attriste et me décourage. Viens, Sténio, parle-moi de toi et de moi. Dieu est trop loin, je crains qu'il ne nous entende pas; mais Dieu a mis un peu de lui en toi. Montre-moi ce que ton âme en possède. Il me semble qu'une aspiration bien ardente de cette âme vers la mienne, il me semble qu'une prière bien fervente que tu m'adresserais me donnerait la force de vivre. La force de vivre! Oui! il ne s'agit que de le vouloir. Mon mal consiste, Sténio, à ne pouvoir pas trouver en moi cette volonté. Tu souris, Trenmor! Va-t'en. Hélas! Sténio, ceci est vrai, j'essaye de résister à la mort, mais j'essaye faiblement. Je la crains moins que je ne la désire, je voudrais mourir par curiosité. Hélas! j'ai besoin du ciel, mais je doute... et, s'il n'y a point de ciel au-dessus de ces étoiles, je voudrais le contempler encore de la terre. Peut-être, mon Dieu! est-ce ici-bas seulement qu'il faut l'espérer? Peut-être est-il dans le cœur de l'homme?... Dis, toi qui es jeune et plein de vie, l'amour est-ce le ciel? Vois comme ma tête s'affaiblit, et pardonne cet instant de délire. Je voudrais bien croire à quelque chose, ne fût-ce qu'à toi, ne fût-ce qu'une heure avant d'en finir, sans retour peut-être, avec les hommes et avec Dieu!

— Doute de Dieu, doute des hommes, doute de moi-même, si tu veux, dit Sténio en s'agenouillant devant elle, mais ne doute pas de l'amour, ne doute pas de ton cœur, Lélia! Si tu dois mourir à présent, s'il faut que je te perde, ô mon tourment, ô mon bien, ô mon espoir! fais au moins que je croie en toi une heure, un instant. Hélas! mourras-tu sans que je t'aie vue vivre? Mourrai-je avec toi sans avoir embrassé en toi autre chose qu'un rêve? Mon Dieu! n'y a-t-il d'amour que dans le cœur qui désire, que dans l'imagination qui souffre, que dans les songes qui nous bercent durant les nuits solitaires? Est-ce un souffle

insaisissable ? Est-ce un météore qui brille et qui meurt? Est-ce un mot? Qu'est-ce que c'est, mon Dieu ! O ciel, ô femme ! ne me l'apprendrez-vous pas ?

— Cet enfant demande à la mort le secret de la vie, dit Lélia ; il s'agenouille sur un cercueil pour obtenir l'amour ! Pauvre enfant ! Mon Dieu, ayez pitié de lui, et rendez-moi la vie afin de conserver la sienne ! Si vous me la rendez, je fais vœu de vivre pour lui. Il dit que je vous ai blasphémé en blasphémant l'amour : eh bien ! je courberai mon front superbe, je croirai, j'aimerai !... Faites seulement que je vive de la vie du corps, et j'essayerai de vivre de celle de l'âme.

— Entendez-vous, mon Dieu? s'écria Sténio avec délire ; entendez-vous ce qu'elle dit, ce qu'elle promet? Sauvez-la, sauvez-moi ! donnez-moi Lélia, rendez-lui la vie !

Lélia tomba roide et froide sur le parquet. C'était une dernière, une horrible crise. Sténio la pressa contre son cœur en criant de désespoir. Son cœur était brûlant ; ses larmes chaudes tombèrent sur le front de Lélia. Ses baisers vivifiants ramenèrent le sang à ses mains livides, sa prière peut-être attendrit le ciel. Lélia ouvrit faiblement les yeux et dit à Trenmor qui l'aidait à se relever :

— Sténio a relevé mon âme ; si vous voulez la briser encore avec votre raison, tuez-moi tout de suite.

—Et pourquoi vous ôterais-je le seul jour qui vous reste? dit Trenmor, la dernière plume de votre aile n'est pas encore tombée.

# DEUXIÈME PARTIE.

## XXIII

### MAGNUS.

Sténio descendait un matin les versants boisés du Monte-Rosa. Après avoir erré au hasard dans un sentier couvert d'epaisses végétations, il arriva devant une clairière ouverte par la chute des avalanches. C'etait un lieu sauvage et grandiose. La verdure sombre et vigoureuse couronnait les ruines de la montagne crevassée. De longues clématites enlaçaient de leurs bras parfumés les vieilles roches noires et poudreuses qui gisaient éparses dans le ravin. De chaque côté s'élevaient en murailles gigantesques les flancs entr'ouverts de la montagne, bordés de sombres sapins et tapissés de vignes vierges. Au plus profond de la gorge, le torrent roulait ses eaux claires et bruyantes sur un lit de cailloux richement colorés. Si vous n'avez pas vu courir un torrent épuré par ses mille cataractes, sur les entrailles nues de la montagne, vous ne savez pas ce que c'est que la beauté de l'eau et ses pures harmonies.

Sténio aimait à passer les nuits, enveloppé de son manteau, au bord des cascades, sous l'abri religieux des grands cyprès sauvages, dont les muets et immobiles rameaux étouffent l'haleine des brises. Sur leur cime épaisse s'arrêtent les voix errantes de l'air, tandis que les notes profondes et mystérieuses de l'eau qui s'écoule sortent du sein de la terre, et s'exhalent comme des chœurs religieux du fond des caves funèbres. Couché sur l'herbe fraiche et luisante qui croit aux marges des courants, le poëte oubliait, à contempler la lune et à écouter l'eau, les heures qu'il aurait pu passer avec Lélia ; car, à cet âge, tout est bonheur dans l'amour, même l'absence. Le cœur de celui qui aime est si riche de poésie, qu'il lui faut du recueillement et de la solitude pour savourer tout ce qu'il croit voir dans l'objet de sa passion, tout ce qui n'est reellement qu'en lui-même.

Sténio passa bien des nuits dans l'extase. Les touffes empourprées de la bruyère cachèrent sa tête agitée de rêves brûlants. La rosée du matin sema ses fins cheveux de larmes embaumées. Les grands pins de la forêt secouèrent sur lui les parfums qu'ils exhalent au lever du jour ; et le martin-pêcheur, le bel oiseau solitaire des torrents, vint jeter son cri mélancolique

au milieu des pierres noirâtres et de la blanche écume du torrent que le poëte aimait. Ce fut une belle vie d'amour et de jeunesse, une vie qui résuma le bonheur de cent vies, et qui pourtant passa rapide comme l'eau bouillonnante et l'oiseau fugitif des cataractes.

Il y a dans la chute et dans la course de l'eau mille voix diverses et mélodieuses, mille couleurs sombres ou brillantes. Tantôt, furtive et discrète, elle passe avec un nerveux frémissement contre des pans de marbre qui la couvrent de leur reflet d'un noir bleuâtre; tantot, blanche comme le lait, elle mousse et bondit sur les rochers avec une voix qui semble entrecoupée par la colère; tantôt verte comme l'herbe qu'elle couche à peine sur son passage, tantôt bleue comme le ciel paisible qu'elle réfléchit, elle siffle dans les roseaux comme une vipère amoureuse, ou bien elle dort au soleil, et s'éveille avec de faibles soupirs au moindre souffle de l'air qui la caresse. D'autres fois elle mugit comme une génisse perdue dans les ravins, et tombe, monotone et solennelle, au fond d'un gouffre qui l'étreint, la cache et l'étouffe. Alors elle jette aux rayons du soleil de légères gouttes jaillissantes qui se colorent de toutes les nuances du prisme. Quand cette irisation capricieuse danse sur la gueule béante des abîmes, il n'est point de sylphide assez transparente, point de psylle assez moelleux pour l'imagination qui la contemple. La rêverie ne peut rien évoquer, parce que, dans les créations de la pensée, rien n'est aussi beau que la nature brute et sauvage. Il faut devant elle regarder et sentir : le plus grand poëte est alors celui qui invente le moins.

Mais Sténio avait au fond du cœur la source de toute poésie, l'amour; et, grâce à l'amour, il couronnait les plus belles scènes de la nature avec une grande pensée, avec une grande image, celle de Lélia. Qu'elle était belle, reflétée dans les eaux de la montagne et dans l'âme du poëte! Comme elle lui apparaissait, grave et sublime, dans l'éclat argenté de la lune! Comme sa voix s'élevait, pleine et inspirée, dans la plainte du vent, dans les accords aériens de la cascade, dans la respiration magnétique des plantes qui se cherchent, s'appellent et s'embrassent à l'ombre de la nuit, à l'heure des mystères sacrés et des divines révélations! Alors Lélia était partout, dans l'air, dans le ciel, dans les eaux, dans les fleurs, dans le sein de Dieu. Dans le reflet des étoiles, Sténio voyait son regard mobile et pénétrant; dans le souffle des brises, il saisissait ses paroles incertaines; dans le murmure de l'onde, ses chants sacrés, ses larmes prophétiques; dans le bleu pur du firmament, il croyait voir planer sa pensée, tantôt comme un spectre ailé, pâle, incertain et triste, tantôt comme un ange éclatant de lumière, tantôt comme un démon haineux et moqueur : car Lélia avait toujours quelque chose d'effrayant au fond de ses rêveries, et la peur pressait de son âpre aiguillon les désirs passionnés du jeune homme.

Dans le délire de ses nuits errantes, dans le silence des vallées désertes, il l'appelait à grands cris; et, quand sa voix éveillait les échos endormis, il lui semblait entendre la voix lointaine de Lélia qui lui répondait tristement du sein des nuées. Quand le bruit de ses pas effrayait quelque biche tapie sous les genêts, et qu'il l'entendait raser en fuyant les feuilles sèches éparses dans le sentier, il s'imaginait entendre les pas légers de Lélia, et le frôlement de sa robe effeuillant les fleurs du buisson. Et puis, si quelque bel oiseau de ces contrées, le lagopède au sein argenté, le grimpereau couleur de rose et gris de perle, ou le francolin d'un noir sombre et sans reflets, venait se poser près de lui et le regarder d'un air calme et fier, prêt à déployer ses ailes vers le ciel, Sténio pensait que c'était peut-être Lélia qui s'envolait sous cette forme vers de plus libres régions.

—Peut-être, se disait-il en redescendant vers la vallée avec la crédule terreur d'un enfant, peut-être ne retrouverai-je plus Lélia parmi les hommes.

Et il se reprochait avec effroi d'avoir pu la quitter pendant plusieurs heures, quoiqu'il l'eût entraînée partout avec lui dans ses courses, quoiqu'il eût rempli d'elle les monts et les nuages, quoiqu'il eût peuplé de son souvenir et embelli de ses apparitions les cimes les plus inaccessibles au pied de l'homme, les espaces les plus insaisissables à son espérance.

Ce jour-là il s'arrêta à l'entrée de la clairière profonde, et s'apprêta à retourner sur ses pas, car il vit devant lui un homme; et le plus beau site perd son charme quand celui qui vient y rêver ne s'y trouve plus seul.

Mais l'homme était beau et sévère comme le site. Son regard brillait comme le soleil levant, et les premiers feux du jour, qui coloraient le glacier, embrasaient aussi d'un reflet splendide le visage imposant du prêtre. C'était Magnus. Il semblait livré à de vives impressions. La douleur et la joie se peignaient tour à tour en lui. Cet homme semblait rajeuni par l'enthousiasme.

Dès qu'il aperçut Sténio, il accourut vers lui.

—Eh bien! jeune homme, lui dit-il d'un air triomphant, te voilà seul, te voilà triste, te voilà cherchant Dieu! La femme n'est plus!

— La femme! dit Sténio. Il n'en est pour moi qu'une seule au monde. Mais de laquelle parlez-vous?

— De la seule femme qui ait existé pour vous et pour moi dans le monde, de Lélia! Dites, jeune homme, est-elle bien morte? A-t-elle renié Dieu en rendant son âme au démon? Avez-vous vu la noire phalange des esprits de ténèbres assiéger son chevet et tourmenter son agonie? Avez-vous vu sortir son

âme maudite, sombre et livide, avec des ailes de feu et des ongles ensanglantés? Ah! maintenant respirons! Dieu a purgé la terre, il a replongé Satan dans son chaos. Nous pouvons prier, nous pouvons espérer. Voyez comme le soleil se lève joyeux, comme les roses de la vallée s'ouvrent fraîches et vermeilles! Voyez comme les oiseaux secouent leurs ailes humides et reprennent leur essor avec souplesse! Tout renaît, tout espère, tout va vivre : Lélia est morte!

— Malheureux! s'écria Sténio en prenant le prêtre à la gorge, quels mots diaboliques avez-vous sur les lèvres? Quelle pensée de délire et de mort vous agite? D'où venez-vous? Où avez-vous passé la nuit? D'où savez-vous ce que vous osez dire? Depuis quand avez-vous quitté Lélia?

— J'ai quitté Lélia par une matinée grise et froide. Le jour allait paraître. Le coq chantait d'une voix aigre. Sa voix s'élevait dans le silence, et frappait les toits habités des hommes comme une malédiction prophétique. La bise pleurait sous les porches déserts de la cathédrale. Je passai le long des arceaux extérieurs pour me rendre au logis de la femme qui se mourait. Les colonnettes dentelées cachaient leurs flèches dans le brouillard, et la grande statue de l'archange, qui s'élève du côté du levant, baignait son pâle front dans la vapeur matinale. Alors je vis distinctement l'archange agiter ses grandes ailes de pierre comme un aigle prêt à prendre sa volée, mais ses pieds restaient enchaînés au ciment de la corniche, et j'entendis sa voix qui disait : *Lélia n'est pas morte encore!* Alors passa une chouette qui rasa mon front de son aile humide, et qui répéta d'un ton amer : *Lélia n'est pas morte!* Et la vierge de marbre blanc, qui est enchâssée dans la niche de l'est, poussa un profond soupir, et dit : *Encore!* avec une voix si faible, que je crus faire un songe, et que je m'arrêtai à plusieurs reprises le long du chemin pour m'assurer que je n'étais pas sous la puissance des rêves.

— Prêtre, dit Sténio, votre raison est troublée. De quelle matinée parlez-vous? Savez-vous depuis combien de temps les choses que vous dites se sont passées?

— Depuis ce temps, dit Magnus, j'ai vu le soleil se lever plusieurs fois dans sa gloire, et darder ses beaux rayons sur cette glace étincelante. Je ne saurais vous dire combien de fois. Depuis que Lélia n'est plus, je ne compte plus les jours, je ne compte plus les nuits, je laisse ma vie s'écouler pure et nonchalante comme le ruisseau de la colline. Mon âme est sauvée...

— Vous avez perdu l'esprit, Dieu soit loué! dit le jeune homme. Vous parlez de la maladie funeste qui faillit nous enlever Lélia, il y a un mois. Je vois, en effet, à vos cheveux et à votre barbe, que vous êtes depuis longtemps sur la montagne. Venez avec moi, homme malheureux; j'essayerai de vous soulager en écoutant le récit de vos douleurs.

— Mes douleurs ne sont plus, dit le prêtre avec un sourire qu'on eût pris pour une céleste inspiration, tant il était doux et calme. Je vis : Lélia est morte. Écoutez le récit de ma joie. Quand j'arrivai au logis de la femme, je sentis la terre trembler; et quand je voulus monter l'escalier, l'escalier recula par trois fois avant que je pusse y poser le pied. Mais quand les portes se furent ouvertes, je vis beaucoup de monde, et je me rappelai aussitôt quelle contenance un prêtre doit avoir devant le monde pour faire respecter Dieu et le prêtre. J'oubliai absolument Lélia. Je traversai les appartements sans trouble et sans crainte. Quand j'entrai dans le dernier, je ne me souvenais plus du tout du nom de la personne que j'allais voir; car, je vous le dis, il y avait là du monde, et je sentais le regard des hommes qui était sur moi tout entier. Connaissez-vous la pesanteur du regard des hommes? Vous est-il jamais arrivé d'essayer de le soulever? Oh! cela pèse plus que la montagne que voici; mais, pour le savoir au juste, il faut être prêtre et porter l'habit que vous voyez. Je m'en souviens, c'était un cabinet tout tendu de blanc, et tout rempli de piéges et d'embûches. D'abord je crus que je marchais sur la laine douce et fine d'un tapis, je crus voir des roses blanches dans des vases d'albâtre et des lumières douces et blanches dans des globes de verre mat. Je crus aussi voir une femme vêtue de blanc et couchée sur un lit de satin blanc; mais quand elle tourna vers moi sa face livide, quand je rencontrai son regard d'airain, le charme qui pesait sur moi s'évanouit; je vis clair autour de moi, et je reconnus le lieu où l'on m'avait amené. Les roses se changèrent en couleuvres et se tordirent sur leurs tiges en dressant vers moi leurs têtes menaçantes. Les murs se teignirent de sang, les vases de parfums se remplirent de larmes, et je vis que mes pieds ne touchaient plus la terre. Les lampes vomissaient des flammes rouges qui montaient vers la voûte en ardentes spirales, et qui m'étouffaient comme des remords. Je tournai encore les yeux vers le canapé : c'était toujours Lélia, mais elle était sur un réchaud embrasé, elle expirait dans d'atroces douleurs. Elle me demanda de la sauver, je m'en souviens bien; mais alors je me souvenais aussi des vaines prières que je lui avais faites en d'autres temps, des larmes inutiles que j'avais versées à ses pieds, et le ressentiment était dans mon cœur. Elle avait perdu mon âme, elle m'avait enlevé Dieu, j'étais content de me venger et de perdre son âme, et de lui enlever Dieu à mon tour. C'est pourquoi je l'ai maudite et j'ai été sauvé, et Dieu a récompensé mon courage; car aussitôt un nuage s'est répandu sur ma vue. Lélia a disparu, et les couleuvres aussi; et les langues de feu, et le sang, et les larmes ont disparu, et je me suis trouvé seul au pied des arceaux de la cathédrale. Le jour naissait, les vapeurs se dissipaient un peu, l'archange

de pierre porta alors à ses lèvres la trompette que sa main tient immobile depuis plusieurs siècles : il en tira une fanfare éclatante dans laquelle je distinguai ce cri sauveur : *Lélia n'est plus!* La chouette rentra sous le chapiteau qui lui sert de retraite, en repetant : *Lélia n'est plus!* Alors la vierge de marbre blanc, cette vierge que je n'osais pas regarder quand je passais à ses pieds, parce qu'elle ressemblait à Lélia, cette vierge si pâle et si belle, qui avait sept glaives dans le sein et toutes les douleurs de l'âme sur le front, tomba brisée sur les marches de l'église. Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cela. Dites-moi, avez-vous vu les débris?

— Je suis passé hier soir devant elle, répondit Sténio, et je vous assure qu'elle est toujours fort belle, et qu'elle est debout.

— Ne blasphemez pas, jeune homme, dit le prêtre avec un sérieux effrayant. Dieu vous frapperait de sa malédiction, il vous rendrait fou ; je crains que vous ne le soyez déjà, car vous parlez comme un être privé de raison. Savez-vous ce que c'est que l'homme? Savez-vous ce que c'est que Dieu? Connaissez-vous la terre, connaissez-vous le ciel?

—Prêtre, laissez-moi vous quitter, dit Sténio que l'aliéné voulait entraîner vers sa grotte. Je ne saurais écouter vos paroles sans terreur. Vous maudissez Lélia, vous la condamnez au néant, et vous osez parler de Dieu, et vous osez porter l'habit de ses ministres!

—Enfant, dit le prêtre, c'est parce que je crains Dieu, c'est parce que je respecte l'habit que je porte, que je maudis Lélia. Lélia! ma perte, ma séduction, ma ruine! Lélia! qu'il m'était défendu de posséder, de désirer même! Lélia! l'atroce et l'infâme qui est venue me chercher au fond du sanctuaire, qui a violé la sainteté de l'autel pour m'enivrer de ses infernales caresses!...

— Vous mentez! s'écria Sténio avec fureur. Lélia ne vous a jamais poursuivi, jamais aimé!...

— Eh! je le sais, dit tranquillement le prêtre. Vous ne me comprenez pas : écoutez, asseyez-vous avec moi sur le tronc de ce mélèze qui sert de pont au-dessus de l'abîme. Là, plus près de moi, votre main dans la mienne, ne craignez rien. L'arbre ploie, le torrent gronde, le gouffre écume là-bas, dans cette noire profondeur, juste au-dessous de nous: cela est beau! c'est l'image de la vie.

En parlant ainsi, l'insensé entourait Sténio de ses bras crispés par la fièvre. Il était plus grand que lui de toute la tête, et le délire augmentait horriblement sa force musculaire. Son regard morne plongeait dans le gouffre et en mesurait la profondeur, tandis que ses mains distraites et convulsives semblaient toutes prêtes à y précipiter le jeune homme. Malgré le péril de cette situation, Sténio était si avide de ce qu'il allait entendre, le secret qui était entre Lélia et le prêtre torturait depuis si longtemps son âme jalouse, qu'il resta tranquillement assis sur l'unique solive qui tremblait au-dessus du précipice. Cela s'appelle le *pont d'enfer*. Chaque gorge, chaque torrent a son passage périlleux décoré du même nom emphatique, et praticable seulement aux chamois, aux hardis chasseurs et aux sveltes filles de la montagne.

— Écoute, écoute, dit le prêtre, il y avait deux Lélia : tu n'as pas su cela, jeune homme, parce que tu n'étais pas prêtre, parce que tu n'avais ni révélations, ni visions, ni pressentiments. Tu vivais naturellement et d'une grosse vie facile et commune ; moi j'étais prêtre, je connaissais les choses du ciel et de la terre, je voyais Lélia double et complète, femme et idée, espoir et réalité, corps et âme, don et promesse; je voyais Lélia telle qu'elle est sortie du sein de Dieu : beauté, c'est-à-dire épreuve; bienfait, c'est-à-dire mensonge; me comprenez-vous? Oh! ceci est bien clair pourtant, et, si tous les hommes n'étaient pas fous, ils écouteraient la parole d'un homme sage, ils connaîtraient le danger, ils se méfieraient de l'ennemi. Oh! c'était mon ennemi à moi! il était double, il s'asseyait le soir dans la galerie de la nef; je le voyais bien, je ne connaissais que trop la place où il avait l'habitude de paraître. C'était dans une riche travée toute drapée de velours bleu pâle; je la vois encore cette place maudite! C'était entre deux colonnes élancées qui la portaient suspendue entre la voûte et le sol, sur leurs frêles guirlandes de pierre. Il y avait deux anges sculptés, blancs comme la neige, beaux comme l'espoir, qui entrelaçaient leurs blanches mains et croisaient leurs ailes de marbre sur l'écusson de la balustrade. C'était justement là qu'elle venait s'asseoir. Elle se penchait avec un calme impie, elle appuyait son coude insolent sur les fronts inclinés de ces deux beaux anges; elle jouait avec la frange d'argent des draperies, elle dérangeait les boucles de sa chevelure, elle promenait son regard audacieux sur le temple, au lieu de courber la tête et d'adorer l'Éternel. Oh non! elle ne venait pas là pour prier! Elle venait se désennuyer, se faire voir comme en spectacle, se délasser des fêtes et des mascarades, en écoutant pendant une heure les accents de l'orgue et la poésie des cantiques. Et vous tous, vous étiez là, jeunes et vieux, riches et nobles, suivant des yeux chacun de ses mouvements, épiant ses moindres regards, vous efforçant de saisir sa pensée dans la profondeur impénétrable de ses orbites, et vous agitant comme des damnés dans leur tombe à l'heure de minuit, pour attirer sur vous l'attention enviée de la femme. Mais elle! mais Lélia! Oh! qu'elle était grande, qu'elle était imposante! Comme elle planait avec dédain sur les hommes! Comme je l'aimais alors, comme je la bénissais pour son orgueil! Comme je la voyais belle sous le reflet mat des bougies, pâle et grave, fière et douce pourtant! Oh! vous ne la possédiez pas, vous

autres! Vous ne saviez pas ce qui se passait dans son cœur, son regard ne vous le révélait jamais, vous n'étiez pas plus heureux que moi! Comme cette pensée m'attachait à elle! Dites, dites! Avez-vous jamais saisi son âme? Avez-vous deviné l'idée qui fermentait dans son grand front? Avez-vous creusé son cerveau et fouillé dans les trésors de sa pensée? Non! vous ne l'avez pas fait. Lélia ne vous a pas appartenu non plus. Vous ne savez ce que c'est que Lélia. Vous l'avez vue sourire tristement, ou rêver d'un air ennuyé; vous n'avez pas vu son sein se gonfler, ses larmes couler; sa colère, sa haine ou son amour, vous ne les avez pas vus se répandre! Dites, jeune homme, vous n'êtes pas plus heureux que moi? Si vous me disiez le contraire, entendez-vous, cet abîme ne serait pas assez profond pour vous recevoir!

— Et l'autre Lélia, qu'est-ce donc? reprit le jeune homme, sans s'effrayer le moins du monde de l'exaspération de Magnus.

— L'autre Lélia! s'écria Magnus, en se frappant le front comme si une atroce douleur s'y fût réveillée. L'autre! c'était un monstre hideux, une harpie, un spectre, et pourtant c'était bien la même Lélia; c'était seulement son autre moitié!

— Mais où la rencontriez-vous? dit Sténio avec inquiétude.

— Oh! partout, dit le prêtre; le soir quand l'office était fini, quand les cierges venaient de s'éteindre et que la foule s'écoulait par les portes de l'église, pressée sur les traces de la femme qu'on appelait Lélia, et qui s'en allait lente et blême, enveloppée dans son manteau de velours noir, traînant à sa suite un cortége à qui elle ne daignait pas jeter un regard... Je la suivais aussi avec mes yeux, avec mon âme, et je sentais que j'étais prêtre; j'étais enchaîné au pied de l'autel; je ne pouvais pas courir sous le porche, me mêler à la foule, ramasser son gant, dérober une feuille de rose échappée à son bouquet. Je ne pouvais pas lui offrir l'eau du bénitier et toucher ses grandes mains effilées, si molles et si belles!

— Et si froides! dit Sténio, entraîné par l'attention. Ce granit, incessamment lavé par l'eau qui s'échappe du glacier, n'est pas plus froid que la main de Lélia, à quelque heure qu'on la saisisse.

— Vous l'avez donc touchée? dit le prêtre en l'étreignant avec rage.

Sténio le domina par un de ces regards magnétiques où la volonté de l'homme se concentre au point de subjuguer la volonté même des animaux féroces.

— Continuez! lui dit-il; je vous ordonne de continuer votre récit, ou, avec mon regard, je vous fais tomber dans le gouffre.

Le fou pâlit et reprit son récit avec la sotte frayeur d'un enfant.

— Eh bien! dit-il d'une voix tremblante et avec un regard timide, sachez ce qui m'arrivait alors. Je reniais Dieu, je maudissais mon destin, je déchirais avec mes ongles les dentelles de l'aube sans tache dont j'étais revêtu. Oh! je perdais mon âme, et pourtant je luttais... Alors... ô mon Dieu, par quelles épreuves vous me faisiez passer!... Je voyais du fond de la nef assombrie venir une ombre qui semblait fendre la pierre des cercueils. Et cette ombre, insaisissable et flottante d'abord, grandissait avec mon épouvante et venait me saisir dans ses bras livides. C'était une horrible apparition: je me débattais contre elle, je l'implorais en vain, je me jetais à genoux devant elle comme devant Dieu.

— Lélia, Lélia! lui disais-je. Que me demandes-tu? Que veux-tu de moi? Ne t'ai-je pas offert un culte profane dans mon cœur? Ton nom ne s'est-il pas mêlé sur mes lèvres aux noms sacrés de la Vierge et des anges? N'est-ce pas vers toi que ma main lançait les flots de l'encens? Ne t'ai-je pas placée dans le ciel à côté de Dieu même, *demandeuse* insatiable? Que n'ai-je pas fait pour toi! A quelles pensées terribles et impies n'ai-je pas ouvert mon sein! Oh! laisse-moi, laisse-moi prier Dieu, afin que ce soir il me pardonne et que je puisse aller dormir sans que la damnation pèse sur moi! — Mais elle ne m'écoutait pas, elle m'enlaçait de ses cheveux noirs, de ses yeux noirs, de son étrange sourire, et je me battais avec cette ombre impitoyable jusqu'à tomber épuisé, mourant, sur les marches du sanctuaire.

— Eh bien! parfois, à force de m'humilier devant Dieu, à force d'arroser le marbre avec mes larmes, il m'arrivait de retrouver un peu de calme. Je rentrais consolé, je regagnais ma cellule silencieuse, accablé de fatigue et de sommeil. Mais savez-vous ce que faisait Lélia, ce qu'elle imaginait, la railleuse impie, pour me désespérer et me perdre? Elle entrait dans ma cellule avant moi, elle se blotissait maligne et souple dans le tapis de mon prie-dieu ou dans le sable de ma pendule, ou bien dans les jasmins de ma fenêtre; et à peine avais-je commencé ma dernière oraison, qu'elle surgissait tout à coup devant moi, et posait sa froide main sur mon épaule en disant: « Me voici! » Alors il fallait soulever mes paupières appesanties, et lutter de nouveau avec mon cœur troublé, et redire l'exorcisme, jusqu'à ce que le fantôme fût dissipé. Parfois même, il se couchait sur mon lit, sur mon pauvre lit solitaire et froid: il s'étendait sur ce grabat l'horrible spectre, et quand j'entr'ouvrais les rideaux de serge pour m'approcher de ma couche, je le trouvais là qui me tendait les bras et qui riait de mon épouvante! O mon Dieu! que j'ai souffert! O femme, ô rêve, ô désir! que tu m'as fait de mal! Que de formes tu as prises pour entrer chez moi! Que de mensonges tu m'as faits? Que de piéges tu m'as tendus!

— Magnus, dit Sténio avec amertume, taisez-vous! vos paroles me font monter le sang au visage. Il n'y a

que l'imagination d'un prêtre qui soit assez impudique pour flétrir ainsi Lélia.

— Non! dit le prêtre, je ne l'ai pas profanée même en rêve. Dieu me voit et m'entend, qu'il me précipite dans ce gouffre si je mens! J'ai courageusement résisté, j'ai usé mon âme, j'ai épuisé ma vie à ce combat, et je n'ai jamais cédé, et l'ombre de Lélia est toujours sortie vierge de ces nuits terribles. Est-ce ma faute si la tentation fut grande? Pourquoi l'esprit de cette femme s'attachait-il à tous mes pas? Pourquoi venait-il me chercher partout? Tantôt, assis au tribunal sacré de la confession, j'écoutais avec recueillement les tristes aveux d'une femme sillonnée de rides et couverte de haillons; et, s'il m'arrivait de jeter les yeux sur elle en lui répondant, savez-vous quelle figure m'apparaissait aux barreaux du confessionnal, au lieu de la face jaune et flétrie de la vieille? La figure pâle et le regard méchand et froid de Lélia. Alors ma parole restait paralysée sur mes lèvres; une sueur pénible inondait mon front, un nuage passait sur mes yeux; il me semblait que j'allais mourir. Ma langue cherchait vainement une formule d'exorcisme, j'oubliais jusqu'au nom du Très-Haut; je ne pouvais invoquer aucune puissance céleste, et cette hallucination ne cessait qu'à la voix rauque et cassée de la vieille qui me demandait l'absolution. Moi absoudre, moi délier les âmes, moi dont l'âme était enchaînée par un pouvoir infernal! Mais heureusement Lélia n'est plus. Elle s'est damnée, et moi je vis, je serai sauvé! Car, je l'avoue, tant qu'elle a vécu, j'étais en proie à d'horribles tentations; des pensées bien plus destructives que tout ce que je vous ai dit fermentaient dans mon cerveau, et s'y tenaient victorieuses pendant des jours entiers. Ces pensées, c'était le doute, c'était l'athéisme qui pénétrait en moi comme un venin. Il y avait des jours où j'étais si las de combattre, où l'espoir du salut me luisait si faible et si lointain, que je me rejetais de toute ma force dans la vie présente. Eh bien! me disais-je, soyons heureux au moins un jour, soyons homme puisque nous ne pouvons être ange. Pourquoi une loi de mort pèserait-elle sur moi? Pourquoi consentirais-je à être retranché de la vie des hommes, en échange d'une chimère d'avenir? Ils sont heureux, ils sont libres, les autres! Ils respirent à l'aise, ils marchent, ils commandent, ils aiment, ils vivent, et moi je suis un cadavre étendu sur un cercueil, la dépouille d'un homme attachée à un débris de religion! Ils placent leur espoir en cette vie, ils peuvent le réaliser, car ils peuvent agir. Et d'ailleurs les choses que nous voyons existent; la femme qu'on peut étreindre dans ses bras n'est pas une ombre. Moi je n'ai que l'espoir d'une autre vie, et qui m'en répondra? Mon Dieu, vous n'existez donc pas, puisque vous me laissez en proie à ces affreuses incertitudes! Il fut un temps, dit-on, où vous faisiez des miracles pour soutenir la foi chancelante des hommes; vous avez envoyé un ange pour toucher d'un charbon embrasé la lèvre muette d'Isaïe; vous êtes apparu dans le buisson ardent, dans la nuée d'or, dans la brise des nuits, et maintenant vous êtes sourd, vous restez indifférent à nos erreurs et à nos fautes. Vous avez abandonné votre peuple, vous ne tendez plus la main à celui qui s'égare, vous n'adressez plus une parole d'encouragement et de force à celui qui souffre et combat pour vous. Oh! vous n'êtes que mensonge et vain orgueil de l'homme, vous n'êtes rien, vous n'êtes pas!...

— Ainsi je blasphémais et je me laissais emporter à la fougue des désirs. Oh! si j'avais osé m'y livrer tout à fait!... si j'avais osé revendiquer ma part de vie et posséder Lélia seulement par la volonté!... Mais cela même je ne l'osais pas. Il y avait toujours au fond de moi une crainte morne et stupide qui glaçait mon sang au plus fort de la fièvre. Satan ne voulait ni me prendre ni me lâcher. Dieu ne daignait ni m'appeler ni me repousser. Mais tous mes maux sont finis, car Lélia est morte, et je reviens à la foi; elle est bien morte, n'est-ce pas?

Le prêtre pencha sa tête sur son sein et tomba dans une profonde rêverie. Sténio le quitta sans qu'il s'en aperçût.

## XXIV

### VALMARINA.

Comme Sténio revenait durant la nuit vers les villes, il rencontra, au sortir de la montagne, Edméo qui, croisant ses pas, s'enfonçait rapidement, et sans le voir, dans les sombres défilés qu'il venait de quitter.

—Où cours-tu si mystérieux et si pressé? dit Sténio à son jeune ami. Toi que j'ai toujours connu philosophe, aurais-tu donc abjuré ta sublime sagesse pour quelque passion humaine, pour quelque intérêt de la terre? Parle-moi; j'ai beaucoup souffert depuis que nous nous sommes quittés, j'ai besoin que quelqu'un m'encourage à vivre ou à mourir. Mon âme est tombée dans une étrange détresse. Mille espérances me convient, mille frayeurs m'arrêtent; quoi que tu me conseilles en cet instant, je veux le faire. Je regarde cette rencontre comme un coup du sort; je regarderai ta voix comme la voix du destin. Dis-moi où tu vas dans la vie? Dis-moi ce que tu cherches et ce que tu évites, ce que tu crois et ce que tu nies? Dis-moi si tu as fait ton choix entre un modeste bonheur et une noble souffrance?...

Edméo, pressé de questions, céda au désir de son ami. Il s'assit à ses côtés, sur la mousse du rocher, au pied d'une croix de pierre à demi brisée, et prit la main de Sténio dans les siennes.

— Avant de te répondre, dit-il, permets que je

t'interroge. Avant d'accepter le rôle de père que tu m'imposes, il faut que tu m'accordes celui de confesseur. Conte-moi ta vie depuis un an, dis-moi ton âme tout entière.

Sténio raconta son amour, ses incertitudes, ses souffrances, ses désirs, son espoir. Il parlait avec feu, son front brûlait sous sa chevelure humide, et sa main tremblait dans celle du jeune homme. Quand il eut fini, Edméo ne lui répondit que par un sourire mélancolique; et, après avoir quelque temps rêvé, il consentit enfin à répondre.

—Tu m'as parlé, lui dit-il, d'un monde qui m'est encore inconnu et dont je comprends pourtant les mystères. Tout ce que tu m'as dit, je l'avais pressenti, je l'avais rêvé. Plus d'une fois mon cœur a palpité, plus d'une fois mon front a brûlé au récit de tes transports, à l'idée de tes espérances. Mais déjà ces riantes chimères s'évanouissent comme la vapeur du crépuscule. Regarde cette étoile blanche qui monte là-bas sur le pic neigeux...

— C'est Sirius, dit Sténio. Est-ce là l'unique objet de ton culte? T'es-tu adonné exclusivement à la science?

Edméo secoua la tête.

— Quoique j'eusse le goût des études sérieuses, dit-il, entre la vie de l'intelligence et la vie du cœur, telle que tu viens de me la dépeindre, je n'eusse pas hésité un instant. J'ai à peine un an de plus que toi, Sténio, et quoique je n'aie pas le don de poésie, quoique mon œil soit terne et mes manières réservées auprès des femmes, je n'ai pu, sans frémir, effleurer le vêtement de la belle Lélia...

— Lélia! s'écria Sténio, je ne vous l'ai pas nommée! Eh quoi! si j'interrogeais ce rocher, il prendrait une voix pour me répondre: Lélia! Et d'où connaissez-vous Lélia? et d'où savez-vous que je l'aime, Edméo?

— Je l'ai quittée il y a une heure, répondit Edméo; j'étais chargé pour elle d'un message important, je lui ai parlé un instant... Sa figure, sa voix, ses manières, tout en elle m'a semblé étrange, et j'étais troublé en la quittant. Quand je vous ai rencontré, je ne vous ai pas vu, parce que j'étais préoccupé. L'image de cette grande femme pâle flottait devant moi. Ses paroles sont froides, Sténio, son regard est sombre, son âme semble d'airain; mais ses actions sont grandes, et sa tristesse est profonde et solennelle. Quand tu m'as décrit l'objet de ta passion, était-il possible que je ne reconnusse pas la femme que je venais de voir, et dont j'avais l'âme toute remplie?

— Mais tu l'aimes, malheureux! s'écria Sténio, toi aussi, tu l'aimes?

— Que t'importe? dit Edméo en souriant avec amertume, je ne la reverrai sans doute jamais. Rassure-toi, je n'ai pas le temps d'aimer. Ma vie est absorbée par d'autres soins.

— Mais qu'allais-tu chercher auprès de Lélia? quel message avais-tu pour elle?

— Ceci n'est point un secret, je puis te le dire; j'allais lui demander des secours pour des malheureux, elle m'a remis quelque chose qui ressemble à la rançon d'un roi, avec la même simplicité qu'une autre eût mise à me donner une obole...

— Oh! elle est grande, elle est bonne, n'est-ce pas? s'écria Sténio.

— Elle est riche et libérale, répondit Edméo. J'ignore si elle est bonne. Elle a lu d'un œil sec la lettre que je lui ai remise. Elle ne m'a fait aucune question sur celui qui la lui avait écrite. Elle a souri quand je lui ai parlé de certaines espérances religieuses et sociales. Puis elle m'a tendu une main glacée, en me disant: « Ne parlez pas avec moi si vous voulez conserver la foi... »

— Elle a reçu froidement ce message? dit Sténio avec agitation. Eh bien! je ne sais pourquoi, je suis heureux de cette indifférence... Ne pouvez-vous me dire par qui vous étiez envoyé, Edméo?

— Avez-vous quelquefois entendu parler de Valmarina? dit le voyageur.

— Vous prononcez un nom qui me pénètre jusqu'au cœur, répondit le poëte. Tout ce qu'on m'a raconté de la vertu, du dévouement et de la charité de cet homme, m'avait semblé fabuleux. Existe-t-il vraiment un homme qui s'appelle ainsi, et qui ait fait les actions qu'on lui attribue?

— Cet homme est plus respectable encore et plus bienfaisant qu'on ne l'imagine, repartit Edméo. Si vous le connaissiez, ami, vous comprendriez qu'il est quelque chose de plus puissant et de plus précieux sur la terre que la beauté, l'amour, la poésie ou la gloire...

— La vertu! dit Sténio; oui, on dit que cet homme est la vertu personnifiée; parlez-moi de lui, faites-le-moi connaître. Tant de bruits divers circulent sur son compte, sa renommée est une légende si merveilleuse, que les femmes vont jusqu'à lui attribuer le don des miracles.

— Cette renommée qu'il a tant évitée, fait son supplice, répondit Edméo. Sa modestie, son amour pour l'obscurité est poussé jusqu'à la bizarrerie, et, par une bizarrerie non moins remarquable de la destinée, cette réputation, que tant d'hommes cherchent en vain et qu'il fuit si obstinément, s'attache obstinément à ses pas.

— Est-il vrai, dit Sténio, qu'aucun de ceux qu'il a protégés, assistés ou sauvés, n'ait jamais vu ses traits, et que pendant longtemps il ait réussi à tenir cachée la source des bienfaits qu'il répandait sur les malheureux?

— Tant que sa fortune immense a suffi à ces bienfaits, il a réussi à rester ignoré. Mais il a fallu, pour continuer ce rôle sublime, qu'il établit des relations

avec des âmes sœurs de la sienne, et qu'il formât une association...

— Arrêtez! dit Sténio vivement, vous en faites partie?

— Je ne fais partie d'aucun corps, répondit Edméo; je me suis fait l'ami, le disciple et l'agent de Valmarina. Je ne savais à quoi employer ma jeunesse. Je sentais en moi de grands instincts d'énergie, de grands besoins de cœur. L'amour me semblait une passion égoïste; la science, une occupation desséchante; l'ambition, un amusement puéril. J'ai rencontré la vertu sur mon chemin; je me suis laissé emmener par elle. Je lui ai fait quelques sacrifices. Peut-être en aurai-je de plus grands à lui faire. Je sens qu'elle peut m'en récompenser, et que je ne les regretterai jamais.

— Ton langage simple, ta pieuse conviction me saisissent, dit Sténio. J'ai envie de renoncer à l'amour; j'ai envie de tout quitter pour te suivre. Où vas-tu maintenant?

— Je retourne vers celui qui m'a envoyé.

— Conduis-moi vers lui. Je veux qu'il me guérisse de ma folle passion; je veux qu'il m'arrache ma souffrance et me donne un bonheur pur dont je jouirai sans trembler sans cesse pour le lendemain... partons ensemble!...

— Je ne puis t'emmener, dit Edméo. Songe au mystère dont Valmarina aime à s'envelopper. Il n'est permis à aucun de ses amis de lui présenter un nouveau disciple à l'improviste. Je lui parlerai de toi, et s'il te juge propre à marcher dans cette rude carrière...

—Qu'a-t-elle donc de si rude? reprit l'enthousiaste Sténio. Depuis que j'existe, je rêve les grandeurs du renoncement aux faux biens de ce monde, et la conquête des biens immatériels. Quand, pour mon malheur, j'ai rencontré Lélia, j'avais l'imagination toute pleine de Valmarina. Je voulais aller le joindre. Ce funeste amour m'a détourné de la voie; mais je comprends, à cette heure, que la Providence t'envoie vers moi pour me sauver...

— Que Dieu t'entende! Puisses-tu dire la vérité, Sténio! mais permets-moi de douter encore de ta résolution. Un regard de Lélia la fera envoler comme cette neige fraîchement tombée que la brise balaye autour de nous...

—Tu ne veux pas de moi? dit Sténio avec véhémence. Je comprends! Fier de ta facile sagesse, vierge de toute affection humaine, tu te plais à douter de moi pour me rabaisser. Emmène-moi pendant que l'enthousiasme me possède, ou je croirai, Edméo, que toute la vertu, c'est de l'orgueil.

Edméo resta muet à cette accusation. Il combattit le désir d'y répondre; puis, se levant, il se prépara à quitter Sténio. Celui-ci le retint encore...

—Eh bien! dit le jeune exalté, ton silence stoïque m'éclaire, Edméo, et maintenant je suis sûr de ce que je ne faisais que pressentir. On me l'a dit, et tu veux en vain me donner le change. Valmarina est quelque chose de plus qu'un homme bienfaisant et un consolateur ingénieux. L'œuvre sainte que vous accomplissez ne se borne pas à des actes particuliers de dévouement. Et toi-même, Edméo, tu ne t'es pas voué au simple rôle d'aumônier d'un riche philanthrope. Une mission plus vaste t'est confiée. Les richesses de Lélia serviront peut-être à racheter des captifs et à secourir des indigents, mais ce ne seront pas des captifs insignifiants et des indigents vulgaires. Valmarina versera peut-être son sang avec son or, et pour toi, tu aspires à quelque chose de plus que des bénédictions de mendiant; tu as rêvé le laurier du martyre. C'est pour de telles choses et non pour d'autres que tu marches seul et rapide dans la nuit froide et silencieuse...

Ne me réponds pas, Edméo, ajouta Sténio en voyant que son ami cherchait à éluder ses questions. Tu es encore trop jeune pour parler, sans trouble, de tels secrets. Tu sais te taire; tu ne saurais pas feindre. Laisse à mon cœur la joie de te deviner et la délicatesse de ne pas t'interroger davantage. Je sais ce que je voulais.

— Et si ce que tu supposes était la vérité, dit Edméo, viendrais-tu avec moi?

— Je sais maintenant que je ne le puis pas, repartit Sténio, je sais que je ne serais pas admis auprès de Valmarina sans de longues et terribles épreuves. Je sais qu'avant tout il me serait prescrit de renoncer pour jamais à Lélia... Oh! je le sais, malgré les liens qui unissent sa mystérieuse destinée à vos destins héroïques, on me demanderait la preuve de ma vertu, le gage de ma force, je n'en aurais pas d'autre à fournir, et je ne le fournirais pas.

— J'en étais bien sûr, dit Edméo avec un soupir. J'ai vu Lélia! Adieu donc, ami! Si un jour, détrompé de ce prestige ou rebuté dans tes espérances...

— Oui certes! s'écria Sténio en serrant la main de son ami; puis il la laissa retomber en ajoutant: « Peut-être!... » Et un instant après, l'espoir, se reveillant dans son cœur, lui disait tout bas: « Jamais! »

Une demi-heure après qu'ils se furent séparés, Edméo, qui marchait vers le nord, étant parvenu au sommet de la montagne, entonna, ainsi qu'il l'avait promis à Sténio, un chant d'adieu. Sténio était resté assis sur le rocher. La nuit était pure et froide, la terre sèche et l'air sonore. La voix mâle d'Edméo chanta cette hymne qui parvint distincte à l'oreille de son ami.

« Sirius, roi des longues nuits, soleil du sombre hiver, toi qui devances l'aube en automne et te plonges sous notre horizon à la suite du soleil au printemps! frère du soleil, Sirius, monarque du firmament, toi qui braves la blanche clarté de la lune quand tous les

autres astres pâlissent devant elle, et qui perces de ton œil de feu le voile épais des nuits brumeuses! molosse à la gueule enflammée, qui toujours lèches le pied sanglant du terrible Orion, et, suivi de ton cortége étincelant, montes dans les hautes régions de l'empirée, sans égal et sans rivaux! ô le plus beau, le plus grand, le plus éclatant des flambeaux de la nuit, répands tes blancs rayons sur ma chevelure humide, rends l'espoir à mon âme tremblante et la force à mes membres glacés! Brille sur ma tête, éclaire ma route, verse-moi les flots de ta riche lumière! Roi de la nuit, guide-moi vers l'ami de mon cœur. Protége ma course mystérieuse dans les ténèbres; celui vers qui je vais est, parmi les hommes, comme toi parmi la foule secondaire des innombrables étoiles.

« Comme toi, mon maître est grand; comme toi, il a l'éclat et la puissance; comme toi, il pénètre d'un regard flamboyant; comme toi, il répand la lumière; comme toi, il règne sur la nuit glacée; comme toi, il marque la fin des beaux jours!

« Sirius, tu n'es pas l'étoile de l'amour, tu n'es pas l'astre de l'espérance. Le rossignol ne s'inspire pas de ta mâle beauté, et les fleurs ne s'ouvrent pas sous ton austère influence. L'aigle des montagnes te salue au matin d'une voix triste et farouche; la neige s'amasse sous ton regard impassible, et la bise chante tes splendeurs sur les cordes d'airain de sa harpe lugubre.

« C'est ainsi que l'âme où tu règnes, ô vertu! ne s'ouvre plus ni à l'espoir ni à la tendresse; elle est scellée comme un cercueil de plomb, comme la nuit hyperboréenne aux confins de l'horizon quand Sirius est à la moitié de sa course. Elle est morne comme l'hiver, obscure comme un ciel sans lune, et traversée d'un seul rayon froid et pénétrant comme l'acier. Elle est ensevelie sous un linceul, elle n'a plus ni transports, ni chants, ni sourires.

« Mon âme, c'est la nuit, c'est le froid, c'est le silence; mais ta splendeur, ô vertu! c'est le rayon de Sirius éclatant et sublime. »

La voix se perdit dans l'espace. Sténio resta quelques instants absorbé, puis il descendit vers la vallée, les yeux fixes sur Vénus qui se levait à l'horizon.

---

## XXV

Le printemps était revenu, et avec lui le chant des oiseaux et le parfum des fleurs nouvelles. Le jour finissait, les rougeurs du couchant s'effaçaient sous les teintes violettes de la nuit : Lélia rêvait sur la terrasse de la villa Viola. C'était une riche maison qu'un Italien avait fait bâtir pour sa maîtresse à l'entrée de ces montagnes. Elle y était morte de chagrin; et l'Italien, ne voulant plus habiter un lieu qui lui rappelait de douloureux souvenirs, avait loué à des étrangers les jardins qui renfermaient la tombe et la villa qui portait le nom de sa bien-aimée. Il y a des douleurs qui se nourrissent d'elles-mêmes; il y en a qui s'effrayent et qui se fuient comme des remords.

Molle et paresseuse comme la brise, comme l'onde, comme tout ce jour de mai si doux et si somnolent, Lélia, penchée sur la balustrade, plongeait du regard dans la plus belle vallée que le pied de l'homme civilisé ait foulée. Le soleil était descendu derrière l'horizon, et pourtant le lac conservait encore un ton rouge ardent, comme si l'antique dieu, qu'on supposait rentrer chaque soir dans les flots, se fût en effet plongé dans sa masse transparente.

Lélia rêvait. Elle écoutait le murmure confus de la vallée, les cris des jeunes agneaux qui venaient s'agenouiller devant leurs mères, le bruit de l'eau dont on commençait à ouvrir les écluses, la voix des grands pâtres bronzés, qui ont un profil grec, de pittoresques haillons, et qui chantent d'un ton guttural en descendant la montagne, l'escopette sur l'épaule. Elle écoutait aussi la clochette au timbre grêle qui sonne au cou des longues vaches tigrées, l'aboiement sonore de ces grands chiens de race primitive qui font bondir les échos sur le flanc des ravins.

Lélia était calme et radieuse comme le ciel. Sténio fit apporter la harpe, et lui chanta ses hymnes les plus beaux. Pendant qu'il chantait, la nuit descendait, toujours lente et solennelle, comme les graves accords de la harpe, comme les belles notes de la voix suave et mâle du poëte. Quand il eut fini, le ciel était perdu sous ce premier manteau gris dont la nuit se revêt, alors que les étoiles tremblantes osent à peine se montrer lointaines et pâles comme un faible espoir au sein du doute, à peine une ligne blanche perdue dans la brume se dessinait au pourtour de l'horizon. C'était la dernière lueur du crépuscule, le dernier adieu du jour.

Alors ses bras tombèrent, le son de la harpe expira, et le jeune homme, se prosternant devant Lélia, lui demanda un mot d'amour ou de pitié, un signe de vie ou de tendresse. Lélia prit la main de l'enfant, et la porta à ses yeux : elle pleurait.

— Oh! s'écria-t-il avec transport, tu pleures! Tu vis donc enfin?

Lélia passa ses doigts dans les cheveux parfumés de Sténio, et, attirant sa tête sur son sein, elle la couvrit de baisers. Rarement il lui était arrivé d'effleurer ce beau front de ses lèvres. Une caresse de Lélia était un don du ciel aussi rare qu'une fleur oubliée par l'hiver, et qu'on trouve épanouie sur la neige. Aussi cette brusque et brûlante effusion faillit coûter la vie à l'enfant qui avait reçu des lèvres froides de Lélia le premier baiser de l'amour. Il devint pâle, son cœur cessa de battre; près de mourir, il la repoussa de toute

sa force, car il n'avait jamais tant craint la mort qu'en cet instant où la vie se révélait à lui.

Il avait besoin de parler pour échapper à cet excès de bonheur qui était douloureux comme la fièvre.

— Oh! dis-moi, s'écria-t-il en s'échappant de ses bras, dis-moi que tu m'aimes enfin!

— Ne te l'ai-je pas dit déjà, lui répondit-elle avec un regard et un sourire que Murillo eût donnés à la Vierge emportée aux cieux par les anges.

— Non, tu ne me l'as pas dit, répondit-il; tu m'as dit, un jour où tu allais mourir, que tu voulais aimer. Cela voulait dire qu'au moment de perdre la vie tu regrettais de n'avoir pas vécu.

— Vous croyez donc cela, Sténio? dit-elle avec un ton de coquetterie moqueuse.

— Je ne crois rien, mais je cherche à vous deviner. O Lélia! vous m'avez promis d'essayer d'aimer; c'est là tout ce que vous m'avez promis.

— Sans doute, dit Lélia froidement, je n'ai pas promis de réussir.

— Mais espères-tu que tu pourras m'aimer enfin? lui dit-il d'une voix triste et douce qui remua toute l'âme de Lélia.

Elle l'entoura de ses bras et le pressa contre son cœur avec une force surhumaine. Sténio, qui voulait encore lui résister, se sentit dominé par cette puissance qui le glaçait d'effroi. Son sang bouillonnait comme la lave et se figeait comme elle. Il avait tour à tour chaud et froid, il était mal et il était bien. Était-ce la joie, était-ce l'angoisse? Il ne le savait pas. C'était l'un et l'autre, c'était plus que cela encore : c'était l'amour et la honte, le désir et l'effroi, l'extase et l'agonie.

Enfin le courage lui revint. Il se rappela de combien de vœux délirants il avait appelé cette heure de trouble et de transports; il se méprisa pour la pusillanime timidité qui l'arrêtait, et, s'abandonnant à un élan qui avait quelque chose de désespéré, il maîtrisa la femme à son tour, il l'étreignit dans ses bras, il colla sa bouche à cette bouche pâle et froide dont le contact l'étonnait encore... Mais Lélia, le repoussant tout à coup, lui dit d'une voix sèche et dure :

— Laissez-moi, je ne vous aime plus!

Sténio tomba anéanti sur les dalles de la terrasse. C'est alors que réellement il se crut près de mourir en sentant le froid de la honte étrangler tout à coup cette rage d'amour et cette fièvre d'attente.

Lélia se mit à rire; la colère le ranima, il se releva, et délibéra un instant s'il ne la tuerait pas.

Mais cette femme était si indifférente à la vie, qu'il n'y avait pas plus moyen de se venger d'elle que de l'effrayer. Sténio essaya d'être philosophique et froid; mais au bout de trois mots il se mit à pleurer.

Alors Lélia l'embrassa de nouveau, et, comme il essayait de lui rendre ses caresses, elle lui dit en le repoussant : — Prends garde, ne risquons pas nos trésors, ne les confions pas aux caprices de la mer.

— Soyez maudite! s'écria-t-il en essayant de se lever pour la fuir.

Elle le retint.

— Reviens, lui dit-elle, reviens près de mon cœur. Je t'aimais tant tout à l'heure, alors que, peureux et naïf, tu recevais mes baisers presque malgré toi! Tiens, lorsque tu m'as dit ce mot : *Espères-tu que tu pourras m'aimer?* j'ai senti que je t'adorais. Tu étais si humble alors! Reste ainsi, c'est ainsi que je t'aime. Quand je te vois trembler et reculer devant l'amour qui te cherche, il me semble que je suis plus jeune et plus confiante que toi. Cela m'enorgueillit et me charme, la vie ne me décourage plus, car je m'imagine alors que je puis te la donner; mais quand tu t'enhardis, quand tu demandes plus qu'il n'est en moi d'oser, je perds l'espoir, je m'effraye d'aimer et de vivre. Je souffre et je regrette de m'être abusée une fois de plus.

— Pauvre femme! dit Sténio, vaincu par la pitié.

— Oh! ne peux-tu rester ainsi craintif et palpitant sous mes caresses? lui dit-elle, en attirant encore sa tête sur ses genoux. Tiens, laisse-moi passer ma main autour de ton cou blanc et poli comme un marbre antique, laisse-moi sentir tes cheveux si doux et si souples se rouler et s'attacher à mes doigts. Comme ta poitrine est blanche, jeune homme! Comme ton cœur y bat rude et violent! C'est bien, mon enfant, mais ce cœur renferme-t-il le germe de quelque mâle vertu? Traversera-t-il la vie sans se corrompre ou sans se sécher? Voici la lune qui monte au-dessus de toi et réfléchit son rayon dans tes yeux. Respire dans cette brise l'herbe et la prairie en fleurs. Je reconnais l'émanation de chaque plante, je les sens passer l'une après l'autre dans l'air qui les emporte. Maintenant c'est le thym sauvage de la colline; tout à l'heure c'étaient les narcisses du lac, et à présent ce sont les géraniums du jardin. Comme les Esprits de l'air doivent se réjouir à poursuivre ces parfums subtils et à s'y baigner! Tu souris, mon gracieux poëte, endors-toi ainsi.

— M'endormir! dit Sténio d'un ton de surprise et de reproche.

— Pourquoi non? N'es-tu pas calme, n'es-tu pas heureux maintenant?

— Heureux! oui; mais calme?

— Eh bien! vous n'aimez pas! reprit-elle en le repoussant.

— Lélia, vous me rendez malheureux, laissez-moi vous quitter.

— Lâche! comme vous craignez la souffrance! Allez, partez!

— Je ne peux pas, répondit-il en revenant tomber à ses genoux.

— Mon Dieu, lui dit-elle en l'embrassant, pourquoi souffrir? Vous ne savez pas combien je vous aime : je me plais à vous caresser, à vous regarder, comme

si vous étiez mon enfant. Tenez, je n'ai jamais été mère, mais il me semble que j'ai pour vous le sentiment que j'aurais eu pour mon fils. Je me complais dans votre beauté avec une candeur, avec une puérilité maternelle... Et puis, après tout, quel sentiment puis-je avoir pour vous?

— Vous ne pourrez donc pas avoir d'amour! lui dit Sténio d'une voix tremblante et le cœur déchiré.

Lélia ne répondit point; elle passa convulsivement ses mains dans les flots de cheveux bruns qui bouclaient au front du jeune homme; elle se pencha vers lui et le contempla comme si elle eût voulu résumer dans un regard la puissance de plusieurs âmes, dans un instant l'ivresse de cent existences; puis, trouvant sans doute son cœur moins ardent que son cerveau, et ses espérances plus faibles que ses rêves, elle se découragea encore une fois de la vie; sa main retomba morte à son côté; elle regarda la lune avec tristesse; puis portant la main à son cœur et respirant du fond de la poitrine :

— Hélas! dit-elle d'une voix irritée et le regard sombre, heureux ceux qui peuvent aimer!

## XXVI

### VIOLA.

Il y avait, au bas des terrasses du jardin, une petite rivière qui coulait sous l'épais ombrage des ifs et des cèdres, et s'enfonçait sous leurs rameaux pendants. Sous une de ces voûtes mystérieuses, un tombeau de marbre blanc se mirait dans l'eau, pâle au milieu des sombres reflets de la verdure. A peine un souffle furtif de la brise ébranlait les angles purs et tremblants du marbre réfléchi dans l'onde; un grand liseron avait envahi ses flancs, et suspendait ses guirlandes de cloches bleues autour des sculptures déjà noircies par la pluie et l'abandon. La mousse croissait sur le sein et sur les bras des statues agenouillées; les cyprès éplorés, laissant tomber languissamment leurs branches sur ces fronts livides, enveloppaient déjà le monument confié à la protection de l'oubli.

— C'est là, dit Lélia, en écartant les longues herbes qui cachaient l'inscription, le tombeau d'une femme morte d'amour et de douleur!...

— C'est un monument plein de religion et de poésie, dit Sténio. Voyez comme la nature semble s'enorgueillir de le posséder! Comme ces festons de fleurs l'enlacent mollement, comme ces arbres l'embrassent, comme l'eau en baise le pied avec tendresse! Pauvre femme morte d'amour! Pauvre ange exilé sur la terre et fourvoyé dans les voies humaines, tu dors enfin dans la paix de ton cercueil, tu ne souffres plus, Viola! Tu dors comme ce ruisseau; tu étends dans ton lit de marbre tes bras fatigués, comme ce cyprès penché sur toi. Lélia, prends cette fleur de la tombe, mets-la sur ton sein, respire-la bien souvent, mais respire-la vite avant que, séparée de sa tige, elle perde ce virginal parfum qui est peut-être l'âme de Viola, l'âme d'une femme qui a aimé jusqu'à en mourir. Viola! s'il y a quelque émanation de vous dans ces fleurs, si quelque souffle d'amour et de vie a passé de votre sein dans ce mystérieux calice, ne pouvez-vous pénétrer jusqu'au cœur de Lélia? Ne pouvez-vous embraser l'air qu'elle respire et faire qu'elle ne soit plus là, pâle, froide et morte, comme ces statues qui se regardent d'un air mélancolique dans le ruisseau?

— Enfant! dit Lélia, en jetant la fleur au cours paresseux de l'eau et en la suivant d'un regard distrait, croyez-vous donc que je n'aie pas aussi ma souffrance, âpre et profonde comme celle qui a tué cette femme? Eh! que savez-vous? Ce fut là peut-être une vie bien riche, bien complète, bien féconde. Vivre d'amour et en mourir! C'est beau pour une femme! Sous quel ciel de feu étiez-vous donc née, Viola? Où aviez-vous pris un cœur si énergique qu'il s'est brisé au lieu de ployer sous le poids de la vie? Quel dieu avait mis en vous cette indomptable puissance que la mort seule a pu détrôner de votre âme? O grande! grande entre toutes les créatures! vous n'avez pas courbé la tête sous le joug, vous n'avez pas voulu accepter la destinée, et pourtant vous n'avez pas hâté votre mort comme ces êtres faibles qui se tuent pour s'empêcher de guérir. Vous étiez si sûre de ne pas vous consoler, que vous vous êtes flétrie lentement sans reculer d'un pas vers la vie, sans avancer d'un pas vers la tombe. La mort est venue, et elle vous a prise, faible, brisée, morte déjà, mais enracinée encore à votre amour, disant à la nature : « Adieu, je te méprise et ne veux pas de salut. Garde tes bienfaits, ta poésie décevante, tes consolantes vanités, et l'oubli narcotique, et le scepticisme au front d'airain; garde tout cela pour les autres, moi je veux aimer et mourir! » Viola! vous avez même repoussé Dieu, vous avez franchement haï ce pouvoir inique qui vous avait donné pour lot la douleur et la solitude. Vous n'êtes pas venue, au bord de cette onde, chanter des hymnes mélancoliques, comme fait Sténio les jours où je l'afflige; vous n'avez pas été vous prosterner dans les temples, comme fait Magnus, quand le démon du désespoir est en lui; vous n'avez pas, comme Trenmor, écrasé votre sensibilité sous la méditation; vous n'avez pas, comme lui, tué vos passions de sang-froid pour vivre fier et tranquille sur leurs débris; et vous n'avez pas non plus, comme Lélia...

Elle oublia d'articuler sa pensée, et, le coude appuyé sur le mausolée, l'œil immobile sur les flots, elle n'entendit pas Sténio qui la suppliait de se révéler à lui.

—Oui! dit-elle après un long silence, elle est morte! Et si une âme humaine a mérité d'aller aux cieux, c'est la sienne : elle a fait plus qu'il ne lui était imposé : elle a bu la coupe d'amertume jusqu'à la lie; puis, repoussant le bienfait qui allait descendre d'en haut après l'épreuve, refusant la faculté d'oublier et de mépriser son mal, elle a brisé la coupe et gardé le poison dans son sein comme un amer trésor. Elle est morte! morte de chagrin! Et nous tous, nous vivons! Vous-même, jeune homme, qui avez encore des facultés toutes neuves pour la douleur, vous vivez ou bien vous parlez de suicide, et cela est plus lâche que de subir cette vie souillée que le mépris de Dieu nous laisse!

Sténio, la voyant plus triste, se mit à chanter pour la distraire. Tandis qu'il chantait, des larmes coulaient de ses paupières fatiguées; mais il domptait sa douleur, et cherchait dans son âme abattue des inspirations pour consoler Lélia.

## XXVII

—Tu m'as dit souvent, Lélia, que j'étais jeune et pur comme un ange des cieux, tu m'as dit quelquefois que tu m'aimais. Ce matin encore, tu m'as souri en disant : — Je n'ai plus de bonheur qu'en toi. — Mais ce soir tu as oublié tout, et tu renverses sans pitié les fondements de mon bonheur.

Soit! brise-moi, jette-moi à terre comme cette fleur que tu viens de respirer et que maintenant tu abandonnes sur le gravier du ruisseau. Si, à me voir emporté comme elle, et ballotté, flétri au caprice de l'onde, tu trouves quelque amusement, quelque satisfaction ironique et cruelle, déchire-moi, foule-moi sous ton pied; mais n'oublie pas qu'au jour, à l'heure où tu voudras me ramasser et me respirer encore, tu me trouveras fleuri et prêt à renaître sous tes caresses.

Eh bien! pauvre femme, tu m'aimeras comme tu pourras. Je savais bien que tu ne pouvais plus aimer comme j'aime; d'ailleurs il est juste que tu sois la souveraine de nous deux. Je ne mérite pas l'amour que tu mérites, je n'ai pas souffert, je n'ai pas combattu comme toi; je ne suis qu'un enfant sans gloire et sans blessures en face de la vie qui commence et de la lutte qui s'ouvre. Toi sillonnée de la foudre, toi cent fois renversée et toujours debout, toi qui ne comprends pas Dieu et qui crois pourtant, toi qui l'insultes et qui l'aimes, toi flétrie comme un vieillard et jeune comme un enfant, Lélia, ma pauvre âme! aime-moi comme tu pourras; je serai toujours à genoux pour te remercier, et je te donnerai tout mon cœur, toute ma vie, en échange du peu qui te reste à me donner.

Laisse-toi seulement aimer; accepte sans dédain les souffrances que j'apporte en holocauste à tes pieds; laisse-moi consumer ma vie et brûler mon cœur sur l'autel que je t'ai dressé. Ne me plains pas, je suis encore plus heureux que toi, c'est pour toi que je souffre! Oh! que ne puis-je mourir pour toi, comme Viola mourut de son amour! Qu'il y a de volupté dans ces tortures que tu mets dans mon sein! Qu'il y a de bonheur à être seulement ton jouet et ta victime, à expier, jeune, pur et résigné, les vieilles iniquités, les murmures, les impiétés amassées sur ta tête! Ah! si l'on pouvait laver les taches d'une autre âme avec les douleurs de son âme et le sang de ses veines, si l'on pouvait la racheter comme un nouveau Christ et renoncer à sa part d'éternité pour lui épargner le néant!

C'est ainsi que je vous aime, Lélia. Vous ne le savez pas, car vous n'avez pas envie de le savoir. Je ne vous demande pas de m'apprécier, encore moins de me plaindre; venez à moi seulement quand vous souffrirez et faites-moi tout le mal que vous voudrez, afin de vous distraire de celui qui vous ronge...

— Eh bien! dit Lélia, je souffre mortellement à l'heure qu'il est; la colère fermente dans mon sein. Voulez-vous blasphémer pour moi? Cela me soulagera peut-être. Voulez-vous jeter des pierres vers le ciel, outrager Dieu, maudire l'éternité, invoquer le néant, adorer le mal, appeler la destruction sur les ouvrages de la Providence, et le mépris sur son culte? Voyons, êtes-vous capable de tuer Abel pour me venger de Dieu mon tyran? Voulez-vous crier comme un chien effaré qui voit la lune semer des fantômes sur les murs? Voulez-vous mordre la terre et manger du sable comme Nabuchodonosor? Voulez-vous comme Job exhaler votre colère et la mienne dans de véhémentes imprécations? Voulez-vous, jeune homme pur et pieux, vous plonger dans le scepticisme jusqu'au cou et rouler dans l'abîme où j'expire? Je souffre, et je n'ai pas de force pour crier. Allons, blasphémez pour moi! Eh bien! vous pleurez!... Vous pouvez pleurer, vous? Heureux! heureux cent fois ceux qui pleurent! Mes yeux sont plus secs que les déserts de sable où la rosée ne tombe jamais, et mon cœur est plus sec que mes yeux. Vous pleurez? Eh bien! écoutez pour vous distraire un chant que j'ai traduit d'un poëte étranger.

## XXVIII

A DIEU.

« Qu'ai-je donc fait pour être frappé de malédiction? Pourquoi vous êtes-vous retiré de moi? Vous ne refusez pas le soleil aux plantes inertes, la rosée aux imperceptibles graminées des champs; vous donnez aux étamines d'une fleur la puissance d'aimer

et au madrépore stupide les sensations du bonheur. Et moi qui suis aussi une créature de vos mains, moi que vous aviez doué d'une apparente richesse, vous m'avez tout retiré, vous m'avez traité plus mal que vos anges foudroyés; car ils ont encore la puissance de haïr et de blasphémer, et moi je ne l'ai même pas! Vous m'avez traité plus mal que la fange du ruisseau et que le gravier du chemin; car on les foule aux pieds, et ils ne le sentent pas. Moi je sens ce que je suis, et je ne puis pas mordre le pied qui m'opprime, ni soulever la damnation qui pèse sur moi comme une montagne.

« Pourquoi m'avez-vous ainsi traité, pouvoir inconnu dont je sens la main de fer s'étendre sur moi? Pourquoi m'avez-vous fait naître homme, si vous vouliez un peu plus tard me changer en pierre, et me laisser inutile en dehors de la vie? Est-ce pour m'élever au-dessus de tous, ou pour me rabaisser au-dessous, que vous m'avez ainsi brisé, ô mon Dieu? Si c'est une destinée de prédilection, faites donc qu'elle me soit douce et que je la porte sans souffrance; si c'est une vie de châtiment, pourquoi donc me l'avez-vous infligée? Hélas! étais-je coupable avant de naître!

« Qu'est-ce donc que cette âme que vous m'avez donnée? Est-ce là ce qu'on appelle une âme de poëte? Plus mobile que la lumière et plus vagabonde que le vent, toujours avide, toujours inquiète, toujours haletante, toujours cherchant en dehors d'elle les aliments de sa durée et les épuisant tous avant de les avoir seulement goûtés! O vie! ô tourment! tout aspirer et ne rien saisir, tout comprendre et ne rien posséder! arriver au scepticisme du cœur, comme Faust au scepticisme de l'esprit! Destinée plus malheureuse que la destinée de Faust; car il garde dans son sein le trésor des passions jeunes et ardentes, qui ont couvé en silence sous la poussière des livres, et dormi tandis que l'intelligence veillait; et quand Faust, fatigué de chercher la perfection et de ne la pas trouver, s'arrête, près de maudire et de renier Dieu, Dieu pour le punir lui envoie l'ange des sombres et funestes passions. Cet ange s'attache à lui, il le réchauffe, il le rajeunit, il le brûle, il l'égare, il le dévore, et le vieux Faust entre dans la vie, jeune et vivace, maudit, mais tout-puissant! Il en était venu à ne plus aimer Dieu, mais le voilà qui aime Marguerite. Mon Dieu, donnez-moi la malédiction de Faust!

« Car vous ne me suffisez pas, Dieu! vous le savez bien. Vous ne voulez pas être tout pour moi! vous ne vous révélez pas assez pour que je m'empare de vous et pour que je m'y attache exclusivement! Vous m'attirez, vous me flattez avec un souffle embaumé de vos brises célestes, vous me souriez entre deux nuages d'or, vous m'apparaissez dans mes songes, vous m'appelez, vous m'excitez sans cesse à prendre mon essor vers vous, mais vous avez oublié de me donner des ailes. A quoi bon m'avoir donné une âme pour vous désirer? Vous m'échappez sans cesse, vous enveloppez ce beau ciel et cette belle nature de lourdes et sombres vapeurs; vous faites passer sur les fleurs un vent du midi qui les dévore, ou vous faites souffler sur moi une bise qui me glace et me contriste jusqu'à la moelle des os. Vous nous donnez des jours de brume et des nuits sans étoiles, vous bouleversez notre pauvre univers avec des tempêtes qui nous irritent, qui nous enivrent, qui nous rendent audacieux et athées malgré nous! Et si dans ces tristes heures nous succombons sous le doute, vous éveillez en nous les aiguillons du remords, et vous placez un reproche dans toutes les voix de la terre et du ciel!

« Pourquoi, pourquoi nous avez-vous faits ainsi? Quel profit tirez-vous de nos souffrances? Quelle gloire notre abjection et notre néant ajoutent-ils à votre gloire? Ces tourments sont-ils nécessaires à l'homme pour lui faire désirer le ciel? L'espérance est-elle une faible et pâle fleur qui ne croît que parmi les rochers, sous le souffle des orages? Fleur précieuse, suave parfum, viens habiter ce cœur aride et dévasté!... Ah! c'est en vain, depuis longtemps, que tu essayes de le rajeunir; tes racines ne peuvent plus s'attacher à ses parois d'airain, son atmosphère glacée te dessèche, ses tempêtes t'arrachent et te jettent à terre brisée, flétrie!... O espoir! ne peux-tu donc plus refleurir pour moi?... »

— Ces chants sont douloureux, cette poésie est cruelle, dit Sténio, en lui arrachant la harpe des mains; vous vous plaisez dans ces sombres rêveries, vous me déchirez sans pitié. Non, ce n'est point là la traduction d'un poëte étranger; le texte de ce poëme est au fond de votre âme, Lélia, je le sais bien! O cruelle et incurable! écoutez cet oiseau, il chante mieux que vous, il chante le soleil, le printemps et l'amour. Ce petit être est donc mieux partagé que vous qui ne saviez chanter que la douleur et le doute.

## XXIX

### DANS LE DÉSERT.

— Je vous ai amenée dans cette vallée déserte que le pied des troupeaux ne foule jamais, que la sandale du chasseur n'a point souillée. Je vous y ai conduite, Lélia, à travers les précipices. Vous avez affronté sans peur tous les dangers de ce voyage; vous avez mesuré d'un tranquille regard les crevasses qui sillonnent les flancs profonds du glacier, vous les avez franchies sur une planche jetée par nos guides et qui tremblait sur des abîmes sans fond. Vous avez traversé les cataractes, légère et agile comme la cigogne

blanche qui se pose de pierre en pierre, et s'endort le cou plié, le corps en équilibre, sur une de ses jambes frêles, au milieu du flot qui fume et tournoie, au-dessus des gouffres qui vomissent l'écume à pleins bords. Vous n'avez pas tremblé une seule fois, Lélia; et moi, combien j'ai frémi! combien de fois mon sang s'est glacé et mon cœur a cessé de battre en vous voyant passer ainsi au-dessus de l'abîme, insouciante, distraite, regardant le ciel et dédaignant de savoir où vous posiez vos pieds étroits! Vous êtes bien brave et bien forte, Lélia! Quand vous dites que votre âme est énervée, vous mentez; nul homme ne possède plus de confiance et d'audace que vous.

— Qu'est-ce que l'audace? répondit Lélia, et qui n'en a pas? Qui est-ce qui aime la vie, au temps où nous sommes? Cette insouciance-là s'appelle du courage quand elle produit un bien quelconque; mais, quand elle se borne à risquer une destinée sans valeur, n'est-ce pas simplement de l'inertie?

L'inertie, Sténio! c'est le mal de nos cœurs, c'est le grand fléau de cet âge du monde. Il n'y a plus que des vertus négatives. Nous sommes braves, parce que nous ne sommes plus capables d'avoir peur. Hélas! oui, tout est usé, même les faiblesses, même les vices de l'homme. Nous n'avons plus la force qui fait qu'on aime la vie d'un amour opiniâtre et poltron. Quand il y avait encore de l'énergie sur la terre, on guerroyait avec ruse, avec prudence, avec calcul. La vie était un combat perpétuel, une lutte où les plus braves reculaient sans cesse devant le danger, car le plus brave était celui qui vivait le plus longtemps au milieu des périls et des haines. Depuis que la civilisation a rendu la vie facile et calme pour tous, tous la trouvent monotone et sans saveur; on la joue pour un mot, pour un regard, tant elle a peu de prix! C'est l'indifférence de la vie qui a fait le duel dans nos mœurs. C'est un spectacle fait pour constater l'apathie du siècle, que celui de deux hommes calmes et polis, tirant au sort lequel tuera l'autre sans haine, sans colère et sans profit. Hélas! Sténio, nous ne sommes plus rien, nous ne sommes plus ni bons ni méchants, nous ne sommes plus même lâches, nous sommes inertes.

— Lélia, vous avez raison, et quand je jette les yeux sur la société, je suis triste comme vous. Mais je vous ai amenée ici pour vous faire oublier cette société au moins pendant quelques jours. Regardez où nous sommes, cela n'est-il pas sublime, et pouvez-vous penser à autre chose qu'à Dieu? Asseyez-vous sur cette mousse vierge de pas humains, et voyez à vos pieds le désert dérouler ses grandes profondeurs. Avez-vous jamais rien contemplé de plus sauvage et pourtant de plus animé? Voyez, que de vigueur dans cette végétation libre et vagabonde, que de mouvement dans ces forêts que le vent courbe et fait ondoyer, dans ces grandes troupes d'aigles qui planent sans cesse autour des cimes brumeuses, et qui passent en cercles mouvants, comme de grands anneaux noirs sur la nappe blanche et moirée du glacier! Entendez-vous le bruit qui monte et descend de toutes parts? Les torrents qui pleurent et sanglotent comme des âmes malheureuses, les cerfs qui brament d'une voix plaintive et passionnée, la brise qui chante et rit dans les bruyères, les vautours qui crient comme des femmes effrayées; et ces autres bruits étranges, mystérieux, *indécrits*, qui grondent sourdement dans les montagnes, ces glaces colossales qui craquent dans le cœur des blocs, ces neiges qui s'éboulent et entraînent le sable, ces grandes racines d'arbres qui luttent incessamment avec les entrailles de la terre et qui travaillent à soulever le roc et à fendre le schiste, ces voix inconnues, ces vagues soupirs que le sol, toujours en proie aux souffrances de l'enfantement, exhale ici par ses flancs entr'ouverts; ne trouvez-vous pas tout cela plus splendide, plus harmonieux que l'église et le théâtre?

— Il est vrai que tout cela est beau, et c'est ici qu'il faut venir voir ce que la terre possède encore de jeunesse et de vigueur. Pauvre terre! elle aussi s'en va!

— Que dites-vous donc, Lélia? Pensez-vous que la terre et le ciel soient coupables de notre décrépitude morale? Insolente rêveuse, les accusez-vous aussi?

— Oui, je les accuse, répondit-elle, ou plutôt j'accuse la grande loi du temps, qui veut que tout s'épuise et prenne fin. Ne voyez-vous pas que le flot des siècles nous emporte tous ensemble, hommes et mondes, pour nous engloutir dans l'éternité comme ces feuilles sèches qui fuient vers le précipice, entraînées par l'eau du torrent? Hélas! nous ne laisserons pas même cette frêle dépouille. Nous ne surnagerons même pas comme ces herbes flétries qui flottent là tristes et pendantes, semblables à la chevelure d'une femme noyée. La dissolution aura passé sur les cadavres des empires; les débris muets de l'humanité ne seront pas plus que les grains de sable de la mer. Dieu ploiera l'univers comme un vêtement usé qu'on jette au vent, comme un manteau qu'on dépouille parce qu'on n'en veut plus. Alors, Dieu tout seul *sera*. Alors, peut-être sa gloire et sa puissance éclateront sans voiles. Mais qui les contemplera? De nouvelles races naîtront-elles sur notre poussière pour voir ou pour deviner celui qui crée et qui détruit?

— Le monde s'en ira, je le sais, dit Sténio, mais il faudra pour le détruire tant de siècles que le chiffre en est incalculable dans le cerveau des hommes. Non, non, nous n'en sommes pas encore à son agonie. Cette pensée est éclose dans l'âme irritée de quelques sceptiques comme vous; mais moi, je sens bien que le monde est jeune, mon cœur et ma raison me

disent qu'il n'est pas même arrivé à la moitié de sa vie, à la force de son âge; le monde est en progrès encore; il lui reste tant de choses à apprendre!

— Sans doute, répondit-elle avec ironie, il n'a pas encore trouvé le secret de ressusciter les morts et de rendre les vivants immortels; mais il fera ces grandes découvertes, et alors le monde ne finira pas, l'homme sera plus fort que Dieu et subsistera sans le secours d'aucun élément autre que son intelligence.

— Lélia, vous raillez toujours, mais écoutez-moi: ne pensez-vous pas que les hommes sont meilleurs aujourd'hui qu'hier, et par conséquent...

— Je ne le pense pas, mais qu'importe? Nous ne sommes pas d'accord sur l'âge du monde, voilà tout.

— Nous le saurions au juste, dit Sténio, nous n'en serions pas plus avancés. Nous ne connaissons pas les secrets de son organisation, nous ignorons combien de temps un monde constitué comme celui-ci peut et doit vivre. Mais je sens à mon cœur que nous marchons vers la lumière et la vie; l'espoir brille dans notre ciel; voyez comme le soleil est beau! comme il est vermeil et généreux! comme il sourit aux montagnes qui s'empourprent de ses caresses et rougissent d'amour comme des vierges timides! Ce n'est point avec la logique du raisonnement qu'on peut prouver l'existence de Dieu. On croit en lui parce qu'un céleste instinct le révèle. De même, on ne peut mesurer l'éternité avec le compas des sciences exactes; mais on sent dans son âme ce que le monde moral possède de séve et de fraîcheur, de même qu'on sent dans son être physique ce que l'air renferme de principes vivifiants et toniques. Eh quoi! vous respirez cette brise aromatique des montagnes sans qu'elle vous pénètre? Vous buvez cette eau limpide et glacée qui a le goût de la menthe et du thym sauvage, sans en sentir la saveur? Vous ne vous sentez pas rajeunie et retrempée dans cet air vif et subtil, parmi ces fleurs si belles et qui semblent si fières de ne rien devoir aux soins de l'homme? Tournez-vous, et voyez ces buissons épais de rhododendron; comme ces touffes de fleurs lilas sont fraîches et pures! comme elles se tournent vers le ciel pour en regarder l'azur, pour en recueillir la rosée! Ces fleurs sont belles comme vous, Lélia, incultes et sauvages comme vous; ne concevez-vous pas la passion qu'on a pour ces fleurs?

Lélia sourit et rêva longtemps, les yeux fixés sur la vallée déserte.

— Sans doute, il nous faudrait pouvoir vivre ici, dit-elle enfin, pour conserver le peu qui nous reste dans le cœur; mais nous n'y vivrions pas trois jours sans flétrir cette végétation et sans souiller cet air. L'homme va toujours éventrant sa nourrice, épuisant le sol qui l'a produit. Il veut toujours arranger la nature et refaire l'œuvre de Dieu. Vous ne seriez pas trois jours ici, vous dis-je, sans vouloir porter les rochers de la montagne au fond de la vallée, et sans vouloir cultiver le roseau des profondeurs humides sur la cime aride des monts. Vous appelleriez cela faire un jardin; si vous y fussiez venu il y a cinquante ans, vous y eussiez mis une statue et un berceau taillé.

— Toujours moqueuse, Lélia! Vous pouvez rire et railler ici en présence de cette scène sublime! Sans vous, je me serais prosterné devant l'auteur de tout cela; mais vous, mon démon, vous n'avez pas voulu. Il faut que je vous entende nier tout, même la beauté de la nature.

— Eh! je ne la nie pas! s'écria-t-elle. Quelle chose m'avez-vous jamais entendu nier? Quelle croyance m'a trouvée insensible à ce qu'elle avait de poétique ou de grand? Mais la puissance de m'abuser, qui me la donnera? Hélas! pourquoi Dieu s'est-il plu à mettre une telle disproportion entre les illusions de l'homme et la réalité? Pourquoi faut-il souffrir toujours d'un désir de bien-être qui se révèle sous la forme du beau et qui plane dans tous nos rêves, sans se poser jamais à terre? Ce n'est pas notre âme seulement qui souffre de l'absence de Dieu, c'est notre être tout entier, c'est la vue, c'est la chair qui souffrent de l'indifférence ou de la rigueur du ciel. Dites-moi : dans quel climat de la terre l'homme ignore-t-il les sensations excessives du froid et du chaud? Quelle est la vallée qui ne soit humide en hiver? Où sont les montagnes dont l'herbe ne soit pas flétrie et déracinée par le vent? En Orient, l'espèce énervée végète et languit toujours couchée, toujours inerte. Les femmes s'étiolent à l'ombre des harems, car le soleil les calcinerait. Et puis un vent sec et corrosif arrive de la mer, et porte à cette race indolente une sorte de vertige qui enfante des crimes ou des héroïsmes inconnus à nos peuples d'en deçà le soleil. Alors, ces hommes s'enivrent d'activité; ils exhalent en rumeurs féroces, en plaisirs sanguinaires, en débauches effrénées, la force qui dormait en eux, jusqu'à ce qu'épuisés de souffrance et de fatigue, ils retombent sur leurs divans, stupides entre tous les hommes!

Et ceux-là pourtant sont les mieux trempés, les plus énergiques parmi les peuples, les plus heureux dans le repos, les plus violents dans l'action. Regardez ceux des zones torrides; pour ceux-là, le soleil est généreux, en effet; les plantes sont gigantesques, la terre est prodigue de fruits, de parfums et de spectacles. Il y a vanité de luxe dans la couleur et dans la forme. Les oiseaux et les insectes étincellent de pierreries, les fleurs exhalent des odeurs enivrantes. Les arbres eux-mêmes recèlent d'exquises senteurs dans leurs tissus ligneux. Les nuits sont claires comme nos jours d'automne, les étoiles se montrent quatre fois grandes comme ici. Tout est beau, tout est riche. L'homme encore grossier et naïf ignore une partie des maux que nous avons inventés. Croyez-vous qu'il soit

heureux? Non. Des troupes d'animaux hideux et féroces lui font la guerre. Le tigre rugit autour de sa demeure; le serpent, ce monstre froid et gluant dont l'homme a plus d'horreur que d'aucun autre ennemi, se glisse jusqu'au berceau de son enfant. Puis vient l'orage, cette grande convulsion d'une nature robuste qui bondit comme un taureau en fureur, qui se déchire elle-même comme un lion blessé. Il faut que l'homme fuie ou périsse; le vent, la foudre, les torrents débordés bouleversent et emportent sa cabane, son champ et ses troupeaux; chaque soir, il ignore s'il aura une patrie le lendemain; elle était trop belle cette patrie, Dieu ne veut pas la lui laisser. Chaque année il lui en faudra chercher une nouvelle. Le spectacle d'un homme heureux n'est pas agréable au Seigneur. O mon Dieu! tu souffres peut-être aussi, tu es peut-être ennuyé dans ta gloire, puisque tu nous fais tant de mal!

Eh bien! ces enfants du soleil que dans nos rêves de poëtes nous envions comme les privilégiés de la terre, sans doute, ils se demandent parfois s'il existe une contrée chérie du ciel, que ne sillonnent pas les laves ardentes, que ne balayent pas les vents destructeurs; une contrée qui s'éveille au matin, unie, calme et tiède comme la veille. Ils se demandent si Dieu, dans sa colère, a mis partout des panthères affamées de sang et des reptiles hideux. Peut-être ces hommes simples rêvent-ils leur paradis terrestre sous nos latitudes tempérées; peut-être dans leurs songes voient-ils la brume et le froid descendre sur leurs fronts bronzés et assombrir leur atmosphère de feu. Nous, quand nous rêvons, nous voyons le soleil rouge et chaud, la plaine étincelante, la mer embrasée, et le sable brûlant sous nos pieds. Nous appelons le soleil méridional sur nos épaules glacées, et les peuples du Midi recevraient à genoux les gouttes de notre pluie sur leurs poitrines ardentes. Ainsi, partout l'homme souffre et murmure; créature délicate et nerveuse, il s'est fait en vain le roi de la création, il en est la plus infortunée victime. Il est le seul animal chez qui la puissance intellectuelle soit dans un rapport aussi disproportionné avec la puissance physique. Chez les êtres qu'il appelle animaux grossiers, la force matérielle domine, l'instinct n'est que le ressort conservateur de l'existence animale. Chez l'homme, l'instinct développé outre mesure brûle et torture une frêle et chétive organisation. Il a l'impuissance du mollusque avec les appétits du tigre; la misère et la nécessité l'emprisonnent dans une écaille de tortue; l'ambition, l'inquiétude déploient leurs ailes d'aigle dans son cerveau. Il voudrait avoir les facultés réunies de toutes les races, mais il n'a que la faculté de vouloir en vain. Il s'entoure de dépouilles; les entrailles de la terre lui abandonnent l'or et le marbre; les fleurs se laissent broyer, exprimer en parfums pour son usage; les oiseaux de l'air laissent tomber pour le parer les plus belles plumes de leurs ailes, le plongeon et l'eider livrent leur cuirasse de duvet pour réchauffer ses membres indolents et froids; la laine, la fourrure, l'écaille, la soie, les entrailles de celui-là, les dents de celui-ci, la peau de cet autre, le sang et la vie de tous appartiennent à l'homme. La vie de l'homme ne s'alimente que par la destruction, et pourtant quelle douloureuse et courte durée!

Ce que les peintres et les poëtes ont inventé de plus hideux dans les fantaisies grotesques de leur imagination, et, il faut bien le dire, ce qui nous apparaît le plus souvent dans le cauchemar, c'est un sabbat de cadavres vivants, de squelettes d'animaux, décharnés, sanglants, avec des erreurs monstrueuses, des superpositions bizarres, des têtes d'oiseau sur des troncs de cheval, des faces de crocodile sur des corps de chameau. C'est toujours un pêle-mêle d'ossements, une orgie de la peur qui sent le carnage, et des cris de douleur, des paroles de menace proférées par des animaux mutilés. Croyez-vous que les rêves soient une pure combinaison du hasard? Ne pensez-vous pas qu'en dehors des lois d'association et des habitudes consacrées chez l'homme par le droit et par le pouvoir, il peut exister en lui de secrets remords, vagues, instinctifs, que nul ordre d'idées reçues n'a voulu avouer ou énoncer, et qui se révèlent par les terreurs de la superstition ou les hallucinations du sommeil? Alors que les mœurs, l'usage et la croyance ont détruit certaines réalités de notre vie morale, l'empreinte en est restée dans un coin du cerveau et s'y réveille quand les autres facultés intelligentes s'endorment.

Il y a bien d'autres sensations intimes de ce genre. Il y a des souvenirs qui semblent ceux d'une autre vie, des enfants qui viennent au jour avec des douleurs qu'on dirait contractées dans la tombe, car l'homme quitte peut-être le froid du cercueil pour rentrer dans le duvet du berceau. Qui sait? N'avons-nous pas traversé la mort et le chaos? Ces images terribles nous suivent dans tous nos rêves! Pourquoi cette vive sympathie pour des existences effacées, pourquoi ces regrets et cet amour pour des êtres qui n'ont laissé qu'un nom dans l'histoire des hommes? N'est-ce pas peut-être de la mémoire qui s'ignore? Il me semble parfois que j'ai connu Shakspeare, que j'ai pleuré avec Torquato, que j'ai traversé le ciel et l'enfer avec Dante. Un nom des anciens jours réveille en moi des émotions qui ressemblent à des souvenirs, comme certains parfums de plantes exotiques nous rappellent les contrées qui les ont produites. Alors notre imagination s'y promène comme si elle les connaissait, comme si nos pieds avaient foulé jadis cette patrie inconnue qui pourtant, nous le croyons, ne nous a vus ni naître ni mourir. Pauvres hommes, que savons-nous?

— Nous savons seulement que nous ne pouvons pas savoir, dit Sténio.

— Eh bien! voilà ce qui nous dévore, reprit-elle; c'est cette impuissance que tout un univers asservi et mutilé peut à peine dissimuler sous l'éclat de ses vains trophées. Les arts, l'industrie et les sciences, tout l'échafaudage de la civilisation, qu'est-ce, sinon le continuel effort de la faiblesse humaine pour cacher ses maux et couvrir sa misère? Voyez si, en dépit de ses profusions et de ses voluptés, le luxe peut créer en nous de nouveaux sens, ou perfectionner le système organique du corps humain; voyez si le développement exagéré de la raison humaine a porté l'application de la théorie dans la pratique, si l'étude a poussé la science au delà de certaines limites infranchissables, si l'excitation monstrueuse du sentiment a réussi à produire des jouissances complètes. Il est douteux que le progrès opéré par soixante siècles de recherches ait amené l'existence de l'homme au point d'être supportable, et de détruire la nécessité du suicide pour un grand nombre.

— Lélia, je n'ai pas essayé de vous prouver que l'homme fût arrivé à son apogée de puissance et de grandeur. Au contraire, je vous ai dit que, selon moi, la race humaine avait encore bien des générations à ensevelir avant d'arriver à ce point, et peut-être qu'alors elle s'y maintiendra pendant bien des siècles avant de redescendre à l'état de décrépitude où vous la croyez maintenant.

— Comment pouvez-vous croire, jeune homme, que nous suivions une marche progressive, lorsque vous voyez autour de vous toutes les convictions se perdre sans faire place à d'autres convictions; toutes les sociétés s'agiter dans leurs liens relâchés, sans se reconstituer selon l'équité naturelle; toutes les facultés s'épuiser par l'abus de la vie; tous les principes jadis sacrés tomber dans le domaine de la discussion et servir de jouet aux enfants, sans que les principes d'une nouvelle foi les remplacent, comme les haillons de la royauté et du clergé ont servi de mascarade au peuple, roi et prêtre de son plein droit, sans que les rois aient cessé de régner, sans que le peuple ait cessé de servir!

De vains efforts ont, je le sais, fatigué la race humaine dans tous les temps. Mais mieux vaut un temps où la tyrannie prévaut et où l'esclave souffre, qu'un temps où la tyrannie s'endort parce que l'esclave se soumet.

Jadis, après les guerres d'homme à homme, après les bouleversements de sociétés, le monde encore jeune et vigoureux se relevait et reconstruisait son édifice bon ou mauvais pour une nouvelle période de siècles. Cela n'arrivera plus. Nous ne sommes pas seulement, comme vous le croyez, à un de ces lendemains de crise où l'esprit humain fatigué s'endort sur le champ de bataille avant de reprendre les armes de la délivrance. A force de tomber et de se relever, à force de rester étendu sur le flanc, et de ressaisir l'espérance, de voir ses blessures se rouvrir et se refermer, à force de s'agiter dans ses fers et de s'enrouer à crier vers le ciel, le colosse vieillit et s'affaisse; il chancelle maintenant comme une ruine qui va crouler pour jamais; encore quelques heures d'agonie convulsive, et le vent de l'éternité passera indifférent sur un chaos de nations sans frein, réduites à se disputer les débris d'un monde usé qui ne suffira plus à leurs besoins.

— Vous croyez à l'approche du jugement dernier? O ma triste Lélia! c'est votre âme ténébreuse qui enfante ces terreurs immenses, car elle est trop vaste pour de moindres superstitions. Mais, dans tous les temps, l'esprit de l'homme a été préoccupé de ces idées de mort. Les âmes ascétiques se sont toujours complu dans ces contemplations sinistres, dans ces images de cataclysme et de désolation universelle. Vous n'êtes pas un prophète nouveau, Lélia; Jérémie est venu avant vous, et votre poésie dantesque n'a rien créé d'aussi lugubre que l'Apocalypse, chantée dans les nuits délirantes d'un fou sublime aux rochers de Patmos.

— Je le sais, mais la voix de Jean le rêveur et le poëte fut entendue et recueillie; elle épouvanta le monde; elle rallia par la peur à la foi chrétienne un grand nombre d'intelligences médiocres que la sublimité des préceptes évangéliques n'avait pu toucher. Jésus avait ouvert le ciel aux spiritualistes; Jean ouvrit l'enfer et en fit sortir la mort montée sur son cheval pâle, le despotisme au glaive sanglant, la guerre et la famine galopant sur un squelette de coursier, pour épouvanter le vulgaire qui subissait tranquillement les fléaux de l'esclavage, et qui s'en effraya dès qu'il les vit personnifiés sous une forme païenne. Mais aujourd'hui les prophètes crient dans le désert, et nulle voix ne leur répond, car le monde est indifférent; il est sourd, il se couche et se bouche les oreilles pour mourir en paix. En vain quelques groupes épars de sectaires impuissants essayent de rallumer une étincelle de vertu. Derniers débris de la puissance morale de l'homme, ils surnageront un instant sur l'abîme, et s'en iront rejoindre les autres débris au fond de cette mer sans rivage où le monde doit rentrer.

— Oh! pourquoi désespérer ainsi, Lélia, de ces hommes sublimes qui aspirent à ramener la vertu dans notre âge de fer? Si je doutais, comme vous, de leur succès, je ne voudrais pas le dire. Je craindrais de commettre un crime.

— J'admire ces hommes, répondit Lélia, et je voudrais être le dernier d'entre eux. Mais que pourront ces pâtres, qui portent une étoile au front, devant le grand monstre de l'Apocalypse, devant cette immense et terrible figure qui se dessine sur le premier plan de tous les tableaux du prophète? Cette femme pâle et belle dans le vice, cette grande prosti-

tuée des nations, couverte des richesses de l'Orient et chevauchant une hydre qui vomit des fleuves de poison sur toutes les voies humaines, c'est la civilisation, c'est l'humanité dépravée par le luxe et la science, c'est le torrent de venin qui engloutira toute parole de vertu, tout espoir de régénération.

— O Lélia! s'écria le poëte frappé de superstition, n'êtes-vous point ce fantôme malheureux et terrible? Combien de fois cette frayeur s'est emparée de mes rêves! Combien de fois vous m'êtes apparue comme un type de l'indicible souffrance où l'esprit de recherche a jeté l'homme! Ne personnifiez-vous pas, avec votre beauté et votre tristesse, avec votre ennui et votre scepticisme, l'excès de douleur produit par l'abus de la pensée? Cette puissance morale, si développée par l'exercice que lui ont donné l'art, la poésie et la science, ne l'avez-vous pas livrée et pour ainsi dire prostituée à toutes les impressions, à toutes les erreurs nouvelles? Au lieu de vous attacher, fidèle et prudente, à la foi simple de vos pères et à l'instinctive insouciance que Dieu a mise dans l'homme pour son repos et pour sa conservation; au lieu de vous renfermer dans une vie religieuse et sans faste, vous vous êtes abandonnée aux séductions d'une ambitieuse philosophie. Vous vous êtes jetée dans le torrent de la civilisation qui se levait pour détruire, et qui, pour avoir couru trop vite, a ruiné les fondations, à peine posées, de l'avenir. Et parce que vous avez reculé de quelques jours l'œuvre des siècles, vous croyez avoir brisé le sablier de l'éternité! Il y a bien de l'orgueil dans cette douleur, ô Lélia! Mais Dieu laissera passer ce flot de siècles orageux qui pour lui n'est qu'une goutte d'eau dans la mer. L'hydre dévorante mourra faute d'aliments, et de son cadavre, qui couvrira le monde, sortira une race nouvelle, plus forte et plus patiente que l'ancienne.

— Vous voyez loin, Sténio! Vous personnifiez pour moi la nature dont vous êtes l'enfant encore vierge. Vous n'avez pas encore émoussé vos facultés : vous vous croyez immortel parce que vous vous sentez jeune, comme cette vallée inculte, qui fleurit belle et fière, sans songer qu'en un seul jour le soc de la charrue et le monstre à cent bras qu'on appelle Industrie peuvent flétrir son sein pour en ravir les trésors; vous grandissez confiant et présomptueux sans prévoir la vie qui s'avance et qui va vous engloutir sous le poids de ses erreurs, vous défigurer sous le fard de ses promesses. Attendez, attendez quelques années, et vous direz comme nous : — Tout s'en va!

— Non, tout ne s'en va pas! dit Sténio. Voyez donc ce soleil et cette terre, et ce beau ciel, et ces vertes collines, et cette glace même, fragile édifice des hivers, qui résiste depuis des siècles aux rayons de l'été. Ainsi prévaudra la frêle puissance de l'homme! Et qu'importe la chute de quelques générations? Pleurez-vous pour si peu de chose, Lélia? Croyez-vous possible qu'une seule idée meure dans l'univers? Cet héritage impérissable ne sera-t-il pas retrouvé intact dans la poussière de nos races éteintes, comme les inspirations de l'art et les découvertes de la science sortent chaque jour vivantes des cendres de Pompeïa ou des sépulcres de Memphis? Oh! la grande et frappante preuve de l'immortalité intellectuelle! De profonds mystères s'étaient perdus dans la nuit des temps, le monde avait oublié son âge, et, se croyant encore jeune, il s'effrayait de se sentir déjà si vieux. Il disait comme vous, Lélia : « Me voici près de finir, car je m'affaiblis, et il y a si peu de jours que je suis né! Combien il m'en faudra peu pour mourir, puisque si peu a suffi à me faire vivre! » Mais des cadavres humains sont un jour exhumés du sein de l'Égypte, l'Égypte qui avait vécu son âge de civilisation, et qui vient de vivre son âge de barbarie! l'Égypte où se rallume l'ancienne lumière longtemps perdue, et qui, reposée et rajeunie, viendra bientôt peut-être s'asseoir sur le flambeau éteint de la nôtre! l'Égypte, vivante image de ses momies qui dormaient dans la poussière des siècles et qui s'éveillent au grand jour de la science pour révéler au monde nouveau l'âge du monde ancien! Dites, Lélia, ceci n'est-il pas solennel et terrible? Au fond des entrailles desséchées d'un cadavre humain le regard curieux de notre siècle découvre le papyrus, mystérieux et sacré monument de l'éternelle puissance de l'homme, témoignage encore sombre, mais incontestable, de l'imposante durée de la création. Notre main avide déroule ces bandelettes embaumées, frêles et indissolubles linceuls devant lesquels la destruction s'est arrêtée. Ces linceuls où l'homme était enseveli, ces manuscrits qui reposaient sous des côtes décharnées à la place de ce qui renferma une âme, c'est la pensée humaine énoncée par la science des chiffres et transmise par le secours d'un art perdu pour nous et retrouvé dans les sépultures de l'Orient, l'art de disputer la dépouille des morts aux outrages de la corruption qui est la plus grande puissance de l'univers. O Lélia! niez donc la jeunesse du monde, en le voyant s'arrêter ignorant et naïf devant les leçons du passé et commencer à vivre sur les ruines oubliées d'un monde inconnu!

— *Savoir*, ce n'est pas *pouvoir*, répondit Lélia. Rapprendre, ce n'est pas avancer; voir, ce n'est pas vivre. Qui nous rendra la puissance d'agir, et surtout l'art de jouir et de conserver? Nous avons été trop loin à présent pour reculer. Ce qui fut le repos pour les civilisations éclipsées, sera la mort pour notre civilisation exténuée; les nations rajeunies de l'Orient viendront s'enivrer au poison que nous avons répandu sur notre sol. Hardis buveurs, les hommes de la barbarie prolongeront peut-être de quelques heures l'orgie du luxe, dans la nuit des temps, mais le venin

que nous leur léguerons sera promptement mortel pour eux comme pour nous, et tout retombera dans les ténèbres!... Eh! ne voyez-vous pas, Sténio, que le soleil se retire de nous? La terre fatiguée dans sa marche ne dérive-t-elle pas sensiblement vers l'ombre et le chaos? Votre sang est-il si ardent et si jeune, qu'il ne sente pas les atteintes du froid qui s'étend comme un manteau de deuil sur cette planète abandonnée au Destin, le plus puissant de tous les Dieux? Oh! le froid! ce mal pénétrant qui enfonce des aiguilles acérées dans tous les pores; cette haleine maudite qui flétrit les fleurs et les brûle comme le feu; ce mal à la fois physique et moral qui envahit l'âme et le corps, qui pénètre jusqu'aux profondeurs de la pensée et paralyse l'esprit comme le sang; le froid, ce démon sinistre, qui rase l'univers de son aile humide et souffle la peste sur les nations consternées! le froid qui ternit tout, qui déroule son voile gris et nébuleux sur les riches couleurs du ciel, sur les reflets de l'eau, sur le sein des fleurs, sur les joues des vierges! Le froid qui jette son linceul blanc sur les prairies, sur les bois, sur les lacs, et jusque sur la fourrure, jusque sur le plumage des animaux! le froid qui décolore tout dans le monde matériel comme dans le monde intellectuel, la robe du lièvre et de l'ours aux rivages d'Archangel, les plaisirs de l'homme et le caractère de ses mœurs dans tous les pays qui ont des hivers! Vous voyez bien que tout se civilise, c'est-à-dire que tout se refroidit. Les nations de la zone torride commencent à ouvrir leur main craintive et méfiante aux piéges de notre industrie; les tigres et les lions s'apprivoisent et viennent des déserts servir d'amusement aux peuples du Nord. Des animaux qui n'avaient jamais pu s'acclimater chez nous ont quitté sans mourir, pour vivre dans la domesticité, leur soleil attiédi, et oublié cet âpre et fier chagrin qui les tuait dans la servitude. C'est que partout le sang s'appauvrit et se congèle à mesure que l'instinct grandit et se développe. L'âme s'exalte et quitte la terre insuffisante à ses besoins, pour dérober au ciel le feu de Prométhée; mais, perdue au milieu des ténèbres, elle s'arrête dans son vol et tombe; car Dieu, voyant son audace, étend la main et lui ôte le soleil.

## XXX

### SOLITUDE.

Eh bien! Trenmor, l'enfant m'a obéi: il m'a laissée seule dans la vallée déserte. Je suis bien ici. La saison est douce. Un chalet abandonné me sert de retraite, et, chaque matin, les pâtres de la vallée voisine m'apportent du lait de chèvre et du pain sans levain, cuit en plein air avec les arbres morts de la forêt. Un lit de bruyères sèches, un manteau pour la nuit et quelques hardes, c'est de quoi supporter une semaine ou deux sans trop souffrir de la vie matérielle.

Les premières heures que j'ai passées ainsi m'ont semblé les plus belles de ma vie. A vous je puis tout dire, n'est-ce pas, Trenmor?

A mesure que Sténio s'éloignait, je sentais le poids de la vie s'alléger sur mes épaules. D'abord sa douleur à me quitter, sa répugnance à me laisser dans ce désert, son effroi, sa soumission, ses larmes sans reproches et ses caresses sans amertume m'avaient fait repentir de ma résolution. Quand il fut en bas du premier versant du Monteverdor, je voulus le rappeler, car sa démarche abattue me déchirait. Et puis je l'aime, vous savez que je l'aime du fond du cœur; l'affection sainte, pure, vraie, n'est pas morte en moi, vous le savez bien, Trenmor; car vous aussi, je vous aime. Je ne vous aime pas comme lui. Je n'ai pas pour vous cette sollicitude craintive, tendre, presque puérile, que j'ai pour lui, dès qu'il souffre. Vous, vous ne souffrez jamais, vous n'avez pas besoin qu'on vous aime ainsi!

Je lui fis signe de revenir. Mais il était déjà trop loin. Il crut que je lui adressais un dernier adieu. Il y répondit et continua sa route. Alors, je pleurai, car je sentais le mal que je lui avais fait en le congédiant, et je priai Dieu, pour le lui adoucir, de lui envoyer, comme de coutume, la sainte poésie qui rend la douleur précieuse et les larmes bienfaisantes.

Alors, je le contemplai longtemps comme un point non perdu dans les profondeurs de la vallée, tantôt caché par un tertre, tantôt par un massif d'arbres, et puis reparaissant au-dessus d'une cataracte, ou sur le flanc d'un ravin. Et à le voir s'en aller ainsi lent et mélancolique, je cessais de le regretter, car déjà, pensais-je, il admire l'écume des torrents et la verdure des monts; déjà il invoque Dieu, déjà il me place dans ses nuées, déjà il accorde la lyre de son génie, déjà il donne à sa douleur une forme qui en élargit le développement à mesure qu'elle en diminue l'intensité.

Pourquoi voudriez-vous que je fusse effrayée du destin de Sténio? M'en avoir rendue responsable, m'en avoir prédit l'horreur, c'est une rigueur injuste. Sténio est bien moins malheureux qu'il ne le dit et qu'il ne le croit. Oh! comme j'échangerais avidement mon existence contre la sienne! Que de richesses sont en lui, qui ne sont plus en moi! Comme il est jeune, comme il est grand, comme il croit à la vie!

Quand il se plaint le plus de moi, c'est alors qu'i est le plus heureux, car il me considère comme une exception monstrueuse; plus il repousse et combat mes sentiments, plus il croit aux siens, plus il s'y attache, plus il a foi en lui-même.

Oh! croire en soi! sublime et imbécile fatuité de la jeunesse! arranger soi-même son avenir et rêver la destinée qu'on veut, jeter un regard de mépris

superbe sur les voyageurs fatigués et paresseux qui encombrent la route, et croire qu'on va s'élancer vers le but, fort et rapide comme la pensée, sans jamais perdre haleine, sans jamais tomber en chemin! Savoir si peu, qu'on prenne le désir pour la volonté. O bonheur et bêtise insolente! O fanfaronnade et naïveté!

Quand il fut devenu imperceptible dans l'éloignement, je cherchai ma souffrance et je ne la trouvai plus: je me sentis soulagée comme d'un remords, je m'étendis sur le gazon et je dormis comme le prisonnier à qui l'on ôte ses fers, et qui, pour premier usage de sa liberté, choisit le repos.

Et puis je redescendis le Monteverdor du côté du désert, et je mis la cime du mont entre Sténio et moi, entre l'homme et la solitude, entre la passion et la rêverie.

Tout ce que vous m'avez dit du calme enchanteur révélé à vous après les orages de votre vie, je l'ai senti en me trouvant seule enfin, absolument seule entre la terre et le ciel. Pas une figure humaine dans cette immensité, pas un être vivant dans l'air ni sur les monts. Il semblait que cette solitude se faisait austère et belle pour m'accueillir. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un vol d'oiseau dans l'espace. Alors j'eus peur du mouvement qui venait de moi. Chaque brin d'herbe que j'agitais en marchant me semblait souffrir et se plaindre. Je dérangeais le calme, j'insultais le silence. Je m'arrêtai, je croisai mes bras sur ma poitrine, et je retins ma respiration.

Oh! si la mort était ainsi, si c'était seulement le repos, la contemplation, le calme, le silence! si toutes les facultés que nous avons pour jouir et souffrir se paralysaient; s'il nous restait seulement une faible conscience, une imperceptible intuition de notre néant! si l'on pouvait s'asseoir ainsi dans un air immobile devant un paysage vide et morne, savoir qu'on a souffert, qu'on ne souffrira plus, et qu'on se repose là, sous la protection du Seigneur! Mais quelle sera l'autre vie? Je n'avais pas encore trouvé une forme sous laquelle je pusse la désirer. Jusque-là, sous quelque aspect qu'elle m'apparût, elle me faisait peur ou pitié. D'où vient que je n'ai pas cessé un jour pourtant de la désirer? Quel est ce désir inconnu et brûlant qui n'a pas d'objet conçu et qui dévore comme une passion? Le cœur de l'homme est un abîme de souffrance dont la profondeur n'a jamais été sondée et ne le sera jamais.

Je restai là tant que le soleil fut au-dessus de l'horizon, et tout ce temps-là je fus bien. Mais quand il n'y eut plus dans le ciel que des reflets, une inquiétude croissante se répandit dans la nature. Le vent s'éleva, les étoiles semblèrent lutter contre les nuages agités. Les oiseaux de proie élevèrent leurs grands cris et leur vol puissant dans le ciel; ils cherchaient un gîte pour la nuit, ils étaient tourmentés par le besoin, par la crainte. Ils semblaient esclaves de la nécessité, de la faiblesse et de l'habitude, comme s'ils eussent été des hommes.

Cette émotion à l'approche de la nuit se révélait dans les plus petites choses. Les papillons d'azur, qui dorment au soleil dans les grandes herbes, s'élevèrent en tourbillons pour aller s'enfouir dans ces mystérieuses retraites où on ne les trouve jamais. La grenouille verte des marais et le grillon aux ailes métalliques commencèrent à semer l'air de notes tristes et incomplètes qui produisirent sur mes nerfs une sorte d'irritation chagrine. Les plantes elles-mêmes semblaient frissonner au souffle humide du soir. Elles fermaient leurs feuilles, elles crispaient leurs anthères, elles retiraient leurs pétales au fond de leur calice. D'autres, amoureuses à l'heure de la brise qui se charge de leurs messages et de leurs étreintes, s'entr'ouvraient coquettes, palpitantes, chaudes au toucher comme des poitrines humaines. Toutes s'arrangeaient pour dormir ou pour aimer.

Je me sentis redevenir seule. Quand tout semblait inanimé, je pouvais m'identifier avec le désert et faire partie de lui comme une pierre ou un buisson de plus. Quand je vis que tout reprenait à la vie, que tout s'inquiétait du lendemain et manifestait des sentiments de désir ou de souci, je m'indignai de n'avoir pas à moi une volonté, un besoin, une crainte. La lune se leva, elle était belle; l'herbe des collines avait des reflets transparents comme l'émeraude; mais que m'importaient la lune et ses nocturnes magies? Je n'attendais rien d'une heure de plus ou de moins dans son cours : nul regret, nul espoir ne s'attachait pour moi au vol de ces heures qui intéressaient toute la création. Pour moi rien au désert, rien parmi les hommes, rien dans la nuit, rien dans la vie. Je me retirai dans ma cabane, et j'essayai du sommeil par ennui plus que par besoin.

Le sommeil est une douce et belle chose pour les petits enfants qui ne rêvent que de fées ou de paradis, pour les petits oiseaux qui se pressent frêles et chauds sous le duvet de leur mère; mais pour nous qui sommes arrivés à une extension outrée de nos facultés, le sommeil a perdu ses chastes voluptés et ses profondes langueurs. La vie, arrangée comme elle l'est, nous ôte ce que la nuit a de plus précieux, l'oubli des jours. Je ne parle pas de vous, Trenmor, qui, selon la parole sacrée, vivez au monde comme n'y étant pas. Mais moi, dans le cours de ma vie sans règle et sans frein, j'ai fait comme les autres. J'ai abandonné au mépris superbe de l'âme les nécessités impérieuses du corps. J'ai méconnu tous les dons de l'existence, tous les bienfaits de la nature. J'ai trompé la faim par des aliments savoureux et excitants, j'ai trompé le sommeil par une agitation sans but ou des travaux sans profit. Tantôt, à la clarté de la lampe, je cherchais dans les livres la clef des grandes énigmes

de la vie humaine ; tantôt, lancée dans le tourbillon du siècle, traversant la foule avec un cœur morne et promenant un regard sombre sur tous ses éléments de dégoût et de satiété, je cherchais à saisir dans l'air parfumé des fêtes nocturnes un son, un souffle qui me rendissent une émotion. D'autres fois, errant dans la campagne, silencieuse et froide, j'allais interroger les étoiles baignées dans la brume et mesurer, dans une douloureuse extase, la distance infranchissable de la terre au ciel.

Combien de fois le jour m'a surprise dans un palais retentissant d'harmonie, ou dans les prairies humides de la rosée du matin, ou dans le silence d'une cellule austère, oubliant la loi du repos que l'ombre impose à toutes les créatures vivantes et qui est devenue sans force pour les êtres civilisés ! Quelle surhumaine exaltation soutenait mon esprit à la poursuite de quelque chimère, tandis que mon corps affaibli et brisé réclamait le sommeil sans que je daignasse m'apercevoir de ses révoltes ! Je vous l'ai dit : le spiritualisme enseigné aux nations, d'abord comme une foi religieuse, puis comme une loi ecclésiastique, a fini par passer dans les mœurs, dans les habitudes, dans les goûts. On a dompté tous les besoins physiques, on a voulu poétiser les appétits comme les sentiments. Le plaisir a fui les lits de gazon et les berceaux de vigne pour aller s'asseoir sur le velours à des tables chargées d'or. La vie élégante, énervant les organes et surexcitant les esprits, a fermé aux rayons du jour la demeure des riches ; elle a allumé les flambeaux pour éclairer leur réveil, et placé l'usage de la vie aux heures que la nature marquait pour son abdication. Comment résister à cette fébrile et mortelle gageure ? Comment courir dans cette carrière haletante, sans s'épuiser avant d'atteindre la moitié de son terme ? Aussi me voilà vieille comme si j'avais mille ans. Ma beauté que l'on vante n'est plus qu'un masque trompeur sous lequel se cachent l'épuisement et l'agonie. Dans l'âge des passions énergiques, nous n'avons plus de passions, nous n'avons même plus de désirs, si ce n'est celui d'en finir avec la fatigue et de nous reposer étendus dans un cercueil.

Pour moi, j'ai perdu le sommeil. Vraiment, hélas ! je ne sais plus ce que c'est. Je ne sais comment appeler cet engourdissement lourd et douloureux qui pèse sur mon cerveau et le remplit de rêves et de souffrances pendant quelques heures de la nuit. Mais ce sommeil de mon enfance, ce bon, ce doux sommeil, si pur, si frais, si bienfaisant, ce sommeil qu'un ange semblait protéger de son aile, et qu'une mère berçait de son chant, ce calme réparateur de la double existence de l'homme, cette molle chaleur étendue sur les membres, cette paisible et régulière respiration, ce voile d'or et d'azur abaissé sur les yeux, et ce souffle aérien que l'haleine de la nuit fait courir dans les cheveux et autour du cou de l'enfant, ce sommeil-là je l'ai perdu et ne le retrouverai jamais. Une sorte de délire amer et sombre plane sur mon âme privée de guide. Ma poitrine brûlante se soulève avec effort sans pouvoir aspirer les parfums subtils de la nuit. La nuit n'a plus pour moi qu'une atmosphère avare et desséchante. Mes rêves n'ont plus ce désordre aimable et gracieux qui résumait toute une vie d'enchantement dans quelques heures d'illusion. Mes rêves ont un effroyable caractère de vérité ; les spectres de toutes mes déceptions y repassent sans cesse, plus lamentables, plus hideux chaque nuit. Chaque fantôme, chaque monstre évoqué par le cauchemar est une allégorie claire et saisissante qui répond à quelque profonde et secrète souffrance de mon âme. Je vois fuir les ombres des amis que je n'aime plus, j'entends les cris d'alarme de ceux qui sont morts et dont l'âme erre dans les ténèbres de l'autre vie. Et puis je descends moi-même pâle et désolée dans les abîmes de ce gouffre sans fond qu'on appelle l'Éternité, et dont la gueule me semble toujours béante au pied de mon lit, comme un sépulcre ouvert. Je rêve que j'en descends lentement les degrés, cherchant d'un œil avide un faible rayon d'espoir dans ces profondeurs sans bornes, et ne trouvant pour flambeau dans ma route que les bouffées d'une clarté d'enfer, rouge et sinistre, qui me brûle les yeux jusqu'au fond du crâne et qui m'égare de plus en plus.

Tels sont mes rêves. C'est toujours la raison humaine se débattant contre la douleur et l'impuissance.

Un semblable sommeil abrége la vie au lieu de la prolonger. Il dépense une énorme énergie. Le travail de la pensée, plus désordonné, plus fantasque dans les songes, est aussi plus violent et plus rude. Les sensations s'y éveillent par surprise, âpres, terribles et déchirantes, comme elles le seraient devant la réalité. Jugez-en, Trenmor, par l'impression que vous laisse la représentation dramatique de quelque passion fortement exprimée. Dans le rêve, l'âme assiste aux spectacles les plus terribles, et ne peut distinguer l'illusion de la vérité. Le corps bondit, se tord et palpite sous des émotions affreuses de terreur et de souffrance, sans que l'esprit ait la conscience de son erreur pour se donner, comme au théâtre, la force d'aller jusqu'au bout. On s'éveille baigné de sueur et de larmes, l'esprit frappé d'une stupide consternation, et fatigué pour tout un jour de l'exercice inutile qui vient de lui être imposé.

Il y a des rêves plus pénibles encore : c'est de se croire condamné à accomplir quelque tâche extravagante, quelque travail impossible, comme de compter les feuilles dans une forêt, ou de courir rapide et léger comme l'air, de traverser, aussi vite que la pensée, vallons, mers et montagnes pour atteindre une image fugitive, incertaine, qui toujours nous devance et tou-

jours nous attire en changeant d'aspect. N'avez-vous pas fait ce rêve, Trenmor, alors qu'il y avait dans votre vie des désirs et des chimères ? Oh ! comme il revient souvent ce fantôme ! comme il m'appelle, comme il me convie ! Parfois c'est sous la forme délicate et pâle d'une vierge qui fut ma compagne et ma sœur au matin de ma vie, et qui, plus heureuse que moi, mourut dans la fleur de sa jeunesse. Elle m'invite à la suivre au séjour du repos et du calme. J'essaye de marcher après elle. Mais, substance éthérée que le vent emporte, elle me devance, m'abandonne et disparaît dans les nuées. Et pourtant, moi, je cours toujours : car j'ai vu surgir, des rives brumeuses d'une mer imaginaire, un autre spectre que j'ai pris pour le premier et que je poursuis avec la même ardeur. Mais lorsqu'il se retourne, c'est quelque objet hideux, un démon ironique, un cadavre sanglant, une tentation ou un remords. Et moi, je cours encore : car un charme fatal m'entraîne vers ce Protée qui ne s'arrête jamais, qui semble parfois s'engloutir au loin dans le flot rouge de l'horizon, et qui tout à coup sort de terre sous mes pieds pour m'imprimer une direction nouvelle.

Hélas ! que d'univers j'ai parcourus dans ces voyages de l'âme ! J'ai traversé les steppes blanchis des régions glacées. J'ai jeté mon rapide regard sur les savanes parfumées où la lune se lève si belle et si blanche. J'ai effleuré, sur les ailes du sommeil, ces vastes mers dont l'immensité épouvante la pensée. J'ai devancé à la course les navires les plus fins voiliers et les grandes hirondelles de proie. J'ai, dans l'espace d'une heure, vu le soleil se lever aux rivages de la Grèce et se coucher derrière les montagnes Bleues du nouveau monde. J'ai vu sous mes pieds les peuples et les empires. J'ai contemplé de près la face rouge des astres errants dans les solitudes de l'air et dans les plaines du ciel. J'ai rencontré la face effarée des ombres dispersées par un souffle de la nuit. Quels trésors d'imagination, quelles richesses de la nature n'ai-je pas épuisées dans ces vaines hallucinations du sommeil ? Aussi à quoi m'a servi de voyager ? Ai-je jamais rien vu qui ressemblât à mes fantaisies ? Oh ! que la nature m'a semblé pauvre, le ciel terne et la mer étroite, au prix des terres, des cieux et des mers que j'ai franchis dans mon vol immatériel ! Que reste-t-il à la vie réelle de beautés pour nous charmer, à l'âme humaine de puissances pour jouir et admirer, quand l'imagination a tout usé d'avance par un abus de sa force ?

Ces songes étaient pourtant l'image de la vie : ils me la montraient obscurcie par le trop vif éclat d'une lumière surnaturelle, comme les faits de l'avenir et l'histoire du monde sont écrits sombres et terribles dans les poésies sacrées des prophètes. Traînée à la suite d'une ombre à travers les écueils, les déserts, les enchantements et les abîmes de la vie, j'ai tout vu sans pouvoir m'arrêter. J'ai tout admiré en passant sans pouvoir jouir de rien. J'ai affronté tous les dangers sans succomber à aucun, toujours protégée par cette puissance fatale qui m'emporte dans son tourbillon, et m'isole de l'univers qu'elle fait passer sous mes pieds.

Voilà le sommeil que nous nous sommes fait.

Les jours sont employés à nous reposer des nuits. Plongés dans une sorte d'anéantissement, les heures d'activité pour toute la création nous trouvent, nonchalants et sans vie, occupés à attendre le soir pour nous réveiller, et la nuit pour dépenser en vains rêves le peu de force amassée durant le jour. Ainsi marche ma vie depuis bien des années. Toute l'énergie de mon âme se dévore et se tue à s'exercer sur elle-même, et tout son effet extérieur est d'affaiblir et de détruire le corps.

Je n'ai pas dormi plus calme sur ma couche de bruyères que sur mon lit de satin. Seulement je n'ai pas entendu sonner les heures au fronton des églises, et j'ai pu m'imaginer n'avoir perdu à cette insomnie mêlée d'un mauvais sommeil qu'une longue heure au lieu d'une nuit entière. Aux lieux habités s'attache, selon moi, une grande misère, c'est l'indomptable nécessité de savoir toujours à quelle heure on est de sa vie. Vainement on chercherait à s'y soustraire. On en est averti le jour par l'emploi que fait du temps tout ce qui vous entoure ; et la nuit, dans le silence, quand tout dort et que l'oubli semble planer sur toutes les existences, le timbre mélancolique des horloges vous compte impitoyablement les pas que vous faites vers l'éternité, et le nombre des instants que le passé vous dévore sans retour. Qu'elles sont graves et solennelles ces voix qui s'élèvent comme un cri de mort, et qui vont se briser indifférentes sur les murs sonores de la demeure des vivants ou sur les tombes sans écho du cimetière ! Comme elles vous saisissent et vous font palpiter de colère et d'effroi sur votre couche brûlante ! Encore une ! me suis-je dit souvent, encore une partie de mon existence qui se détache ! Encore un rayon d'espoir qui s'éteint ! Encore des heures ! toujours des heures perdues, et qui tombent toutes dans l'abîme du passé, sans amener celle où je me sentirai vivre !

J'ai passé la journée d'hier dans un profond accablement. Je n'ai pensé à rien. Je crois que j'ai eu du repos tout un jour ; mais je ne me suis pas aperçue que je reposais. Et alors à quoi bon ?

Le soir j'ai résolu de ne point dormir, et d'employer la force que mon âme retrouve pour les rêves à poursuivre comme autrefois une idée. Il y a bien longtemps que je ne lutte plus, ni contre la veille, ni contre le sommeil. Cette nuit j'ai voulu reprendre la lutte, et, puisqu'en moi la matière ne peut éteindre l'esprit, faire au moins que l'esprit domptât la matière. Eh bien ! je n'ai point réussi. Écrasée par l'un et par

l'autre, j'ai passé la nuit assise sur un rocher, ayant à mes pieds le glacier que la lune faisait étinceler comme les palais de diamants des contes arabes, sur ma tête un ciel pur et froid où les étoiles resplendissaient larges et blanches comme des larmes d'argent sur un linceul.

Ce désert est vraiment bien beau, et Sténio le poëte eût passé là une nuit d'extase et de fièvre lyrique! Moi, hélas! je n'ai senti dans mon cerveau que l'indignation et le murmure: car ce silence de mort pesait sur mon âme et l'offensait. Je me demandais à quoi bon cette âme curieuse, avide, inquiète, incapable de rester ici-bas, pour aller toujours frapper à un ciel d'airain qui jamais ne s'entr'ouvre à son regard, qui jamais ne lui répond par un mot d'espoir! Oui, je détestais cette nature radieuse et magnifique, car elle se dressait là, devant moi, comme une beauté stupide qui se tient muette et fière sous le regard des hommes, et croit avoir assez fait en se montrant. Puis je retombais dans cette décourageante pensée: Quand je *saurais*, je n'en serais que plus à plaindre, ne *pouvant* pas. Et au lieu de tomber dans une philosophique insouciance, je tombais dans l'ennui de ce néant où mon existence est rivée.

---

## XXXI

Eh bien! Trenmor, je quitte le désert. Je vais au hasard chercher du mouvement et du bruit parmi les hommes. Je ne sais où j'irai. Sténio s'est résigné à vivre un mois séparé de moi: que je passe ce temps ici ou ailleurs, il n'importe pour lui. Moi, je veux me rendre compte d'une chose: c'est à savoir si je suis plus ou moins mal sur la terre, avec ou sans une affection. Quand je commençai d'aimer Sténio, je crus que l'affection m'emporterait au delà du point où elle m'a laissée. J'étais si fière de croire à un reste de jeunesse et d'amour!... Mais tout cela est déjà retombé dans le doute, et je ne sais plus ce que je sens ni ce que je suis. J'ai voulu la solitude pour me recueillir, pour m'interroger. Car abandonner ainsi sa vie sans rames et sans gouvernail sur une mer plate et morne, c'est échouer de la plus triste manière. Mieux vaut la tempête, mieux vaut la foudre: au moins on se voit, on se sent périr.

Mais pour moi la solitude est partout, et c'est folie que de la chercher au désert plus qu'ailleurs. Seulement là elle est plus calme, plus silencieuse. Eh bien! cela me tue! J'ai découvert, je pense, ce qui me soutient encore dans cette vie de désenchantement et de lassitude: c'est la souffrance. La souffrance excite, ranime, irrite les nerfs; elle abrége l'agonie. C'est la convulsion violente, terrible, qui nous relève de terre, et nous donne la force de nous dresser vers le ciel pour maudire et crier. Mourir en léthargie, ce n'est ni vivre ni mourir; c'est perdre tous les avantages, c'est ignorer toutes les voluptés de la mort!

Ici toutes les facultés s'endorment. A un corps infirme où l'âme se soutiendrait vigoureuse et jeune, cet air vif, cette vie agreste, cette absence de sensations violentes, ces longues heures pour le repos, ces frugales habitudes seraient autant de bienfaits. Mais moi, c'est mon âme qui rend mon corps débile, et, tant qu'elle souffrira, il faudra que le corps dépérisse, quelles que soient les salutaires influences de l'air et du régime animal. Or cette solitude me pèse à l'heure qu'il est. Étrange chose! Je l'ai tant aimée, et je ne l'aime plus! Oh! cela est affreux, Trenmor!

Quand toute la terre me manquait, je me réfugiais dans le sein de Dieu. J'allais l'invoquer dans le silence des champs. Je me plaisais à y rester des jours, des mois entiers, absorbée dans une pensée d'avenir meilleur. Aujourd'hui me voilà si usée, que l'espoir même ne me soutient plus. Je crois encore parce que je désire; mais cet avenir est si loin, et cette vie ne finit pas! Quoi! est-il impossible de s'y attacher et de s'y plaire? Tout est-il perdu sans retour? Il y a des jours où je le crois, et ces jours-là ne sont pas les plus cruels; ces jours-là je suis anéantie. Le désespoir est sans aiguillon, le néant sans terreurs. Mais les jours où, avec un souffle tiède de l'air, un rayon pur du matin, se réveille en moi une velléité d'existence, je suis le plus infortuné des êtres. L'effroi, l'anxiété, le doute me rongent. Où fuir? où me réfugier? Comment sortir de ce marbre qui, selon la belle expression du poëte, me *monte jusqu'aux genoux*, et me retient enchaînée comme le sépulcre retient les morts?

Eh bien! souffrons! Cela vaut mieux que de dormir. Dans ce désert pacifique et muet, la souffrance s'émousse, le cœur s'appauvrit; Dieu, rien que Dieu, c'est trop, ou trop peu! Dans l'agitation de la vie sociale, ce n'est pas une compensation suffisante, une consolation à notre portée. Dans l'isolement, c'est une pensée trop immense: elle écrase, elle effraye, elle fait naître le doute. Le doute s'introduit dans l'âme qui rêve, la foi descend dans l'âme qui souffre.

Et puis j'étais habituée à ma souffrance. C'était ma vie, c'était ma compagne, c'était ma sœur, cruelle, implacable, sans pitié, mais fière, mais assidue, mais toujours escortée de stoïque résolution et d'austères conseils.

Reviens donc, ô ma douleur! Pourquoi m'as-tu quittée? Si je ne puis avoir d'autre amie que toi, du moins je ne veux pas te perdre. N'es-tu pas mon héritage et mon lot? C'est par toi seule que l'homme est grand. S'il pouvait être heureux dans ce monde d'aujourd'hui, s'il pouvait traverser d'un front serein et voir d'un œil tranquille la laideur du genre humain qui l'entoure, il ne serait pas plus que cette foule

stupide et lâche, qui s'enivre dans le crime et s'endort dans la fange. C'est toi, ô douleur sublime! qui nous rappelles au sentiment de notre dignité, en nous faisant pleurer sur l'égarement des hommes! C'est toi qui nous mets à part, et nous places, brebis du désert, sous la main du pasteur céleste qui nous regarde, nous plaint, en attendant peut-être qu'il nous console!

L'homme qui n'a pas souffert n'est rien! C'est un être incomplet, une force inutile, une matière brute et sans valeur, que le ciseau de l'ouvrier brisera peut-être en essayant de la façonner. Aussi j'estime Sténio moins que toi, Trenmor, quoique Sténio n'ait pas un vice et que tu les aies eus tous. Mais toi, rude acier, Dieu t'a trempé dans la fournaise ardente; et, après t'avoir tordu de cent façons, il a fait de toi un métal solide et précieux.

Pour moi, que deviendrai-je? Si je pouvais m'élever du même vol que toi, et devenir plus puissante que tous les maux et tous les biens de la vie!

## XXXII

Lélia descendit les montagnes, et avec un peu d'or versé sur son chemin elle franchit rapidement les vallées frontières. Peu de jours après avoir dormi sur la bruyère de Monteverdor, elle étalait le luxe d'une reine dans une de ces belles villes du plateau inférieur qui rivalisent d'opulence entre elles, et qui voient encore fleurir les arts sur la terre d'où ils nous sont venus.

Comme Trenmor, qui s'était rajeuni et fortifié au bagne, Lélia espéra renaître, par la force de son courage, au milieu de ce monde qu'elle haïssait et de ces joies qui lui faisaient horreur. Elle résolut de se vaincre, de dompter les révoltes de son esprit sauvage, de se jeter dans le flot de la vie, de se rapetisser pour un temps, de s'étourdir, afin de voir de près ce cloaque de la société, et de se réconcilier avec elle-même par la comparaison.

Lélia n'avait pas de sympathie pour la race humaine, quoiqu'elle souffrît les mêmes maux et résumât en elle toutes les douleurs semées sur la face de la terre. Mais cette race aveugle et sourde sentait son malheur et son abaissement sans vouloir s'en rendre compte. Ceux-là, hypocrites et vaniteux, cachaient les plaies de leur sein et l'épuisement de leur sang sous l'éclat d'une vaine poésie. Ils rougissaient de se voir si vieux, si pauvres, au milieu d'une génération dont ils ne voyaient pas la vieillesse et la pauvreté percer de tous côtés; et, pour se faire jeunes comme ceux qu'ils croyaient jeunes, ils mentaient, ils fardaient toutes leurs idées, ils niaient tous leurs sentiments : ils étaient fanfarons d'innocence et de simplicité, eux décrépits dès le sein de leurs mères! Ceux-ci, moins effrontés, se laissaient emporter par le siècle : lents et débiles, ils s'en allaient avec le monde, sans savoir pourquoi, sans se demander où était la cause, où était la fin. Ils étaient de nature trop médiocre pour s'inquiéter beaucoup de leur ennui; petits et faibles, ils s'étiolaient avec résignation. Ils ne se demandaient pas s'ils pouvaient trouver secours dans la vertu ou dans le vice; ils étaient également au-dessous de l'un et de l'autre. Sans foi, sans athéisme, éclairés tout juste au point de perdre les bienfaits de l'ignorance, ignorants au point de vouloir tout soumettre à des systèmes étroitement rigoureux, ils pouvaient constater de quels faits se compose l'histoire matérielle du monde, mais ils n'avaient jamais voulu étudier le monde moral ni lire l'histoire dans le cœur de l'homme; ils avaient été arrêtés par l'imbécile inflexibilité de leurs préventions. C'étaient les hommes du jour qui raisonnaient sur les siècles passés et futurs, sans s'apercevoir que leurs génies avaient tous passé par le même moule, et que, rassemblés en masse, ils auraient pu s'asseoir encore sur les bancs de la même école, et suivre la loi du même pédant.

Quelques-uns, c'était le petit nombre, mais ils représentaient pourtant une puissance sociale, avaient traversé l'atmosphère empoisonnée des temps, sans rien perdre de la vigueur primitive de l'espèce. C'étaient des hommes d'exception comparativement à la foule. Mais entre eux ils se ressemblaient tous. L'ambition, seul ressort d'une époque sans croyance, annihilait la noblesse mâle et caractéristique départie à chacun d'eux, pour les confondre tous dans un type de beauté grossière et sans prestige. C'étaient bien encore les hommes de fer du moyen âge; ils avaient les pensées fortes, le bras robuste, la soif de la gloire et le goût du sang, tout comme s'ils se fussent appelés Armagnac et Bourgogne. Mais à ces larges organisations que la nature produit encore, manquait la séve de l'héroïsme. Tout ce qui le fait naître et l'alimente était mort : l'amour, la fraternité d'armes, la haine, l'orgueil de la famille, le fanatisme, toutes les passions personnelles qui donnent de l'intensité aux caractères, de la physionomie aux actions. Il n'y avait plus pour mobile de ces âpres courages que les illusions de la jeunesse détruites en deux matins, et l'ambition virile, têtue, sale, déplorable fille de la civilisation.

Lélia, triste existence flétrie par le sentiment de sa dégradation intellectuelle, seule peut-être assez attentive pour la constater, assez sincère pour se l'avouer, Lélia, pleurant ses passions éteintes et ses illusions perdues, traversait le monde sans y chercher la pitié, sans y trouver l'affection. Elle savait bien que ces hommes, malgré leur agitation essoufflée et chétive, n'étaient pas plus actifs, pas plus vivants qu'elle;

mais elle savait aussi qu'ils avaient l'impudence de le nier ou la stupidité de l'ignorer. Elle assistait à l'agonie de cette race, comme le prophète, assis sur la montagne, pleurait sur Jerusalem, opulente et vieille débauchée étendue à ses pieds.

## XXXIII

### A LA VILLA BAMBUCCI.

Le plus riche parmi les petits princes de l'État donnait une fête. Lélia y parut éblouissante de parure, mais triste sous l'éclat de ses diamants, et moins heureuse que la dernière des bourgeoises enrichies qui se pavanaient avec orgueil sous leur faste d'un jour. Pour elle ces naïfs plaisirs de femme n'existaient pas. Elle traînait après elle le velours et le satin broché d'or, et les cordons de pierreries, et les longues plumes aériennes et molles, sans jeter sur les glaces ce regard de puérile vanité qui résume toutes les gloires d'un sexe encore enfant dans sa decrepitude. Elle ne jouait pas avec ses aiguillettes de diamants pour montrer sa main blanche et effilée. Elle ne passait pas ses doigts avec amour dans les boucles de sa chevelure. Elle savait à peine de quelles couleurs elle était parée, de quelles étoffes on l'avait revêtue. Avec son air impassible, son front pâle et froid, et ses riches habits, on l'eût volontiers prise pour une de ces madones d'albâtre que la devotion des femmes italiennes couvre de robes de soie et de chiffons brillants. Lélia était insensible à sa beauté, à sa parure, comme la Vierge de marbre à sa couronne d'or ciselé et à son voile de gaze d'argent. Elle était indifférente aux regards fixés sur elle. Elle méprisait trop tous ces hommes pour s'enorgueillir de leurs louanges. Que venait-elle donc faire au bal?

Elle y venait chercher un spectacle. Ces vastes tableaux mouvants, disposés avec plus ou moins de goût et d'habileté dans le cadre d'une fête, étaient pour elle un objet d'art à examiner, à critiquer ou à louer dans ses parties ou dans son ensemble. Elle ne comprenait pas que sous un climat pauvre et froid, où les habitations, étroites et disgracieuses, entassent les hommes comme des ballots de marchandises dans un entrepôt, on pût se vanter de connaître le luxe et l'elégance. Elle pensait qu'à de telles nations le sentiment des arts est nécessairement étranger. Elle avait pitié de ce qu'on appelle les bals dans ces salles tristes et resserrées, où le plafond écrase la coiffure des femmes, où, pour épargner le froid de la nuit à leurs épaules nues, on remplace l'air vital par une atmosphère fébrile et corrosive qui enivre ou suffoque; où l'on fait semblant de remuer et de danser dans l'étroit espace marqué entre les doubles rangs des spectateurs assis, qui sauvent à grand'peine leurs pieds des atteintes de la valse et leurs vêtements du voisinage des bougies.

Elle était de ces gens difficiles qui n'aiment le luxe qu'en grand, et qui ne veulent point de milieu entre le bien-être de la vie intérieure et la prodigalité superbe des hautes existences sociales. Encore n'accordait-elle qu'aux peuples méridionaux le privilége de comprendre la vie de pompe et d'apparat. Elle disait que les nations commerçantes et industrieuses n'ont ni le sens du goût, ni l'instinct du beau, et qu'il fallait aller chercher l'emploi de la forme et de la couleur chez ces vieux peuples qui, à défaut d'énergie présente, ont gardé la religion du passé dans les principes et dans les choses.

En effet, rien n'est plus éloigné de réaliser la prétention du beau qu'une fête mal ordonnée. Il faut tant de choses difficiles à réunir, qu'il ne s'en donne peut-être pas, dans tout un siècle, deux qui soient satisfaisantes pour l'artiste. Il faut le climat, le local, la décoration, la musique, les mets et les costumes. Il faut une nuit d'Espagne ou d'Italie, une nuit sombre et sans lune : car la lune, quand elle règne dans le ciel, verse sur les hommes une influence de langueur et de mélancolie qui se reflète sur toutes leurs sensations. Il faut une nuit fraîche et bien aérée, avec des étoiles qui brillent faiblement au travers des nuages, et qui ne semblent pas se moquer des illuminations. Il faut de vastes jardins dont les parfums enivrants pénètrent par flots dans les appartements. La senteur de l'oranger et de la rose de Constantinople sont surtout propres à développer l'exaltation du cœur et du cerveau. Il faut des mets légers, des vins savoureux, des fruits de tous les climats et des fleurs de toutes les saisons. Il faut à profusion des choses rares et difficiles à posséder. Car une fête doit être la réalisation des désirs les plus capricieux, le résumé des imaginations les plus avides. Il faut, avant de donner une fête, se pénétrer d'une chose : c'est que l'homme riche et civilisé ne trouve plus de plaisir que dans l'espoir de l'impossible. Alors il faut approcher de l'impossible autant qu'il est permis à l'homme de le faire.

Le prince de Bambucci était un homme de goût, ce qui est pour un riche la qualité la plus éminente et la plus rare. La seule vertu qu'on exige de ces gens-là, c'est de savoir convenablement dépenser leur argent. A cette condition, on les tient quittes de tout autre mérite; mais le plus souvent ils sont au-dessous de leur vocation, et vivent bourgeoisement sans abdiquer l'orgueil de leur classe.

Bambucci était le premier homme du monde pour payer un cheval, une femme ou un tableau, sans marchander et sans se laisser friponner. Il savait le prix des choses à un sequin près. Son œil était exercé comme celui d'un huissier-priseur ou d'un marchand

d'esclaves. Le sens olfactif était si développé en lui, qu'il pouvait dire, rien qu'à l'odeur du vin, non-seulement quel était le degré de latitude et le nom du vignoble, mais encore à quelle exposition du soleil était situé le versant de la colline qui l'avait produit. Nul artifice, nul miracle de sentiment ou de coquetterie n'était capable de faire qu'il se méprît de six mois sur l'âge d'une actrice : rien qu'à la voir marcher au fond du théâtre, il était prêt à dresser son acte de naissance. Rien qu'à voir courir un cheval à la distance de cent pas, il pouvait signaler à sa jambe l'existence d'une molette imperceptible au doigt du vétérinaire. Rien qu'à toucher le poil d'un chien de chasse, il pouvait dire à quelle génération ascendante la pureté de sa race avait été altérée; et sur un tableau d'école florentine ou flamande, combien de coups de pinceau avaient été donnés par le maître. En un mot, c'était un homme supérieur et tellement reconnu pour tel, qu'il n'en pouvait plus douter lui-même.

La dernière fête qu'il donna ne contribua pas peu à soutenir la haute réputation qu'il s'était acquise. De grands vases d'albâtre, répandus dans les salles, les escaliers et les galeries de son palais, furent remplis de fleurs exotiques, dont le nom, la forme et le parfum étaient inconnus à la plupart de ceux qui les virent. Il avait eu soin de distribuer dans le bal une vingtaine de savants, chargés de servir de *ciceroni* aux ignorants, et de leur expliquer sans affectation l'usage et le prix des choses qu'ils admiraient. La façade et les cours de la villa étincelaient de lumières. Mais les jardins n'étaient éclairés que par le reflet des appartements. A mesure qu'on s'éloignait, on pouvait s'ensevelir dans une molle et mystérieuse obscurité, et se reposer du mouvement et du bruit au fond de ces ombrages où les sons de l'orchestre arrivaient doux et faibles, interrompus souvent par les bouffées d'un vent chargé de parfums. Des tapis de velours vert avaient été jetés et comme oubliés sur les gazons, afin qu'on pût s'y asseoir sans froisser son vêtement; et, dans quelques endroits, des sonnettes d'un timbre clair et faible étaient suspendues aux arbres, et, au moindre souffle de l'air, semaient le feuillage de notes incertaines ou d'accords sans suite, qu'on eût pu prendre pour les voix grêles des sylphes éveillés par le balancement des fleurs où ils s'étaient blottis.

Bambucci savait combien il est important, quand on veut réveiller la volupté dans les âmes énervées, d'éviter tout ce qui peut amener la fatigue des sens. Aussi, dans l'intérieur des salles, la lumière n'était point trop ardente pour les yeux délicats. L'harmonie était douce et sans éclats de cuivre. Les danses étaient lentes et rares. On ne permettait pas aux jeunes gens de former de nombreux quadrilles. Car, dans la conviction que l'homme ne sait ni ce qu'il veut ni ce qui lui convient, le philosophique Bambucci avait placé partout des chambellans qui réglaient la dose d'activité et de repos de chacun. Ces gens-là, observateurs habiles et sceptiques profonds, mettaient un frein à l'ardeur des uns pour qu'elle ne s'épuisât pas trop vite, gourmandaient la paresse des autres pour qu'elle ne fût pas trop lente à s'éveiller. Ils lisaient dans les regards l'approche de la satiété, et ils trouvaient moyen de la prévenir en vous faisant changer de lieu et d'amusement. Ils devinaient aussi, dans l'inquiétude de votre marche, dans la précipitation de vos mouvements, l'invasion ou le développement d'une passion; et, s'ils prévoyaient quelque résultat immédiatement scandaleux, ils savaient le prévenir, soit en vous enivrant, soit en vous improvisant une fable officieuse qui vous dégoûtait de vos poursuites. Mais s'ils voyaient en présence deux acteurs expérimentés dans l'intrigue, ils n'épargnaient rien pour engager et protéger des rapports qui pouvaient rendre les heures légères à des couples bien assortis.

Et d'ailleurs, rien de plus noble et de plus franc que les affaires de cœur qui se traitaient là. En homme de goût, Bambucci avait banni la politique, le jeu et la diplomatie de ses fêtes. Il trouvait que discuter les affaires de l'État, tramer des complots, se ruiner, ou conduire des négociations à travers les plaisirs du bal, c'étaient choses du plus mauvais ton.

Le joyeux Bambucci entendait bien mieux la vie. Il n'y avait pas de cri populaire, pas de murmure subalterne qui parvînt à son oreille, quand il était en train de s'amuser, le bon prince! Tout conseiller farouche, tout penseur de mauvais augure, était banni de ses divertissements. Il n'y voulait que des gens aimables, des hommes d'art, comme on dit aujourd'hui, des femmes à la mode, des complaisants, beaucoup de personnes jeunes, quelques femmes laides, seulement pour faire ressortir les belles, et des êtres ridicules, juste ce qu'il en fallait pour divertir le reste de la société.

La majeure partie des convives appartenait donc à cet âge où il y a encore des illusions, et à ces classes intermédiaires qui ont assez de goût pour applaudir et pas assez de richesse pour dédaigner. C'était le chœur dans l'opéra, c'était une partie du spectacle, une partie nécessaire comme les décors et le souper. Ils ne s'en doutaient pas, ces bons citoyens; mais ils remplissaient dans les salons de Bambucci le rôle de figurants. Ils avaient bien, en qualité d'acteurs, les profits de la fête, c'est-à-dire le plaisir; mais ils n'en avaient pas l'honneur. L'honneur était réservé à un petit nombre, à un certain groupe d'épicuriens choisis que le prince avait à cœur d'éblouir et de charmer. Ceux-là étaient vraiment les invités, les juges, les amis qu'on traitait; cette foule bruyante et parée qu'on faisait passer sous leurs yeux s'y évertuait de son mieux, en croyant n'agir là que pour son compte; admirable discernement du prince de Bambucci!

Ces personnes de distinction étaient, pour la plupart, aptes à rivaliser de luxe et de génie avec l'amphitryon. Bambucci savait bien qu'il n'avait pas affaire à des enfants: aussi tenait-il à honneur suprême de les vaincre en inventions et en délicatesses de tout genre. Si l'on avait servi dans des vases de vermeil chez le marquis Panorio, Bambucci étalait sur les tables une vaisselle d'or pur. Si le juif Pandolfi avait montré sa femme couronnée de diamants, Bambucci mettait des diamants jusque sur les souliers de sa maîtresse. Si l'habit des pages du duc Almiri était brodé en or, celui des valets de pied de la maison de Bambucci était brodé de perles fines. Digne et touchante émulation entre les souverains éclairés de nations intelligentes!

Il ne faut pas s'abuser. La tâche entreprise par le prince n'était pas facile : c'était une chose grave. Il y avait rêvé plus d'une nuit avant de la tenter. Il fallait d'abord surpasser, en dépense d'argent et d'esprit, tous ces rivaux dignes de lui. Et puis il fallait réussir à les enivrer tellement de plaisir, qu'oubliant leur orgueil blessé dans la défaite, ils eussent la bonne foi de l'avouer. Eh bien! cette entreprise immense n'étonna point l'imagination gigantesque de Bambucci; il s'y jeta, sûr de la victoire, plein de confiance dans ses ressources et dans l'assistance du ciel, à qui il avait fait demander neuf jours à l'avance, par l'organe de son chapelain, qu'il ne tombât pas de pluie durant cette nuit mémorable.

Parmi ces hautes sommités à qui toute la province était servie en collation, l'étrangère Lélia occupait le premier rang. Comme elle avait beaucoup d'argent, elle avait toujours un peu de famille et beaucoup de considération là où elle se trouvait. Connue par sa beauté, ses dépenses et la singularité de son caractère, elle était l'objet des plus ingénieuses attentions du prince et de ses favoris.

Elle fut introduite d'abord dans un des salons éblouissants qui n'étaient que le premier degré de l'éclat progressif réservé à ses yeux. Les affidés de Bambucci étaient chargés d'y arrêter adroitement les nouveaux arrivés et d'entretenir leur intérêt pendant un temps convenable. Or, il se trouva que le jeune prince grec Paolaggi entrait en même temps que Lélia, et que les chambellans n'imaginèrent rien de mieux pour les occuper que de mettre en présence l'une de l'autre ces deux éminences sociales, au milieu d'un peuple de riches et de nobles de moindre étage, destiné à remplir les interstices des colonnes et les vides du pavé de mosaïque.

Ce prince grec avait bien le plus beau profil que jamais sculpture antique ait reproduit. Il était bronzé comme Othello, car il y avait du sang more dans sa famille, et ses yeux noirs brillaient d'un éclat sauvage; sa taille était élancée comme le palmier oriental. Il y avait en lui du cèdre, du cheval arabe, du Bédouin et de la gazelle. Toutes les femmes en étaient folles.

Il s'approcha gracieusement de Lélia, et lui baisa la main, quoiqu'il la vît pour la première fois. C'était un homme qui avait des manières à lui; les femmes lui pardonnaient beaucoup d'originalités, eu égard à l'ardeur du sang asiatique qui coulait dans ses veines.

Il lui parla peu, mais d'une voix si harmonieuse et d'un style si poétique, avec des regards si pénétrants et un front si inspiré, que Lélia s'arrêta cinq minutes à l'observer comme un prodige; puis elle pensa à autre chose.

Quand le comte Ascanio entra, les chambellans firent chercher Bambucci. Ascanio était le plus heureux des hommes; rien ne le choquait, tout le monde l'aimait, il aimait tout le monde. Lélia, qui savait le secret de sa philanthropie, ne le voyait qu'avec horreur. Dès qu'elle l'aperçut, son front se chargea d'un nuage si sombre, que les chambellans épouvantés eurent recours au patron lui-même pour le dissiper.

— Est-ce là ce qui vous embarrasse? leur dit Bambucci à voix basse en jetant son regard d'aigle sur Lélia. Vous ne voyez pas que le plus aimable des hommes est insupportable à la plus atrabilaire des femmes? Où serait le mérite, où serait le génie, où serait la grandeur de Lélia, si Ascanio réussissait à avoir raison? S'il parvenait à lui prouver que tout va bien dans le monde, à quoi passerait-elle son temps? Sachez donc, maladroits, combien il est heureux pour certains esprits que le monde soit plein de travers et de vices. Et dépêchez-vous de débarrasser Lélia de cet épicurien charmant, car il ne comprend pas qu'il vaudrait mieux tuer Lélia que de la consoler.

Les chambellans allèrent doucement prier Ascanio de vouloir bien chasser la mélancolie qui se répandait sur le beau front de Paolaggi. Ascanio, convaincu qu'il allait devenir utile, commença à triompher. C'était un bonhomme féroce, qui ne vivait que du supplice des autres; il passait sa vie à leur prouver qu'ils étaient heureux, afin de ne pas leur accorder d'intérêt, et, quand il leur avait ôté la douceur de se croire intéressants, ils le haïssaient plus que s'il les eût décapités.

Bambucci offrit son bras à Lélia, et la conduisit dans le salon égyptien. Elle en admira la décoration, critiqua poliment quelques détails de style, et finit pourtant par combler de joie le savant Bambucci en lui déclarant qu'elle n'avait rien vu de mieux. En ce moment Paolaggi, qui s'était débarrassé d'Ascanio, *l'homme heureux*, reparut auprès de Lélia. Il avait revêtu un costume des temps anciens. Appuyé contre un sphinx de jaspe, il était le plus remarquable accident du tableau, et Lélia ne put le voir sans éprouver le même sentiment d'admiration que lui eût inspiré une belle statue ou un beau site.

Comme elle faisait naïvement part de ses impressions à Bambucci, celui-ci se rengorgea comme un père

à qui l'on vante son fils. Ce n'est pas qu'il eût la moindre affection pour le prince grec; mais le jeune prince était beau, paré, d'un grand effet dans la salle égyptienne : Bambucci le considérait comme un meuble précieux qu'il aurait loué pour la soirée.

Alors il se mit à faire valoir son prince grec. Mais comme, en dépit de la supériorité la mieux établie, il est bien difficile de se préserver d'inadvertance dans le tumulte d'une fête dont on a tout le soin, il regarda involontairement la statue d'Osiris, et dès lors deux idées analogues venant à se croiser malheureusement dans son cerveau, il lui fut impossible de les séparer.

— Oui, dit-il, c'est une belle statue... Je veux dire que c'est un homme distingué. Il parle le chinois comme le français, et le français comme l'arabe. Les cornalines que vous voyez à ses oreilles sont d'une valeur inestimable, de même que les malachites incrustées sur les pieds... Et puis c'est une tête de feu, un cerveau sur lequel le soleil a laissé tomber son influence dévorante... C'est une tête dont personne n'a de copie, et que j'ai payée mille écus à un de ces voleurs anglais qui explorent l'Égypte... Avez-vous lu son poëme à Délia et ses sonnets à Zamora dans la manière de Pétrarque?... Je ne saurais assurer que le corps soit absolument identique, mais le jaspe en est si semblable et les proportions s'accordent si bien...

Quand Bambucci s'aperçut de son imbroglio, il resta court. Mais en tournant la tête avec effroi vers Lélia, il reprit courage en voyant qu'elle ne l'écoutait pas.

## XXXIV

### PULCHÉRIE.

Tout le monde se pressait vers le salon moresque, et les maîtres de cérémonies ne pouvaient contenir le désordre. Un jeune seigneur prétendait avoir reconnu, sous un domino bleu-ciel, la Zinzolina, la plus célèbre courtisane du monde, qui depuis un an avait disparu mystérieusement du pays. Chacun voulait s'assurer de l'événement : ceux qui n'avaient pas connu la Zinzolina tenaient à honneur de voir cette femme si vantée; ceux qui l'avaient vue voulaient la revoir. Mais le domino bleu, souple et insaisissable fantôme, disparaissait adroitement au milieu de la foule pour reparaître dans une autre salle où la foule le poursuivait encore. Quiconque avait un domino bleu-ciel était assidûment suivi et interrogé, et, lorsque le fugitif était signalé, un cri d'émotion retentissait dans tout le palais. Mais il s'échappait avant qu'on eût pu constater l'existence de la Zinzolina sous ce flottant capuchon de satin et sous ce masque de velours. Il finit par gagner les jardins. Alors la foule s'élança dans les jardins; le tumulte fut immense; on se répandit dans les bosquets. Les amants en profitèrent pour échapper à l'œil des jaloux. L'orchestre joua dans les murailles vides et sonores. Des femmes laides ou jalouses prirent des dominos bleu-ciel pour trouver des amants ou pour éprouver les leurs. Ce fut un grand bruit, une grande risée, une grande anxiété.

—Laissez-les faire, disait Bambucci à ses chambellans essoufflés. Ils s'amusent eux-mêmes : eh bien ! tant mieux pour vous, reposez-vous.

Cet instant de folie et de curiosité avait donné aux physionomies quelque chose d'âpre et d'obstiné qui n'est pas dans les habitudes de la nature civilisée. Lélia, qui croyait épier si attentivement les moindres oscillations de la vie sur ce monde agonisant; Lélia, qui consultait à chaque instant le pouls du moribond, et s'étonnait de le trouver parfois si vigoureux et tout aussitôt si faible, remarqua je ne sais quoi d'étrange dans la disposition des esprits durant cette nuit-là; et, perdue, oubliée dans la foule, elle aussi se mit à parcourir les jardins pour observer de près les accidents physiologiques sur ce cadavre de société qui râle et qui chante, et qui, comme une vieille coquette, se farde jusque sur son lit de mort.

Après avoir marché longtemps, traversé beaucoup de groupes échevelés, et passé au milieu d'une joie fébrile et sans charme, elle s'assit fatiguée dans un lieu retiré qu'ombrageaient des thuyas de la Chine. Lélia se sentit oppressée. Elle regarda le ciel : les étoiles brillaient au-dessus de sa tête; mais vers l'horizon elles étaient cachées sous un épais bandeau de nuages. Lélia souffrait. Enfin elle vit une pâle clarté glisser sur les arbres : c'était un éclair; et elle s'expliqua le malaise qu'elle éprouvait, car l'orage lui causait toujours un mal physique, une inquiétude nerveuse, une irritation cérébrale, je ne sais quoi enfin que toutes les femmes, sinon tous les hommes, ont ressenti.

Alors il lui prit un de ces désespoirs soudains qui s'emparent de nous souvent sans motif apparent, mais qui sont toujours l'effet d'un mal intérieur longtemps couvé dans le silence de l'esprit. L'ennui, l'horrible ennui la prit à la gorge. Elle se sentit si découragée, si mal placée dans la vie, qu'elle se laissa tomber sur l'herbe, et s'abandonna à ces pleurs puérils qui sont l'affreuse expression d'un abandon complet de la force et de l'orgueil humain. Lélia était plus forte en apparence qu'aucune créature de son sexe. Jamais, depuis qu'elle était Lélia, personne n'avait surpris les secrets de son âme sur son impassible visage; jamais on n'avait vu couler une larme de souffrance ou d'attendrissement sur sa joue sans couleur et sans pli.

Elle avait horreur de la pitié d'autrui, et, dans ses plus grandes détresses, elle conservait l'instinct de s'y dérober. Elle cacha donc sa tête dans son manteau

de velours; et loin du monde, loin de la lumière, blottie dans les hautes herbes d'un coin abandonné du jardin, elle répandit sa souffrance en larmes vaines et lâches. Il y avait quelque chose d'effrayant dans la douleur de cette femme si belle et si parée, gisante là, roulée sur elle-même, languissante et terrible dans sa douleur, comme une lionne blessée qui voit saigner sa plaie et la lèche en rugissant.

Tout à coup une main se posa sur son bras nu, une main chaude et humide comme l'haleine de cette nuit d'orage. Elle tressaillit; et honteuse, irritée d'être surprise dans cet instant de faiblesse où nul ne l'avait jamais vue, elle bondit par une soudaine réaction de courage, et se dressa de toute sa hauteur devant le téméraire. C'était le domino bleu du bal, la courtisane Zinzolina.

Lélia jeta un grand cri: puis, cherchant dans sa voix le ton le plus sévère, elle dit :

— Je vous ai reconnue, vous êtes ma sœur...

— Et si j'ôte mon masque, Lélia, répondit la courtisane, vous aussi, ne crierez-vous pas : Honte et infamie sur toi?

— Ah! je reconnais aussi votre voix, reprit Lélia! Vous êtes Pulchérie...

— Je suis votre sœur, dit la courtisane en se démasquant, la fille de votre père et de votre mère. N'avez-vous pas un mot d'affection pour elle ?

— O ma sœur toujours belle! dit Lélia, sauvez-moi, sauvez-moi de la vie, sauvez-moi du désespoir; apportez-moi de la tendresse, dites-moi que vous m'aimez, que vous vous souvenez de nos beaux jours, que vous êtes ma famille, mon sang, mon seul bien sur la terre!

Elles s'embrassèrent en pleurant toutes deux. Pulchérie était passionnée dans sa joie, Lélia était triste dans la sienne; elles se regardaient avec des yeux humides et se touchaient avec des mains étonnées. Elles ne revenaient pas de se trouver encore belles, de s'admirer, de s'aimer, et, différentes comme elles étaient, de se reconnaitre.

Lélia se souvint tout à coup que sa sœur était souillée. Ce qu'elle eût pardonné à toute autre créature humaine la faisait rougir dans la personne de sa sœur; c'était un reste involontaire de cette insurmontable puissance de la vanité sociale qui s'appelle l'honneur.

Elle laissa tomber ses mains qu'elle avait mises dans celles de Pulchérie, et resta immobile, anéantie par je ne sais quel nouveau découragement, pâle, le corps plié en deux et le regard attaché sur la sombre verdure où s'éteignait le reflet des éclairs.

Pulchérie s'effraya de cette attitude morne et du sourire amer et glacé qui errait sur ses lèvres. Oubliant la dégradation à laquelle le monde l'avait condamnée, elle eut pitié de Lélia, tant la douleur rétablit l'égalité entre les existences.

— C'est donc ainsi que vous êtes! lui dit-elle avec douceur et du ton dont une mère consolerait son enfant affligé. J'ai passé de longues années loin de ma sœur, et, quand je la retrouve, c'est à terre, comme un vêtement usé dont personne ne veut plus, étouffant ses cris avec les tresses de ses cheveux et déchirant son sein avec ses ongles! Vous étiez ainsi quand je vous ai surprise, Lélia; et maintenant vous voilà pire encore, car vous pleuriez, et vous semblez morte; vous viviez par la souffrance, et voilà que vous ne vivez plus par rien. Voilà où vous en êtes, Lélia! O mon Dieu! à quoi vous ont servi tous ces dons brillants qui vous rendaient si fière? Où vous a conduite ce chemin que vous aviez pris avec tant d'espoir et de confiance? Dans quel abîme de malheur êtes-vous tombée, vous qui prétendiez mettre vos pieds sur nos têtes? Jérusalem, Jérusalem, je vous le disais bien, que l'orgueil vous perdrait!

— L'orgueil! dit Lélia, qui se sentit blessée dans la partie la plus irritable de son âme. Il te sied bien de parler de cela, pauvre égarée! Laquelle s'est perdue le plus avant dans ce désert, de vous ou de moi?

— Je ne sais pas, Lélia, dit Pulchérie avec tristesse. J'ai bien marché dans cette vie, je suis encore jeune, encore belle, j'ai bien souffert, mais je ne suis pas encore lasse, je n'ai pas encore dit : Mon Dieu, c'est assez! Au lieu que toi, Lelia...

— Vous avez raison, dit Lélia avec abattement, moi, j'ai tout épuisé...

— Tout, sauf le plaisir! dit la courtisane, en riant d'un rire de bacchante qui la changea tout à coup de la tête aux pieds.

Lélia tressaillit et recula involontairement; puis se rapprochant avec vivacité, elle prit le bras de sa sœur.

— Et vous, ma sœur, s'écria-t-elle, vous l'avez donc goûté, le plaisir? Vous ne l'avez donc pas épuisé? Vous êtes donc toujours femme et vivante? Allons, donnez-moi votre secret, donnez-moi de votre bonheur, puisque vous en avez!

— Je n'ai pas de bonheur, répondit Pulchérie. Je n'en ai pas cherché. Je n'ai pas, comme vous, vécu de déceptions. Je n'ai pas demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait me donner. J'ai réduit toutes mes ambitions à savoir jouir de ce qui est. J'ai mis ma vertu à ne pas le dédaigner, ma sagesse à ne pas désirer au delà. Anacréon a écrit ma liturgie. J'ai pris l'antiquité pour modèle, et pour divinités les déesses nues de la Grèce. Je supporte les maux de la civilisation exagérée où nous sommes arrivés. Mais j'ai, pour me préserver du désespoir, la religion du plaisir... O Lélia! comme vous me regardez, comme vous m'écoutez avidement! Je ne vous fais donc plus horreur! Je ne suis donc plus la stupide et vile organisation dont vous vous êtes éloignée jadis avec tant de dégoût!

— Je ne t'ai jamais méprisée, ma sœur. Je te plaignais. A cette heure, je m'étonne seulement de n'avoir

pas à te plaindre. Oserais-je dire que je m'en réjouis?

— Hypocrites spiritualistes, dit Pulchérie, vous craignez toujours de sanctionner les joies que vous ne partagez pas! Oh! vous pleurez à présent! Vous baissez la tête, ma pauvre sœur! Vous voilà courbée et brisée sous le poids de cette destinée que vous avez choisie! A qui la faute? Puisse cette leçon vous être utile! Souvenez-vous de nos querelles, de nos luttes et de notre séparation; nous nous sommes mutuellement prédit notre perte!

— Helas! je vous ai prédit le mépris des hommes, Pulchérie, l'abandon, une horrible vieillesse... Je ne peux pas avoir encore raison; grâce au ciel, vous êtes toujours belle et jeune. Mais déjà n'avez-vous pas senti la honte vous brûler de son fer rouge? Toute cette foule avide et désœuvrée qui vous cherche dans cet instant pour assouvir une insolente curiosité, ne l'entendez-vous pas gronder comme une bête immonde? Ne sentez-vous pas sa chaude haleine qui vous poursuit et vous infecte? Écoutez, elle vous appelle, elle vous réclame comme sa proie; courtisane, vous lui appartenez! Oh! si elle vient jusqu'ici, ne dites pas que vous êtes ma sœur! Si elle allait nous confondre ensemble! Si elle osait mettre sur moi ses mains impures! Pauvre Pulchérie, voilà ton maître, voilà ton dieu, voilà ton amant! ce peuple, tout ce peuple! Tu as trouvé le plaisir dans ses embrassements; tu vois bien, ma pauvre sœur, que tu es plus vile que la poussière de ses pieds!

— Je le sais, dit la courtisane en passant sa main sur son front d'airain comme pour en chasser un nuage; mais moi, braver la honte, c'est ma vertu; c'est ma force, comme la vôtre est de l'éviter; c'est ma sagesse, vous dis-je, et elle me mène à mon but, elle surmonte des obstacles, elle survit à des angoisses toujours renaissantes, et, pour prix du combat, j'ai le plaisir. C'est mon rayon de soleil après l'orage, c'est l'île enchantée où la tempête me jette, et, si je suis avilie, du moins je ne suis pas ridicule. Être inutile, Lélia, c'est être ridicule; être ridicule, c'est pis que d'être infâme; ne servir à rien dans l'univers, c'est plus méprisable que de servir aux derniers usages.

— Peut-être! dit Lélia d'un air sombre.

— D'ailleurs, reprit la courtisane, qu'importe la honte à une âme vraiment forte? Savez-vous, Lélia, que cette puissance de l'opinion devant laquelle les âmes qu'on appelle honnêtes sont si serviles, savez-vous qu'il ne s'agit que d'être faible pour s'y soumettre, qu'il faut être fort pour lui résister? Appelez-vous vertu un calcul d'égoïsme si facile à faire et dans lequel tout vous encourage et vous récompense? Comparez-vous les travaux, les douleurs, les héroïsmes d'une mère de famille à ceux d'une prostituée? Quand toutes deux sont aux prises avec la vie, pensez-vous que celle-là mérite plus de gloire, qui a eu le moins de peine?

Mais quoi! Lélia, mes discours ne te font donc plus frémir comme autrefois? Tu ne me réponds rien? Ce silence est affreux. Lélia, tu n'es donc plus rien! Te voilà donc effacée comme un pli de l'onde, comme un nom écrit sur le sable? Ton noble sang ne se soulève plus aux hérésies de la débauche, aux impudences de la matière? Réveille-toi donc, Lélia, défends donc la vertu, si tu veux que je croie qu'il existe quelque chose qui s'appelle de ce nom!

— Parlez toujours, répondit Lélia d'un ton sinistre. Je vous écoute.

— Enfin, qu'est-ce que Dieu nous impose sur la terre? poursuivit Pulchérie. C'est de vivre, n'est-ce pas? Qu'est-ce que la société nous impose? C'est de ne pas voler. La société est ainsi faite, que beaucoup d'individus n'ont pas autre chose pour vivre qu'un métier autorisé par elle et par elle flétri d'un nom odieux, le vice. Savez-vous de quel acier il faut qu'une pauvre créature soit trempée pour vivre de cela? De combien d'affronts on cherche à lui faire payer les faiblesses qu'elle a surprises et les brutalités qu'elle a assouvies? Sous quelle montagne d'ignominies et d'injustices il faut qu'elle s'accoutume à dormir, à marcher, à être amante, courtisane et mère, trois conditions de la destinée de la femme auxquelles nulle femme n'échappe, soit qu'elle se vende par un marché de prostitution ou par un contrat de mariage? O ma sœur! combien les êtres déshonorés publiquement et injustement sont en droit de mépriser la foule qui les frappe de sa malédiction, après les avoir souillés de son amour! Vois-tu, s'il y a un ciel et un enfer, le ciel sera pour ceux qui auront le plus souffert et qui auront trouvé sur leur lit de douleur encore quelques sourires de joie, quelques bénédictions à envoyer vers Dieu; l'enfer pour ceux qui auront accaparé la plus belle part de l'existence et qui en auront méconnu le prix. La courtisane Zinzolina, au milieu des horreurs de la dégradation sociale, aura confessé sa foi en restant fidèle à la volupté; l'ascétique Lélia, au fond d'une vie austère et respectée, aura renié Dieu à toute heure en fermant ses yeux et son âme aux bienfaits de l'existence.

— Helas! vous m'accusez, Pulchérie, et vous ne savez pas s'il a dépendu de moi de faire un choix et de suivre un plan dans la vie. Savez-vous quel a été mon sort depuis que nous nous sommes séparées?

— J'ai su ce que le monde a dit de vous, répondit la courtisane; j'ai vu seulement que vous aviez une existence problématique comme femme. J'ai su que vous marchiez environnée de mystère et d'affectation poétique, et j'ai souri de pitié en songeant à cette hypocrite vertu qui consiste à tirer vanité de l'impuissance ou de la peur.

— Humiliez-moi, répondit Lélia; j'ai si peu de confiance en moi aujourd'hui, que je ne trouve rien pour me justifier; mais voulez-vous entendre le récit de

cette vie si aride et si pâle, et pourtant si longue et si amère? Vous me direz ensuite s'il peut y avoir un remède à de si anciennes douleurs, à de si profonds découragements.

— J'écoute, répondit Pulchérie en appuyant son bras rond et blanc sur le pied d'une nymphe de marbre qui se cachait souriante et maniérée dans les rameaux sombres. Parle, ma sœur, conte-moi les misères de ta destinée, et d'abord laisse-moi te dire que je les sais d'avance. Quand, pâle et mince comme une sylphide, tu marchais au fond de nos bois appuyée sur mon bras, attentive au vol des oiseaux, à la nuance des fleurs, au changeant aspect des nuées, insensible au regard des jeunes chasseurs qui passaient et nous suivaient de l'œil au travers des arbres, déjà je savais bien, Lélia, que ta jeunesse se consumerait à poursuivre de vains rêves et à dédaigner les seuls avantages de la vie. Te souviens-tu de ces promenades sans fin que nous faisions dans nos champs paternels, et de ces longues rêveries du soir, quand, appuyées toutes deux sur la rampe dorée de la terrasse, nous regardions, toi les étoiles blanches au front des collines, moi les cavaliers poudreux qui descendaient le sentier?

— Je me rappelle bien tout, répondit Lélia. Tu suivais d'un œil attentif tous ces voyageurs déjà effacés dans la brume du couchant. A peine pouvais-tu distinguer leurs vêtements et leur attitude; mais tu te prenais de prédilection ou de dédain pour chacun d'eux, selon qu'il descendait la colline avec audace ou précaution. Tu riais sans pitié du cavalier prudent qui mettait pied à terre pour traîner par la bride sa monture incertaine et paresseuse. Tu applaudissais de loin à celui qui, d'un pas ferme et soutenu, affrontait les dangers du versant rapide. Une fois je me souviens que je te repris sévèrement pour avoir, dans un transport d'admiration, agité ton mouchoir pour encourager un jeune fou qui se lançait impétueusement, et qui, deux ou trois fois, soutint vigoureusement son cheval près de rouler dans le ravin.

— Et pourtant il ne pouvait ni me voir ni m'entendre, reprit Pulchérie. Vous étiez indignée, vous ma sœur farouche, de l'intérêt que j'accordais à un homme; vous n'étiez sensible qu'aux insaisissables beautés de la nature, au son, à la couleur, jamais à la forme distincte et palpable. Un chant éloigné vous faisait verser des larmes. Mais, dès que le pâtre aux jambes nues paraissait au sommet de la colline, vous détourniez les yeux avec dégoût; vous cessiez d'écouter sa voix ou d'y prendre plaisir. En tout la réalité blessait vos perceptions trop vives et détruisait votre espoir trop exigeant. N'est-il pas vrai, Lélia?

— C'est vrai, ma sœur, nous ne nous ressemblions pas. Plus sage et plus heureuse que moi, vous ne viviez que pour jouir; plus ambitieuse et moins soumise à Dieu peut-être, je ne vivais que pour désirer. Vous souvient-il de ce jour d'été, si lourd et si chaud, où nous nous arrêtâmes au bord du ruisseau sous les cèdres de la vallée, dans cette retraite mystérieuse et sombre, où le bruissement de l'eau tombant de roche en roche se mêlait au triste chant des cigales? Nous nous étendîmes sur le gazon, et, tout en regardant le ciel ardent sur nos têtes au travers des arbres, il nous vint un lourd sommeil, une profonde insouciance. Nous nous éveillâmes dans les bras l'une de l'autre sans nous être senti dormir.

— Oh oui! dit Pulchérie, nous dormions paisiblement sur l'herbe moite et chaude. Les cèdres exhalaient leur exquise senteur de baume, et le vent de midi passait son aile brûlante sur nos fronts humides. Jusqu'alors, insouciante et rieuse, j'accueillais chaque jour de ma vie comme un bienfait nouveau. Quelquefois des sensations brusques et pénétrantes faisaient bouillonner mon sang. Une ardeur inconnue s'emparait de mon imagination; la nature m'apparaissait sous des couleurs plus étincelantes; la jeunesse palpitait plus vivace et plus riante dans mon sein; et, si je me regardais au miroir, je me trouvais dans ces instants-là plus vermeille et plus belle. Alors j'avais envie de m'embrasser dans cette glace qui me reflétait et qui m'inspirait un amour insensé. Puis je me prenais à rire, et je courais plus forte et plus légère dans l'herbe et dans les fleurs; car, pour moi, aucune chose ne se révélait au travers de la souffrance. Je ne me fatiguais pas comme vous à deviner; je trouvais parce que je ne cherchais pas.

Ce jour-là, heureuse et calme que j'étais, un rêve étrange, délirant, inouï, me révéla le mystère jusque-là impénétrable et jusque-là tranquillement respecté. O ma sœur! niez l'influence du ciel! niez la sainteté du plaisir! Vous eussiez dit, si cette extase vous eût été donnée, qu'un ange, envoyé vers vous du sein de Dieu, se chargeait de vous initier aux épreuves sacrées de la vie humaine. Moi, je rêvai tout simplement d'un homme aux cheveux noirs qui se penchait vers moi pour effleurer mes lèvres de ses lèvres chaudes et vermeilles: et je m'éveillai oppressée, palpitante, heureuse plus que je ne m'étais imaginé devoir l'être jamais. Je regardai autour de moi: le soleil semait ses reflets sur les profondeurs du bois; l'air était bon et suave, et les cèdres élevaient avec splendeur leurs grands rameaux digités, semblables à des bras immenses et à de longues mains tendues vers le ciel. Je vous regardai alors. O ma sœur, que vous étiez belle! Je ne vous avais jamais trouvée telle avant ce jour-là. Dans ma complaisante vanité de jeune fille, je me préférais à vous. Il me semblait que mes joues brillantes, que mes épaules arrondies, que mes cheveux dorés me faisaient plus belle que vous. Mais en cet instant le sens de la beauté se révélait à moi dans une autre créature. Je ne m'aimais plus seule: j'avais besoin de trouver hors de

moi un objet d'admiration et d'amour. Je me soulevai doucement, et je vous contemplai avec une singulière curiosité, avec un étrange plaisir. Vos épais cheveux noirs se collaient à votre front, et leurs boucles serrées se roulaient sur elles-mêmes comme si un sentiment de vie les eût crispées auprès de votre cou velouté d'ombre et de sueur. J'y passai mes doigts : il me sembla que vos cheveux me les serraient et m'attiraient vers vous. Votre chemise blanche et fine, serrée sur votre sein, faisait paraître votre peau hâlée par le soleil plus brune encore qu'à l'ordinaire ; et vos longues paupières, appesanties par le sommeil, se dessinaient sur vos joues alors animées d'un ton plus solide qu'aujourd'hui. Oh ! vous étiez belle, Lélia ! mais belle autrement que moi, et cela me troublait étrangement. Vos bras, plus maigres que les miens, étaient couverts d'un imperceptible duvet noir que les soins du luxe ont fait depuis disparaître. Vos pieds, si parfaitement beaux, baignaient dans le ruisseau, et de longues veines bleues s'y dessinaient. Votre respiration soulevait votre poitrine avec une régularité qui semblait annoncer le calme et la force ; et dans tous vos traits, dans votre attitude, dans vos formes plus arrêtées que les miennes, dans la teinte plus sombre de votre peau, surtout dans cette expression fière et froide de votre visage endormi, il y avait je ne sais quoi de masculin et de fort qui m'empêchait presque de vous reconnaître. Je trouvais que vous ressembliez à ce bel enfant aux cheveux noirs dont je venais de rêver, et je baisai votre bras en tremblant. Alors vous ouvrîtes les yeux, et votre regard me pénétra d'une honte inconnue ; je me détournai comme si j'avais fait une action coupable. Pourtant, Lélia, aucune pensée impure ne s'était même présentée à mon esprit. Comment cela serait-il arrivé ? Je ne savais rien. Je recevais de la nature et de Dieu, mon créateur et mon maître, ma première leçon d'amour, ma première sensation de désir... Votre regard était moqueur et sévère. C'était bien ainsi que je l'avais toujours rencontré. Mais il ne m'avait jamais intimidé comme en cet instant... Est-ce que vous ne vous souvenez pas de mon trouble et de ma rougeur ?

— Je me souviens même d'un mot que je ne pus m'expliquer, répondit Lélia. Vous me fîtes pencher sur l'eau, et vous me dîtes : « Regarde-toi, ma sœur : ne te trouves-tu pas belle ? » Je vous répondis que je l'étais moins que vous. « Oh ! tu l'es bien davantage, reprîtes-vous. Tu ressembles à un homme. »

— Et cela vous fit hausser les épaules de mépris, reprit Pulchérie.

— Et je ne devinai pas, répondit Lélia, qu'une destinée venait de s'accomplir pour vous, tandis que pour moi aucune destinée ne devait jamais s'accomplir.

— Commencez votre histoire, dit Pulchérie. Les bruits de la fête se sont éloignés ; j'entends l'orchestre qui reprend l'air interrompu ; on vous oublie ; on renonce à me chercher : nous pouvons être libres quelque temps. Parlez. »

# TROISIÈME PARTIE.

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
Puisqu'il faut qu'ici-bas tout songe ait son réveil,
Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil ?

ALFRED DE MUSSET.

## XXXV

« Je ne vous raconterai pas des faits circonstanciés et précis, dit Lélia. Tout ce qui a composé ma vie serait aussi long à dire que ma vie a duré de jours. Mais je vous dirai l'histoire d'un cœur malheureux, égaré par une vaine richesse de facultés, flétri avant d'avoir vécu, usé par l'espérance, et rendu impuissant par trop de puissance peut-être !

— Et c'est ce qui vous rend déplorablement vul-

gaire, Lélia, reprit la courtisane impitoyable dans son bon sens grossier. C'est ce qui vous fait ressembler à tous les poëtes que j'ai lus. Car je lis les poëtes; je les lis pour me réconcilier avec la vie qu'ils peignent de couleurs si fausses, et qui a le tort d'être trop bonne pour eux. Je les lis pour savoir de quelles idées prétentieuses et scandaleusement erronées il faut se préserver pour être sage. Je les lis pour prendre d'eux ce qui est utile, et rejeter ce qui est mauvais, c'est-à-dire pour m'emparer de ce luxe d'expression qui est devenu la langue usuelle du siècle, et pour me préserver d'en habiller les sottises qu'ils professent. Vous auriez dû vous en tenir là. Vous auriez dû, ma Lélia, faire servir la fécondité de votre cerveau à poétiser les choses pour les mieux apprécier. Vous auriez dû appliquer votre supériorité d'organisation à jouir et non à nier; car alors à quoi vous sert la lumière?

— Et vous avez raison, cruelle, dit Lélia avec amertume. Ne sais-je pas tout cela? Eh bien! c'est mon travers, c'est mon mal, c'est ma fatalité que vous signalez, et vous me raillez quand je viens me plaindre à vous! Je m'humilie et m'afflige d'être un type si trivial et si commun de la souffrance de toute une génération maladive et faible, et vous me répondez par le mépris! Est-ce ainsi que vous me consolez?

— Pardonne, *meschina!* dit l'insouciante Pulchérie en souriant, et continue.

Lélia reprit:

« Si Dieu m'a créée dans un jour de colère ou d'apathie, dans un sentiment d'indifférence ou de haine pour les œuvres de ses mains, c'est ce que je ne sais point. Il est des instants où je me hais assez pour m'imaginer être la plus savante et la plus affreuse combinaison d'une volonté infernale. Il en est d'autres où je me méprise au point de me regarder comme une production inerte engendrée par le hasard et la matière. La faute de ma misère, je ne sais à qui l'imputer; et, dans les âcres révoltes de mon esprit, ma plus grande souffrance est toujours de craindre l'absence d'un Dieu que je puisse insulter. Je le cherche alors sur la terre, et dans les cieux, et dans l'enfer, c'est-à-dire dans mon cœur. Je le cherche, parce que je voudrais l'étreindre, le maudire et le terrasser. Ce qui m'indigne et m'irrite contre lui, c'est qu'il m'ait donné tant de vigueur pour le combattre, et qu'il se tienne si loin de moi; c'est qu'il m'ait départi la gigantesque puissance de m'attaquer à lui, et qu'il se tienne là-bas ou là-haut, je ne sais où, assis dans sa gloire et dans sa surdité, au-dessus de tous les efforts de ma pensée.

« J'étais pourtant née en apparence sous d'heureux auspices. Mon front était bien conformé; mon œil s'annonçait noir et impénétrable comme doit être tout œil de femme libre et fière; mon sang circulait bien, et nulle infirme disgrâce ne me frappant d'une injuste et flétrissante malédiction. Mon enfance est riche de souvenirs et d'impressions d'une inexprimable poésie. Il me semble que les anges m'ont bercée dans leurs bras, et que de magiques apparitions m'ont gâté la nature réelle avant qu'à mes yeux se fût révélé le sens de la vue.

« Et comme la beauté se développait en moi, tout me souriait, hommes et choses. Tout devenait amour et poésie autour de moi, et dans mon sein chaque jour faisait éclore la puissance d'aimer et celle d'admirer.

« Cette puissance était si grande, si précieuse et si bonne, je la sentais émaner de moi comme un parfum si suave et si enivrant, que je la cultivai avec amour. Loin de me méfier d'elle et de ménager sa sève pour jouir plus longtemps de ses fruits, je l'excitai, je la développai, je lui donnai cours par tous les moyens possibles. Imprudente et malheureuse que j'étais!

« Je l'exhalais alors par tous les pores, je la répandais comme une inépuisable source de vie sur toutes choses. Le moindre objet d'estime, le moindre sujet d'amusement, m'inspiraient l'enthousiasme et l'ivresse. Un poëte était un dieu pour moi, la terre était ma mère, et les étoiles mes sœurs. Je bénissais le ciel à genoux pour une fleur éclose sur ma fenêtre, pour un chant d'oiseau envoyé à mon réveil. Mes admirations étaient des extases, mon bien-être le délire.

« Ainsi agrandissant de jour en jour ma puissance, excitant ma sensibilité, et la répandant sans mesure au-dessus et au-dessous de moi, j'allais jetant toute ma pensée, toute ma force dans le vide de cet univers insaisissable qui me renvoyait toutes mes sensations émoussées: la faculté de voir, éblouie par le soleil, celle de désirer, fatiguée par l'aspect de la mer et le vague des horizons, et celle de croire, ébranlée par l'algèbre mystérieuse des étoiles et le mutisme de toutes ces choses après lesquelles s'égarait mon âme; de sorte que j'arrivai dès l'adolescence à cette plénitude de facultés qui ne peut aller au delà sans briser l'enveloppe mortelle.

« Alors un homme vint, et je l'aimai. Je l'aimai du même amour dont j'avais aimé Dieu et les cieux, et le soleil et la mer. Seulement je cessai d'aimer ces choses, et je reportai sur lui l'enthousiasme que j'avais eu pour les autres œuvres de la Divinité.

« Vous avez raison de dire que la poésie a perdu l'esprit de l'homme; elle a désolé le monde réel, si froid, si pauvre, si déplorable au prix des doux rêves qu'elle enfante. Enivrée de ses folles promesses, bercée de ses douces moqueries, je n'ai jamais pu me résigner à la vie positive. La poésie m'avait créé d'autres facultés, immenses, magnifiques, et que rien sur la terre ne devait assouvir. La réalité a trouvé mon âme trop vaste pour y être contenue un instant. Chaque jour devait marquer la ruine de ma destinée devant mon orgueil, la ruine de mon orgueil déso-

devant ses propres triomphes. Ce fut une lutte puissante et une victoire misérable; car, à force de mépriser tout ce qui est, je conçus le mépris de moi-même, sotte et vaine créature, qui ne savais jouir de rien à force de vouloir jouir splendidement de toutes choses.

« Oui, ce fut un grand et rude combat, car en nous enivrant la poésie ne nous dit pas qu'elle nous trompe. Elle se fait belle, simple, austère comme la vérité. Elle prend mille faces diverses, elle se fait homme et ange, elle se fait Dieu; on s'attache à cette ombre, on la poursuit, on l'embrasse, on se prosterne devant elle, on croit avoir trouvé Dieu et conquis la terre promise; mais, hélas! sa fugitive parure tombe en lambeaux sous l'œil de l'analyse, et l'humaine misère n'a plus un haillon pour se couvrir. Oh! alors l'homme pleure et blasphème. Il insulte le ciel, il demande raison de ses mécomptes, il se croit volé, il se couche et veut mourir.

« Et en effet, pourquoi Dieu le trompe-t-il à ce point? Quelle gloire peut trouver le fort à leurrer le faible? Car toute poésie émane du ciel et n'est que le sentiment instinctif d'une Divinité présente à nos destinées; le matérialisme détruit la poésie, il réduit tout aux simples proportions de la réalité. Il ne construit l'univers qu'avec des combinaisons, la foi religieuse le peuple de fantômes. La Divinité derrière ses voiles impénétrables se rit-elle donc même de notre culte et des créations angéliques dont notre cerveau maladif l'environne? Hélas! tout ceci est sombre et décourageant.

— C'est qu'il ne faudrait ni rêver, ni prier, dit Pulchérie; il faudrait se contenter de vivre, accepter naïvement la croyance à un Dieu bon : cela suffirait à l'homme s'il avait moins de vanité. Mais l'homme veut examiner ce Dieu et reviser ses œuvres; il veut le connaître, l'interroger, le rendre propice à ses besoins, responsable de ses souffrances; il veut traiter d'égal à égal avec lui. C'est votre orgueil qui inventa la poésie et qui plaça entre la terre et le ciel tant de rêves décevants. Dieu n'est pas l'auteur de vos misères...

— Orgueil, confiance, reprit Lélia, ce sont deux mots différents pour exprimer la même idée; ce sont deux manières diverses d'envisager le même sentiment. De quelque nom que vous l'appeliez, il est le complément de notre organisation, et comme la clef de voûte de notre architecture intellectuelle. C'est Dieu qui a couronné son œuvre de cette pensée vague, douloureuse, mais infinie et sublime; c'est la condition d'inquiétude et de malaise qu'il nous a imposée en nous élevant au-dessus des autres créatures animées. — Vous surpasserez la force du chameau, l'habileté du castor, nous a-t-il dit; mais vous ne serez jamais satisfaits de vos œuvres, et au-dessus de votre Éden terrestre vous chercherez toujours la flottante promesse d'un séjour meilleur. Allez, vous vous partagerez la terre, mais vous désirerez le ciel; vous serez puissants, mais vous souffrirez.

— Eh bien! s'il en est ainsi, dit Pulchérie, souffrez en silence, priez à genoux, attendez le ciel, mais résignez-vous devant les maux de la vie. Ressentir la souffrance imposée par le Créateur, ce n'est pas là toute la tâche de l'homme : il s'agit de l'accepter. Crier sans cesse et maudire le joug, ce n'est pas le porter. Vous savez bien qu'il ne suffit pas de trouver le calice amer, il faut encore le boire jusqu'à la lie. Vous n'avez qu'une chance de grandeur sur la terre, et vous la méprisez : c'est celle de vous soumettre, et vous ne vous soumettez jamais. A force de frapper impérieusement au séjour des anges, ne craignez-vous pas de vous le rendre inaccessible?

— Vous avez raison, ma sœur, vous parlez comme Trenmor. Amoureuse de la vie, vous êtes au même point de soumission que cet homme détaché de la vie. Vous avez dans le désordre le même calme que lui dans la vertu. Mais moi, qui n'ai ni vertus ni vices, je ne sais comment faire pour supporter l'ennui d'exister. Hélas! il vous est facile de prescrire la patience! Si vous étiez, comme moi, placée entre ceux qui vivent encore et ceux qui ne vivent plus, vous seriez, comme moi, agitée d'une sombre colère, et tourmentée d'un insatiable désir d'être quelque chose, de commencer la vie, ou d'en finir avec elle...

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous aviez aimé? Aimer, c'est vivre à deux.

— Ne sachant à quoi dépenser la puissance de mon âme, je la prosternai au pied d'une idole créée par mon culte; car c'était un homme semblable aux autres, et, quand je fus lasse de me prosterner, je brisai le piédestal et je le vis réduit à sa véritable taille. Mais je l'avais placé si haut, dans mes pompeuses adorations, qu'il m'avait paru grand comme Dieu.

« Ce fut là ma plus déplorable erreur; et voyez quelle destinée misérable est la mienne! Je fus réduite à la regretter, dès que je l'eus perdue. C'est qu'hélas! je n'eus plus rien à mettre à la place. Tout me parut petit près de ce colosse imaginaire. L'amitié me sembla froide, la religion menteuse, et la poésie était morte avec l'amour.

« Avec ma chimère j'avais été aussi heureuse qu'il est permis de l'être aux caractères de ma trempe. Je jouissais du robuste essor de mes facultés, l'enivrement de l'erreur me jetait dans des extases vraiment divines; je me plongeais à outrance dans cette destinée cuisante et terrible qui devait m'engloutir après m'avoir brisée. C'était un état inexprimable de douleur et de joie, de désespoir et d'énergie. Mon âme orageuse se plaisait à ce ballottement funeste qui l'usait sans fruit et sans retour. Le calme lui faisait peur, le repos l'irritait. Il lui fallait des obstacles, des fatigues, des jalousies dévorantes à concentrer, des ingratitudes cruelles à pardonner, de grands travaux à poursuivre, de grandes

infortunes à supporter. C'était une carrière, c'était une gloire. Homme, j'eusse aimé les combats, l'odeur du sang, les étreintes du danger; peut-être l'ambition de régner par l'intelligence, de dominer les autres hommes par des paroles puissantes, m'eût-elle souri aux jours de ma jeunesse. Femme, je n'avais qu'une destinée noble sur la terre, c'était d'aimer. J'aimai *vaillamment;* je subis tous les maux de la passion aveugle et dévouée aux prises avec la vie sociale et l'égoïsme réel du cœur humain; je résistai durant de longues années à tout ce qui devait l'éteindre ou la refroidir. A présent, je supporte sans amertume les reproches des hommes, et j'écoute en souriant l'accusation d'insensibilité dont ils chargent ma tête. Je sais, et Dieu le sait bien aussi, que j'ai accompli ma tâche, que j'ai fourni ma part de fatigues et d'angoisses au grand abîme de colère où tombent sans cesse les larmes des hommes sans pouvoir le combler. Je sais que j'ai fait l'emploi de ma force par le dévouement, que j'ai abjuré ma fierté, effacé mon existence derrière une autre existence. Oui, mon Dieu, vous le savez, vous m'avez brisée sous votre sceptre, et je suis tombée dans la poussière. J'ai dépouillé cet orgueil jadis si altier, aujourd'hui si amer; je l'ai dépouillé longtemps devant l'être que vous avez offert à mon culte fatal. J'ai bien travaillé, ô mon Dieu; j'ai bien dévoré mon mal dans le silence. Quand donc me ferez-vous entrer dans le repos?

— Tu te vantes, Lélia; tu as travaillé en pure perte, et je ne m'en étonne pas. Tu as voulu faire de l'amour autre chose que ce que Dieu lui a permis d'être ici-bas. Si je comprends bien ton infortune, tu as aimé de toute la puissance de ton être, et tu as été mal aimée. Quelle erreur était la tienne! Ne savais-tu pas que l'homme est brutal et la femme mobile? Ces deux êtres si semblables et si dissemblables sont faits de telle sorte, qu'il y a toujours entre eux de la haine, même dans l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Le premier sentiment qui succède à leurs étreintes, c'est le dégoût et la tristesse. C'est une loi d'en haut, contre laquelle vous vous révolterez en vain. L'union de l'homme et de la femme devait être passagère dans les desseins de la Providence. Tout s'oppose à leur éternelle association, et le changement est une nécessité de leur nature.

— S'il en est ainsi, dit Lélia avec véhémence, malédiction sur l'amour! ou plutôt malédiction sur la volonté divine et sur la destinée humaine! Pour moi, j'avais cru, en effet, qu'il en devait être autrement. Le sentiment de l'amour avait été révélé à ma jeunesse sous la forme la plus angélique et la plus durable. Elle émanait de Dieu même, elle devait avoir revêtu quelque chose de son immortalité. Cesser d'aimer! Cette idée ne pouvait pas avoir de sens pour moi! Autant valait dire : Cesser d'exister!

— Et pourtant, tu n'aimes plus, dit Pulchérie.

— Et aussi, je suis morte! répondit Lélia.

— Mais pourquoi avoir laissé éteindre le feu sacré? dit la courtisane : ne pouviez-vous le porter sur d'autres autels? Changer d'amant n'est pas changer d'amour.

— Eh quoi! reprit Lélia, peut-on rallumer ce feu, quand celui qui l'inspirait l'a laissé mourir? Peut-on lui rendre son éclat et sa pureté première? Qu'est-ce que l'amour? N'est-ce pas un culte? Et derrière ce culte, l'objet aimé n'est-il pas le dieu? Et si lui-même prend plaisir à détruire la foi qu'il inspirait, comment l'âme peut-elle se choisir un autre dieu parmi d'autres créatures? Elle a rêvé l'idéal, et, tant qu'elle a cru trouver la perfection dans un être de sa race, elle s'est prosternée devant lui. Mais maintenant elle sait que son idéal n'est pas de ce monde. Quelle espèce de culte, quelle espèce de foi pourra-t-elle offrir à une idole nouvelle? Il faudra donc qu'elle lui apporte un amour incomplet et borné, un sentiment fini, raisonné, susceptible d'analyse et de distinction? Elle avait cru à des vertus sans alliage, à un éclat sans tache. Elle sait maintenant que toute vertu est fragile, que toute grandeur est limitée, car ce qui était pour elle le type du beau et du grand a trompé son attente et trahi ses promesses. Effacera-t-elle, par un simple effort de sa volonté, ce souvenir terrible qui doit lui servir d'éternelle leçon? Où donc trouvera-t-elle cet oubli bienfaisant? Et si elle le trouve, ne sera-ce pas plutôt une confiance stupide, dont elle ne tardera pas à se repentir? Faudra-t-il qu'elle se traîne de déceptions en déceptions jusqu'à ce que sa force s'épuise, et que la noble chimère de l'idéal s'envole devant la réalité des grossières passions? Est-ce pour cette noble fin que Dieu nous avait donné des aspirations si brûlantes et des songes si sublimes?

— Mais quel orgueil est donc le tien, ô Lélia! s'écria Pulchérie étonnée. Es-tu donc le seul être accompli qu'il y ait sur la terre? Ton cœur est-il le foyer d'une flamme si céleste que tu ne puisses jamais rencontrer un cœur aussi ardent que le tien, une pureté aussi irréprochable que la tienne? Sois donc impie, puisque tu te crois un ange envoyé ici-bas pour souffrir parmi les hommes!

— Quand j'aurais un orgueil insensé, je n'en aurais pas encore assez pour me croire un ange. Si j'étais un ange, j'aurais un sentiment si net de ma mission en ce monde, que je m'immolerais pour l'expiation de quelque faute dont j'aurais le souvenir, ou pour accomplir quelque bien sur cette terre infortunée, par le sacrifice de mon orgueil et l'enseignement des éternelles vérités dont j'aurais la certitude. Mais je suis un être faible, borné, souffrant. Une profonde ignorance de mon existence antérieure plane sur moi depuis que je respire dans ce monde maudit. Je ne sais pas si je souffre pour laver la tache du péché originel, contractée dans une autre existence, ou pour conquérir une

existence nouvelle plus pure et plus douce. J'ai en moi le sentiment et l'amour de la perfection. Il me semble que j'en aurais la puissance si j'avais la foi. Mais la foi me manque, l'expérience me détrompe, le passé m'est inconnu, le présent me froisse, l'avenir m'épouvante. Mon idéal n'est plus en moi qu'un rêve déchirant, un désir qui me consume. Que puis-je faire d'un sentiment que personne ne partage, ou que personne n'espère voir triompher des tristes réalités de la vie? Je connais un homme vertueux; je crains de l'interroger; j'ai peur qu'il ne me désespère en m'avouant qu'il ne voit dans la vertu que l'exercice d'un besoin inné chez lui, ou qu'il me décourage en me disant de renoncer à tout, même à l'espérance.

— Vous conservez donc de l'espérance? dit Pulchérie en souriant. Avouez-le, Lélia, vous n'êtes pas bien morte.

—J'essaye d'aimer un poëte, dit Lélia. Je vois en lui le sentiment de l'idéal tel que je l'ai conçu quand j'étais jeune comme lui; mais je crains de découvrir en lui ce besoin d'épouser la terre et ses vulgaires intérêts, qui, tôt ou tard, flétrit le cœur de l'homme et lui enlève son rêve de perfection.

— On m'a dit que vous connaissiez Valmarina, reprit la courtisane. On prétend que vous n'êtes pas étrangère aux mystérieuses opérations de cet homme singulier. On le dit jeune encore, beau et d'un grand caractère. Pourquoi ne l'aimez-vous pas? manque-t-il d'intelligence? méprise-t-il l'amour?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Lélia, mais il aime trop la vertu pour aimer une femme; son idéal, c'est le devoir. Il craindrait de retirer à l'humanité ce qu'il donnerait de son âme à un individu. Je n'ai jamais songé à l'aimer, parce que de grandes douleurs ont tué à jamais en lui l'espérance de tout bonheur sur la terre. Il fut un temps, peut-être, où nous aurions pu nous unir, nous comprendre et nous aider mutuellement à garder le feu sacré. Mais il n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui, j'avais la foi et il ne l'avait pas. Aujourd'hui les rôles sont changés. C'est lui qui a la foi, et moi, je l'ai perdue.

— Mais, puisque vous avez le culte de la vertu, ne pouvez-vous, à l'exemple de celui dont vous me parliez tout à l'heure, vous y livrer, comme à la satisfaction d'un besoin inné? Renoncez à l'amour, ayez le courage d'exercer la charité.

— Je l'exerce et n'y trouve pas le bonheur.

— J'entends, vous faites le bien par curiosité. Eh bien! je vaux donc mieux que vous; mon plus grand plaisir est de verser à pleines mains sur les pauvres l'or que les riches me prodiguent.

— C'est que vous avez conservé plus de jeunesse et de naïveté dans vos désordres, que moi dans ma solitude. Mon cœur est mort, le vôtre n'a pas vécu. Votre vie est une perpétuelle enfance.

— Eh bien! j'en rends grâce au ciel, dit Pulchérie; vous avez connu la vertu et l'amour, et il ne vous est pas même resté ce qui ne m'a pas quittée, la bonté!

— Sans doute, je suis retombée plus bas, reprit Lélia, pour avoir pris un essor trop orgueilleux. Mais telle que je suis, je voudrais d'une vertu que je pusse comprendre; et, comme mon âme aspirait à la vertu par l'amour, je ne comprends plus l'un sans l'autre. Je ne puis pas aimer l'humanité, car elle est perverse, cupide et lâche. Il faudrait croire à son progrès, et je ne le peux pas. Je voudrais qu'au moins le petit nombre des cœurs purs entretînt la flamme du céleste amour, et qu'affranchi des liens de l'égoïsme et de la vanité, l'hymen des âmes fût le refuge des derniers disciples de l'idéal poétique. Il n'en est point ainsi : ces âmes d'exception, éparses sur la face d'un monde où tout les froisse, les refoule et les force à se replier sur elles-mêmes, se chercheraient et s'appelleraient en vain. Leur union ne serait pas consacrée par les lois humaines, ou bien leur existence ne serait pas protégée par la sympathie des autres existences. C'est ainsi que tout essai de cette vie idéale a misérablement échoué entre des êtres qui eussent pu s'identifier l'un à l'autre, sous l'œil de Dieu, dans un monde meilleur.

— La faute en est donc à la société? dit Pulchérie, qui commençait à écouter Lélia avec plus d'attention.

— La faute en est à Dieu, qui permet à l'humanité de s'égarer ainsi, répondit Lélia. Quel est donc celui de nos torts que nous puissions imputer à nous seuls? A moins de croire que nous sommes jetés ici-bas pour nous y retremper par la souffrance, avant de nous asseoir au banquet des félicités éternelles, comment accepter l'intervention d'une Providence dans nos destinées? Quel œil paternel était donc ouvert sur la race humaine le jour où elle imagina de se scinder elle-même en plaçant un sexe sous la domination de l'autre? N'est-ce pas un appétit farouche qui a fait de la femme l'esclave et la propriété de l'homme? Quels instincts d'amour pur, quelles notions de sainte fidélité ont pu résister à ce coup mortel? Quel lien autre que celui de la force pourra exister désormais entre celui qui a le droit d'exiger et celui qui n'a pas le droit de refuser? Quels travaux et quelles idées peuvent leur être communs ou du moins également sympathiques? Quel échange de sentiments, quelle fusion d'intelligences possibles entre le maître et l'esclave? En faisant l'exercice le plus doux de ses droits, l'homme est encore à l'égard de sa compagne comme un tuteur à l'égard de son pupille. Or la relation de l'homme avec l'enfant est limitée et temporaire dans les desseins de la nature. L'homme ne peut se faire compagnon des jeux de l'enfant, et l'enfant ne peut s'associer aux travaux de l'homme. D'ailleurs, un temps arrive, où les leçons du maître ne suffisent plus à l'élève, car

l'élève entre dans l'âge de l'émancipation, et réclame à son tour ses droits d'homme. Il n'y a donc pas de véritable association dans l'amour des sexes, car la femme y joue le rôle de l'enfant, et l'heure de l'émancipation ne sonne jamais pour elle. Quel est donc ce crime contre nature de tenir une moitié du genre humain dans une éternelle enfance? La tache du premier péché pèse, selon la légende judaïque, sur la tête de la femme, et de là son esclavage. Mais il lui a été promis qu'elle écraserait la tête du serpent. Quand donc cette promesse sera-t-elle accomplie?

— Et cependant nous valons mieux qu'eux, dit Pulchérie avec chaleur.

— Nous valons mieux dans un sens, dit Lélia. Ils ont laissé sommeiller notre intelligence, mais ils n'ont pas aperçu qu'en s'efforçant d'éteindre en nous le flambeau divin, ils concentraient au fond de nos cœurs la flamme immortelle, tandis qu'elle s'éteignait en eux. Ils se sont assuré la possession du côté le moins noble de notre amour, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne nous possèdent plus. En affectant de nous croire incapables de garder nos promesses, ils se sont tout au plus assuré des héritiers légitimes. Ils ont des enfants, mais ils n'ont pas de femmes.

— Voilà pourquoi leurs chaînes m'ont fait horreur, s'écria Pulchérie; voilà pourquoi je n'ai pas voulu prendre une place dans leur société. N'aurais-je pas pu m'asseoir parmi leurs femmes, respecter les lois et les usages qu'elles feignent de respecter, jouer comme elles la pudeur, la fidélité et toutes leurs vertus hypocrites? N'aurais-je pas pu satisfaire tous mes caprices, assouvir toutes mes passions, en consentant à porter un masque et à me placer sous la protection d'une dupe?

— En êtes-vous plus heureuse, pour avoir agi avec plus de hardiesse? dit Lélia. Si vous l'êtes, dites-le-moi avec cette franchise que j'ai toujours estimée en vous.

Pulchérie, troublée, hésita un instant.

— Non! vous ne l'êtes pas, reprit Lélia. Je le sais mieux que vous-même; ni vos fêtes, ni vos triomphes, ni vos prodigalités ne peuvent vous étourdir. Vous rivalisez en vain de luxe et de volupté avec Cléopâtre, Antoine n'est point à vos pieds, et vous donneriez tous vos plaisirs et toutes vos richesses pour la possession d'un cœur profondément épris de vous; car, telle que vous voilà, Pulchérie, il me semble que vous devez encore être meilleure et plus pure que tous ces hommes qui vous possèdent et qui se vantent, comme l'amant de Laïs, de ne point être possédés par vous. Par la seule raison que vous êtes femme, il me semble que vous devez encore aimer quelquefois, ou que du moins, dans les bras d'un homme qui vous paraît un peu plus noble que les autres, vous regrettez de ne pas aimer. Est-ce que cette perpétuelle comédie d'amour ne vous émeut pas quelquefois, comme ferait l'amour véritable? J'ai vu de grands acteurs verser réellement des larmes sur la scène. Sans doute, la fiction qu'ils représentaient leur rappelait les souffrances d'une passion qu'ils avaient ressentie. Il me semble que plus on s'abandonne au délire de la volupté, sans que le cœur y prenne part, plus on excite une soif d'aimer qui n'est jamais assouvie, et qui, chaque jour, devient plus ardente.

Pulchérie se mit à rire, puis tout à coup elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

— Oh! dit Lélia, toi aussi, tu portes au fond du cœur une plaie profonde, et tu es forcée de la cacher sous le mensonge d'une folle gaieté, comme je cache la mienne sous le voile d'une hautaine indifférence.

— Et pourtant vous n'avez pas été méprisée, vous, dit la courtisane. C'est vous qui avez dédaigné l'amour des hommes, comme indigne du vôtre.

— Quant à celui que j'ai connu, je ne prétends pas qu'il fût indigne du mien; mais il était si différent, que je ne pus accepter éternellement cet inégal échange. Cet homme était sage, juste, généreux. Il avait une mâle beauté, une rare intelligence, une âme loyale, le calme de la force, la patience et la bonté. Je ne pense pas que j'eusse pu mieux placer mes affections. Je n'espérerais pas aujourd'hui rencontrer son égal.

— Et quels furent donc ses torts? dit Pulchérie

— Il n'aimait pas! répondit Lélia. Que m'importaient toutes ses grandes qualités? Tous en profitaient excepté moi, ou du moins j'y participais comme les autres, et tandis qu'il avait toute mon âme, je n'avais qu'une partie de la sienne. Il avait pour moi de brûlants éclairs de passion, qui, bientôt après, retombaient dans la nuit profonde. Ses transports étaient plus ardents que les miens, mais ils semblaient consumer en un instant tout ce qu'il avait amassé de puissance durant une série de jours pour aimer. Dans la vie de tous les instants, c'était un ami plein de douceur et d'équité; mais ses pensées erraient loin de moi, et ses actions l'entraînaient sans cesse où je n'étais pas. Ne croyez pas que j'eusse l'injustice de prétendre l'enchaîner à tous mes pas, ou l'indiscrétion de m'attacher aux siens. J'ignorais la jalousie, car j'étais incapable de tromper. Je comprenais ses devoirs et ne voulais pas en entraver l'exercice; mais j'avais une terrible clairvoyance, et malgré moi je voyais tout ce que ces occupations que les hommes appellent sérieuses ont de vain et de puéril. Il me semblait qu'à sa place je m'y serais livrée avec plus d'ordre, de précision et de gravité. Et pourtant, parmi les hommes, il était un des premiers. Mais je voyais bien qu'il y avait pour lui, dans l'accomplissement du devoir social, des satisfactions d'amour-propre plus vives, ou du moins plus profondes, plus constantes, plus nécessaires que les saintes délices d'un pur amour. Ce n'était pas le seul dévouement à la cause

de l'humanité qui absorbait son esprit et faisait palpiter son cœur, c'était l'amour de la gloire. Sa gloire était pure et respectable, il ne l'eût jamais acquise au prix d'une faiblesse; mais il consentait à y sacrifier mon bonheur, et il s'étonnait que je ne fusse pas enivrée de l'éclat qui l'environnait. Quant à moi, j'aimais les actions généreuses dont elle était le prix; mais ce prix me paraissait grossier, et l'embrassement de la popularité était à mes yeux la prostitution du cœur. Je ne comprenais pas qu'il pût se plaire aux caresses de la foule plus qu'aux miennes, et que sa récompense ne fût pas dans son propre cœur et surtout dans le mien. Je lui voyais dépenser en vile monnaie tout le trésor de son idéal. Il me semblait qu'il perdait la vie éternelle de son âme, et que, selon la parole profonde du Christ, il recevait dès cette vie sa récompense. Mon amour était infini, et le sien était renfermé dans des bornes infranchissables. Il avait fait ma part, il ne comprenait pas qu'il pût l'augmenter, et que je ne pusse pas en être satisfaite.

Il est vrai qu'à la moindre déception il revenait vers moi. Souvent il lui arrivait de trouver l'opinion injuste à son égard et la popularité ingrate. Les amis sur lesquels il avait le plus compté, le trahissaient souvent pour de misérables intérêts, ou pour l'appât de la vanité. Alors il venait pleurer dans mon sein, et, par une soudaine réaction, il reportait sur moi son affection tout entière. Mais ce bonheur fugitif ne servait qu'à aggraver ma souffrance. Bientôt cette âme, si indolente ou si légère devant la pensée de l'infini, était inquiète, agitée par les choses terrestres. Ses transports, plus énergiquement exprimés que profondément sentis, amenaient la lassitude, le besoin d'action, l'ennui d'une vie de tendresse et d'extase. Le souvenir des amusements politiques (les plus frivoles de tous, je t'assure, dans le temps où nous vivons) le poursuivait jusque dans mes bras. Mon philosophique détachement de toutes ces choses l'irritait et l'offensait. Il s'en vengeait en me rappelant que j'étais femme, et que je ne pouvais m'élever à la hauteur de ses combinaisons, ni comprendre l'importance de ses travaux. Et de là, une habitude toujours croissante de dépit et de sourde aversion, entrecoupée de repentir et d'effusion, mais toujours prête à renaître à la moindre dissidence. Dans ses retours vers moi, je remarquais avec douleur que sa joie et son amour tenaient du délire. Il semblait, qu'à la veille de s'éteindre, son âme, épouvantée du néant des choses humaines, voulût s'élancer une dernière fois vers le ciel, et connaître des ravissements inconnus pour les épuiser, et redescendre ensuite froide et calme sur la terre. Ces expressions fébriles d'une passion qui avait perdu sa sainteté dans les querelles et les ressentiments me déchiraient comme autant d'adieux que nous nous disions l'un à l'autre; et alors il se plaignait de ma tristesse qu'il prenait pour de la froideur. Il s'imaginait que le cerveau peut s'exalter dans la joie, quand le cœur est brisé. Mes larmes l'offensaient, et il osait, que Dieu le lui pardonne! me reprocher de ne pas l'aimer.

Oh! c'est lui qui brisa lui-même le lien le plus fort que deux âmes aient pu forger! C'est lui qui, ne me tenant pas compte d'une réserve stoïque et d'un immense empire sur ma douleur, me fit des crimes de ma pâleur, d'un sourire forcé, d'une larme mal contenue au bord de ma paupière. Il me fit un crime d'être moins enfant que lui, qui affectait de me traiter comme un enfant. Et puis, un jour vint, où, furieux de se sentir plus petit que moi, il tourna sa colère contre ma race, et maudit mon sexe entier pour avoir le droit de me maudire. Il me reprocha les défauts que nous contractons dans l'esclavage, l'absence des lumières qu'on nous refuse et des passions qu'on nous défend. Il me reprocha jusqu'à l'immensité de mon amour, comme une ambition insensée, comme un déréglement de l'intelligence, comme un appétit de domination. Et, quand il eut proféré ce blasphème, je sentis enfin que je ne l'aimais plus.

— Eh quoi! s'écria Pulchérie émue, tu ne t'es pas vengée! tu as été lâche! Il fallait sur-le-champ en aimer un autre. Tu aurais été guérie, tu aurais oublié.

— Et j'aurais recommencé la même vie de misère et de désespoir avec un autre! Étrange manière de me venger!

— Tu avais du moins connu dans ta première passion des heures d'enivrement et des jours d'espérance que tu aurais retrouvés dans la seconde; et l'ingrat qui t'avait brisée aurait mortellement souffert en te voyant revivre.

— Quel bien m'eussent donc apporté ses souffrances? et comment eût-il pu être assez crédule pour croire à mon nouveau bonheur? Ne savait-il pas qu'il avait épuisé toute ma vie, et qu'après de si terribles fatigues mon âme allait entrer dans le repos de la mort?

— Non, ton âme n'a pas connu ce repos, Lélia! car tu souffres toujours, tu regrettes et tu désires sans cesse un bonheur que tu ne veux pas chercher; tu voudrais toujours aimer: que dis-je? tu aimes toujours, car ton cœur se dévore. Seulement tu aimes sans objet.

— Hélas! il est trop vrai, reprit Lélia avec abattement; j'ai pourtant tout fait pour éteindre en moi le principe de l'amour; j'ai voulu glacer mon cœur par la solitude, par l'austérité, par la méditation. Mais je n'ai réussi qu'à me fatiguer de plus en plus, sans pouvoir arracher la vie de mon sein. Mon intelligence n'a rien gagné à ce que je me suis efforcée d'ôter à mes sentiments, et je suis tombée dans un abîme de doutes et de contradictions. Écoutes-en la déplorable histoire.

« Je voulus me livrer sans réserve à l'incurie de cet état d'épuisement. Je me retirai dans la solitude. Un vaste monastère abandonné et à demi renversé par les orages des révolutions s'offrit à moi comme une retraite imposante et profonde. Il était situé dans une de mes terres. Je m'emparai d'une cellule dans la partie la moins dévastée des bâtiments; c'était celle qu'avait jadis habitée le prieur. On voyait encore sur le mur la marque des clous qui avaient soutenu son crucifix, et ses genoux habitués à la prière avaient creusé leur empreinte sur le pavé, au-dessous du symbole rédempteur. Je me plus à revêtir cette chambre des austères insignes de la foi catholique : une couche en forme de cercueil, un sablier, un crâne humain, et des images de saints et de martyrs élevant leurs mains ensanglantées vers le Seigneur. A ces objets lugubres qui me rappelaient que j'étais désormais morte aux passions humaines, j'aimais à mêler les attributs plus riants d'une vie de poëte et de naturaliste : des livres, des instruments de musique et des vases remplis de fleurs.

« Le pays était sans beautés apparentes: je l'avais aimé d'abord pour sa tristesse uniforme, pour le silence de ses vastes plaines. J'avais espéré m'y détacher entièrement de toute émotion vive, de toute admiration exaltée. Avide de repos, je croyais pouvoir sans fatigue et sans danger promener mes regards sur ces horizons aplanis, sur ces océans de bruyères dont un rare accident, un chêne racorni, un marécage bleuâtre, un éboulement de sables incolores, venaient à peine interrompre l'indigente immensité.

« J'avais espéré aussi que dans cet isolement absolu, dans ces mœurs farouches et pauvres que je me créais, dans cet éloignement de tous les bruits de la civilisation, je trouverais l'oubli du passé, l'insouciance de l'avenir. Il me restait peu de force pour regretter, moins encore pour désirer. Je voulais me considérer comme morte et m'ensevelir dans ces ruines, afin de m'y glacer entièrement, et de retourner au monde dans un état d'invulnérabilité complète.

« Je résolus de commencer par le stoïcisme du corps, afin d'arriver plus sûrement à celui de l'esprit. J'avais vécu dans le luxe, je voulus me rendre absolument insensible par l'habitude aux rigueurs matérielles d'une vie de cénobite. Je renvoyai tout serviteur inutile, et ne voulus recevoir ma nourriture et les objets absolument nécessaires à mon existence que des mains d'une personne invisible qui se glissait chaque matin par les galeries abandonnées du cloître jusqu'à un guichet pratiqué à l'extérieur de mon habitation, et se retirait sans avoir eu la moindre communication directe avec moi.

« Réduite à la plus frugale consommation, forcée de travailler moi-même à la salubrité de ma demeure et à la conservation de ma vie, entourée d'objets extérieurs d'une grande sévérité, je voulus encore m'imposer une plus rude épreuve. Je m'étais habituée dans la société au mouvement, à l'activité facile et incessante que procure la richesse. J'aimais les exercices rapides, la course fougueuse des chevaux, les voyages, le grand air, la chasse bruyante. J'inventai de me mortifier et d'éteindre l'ardeur de mes pensées en me soumettant à une claustration volontaire. Je relevai en imagination les enceintes écroulées de l'abbaye; j'entourai le préau ouvert à tous les vents d'une barrière invisible et sacrée : je posai des limites à mes pas, et je mesurai l'espace où je voulais m'enfermer pour une année entière. Les jours où je me sentais agitée au point de ne pouvoir plus reconnaître la ligne de démarcation imaginaire tracée autour de ma prison, je l'établissais par des signes visibles. J'arrachais aux murailles décrépites les longs rameaux de lierre et de clématite dont elles étaient rongées, et je les couchais sur le sol aux endroits que je m'étais interdit de franchir. Alors, rassurée sur la crainte de manquer à mon serment, je me sentais enfermée dans mon enceinte avec autant de rigueur que je l'aurais été dans une bastille.

« Il y eut un temps de résignation et de ponctualité qui me reposa des souffrances passées. Il se fit en moi un grand calme, et mon esprit s'endormait paisible sous l'empire d'une résolution bien arrêtée. Mais il arriva que mes facultés, renouvelées par le repos, se réveillèrent peu à peu et demandèrent impétueusement à s'exercer. En voulant l'abattre, j'avais relevé ma puissance; en couvrant de cendres une mourante étincelle, je lui avais conservé ses principes de vie, j'avais couvé un feu assez intense pour produire un vaste incendie. En me sentant renaître, je ne m'effrayai pas assez, je ne me réprimai point par le souvenir des arrêts que j'avais prononcés sur ma tombe. Il eût fallu consacrer cet âpre travail à détruire l'importance de toutes choses à mes yeux, à rendre nul tout effet extérieur sur mes sens. Au lieu de cela, la solitude et la rêverie me créèrent des sens nouveaux et des facultés que je ne me connaissais pas. Je ne cherchai pas à les étouffer dans leur principe, parce que je crus qu'elles donneraient le change à celles qui m'avaient égarée. Je les acceptai comme un bienfait du ciel, quand j'aurais dû les repousser comme une nouvelle suggestion de l'enfer.

« La poésie revint habiter mon cerveau; mais, trompeuse, elle prit d'autres couleurs, s'insinua sous d'autres formes et s'avisa d'embellir des choses que j'avais crues jusque-là sans éclat ou sans valeur. Je n'avais pas pensé qu'une indifférence inactive pour certaines faces de la vie devait m'inspirer de l'empressement et de l'intérêt pour des choses naguère maperçues. C'est pourtant ce qui m'arriva : la régularité, que j'avais embrassée comme on revêt un cilice, me devint bonne et douce comme un lit moelleux. Je pris un orgueilleux plaisir à contempler cette obéissance

passive d'une partie de moi-même et cette puissance prolongée de l'autre, cette sainte abnégation de la matière, et ce règne magnifique de la volonté calme et persistante.

« J'avais méprisé jadis la règle dans les études. En me l'imposant dans ma retraite, je m'étais flattée que mes pensées perdraient de leur vigueur. Elles doublèrent de force en s'organisant mieux dans mon cerveau. En s'isolant les unes des autres, elles prirent des formes plus complètes; après avoir erré longtemps dans un monde de vagues perceptions, elles se développèrent en remontant à la source de chaque chose, et prirent une singulière énergie dans l'habitude et le besoin des recherches. Ce fut là mon plus grand malheur; j'arrivai au scepticisme par la poésie, au doute par l'enthousiasme. Ainsi l'étude systématique de la nature me conduisit également à louer Dieu et à le blasphémer. Auparavant je ne cherchais dans ses œuvres que le sentiment de l'admiration; ma complaisante poésie repoussait les hideux excès de la création, ou s'efforçait à les revêtir d'une grandeur sombre et sauvage. Quand je commençai à examiner plus attentivement la nature, à la retourner sous ses faces diverses avec un regard froid et une impartiale pensée d'analyse, je trouvai plus ingénieux, plus savant, plus immense, le génie qui avait présidé à la création. Je m'agenouillai pénétrée d'une foi plus vive, et, bénissant l'auteur de cet univers nouveau pour moi, je le priai de se révéler encore. Je continuai d'apprendre et d'analyser; mais la science est un abîme qu'on devrait creuser avec prudence.

« Lorsqu'après avoir examiné avec enivrement la magnificence des couleurs et des formes qui concourent à la formation de l'univers, j'eus constaté ce que chaque classe d'êtres a d'incomplet, d'impuissant et de misérable; quand j'eus reconnu que la beauté était compensée chez les uns par la faiblesse, que chez les autres la stupidité détruisait les avantages de la force, que nul n'était organisé pour la sécurité ou pour la jouissance complète, que tous avaient une mission de malheur à accomplir sur la terre, et qu'une nécessité fatale présidait à cet effroyable concours de souffrances, l'effroi me saisit; j'éprouvai un instant le besoin de nier Dieu, afin de n'être pas forcée de le haïr.

« Puis, je me rattachai à lui par l'examen de ma propre force; je retrouvai un principe divin dans cette richesse d'énergie physique qui, chez les animaux, supporte les inclémences de la nature; dans cette puissance d'orgueil ou de dévouement qui, chez l'homme, brave ou accepte les impitoyables arrêts de la Divinité.

« Partagée entre la foi et l'athéisme, je perdis le repos, je passai plusieurs fois dans un jour d'une disposition tendre à une disposition haineuse. Quand on est parvenu à se placer sur les limites de la négation et de l'affirmation, quand on se croit arrivé à la sagesse, on est bien près d'être fou; car on n'a plus pour moyen d'avancement que la perfection qui est impossible ou la raison instinctive qui, n'étant pas soumise à la réflexion, peut nous porter au délire.

« Je tombai donc dans de violentes agitations, et, comme toute souffrance humaine aime à se contempler et à se plaindre, la dangereuse poésie revint se placer entre moi et les objets de mon examen. L'effet du sens poétique étant principalement l'exagération, tous les maux s'agrandirent autour de moi et tous les biens se révélèrent par des émotions si vives, qu'elles ressemblaient à la douleur; la douleur elle-même, m'apparaissant sous un aspect plus vaste et plus terrible, creusa en moi de profonds abîmes où s'engloutirent mes vains rêves de sagesse, mes vaines espérances de repos.

« Parfois j'allais regarder le coucher du soleil du haut d'une terrasse à demi écroulée, dont une partie s'élevait encore entourée et comme portée par ces sculptures monstrueuses dont le catholicisme revêtait jadis les lieux consacrés au culte. Au-dessous de moi, ces bizarres allégories allongeaient leurs têtes noircies par le temps, et semblaient comme moi se pencher vers la plaine pour regarder silencieusement couler les flots, les siècles et les générations. Ces guivres couvertes d'écailles, ces lézards au tronc hideux, ces chimères pleines d'angoisses, tous ces emblèmes du péché, de l'illusion et de la souffrance, vivaient avec moi d'une vie fatale, inerte, indestructible. Lorsqu'un des rayons rouges du couchant venait se jouer sur leurs formes revêches et capricieuses, je croyais voir leurs flancs se gonfler, leurs nageoires épineuses se dilater, leurs faces horribles se contracter dans de nouvelles tortures. Et en contemplant leurs corps engagés dans ces immenses masses de pierre que ni la main des hommes, ni celle du temps n'avaient pu ébranler, je m'identifiais avec ces images d'une lutte éternelle entre la douleur et la nécessité, entre la rage et l'impuissance.

« Bien loin, au-dessous des masses grises et anguleuses du monastère, la plaine unie et morne déployait ses perspectives infinies. Le soleil, en s'abaissant, y projetait l'embrasement de ses vastes lueurs. Quand il avait disparu lentement derrière les insaisissables limites de l'horizon, des brumes bleuâtres, légèrement pourprées, montaient dans le ciel, et la plaine noire ressemblait à un immense linceul étendu sous mes pieds; le vent courbait les molles bruyères et les faisait onduler comme un lac. Souvent il n'y avait d'autre bruit, dans cette profondeur sans bornes, que celui d'un ruisseau frémissant parmi les grès, le croassement des oiseaux de proie et la voix des brises enfermées et plaintives sous les cintres du cloître. Rarement une vache égarée venait inquiète et mugissante errer autour de ces ruines, et promener un sauvage

regard sur les terres incultes et sans asile où elle s'était imprudemment risquée. Une fois, un jeune enfant vint, guidé par le son de la clochette, chercher une de ses chèvres jusque dans l'intérieur du préau. Je me cachai pour qu'il ne me vît point. La nuit descendait de plus en plus sombre sous les galeries humides et sonores; le jeune pâtre s'arrêta d'abord comme frappé de terreur au bruit de ses pas qui retentissaient sous les voûtes; puis, revenu de sa première surprise, il pénétra en chantant jusqu'au lieu où sa chèvre savourait les végétations salpêtrées qui croissent dans les décombres. Le mouvement d'une autre personne que moi, dans ce sanctuaire, me fut odieux; le bruit du sable qui criait sous ses pieds, l'écho qui répondait à sa voix me semblaient autant d'insultes et de profanations pour ce temple dont j'avais relevé mystérieusement le culte, où seule, aux pieds de Dieu, j'avais rétabli le commerce de l'âme avec le ciel.

« Au printemps, quand les genêts sauvages se couvrirent de fleurs, quand les mauves exhalèrent leur douce odeur autour des étangs, et que les hirondelles remplirent de mouvement et de bruit les espaces de l'air et les hauteurs les plus inaccessibles des tours, la campagne prit des aspects d'une majesté infinie et des parfums d'une volupté enivrante. La voix lointaine des troupeaux et des chiens vint plus souvent réveiller les échos des ruines, et l'alouette eut au matin des chants suaves et tendres comme des cantiques. Les murs du monastère se revêtirent eux-mêmes d'une fraîche parure. La vipérine et la pariétaire poussèrent des touffes d'un vert somptueux dans les crevasses humides, les violiers jaunes embaumèrent les nefs, et dans le jardin abandonné quelques arbres fruitiers centenaires, qui avaient survécu à la dévastation, parèrent de bourgeons blancs et roses leurs branches anguleuses rongées par la mousse. Il n'y eut pas jusqu'au fût des piliers massifs qui ne se couvrît de ces tapis aux nuances riches et variées dont les plantes microscopiques, engendrées par l'humidité, colorent les ruines et les constructions souterraines.

« J'avais étudié le mystère de toutes ces reproductions animales et végétales, et je pensais avoir glacé mon imagination par l'analyse. Mais en reparaissant plus belle et plus jeune, la nature me fit sentir sa puissance. Elle se moqua de mes orgueilleux travaux, et subjugua ces facultés rétives qui se vantaient d'appartenir exclusivement à la science. C'est une erreur de croire que la science étouffe l'admiration, et que l'œil du poëte s'éteint à mesure que l'œil du naturaliste embrasse un plus vaste horizon. L'examen, qui détruit tant de croyances, fait jaillir aussi des croyances nouvelles avec la lumière. L'étude m'avait révélé des trésors en même temps qu'elle m'avait enlevé des illusions. Mon cœur, loin d'être appauvri, était donc renouvelé. Les splendeurs et les parfums du printemps, les influences excitantes d'un soleil tiède et d'un air pur, l'inexplicable sympathie qui s'empare de l'homme au temps où la terre en travail semble exhaler la vie et l'amour par tous les pores, me jetèrent dans des angoisses nouvelles. Je ressentis tous les aiguillons de l'inquiétude; il me sembla que je reprenais à la vie, que je pourrais encore aimer. Une seconde jeunesse, plus enthousiaste que la première, faisait palpiter mon sein avec une violence inconnue. J'étais à la fois effrayée et joyeuse de ce qui se passait en moi, et je m'abandonnais à ce trouble extatique sans savoir quel en serait le réveil.

« Bientôt la frayeur revenait avec la réflexion. Je me rappelais les infortunes déplorables de mon expérience. Les désastres du passé me rendaient incapable de prendre confiance en l'avenir. J'avais tout à craindre : les hommes, les choses, et moi surtout. Les hommes ne me comprendraient pas, et les choses me blesseraient sans cesse, parce que jamais je ne pourrais m'élever ou m'abaisser au niveau des hommes et des choses; et puis l'ennui du présent me saisissait, m'étreignait de tout son poids. Ma retraite, si austère, si poétique et si belle, me semblait effrayante en de certains jours. Le vœu qui m'y retenait volontairement se présentait à moi comme une horrible nécessité. Je souffrais, dans ce monastère sans enceinte et sans portes, les mêmes tortures qu'un religieux captif derrière les fossés et les grilles.

« Dans ces alternatives de désir et de crainte, dans cette lutte violente de ma volonté contre elle-même, je consumais ma force à mesure qu'elle se renouvelait, je subissais les fatigues et les découragements de l'expérience sans rien essayer. Quand le besoin d'agir et de vivre devenait trop intense, je le laissais me dévorer jusqu'à ce qu'il s'épuisât de lui-même. Des nuits entières s'écoulaient dans le travail de la résignation. Couchée sur la pierre des tombeaux, je m'abandonnais à des larmes sans cause et sans objet apparent, mais qui prenaient leur source dans le profond ennui d'un cœur sans aliment.

« Souvent une pluie d'orage venait me surprendre dans l'enceinte découverte de la chapelle. Je me faisais un devoir de la supporter, et j'espérais en retirer du soulagement. Parfois, quand le jour paraissait, il me trouvait brisée de fatigue, plus pâle que l'aube, les vêtements souillés, et n'ayant pas la force de relever mes cheveux épars où l'eau ruisselait.

« Souvent encore j'essayais de me soulager en poussant des cris de douleur et de colère. Les oiseaux de nuit s'envolaient effrayés ou me répondaient par des gémissements sauvages. Le bruit répété de voûte en voûte ébranlait ces ruines chancelantes, et des graviers, croulant du haut des combles, semblaient annoncer la chute de l'édifice sur ma tête. Oh! j'aurais voulu alors qu'il en fût ainsi! Je redoublais mes cris, et ces murs, qui me renvoyaient le son de ma voix plus terrible et plus déchirant, semblaient habités

par des légions de damnés, empressés de me répondre et de s'unir à moi pour le blasphème.

« Il y avait à la suite de ces nuits terribles des jours d'une morne stupeur. Quand j'avais réussi à fixer le sommeil pour quelques heures, un engourdissement profond suivait mon réveil, et me rendait incapable pour tout un jour de volonté ou d'intérêt quelconque. A ces moments-là ma vie ressemblait à celle des religieux abrutis par l'habitude et la soumission. Je marchais lentement et durant un temps limité. Je chantais des psaumes dont l'harmonie endormait ma souffrance, sans qu'aucun sens arrivât de mes lèvres à mon âme. Je me plaisais à cultiver des fleurs sur les escarpements de ces âpres constructions où elles trouvaient du sable et du ciment pulvérisé pour enfoncer leurs racines. J'allais contempler les travaux de l'hirondelle, et défendre son nid des envahissements du moineau et de la mésange. Alors tout retentissement des passions humaines s'effaçait dans ma mémoire. Je suivais machinalement et par coutume la ligne de captivité volontaire tracée par moi sur le sable, et ne songeais pas plus à la franchir que si l'univers n'eût pas existé de l'autre côté.

« J'avais aussi des jours de calme et de raison bien sentie. La religion du Christ, que j'ai conformée à mon intelligence et à mes besoins, répandait une suavité douce, un attendrissement vrai sur les blessures de mon âme. A la vérité, je ne me suis jamais beaucoup inquiétée de constater à mes propres yeux si le degré de divinité départi à l'âme humaine autorisait ou non les hommes à s'appeler prophètes, demi-dieux, rédempteurs. Bacchus, Moïse, Confutzée, Mahomet, Luther, ont accompli de grandes missions sur la terre, et imprimé de violentes secousses à la marche de l'esprit humain dans le cours des siècles. Étaient-ils semblables à nous, ces hommes par qui nous pensons, par qui nous vivons aujourd'hui? Ces colosses, dont la puissance morale a organisé les sociétés, n'étaient-ils pas d'une nature plus excellente, plus pure, plus céleste que la nôtre? Si l'on ne nie point Dieu et l'essence divine de l'homme intellectuel, a-t-on le droit de nier ses plus belles œuvres et de les méconnaître? Celui qui, né parmi les hommes, vécut sans faiblesse et sans péché; celui qui dicta l'Évangile et transforma la morale humaine pour une longue suite de siècles, ne peut-on pas dire que celui-là est vraiment le fils de Dieu?

« Dieu nous envoie alternativement des hommes puissants pour le mal et des hommes puissants pour le bien. La suprême volonté qui régit l'univers, quand il lui plaît de faire faire à l'esprit humain un pas immense en avant ou en arrière sur une partie du globe, peut, sans attendre la marche austère des siècles et le travail tardif des causes naturelles, opérer ces brusques transitions par le bras ou la parole d'un homme créé tout exprès.

« Ainsi, que Jésus vienne mettre son pied nu et poudreux sur le diadème d'or des pharisiens; qu'il brise la loi ancienne, et annonce aux siècles futurs cette grande loi du spiritualisme nécessaire pour régénérer une race énervée; qu'il se dresse comme un géant dans l'histoire des hommes et la sépare en deux, le règne des sens et le règne des idées; qu'il anéantisse de son inflexible main toute la puissance animale de l'homme, et qu'il ouvre à son esprit une nouvelle carrière, immense, incompréhensible, éternelle peut-être; si vous croyez en Dieu, ne vous mettrez-vous pas à genoux, et ne direz-vous pas : Celui-là est le Verbe, qui était avec Dieu au commencement des siècles? Il est sorti de Dieu, il retourne à lui; il est à jamais avec lui, assis à sa droite, parce qu'il a racheté les hommes. Dieu qui du ciel a envoyé Jésus, Jésus qui était Dieu sur la terre, et l'esprit de Dieu qui était en Jésus et qui remplissait l'espace entre Jésus et Dieu, n'est-ce pas là une trinité, simple, indivisible, nécessaire à l'existence du Christ et à son règne? Tout homme qui croit et qui prie, tout homme que la foi met en communion avec Dieu, n'offre-t-il pas en lui un reflet de cette trinité mystérieuse, plus ou moins affaibli, selon la puissance des rélévations de l'esprit céleste à l'esprit humain? L'âme, l'élan de l'âme vers un but incréé, et le but mystérieux de cet élan sublime, tout cela n'est-il pas Dieu révélé en trois enseignements distincts : la force, la lutte et la conquête?

« Ce triple symbole de la Divinité, ébauché dans l'humanité entière, a pu se produire une fois, splendide et complet, entre Jésus, le Père du monde et l'Esprit-Saint figuré par la foi catholique sous la forme d'une colombe, pour signifier que l'amour est l'âme de l'univers.

— Ces mystiques allégories me font sourire, répondit Pulchérie. Voilà comme vous êtes, âmes d'élite, pures essences! Il vous faut voir et commenter le grand livre de la révélation; il faut que vous soumettiez la parole sacrée aux interprétations de votre orgueilleuse philosophie. Et quand, à force de subtilités, vous êtes parvenus à donner un sens de votre choix aux mystères divins, vous consentez alors à vous incliner devant la foi nouvelle expliquée par vous et refaite à votre usage. C'est devant votre propre ouvrage que vous daignez vous prosterner: convenez-en, Lélia.

— Je n'essayerai pas de le nier, ma sœur. Mais qu'importe, si c'est pour nous la seule manière de croire et d'espérer? Heureux ceux qui peuvent se soumettre à la lettre sans le secours de l'esprit! Heureuses les rêveries sensibles et folles qui ramènent l'esprit rebelle à la soumission devant la lettre! Quant à moi, je trouvais dans les rites et dans les emblèmes de ce culte une sublime poésie et une source éternelle d'attendrissement. La forme et la disposition des

temples catholiques, la décoration un peu théâtrale des autels, la magnificence des prêtres, les chants, les parfums, les intervalles de recueillement et de silence, ces antiques splendeurs qui sont un reflet des mœurs païennes au milieu desquelles l'Église prit naissance, m'ont frappée de respect toutes les fois qu'elles m'ont surprise dans une disposition impartiale.

« L'abbaye était nue et dévastée. Mais, en errant un jour parmi les décombres, j'avais découvert l'entrée d'un caveau qui, grâce aux éboulements dont elle était masquée, avait échappé aux outrages d'un temps de délire et de destruction. En m'ouvrant un passage parmi les gravois et les ronces dont elle était obstruée, j'avais pu pénétrer jusqu'au bas d'un escalier étroit et sombre qui conduisait à une petite chapelle souterraine d'un travail exquis et d'une intacte conservation.

« La voûte en était si solide, qu'elle résistait au poids d'un amas énorme de débris. L'humidité avait respecté les peintures, et sur un prie-Dieu de chêne sculpté on distinguait dans l'ombre je ne sais quel sombre vêtement de prêtre qui semblait avoir été oublié la veille. Je m'en approchai, et me penchai vers lui pour le regarder. Alors je distinguai, sous les plis du lin et de l'étamine, la forme et l'attitude d'un homme agenouillé; sa tête, inclinée sur ses mains jointes, était cachée par un capuchon noir; il semblait plongé dans un recueillement si profond, si imposant, que je reculai frappée de superstition et de terreur. Je n'osais plus faire un mouvement, car l'air extérieur auquel j'avais ouvert un passage, agitait le vêtement poudreux, et l'homme semblait se mouvoir : on aurait dit qu'il allait se lever.

« Était-il possible qu'un homme eût survécu au massacre de ses frères, qu'il eût pu exister trente ans, confiné par la douleur et l'austérité, dans ces souterrains dont j'ignorais la profondeur et les issues? Un instant je le crus, et, craignant d'interrompre sa méditation, je restai immobile, enchaînée par le respect, cherchant ce que j'allais lui dire, prête à me retirer sans oser lui parler. Mais à mesure que mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, je distinguai les plis flasques de l'étoffe tombant à plat sur des membres grêles et anguleux. Je compris le mystère dont j'étais témoin, et je portai une main respectueuse sur cette relique de saint. A peine eus-je effleuré le capuchon, qu'il tomba en poussière, et ma main rencontra le crâne froid et desséché d'un squelette humain. Ce fut une chose effrayante et sublime à voir pour la première fois, que cette tête de moine où le vent agitait encore quelques touffes de cheveux gris, et dont la barbe s'enlaçait aux phalanges décharnées des mains croisées sous le menton. Certains caveaux, imprégnés d'une grande quantité de salpêtre, ont la propriété de dessécher les corps et de les conserver entiers durant des siècles. On a découvert beaucoup de cadavres préservés de la corruption par ces influences naturelles. La peau jaune et transparente comme un parchemin se colle et s'attache sur les muscles retirés et durcis; les membranes des lèvres se plissent autour des dents solides et brillantes; les cils demeurent implantés autour des yeux sans émail et sans couleur; les traits du visage conservent une sorte de physionomie austère et calme; le front lisse et tendu possède une certaine majesté lugubre, et les membres gardent les inflexibles attitudes où la mort les surprit. Ces tristes débris de l'homme retiennent un caractère de grandeur qu'on ne saurait nier, et il ne semble pas, en les regardant avec attention, que le réveil soit impossible.

« La dépouille que j'avais sous les yeux avait quelque chose de plus sublime encore à cause de sa situation. Ce religieux, mort sans convulsion et sans agonie dans le calme de la prière, me semblait revêtu d'une auréole de gloire. Que s'était-il donc passé autour de lui durant ses derniers instants? Condamné à une inflexible pénitence pour quelque noble faute, s'était-il endormi dans le Seigneur, confiant et résigné, au fond de l'*in pace*, tandis que ses frères impitoyables chantaient l'hymne des morts sur sa tête? Cette supposition s'évanouit quand je me fus assurée qu'aucune partie du souterrain n'était murée, et qu'il n'y avait dans ce lieu consacré au culte aucune apparence de cachot. C'était donc l'orage révolutionnaire qui avait surpris ce martyr dans sa retraite. Il était descendu là peut-être, en entendant les cris féroces du peuple, pour échapper à ses profanations, ou pour recevoir le dernier coup sur les marches de l'autel. Mais la trace d'aucune blessure n'attestait qu'il en eût été ainsi. Je m'arrêtai à croire que l'écroulement des parties supérieures de l'édifice sous la main furieuse des vainqueurs lui avait subitement coupé la retraite, et qu'il lui avait fallu se résigner à subir le supplice des vestales. Il était mort sans tortures, avec joie peut-être, au milieu de ces affreux jours où la mort était un bienfait même aux incrédules. Il avait rendu son âme à Dieu, prosterné devant le Christ et priant pour ses bourreaux.

« Cette relique, ce caveau, ce crucifix, me devinrent sacrés. Ce fut sous cette voûte sombre et froide que j'allai souvent éteindre l'ardeur de mes pensées. J'enveloppai d'un nouveau vêtement la dépouille sacrée du prêtre. Je m'agenouillai chaque jour auprès d'elle. Souvent je lui parlai à haute voix dans les agitations de ma souffrance, comme à un compagnon d'exil et de douleur. Je me pris d'une sainte et folle affection pour ce cadavre. Je me confessai à lui : je lui racontai les angoisses de mon âme; je lui demandai de se placer entre le ciel et moi pour nous réconcilier; et souvent, dans mes rêves, je le vis passer devant mon grabat comme l'esprit des visions de Job, et je l'entendis murmurer d'une voix faible comme la brise des paroles de terreur ou d'espoir.

« J'aimais aussi dans cette chapelle souterraine un grand christ de marbre blanc qui, placé au fond d'une niche, avait dû être autrefois inondé de lumière par une ouverture supérieure. Désormais ce soupirail était obstrué, mais quelques faibles rayons se glissaient encore dans les interstices des pierres en désordre accumulées à l'extérieur. Ce jour terne et rampant versait une singulière tristesse sur le beau front pâle du Christ. Je me plaisais dans la contemplation de ce poétique et douloureux symbole. Quoi de plus touchant sur la terre que l'image d'une torture physique couronnée par l'expression d'une joie céleste! Quelle plus grande pensée, quel plus profond emblème que ce Dieu martyr, baigné de sang et de larmes, étendant ses bras vers le ciel! O image de la souffrance, élevée sur une croix et montant comme une prière, comme un encens, de la terre aux cieux! Offrande expiatoire de la douleur qui se dresse toute sanglante et toute nue vers le trône du Seigneur! Espoir radieux, croix symbolique, où s'étendent et reposent les membres brisés par le supplice! Bandeau d'épines qui ceignez le crâne, sanctuaire de l'intelligence, diadème fatal imposé à la puissance de l'homme! je vous ai souvent invoqués, je me suis souvent prosternée devant vous! Mon âme s'est offerte souvent sur cette croix, elle a saigné sous ces épines; elle a souvent adoré, sous le nom de *Christ*, la souffrance humaine relevée par l'espoir divin; la résignation, c'est-à-dire l'acceptation de la vie humaine; la rédemption, c'est-à-dire le calme dans l'agonie et l'espérance dans la mort.

« Le second hiver fut moins paisible que le premier. La patiente résignation avec laquelle j'avais d'abord travaillé à rendre mon existence possible au milieu de l'isolement et des privations m'abandonna l'année suivante. L'indolence et les rêveries de l'été avaient changé la situation de mon esprit. Je me sentais plus forte, mais aussi plus irritable, plus accessible à la souffrance, moins calme à la subir, et pourtant plus paresseuse à l'éviter. Toutes les rigueurs que je m'étais imposées avec joie me devenaient amères. Je n'y trouvais plus cette volupté orgueilleuse qui m'avait soutenue d'abord.

« La brièveté des jours m'interdisait le triste plaisir des rêveries sur la terrasse, et du fond de ma cellule où s'écoulaient les longues heures du soir, j'entendais pleurer la bise lugubre. Souvent, lasse des efforts que je faisais pour m'isoler des objets extérieurs, incapable d'attention dans l'étude ou de règle dans la réflexion, je me laissais dominer par la tristesse de mes impressions extérieures. Assise dans l'embrasure de ma fenêtre, je voyais la lune s'élever lentement au-dessus des toits couverts de neige, et reluire sur les aiguilles de glace qui pendaient aux sculptures dentelées des cloîtres. Ces nuits froides et brillantes avaient un caractère de désolation dont rien ne saurait donner l'idée. Quand le vent se taisait, un silence de mort planait sur l'abbaye. La neige se détachait sans bruit des rameaux des vieux ifs, et tombait en flocons silencieux sur les branches inférieures. On eût pu secouer toutes les ronces desséchées qui garnissaient les cours, sans y éveiller un seul être animé, sans entendre siffler une couleuvre ou ramper un insecte.

« Dans ce morne isolement, mon caractère se dénatura, la résignation dégénéra en apathie, l'activité des pensées devint le dérèglement. Les idées les plus abstraites, les plus confuses, les plus effrayantes assiégèrent tour à tour mon cerveau. En vain, j'essayais de me replier sur moi-même et de vivre dans le présent. Je ne sais quel vague fantôme d'avenir flottait dans tous mes rêves et tourmentait ma raison. Je me disais que l'avenir devait avoir pour moi une forme connue, que je ne devais l'accepter qu'après l'avoir fait moi-même, qu'il fallait le calquer sur le présent que je m'étais créé. Mais bientôt je m'apercevais que le présent n'existait pas pour moi, que mon âme faisait de vains efforts pour se renfermer dans cette prison, mais qu'elle errait toujours au delà, qu'il lui fallait l'univers, et qu'elle l'épuiserait le même jour où l'univers lui serait donné. Je sentais enfin que l'occupation de ma vie était de me tourner sans cesse vers les joies perdues ou vers les joies encore possibles. Celles que j'avais cherchées dans la solitude me fuyaient. Au fond du vase, là comme partout, j'avais trouvé la lie amère.

« Ce fut vers la fin d'un été brûlant que mon vœu expira. J'en vis approcher le terme avec un mélange de désir et d'effroi qui altéra sensiblement ma santé et ma raison.

« J'éprouvais un incroyable besoin de mouvement. J'appelais la vie avec ardeur sans songer que je vivais déjà trop et que je souffrais de l'excès de la vie.

« Mais après tout, me disais-je, que trouverai-je dans la vie dont je n'aie déjà sondé le néant? Quels plaisirs dont je n'aie découvert le vide, quelles croyances qui ne se soient évanouies devant mon examen sévère? Irai-je demander aux hommes le calme que je n'ai pu trouver dans la solitude? Me donneront-ils ce que Dieu m'a refusé? Si j'épuise encore une fois mon cœur à la poursuite d'un vain rêve, si j'abandonne la retraite à laquelle je me suis condamnée, pour aller me désabuser encore, où trouverai-je ensuite un asile contre le désespoir? Quelle espérance religieuse ou philosophique pourra me sourire ou m'accueillir encore quand j'aurai pénétré le fond de toutes mes illusions, quand j'aurai acquis la preuve complète, irrécusable de mon néant?

« Et pourtant, me disais-je encore, à quoi sert la retraite, à quoi sert la réflexion? Ai-je moins souffert parmi ces tombeaux en ruine qu'au sein des pompes humaines? Qu'est-ce qu'une philosophie stoïque, qui ne sert qu'à créer à l'homme des souffrances nou-

velles? Qu'est-ce qu'une religion expiatoire et gémissante dont le but est de chercher la douleur au lieu de l'éviter? Tout cela n'est-il pas le comble de l'orgueil et de la folie? Sans tous ces raffinements de la pensée, les hommes, livrés aux seuls plaisirs des sens, ne seraient-ils pas plus heureux et plus grands? Cette prétendue élévation de l'esprit humain, peut-être que Dieu la réprouve, et au jour de la justice peut-être qu'il la couvrira de son mépris!

« Au milieu de ces irrésolutions, je cherchais dans les livres une direction à ma volonté flottante. Les naïves poésies des âges primitifs, les cantiques voluptueux de Salomon, les pastorales lascives de Longus, la philosophie érotique d'Anacréon, me semblaient parfois plus religieuses dans leur sublime nudité que les soupirs mystiques et les fanatiques hystéries de sainte Thérèse. Mais le plus souvent, je me laissais entraîner par une sympathie plus immédiate vers les livres ascétiques. C'est en vain que je voulais me détacher des impressions toutes spirituelles du christianisme; j'y revenais toujours. Je n'avais dans l'esprit qu'une jeunesse passagère pour tressaillir aux cantiques de l'*épouse*, pour sourire aux embrassements de Daphnis et de Chloé. Un instant suffisait pour user cette chaleur factice qu'une véritable simplicité de cœur n'entretenait pas, que les feux d'un soleil d'Orient ne venaient pas renouveler. J'aimais à lire la *Vie des saints*, ces beaux poëmes, ces dangereux romans, où l'humanité paraît si grande et si forte qu'on ne peut plus ensuite se baisser et regarder à terre les hommes tels qu'ils sont. J'aimais ces retraites éternelles, profondes, ces douleurs pieuses couvées dans le mystère de la cellule, ces grands renoncements, ces terribles expiations, toutes ces actions folles et magnifiques qui consolent les maux vulgaires de la vie par un noble sentiment d'orgueil flatté. J'aimais aussi à lire ces consolations douces et tendres que les solitaires recevaient dans le secret de leur âme, ces entretiens intimes du fidèle et de l'esprit saint dans la nuit des temples, ces correspondances naïves de François de Sales et de Marie de Chantal; mais surtout ces épanchements pleins d'amour austère et de métaphysique rêveuse entre Dieu et l'homme, entre Jésus dans l'eucharistie et l'auteur inconnu de *l'Imitation*.

« Ces livres étaient pleins de méditation, d'attendrissement et de poésie. Ils embellissaient la solitude; ils promettaient la grandeur dans l'isolement, la paix dans le travail, le repos de l'esprit dans la fatigue du corps. J'y trouvais le reflet d'un tel bonheur, l'empreinte d'une sagesse si délicieuse, que je recouvrais en les lisant l'espoir d'arriver au même but; je me disais que, comme moi, ces hommes saints avaient été éprouvés par de violentes tentations de retourner au monde, mais qu'ils les avaient surmontées courageusement; je me disais aussi que renoncer à mon œuvre après deux ans de combats et de triomphes, c'était perdre le fruit de si rudes efforts et agir avec plus de folie encore que de lâcheté; au lieu qu'en me rattachant à ma résolution, en renouvelant mon vœu pour un temps plus ou moins étendu, je recueillerais peut-être bientôt les fruits de ma persévérance. J'allais retourner à la société peut-être pour m'y briser sans retour, au lieu qu'en attendant quelques jours de plus au fond de mon cloître, j'allais entrer sans doute dans la béatitude des élus.

« Après ces longs combats où s'épuisait ma raison, je tombais dans le découragement, et je me demandais, en riant de moi-même avec mépris, si ma vie était une chose assez importante pour la défendre ainsi, et pour en promener les débris au milieu de tant d'orages.

« Ces irrésolutions me conduisirent jusqu'aux approches du printemps. A l'époque où mon vœu expira, pour couper court à mes angoisses, je pris un terme moyen: je me réfugiai dans l'inertie qui se traîne toujours à la suite des grandes émotions, je laissai passer les jours sans fixer mon avenir, attendant que le réveil de mes facultés me poussât dans la vie ou m'enchaînât dans l'oubli.

« En effet, je ne tardai pas à sentir les nouveaux aiguillons de cette inquiétude dangereuse qui m'avait déjà fait subir tant de maux. Je m'aperçus un jour que ma liberté m'était rendue, qu'aucun serment ne me consacrait plus à Dieu, que j'appartenais à l'humanité, et qu'il était temps peut-être de retourner à elle, si je ne voulais perdre entièrement l'usage de mon cœur et de mon intelligence. Les jours d'affaissement qui trouvaient si souvent place dans ma vie, me laissaient un long effroi, et je me débattais alternativement contre l'appréhension de l'idiotisme et celle de la folie.

« Un soir, je me sentis profondément ébranlée dans ma foi religieuse, et du doute je passai à l'athéisme. Je vécus plusieurs heures sous le charme d'un sentiment d'orgueil inconcevable, et puis je retombai de cette hauteur dans des abîmes de terreur et de désolation. Je sentis que le vice et le crime étaient tout près d'entrer dans ma vie, si je perdais l'espoir céleste qui seul m'avait fait jusque-là supporter les hommes.

« Le tonnerre vint à gronder sur ma tête: c'était le premier orage du printemps, un de ces orages prématurés qui bouleversent parfois inopinément les jours encore froids du mois d'avril. Je n'ai jamais entendu rouler la foudre et vu le feu du ciel sillonner les nuées, sans qu'un sentiment d'admiration et d'enthousiasme ne m'ait ramenée à l'instinct de la foi. Involontairement je tressaillis, et par habitude je m'écriai saisie d'une sainte terreur: Vous êtes grand, ô mon Dieu! la foudre est sous vos pieds, et de votre front émane la lumière...

« L'orage augmentait; je rentrai dans ma cellule, seul endroit vraiment abrité de l'abbaye. La nuit vint

de bonne heure, la pluie tombait par torrents, le vent mugissait sans interruption dans les longs corridors, et les pâles éclairs s'éteignaient sous les nuées qui crevaient de toutes parts. Alors je trouvai dans mon isolement, dans la sécurité de mon abri, dans le calme austère, mais réel, qui m'entourait au milieu du désordre des éléments, un sentiment d'indicible bien-être et de reconnaissance passionnée envers le ciel. L'ouragan enlevait aux ruines des tourbillons de poussière et de craie qu'il semait sur les arbrisseaux incultes et sur les décombres. Il arrachait aux murs leurs rameaux de plantes grimpantes, à l'hirondelle le frêle abri de son nid à demi construit sous les voussures poudreuses. Il n'y avait pas une pauvre fleur, pas une feuille nouvelle qui ne fût flétrie et emportée; les chardons emplissaient l'air de leur duvet dispersé; les oiseaux pliaient leurs ailes humides et se réfugiaient dans les broussailles; tout semblait contristé, fatigué, brisé; moi seule j'étais paisiblement assise au milieu de mes livres, occupée de temps en temps à suivre d'un œil nonchalant la lutte terrible des grands ifs contre la tempête et les ravages de la grêle sur les jeunes bourgeons des sureaux sauvages : Ceci, m'écriai-je, est l'image de ma destinée, le calme au fond de ma cellule, l'orage et la destruction au dehors. Mon Dieu, si je ne m'attache à vous, le vent de la fatalité m'emportera comme ces feuilles, il me brisera comme ces jeunes arbres. Oh! reprenez-moi, mon Dieu! reprenez mon amour, ma soumission et mes serments. Ne permettez plus que mon âme s'égare et flotte ainsi entre l'espoir et la méfiance; ramenez-moi à de grandes et solides pensées par une rupture éternelle, absolue, entre moi et les choses, par une alliance indissoluble avec la solitude.

« Je m'agenouillai devant le Christ, et, dans un mouvement d'espoir et d'entraînement, j'écrivis sur la muraille blanche un serment que je lus à haute voix dans le silence de la nuit.

« Ici, un être encore plein de jeunesse et de vie « se consacre à la prière et à la méditation par un « serment solennel et terrible.

« Il jure par le ciel, par la mort et par la con- « science, de ne jamais quitter l'abbaye de *** et d'y « vivre tout le reste des jours qui lui seront comptés « sur la terre. »

« Après cette résolution violente et singulière, je sentis un grand calme, et je m'endormis malgré l'orage qui augmentait d'heure en heure. Vers le jour, je fus éveillée par un fracas épouvantable. Je me levai et courus à ma fenêtre. Une des galeries supérieures qui élevait encore, la veille, ses frêles piliers et ses élégantes sculptures autour du préau, venait de céder à la force de l'ouragan et de s'écrouler. Un nouveau coup de vent fit craquer d'autres parties de l'édifice qui s'écroulèrent aussi en moins d'un quart d'heure. La destruction semblait s'étendre sous l'influence d'une volonté surnaturelle; elle approchait de moi : le toit qui m'abritait commençait à s'ébranler, les tuiles moussues volaient en éclats, et le châssis de la charpente semblait vaciller et repousser les murs à chaque nouveau souffle de la tempête.

« Sans doute la peur s'empara de moi, car je me laissai gouverner par des idées superstitieuses et puériles. Je pensai que Dieu renversait mon ermitage pour m'en chasser, qu'il repoussait un vœu téméraire et me forçait de retourner parmi les hommes. Je m'élançai donc vers la porte, moins pour fuir le danger que pour obéir à une volonté suprême. Puis je m'arrêtai au moment de la franchir, frappée d'une idée bien plus conforme à l'excitation maladive et à la disposition romanesque de mon esprit; je m'imaginai que Dieu, pour abréger mon exil et récompenser ma résolution courageuse, m'envoyait la mort, mais une mort digne des héros et des saints. N'avais-je pas juré de mourir dans cette abbaye? Avais-je le droit de la fuir, parce que la mort s'en approchait? Et quelle plus noble fin que de m'ensevelir, avec mes souffrances et mon espoir, sous ces ruines chargées de me sauver de moi-même, et de me rendre à Dieu purifiée par la pénitence et la prière? Je te salue, hôte sublime, m'écriai-je; puisque le ciel t'envoie, sois le bienvenu, je t'attends derrière le seuil de cette cellule qui aura été mon tombeau dès cette vie.

« Je me prosternai alors sur le carreau, et, plongée dans l'extase, j'attendis mon sort.

« Le dernier débris de l'abbaye ne devait pas rester debout dans cette sombre matinée. Avant le lever du soleil, la toiture fut emportée. Un pan de mur s'écroula. Je perdis le sentiment de ma situation.

« Un prêtre, que l'orage avait fourvoyé dans ces plaines désertes, vint à passer en ce moment au pied des murailles croulantes du couvent. Il s'en éloigna d'abord avec effroi, puis il crut entendre une voix humaine parmi les voix furieuses de la tempête. Il se hasarda entre les nouvelles ruines qui couvraient les anciennes, et me trouva évanouie sous des débris qui allaient m'ensevelir. La pitié, le zèle que donne la foi à ceux même qui manquent d'humanité, lui firent trouver la force cruelle de me sauver. Il m'emporta sur son cheval, à travers les plaines, les bois et les vallées. Ce prêtre s'appelait Magnus. Par lui je fus arrachée à la mort et rendue à la douleur.

« Depuis que je suis rentrée dans la société, mon existence est plus misérable qu'auparavant. Je n'ai voulu être l'esclave (la maîtresse, comme on dit) de personne; mais, ne me sentant liée à aucun homme par cette consécration expresse et volontaire de la possession, je laissai peu à peu mon imagination inquiète et avide parcourir l'univers et s'emparer de ce qui s'offrait à elle. Trouver le bonheur devint ma seule pensée, et, s'il faut avouer à quel point j'étais descendue au-dessous de moi-même, la seule règle

de ma conduite, le seul but de ma volonté. Après avoir laissé, sans m'en apercevoir, flotter mes désirs vers les ombres qui passaient autour de moi, il m'arriva de courir en songe après elles, de les saisir à la volée, de leur demander impérieusement, sinon le bonheur, du moins l'émotion de quelques journées. Et comme ce libertinage invisible de ma pensée ne pouvait choquer l'austérité de mes mœurs, je m'y livrai sans remords. Je fus infidèle en imagination, non-seulement à l'homme que j'aimais; mais chaque lendemain me vit infidèle à celui que j'avais aimé la veille. Bientôt un seul amour de ce genre ne suffisant point à remplir mon âme toujours avide et jamais rassasiée, j'embrassai plusieurs fantômes à la fois. J'aimai dans le même jour et dans la même heure le musicien enthousiaste qui faisait vibrer toutes mes fibres nerveuses sous son archet, et le philosophe rêveur qui m'associait à ses méditations. J'aimai à la fois le comédien qui faisait couler mes larmes, et le poëte qui avait dicté au comédien les mots qui arrivaient à mon cœur. J'aimai même le peintre et le sculpteur dont je voyais les œuvres et dont je n'avais pas vu les traits. Je m'enamourai d'un son de voix, d'une chevelure, d'un vêtement, et puis d'un portrait seulement, du portrait d'un homme mort depuis plusieurs siècles. Plus je m'abandonnais à ces fantasques admirations, plus elles devenaient fréquentes, passagères et vides. Nul signe extérieur ne les a jamais trahies, Dieu le sait bien! mais, je l'avoue avec honte, avec terreur, j'ai usé mon âme à ces frivoles emplois de facultés supérieures. J'ai souvenir d'une grande dépense d'énergie morale, et je ne me rappelle plus les noms de ceux qui, sans le savoir, gaspillèrent en détail le trésor de mes affections.

« Puis, à se prodiguer ainsi, mon cœur s'éteignit, je ne fus plus capable que d'enthousiasme; et ce sentiment s'effaçant au moindre jour projeté sur l'objet de mon illusion, je dus changer d'idole autant de fois qu'une idole nouvelle se présenta.

« Et c'est ainsi que j'existe désormais: j'appartiens toujours au dernier caprice qui traverse mon cerveau malade. Mais ces caprices, d'abord si fréquents et si impétueux, sont devenus rares et tièdes; car l'enthousiasme aussi s'est refroidi, et c'est après de longs jours d'assoupissement et de dégoût que je retrouve parfois de courtes heures de jeunesse et d'activité. L'ennui désole ma vie, Pulchérie, l'ennui me tue. Tout s'épuise pour moi, tout s'en va. J'ai vu à peu près la vie dans toutes ses phases, la société sous toutes ses faces, la nature dans toutes ses splendeurs. Que verrai-je maintenant? Quand j'ai réussi à combler l'abîme d'une journée, je me demande avec effroi avec quoi je comblerai celui du lendemain. Il me semble parfois qu'il existe encore des êtres dignes d'estime et des choses capables d'intéresser; mais, avant de les avoir examinés, j'y renonce par découragement et par fatigue. Je sens qu'il ne me reste pas assez de sensibilité pour apprécier les hommes, pas assez d'intelligence pour comprendre les choses. Je me replie sur moi-même avec un calme et sombre désespoir, et nul ne sait ce que je souffre. Les brutes dont la société se compose se demandent ce qui me manque, à moi, dont la richesse a pu atteindre à toutes les jouissances, dont la beauté et le luxe ont pu réaliser toutes les ambitions. Parmi tous ces hommes, il n'en est pas un dont l'intelligence soit assez étendue pour comprendre que c'est un grand malheur de n'avoir pu s'attacher à rien, et de ne pouvoir plus rien désirer sur la terre. »

## XXXVI

Pulchérie resta encore quelques instants dans l'attitude pensive où le récit de Lélia l'avait fait tomber. Puis, tout à coup, rejetant en arrière les beaux cheveux qui ombrageaient son front, comme une fière cavale qui secoue sa crinière avant de prendre sa course, elle se leva dans un transport d'impudence enthousiaste.

—Eh bien! s'il en est ainsi, et parce qu'il en est ainsi, il faut vivre! s'écria-t-elle. Couronnons-nous de roses, et remplissons les coupes de la joie! Que l'amour, la vertu et l'idéal hurlent en vain à la porte, comme les spectres effarés d'Ossian, tandis que les intrépides convives célèbrent la coupe en main la mémoire de leurs funérailles! Aussi bien, j'ai toujours eu la sagesse d'étouffer en moi toute folle velléité d'amour; et chaque fois que je me suis sentie menacée d'aimer, je me suis hâtée de boire à longs traits la coupe d'ivresse, au fond de laquelle brille le précieux talisman d'indifférence, la satiété! Eh quoi! pleurer toute la vie l'erreur romanesque de l'adolescence! se flétrir et descendre vivante dans la tombe, parce que les hommes nous haïssent! Oh! bien plutôt, méprisons-les, et vengeons-nous de leur despotisme, non par la tromperie, mais par l'indifférence. Qu'ils exhalent leur colère et leur jalousie; j'en veux rire jusqu'à la mort. Quant à vous, Lélia, si vous ne voulez pas en faire autant, je n'ai qu'un conseil à vous donner: c'est de retourner à la solitude et à Dieu.

— Il n'est plus temps, Pulchérie, de prendre ce parti. Ma foi est chancelante, mon cœur est épuisé. Il faut pour brûler de l'amour divin plus de jeunesse et de pureté que pour toute autre noble passion. Je n'ai plus la force d'élever mon âme à un perpétuel sentiment d'adoration et de reconnaissance. Le plus souvent je ne pense à Dieu que pour l'accuser de ce que je souffre et lui reprocher sa dureté. Si parfois je le bénis, c'est quand je passe près d'un cimetière et que je pense à la brièveté de la vie.

— Vous avez vécu trop vite, reprit Pulchérie. Eh

bien! il faut, Lélia, que vous changiez l'exercice de vos facultés, que vous retourniez à la solitude, ou que vous cherchiez le plaisir: choisissez.

— Je viens des montagnes de Monteverdor. J'ai essayé de retrouver mes anciennes extases et le charme de mes rêveries pieuses. Mais là, comme partout, je n'ai trouvé que l'ennui.

— Il faudrait que vous fussiez enchaînée à un état social qui vous préservât de vous-même et vous sauvât de vos propres réflexions. Il faudrait que vous fussiez assujettie à une volonté étrangère, et qu'un travail forcé fît diversion au travail incessant et rongeur de votre imagination. Faites-vous religieuse.

— Il faut avoir l'âme virginale; je n'ai de chaste que les mœurs. Je serais une épouse adultère du Christ; et puis vous oubliez que je ne suis pas dévote. Je ne crois pas, comme les femmes de cette contrée, à la vertu régénératrice des chapelets et à la puissance absolutrice des scapulaires. Leur piété est quelque chose qui les repose, qui les rafraîchit et qui les endort. J'ai une trop grande idée de Dieu et du culte qu'on lui doit pour le servir machinalement, pour le prier avec des mots arrangés d'avance et appris par cœur. Ma religion trop passionnée serait une hérésie, et si on m'ôtait l'exaltation, il ne me resterait plus rien.

— Eh bien! dit Pulchérie, puisque vous ne pouvez pas vous faire religieuse, faites-vous courtisane. Le corps est une puissance moins rebelle que l'esprit. Destiné à profiter des biens matériels, c'est aussi par des moyens matériels qu'on peut le gouverner. Va, ma pauvre rêveuse, réconcilie-toi avec cette humble portion de ton être. Ne méprise pas plus longtemps ta beauté que tous les hommes adorent, et qui peut refleurir encore comme aux jours du passé. Ne rougis pas de demander à la matière les joies que t'a refusées l'intelligence. Tu l'as dit. Tu sais bien d'où vient ton mal: c'est d'avoir voulu séparer deux puissances que Dieu avait étroitement liées...

—Mais, ma sœur, reprit Lélia, n'avez-vous pas fait de même?

— Nullement! J'ai donné la préférence à l'une sans exclure l'autre. Croyez-vous que l'imagination reste étrangère aux aspirations des sens? L'amant qu'on embrasse n'est-il pas un frère, un enfant de Dieu, qui partage avec sa sœur les bienfaits de Dieu? Pour vous, Lélia, qui avez tant de poésie à votre service, je m'étonne que vous ne trouviez pas cent moyens de relever la matière et d'embellir les impressions réelles. Je crois que le dédain seul vous arrête, et que, si vous abjuriez cette injuste et folle disposition, vous vivriez de la même vie que moi. Qui sait? Avec plus d'énergie peut-être vous inspireriez de plus ardentes passions. Venez, courons ensemble sous ces allées sombres, où de temps en temps je vois scintiller faiblement l'or des costumes et voltiger les plumes blanches des barrettes. Combien d'hommes jeunes et beaux, pleins d'amour et de puissance, errent sous ces arbres en cherchant le plaisir! Venez, Lélia, excitons-les à nous poursuivre: passons rapidement près d'eux; effleurons-les de nos vêtements, et puis échappons-nous, comme ces phalènes que vous voyez dans le rayon des lumières se chercher, s'atteindre, se séparer et se rejoindre, pour tomber mortes et folles d'amour dans la flamme qui les dévore. Venez, vous dis-je, je guiderai vos pas tremblants, je connais tous ces hommes. J'appellerai les plus aimables et les plus élégants autour de vous. Vous serez hautaine et cruelle à votre aise, Lélia. Mais vous entendrez leurs propos, vous sentirez leur haleine sur vos épaules. Vous frémirez peut-être quand le vent du soir apportera à vos narines dilatées le parfum de leurs chevelures, et peut-être ce soir sentirez-vous une faible curiosité de connaître la vie tout entière.

— Hélas! Pulchérie, ne l'ai-je pas horriblement connue? Ne vous souvient-il plus de ce que je vous ai raconté?

— Vous aimiez cet homme avec votre âme: vous ne pouviez pas songer à goûter près de lui un plaisir réel. Cela est simple. Il faut qu'une faculté, arrivée à son plus grand développement, étouffe et paralyse les autres. Mais ici ce serait différent. . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La courtisane entraîna Lélia et continua de lui parler en baissant la voix.

— Mais d'abord, continua Pulchérie, il faut songer à vous travestir. Vous ne voudriez pas sans doute livrer à la foule le grand nom de Lélia, quoique, à vous dire vrai, la solitude où vous vivez provoque dans l'esprit des hommes de plus graves accusations que mes galanteries. Mais peut-être ne trouvez-vous pas au-dessous de votre destinée d'être soupçonnée de mystérieuses et terribles passions, tandis que vous mépriseriez le vulgaire renom d'une bacchante. Ainsi donc, venez prendre un domino semblable au mien, et vous pourrez, à la faveur de certaines ressemblances qui existent entre nous, et surtout entre nos voix, descendre sans danger du rôle majestueux et déplorable que vous avez choisi. Venez, Lélia.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La foule, qui se pressait sous le péristyle pour admirer les larges éclairs dont le ciel était sillonné, sépara les deux sœurs au moment où elles sortaient du vestiaire, enveloppées dans leurs capuchons de satin bleu. Lélia fut emportée par un flot de masques, parmi lesquels circulaient tant de costumes semblables au sien, qu'elle n'osa point essayer de reconnaître sa sœur Pulchérie; et timide, effrayée, dégoûtée déjà du rôle qu'elle allait tenter, elle s'enfonça dans les jardins, résolue d'abandonner aux caprices du hasard les restes d'une existence désolée.

Elle pénétra cette fois, sans le savoir, dans une partie des bosquets que le prudent prince de Bambucci

avait réservée à ses élus. C'était un labyrinthe de verdure dont l'entrée était gardée par un groupe des plus experts subalternes du prince. Ils étaient au courant de toutes les intrigues de la cour, et d'heure en heure des messagers, dépêchés de l'intérieur du palais, venaient modifier leurs consignes, et leur signaler les nouveaux initiés qu'ils pouvaient admettre dans le sanctuaire. Tout jaloux incommode, tout protecteur ombrageux en était repoussé sans appel; les femmes seules pouvaient entrer sans se démasquer : le tout par amour des convenances.

C'était un champ d'asile, un lieu de refuge pour les *amis* que de fâcheux obstacles séparaient au dehors. On y était en sûreté, et tout s'y passait avec une miraculeuse régularité. On s'y promenait par groupes; on s'y asseyait en cercle; les allées et les salles de verdure étaient pleines de lumière et de monde. Mais les affidés connaissaient bien par quel sentier, par quelle porte on arrivait au pavillon d'Aphrodise, dont les terrasses immenses s'étendaient sur le bord de la mer.

A peine Lélia eut-elle fait quelques pas sous ces dangereux ombrages, qu'une voix murmura auprès d'elle :

— Voici Zinzolina, la célèbre Zinzolina!

Aussitôt un groupe d'hommes dorés et empanachés se pressa sur ses traces.

— Eh quoi! Zinzolina! ne nous reconnais-tu pas? Est-ce ainsi que l'on oublie ses fidèles amis? Allons, prends mon bras, belle solitaire, et fêtons encore les anciennes divinités.

— Non, non, dit un autre en essayant de s'emparer du bras de Lélia. N'écoute point ce Piémontais bâtard : viens à moi qui suis un pur Napolitain, et qui des premiers t'ai initiée aux doux secrets d'amour. Ne t'en souvient-il plus, tourterelle aux voluptueux soupirs?

Un grand cavalier espagnol mit de force le bras de Lélia sous le sien.

—C'est moi que la bonne Zinzolina a choisi entre tous, dit-il; elle est comme moi de noble race andalouse, et rien au monde ne la déciderait à mécontenter un compatriote et un fidalgue.

— Zinzolina est de tous les pays, dit un Allemand; elle me l'a dit dans son boudoir à Vienne.

— Tedesco! s'écria un Sicilien, si Zinzolina nous faisait l'affront de te préférer à nous, voici un poignard qui nous vengerait d'elle.

— Allons, allons, tirons au sort, cria un jeune page; Zinzolina mêlera nos noms dans ma toque.

— Mon nom, repartit le fidalgue, est gravé sur la lame de mon épée.

Et il la tira du fourreau d'un air menaçant.

Les gens du prince intervinrent, et Lélia s'enfuit. Mais elle ne fut pas longtemps seule. Un prince russe lui dit au détour d'une allée :

—Zinzolina, que cherches-tu ici? Et pourquoi es-tu seule? Veux-tu m'aimer toute une heure? Je te donnerai cette chaîne de diamants qui est un présent des czars.

Lélia fit un geste de mépris. Un grand seigneur français s'en aperçut.

—Quelle grossièreté! dit-il. Que ces *étrangers* sont rudes et insolents! Depuis quand parle-t-on ainsi aux femmes? Pour qui ce rustre vous prend-il, Zinzolina? Écoutez-moi.

Et celui-ci offrit son palais, ses gens, ses vins et ses chevaux.

— Mais vous croyez donc bien peu au plaisir que vous offrez, leur dit Lélia, puisque vous y joignez tant de séductions pour la cupidité? Vos embrassements sont donc bien hideux, puisque vous les payez si cher? Où est l'amour dans tout cela? où est seulement l'ardeur des sens? Ici brutalité, là corruption. Vous n'avez d'autres appâts que la force, la vanité ou le gain. Le plaisir est-il donc mort, étouffé sous la civilisation? L'amour antique a-t-il abandonné la terre et pris son vol vers d'autres cieux?

Elle rejeta alors son capuchon sur ses épaules; et, à l'aspect de ce visage toujours si hautain et si grave, la foule se dispersa, et les adorateurs audacieux de Pulchérie s'inclinèrent respectueusement devant Lélia.

—Tu renonces déjà à ton entreprise? lui dit Pulchérie en la saisissant par sa large manche. Non, non, pas encore, Lélia; tout n'est pas désespéré : ton heure n'est pas venue.

— Mon heure ne viendra pas, dit Lélia. Tout ceci me déplaît et m'irrite. Leur haleine est froide, leurs chevelures sont rudes, leurs étreintes meurtrissent, et l'ambre de leurs vêtements dissimule mal je ne sais quelles émanations âcres et grossières qui me repoussent. Au milieu d'eux, mon sang se calme, mes idées s'éclaircissent, ma volonté s'élève : je n'ai plus d'autre désir que de m'asseoir et de les regarder passer en les méprisant. Vous aurez beau dire, Pulchérie, une femme n'est pas un instrument grossier que le premier rustre venu peut faire vibrer : c'est une lyre délicate qu'un souffle divin doit animer avant de lui demander l'hymne de l'amour. Il n'y a pas d'être bien organisé qui soit incapable réellement de connaître le plaisir; mais je crois qu'il y a beaucoup d'êtres mal organisés qui ne connaissent pas autre chose, et dont on chercherait vainement à obtenir, au milieu des actes de l'amour, un mot, une pensée ou un sentiment qui ressemblât à ce que je rêve dans l'amour. Ce sublime échange des plus nobles facultés ne peut pas, ne doit pas être réduit à une sensation animale.

— Eh bien! viens par ici, Lélia. Écoute parler un jeune homme que je viens de rencontrer, et que j'agace en vain. Peut-être la compassion sera-t-elle plus efficace sur toi que le reste.

Lélia suivit sa sœur sous une grotte artificielle, éclairée faiblement dans le fond par une petite lampe.

—Arrêtez-vous ici, lui dit Pulchérie en la cachant dans un angle obscur, et regardez ce bel adolescent aux cheveux bruns. Le connaissez-vous ?

— Si je le connais! répondit Lélia, c'est Sténio. Mais que fait-il dans les jardins réservés, et dans cette grotte qui est, si je ne me trompe, une des entrées souterraines du fameux pavillon? Lui, Sténio le poëte, Sténio le mystique, Sténio l'amoureux !

— Oh! écoutez-le, dit Pulchérie, vous verrez qu'il est fou d'amour, et qu'il faut le plaindre.

Alors Pulchérie laissa Lélia où elle l'avait cachée, et, s'approchant de Sténio sur la pointe du pied, elle essaya de l'embrasser.

—Laissez-moi, madame, dit fièrement le jeune homme, je n'ai pas besoin de vos caresses. Je vous l'ai dit, ce n'est pas vous que je cherchais, lorsque, trompé par le son de votre voix, je vous ai suivie dans ces jardins. Mais, depuis que j'ai arraché votre masque, je sais bien que vous n'êtes qu'une courtisane. Allez, madame, je ne puis être à vous. Je suis pauvre, et d'ailleurs je ne désire point les plaisirs qu'il faut payer. Il n'y a au monde qu'une femme pour moi : c'est celle que vous avez nommée. Est-elle ici? la connaissez-vous ?

— Je connais Lélia, car elle est ma sœur, répondit Pulchérie. Si vous voulez me suivre sous ces voûtes obscures, je vous mènerai dans un lieu où vous pourrez la voir

— Oh ! vous mentez, dit le jeune homme, Lélia n'est pas votre sœur, et vous ne sauriez me la montrer. Je vous ai suivie jusqu'ici, crédule comme un enfant que je suis, espérant toujours que vous me la montreriez. Mais vous m'avez trompé, et voici que vous revenez seule.

— Enfant! je puis te mener vers elle si je veux. Mais sache auparavant que Lélia ne t'aime pas. Jamais Lélia ne récompensera ton amour. Crois-moi, cherche ailleurs les joies que tu espérais d'elle, et, si tu ne peux chasser cette chimère de ton esprit, du moins enivre-toi, en passant, aux sources du plaisir; demain tu te réveilleras pour courir encore après ton fantôme. Mais au moins, durant cette course haletante et folle, ta vie ne se consumera pas toute dans l'attente et dans le rêve. Tu feras de douces haltes sous les palmiers avec les filles des hommes, et tu ne suivras le démon aux ailes de feu, qui t'appelle du fond des nuées, que rafraîchi et consolé par nos libations et nos caresses. Viens reposer ta tête sur mon sein, jeune fou que tu es; tu verras que je ne veux pas te garder et t'endormir longtemps. Je veux seulement te soulager dans ta marche pénible, afin que tu puisses reprendre un essor plus courageux vers la poésie et vers Lélia.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit Sténio avec force, je vous méprise et je vous hais : vous n'êtes pas Lélia, vous n'êtes pas sa sœur, vous n'êtes pas même son ombre. Je ne veux pas de vos plaisirs, je n'en ai pas besoin : c'est de Lélia seule que je voudrais tenir le bonheur. Si elle me repousse, je vivrai seul, et je mourrai vierge. Je ne souillerai pas sur le sein d'une courtisane ma poitrine embrasée d'un pur amour.

— Viens donc, Lélia, dit Pulchérie en attirant sa sœur vers Sténio; viens récompenser une fidélité digne des temps chevaleresques.

Mais en même temps la moqueuse fille, changeant aussitôt de rôle à la faveur de l'obscurité, laissa Lélia un peu en arrière, et se penchant sur Sténio : — O mon poëte! lui dit-elle en imitant le parler plus lent et l'embrassement plus chaste de Lélia, ta fidélité m'a touchée, et je viens t'en récompenser.

Alors elle prit la main du jeune poëte, et l'emmena sous ces voûtes sombres et froides qu'éclairaient par intervalles des lampes suspendues au plafond. Sténio tremblait et croyait faire un rêve. Il était trop troublé pour se demander où l'emmenait Lélia. Il croyait sentir sa main dans la sienne et craignait de s'éveiller.

Lorsqu'ils furent au bout de cette galerie souterraine, elle tira le cordon de soie d'une sonnette. Une porte s'ouvrit seule comme par enchantement. Ils montèrent les degrés qui conduisaient au pavillon d'Aphrodise.

Comme ils traversaient un couloir silencieux où le bruit des pas s'amortissait sur les tapis, Sténio crut voir passer rapidement près de lui une femme vêtue comme Lélia ou comme Pulchérie. Il ne s'en inquiéta point, car Lélia tenait toujours sa main, et il entra avec elle dans un boudoir délicieux. Elle éteignit aussitôt toutes les bougies, ôta son masque, et le jeta dans un cabinet voisin; puis elle revint s'asseoir près de Sténio sur un divan de soie brochée d'or, et un verrou fut tiré au dehors par je ne sais quelle main malicieuse ou discrète.

— Sténio! vous m'avez désobéi, dit-elle. Je vous avais défendu de chercher à me revoir avant un mois, et voici déjà que vous couriez après moi.

— Est-ce pour me gronder que vous m'avez amené ici? dit-il. Après une séparation qui m'a paru si longue, faut-il que je vous retrouve irritée contre moi? N'y a-t-il pas un an que je vous ai quittée? Comment voulez-vous que je sache le compte des jours qui se traînent loin de vous?

— Vous ne pouvez donc pas vivre sans moi, Sténio?

—Je ne le puis pas, ou il faut que je devienne fou. Vous avez vu comme mes joues se sont déjà creusées, comme mes lèvres se sont flétries sous le feu de la fièvre, comme mes yeux et mes paupières ont été ravagés par l'insomnie. Direz-vous encore que mon

imagination seule est malade, et ne voyez-vous pas que l'âme peut tuer le corps ?

— Aussi je ne vous fais pas de reproches, enfant. Votre pâleur me touche et vous embellit; et tout à l'heure votre résistance aux séductions de ma sœur m'a donné de l'orgueil. Je comprends qu'il est beau d'être aimée ainsi, et je veux tâcher, Sténio, de trouver mon bonheur en vous. Oui, j'y suis décidée, je ne chercherai plus. La seule chose qui puisse adoucir la vie, c'est une affection comme la vôtre. Je ne la mérite pas, mais je l'accepte avec reconnaissance. Ne dites plus que Lélia est insensible. Je vous aime, Sténio, vous le savez bien. Seulement je me débattais contre ce sentiment que je craignais de mal comprendre et de mal partager. Mais vous m'avez dit bien des fois que vous accepteriez l'amour que je vous accorderais, fût-il au-dessous du vôtre : je ne résisterai donc plus. Je me livre à la bonté de Dieu et à la puissance de votre cœur. Tenez, je sens que je vous aime. Êtes-vous content, êtes-vous heureux, Sténio?

—Oh! bien heureux ! dit Sténio éperdu, en tombant à ses pieds et en les couvrant de ses pleurs. Est-il vrai que je ne rêve point? Est-ce bien Lélia qui parle ainsi? Mon bonheur est si grand que je n'y crois pas encore..

— Croyez, Sténio, et espérez. Peut-être que Dieu aura pitié de vous et de moi. Peut-être qu'il rajeunira mon cœur, et qu'il le rendra digne du vôtre. Dieu vous doit bien cette récompense, à vous qui êtes si pur et si pieux. Appelez sur moi un rayon de son feu divin.

— Oh! ne parle pas ainsi, Lélia. N'es-tu pas cent fois plus grande que moi devant lui? N'as-tu pas aimé, n'as-tu pas souffert bien plus longtemps que moi? Oh! sois heureuse, et repose-toi enfin dans mes bras d'une si rude destinée. Ne te fatigue pas à m'aimer, ne tourmente pas ton pauvre cœur, dans la crainte de ne pas faire assez pour moi. Oh! je te le dis encore, aime-moi comme tu pourras.

Lélia passa son bras autour du cou de Sténio; elle déposa sur ses lèvres un long baiser si ardent et si obstiné que Sténio poussa un cri de joie et s'écria :

—O Galathée !

Un léger bruit se fit entendre dans le cabinet voisin. Sténio tressaillit. Lélia le retint en serrant plus fort son bras autour de son cou. Il demeura ivre d'amour et de joie à ses pieds; puis un long silence suivit cette étreinte.

— Eh bien! Sténio, dit-elle en sortant d'une longue et douce rêverie, qu'avez-vous à me dire? Êtes-vous déjà moins heureux?

— Oh! non, mon ange! répondit Sténio.

— Voulez-vous que nous allions faire une promenade en gondole dans la baie? dit Lélia en se levant.

— Eh quoi! déjà nous quitter? répondit Sténio avec tristesse.

— Nous ne nous quitterons pas, dit-elle.

— Eh! n'est-ce pas nous quitter que de retourner parmi cette foule? Nous étions si bien ici! Cruelle! vous avez toujours besoin de mouvement et de distraction. Avouez-le, Lélia, l'ennui vous poursuit déjà près de moi.

— Vous mentez, mon amour, répondit Lélia en se rasseyant.

— Eh bien! dit-il, embrasse-moi encore.

Lélia l'embrassa comme la première fois. Sténio tomba alors dans une sorte de délire. Oh! laisse-moi tes lèvres parfumées! s'écria-t-il, tes lèvres plus douces que le miel. C'est la première fois que tu fais descendre sur moi, du haut des cieux, cette volupté inconnue. Qu'as-tu donc, ce soir, ô ma bien-aimée? Quel feu émane de toi? quelle langueur s'empare de moi-même? Où suis-je? quel dieu plane sur nos têtes? Pourquoi disais-tu que tu ne savais pas inspirer de pareils transports? Tu ne le voulais donc pas, car tu me consumes, et l'air s'embrase autour de toi!

— Vous m'aimez donc mieux aujourd'hui que vous n'avez fait jusqu'ici? lui dit-elle.

— C'est d'aujourd'hui seulement que je t'aime s'écria Sténio; car c'est d'aujourd'hui qu'il ne se mêle à mon bonheur ni doute ni crainte.

Lélia se leva de nouveau.

—Vous me faites pitié, lui dit-elle d'un ton presque méprisant. Ce n'est point une âme que vous voulez : c'est une femme, n'est-ce pas?

— Oh! dit Sténio, pour l'amour du ciel! ne redeviens pas le spectre moqueur et cruel qui venait de faire place à la plus belle, à la plus sainte, à la plus aimée des femmes. Rends-moi tes caresses, rends-moi mon délire, rends-moi la maîtresse qui était prête à se révéler! C'est ainsi vraiment que tu es digne de tout mon amour, je le sens. Va, ne crains pas de descendre; je viens de t'aimer réellement pour la première fois. Mon imagination était seule éprise de toi jusqu'ici. Aujourd'hui mon cœur s'ouvre à la tendresse véritable, à la reconnaissance, car aujourd'hui tu donnes le bonheur.

— Ainsi, l'amour d'une intelligence n'est rien! répéta Lélia d'une voix sombre; dites encore, Sténio, dites encore que c'est ainsi que vous m'aimez! Voilà tout ce que vous vouliez de moi? Voilà quelle fin miraculeuse et divine se proposait votre passion si poétique et si grande?

Sténio désespéré se jeta le visage contre les coussins.

— Oh! vous me tuerez, dit-il en sanglotant, vous me tuerez par vos mépris!...

Il lui sembla que Lélia sortait, et il releva la tête avec effroi. Il se trouva dans une obscurité profonde, et se leva pour la chercher dans les ténèbres. Une main humide prit la sienne.

— Allons donc! lui dit la voix adoucie de Lélia.

J'ai pitié de toi, enfant : viens sur mon cœur, et oublie ta peine.

---

## XXXVII

Quand Sténio souleva sa tête appesantie, des chants d'oiseaux annonçaient au loin dans les campagnes les approches du jour. L'horizon blanchissait et l'air frais du matin arrivait par bouffées embaumées sur le front humide et pâle du jeune homme. Son premier mouvement fut d'embrasser Lélia ; mais elle avait rattaché son masque, et elle le repoussa doucement en lui faisant signe de garder le silence. Sténio se souleva avec effort, et, brisé de fatigue, d'émotion et de plaisir, il s'approcha de la fenêtre entr'ouverte. L'orage était entièrement dissipé, les lourdes vapeurs dont le ciel était chargé quelques heures auparavant s'étaient roulées en longues bandes noires, et s'en allaient une à une poussées par le vent vers l'horizon grisâtre. La mer brisait avec un léger bruit ses lames écumeuses et nonchalantes sur le sable du rivage et sur les degrés de marbre blanc de la villa. Les orangers et les myrtes, agités par le souffle du matin, se penchaient sur les flots et secouaient leurs branches en fleurs dans l'onde amère. Les lumières pâlissaient aux mille fenêtres du palais Bambucci, et quelques masques erraient à peine sous le péristyle bordé de pâles statues.

— Oh ! quelle heure délicieuse ! s'écria Sténio en ouvrant ses narines et sa poitrine à cet air vivifiant. O ma Lélia ! je suis sauvé, je suis rajeuni. Je sens en moi un homme nouveau. Je vis d'une vie plus suave et plus pleine. Lélia, je veux te remercier à genoux : car j'étais mourant, et tu as voulu me guérir, et tu m'as fait connaître les délices du ciel.

— Cher ange ! lui dit Lélia en l'entourant de ses bras, vous êtes donc heureux maintenant ?

— J'ai été le plus heureux des hommes, dit-il, mais je veux l'être encore. Ote ton masque, Lélia. Pourquoi me cacher ton visage ? Rends-moi tes lèvres qui m'ont enivré : embrasse-moi comme tout à l'heure.

— Non, non : écoutez, dit Lélia, écoutez cette musique qui semble sortir de la mer et s'approcher de la grève sur la crête mouvante des vagues.

En effet, les sons d'un orchestre admirable s'élevaient sur les flots, et bientôt plusieurs gondoles remplies de musiciens et de masques sortirent successivement d'une petite anse formée par les bois d'orangers et de catalpas. Elles glissaient mollement comme de beaux cygnes sur les eaux calmes de la baie, et bientôt elles allaient passer devant les terrasses du pavillon.

L'orchestre fit silence, et une barque de forme asiatique cingla légèrement en avant de la petite flotte. Cette embarcation, plus frêle et plus élégante que les autres, était montée par des musiciens dont tous les instruments étaient de cuivre. Ils sonnèrent une brillante fanfare, et ces voix de métal, si sonores et si pénétrantes, vinrent du fond des ondes bondir sur les murs du pavillon. Aussitôt toutes les fenêtres s'entr'ouvrirent successivement, et tous les amants heureux, réfugiés dans les boudoirs du pavillon d'Aphrodise, se répandirent par couples sur la terrasse et sur les balcons. Mais en vain les jaloux et les médisants, embarqués sur les gondoles, promenèrent sur eux d'avides regards. Ils avaient revêtu de nouveaux costumes dans l'intérieur du pavillon, et à l'abri de leurs masques ils saluaient gaiement la flotte.

Lélia voulut entraîner Sténio parmi eux ; mais elle ne put le décider à sortir de la langueur délicieuse où il était plongé.

— Que m'importent leurs joies et leurs chants ? disait-il. Puis-je ressentir quelque admiration ou quelque plaisir quand je viens de connaître les délices du ciel ? Laissez-moi savourer au moins ce souvenir...

Mais Sténio se leva tout à coup et fronça le sourcil.

— Qu'est-ce donc que cette voix qui chante sur les flots ? dit-il avec un frisson involontaire.

— C'est une voix de femme, répondit Lélia, une belle et grande voix, en vérité. Voyez comme dans les gondoles et sur le rivage on se presse pour l'écouter !

— Mais, dit Sténio dont le visage s'altérait par degrés, à mesure que les sons pleins et graves de cette voix montaient vers lui, si vous n'étiez ici, près de moi, votre main dans la mienne, je croirais que cette voix est la vôtre, Lélia.

— Il y a des voix qui se ressemblent, répondit-elle. Cette nuit, n'avez-vous pas été complétement abusé par celle de ma sœur Pulchérie ?...

Sténio n'écoutait que la voix qui venait de la mer, et semblait agité d'une crainte superstitieuse.

— Lélia ! s'écria-t-il, cette voix me fait mal ; elle m'épouvante : elle me rendra fou si elle continue.

Les instruments de cuivre jouèrent une phrase de chant ; la voix humaine se tut : puis elle reprit quand les instruments eurent fini ; et cette fois elle était si rapprochée, si distincte, que Sténio troublé s'élança et ouvrit tout à fait le châssis doré de la fenêtre.

— A coup sûr tout ceci est un songe, Lélia. Mais cette femme qui chante là-bas... Oui, cette femme, debout et seule à la proue de la barque, c'est vous, Lélia, ou c'est votre spectre.

— Vous êtes fou ! dit Lélia en levant les épaules. Comment cela se pourrait-il ?

— Oui, je suis fou, mais je vous vois double. Je vous vois et je vous entends ici près de moi, et je vous entends et je vous vois encore là-bas. Oui, c'est vous, c'est ma Lélia ; c'est elle dont la voix est si puissante et si belle, c'est elle dont les cheveux noirs flottent au vent de la mer : la voilà qui s'avance, portée sur sa gondole bondissante. O Lélia ! est-ce que vous êtes morte ? Est-ce que c'est votre fantôme que je vois pas-

ser? Est-ce que vous êtes fée, ou démon, ou sylphide? Magnus m'avait bien dit que vous étiez deux...

Sténio se pencha tout à fait hors de la fenêtre, et oublia la femme masquée qui était près de lui pour ne plus regarder que la femme semblable à Lélia, de voix, d'attitude, de taille et de costume, qu'il voyait venir sur les ondes.

Quand la barque qui la portait fut au pied du pavillon, le jour était pur et brillant sur les flots. Lélia se tourna tout à coup vers Sténio, et lui montra son visage en lui faisant un signe d'amicale moquerie.

Il y eut dans son sourire tant de malice et de cruelle insouciance, que Sténio soupçonna enfin la vérité.

—Celle-ci est bien Lélia! s'écria-t-il, oh! oui, celle qui passe devant moi comme un rêve et qui s'éloigne en me jetant un regard d'ironie et de mépris! Mais celle qui m'a enivré de ses caresses, celle que j'ai pressée dans mes bras en l'appelant mon âme et ma vie, qui est-elle donc? Maintenant, madame, dit-il en s'approchant du domino bleu d'un air menaçant, me direz-vous votre nom et me montrerez-vous votre visage?

— De tout mon cœur, répondit la courtisane en se démasquant. Je suis Zinzolina la courtisane, Pulchérie, la sœur de Lélia; je suis Lélia elle-même, puisque j'ai possédé le cœur et les sens de Sténio pendant toute une heure. Allons, ingrat, ne me regardez pas ainsi d'un air égaré : venez baiser mes lèvres, et souvenez-vous du bonheur dont vous m'avez remercié à genoux.

— Fuyez! s'écria Sténio furieux en tirant son stylet, ne restez pas un instant de plus devant moi, car je ne sais pas de quoi je suis capable.

Zinzolina s'enfuit; mais, en traversant la terrasse qui était sous les fenêtres du pavillon, elle cria d'un ton moqueur :

— Adieu, Sténio le poëte! Nous sommes fiancés maintenant : nous nous reverrons!

## XXXVIII

Lélia, vous m'avez cruellement trompé! Vous vous êtes jouée de moi avec un sang-froid que je ne puis comprendre. Vous avez allumé dans mes sens un feu dévorant que vous ne vouliez pas éteindre. Vous avez appelé mon âme sur mes lèvres, et vous l'avez dédaignée. Je ne suis pas digne de vous, je le sais bien; mais ne pouvez-vous pas m'aimer par générosité? Si Dieu vous a faite pareille à lui-même, n'est-ce pas pour que vous suiviez son exemple sur la terre? Si vous êtes un ange envoyé du ciel parmi nous, au lieu d'attendre que nos pieds gravissent les sommets où vous marchez, votre devoir n'est-il pas de nous tendre la main, et de nous enseigner la route que nous ignorons?

Vous avez compté sur la honte pour me guérir; vous avez cru qu'en me réveillant dans les bras d'une courtisane, je serais éclairé d'une soudaine lumière. Vous espériez, dans votre sagesse inexorable, que mes yeux se dessilleraient enfin, et que je n'aurais plus qu'un dédaigneux mépris pour les joies que vos bras m'avaient promises, et que vous avez remplacées par les caresses lascives de votre sœur. Eh bien! Lélia, votre espérance est déçue. Mon amour est sorti victorieux et pur de cette épreuve. Mon front n'a pas gardé l'empreinte des baisers de Pulchérie, il ne rougira pas. Je me suis endormi en murmurant votre nom. Votre image était dans tous mes rêves. Malgré vous, malgré vos mépris, vous étiez à moi tout entière : je vous ai possédée, je vous ai profanée!...

Pardonne à ma douleur, ô ma bien-aimée! pardonne à ma colère sacrilége. Ingrat que je suis, ai-je le droit de t'adresser un reproche? Puisque mes baisers n'ont pas réchauffé le marbre de tes lèvres, c'est que je ne méritais pas un pareil miracle. Mais au moins, dis-moi, je t'en conjure à genoux, dis-moi quelles craintes ou quels soupçons t'éloignent de moi? Crains-tu de m'obéir en me cédant? Penses-tu que le bonheur fera de moi un maître impérieux? Si tu doutes, ô ma Lélia! si tu doutes de mon éternelle reconnaissance, alors je n'ai plus qu'à pleurer et à prier Dieu pour qu'il te fléchisse; car ma langue se refuse à de nouveaux serments.

Tu me l'as dit souvent, et je n'avais pas besoin de tes révélations, je l'avais deviné : les hommes ont éprouvé sévèrement ta confiance et ta crédulité. Ton cœur a été sillonné de profondes blessures. Il a saigné longtemps, et ce n'est pas merveille si tes plaies en se refermant l'ont recouvert d'insensibles cicatrices. Mais tu ne sais donc pas, mon amour, que je t'aime pour les souffrances de ta vie passée? Tu ne sais donc pas que j'adore en toi l'âme inébranlable qui a subi sans plier les orages de la vie? Ne m'accuse pas de méchanceté; si tu avais toujours vécu dans le calme et la joie, je sens que je t'aimerais moins. Si quelqu'un est coupable de mon amour, c'est Dieu sans doute; car c'est lui qui a mis dans ma conscience l'admiration et le culte de la force, la dévotion pour le courage : c'est lui qui m'ordonne de m'incliner devant toi. Tes souvenirs expliquent assez ta défiance. En m'aimant, tu crains d'aliéner ta liberté : tu crains de perdre un bien qui t'a coûté tant de larmes. Mais dis-moi, Lélia, que fais-tu de ce trésor dont tu es si fière? Depuis que tu as réussi à concentrer en toi-même l'activité dévorante de tes facultés, es-tu plus heureuse? Depuis que l'humanité n'est plus rien à tes yeux qu'une poussière à qui Dieu permet de s'agiter quelque temps sous tes pieds, la nature est-elle pour toi un plus riche et plus magnifique spectacle? Depuis que tu t'es

retirée des villes, as-tu découvert dans l'herbe des champs, dans la voix des eaux, dans le pas majestueux des fleuves, un charme plus puissant et plus sûr? La voix mystérieuse des forêts est-elle plus douce à ton oreille? Depuis que tu as oublié les passions qui nous agitent, as-tu surpris le secret des nuits étoilées? Converses-tu avec d'invisibles messagers qui te consolent par leurs confidences de notre faiblesse et de notre indignité? Avoue-le, tu n'es pas heureuse. Tu te pares de ta liberté comme d'un joyau inestimable, mais tu n'as pour te distraire que l'étonnement et l'envie de la foule qui ne te comprend pas. Tu n'as pas de rôle à jouer parmi nous, et cependant tu es lasse d'oisiveté. Tu ne trouves pas autour de toi une destinée à la taille de ton génie, et tu as épuisé toutes les joies de la réflexion solitaire. Tu as franchi sans trembler les plaines désolées où le vulgaire ne pouvait te suivre : les montagnes que nos yeux osent à peine mesurer, tu en as touché le sommet, et voici que le vertige te prend, tes artères se dilatent et bourdonnent. Tu sens tes tempes se gonfler, tu n'as plus que Dieu où te réfugier; tu n'as plus que son trône où t'asseoir : il faut que tu sois impie ou que tu retombes jusqu'à nous.

Dieu te punit, Lélia, d'avoir convoité sa puissance et sa majesté. Il t'inflige l'isolement pour châtier la témérité de tes ambitions. Il agrandit de jour en jour le cercle de ta solitude pour te rappeler ton origine et ta mission. Il t'avait envoyée pour bénir et pour aimer; il avait répandu sur tes blanches épaules les tresses parfumées de tes cheveux pour essuyer nos larmes; il avait surveillé d'un œil jaloux la fraîcheur veloutée de tes lèvres qui devaient sourire, l'humide éclat de tes yeux qui devaient réfléchir le ciel et nous le montrer. Tous ces dons précieux que tu as détournés de leur usage, il t'en demande compte aujourd'hui. Qu'as tu fait de ta beauté? Crois-tu donc que le Créateur t'ait choisie entre toutes les femmes pour pratiquer la moquerie et le dédain, pour railler les amours sincères, pour nier les serments, pour refuser les promesses, pour désespérer la jeunesse crédule et confiante?

Tu me l'as dit souvent, et je le crois : il y a dans ton âme des mystères que je ne puis pénétrer, des replis obscurs que mon œil ne peut sonder. Mais du jour où tu m'aimeras, Lélia, je te saurai tout entière, car tu ne l'ignores pas, et, si jeune que je sois dans la vie, j'ai le droit de l'affirmer, l'amour comme la religion révèle et illumine bien des voies cachées que la raison ne soupçonne pas. Du jour où nos deux âmes s'uniraient dans une sainte communion, Dieu nous montrerait l'un à l'autre; je lirais dans ta conscience aussi clairement que dans la mienne, je te prendrais par la main, et je redescendrais avec toi dans tes jours évanouis; je compterais les épines qui t'ont blessée, j'apercevrais sous tes cicatrices le sang qui a ruisselé. et je les presserais de mes lèvres comme s'il coulait encore.

Gardez votre amitié pour Trenmor, votre amitié lui suffit; car il est fort, il est purifié par l'expiation, il marche d'un pas ferme et sait le but de son pèlerinage. Mais moi, je n'ai pas la volonté qui fait la grandeur et l'énergie du rôle viril, je n'ai pas l'égoïsme invulnérable qui soumet à ses desseins les passions qui le gênent, les intérêts qui l'embarrassent, les destinées jalouses qui encombrent sa route. Je n'ai jamais nourri au fond du cœur que des désirs élevés, mais irréalisables. Je me suis complu dans le spectacle des grandes choses, et j'ai souhaité que leur société intime et familière ne manquât jamais à mes rêveries. J'ai vécu dans l'admiration des caractères supérieurs, et j'ai senti frémir au-dedans de moi-même le besoin impérieux de les imiter et de les suivre. Mais errant sans relâche de désir en désir, mes solitaires méditations, mes prières ferventes, n'ont jamais obtenu du Dieu qui m'a créé la force d'accomplir ce que j'avais convoité, ce que j'avais couvé sous l'aile de mes rêves.

C'est pourquoi, ô Lélia! je ne puis douter sans impiété, je ne puis nier sans blasphème, que Dieu ne vous ait créée pour éclairer ma route, qu'il ne vous ait choisie parmi ses anges de prédilection pour me conduire au terme marqué d'avance dans ses décrets éternels.

Je remets entre vos mains, non pas le soin entier de ma destinée, car vous avez la vôtre à réaliser, et c'est pour vos forces un assez lourd fardeau; mais ce que je vous demande, ô Lélia! c'est de me laisser vous obéir, c'est de souffrir que ma vie se modèle sur la vôtre, c'est de permettre à mes journées de s'emplir de travail ou de repos, de mouvement ou d'étude, au gré de vos desseins qui, je le sais, ne seront jamais de frivoles caprices.

A ces humbles prières que vous aviez devinées cent fois dans mes regards, vous avez répondu par la raillerie et la déception. C'est à vous que je ralliais mes dernières espérance, c'est en vous que je m'étais réfugié. Si vous me manquez, ô Lélia! que deviendrai-je?

## XXXIX

Peut-être, Sténio, que j'ai eu tort envers vous; mais ce tort n'est pas celui que vous me reprochez, et celui dont vous m'accusez, je n'en suis pas coupable. Je ne vous ai pas trompé, je n'ai pas voulu me jouer de vous; j'ai eu peut-être quelques instants de mépris, quelques bouffées de colère à cause de vous et à côté de vous, mais c'était contre la nature humaine, non pas contre vous, pur enfant, que j'étais irritée.

Ce n'est point pour vous humilier, encore moins pour vous décourager de la vie, que je vous ai jeté

dans les bras de Pulchérie. Je n'ai même pas cherché à vous donner une leçon. Quel triomphe pourrais-je goûter à l'emporter par ma froide raison sur votre candeur inexpérimentée! Vous souffriez, vous aspiriez à la réalisation fatale de votre avenir; j'ai voulu vous satisfaire, vous délivrer des tourments d'une attente vague et d'une ignorante inquiétude. Maintenant est-ce ma faute si, dans votre imagination riche et féconde, vous aviez attribué à ces choses plus de valeur qu'elles n'en ont? Est-ce ma faute si votre âme, comme la mienne, comme celle de tous les hommes, possède des facultés immenses pour le désir, et si vos sens sont bornés pour la joie? Suis-je responsable de l'impuissance misérable de l'amour physique à calmer et à guérir l'ardeur cuisante et fantasque de vos rêves?

Je ne puis ni vous haïr ni vous mépriser pour avoir subi à mes pieds le délire des sens. Il ne dépendait pas de votre âme de dépouiller le cadre grossier où Dieu l'a exilée. Et vous étiez trop jeune, trop ignorant pour discerner les vrais besoins de cette âme poétique et sainte des aspirations menteuses de la matière. Vous avez pris pour un besoin du cœur ce qui n'était qu'une fièvre du cerveau. Vous avez confondu le plaisir avec le bonheur. Nous faisons tous de même avant de connaître la vie, avant de savoir qu'il n'est pas donné à l'homme de réaliser l'un par l'autre.

Cette leçon, ce n'est pas moi, c'est la destinée qui vous la donne. Pour moi, dont le cœur maternel était glorieux de votre amour, j'ai dû me refuser à l'humiliante complaisance de vous la donner; et si dans les bras d'une femme vous deviez rencontrer votre première déception, j'ai eu le droit de vous remettre aux bras de celle qui voulait vous la fournir.

Mais d'ailleurs, quelle profanation ai-je donc commise en vous livrant aux caresses d'une femme belle et jeune, qui en vous prenant s'est donnée à vous sans dégradation, sans marché? Pulchérie n'est point une courtisane vulgaire. Ses passions ne sont pas feintes, son âme n'est pas sordide. Elle s'inquiète peu des engagements imaginaires d'un amour durable. Elle n'adore qu'un dieu et ne sacrifie qu'à lui. Ce dieu, c'est le plaisir. Mais elle a su le revêtir de poésie, d'une chasteté cynique et courageuse. Vos sens appelaient le plaisir qu'elle vous a donné. Pourquoi mépriser Pulchérie, parce qu'elle vous a satisfait?

A mesure que je vis, je ne puis me refuser à reconnaître que les idées adoptées par la jeunesse sur l'exclusive ardeur de l'amour, sur la possession absolue qu'il réclame, sur les droits éternels qu'il revendique, sont fausses ou tout au moins funestes. Toutes les théories devraient être admises, et j'accorderais celle de la fidélité conjugale aux âmes d'exception. La majorité a d'autres besoins, d'autres puissances. A ceux-ci la liberté réciproque, la mutuelle tolérance, l'abjuration de tout égoïsme jaloux. A ceux-là de mystiques ardeurs, des feux longtemps couvés dans le silence, une longue et voluptueuse réserve. A d'autres enfin, le calme des anges, la chasteté fraternelle, une éternelle virginité. Toutes les âmes sont-elles semblables? Tous les hommes ont-ils les mêmes facultés? Les uns ne sont-ils pas nés pour l'austérité de la foi religieuse, les autres pour les langueurs de la volupté, d'autres pour les travaux et les luttes de la passion, d'autres enfin pour les rêveries vagues de la poésie? Rien n'est plus arbitraire que le sens du *véritable amour*. Tous les amours sont vrais, qu'ils soient fougueux ou paisibles, sensuels ou ascétiques, durables ou passagers, qu'ils mènent les hommes au suicide ou au plaisir. Les amours *de tête* conduisent à d'aussi grandes actions que les amours *de cœur*. Ils ont autant de violence, autant d'empire, sinon autant de durée. L'amour des sens peut être ennobli et sanctifié par la lutte et le sacrifice. Combien de vierges voilées ont à leur insu obéi à l'impulsion de la nature en baisant les pieds du Christ, en répandant de chaudes larmes sur les mains de marbre de leur céleste époux! Croyez-moi, Sténio, cette déification de l'égoïsme qui possède et qui garde, cette loi de mariage moral dans l'amour, est aussi folle, aussi impuissante à contenir les volontés, aussi dérisoire devant Dieu, que celle du mariage social l'est maintenant aux yeux des hommes.

N'essayez donc pas de me changer: cela n'est pas en mon pouvoir, et le vôtre échouerait misérablement dans cette tentative. Si je suis la seule femme que vous puissiez aimer, soyez mon enfant, restez dans ma vie, j'y consens. Je ne vous manquerai pas, si vous ne me forcez pas à m'éloigner dans la crainte de vous être nuisible. Vous le voyez, Sténio, votre sort est dans vos mains. Contentez-vous de ma tendresse épurée, de mes platoniques embrassements. J'ai essayé de vous aimer comme une amante, comme une femme... Mais quoi! le rôle de la femme se borne-t-il aux emportements de l'amour? Les hommes sont-ils justes quand ils accusent celle qui répond mal à leurs transports de déroger aux attributs de son sexe? Ne comptent-ils pour rien les intelligentes sollicitudes des sœurs, les sublimes dévouements des mères? Oh! si j'avais eu un jeune frère, je l'aurais guidé dans la vie, j'aurais tâché de lui épargner ses douleurs, de le préserver des dangers. Si j'avais eu des enfants, je les aurais nourris de mon sein; je les aurais portés dans mes bras, dans mon âme: je me serais pour eux soumise sans effort à tous les maux de la vie: je le sens bien, j'aurais été une mère courageuse, passionnée, infatigable. Soyez donc mon frère et mon fils, et que la pensée d'un hymen quelconque vous semble incestueuse et fantasque. Chassez-la comme on chasse ces rêves monstrueux qui nous troublent la nuit, et que nous repoussons sans effort et sans regret au réveil. Et puis, il est temps que je vous le dise, Sténio, l'amour ne peut pas être l'affaire de votre vie. Vous tenteriez

en vain de vous isoler et de trouver le bonheur dans la possession exclusive d'un être de votre choix. Le cœur de l'homme ne peut vivre de lui-même, il faut qu'il se nourrisse d'aliments plus variés. Hélas! je vous parle un langage que je n'ai jamais voulu entendre, mais que vous me parleriez bientôt, si je voulais vous faire partager l'erreur de ma jeunesse. J'ai hésité jusqu'ici à vous entretenir de vos devoirs. Pendant si longtemps, je me suis persuadée que l'amour était le plus sacré de tous!... Mais je sais que je me suis trompée, et qu'il y en a d'autres. Du moins, à défaut de cet idéal, il y en a un autre pour les hommes... J'ose à peine vous en parler. Vous me le demandez pourtant; vous voulez que je vous éclaire, que je vous guide, que je vous fasse grand! Eh bien! je n'ai qu'un moyen de répondre à votre attente: c'est de vous remettre entre les mains d'un homme réellement vertueux; et vous pouvez m'en croire, moi, sceptique! D'ailleurs, le seul nom de cet homme vous convaincra. Vous m'avez souvent parlé avec enthousiasme de Valmarina, vous m'avez pressée de questions auxquelles je n'ai pas voulu répondre. Dans vos jours de tristesse et de découragement, vous vouliez l'aller joindre et vous associer à ses mystérieux travaux. J'ai toujours éludé vos prières. Il me semblait que le moment n'était pas venu, mais aujourd'hui, je crois que vous n'aurez plus pour moi le genre d'amour exalté qui vous eût rendu incapable d'une ferme résolution. Allez trouver cet apôtre d'une foi sublime. Je suis plus liée à son sort et plus initiée à ses secrets que je n'ai voulu vous l'avouer. Un mot de ma bouche vous affranchira de toutes les épreuves qu'il vous faudrait subir pour arriver à son intimité. Ce mot est déjà prononcé. Valmarina vous attend.

Puisque je renonce à l'espoir de vous rendre heureux selon votre espoir, puisque vous n'avez pas trouvé dans l'enivrement du plaisir une distraction à vos souffrances, jetez-vous dans les bras d'un père et d'un ami. Lui seul peut vous donner la force et vous enseigner les vertus auxquelles vous aspirez. Ma tendresse veillera sur vous et grandira avec vos mérites.

Acceptez ce contrat. Mettez avec confiance votre main dans les nôtres. Appuyez-vous avec calme sur nos épaules prêtes à vous soutenir. Mais ne vous faites plus illusion, n'espérez plus me rajeunir au point de m'ôter le discernement et la raison. Ne brisez pas le lien qui fait votre force; ne renversez pas l'appui que vous invoquez. Appelez, si vous voulez, du nom d'amour l'affection que nous avons l'un pour l'autre; mais que ce soit l'amour qu'on connaît au séjour des anges, là où les âmes seules brûlent du feu des saints désirs.

---

## XI.

Eh bien! soyez maudite, car je suis maudit! et c'est vous dont la froide haleine a flétri ma jeunesse dans sa fleur. Vous avez raison, et je vous entends fort bien, madame: vous avouez que j'ai besoin de vous, mais vous déclarez que vous n'avez pas besoin de moi. De quoi puis-je me plaindre? Ne sais-je pas bien que cela est sans réplique? Vous aimez mieux rester dans le calme où vous prétendez être, que descendre à partager mes ardeurs, mes tourments, mes orages. Vous avez beaucoup de sagesse et de logique en vérité, et, loin de discuter avec vous, je fais silence et vous admire.

Mais je puis vous haïr, Lélia, c'est un droit que vous m'avez donné et dont je prétends bien user. Vous m'avez fait assez de mal pour que je vous consacre une éternelle et profonde inimitié; car, sans avoir eu aucun tort réel envers moi, vous avez trouvé le moyen de m'être funeste et de m'ôter le droit de m'en plaindre. Votre froideur vous a placé, vis-à-vis de moi, dans une position inattaquable, tandis que ma jeunesse et mon exaltation me livraient à vous sans défense. Vous n'avez pas daigné avoir pitié de moi, cela est simple; pourquoi en serait-il autrement? Quelle sympathie pouvait exister entre nous? Par quels travaux, par quelles grandes actions, par quelle supériorité vous avais-je méritée? Vous ne me deviez rien, et vous m'avez accordé cette facile compassion qui fait qu'on détourne la tête en passant auprès d'un homme saignant et blessé. N'était-ce pas déjà beaucoup? N'était-ce pas du moins assez pour prouver votre sensibilité?

Oh oui! vous êtes une bonne sœur, une tendre mère, Lélia! Vous me jetez aux bras des courtisanes avec un désintéressement admirable, vous brisez mon espérance, vous détruisez mon illusion avec une sévérité vraiment bien majestueuse; vous m'annoncez qu'il n'est point de bonheur pur, point de chastes plaisirs sur la terre, et, pour me le prouver, vous me repoussez de votre sein qui semblait m'accueillir et me promettre les joies du ciel, pour m'envoyer dormir sur un sein encore chaud des baisers de toute une ville. Dieu a été sage, Lélia, de ne point vous donner d'enfant; mais il a été injuste envers moi, en me donnant une mère telle que vous!

Je vous remercie, Lélia. Mais la leçon est assez forte, il ne m'en faut pas une de plus pour atteindre à la sagesse. Me voici éclairé, me voici désabusé de toutes choses; me voici vieux et plein d'expérience. Au ciel sont toutes les joies, tous les amours. A la bonne heure. Mais, en attendant, acceptons la vie avec toutes ses nécessités, la jeunesse fébrile, le désir fougueux, le besoin brutal, le vice effronté, paisible, philosophique. Faisons deux parts de notre être: l'une pour la religion, pour l'amitié, pour la poésie, pour la sagesse; l'autre pour la débauche et l'impureté. Sortons du temple, allons oublier Dieu sur le lit de Messaline. Parfumons nos fronts et vautrons-nous dans la fange. Aspirons, dans le même jour, à l'im-

maculation des anges et résignons-nous à la grossièreté des animaux. Mais moi, madame, je l'entends mieux que vous, je vais plus loin : j'adopte toutes les conséquences de votre précepte. Incapable de partager ainsi ma vie entre le ciel et l'enfer, trop médiocre, trop incomplet pour passer de la prière à l'orgie, de la lumière aux ténèbres, je renonce aux joies pures, aux extases divines, je m'abandonne au caprice de mes sens, aux ardeurs de mon sang embrasé. Vivent la Zinzolina et celles qui lui ressemblent! Vivent les plaisirs faciles, les ivresses qu'il n'est besoin de conquérir ni par l'étude, ni par la méditation, ni par la prière! Vraiment oui, ce serait folie que de mépriser les facultés de la matière. N'ai-je pas goûté dans les bras de votre sœur un bonheur aussi réel que si j'avais été dans les vôtres? Ai-je reconnu mon erreur? M'en suis-je seulement douté un instant? Par le ciel, non! Rien ne m'a retenu au bord de ma chute; aucun secret pressentiment ne m'a averti du perfide échange que vous faisiez en riant sous mes yeux aveuglés. Les grossières émanations d'une folle joie m'ont enivré autant que les suaves parfums de ma maîtresse. Dans ma brutale ardeur, je n'ai pas distingué Pulchérie de Lélia! J'étais égaré, j'étais ivre, j'ai cru presser contre ma poitrine le rêve de mes nuits ardentes, et, loin d'être glacé par le contact d'une femme inconnue, je me suis abreuvé d'amour; j'ai béni le ciel, j'ai accepté la plus méprisante substitution avec des transports, avec des sanglots; j'ai possédé Lélia dans mon âme, et ma bouche a dévoré Pulchérie, sans méfiance, sans dégoût, sans soupçon.

Brava! madame, vous avez réussi, vous m'avez convaincu. Le plaisir des sens peut exister isolé de tous les plaisirs du cœur, de toutes les satisfactions de l'esprit. Pour vous, l'âme peut vivre sans l'aide des sens. C'est que vous êtes une nature éthérée et sublime. Mais moi, je suis un vil mortel, une misérable brute. Je ne puis rester près d'une femme aimée, toucher sa main, respirer son haleine, recevoir au front ses baisers, sans que ma poitrine se gonfle, sans que ma vue se trouble, sans que mon esprit s'égare et succombe. Il faut donc que j'échappe à ces dangers, que je me soustraie à ces souffrances. Il faut aussi que je me préserve des mépris de celle que j'aime d'un amour indigne et révoltant. Adieu, madame, je vous fuis pour jamais. Vous ne rougirez plus d'inspirer les ardeurs dont j'étais consumé à vos pieds.

Mais comme mon âme n'est pas dépravée, comme je ne puis porter, dans les bras des infâmes débauchées que vous me donnez pour amantes, un cœur rempli d'un saint amour, comme je ne puis allier le souvenir des voluptés célestes au sentiment des terrestres voluptés, je veux désormais éteindre mon imagination, abjurer mon âme, fermer mon sein aux nobles désirs. Je veux descendre au niveau de la vie que vous m'avez faite et vivre de réalités, comme jusqu'ici j'ai vécu de fictions. Je suis homme maintenant, n'est-ce pas? J'ai la science du bien et du mal. Je puis marcher seul. Je n'ai plus rien à apprendre. Restez dans votre repos, j'ai perdu le mien.

Hélas! il est donc vrai? J'étais donc un puéril insensé, un misérable fou quand je croyais au promesses du ciel, quand je m'imaginais que l'homme était aussi bien organisé que les herbes des champs, que son existence pouvait se doubler, se compléter, se confondre avec une autre existence et s'absorber dans les étreintes d'un transport sacré! Je le croyais! Je savais que ces mystères s'accomplissaient à la chaleur du soleil, sous l'œil de Dieu, dans le calice des fleurs, et je me disais : « L'amour de l'homme pur pour la femme pure est aussi suave, aussi légitime, aussi ardent que ceux-là. » Je ne me souvenais plus des lois, des usages et des mœurs qui dénaturent l'emploi des facultés humaines et détruisent l'ordre de l'univers. Insensible aux ambitions qui tourmentent les hommes, je me réfugiais dans l'amour, sans songer que la société avait aussi passé par là, et qu'il ne restait pas d'autre ressource aux âmes ardentes que de s'user et de s'éteindre par le mépris d'elles-mêmes au sein de joies factices et d'arides plaisirs.

Mais à qui la faute? N'est-ce pas à Dieu avant tout? Il ne m'était jamais arrivé d'accuser Dieu, et c'est vous, Lélia, qui m'avez appris à m'épouvanter de ses arrêts, à lui reprocher ses rigueurs. Voilà qu'aujourd'hui cette confiante superstition qui m'éblouissait se dissipe. Ce nuage d'or qui me cachait la Divinité s'évanouit. Descendu dans les profondeurs de moi-même, j'ai appris ma faiblesse, j'ai rougi de ma stupidité, j'ai pleuré de rage en voyant la puissance de la matière et l'impuissance de cette âme dont j'étais si fier, dont je croyais le règne si assuré. Voilà que je sais qui je suis, et que je demande à mon maître pourquoi il m'a fait ainsi, pourquoi cette intelligence avide, pourquoi cette imagination orgueilleuse et délicate sont à la merci des plus grossiers désirs? pourquoi les sens peuvent imposer silence à la pensée, étouffer l'instinct du cœur, le discernement de l'esprit?

O honte! honte et douleur! Je croyais que les baisers de cette femme me trouveraient aussi froid que le marbre. Je croyais que mon cœur se soulèverait de dégoût en l'approchant, et j'ai été heureux auprès d'elle, et mon âme s'est dilatée en possédant ce corps sans âme!

C'est moi qui suis méprisable, et c'est Dieu que je hais, et vous aussi, vous, le phare et l'étoile qui m'avez fait connaître l'horreur de ces abîmes, non pour m'en préserver, mais pour m'y précipiter; vous, Lélia, qui pouviez me fermer les yeux, m'épargner ces hideuses vérités, me donner un plaisir dont je n'aurais pas rougi, un bonheur que je n'aurais pas maudit et

détesté! Oui, je vous hais comme mon ennemi, comme l'instrument de ma perte! Vous pouviez au moins prolonger mon erreur et m'arrêter encore quelques jours aux portes de l'éternelle douleur, et vous ne l'avez pas voulu! Et vous m'avez poussé dans le vice sans daigner m'avertir, sans écrire à l'entrée: « Laissez l'espérance aux portes de cet enfer, vous qui voulez en franchir le seuil, en affronter les terreurs! » J'ai tout vu, tout bravé. Je suis aussi savant, aussi sage, aussi malheureux que vous. Je n'ai plus besoin de guide. Je sais de quels biens je puis faire usage, à quelles ambitions il me faut renoncer; je sais quelles ressources peuvent repousser l'ennui qui dévore la vie. J'en userai puisqu'il le faut. Adieu donc! Tu m'as bien instruit, bien éclairé, je te dois la science; maudite sois-tu, Lélia!

# QUATRIÈME PARTIE.

## XLI

Ce que je vous avais prédit vous arrive : vous ne pouvez pas aimer, et vous ne savez pas vous passer d'amour. Qu'allez-vous faire maintenant? Vous allez mériter tous les reproches que, dans l'amertume de son cœur, le jeune Sténio vous adresse. Vous allez boire les larmes brûlantes des enfants dans la coupe glacée de l'orgueil. Lélia, je ne suis pas de ceux qui vous flattent je suis peut-être le seul ami véritable que vous ayez. Eh bien! mon estime pour vous diminue depuis quelque temps. Je ne vous vois pas trouver l'issue de ce dédale où votre grandeur vous avait poussée, mais où cette grandeur même ne devait pas vous permettre d'errer aussi longtemps. Je sais toute la peine que vous avez à vivre, je connais toutes les misères attachées à ces vigueurs exceptionnelles, je sais la lutte terrible qu'une intelligence élevée doit soutenir contre les éléments contraires qu'elle engendre de son propre fonds, je sais enfin que là où les volontés sont sublimes, les révoltes sont obstinées. Mais il y a des limites au combat, il y a un terme à l'irrésolution. Une âme comme la vôtre peut se tromper longtemps sur elle-même, et dans un excès d'orgueil prendre ses vices pour des instincts nobles. Un jour doit se lever, où la lumière se fasse en elle et pénètre jusque dans ses replis les plus sombres. Jours rares, mais décisifs, tels que le vulgaire n'en saisit jamais que de pâles reflets aussitôt effacés que perçus, tels que les forts esprits en saluent la splendeur deux ou trois fois au plus dans le cours de leur vie, et en reçoivent une forme nouvelle et durable.

Ces magnifiques réactions de la volonté, ces transformations presque miraculeuses de l'être, vous les connaissez bien, Lélia; Dieu vous avait donné la force, l'éducation vous donna l'orgueil. Un jour vous voulûtes aimer, et, malgré les révoltes de l'orgueil, malgré les souffrances de la force, vous aimâtes, vous vous fîtes femme; vous ne fûtes point heureuse, vous ne deviez pas l'être; mais votre malheur même dut vous grandir à vos propres yeux.

Quand cet amour fut arrivé à son apogée de dévouement et de douleur, vous comprîtes la nécessité de le briser pour recouvrer la puissance de vos volontés, comme vous aviez compris celle de le subir pour accomplir la destinée humaine. Le second jour de votre force vous éclaira pour sortir de l'abîme où le premier vous avait aidée à descendre.

Alors il s'est agi de prendre une direction dans la vie, de fuir à jamais l'abîme, et c'était l'œuvre du troisième jour. Ce jour est encore derrière votre horizon; qu'il y monte donc enfin! Que cette irrésolution cesse, que votre sentier se dessine, et qu'au lieu de tourner sans cesse autour d'un précipice vainement exploré, vos pas se dirigent vers les hauteurs que vous êtes faite pour habiter.

Ne me demandez plus de grâce; mon austère amitié ne vous en fera plus, et je vous condamnerai sans pitié désormais, car dans ma raison vous êtes jugée. L'épreuve a duré assez longtemps, le moment d'en sortir triomphante est venu. Si vous tombez, Lélia, je ne vous traiterai pas comme on dit que les anges déchus furent traités; car je ne suis pas Dieu, et rien ne doit rompre le lien de l'amitié entre deux créa-

tures humaines qui se sont juré secours et assistance. L'affection véritable doit prendre toutes les formes; sa voix entonnera tantôt l'hymne triomphal de la résurrection, tantôt la plainte expiatoire des morts : choisissez. Voulez-vous que j'étende sur vous le voile du deuil et que je verse des larmes amères sur votre dégradation, au lieu de vous couronner d'étoiles immortelles et de m'agenouiller devant votre gloire? Vous aviez mon admiration, voulez-vous de ma pitié?

Non, non, rompez ces liens qui vous attachent au monde. Vous dites que vous n'y êtes plus qu'un spectre; vous mentez : il y a encore, dans le cœur fermé aux passions violentes, la fibre des petites passions que la mort seule peut détendre. Vous êtes vaine, Lélia, ne vous y trompez pas; votre orgueil vous défend de vous soumettre à l'amour, il devrait vous défendre en même temps d'accepter l'amour d'autrui : alors ce serait un orgueil dont on pourrait vous féliciter ou vous plaindre, mais jamais vous blâmer. Ce plaisir que vous vous donnez d'inspirer l'amour et d'en suivre le ravage dans le cœur des hommes, c'est une satisfaction puérile et coupable de votre amour-propre : faites-la cesser, ou vous en serez punie.

Car, si la justice providentielle est mystérieuse dans ses voies générales, il y a des justices célestes qui s'accomplissent secrètement de Dieu à l'homme, et qui sont inévitables, quelque soin que l'homme prenne de les cacher. Si vous prenez trop de plaisir aux hommages, si vous laissez le poison de la flatterie *entrer dans votre cœur par l'oreille*, il vous arrivera bientôt de sacrifier à la satisfaction de ce besoin nouveau plus de votre force que vous ne pensez. Vous vous ferez une nécessité de la société d'hommes médiocres. Vous voudrez voir à vos pieds ceux-là peut-être avec lesquels vous sympathiserez le moins, mais sur lesquels vous voudrez voir l'effet de votre puissance. Vous vous habituerez à l'ennui d'un règne stupide, et cet ennui deviendra votre amusement unique. Vous ne serez plus l'amie de personne, mais la maîtresse de tout le monde!

Oui, la *maîtresse!* que ce mot brutal tombe sur votre conscience de tout son poids! Il y a une sorte de galanterie platonique qui peut satisfaire une femme vulgaire, mais qu'un caractère aussi sérieux que le vôtre doit mépriser profondément, car c'est la prostitution de l'intelligence. Si vous aviez avec l'humanité un lien de chair et de sang, si vous aviez un époux, un amant; si surtout vous étiez mère, vous pourriez voir se former autour de vous de nombreuses affections, parce que vous tiendriez par mille endroits à la vie de tous; mais, dans cette solitude que vous vous êtes faite et dont il est trop tard pour sortir, vous serez toujours pour les hommes un objet de curiosité, de méfiance, de haine stupide ou de désirs insensés. Ce vain bruit qui se fait autour de vous a dû bien vous lasser! S'il commence à vous plaire, c'est que vous commencez à déchoir, c'est que vous n'êtes déjà plus vous-même, c'est que Dieu, qui vous avait marquée du sceau d'une fatalité sublime, voyant que vous voulez quitter l'âpre sentier de la solitude où son esprit vous attendait, se retire de vous et vous abandonne aux mesquins passe-temps du monde.

C'est là le châtiment invisible dont je vous parlais, Lélia; c'est cette malédiction, insensible d'abord, qui s'étend peu à peu sur nos années comme un voile funèbre; c'est la nuée dont Moïse enveloppa l'Égypte rebelle à Dieu. Vous souffrez encore, Lélia; vous sentez encore cet esprit de Dieu qui vous tire en haut. Vous vous compariez l'autre jour à cet homme baigné de sueur froide qui, dans la grande scène de Michel-Ange, s'attache avec désespoir à l'ange chargé de le disputer au démon. Vous êtes restée une heure à contempler, immobile et sombre, cette lutte gigantesque que vous aviez vue déjà cent fois, mais qui vous présente aujourd'hui un sens plus sympathique. Prenez garde que le bon ange ne se lasse, prenez garde que le mauvais ne se cramponne à vos pieds débiles : c'est à vous de décider lequel des deux vous aura.

## XLII

### LÉLIA AU ROCHER.

Ainsi parlait Valmarina en marchant lentement avec Lélia dans un sentier des montagnes. Ils étaient sortis à minuit de la ville, et ils s'étaient enfoncés dans les gorges désertes, sous la clarté pleine et douce de la lune. Ils allaient sans but, et pourtant ils marchaient vite. Le voyageur avait peine à suivre cette grande femme pâle qui semblait plus pâle et plus grande cette nuit-là qu'à l'ordinaire. C'était une de ces courses agitées qui ne déplacent que l'imagination, qui n'emportent que l'esprit, et où le corps semble n'avoir point de part, tant on est distrait de toute fatigue physique : une de ces nuits où l'œil ne s'élève pas vers la voûte éthérée pour y suivre la marche harmonieuse de la constellation, mais où le regard de l'âme descend et pénètre dans les abîmes du souvenir et de la conscience; une de ces heures qui durent toute une vie, et où l'on ne se sent exister que dans l'avenir et le passé.

Lélia levait pourtant vers le ciel un front plus audacieux que de coutume, mais elle ne voyait pas le ciel. Le vent soufflait dans ses cheveux et en rejetait à chaque instant le voile sombre sur son visage sans qu'elle s'en aperçût. Si Sténio l'eût vue en cet instant pour la première fois, il eût surpris l'agitation de son sein et l'inquiétude de son geste. Une sueur froide

baignait ses épaules nues, et son sourcil mobile s'abaissait et se joignait sous son front, dont un nuage semblait avoir obscurci la blancheur immaculée. De temps en temps elle s'arrêtait, croisait les bras sur sa poitrine ardente, et toisait son compagnon d'un regard sombre : on eût dit que la colère céleste allait éclater en elle.

Cependant, quand il s'interrompait, effrayé de l'effet de ses remontrances et craignant d'outre-passer le but, elle retrouvait, comme par magie, toute sa sérénité hautaine ; et souriant de la timidité affectueuse de son ami, elle lui faisait signe de continuer son discours et sa marche.

Quand il eut fini de parler, elle attendit encore longtemps qu'il ajoutât quelque chose, puis elle s'assit sur une roche escarpée à un des sommets de la montagne, et leva convulsivement ses grands bras roidis par le désespoir vers les impassibles étoiles.

—Vous souffrez! lui dit son ami avec tristesse; je vous ai fait du mal.

— Oui, répondit-elle en laissant retomber ses bras de marbre sur ses genoux, vous avez fait du mal à mon orgueil, et je m'écrierais volontiers avec les héros de Calderon : O mon honneur, vous êtes malade!

— Vous savez que ces maladies de l'orgueil se traitent par des moyens violents? dit Valmarina.

— Je le sais! dit-elle en étendant la main pour lui commander le silence.

Puis elle monta sur la crête du rocher, et debout sur ce piédestal immense, dessinant sa haute taille aux reflets de la lune, elle se prit à rire d'un rire affreux, et Valmarina lui-même eut peur d'elle.

—Pourquoi riez-vous? lui dit-il d'un ton sévère, est-ce que l'esprit du mal l'emporte? Il me semble que je viens de voir votre bon ange s'envoler au bruit de ce rire amer et discordant.

— Il n'y a pas de mauvais ange ici, dit Lélia, et, quant à mon bon ange, je me le serai à moi-même. Lelia saura sauver Lélia. Celui qui s'envole épouvanté par ce rire d'anathème et d'adieu, c'est l'esprit tentateur, c'est le fantôme qui avait revêtu une face d'ange, c'est celui que ma raillerie méprisante salue là-bas; c'est Sténio, le poëte sacré, qui soupe cette nuit chez les filles de joie.

Valmarina, abaissant ses regards vers les lointains horizons de la vallée, aperçut les lumières pâlissantes de la ville et le palais de la courtisane Pulchérie qui flamboyait de tout l'éclat d'une orgie nocturne.

En reportant son attention sur Lélia, il la vit assise et baignée de larmes.

—Malheureuse femme! lui dit-il, la jalousie vient d'entrer dans ton cœur.

— Dites plutôt, homme insensé, qu'elle vient d'en sortir, répondit-elle; je pleure une illusion et non pas un homme. Sténio n'a jamais existé! c'était une création de ma pensée. Oh! qu'elle était belle! Il faut que je sois un grand artiste, un habile ouvrier, pour avoir produit cette figure céleste! Raphaël et Michel-Ange, fondus l'un dans l'autre, n'eussent jamais rien fait d'aussi beau que ce qui était là.

Et Lélia passa la main sur ce grand pli qui traversait son front dans ses heures d'extrême souffrance.

— J'ai beau l'y chercher maintenant, dit-elle, elle n'y est plus qu'une ombre pâlissante prête à rentrer dans la nuit du néant. Le vent de la mort a brisé ce lis de l'Éden. Le souffle de Pulchérie a tué mon Sténio. Il y a là-bas un spectre effaré qui hurle dans une taverne; comment l'appelle-t-on maintenant.

O mon poëte! je t'ensevelirai dans un tombeau digne de toi, dans un tombeau plus froid que le marbre, plus impénétrable que l'airain, plus caché que le diamant dans la pierre. Je t'ensevelirai dans mon cœur!

Et toi, spectre! lève ton bras chancelant. Porte à ta lèvre souillée la coupe d'onyx de la bacchante! Bois par défi à la santé de Lélia! raille l'orgueilleuse insensée qui méprise les lèvres charmantes et la chevelure parfumée d'un si beau jeune homme. Va, Sténio! ce corps ne sera bientôt plus qu'une outre propre à contenir les cinquante-sept espèces de vins de l'Archipel. Déjà c'est une amphore vide, un fragile albâtre où le sang du cœur ne circule plus, où le feu de l'âme s'est éteint, et qui va tomber en éclats parmi des débris d'hommes et des coupes brisées sous la table de Pulchérie.

Merci, ô mon Sténio! tu m'as sauvée. Tu m'as empêchée de répandre la fange des passions vulgaires sur cette neige impolluée, sur cette glace éclatante où Dieu m'avait ensevelie. Grâce à toi, je ne suis pas sortie de mon palais de cristal. Quand tu m'as vue me risquer sur le seuil, tu t'es envolé en souriant vers les cieux, ô mon doux songe! en jetant à l'impureté une robe souillée qu'elle couvre de baisers infâmes, et qu'elle croit être Sténio!

—Calmez ce délire, dit Valmarina en tâchant d'arracher Lélia à ce rocher qui semblait être pour elle le trépied de la pythonisse, et où il craignait que sa raison ne s'égarât entièrement.

— Laisse donc, laisse! homme de petite patience et de lentes transactions! s'écria-t-elle en le repoussant. Pour toi, la force est l'œuvre de toute une vie, n'est-ce pas? Apprends que pour Lélia c'est l'œuvre d'une seule nuit. Va! ne crains rien de mon délire; quand je descendrai de ce rocher, la ménade que tu vois sera la plus chaste et la plus calme des vestales. Laisse-moi dire adieu à un monde qui s'écroule, à un soleil qui s'efface. L'esprit de l'homme est une image abrégée, mais fidèle et complète de l'infini. Quand un de ses foyers de vie s'éteint, il s'en rallume un autre plus brillant; c'est que ce principe appartient à Dieu seul. Lélia n'est pas foudroyée parce qu'un homme l'a

maudite. Il lui reste son propre cœur, et ce cœur renferme le sentiment de la Divinité, l'intuition et l'amour de la perfection! Depuis quand perd-on la vue du soleil parce qu'un des atomes que son rayon avait embrasés est rentré dans l'ombre?

Elle s'assit et redevint muette et immobile comme une statue. Le travail intérieur n'était pas plus visible en elle que le mouvement d'une montre au travers du métal qui le cache. Valmarina la contempla longtemps avec admiration et respect. Il n'y avait en elle, à ce moment-là, rien d'humain, rien de sympathique. Elle était belle et froide comme la force. Elle ressemblait à ces grands lions de marbre blanc du Pyrée, qui, à force de regarder les flots, semblaient avoir acquis la puissance de les dompter.

— Vous dites qu'en entrant dans le boudoir de ma sœur, et qu'en y voyant mon buste, il a jeté sa coupe pleine de vin sur ce pauvre visage de marbre? Vous dites qu'il a allumé le punch avec ma dernière lettre.

Lélia fit ces questions avec calme, et voulut savoir les détails de cette colère du jeune homme, dont Valmarina avait été témoin quelques heures auparavant.

— Je m'attachais à vous raconter ces choses, lui répondit-il, lorsque je croyais qu'elles ne serviraient qu'à allumer votre colère, et à vous rendre la fermeté dont vous avez trop longtemps manqué. Mais les larmes que je vous ai vue répandre tout à l'heure me font craindre de vous avoir blessée plus profondément que je ne voulais.

— Ne craignez rien, dit-elle, il y a trois jours que je ne l'aime plus. C'est sur lui que j'ai pleuré et non pas sur moi. Ne croyez pas que son vain dépit et ses folles insultes me touchent. Ce n'est pas là que je me sens outragée : c'est dans le pavillon d'Aphrodise; il y a maintenant quatre nuits que l'outrage a été consommé; c'est lorsqu'il a pris la main d'une courtisane pour ma main, sa bouche pour ma bouche, et son sein pour mon sein; c'est lorsqu'il s'est écrié : « Qu'as-tu donc ce soir, ma bien-aimée? Je ne t'ai jamais vue ainsi. Tu m'enivres d'un bonheur dont je n'avais pas l'idée; ton haleine m'embrase. Reste ainsi, c'est d'à présent seulement que je t'aime; jusqu'ici je n'ai aimé qu'une ombre?

— Vouliez-vous qu'il eût le don de magie pour déjouer la tromperie cruelle à laquelle vous vous étiez prêtée?

— Prêtée! moi? Oh non! Dieu m'est témoin qu'en le suivant dans ces couloirs sombres où l'insensée l'entraînait, je ne pensais pas qu'il en serait ainsi. J'avais vu sa résistance, je croyais être témoin de sa victoire. Pensez-vous que j'allais là pour assister à leurs embrassements? Le ciel me soit témoin encore de ceci! Je l'aimais, hélas! oui, je l'aimais, cet enfant gracieux et doux! et j'avais résolu souvent de vaincre mes terreurs, et d'essayer avec lui un hymen sanctifié par de nobles convenances. Celui-là, me disais-je, n'est-il pas mon frère, le rêveur, l'idéaliste, le poëte sacré qui pourrait ennoblir et déifier ma vie? Puis, je voulais encore tenter sa constance et la force de son cœur par quelques épreuves, par la crainte de me perdre, par l'absence; et je ne prenais pas un plaisir cruel, comme vous l'avez dit, à le faire souffrir pour ma gloire. Je souffrais moi-même plus que lui de son attente et de son effroi. Mais je savais comme l'amour cesse en moi! Je me souvenais du jour où le dégoût et la honte avaient balayé mon premier amour de ma mémoire comme le vent balaye l'écume des flots. Je voyais, je croyais voir dans Sténio une passion si vraie, que mon indifférence devait briser sa vie; et je ne voulais pas faire naître en lui la plus légère espérance sans être sûre de ne pas la lui ravir le lendemain. Aussi, comme je l'examinais! Avec quelle amoureuse et maternelle sollicitude j'observais les instincts et les dispositions de ce disciple bien-aimé! Je voulais lui enseigner l'amour, folle que j'étais! Je voulais lui apprendre tout ce que je savais des ravissements et des délicatesses de la pensée, en retour de ce qu'il m'eût rappris des ardeurs du sang et des délires de la jeunesse... Oh! je fis bien de ne pas me presser et de donner attention au développement de cette plante si précieuse! Hélas! elle avait un ver dans le cœur, et le démon de l'impureté n'a eu qu'à souffler dessus pour qu'elle tombât dans la fange. Les voilà donc, ces êtres si délicatement organisés, ces maîtres *ès* arts de la volupté, ces prêtres de l'amour! Ils nous accusent d'être de froides statues, et eux, ils n'ont qu'un sens, celui qu'on ne peut pas nommer! Ils disent que nos mains sont glacées; les leurs sont si épaisses, qu'elles ne distinguent pas la chevelure de leur maîtresse d'avec celle de la première femme qu'on leur présente! Ils ouvrent tous leurs pores à la plus grossière méprise. Le plus mince voile, la plus belle nuit d'été, suffisent pour frapper leurs yeux comme leur esprit d'une cécité stupide; leur oreille s'abuse complaisamment et croit retrouver le son d'une voix chérie dans une voix inconnue... Il suffit qu'une femme quelconque baise leur bouche, pour qu'un nuage s'étende sur leur vue, pour qu'un bourdonnement s'élève dans leur oreille, pour qu'un trouble divin, pour qu'un désordre sublime les précipite avec délices dans un abîme de prostitution!

Ah! laissez-moi rire de ces poëtes sans muse et sans Dieu, de ces fanfarons misérables qui comparent leurs sens aux subtiles émanations des fleurs, leurs embrassements aux magnifiques conjonctions des astres! Encore mieux valent ces débauches sincères qui nous disent tout de suite ce qui doit nous dégoûter d'eux!

— Ah! Lélia! dit Valmarina, toute cette indignation est de la jalousie, et la jalousie, c'est l'amour!

— Non pas pour moi, répondit-elle en passant de la colère brûlante au plus froid dédain. La jalousie tue l'amour du premier coup dans les âmes fières. Je n'entre pas en lutte avec des champions indignes de moi. J'ai souffert, j'en conviens, j'ai souffert horriblement pendant une heure. J'étais dans ce cabinet, j'étais presque entre eux. Je parlais alternativement avec ma sœur, et il ne s'apercevait pas de la différence de nos voix et de nos paroles. Il saisissait quelquefois ma main, et il la quittait aussitôt pour reprendre par instinct et machinalement cette main souillée qui lui semblait bien plus mienne. Ah! je le voyais, moi; d'où vient donc qu'il ne me voyait pas? Je l'ai vu presser Pulchérie sur son cœur, et je n'ai eu que le temps de fuir; ses soupirs étouffés, ses cris d'amour et de triomphe m'ont poursuivie jusque dans les jardins. Cela me faisait l'effet d'une agonie, et quand j'ai vu passer les gondoles, je me suis élancée dans la première venue pour quitter ce sol empoisonné qui venait de donner la mort à Stenio.

— Vous étiez bien pâle, Lélia, lorsque vous vîntes tomber près de moi dans la barque, et je crus que vous alliez mourir vous-même. Ah! malheureuse! consultez bien vos forces avant d'écouter votre colère.

— Je n'ai de colère que contre vous qui me comprenez si peu. Perdre un enfant qu'on a nourri de son lait et porté tout un an attaché à son sein, n'est pas plus cruel au cœur d'une mère que ne me l'a été le détachement soudain et terrible qui s'est opéré à ce moment entre Sténio et moi. Mais le jour se levait lorsque je me jetai mourante dans la gondole, et le disque du soleil était à peine sorti en entier de la mer, lorsque, debout à la proue, je chantais d'une voix éclatante cet air de *bravura* qu'on m'avait demandé. Tous les dilettanti qui se trouvaient là ont déclaré que je n'avais jamais chanté avec tant de puissance; et la puissance ne réside pas seulement dans le poumon, que je sache : elle prend, je crois, sa source un peu plus haut.

— Ah! tête de fer! vous vous briserez contre l'arc de triomphe que vous vous édifiez.

— Je ferai cet arc si beau et si vaste, qu'il y aura de la place pour Satan lui-même, s'il veut y passer. Trouvez-vous que j'aie montré depuis ces trois jours un instant de dépit à Pulchérie ou à Sténio? N'ai-je pas essayé de consoler celui-ci de sa honte, et d'ennoblir celle-là aux yeux du poëte? N'ai-je pas offert à l'enfant mon éternelle amitié, mes sollicitudes et ma direction maternelle?

— Et pourquoi êtes-vous agitée à cette heure? Parce qu'il a persisté à vous demander votre amour, et qu'irrité par votre refus, il est cette nuit, par dépit, par fureur, au milieu de l'ivresse et du désespoir, l'amant volontaire de Pulchérie!

— Non pas! Il se tromperait celui qui croirait entrer en lutte avec Lélia. On ne combat point avec les vents de la mer, avec les vagues de l'Océan, et mon orgueil est plus insaisissable à la volonté d'un homme que les flots et les tempêtes. Ce qui m'offense, c'est que vous m'engagiez à prendre ici un parti, comme si je pouvais hésiter, comme si, à la vue d'un cadavre, j'en étais à me demander si je dois le mettre en terre ou dans mon lit! Débarrassons-nous de tout cadavre, et vivons après.

— Et quelle sera cette vie?

— Ceci importe assez peu pour le moment. Laissez-moi le temps d'essuyer mes yeux, d'abaisser le linceul entre le mort et moi, et, pourvu que je l'aie oublié dans une heure, vous n'avez rien de plus à me demander. Tenez, Valmarina, voici les belles pléiades qui lancent leur courbe légère sur l'horizon : avant que la dernière d'entre elles ait disparu, il y aura bien du changement dans ce cœur déchiré, dans cette existence ébranlée. Vous vous inquiétiez de me voir dans une mauvaise voie; vous pensiez que je luttais contre de petites passions et de méchants instincts. Vous vous trompiez; j'allais vers un but, la foudre est tombée, elle a emporté le chemin et le but tout ensemble. Laissez-moi le temps de soulever quelques débris qui ont roulé jusque sur moi, et de m'écarter de ce chemin maudit.

— Il y a plus d'un chemin, mais il n'y a qu'un but pour vous, dit Valmarina; vous croyez que la solitude peut vous y conduire, mais méfiez-vous de la colère pour compagnon de voyage. Si le regret venait à vous atteindre un jour, quel que fût votre calme extérieur, quel que fût le triomphe de votre amour-propre, cet orgueil dont vous faites votre palladium, et que je respecte en vous parce que je l'ai vu être le mobile de vos meilleures actions, cet orgueil auquel vous sacrifiez tout, serait-il pleinement satisfait?

— Cela se passerait entre Dieu et moi. Lui seul serait témoin de ma souffrance, et mon orgueil s'arrête à lui...

— Dieu! Oui, sans doute; mais croyez-vous bien en lui, Lélia?

— Si j'y crois? Et ne voyez-vous pas que je ne puis rien aimer sur la terre? Expliquez-vous cela comme l'explique peut-être le chaste Sténio, à l'heure qu'il est, en commentant avec Zinzolina les causes de ma froideur? Ceux qui n'ont pas d'autre dieu que leur corps ne conçoivent pas d'autre cause d'abstinence qu'une impuissance physique. Qu'est-ce que l'exigence des facultés exquises, qu'est-ce que le besoin de l'idéale beauté, qu'est-ce que la soif d'un amour sublime aux yeux du vulgaire? Lorsque de passagères lueurs d'enthousiasme l'éclairent par hasard, ce n'est que l'effet d'une violente excitation des nerfs, d'une réaction toute mécanique des sens sur le cerveau. Toute créature, si médiocre qu'elle soit, peut inspirer ou ressentir ce délire d'un instant et le prendre pour l'amour. L'intelligence et l'aspiration du

grand nombre ne vont pas au delà. L'être qui aspire à des joies toujours nobles, à des plaisirs toujours vivement et saintement sentis, à une continuelle association de l'amour moral à l'amour physique, est un ambitieux destiné à un bonheur immense ou à une éternelle douleur. Il n'y a pas de milieu pour ceux qui font un dieu de l'amour. Il leur faut le sanctuaire d'une affection immense comme la leur, pour célébrer leurs divins mystères; mais qu'ils n'espèrent jamais connaître le plaisir au lupanar. Or l'amour des hommes est devenu un lupanar jusque sous le toit conjugal. La plupart d'entre eux sont à une femme pure ce qu'une prostituée est à un jeune homme chaste. Le jeune homme a le droit de mépriser la prostituée, de la chasser de ses bras aussitôt qu'elle a satisfait à un besoin dont il rougit lui-même. D'où vient donc qu'on refuse aux femmes pures la faculté de sentir le dégoût, et le droit de le manifester aux hommes impurs qui les trompent? Plus vils cent fois que les courtisanes qui ne promettent que le plaisir, ne promettent-ils pas l'*amour*, ces hommes souillés? Or une femme fière ne peut connaître le plaisir sans l'amour; c'est pourquoi elle ne trouvera ni l'un ni l'autre dans les bras de la plupart des hommes. Quant à ceux-ci, il leur est bien moins facile de répondre à nos instincts nobles et d'alimenter nos généreux désirs, que de nous accuser de froideur. Ces âmes ascétiques, disent-ils, habitent toujours des êtres imparfaits. La dernière fille publique a plus de charme pour eux que la plus pure des vierges. La fille publique est la véritable épouse, la véritable amante des hommes de cette génération; elle est à leur hauteur. Prêtresse de la matière, elle a étouffé tout ce qu'il y avait dans la femme de divinement humain, pour y développer des instincts excessifs empruntés à la brute. Elle n'est ni orgueilleuse, ni importune; elle n'exige que ce que de tels hommes peuvent donner : de l'or! Ah! je te remercie, mon Dieu! Tu as voulu qu'un dernier voile tombât de devant mes yeux, et que ces vérités hideuses dont je voulais douter encore me fussent démontrées claires comme la lumière de ton soleil, par Sténio lui-même, par celui que j'appelais déjà mon amant, par celui que je croyais pur entre tous les enfants des hommes. Tu as permis qu'un profond abattement plongeât mon âme dans les ténèbres pendant quelque temps, et que la souffrance obscurcît mon entendement au point de me faire douter de l'éternelle vérité. Démence, mensonge, sagesse, sophisme, amour divin, négation impie, chasteté, désordre; tous les éléments d'erreur et de vérité, de grandeur et d'abjection, ont tournoyé et flotté confusément dans le chaos de mon imagination. Il y a eu, dans l'abîme de ma pensée, des orages terribles et des naufrages imminents! J'ai tout remis en question, j'ai failli essayer de tout, et je n'ai trouvé dans cet abandon de ma volonté, dans cette abdication de ma raison, que souffrance toujours plus vive, isolement toujours plus solennel. Alors j'ai tendu les bras vers toi dans mon angoisse, et tu m'as fait voir la corruption de la nature humaine dans ses causes et dans ses effets. Tu m'as fait savoir que nul homme (pas même Sténio) ne méritait cet amour dont le foyer était en moi. Tu m'as donné une forte leçon, tu as voulu que toute la douleur et toute l'humiliation qui remplissent la vie des femmes vulgaires me fussent révélées en un instant; que l'ongle impur de la jalousie me fît au cœur une légère blessure et en tirât quelques gouttes de mon sang comme un stygmate d'expiation et de châtiment. J'ai regretté un instant de ne pas être une courtisane, et, pour mon éternel enseignement, j'ai vu sous mes yeux une courtisane l'emporter sur moi au premier baiser. Merci, mon Dieu! de m'avoir humiliée à ce point; car en même temps j'ai vu que ce n'était pas là ma destinée! Non, non! mon plaisir et ma gloire ne sont pas là, et ce ne sont pas des plaintes, ce sont des bénédictions que je t'adresserai désormais. J'ai été ingrate, ô souveraine perfection! J'avais ton image dans le cœur, et j'ai cherché l'infini dans la créature. J'ai voulu te retirer mon culte pour le donner à des idoles de chair et de sang. J'ai cru qu'entre toi et moi il fallait un intermédiaire, un prêtre, et que ce prêtre serait l'homme. Je me suis trompée. Je ne puis avoir d'autre amant que toi; et tout ce qui se placerait entre nous, loin de m'unir à toi par le bonheur et la reconnaissance, m'en éloignerait par le dégoût et la déception. Ah! vous me demandez, Valmarina, si je crois en Dieu! Il faut bien que j'y croie, puisque je l'aime d'un amour insensé, puisque le feu de cette passion insatiable dévore ma poitrine, puisque je ne puis nier sa providence sans que mon sang se glace dans mes veines, et sans que ma vie se flétrisse comme un fruit atteint de la gelée. Il faut bien que je croie en lui, puisque je ne vis que d'amour, tout en n'aimant aucune créature faite à mon image; puisque je ne puis me résigner au commandement d'aucun autre pouvoir que le ciel. Et toi, Sténio, comment as-tu pu être assez aveugle pour songer à m'aimer? Comment as-tu osé tenter d'être le rival de Dieu, de remplir une vie qui n'est qu'une fureur, une extase, un embrassement, une querelle et un raccommodement d'amante jalouse et absolue de la Divinité? C'est à toi qu'il faut renvoyer l'épithète d'orgueilleux, car tu as voulu être Dieu toi-même; tu as espéré de moi les mêmes colères, les mêmes larmes, les mêmes imprécations, les mêmes désirs et les mêmes transports que j'ai pour lui! Pauvre enfant! tu m'as bien mal connue. Tu as été bien peu poëte, malgré tous tes vers. Tu as bien peu compris ce que c'est que l'idéal, puisque tu as cru qu'un souffle mortel pouvait en effacer l'image dans le miroir de mon âme!

— Tout ce que vous dites est palpitant et délirant

d'orgueil, ô ma chère Lélia! dit Valmarina avec un affectueux sourire, en lui tendant la main pour descendre du rocher; mais j'aime à vous entendre parler comme vous faites, car je vous retrouve, et telle que je vous connais, rien de ce qui est en vous ne m'effraye. D'ailleurs, l'amitié vraie est l'acceptation complète et absolue d'un être par un autre; j'aime donc vos défauts. Quand je m'inquiète, quand je vous interroge, c'est quand je vous vois sortir de votre voie, et faire les actions d'une autre personne. C'est alors que je ne vous reconnais plus, et que, vous voyant devenir timide, incertaine et douce comme les femmes qu'on aime et qu'on gouverne, je m'imagine que vous êtes perdue, que la plus folle et la meilleure créature de Dieu n'existe plus.

Lélia releva d'une main ses cheveux épars, et, tenant de l'autre celle de son ami, elle se dressa une dernière fois de toute sa hauteur sur le rocher.

— Orgueil! s'écria-t-elle, sentiment et conscience de la force! saint et digne levier de l'univers! sois édifié sur des autels sans tache, sois enfermé dans des vases d'élection! Triomphe, toi qui fais souffrir et régner! J'aime les pointes de ton cilice, ô armure des archanges! Si tu fais connaître à tes élus des supplices inouïs, si tu leur imposes des renoncements terribles, tu leur fais connaître aussi des joies puissantes! Tu leur fais remporter des victoires homériques. Si tu les conduis dans des thébaïdes sans issue, tu amènes les lions du désert à leurs pieds, et tu envoies à leurs nuits solitaires l'esprit de la vision pour lutter avec eux, pour leur faire exercer et connaître leur force, et pour les récompenser au matin par cet aveu sublime : Tu es vaincu, mais prosterne-toi sans honte, car je suis le seigneur!

Lélia renoua sa chevelure, et sautant au bas du rocher :

— Allons-nous-en, dit-elle, la dernière des pleïades est couchée, et je n'ai plus rien à faire ici; ma lutte est finie. L'esprit de Dieu a mis sa main sur moi comme il fit à Jacob pour lui ouvrir les yeux, et Jacob se prosterna. Tu peux me frapper désormais, ô Très-Haut! tu me trouveras à genoux!

Et toi, roc orgueilleux, dit-elle en se retournant après l'avoir quitté, j'ai été clouée un instant à ton flanc comme Prométhée, mais je n'ai pas attendu qu'un vautour vînt m'y ronger le foie, et j'ai rompu tes anneaux de fer de la même main qui les avait rivés.

## XLIII

### LES CAMALDULES.

Lélia et Valmarina redescendirent la montagne par le versant opposé à celui qui conduisait à la ville. Lélia marchait la première, mais sans empressement et sans trouble.

— Ce n'est pas le chemin, lui dit son compagnon, en lui faisant observer qu'elle marchait vers le sud

— C'est mon chemin à moi, répondit-elle, car c'est le chemin qui éloigne de Sténio. Retournez à la ville, si vous voulez; quant à moi je n'en repasserai jamais les portes.

Valmarina la suivit par complaisance, mais avec un sourire de doute.

— Je me méfie un peu de ces résolutions si soudaines et si absolues, lui dit-il; je ne crois pas aux partis extrêmes. Ils ne servent qu'à hâter les réactions.

— Toute résolution dont on diffère l'exécution est avortée, répondit Lélia. Quand il s'agit de vouloir, il faut de la réflexion; quand il faut agir, il faut de l'audace et de la promptitude.

— Où allons-nous? dit Valmarina.

— Nous fuyons le passé! répondit Lélia avec une gaieté sombre.

Le jour se levait; ils entrèrent dans une vallée couverte de riches forêts. Les plus belles eaux serpentaient en silence à l'ombre des myrtes et des figuiers. De vastes clairières, où paissaient des troupeaux demi-sauvages, entrecoupaient de lisières d'un vert tendre ces masses d'un ton vigoureux. Ce pays était riche et désert. On n'y voyait d'habitations que des métairies éparses cachées dans le feuillage. On y pouvait donc jouir à la fois de toutes les grâces, de tous les bienfaits de la nature féconde, et de toutes les grandeurs, de toute la poésie de la nature inculte.

A mi-côte de la colline, Lélia s'arrêta saisie d'admiration :

— Heureux, s'écria-t-elle, les pasteurs insouciants et rudes, qui dorment à l'ombre de ces bois silencieux, sans autre souci que le soin de leurs troupeaux, sans autre étude que le lever et le coucher des étoiles! Plus heureux encore les poulains échevelés qui bondissent légèrement dans ces broussailles, et les chèvres farouches qui gravissent sans effort les roches escarpées! Heureuses toutes les créatures qui jouissent de la vie sans fatigue et sans excès!

Comme ils tournaient un des angles du chemin, Lélia aperçut dans le crépuscule une vaste ligne blanche sur le flanc de la montagne, qui ceignait la vallée d'un cirque majestueux et vaste.

— Qu'est-ce que cela? dit-elle à son ami. Est-ce une ligne d'architecture splendide, ou bien une muraille de craie comme il s'en trouve dans ces rochers? Est-ce une immense cascade, une carrière ou un palais?

— C'est un monastère de femmes, répondit Valmarina, c'est le couvent des Camaldules.

— On m'en a vanté la richesse et l'élégance, dit Lélia. Allons le visiter.

— Comme il vous plaira, répondit Valmarina : les

hommes n'y entrent pas, mais je vous attendrai dans la cour.

Cette cour frappa Lélia de surprise et d'admiration: d'abord ce fut une longue galerie, dont la voûte de marbre blanc était soutenue par des colonnes corinthiennes d'un marbre rose veiné de bleu, séparées l'une de l'autre par un vase de malachite où l'aloès dressait ses grandes arêtes épineuses; et puis d'immenses cours qui se succédaient dans une profondeur vraiment *piranésique*, et que remplissaient, comme des tapis étendus, de riches parterres bigarrés des plus belles fleurs. La rosée dont toutes ces plantes étaient fraîchement inondées, semblait les revêtir encore d'une gaze d'argent. Au centre des ornements symétriques que ces parterres dessinaient sur le sol, des fontaines, jaillissant dans des bassins de jaspe, élevaient leurs jets transparents dans l'air bleu du matin, et le premier rayon du soleil, qui commençait à dépasser le sommet de l'édifice, tombant sur cette pluie fine et bondissante, couronnait chaque jet d'une aigrette de diamants. De superbes faisans de Chine, qui se dérangeaient à peine sous les pieds de Lélia, promenaient parmi les fleurs leurs panaches de filagramme et leurs flancs de velours. Le paon étalait sur les gazons sa robe de pierreries, et le canard musqué, au poitrail d'émeraude, poursuivait, dans les bassins, les mouches d'or qui tracent sur la surface de l'eau des cercles insaisissables.

Au cri moqueur ou plaintif de ces oiseaux captifs, à leurs allures mélancoliques et fières, se mêlaient les mille voix joyeuses et bruyantes, les mille familiarités curieuses des libres oiseaux du ciel. Le tarin espiègle et confiant venait se poser au front immobile des statues. Le moineau insolent et peureux allait dérober la pâture aux oiseaux domestiques et s'envolait épouvanté au moindre gloussement des couveuses; le chardonneret s'en prenait aux aigrettes des fleurs que le vent lui disputait. Les insectes s'éveillaient aussi et commençaient à bruire sous l'herbe échauffée et fumante aux premiers feux du jour. Les plus beaux papillons de la vallée arrivaient par troupes pour s'abreuver du suc de ces belles plantes exotiques, dont la saveur les enivrait tellement qu'ils se laissaient prendre à la main. Toutes les voix de l'air, tous les parfums du matin montaient au ciel comme un pur encens, comme un naïf cantique, pour remercier Dieu des bienfaits de la création et du travail de l'homme.

Mais parmi toutes ces existences animales et végétales, parmi ces œuvres de l'art et ces splendeurs de la richesse, l'homme seul manquait. Le râteau s'était récemment promené sur le sable de toutes les allées, comme pour effacer le souvenir des pas humains. Lélia eut une sorte de frayeur superstitieuse en y imprimant les siens. Il lui sembla qu'elle allait détruire l'harmonie de cette scène magique, et faire tomber sur elle les murailles enchantées de son rêve.

Car, dans la confusion de ses idées de poëte, elle ne voulait point croire à la réalité des choses qu'elle voyait. En apercevant de loin, derrière les colonnades transparentes du cloître, les profondeurs désertes de la vallée, elle s'imagina volontiers qu'au sein des bois elle s'était endormie sous l'arbre favori d'une fée, et qu'à son réveil la coquette reine des prestiges l'avait environnée des merveilles impalpables de son palais, pour la retenir en son pouvoir.

Comme elle se laissait mollement aller à cette fantaisie, enivrée des suaves odeurs du jasmin et du datura, contente d'être dans ces beaux lieux et s'y croyant presque reine, elle se rapprocha d'une haute et longue croisée, dont le vitrage colorié, étincelant au soleil, ressemblait au rideau de soie nuancé d'un harem. Elle s'était assise sur les marges d'un bassin rempli de poissons, et s'amusait à suivre, au travers de l'eau limpide, la truite qui porte une souple armure d'argent parsemée de rubis, et la tanche revêtue d'un or pâle nuancé de vert. Elle admirait la mollesse de leurs jeux, l'éclat de leurs yeux métalliques, l'agilité inconcevable de leur fuite peureuse lorsqu'elle dessinait son ombre mobile sur les eaux. Tout à coup des chants, tels que les anges doivent les faire entendre au pied du trône de Jéhovah, partirent du fond de l'édifice mystérieux, et, se mêlant aux vibrations de l'orgue, emplirent toute l'enceinte du monastère. Tout sembla faire silence pour écouter, et Lélia, frappée d'admiration, s'agenouilla instinctivement comme aux jours de son enfance.

Des voix de femmes, pures et harmonieuses, montaient vers Dieu comme une prière fervente et pleine d'espoir; et des voix d'enfants, pénétrantes et argentines, répondaient à celles-ci comme les promesses lointaines du ciel exprimées par l'organe des anges.

Les religieuses disaient :

— Ange du Seigneur, étends sur nous tes ailes protectrices. Abrite-nous de ta bonté vigilante et de ta consolante pitié. Dieu t'a fait indulgent et doux entre toutes les vertus, entre toutes les puissances du ciel; car il t'a destiné à secourir, à consoler les âmes, à recueillir dans un vase sans souillure les larmes qui sont versées au pied du Christ, et à les présenter en expiation devant ta justice éternelle, ô Très-Saint!

Et les petites filles répondaient du haut de la nef sonore :

— Espérez dans le Seigneur, ô vous qui travaillez dans les larmes! car l'ange gardien étend ses grandes ailes d'or entre la faiblesse de l'homme et la colère du Seigneur. *Louez Dieu !*

Puis les viergers reprirent :

— O le plus jeune et le plus pur des anges! c'est toi que Dieu créa le dernier, car il te créa après l'homme, et te mit dans le paradis pour être son compagnon et son ami. Mais le serpent vint et fut plus puissant que toi sur l'esprit de l'homme. L'ange de la

colère descendit pour punir; toi, tu suivis l'homme dans l'exil et tu pris soin des enfants qu'Ève mit au jour, ô Très-Saint!

Les enfants répondirent encore :

— Remerciez à genoux, vous tous qui aimez Dieu, remerciez l'ange gardien, car de son aile puissante il monte et redescend incessamment de la terre aux cieux, des cieux à la terre, pour porter d'en bas les prières, pour rapporter d'en haut les bienfaits. *Louez Dieu!*

La voix fraîche et pleine d'une jeune novice récita ce couplet :

— C'est toi qui d'une chaude haleine réchauffes, au matin, les plantes engourdies par le froid; c'est toi qui couvres de ta robe virginale les moissons de l'homme menacées de la grêle; c'est toi qui d'une main protectrice soutiens la cabane du pêcheur ébranlée par les vents de la mer; c'est toi qui éveilles les mères endormies, et les appelant d'une voix douce, au milieu des rêves de la nuit, les avertis d'allaiter les enfants nouveau-nés; c'est toi qui gardes la pudeur des vierges et poses à leur chevet le rameau d'oranger, invisible talisman qui détourne les mauvais pensers et les songes impurs; c'est toi qui t'assieds au soleil du midi, dans le sillon où dort l'enfant du moissonneur, et qui détournes de leur chemin la couleuvre et le scorpion prêts à ramper sur son berceau; c'est toi qui ouvres les feuillets du missel quand nous cherchons dans le texte sacré un remède à nos maux; c'est toi qui nous fais rencontrer alors le verset qui convient à notre misère, et qui mets sous nos yeux les lignes saintes qui repoussent la tentation.

— Invoquez l'ange gardien, dirent les voix enfantines, car c'est le plus puissant parmi les anges du Seigneur. Le Seigneur, quand il l'envoya sur la terre, lui promit que chaque fois qu'il remonterait vers lui, il lui accorderait la grâce d'un pécheur. *Louez Dieu!*

Lélia, charmée de cette douce poésie et de ces voix mélodieuses, s'était avancée insensiblement jusque sur le seuil d'une porte latérale qu'elle trouva entr'ouverte. Arrêtée sur le pallier d'un escalier de mosaïque d'où l'œil plongeait dans la nef, elle voyait au-dessous d'elle les vierges prosternées. Saisie d'enthousiasme, elle étendit les bras et s'écria : « *Louez Dieu!* » d'un ton si passionné, que toute la communauté leva les yeux sur elle par un mouvement spontané. Sa haute taille, sa robe blanche, ses cheveux flottants, et le son grave de cette voix qu'on pouvait prendre pour celle d'un jeune homme, firent tant d'impression sur les nonnes exaltées et timides, qu'elles crurent voir apparaître l'ange gardien. Un seul cri s'éleva de toutes les stalles, les jeunes filles tombèrent le visage contre terre, et Lélia descendit lentement l'escalier pour aller s'agenouiller parmi elles. En même temps la lourde porte qu'elle avait franchie retomba entre elle et Valmarina.

Il l'attendit plusieurs heures avec patience, et la chaleur de midi se faisant sentir, il se retira sous la galerie dans un endroit frais et bien aéré, où il rêva et demeura pour son propre compte assez longtemps encore. Quand ces heures brûlantes commencèrent à faire place au vent de mer qui s'élève et augmente avec le déclin du soleil, il se décida à sonner à la grille du cloître intérieur et à faire demander Lélia par une tourière. Au bout de quelques instants, on lui rapporta de la part de l'étrangère (c'est ainsi qu'on la désigna) une fleur qui, dans la langue symbolique des *Salams*, signifiait *adieu*. Valmarina, qui avait enseigné la science de ces emblèmes orientaux à Lélia, comprit que c'était un adieu irrévocable, et reprit seul le chemin de la ville.

## XLIV

Vous savez quels liens mystérieux m'attachent à des luttes funestes et à de pâles espérances. Rappelé par mes frères d'infortune, je vais offrir un adversaire ou une victime de plus aux bourreaux et aux assassins de la vérité. Je pars peut-être pour ne plus revenir, et, puisque vous l'exigez, je ne vous verrai pas. Je vous avoue que je m'étonne un peu d'une retraite de votre part dans un couvent catholique. Je sais quel empire ces croyances ont exercé sur vos premières années; mais je ne saurais croire qu'elles puissent le ressaisir pour longtemps. Il faut pourtant qu'il s'agisse ici pour vous d'autre chose que d'un besoin momentané de solitude et de repos, car ni votre solitude ni votre repos n'ont coutume d'être interrompus et troublés par ma présence. Vous m'avez habitué à me regarder comme un autre vous-même, et d'ailleurs ce n'est point un adieu fraternel, une étreinte des mains à travers une grille, qui eussent pu vous distraire de vos rêveries et porter le bruit du monde dans votre méditation. Vous semblez vous être imposé cette retraite comme une pratique de dévotion, et cet effort pour vous rattacher à des idées devenues trop étroites pour vous me paraît assez triste. Il y a dans les déterminations puériles quelque chose de maladif qui atteste l'impuissance de l'âme. Plus vous vous efforcez de nier, par votre conduite, l'amour que vous avez pour Sténio, plus il me semble que cet amour malheureux s'obstine à vous tourmenter. Songez-y, ma sœur, il faut pourtant que cet amour se développe ou se brise. Les demi-sentiments ne conviennent qu'aux natures faibles. Les tentatives inutiles sont déplorables : elles usent nos forces en pure perte. Me laisserez-vous partir sous le poids de ces inquiétudes?

## XLV

Il est des situations heureusement bien rares où l'amitié ne peut rien pour nous. Quiconque ne peut

être à soi-même son unique médecin ne mérite pas que Dieu lui donne la force de guérir. Il est possible que je souffre plus que vous ne pensez; mais il est certain que je ne souffre pas lâchement, et qu'il n'y a rien de puéril ni de présomptueux dans la détermination que j'ai prise. Je veux simplement rester ici comme un malade dans un hospice, pour y suivre un régime nouveau. On se donne bien de la peine, et on s'impose bien des privations pour guérir le corps; on peut bien, je pense, en faire autant pour guérir l'âme, lorsqu'elle est menacée de maladie mortelle. Il y a longtemps que je m'égare dans un dédale plein de bruits confus et d'ombres trompeuses. Il faut que je m'enferme dans une cellule, que je me cherche sous des ombrages mystérieux, jusqu'à ce que je me sois retrouvée; et alors, dans un jour de puissance et de santé, je prendrai un parti. C'est alors que je vous consulterai avec la déférence qu'on doit à l'amitié; c'est alors que vous pourrez juger ma situation et prononcer avec sagesse sur mon avenir. Aujourd'hui, votre sollicitude ne vous servirait qu'à m'égarer. Que pouvez-vous savoir de moi, puisque je n'en sais rien moi-même, sinon que j'ai la volonté de m'étudier et de me connaître? Quand un nuage sombre traverse un jour pur, vous pouvez prévoir de quel côté éclatera l'orage; mais, quand des vents contraires croisent les nuées dans les ténèbres, vous êtes forcé, pour vous diriger, d'attendre que le soleil se lève.

Il m'est cruel de ne pas vous serrer la main au moment où vous allez affronter des dangers que j'envie; mais il me serait plus cruel encore de vous voir sans vous parler avec abandon; je ne sais même pas si cela me serait possible, et j'ai la certitude que je sortirais brisée d'un entretien où votre prudence, peut-être trop éclairée, détruirait le faible espoir que j'ai conçu. Vous êtes un homme d'action, Valmarina, bien plus qu'un homme de délibération. Vous vous êtes fait à grands coups de hache un large chemin, et vous ne comprenez pas toujours les obstacles qui arrêtent les autres dans des sentiers inextricables. Vous avez un but dans la vie; si j'étais homme, j'en aurais un aussi, et, quelque périlleux qu'il fût, j'y marcherais avec calme. Mais vous ne vous souvenez pas assez que je suis femme et que ma carrière est limitée à de certains termes infranchissables. Il fallait me contenter de ce qui fait l'orgueil et la joie des autres femmes; je l'eusse fait si je n'avais pas eu le malheur d'avoir un esprit sérieux et d'aspirer à des affections que je n'ai pas trouvées. J'ai jugé trop sagement les hommes et les choses de mon temps : je n'ai pu m'y attacher. J'ai senti le besoin d'aimer, car mon cœur s'était développé en raison de mon esprit; mais ma raison et ma fierté m'ont défendu de céder à ce besoin. Il eût fallu rencontrer un homme d'exception qui m'acceptât pour son égale en même temps que pour sa compagne, pour son amie en même temps que pour son amante. Ce bonheur ne m'est point échu, et si j'y aspirais de nouveau, il faudrait le chercher. Chercher, en amour, veut dire essayer : vous savez que cela est impossible pour une femme qui ne veut pas courir la chance de s'avilir; c'est déjà trop de deux amours malheureux dans sa vie. Quand le second n'a pas réparé les mécomptes du premier, il faut bien qu'elle sache renoncer à l'amour, il faut bien qu'elle sache trouver sa gloire et son repos dans l'abstinence. Or, l'abstinence lui sera difficile et douloureuse dans le monde. La société lui refuse les grandes occupations de l'esprit et l'exercice des passions politiques. L'éducation première, dont elle est victime, la rend presque toujours impropre aux travaux de la science, et le préjugé en outre lui rend toute action publique impossible ou ridicule. On lui permet de cultiver les arts; mais les émotions qu'ils excitent ne sont pas sans danger; l'austérité des mœurs est peut-être plus difficile à un caractère ascétique qu'à tout autre. L'amour, considéré sous ses rapports grossiers, n'est qu'une tentation dont on est à moitié délivré quand on rougit de l'éprouver; on peut le surmonter sans souffrance morale. L'amour, considéré comme l'idéal de la vie, ne laisse point de repos à ceux qui en sont privés. C'est l'âme qui est attaquée dans son plus divin sanctuaire par de nobles instincts, par de magnifiques désirs. Elle ne pourra chercher à les satisfaire qu'en se donnant le change, en se laissant abuser par de fausses apparences et de menteuses promesses; sous chacun de ses pas s'ouvrira un abîme. Lente à sortir du premier, attachée par sa nature même à de funestes illusions, elle retombera dans un second, dans un troisième, jusqu'à ce que, brisée dans ses chutes, épuisée par ses combats, elle succombe et s'anéantisse. Parmi les femmes corrompues, j'en ai vu peu qui le fussent par besoin des sens (à celles-là un époux jeune et stupide peut suffire); beaucoup, au contraire, avaient cédé à des besoins de cœur que l'esprit ne dirigeait pas et que la volonté ne savait pas vaincre. Si Pulchérie est devenue une courtisane, c'est qu'elle est ma sœur, c'est qu'elle a malgré elle ressenti l'influence du spiritualisme, c'est qu'elle a cherché un amant parmi les hommes avant d'avoir tous les hommes pour amants.

En réduisant les femmes à l'esclavage pour se les conserver chastes et fidèles, les hommes se sont étrangement trompés. Nulle vertu ne demande plus de force que la chasteté, et l'esclavage énerve. Les hommes le savent si bien, qu'ils ne croient à la force d'aucune femme. Je n'ai pu vivre parmi eux, vous le savez, sans être soupçonnée et calomniée de préférence à toute autre. Je ne pourrais me placer sous la protection de votre amitié fraternelle, sans que la calomnie dénaturât la nature de nos relations. Je suis lasse de lutter en public et de supporter les outrages

à visage découvert. La pitié m'offenserait plus encore que l'aversion; c'est pourquoi je ne chercherai jamais à me faire connaître, et je boirai mon calice dans le secret de mes nuits mélancoliques. Il est temps que je me repose, et que je cherche Dieu dans ses mystiques sanctuaires, pour lui demander s'il n'a fait pour les femmes rien de plus que les hommes. J'ai déjà essayé la solitude, et j'ai été forcée d'y renoncer. Dans les ruines du monastère de***, j'ai failli perdre la raison; dans le désert des montagnes, j'ai craint de perdre la sensibilité. Entre l'aliénation et l'idiotisme, j'ai dû chercher le tumulte et la distraction. La coupe où j'essayais de m'enivrer s'est brisée sur mes lèvres. Je crois que l'heure du désabusement et de la résignation est enfin venue. J'étais trop jeune pour rester au Monteverdor il y a quelques jours; aujourd'hui, je serais trop vieille pour y retourner. J'avais encore trop d'espérance : je n'en ai plus assez; il faut que je trouve une solitude où rien du dehors ne parle plus à mon cœur, mais où le son de la voix humaine frappe de temps en temps mon oreille. L'homme peut s'affranchir des passions, mais il ne rompt pas impunément toute sympathie avec son semblable. La vie physique est un fardeau qu'il doit maintenir dans son équilibre, s'il veut conserver dans un équilibre égal les facultés de son intelligence. La solitude absolue détruit promptement la santé. Elle est contraire à la nature, car l'homme primitif est éminemment sociable, et les animaux intelligents ne subsistent que par l'association des besoins et des travaux qui les soulagent. Ainsi, en ne me croyant point propre à la retraite, je faisais injure à mon esprit; je ne comprenais pas que mon corps seul se révoltait contre les privations exagérées, contre les intempéries du climat, contre la diète exténuante, contre l'absence du spectacle de la vie extérieure. Le mouvement des êtres animés, l'échange de la parole, la seule audition de certains sons humains, la régularité et la communauté des habitudes les plus vulgaires, sont peut-être une nécessité pour la conservation de la vie animale, dans notre siècle surtout, au sortir des habitudes d'un bien-être et d'un mouvement excessifs.

La société chrétienne me paraît avoir admirablement compris ces nécessités en créant les communautés religieuses. Jésus, en transmettant les ardeurs du mysticisme à des imaginations ardentes sous des climats salubres, put envoyer les anachorètes au Liban. Ses pères, les Esséniens et les Thérapeutes, avaient peuplé les solitudes du monde. Le cénobitisme de nos générations, plus faible de chair et d'esprit, a été forcé de créer les couvents et de remplacer la société qu'il abandonnait par une société recrutée parmi les âmes d'exception. Ici même, le luxe et ses douceurs se sont introduits jusque dans le cloître. Il y aurait peut-être beaucoup à dire à cela, s'il s'agissait de juger la question au point de vue de la morale chrétienne. Pour moi qui ne suis qu'un transfuge échappé tout saignant à un monde ennemi, cherchant le premier abri venu pour y reposer ma tête faible, et endolorie comme je suis, je ne puis qu'être charmée de la beauté de cet asile où la tempête me jette. La transition du monde au couvent me paraît moins sensible à travers la magnificence de ces lambris. Les arts qu'on y cultive, les chants mélodieux qui les emplissent, les parfums qu'on y respire, tout, jusqu'au nombre imposant et au riche costume des religieuses, sert de spectacle à mes sens exaltés, et de distraction à mes lugubres ennuis. Je n'en demande pas davantage pour le présent, et, quant à l'avenir, je ne m'en explique pas encore avec moi-même. Chaque instant que je passe ici me fait pressentir une existence nouvelle.

Et cependant, si l'amant de Pulchérie réalisait les romanesques espérances qu'en d'autres jours nous avions conçues... je vous l'ai promis, je reviendrais à lui, et mon amour pourrait effacer la tache de son égarement : mais comment espérez-vous qu'avec tant de penchant à la volupté, il soit véritablement sensible à la grande poésie à laquelle vous vouliez l'initier? Ne vous y trompez pas; les poëtes de profession ont le privilége de vanter tout ce qui est beau, sans que leur cœur en soit ému et sans que leur bras soit au service de la cause qu'ils exaltent. Vous savez bien qu'il a repoussé l'idée d'ennoblir sa vie en allant l'offrir à la cause que vous servez. Il n'ignore pas ce qui vous occupe : quelque saintement gardé que soit votre secret, il y a dans le cœur des hommes à cette heure, des inquiétudes, des besoins et des sympathies qui ne peuvent se défendre de vous deviner. Eh bien ! ces sympathies dont Sténio m'entretenait si souvent, ce n'était chez lui qu'une parole légère, une affectation de grandeur. Il me disait naguère que pour vous voir un instant, pour presser votre main, il sacrifierait son laurier de poëte; et, quand j'ai voulu le pousser dans vos bras, il a préféré retourner à ceux de Pulchérie. Direz-vous que la douleur ferme momentanément l'âme aux émotions nobles, aux idées généreuses? Eh quoi! l'âme d'un poëte se laisse ainsi abattre, et pourtant elle conserve toute sa puissance pour l'ivresse du plaisir! Honte à de telles souffrances!

Faites cependant pour lui ce que votre cœur vous dicte. Mais, si vous l'attirez dans vos rangs, souvenez-vous de ma volonté, Valmarina; je ne veux pas être l'appât qui le fera sortir de son bourbier. Je ne veux pas que la promesse de mon amour serve à de si vils usages que de retirer du vice un être que l'honneur n'a pu sauver... Et quel mérite aurait son dévouement pour vous, si l'espoir de m'obtenir en était le seul motif? Qui sait, d'ailleurs, si maintenant ma conquête ne serait pas pour la vanité blessée de Sténio un acte de dépit, et s'il n'y porterait pas quelque sentiment de vengeance? Pour redevenir digne de moi, il

faut qu'il fasse plus que je n'aurais songé à lui demander avant sa faute. Il faut qu'il engendre de son propre fonds le désir et l'exécution des grandes choses. Alors je reconnaîtrai que je m'étais trompée et que je l'avais trop sévèrement jugé, qu'il méritait mieux... Et alors véritablement, il méritera que je le récompense...

Mais, croyez-moi, hélas! j'ai des instincts profonds de divination. J'ai une pénétration qui a fait de tout temps mon supplice... On me croit sévère parce que je suis clairvoyante... on me croit injuste parce qu'un très-petit fait suffit pour m'éclairer.... Sténio est perdu, ou plutôt, comme je vous le disais, Sténio n'a jamais existé. C'est nous qui l'avions créé dans nos rêves. C'est un jeune homme éloquent... rien de plus.

Je vous renouvelle la promesse de ne prendre aucune résolution irrévocable avant de lui avoir donné le temps de se faire réellement connaître de vous. Je sais que vous veillerez sur lui comme la Providence. N'oubliez pas que de votre côté vous m'avez promis qu'il ignorerait ma retraite, que tous l'ignoreraient. Je désire que le monde m'oublie; je ne veux pas que Sténio vienne, dans un jour d'ivresse, troubler mon repos par quelque folle tentative.

Partez! allez arroser encore d'un peu de sang pur ce laurier stérile qui croît sur la tombe des martyrs inconnus! ne craignez pas que je vous plaigne! Vous allez agir; et moi, je vais imiter Alfieri, qui se faisait lier sur une chaise pour résister à la tentation de rejoindre l'objet d'une indigne passion. O vie de l'âme! ô amour! ô le plus sublime bienfait de Dieu! il faut que je me fasse clouer aux piliers d'un cloître pour m'abstenir de toi comme d'un poison! Malheur! malheur à cette farouche moitié du genre humain, qui, pour s'approprier l'autre, ne lui a laissé que le choix de l'esclavage ou du suicide!

# CINQUIÈME PARTIE.

## XLVI

Un homme vêtu de noir entra un matin dans la ville et alla frapper au palais de la Zinzolina.

Les laquais lui dirent qu'il ne pouvait parler à la dame; il insista. On tenta de le chasser; il leva son bâton blanc d'un air impassible. Sa figure froide et son obstination firent peur à cette valetaille superstitieuse, qui le prit pour un spectre et se dispersa devant lui.

Un petit page entra tout effaré dans la salle où Zinzolina traitait ses convives.

— Un *abbatone*, un *abbatacccio*, disait-il, venait d'entrer de force dans la maison, frappant de son bâton ferré les gens de la signora, les porcelaines du Japon, les statues d'albâtre, les pavés de mosaïque, faisant un affreux dégât et proférant de terribles malédictions.

Aussitôt tous les convives se levèrent (excepté un qui dormait), et voulurent courir au-devant de l'*abbate* pour le chasser. Mais la Zinzolina, au lieu de partager leur indignation, se renversa sur sa chaise en éclatant de rire; puis elle se leva à son tour, mais pour leur imposer silence, et leur enjoindre de se rasseoir.

— Place, place à l'abbé! dit-elle; j'aime les prêtres intolérants et colères : ce sont les plus damnables. Qu'on fasse entrer sa seigneurie apostolique, qu'on ouvre la porte à deux battants et qu'on apporte du vin de Chypre!

Le page obéit, et, quand la porte fut ouverte, on vit venir au fond de la galerie la majestueuse figure de Trenmor. Mais le seul convive qui eût pu le reconnaître et le présenter, dormait si profondément, que ces explosions de surprise, de colère et de gaieté ne l'avaient pas seulement fait tressaillir.

En voyant de plus près le prétendu ecclésiastique, les joyeux compagnons de la Zinzolina reconnurent que son vêtement étranger n'était pas celui d'un prêtre; mais la courtisane, persistant dans son erreur, lui dit en allant à sa rencontre et en se faisant aussi belle et aussi douce qu'une madone :

— Abbé, cardinal ou pape, sois le bienvenu et donne-moi un baiser.

Trenmor donna un baiser à la courtisane, mais d'un air si indifférent et avec des lèvres si froides, qu'elle recula de trois pas en s'écriant à moitié colère, à moitié épouvantée :

— Par les cheveux dorés de la Vierge! c'est le baiser d'un spectre.

Mais elle reprit bientôt son effronterie, et voyant que Trenmor promenait un sombre regard d'anxiété sur les convives, elle l'attira vers un siége placé auprès du sien.

—Allons, mon bel abbé, dit-elle en lui présentant sa coupe d'argent ciselée par Benvenuto et couronnée de roses à la manière des voluptueuses orgies de la Grèce, réchauffe tes lèvres engourdies avec ce lacryma-christi.

Et elle se signa d'un air hypocrite en prononçant le nom du Rédempteur.

— Dis-moi ce qui t'amène vers nous, ou plutôt ne me le dis pas, laisse-moi le deviner. Veux-tu qu'on te donne une robe de soie et qu'on parfume tes cheveux! Tu es le plus bel abbé que j'aie jamais vu. Mais pourquoi Votre Miséricorde fronce-t-elle le sourcil sans me répondre?

— Je vous demande pardon, madame, répondit Trenmor, si je réponds mal à votre hospitalité; quoique je sois entré ici à pied, comme un colporteur, vous me recevez comme un prince. Je ne m'arroge point le droit de mépriser vos avances; mais je n'ai pas le temps de m'occuper de vous : ma visite a un autre objet, Pulchérie.

— Pulchérie! dit la Zinzolina en tressaillant. Qui êtes-vous, pour savoir le nom que ma mère m'a donné? De quel pays venez-vous?...

— Je viens du pays où est maintenant Lélia, répondit Trenmor en baissant la voix.

— Béni soit le nom de ma sœur! reprit la courtisane d'un air grave et recueilli. Puis elle ajouta d'un ton cavalier : Quoiqu'elle m'ait légué la dépouille mortelle de son amant.

— Que dites-vous? reprit Trenmor avec épouvante, avez-vous déjà épuisé tant de jeunesse et de séve? Avez-vous déjà donné la mort à cet enfant qui n'avait pas encore vécu?

— Si c'est de Sténio que vous parlez, répondit-elle, rassurez-vous, il est encore vivant.

— Il a bien encore un mois ou deux à vivre, ajouta un des convives en jetant un regard insouciant et vague sur le sofa où dormait un homme dont le visage était enfoncé dans les coussins.

Les yeux de Trenmor suivirent la même direction. Il vit un homme de la taille de Sténio, mais beaucoup plus fluet, et dont les membres grêles reposaient dans un affaissement qui annonçait moins l'ivresse que la fièvre. Sa chevelure fine et rare tombait en boucles déroulées sur un cou lisse et blanc comme celui d'une femme, mais dont les contours sans rondeur trahissaient une virilité maladive et forcée.

— Est-ce donc là Sténio? dit Trenmor en attirant Pulchérie dans une embrasure de croisée et en fixant sur la courtisane un regard qui la fit involontairement pâlir et trembler. Un jour viendra peut-être, Pulchérie, où Dieu vous demandera compte du plus pur et du plus beau de ses ouvrages. Ne craignez-vous pas d'y songer?

— Est-ce donc ma faute si Sténio est déjà usé, quand nous tous qui sommes ici et qui menons la même vie, nous sommes jeunes et vigoureux? Pensez-vous qu'il n'ait pas d'autres maîtresses que moi? Croyez-vous qu'il ne s'enivre qu'à ma table? Et vous, monseigneur, car je vous connais à vos discours et sais maintenant qui vous êtes, n'avez-vous pas connu la vie joyeuse, et n'êtes-vous pas sorti des bras du plaisir riche de force et d'avenir? D'ailleurs, si quelque femme est coupable de sa perte, c'est Lélia, qui devait garder ce jeune poëte auprès d'elle. Dieu l'avait destiné à aimer religieusement une seule femme, à faire des sonnets pour elle, à rêver du fond d'une vie solitaire et paisible les orages des destinées plus actives. Nos orgies, nos ardentes voluptés, nos veilles bruyantes, il devait les voir de loin, dans le mirage de son génie, et les raconter dans ses poëmes, mais non pas y prendre part, mais non pas y jouer un rôle. En l'invitant au plaisir, est-ce que je lui ai conseillé de quitter tout le reste? Est-ce que j'ai dit à Lélia de le bannir et de l'abandonner? Ne savais-je pas bien que, dans la vie des hommes comme lui, l'ivresse des sens devait être un délassement et ne pouvait pas être une occupation?

— Venez-vous ici pour le chercher, pour l'enlever à nos fêtes, pour le ramener à une vie de réflexion et de repos? Aucun de nous ne s'y opposera. Moi qui l'aime encore, je serai reconnaissante si vous le sauvez de lui-même, si vous le rendez à Lélia et à Dieu.

— Elle a raison, s'écria un des compagnons de Pulchérie, qui avait saisi ses dernières paroles. Emmenez-le, emmenez-le! Sa présence nous attriste. Il n'est pas des nôtres, il a toujours été seul parmi nous, et en partageant nos joies il semblait les mépriser. Allons, Sténio, éveille-toi, rajuste ton vêtement, et laisse-nous.

Mais Sténio, sourd à leurs clameurs, restait immobile sous le poids de ces vœux insultants, et l'abrutissement de son sommeil le plaçait dans une situation dont Trenmor sentit la honte à sa place. Il s'approcha de lui pour le réveiller.

—Prenez garde à ce que vous allez faire, lui dit-on; Sténio a le réveil tragique, personne ne le touche impunément quand il dort. L'autre jour il a tué un chien qu'il aimait, parce qu'en sautant sur ses genoux le pauvre animal avait interrompu un rêve où Sténio se plaisait. Hier, comme il s'était assoupi les coudes sur la table, la Emerenciana ayant voulu lui donner un baiser, il lui brisa son verre sur la figure

et lui fit une blessure dont la marque, je crois, ne s'effacera jamais. Quand ses valets ne l'eveillent pas à l'heure qu'il indique, il les chasse; mais, quand ils l'éveillent, il les bat. Prenez garde, en vérité; il tient son couteau de table, il serait capable de vous l'enfoncer dans la poitrine.

— O mon Dieu! pensa Trenmor, il est donc bien changé! Son sommeil était pur comme celui d'un enfant, et quand la main d'un ami l'éveillait, son premier regard était un sourire, sa première parole une bénédiction. Pauvre Sténio! quelles souffrances ont donc aigri ton âme, quelles fatigues ruiné ton corps, pour que je te retrouve ainsi?

Immobile et debout derrière le sofa, plongé dans de sombres réflexions, Trenmor regardait Sténio, dont la respiration courte et le rêve convulsif trahissaient les agitations intérieures. Tout à coup le jeune homme s'éveilla de lui-même et bondit en criant d'une voix rauque et sauvage. Mais en voyant la table et les convives qui le regardaient d'un air d'étonnement et de dédain, il se rassit sur le sofa, et, croisant ses bras, il promena sur eux son œil hébété, dont le vin et l'insomnie avaient altéré la forme et arrondi le contour.

— Eh bien! Jacob, lui cria par ironie le jeune Marino, as-tu terrassé l'esprit de Dieu?

— J'étais aux prises avec lui, répondit Sténio, dont le visage prit aussitôt une expression de causticité haineuse, plus étrangère encore à celle que Trenmor lui connaissait; mais maintenant j'ai affaire à un plus rude champion, puisque me voici en lutte avec l'esprit de Marino.

— Le meilleur esprit, répliqua Marino, est celui qui tient un homme au niveau de sa situation. Nous nous sommes rassemblés ici pour lutter, le verre à la main, de présence d'esprit, de gaieté soutenue, d'égalité de caractère. Les roses qui couronnent la coupe de Zinzolina ont été renouvelées trois fois depuis que nous sommes ici, et le front de notre belle hôtesse n'a pas encore fait un pli de mécontentement ou d'ennui, car la bonne humeur de ses convives ne s'est pas ralentie un instant. Un seul aurait troublé la fête, s'il n'etait pas bien convenu que, triste ou gai, malade ou en santé, endormi ou debout, parmi les amis du plaisir, Sténio ne compte pas, car l'astre de Sténio s'est couché dès la première heure.

— Qu'avez-vous à reprocher à cet enfant? dit Pulchérie. Il est malade et chétif : il a dormi toute la nuit dans ce coin...

— Toute la nuit? dit Sténio en bâillant. Ne sommes-nous encore qu'au matin? J'esperais, en voyant les flambeaux allumés, que nous avions enterré le jour. Quoi! il n'y a que six heures que vous êtes réunis, et vous vous étonnez de n'être pas encore ennuyés les uns des autres? En effet, cela est merveilleux, vu le choix et l'assortiment de vos seigneuries. Pour moi, j'y tiendrais bien huit jours, mais à condition que j'y dormirais tout le temps.

— Et pourquoi n'allez-vous pas dormir ailleurs? dit Zamarelli. Feu l'excellent prince de Bambucci, qui mourut l'an passé plein de gloire et d'années, et qui fut certes le premier buveur de son siècle, aurait condamné à l'eau à perpétuité, ou tout au moins aux galères, l'ingrat qui se serait endormi à sa table. Il soutenait avec raison qu'un véritable épicurien doit réparer ses forces par une vie bien réglée, et qu'il y avait autant d'impiété à dormir devant les flacons qu'à boire seul et triste dans une alcôve. Quel mépris cet homme aurait eu pour toi, Sténio, s'il t'eût vu occupé à chercher le plaisir dans la fatigue, faisant tout à contre-mesure, veillant et composant des poëmes quand les autres dorment, tombant épuisé de lassitude à côté des coupes pleines et des femmes aux pieds nus!

Soit affectation, soit épuisement, Sténio ne sembla pas avoir entendu un mot du discours de Zamarelli; seulement, au dernier mot, il souleva un peu sa tête appesantie, en disant :

— Et où sont-elles?

— Elles ont été changer de toilette, afin de nous paraître au matin belles et rajeunies, répondit Antonio; veux-tu que je te cède ma place tout à l'heure auprès de la Torquata? Elle était venue ici sur ta demande; mais comme, au lieu de lui parler, tu as dormi toute la nuit...

— Peu m'importe, tu as bien fait! répondit Sténio insensible en apparence à tous ces sarcasmes; d'ailleurs, je ne me soucie plus que de la maîtresse de Marino. Zinzolina, faites-la venir ici.

— Si tu avais fait une pareille demande avant minuit, dit Marino, j'aurais pu te faire avaler les morceaux de ton verre; mais il est six heures, et ma maîtresse a passé tout ce temps ici. Prends-la donc maintenant si elle veut...

Zinzolina se pencha vers l'oreille de Sténio.

— La princesse Claudia, qui est malade d'amour pour toi, Sténio, sera ici dans une demi-heure. Elle entrera sans être vue dans le pavillon du jardin. Je l'ai entendu hier louer sa pudeur et sa beauté. Je savais son secret, j'ai voulu qu'elle fût heureuse et que Stenio fût le rival des rois.

— Bonne Zinzolina! dit Sténio avec affection. Puis reprenant son indolence : — Il est vrai que je l'ai trouvée belle, mais c'était hier... et puis il ne faut pas posséder ce qu'on admire, parce qu'on le souillerait et qu'on n'aurait plus rien à désirer.

— Vous pouvez aimer Claudia comme vous l'entendrez, reprit Zinzolina, vous mettre à genoux, baiser sa main, la comparer aux anges, et vous retirer l'âme remplie de cet amour idéal qui convenait jadis à la mélancolie de vos pensées.

— Non, ne me parlez plus d'elle, répondit Sténio

avec impatience : faites-lui dire que je suis mort. Je sens que, dans la disposition où je suis, elle me déplairait, et je lui dirais qu'elle est bien effrontée d'oublier ainsi son rang et son honneur pour se livrer à un bachelier libertin. Page, prends ma bourse et va me chercher la bohémienne qui chantait hier matin sous ma fenêtre.

— Elle chante fort bien, répondit le page dans un calme respectueux, mais votre seigneurie ne l'a pas vue...

— Et que t'importe ! dit Sténio en colère.

— C'est, Votre Excellence, qu'elle est affreuse, dit le page.

— Tant mieux, répondit Sténio.

— Noire comme la nuit, dit le page.

— En ce cas, je la veux tout de suite ; obéis, ou je te jette par la fenêtre.

Le page obéit ; mais à peine fut-il à la porte que Sténio le rappela.

— Non, je ne veux pas de femmes, dit-il ; je veux de l'air, je veux du jour. Pourquoi sommes-nous enfermés ainsi dans les ténèbres quand le soleil monte dans les cieux ? Cela ressemble à une malédiction.

— Êtes-vous encore endormi que vous ne voyez pas l'éclat des bougies ? dit Antonio.

— Qu'on les éloigne et qu'on ouvre les persiennes, dit Sténio, dont le visage pâlissait. Pourquoi nous priver de l'air pur, du chant des oiseaux qui s'éveillent, du parfum des fleurs qui s'entr'ouvrent ? Quel crime avons-nous commis pour perdre en plein jour la vue du ciel ?

— Voici le poëte qui reparaît, dit Marino en levant les épaules. Ne savez-vous pas qu'on ne peut boire à la lumière du jour, à moins d'être un Allemand ou un cuistre ? Un repas sans bougies est comme un bal sans femmes. Et d'ailleurs un convive qui sait vivre doit ignorer le cours des heures et ne pas s'inquiéter s'il fait jour ou nuit dans la rue, si les bourgeois se couchent ou si les cardinaux s'éveillent.

— Zinzolina, dit Sténio d'un ton d'insulte et de mépris, l'air qu'on respire ici est infect. Ce vin, ces viandes, ces liqueurs fumantes, tout cela ressemble à une taverne flamande. Donnez-moi de l'air, ou je renverse vos flambeaux, ou je brise les glaces de vos croisées.

— C'est vous qui sortirez d'ici et qui allez prendre l'air dehors ! s'écrièrent les convives en se levant avec indignation.

— Eh ! ne voyez-vous pas qu'il en est incapable ! dit la Zinzolina en courant à Sténio qui tombait évanoui sur le sofa.

Trenmor l'aida à le secourir, les autres se rassirent.

— Quelle pitié, se disaient-ils, de voir la Zinzolina, la plus folle des filles, éprise de ce poëte phthisique, et prendre au sérieux toutes ses affectations !

— Reviens à toi, mon enfant, disait Pulchérie, respire ces essences, penche-toi sur la croisée. Ne sens-tu pas l'air qui arrive à ton front et qui agite tes cheveux ?

— Je sens tes mains qui m'échauffent et m'irritent, répondit Sténio, ôte-les de mon visage. Retire-toi, tu sens le musc, tu sens par trop la courtisane. Fais-moi donner du rhum, je me sens en disposition de m'enivrer.

— Sténio, vous êtes fou et cruel, reprit la Zinzolina avec une grande douceur. Voici un de vos meilleurs amis, qui depuis une heure est près de vous ; ne le reconnaissez-vous pas ?

— Mon excellent ami, dit Sténio, daignez donc vous baisser, car vous me semblez si grand qu'il faudra que je me lève pour vous voir, et il n'est pas sûr que votre visage en vaille la peine.

— Laquelle avez-vous perdue, dit Trenmor sans se courber, de la vue ou de la mémoire ?

Sténio fit un geste de surprise en reconnaissant cette voix, et se retournant brusquement :

— Ce n'est donc pas un rêve cette fois ? dit-il. Comment puis-je distinguer la réalité de l'illusion quand ma vie se passe à dormir ou à divaguer ? Tout à l'heure je rêvais que vous étiez ici, que vous chantiez les vers les plus bouffons, les plus graveleux... Cela m'étonnait ; mais, après tout, n'ai-je pas étonné de même ceux qui m'ont connu jadis ? Et puis il m'a semblé que je m'éveillais, que je me querellais et que vous étiez encore là. Du moins, je croyais voir votre ombre flotter sur la muraille, et je ne savais plus si j'étais endormi ou éveillé. À présent, dites-moi, êtes-vous bien Trenmor, ou êtes-vous comme moi une ombre vaine, un songe effacé, le fantôme et le nom de ce qui fut un homme ?

— Du moins, je ne suis pas le fantôme d'un ami, répondit Trenmor, et, si je n'hésite point à vous reconnaître, je ne mérite pas d'être méconnu de vous.

Sténio essaya de lui serrer la main et de lui sourire tristement ; mais ses traits avaient perdu leur mobilité naïve, et jusque dans l'expression de sa reconnaissance il y avait désormais quelque chose de hautain et de préoccupé. Ses yeux, dépourvus de cils, n'avaient plus cette lenteur voilée qui sied si bien à la jeunesse. Son regard vous arrivait droit au visage, brusque, fixe et presque arrogant. Puis le jeune homme, craignant de s'abandonner au souvenir des anciens jours, se leva, entraîna Trenmor vers la table, et avec un singulier mélange de honte intérieure et de vanité audacieuse il le défia de boire autant que lui.

— Eh quoi ! dit la Zinzolina d'un ton de reproche, vous allez encore hâter le terme de votre vie ? Tout à l'heure vous étiez mourant, et vous allez dévorer

ce qui vous reste de jeunesse et de force avec ces boissons embrasées. O Sténio! partez, partez avec Trenmor! Ne rendez pas votre guérison impossible...

— Partir avec Trenmor! dit Sténio; et où irais-je avec lui? Pouvons-nous habiter les mêmes lieux? Ne suis-je pas banni de la montagne d'Horeb, où Dieu se révèle? N'ai-je pas quarante ans à passer dans le désert pour que mes neveux voient un jour la terre de Chanaan?

Sténio serra son verre d'une main convulsive. Un voile noir sembla s'abaisser sur sa figure. Puis elle s'anima soudain de cette rougeur fébrile qui se répand en nuances inégales sur les visages altérés par la débauche et qui diffère essentiellement de la coloration fine et bien mêlée de la jeunesse.

— Non, non, dit-il, je ne partirai pas sans que Trenmor ait refait connaissance avec son ami. Si le jeune homme confiant et crédule n'existe plus, il faut qu'il voie au moins le buveur intrépide, le voluptueux élégant qui est sorti des cendres de Sténio. Zinzolina, faites remplir toutes les coupes. Je bois aux mânes de don Juan, mon patron; je bois à la jeunesse de Trenmor! Mais non, ce n'est pas assez, qu'on remplisse ma coupe d'épices dévorantes, qu'on y verse le poivre qui altère, le gingembre qui ronge les entrailles, la cannelle qui précipite la circulation du sang. Allons, page effronté, prépare-moi ce mélange détestable pour qu'il me brûle la langue et m'exalte le cerveau. J'en boirai, dût-on me tenir de force pour me le faire avaler, car je veux devenir fou et me sentir jeune, ne fût-ce qu'une heure, et mourir après. Vous verrez, Trenmor, comme je suis beau dans l'ivresse, comme la divine poésie descend en moi, comme le feu du ciel embrase ma pensée alors que le feu de la fièvre circule dans mes veines. Allons, le vase fumant est sur la table. A vous tous, débiles buveurs, pâles débauchés, je porte ce défi! Vous m'avez raillé, voyons maintenant lequel de vous osera me tenir tête?

— Qui donc nous délivrera de ce fanfaron sans moustache? dit Antonio à Zamarelli. N'avons-nous point assez supporté l'insolence de ses manières?

— Laissez-le faire, répondit Zamarelli, il travaille lui-même à nous debarrasser bientôt de sa personne.

Un instant après avoir avalé le vin épicé, Sténio fut saisi d'atroces douleurs; des marbrures d'un rouge ardent se dessinèrent sur sa peau flétrie. La sueur coula de son front, et ses yeux prirent un éclat presque féroce.

— Tu souffres, Sténio? lui cria Marino avec l'expression du triomphe.

— Non, répondit Sténio.

— En ce cas, chante-nous quelques-unes de tes rimes avinées.

— Sténio, vous ne pouvez pas chanter, dit Pulchérie, n'essayez pas.

— Je chanterai, dit Sténio, ai-je donc perdu la voix? Ne suis-je plus celui que vous applaudissiez avec enthousiasme et dont les accents vous jetaient dans une ivresse plus douce que celle du vin?

— Il est vrai, dirent les buveurs; chante, Sténio, chante!

Et ils se serrèrent autour de la table, car nul d'entre eux ne pouvait contester à Sténio le don de l'inspiration, et tous se sentaient entraînés et dominés par lui, lorsqu'il retrouvait une lueur de poésie au sein de l'énervement où l'avait jeté le désordre.

Il chanta ainsi d'une voix altérée, mais vibrante et accentuée.

Que le chypre embrasé circule dans mes veines!
Effaçons de mon cœur les espérances vaines,
Et jusqu'au souvenir
Des jours évanouis, dont l'importune image,
Comme au fond d'un lac pur un ténébreux nuage,
Troublerait l'avenir!

Oublions, oublions! La suprême sagesse
Est d'ignorer les jours épargnés par l'ivresse,
Et de ne pas savoir
Si la veille était sobre, ou si de nos années
Les plus belles déjà disparaissent, fanées
Avant l'heure du soir.

— Ta voix s'affaiblit, Sténio! s'écria Marino du bout de la table. Tu sembles chercher tes vers et les tirer avec effort du fond de ton cerveau. Je me souviens du temps où tu improvisais douze strophes sans nous faire languir. Mais tu baisses, Sténio. Ta maîtresse et ta muse sont également lasses de toi.

Sténio ne lui répondit que par un regard de mépris; puis, frappant sur la table, il reprit d'une voix plus assurée :

Qu'on m'apporte un flacon, que ma coupe remplie
Déborde, et que ma lèvre, en plongeant dans la lie
De ce flot radieux,
S'altère, se dessèche et redemande encore
Une chaleur nouvelle à ce vin qui dévore,
Et qui m'égale aux dieux.

Sur mes yeux éblouis qu'un voile épais descende!
Que ce flambeau confus pâlisse! et que j'entende,
Au milieu de la nuit,
Le choc retentissant de vos coupes heurtées,
Comme sur l'Océan les vagues agitées
Par le vent qui s'enfuit!

Si mon regard se lève au milieu de l'orgie,
Si ma lèvre tremblante et d'écume rougie
Va cherchant un baiser,
Que mes désirs ardents sur les épaules nues
De ces femmes d'amour, pour mes plaisirs venues,
Ne puissent s'apaiser.

— Sténio, tu pâlis! s'écria Marino : c'est assez chanter, ou tu rendras le dernier soupir à la dernière strophe.

— C'est assez m'interrompre, s'écria Sténio avec colère, ou je t'enfonce ton verre dans la gorge.

Puis il essuya la sueur qui coulait de son front, et

d'une voix mâle et pleine, qui contrastait avec ses traits exténués et la pâleur bleuâtre qui se répandait sur son visage enflammé, il reprit en se levant :

Ou si Dieu me refuse une mort fortunée,
De gloire et de bonheur à la fois couronnée,
Si je sens mes désirs,
D'une rage impuissante immortelle agonie,
Comme un pâle reflet d'une flamme ternie,
Survivre à mes plaisirs,

De mon maître jaloux, insultant le caprice,
Que ce vin généreux abrége le supplice
Du corps qui s'engourdit ;
Dans un baiser d'adieu que nos lèvres s'étreignent,
Qu'en un sommeil glacé tous mes désirs s'éteignent,
Et que Dieu soit maudit !

En achevant cette phrase, Sténio devint livide, sa main chancela et laissa tomber la coupe qu'il portait à ses lèvres. Il essaya de jeter un regard de triomphe sur ses compagnons étonnés de son courage et ravis des mâles accords qu'il avait su tirer encore de sa poitrine épuisée. Mais le corps ne put résister à ce combat forcené avec la volonté. Il s'affaissa, et Sténio, saisi d'une prostration nouvelle, tomba par terre sans connaissance; sa tête frappa contre la chaise de Pulchérie, dont la robe fut rougie de son sang. Aux cris de la Zinzolina, les autres courtisanes accoururent. En les voyant revenir éblouissantes de parure et de beauté, personne ne songea plus à Sténio. Pulchérie, aidée de son page et de Trenmor, transporta Sténio sous les ombrages du jardin, près d'une fontaine qui jaillissait dans le plus beau marbre de Carrare.

—Laissez-moi seul avec lui, dit Trenmor à la courtisane; c'est à moi qu'il appartient désormais.

La Zinzolina, bonne et insouciante créature, déposa un baiser sur les lèvres froides de Sténio, le recommanda à Dieu et à Trenmor, soupira profondément en s'éloignant, et retourna au banquet où la joie régnait désormais plus vive et plus bruyante.

— Une autre fois, dit Marino à la Zinzolina en lui rendant sa coupe, tu ne prêteras plus, j'espère, cette belle coupe à ton ivrogne de Sténio. C'est un ouvrage de Cellini; elle a failli être gâtée dans sa chute.

## XLVII

### CLAUDIA.

Lorsque Sténio reprit connaissance, il reçut avec dédain les soins empressés de son ami.

—Pourquoi sommes-nous seuls ici? lui dit-il. Pourquoi nous a-t-on mis dehors comme des lépreux?

— Vous ne devez plus retourner parmi les compagnons de l'orgie, lui dit Trenmor, car ceux-là même vous méprisent et vous rejettent. Vous avez tout perdu, tout gâté, vous avez abandonné Dieu, vous avez usé et mené à bout toutes les choses humaines. Il ne vous reste plus que l'amitié dans le sein de laquelle un refuge vous est toujours ouvert.

— Et que fera pour moi l'amitié? dit Sténio avec amertume; n'est-ce pas elle qui, la première, s'est lassée de moi et s'est déclarée impuissante pour mon bonheur?

— C'est vous qui l'avez repoussée, c'est vous qui avez méconnu et renié ses bienfaits. Malheureux enfant! revenez à nous, revenez à vous-même. Lélia vous rappelle; si vous abjurez vos erreurs, Lélia les oubliera...

—Laissez-moi, dit Sténio avec colère, ne prononcez jamais devant moi le nom de cette femme. C'est son influence maudite qui a corrompu ma confiante jeunesse; c'est son infernale ironie qui m'a ouvert les yeux et m'a montré la vie dans sa nudité, dans sa laideur. Ne me parlez pas de cette Lélia; je ne la connais plus, j'ai oublié ses traits. Je sais à peine si je l'ai aimée jadis. Cent ans se sont écoulés depuis que je l'ai quittée. Si je la voyais maintenant, je rirais de pitié en songeant que j'ai possédé cent femmes plus belles, plus jeunes, plus naïves, plus ardentes, et qui m'ont rassasié de plaisir. Pourquoi irais-je désormais plier le genou devant cette idole aux flancs de marbre? Quand j'aurais le regard embrasé de Pygmalion et le bon vouloir des dieux pour l'animer, qu'en ferais-je? Que me donnerait-elle de plus que les autres? Il fut un temps où je croyais à des joies infinies, à des ravissements célestes. C'est dans ses bras que je rêvais la béatitude suprême, l'extase des anges aux pieds du Très-Saint. Mais aujourd'hui, je ne crois plus ni aux cieux, ni aux anges, ni à Dieu, ni à Lélia. Je connais les joies humaines; je ne peux plus m'en exagérer la valeur. C'est Lélia elle-même qui a pris soin de m'éclairer. J'en sais assez désormais; j'en sais plus qu'elle! Qu'elle ne me rappelle donc pas, car je lui rendrais tout le mal qu'elle m'a fait, et je serais trop vengé!

— Ton amertume me rassure, ta colère me plaît, dit Trenmor. Je craignais de te retrouver insensible au souvenir du passé. Je vois qu'il t'irrite profondément, et que la résistance de Lélia est restée dans ta mémoire comme une incurable blessure. Dieu soit béni! Sténio n'a perdu que la santé physique; son âme est encore pleine d'énergie et d'avenir.

— Philosophe superbe, railleur stoïque, s'écria Sténio avec fureur, êtes-vous venu ici pour insulter à mon agonie, ou prenez-vous un plaisir imbécile à déployer votre calme impassible devant mes tourments? Retournez d'où vous venez, et laissez-moi mourir au sein du bruit et de l'ivresse. Ne venez pas mépriser les derniers efforts d'une âme flétrie peut-être par ses égarements, mais non pas avilie par la compassion d'autrui.

Trenmor baissa la tête et garda le silence. Il cherchait des mots qui pussent adoucir l'aigreur de cette fierté sauvage, et son cœur était abreuvé de tristesse. Son austère visage perdit sa sérénité habituelle, et des larmes vinrent mouiller ses paupières.

Sténio s'en aperçut, et, malgré lui, se sentit ému. Leurs regards se rencontrèrent; ceux de Trenmor exprimaient tant de douleur, que Sténio vaincu s'abandonna à un sentiment de pitié envers lui-même. La raillerie et l'indifférence au sein desquelles il vivait depuis longtemps l'avaient habitué à rougir de ses souffrances. Quant il sentit l'amitié amollir son cœur, il fut comme surpris et subjugué un instant, et se jeta dans les bras de Trenmor avec effusion. Mais bientôt il eut honte de ce mouvement, et se levant tout à coup, il aperçut une femme, enveloppée d'une longue mante vénitienne, qui s'enfonçait dans l'ombre des berceaux. C'était la princesse Claudia, suivie de sa gouvernante affidée, qui se dirigeait vers un des pavillons du jardin.

— Décidément, dit Sténio en rajustant le col de sa chemise de batiste et en l'attachant avec son agrafe de diamant, je ne puis pas laisser cette pauvre enfant languir pour moi sans prendre pitié d'elle. La Zinzolina a probablement oublié qu'elle devait venir. Il y va de mon honneur d'être le premier au rendez-vous.

En même temps Sténio tourna la tête vers le côté où marchait Claudia. Un éclair de jeunesse brilla sur son front dévasté. Sa poitrine sembla se gonfler de désirs. Il retira sa main de la main de son ami, et se mit à courir légèrement vers le pavillon pour y devancer Claudia; mais, au bout de quelques pas, il se ralentit et gagna le but avec nonchalance.

Il arriva en même temps qu'elle à l'entrée du casino, et, tout haletant de fatigue, il s'appuya contre la rampe du perron. La jeune duchesse, rouge de honte et palpitante de joie, crut que le poëte, objet de son amour, était saisi d'émotion et de trouble comme elle. Mais Sténio, un peu ravivé par l'éclat de ses yeux noirs, lui offrit la main pour monter avec l'assurance d'un héraut d'armes et la grâce obséquieuse d'un chambellan.

Lorsqu'ils furent seuls et qu'elle se fut assise tremblante et le visage en feu, Sténio la contempla quelque temps en silence. La princesse Claudia était à peine sortie de l'enfance; sa taille, déjà formée, n'avait pas encore acquis tout son développement; la longueur excessive de ses paupières noires, le ton bilieux de sa peau prématurément lisse et satinée, de légères teintes bleues répandues autour de ses yeux languissants, son attitude maladive et brisée, tout annonçait en elle une puberté précoce, une imagination dévorante. Malgré ces indices d'une constitution fougueuse et d'un avenir plein d'orages, Claudia devait à son extrême jeunesse d'être encore revêtue de tout le charme de la pudeur. Ses agitations se trahissaient et ne se révélaient pas. Sa bouche frémissante semblait appeler le baiser; mais ses yeux étaient humides de larmes; sa voix mal assurée semblait demander grâce et protection; le désir et l'effroi bouleversaient tout cet être fragile, toute cette virginité brûlante et timide.

Sténio, saisi d'admiration, s'étonna d'abord intérieurement d'avoir à sa disposition un si riche trésor. C'était la première fois qu'il voyait la princesse d'aussi près et qu'il lui accordait autant d'attention. Elle était beaucoup plus belle et plus désirable qu'il ne se l'était imaginé. Mais ses sens éteints et blasés ne donnaient plus le change à son esprit désormais sceptique et froid. Dans un seul coup d'œil, il examina et posséda Claudia tout entière, depuis sa riche chevelure enfermée dans une résille de perles, jusqu'à son petit pied serré dans le satin. Dans une pensée, il prévit et contempla toute sa vie future, depuis cette première folie qui l'amenait dans les bras d'un pauvre poëte, jusqu'aux hideuses galanteries d'une vieillesse princière et débauchée. Attristé, effrayé, dégoûté surtout, Sténio la regardait d'un air étrange et sans lui parler. Lorsqu'il s'aperçut de la situation ridicule où le plaçait sa préoccupation, il essaya de s'approcher d'elle et de lui adresser la parole. Mais il ne put jamais feindre l'amour qu'il n'éprouvait pas, et il lui dit d'un ton de curiosité presque sévère en lui prenant la main d'une façon toute paternelle:

— Quel âge avez-vous donc?

— Quatorze ans, répondit la jeune princesse éperdue et presque égarée de surprise, de chagrin, de colère et de peur.

— Eh bien! mon enfant, dit Sténio, allez dire à votre confesseur qu'il vous donne l'absolution pour être venue ici, et remerciez bien Dieu surtout de vous avoir envoyé un an, c'est-à-dire un siècle trop tard dans la destinée de Sténio.

Comme il achevait cette phrase, la gouvernante de la princesse, qui était restée dans l'embrasure d'une croisée pour observer la conduite des deux amants, s'élança vers eux, et, recevant dans ses bras la pauvre Claudia tout en pleurs, elle interpella Sténio avec indignation.

— Insolent! lui dit-elle, est-ce ainsi que vous reconnaissez la grâce que vous accorde votre illustre souveraine, en descendant jusqu'à vous honorer de ses regards? A genoux, vassal, à genoux! Si votre âme brutale n'est pas touchée de la plus excellente beauté de l'univers, que votre audace ploie du moins devant le respect que vous devez à la fille des Bambucci.

— Si la fille des Bambucci a daigné descendre jusqu'à moi, répond Sténio, elle a dû se résigner d'avance à être traitée par moi comme mon égale. Si elle s'en repent à cette heure, tant mieux pour elle. C'est d'ailleurs le seul châtiment qu'elle recevra de son imprudence; mais elle pourra se vanter d'être protégée par la Vierge, qui l'a conduite ici le lende-

main et non la veille d'une orgie. Écoutez, vous deux, femmes, écoutez la voix d'un homme que les approches de la mort rendent sage. Écoutez, vous, vieille duègne à l'âme sordide, aux voies infâmes, et vous, jeune fille aux passions précoces, à la beauté fatale et dangereuse, écoutez. Vous, d'abord, courtisane titrée, marquise dont le cœur recèle autant de vices que le visage montre de rides, vous pouvez rendre grâce à l'insouciance qui effacera de la mémoire de Sténio le souvenir de cette aventure avant qu'une heure se soit écoulée; sans cela, vous seriez démasquée aux yeux de cette cour et chassée, comme vous le méritez, d'une famille dont vous voulez flétrir le frêle rejeton. Sortez d'ici, vice et cupidité, courtisanerie, servilité, trahison, lèpre des nations, lie et opprobre de la race humaine. Et toi, ma pauvre enfant, ajouta-t-il en arrachant Claudia des bras de sa gouvernante et en l'attirant au grand jour, toute vermeille et toute désolée qu'elle était, écoute bien, et si un jour, emportée au gré du destin et des passions, tu viens à jeter avec effroi un regard en arrière sur tes belles années perdues, sur ta pureté ternie, souviens-toi de Sténio, et arrête-toi au bord de l'abîme. Regarde-moi, Claudia, regarde en face, sans crainte et sans trouble, cet homme dont tu te crois éprise et que tu n'as sans doute jamais regardé. A ton âge, le cœur s'agite et s'impatiente. Il appelle un cœur qui lui réponde, il se hasarde, il se confie, il se livre. Mais malheur à ceux qui abusent de l'ignorance et de la candeur! Pour toi, Claudia, tu as entendu chanter les poésies d'un homme que tu as cru jeune, beau, passionné. Regarde-le donc, pauvre Claudia, et vois quel fantôme tu as aimé; vois sa tête chauve, ses mains décharnées, ses yeux éteints, ses lèvres flétries. Mets ta main sur ce cœur épuisé, compte les pulsations lentes et moribondes de ce vieillard de vingt ans. Regarde ces cheveux qui grisonnent autour d'un visage où le duvet viril n'a pas encore poussé; et dis-moi, est-ce là le Sténio que tu avais rêvé? Est-ce le poëte religieux, est-ce le sylphe embrasé que tu as cru voir passer dans tes visions célestes, lorsque tu chantais ses hymnes sur ta harpe au coucher du soleil? Si tu avais jeté alors un coup d'œil vers les marches de ton palais, tu aurais pu voir le pâle spectre qui te parle maintenant, assis sur un des lions de marbre qui gardent ta porte. Tu l'aurais vu, comme aujourd'hui, flétri, exténué, indifférent à ta beauté d'ange, à ta voix mélodieuse, curieux seulement d'entendre comment une princesse de quinze ans phrasait les mélodies inspirées par l'ivresse, écrites dans la débauche. Mais tu ne le voyais pas, Claudia; heureusement pour toi, tes yeux le cherchaient dans le ciel où il n'était pas. Ta foi lui prêtait des ailes lorsqu'il rampait sous tes pieds, parmi les lazzaroni qui dorment au seuil de ta villa. Eh bien! jeune fille, il en sera ainsi de toutes tes illusions, de tous tes amours. Retiens le souvenir de cette déception, si tu veux conserver ta jeunesse, ta beauté et la puissance de ton âme; ou bien, si tu peux encore, après ceci, espérer et croire, ne te hâte pas de réaliser ton impatience, conserve et refrène le désir dans ton âme ardente, prolonge de tout ton pouvoir cet aveuglement de l'espoir, cette enfance du cœur qui n'a qu'un jour et qui ne revient plus. Gouverne sagement, garde avec vigilance, dépense avec parcimonie le trésor de tes illusions; car le jour où tu voudras obéir à la fougue de ta pensée, à la souffrance inquiète de tes sens, tu verras ton idole d'or et de diamant se changer en argile grossière; tu ne presseras plus dans tes bras qu'un fantôme sans chaleur et sans vie. Tu poursuivras en vain le rêve de ta jeunesse; dans ta course haletante et funeste, tu n'atteindras jamais qu'une ombre, et tu tomberas bientôt épuisée, seule au milieu de la foule de tes remords, affamée au sein de la satiété, décrépite et morte comme Sténio, sans avoir vécu tout un jour.

Après avoir parlé ainsi, il sortit du casino et s'apprêta à rejoindre Trenmor. Mais celui-ci lui prit le bras comme il atteignait le bas du perron. Il avait tout vu, tout entendu, par la fenêtre entr'ouverte.

— Sténio, lui dit-il, les larmes que je répandais tout à l'heure étaient une insulte, ma douleur était un blasphème. Vous êtes malheureux et désolé, mais vous êtes, mon fils, encore jeune et pur.

— Trenmor, dit Sténio avec un dédain profond et un rire amer, je vois bien que vous êtes fou. Ne voyez-vous pas que toute cette moralité dont je viens de faire étalage n'est que la misérable comédie d'un vieux soldat tombé en enfance, qui construit des forteresses avec des grains de sable et se croit retranché contre des ennemis imaginaires? Ne comprenez-vous pas que j'aime la vertu, comme les vieillards libertins aiment les jeunes vierges, et que je vante les attraits dont j'ai perdu la jouissance? Croyez-vous, homme puéril, rêveur niaisement vertueux, que j'eusse respecté cette fille si l'abus du plaisir ne m'eût rendu impuissant?

En achevant ces mots d'un ton amer et cynique, Sténio tomba dans une profonde rêverie, et Trenmor l'entraîna loin de la villa, sans qu'il parût s'inquiéter du lieu où on le conduisait.

## XLVIII

### LA VENTA.

Trenmor, qui aimait à voyager à pied, se procura néanmoins une voiture pour transporter Sténio qui n'aurait pas eu la force de marcher. Ils s'en allèrent à petites journées, contemplant à loisir les lieux magnifiques qu'ils traversaient. Sténio était taciturne et paisible. Il ne demanda pas une seule fois quel était le

terme et le but de ce voyage. Il se laissait emmener avec l'apathie d'un prisonnier de guerre, et son indifférence pour l'avenir semblait lui rendre la jouissance du présent. Il regardait souvent avec admiration les beaux sites de ce pays enchanté, et priait Trenmor de faire arrêter les chevaux pour qu'il pût gravir une montagne, ou s'asseoir au bord d'un fleuve. Alors il retrouvait des lueurs d'enthousiasme, des élans de poésie, pour comprendre la nature et pour la célébrer.

Mais, malgré ces instants de réveil et de renaissance, Trenmor put observer dans son jeune ami les irréparables ravages de la débauche. Autrefois sa pensée active et vigilante s'emparait de toutes choses et donnait la couleur, la forme et la vie à tous les objets extérieurs; maintenant Sténio végétait, à l'ordinaire, dans un voluptueux et funeste abrutissement. Il semblait dédaigner de faire emploi de son intelligence; mais, en réalité, il n'était plus le maître de la gouverner. Souvent il l'appelait en vain, elle n'obéissait plus. Il affectait alors de mépriser les facultés qu'il avait perdues, mais l'amertume de sa gaieté trahissait sa colère et sa douleur. Il gourmandait en secret sa mémoire rebelle, il fustigeait son imagination paresseuse, il enfonçait l'éperon au flanc de son génie insensible et fatigué, mais c'était en vain; il retombait épuisé dans un chaos de rêves sans but et sans ordre. Ses idées passaient dans son cerveau, incohérentes, fantasques, insaisissables, comme ces étincelles imaginaires que l'œil croit voir danser dans les ténèbres, et qui se suivent et se multiplient pour s'effacer à jamais dans l'éternelle nuit du néant.

Un matin, en s'éveillant dans une ferme où ils avaient passé la nuit, Sténio se trouva seul. Son compagnon de voyage avait disparu. A sa place, il avait laissé le jeune Edméo, que Sténio accueillit cette fois bien autrement qu'à leur dernière rencontre vers le Monte-Rosa. Une amère raillerie avait succédé dans les paroles et dans les idées du poëte à l'ancienne candeur de l'amitié. Pourtant le cœur de Sténio n'était pas corrompu, et, en voyant la peine qu'il causait à son ami, il s'efforça de redevenir sérieux; mais alors il tomba dans une sombre rêverie, et suivit Edméo sans insister pour savoir où on le conduisait. Le soir même, après avoir parcouru un pays inhabité, couvert d'épaisses forêts, ils arrivèrent au pied d'un antique donjon féodal qui depuis longtemps semblait n'avoir servi d'asile qu'à l'effraie et à la couleuvre. C'était un lieu sauvage et pittoresque. L'âpreté de l'architecture à demi ruinée était en harmonie avec les contours escarpés des roches arides qui l'entouraient. La lune était pâle, et les nuages, chassés sur son front livide par un vent d'automne, prenaient des formes bizarres, comme le paysage sinistre qu'ils traversaient de leurs grandes ombres fuyantes. La voix sèche et saccadée du torrent parmi les galets ressemblait à un rire diabolique. Sténio fut ému, et, sortant tout d'un coup de son apathie, il arrêta brusquement Edméo au moment où ils passaient la herse.

— L'aspect de ces lieux me fait souffrir, lui dit-il, je crois entrer dans une prison. Où sommes-nous?

— Chez Valmarina, répondit Edméo en l'entraînant.

Sténio tressaillit à ce nom, qu'il n'avait jamais entendu sans émotion; mais aussitôt, rougissant de ce reste de naïveté :

— Cela m'eût fait un grand plaisir l'année dernière, dit-il à son ami; mais aujourd'hui cela me paraît passablement ridicule.

— Peut-être changeras-tu d'avis tout à l'heure, reprit Edméo avec calme; et il le conduisit à travers de vastes cours sombres et silencieuses jusqu'à une galerie profonde où tout était encore silence et ténèbres. Puis, après avoir erré quelque temps dans le dédale des grandes salles froides et délabrées qu'éclairait à peine un rayon égaré de la lune, ils s'arrêtèrent devant une porte chargée d'antiques écussons armoriés, qui brillaient faiblement dans l'ombre. Edméo frappa plusieurs coups dans un ordre méthodique. Un mot de passe fut échangé avec précaution à travers un guichet, et tout à coup les deux battants s'ouvrant avec solennité, Sténio et son ami pénétrèrent dans un immense salon décoré dans le goût des temps chevaleresques, avec un luxe sur lequel l'action du temps avait jeté une teinte sévère, et que l'éclat de mille bougies rendait plus austère encore. . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il y avait là une assemblée d'hommes que Sténio prit d'abord pour des spectres, parce qu'ils étaient immobiles et muets, et puis pour des fous, car ils accomplirent d'étranges solennités, mythes profonds d'un dogme à la fois sublime et terrible que Sténio ne comprenait pas. Il entra dans la chambre des initiations accompagné d'Edméo. Ce qui lui fut révélé, il ne l'a jamais trahi. Frappé dans la partie de son imagination qui était restée poétique, et dans celle de son cœur qui n'était pas encore fermée aux grands instincts de dévouement, de justice et de loyauté, il se montra digne en cet instant, et par la spontanéité généreuse des engagements qu'il prit, et par l'enthousiasme sincère qu'il éprouva, de la confiance extraordinaire qu'on lui accordait.

Pourtant, lorsqu'il fut question de l'admettre, séance tenante, au rang des initiés, quelques voix s'élevèrent contre lui, et ces voix ne furent pas celles des jeunes étrangers qui se faisaient remarquer dans l'assemblée par leur parole mystique et leur opinion exaltée. Ce furent les voix de ceux que Sténio aurait crus plus disposés à l'indulgence envers lui, car ils étaient riches et prodigues, ils avaient de grands noms, et menaient un grand train. C'étaient des princes, des

hommes du monde, la fleur de la jeunesse dorée du pays. Mais s'ils avaient connu comme Sténio une vie dissipée et des plaisirs dangereux, si plusieurs d'entre eux portaient sous leur armure sainte quelques taches de cette lèpre fatale qui s'attache aux heureux du siècle, du moins ils avaient souvent lavé ces souillures par de généreux sacrifices, et Sténio ne pouvait produire aucune preuve de son jeune héroïsme. Ces hommes qu'il avait rencontrés souvent dans les fêtes, au théâtre, et peut-être jusque dans le boudoir de la Zinzolina, puisqu'ils avaient été ses maîtres et ses exemples dans l'art funeste de se perdre, devaient être, selon lui, ses protecteurs et ses répondants lorsqu'il s'agissait de se sauver. Leur méfiance fut un châtiment austère pour lui, et son orgueil souffrit de voir qu'en se proposant leurs travers pour modèles, il n'avait saisi que leur mauvais côté, sans se douter qu'ils en eussent un vraiment grand. Ils le lui firent sentir, et son front fut un instant chargé d'une honte salutaire. Il faillit même s'irriter contre eux et se retirer en les provoquant, lorsqu'on lui demanda qui était son *parrain*, et qu'il se vit seul au milieu d'eux : la jeunesse d'Edméo s'opposait à ce rôle supérieur. Alors un homme qui cachait son visage à tous les autres s'approcha et se fit reconnaître de lui seul : c'était Trenmor; il se présentait pour l'appuyer et pour répondre de lui, fortune pour fortune, vie pour vie, honneur pour honneur.

En présence de tant d'illustres personnages, élite de plusieurs nations réunies dans un sentiment de haute fraternité, Sténio, ému d'une secrète vanité hautaine et lâche, eut envie de renier le patronage de Trenmor. Il se tenait déjà pour offensé des doutes émis sur son compte : quelle serait sa confusion, si une seule voix allait s'élever pour repousser, pour dévoiler le galérien, son unique appui? Il hésita, pâlit, regarda autour de lui d'un air ombrageux; mais alors il vit tous les fronts s'incliner et toutes les mains s'étendre en signe d'assentiment : Trenmor avait laissé voir ses traits. Il demandait que le néophyte fût dispensé de toutes les épreuves vulgaires, et qu'en raison de la prochaine *issue de l'entreprise*, on l'admît sur sa simple parole. A l'instant même, Sténio fut admis à prêter serment et à prendre ses grades. On dérogeait en sa faveur à tous les usages, on forçait la lettre des statuts, on l'accueillait, lui obscur et sans mérite, sur la caution d'un homme auquel on n'avait rien à objecter, rien à refuser.

— Quel est donc le pouvoir de cet homme sur l'esprit des autres? dit Sténio en s'adressant, après la cérémonie du serment, à un jeune homme qui se trouvait près de lui. Quelle influence extraordinaire exerce-t-il dans cette assemblée? De quelle dignité l'a-t-elle revêtu?

Le jeune homme regarda Sténio avec la plus grande surprise, et se tournant vers ses compagnons : — Par le ciel! dit-il, voilà qui est étrange, le filleul de Valmarina ne connaît pas Valmarina!

— Valmarina? lui, Trenmor? s'écria Sténio.

— Oh! *Trenmor*, *Anselme*, *Mario*, qui vous voudrez, répondirent les nouveaux frères de Sténio. Vous savez bien qu'il va changeant de nom dans tous ses voyages, car l'œil de nos ennemis est ouvert sur lui. Mais il sait leur échapper avec une prudence et une adresse merveilleuses. Souvent il traverse, inaperçu, les lignes les plus dangereuses, et, au moment où on croit le saisir sur un point, il reparaît sur un point éloigné, et se montre alors qu'on ne peut plus l'atteindre. Nulle part il n'est connu sous son véritable nom, pas même ici. Valmarina est celui qu'il se donne parmi nous; mais un mystère impénétrable enveloppe sa naissance, sa patrie et les années de sa jeunesse. Nous ne savons de lui que ce qu'il ne peut nous cacher : c'est qu'il est le plus zélé, le plus libéral, le plus dévoué, le plus brave et le plus modeste d'entre nous.

— Et le plus capable! s'écrièrent plusieurs voix. La Providence veille sur lui; car elle le tire de tous les dangers, et le rend invulnérable à toutes les fatigues d'esprit et de corps. C'est lui qui, des premiers, s'est fait ici l'apôtre et le propagandiste de la foi que vous venez d'embrasser, et c'est lui qui a rendu les plus importants services à notre cause sacrée. Raconter ce qu'il a fait pour elle est impossible; on ne pourrait en dire la moitié, car il cache ses sacrifices avec autant de soin et de jalousie qu'un autre en mettrait à les proclamer. Honneur à toi, poëte Sténio, puisque, sans être connu de toi, Valmarina t'a jugé digne d'une telle confiance et revêtu d'une telle estime!

Ces entretiens furent interrompus par la voix des chefs. Tous les initiés furent invités à donner leurs votes pour l'élection d'un chef suprême. Le casque d'airain d'un ancien preux, détaché d'un des trophées qui ornaient la muraille, servit d'urne pour recueillir les billets; et, après toutes les épreuves accomplies avec la plus religieuse gravité, le nom de Valmarina fut proclamé avec enthousiasme.

Alors Valmarina se leva et dit :

— Grâces vous soient rendues pour ces marques de confiance et d'affection; mais je n'ai pas droit à tant d'estime. Pour vous commander, il faut un homme dont toute la vie soit sans reproche, et ma jeunesse n'a pas été pure. J'ai déjà refusé dans trois assemblées l'honneur que vous me faites. Je refuse encore. Mes fautes ne sont point expiées.

Le plus éminent et le plus respectable parmi ceux qui portaient dans l'assemblée le titre de pères et de tuteurs, se leva aussitôt et répondit :

— Valmarina, mes cheveux blancs et les cicatrices qui sillonnent mon front me donnent le droit de te reprendre. Ton refus obstiné est une plus grande faute que toutes celles dont tu peux t'accuser. Quoique nous ignorions à quelle race et à quel culte tu appartiens,

quoique tu fasses la guerre avec nous aux princes des prêtres et aux pharisiens, nous te voyons exercer les vertus chrétiennes avec une persévérance qui nous frappe de respect, et nul d'entre nous ne s'est jamais arrogé le droit de t'interroger sur les principes qui sont la source de tes vertus. Cependant aujourd'hui je me crois autorisé à te dire que ton humilité approche du fanatisme. Tu nous as montré le cœur d'un guerrier, ne baisse donc pas le front comme un moine. Tu as déjà souffert le martyre pour notre cause, tu as langui dans l'exil, tu as subi la torture des cachots, tu as sacrifié tous tes biens, tu as sans doute immolé toutes tes affections, car tu vis seul et austère comme un saint des anciens jours. Ne te suicide donc pas comme un pénitent. Si ta jeunesse a été souillée de quelque faute, sans doute il n'est ici personne qui ne soit prêt à l'excuser, car aucun de nous n'est sans péché, et aucun de nous ne peut se vanter d'avoir racheté les siens par des actions aussi grandes que les tiennes. Au nom de cette assemblée, et en vertu des pouvoirs que me donnent mon âge et le rang dont on m'a honoré dans cette enceinte, j'exige que tu acceptes le commandement que nos voix viennent de te décerner.

Des acclamations passionnées accueillirent ce discours. Valmarina resta sombre, pâle et morne.

— Père, tu me fais souffrir gratuitement, dit-il quand l'agitation eut cessé; je ne puis me soumettre à ce pouvoir que je révère en toi. Je ne puis céder à cette sympathie qui m'honore de la part de mes frères... Je me retirerai du sein de cette assemblée, j'irai combattre isolément pour notre cause, plutôt que d'accepter un commandement, un titre, une distinction quelconque. Je ne suis pas catholique, car j'ai fait un vœu tel qu'aucun successeur du Christ ne peut m'en délier!

— Eh bien! nous le trancherons avec l'épée, reprit le vieux prince, et tu rompras ton vœu. L'homme ne peut pas être juge de ses devoirs pour l'avenir. Tel engagement lui paraît saint et méritoire aujourd'hui, qui demain peut être puéril ou coupable. Souvent il y a piété et sagesse à se rétracter, tandis qu'il y aurait démence ou lâcheté à persévérer dans une résolution insensée. Tu nous as prouvé que tu nous étais nécessaire; tu ne peux plus nous manquer sans nous être nuisible. Songes-y... Si nous n'étions sûrs de ta vertu comme de la clarté du soleil, si tu ne nous étais cher comme l'enfant de nos entrailles, ta conduite aujourd'hui pourrait ressembler à une défection pour notre cause ou à de l'antipathie pour nos personnes.

— Eh bien! prenez-le comme vous voudrez! répondit Trenmor d'un ton farouche et sans se lever. Chacun se regarda avec surprise. Jamais son front calme n'avait été chargé de ce sombre nuage, jamais son sourcil ne s'était contracté ainsi dans la colère, jamais cette sueur froide n'avait baigné ses tempes, et jamais sa bouche n'avait pâli et tremblé dans l'angoisse d'une si douloureuse émotion.

De véhémentes discussions s'élevèrent: les uns accusaient le prince de*** d'avoir manifesté un soupçon outrageant pour Trenmor; d'autres défendaient l'intention du vieux prince et appuyaient son avis. Plusieurs insistaient pour qu'on respectât les répugnances de Valmarina, la plupart pour qu'on s'obstinât à les vaincre.

Valmarina fit cesser ces divisions en se levant pour demander la parole. Aussitôt le silence se rétablit.

— Vous m'y contraignez, dit-il d'un air sombre; j'obéis à la volonté implacable du destin qui vient de parler par la bouche de ce vieillard. Dieu m'est témoin pourtant que j'avais acheté par de grands travaux et de terribles expiations le droit de cacher mon secret, et d'échapper à la honte que vous m'infligez. Mais il en est ainsi dans cette société impitoyable. Il n'est pas de refuge contre les arrêts que les hommes ont une fois prononcés. Il n'est pas de repentir efficace, pas de réparation admissible. Vous avez rêvé la justice et vous avez inventé le châtiment: vous avez oublié la réhabilitation, car vous n'avez pas cru l'homme corrigible; vous avez prononcé sur lui une condamnation que Dieu dans sa perfection et sa toute-puissance n'aurait pas le droit de prononcer sur la faiblesse humaine!...

— Maudis la société qui protége les tyrans et asservit les hommes libres, interrompit vivement un des anciens, mais n'outrage pas les réformateurs que toi-même as convoqués ici pour détruire le mal et ramener la vertu sur la terre. Il est possible que, produits par cette société corrompue, nous ayons gardé malgré nous quelques-uns de ces mêmes préjugés que nous venons combattre. Mais sache que nous avons la force de les vaincre, quand il s'agit de reconnaître un mérite éclatant comme le tien. Garde ton secret, nous ne voulons pas l'entendre. Les applaudissements recommencèrent.

— Et pourtant, reprit le pénitent, le doute s'est glissé parmi vous, et, si je garde mon secret, le ver rongeur du doute peut faire ici de larges trouées. Hélas! non, nul homme n'a le droit d'avoir un secret, et le moment est venu de confesser le mien. J'avais cru que l'amertume de ce calice pourrait être détournée; je m'étais abusé. Je dois à la cause que nous servons de prouver que je ne suis pas digne de la servir avec éclat; autrement, ceux d'entre vous qui m'estiment le plus s'imagineront que je me crois au-dessus de cette cause, et que, dans un sentiment d'orgueil fanatique, je méprise les gloires humaines. Non, je ne les méprise pas, je n'ai pas le droit de les mépriser. Je les regarde comme la sainte et désirable couronne des héros et des martyrs. Mais ma main est impure et ne peut soutenir une palme. Je n'attendrai pas que les hommes portent sur moi cet arrêt. Je dois le prononcer moi-même!

Ce n'est pas que je craigne les hommes; le jugement des plus grands et des plus purs d'entre vous ne m'épouvante pas, car mon cœur est sincère, et mon crime est expié. Mais je respecte la cause, et ce que je crains, c'est de lui faire tort en me laissant proclamer son représentant. Ma destinée n'est pas de travailler pour une récompense terrestre. Vous pouvez bien admettre qu'il est des fautes que le ciel seul peut absoudre, des infortunes dont la mort seule peut délivrer... Au reste, vous allez en juger... Un soir d'hiver, il y a dix ans environ, le seigneur de ce château accorda l'hospitalité à un misérable.

— A un infortuné qui se traînait seul et fatigué parmi nos forêts, interrompit Edméo, qui se leva d'un air inspiré, et qui, imposant son enthousiasme à l'assemblée, fut écouté à la place de Valmarina. Le seigneur de ce château était mon oncle, comme vous savez tous, un des seigneurs les plus riches de ces contrées. C'était un philosophe, un cœur généreux, passionné pour les grandes choses, ami de jeunesse d'Alfieri, disciple de Rousseau, partisan de la liberté, et ne nourrissant qu'une pensée, qu'un espoir, celui de voir sa patrie recouvrer son indépendance et son unité. Il passait parmi le vulgaire pour un exalté, pour un fou. Il accueillit le proscrit qui frappait à sa porte, il le fit asseoir à sa table, il l'écouta sous le manteau du foyer domestique, antique sanctuaire de la famille, symbole de l'inviolable hospitalité. Il apprit tous ses secrets, et les ensevelit dans son cœur : il s'entretint avec lui des principes sacrés de la morale et de la justice humaines, en remontant jusqu'aux grandes causes, à l'essence de la justice et de la bonté divines; et le soleil pâle et tardif des matinées d'hiver les surprit devant l'âtre, parlant encore et ne songeant point à se séparer. Alors le proscrit voulut partir, son hôte le retint ce jour-là et les jours suivants; et le proscrit, malgré sa tristesse et sa retenue, ne partit point. Mon oncle s'y opposa avec des prières irrésistibles.

Trois mois après, le seigneur mourut et légua ses châteaux, ses terres, toute son immense fortune au proscrit, déshéritant son neveu, frivole enfant qui jouissait d'une assez grande aisance, et qui ne pouvait faire un noble usage des biens considérables placés en de meilleures mains. L'étranger accepta ce legs, et le préserva des rapines et des intrigues qui veillent toujours au chevet des moribonds. Mais trois mois après, il vint rapporter au neveu dépouillé les titres des propriétés et la clef des trésors de son oncle. « Enfant, lui dit-il, je trahis la volonté d'un mourant, et je remets peut-être en de mauvaises mains la précieuse subsistance de cent familles. Peut-être si j'avais toujours vécu dans le sentiment du devoir, aurais-je le droit et le courage aujourd'hui de faire de cette fortune le seul noble usage auquel elle puisse être attribuée. Mais, comme toi, j'ai usé ma jeunesse dans le désordre, et, puisque Dieu m'en a retiré, je puis croire que son intention est de t'en retirer aussi et de t'éclairer sur tes vrais devoirs. En tout cas, je ne puis remplir envers toi le rôle de la Providence, je ne suis ni ton parent ni ton ami, mais seulement ton débiteur. »

Et, disant ainsi, cet homme disparut, se dérobant à mes remercîments et à mes instances. Je ne le revis que l'année suivante. Il me pria de secourir de nobles infortunes qui n'étaient pas les siennes, et, quoiqu'il vécût dans l'indigence, il ne voulut jamais accepter rien pour lui-même...

— Puisque vous avez dit mon histoire, je dirai la vôtre, interrompit Valmarina. Mais, qui ne le sait point ici? Toi, Sténio, nouvel adepte, apprends la source des richesses qu'on me voit répandre pour féconder le sillon sacré. C'est la vertu de ce jeune homme, à peine plus âgé que toi de quelques années, de ce jeune homme qui jusqu'à seize ans vécut dans l'ignorance du rôle sublime que le ciel lui réservait, et dont l'instinct dormait au fond de son cœur. Tu n'as vu en lui qu'un rêveur ordinaire. C'est ici que les grandes vertus et les grandes actions, cachées aux yeux d'un monde qui ne les comprendrait pas, éclatent sans faste et sans ostentation au sein d'une famille d'élus, dont le suffrage console et n'enivre pas comme la louange banale du vulgaire. C'est qu'ici nul n'a rien à envier à la gloire d'autrui. Chacun a fourni ses titres et subi son épreuve...

— De toi seul nous ne savons rien, enfant, dit le vieillard, mais de toi, à cause du parrain qui vient de te présenter au baptême, nous attendons beaucoup; sois attentif aux dernières révélations qui vont t'être faites ainsi qu'à tes jeunes frères. Cette assemblée va décider de grandes choses. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'assemblée se sépara après avoir reçu et enregistré tous les serments. La tâche fut distribuée à chacun suivant ses moyens et ses forces. Sténio demanda et obtint la permission d'agir conjointement avec Edméo, sous la direction de Valmarina. Celui-ci accepta un emploi périlleux, mais secondaire; son refus du commandement suprême fut irrévocable.

Chaque seigneur alla brider lui-même, dans les vastes écuries du vieux manoir, son destrier encore fumant de la course qui l'y avait amené. Aucun ne s'était fait escorter, crainte d'imprudence ou de trahison. Les plébéiens échangèrent d'affectueux embrassements avec ceux qui abjuraient tout souvenir de supériorité fictive, pour cimenter la nouvelle alliance. Les jeunes gens traversèrent à pied la forêt; Sténio suivit Edméo et Trenmor. La lune s'abaissait vers l'horizon, et le jour ne paraissait pas encore. Chacun se pressait afin de sortir de ces parages à la faveur de l'obscurité : tous marchaient par des chemins différents, dans le plus profond silence. De temps à autre

seulement on entendait le pied d'un cheval heurtant un caillou, ou le retentissement de sa marche sur les ponts de bois du torrent. Aucun rayon ne scintillait plus aux vitraux du vieux manoir; aucun hôte n'y reposa ses membres fatigués. Les oiseaux de nuit, un instant écartés et silencieux, reprirent possession de leur domaine; et les portraits des aïeux, un instant éclairés d'une vive lumière, rentrèrent dans les ténèbres, muets témoins du pacte étrange que leurs neveux venaient de contracter avec les neveux de leurs vassaux.

## XLIX

Le temps que vous avez fixé vous-même est écoulé, et je vais vous rejoindre. Vous avez peut-être besoin de moi, et pour le moment je n'ai rien à faire ici. Dieu veuille qu'à vous aussi je sois utile, mais non pas pour la même raison! J'espère être témoin de votre résurrection; ici je n'ai trouvé que la mort.

Oui, Lélia, tout est mort sur cette terre maudite. La douleur est entrée cette fois bien avant dans mon cœur. Je frémis, je vous l'avoue, devant le spectacle du monde. J'ai besoin d'y échapper pendant quelque temps et d'aller retremper mon âme dans le sein de la nature. Elle seule ne vieillit pas; mais les races humaines arrivent en peu de temps à la décrépitude, et, quand l'heure de leur trépas est sonnée, les médecins de l'humanité sont réduits à se croiser les bras et à les voir expirer en silence.

Et pourtant, ô mon Dieu! il y a encore des éléments de grandeur, il y a encore des âmes fortes, des jeunesses ardentes et pures. Le phénix est encore prêt à étendre ses ailes sur le bûcher; mais il sait que sa cendre est devenue stérile, que le principe divin va s'éteindre avec lui, et il meurt en jetant un dernier cri d'amour et de détresse sur ce monde qui regarde avec indifférence sa sublime agonie. J'ai vu périr des héros : les peuples aussi les ont vus, et ils se sont assis comme à un spectacle, au lieu de se lever pour les venger!

La génération qui a fait un homme puissant, au lieu de faire des nations fortes, ne pourra se relever de son abjection. Le faible espoir qui reste est tout entier dans la jeunesse qui s'élève. Des idées de gloire lui ont donné la bravoure; des idées philosophiques lui ont donné l'esprit d'indépendance. Mais, vous le dirai-je? cette jeunesse m'épouvante; déréglée, bouffie d'orgueil, dépourvue de vénération, elle ne cherche, dans l'œuvre qu'elle veut accomplir, que des émotions guerrières et des triomphes bruyants. Elle méconnait tout ordre et toute justice dès qu'elle raisonne sur les choses du lendemain. Elle s'approprie l'avenir et y porte déjà toutes les iniquités du passé. Que va-t-elle faire si elle triomphe? et que va devenir l'humanité si elle succombe? O triste temps que celui où la victoire effraye autant que la défaite!

En attendant qu'un nouvel effort augmente ou diminue nos forces, je vais vous voir. Puissé-je vous trouver moins résignée que moi! Il n'y a rien de plus triste que cette soumission à une implacable destinée. Hélas! que deviendrait-on alors, si on n'avait la conscience d'avoir fait son devoir?

## L

### MALÉDICTION.

Un jour Sténio redescendit seul les défilés rapides du Monteverdor. Sa santé s'était améliorée; des émotions terribles, de grands chagrins, une blessure assez grave, c'étaient là pourtant les événements qui l'avaient retenu éloigné de sa résidence accoutumée. Mais il est des douleurs nobles, des souffrances glorieuses qui fortifient au lieu d'abattre, et Sténio en avait ressenti l'austère et maternelle influence.

Toutefois, Sténio n'était pas guéri, son âme avait succombé plus que son corps dans le défi insensé qu'il avait voulu porter à la vie. La jeunesse physique refleurit aisément; mais la jeunesse intellectuelle, plus délicate et plus précieuse, ne recouvre jamais entièrement son parfum et sa grâce. La vertu peut rendre à l'esprit une sorte de virginité, mais lentement et à force de soins et d'expiations.

Sténio était brave, il l'avait prouvé; mais son cœur, un instant ranimé, retombait dans une mortelle langueur, aussitôt que les émotions du danger ne le soutenaient plus. Le besoin d'amusements frivoles et d'excitations factices était devenu si impérieux chez lui, que le calme lui était une sorte de supplice. Tandis qu'il traversait seul et d'un pas rapide ces lieux remplis du souvenir poétique de sa passion, il cherchait à échapper à ses propres pensées; mais, entre les spectacles tragiques dont il venait d'être témoin et la mémoire pénible de ses transports dédaignés, il ne savait où se réfugier, et la vie que Pulchérie lui avait faite, vide d'émotions profondes et de sentiments vrais, était la seule où il pût se reposer. Repos fatal, semblable à celui que le voyageur trouve dans les forêts de l'Amérique, sous l'ombrage enivrant qui donne la mort.

Tout à coup, au détour d'un des angles escarpés du chemin, il se trouva face à face avec un homme qu'il prit d'abord pour un spectre.

— Que vois-je? s'écria-t-il en reculant de surprise et presque de terreur. Les morts sortent-ils du tombeau? Les martyrs quittent-ils le ciel pour errer sur la terre?

— J'ai échappé à la mort, répondit Valmarina; je sais que, grâce au ciel, tu as échappé à la proscription; mais ma tête est mise à prix, et je ne dois pas m'arrêter un instant près de toi; tu ne dois pas avoir l'air de me connaître, car, si j'étais découvert, les dangers qui m'environnent pourraient t'atteindre aussi... Va, continue ta route, et que le ciel t'accompagne!

— Votre tête est mise à prix! s'écria Sténio sans faire attention à la fin du discours de Trenmor, et, au lieu de quitter cette contrée, vous revenez affronter la persécution dans un lieu où vous êtes connu?

— Dieu m'assistera aussi longtemps qu'il me jugera propre à accomplir quelque bien sur la terre, répondit le proscrit. Ma mission n'est pas remplie; j'ai ici quelqu'un à voir encore avant de m'éloigner tout à fait. Adieu, mon enfant; puisse la semence de vie fructifier dans ton âme! Éloigne-toi, car, bien que ce chemin paraisse peu fréquenté, chaque rocher, chaque buisson peut recéler un délateur.

Et Trenmor, coupant droit à travers la montagne, voulut quitter le sentier où Sténio devait passer. Mais Sténio s'attacha à ses pas.

— Non, je ne vous quitterai pas ainsi, lui dit-il. Vous avez besoin d'aide, vous êtes accablé de fatigue; vos blessures sont à peine fermées, vos joues sont creusées par la souffrance. D'ailleurs, vous êtes sans asile, et je puis vous en offrir un. Venez, venez avec moi. C'est m'outrager que de me croire capable de prudence et de crainte en un tel moment.

— J'ai un asile tout près d'ici, répondit Trenmor. J'ai assez de force pour m'y rendre; ne crains donc rien pour moi, mon ami, et songe à toi-même. Je n'ai jamais douté de toi. J'ai été te chercher au sein des voluptés où tu étais endormi, et je n'ai pas épargné ton généreux sang, lorsqu'il a dû couler pour une cause sainte. Mais ce qui nous en reste est précieux aujourd'hui, et ne doit pas être exposé sans nécessité. L'ami qui me cache en ce moment, court assez de risques. C'est déjà trop d'un dévouement que je puis rendre funeste!

Malgré les refus et la résistance du proscrit, Sténio s'obstina à l'accompagner jusqu'à la cellule de l'ermite. Cette cellule, creusée dans le granit de la montagne, loin de tout sentier tracé par les hommes, était cachée à tous les regards par l'ombrage épais des cèdres, et par un réseau de nopals aux bras rugueux, étroitement entrelacés. La cellule était déserte. Située sur l'escarpement du roc, elle surplombait une profondeur dont les abîmes se dérobaient à la vue. L'autre rive de ce précipice présentait un ravin nu et sablonneux, au fond duquel un petit lac dormait dans un morne repos. Même de ce côté, il ne semblait pas possible de descendre sur ses bords, à cause de la mobilité des sables inclinés qui l'entouraient et de l'absence totale de point d'appui. Aucune roche n'avait trouvé moyen de s'arrêter sur cette pente rapide, aucun arbre n'avait pu enfoncer ses racines dans ce sol friable. En attendant que les avalanches qui l'avaient creusé vinssent le combler, ce précipice nourrissait, au sein de ses ondes immobiles, une riche végétation. Des lotus gigantesques, des polypiers d'eau douce, longs de vingt brasses, apportaient leurs larges feuilles et leurs fleurs variées à la surface de cette eau que ne sillonnait jamais la rame du pêcheur. Sur leurs tiges entrelacées, sous l'abri de leurs berceaux multipliés, les vipères à la robe d'émeraude, les salamandres à l'œil jaune et doucereux, dormaient, béantes au soleil, sûres de n'être pas tourmentées par les filets et les piéges de l'homme. La surface du lac était si touffue et si verte, qu'on l'eût prise d'en haut pour une prairie. Des forêts de roseaux y reflétaient leurs tiges élancées et leurs plumets de velours que le vent courbait comme une moisson des plaines. Sténio, charmé de l'aspect sauvage de ce ravin, voulait essayer d'y descendre et de poser le pied sur ce perfide réseau de feuillage.

— Arrêtez, mon fils, lui dit l'ermite, qui parut alors avec son capuchon abaissé sur le visage; ce lac, couvert de fleurs, est l'image des plaisirs du monde. Il est environné de séductions, mais il recèle des abîmes sans fond.

— Et qu'en savez-vous, mon père? dit Sténio en souriant; avez-vous sondé cet abîme? avez-vous marché sur les flots orageux des passions?

— Quand Pierre essaya de suivre Jésus sur les ondes du Génézareth, répondit l'ermite, il sentit au bout de quelques pas que la foi lui manquait et qu'il s'était trop hasardé en voulant, comme le Fils de l'homme, marcher sur la tempête. Il s'écria : « Seigneur, nous périssons! » Et le Seigneur, l'attirant à lui, le sauva.

— Pierre était un mauvais ami et un lâche disciple, reprit Sténio; n'est-ce pas lui qui renia son maître dans la crainte de partager son sort? Ceux qui ont peur du danger, et qui s'en retirent, ressemblent à Pierre; ils ne sont ni hommes ni chrétiens.

L'ermite baissa la tête et ne répondit pas.

— Mais, dites-moi, mon père, pourquoi vous vous donnez la peine de me cacher votre visage? Je connais fort bien le son de votre voix; nous nous sommes déjà vus dans des jours meilleurs.

— Meilleurs! dit Magnus en laissant tomber lentement son capuchon, et en appuyant son front déjà chauve sur sa main desséchée, dans une attitude mélancolique.

— Oui, meilleurs pour vous et pour moi, dit Sténio; car, à cette époque, les roses de la jeunesse s'épanouissaient sur mon visage, et, bien que vous eussiez l'air égaré et le pouls fébrile la dernière fois que je vous rencontrai sur la montagne, votre barbe était noire, mon père, et vos cheveux touffus.

— Vous attachez donc un grand prix à cette vaine

et funeste jeunesse du corps, à cette dévorante énergie du sang, qui colore le visage et qui brûle le crâne? dit le moine chagrin.

— Vous en voulez à la jeunesse, mon père, dit Sténio; vous avez pourtant quelques années seulement de plus que moi. Eh bien! je gagerais qu'il y a encore plus de jeunesse dans votre imagination qu'il n'y en a maintenant dans tout mon être.

Le prêtre pâlit, puis il posa sa main jaune et calleuse sur la main pâle et bleuâtre de Sténio.

— Mon enfant, lui dit-il, vous avez donc été malheureux aussi, puisque vous êtes si cruel?

— La souffrance qu'on a subie, dit Trenmor d'un ton sévère et triste, devrait rendre compatissant et bon. C'est le fait des âmes faibles de se corrompre dans l'adversité; les âmes fortes s'y épurent.

— Et ne le sais-je pas bien? dit Sténio, que la rencontre inattendue de Magnus ramenait au souvenir amer de son amour repoussé; ne sais-je pas que je suis une âme sans grandeur et sans énergie, une nature infirme et misérable? En serais-je où j'en suis si j'étais Trenmor ou Magnus? Mais, hélas! ajouta-t-il en s'asseyant avec un mouvement de sombre colère sur le bord de l'abîme, pourquoi tenter sur moi de vains efforts? pourquoi me donner des conseils dont je ne puis profiter et des exemples qui sont au-dessus de mes forces? Quel plaisir trouvez-vous à m'étaler vos richesses, à me montrer de quelle puissance vous êtes doués, de quels efforts vous êtes capables? Hommes forts, hommes héroïques! vases d'élection! saints qui êtes sortis d'un galérien et d'un prêtre! vous, forçat, qui avez assumé sur votre tête tous les châtiments de la vie sociale; vous, moine, qui avez résumé dans quelques années de votre vie intérieure toutes les tortures de l'âme; vous deux, qui avez souffert tout ce que les hommes peuvent souffrir, la satiété et la privation; l'un brisé par les coups, l'autre par le jeûne; vous voici pourtant debout et le front levé vers le ciel, tandis que moi je rampe comme l'enfant prodigue au milieu des animaux immondes, c'est-à-dire des appétits grossiers et des vices impurs! Eh bien! laissez-moi mourir dans ma fange, et ne venez pas tourmenter mon agonie par le spectacle de votre ascension glorieuse vers les cieux. C'est ainsi que les amis de Job venaient vanter leur prospérité à la victime étendue sur le fumier. Laissez-moi, laissez-moi! Gardez bien vos trésors, de peur que votre orgueil ne les dépense. Que la sagesse et l'humilité veillent à la garde de vos conquêtes! Préservez-vous du désir puéril de les montrer à ceux qui n'ont rien; car, dans sa colère, le pauvre haineux et jaloux pourrait cracher sur ces richesses et les ternir. Trenmor, votre gloire n'est peut-être pas aussi réelle, aussi éclatante que vous l'imaginez. Ma raison amère pourrait peut-être trouver une explication triviale au triomphe de la volonté sur des passions amorties, sur des désirs effacés ou repus. Magnus, prenez garde, votre foi n'est peut être pas si affermie que je ne puisse l'ébranler d'un regard moqueur ou d'un doute audacieux. La victoire remportée par l'esprit sur les tentations de la chair n'est peut-être pas si complète, que je ne puisse vous faire rougir et pâlir encore en prononçant un nom de femme!... Allez, allez priez; allumez l'encens devant l'autel de la Vierge, et baissez la tête sur le pavé de vos églises. Allez composer des traités sur la mortification et la résignation, mais laissez-moi jouir des derniers jours qui me restent. Dieu qui ne m'a pas, comme vous, favorisé d'une organisation supérieure, n'a mis à ma portée que des réalités communes, que des plaisirs vulgaires; j'en veux user jusqu'au bout. N'ai-je pas, moi aussi, fait un pas immense dans le chemin de la raison, depuis que nous nous sommes quittés? En voyant que je ne pouvais atteindre au ciel, ne me suis-je pas mis à marcher sur la terre, sans humeur et sans dédain? N'ai-je pas accepté la vie telle qu'elle m'était destinée? Et lorsque j'ai senti au dedans de moi une ardeur inquiète et rebelle, des ambitions vagues et fantasques, des désirs irréalisables, n'ai-je pas tout fait pour les éteindre et les dompter? J'ai pris un autre moyen que vous, mes frères, voilà tout. Je me suis calmé par l'abus, tandis que vous vous êtes guéris par le cilice et l'abstinence. Il fallait, à d'aussi grandes âmes que les vôtres, ces moyens violents, ces expiations austères; l'usage des choses humaines n'eût pas suffi à rompre vos caractères d'airain, à épuiser vos forces surnaturelles. Mais toutes ces choses étaient à la taille de Sténio. Il s'y est livré sans rougir, il s'en est assouvi sans ingratitude, et maintenant, si son corps s'est trouvé trop faible pour ses appétits, si la phthisie s'est emparée de ce chétif enfant du plaisir, c'est que Dieu ne l'avait pas destiné à compter de longs jours sur la terre, c'est qu'il n'était propre à faire ni un soldat, ni un prêtre, ni un joueur, ni un savant, ni un poëte. Il y a des plantes réservées à mourir aussitôt après avoir fleuri, des hommes que Dieu ne condamne pas à un long exil parmi les autres hommes. Voyez, mon père, vous voici chauve comme moi, vos mains sont desséchées, votre poitrine rétrécie, vos genoux débiles, votre respiration courte; voici votre barbe qui grisonne, et vous n'avez pas trente ans. Votre agonie sera peut-être un peu plus lente que la mienne; peut-être me survivrez-vous toute une année. Eh bien! n'avons-nous pas réussi tous deux à vaincre nos passions, à refroidir nos sens? Nous voici sortis du creuset, épurés et réduits, n'est-ce pas, mon père! Je suis plus amoindri que vous encore; c'est que l'épreuve a été plus forte et plus sûre, c'est que je touche au but, c'est que j'ai fini de terrasser l'ennemi. Peut-être eussiez-vous aussi bien fait de prendre les mêmes moyens que moi; c'étaient les plus courts; mais n'importe, vous n'en arriverez pas moins à la souffrance et à la mort. Donnons-nous la main,

nous sommes frères. Vous étiez grand, j'étais misérable; vous étiez une nature vigoureuse, moi une nature pauvre; mais les tombes qui bientôt vont s'ouvrir pour nous, n'en hériteront pas moins, l'une et l'autre, d'un peu de poussière. »

Magnus, qui pendant les paroles de Sténio s'était troublé plusieurs fois et avait levé les yeux vers le ciel avec une expression d'effroi et de détresse, prit en cet instant une attitude plus calme et plus assurée.

— Jeune homme, lui dit-il, nous ne finirons pas avec cette chétive enveloppe, et notre âme ne sera pas donnée en pâture aux vers du tombeau. Pensez-vous que Dieu tienne un compte égal entre nous? N'y aura-t-il pas au jour du jugement des miséricordes plus grandes pour celui qui aura mortifié sa chair, et prié dans les larmes, une justice plus sévère pour celui qui aura plié le genou devant les idoles et bu aux sources empoisonnées du péché?

— Qu'en savez-vous, mon père? dit Sténio. Tout ce qui est contraire aux lois de la nature est peut-être abominable devant le Seigneur. Quelques-uns ont osé le dire dans ce siècle d'examen philosophique, et je suis de ceux-là. Mais je vous épargnerai ces lieux communs. Je me bornerai à vous faire une question ; la voici : Si demain, au lever du jour, après vous être endormi dans les larmes et la prière, vous veniez à vous réveiller dans les bras d'une femme, apportée à votre chevet par la malice des esprits des ténèbres; après la surprise, la frayeur, la lutte, la victoire, l'exorcisme, tout ce que vous éprouveriez et feriez, je n'en doute pas, dites-moi, iriez-vous bien dire la messe un instant après, et toucher le corps du Christ sans la moindre terreur?

— Avec la grâce de Dieu, répondit Magnus, peut-être mes mains seraient-elles restées assez pures pour toucher l'hostie sainte. Néanmoins, je ne voudrais pas l'oser sans m'être auparavant purifié par la pénitence.

— Fort bien, mon père; vous voyez bien que vous êtes moins purifié que moi; car je pourrais à présent dormir toute une nuit à côté de la plus belle femme du monde sans éprouver autre chose pour elle que du dégoût et de l'aversion. En vérité, vous avez perdu votre temps à jeûner et à prier; vous n'avez rien fait, puisque la chair peut encore épouvanter l'esprit, et que le vieil homme peut encore troubler la conscience de l'homme nouveau. Vous avez bien réussi à creuser votre estomac, à irriter votre cerveau, à déranger la combinaison harmonieuse de vos organes; mais vous n'avez pas réduit comme moi votre corps à un rôle passif; vous n'en êtes pas venu au point de subir l'épreuve dont je parle, et d'aller immédiatement communier sans confession. Vous n'avez obtenu pour résultat qu'un lent suicide physique, c'est-à-dire une action que votre religion condamne comme un crime affreux, et vous êtes sous l'empire des mauvais désirs, comme aux premiers jours de votre pénitence. Dieu ne vous a pas bien secondé, mon père!

L'ermite se leva, et, se redressant de toute la hauteur de sa grande taille affaissée, il regarda le ciel encore une fois; puis, posant ses deux mains sur son front dans une affreuse anxiété, il s'écria :

— Serait-il vrai, ô mon Dieu! M'aurais-tu refusé les secours et le pardon? M'aurais-tu abandonné à l'esprit du mal? Te serais-tu retiré de moi, sans vouloir prêter l'oreille à mes sanglots, à mes cris suppliants? Aurais-je souffert en vain, et toute cette vie de combats et de tortures serait-elle perdue? Non! s'écria-t-il encore avec enthousiasme en élevant ses longs bras grêles hors de ses manches de bure, je ne le croirai pas; je ne me laisserai pas décourager par les paroles impies de cet enfant du siècle. J'irai jusqu'au bout; j'accomplirai mon sacrifice, et si l'Église a menti, si les prophètes ont été inspirés par l'esprit des ténèbres, si la parole divine a été détournée de son vrai sens, si mon zèle a été plus loin que ton exigence, du moins tu me tiendras compte du désir opiniâtre, de la volonté féroce qui m'a séparé de la terre pour me faire conquérir le ciel; tu liras au fond de mon cœur cette passion ardente qui me dévorait pour toi, mon Dieu, et qui parle si haut dans une âme dévorée d'autres passions terribles. Tu me pardonneras d'avoir manqué de lumière et de sapience, tu ne pèseras que mes sacrifices et mes intentions, et, si j'ai porté cette croix jusqu'à ma mort, tu me donneras ma part dans la mansuétude de ton éternel repos!

— Est-ce que le repos est dans le système de l'univers? dit Sténio. Espérez-vous être assez grand pour mériter que Dieu crée pour vous seul un univers nouveau? Croyez-vous qu'il y ait aux cieux des anges oisifs et des vertus inertes? Savez-vous que toutes les puissances sont actives, et qu'à moins d'être Dieu, vous n'arriverez jamais à l'existence immuable et infinie? Oui, Dieu vous bénira, Magnus, et les saints chanteront vos louanges là-haut sur des harpes d'or. Mais quand vous aurez apporté, vierge et intacte, aux pieds du Maître, l'âme d'elite qu'il vous a confiée ici-bas; quand vous lui direz : « Seigneur, vous m'aviez donné la force; je l'ai conservée, la voici; je vous la rends; donnez-moi la paix éternelle pour récompense; » Dieu répondra à cette âme prosternée : « C'est bien, ma fille, entre dans ma gloire et prends place dans mes phalanges étincelantes. Tu accompliras désormais de nobles travaux, tu conduiras le char de la lune dans les plaines de l'éther, tu rouleras la foudre dans les nuées, tu enchaîneras le cours des fleuves, tu monteras la tempête, tu la feras bondir sous toi comme une cavale hennissante, tu commanderas aux étoiles; substance divine, tu seras dans les éléments, tu auras commerce avec les âmes des hommes, tu accompliras, entre moi et tes anciens frères, des missions sublimes, tu rempliras la terre et les cieux, tu verras ma face et

tu converseras avec moi. » Cela est beau, Magnus, et la poésie trouve son compte à ces sublimes aberrations. Mais, quand il en serait ainsi, je n'en voudrais pas. Je ne suis pas assez grand pour être ambitieux, pas assez fort pour vouloir un rôle, soit ici, soit là-haut. Il convient à votre orgueil gigantesque de soupirer après les gloires d'une autre vie; moi, je ne voudrais pas même d'un trône élevé sur toutes les nations de la terre. Si je doutais de la bonté divine au point d'espérer autre chose que le neant, pour lequel je suis fait, je lui demanderais d'être l'herbe des champs que le pied foule et qui ne rougit pas, le marbre que le ciseau façonne et qui ne saigne pas, l'arbre que le vent fatigue et qui ne le sent pas. Je lui demanderais la plus inerte, la plus obscure, la plus facile des existences; je le trouverais trop exigeant encore s'il me condamnait à revivre dans la substance gélatineuse d'un mollusque. C'est pourquoi je ne travaille pas à mériter le ciel; je n'en veux pas, j'en crains les joies, les concerts, les extases, les triomphes. Je crains tout ce dont je puis concevoir l'idée; comment désirerais-je autre chose que d'en finir avec tout? Eh bien! je suis plus content que vous, mon père; je m'en vais sans inquiétude et sans effroi vers l'éternelle nuit, tandis que vous approchez, éperdu, tremblant, du tribunal suprême où le bail de vos souffrances et de vos fatigues va se renouveler pour l'éternité. Je ne suis pas jaloux; j'admire votre destinée, mais je préfère la mienne.

Magnus, effrayé des choses qu'il entendait, et ne se sentant point la force d'y répondre, se pencha vers Trenmor, et de ses deux mains serrant avec force la main de l'homme sage, ses yeux, pleins d'anxiété, semblèrent lui demander l'appui de sa force.

— Ne vous troublez point, ô mon frère! reprit Trenmor, et que les souffrances de cette âme blessée n'altèrent point la confiance de la vôtre. Ne vous lassez point de travailler, et que la tentation du néant s'émousse comme une caresse menteuse. Vous auriez plus de peine à devenir incrédule qu'à garder le trésor de la foi. Ne l'écoutez point, car il se ment à lui-même et craint les choses qu'il affirme, bien loin de les désirer. Et toi, Sténio, tu travailles vainement à éteindre en toi le flambeau sacré de l'intelligence. Sa flamme se ranime plus vive et plus belle à chacun de tes efforts pour l'étouffer. Tu aspires au ciel malgré toi, et ton âme de poëte ne peut chasser le souvenir douloureux de sa patrie. Quand Dieu, la rappelant de l'exil, l'aura purifiée de ses souillures et guérie de ses maux, elle se prosternera avec amour, et le remerciera d'avoir fait luire pour elle son éternelle lumière. Elle regardera derrière elle s'effacer comme un nuage ce rêve effrayant et sombre de la vie humaine, et s'étonnera d'avoir traversé ces ténèbres sans songer à Dieu, sans espérer le réveil. « Où étais-tu donc, ô mon Dieu! dira-t-elle, et que suis-je devenue dans ce tourbillon rapide qui m'a entraînée un instant? » Mais Dieu la consolera et la soumettra peut-être à d'autres épreuves, car elle les redemandera avec instance. Heureuse et fière d'avoir retrouvé la volonté, elle voudra en faire usage, elle sentira que l'activité est l'élément des forts; elle s'étonnera d'avoir abdiqué sa couronne d'étoiles; elle demandera son rôle parmi les dominations célestes et le reprendra avec éclat; car Dieu est bon et n'envoie peut-être les rudes épreuves du désespoir qu'à ses élus, pour leur rendre plus précieux ensuite l'emploi de la puissance. Va, la plus divine faculté de l'âme, le désir, n'est qu'endormie en toi, Sténio. Laisse reprendre à ton corps quelque vigueur, donne à ton sang quelques jours de repos, et tu sentiras se réveiller cette ardeur sainte du cœur, cette aspiration infinie de l'intelligence qui font qu'un homme est un homme, et qu'il est digne de commander aux choses ici-bas, aux éléments là-haut.

— Un homme est un homme, dit Sténio, tant qu'il peut gouverner son cheval et résister à sa maîtresse. Quel plus bel emploi de la force voyez-vous que le ciel ait départi à d'aussi chétives créatures que nous? Si l'homme est susceptible d'une certaine grandeur morale, elle consiste à ne rien croire, à ne rien craindre. Celui qui s'agenouille à toute heure devant le courroux d'un Dieu vengeur, n'est qu'un esclave servile qui craint les châtiments d'une autre vie. Celui qui se fait une idole de je ne sais quelle chimère de volonté, devant laquelle s'éteignent tous ses appétits, se brisent tous ses caprices, n'est qu'un poltron qui craint d'être entraîné par ses fantaisies et de trouver la souffrance dans ses plaisirs. L'homme fort ne craint ni Dieu, ni les hommes, ni lui-même. Il accepte toutes les conséquences de ses penchants, bons ou mauvais. Le mépris du vulgaire, la méfiance des sots, le blâme des rigoristes, la fatigue, la misère, n'ont pas plus d'empire sur son âme que la fièvre et les dettes. Le vin l'exalte et ne l'enivre pas, les femmes l'amusent et ne le gouvernent pas, la gloire le chatouille au talon quelquefois, mais il la traite comme les autres prostituées et la met à la porte après l'avoir étreinte et possédée, car il méprise tout ce que les autres craignent ou vénèrent; il peut traverser la flamme sans y laisser ses ailes comme un phalène aveugle, et sans tomber en cendres devant le flambeau de la raison. Éphémère et chétif comme lui, il se laisse comme lui emporter à toutes les brises, allécher à toutes les fleurs, réjouir par toutes les lumières. Mais l'incrédulité le préserve de tout, le vent de l'inconstance l'entraîne et le sauve, aujourd'hui des vains météores, illusions menteuses de la nuit, demain de l'éclatant soleil, triste délateur de toutes les misères, de toutes les laideurs humaines. L'homme fort ne prend aucune sûreté pour son avenir, et ne recule devant aucun des dangers du présent. Il sait que toutes ses espérances sont enregistrées dans un livre dont le vent se charge de tourner les feuillets; que tous les projets de la sagesse

sont écrits sur le sable, et qu'il n'y a au monde qu'une vertu, qu'une sagesse, qu'une force, c'est d'attendre le flot et de rester ferme tandis qu'il vous inonde, c'est de nager quand il vous entraîne, c'est de croiser ses bras et de mourir avec insouciance quand il vous submerge. L'homme fort, selon moi, est donc aussi l'homme sage, car il simplifie le système de ses joies. Il les resserre; il les dépouille de leur entourage d'erreurs, de vanités, de préjugés. Sa jouissance est toute positive, toute réelle, toute personnelle; c'est sa divinité naïve et belle, cynique et chaste. Il la met toute nue et foule aux pieds les vains ornements qui la lui dérobaient : mais plus fidèle et plus sincère que les hypocrites docteurs de son temple, à toutes les heures de sa vie, il plie le genou devant elle au mépris des vains anathèmes d'un monde stupide. Il est martyr de sa foi. Il vit et souffre pour elle. Il meurt pour elle et par elle, en niant ou en bravant cet autre Dieu absurde et méchant que vous adorez. L'homme qui tire son épée pour combattre la tempête est impie et téméraire, mais il est plus courageux et plus grand que le Dieu qui remue la foudre. Moi, je l'oserais, et vous, Magnus, vous ne l'oseriez pas. Trenmor qui nous entend, Trenmor qui est, ne vous y trompez pas, mon père, plus philosophe que chrétien, plus stoïque que religieux, et qui estime la force plus que la foi, la persévérance plus que le repentir, Trenmor, en un mot, qui peut et qui doit s'estimer plus que vous, mon père, peut être juge entre nous et voir lequel de nous deux a le mieux défendu et conservé la plus haute de ses facultés, l'énergie.

—Je ne serais pas juge entre vous, dit Trenmor; le ciel vous a départi des qualités diverses, mais chacun de vous reçut une belle part. Magnus fut doué d'une plus grande persistance dans les idées; et si vous voulez faire abstraction des vôtres, Sténio, pour contempler sérieusement le beau spectacle d'une volonté victorieuse, vous serez frappé d'admiration à la vue de ce moine qui fut impie, amoureux et fou, et qui est ici maintenant calme, fervent et soumis à la rigueur des habitudes cénobitiques. Où a-t-il pris la force de résister si longtemps à ces luttes épouvantables et de se relever après avoir été maudit et brisé? Est-ce le même homme que vous avez entendu nier Dieu au chevet de Lélia mourante? Est-ce le même que vous avez vu courir égaré sur la montagne? C'est un homme nouveau, et pourtant c'est la même âme orageuse, ardente, les mêmes sens fougueux, terribles, toujours neufs et toujours vierges; le même désir toujours intense, mais jamais assouvi; s'égarant malgré lui à la poursuite des choses humaines, mais revenant toujours à Dieu par la réaction d'une inconcevable vigueur et d'un foyer d'espérance sublime. O mon père! il est vrai que nous n'avons pas le même culte et que nous invoquons Dieu dans des rites différents; vous n'en êtes pas moins à mes yeux trois fois saint, trois fois grand! Car vous avez combattu, vous vous êtes relevé de dessous le pied de votre ennemi, et vous combattez encore, vaillant, infatigable, sillonné de blessures, épuisé de sueur et de sang, mais décidé à mourir les armes à la main. Continuez, au nom de Jésus, au nom de Socrate. Les martyrs de toutes les religions, les héros de tous les temps vous regardent, et du haut des cieux applaudissent à vos efforts. Mais toi, Sténio, enfant qui naquis avec une étoile au front, toi dont la beauté faisait concevoir la forme des anges, toi dont la voix était plus mélodieuse que les voix de la nuit qui soupirent sur les harpes éoliennes, toi dont le génie promettait au monde une jeunesse nouvelle, toute d'amour et de poésie, car les chanteurs et les poëtes sont des prophètes envoyés aux hommes pour ranimer leurs esprits énervés, pour rafraîchir leurs fronts brûlants; toi, Sténio, qui, dans tes jeunes années, marchais revêtu de grâce et de pureté comme d'une robe sans tache et d'une auréole lumineuse, je ne saurais m'effrayer de tes destins; je ne puis pas désespérer de ton avenir. Comme Magnus, tu subis la grande épreuve, la terrible agonie réservée aux puissants; mais dès cette vie tu t'en relèveras comme lui. Tu luttes encore, et, tout saignant de la torture, tu méconnais la main qui t'essaye; mais bientôt nous te verrons, étoile obscurcie, briller plus blanche et plus belle à la voûte des cieux.

— Et que faudra-t-il faire pour cela, Trenmor? demanda Sténio.

— Il faudra te reposer seulement, répondit Trenmor, car la nature est bonne à ceux qui te ressemblent. Il faudra laisser à tes nerfs le temps de se calmer, à ton cerveau le loisir de recevoir des impressions nouvelles. Éteindre ses désirs par la fatigue, ce peut être une bonne chose; mais exciter ses désirs éteints, les gourmander comme des chevaux fourbus, s'imposer la souffrance au lieu de l'accepter, chercher au delà de ses forces des joies plus intenses, des plaisirs plus aiguisés que la réalité ne le permet, remuer dans une heure les sensations d'une vie entière, c'est le moyen de perdre le passé et l'avenir : l'un par le mépris de ses timides jouissances, l'autre par l'impossibilité d'y surpasser le présent. . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

La sagesse et la conviction de Trenmor ne pouvaient rien sur la blessure profonde qui saignait au cœur du jeune poëte. Lui aussi avait sucé en s'ouvrant à la vie le lait empoisonné, le scepticisme, dont cette génération est abreuvée. Aveugle et présomptueux, il s'était cru, au sortir de l'adolescence, investi d'une puissance céleste, et, parce que son intelligence savait donner des formes charmantes à toutes ses impressions, il s'était flatté de traverser la vie sans combat et sans chute. Il n'avait pas compris, il n'avait pas pu comprendre Lélia, et là était la cause de tous les revers où il devait se laisser entraîner. Le ciel, qui ne

les avait pas faits l'un pour l'autre, avait donné à Lélia trop d'orgueil pour se révéler, à Sténio trop d'amour-propre pour la deviner. Il n'avait pas voulu entendre qu'il fallait mériter le dévouement d'une telle femme par de nobles actions, par de pieux sacrifices, et surtout par la patience, qui est la plus grande preuve d'estime, le plus honorable hommage auquel ait droit une âme fière. Sténio n'avait pu se refuser à reconnaître la supériorité de Lélia entre toutes les femmes qu'il avait rencontrées; mais il n'avait jamais réfléchi à l'égalité de l'homme et de la femme dans les desseins de Dieu. Et comme il voyait seulement l'état des jours présents, comme il ne pouvait admettre que la femme eût déjà un droit suffisant à cette égalité sociale, il ne voulait pas admettre non plus que quelques femmes, nobles et douloureuses exceptions, eussent un droit d'exception au sein de la société existante. Peut-être l'eût-il compris, si Lélia eût pu le lui expliquer. Mais Lélia ne le pouvait pas. Elle n'avait pas trouvé le mot de sa propre destinée. Malgré tout son orgueil, elle avait un fonds de modestie naïve qui l'empêchait de comprendre la nécessité de son isolement. Quand même elle eût eu assez de foi en elle-même pour se dire qu'elle avait mission de marcher seule et de n'obéir à personne, le cri d'indignation et de haine soulevé autour d'elle par cette prétention hardie, eût peut-être glacé son courage. C'est ce qui lui arriva, lorsque Sténio, ne voulant pas comprendre la sublime pudeur de ce sentiment d'indépendance à la fois héroïque et timide, et prenant la réserve de Lélia pour du mépris, l'abandonna en la maudissant. Alors Lélia s'applaudit de n'avoir pas dévoilé le mystère de son orgueil, et de n'avoir pas livré à la risée d'un enfant l'instinct prophétique qui fermentait dans son sein. Elle se replia sur elle-même, et chercha dans son orgueil une légitime, mais amère consolation. Profondément blessée de n'avoir pas été devinée, et voyant par la conduite ultérieure de Sténio qu'il ne comprenait de l'amour que le plaisir facile de la possession, elle prononça à son tour un anathème irrévocable sur l'orgueil insensé de l'homme, et prit le parti de se suicider socialement, en se vouant à un célibat éternel.

Trenmor lui-même ne pouvait pas bien comprendre l'infortune sans remède de cette femme née cent ans trop tôt peut-être. Des préoccupations personnelles non moins graves avaient rempli sa vie. Comme Lélia avait été poussée à la révélation de l'avenir de la femme par le sentiment de son malheur individuel, Trenmor avait été poussé à la révélation de l'avenir de l'homme par sa propre misère. Ses regards embrassaient une partie du vaste horizon, ils ne pouvaient l'embrasser tout entier. Il disait souvent à Lélia, et non sans raison, qu'avant d'affranchir la femme, il fallait songer à affranchir l'homme; que des esclaves ne pouvaient délivrer et réhabiliter des esclaves; qu'il était impossible de faire comprendre la dignité d'autrui à qui ne comprenait pas la sienne propre. Trenmor travaillait avec espoir. Ses fautes passées lui donnaient l'humble patience et la foi persévérante du martyr. Lélia, innocente des maux qu'elle subissait, ne pouvait avoir la même abnégation. Victime désolée, elle pleurait, comme la fille de Jephté, sa jeunesse, sa beauté et son amour, sacrifiés à un vœu barbare, à une force insensée.

Quand la nuit fut descendue sur la vallée, Trenmor guida Sténio à travers les ravins, jusqu'à la route qui devait le ramener à la ville. Chemin faisant, il essaya de sonder de nouveau sa blessure et de la soulager en y versant la baume de l'espérance. Il avait fait promettre à Lélia qu'elle accorderait par vertu ce qu'elle ne pouvait plus accorder par inclination, pardon au repentir, récompense à l'expiation. Il s'efforça donc de faire comprendre à Sténio qu'il pouvait encore mériter et obtenir celle qu'il avait tant aimée. Mais il était trop tard malheureusement pour Sténio; Trenmor, enchaîné aux devoirs de sa mission austère, n'avait pu l'arracher assez tôt à l'entraînement funeste des passions brutales. Eût-il pu le faire à temps, Sténio était peut-être condamné à retomber dans cet abîme. Il était le fils de son siècle. Aucun principe arrêté, aucune foi profonde n'avait pu pénétrer son âme. Fleur épanouie au souffle des vents capricieux, elle s'était tournée à l'orient et à l'occident, suivant la brise, cherchant partout le soleil et la vie, incapable de résister au froid ni de lutter contre l'orage. Avide de l'idéal, mais n'en connaissant pas les chemins, Sténio avait aspiré la poésie et s'était imaginé avoir une religion, une morale, une philosophie. Il ne s'était pas dit que la poésie n'est qu'une forme, une expression de la vie en nous, et que là où elle n'exprime ni vœux, ni convictions, elle n'est qu'un ornement frivole, un instrument sonore. Il avait longtemps plié le genou devant les autels du Christ, parce qu'il trouvait du charme dans le rites institués par ses pères; mais, quand les boudoirs lui furent ouverts, les parfums voluptueux du luxe lui firent oublier l'encens du lieu saint, et la beauté profane de Laïs lui parut mériter son hommage et ses vers tout aussi bien que la beauté idéale de Marie. L'intelligence de Lélia avait donné à l'enthousiasme de Sténio le caractère de la passion, et alors, dans un enivrement de vanité, il flétrissait de ses mépris exagérés les hommes infortunés qui cherchent à s'étourdir dans le vice. Mais, quand il vit cette intelligence mesurer la sienne avec plus de tendresse que d'enthousiasme, et refuser de s'y soumettre aveuglément, il ne lui resta pour Lélia que de la haine, et il se jeta dans le vice avec plus de facilité que tous ceux qu'il avait blâmés.

Trenmor, voyant avec quelle amertume il repoussait le souvenir de Lélia, fut effrayé du ravage que l'impiété avait fait en lui : car l'amour est le dernier reflet de la vie divine qui s'éteigne en nous. La pensée

de toute la vie de Trenmor était une pensée d'expiation et de réhabilition pour la race humaine. Trop fort pour croire à la sincérité du désespoir ou à la réalité de l'épuisement, il s'indignait profondément de ses manifestations. Il accusait le siècle d'avoir encouragé cette mode impie, et regardait comme criminels envers l'humanité ceux qui proclamaient le découragement et s'abandonnaient à l'incrédulité.

— Honte et misère! s'écria-t-il transporté à la fin d'une colère généreuse, est-ce un de nos frères, est-ce un martyr de la vérité, est-ce un serviteur de la sainte cause que j'entends parler ainsi? Comment parleront donc nos persécuteurs et nos bourreaux, si nous abjurons toute idée de grandeur, tout espoir de salut? O jeunesse, que je me plaisais à nommer sainte, toi que je croyais fille de la Providence et mère de la liberté! ne sais-tu donc que verser ton sang sur une arène, comme faisaient les lutteurs aux jeux olympiques, pour remporter une couronne inutile et recueillir de vains applaudissements? N'as-tu donc pour vertu que l'insouciance de la vie, pour courage que l'audace naturelle à la force? N'es-tu bonne qu'à fournir d'intrépides soldats? Ne produiras-tu pas des hommes persévérants et vraiment forts? Auras-tu traversé la nuit des temps comme un météore rapide, et la postérité écrira-t-elle sur ta tombe : « Ils surent mourir, ils n'auraient pas su vivre? » N'es-tu donc qu'un instrument aveugle de la destinée, et ne comprends-tu ni les causes ni les fins de ton œuvre? Eh quoi! Sténio, tu as pu accomplir une grande action, et tu n'es plus capable d'une grande pensée ou d'un grand sentiment! Tu ne crois à rien, et tu as pu faire quelque chose! Et tous ces dangers affrontés, et toutes ces souffrances acceptées, et tout ce sang versé, celui de tes frères, le tien propre, tout cela est sans moralité, sans enseignement pour toi! Oh! alors je le comprends, tu dois tout rejeter, tout nier, tout mépriser, tout flétrir. Notre œuvre n'est qu'une tentative avortée, nos frères immolés ne sont que les victimes de l'aveugle fatalité, leur sang a coulé sur la terre aride, et nous n'avons plus qu'à nous enivrer chaque soir pour endormir des souvenirs poignants et chasser un rêve affreux...

— Valmarina, dit Sténio d'un air sombre, vous avez tort de me faire des reproches. Vous m'avez imposé un secret, je l'ai gardé; vous m'avez demandé un serment, je l'ai prêté; vous m'avez commandé une action, je l'ai accomplie. Qu'avez-vous de plus à me demander? Vous convenez que je suis fidèle à ma parole, que je sais me battre, que je ne recule pas devant les fatigues et les dangers; que voulez-vous davantage de moi? Vous savez que je vous ai donné le droit de m'employer à votre œuvre autant que vous le jugerez convenable; que, d'un bout du monde à l'autre, je suis soumis à votre vouloir et prêt à marcher à votre voix. Vous avez en moi un bon serviteur; servez-vous-en, et que l'ardeur du prosélytisme ne vous égare pas jusqu'à vouloir en faire un disciple. Quel droit avez-vous de m'imposer vos croyances et votre espoir? Ai-je cherché vos prédicateurs, ai-je brigué la faveur d'être admis à la Table ronde de vos chevaliers? Me suis-je présenté à vous comme un héros, comme un libérateur, comme un adepte seulement? Non! je vous ai dit que je ne croyais plus à rien, et vous m'avez répondu : « Il n'importe, suis-moi, et agis. » Vous avez fait un appel à mon honneur, à mon courage, et je n'ai pas dû reculer. Je n'ai pas voulu mériter la quenouille que vous envoyez aux poltrons... ou aux indifférents, car vous ne souffrez pas l'indifférence. Vous la traduisez à votre barre redoutable, et vous la condamnez à être réputée lâcheté. Je n'ai pas eu assez de philosophie pour accepter cet arrêt. J'ai vu marcher toute la jeunesse, tous les hommes braves de mon pays; je me suis levé, tout malade et brisé que j'étais; je me suis traîné sur une arène ensanglantée. Et quel spectacle m'avez-vous montré, grand Dieu! pour me guérir et me consoler, pour m'enseigner la confiance et la foi à vos théories? L'élite des hommes de mon temps moissonnés par la vengeance brutale du plus fort; les cachots ouvrant leur gueule immonde pour engloutir ceux que le canon ou le glaive n'avait pu atteindre; les arrêts de proscription poursuivant tout ce qui était sympathique à notre entreprise; partant, tous les dévouements paralysés, toutes les intelligences étouffées, tous les courages brisés, toutes les volontés écrasées; et vous appelez cela une œuvre régénératrice, un salutaire enseignement, une semence jetée sur la terre promise! Moi, j'ai vu une œuvre de mort, un exemple d'impuissance, et les derniers grains d'une semence précieuse, jetés aux vents, sur les rochers, parmi les épines! Et vous me faites un crime d'être abattu et dégoûté le lendemain de cette catastrophe! Vous ne voulez pas que je pleure les victimes, et que je m'asseye consterné au bord de la fosse où je voudrais être étendu et dormir de l'éternel sommeil, à côté du pâle Edméo...

— Tu n'es pas digne de prononcer ce nom! s'écria Trenmor dont le visage fut à l'instant inondé de larmes. Malheureux déclamateur, tu le prononces avec des yeux secs! Tu ne songes qu'à justifier ton doute impie, et tu ne vois dans ce cadavre étendu dans le cercueil qu'un objet d'horreur au souvenir duquel tu voudrais échapper! Ah! tu n'as pas compris cette âme sublime, puisque tu veux la déshériter de son immortel héritage, et tu n'as pas compris non plus son rôle angélique sur la terre, puisque tu doutes des fruits qu'un tel exemple doit produire. O justice de Dieu, n'écoute pas ces blasphèmes! O habitant du ciel, ô mon fils Edméo, tu es heureux, toi, de ne pas les entendre!...

Valmarina se laissa tomber sur la terre, et, ramené

au souvenir d'Edméo de la manière la plus douloureuse, il croisa ses mains avec force sur sa large poitrine pour y refouler ses sanglots. On eût dit qu'il voulait retenir dans son cœur sa foi ébranlée par le blasphème. Il soutenait une agonie terrible comme le Christ à l'heure du calice empoisonné.

Sténio pleurait aussi, car il était bon et sensible; mais il attachait à ses larmes plus de prix qu'elles ne valaient. C'étaient des larmes de poëte qui coulaient aisément et qui lavaient mollement la trace de ses douleurs. Il ne comprenait pas les larmes de cet homme fort et généreux, qui ne pouvaient pas le soulager et qui retombaient sur le cœur comme une pluie de feu. Il ne savait pas que les douleurs combattues et comprimées de la force sont plus vives et plus dévorantes que celles auxquels on donne un libre cours. La destinée de Sténio était de nier ce qu'il ne connaissait pas. Il crut que Trenmor rougissait d'un instant de pitié, et que, dans son héroïsme farouche, il immolait le souvenir d'Edméo dans son cœur comme il avait immolé sa vie dans le combat. Il s'éloigna triste, mécontent, malheureux aussi, car il avait de nobles instincts, et son âme était faite pour de nobles croyances... Il entra vers minuit dans le salon de Pulchérie. Elle était seule devant sa toilette, rêveuse et mélancolique. En voyant Sténio, qu'elle avait cru mort, apparaître derrière elle dans sa glace, elle crut voir un spectre, poussa un cri perçant, et tomba évanouie sur le parquet.

—Digne accueil! dit Sténio; et, se jetant sur un sofa sans songer à la relever, il s'endormit accablé de fatigue, tandis que les femmes de Pulchérie s'empressaient à la secourir.

## LI

*Ne t'effraye pas de te trouver seul;*
*ton isolement te fait grand.*

JEAN REYNAUD.

Tu dis, ma chère enfant, que ta sœur est morte? Quelle sœur? est-ce que tu as une sœur, toi?

— Sténio, répondit Pulchérie, est-il possible que tu accueilles avec tant d'indifférence une telle nouvelle? Je te dis que Lélia n'est plus, et tu feins de ne pas me comprendre!

— Lélia n'est pas morte, dit Sténio en secouant la tête. Est-ce que les morts peuvent mourir?

— Cesse, malheureux, d'augmenter ma douleur par ton air de raillerie, répondit la Zinzolina. Ma sœur n'est plus, je le crois... tout porte à le croire; et quoiqu'elle fût hautaine et froide, comme tu l'es souvent à son exemple, Sténio, c'était un grand cœur et un esprit généreux. Elle avait manqué d'indulgence pour moi, jadis, mais lorsque je la retrouvai, l'an dernier, au bal de Bambucci, elle semblait voir la vie plus sagement, elle s'ennuyait de sa solitude, et ne s'étonnait plus que j'eusse pris une route opposée à la sienne.

—Je vous fais mon compliment à l'une et à l'autre, dit Sténio avec un sérieux ironique. Vos cœurs étaient faits pour s'entendre, et il est fâcheux qu'une si touchante harmonie n'ait pu durer davantage. Or donc, la belle Lélia est morte. Console-toi, ma charmante, il n'en est rien. J'ai vu hier quelqu'un qui est toujours bien informé à son égard, et Lélia a, je crois, plus envie de vivre, à l'heure qu'il est, qu'il ne convient à une personne d'un si grand caractère.

— Que veux-tu dire? s'écria Pulchérie, tu as des nouvelles de Lélia, tu sais où elle est, ce qu'elle est devenue?...

— Oui, j'ai des nouvelles vraiment intéressantes, répondit Sténio avec une nonchalance superbe. D'abord, je ne sais pas où elle est, on n'a pas daigné me le dire, peut-être parce que je n'ai pas songé à le demander... Quant à ce qu'elle est devenue, je crois qu'elle est devenue de plus en plus ennuyée de son rôle majestueux, et qu'elle ne serait pas fâchée si j'étais assez sot pour m'en soucier...

— Tais-toi, Sténio! s'écria Pulchérie, tu es un fat... Elle ne t'a jamais aimé... Et pourtant, ajouta-t-elle, après un instant de silence, je ne répondrais pas que ses dédains ne cachassent une sorte d'amour à sa manière. Rien ne m'ôtera de l'esprit que mon triomphe sur elle, à ton égard, l'ait profondément blessée; car pourquoi serait-elle partie sans me dire adieu? Comment, depuis plus d'un an qu'elle est absente, ne m'aurait-elle pas envoyé un souvenir, elle qui avait semblé heureuse de me retrouver?... Tiens, Sténio, maintenant que tu me rassures et me consoles, en m'apprenant qu'elle vit, je puis te dire ce que j'ai pensé lorsqu'elle a disparu si étrangement de cette ville.

— Étrangement? Pourquoi étrangement? Rien de ce que fait Lélia n'a droit d'étonner; ses actes diffèrent de ceux des autres; mais son âme n'en diffère-t-elle pas aussi? Elle part tout à coup, et sans dire adieu à personne, sans voir sa sœur, sans adresser un mot d'affection à celui qu'elle disait chérir comme son fils : quoi de plus simple? Son généreux cœur ne se soucie de personne; sa grande âme ne connaît ni l'amitié, ni les liens du sang, ni l'indulgence, ni la justice...

— Ah! Sténio, comme vous l'aimez encore cette femme dont vous dites tant de mal!... Comme vous brûlez d'aller la rejoindre!...

Sténio haussa les épaules, et sans daigner repousser le soupçon de Pulchérie :

—Voyons votre idée, ma respectable dame, lui dit-il; vous aviez tout à l'heure une idée...

— Eh bien! dit Pulchérie, j'ai pensé, et d'autres que moi l'ont pensé aussi, que, saisie d'un accès de désespoir, et quittant tout à coup les fêtes de la villa Bambucci, elle avait été...

— Se jeter à la mer, comme une nouvelle Sapho, s'écria Sténio avec un rire méprisant. Eh bien! je le voudrais pour elle; elle aurait été femme un instant dans sa vie.

— Avec quel sang-froid vous accueillez cette idée! dit Pulchérie effrayée. Êtes-vous bien sûr que Lélia est vivante? Celui qui vous l'a dit en était-il bien sûr lui-même? Écoutez, vous ne savez pas les détails de sa fuite. On ne les a pas sus pendant longtemps, parce que, dans la maison de Lélia, tout est muet, grave et méfiant comme elle. Mais enfin, à force de l'attendre, ses serviteurs effrayés ont commencé à la chercher, à la demander, à confier enfin leurs inquiétudes, et à raconter ce qui s'était passé... Écoute, et juge! la troisième nuit des fêtes du prince Bambucci, tu soupas chez moi... tu t'en souviens, et, pendant ce temps, elle parut au bal, plus belle, plus calme, plus parée que jamais, dit-on... Elle comptait te trouver là sans doute, et elle ne t'y trouva pas. Eh bien! cette nuit-là, Lélia ne rentra pas chez elle, et depuis cette nuit-là personne ne l'a revue.

— Quoi! elle partit toute seule, et ainsi parée, à travers les champs? dit Sténio; votre récit n'est pas vraisemblable, ma chère dame. Il a bien dû se trouver dans le bal quelque cavalier assez galant pour la reconduire.

— Non, Sténio, non! personne ne l'a reconduite, et elle n'a pas donné signe de vie depuis cette nuit-là. Ses serviteurs l'attendent, son palais est ouvert à toute heure, et sa camériste veille auprès du foyer. Ses chevaux frappent du pied dans ses écuries, et c'est le seul bruit qui interrompe le morne silence de cette maison consternée. Son majordome touche ses revenus et entasse l'or dans les caisses, sans que personne lui en demande compte ou lui en dicte l'emploi. Les chiens hurlent, dit-on, dans les cours, comme s'ils voyaient errer des spectres. Et quand un étranger se présente à la porte, pour visiter cette riche demeure, les gardiens épouvantés accourent à sa rencontre, et l'interrogent comme un messager de mort.

— Tout cela est fort romantique, dit Sténio; vous possédez vraiment le style moderne, ma chère. Fi! Pulchérie, est-ce que tu deviens bas-bleu? A l'heure qu'il est, Lélia fait fureur dans quelque concert à Londres, ou bien elle joue nonchalamment de l'évantail dans quelque tertullia à Madrid; mais je suis sûr qu'elle ne possède pas mieux que toi la grimace inspirée et le jargon byronien.

— Sais-tu où l'on a retrouvé ce bracelet? dit Pulchérie en montrant à Sténio un cercle d'or ciselé qu'il avait vu longtemps au bras de Lélia.

— Dans l'estomac d'un poisson! dit Sténio en poursuivant sa raillerie.

— *A la Punta-di-Oro*: un chasseur le rapporta le lendemain de la disparition de Lélia, et la caméristе assure le lui avoir attaché elle-même au bras, lorsqu'elle partait pour la dernière fête de la villa Bambucci.

Sténio jeta les yeux sur le bracelet: il s'était brisé dans un mouvement impétueux de Lélia, la nuit qu'elle avait passée à discuter ardemment avec Trenmor sur une des cimes de la montagne. Cette fracture fit quelque impression sur Sténio. Lélia pouvait, dans une de ses courses capricieuses à travers le désert, avoir été assassinée. Ce bijou s'était échappé peut-être de la ceinture d'un bandit. Des conjectures sinistres s'emparèrent de l'esprit de Sténio, et, par une de ces réactions inattendues auxquelles sont sujettes les organisations troublées, il tomba dans une profonde tristesse, et passa machinalement à son bras l'anneau d'or rompu. Puis, il se promena dans les jardins d'un air sombre, et revint au bout d'un quart d'heure réciter à Pulchérie le sonnet suivant qu'il venait de composer:

A UN BRACELET ROMPU.

« Restons unis, ne nous quittons pas, nous deux qui avons partagé le même sort; toi, cercle d'or, qui fus l'emblème de l'éternité; moi, cœur de poëte, qui fus un reflet de l'infini.

« Nous avons subi le même sort, et tous deux nous demeurons brisés. Te voilà devenu l'emblème de la fidélité de la femme; me voici devenu un exemple du bonheur de l'homme.

« Nous n'étions tous deux que des jouets pour celle qui mettait l'anneau d'or à son bras, le cœur du poëte sous ses pieds.

« Ta pureté est ternie, ma jeunesse a fui loin de moi. Restons unis, débris que nous sommes; nous avons été brisés le même jour! »

Zinzolina donna au sonnet des éloges exagérés. Elle savait que c'était le vrai moyen de consoler Sténio, et cette fille légère qui s'attristait toujours la première, et qui toujours aussi se lassait la première de voir régner la tristesse, commençait à trouver que Sténio s'était affligé assez longtemps.

— Sais-tu, lui dit-elle à la fin du souper, la grande nouvelle du pays? La princesse Claudia s'est retirée aux Camaldules.

— Quoi! la petite Bambucci? Est-ce qu'elle va faire sa première communion?

— Oh! reprit Pulchérie, la petite Bambucci a reçu tous ses sacrements: tu le sais mieux que personne, Sténio. N'est-ce pas toi qu'elle a pris pour confesseur à la saison dernière?

— Je sais qu'elle a sali ses petits pieds à traverser

ton jardin et à monter l'escalier de ton casino. Mais elle en aura été quitte pour changer de souliers, car je jure par l'âme de sa mère (je ne voudrais pas jurer par celle de la mienne à cette table) qu'elle n'a pas reçu d'autre souillure ce jour-là. Or, comme je ne l'avais jamais regardée auparavant, comme je ne l'ai jamais revue depuis, si elle a commis quelque faute qui nécessite sa retraite aux Camaldules, je me récuse. Je n'ai pas même dérobé une feuille à l'arbre généalogique des Bambucci.

— Il n'est pas question de faute, dit Pulchérie, il est question de désespoir d'amour, ou d'inclination contrariée, comme tu voudras. Les uns disent qu'elle a tourné subitement à une dévotion exaltée, d'autres qu'elle a pris ce prétexte pour échapper aux poursuites d'un vieux duc qu'on voulait lui faire épouser. Moi seule je sais de qui la jeune princesse eût voulu être aimée... et s'il faut tout te dire, comme elle est entrée aux Camaldules le jour même de ton départ, c'est-à-dire le jour même de son rendez-vous avec toi, je crains bien que son escapade n'ait été découverte, et que les grands parents, par prudence ou par sévérité, ne l'aient mise en sûreté derrière les grilles du cloître.

— S'il en est ainsi, s'écria Sténio en frappant sur la table, je l'enlève! ou plutôt, je ne l'enlève pas, mais je la séduis! Que ce malheur retombe sur la tête des grands parents! J'avais respecté l'innocence de la petite Claudia, je ne saurais respecter l'orgueil de la famille... Oui, je suis capable de l'épouser, afin de les faire rougir de l'alliance d'un poëte... Mais avec quoi la ferais-je vivre? Non, le ciel lui réserve un noble époux! Il est dans ses destins, quoi qu'il arrive, d'être princesse, à la grande édification de la cour et de la ville. Eh bien! puisque cette condition suprême lui est assurée, qu'elle profite donc de sa jeunesse et des avantages attachés à son rang! Cette fleur se conservera-t-elle intacte à l'ombre d'un cloître, pour aller orner l'écusson rouillé d'un vieux chevalier et se flétrir sous ses laides caresses? Ne faudra-t-il pas que, tôt ou tard, quelque page discret ou quelque habile confesseur... Déjà peut-être!... Oh! l'ermite Magnus a choisi sa thébaïde bien près du couvent des Camaldules!... Si je le croyais, à l'instant même... Pardon, Pulchérie, mille idées folles se croisent dans mon cerveau. Peut-être m'as-tu versé trop de malvoisie, ce soir; mais cette nuit ne se passera pas sans que j'aie accompli ou tenté du moins quelque joyeuse aventure. Voyons! tu vas me déguiser en femme, et nous invoquerons le comte Ory, de glorieuse mémoire. Ne sommes-nous pas en carnaval?

— Gardez-vous de songer à une telle folie, dit la Zinzolina effrayée; la moindre imprudence peut vous rendre suspect, et les Bambucci sont tout-puissants sur ce petit coin de terre qu'ils appellent leur *État*. Le prince, bien loin de marcher sur les traces de l'aimable épicurien son père, est un dévot farouche qui fait sa cour au pape au lieu de la faire aux femmes. S'il te croyait assez audacieux pour songer seulement à sa sœur, sois sûr qu'à l'instant même il te ferait arrêter. Tu n'es pas en sûreté ici, Sténio; tu n'es en sûreté nulle part maintenant sous notre beau ciel. Je te l'ai dit, il faut aller vers le nord pour échapper aux soupçons qu'a éveillés ton absence.

— Laisse-moi tranquille, Zinzolina, dit Sténio avec humeur, et garde tes considérations politiques pour un jour où le vin me portera au sommeil. Aujourd'hui il me porte aux grandes entreprises, et je veux être un héros de roman tout comme un autre, une fois en ma vie.

— Sténio! Sténio! dit Pulchérie en s'efforçant de le retenir, penses-tu qu'on ignore longtemps les motifs qui t'ont fait partir subitement, il y a trois mois? Tu vois bien que tu ne peux me les cacher à moi-même; ne sais-je pas que tu as été te joindre à ces insensés qui ont voulu...

— Assez, madame, assez! dit Sténio brusquement, vous m'avez assez fatigué de vos questions.

— Je ne t'en ai fait aucune, Sténio; cette cicatrice encore fraîche à ton front, cette autre à ta main... Ah! malheureux enfant! tu ne cherchais que l'occasion de mourir. Le ciel ne l'a pas voulu, respecte ses arrêts, et ne va pas maintenant de gaieté de cœur...

Sténio ne l'entendait pas, il était déjà sous le péristyle du palais, ne songeant qu'au projet téméraire qui s'était emparé de son imagination.

« Je t'en demande bien pardon, ô morale! s'écria-t-il en s'élançant dans les avenues sombres qui bordent les remparts de la cité; ô vertu! ô piété! ô grands principes exploités par les intrigants au détriment des niais! je vous demande pardon si je vais affronter vos anathèmes. Vous avez fait le vice aimable, vous avez travaillé par vos rigueurs à réveiller nos sens blasés, à aiguillonner, par l'attrait du mystère et du danger, nos passions amorties. O intrigue! ô hypocrisie! ô vénalité! vous voulez trafiquer de la jeunesse et de la beauté, et comme vous régnez sur l'univers, vous êtes sûres d'en venir à vos fins. Vous nous déclarez la guerre et vous nous forcez au crime, nous autres qui avons des droits naturels sur les trésors que vous nous ravissez! Eh bien! qu'il en soit de la morale comme d'une chance de la guerre! A vous seules n'appartiendra pas le pouvoir de flétrir l'innocence et de ravir le bonheur. Nous mettons notre enjeu dans la balance, et la beauté doit choisir entre nous... Et comme la beauté prend le parti de nous accepter les uns et les autres, de connaître avec nous le plaisir, avec vous la richesse... ô société! que le crime retombe sur toi, sur toi seule qui nous places entre le mépris de tes lois, l'oppression de tes priviléges et l'avilissement de tes victimes!

Pulchérie, inquiète, s'était avancée sur le balcon. Elle suivit de l'œil pendant longtemps le feu de son

cigare, qui s'éloignait rapide et décrivant des lignes capricieuses dans les ténèbres. Enfin, la rouge étincelle s'éteignit dans la nuit profonde, le bruit des pas sur le pavé se perdit dans l'éloignement, et Pulchérie resta sous l'impression d'un pressentiment sinistre. Il lui sembla qu'elle ne devait jamais revoir Sténio. Elle regarda longtemps son poignard qu'il avait oublié sur la table, et tout à coup elle le cacha précipitamment. Ce poignard était revêtu d'emblèmes mystérieux, signes de ralliement pour ceux qui le portaient. On venait de sonner à la porte de son boudoir, et Pulchérie avait reconnu à l'ébranlement timide de la cloche, ainsi qu'au frôlement discret d'une robe de moire, la visite clandestine d'un prélat.

## LII

### LE SPECTRE.

Une nuit a suffi à Sténio pour explorer et se rendre familiers les alentours du monastère, le sentier escarpé qui communique de la terrasse au sommet de la montagne, sentier périlleux, qu'un amant passionné ou un froid libertin peut seul franchir sans trembler, et l'autre sentier, non moins dangereux, qui du cimetière s'enfonce dans les sables mobiles du ravin. Déjà Sténio a corrompu une des tourières, et déjà la jeune Claudia sait que, la nuit suivante, Sténio l'attendra sous les cyprès du cimetière.

La petite princesse n'a jamais compris le sens moral et sérieux de ces coutumes dévotes dont elle se montre depuis quelque temps rigide observatrice. Blessée de la froide raison de Sténio, elle s'est jetée d'elle-même au couvent, et se plaît à publier sa résolution d'y prendre le voile. Peut-être, au fond de son âme exaltée, ce désir a-t-il quelque chose de sincère, mais il est bien loin d'y être contemplé par elle-même avec le même courage que la jeune fille en met à le proclamer. Il y a dans ces âmes tendres et faibles deux consciences : l'une qui appelle les résolutions fortes, l'autre qui les repousse, et qui, après les avoir accueillies en tremblant, espère que la destinée viendra en détourner l'accomplissement. Un peu de vanité satisfaite par les regrets et les prières adulatrices de son entourage, beaucoup de dépit contre Sténio, et le désir, après avoir eu à rougir de sa faiblesse, de faire croire à sa force, tels étaient les éléments de sa vocation. Mais cette fierté n'étant pas bien robuste, l'exaltation religieuse était, chez elle comme chez Sténio, une poésie plutôt qu'un sentiment, et son frère, élevé par des jésuites, savait fort bien que le plus sûr moyen de mettre fin à ce caprice, c'était de ne pas le contrarier.

Le billet de Sténio surprit Claudia dans un premier jour d'ennui. Déjà le parti pris par la fille de Bambucci, de se consacrer à Dieu, avait produit tout son effet et jeté tout son éclat. On n'en parlait presque plus dans la ville, et par conséquent à la grille du parloir. Les religieuses semblaient compter sur la réalisation de ce projet. Le confesseur, bien averti par le prince, y poussait sa pénitente avec une ardeur qui commençait à l'épouvanter. L'audace de Sténio excita donc plus de joie que de colère, et l'on refusa le rendez-vous, certaine que Sténio ne s'y rendrait pas moins. Et quand l'heure fut venue, on résolut d'y aller pour l'accabler de mépris et humilier son insolence. Le cœur était palpitant, la joue brûlante, la marche incertaine et pourtant rapide. La nuit était sombre.

Le cimetière des Camaldules était d'une grande beauté. Des cyprès et des ifs monstrueux dont la main de l'homme n'avait jamais tenté de diriger la croissance, couvraient les tombes d'un rideau si sombre, qu'on y distinguait à peine, en plein jour, le marbre des figures couchées sur les cercueils, de la pâleur des vierges agenouillées parmi les sépultures. Un silence terrible planait sur cet asile des morts. Le vent ne pouvait pénétrer l'épaisseur mystérieuse des arbres ; la lune n'y dardait pas un seul rayon; la lumière et la vie semblaient s'être arrêtées aux portes de ce sanctuaire, et, si on essayait de le traverser, c'était pour rentrer dans le cloître ou pour s'arrêter au bord d'un ravin plus silencieux et plus désolé encore.

— A la bonne heure, dit Sténio en s'asseyant sur une tombe et en posant à terre sa lanterne sourde, ce cimetière me convient mieux que ce que j'ai aperçu de l'intérieur lambrissé et parfumé du couvent. J'aime chaque chose en son lieu : le luxe et la mollesse chez les courtisanes, l'austérité, la mortification chez les religieuses.

Et il attendit avec patience l'arrivée de Claudia, tout aussi certain qu'elle l'avait été à son égard, qu'elle serait exacte au rendez-vous.

L'entreprise de Sténio n'était pas sans danger; il le savait fort bien. Brave avec sang-froid, mais sentant que, pour goûter sans mélange le plaisir de cette aventure, il fallait être brave jusqu'à la témérité, il avait souvent vidé durant le souper la coupe d'or où la belle main de Pulchérie faisait petiller pour lui un vin capiteux. Agité d'une demi-ivresse, il avait achevé de s'exalter dans une course rapide et pénible à travers les obstacles et les précipices de la route. Appuyé sur le marbre glacé du tombeau, il sentait la terre se dérober sous ses pieds et ses pensées tourbillonner dans son cerveau comme dans un songe. Tout à coup une forme blanche qu'il avait prise pour une statue et qui était agenouillée de l'autre côté du cénotaphe, se leva lentement; et comme elle semblait s'appuyer sur le marbre pour s'aider, une main, plus froide encore que ce marbre, se posa sur celle de Sténio et

lui arracha un cri involontaire. Alors, l'ombre se dressa tout entière devant lui.

— Claudia! s'écria-t-il imprudemment. Mais aussitôt cette ombre lui paraissant plus grande que Claudia, il se hâta de diriger sur elle la clarté de sa lanterne; et au lieu de celle qu'il attendait, il vit Lélia pâle comme la mort et tout enveloppée de voiles blancs comme d'un linceul. Sa raison s'égara.

— Un spectre! un spectre!... murmura-t-il d'une voix étouffée; et, laissant tomber son flambeau, il s'enfuit au hasard dans les ténèbres.

A l'heure où l'horizon blanchit, il revint un peu à lui-même et regarda avec un effroi mêlé de honte en quel lieu il se trouvait. Il reconnut le petit lac à l'autre rive duquel la cellule de l'anachorète Magnus s'ouvrait sur les flancs abruptes du rocher. Les vêtements de Sténio étaient souillés par le sable et l'humidité, ses mains ensanglantées par les ronces et les agaves. Son épée brisée était dans sa main, et ses cheveux se hérissaient encore sur son front; car il restait sous l'impression d'une vision terrible. A cette fièvre délirante, Sténio sentit succéder un accablement profond. Le souvenir confus d'une fuite pleine d'épouvante et d'une lutte désespérée avec des êtres inconnus, insaisissables, flottait dans sa pensée, tantôt comme un rêve, tantôt comme un fait si récemment accompli, que sa terreur et son angoisse n'étaient pas encore dissipées. Les premières lueurs de l'aube montaient lentement et semblaient ramper sur les escarpements du ravin; elles jouaient avec la brume qui s'exhalait du marécage en flocons blancs et diaphanes. On eût dit une troupe de cygnes géants qui s'élevait avec majesté au-dessus des eaux. Ce beau spectacle ne produisit qu'une impression pénible sur les sens bouleversés de Sténio; l'incertitude de la lumière matinale prêtait aux objets des formes vagues et trompeuses. Le vent, qui dispersait et chassait les vapeurs, donnait l'apparence du mouvement aux objets inanimés. Longtemps Sténio resta l'œil hagard et fixe sur un bloc de rochers qu'il avait pris toute la nuit pour un monstre fantastique vomi à ses pieds par les ondes. Il n'osait détourner la tête, de peur de retrouver au-dessus de lui le squelette gigantesque, qui, toute la nuit, avait étendu ses bras décharnés pour le saisir. Quand il l'osa, il vit un sapin desséché et déraciné à moitié, qui pendait sur le lac et aux branches mortes duquel la brise balançait une flottante chevelure de pampre.

Quand le jour fut tout à fait venu, Sténio, humilié de son égarement, s'avoua qu'il ne pouvait plus supporter l'excitation du vin, et se promit de ne plus s'exposer à perdre la raison. Tant que l'homme, pensa-t-il, conserve assez de sens pour se faire sauter la tête, ou pour avaler une forte dose d'opium, il n'a rien à craindre de la souffrance ou de l'épuisement; mais il peut perdre, dans la folie, l'instinct du suicide, et faire longtemps horreur et pitié aux autres hommes. Si je croyais qu'un tel sort pût m'être réservé, je me plongerais à l'instant même ce reste d'épée dans la poitrine...

Il se calma par l'idée qu'on ne pouvait survivre au retour d'un accès semblable à celui qu'il venait de subir. Il ne se souvenait pas d'avoir éprouvé de telles angoisses. Il avait vu naguère ses amis et ses compagnons expirer sur un champ de carnage. Il était tombé sous leurs cadavres palpitants, et le sang d'Edméo avait coulé sur lui. Rien dans la réalité n'avait été aussi affreux que ce cauchemar durant lequel il venait de perdre le sentiment de sa puissance et la conscience de sa volonté.

Il chercha les fragments de son épée et les ensevelit dans les flots du lac; puis, réparant son désordre, il se traîna à l'ermitage. Les hôtes étaient absents. Sténio se jeta sur la natte du cénobite et s'endormit, vaincu par la fatigue.

Quand il s'éveilla, l'ermite était près de lui. La vue de cet homme infortuné qui avait aimé Lélia, et dont l'amour avait toujours été repoussé par elle avec aversion, excitait chez Sténio je ne sais quelle satisfaction maligne et cruelle, qu'il ne pouvait se défendre de manifester.—Mon père, dit-il, j'en demande pardon à votre sainte retraite; mais, tout en dormant sur cette couche virginale, j'ai rêvé d'une femme... et précisément d'une femme qui ne nous a été indifférente ni à l'un, ni à l'autre...

L'angoisse se peignit sur les traits de Magnus. — Mon fils, dit-il avec une grande douceur, ne réveillons pas des souvenirs que la mort a rendus plus graves encore qu'ils n'étaient.

— La mort! Quelle mort? s'écria Sténio, dont la pensée se reporta aussitôt sur la vision qu'il avait eue la veille dans le cimetière des Camaldules.

— Lelia est morte, vous le savez bien, dit l'ermite d'un air d'égarement qui démentait son calme affecté.

— Oh oui! *Lélia est morte!* reprit Sténio, qui brûlait d'apprendre la vérité, mais qui ne voulait interroger le prêtre que par des sarcasmes; *bien morte! tout à fait morte!* C'est un vieux refrain, à nous deux bien connu; mais, si elle n'est pas mieux morte cette fois que l'autre, nous courons risque, vous, mon père de dire encore bien des *oremus* à cause d'elle, moi peut-être, de lui adresser encore quelque madrigal.

— *Lélia est morte*, dit Trenmor d'un ton ferme et incisif qui fit pâlir Sténio.

Debout au seuil de la grotte, il avait entendu les âcres plaisanteries du jeune homme; il ne put les supporter, et prit la première occasion venue de les faire cesser.

— Elle est morte, continua-t-il, et peut-être aucun de nous ici n'est parfaitement pur de ce meurtre devant Dieu, car aucun de nous n'a connu ni compris Lélia...

Il parlait ainsi dans un sens symbolique : Sténio le prit à la lettre. Il baissa la tête pour cacher son trouble, et, changeant brusquement de conversation, il ne tarda pas à prendre congé de ses hôtes. Il se hâta de retourner en plein jour à la ville, craignant l'approche de la nuit, et sentant qu'il ne pouvait pas gouverner son imagination mortellement frappée. Il fit allumer cent bougies, et envoya chercher tous ses anciens compagnons de débauche, afin de passer la nuit dans l'étourdissement de la joie. Ce remède ne lui réussit pas. Cent fois il crut voir apparaître le spectre au fond des glaces qui resplendissaient aux panneaux de la salle. La voix de Pulchérie le faisait tressaillir, et, quoiqu'il ne portât pas une seule fois le vin à ses lèvres, ses amis le crurent ivre, car ses yeux étaient effarés et ses paroles incohérentes. Depuis ce moment, la raison de Sténio ne fut jamais bien saine, et ses manières devinrent si étranges, ses habitudes si fantasques, que la solitude se fit autour de lui.

## LIII

### SUPER FLUMINA BABYLONIS.

« Prends ta couronne d'épines, ô martyre! et revêts ta robe de lin, ô prêtresse! car tu vas mourir au monde et descendre dans le cercueil. Prends ta couronne d'étoiles, ô bienheureuse! et revêts ta robe de noces, ô fiancée! car tu vas vivre pour le ciel et devenir l'épouse du Christ. »

Ainsi chantent en chœur les saintes filles du monastère, lorsqu'une sœur nouvelle leur est adjointe par les liens d'un hymen mystique avec le fils de Dieu.

L'église est parée comme aux plus beaux jours de fête. Les cours sont jonchées de roses effeuillées, les chandeliers d'or étincellent au tabernacle, la myrrhe et le benjoin petillent et montent en fumée sous la blanche main des jeunes diacres. Les tapis d'Orient se déroulent en lames métalliques et en moelleuses arabesques sur les marbres du parvis. Les colonnes disparaissent sous les draperies de soie que la chaude haleine de midi soulève lentement, et de temps à autre, parmi les guirlandes de fleurs, les franges d'argent et les lampes ciselées, on aperçoit la face ailée d'un jeune séraphin de mosaïque, qui se détache sur un fond d'or étincelant, et semble se disposer à prendre sa volée sous les voûtes arrondies de la nef.

C'est ainsi qu'on pare et qu'on parfume l'église de l'abbaye, lorsqu'une novice est admise à prendre le voile et l'anneau sacré. En approchant du couvent des Camaldules, Trenmor vit la route et les abords encombrés d'équipages, de chevaux et de valets. Le baptistère, grande tour isolée qui s'élevait au centre de l'édifice, remplissait l'air du bruit de ses grosses cloches, dont la voix austère ne retentit qu'aux solennités de la vie monacale. Les portes des cours et celles de l'église étaient ouvertes à deux battants, et la foule se pressait dans le parvis. Les femmes riches ou nobles de la contrée, toutes parées et bruyantes, et les silencieux enfants d'Albion, toujours et partout assidus à ce qui est spectacle, occupaient les tribunes et les places réservées. Trenmor pensa bien que ce n'était pas le moment de demander à voir Lélia. Il y avait trop d'agitation et de trouble dans le couvent, pour qu'il fût possible de pénétrer jusqu'à elle. D'ailleurs, toutes les portes des cloîtres intérieurs étaient sourdes; les chaînes des sonnettes avaient été supprimées; des rideaux de tapisserie couvraient toutes les fenêtres. Le silence et le mystère qui régnaient sur cette partie de l'édifice contrastaient avec le bruit et le mouvement de la partie extérieure abandonnée au public.

Le proscrit, forcé de se dérober aux regards, profita de la préoccupation de la foule pour se glisser inaperçu dans un enfoncement pratiqué entre deux colonnes. Il était près de la grille qui séparait la nef en deux, et sur laquelle une magnifique tenture de Smyrne abaissait un voile impénétrable.

Forcé d'attendre le commencement de la cérémonie, il fut forcé aussi d'entendre les propos qui se croisaient autour de lui.

— Ne sait-on point le nom de la professe? dit une femme.

— Non, répondit une autre. Jamais on ne le sait avant que les vœux soient prononcés. Autant les camaldules sont libres à partir de ce moment, autant leur règle est austère et effrayante durant le noviciat. La présence du public à leurs ordinations ne soulève pas le plus léger coin du mystère qui les enveloppe. Vous allez voir une novice qui changera de costume sous vos yeux, et vous n'apercevrez pas ses traits. Vous entendrez prononcer des vœux, et vous ne saurez pas qui les ratifie. Vous verrez signer un engagement, et vous ne connaîtrez pas le nom de la personne qui le trace. Vous assisterez à un acte public, et cependant nul dans cette foule ne pourra rendre compte de ce qui s'est passé, ni protester en faveur de la victime si jamais elle invoque son témoignage. Il y a ici, au milieu de cette vie si belle et si suave en apparence, quelque chose de terrible et d'implacable. L'inquisition a toujours un pied dans ces sanctuaires superbes de l'orgueil et de la douleur.

— Mais enfin, objecta une autre personne, on sait toujours à peu près d'avance dans le public quelle est la novice qui va prononcer ses vœux? Du moins on le découvre pour peu qu'on s'y intéresse.

— Ne le croyez pas, lui répondit-on; le chapitre met en œuvre toute la diplomatie ecclésiastique pour

faire prendre le change aux personnes intéressées à empêcher la consécration. Le secret est facile à garder derrière ces grilles impénétrables. Il y a certain amant ou certain frère qui a usé ses genoux à invoquer les gardiennes de ces murs, et qui a perdu ses nuits à errer à l'entour un an encore après que l'objet de sa sollicitude avait pris le voile, ou avait été transféré secrètement dans un autre monastère. Cette fois, il paraît qu'on a redoublé de précautions pour empêcher le nom de la professe d'arriver à l'oreille du public. Les uns disent qu'elle a fait un noviciat de cinq ans, et d'autres pensent (à cause de ce bruit précisément) qu'elle n'a porté le voile de lin que pendant quelques mois. La seule chose certaine, c'est que le clergé s'intéresse beaucoup à elle, que le chapitre de l'abbaye compte sur des dons magnifiques, et qu'il y aurait beaucoup d'obstacles à sa profession religieuse, si on ne les avait habilement écartés.

— Il court à cet égard des bruits extraordinaires, dit la première interlocutrice; tantôt on dit que c'est une princesse de sang royal, tantôt on dit que ce n'est qu'une courtisane convertie. Il y en a qui pensent que c'est la fameuse Zinzolina qui fit tant de bruit l'an passé à la fête de Bambucci. Mais la version qui mérite le plus de foi, c'est que la professe d'aujourd'hui n'est autre que la princesse Claudia Bambucci elle-même.

— On assure, reprit une autre en baissant la voix, que c'est un acte de désespoir. Elle était éprise du beau prince grec Paolaggi, qui a dédaigné son amour pour suivre la riche Lélia au Mexique.

— Je sais de bonne part, dit un nouvel interlocuteur, que la belle Lélia est dans les cachots de l'inquisition. Elle était affiliée aux carbonari.

— Eh non, dit un autre, elle a eté assassinée à la Punta-Di-Oro.

Les premières fanfares de l'orgue interrompirent cette conversation. Aux accords d'un majestueux *introït*, le vaste rideau du chœur se sépara lentement et découvrit les profondeurs mystérieuses du chapitre.

La communauté des Camaldules arriva par le fond de l'église et défila lentement sur deux lignes, se divisant vers le milieu du chœur et allant par ordre prendre place à la double rangée de stalles du chapitre. Les religieuses proprement dites parurent les premières. Leur costume était simple et superbe; sur leur robe, d'une blancheur éclatante, tombait du sein jusqu'aux pieds le scapulaire d'étoffe écarlate, emblème du sang du Christ; le voile blanc enveloppait la tête; le voile de cérémonie, également blanc et fin, couvrait tout le corps d'un manteau diaphane et traînait majestueusement jusqu'à terre.

Après celles-ci, marchaient les novices, troupeau svelte et blanc, sans pourpre et sans manteau. Leurs vêtements moins traînants laissaient voir le bout de leurs pieds nus chaussés de sandales, et l'on assurait que la beauté des pieds n'était pas dédaignée parmi elles; c'était le seul endroit par où elles pussent briller, le visage même étant couvert d'un voile impénétrable.

Quand elles furent toutes agenouillées, l'abbesse entra avec la dépositaire à sa droite et la doyenne à sa gauche. Tout le chapitre se leva et la salua profondément, tandis qu'elle prenait place dans la grande stalle du milieu. L'abbesse était courbée par l'âge. Pour marque de distinction, elle avait une croix d'or sur la poitrine, et sa main soutenait une crosse d'argent légère et bien travaillée.

Alors on entonna l'hymne *veni, Creator*, et la professe entra par la porte du fond. Cette porte était double. Le battant qui s'était ouvert pour la communauté, s'était refermé; celui qui s'ouvrit pour la professe était précédé d'une galerie étroite et profonde qu'éclairait faiblement une rangée de lampes d'un aspect vraiment sépulcral. Elle avança comme une ombre, escortée de deux jeunes filles adolescentes couronnées de roses blanches, qui portaient chacune un cierge, et de deux beaux enfants en costume d'ange du moyen âge, corset d'or, ailes effilées, tuniques d'argent, chevelure blonde et bouclée. Ces enfants portaient des corbeilles pleines de feuilles de roses; la professe, un lis de filagramme d'argent. C'était une femme très-grande, et, quoiqu'elle fût entièrement voilée, on jugeait à sa démarche qu'elle devait être belle. Elle s'avança avec assurance et s'agenouilla au milieu du chœur sur un riche coussin. Ses quatre acolytes s'agenouillèrent dans un ordre quadrangulaire autour d'elle, et la cérémonie commença. — Trenmor entendit murmurer autour de lui que c'était à coup sûr Pulchérie, dite la Zinzolina.

A l'autre extrémité de l'église, un autre spectacle commença. Le clergé vint au maître-autel étaler l'apparat de son cortége.

Des prélats s'assirent sur de riches fauteuils de velours, quelques capucins s'agenouillèrent humblement sur le pavé, de simples prêtres se tinrent debout derrière les éminences, et le clergé officiant se montra le dernier en grand costume. Un cardinal, renommé pour son esprit, célébra la messe. Un patriarche, réputé saint, prononça l'exhortation. Trenmor fut frappé du passage suivant :

« Il est des temps où l'Église semble se dépeupler, parce que le siècle est peu croyant, parce que les événements politiques entraînent la génération dans une voie de tumulte et d'ivresse. Mais, dans ces temps-là même, l'Église remporte d'éclatantes victoires. Les esprits vraiment forts, les intelligences vraiment grandes, les cœurs vraiment tendres, viennent chercher dans son sein et sous son ombre l'amour, la paix et la liberté que le monde leur a déniés. Il semble alors que l'ère des grands dévouements et des grands actes de foi soit prête à renaître.

L'Église tressaille de joie; elle se rappelle saint Augustin, qui, à lui seul, résuma et personnifia tout un siècle. Elle sait que le génie de l'homme viendra toujours s'humilier devant elle, parce qu'elle seule lui donnera sa véritable direction et son véritable aliment. »

Ces paroles, qui furent vivement approuvées par l'auditoire, firent froncer le sourcil de Trenmor. Il reporta ses regards sur la professe. Il eût voulu avoir l'œil du magnétisme pour percer le voile mystérieux. Aucune émotion ne soulevait le moindre pli de ce triple rempart de lin. On eût dit la statue d'Isis, toute d'albâtre ou d'ivoire.

Au moment solennel, où, traversant la foule pressée sur son passage, la professe, sortant du chapitre, entra dans l'église, un murmure inexprimable d'émotion et de curiosité se leva de toutes parts. Un mouvement d'oscillation tumultueuse fut imprimé à la multitude, et toutes ces têtes, que Trenmor dominait de sa place, ondulèrent comme des flots. Des archers aux ordres du prélat qui présidait à la cérémonie, rangés sur deux files, protégeaient la marche lente de la professe. Elle s'avançait, accompagnée d'un vieux prêtre chargé du rôle de tuteur, et d'une matrone laïque, symbole de mère, conduisant sa fille au céleste hyménée.

Elle monta majestueusement les degrés de l'autel. Le patriarche, revêtu de ses habits pontificaux, l'attendait, assis sur une sorte de trône adossé au maître-autel. Les parents putatifs restèrent debout dans une attitude craintive, et la professe, ensevelie sous ses voiles blancs, s'agenouilla devant le prince de l'Eglise.

— Vous qui vous présentez devant le ministre du Très-Haut, quel est votre nom? dit le pontife d'une voix grave et sonore, comme pour inviter la professe à répondre du même ton, et à proclamer son nom devant l'auditoire palpitant.

La professe se leva, et, détachant l'agrafe d'or qui retenait son voile sur son front, tous les voiles tombèrent à ses pieds, et sous l'éclatant costume d'une princesse de la terre parée pour un jour de noces, sous les flots noirs d'une magnifique chevelure tressée de perles et nouée de diamants, sous les plis nombreux d'une gaze d'argent semée de blancs camélias, on vit rayonner le front et se dresser la taille superbe de la femme la plus belle et la plus riche de la contrée. Ceux qui, placés derrière elle, ne la reconnaissaient encore qu'à ses larges épaules de neige et à son port impérial, doutaient et se regardaient avec surprise; et, dans cette avide attente, un tel silence planait sur l'assemblée, qu'on eût entendu l'imperceptible travail de la flamme consumant la cire odorante des flambeaux.

— Je suis Lélia d'Almovar, dit la professe d'une voix forte et vibrante, qui semblait vouloir tirer de leur sommeil éternel les morts ensevelis dans l'église.

— Êtes-vous fille, femme ou veuve? demanda le pontife.

— Je ne suis ni fille, ni femme selon les expressions adoptées et les lois instituées par les hommes, répondit-elle d'une voix encore plus ferme. Devant Dieu, je suis veuve.

A cet aveu sincère et hardi, les prêtres se troublèrent, et dans le fond du chœur on eût pu voir les nonnes éperdues se voiler la face ou s'interroger l'une l'autre, espérant avoir mal entendu.

Mais le pontife, plus calme et plus prudent que son timide troupeau, conserva un visage impassible, comme s'il se fût attendu à cette réponse audacieuse.

La foule resta muette. Un sourire ironique avait circulé à l'interrogation consacrée, car on savait que Lélia n'avait jamais été mariée, et qu'Ermolao avait vécu trois ans avec elle. Si la réponse de Lélia offensa quelques esprits austères, du moins elle ne fit rire personne.

— Que demandez-vous, ma fille? reprit le cardinal, et pourquoi vous présentez-vous devant le ministre du Seigneur?

— Je suis la fiancée de Jésus-Christ, répondit-elle d'une voix douce et calme, et je demande que mon hymen avec le Seigneur de mon âme soit indissolublement consacré aujourd'hui.

— Croyez-vous en un seul Dieu en trois personnes, en son fils Jésus-Christ, Dieu fait homme et mort sur la croix pour...

— Je jure, répondit Lélia en l'interrompant, d'observer tous les préceptes de la foi chrétienne, catholique et romaine.

Cette réponse, qui n'était pas conforme au rituel, ne fut remarquée que d'un petit nombre d'auditeurs; et durant tout le reste de l'interrogatoire, la professe prononça plusieurs formules qui semblaient renfermer de mystérieuses restrictions, et qui firent tressaillir de surprise, d'épouvante ou d'inquiétude une partie du clergé présent à la cérémonie.

Mais le cardinal restait calme, et son regard impérieux semblait prescrire à ses inférieurs d'accepter les promesses de Lélia, quelles qu'elles fussent.

Après l'interrogatoire, le pontife, se retournant vers l'autel, adressa au ciel une fervente prière pour la fiancée du Christ. Puis, il prit l'ostensoir étincelant qui renferme l'hostie consacrée, et reconduisit la professe jusqu'à la grille du chapitre. Là, on avait dressé un élégant autel portatif en forme de prie-Dieu, sur lequel on plaça l'ostensoir. La professe s'agenouilla devant cet autel, la face découverte et tournée pour la dernière fois vers cette foule avide de la contempler encore.

En ce moment, un jeune homme qui, debout dans le coin d'une tribune, le dos appuyé à la colonne et les bras croisés sur la poitrine, ne semblait prendre aucune part à ce qui se passait, se pencha brusque-

ment sur la balustrade, et, comme s'il sortait d'un lourd sommeil, il promena des regards hébétés sur la foule. Au premier moment, Trenmor seul le remarqua et le reconnut, mais bientôt tous les regards se portèrent sur lui; car, lorsque ses yeux eurent rencontré, comme par hasard, les traits de la professe, il montra une agitation singulière, et parut faire des efforts inouïs pour se tenir éveillé.

— Regardez donc le poëte Sténio, dit un critique qui le haïssait. Il est ivre, toujours ivre!

— Dites qu'il est fou, reprit un autre.

— Il est malheureux, dit une femme; ne savez-vous pas qu'il a aimé Lélia?

La professe disparut un instant, et revint bientôt dépouillée de tous ses ornements, vêtue d'une tunique de laine blanche, ceinte d'une corde. Ses beaux cheveux déroulés étaient répandus en flots noirs sur sa robe de pénitente. Elle s'agenouilla devant l'abbesse, et, en un clin d'œil, cette magnifique chevelure, orgueil de la femme, tomba sous les ciseaux et joncha le pavé. La professe était impassible; il y avait un sourire de satisfaction sur les traits flétris des vieilles nonnes, comme si la perte des dons de la beauté eût été une consolation et un triomphe pour elles.

Le bandeau fut attaché; le front altier de Lélia fut à jamais enseveli. *Reçois ceci comme un joug*, chanta l'abbesse d'une voix sèche et cassée, et *ceci comme un suaire*, ajouta-t-elle en l'enveloppant du voile.

La camaldule disparut alors sous un drap mortuaire. Couchée sur le pavé entre deux rangées de cierges, elle reçut l'aspersion d'hysope, et entendit chanter sur sa tête le *de Profundis*.

Trenmor regarda Sténio. Sténio regardait ce linceul noir étendu sur un être plein de force et de vie, d'intelligence et de beauté. Il ne comprenait pas ce qu'il voyait et ne donnait plus aucun signe d'émotion.

Mais quand la camaldule se releva, et sortant des livrées de la mort, vint, le regard serein et le sourire sur les lèvres, recevoir de l'abbesse la couronne de roses blanches, l'anneau d'argent et le baiser de paix, tandis que le chœur entonnait l'hymne *Veni sponsa Christi*, Sténio, saisi d'une terreur incompréhensible, s'écria à plusieurs reprises d'une voix étouffée : *Le spectre! le spectre!...* et il tomba sans connaissance.

Pour la première fois, la professe fut troublée; elle avait reconnu cette voix altérée, et ce cri retentit dans son cœur comme un dernier effort, comme un dernier adieu de la vie. On emporta Sténio qui semblait en proie à un accès d'épilepsie. Les spectateurs avides, voyant chanceler Lélia, se pressèrent tumultueusement vers la grille, espérant assister à quelque scandale. L'abbesse, effrayée, donna aussitôt l'ordre de tirer le rideau; mais la nouvelle camaldule, d'un ton de commandement qui pétrifia et domina toute la communauté, démentit cet ordre et fit continuer la cérémonie. — Madame, dit-elle tout bas à la supérieure qui voulait insister, je ne suis point une enfant; je vous prie de croire que je sais garder ma dignité moi-même. Vous avez voulu me donner en spectacle. Laissez-moi achever mon rôle.

Elle s'avança au milieu du chœur où elle devait chanter une prière adoptée par le rituel. Quatre jeunes filles se préparèrent à l'accompagner avec des harpes. Mais, au moment d'entonner cet hymne, soit que sa mémoire vînt à la trahir, soit qu'elle cédât à l'inspiration, Lélia ôta l'instrument des mains d'une des joueuses de harpe, et, s'accompagnant elle-même, improvisa un chant sublime sur ces paroles du cantique de la Captivité :

« Nous nous sommes assises auprès des fleuves de Babylone, et nous y avons pleuré, nous souvenant de Sion.

« Et nous avons suspendu nos harpes aux saules du rivage.

« Quand ceux qui nous avaient emmenées en captivité nous ont demandé des paroles de cantique, et de les réjouir du son de nos harpes, en nous disant : « Chantez-nous quelque chose des cantiques de Sion, » nous leur avons répondu :

« Comment chanterions-nous le cantique de l'Éternel sur une terre étrangère?

« Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même!

« Que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens de toi à jamais, et si je ne fais de Jérusalem l'unique sujet de ma réjouissance.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« O Éternel! tes filles se souviendront de leurs autels et de leurs bocages auprès des arbres verts sur les hautes collines!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Babylone, qui vas être détruite, puisses-tu ne pas souffrir le mal que tu nous as fait!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« C'est pourquoi, vous, femmes, écoutez la parole de l'Éternel, et que votre cœur reçoive la parole de sa bouche. Enseignez vos filles à se lamenter, et que chacune apprenne à sa compagne à faire des complaintes... Car la mort est montée par nos fenêtres, elle s'est logée dans nos demeures... Qu'elles se hâtent, qu'elles prononcent à haute voix une lamentation sur nous, et que nos yeux se fondent en pleurs, et que nos paupières fassent ruisseler des larmes! »

Ce fut la dernière fois que Lélia fit entendre aux hommes cette voix magnifique à laquelle son génie donnait une puissance invincible. A demi agenouillée devant sa harpe, les yeux humides, l'air inspiré, plus belle que jamais sous le voile blanc et la couronne d'hyménée, elle fit une impression profonde sur tous ceux qui la virent. Chacun songea à sainte Cécile et à

Corinne. Mais, parmi tous ceux-là, il n'y eut que Trenmor qui, du premier coup, comprit le sens douloureux et profond des versets sacrés que Lélia avait choisis et arrangés au gré de son inspiration, pour prendre congé de la société humaine, et lui signifier la cause de son divorce avec elle.

# SIXIÈME PARTIE.

## LIV

### LE CARDINAL.

— Eh bien! madame, vos désirs seront réalisés plus tôt que nous ne l'aurions imaginé. La douloureuse maladie qui va vous enlever votre vénérable abbesse apportera ici de grands changements. Au milieu de toutes les mutations d'emplois et de dignités qui vont avoir lieu, il est difficile que vous ne rencontriez pas l'occupation que vous désirez, et qui convient à votre belle intelligence.

— Monseigneur, répondit Lélia, je ne réclame que les moyens de me rendre utile; mais ces moyens ne sont pas aussi simples que nous le pensions. Toute bonne intention rencontre certainement ici de nobles sympathies, mais elle y rencontre aussi des méfiances obstinées et une opposition funeste. Quiconque n'est pas la première n'est rien; et ce que j'ai à vous demander, monseigneur, j'y ai bien réfléchi, c'est de n'être rien, ou d'être la première.

— Vous parlez comme une reine, ma sœur, dit le cardinal en souriant; je voudrais pouvoir vous placer sur un trône; mais dans notre système électif je ne puis que vous faire franchir le plus rapidement possible les divers degrés de la hiérarchie.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, monseigneur. Je ne consentirai jamais à entrer en lutte avec de petits intérêts ou de petites passions. Vous m'accorderez bien que je ne suis nullement propre à un tel rôle.

— Je le comprends, madame. Pour mon compte, je sais ce que j'ai eu à souffrir dans une carrière beaucoup plus large, et je conçois que vous reculiez devant des tracasseries d'intérieur. Mais êtes-vous bien dans la voie du devoir, chère sœur Annunziata, quand vous refusez le service de votre intelligence à la communauté dont vous faites partie? Vous ne le refusez pas absolument, j'entends bien; mais vous servirez les intérêts de l'Église à condition que l'Église vous donnera la place la plus éminente dont elle puisse disposer en faveur d'une femme. Abbesse des camaldules! mais, quelle que soit votre fierté, quelle qu'ait été votre position dans le monde, songez, madame, que ce que vous demandez est quelque chose.

— C'est quelque chose si je suis capable de quelque bien; sinon, ce n'est rien du tout, monseigneur. Est-ce donc la pourpre de votre vêtement qui vous élève au-dessus du commun des prêtres? Que voulez-vous que je fasse d'une croix d'or ou d'une crosse d'argent, si aucun moyen d'élever mon âme n'est attaché à ces frivoles joyaux? N'en ai-je pas possédé de plus riches, et, comme la plupart des femmes, ne pouvais-je pas me contenter de cette vanité?

— Il est vrai, madame : aussi vous serez abbesse.

— Dites-moi que je le suis, monseigneur; autrement, je vous répondrai je ne le serai jamais.

— Sœur Annunziata, vous êtes étrangement impérieuse!...

— Oui, monseigneur, parce que j'ai pour le côté puéril et mesquin de ces choses tout le mépris que vous en avez eu vous-même. Je ne crains pas d'exiger ce qui peut m'être refusé, car aucun regret, aucune déception ne seront attachés pour moi à ce refus. Je ne suis pas venue ici pour ouvrir une carrière quelconque à mon ambition. J'y suis venue pour fuir le monde et vivre dans le recueillement. Je ne suis propre à aucun détail de ménage, à aucune occupation subalterne; je n'en veux pas, parce que je m'y conduirais mal, soit que j'y portasse un amour de l'ordre qui me rendrait toute contradiction insupportable, soit que je fusse capable de m'y endormir dans une nonchalance qui rétrécirait mes idées et abaisserait mon caractère. Vous ne voulez ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas?

— Non, certes! répondit le prélat avec émotion. Cette grande intelligence et ce grand caractère me sont sacrés. Peut-être suis-je le seul à les comprendre.

J'ai, du moins, la vanité de les avoir devinés le premier, et je surveille ces dons du ciel avec la jalousie d'un père ou d'un frère. Ce sont des trésors dont le Seigneur m'a rendu, pour ainsi dire, dépositaire, et dont il me demandera compte un jour. Je veillerai donc à ce qu'ils soient dépensés pour sa gloire. O Lélia! vous pouvez beaucoup, je le sais; aussi je ferai beaucoup pour vous, n'en doutez pas!

— Eh bien! quoi? dit Lélia.

— Vous serez aujourd'hui la seconde ici, et demain vous serez la première.

— C'est-à-dire que je serai le ministre d'une volonté étrangère, jusqu'à ce que la mort ait éteint cette volonté? Non, monseigneur.

— Eh quoi! vous serez la dispensatrice des aumônes, la mère des pauvres, le refuge des affligés; vous pourrez répandre l'or à pleines mains sur les objets de votre sollicitude!...

— N'étais-je pas libre de le faire avant d'apporter ici mes richesses? N'ai-je pas fait tout le bien qu'on peut faire avec de l'argent? N'est-ce pas un plaisir sur lequel je suis blasée? D'ailleurs, quand même ce mode d'action charitable me conviendrait, l'emploi des richesses de ce couvent peut-il être jamais soumis à la décision de celle qui porte le titre de trésorière?

— L'abbesse elle-même ne peut disposer de rien sans l'aveu d'un conseil supérieur.

— Ce n'est donc pas là ce que je veux, monseigneur, vous le savez bien. Je ne veux pas seulement donner du pain aux pauvres, je veux donner de l'instruction aux riches; je veux que leurs enfants reçoivent le pain de vie, c'est-à-dire, des idées et des principes comme on ne s'est jamais avisé de les leur donner. Vous avez ouvert à leurs fils des écoles libérales, vous avez encouragé le développement de leur intelligence et poursuivi avec ardeur la moralisation de leurs travaux. Vous savez que je pourrais et que je saurais en faire autant pour leurs filles. Vous m'en avez donné l'idée; vous avez exigé de moi la promesse de m'y employer avec courage, dévouement et persévérance. Mais vous savez mes conditions : point d'emploi intermédiaire, point de postulat entre le doux repos du rang le plus obscur et les soucis honorables du rang le plus élevé.

— Eh bien! madame, vous serez abbesse, mais songez que nous jouons gros jeu; songez qu'à nous deux, ma sœur, nous faisons secrètement un schisme dans l'Église. L'Église, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, ne comprend pas très-bien sa mission. Les clefs de saint Pierre ne sont pas toujours dans les mains les plus habiles. Je ne sais si elles ouvrent les portes du ciel, mais je crois qu'elles ferment les portes de l'Église, et qu'elles repoussent du catholicisme toute grandeur, toute lumière, toute distinction intellectuelle. Préoccupé du soin frivole et dangereux de garder dans leur intégrité la lettre des derniers conciles, on a oublié l'esprit du christianisme, qui était d'enseigner l'idéal aux hommes et d'ouvrir le temple à deux battants à toutes les âmes, en ayant soin de placer l'élite dans le chœur. On a, tout au contraire, agi de telle sorte que la plèbe grossière est assise au pied de l'autel, et que le patriciat intellectuel est debout à la porte, si bien à la porte, qu'il se retire et ne veut plus rentrer. Nous deux, ma sœur, qui voulons replacer chacun à son rang, et subordonner l'ignorance aux conseils de la raison, la superstition aux enseignements de la vraie piété, pensez-vous que nous l'emporterons sur un corps aussi étroitement uni que cette coterie de malheur qu'il leur plaît d'appeler une Église?

— Je l'ignore absolument, monseigneur; si je l'ai cru un instant, c'est que vous avez travaillé à me le faire croire.

— Eh quoi! vous ne me rassurez pas autrement, madame? Je suis effrayé. Quelquefois mon âme succombe sous le poids des ennuis et de la crainte. Peut-être après une vie de travaux assidus et de fatigues desséchantes, me chasseront-ils comme un serviteur inutile, ou me tiendront-ils à l'écart comme un allié dangereux! Ne trouverai-je, dans votre âme comme dans la mienne, à ces heures de triste pressentiment, que doute et langueur? Une grande et sainte amitié ne me consolera-t-elle pas des maux auxquels mon cœur est en proie?

La camaldule et le prélat se regardèrent fixement avec un calme qui jeta secrètement un peu d'effroi dans l'âme de l'un et de l'autre. Puis, comme deux aigles qui, avant de s'attaquer, ont hérissé leurs plumes et mesure leurs forces, chacun resta sur la défensive. Lélia s'abstint de faire sentir au prince de l'Eglise qu'il s'agissait entre eux de relations plus sérieuses qu'il ne l'imaginait peut-être, et le cardinal comprit de reste que ni l'ambition de commander à ses compagnes, ni l'admiration qu'il était, à plusieurs égards, en droit d'espérer d'elle, ne donneraient le change aux idées austères et aux froides résolutions de la religieuse. Il battit donc en retraite sur-le-champ, avec toute la prudence et la dignité d'un général habile; et, en vainqueur sage et courtois, Lélia feignit de n'avoir pas compris son attaque. Ce regard, échangé entre eux, avait suffi pour asseoir à tout jamais leur position relative. C'était le premier regard que, depuis un an de trouble et d'incertitude, le prince avait osé attacher sur les yeux noirs de Lélia. Jusque-là, il avait craint de perdre sa confiance et de la voir quitter le couvent. Désormais enchaînée, peut-être ambitieuse, elle lui avait semblé moins redoutable. Mais, au premier choc, il vit qu'à l'exemple des grands vaincus, son orgueil augmentait dans les fers.

Monseigneur Annibal n'était point un homme ordinaire. S'il avait de fortes passions, il avait une grande

âme pour les y loger. Les objets de sa convoitise pouvaient devenir, en tombant sous sa puissance, les objets de son mépris; mais ils pouvaient, en se refusant à ses atteintes, n'avoir point à craindre un lâche dépit. C'était l'homme de son temps, et nullement celui du passé; homme plein de vices et de grandeur, de faiblesses et d'héroïsme. Attaché aux biens et aux jouissances terrestres par l'éducation et par l'habitude, il avait pourtant l'instinct et le culte de l'idéal. Il n'y marchait pas par les droits chemins, cela n'était plus en son pouvoir; mais au milieu d'une carrière désordonnée, le sentiment de l'avenir était venu comme une révélation prophétique s'emparer de lui et le pousser aux grandes choses. Les mauvaises ternissaient encore l'éclat de sa vie, mais elles ne l'entravaient pas. Quiconque ne voyait qu'une de ses faces pouvait le mépriser; mais Lélia, qui du premier coup d'œil avait vu les deux, se méfiait de lui sans le craindre et l'estimait sans l'approuver.

— Monseigneur, reprit-elle après une assez longue pause, je ne vois pas ce que nous aurions à redouter dans une entreprise aussi franchement désintéressée. Je ne sais si je m'abuse, mais je le répète, je ne vois rien dans le côté extérieur de notre rôle dont la possession puisse nous enivrer, et dont la perte ait droit à nos regrets. Il s'agit de mettre en pratique une foi qui est en nous. L'espérance vous soutient, vous qui depuis plusieurs années travaillez sans relâche. Moi qui n'ai rien essayé, je ne puis connaître encore ni la crainte ni la confiance. Je suis prête à marcher dans la voie que vous m'ouvrirez; et, si je ne réussis pas, il me semble que ma douleur n'aura rien à faire dans la conduite du clergé à mon égard. Il nous faudra, monseigneur, chercher plus haut la source de nos larmes, si nous ne trouvons pas dans les sympathies sociales de quoi nous dédommager des anathèmes ecclésiastiques.

— Lélia! dit le prélat, en lui tendant la main avec une dignité franche et loyale, vous avez raison, vous êtes plus forte que moi, et, chaque fois que je vous ai vue, j'ai senti mon âme s'élever au contact de la vôtre. Je vaux peut-être beaucoup moins que vous ne pensez dans un sens. Je crains d'être moins détaché des ambitions humaines que vous ne me faites l'honneur de le croire; mais je sens que je puis m'en détacher encore, et je ne rougirai pas de devoir ce grand exemple à la haute sagesse d'une femme. Comptez sur moi, vous serez abbesse.

— Comme il vous plaira, monseigneur, ceci est la chose qui m'occupe le moins, et je n'aurais pas pris la liberté de vous demander cet entretien, si je n'avais eu une grâce plus importante à implorer de Votre Éminence.

— Encore! pensa le cardinal, et malgré lui un reste d'espoir fit scintiller son œil profond. Ma sœur, dit-il, vous avez, je le vois, grande confiance en moi, et je vous remercie.

— Oui, j'ai grande confiance en vous, dit Lélia d'un air grave, car il s'agit d'être grand, généreux, hardi : vous le serez.

— Quoi donc? dit le cardinal dont l'œil devint plus brillant encore à l'idée d'une occasion de satisfaire sa noble vanité.

— Il s'agit de sauver Valmarina, répondit Lélia. Vous le pouvez! vous le voulez!

— Je le veux, dit Annibal vivement. Savez-vous, madame, qu'il y va cette fois de ma vie? Si j'échoue je ne suis plus seulement un prince disgracié, je suis un citoyen condamné, ou, pour parler plus simplement, ajouta-t-il en riant, un homme pendu.

— C'est vrai, monseigneur, j'y ai songé.

— Lélia! Lélia! s'écria le cardinal en marchant avec agitation, vous m'estimez beaucoup, j'ai droit d'être fier!...

Il prononça ces mots avec tristesse, mais c'était l'expression d'un regret naïf, respectueux et sans arrière-pensée.

— Où est Valmarina? ajouta-t-il d'un ton décidé.

— De l'autre côté de ce ravin, lui dit Lélia en lui montrant du doigt la direction de la fenêtre.

— On n'est pas sur sa trace... pourtant il n'y a pas de temps à perdre... Il faut qu'il passe la frontière.

— Par la forêt, monseigneur, vous n'avez que quatre lieues.

— Oui! mais il lui faut un passe-port!...

— Mais dans votre voiture, avec vous, monseigneur, il n'en a pas besoin.

Le cardinal fit un geste de surprise, puis il sourit. Il était confondu de la manière dont Lélia traitait avec lui de puissance à puissance, tout en lui ôtant le plus léger espoir. Mais cette audace lui plaisait; elle le jetait dans un monde nouveau, et l'élevait à ses propres yeux.

— Et à quelle heure dois-je être au rendez-vous? demanda-t-il d'un air joyeux et attendri.

— Il est une personne à qui Votre Éminence peut se fier, répondit Lélia; cette personne m'a fait savoir ce matin que le proscrit, ne trouvant plus de sûreté dans son asile, se rendrait chez elle ce soir...

— Et quelle est cette personne?

— Voici son billet.

Le cardinal prit le billet.

« Ma chère sainte, celui que tu appelles Trenmor
« m'a fait demander un asile pour cette nuit. Il est en
« danger à l'ermitage, mais il ne sera pas en sûreté
« chez moi; tu sais qu'il y vient des personnages qui
« peuvent le rencontrer et le reconnaître. Je crains
« surtout... »

Le cardinal lut d'un seul regard, et le nom de ce personnage redouté, et la signature de la lettre... Il

résista au mouvement convulsif qui le portait à la froisser dans ses mains, et regardant Lélia avec une indignation mêlée de terreur...

— Tout ceci est-il un jeu, madame? lui dit-il d'une voix tremblante.

— Monseigneur, répondit Lélia, l'occasion serait mal choisie. Valmarina est en danger, et je vous le livre. Cette femme est ma sœur, ma propre sœur, et je vous la livre également.

— Votre sœur! elle!... C'est impossible!

— Abjecte et grande à la fois, elle a la générosité de le cacher; mais moi, qui n'ai jamais eu aucun souci de plaire au monde, je ne le cache pas. Je ne puis parler d'elle sans souffrir, car je l'ai aimée; mais je pleure sur elle sans rougir d'elle.

— Eh bien! vous l'emportez encore, dit le cardinal en rendant à Lélia le billet qu'elle brûla sur-le-champ; vous avez du courage et vous ne désavouez aucune vérité. Vous êtes tranchante et froide comme le glaive de la justice, sœur Annunziata; mais qui pourrait se révolter contre vous?

— Annibal, dit Lélia en lui tendant la main à son tour, estimez-moi comme je vous estime.

— Oui, ma sœur, répondit-il en serrant sa main avec force, je serai à minuit chez la... chez votre sœur. Ma voiture et mes gens nous attendront aux portes de la ville. Demain dans la journée, je viendrai vous rendre compte de mon expédition... si je n'y succombe pas!...

— Dieu ne le permettra pas, dit Lélia.

— Mais, dit le cardinal en revenant sur ses pas au moment de sortir, vous me devez la vérité tout entière... Je suis un homme qui peut, qui doit tout savoir, Lélia... Si vous me ménagez, si vous me tuez à demi... il me semble que je pourrai vous haïr... Confessez-vous volontairement, puisque vous venez de me confesser malgré moi. Valmarina était ici pour vous?

— Oui, monseigneur.

— Il vous aime?

— Comme un frère.

— Comme je vous aime, par exemple?

Lélia hésita et répondit:

— Comme je vous aime, monseigneur.

— Et vous l'avez aimé, cependant?

— Jamais autrement que je ne l'aime aujourd'hui.

Le cardinal garda le silence un instant, puis il ajouta:

— En conscience, sœur Annonciade, dites-moi ce que vous pensez des questions que je vous fais.

— Je pense que vous cherchez une nouvelle occasion d'être généreux et magnifique. Vous êtes vain, monseigneur.

— Avec vous, il est vrai, dit Annibal.

Il la regarda quelques instants en silence; son visage exprimait une passion ardente, mais sans espoir et sans prière.

— Ah! ajouta-t-il par une transition d'idées facile à comprendre, mais d'un ton qui ne pouvait que satisfaire la fierté de Lélia, j'allais oublier que vous voulez être abbesse. J'y vais travailler sur-le-champ.

Et il sortit précipitamment.

## LV

Ma sœur, je ne puis vous porter cette bonne nouvelle moi-même, mais réjouissez-vous, votre ami est sauvé, et désormais vous aurez facilement de ses nouvelles. Vous pourrez aussi me remettre vos lettres pour lui. Je pense qu'il vous sera doux de correspondre du fond de votre retraite avec cet homme respectable.

Oui, Lélia, il m'a frappé de tristesse et de respect, cet infortuné qui travaille pour la vertu et qui fuit la gloire avec autant de soin que les autres en mettent à la chercher. Il a voulu me dire son secret, me raconter sa jeunesse, son crime et son malheur. Admirable délicatesse d'un cœur qui ne veut point accepter l'intérêt d'autrui sans l'éprouver par d'austères aveux! Étrange et magnifique destinée d'un pénitent qui confesse ce que tout autre voudrait tenir caché, et qui, au contraire de tous les hommes dégradés par la société, fait de tels aveux que nul ne se sent porté à les trahir! Oui, cet homme cherche la honte, la souffrance, l'expiation avec une effrayante persévérance. Il n'est point chrétien, et il a toute la ferveur, toute l'abnégation, tout l'enthousiasme des premiers chrétiens. Il est un exemple vivant de la profonde et inépuisable source de divinité qui jaillit des profondeurs de l'âme humaine. Il est une énergique protestation contre la faiblesse et la grossièreté des jugements humains. Il a abdiqué sa propre vie, et il ne respire plus que dans l'humanité. Toutes ses pensées sont pour la grande famille des malheureux. Il lui consacre ses travaux, ses souffrances, ses veilles, ses désirs, tous les élans de son intelligence, toutes les pulsations de son cœur; et la plus simple récompense l'effraye, la plus légitime marque d'approbation ou d'estime le trouble! Au premier abord, on pourrait croire que c'est une manière habile d'opérer sa réhabilitation sociale; quand on descend au fond de ses pensées, on voit que l'excès de son humilité est un excès d'orgueil. Mais quel orgueil noble et pieux! Il connaît les hommes; brisé cruellement par eux, il ne peut plus estimer leur suffrage, ni désirer leurs sympathies. Il les mépriserait, s'il n'avait en lui un profond sentiment d'amour et de pitié qui le porte à les plaindre. Alors il se dévoue à les servir, parce qu'il trouve dans leur conduite à son égard la preuve de leur égarement et de leur ignorance; et ce qu'ils ne peuvent plus faire pour lui, il voudrait qu'ils apprissent à le faire les

uns pour les autres. « Eh bien! me disait-il, tandis que nous traversions rapidement les bois à la faveur des ténèbres, quand même tout le travail de ma vie ne servirait qu'à amener dans quelques siècles la réconciliation complète d'un criminel avec Dieu et avec la famille humaine, ne serais-je pas bien assez récompensé? Dieu pèse dans une balance équitable les actions des hommes; mais comme, dans les lois de sa perfection, l'idée de justice implique celle de pitié et de générosité, il a fait pour nos crimes un plateau infiniment plus léger que celui qui doit porter nos expiations. Un grain de blé pur jeté dans celui-là l'emporte donc sur des montagnes d'iniquité jetées dans l'autre, et ce grain béni, je l'ai semé. C'est peu de chose sur la terre, c'est beaucoup dans les cieux, parce que là est la source de vie qui fera germer, fructifier et centupler ce grain. »

O Lélia! l'exemple de cet homme m'a fait faire un singulier retour sur moi-même; et moi, prince de la terre, moi qui bénis les hommes prosternés sur mon passage, moi qui élève l'hostie sur la tête inclinée des rois, moi qui vais par des chemins semés de fleurs, traînant l'or et la pourpre comme si j'étais d'un sang plus pur et d'une race plus excellente que le commun des hommes, je me suis trouvé bien petit, bien frivole et bien ridicule auprès de ce proscrit qui se traîne la nuit par les chemins, poursuivi, traqué comme un animal dangereux, toujours suspendu entre l'échafaud et le poignard stipendié du premier assassin qui reconnaîtra son visage. Et cet homme porte l'idéal dans son âme, l'humanité dans ses entrailles! Et moi, je ne porte en mon sein que des sentiments d'orgueil, le tourment d'une ambition vulgaire et la souillure de mes vices!

O Lélia! vous m'avez confessé. Vous avez bien fait, je vous en remercie. Il me semble que je serai purifié de mes taches si je puis vous ouvrir mon âme tout entière. Voyez : nous nous mettons à genoux devant un simple prêtre, et nous lui racontons nos péchés; mais nous ne nous confessons pas pour cela. Nous ne pouvons oublier, nous puissants, que si nous sommes là pliés sur nos genoux devant ce subalterne, il est, lui, prosterné en esprit devant l'éclat de nos titres. Il écoute en tremblant ce que nous lui disons avec arrogance. Il a peur d'entendre l'aveu de nos fautes, car il craint d'être forcé par son ministère à nous réprimander; si bien que c'est le juge qui se trouble et s'effraye, tandis que le pénitent, souriant de son angoisse, est le véritable juge et le contempteur superbe de l'humaine faiblesse. Ou bien, si nous nous confessons à nos égaux, nous ne sommes occupés qu'à écarter de nos aveux toute circonstance particulière qui pourrait servir d'aliment à l'intrigue ou d'arme à la jalousie. Au milieu de ces préoccupations étroites, quelle âme assez pieuse, quel repentir assez fervent pourraient s'élever vers Dieu, dégagés de toute pensée terrestre? Non, Lélia, je ne me suis jamais confessé en esprit et en vérité; et pourtant, nul plus que moi n'est pénétré de la grandeur et de la sublimité de ce sacrement, qui eût sauvé Trenmor de l'horreur du bagne, si l'esprit de la pénitence chrétienne et la sainteté de l'absolution religieuse eussent porté quelque lumière dans les lois sociales. Oh oui! je comprenais l'importance et le bienfait de cette auguste institution! J'eusse voulu pouvoir y retremper mes forces affaiblies, et renouveler mon âme dans les eaux salutaires de ce nouveau baptême! Mais je ne le pouvais pas, car il m'eût fallu un confesseur digne de mon repentir, et je ne l'ai pas trouvé. J'ai toujours rencontré dans le clergé l'intelligence unie à l'orgueil ou à l'intrigue, la candeur jointe à la superstition ou à l'ignorance. Quand le pénitent est à la hauteur du sacrement, le confesseur n'y est pas, et réciproquement: quand le confesseur est digne de délier l'âme de ses chaînes impures, le captif ne mérite pas sa délivrance. C'est que, pour consacrer le mystère sublime de l'absolution, il faudrait l'association de deux âmes également croyantes, également remplies du sentiment divin. Eh bien! Lélia, il me semble qu'à défaut d'un prêtre, à défaut d'un homme saint, je puis invoquer une sœur, une mère, si vous voulez; car, quoique vous soyez la plus jeune de beaucoup d'années, vous êtes la plus forte et la plus sage de nous deux, et je me sens, moi dont le front commence à se dévaster, tremblant et soumis comme un enfant devant vous. Confessez-moi. Puisque vous n'avez pas craint de me dire en face que j'étais un pécheur, consentez à descendre au fond de ma conscience, et, si vous y trouvez une douleur et des remords sentis, absolvez-moi! Il me semble que le ciel ratifiera votre sentence, et que pour la première fois mon âme sera purifiée.

Dites-moi toute votre pensée, et condamnez-moi suivant la rigueur de votre justice. Parce que je cède à des entraînements dont je rougis comme homme, et que comme prêtre, je suis forcé de cacher, suis-je donc un hypocrite? Si je le croyais, je me ferais horreur à moi-même; mais, en vérité, il ne me semble pas que ce rôle odieux puisse m'être attribué. Au temps où nous vivons, cette conduite que je tiens et que je suis bien loin de vouloir justifier en elle-même, est-elle celle de Tartufe au XVII<sup></sup>e siècle? Non, je ne puis le croire! Le faux dévot des siècles passés était un athée, et moi je ne le suis pas. Il se raillait de Dieu et des hommes : moi, pour n'avoir peur ni de l'un ni des autres, je n'en révère pas moins l'Éternel, je n'en aime pas moins mes semblables. Seulement, j'ai examiné le fond, j'ai analysé l'essence de la religion chrétienne, et je crois l'avoir mieux comprise que tous ceux qui s'en disent les apôtres. Je la crois progressive, perfectible, par la permission, par la volonté même de son divin auteur; et, quoique je

sache bien que je suis hérétique au point de vue de l'Église actuelle, je suis pénétré, dans ma conscience, de la pureté de ma foi et de l'orthodoxie de mes principes. Je ne suis donc pas un athée quand je viole les commandements de l'Église; car ces commandements me paraissent insuffisants pour les temps où nous vivons, et l'Église a le droit et le pouvoir de les réformer. Elle a mission de conformer ses institutions aux droits et aux besoins progressifs des hommes. Elle l'a fait de siècle en siècle depuis qu'elle s'est constituée; pourquoi s'est-elle arrêtée dans sa marche providentielle? Pourquoi, elle qui fut l'expression des perfectionnements successifs de l'humanité, et qui marcha si glorieusement a la tête de la civilisation, s'est-elle endormie à la fin de sa journée, sans songer qu'elle avait un lendemain? Se croit-elle donc finie? Est-ce le vertige de l'orgueil ou l'épuisement de la lassitude qui l'entrave ainsi? Ah! je vous l'ai dit souvent, je songe à son réveil, je le pressens, j'y crois, j'y travaille, je l'attends avec impatience, je l'appelle de tous mes vœux! Aussi, je ne veux pas sortir de son sein, je ne veux pas être exclu de sa communion, parce que je ne pense pas qu'un schisme sorti d'elle et arborant un nouvel étendard puisse être dans la véritable voie du progrès religieux. Pour faire schisme ouvertement, il faut se séparer du corps de l'Église, faire scission avec son passé comme avec son présent, conséquemment perdre tous les bénéfices, tous les avantages, tous les fruits de ce passé riche, glorieux et puissant. L'humanité, habituée à marcher dans la voie large et droite de l'Église, ne peut se détourner dans les sentiers que par fractions et par intervalles. Toujours elle sentira, dans ses institutions religieuses comme dans ses institutions civiles, le besoin irrésistible de l'unité. Il faut un culte à la société, un seul et indivisible culte. L'Église catholique est le seul temple assez vaste, assez antique, assez solide pour contenir et protéger l'humanité. Pour toutes ces nations éparses sur la face de la terre, qui n'ont encore qu'une foi incertaine et des rites grossiers, le catholicisme est la seule morale assez nettement rédigée et assez simplement formulée dans sa sublimité, pour adoucir des mœurs farouches et illuminer les ténèbres de l'entendement. Aucune philosophie moderne, que je sache, ne s'est constituée au point où est l'Église, et n'est en droit de porter sur l'enfance des nations une lumière aussi pure. Je crois donc à l'avenir et à l'éternelle vie de l'Église catholique, et je ne veux pas me séparer des conciles (quoique je regarde ce qu'ils ont fait comme insuffisant et inachevé), parce que nulle autorité nouvelle ne pourra jamais revêtir un caractère aussi sacré. Malgré mon admiration pour Luther et ma sympathie pour les idées de réforme, je ne me serais point enrôlé sous cette bannière, eussé-je vécu à la grande époque de cette insurrection généreuse. Il me semble que j'aurais compris dès lors qu'en consommant son divorce avec ces grands pouvoirs consacrés par les siècles, le protestantisme signait son arrêt de mort dès le jour de sa naissance. Oui, je crois que l'Église décrépite et agonisante en apparence cache sous ses cendres attiédies une étincelle d'éternelle vie, et je veux que tous les travaux et tous les efforts de la foi et de l'intelligence tendent à ranimer cette étincelle et à faire de nouveau éclater la flamme sur l'autel. Je veux conserver l'omnipotence du pape et l'infaillibilité du concile, afin que de nouveaux conciles se rassemblent, révisent l'œuvre des conciles précédents et rajustent le vêtement du culte à la taille des hommes grandis et fortifiés. Entre autres réformes que je voudrais voir discuter et consacrer, je vous citerai une de celles qui m'a le plus occupé depuis que je suis prêtre: c'est l'abolition du célibat pour le clergé. Et ne croyez pas, Lélia, que j'aie été influencé par mes passions individuelles, ou par les sourdes réclamations du jeune clergé. Nous ne gardons pas assez fidèlement notre vœu, nous autres, qui le trouvons difficile et terrible, pour que nous ayons absolument besoin d'une sanction publique à nos infidélités. J'ai cherché plus haut la cause des dangers et des inconvénients funestes attachés au célibat des prêtres, et je l'ai trouvée dans l'histoire. J'ai vu la puissance, l'intelligence et les lumières se conserver dans les castes sacerdotales des antiques religions, à cause du mariage des prêtres et de l'éducation particulière qui créait aux pères de dignes successeurs dans la personne de leurs fils. J'ai vu l'Église chrétienne garder la royauté intellectuelle au-dessus de celle des monarques de la terre, tant qu'elle s'est recrutée dans son propre sein; mais, en prononçant l'arrêt du célibat pour ses membres, elle a mis son existence en un danger où il est merveilleux qu'elle n'ait pas déjà succombé, mais où elle succombera si elle ne se hâte de retirer cette loi fatale. Elle le fera, je n'en doute pas; elle comprendra qu'en recrutant ses lévites indistinctement dans toutes les classes, elle introduit dans son sein les éléments les plus divers, les plus hétérogènes, les plus inconciliables: partant, plus d'esprit de corps, plus d'unité, plus d'Église. L'Église n'est plus une patrie où l'héritage enchaîne les âmes et baptise les initiations; c'est un atelier où chaque mercenaire vient recevoir le payement de son travail, sauf à mépriser secrètement ses engagements. Et de là, l'hypocrisie, ce vice abominable dont la seule idée répugne à toute âme honnête, mais sans lequel le clergé n'eût pu se maintenir jusqu'ici comme il l'a fait tant bien que mal à travers mille désordres, mille mensonges et mille bassesses, dont l'Église a été forcée de garder le secret, au lieu de rechercher et de punir; grand témoignage de faiblesse et de dissolution!

J'ai dû vous donner ces explications pour me justifier sous un certain rapport. Je ne crois pas à la

sainteté absolue du célibat. Notre-Seigneur le Christ en a prêché l'excellence, sans en consacrer l'obligation; et il en a prêché l'excellence aux hommes abrutis par l'abus des jouissances grossières, aux hommes qu'il est venu instruire et civiliser. S'il a investi ses apôtres d'une éternelle autorité, c'est que, dans les prévisions de sa sagesse infinie, il savait qu'un jour viendrait où le célibat serait dangereux à son œuvre divine, et où les successeurs des apôtres auraient mission de l'abolir. Ce jour est venu, j'en suis certain, et l'Église ne tardera pas à le proclamer. En attendant, nous manquons à nos vœux; sommes-nous excusables? Non, sans doute; car notre doctrine sainte est la doctrine d'une perfection idéale vers laquelle nous devons tendre sans cesse, quoiqu'il nous en coûte; et ici, la vertu, la perfection consisteraient, dans la position difficile où nous sommes, à sacrifier nos penchants et à vivre irréprochables dans l'attente d'une sanction à nos instincts légitimes. Cette faiblesse misérable qui m'empêche d'agir ainsi, je la réprouve, je m'en accuse. Condamnez-la, ma sainte! mais, ô mon Dieu! ne me confondez pas avec ces impudents vulgaires qui s'en vantent, ou avec ces lâches menteurs qui s'en défendent. Cette sorte de fourberie n'est plus possible aujourd'hui qu'aux derniers des hommes. Pour peu que nous nous sentions quelque chose dans l'âme, nous savons bien que la partie importante de notre œuvre en ce monde n'est pas de promener par les rues une face pâle et des regards abaissés vers la terre, afin de frapper les hommes de terreur et de respect, comme les fanatiques de l'Inde ou les moines du moyen âge. Nous faisons bon marché de ces austérités, et surtout de la crédule vénération dont elles étaient jadis l'objet. Nous avons d'autres travaux à accomplir, d'autres enseignements à donner, un nouveau développement à imprimer. Nous sommes, ou du moins nous devons être, les instigateurs à la vie, et non pas les gardiens de la tombe.

Et cependant nous taisons nos faiblesses, direz-vous! Nous n'avons pas le courage de proclamer ce droit que nous nous arrogeons individuellement et dont l'exercice hardi serait un énergique appel à de nouvelles institutions. Mais cela, nous ne pouvons pas le faire, puisque nous ne voulons pas nous séparer du corps de l'Église, et perdre nos droits de citoyens dans les assemblées de la cité sainte. Nous subissons la souffrance et la gêne de cette position fausse où nous placent l'obstination ou l'incurie de notre législation. Et nous ne sommes pas des fourbes pour cela, car nous trouverions aujourd'hui plus d'encouragement à nos désordres que nous ne rencontrions jadis d'antipathie et d'intolérance pour nos faiblesses. Oui, je vous l'assure, moi qui connais bien le monde et les hommes dispensateurs des arrêts de l'opinion, on aime mieux chez nous les mœurs faciles, dissolues même, que l'austérité farouche, parce que nos égarements marquent l'ivresse du progrès, tandis que leur vertu ne témoigne qu'une opiniâtreté rétrograde.

Ne m'accusez donc pas de lâcheté, au nom du ciel! ma sœur, car il faut plus de courage aujourd'hui pour se taire que pour se dévoiler. Accusez-moi de faiblesse sous d'autres rapports, j'y consens. Oh! oui, blâmez-moi de n'être pas le disciple pratique de l'idéal, et de vivre ainsi en contradiction avec moi-même. Il me semble que vous pouvez me ramener à la vertu, car vous me la faites chérir chaque jour davantage, ô noble pécheresse, retirée à la thébaïde pour contempler et pour prophétiser! Hélas! parlez-moi, donnez-moi du courage et priez pour moi, vous que Dieu chérit!

Adieu! Je reçois à l'instant même l'autorisation de vous proposer pour abbesse à votre communauté. Cette proposition équivaut à un ordre. Vous voilà donc princesse de l'Église, madame. Il faut maintenant servir l'Église. Vous le pouvez, vous le devez. Tout votre sexe a les yeux sur vous!

---

## LVI

Dieu vous récompensera de ce que vous avez fait. Il enverra le calme à vos nuits et la force à vos jours. Je ne vous remercie pas. Loin de moi la pensée d'attribuer à une condescendance de l'amitié ce que vos nobles instincts vous prescrivaient de faire, monseigneur. Vous avez une belle renommée parmi les hommes, mais vous avez une gloire plus grande dans les cieux, et c'est devant celle-là que je m'incline.

Vous voulez que je réponde à des questions délicates et que je me prononce sur des choses qui dépassent peut-être la portée de mon intelligence. J'essayerai pourtant de le faire, non que j'accepte ce rôle imposant de confesseur dont vous voulez m'investir, mais parce que je dois à l'admiration que votre caractère m'inspire, d'épancher mon cœur dans le vôtre avec une entière sincérité.

Je ne me permets pas de vous blâmer sous certains rapports que vous m'appelez à juger; mais je m'afflige, parce que là je vous vois en contradiction avec vous-même. Vous le sentez bien, puisque vous ne cherchez pas à vous défendre, mais seulement à vous excuser. Oui, sans doute, vous êtes excusable. Dieu nous préserve de méconnaître la liberté sacrée de notre conscience et le droit de réviser les institutions religieuses que Jésus nous a léguées comme une tâche incessante, pour les agrandir et non pour les immobiliser; mais ce droit de la conscience a ses limites dans l'application individuelle; et peut-être, si vous songiez sérieusement à poser ces limites, la contradiction dont vous souffrez cesserait d'elle-même et sans effort. Il me semble que, quand nos actions se trouvent en désaccord avec nos principes, on peut en

conclure que ces principes sont encore chancelants. Du moins, pour les hommes de votre trempe, la certitude des idées doit gouverner les instincts si impérieusement, que, le principe du devoir une fois établi, la pratique de ce devoir devienne facile, nécessaire même, et qu'on n'aperçoive plus la possibilité d'y manquer. Voyons donc ensemble, monseigneur, si ce n'est pas un grand mal d'user d'avance d'une liberté que l'Église n'a pas sanctionnée, quand on persiste à se tenir dans le sein de l'Église, et si les hommes qui ne jugent que sur les faits ne seraient pas en droit de vous adresser ce reproche de duplicité que vous craignez tant, et que vous méritez cependant si peu quand on sait le fond de votre âme.

Vous êtes beaucoup moins catholique que moi dans un sens, monseigneur, et vous l'êtes beaucoup plus dans l'autre. Je me suis rattachée à la foi romaine par système et par une sorte de conviction qui ne peut jamais être taxée d'hypocrisie, car je suis résolue à me conformer strictement à toutes ses institutions. Vous vous en détachez par ce côté, vous violez ses commandements, et pourtant vous êtes lié de cœur à l'Église, vous l'avez épousée, si je puis parler ainsi, par inclination, tandis que moi j'ai contracté avec elle un mariage de raison. Vous croyez à son avenir, et vous ne concevez le progrès de l'humanité qu'en elle et par elle. Elle vous blesse, vous contrarie et vous irrite; vous voyez ses taches, vous signalez ses torts, vous constatez ses erreurs; mais vous ne l'en aimez pas moins pour cela, et vous préférez sacrifier à son obstination le repos et (pardonnez-moi ma franchise) la dignité de votre conscience, plutôt que de rompre avec cette épouse impérieuse que vous chérissez. Il n'en est pas ainsi de moi. Permettez-moi de continuer ce parallèle entre vous et moi, monseigneur; il m'est nécessaire pour me bien expliquer. Je suis rentrée sans ferveur et sans transport dans le giron de cette Église que j'ai servie jadis avec une candeur enthousiaste. Ce parfum de mes jeunes années, cette aveugle confiance, cette foi exaltée, ne peuvent plus rentrer dans mon âme; je n'y songe pas, et je suis calme, parce que je crois avoir trouvé, sinon la vraie sagesse, du moins le droit chemin vers mon progrès individuel, en embrassant, faute de mieux, cette forme particulière de la religion universelle. J'ai cherché l'expression la mieux formulée de cette religion de l'idéal dont j'avais besoin. Je ne l'ai pas trouvée parfaite ici, mais je l'ai trouvée supérieure à toutes les autres, et je me suis réfugiée dans son sein sans me soucier beaucoup de son avenir. Elle durera toujours plus que nous, monseigneur, et l'existence morale de l'humanité se soutiendra par des secours providentiels qu'il ne nous est peut-être pas donné de prévoir aussi facilement que vous l'imaginez. Je n'ose me fier à mes instincts; j'ai trop souffert du doute pour vouloir porter sur les générations futures un regard investigateur. Je craindrais de m'épouvanter encore, et je m'agenouille humblement dans le présent, priant Dieu de m'éclairer sur les devoirs de ma tâche éphémère. Je ferai ce que je pourrai; ce sera peu, mais, comme dit Trenmor, Dieu fera fructifier le grain s'il le juge digne de sa bénédiction. Je ne puis pas me dissimuler que nous traversons des temps de transition entre un jour qui s'éteint et une aube qui s'allume, incertaine encore et si pâle, que nous marchons presque dans les ténèbres. J'ai eu de grandes ambitions de certitude que la fatigue et la douleur ont refroidies. J'attends en silence et le cœur brisé, résolue du moins de m'abstenir du mal et abdiquant l'espoir de toute joie personnelle, parce que la corruption des temps et l'incertitude des doctrines ont rendu tous nos droits illégitimes et tous nos désirs irréalisables.

Il y a quelques années, n'ayant pas de conviction arrêtée sur les devoirs civils et religieux, voyant bien les défauts de ces deux législations et ne sachant où en trouver le remède, j'osai chercher ma lumière dans l'expérience, et je m'abandonnai au plus noble instinct qui fût en mon âme, à l'amour. Ce fut une expérience funeste. J'y sacrifiai mon repos en ce monde, ma force sociale, c'est-à-dire la pureté de ma réputation. Que m'importait l'opinion des hommes? Je voulais marcher vers l'idéal, et je me croyais sur le chemin, car je sentais tressaillir dans mon cœur mes plus nobles facultés, le dévouement, la fidélité, la confiance, l'abnégation. Je ne fus point secondée. Je ne pouvais pas l'être. Les hommes de mon temps pensaient, sentaient et agissaient d'après leur ancienne loi, et ma loi nouvelle, toute d'instinct et de divination, ne pouvait pas être comprise et développée. Je succombai à la peine, et, brisée par le désespoir, j'errai trop longtemps dans un labyrinthe de vœux et d'espérances contraires, jusqu'au jour où, sur le point de succomber à la tentation d'un nouvel essai, je fus ramenée à la force et à la lumière par le spectacle de la faiblesse et de l'aveuglement. Alors j'ai osé croire que j'avais marché plus vite que l'humanité, et que je devais porter la peine de mon impatience. L'hyménée tel que je le conçois, tel que je l'eusse exigé, n'existait pas encore sur la terre. J'ai dû me retirer au désert et attendre que les desseins de Dieu fussent arrivés à leur maturité. J'avais sous les yeux le déplorable exemple d'une sœur, douée comme moi d'un grand instinct d'indépendance et d'un immense besoin d'affection, tombée dans les abîmes du vice pour avoir osé chercher la réalisation de son rêve. Je n'avais pas de choix entre son sort et celui que je viens d'embrasser. J'ai choisi le cloître; mais c'est le cloître et non pas l'Église qui m'a adoptée, ne vous y trompez pas, monseigneur. Ce n'est pas la gloire d'une caste qui peut faire le sujet de mes rêveries et devenir le but de mes travaux; c'est le salut d'une moitié de l'humanité qui m'occupe et me

tourmente. Hélas! c'est le salut de l'humanité tout entière, car les hommes souffrent autant que les femmes de l'absence d'amour, et tout ce qu'ils essayent de mettre à la place, l'ambition, la débauche, la domination, leur crée des souffrances et des ennuis profonds, dont ils cherchent et méconnaissent la cause. Ils croient qu'en resserrant nos liens ils ranimeront nos feux, et ils les voient s'éteindre chaque jour davantage, sans se douter qu'il ne s'agirait que de nous délier du joug brutal pour nous ramener au joug volontaire et sacré. Puisqu'ils ne veulent pas le faire, c'est à nous de les y forcer: mais comment y parviendrons-nous? Sera-ce en nous précipitant chaque jour dans les bras d'une idole que nous briserons le lendemain? Non! car, à ce compte, nous nous briserions bientôt nous-mêmes. Sera-ce en engageant une lutte scandaleuse au sein de l'hyménée? Non! car les lois nous refusent leur protection, et nos enfants sont souvent immolés dans ces luttes. Sera-ce enfin en nous livrant au désordre, en trompant nos maîtres, en trahissant sans cesse les objets de notre désir éphémère? Non! car nous éteindrions de plus en plus la flamme sacrée; elle disparaîtrait de la face de la terre. Nous deviendrions aussi athées en amour que les hommes; et alors de quel droit nous plaindrions-nous d'être soumises à l'empire de la force?

Eh bien, il est un seul moyen de travailler à notre délivrance, c'est de nous renfermer dans une juste fierté; c'est de suspendre, comme les filles de Sion, nos harpes aux saules de Babylone, et de refuser le cantique de l'amour aux étrangers nos oppresseurs. Nous vivrons dans le deuil et dans les larmes, il est vrai; nous nous ensevelirons vivantes, nous renoncerons aux saintes joies de la famille aussi bien qu'aux enivrements de la volupté; mais nous garderons la mémoire de Jérusalem, le culte de l'idéal. Par là, nous protesterons contre l'impudeur et la grossièreté du siècle, et nous forcerons ces hommes, bientôt las de leurs abjects plaisirs, à nous faire une place nouvelle à leurs côtés, et à nous apporter en dot la même pureté dans le passé, la même fidélité dans l'avenir qu'ils exigent de nous.

Voilà ma pensée, monseigneur. J'ai voulu, la première dans ce but, suspendre ma harpe désormais muette pour les enfants des hommes: et je crois qu'à mon exemple d'autres femmes sages viendront pleurer avec moi sur les collines. J'ai voulu avoir autorité parmi ces femmes, afin de leur faire comprendre l'importance et la solennité de leur vœu. En ceci, monseigneur, je suis dans l'esprit du plus pur christianisme, et je ramène l'esprit monastique à celui de sa première institution. Rappelez-vous ces âges troublés et malheureux qui précédèrent et suivirent la révélation encore peu répandue et mal formulée de l'Évangile; souvenez-vous de ces Esséniens que Pline nous dépeint rassemblés aux bords de la mer Caspienne: *Nation féconde où personne ne naît et où personne ne meurt, race solitaire, compagne des palmiers!* Songez à ces pères du désert, à ces saintes femmes cénobites, à saint Jean le poëte inspiré, à saint Augustin, rassasié des joies de la terre et affamé de la vie céleste! Le dégoût qui poussa tous ces disciples de l'idéal au fond des thébaïdes, l'inquiétude qui les faisait errer dans les jardins solitaires, l'ascétisme qui les retenait confinés dans leurs cellules, n'était-ce pas l'impossibilité de vivre de la même vie que ces générations funestes au sein desquelles ils avaient été jetés? Voulaient-ils poser un principe absolu, universel, éternel, l'excellence de la virginité, la nécessité du renoncement? Non, sans doute: ils savaient bien que l'humanité ne peut ni ne doit vouloir son suicide; mais ils s'immolaient en holocaustes devant le Seigneur, afin que les hommes, témoins de leur mémorable agonie, rentrassent en eux-mêmes et sentissent la nécessité de se convertir.

Le cloître me paraît donc, aujourd'hui comme alors, un refuge contre l'orage, un asile contre les loups dévorants. Le cloître, placé sous la protection de l'Église, doit reconnaître l'autorité et pratiquer la discipline de l'Église. Il peut et doit se recruter, non plus parmi les filles disgraciées de la nature ou de la fortune, mais parmi l'élite des vierges et des veuves. Il a une autre mission encore, c'est de donner une éducation pieuse à un plus grand nombre, sans les enchaîner à jamais. Là, il me semble qu'elles devraient recevoir de tels enseignements qu'elles ne les missent jamais en oubli, et qu'elles pussent y puiser la force et la dignité dont elles auront besoin dans le cours de la vie. Peut-être est-il des principes mieux développés à leur donner que ceux qu'elles ont reçus jusqu'ici, et dont elles paraissent retirer si peu de fruit, ou garder si peu le souvenir. Je suis sûre que, sans s'écarter de la doctrine apostolique, on peut obtenir de meilleurs résultats qu'on ne l'a fait depuis longtemps. Le monastère dont vous me faites supérieure fut fondé par une sainte fille, dont la vie est pour moi une source de méditations pleines de charmes et fécondes en instructions. Fille et sœur de roi, elle laissa ses brodequins d'or et de soie au seuil de son palais; elle vint pieds nus, parmi les rochers, vivre de racines au bord des fontaines. Ravie en extase vers le ciel, elle dédaigna les splendeurs de la fortune et l'éclat de la puissance. Elle fit servir sa dot à réunir ses compagnes autour d'elle, et les dons de son intelligence à leur enseigner le mépris des hommes perfides et l'abstinence des plaisirs sans idéal. Oh! sans doute, pour savoir ces choses, il fallait qu'elle aussi eût essayé d'aimer.

Eh bien! je voudrais, à l'exemple de cette princesse vraiment auguste, enseigner aux femmes trompées à se consoler et à se relever sous l'abri du Seigneur; aux filles ignorantes et crédules, à se conserver

chastes et fières au sein de l'hyménée. On leur parle trop d'un bonheur possible et sanctionné par la société; on les trompe! On leur fait accroire qu'à force de soumission et de dévouement, elles obtiendront de leurs époux une réciprocité d'amour et de fidélité; on les abuse! Il faut qu'on ne leur parle plus de bonheur, mais de vertu; il faut qu'on leur enseigne la fierté dans la douceur, la fermeté dans la patience, la sagesse et la prudence dans le dévouement. Il faut surtout qu'on leur fasse aimer Dieu si ardemment, qu'elles se consolent en lui de toutes les déceptions qui les attendent, afin que, trahies dans leur confiance, brisées dans leur amour, elles n'aillent pas chercher dans le désordre le seul bonheur qu'on leur ait fait comprendre, et pour lequel on les ait façonnées. Il faut enfin qu'elles soient prêtes à souffrir et à renoncer à tout espoir ici-bas; car tout espoir est fragile, et toute promesse est menteuse, hormis l'espoir et la promesse de Dieu. Ceci, j'espère, est bien dans l'esprit de l'Église; d'où vient que de tels préceptes ne portent plus leurs fruits?

Vous voyez, monseigneur, que, sans être aussi dévouée que vous aux intérêts de l'Église, je suis entraînée par ma logique même à la servir plus fidèlement que vous. D'où vient cette différence? A Dieu ne plaise que je veuille m'élever au-dessus de vous! Vous possédez des moyens que je n'ai pas au même degré, l'énergie du caractère, la puissance de la volonté, la lumière de la science, l'ardeur du prosélytisme, la force immense de la conviction; mais vous voulez concilier deux choses inconciliables, la protection de l'Église et votre indépendance. Je crains que l'Église ne soit dans une voie peu favorable aux droits que vous voulez rétablir. Il ne m'est pas permis de juger vos réclamations contre le célibat ecclésiastique; je ne serais pas disposée, pour ma part, à les approuver; et cela, parce que je ne vois pas clairement que l'avenir du monde soit dans l'Église, mais parce que je vois seulement l'Église servir à l'avenir du monde. Dans ce sens, il me semble qu'elle hâterait sa perte en se relâchant de son austérité, seul appui des âmes que le torrent du siècle n'entraîne pas du côté de l'abîme. Trenmor croit à l'avénement d'une religion nouvelle, sortant des ruines de celle-ci, conservant ce qu'elle a fait d'immortel, et s'ouvrant sur des horizons nouveaux. Il croit que cette religion investira tous ses membres de l'autorité pontificale, c'est-à-dire du droit d'examen et de prédication. Chaque homme serait citoyen, c'est-à-dire époux et père, en même temps que prêtre et docteur de la loi religieuse. Cela est possible; mais alors, monseigneur, ce ne sera plus le catholicisme, et il n'y aura plus d'Église. Si l'Église arrive à ne plus être nécessaire, elle sera bientôt dangereuse; et en ce cas, qui pourrait la regretter? Noble prélat, vous êtes trop préoccupé de sa gloire, parce que votre grande intelligence a besoin de gloire elle-même et veut faire rejaillir sur soi celle de l'Église; mais séparez un instant par la pensée votre gloire personnelle de celle du corps, et vous verrez que vous n'avez pas d'autre chemin à prendre que celui de l'insurrection contre ses décrets. Ainsi, vous êtes un mauvais prêtre, mais vous êtes un grand homme. Mais vous ne voulez pas vous séparer du corps? Pourtant vous ne pouvez réprimer vos passions, et vous acceptez un rôle hypocrite, vous encourez un reproche qui vous est amèrement sensible, plutôt que d'abandonner la caste sacerdotale. Alors vous êtes un grand prélat, mais vous n'êtes plus qu'un homme ordinaire. Sacrifiez vos passions, monseigneur, et vous redevenez d'emblée ce que le ciel et la société vous ont fait, un grand homme et un grand prélat.

## LVII

### LES MORTS.

Chaque jour, éveillée longtemps d'avance, je me promène, avant la fin de la nuit, sur ces longues dalles qui toutes portent une épitaphe, et abritent un sommeil sans fin. Je me surprends à descendre en idée dans ces caveaux, et à m'y étendre paisiblement pour me reposer de la vie. Tantôt je m'abandonne au rêve du néant, rêve si doux à l'abnégation de l'intelligence et à la fatigue du cœur; et, ne voyant plus dans ces ossements que je foule que des reliques chères et sacrées, je me cherche une place au milieu d'eux, je mesure de l'œil la toise de marbre qui recouvre la couche muette et tranquille où je serai bientôt, et mon esprit en prend possession avec charme.

Tantôt je me laisse séduire par les superstitions de la poésie chrétienne. Il me semble que mon spectre viendra encore marcher lentement sous ces voûtes, qui ont pris l'habitude de répéter l'écho de mes pas. Je m'imagine quelquefois n'être déjà plus qu'un fantôme qui doit rentrer dans le marbre au crépuscule, et je regarde dans le passé, dans le présent même, comme dans une vie dont la pierre du sépulcre me sépare déjà.

Il y a un endroit que j'aime particulièrement sous ces belles arcades byzantines du cloître. C'est à la lisière du préau, là où le pavé sépulcral se perd sous l'herbe aromatique des allées, où la rose toujours pâle des prisons se penche sur le crâne humain dont l'effigie est gravée à chaque angle de la pierre. Un des grands lauriers-roses du parterre a envahi l'arc léger de la dernière porte. Il arrondit ses branches en touffe splendide sous la voûte de la galerie. Les dalles sont semées de ces belles fleurs, qui, au moindre souffle du vent, se détachent de leur étroit calice et jonchent le lit mortuaire de Francesca.

Francesca était abbesse avant l'abbesse qui m'a précédée. Elle est morte centenaire, avec toute la puissance de sa vertu et de son génie. C'était, dit-on, une sainte et une savante. Elle apparut à Maria del Fiore quelques jours après sa mort, au moment où cette novice craintive venait prier sur sa tombe. L'enfant en eut une telle frayeur, qu'elle mourut huit jours après, moitié souriante, moitié consternée, disant que l'abbesse l'avait appelée et lui avait ordonné de se préparer à mourir. On l'enterra aux pieds de Francesca, sous les lauriers-roses.

C'est là que je veux être enterrée aussi. Il y a là une dalle sans inscription et sans cercueil, qui sera levée pour moi et scellée sur moi, entre la femme religieuse et forte qui a supporté cent ans le poids de la vie, et la femme dévote et timide qui a succombé au moindre souffle du vent de la mort, entre ces deux types tant aimés de moi, la force et la grâce, entre une sœur de Trenmor et une sœur de Sténio.

Francesca avait un amour prononcé pour l'astronomie. Elle avait fait des études profondes, et raillait un peu la passion de Maria pour les fleurs. On dit que, lorsque la novice lui montrait le soir les embellissements qu'elle avait faits au préau durant le jour, la vieille abbesse, levant sa main décharnée vers les étoiles, disait d'une voix toujours forte et assurée : *Voilà mon parterre.*

Je me suis plu à questionner les doyennes du couvent sur ce couple endormi, et à recueillir ces détails sur deux existences qui vont bientôt rentrer dans la nuit de l'oubli.

C'est une chose triste que cet effacement complet des morts. Le christianisme corrompu a inspiré pour eux une sorte de terreur mêlée de haine. Ce sentiment est fondé peut-être sur le procédé hideux de nos sépultures, et sur cette nécessité de se séparer brusquement et à jamais de la dépouille de ceux qu'on a aimés. Les anciens n'avaient pas cette frayeur puérile. J'aime à leur voir porter dans leurs bras l'urne qui contient le parent ou l'ami; je la leur vois contempler souvent; je l'entends invoquer dans les grandes occasions, et servir de consécration à tous les actes énergiques. Elle fait partie de leur héritage. La cérémonie des funérailles n'est point confiée à des mercenaires; le fils ne se détourne pas avec horreur du cadavre dont les flancs l'ont porté. Il ne le laisse point toucher à des mains impures. Il accomplit lui-même ce dernier office, et les parfums, emblème d'amour, sont versés par ses propres mains sur la dépouille de sa mère vénérée.

Dans les communautés religieuses, j'ai retrouvé un peu de ce respect et de cette antique affection pour les morts. Des mains fraternelles y roulent le linceul, des fleurs parent le front exposé tout un jour aux regards d'adieux. Le sarcophage a place au milieu de la demeure, au sein des habitudes de la vie. Le cadavre doit dormir à jamais parmi les êtres qui dormiront plus tard à ses côtés, et tous ceux qui passent sur sa tombe le saluent comme un vivant. Le règlement protége son souvenir, et perpétue l'hommage qu'on lui doit. La *règle*, chose si excellente, si nécessaire à la créature humaine, image de la Divinité sur la terre, religieuse préservatrice des abus, généreuse gardienne des bons sentiments et des vieilles affections, se fait ici l'amie de ceux qui n'ont plus d'amis. Elle rappelle chaque jour, dans les prières, une longue liste de morts qui ne possèdent plus sur la terre que ce nom écrit sur une dalle, et prononcé dans le *memento* du soir. J'ai trouvé cet usage si beau, que j'ai rétabli beaucoup d'anciens noms qu'on avait retranchés pour abréger la prière; j'en exige la stricte observance, et je veille à ce que l'essaim des jeunes novices, lorsqu'il rentre avec bruit de la promenade, traverse le cloître en silence et dans le plus grand recueillement.

Quant à l'oubli des faits de la vie, il arrive pour les morts plus vite ici qu'ailleurs. L'absence de postérité en est cause. Toute une génération de religieuses s'éteint presque en même temps, car l'absence d'événements et les habitudes uniformes prolongent en général la vie dans des proportions à peu près égales pour tous les individus. Les longévités sont remarquables, mais la vie finit tout entière. Les intérêts ou l'orgueil de la famille ne font ressortir aucun nom de préférence, et la rivalité du rang n'existant pas, l'égalité de la tombe est solennelle, complète. Cette égalité efface vite les biographies. La règle défend d'en écrire aucune sans une canonisation en forme, et cette prescription est encore une pensée de force et de sagesse. Elle met un frein à l'orgueil, qui est le vice favori des âmes vertueuses; elle empêche l'humilité des vivants d'aspirer à la vanité de la tombe. Au bout de cinquante ans, il est donc bien rare que la tradition ait gardé quelque fait particulier sur une religieuse, et ces faits sont d'autant plus précieux.

Comme la prohibition d'écrire ne s'étend pas jusqu'à moi, je veux vous faire mention d'Agnès de Catane, dont on raconte ici la romanesque histoire. Novice pleine de ferveur, à la veille d'être unie à l'époux céleste, elle fut rappelée au monde par l'inflexible volonté de son père. Mariée à un vieux seigneur français, elle fut traînée à la cour de Louis XV, et y garda son vœu de vierge selon la chair et selon l'esprit, quoique sa grande beauté lui attirât les plus brillants hommages. Enfin, après dix ans d'exil sur *la terre de Chanaan*, elle recouvra sa liberté par la mort de son père et de son époux, et revint se consacrer à Jésus-Christ. Lorsqu'elle arriva par le chemin de la montagne, elle était richement vêtue, et une suite nombreuse l'escortait. Une foule de curieux se pressait pour la voir entrer. La communauté sortit du cloître et vint en procession jusqu'à la dernière grille,

les bannières déployées et l'abbesse en tête, en chantant le psaume : *In exitu Israel de Egypto.* La grille s'ouvrit pour la recevoir. Alors la belle Agnès, détachant son bouquet de son corsage, le jeta en souriant par-dessus son épaule, comme le premier et le dernier gage que le monde eût à recevoir d'elle, et, arrachant avec vivacité la queue de son manteau des mains du petit More qui la lui portait, elle franchit rapidement la grille, qui se referma à jamais sur elle, tandis que l'abbesse la recevait dans ses bras et que toutes les sœurs lui apportaient au front le baiser d'alliance. Elle fit le lendemain une confession générale des dix années qu'elle avait passées dans le monde, et le saint directeur trouva tout ce passé si pur et si beau, qu'il lui permit de reprendre le temps de son noviciat où elle l'avait laissé, comme si ces dix ans d'interruption n'eussent duré qu'un jour; jour si chaste et si fervent, qu'il n'avait pas altéré l'état de perfection où était son âme, lorsqu'à la veille de prendre le voile, elle avait été traînée à d'autres autels.

Elle fut une des plus simples et des plus humbles religieuses qu'on eût jamais vues dans le couvent. C'était une piété douce, enjouée, tolérante, une sérénité inaltérable, avec des habitudes élégantes. On dit que sa toilette de nonne était toujours très-recherchée, et qu'ayant été reprise de cette vanité en confession, elle répondit naïvement, dans le style de son temps, qu'elle n'en savait rien, et qu'elle se *faisait brave* malgré elle et par l'habitude qu'elle en avait prise dans le monde pour obéir à ses parents; qu'au reste, elle n'était pas fâchée qu'on lui trouvât *bon air*, parce que le sacrifice d'une jeunesse encore brillante et d'une beauté toujours vantée faisait plus d'honneur au céleste époux de son âme, que celui d'une beauté flétrie et d'une vie prête à s'éteindre. J'ai trouvé une grâce bien suave dans cette histoire.

Sachez, Trenmor, quel est le charme de l'habitude, quelles sont les joies d'une contemplation que rien ne trouble. Cette créature errante que vous avez connue n'ayant pas et ne voulant pas de patrie, vendant et revendant sans cesse ses châteaux et ses terres, dans l'impuissance de s'attacher à aucun lieu; cette âme voyageuse qui ne trouvait pas d'asile assez vaste, et qui choisissait pour son tombeau, tantôt la cime des Alpes, tantôt le cratère du Vésuve, et tantôt le sein de l'Océan, s'est enfin prise d'une telle affection pour quelques toises de terrain et pour quelques pierres jointes ensemble, que l'idée d'être ensevelie ailleurs lui serait douloureuse. Elle a conçu pour les morts une si douce sympathie, qu'elle leur tend quelquefois les bras et s'écrie au milieu des nuits :

« O mânes amis! âmes sympathiques! vierges qui avez, comme moi, marché dans le silence sur les tombes de vos sœurs! vous qui avez respiré ces parfums que je respire, et salué cette lune qui me sourit! vous qui avez peut-être connu aussi les orages de la vie et le tumulte du monde! vous qui avez aspiré au repos éternel et qui en avez senti l'avant-goût ici-bas, à l'abri de ces voûtes sacrées, sous la protection de cette prison volontaire! ô vous surtout, qui avez ceint l'auréole de la foi, et qui avez passé des bras d'un ange invisible à ceux d'un époux immortel, chastes amantes de l'espoir, fortes épouses de la volonté! me bénissez-vous, dites-moi, et priez-vous sans cesse pour celle qui se plaît avec vous plus qu'avec les vivants? Est-ce vous dont les encensoirs d'or répandent ces parfums dans la nuit? Est-ce vous qui chantez doucement dans ces mélodies de l'air? Est-ce vous qui, par une sainte magie, rendez si beau, si attrayant, si consolant, ce coin de terre, de marbre et de fleurs où nous reposons vous et moi? Par quel pouvoir l'avez-vous fait si précieux et si désirable, que toutes les fibres de mon être s'y attachent, que tout le sang de mon cœur s'y élance, que ma vie me semble trop courte pour en jouir, et que j'y veuille une petite place pour mes os, quand le souffle divin les aura délaissés? »

Alors, en songeant aux troubles passés et à la sérénité du présent, je les prends à témoin de ma soumission. « O mânes sanctifiés! leur dis-je, ô vierges sœurs! ô Agnès la belle! ô douce Maria del Fiore! ô docte Francesca! venez voir comme mon cœur abjure son ancien fiel, et comme il se résigne à vivre dans le temps et dans l'espace que Dieu lui assigne! Voyez! et allez dire à celui que vous contemplez sans voile : Lélia ne maudit plus le jour que vous lui avez ordonné de remplir; elle marche vers sa nuit avec l'esprit de sagesse que vous aimez. Elle ne se passionne plus pour aucun de ces instants qui passent. Elle ne s'attache plus à en retenir quelques-uns, elle ne se hâte plus pour en abréger d'autres. La voilà dans une marche régulière et continue, comme la terre qui accomplit sa rotation sans secousses, et qui voit changer du soir au matin la constellation céleste, sans s'arrêter sous aucun signe, sans vouloir s'enlacer aux bras des belles pleiades, sans fuir sous le dard brûlant du Sagittaire, sans reculer devant le spectre échevelé de Bérénice. Elle s'est soumise, elle vit! Elle accomplit la loi. Elle ne craint ni ne desire de mourir; elle ne résiste pas à l'ordre universel. Elle mêlera sa poussière à la nôtre sans regret; elle touche déjà sans frayeur nos mains glacées. Voulez-vous, ô Dieu bon! que son épreuve finisse, et qu'avec le lever du jour elle nous suive où nous allons? »

Alors il me semble que, dans la brise qui lutte avec l'aube, il y a des voix faibles, confuses, mystérieuses, qui s'élèvent et qui retombent, qui s'efforcent de m'appeler de dessous la pierre, mais qui ne peuvent pas encore vaincre l'obstacle de ma vie. Je m'arrête un instant, je regarde si ma dalle blanche ne se soulève pas, et si la centenaire, debout à côté de moi,

ne me montre pas Maria del Fiore doucement endormie sur la première marche de notre caveau. En ce moment-là, il y a, certes, des bruits étranges au sein de la terre, et comme des soupirs sous mes pieds. Mais tout fuit, tout se tait, dès que l'étoile du pôle a disparu. L'ombre grêle des cyprès, que la lune dessinait sur les murs, et qui, balancée par la brise, semblait donner le mouvement et la vie aux figures de la fresque, s'efface peu à peu. La peinture redevient immobile; la voix des plantes fait place à celle des oiseaux. L'alouette s'éveille dans sa cage, et l'air est coupé par des sons pleins et distincts, tandis que les grands lis blancs du parterre se dessinent dans le crépuscule et se dressent immobiles de plaisir sous la rosée abondante. Dans l'attente du soleil, toutes les inquiètes oscillations s'arrêtent, tous les reflets incertains se dégagent du voile fantastique. C'est alors que réellement les spectres s'évanouissent dans l'air blanchi, et que les bruits inexplicables font place à des harmonies pures. Quelquefois un dernier souffle de la nuit secoue le laurier-rose, froisse convulsivement ses branches, plane en tournoyant sur sa tête fleurie, et retombe avec un faible soupir, comme si Maria del Fiore, arrachée à son parterre par la main de Francesca, se détachait avec effort de l'arbre chéri et rentrait dans le domaine des morts avec un léger mouvement de dépit et de regret. Toute illusion cesse enfin; les coupoles de métal rougissent aux premiers feux du matin. La cloche creuse dans l'air un large sillon où se précipitent tous les bruits épars et flottants: les paons descendent de la corniche et secouent longtemps leurs plumes humides sur le sable brillant des allées; la porte des dortoirs roule avec bruit sur ses gonds, et l'*Ave Maria*, chanté par les novices, descend sous la voûte sonore des grands escaliers. Il n'est rien de plus solennel pour moi que ce premier son de la voix humaine au commencement de la journée. Tout ici a de la grandeur et de l'effet, parce que les moindres actes de la vie domestique ont de l'ensemble et de l'unité. Ce cantique matinal après toutes les divagations, tous les enthousiasmes de mon insomnie, fait passer dans mes veines un tressaillement d'effroi et de plaisir. La règle, cette grande loi, dont mon intelligence approfondit à chaque instant l'excellence, mais dont mon imagination poétise quelquefois un peu trop la rigidité, reprend aussitôt sur moi son empire oublié durant les heures romanesques de la nuit. Alors, quittant la dalle de Francesca, où je suis restée immobile et attentive durant tout ce travail du renouvellement de la lumière et du réveil de la nature, je m'ébranle comme l'antique statue qui s'animait et qui trouvait dans son sein une voix au premier rayon du soleil. Comme elle, j'entonne l'hymne de joie et je marche au-devant de mon troupeau en chantant avec force et transport, tandis que les vierges descendent en deux files régulières le vaste escalier qui conduit à l'église. J'ai toujours remarqué en elles un mouvement de terreur lorsqu'elles me voient sortir de la galerie des sépultures pour me mettre à leur tête les bras entr'ouverts et le regard levé vers le ciel. A l'heure où leurs esprits sont encore appesantis par le sommeil et où le sentiment du devoir lutte en elles contre la faiblesse de la nature, elles sont étonnées de me trouver si pleine de force et de vie, et, malgré tous mes efforts pour les dissuader, elles s'obstinent à penser que j'ai des entretiens avec les morts du préau sous les lauriers-roses. Je les vois pâlir lorsque, croisant leurs blanches mains sur la pourpre de leurs scapulaires, elles s'inclinent en pliant le genou devant moi, et frissonner involontairement lorsque, après s'être relevées, elles sont forcées l'une après l'autre d'effleurer mon voile pour tourner l'angle du mur.

## LVIII

### CONTEMPLATION.

Une porte de mon appartement donne sur les rochers. Des gradins rongés par le temps et la mousse font le tour du bloc escarpé qui soutient cette partie de l'édifice, et, après plusieurs rampes rapides, établissent une communication entre le couvent et la montagne. C'est le seul endroit abordable de notre forteresse; mais il est effrayant, et, depuis la sainte, personne n'a osé s'y hasarder. Les degrés, creusés inégalement dans le roc, présentent mille difficultés, et l'escarpement qu'ils côtoient, sans offrir aucune espèce de point d'appui, donne des vertiges.

J'ai voulu savoir si, dans la retraite et l'inaction, je n'avais rien perdu de mon courage et de ma force physique. Je me suis aventurée au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, à descendre ces degrés. Je suis parvenue sans peine jusqu'à un endroit où la montagne en s'écroulant semblait avoir emporté le travail des cénobites. Un instant suspendue entre le ciel et les abîmes, j'ai frémi d'être forcée de me retourner pour revenir sur mes pas. J'étais sur une plate-forme où mes pieds avaient à peine l'espace nécessaire pour tenir tous les deux. Je suis restée longtemps immobile afin d'habituer mes yeux à supporter cette situation, et je songeais à l'empire de la volonté d'une part, de l'autre, à celui de l'imagination sur les sens. Si j'eusse cédé à l'imagination, je me serais élancée au fond du gouffre qui semblait m'attirer par un aimant; mais la froide volonté dominait mes terreurs, et me maintenait ferme sur mon étroit piédestal.

Ne pourrait-on proposer cet exemple à ceux qui disent que les tentations sont irrésistibles, que toute contrainte imposée à l'homme est contraire au vœu de la nature, et criminelle envers Dieu? O Pulchérie! je

pensai à toi en cet instant. Je comparai ces vains plaisirs qui t'ont perdue à cette erreur des sens que je subissais sur le bord du précipice, et qui me poussait à abréger mon angoisse en m'abandonnant au sentiment de ma faiblesse. Je comparai aussi la vertu qui t'eût préservée à cet instinct conservateur de l'être, à cette force de raisonnement qui, chez l'homme, sait lutter victorieusement contre la mollesse et la peur. Oh ! vous outragez la bonté de Dieu, et vous méprisez profondément ses dons, vous qui prenez pour la plus noble et la plus saine partie de votre être cette faiblesse qu'il vous a infligée comme correctif de la force dont vous eussiez été trop fiers.

En observant d'un œil attentif tous les objets environnants, j'aperçus la continuation de l'escalier sur le roc détaché au-dessous de la plate-forme. J'atteignis sans peine cette nouvelle rampe. Ce qui, au premier coup d'œil, était impossible, devint facile avec la réflexion. Je me trouvai bientôt hors de danger sur les terrasses naturelles de la montagne. Je connaissais de l'œil ces sites inabordables. Il y a cinq ans que, dans mes rêveries, je m'y promène des yeux sans songer à y porter mes pas. Mais cette énorme croûte qui forme le couronnement du mont, et dont les dents aiguës déchirent les nuées, je n'en avais jamais aperçu que les parois extérieures. Quelle fut ma surprise, lorsqu'en les côtoyant, je vis la possibilité de pénétrer dans leurs flancs par des fissures dont le lontain aspect offrait à peine l'espace nécessaire pour le passage d'un oiseau? Je n'hésitai point à m'y glisser, et, à travers les éboulements du basalte, le réseau des plantes pariétaires et les aspérités d'un trajet incertain, je suis parvenue à des régions que nul regard humain n'a contemplées, que nul pied n'a parcourues, depuis le temps où la sainte y venait chercher le recueillement de la prière, loin de tout bruit extérieur et de toute obsession humaine.

On croit, dans le pays, que chaque nuit l'esprit de Dieu la ravissait sur ces sommets sublimes, qu'un ange invisible la portait sur ces escarpements, et aucun habitant n'a osé depuis approfondir le miracle que la foi seule opéra : la foi, que les petits esprits appellent faiblesse, superstition, ineptie! la foi qui est la volonté jointe à la confiance, magnifique faculté donnée à l'homme pour dépasser les bornes de la vie animale, et pour reculer jusqu'à l'infini celles de l'entendement.

La montagne, tronquée vers sa cime par l'éruption d'un volcan éteint dans les premiers âges du globe, offrait à mes regards une vaste enceinte de ruines volcaniques, fermée par les inégaux remparts de ses dents et de ses déchirures. Une cendre noire, poussière de métaux vomis par l'éruption, des amas de scories fragiles, que la vitrification préserve de l'action des éléments, mais qui craquent sous le pied comme des ossements épars : un gouffre comblé par les atterrissements et recouvert de mousse, des murailles naturelles d'une lave rouge qu'on prendrait pour de la brique, les gigantesques cristallisations du basalte, et partout sur les minéraux les étincelles et les lames d'une pluie de métaux en fusion que fouetta jadis une tempête sortie des entrailles de la terre; de grands lichens rudes et flétris comme la pierre dont ils sont nourris, des eaux qu'on ne voit pas et que l'on entend bouillonner sous les roches, tel est le lieu sauvage où aucun être animé n'a laissé ses traces. Il y avait si longtemps que je ne m'étais retrouvée au désert, que j'eus un instant d'effroi à l'aspect de ces débris d'un monde antérieur à l'homme. Un malaise inexprimable s'empara de moi, je ne pus me résoudre à m'asseoir au sein de ce chaos. Il me semblait que c'était la demeure de quelque puissance infernale ennemie de la paix de l'homme. Je continuai donc à marcher et à gravir jusqu'à ce que j'eusse atteint les dernières crêtes qui forment, autour de ce large cratère, une orgueilleuse couronne aux fleurons bizarres.

De là, je revis les espaces des cieux et des mers, la ville, les campagnes fertiles qui l'entourent, le fleuve, les forêts, les promontoires et les belles îles, et le volcan, seul géant dont la tête dépassât la mienne, seule bouche vivante du canal souterrain où se sont précipités tous les torrents de feu qui bouillonnèrent dans les flancs de cette contrée. Les terres cultivées, les hameaux et les maisons de plaisance qui couvrent les croupes amènes des mamelons, se perdaient dans la distance et se confondaient dans les vapeurs du crépuscule. Mais à mesure que le jour grandit à l'horizon maritime, les objets devinrent plus distincts, et bientôt je pus m'assurer que le sol était encore fécond, que l'humanité existait encore. Assise sur ce trône aérien, que la sainte elle-même ne s'est peut-être jamais soucié d'atteindre, il me sembla que je venais de prendre possession d'une région rebelle à l'homme. L'immonde cyclope qui entassa ces blocs pour les précipiter sur la vallée, et qui tira le feu d'enfer de ses réservoirs inconnus pour consumer les jeunes productions de la terre, était tombé sous la colère du Dieu vengeur. Il me sembla que je venais de lui imposer le sceau du vasselage en mettant le pied sur sa tête foudroyée. Ce n'était pas assez que l'Éternel eût permis à la race privilégiée de couvrir de ses triomphes et de ses travaux tout ce sol disputé aux éléments; il fallait qu'une femme gravît jusqu'à cette dernière cime, autel désert et silencieux du Titan renversé. Il fallait qu'au haut de cet autel audacieux la pensée humaine, cet aigle dont le vol embrasse l'infini et possède le trésor des mondes, vînt se poser et replier ses ailes pour se pencher vers la terre et la bénir dans un élan fraternel, créant ainsi, pour la première fois, un rapport sympathique de l'homme à l'homme, au milieu des abîmes de l'espace.

Me retournant alors vers la région désolée que je venais de parcourir, j'essayai de me rendre compte du changement qui s'est opéré dans mes goûts en même temps que dans mes habitudes. Pourquoi donc jadis n'étais-je jamais assez loin à mon gré des lieux habitables? Pourquoi aujourd'hui aimai-je à m'en rapprocher? Je n'ai pas découvert dans l'homme des vertus nouvelles, des qualités ignorées jusqu'ici. La société ne m'apparaît pas meilleure depuis que je l'ai quittée. De loin comme de près j'y vois toujours les mêmes vices, toujours la même lenteur à se reconstituer suivant ses besoins nobles et réels. Et quant aux beautés brutes de la nature, je n'ai pas perdu la faculté de les apprécier. Rien n'éteint dans les âmes poétiques le sentiment du beau, et ce qui leur semble mortel au premier abord développe en elles des facultés ignorées, des ressources inépuisables. Cependant autrefois il n'était pas de caverne assez inaccessible, pas de lande assez inculte, pas de plage assez stérile pour exercer la force de mes pieds et l'avidité de mon cerveau. Les Alpes étaient trop basses et la mer trop étroite à mon gré. Les immuables lois de l'équilibre universel fatiguaient mon œil et lassaient ma patience. Je guettais l'avalanche et ne trouvais jamais qu'elle eût assez labouré la neige, assez balayé de sapins, assez retenti sur les échos effrayés des glaciers. L'orage ne venait jamais assez vite et ne grondait jamais assez haut. J'eusse voulu pousser de la main les sombres nuées et les déchirer avec fracas. J'aurais voulu assister à quelque déluge nouveau, à la chute d'une étoile, à un cataclysme universel. J'aurais crié de joie en m'abîmant avec les ruines du monde, et alors seulement j'aurais proclamé Dieu aussi fort que ma pensée l'avait conçu.

C'est le souvenir de ces jours impétueux et de ces désirs insensés qui me fait frémir maintenant à l'aspect des lieux qui retracent les antiques bouleversements du globe. Cet amour de l'ordre, révélé à moi depuis que j'ai quitté le monde, proscrit les joies que j'éprouvais jadis à entendre gronder le volcan et à voir rouler l'avalanche. Quand je me sentais faible par ma souffrance, je ne cherchais dans les attributs de Dieu que la colère et la force. A présent que je suis apaisée, je comprends que la force, c'est le calme et la douceur. O bonté incréée! comme tu t'es révélée à moi! comme je te bénis dans le moindre sillon vert que ton regard féconde! comme je m'identifie à cette bonne terre où ton grain fructifie! comme je comprends ton infatigable mansuétude! O terre, fille du ciel! comme ton père t'a enseigné la clémence, toi qui ne te dessèches pas sous les pas de l'impie, toi qui te laisses posséder par le riche et qui sembles attendre avec sécurité le jour qui te rendra à tes enfants! Sans doute alors tu te pareras d'attraits nouveaux; plus riante et plus féconde, tu réaliseras peut-être ces beaux rêves poétiques que l'on entend annoncer par les sectes nouvelles et qui montent comme des parfums mystérieux sur cet âge de doute, composé étrange de hautaines négations et de tendres espérances.

Ravie dans la contemplation de cette nuit sublime, j'en suivis le cours, le déclin et la fin. A minuit, la lune s'était couchée. La retraite me devenait impossible; privée de son flambeau, je ne pouvais plus me guider dans ce labyrinthe de débris, et, quoique le ciel fût étincelant d'étoiles, les profondeurs du cratère étaient ensevelies dans les ténèbres. J'attendis qu'une faible lueur blanchit l'horizon. Mais quand elle parut, la terre devint si belle, que je ne pus m'arracher au spectacle que chaque instant variait et embellissait sous mes yeux.

Les pâles étoiles du Scorpion se plongèrent une à une dans la mer à ma droite. Nymphes sublimes, inséparables sœurs, elles semblaient s'enlacer l'une à l'autre et s'entraîner en s'invitant aux chastes voluptés du bain. Les soleils innombrables qui sèment l'éther étaient alors plus rares et plus brillants; le jour ne se montrait pas encore, et cependant le firmament avait pris une teinte plus blanche, comme si un voile d'argent se fût étendu sur l'azur profond de son sein. L'air fraîchissait, et l'éclat des astres semblait ranimé par cette brise, comme une flamme que le vent agite avant de l'éteindre. L'étoile de la Chèvre monta rouge et brillante à ma gauche, au-dessus des grandes forêts, et la voie lactée s'effaça sur ma tête comme une vapeur qui remonte aux cieux.

Alors l'Empyrée devint comme un dôme qui se dédétachait obliquement de la terre, et l'aube monta chassant devant elle les étoiles paresseuses. Tandis que le vent de ses ailes les soufflait une à une, celles qui s'obstinaient à rester paraissaient toujours plus claires et plus belles. Hesper blanchissait et s'avançait avec tant de majesté qu'il semblait impossible de le détrôner; l'Ourse abaissait sa courbe gigantesque vers le nord. La terre n'était qu'une masse noire, dont quelques sommets de montagne coupaient, çà et là, l'âpre contour à l'horizon. Les lacs et les ruisseaux se montrèrent successivement comme des taches et des lignes sinueuses d'argent mat sur le linceul de la terre. A mesure que l'aurore remplaça l'aube, toutes ces eaux prirent alternativement les reflets changeants de la nacre. Longtemps l'azur, dont les teintes infinies effaçaient la transition du blanc au noir, fut la seule couleur que l'œil pût saisir sur la terre et dans les cieux. L'orient rougit longtemps avant que la couleur et la forme fussent éveillées dans le paysage. Enfin la forme sortit la première du chaos. Les contours des plans avancés se détachèrent, puis tous les autres successivement jusqu'aux plus lointains: et, quand tout le dessin fut appréciable, la couleur l'alluma sur le feuillage, et la végétation passa lentement par toutes les teintes qui lui sont propres, depuis le bleu

sombre de la nuit jusqu'au vert étincelant du jour.

Le moment le plus suave fut celui qui précéda immédiatement l'apparition du soleil. La forme avait atteint toute la grâce de son developpement. La couleur encore pâle avait un indéfinissable charme ; les rayons montaient comme des flammes derrière de grands rideaux de peupliers qui n'en recevaient rien encore et qui se dessinaient en noir sur cette fournaise. Mais, dans la région située entre l'orient et le sud, la lumière répandait de préférence ses prestiges toujours croissants. L'oblique clarté se glissait entre chaque zone de coteaux, de forêts et de jardins. Les masses, éclairées à tous leurs bords, s'enlevaient légères et diaphanes, tandis que leur milieu encore sombre accusait l'épaisseur. Que les arbres étaient beaux ainsi! Quelle délicatesse avaient les sveltes peupliers, quelle rondeur les caroubiers robustes, quelle mollesse les myrtes et les cytises! La verdure n'offrait qu'une teinte uniforme, mais la transparence suppléait à la richesse des tons; de seconde en seconde, l'intensité du rayon pénétrait dans toutes les sinuosités, dans toutes les profondeurs. Derrière chaque rideau de feuillage, un voile semblait tomber, et d'autres rideaux, toujours plus gracieux et plus frais, surgissaient comme par enchantement; des angles de prairie, des buissons, des massifs d'arbustes, des clairières pleines de mousses et de roseaux se révélaient. Et cependant, dans les fonds des terrains, et vers les entrelacements des tiges, il y avait encore de doux mystères, moins profonds que ceux de la nuit, plus chastes que ceux du jour. Derrière les troncs blanchissants des vieux figuiers, ce n'étaient plus les antres des faunes perfides qui s'ouvraient dans les fourrés, c'étaient les pudiques retraites des silencieuses amadryades. Les oiseaux à peine éveillés ne faisaient entendre que des chants rares et timides. La brise cessa; à la plus haute cime des trembles, il n'y avait pas une feuille qui ne fût immobile. Les fleurs, chargées de rosée, retenaient encore leurs parfums. Ce moment a toujours été celui que j'ai préféré dans la journée : il offre l'image de la jeunesse de l'homme. Tout y est candeur, modestie, suavité... O Stenio! c'est le moment où ta pâle beauté et tes yeux limpides m'apparaissent tels qu'autrefois!

Mais tout à coup les feuilles s'émurent, et de grands vols d'oiseaux traversèrent l'espace. Il y eut comme un tressaillement de joie; le vent soufflait de l'ouest, et la cime des forêts semblait s'incliner devant le dieu.

De même qu'un roi, précédé d'un brillant cortége, efface bientôt par sa présence l'éclat des pompes qui l'ont annoncé, le soleil, en montant sur l'horizon, fit pâlir la pourpre répandue sur sa route. Il s'élança dans la carrière avec cette rapidité qui nous surprend toujours, parce que c'est le seul instant où notre vue saisisse clairement le mouvement qui nous entraîne et qui semble nous lancer sous les roues ardentes du char céleste. Un moment baigné dans les vapeurs embrasées de l'atmosphère, il flotta et bondit inégal dans sa forme et dans son élan, comme un spectre de feu prêt à s'évanouir et à retomber dans la nuit; mais ce fut une hésitation rapidement dissipée. Il s'arrondit, et son sein sembla éclater pour projeter au loin la gloire de ses rayons. Ainsi, antique Hélios, au sortir de la mer, il secouait sa brûlante chevelure sur la plage, et couvrait les flots d'une pluie de feu; ainsi, sublime création du Dieu unique, il apporte la vie aux mondes prosternés.

Avec le soleil, la couleur, jusque-là incomplète et vague, prit toute sa splendeur. Les bords argentés des masses de feuillage se teignirent en vert sombre d'un côté et en émeraude étincelante de l'autre. Le point du paysage que j'examinais de préférence changea d'aspect, et chaque objet eut deux faces, une obscure, et l'autre éblouissante. Chaque feuille devint une goutte de la pluie d'or ; puis des reflets de pourpre marquèrent la transition de la clarté à la chaleur. Les sables blancs des sentiers jaunirent, et, dans les masses grises des rochers, le brun, le jaune, le fauve et le rouge montrèrent leurs mélanges pittoresques. Les prairies absorbèrent la rosée qui les blanchissait et se firent voir si fraîches et si vertes que toute autre verdure sembla effacée. Il y eut partout des nuances au lieu de teintes; partout sur les plantes, de l'or au lieu d'argent, des rubis au lieu de pourpre, des diamants au lieu de perles. La forêt perdit peu à peu ses mystères; le dieu vainqueur pénétra dans les plus humbles retraites, dans les ombrages les plus épais. Je vis les fleurs s'ouvrir autour de moi, et lui livrer tous les parfums de leur sein... Je quittai cette scène qui convenait moins que l'autre à la disposition de mon âme et au caprice de ma destinée. C'était l'image de la jeunesse ardente, non plus celle de l'adolescence paisible; c'était l'excitation fougueuse à une vie que je n'ai pas vécue et que je ne dois pas vivre. Je saluai la création, et je détournai mes regards sans amertume et sans ingratitude.

J'avais passé là plusieurs heures de délices; n'était-ce pas de quoi remercier humblement le Dieu qui a fait la beauté de la terre infinie, afin que chaque être y puisât le bonheur qui lui est propre? Certains êtres ne vivent que pendant quelques instants; d'autres s'éveillent quand tout le reste s'endort; d'autres encore n'existent qu'une partie de l'année. Eh quoi! une créature humaine condamnée à la solitude ne saurait sans colère renoncer à quelques instants de l'ivresse universelle, quand elle participe à toutes les délices du calme! Non, je ne me plaignis pas, et je redescendis la montagne, m'arrêtant pour regarder de temps en temps les cieux embrasés et m'étonner du peu d'instants qui s'étaient écoulés depuis que j'y avais vu régner l'humide pâleur de la lune.

Nulle langue humaine ne saurait raconter la variété magique de cette course où le temps entraîne l'univers. L'homme ne peut ni définir ni décrire le mouvement. Toutes les phases de ce mouvement qu'il appelle *le temps* portent le même nom dans ses idiomes, et chaque minute en demanderait un différent, puisque aucune n'est celle qui vient de s'écouler. Chacun de ces instants que nous essayons de marquer par les nombres, transfigure la création et opère sur des mondes innombrables d'innombrables révolutions. De même qu'aucun jour ne ressemble à un autre jour, aucune nuit à une autre nuit, aucun moment du jour ou de la nuit ne ressemble à celui qui précède et à celui qui suit. Les éléments du grand tout ont dans leur ensemble l'ordre et la règle pour invariables conditions d'existence, et en même temps l'inépuisable variété, image d'un pouvoir infini et d'une activité infatigable, préside à tous les détails de la vie. Depuis la physionomie des constellations jusqu'à celle des traits humains, depuis les flots de la mer jusqu'aux brins d'herbe de la prairie, depuis l'immémorial incendie qui dévore les soleils jusqu'aux inénarrables variations de l'atmosphère qui enveloppe les mondes, il n'est pas de chose qui n'ait son existence propre à elle seule, et qui ne reçoive de chaque période de sa durée une modification sensible ou insensible aux perceptions de l'homme.

Qui donc a vu deux levers de soleil identiquement beaux? L'homme qui se préoccupe de tant d'événements misérables, et qui se recrée à tant de spectacles indignes de lui, ne devrait-il pas trouver ses vrais plaisirs dans la contemplation de ce qu'il y a de grand et d'impérissable? Il n'en est pas un parmi nous qui n'ait gardé un souvenir bien marqué de quelque fait puéril, et nul ne compte parmi ses joies un instant où la nature s'est fait aimer de lui pour elle-même, où le soleil l'a trouvé transporté hors du cercle d'une égoïste individualité, et perdu dans ce fluide d'amour et de bonheur qui enivre tous les êtres au retour de la lumière. Nous goûtons comme malgré nous ces ineffables biens que Dieu nous prodigue; nous les voyons passer sans les accueillir autrement que par des paroles banales. Nous n'en étudions pas le caractère; nous confondons dans une même appréciation, froide et confuse, toutes les nuances de nos jours radieux. Nous ne marquons pas comme un événement heureux le loisir d'une nuit de contemplation, la splendeur d'un matin sans nuage. Il y a eu pour chacun de nous un jour où le soleil lui est apparu plus beau qu'en aucun autre jour de sa vie. Il s'en est à peine aperçu, et il ne s'en souvient pas. O *Mouvement!* vieux Saturne, père de tous les pouvoirs! c'est toi que les hommes eussent dû adorer sous la figure d'une roue; mais ils ont donné tes attributs à la Fortune, parce qu'elle seule préside à leurs instants; elle seule retourne le sablier de leur vie. Ce n'est pas le cours des astres qui règle leurs pensées et leurs besoins; ce n'est pas l'ordre admirable de l'univers qui fait fléchir leurs genoux et palpiter leurs cœurs; ce sont les jouets fragiles dont ta corne est remplie. Tu la secoues sur leurs pas, et ils se baissent pour chercher quelque chose dans la fange, tandis qu'une source inépuisable de bonheur et de calme ruisselle autour d'eux, abondante et limpide, par tous les pores de la création.

## LIX

Lélia, j'ai lu avidement le résumé des nobles et touchantes émotions de votre âme depuis les années qui nous séparent. Vous êtes calme, Dieu soit loué! Moi aussi je suis calme, mais triste, car depuis longtemps je suis inutile. Je vous l'ai caché pour ne pas altérer votre précieuse sérénité; mais maintenant, je puis vous le dire, j'ai passé tout ce temps dans les fers; et cela, sur une terre étrangère aux querelles politiques qui m'ont expulsé du pays où vous êtes, sur une terre de refuge et de prétendue liberté. J'ai été trouvé suspect, et le soupçon a suffi pour que l'hospitalité se changeât pour moi en tyrannie. Enfin, j'échappe à la prison, et je vais reprendre ma tâche. Ici, comme ailleurs sans doute, je trouverai des sympathies, car ici, plus qu'ailleurs peut-être, il y a de grandes souffrances, de grands besoins et de grandes iniquités.

Vos récits et vos peintures de la vie monastique m'ont apporté, au sein de ma misère, des heures charmantes et de poétiques rêveries. Moi aussi, Lélia, j'ai eu dans le cachot mes jours de bonheur en dépit du sort et des hommes. Jadis, j'avais souvent désiré la solitude. Aux jours des angoisses et des remords sans fruit, j'avais essayé de fuir la présence de l'homme; mais en vain avais-je parcouru une partie du monde. La solitude me fuyait, l'homme ou ses influences inévitables, ou son despotique pouvoir sur toute la création, m'avaient poursuivi jusqu'au sein du désert. Dans la prison, j'ai trouvé cette solitude si salutaire et si vainement cherchée. Dans ce calme, mon cœur s'est rouvert aux charmes de la nature. Jadis, à mon admiration blasée les plus belles contrées qu'éclaire le soleil n'avaient pas suffi; maintenant un pâle rayon entre deux nuages, une plainte mélodieuse du vent sur la grève, le bruissement des vagues, le cri mélancolique des mouettes, le chant lointain d'une jeune fille, le parfum d'une fleur élevée à grand'peine dans la fente d'un mur, ce sont là pour moi de vives jouissances, des trésors dont je sais le prix. Combien de fois ai-je contemplé avec délices, à travers l'étroit grillage d'une meurtrière, la scène immense et grandiose de la mer agitée promenant sa houle convulsive et ses longues lames d'écume d'un horizon à l'autre! Qu'elle était belle alors, cette mer encadrée dans une

fente d'airain ! Comme mon œil collé à cette ouverture jalouse étreignait avec transport l'immensité déployée devant moi ! Eh ! ne m'appartenait-elle pas tout entière, cette grande mer que mon regard pouvait embrasser, où ma pensée errait libre et vagabonde, plus rapide, plus souple, plus capricieuse dans son vol céleste que les hirondelles aux grandes ailes noires, qui rasaient l'écume et se laissaient bercer endormies dans le vent ? Que m'importaient alors la prison et les chaînes ? Mon imagination chevauchait la tempête comme les ombres évoquées par la harpe d'Ossian. Depuis, je l'ai franchie sur un léger navire, cette mer où mon âme s'était promenée tant de fois. Eh bien ! alors elle m'a semblé moins belle peut-être. Les vents étaient lourds et paresseux à mon gré; les flots avaient des reflets moins étincelants, des ondulations moins gracieuses; le soleil s'y levait moins pur, il s'y couchait moins sublime. Cette mer qui me portait, ce n'était plus la mer qui avait bercé mes rêves, la mer qui n'appartenait qu'à moi et dont j'avais joui tout seul au milieu des esclaves enchaînés.

Maintenant, je vis languissamment et sans efforts comme le convalescent à la suite d'une maladie violente. Avez-vous éprouvé ce délicieux engourdissement de l'âme et du corps après les jours de délire et de cauchemar, jours à la fois longs et rapides, où, dévoré de rêves, fatigué de sensations incohérentes et brusques, on ne s'aperçoit point du temps qui marche et des nuits qui succèdent aux jours ? Alors, si vous êtes sorti de ce drame fantastique où vous jette la fièvre, pour rentrer dans la vie calme et paresseuse, dans l'idylle et les douces promenades, sous le soleil tiède, parmi les plantes que vous avez laissées en germe et que vous retrouvez en fleurs; si vous avez lentement marché, faible encore, le long du ruisseau nonchalant et paisible comme vous; si vous avez écouté vaguement tous ces bruits de la nature longtemps perdus et presque oubliés sur un lit de douleur; si vous avez enfin repris à la vie, doucement, et par tous les pores, et par toutes les sensations une à une, vous pouvez comprendre ce que c'est que le repos après les tempêtes de ma vie.

Mais nous n'avons pas le droit de nous arrêter plus d'un jour au bord de notre route. Le ciel nous condamne au travail. Moi, plus qu'un autre, je suis condamné à accomplir un dur pèlerinage. Il est dans le repos des délices infinies; mais nous ne pouvons pas nous endormir dans ces voluptés, car elles nous donneraient la mort. Elles nous sont envoyées en passant comme des oasis dans le désert, comme un avant-goût du ciel; mais notre patrie, ici-bas, est une terre inculte que nous sommes destinés à conquérir, à civiliser, à affranchir de la servitude. Je ne l'oublie pas, Lélia, et déjà je me remets en marche, souhaitant que la paix des cieux reste avec vous !

## LX

### LE CHANT DE PULCHÉRIE.

Quand je quitte ma couche voluptueuse pour regarder les étoiles qui blanchissent avec l'azur céleste, mes genoux frissonnent au froid de cette matinée d'hiver. D'affreux nuages pèsent sur l'horizon comme des masses d'airain, et l'aube fait de vains efforts pour se dégager de leurs flancs livides. L'astre du Bouvier darde un dernier rayon rougeâtre aux pieds de l'Ourse boréale, dont le jour éteint un à un les sept flambeaux pâlissants. La lune continue sa course et s'abaisse lentement, froide et sinistre, des hauteurs du zénith vers les créneaux des mornes édifices. La terre commence à montrer des pentes labourées par la pluie, luisantes d'un reflet terne comme l'étain. Les coqs chantent d'une voix aigre, et l'*Angelus*, qui salue cette aurore glacée, semble annoncer le réveil des morts dans leurs suaires, et non celui des vivants dans leurs demeures.

Pourquoi quitter ton grabat à peine échauffé par quelques heures d'un mauvais sommeil, ô laboureur plus pâle que l'aube d'hiver, plus triste que la terre inondée, plus desséché que l'arbre dépouillé de ses feuilles ? Par quelle misérable habitude signes-tu ton front étroit, ridé avant l'âge, au commandement de la cloche catholique ? Par quelle imbécile faiblesse acceptes-tu pour ton seul espoir et ta seule consolation les rites d'une religion qui consacre ta misère et perpétue ta servitude ? Tu restes sourd à la voix de ton cœur qui te crie: Courage et vengeance ! et tu courbes la tête à cette vibration lugubre qui proclame dans les airs ton arrêt éternel: Lâcheté, abaissement, terreur ! Brute indigne de vivre ! regarde comme la nature est ingrate et rechignée, comme le ciel te verse à regret la lumière, comme la nuit s'arrache lentement de ton hémisphère désolé ! Ton estomac vide et inquiet est le seul mobile qui te gouverne encore, et qui te pousse à chercher une chétive pâture, sans discernement et sans force, sur un sol épuisé par tes ignares labeurs, par tes bras lourds et malhabiles, que la faim seule met encore en mouvement comme les marteaux d'une machine. Va broyer la pierre des chemins, moins endurcie que ton cerveau, pour que mes nobles chevaux ne s'écorchent pas les pieds dans leur course orgueilleuse ! Va ensemencer le sillon limoneux afin qu'un pur froment nourrisse mes chiens, et que leurs restes soient mendiés avec convoitise par tes enfants affamés ! Va, race infirme et dégradée, chéris la vermine qui te ronge ! végète comme l'herbe infecte des marécages ! traîne-toi sur le ventre comme le ver dans la fange ! Et toi, soleil, ne te montre pas à ces reptiles indignes de te contempler ! Nuages de sang qui vous déchirez à son approche, roulez vos plis

comme un linceul sur sa face rayonnante, et répandez-vous sur la terre d'Égypte jusqu'à ce que ce peuple abject ait fait pénitence et lavé la souillure de son esclavage.

Mon jeune amant, tu ne me réponds pas, tu ne m'écoutes pas? Ton front repose enfoncé dans un chevet moelleux. Crains-tu de me montrer des larmes généreuses? Pleures-tu sur cette hideuse journée qui commence, sur cette race avilie qui s'éveille? Rêves-tu de carnage et de délivrance? gémis-tu de douleur et de colère? Tu dors? Ta chevelure est mouillée de sueur, tes épaules mollissent sous les fatigues de l'amour. Une langueur ineffable accable tes membres et ta pensée... N'as-tu donc d'ardeur et de force que pour le plaisir? Quoi! tu dors? La volupté suffit donc à ta jeunesse, et tu n'as pas d'autre passion que celle des femmes? Étrange jeunesse, qui ne sait ni dans quel monde, ni dans quel siècle le destin t'a jetée! Tout ton passé est ambition, tout ton présent jouissance, tout ton avenir impunité. Eh bien! si tu as tant d'insouciance et de mépris pour le malheur d'autrui, donne-moi donc un peu de cette lâcheté froide. Que toute la force de nos âmes, que toute l'ardeur de notre sang tourne à l'âpreté de nos délires. Allons! ouvrons nos bras et fermons nos cœurs! abaissons les rideaux entre le jour et notre joie honteuse! Rêvons sous l'influence d'une lascive chaleur le doux climat de la Grèce, et les voluptés antiques, et la débauche païenne! Que le faible, le pauvre, l'opprimé, le simple, suent et souffrent pour manger un pain noir trempé de larmes! nous, nous vivrons dans l'orgie, et le bruit de nos plaisirs étouffera leurs plaintes! Que les saints crient dans le désert, que les prophètes reviennent se faire lapider, que les Juifs remettent le Christ en croix, vivons!

Ou bien, veux-tu? mourons, asphyxions-nous; quittons la vie par lassitude, comme tant d'autres couples l'ont quittée par fanatisme amoureux. Il faut que notre âme périsse sous le poids de la matière, ou que notre corps, dévoré par l'esprit, se soustraie à l'horreur de la condition humaine.

Il dort toujours! et moi, je ne saurais retrouver un instant de calme quand le constraste de la misère d'autrui et de ma richesse infâme vient livrer mon sein au remords! O ciel! quelle brute est donc ce jeune homme qu'hier je trouvais si beau? Regardez-le, étoiles vacillantes qui fuyez dans l'immensité, et voilez-vous à jamais pour lui! Soleil, ne pénètre pas dans cette chambre, n'éclaire pas ce front flétri par la débauche, qui n'a jamais eu ni une pensée de reproche, ni une malédiction pour la Providence oublieuse!

Et toi, vassal, victime, porteur de haillons; toi travailleur, regarde-le... regarde-moi, pâle, échevelée, désolée à cette fenêtre... regarde-nous bien tous les deux. Un jeune homme riche et beau qui paye l'amour d'une femme, et une femme perdue qui méprise cet homme et son argent! Voilà les êtres que tu sers, que tu crains, que tu respectes... Ramasse donc les outils de ton travail, ces boulets de ton bagne éternel, et frappe! écrase ces êtres parasites qui mangent ton pain et te volent jusqu'à ta place au soleil! Tue cet homme qui dort bercé par l'égoïsme, tue aussi cette femme qui pleure, impuissante à sortir du vice!

## LXI

L'ermite vit entrer un soir dans sa cellule un jeune homme qu'il reconnut à peine; car ses vêtements, ses manières, sa démarche, sa voix et jusqu'à ses traits, tout en lui était changé, tout s'était pour ainsi dire dénationalisé, pour prendre le reflet d'une civilisation étrangère.

Quand Sténio eut partagé le frugal souper de Magnus, il prit son bras et descendit avec lui au bord du lac. Il aimait à revoir ce lieu inculte, ces grands cèdres penchés sur le précipice, ces sables argentés par la lune, et cette eau immobile où les étoiles se reflétaient calmes comme dans un autre éther. Il aimait le faible bruissement des insectes dans les joncs, et le vol silencieux des chauves-souris décrivant des cercles mystérieux sur sa tête. Dans la cellule de l'ermite, au bord du ravin, au fond du lac sans rivages, son âme cherchait une pensée d'espoir, un sourire de la destinée. Comme son front était calme et sa bouche muette depuis longtemps, Magnus crut que Dieu avait eu pitié de lui et qu'il avait ouvert enfin à ce cœur souffrant le trésor des espérances divines; mais tout à coup, Sténio, l'arrêtant sous le rayon pur et blanc de la lune, lui dit, en le pénétrant de son regard cynique:

— Moine, raconte-moi donc ton amour pour Lélia, et comment, après t'avoir rendu athée et renégat, elle te fit devenir fou?

— Mon Dieu! s'écria le pâle cénobite avec égarement, faites que ce calice s'éloigne de moi!

Sténio éclata d'un rire amer, et ôtant son chapeau d'une manière ironique:

— Je vous salue, ermite plein de grâce, dit-il; la concupiscence est toujours avec vous à ce que je vois, car on ne peut vous faire la moindre question sans vous enfoncer mille poignards dans le cœur. N'en parlons donc plus. Je croyais que madame l'abbesse des Camaldules était devenue un personnage assez grave pour ne pas troubler l'imagination même d'un prêtre. Dites-moi, Magnus, l'avez-vous revue depuis qu'elle est là? Et il montrait le couvent des Camaldules, dont les dômes argentés par la lune, dépassaient un peu les cyprès du cimetière.

Magnus fit un signe de tête négatif.

— Et que faites-vous si près du camp ennemi ? dit Sténio, comment êtes-vous venu dresser votre tente sous ses batteries?

— Il y avait déjà une année que j'étais ici, dit Magnus, lorsque j'ai appris qu'elle était au couvent.

— Et depuis ce temps, vous avez résisté au désir de franchir ce ravin et d'aller regarder, par le trou de quelque serrure, si l'abbesse est encore belle? Eh bien ! je vous admire et je vous approuve. Restez avec votre illusion et avec votre amour, mon père. Il ne vous faudrait peut-être pour guérir que voir celle que vous avez tant aimée. Mais où seraient vos mérites si vous guérissiez? Allons, gagnez le ciel, puisque le ciel est fait pour les dupes. Quant à moi, ajouta-t-il d'un son de voix tout à coup effrayant et lugubre, je sais qu'il n'y a rien de vrai dans les rêves de l'homme, et qu'une fois la vérité dévoilée, il n'y a plus pour lui que la patience de l'ennui ou la résolution du désespoir ; et quand j'ai dit autrefois que l'homme pouvait se complaire dans sa force individuelle, j'ai menti aux autres et à moi; car celui qui est arrivé à la possession d'une force inutile, à l'exercice d'une puissance sans valeur et sans but, n'est qu'un fou dont il faut se méfier.

Dans les rêves de ma jeunesse, dans les extases de ma plus fraîche poésie, un fantôme d'amour planait sans cesse et me montrait le ciel. Lélia, mon illusion, ma poésie, mon Élysée, mon idéal, qu'êtes-vous devenue? Où a fui votre spectre léger? Dans quel éther insaisissable s'est évanouie votre essence immatérielle? C'est que mes yeux se sont ouverts, c'est qu'en apprenant que vous étiez l'impossible, la vie m'est apparue toute nue, toute cynique; belle parfois, hideuse souvent, mais toujours semblable à elle-même dans ses beautés ou dans ses horreurs; toujours bornée, toujours assujettie à d'imprescriptibles lois qu'il n'appartient pas à la fantaisie de l'homme de soulever ! Et à mesure que cette fantaisie s'est usée et effacée (cette fantaisie de l'irréalisable qui seule poétise les jours de l'homme et l'attache quelques années à ses frivoles plaisirs), à mesure que mon âme s'est lassée de chercher dans les bras d'un troupeau de femmes le baiser extatique que Lélia seule pouvait donner, dans le vin, la poésie et la louange, l'ivresse qu'une parole d'amour de Lélia devait résumer, je me suis éclairé au point de savoir... Écoutez-moi, Magnus, et que mes paroles vous profitent. Je me suis éclairé au point de savoir que Lélia elle-même est une femme comme une autre, que ses lèvres n'ont pas un baiser plus suave, que sa parole n'a pas une vertu plus puissante que le baiser et la parole des autres lèvres. Je sais aujourd'hui Lélia tout entière, comme si je l'avais possédée. Je sais ce qui la faisait si belle, si pure, si divine : c'était moi, c'était ma jeunesse. Mais, à mesure que mon âme s'est flétrie, l'image de Lélia s'est flétrie aussi. Aujourd'hui je la vois telle qu'elle est, pâle, la lèvre terne, la chevelure semée de ces premiers fils d'argent qui nous envahissent le crâne, comme l'herbe envahit le tombeau, le front traversé de cet ineffaçable pli que la vieillesse nous imprime, d'abord d'une main indulgente et légère, puis d'un ongle profond et cruel. Pauvre Lélia , vous voilà bien changée! Quand vous passez dans mes rêves, avec vos diamants et vos parures d'autrefois, je ne puis m'empêcher de rire amèrement et de vous dire : « Bien vous prend d'être abbesse, Lélia, et d'avoir beaucoup de vertu, car sur mon honneur, vous n'êtes plus belle, et, si vous m'invitiez au céleste banquet de votre amour, je vous préférerais la jeune danseuse Torquata ou la joyeuse courtisane Elvire. »

Et après tout, Torquata, Elvire, Pulchérie, Lélia, qu'êtes-vous pour m'enivrer, pour m'attacher à ce joug de fer qui ensanglante mon front, pour me pendre à ce gibet où mes membres se sont brisés? Essaim de femmes aux blonds cheveux, aux tresses d'ébène, aux pieds d'ivoire, aux brunes épaules, filles pudiques, rieuses, débauchées, vierges aux timides soupirs, Messalines au front d'airain, vous toutes que j'ai possédées ou rêvées, que viendriez-vous faire dans ma vie à présent? Quel secret auriez-vous à me révéler? Me donneriez-vous les ailes de la nuit pour faire le tour de l'univers? Me diriez-vous les secrets de l'éternité? Feriez-vous descendre les étoiles pour me servir de couronne? Feriez-vous seulement épanouir pour moi une fleur plus belle et plus suave que celles qui jonchent la terre de l'homme? Menteuses et impudentes que vous êtes! Qu'y a-t-il donc dans vos caresses, pour que vous les mettiez à si haut prix? De quelles joies si divines avez-vous donc le secret, pour que nos désirs vous embellissent à ce point? Illusion et rêverie, c'est vous qui êtes vraiment les reines du monde! Quand votre flambeau est éteint, le monde est inhabitable.

Pauvre Magnus! cesse de dévorer tes entrailles, cesse de te frapper la poitrine pour y faire rentrer l'élan indiscret de tes désirs! Cesse d'étouffer tes soupirs quand Lélia apparaît dans tes songes! Va, c'est toi, pauvre homme, qui la fais si belle et si désirable; indigne autel d'une flamme si sainte, elle rit en elle-même de ton supplice. Car elle sait bien, cette femme, qu'elle n'a rien à te donner en échange de tant d'amour. Plus habile que les autres, elle ne se livre pas, elle se gaze. Elle se refuse, elle se divinise. Mais se voilerait-elle ainsi, si son corps était plus beau que celui des femmes qu'on achète? Son âme se déroberait-elle aux épanchements de l'affection, si son âme était plus vaste et plus grande que la nôtre?

O femme, tu n'es que mensonge! homme, tu n'es que vanité! philosophie, tu n'es que sophisme! dévotion, tu n'es que poltronnerie!

## LXII

### DON JUAN.

Durant ces années qui avaient dispersé comme des feuilles d'automne des êtres autrefois si unis, Sténio, par ennui de ses habitudes, ou par nécessité d'échapper à des soupçons politiques, s'était éloigné des rivages qu'enchante le soleil. Il était venu demander à nos froides contrées les merveilles de leurs inventions, le luxe de leurs plaisirs, et aussi, peut-être, les orgueilleux sophismes de leur philosophie. Sténio était riche. Le faste, le bruit, les spectacles, le jeu, la débauche, tous les moyens d'abuser de l'argent et de la vie ne lui manquèrent pas. Mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver un monde tout fait pour son égoïsme et une race toute semblable, et par instinct et par goût, à ce qu'il était devenu par faiblesse et par désespoir. Il fut émerveillé de voir ériger en principe, et pratiquer systématiquement, raisonnablement, ce qu'il avait fait jusqu'alors par défi et avec délire. Il entendit des professeurs justifier, du haut de leur philosophie, tous les caprices, tous les mauvais désirs, toutes les méchantes fantaisies, sous prétexte que l'homme n'a pas d'autre guide que sa raison, et pas d'autre raison que son instinct. Il apprit chez nous toutes les merveilles de la psychologie, toutes les finesses de l'éclectisme, toute la science et toute la morale du siècle : à savoir, que nous devons nous examiner nous-mêmes attentivement, sans nous soucier les uns des autres, et faire ensuite chacun ce qui nous plaît, à condition de le faire avec beaucoup d'esprit. Sténio cessa donc d'être fou, il devint spirituel, élégant et froid. Il hanta les salons et les tavernes, portant dans les tavernes les belles manières d'un grand seigneur, et dans les salons l'impertinence d'un roué. Les prostituées le trouvèrent charmant; les femmes du monde, original. Il suivit religieusement les modes. Il dépensa son génie dans les albums et fut inspiré tous les soirs en chantant devant trois cents personnes; après quoi, il discutait sur la passion et sur le génie, sur la science, sur la religion, sur la politique, sur les arts, sur le magnétisme, et, à minuit, il allait souper chez les filles.

Quand il fut ruiné, il retomba malade, il eut le spleen, tout son esprit l'abandonna, et il parla de se brûler la cervelle. Un homme éminent dans les affaires de l'État crut le comprendre et lui offrit de vendre sa muse. Cette insulte rendit Sténio à lui-même. Il s'éloigna, profondément blessé, et revint dans son pays, dévoré de tristesse, rapportant, pour tout fruit de ses voyages, cette grande leçon qu'un homme sans argent est méprisable aux yeux des riches, et qu'il faut cacher la pauvreté comme une honte, quand on ne veut pas en sortir par l'infamie. Il trouva qu'un grand changement s'était opéré dans sa province. Le cardinal Annibal et l'abbesse des Camaldules avaient fait dans les mœurs et dans les habitudes une sorte de révolution. Le prélat attirait la foule par ses prédications, mais c'était surtout aux Camaldules que l'élite des hautes classes se plaisait à l'entendre. Dans cette enceinte privilégiée et devant ce public choisi, son éloquence semblait s'élever au-dessus d'elle-même. Soit la présence de l'abbesse derrière le voile du chœur, soit la confiance que lui inspirait un auditoire plus sympathique et moins nombreux que celui des basiliques, le cardinal se sentait véritablement inspiré, et il savait envelopper, sous les formes mystiques les plus ingénieuses, le fond incisif et pénétrant de son libéralisme éclairé. De son côté, l'abbesse avait ouvert des conférences théologiques dans l'intérieur du couvent, où étaient admises les parentes et les amies des jeunes filles élevées dans le monastère. Ces cours étaient suivis avec assiduité, et n'opéraient pas moins d'effet que les sermons du cardinal. Lélia était la première femme qu'on eût entendue parler avec clarté et élégance sur des matières abstraites, et l'intelligence des femmes qui l'écoutaient s'ouvrait à un monde nouveau. Lélia savait les amener à ses idées sans effaroucher leurs préjugés et sans mettre leur dévotion en méfiance. Elle trouvait où s'appuyer dans la morale chrétienne pour leur prêcher ce qu'elle avait tant à cœur : la pureté des pensées, l'élévation des sentiments, le mépris des vanités si funestes aux femmes, l'aspiration vers un amour infini, si peu connu ou si peu compris d'elles. Insensiblement elle s'était emparée de leurs âmes, et le catholicisme, qui jusqu'alors n'avait été pour elles qu'une affaire de forme, commençait à enfoncer de profondes racines dans leurs convictions. Il faut avouer aussi que la mode aidait au succès de ce prosélytisme; c'était le temps des dernières lueurs que jeta la foi catholique. De grandes intelligences, avides d'idéal, s'étaient dévouées à la faire revivre; mais elles ne servirent qu'à hâter la chute de l'Église, car l'Église les trahit, les repoussa et demeura seule avec son aveuglement et l'indifférence des peuples.

Lorsque Sténio entra dans le boudoir de Pulchérie, il le trouva converti en oratoire. La statue de Léda avait fait place au marbre de Madeleine pénitente. Un collier de perles magnifiques était devenu un rosaire terminé par une croix de diamants. Au lieu du sofa, on voyait un prie-Dieu, et la joyeuse coupe de Benvenuto, enchâssée dans une conque de lapis, s'était convertie en bénitier.

Comme Sténio se frottait les yeux, la Zinzolina revint du sermon. Elle entra, vêtue de velours noir, la tête enveloppée d'une mantille, un livre de chagrin à fermoirs d'argent sous le bras, une grande croix d'or

au cou. Sténio se renversa sur le prie-Dieu en éclatant de rire. — Quelle mascarade est cela? s'écria-t-il; depuis quand sommes-nous dévote? On dit que le diable se fit ermite lorsque... mais, Dieu me préserve de vous appliquer cet insolent proverbe, ô ma vénérable matrone romaine! Vous êtes encore belle, quoique vous ayez pris un peu d'embonpoint et que vos cheveux d'or se soient enrichis de quelques reflets d'argent...

Il fut un temps où Pulchérie, dans tout l'éclat de la jeunesse et dans toute la certitude de ses triomphes, eût accueilli gaiement les sarcasmes de Sténio; mais, comme Sténio l'avait très-bien remarqué, l'astre de sa beauté entrait dans son déclin, et les plaisanteries amères de son jeune amant excitèrent son dépit. L'âme de Pulchérie était plus flétrie encore que ses traits; la piété eût bien difficilement rajeuni ce cœur usé par tant de désirs éphémères, par tant de faiblesses incorrigibles. Elle allait donc à l'église autant pour suivre la mode que pour expliquer extérieurement, au gré de sa vanité, la baisse de ses succès. Elle essaya de défendre la sincérité de sa dévotion; mais elle le fit si faiblement, et les railleries de Sténio furent si cruelles, qu'elle eut tout le désavantage de la lutte, et, le sentant bien, elle se mit à pleurer.

Quand ses larmes cessèrent d'amuser Sténio, pour s'épargner le soin de la consoler, il se mit à l'endoctriner d'un ton pédant, et lui répéta tous les lieux communs du Nord, pensant qu'ils seraient tout nouveaux dans le Midi. Il lui permit d'être catholique, lui donnant à entendre, fort peu délicatement, que la religion était faite pour les intelligences bornées, que le peuple en avait besoin, et qu'il était bon de l'encourager. Il en vint à lui prouver que ce qu'elle faisait était d'un bon exemple pour sa femme de chambre, et que d'ailleurs c'était une affaire de bonne compagnie que de se conformer au ton du jour. Il termina sa dissertation en lui disant que ce qui était bienséance dans sa manière extérieure serait, dans son intimité, du dernier mauvais goût, et il l'engagea à faire de la dévotion le matin et de la galanterie le soir. A ce discours, la Zinzolina prit sa revanche et se moqua de lui, surtout lorsqu'elle apprit qu'il était ruiné. Elle fit alors la généreuse, lui offrit sa table et sa voiture, et ce fut certainement de grand cœur, car la Zinzolina était libérale à la manière de ses pareilles; mais l'air de protection qu'elle prit avec Sténio fut pour lui le dernier coup. Un homme en place avait marchandé les chants de sa lyre; une prostituée lui promettait les dons de ses amants. Il se leva furieux et sortit pour ne jamais la revoir.

Quand il vit la dévotion régner partout, et qu'il apprit le grand crédit de l'abbesse des Camaldules, son ironie ne connut plus de bornes. Toute l'amertume qu'il avait couvée contre Lélia se réveilla à l'idée de la voir heureuse ou puissante. Il s'était consolé d ce qu'il appelait une vengeance de sa part, en se persuadant qu'elle le payerait cher, que l'ennui dévorerait sa vie, que ses compagnes la tourmenteraient, et que, douée comme elle l'était d'un caractère inflexible, elle ferait bientôt un éclat qui la forcerait de quitter le cloître. Quand il vit qu'il s'était trompé, il s'imagina devoir être humilié par cette destinée florissante, et sa mélancolie maladive empira. Il comprit sa vie petitement et jalousa tout ce qui n'était pas flétri et brisé comme lui. Il envia jusqu'aux titres, jusqu'aux richesses des autres hommes. Il fut saisi d'une haine instinctive contre le cardinal, et se plut à émettre des doutes outrageants sur la pureté des relations de l'abbesse avec lui. Il oublia cette tolérance élégante et sceptique qu'il avait apprise au foyer de la civilisation, et, prenant du parti qu'il avait abandonné ce que ce parti avait précisément d'étroit et d'erroné, il déclama aigrement contre la piété, accusa de jésuitisme non-seulement tout ce qui intriguait dans l'État, mais encore tout ce qui cherchait le progrès par les voies religieuses. Il avait conservé la dignité de sa poésie en repoussant les viles séductions de la cupidité; il perdit cette dignité en forçant son génie à produire des satires pleines de fiel et des pamphlets gonflés de haine. C'est ainsi qu'au lieu de donner la main aux esprits nobles et sincères qui rêvaient la liberté et la servaient de tous leurs moyens, la jeunesse contemporaine de Sténio, croyant sauver la liberté, accusa de perfidie et repoussa brutalement ceux qui auraient aidé au triomphe de la vérité, s'il était possible que la lumière et la justice présidassent aux contestations humaines.

Un jour, Sténio trouva plaisant de se déguiser en femme et de s'introduire dans le couvent pour assister à une des conférences de l'abbesse de Camaldules. Placé très-loin d'elle, il ne put voir ses traits, mais il entendit ses discours.

Forcée de se renfermer dans les usages du catholicisme, Lélia avait conservé à cet enseignement religieux la forme naïve d'une discussion où l'avocat de la mauvaise cause établit des prétentions que le défenseur de la vérité réfute toujours victorieusement. Dans le principe, le rôle de l'agresseur avait été rempli par une jeune fille exposant des doutes timides, ou par une religieuse feignant de regretter le monde. Mais, peu à peu, des femmes d'esprit qui assistaient à ces exhortations prièrent l'abbesse de leur permettre d'élever la voix librement contre elle, afin de lui soumettre leurs incertitudes, ou de lui exposer leurs chagrins. A elle, de les redresser et de les consoler. Elle se rendit à leur désir, et, consultée à l'improviste sur plusieurs sujets ingénieux et délicats, elle leur répondit toujours avec une sagesse, et les exhorta avec une onction qui les remplit d'admiration et d'attendrissement.

Sténio, témoin de ce gracieux échange d'épanche-

ments nobles et pieux, moitié ravi de l'éloquence de Lélia, moitié irrité de ses faciles victoires sur toutes ces argumentations qui lui semblaient faibles et frivoles, eut la fantaisie de demander la parole à son tour. Il y avait longtemps qu'il ne s'était montré dans le pays; on avait oublié ses traits; d'ailleurs, il était déguisé habilement, sa beauté avait conservé un caractère féminin, et sa voix une douceur presque enfantine. Personne ne se douta de la supercherie, et, au premier moment, Lélia elle-même y fut trompée.

— O ma mère! dit-il d'un ton doucereux et triste, vous me prescrivez toujours la prudence, vous me recommandez toujours la sagesse! Vous me dites de consulter, dans le choix d'un époux, non les dons brillants de l'esprit et de la figure, mais les qualités du cœur et la droiture de l'intelligence. Je comprends qu'avec ces précautions je pourrai échapper aux déceptions et aux souffrances; mais les fins de l'âme chrétienne en cette vie sont-elles donc de fuir la douleur et de se conserver tranquille au sein de l'égoïsme? Je pensais qu'au contraire, le premier de nos devoirs était le dévouement, et que, si la jeunesse et la beauté ont été investies par le ciel d'une puissance irrésistible, c'était dans le but de révéler l'idéal aux hommes et de le leur faire aimer. Ces dons que vous croyez sans doute funestes, vous, madame, qui les possédiez et qui les avez ensevelis sous le cilice, n'ont pourtant pas été départis inutilement; car le Tout-Puissant ne créa rien d'inutile, à plus forte raison rien de nuisible à l'être qui reçoit la vie et qui n'a pas le pouvoir de la refuser. Moi, je crois que plus nous sommes faites pour inspirer l'amour, plus nous devons obéir aux desseins du ciel en ouvrant notre âme à l'amour, à un amour généreux, fidèle et plein d'abnégation. La miséricorde est le plus bel attribut de Dieu; d'où vient que vous fermez notre cœur à la miséricorde, en nous prescrivant d'aimer seulement ceux qui n'en ont pas besoin et qui ne nous donneront jamais l'occasion de l'exercer? Quel mérite aurais-je d'être la compagne du juste? Le juste assurera ma paix en ce monde; mais en quoi me rendra-t-il digne d'un monde meilleur? Et quand j'irai me présenter devant le tribunal de Dieu, sans lui apporter le trésor de mes larmes pour laver mes faiblesses, ne me sera-t-il pas répondu ce que Jésus disait aux pharisiens superbes: *Vous avez reçu votre récompense?*

Écoutez, madame l'abbesse : les hommes sages et forts n'ont que faire de la tendresse des femmes. Ceux à qui Dieu la destinait pour soulager et fortifier leurs cœurs, ce sont les pécheurs, ce sont les faibles, ce sont les hommes égarés. Vous ne voulez donc pas qu'ils reviennent à la vertu et au bonheur, ces infortunés que le Christ est venu racheter au prix de son sang? N'est-ce pas pour eux qu'il s'est immolé, et ne devons-nous pas nous proposer la compassion et la charité du Christ pour modèle dans l'emploi de nos plus grandes facultés? O ma mère! au lieu de haïr les méchants, il faudrait songer à les convertir. Et comme ils ne peuvent rien les uns pour les autres; comme, dans le commerce des femmes avilies auquel vous les reléguez, ils ne peuvent que se corrompre et se damner de plus en plus, Dieu nous commande peut-être de nous abaisser jusqu'à eux pour les élever ensuite jusqu'à lui. Sans doute, ils nous feront souffrir par leurs emportements, par leurs infidélités, par tous les défauts et tous les vices qu'ils ont contractés dans l'habitude d'une méchante vie; mais nous souffrirons ces maux en vue de leur salut et du nôtre, car il est écrit qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur converti que pour cent justes persévérants.

Permettez, madame, que je raconte ici une légende que vous connaissez sans doute, car elle est originaire de votre pays, et les poëtes l'ont traduite dans toutes les langues. Il y avait un débauché qui s'appelait don Juan... Que ce nom n'effarouche pas la pudeur, mon récit n'aura rien que d'édifiant. Il avait commis bien des crimes, il avait fait des victimes innombrables. Il avait enlevé une fille vertueuse, et puis il avait tué le père outragé de cette infortunée; il avait abandonné les plus belles et les plus pures d'entre les femmes; il avait même, dit-on, séduit et trahi une religieuse... Dieu l'avait condamné, il avait permis aux esprits de ténèbres de s'emparer de lui; mais don Juan avait aux cieux la protection ineffable de son ange gardien. Ce bel ange se prosterna devant le trône de l'Éternel, et lui demanda la grâce de changer son existence immuable et divine pour l'humble et douloureuse condition de la femme. Dieu le permit. Et savez-vous, mes sœurs, ce que fit l'ange, quand il fut métamorphosé en femme? Il aima don Juan et s'en fit aimer, afin de le purifier et de le convertir.

Sténio se tut. Son discours avait produit une agitation étrange. Sa vieille légende était toute neuve pour les jeunes filles et pour la plupart des nonnes qui l'écoutaient. Plusieurs regardaient l'étrangère qui venait de parler avec une curiosité pleine d'émotion. Le son de sa voix les avait troublées, et le feu de son regard attirait involontairement le leur. Quelques-unes se tournèrent, effrayées, vers l'abbesse, et attendirent sa réponse avec anxiété.

Lélia demeura quelques instants confondue de l'audace de Sténio, et se demanda si elle ne le ferait pas chasser immédiatement de l'enceinte sacrée. Mais, songeant que cet éclat serait pire encore que le discours qu'on venait d'entendre, elle prit le parti de lui répondre.

— Mes sœurs, dit-elle, et vous, mes enfants, vous ne savez pas la fin de la légende, et je vais vous la raconter. Don Juan aima l'ange et ne fut pas converti. Il tua son propre frère et reprit le cours de ses iniquités. Lâche et méchant, il avait peur de l'enfer quand il était ivre. A jeun, il blasphémait Dieu, pro-

fanait ses autels et foulait aux pieds les plus belles œuvres de ses mains. L'ange devenu femme perdit la raison, c'est-à-dire la mémoire du ciel sa patrie, la conscience de sa nature divine, l'espérance de l'immortalité. Don Juan mourut dans l'impénitence finale, tourmenté par les démons, c'est-à-dire par les remords tardifs et impuissants de sa conscience. Il y eut au ciel un ange de moins, et dans l'enfer un démon de plus.

Apprenez, mes enfants, que, dans ce temps d'étranges désespoirs et d'inexplicables fantaisies, don Juan est devenu un type, un symbole, une gloire, presqu'une divinité. Les hommes plaisent aux femmes en ressemblant à don Juan. Les femmes s'imaginent être des anges et avoir reçu du ciel la mission et la puissance de sauver tous ces don Juan; mais, comme l'ange de la légende, elles ne les convertissent pas, et elles se perdent avec eux. Quant aux hommes, sachez que cette absurdité de revêtir de grandeur et de poésie la personnification du vice, est un des plus funestes sophismes qu'ils aient accrédités. O don Juan! hideux fantôme; combien d'âmes tu as perdues sans retour! C'est leur stupide admiration pour toi qui a flétri tant de jeunesses et précipité tant de destinées dans un abîme sans fond! En marchant sur tes traces elles ont espéré s'élever au-dessus du commun des hommes. Maudit sois-tu, don Juan! On t'a pris pour la grandeur, et tu n'es que la folie. La poussière de tes pas ne vaut pas plus que la cendre balayée par le vent. Le chemin que tu as suivi ne mène qu'au désespoir et au vertige.

Fat insolent! où donc avais-tu pris les droits insensés auxquels tu as dévoué ta vie? A quelle heure, en quel lieu Dieu t'avait-il dit : « Voici la terre, elle est à toi, tu seras le seigneur et le roi de toutes les familles. Toutes les femmes que tu auras préférées sont destinées à ta couche; tous les yeux à qui tu daigneras sourire fondront en larmes pour implorer ta merci. Les nœuds les plus sacrés se dénoueront dès que tu auras dit : *Je le veux*. Si un père te réclame sa fille, tu plongeras ton épée dans son cœur désolé, et tu souilleras ses cheveux blancs dans le sang et la boue. Si un époux furieux vient te disputer, le fer à la main, la beauté de sa fiancée, tu railleras sa colère et tu te confieras dans ta mission irrévocable. Tu l'attendras de pied ferme, sans hâter le coup qui doit le frapper. Un ange que j'enverrai obscurcira son regard et le mènera au-devant de la blessure.

C'est-à-dire que Dieu, n'est-ce pas, gouvernait le monde pour tes plaisirs? il commandait au soleil de se lever pour éclairer les hameaux et les tavernes, les couvents et les palais, où ta verve libertine improvisait ses aventures : et, quand la nuit était venue, quand ton orgueil insatiable s'était abreuvé de soupirs et de larmes, il allumait au ciel les silencieuses étoiles pour protéger ta retraite et guider tes nouveaux voyages?

L'infamie, infligée par toi, était un honneur digne d'envie. La flétrissure de tes perfidies était un sceau glorieux, ineffaçable, qui marquait ton passage, comme les chênes foudroyés la course des nuées ardentes. Tu ne reconnaissais à personne le droit de dire : « Don Juan est un lâche, car il abuse de la faiblesse, il trahit des femmes sans défense. » Non, tu ne reculais pas devant le danger. Si un vengeur s'armait pour les victimes de ta débauche, tu ne faisais pas fi d'un cadavre, et tu ne craignais pas de trébucher en mettant le pied sur ses membres engourdis.

Un jour sans promesse et sans mensonge, une nuit sans adultère et sans duel, aurait été une honte irréparable. Tu marchais tête levée, et tes yeux cherchaient hardiment la proie que tu devais dévorer. Depuis la vierge timide qui frémissait au bruit de tes pas, jusqu'à la courtisane effrontée qui mettait au défi ton courage et ta renommée, tu ne voulais ignorer aucune des joies de l'âme ou des sens; le marbre du temple ou le fumier de l'étable servait d'oreiller à ton sommeil.

Que voulais-tu donc, ô don Juan! que voulais-tu de ces femmes éplorées? Est-ce le bonheur que tu demandais à leurs bras? Espérais-tu faire une halte après ce laborieux pèlerinage? Croyais-tu que Dieu t'enverrait enfin, pour fixer tes inconstantes amours, une femme supérieure à toutes celles que tu avais trahies? Mais pourquoi les trahissais-tu? Est-ce qu'en les quittant tu sentais au dedans de toi-même le dépit et le découragement d'une illusion perdue? Est-ce que leur amour n'atteignait pas à la hauteur de tes rêves? Avais-tu dit dans ton orgueil solitaire et monstrueux : « Elles me doivent une félicité infinie que je ne puis leur donner; leurs soupirs et leurs gémissements sont une douce musique à mon oreille; les tortures et les angoisses de mes premières étreintes réjouissent mes yeux; esclaves soumises et dévouées, j'aime à les voir s'embellir d'une joie menteuse pour ne pas troubler mon plaisir; mais je leur défends de planter leur espérance sur le seuil de ma pensée, je leur défends d'attendre la fidélité en échange du sacrifice? »

Est-ce que tu tressaillais de colère chaque fois que tu devinais au fond de leur âme l'inconstance qui les faisait égales à toi, et qui peut-être allait te gagner de vitesse? Étais-tu honteux et humilié, quand leurs serments te menaçaient d'un amour opiniâtre et acharné qui aurait enchaîné ton égoïsme et ta gloire? Avais-tu lu quelque part dans les conseils de Dieu que la femme est une chose faite pour le plaisir de l'homme, incapable de résistance ou de changement? Pensais-tu que cette perfection idéale de renoncement existait pour toi seul sur la terre et devait assurer l'inépuisable renouvellement de tes joies? Croyais-tu qu'un jour le délire arracherait aux lèvres de ta victime une promesse impie, et qu'elle s'écrierait : « Je t'aime parce que je souffre, je t'aime parce que tu

goûtes un plaisir sans partage; je t'aime parce que je sens à tes transports qui se ralentissent, à tes bras qui s'ouvrent et m'abandonnent, que tu seras bientôt las de moi et que tu m'oublieras. Je me dévoue parce que tu me repousses; je me souviendrai parce que tu m'effaceras de ta mémoire. Je t'élèverai dans mon cœur un sanctuaire inviolable, parce que tu vas inscrire mon nom dans les archives de ton mépris! »

Si tu as nourri un seul instant cette absurde espérance, tu n'étais qu'un fou, ô don Juan! Si tu as cru un seul instant que la femme peut donner à l'homme qu'elle aime autre chose que sa beauté, son amour et sa confiance, tu n'étais qu'un sot; si tu as cru qu'elle ne s'indignerait pas lorsque ta main la repousserait comme un vêtement inutile, tu n'étais qu'un aveugle. Va! tu n'étais qu'un libertin sans cœur, une âme de courtisan effronté dans le corps d'un rustre!

Oh! qu'ils t'ont mal compris ceux qui ont vu dans ta destinée l'emblème d'une lutte glorieuse et persévérante contre la réalité! S'ils avaient renouvelé à leurs dépens l'épreuve que tu as tentée, ils ne te feraient pas la part si belle; ils confesseraient à haute voix la misère de tes ambitions, la mesquinerie de tes espérances. S'ils avaient, comme toi, combattu corps à corps avec l'impureté, comme ils sauraient ce qui t'a manqué, à toi qui n'as jamais connu l'amour, et qui, au lieu de reprendre avec ton bon ange la route des cieux, l'a précipité dans l'enfer à ta suite!

C'est pour cela, don Juan, que ta mort les effraye et les consterne, et qu'ils t'adorent à genoux. Leurs yeux ne franchissent pas l'horizon que tu avais embrassé; ils ne sont heureux, comme toi, qu'avec des grincements de dents. L'épuisement et la douleur de tes derniers jours, le duel implacable de ton cerveau égaré contre ton sang engourdi, l'agonie et le râle de tes nuits sans sommeil les frappent de terreur comme une menace prophétique.

Ils ne savent pas, les insensés, que tes plaintes étaient des blasphèmes, et que ta mort n'est qu'un châtiment équitable. Ils ne savent pas que Dieu punit en toi l'égoïsme et la vanité, qu'il t'a envoyé le désespoir pour venger les victimes dont la voix s'élevait contre toi.

Mais tu n'as pas le droit de te plaindre, le châtiment qui t'a frappé n'est qu'une représaille. Tu n'étais pas sage, don Juan, si tu ignorais le dénoûment fatal de toutes les tragédies que tu avais jouées. Tu avais bien mal étudié les modèles qui t'avaient précédé dans la carrière et que tu voulais rajeunir. Tu ne savais donc pas que le crime, pour avoir quelque grandeur, pour prétendre à l'empire du monde, doit vivre dans la conscience anticipée de la peine qu'il mérite chaque jour? Alors, peut-être, il peut se vanter de son courage, car il n'ignore pas la fin qui lui est réservée. Mais si tu croyais échapper à la vengeance céleste, don Juan, tu n'étais donc qu'un lâche?

O mes sœurs! ô mes filles! voilà ce que c'est que don Juan. Aimez-le maintenant, si vous pouvez. Que votre imagination s'exalte à l'idée de livrer les trésors de votre âme au souffle empoisonné de l'impie. Que les romans, les poëmes, le théâtre, vous montrent la perversité triomphante de votre grossier contempteur. Adorez-le à genoux, abjurez pour lui tous les dons du ciel, faites-en un chemin splendide où ses pieds viennent répandre le sang et la fange! Allez! courbez vos fronts, quittez le sein de Dieu, jeunes anges qui vivez en lui. Faites-vous victimes, faites-vous esclaves, faites-vous femmes!

Ou plutôt déjouez ce piége grossier que le vice vous tend. Pour se dispenser de vous obtenir par des voies meilleures, sans doute son rôle est de se rendre aimable, sa tactique est de se peindre intéressant. Il vous dira qu'il souffre, qu'il soupire après le ciel qui le repousse, qu'il n'attend que vous pour y retourner; mais il a déjà fait ces lâches mensonges et ces perfides promesses à des femmes aussi candides que vous, et, quand il vous aura profanées et brisées comme elles, comme elles vous serez délaissées, et enregistrées comme une date sur la liste de ses débauches.

Sans doute, il est des circonstances heureusement bien rares, où le pardon et la patience de la femme servent, dans les desseins de Dieu, à la conversion de tels hommes. Quand de telles circonstances se rencontrent dans notre vie, malgré nous et en dépit de toute prévision, acceptons cette épreuve. Il y a des souffrances qui nous viennent de Dieu; que le dévouement, la douceur et l'abnégation soient les ressources de la femme à qui la Providence a envoyé le fléau d'un pareil époux. Mais ce dévouement doit avoir une limite, car ce qu'il y a de pis au monde, c'est d'oublier que le vice est haïssable en lui-même, et de se mettre à aimer le vice. Si, comme les hommes aiment à le proclamer, la femme est un être faible, ignorant et crédule, de quel droit nous appellent-ils pour les convertir? Nous ne le pouvons pas sans doute, et eux, nos supérieurs, nos maîtres, ils peuvent donc nous pervertir et nous perdre? Voyez quelle hypocrisie ou quelle absurdité dans leur raisonnement.

S'il est des souffrances qui viennent de Dieu, il en est bien plus, croyez-moi, qui nous viennent de nous-mêmes et que nous avons cherchées par notre témérité. Désirer l'amour du méchant, mettre son idéal dans la société du vice!... Mais cela est-il croyable, cela est-il possible? Le mal est si contagieux que les anges mêmes y succombent. Quel orgueil insensé ira donc tenter un pareil sort? Ah! si jamais l'une de vous éprouve cette tentation, qu'elle s'examine bien elle-même, et elle verra que son prose-

lytisme n'est qu'un prétexte de la vanité. Il serait si beau de convertir don Juan! il serait si glorieux de l'emporter sur toutes celles qui ont échoué! Eh bien! vous êtes belle, vous êtes persuasive, vous êtes un être privilégié; peut-être marquerez-vous bien dans la vie de don Juan. Il n'a jamais aimé une femme plus d'un jour; peut-être aura-t-il pour vous deux jours de fidélité. Ce sera un beau triomphe; on en parlera. Mais que deviendrez-vous le troisième jour? Oserez-vous vous présenter devant Dieu pour lui demander sa paix que vous possédiez et que vous avez aliénée pour l'honneur de posséder don Juan? Vous aviez promis au Seigneur de lui ramener cette âme égarée, et pourtant vous revenez seule, abattue, souillée. Votre âme a perdu sa virginité, votre beauté sa puissance, votre jeunesse son espoir. Le souffle de don Juan est sur vous. Faites pénitence; il faudra beaucoup prier, beaucoup pleurer avant que cette tache soit lavée et que cette blessure ait fini de saigner. Mais quoi! votre réconciliation avec Dieu vous épouvante! vous craignez les reproches de la conscience, l'horreur de la solitude! vous vous jetez dans le tumulte du monde! Vous espérez vous enivrer et oublier votre mal. Mais le monde vous raille et vous dédaigne. Le monde est cruel, impitoyable. Vos larmes, qui eussent attendri le Seigneur, ne seront pour le monde qu'un sujet de risée. Alors il vous faut vaincre l'insolence du monde et relever votre vanité froissée, en cherchant de nouveaux triomphes. Il vous faut d'autres amours, vous ne pouvez pas rester seule et abandonnée. Vous ne pouvez pas être un objet de pitié pour les autres femmes. Il faut vous obstiner à soumettre don Juan. Retournez à lui; votre persévérance l'enorgueillira, et, pendant un jour encore, vous croirez être au comble du bonheur et de la gloire. Mais avec don Juan, il est un lendemain inévitable. Un charme magique pèse sur lui, l'ennui le poursuit partout et le chasse de partout. Il le chassera de vos bras comme de ceux des autres. Suivez-le si vous l'osez!

Mais non, faites mieux, abandonnez-vous à la colère, à la vengeance. Oubliez don Juan, prouvez-lui que vous êtes aussi forte, aussi légère que lui, cherchez un réparateur de votre affront, un consolateur à votre peine. Un autre don Juan se présentera, car il y en a beaucoup dans le temps où nous vivons. Il en viendra un plus beau, plus élégant, plus impudent que le premier. Celui-là ne vous eût pas cherchée alors que vous étiez pure. Il n'aime que le vice effronté, et, quand il saura que vous avez été profanée, il se flattera de vous trouver telle qu'il vous désire. Il vous poursuivra, il vous persuadera sans peine, car il sait que c'est le dépit et non le besoin d'aimer qui vous attire vers lui. Il a trop d'expérience pour croire à un amour que vous n'éprouvez pas, et lui qui n'en éprouve pas davantage, il ne craindra pas de vous tromper par les plus absurdes promesses. Avec le premier vous aviez eu deux ou trois jours de tendresse, avec le second vous n'en aurez pas un seul.

Je m'arrête; c'est assez mettre sous vos yeux le tableau hideux de l'égarement et du désespoir. Détournez vos regards, ô mes douces et chastes compagnes! élevez-les au ciel et voyez si les anges s'ennuient de la société de l'Éternel! voyez si la légende est vraie et si les bienheureux abjurent leurs ineffables délices pour la société des hommes corrompus!

La belle Claudia pleurait. . . . . . . .

Sténio n'entendit pas la fin du discours de l'abbesse. Elle avait, comme de coutume, ramené à elle tout son auditoire, et la gloire de don Juan était renversée. Comme il vit que, malgré l'attention qu'on donnait à l'abbesse, de temps en temps des regards incertains et curieux s'attachaient sur lui, il craignait d'être reconnu s'il sortait avec la foule. Il s'échappa sans bruit et revint chez lui quitter son travestissement, tout en roulant dans son esprit mille projets de vengeance, tous plus fous les uns que les autres.

## LXIII

A force de faire des projets, Sténio sortit sans s'être arrêté à aucun. Il avait repris les habits de son sexe, et sa toilette était des plus recherchées. Quand il eut marché longtemps, il se demanda ce qu'il allait faire; il était près du couvent des Camaldules. Son instinct et sa destinée l'avaient porté là sans qu'il en eût conscience.

Autrefois, Sténio avait pénétré dans ce monastère. Pendant deux nuits, il avait erré sur les terrasses, dans les cloîtres, autour des dortoirs. Il retrouva sans peine la cellule de Claudia, et, grimpant le long du berceau de jasmin qui entourait la croisée, il hésita s'il ne casserait pas un carreau pour entrer.

Sténio voulait à tout prix mortifier l'orgueil de Lélia. Ne pouvant le briser, il voulait au moins le tourmenter, et il se demandait sur qui porterait sa première tentative. Serait-ce sur Claudia, cette enfant qu'il avait trouvée jadis si bien disposée à l'écouter? Elle était devenue une grande et belle personne, pleine de dignité, de raison et de piété sincère. Son éducation avait été le chef-d'œuvre de l'abbesse, car nulle âme n'avait été plus près de se corrompre, et nulle n'avait eu autant d'efforts à faire pour s'ouvrir à la droiture et à la sagesse. Claudia sentait le mal que lui avait fait sa première éducation, et, dans sa lutte avec les mauvaises influences du passé, elle avait été si effrayée de l'avenir, que son caprice s'était changé en résolution inébranlable. Elle avait pris le voile. Elle était novice.

Quelle gloire pour Sténio, et quelle humiliation pour Lélia, s'il venait à bout d'arracher cette proie au

prosélytisme ! Comme Claudia, dédaignée par lui chez la courtisane où elle était venue le chercher, et puis attirée ensuite à un rendez-vous où elle ne l'avait pas trouvé, et enfin arrachée à des résolutions sérieuses et à une jeunesse mûrie par la réflexion, serait une belle conquête à afficher ! Peut-être en ce moment, la fière abbesse racontait aux vieilles nonnes qu'elle avait reconnu, dans l'orateur femelle de la conférence, un fat qu'elle s'était plu, dans sa réponse, à persifler et à humilier ! Peut-être, le lendemain, grâce au caquet des nonnes, on saurait dans toute la ville le triomphe d'éloquence que Sténio était venu procurer à Lélia. Il lui fallait une aventure scandaleuse pour mettre les rieurs de son côté. Mais serait-ce Claudia, serait-ce Lélia elle-même que Sténio attaquerait de préférence ?

Suspendu aux barreaux de la cellule, il distinguait, à la faible lueur d'une lampe allumée devant l'image de la Vierge, une forme blanche élégamment jetée sur une couche étroite et basse. C'était la belle Claudia dormant sur son lit en forme de cercueil. Son sommeil n'était pas parfaitement calme. De temps en temps, un soupir profond, vague réminiscence du chagrin, de la crainte ou du repentir, venait soulever sa poitrine. Son bandeau s'était dérangé, et ses longs cheveux noirs, dont elle devait bientôt, comme Lélia, faire le sacrifice, retombaient sur son bras d'albâtre, mal caché par une large manche de lin.

La beauté de cette fille avait tellement augmenté depuis le temps où Sténio l'avait connue, son attitude était si gracieuse, il y avait en elle un si singulier mélange de volupté instinctive luttant encore, quoique faiblement, contre la chasteté victorieuse, que Sténio, troublé, oublia ses projets et ne songea qu'à la désirer pour elle-même. Mais ce soupir, qui de temps en temps échappait à Claudia comme une note mystérieuse exhalée vers le ciel, causait un effroi involontaire à ce débauché. Les malédictions que Lélia avait données à don Juan, lui revenaient aussi en mémoire et ne lui semblaient plus des attaques personnelles contre lui. Après tout, se dit-il en regardant le sommeil virginal de Claudia, cette homélie ne peut m'avoir été adressée. Je ne suis point un roué ; je suis libertin, mais non pas lâche ni menteur. Je vis avec des femmes débauchées, et je n'ai pas une grande opinion de la vertu des autres ; mais je ne cherche pas à m'en assurer, car il y a toujours eu dans le souvenir de ma première déception quelque chose qui m'a mis en méfiance de moi-même. J'ai peut-être les manières et l'aplomb d'un Lovelace, mais je n'en ai pas la confiance superbe. Je n'ai trompé ni séduit aucune femme, pas même celle-ci, qui est venue me trouver dans un mauvais lieu et que je regarde dormir à cette heure dans son voile de novice, sans en écarter le moindre pli. Qu'ai-je de commun avec don Juan ? J'ai eu quelques velléités de l'imiter, mais j'ai senti aussitôt que je ne le pouvais pas. Je vaux mieux ou moins que lui, mais je ne lui ressemble pas. Je n'ai ni assez de santé, ni assez de gaieté, ni assez d'effronterie pour me donner tant de peine, sachant que je puis trouver des plaisirs faciles. Si Lélia s'imagine avoir frappé juste sur moi, en écrasant don Juan sous sa rhétorique, elle se trompe beaucoup, elle a lancé son javelot dans le vide.

Il quitta les barreaux de la cellule et se promena dans le jardin, occupé toujours des anathèmes de Lélia et sentant croître en lui, non plus le désir de s'en venger en les méritant, mais de les repousser en faisant connaître qu'il ne les méritait pas. L'âme de Sténio était foncièrement honnête et amie de la droiture. Il avait la prétention, en général, d'être plus vicieux qu'il ne l'était en effet ; mais, si on le prenait au mot, sa fierté se révoltait, et son indignation prouvait que ses principes, à certains égards, étaient inébranlables.

Il marchait avec agitation sous les myrtes du préau, et toutes les paroles de l'abbesse lui revenaient à la mémoire avec une précision qui tenait du prodige. Sa colère avait fait place à une souffrance profonde. Il n'avait pu se défendre d'admirer la parole de l'abbesse ; le son de sa voix était plus harmonieux que jamais, et le ton dont elle disait révélait, comme autrefois, cette conviction profonde, cette incorruptible bonne foi que Lélia avait portée dans le scepticisme comme dans la piété. Il n'avait pas bien vu son visage, mais elle lui avait semblé toujours belle, et sa taille n'avait pas, comme celle de Pulchérie, perdu son élégance et sa légèreté. Malgré lui, Sténio avait été frappé du progrès intellectuel qui s'était accompli dans cette âme déchirée, à l'âge où les femmes subissent avec la perte de leurs charmes une sorte de décadence morale. Lélia avait donné un démenti puissant à toutes les prévisions applicables aux destinées vulgaires. Elle avait triomphé de tout, de son amant, du monde et d'elle-même. Sa force effrayait Sténio ; il ne savait plus s'il devait la maudire ou se prosterner. Ce qui était bien nettement senti de lui, c'était la douleur d'être méconnu par elle, méprisé sans doute, à l'heure où il ne pouvait se défendre de la respecter ou de la craindre.

Tel est le cœur humain ; l'amour est la lutte des plus hautes facultés de deux âmes qui cherchent à se fondre l'une dans l'autre par la sympathie. Quand elles n'y parviennent pas, le désir de s'égaler au moins par leur mérite devient un tourment pour leur orgueil mutuellement blessé. Chacune voudrait laisser à l'autre des regrets, et celle qui croit les éprouver seule est en proie à un véritable supplice.

Sténio, de plus en plus agité, sortit du jardin et suivit au hasard une galerie étroite soutenue d'arcades élégantes. Au bout de cette galerie, un escalier tournant en spirale sur un palmier de marbre s'offrit devant lui. Il le monta, pensant que ce passage le

ramènerait aux terrasses par lesquelles il était venu. Il trouva un rideau de drap noir et le souleva à tout hasard, quoique avec précaution. La chaleur avait été accablante dans la journée. Cette tenture était la seule porte qui fermât les appartements de l'abbesse. Sténio traversa une pièce qui servait d'oratoire, et se trouva dans la cellule de Lélia.

Cette cellule était simple et recherchée à la fois. Elle était toute revêtue, à la voûte et aux parois, d'un stuc blanc comme l'albâtre. Un grand christ d'ivoire, d'un beau travail, se détachait sur un fond de velours violet, encadré dans des baguettes de bronze artistement ciselées. De grandes chaises d'ébène massives, carrées, mais d'un goût pur, relevées par des coussins de velours écarlate, un prie-Dieu et une table du même style, sur laquelle étaient posés une tête de mort, un sablier, des livres et un vase de grès rempli de fleurs magnifiques, composaient tout l'ameublement. Une lampe de bronze antique posée sur le prie-Dieu éclairait seule cette pièce assez vaste, au fond de laquelle Sténio ne distingua Lélia qu'au bout de quelques instants. Puis, quand il la vit, il resta cloué à sa place, car il ne sut si c'était elle ou une statue d'albâtre toute semblable à elle, ou le spectre qu'il avait cru voir dans des jours de délire et d'épuisement.

Elle était assise sur sa couche, cercueil d'ébène gisant à terre. Ses pieds nus reposaient sur le pavé et se confondaient avec la blancheur du marbre. Elle était tout enveloppée de ses voiles blancs dont la fraîcheur était incomparable. A quelque heure qu'on vît la belle abbesse des Camaldules, elle était toujours ainsi; et l'éclat de ce vêtement sans tache et sans pli avait quelque chose de fantastique qui donnait l'idée d'une existence immatérielle, d'une sérénité en dehors des lois du possible. A ce vêtement si pur, ses compagnes attachaient un respect presque superstitieux. Aucune n'eût osé le toucher, car l'abbesse était réputée sainte, et tout ce qui lui appartenait était considéré comme une relique. Peut-être elle-même attachait une idée romanesque à cette blancheur du lin qui lui servait de parure. Elle trouvait avec la poésie chrétienne les plus touchants emblèmes de la pureté de l'âme dans cette robe d'innocence si précieuse et si vantée.

Lélia ne vit pas Sténio, quoiqu'il fût debout devant elle, et Sténio ne sut pas si elle dormait ou si elle méditait, tant elle demeura immobile et absorbée malgré sa présence. Ses grands yeux noirs étaient ouverts cependant; mais leur fixité tranquille avait quelque chose d'effrayant comme la mort. Sa respiration n'était pas saisissable. Ses mains de neige, posées l'une sur l'autre, n'indiquaient ni la souffrance, ni la prière, ni l'abattement. On eût dit d'une statue allégorique représentant le calme.

Sténio la regarda longtemps. Elle était plus belle qu'elle n'avait jamais été; quoiqu'elle ne fût plus jeune, il était impossible d'imaginer, en la voyant, qu'elle eût plus de vingt-cinq ans; et cependant elle était pâle comme un lis, et aucun embonpoint ne voilait sur ses joues le ravage des années. Mais Lélia était un être à part, différent de tous les autres, passionné au fond de l'âme, impassible à l'extérieur. Le désespoir avait tellement creusé en elle qu'il était devenu la sérénité. Toute pensée de bonheur personnel avait été abjurée avec tant de puissance, qu'il ne restait pas la moindre trace de regret ou de mélancolie sur son front. Et cependant Lélia connaissait des douleurs auxquelles rien dans la vie des autres êtres ne pouvait se comparer; mais elle était comme la mer calme, quand on la regarde du sommet des montagnes, alors qu'elle paraît si unie qu'on ne peut comprendre les orages cachés dans son sein profond.

Quand Sténio la vit ainsi, lui qui s'était toujours attendu à la retrouver déchue de toute sa puissance, un trouble, un attendrissement, un transport imprévus s'emparèrent de lui. Six années de dépit, de méfiance ou d'ironie furent oubliées en un instant devant la beauté de la femme; six années de désordres, de scepticisme ou d'impiété furent abjurées comme par magie au spectacle de la beauté de l'âme. Ce que Sténio avait adoré autrefois dans Lélia, c'était précisément cette réunion de la beauté physique et de la beauté intellectuelle. Cette force de l'intelligence qui lui avait résisté était devenue l'objet de sa haine. Il n'avait voulu garder dans sa mémoire que le souvenir d'une belle femme, et, pour consoler son amour-propre d'avoir plié le genou devant Lélia, il se plaisait à répéter que sa beauté seule l'avait ébloui et lui avait fait rêver en elle un génie qu'elle n'avait pas; en contemplant Lélia ainsi pensive, il fut impossible à Sténio de ne pas sentir qu'entre cette femme qu'il eût pu mériter, et toutes celles qu'il prétendait comparer et égaler à elle, il y avait l'abîme de l'infini. Comme un prodigue ruiné, à l'aspect d'un trésor négligé qui lui échappe, il fut pris de vertige et s'appuya contre la porte pour ne pas se laisser tomber à genoux. Lélia ne vit pas son trouble. Emportée par l'esprit dans un autre monde, elle n'existait pas, à cet instant-là, de la vie des sens.

Sténio resta presque une heure devant elle, l'étudiant avec avidité, épiant le réveil du sentiment dans cette extase de la pensée, se demandant avec angoisse si elle songeait à lui en cet instant, et si c'était pour le plaindre, le regretter, ou le mépriser. Enfin elle fit un léger mouvement, et parut sortir de son rêve, mais peu à peu, et sans se rendre encore bien compte de la vie extérieure. Puis elle se leva et marcha lentement dans le fond de sa chambre. La lampe envoyait au mur pâle le reflet transparent de son ombre voilée. On eût dit d'un spectre qui marchait à côté d'elle. Enfin elle s'arrêta devant sa table, et, croisant ses bras sur sa poitrine, la tête penchée en avant et l'air

mélancolique cette fois, elle contempla longtemps le vase rempli de fleurs. Sténio la vit essuyer quelques larmes qui coulaient de ses yeux lentement et tranquillement, comme l'eau d'une source limpide et silencieuse. Il ne put résister plus longtemps à son émotion.

— Oh! lui dit-il en faisant quelques pas vers elle, voici la seconde fois que je te vois pleurer. La première fois j'étais à tes pieds; aujourd'hui j'y serai encore si tu veux me dire le secret de tes larmes.

Lélia ne tressaillit point: elle regarda Sténio d'un air étrange et sans montrer ni crainte ni colère de le voir pénétrer chez elle au milieu de la nuit.

— Sténio, lui dit-elle, je pensais à toi; il me semblait te voir et t'entendre; ton image était dans ma pensée. Que viens-tu faire ici, tel que te voilà?

— Ma présence vous fait horreur, Lélia? dit Sténio effrayé de cet accueil glacial.

— Non, répondit Lélia.

— Mais, dit Sténio, elle vous offense et vous irrite?

— Non plus, répondit Lélia.

— Eh bien! elle vous afflige peut-être?

— Je ne sais pas ce qui peut m'affliger désormais, Sténio. Mon âme vit dans la présence incessante, éternelle, des sujets de sa réflexion et des causes de sa douleur. Tu vois que ta visite ne m'émeut pas plus que ton souvenir, et ta personne pas plus que ton image.

— Vous pleuriez, Lélia, et vous dites que vous pensiez à moi!

— Regarde cette fleur, dit Lélia en lui montrant un narcisse blanc d'un parfum exquis. Elle m'a rappelé ce que tu étais dans ta jeunesse, alors que je t'aimais, et tout à coup j'ai vu tes traits, j'ai entendu le son de ta voix, et mon cœur a été délicieusement ému comme aux jours où je me croyais aimée de toi.

— Est-ce un rêve que je fais? s'écria Sténio hors de lui. Est-ce Lélia qui me parle ainsi? Et si c'est elle, est-ce parce que la sœur Annonciade s'ennuie de la solitude, ou parce que l'abbesse des Camaldules veut railler amèrement mon audace?

Lélia ne sembla pas entendre ce que disait Sténio; elle tenait le narcisse et le regardait avec attendrissement.

— Te voilà, mon poëte, lui dit-elle, comme je t'ai souvent contemplé à ton insu. Souvent, dans nos courses rêveuses, je t'ai vu, plus faible que Trenmor et moi, céder à la fatigue et t'endormir à mes pieds sous une chaude brise de midi, parmi les fleurs de la forêt. Penchée sur toi, je protégeais ton sommeil, j'écartais de toi les insectes malfaisants. Je te couvrais de mon ombre quand le soleil perçait les branches pour jeter un baiser à ton beau front. Je me plaçais entre toi et lui. Mon âme despote et jalouse t'enveloppait de son amour. Ma lèvre tranquille effleurait quelquefois l'air chaud et parfumé qui frémissait autour de toi. J'étais heureuse alors et je t'aimais! Je t'aimais autant que je puis aimer. Je te respirais comme un beau lis, je te souriais comme à un enfant, mais comme à un enfant plein de génie. J'aurais voulu être ta mère et pouvoir te presser dans mes bras sans éveiller en toi les sens d'un homme.

D'autres fois j'ai surpris le secret de tes promenades solitaires. Tantôt, penché sur le bassin d'une source, ou appuyé sur la mousse des rochers, tu regardais le ciel dans les eaux. Le plus souvent tes yeux étaient à demi fermés, et tu semblais mort à toutes les impressions extérieures. Comme maintenant, tu semblais te recueillir et regarder en toi-même Dieu et les anges réfléchis dans le mystérieux miroir de ton âme. Te voilà, comme tu étais alors, frêle adolescent, encore sans mauvaise passion, étranger aux ivresses et aux souffrances de la vie. Fiancé de quelque vierge aux ailes d'or, tu n'avais pas encore jeté ton anneau dans les flots orageux. Est-ce que tant de jours, tant de maux, ont été subis depuis cette matinée sereine où je t'ai rencontré comme un jeune oiseau ouvrant ses ailes tremblantes aux premières brises du ciel? Est-ce que nous avons vécu et souffert depuis cette heure où tu me demandais de t'expliquer l'amour, le bonheur, la gloire et la sagesse? Enfant qui croyais à toutes ces choses et qui cherchais en moi ces trésors imaginaires, est-il vrai que tant de larmes, tant d'épouvantes, tant de déceptions, nous séparent de cette matinée délicieuse? Est-ce que tes pas, qui n'avaient courbé que des fleurs, ont marché depuis dans la fange et sur le gravier? Est-ce que ta voix, qui chantait de si suaves harmonies, s'est enrouée à crier dans l'ivresse? Est-ce que ta poitrine, épanouie et dilatée dans l'air pur des montagnes, s'est desséchée et brûlée au feu de l'orgie? Est-ce que ta lèvre, que les anges venaient baiser dans ton sommeil, s'est souillée à des lèvres infâmes? Est-ce que tu as tant souffert, tant rougi et tant lutté, ô Sténio, ô le bien-aimé fils du ciel?

— Lélia, Lélia! ne parle pas ainsi, s'écria Sténio en tombant aux genoux de l'abbesse, tu brises mon cœur par une froide moquerie; tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé!...

En sentant la main de Sténio chercher la sienne, l'abbesse recula avec un frisson douloureux.

— Oh! dit-elle, ne parlez pas ainsi vous-même. Je songeais à cette fleur au fond de laquelle je croyais voir une image qui s'est effacée. Maintenant, Sténio, adieu!

Elle laissa tomber la fleur à ses pieds, un profond soupir s'exhala de son sein, et, levant les yeux au ciel dans un mouvement d'inexprimable tristesse, elle passa la main sur son front, comme pour chasser une illusion et revenir avec effort au sentiment de la réalité. Sténio attendait avec anxiété qu'elle s'expliquât sur le présent. Elle le regarda avec un mélange d'étonnement et de froideur.

— Vous avez voulu me voir, dit-elle; je ne vous demande pas pourquoi, car vous ne le savez pas vous-même. Maintenant que votre inquiétude est satisfaite, il faut vous retirer.

—Pas avant que vous me disiez ce que vous éprouvez vous-même en me voyant, répondit Sténio. Je veux savoir quel sentiment succède en vous à ce souvenir d'amour que vous n'avez pas craint d'exprimer devant moi.

— Aucun, répondit Lélia, pas même la colère.

— Quoi! pas même la haine?

— Pas même le mépris, répondit Lélia. Vous n'existez pas pour moi. Il me semble que je suis seule et que je regarde un portrait de vous qui ne vous ressemble pas.

— Quoi! pas même le mépris? dit Sténio irrité; pas même la peur? ajouta-t-il en se relevant et en la suivant de près, tandis qu'elle reprenait sa promenade au fond de la cellule.

— La peur moins que toute autre chose, dit Lélia sans daigner faire attention à la fureur qui s'emparait de lui. Vous n'êtes pas encore don Juan, Sténio! Vous êtes une nature faible et non perverse. Comme vous ne croyez pas en Dieu, vous ne croyez pas non plus à Satan; vous n'avez fait aucun pacte avec l'esprit du mal, car rien n'est mal, comme rien n'est bien à vos yeux. Vos instincts ne vous portent point au crime; ils repoussent l'infamie. Vous fûtes un type de candeur et de grâce, vous n'êtes aujourd'hui le type de rien : vous vous ennuyez! L'ennui n'avilit ni ne dégrade, mais il efface, il détruit!

— Vous le savez sans doute, madame l'abbesse, répondit Sténio avec aigreur, car j'ai surpris le secret de vos nuits, et je sais que vous ne lisez pas, que vous ne dormez pas, que vous ne priez pas; je sais que, vous aussi, l'ennui vous dévore!

— Le chagrin me dévore, non l'ennui! répondit Lélia avec une franchise qui brisa l'orgueil de Sténio.

— Le chagrin? dit-il avec surprise. Vous en convenez donc? Oh oui! en vous voyant si calme, j'aurais dû comprendre que vous nourrissiez tranquillement et patiemment, comme jadis, le désespoir dans votre sein; pauvre Lélia!

— Oui, pauvre Lélia! répondit l'abbesse, je mérite d'être appelée ainsi, et pourtant j'ai de grandes richesses, de grandes espérances, de grandes consolations, la conscience d'avoir agi comme je devais, la certitude d'un Dieu ami des malheureux, et l'intelligence des joies saintes auxquelles une âme résignée peut aspirer.

— Mais vous souffrez, Lélia, dit Sténio de plus en plus étonné de la trouver si sincère; vous n'êtes donc pas résignée? Vous ne ressentez donc pas ces joies que vous comprenez? Ce Dieu, ami des infortunés, ne vous assiste donc pas? La paix de votre conscience n'est donc pas une félicité suffisante?

— Je ne m'étonne pas que vous me le demandiez, répondit Lélia, car vous ne savez plus rien de toutes ces choses, et vous devez trouver un certain attrait de curiosité à les rapprendre; je vais donc vous les dire.

Elle lui fit signe de s'éloigner d'elle, car il marchait à ses côtés, et il n'osa pas résister à ce geste dont l'autorité semblait surhumaine. Elle s'éloigna aussi, et, appuyant son coude contre le bord de la fenêtre, elle lui parla debout et le regard fixé sur lui avec assurance.

— Je ne veux pas vous tromper, lui dit-elle. Je sens que ces paroles échangées à cette heure entre nous ont une solennité qu'il n'est pas en mon pouvoir de détourner. Si Dieu a permis que vous entrassiez sans obstacle dans le sanctuaire de mon repos, s'il a livré à votre curiosité malveillante ou frivole le secret douloureux de mes veilles, sa volonté est apparemment que vous connaissiez mes pensées; et vous les connaîtrez pour en faire l'usage que Dieu a prévu et ordonné. La fierté que je professe, que j'enseigne et que je pratique est, je le sais, l'objet de votre aversion et de votre ressentiment. Vous la combattez avec âpreté dans vos entretiens, dans vos écrits, dans le sein même de mon humble école; mais vous la combattez par un faible argument, Sténio. Vous dites que mon chemin ne mène point au bonheur, que je suis moi-même la première victime de cet indomptable orgueil que j'exalte. Vous vous trompez, Sténio! Ce n'est pas de mon orgueil que je suis victime, c'est de l'absence des affections qui font la vie de l'âme. La vie de l'âme en Dieu est une existence sublime, mais elle ne suffit pas, parce qu'elle ne peut pas exister complète, incessante, infinie. Dieu nous aime et nous porte en lui à toute heure; nous aussi, nous l'aimons et le portons en nous; mais nous ne sentons pas, comme lui, à toute heure, cette vie universelle qui est en lui naturelle et nécessaire; en nous, accidentelle, extraordinaire, jaculatoire. L'amour infini est donc la vie de Dieu. La vie de l'homme se compose de l'amour infini, qui a Dieu et l'univers pour objet, et de l'amour fini ou terrestre qui a pour objet les âmes humaines associées par le sentiment à l'être humain. Cette association, c'est l'amour, l'hyménée, la génération, la famille. Qu'une créature humaine s'isole et renonce à ces éléments nécessaires de son existence, elle souffre, elle languit, elle n'existe plus qu'à demi. Elle a bien l'immensité de Dieu pour refuge; mais, faible et bornée qu'elle est, elle se perd au sein de cette immensité et s'y sent absorbée, dévorée, anéantie, comme un atome dans le foyer des astres. Quelquefois cette absorption est enivrante, délicieuse, sublime; il est, dans la prière et dans la contemplation, des ravissements inouïs et dont nulle joie terrestre ne peut donner l'idée. Mais ils sont rares, ils s'évanouissent rapidement et ne reviennent pas au premier cri de notre souffrance; ils sont rares, parce que notre âme, malgré tous nos

efforts a besoin, pour les ressentir, d'un état de puissance auquel la nature humaine ne peut aisément s'élever ni se soutenir; ils sont fugitifs, parce que Dieu ne nous permet point de passer en cette vie de l'état d'homme à l'état d'ange, il faut que nous subissions notre sévère destinée, et que notre pèlerinage s'accomplisse dans les dures conditions de la vie terrestre.

Au milieu de sa rigueur, Dieu est bon et prodigue envers nous. Il a permis que nous eussions sur cette terre des affections tendres, fortes, exclusives; mais il a voulu, pour sanctionner ces affections, qu'elles revêtissent un caractère de grandeur, de justice et de sublimité, moyennant lesquelles elles ressemblent à l'amour divin, parce qu'elles s'y retrempent et s'y confondent, et sans lesquelles elles se matérialisent, s'avilissent et s'éteignent, parce que l'amour divin ne les inspire et ne les gouverne plus. Ainsi, quand les générations se corrompent ou s'endorment, quand le progrès de la justice est entravé sur la terre, quand les lois ne sont plus en harmonie avec les besoins de ce progrès, et que les cœurs font de vains efforts pour vivre selon la liberté qui fait la sincérité et la fidélité des affections, Dieu retire à l'amour terrestre ce rayon dont il l'avait éclairé. Les nobles instincts de l'homme retombent au niveau de la brute. Les mystères sacrés de l'hymen s'accomplissent dans la fange ou dans les pleurs; les passions deviennent cuisantes, jalouses, meurtrières; les appétits grossiers, impudiques et lâches. L'amour est une orgie, le mariage un marché, la famille un bagne. Alors, l'ordre est un supplice et une agonie, le désordre un refuge, c'est-à-dire un suicide.

Eh bien! ce désordre nous y vivons, Sténio; vous, parce que vous vous êtes jeté dans la débauche, et moi, parce que je me suis reléguée dans le cloître; vous, parce que vous abusez de l'existence, et moi, parce que j'ai renoncé à exister. Nous avons transgressé tous deux les lois divines, faute d'avoir vécu sous des lois humaines qui nous permissent de nous entendre et de nous aimer. Les préjugés de votre éducation et les habitudes de votre esprit, l'exemple de l'humanité, la sanction des lois vous eussent donné sur moi des droits de commandement et de possession que ma volonté seule eût pu ratifier, et que ma volonté n'a pas voulu ratifier, craignant l'abus inévitable où vous entraîneraient tant de puissances réunies contre moi. A ne parler que d'un seul de vos droits exclusifs, la société ne me donnait aucune garantie contre votre infidélité, et tout au contraire elle vous donnait contre la mienne les garanties les plus avilissantes pour ma dignité. Ne dites pas que nous eussions pu nous élever au-dessus de cette société et braver ses institutions en contractant une union libre de formalités. J'avais fait cette expérience, et je savais qu'elle est impossible; car là, moins encore que dans le mariage, la femme peut être la compagne et l'égale de l'homme. Les intérêts sont opposés; l'homme croit les siens plus précieux et plus importants. Il faut que la femme y sacrifie les siens, et s'engage dans une carrière de dévouement sans compensation possible de la part de l'homme; car l'homme tient à la société; quoi qu'il fasse il ne peut s'isoler, et la société repousse le lien illégitime. Il faut donc que l'existence de la femme disparaisse, absorbée par celle de l'homme, et moi, je voulais exister. Je ne l'ai pas pu, j'ai préféré scinder mon existence et sacrifier ma part de vie humaine à la vie divine, que de perdre l'une et l'autre dans une lutte vaine et funeste.

Vous, Sténio, vous aviez compris instinctivement mes prétentions et mes droits, car vous m'aimiez plus que vous n'eussiez aimé aucune autre femme. Mais il n'était pas en votre pouvoir d'y acquiescer; car, comme il y a pour les hommes deux existences, l'une sociale et l'autre individuelle, il y a en eux deux natures, deux âmes pour ainsi dire, l'une qui veut l'adhésion de la société, l'autre qui veut les joies de l'amour. Or, quand ces deux existences sont en guerre, le cœur de l'homme est en guerre contre lui-même. Il sent que l'idéal n'est pas dans une société injuste et corrompue, mais il sent aussi que son idéal ne peut subsister dans l'amour sans la sanction de la société. Qu'il rompe avec l'amour ou avec la société, il scinde également sa vie. Dieu a mis en lui des instincts de tendresse et des besoins de bonheur, voilà pour son amour; mais il a mis aussi en lui des instincts de dévouement et des sentiments de devoir, voilà pour son rôle de citoyen. Les lois ont concilié ces besoins et ces devoirs de telle façon qu'en renonçant à son rôle de citoyen, l'homme est sacrifié à la femme, et qu'en renonçant à l'amour, il est sacrifié à la société.

Nous ne pouvions ni l'un ni l'autre sortir de ce dédale. Aussi, Sténio, nous nous sommes arrêtés sur le seuil; vous avez renoncé à l'amour. Que ne puis-je dire : Vous y avez renoncé pour la société! Mais cette société qui vous gouvernait vous faisait horreur. Vous avez compris qu'on ne pouvait s'élever sur ses abus sans lâcheté. Il vous restait un grand rôle, la lutte contre ses abus.

Ce rôle de réformateur vous a lassé trop vite, et vous vous êtes jeté dans l'écume du torrent que vous ne vouliez ni suivre, ni remonter. Vous vous y laissez bercer comme un insecte qui se noie dans la lie des coupes et qui meurt dans ce vin où l'homme puise la vie ou l'ivresse, la force généreuse ou la fureur brutale. Voilà pourquoi je vous dis que vous êtes un être faible, et que vous n'existez pas.

Quant à moi, je souffre; si c'est là ce que vous voulez savoir et ce qui peut vous consoler de votre ennui, sachez-le bien, ma vie est un martyre; car si les grandes résolutions enchaînent nos instincts, elles ne

les détruisent pas. J'ai résolu de ne pas vivre, je ne cède pas au désir de la vie; mais mon cœur n'en vit pas moins éternellement jeune, puissant, plein du besoin d'aimer et de l'ardeur de la vie. Ce feu sans aliment me consume, et plus mon âme s'exalte dans la vie divine, plus elle se renouvelle dans le regret et le besoin de la vie humaine. Ce cœur si froid, si altier, si insensible selon vous, Sténio, est un incendie qui me dévore; et ces yeux que vous n'aviez vu pleurer qu'une seule fois, versent, chaque nuit, devant ce crucifix, des larmes qu'ils ne sentent même plus couler, tant la source en est féconde, intarissable!...

— Et ces larmes tombent sur le marbre insensible! ah! Lélia! qu'elles tombent sur mon cœur!...

Sténio, emporté par un retour invincible de passion, se précipita aux pieds de Lélia et les couvrit de baisers. — Tu aimes, s'écria-t-il, oh! oui, tu aimes! je le sais, je le comprends maintenant, toi que j'ai tant méconnue, tant calomniée!...

— J'aime, répondit Lélia en le repoussant avec une fermeté mêlée de douceur, mais je n'aime personne, Sténio; car l'homme que je pourrais aimer n'est pas né, et il ne naîtra peut-être que plusieurs siècles après ma mort.

— O mon Dieu! dit Sténio en sanglotant, ne puis-je être cet homme? Toi, prophétesse qui as arraché au ciel les secrets de l'avenir, ne peux-tu faire un miracle? ne peux-tu faire que j'anticipe sur le cours des âges, et que, seul parmi les hommes, je mérite ton amour?

— Non, Sténio, répondit-elle, je ne puis t'aimer car je ne puis faire que tu m'aimes!

## LXIV

Sténio erra les nuits suivantes autour du monastère, mais il n'y put jamais pénétrer. Les escarpements de la montagne ne lui offrirent plus de passage, même au péril de ses jours. On avait fait sauter le bloc de laves qui joignait la montagne aux terrasses du couvent par une rampe escarpée, presque impraticable. Ce dangereux sentier, jeté comme un pont sur l'abîme, n'avait pas effrayé Sténio. Il fut miné, et Sténio trouva un jour au fond du ravin les pics qui la veille baignaient leurs crêtes dans les nuages. De l'autre côté de la montagne, les murs du monastère n'offraient plus la moindre brèche où l'on pût poser le pied. Les gardiens de la porte avaient été changés, ils étaient incorruptibles. Sténio chercha, imagina, essaya tous les moyens; aucun ne lui réussit. Il épuisa le reste de ses ressources d'argent et acheva de ruiner sa santé mal raffermie, sans pouvoir percer les murailles enchantées qui lui cachaient l'objet de ses rêves. L'abbesse, informée de ses tentatives, lui fit dire plus d'une fois en secret que tout était inutile, qu'elle ne pouvait consentir à le revoir et qu'elle prendrait toutes les mesures pour déjouer son obstination. Sténio persévérait dans son dessein avec un aveuglement qui tenait de près à la folie.

Il avait cédé à l'ascendant qu'elle exerçait sur lui, la nuit où il l'avait quittée, abattu et troublé. Mais à peine s'était-il retrouvé seul avec ses pensées qu'il s'était reproché de n'avoir pas su vaincre l'incrédulité de Lélia par une obsession plus ardente. Il avait rougi de cet instant de naïveté qui l'avait rempli de honte, de douleur et de découragement en sa présence, et il s'était promis d'être à l'avenir moins timide ou moins crédule.

Mais cet avenir n'amena rien de ce qu'il rêvait. Sous prétexte d'une retraite, pratique de dévotion usitée à de certaines occasions, l'abbesse avait fait fermer le couvent. Les conférences et les prédications étaient suspendues. Lélia ne craignait point la présence de Sténio, elle ne pouvait plus l'aimer; mais elle voulait respecter ses vœux autant dans l'apparence que dans la réalité; car pour un esprit aussi droit et aussi logique que le sien, la rigidité des démarches était inséparable de celle des pensées. D'ailleurs, elle n'espérait en aucune façon guérir Sténio. Elle s'était montrée au-dessus de tout préjugé et de toute crainte puérile, en lui parlant comme elle avait osé le faire; il lui semblait que tout avait été dit cette nuit-là et qu'il serait au moins inutile d'y revenir. Elle pria Dieu pour lui du fond de son âme, et demeura avec sa tristesse habituelle, se souvenant à toute heure qu'elle avait aimé Sténio, mais se rappelant rarement qu'il existait encore.

Sténio tomba dans une tristesse mortelle. La franchise et la raison de Lélia l'avaient écrasé. Son amour-propre n'osait plus lutter contre l'invincible vérité qui parlait en elle. Il ne songeait plus à la faire descendre dans son opinion ou dans celle des autres de la position élevée où elle s'était assise dans sa douleur et dans sa majesté; car chaque jour détruisait en lui la confiance du libertin. L'invincible résistance de Lélia lui prouvait bien qu'elle regrettait l'amour d'une façon abstraite, et sans songer à aucun homme.

Sténio fut obligé de s'avouer, dans le fond de son âme, qu'elle avait vaincu. Cette guerre sourde et patiente qu'ils s'étaient faite l'un à l'autre en marchant avec persistance vers les deux buts les plus extrêmes de la volonté, se terminait enfin par le triomphe de Lélia. Elle était inébranlable dans sa résignation douloureuse; elle était sans faiblesse pour Sténio, sans pitié pour elle-même. Et Sténio avait plié le genou devant elle, il l'avait implorée, et ce qui le consternait le plus, c'est qu'il l'aimait encore, il l'aimait plus que jamais, il l'aimait comme il ne l'avait pas encore aimée.

Mais il était trop tard pour que cet amour fût salutaire à elle ou à lui. Elle n'espérait plus rien de la part des hommes, et lui aussi, avait perdu la faculté d'espérer quelque chose de lui-même. Il ne pouvait abandonner la débauche. Cette impudente maîtresse s'était emparée de sa vie, et le poursuivait jusqu'au sein des rêves les plus doux et des images les plus pures. Elle lui était nécessaire pour lui faire oublier quelques instants la perte de l'idéal. Aussi l'idéal ne pouvait-il reprendre vie dans son âme; l'âme s'épuisait dans ce partage entre le désir exalté et la réalisation abrutissante. On le vit prendre souvent, à l'entrée de la nuit, le chemin des montagnes, et rentrer le matin pâle, épuisé, l'air farouche et le front chargé d'ennuis. Il alla souvent s'asseoir sur le rocher de Magnus. De là, il voyait les dômes du couvent, les ombrages du cimetière et les rives de ce lac où il avait promené tant de sombres rêveries et où la tentation du suicide l'avait si souvent retenu des nuits entières penché sur l'abîme.

Un jour il reçut une lettre de Trenmor qui lui reprochait vivement sa coupable indifférence et l'invitait à venir le rejoindre. Trenmor était engagé dans de nouvelles entreprises du genre de celles où il avait déjà attiré Sténio. Il était toujours plein de foi en la sainteté de sa mission, sinon d'espoir dans le succès prochain de ses travaux. La constance de son dévouement et l'ardeur de sa propagande irritèrent Sténio. Mécontent de son inaction et de son impuissance, il essaya de nier encore les vertus qu'il n'avait pas, et puis, sa conscience qui était restée saine, la noblesse innée et inaltérable d'une moitié de son être réclamèrent puissamment contre ces blasphèmes. Sténio eut un dernier accès de désespoir qui ne réveilla plus aucune énergie, ni pour le mal, ni pour le bien. Il alla au bord du lac et n'en revint plus.

Il était venu vers minuit frapper à la porte de l'ermite. Celui-ci, habitué à le voir venir à toute heure troubler ses prières ou son sommeil, commençait à ne pouvoir plus supporter cet hôte fantasque et dangereux. Il était effrayé de ses déclamations impies et blessé surtout de l'insistance cruelle qu'il mettait à faire saigner ses blessures mal fermées. C'était un étrange plaisir pour Sténio que de tourmenter le prêtre. On eût dit qu'il était heureux de trouver dans cet homme, voué à la peur et à la souffrance, un exemple de l'inutilité de tout effort humain, une preuve de l'impuissance de la foi religieuse devant la fougue des instincts et les emportements de l'imagination. Il se vengeait avec lui de la honte que lui causait la force glorieuse de Trenmor et de Lélia, et il abusait lâchement de la faiblesse de cet adversaire, croyant qu'après avoir ébranlé sa confiance en Dieu, il assurerait la sienne propre dans l'athéisme; mais il le faisait souffrir en pure perte, et Dieu le punissait de son orgueil, en augmentant son incertitude et son effroi, après qu'il avait réussi à troubler cette âme tremblante et tourmentée.

Cette nuit-là, l'ermite feignit de dormir profondément et n'ouvrit point à Sténio. Mais quand le jeune homme se fut éloigné, Magnus craignit d'avoir manqué à la patience et à l'humilité en refusant cette épreuve que lui envoyait le ciel. Il lui sembla que Sténio lui avait crié au travers de la porte un adieu étrange et qu'il nourrissait quelque projet sinistre. Il se leva pour le rappeler. Sténio était déjà loin. Il marchait avec rapidité vers le lac, en chantant d'une voix altérée le refrain d'une chanson graveleuse. Magnus se hâta de rentrer dans sa cellule et se mit en prières. Mais au bout d'une heure il sentit comme un avertissement secret et se rendit au bord du lac. La lune était couchée; on ne distinguait au fond de l'abîme qu'une vapeur morne étendue sur les roseaux comme un linceul. Un silence profond régnait partout. L'odeur des iris montait faiblement sur la brise tiède et nonchalante. L'air était si doux, la nuit si bleue et si paisible, que les pensées sinistres du moine s'effacèrent involontairement. Un rossignol se mit à chanter d'une voix si suave, que Magnus rêveur s'arrêta à l'écouter. Était-il possible qu'une horrible tragédie eût pour théâtre un lieu si calme, une si belle nuit d'été?

Magnus reprit lentement et en silence le chemin de sa cellule. Il remonta le sentier enveloppé de ténèbres dirigé par l'instinct et l'habitude au travers des arbres et des rochers. Quelquefois pourtant il se heurta contre le roc, et se trouva enveloppé et comme saisi par les branches pendantes des vieux ifs. Mais aucune voix plaintive, aucune main tiède encore ne l'arrêta. Il s'étendit sur les joncs de sa couche, et les heures de la nuit sonnèrent dans le silence.

Mais il essaya vainement de s'endormir. A peine avait-il fermé les yeux qu'il voyait se dresser devant lui je ne sais quelles images incertaines et menaçantes. Bientôt une image plus distincte, plus terrible vint l'assaillir et le réveiller : Sténio avec ses blasphèmes, ses doutes impies, Sténio, qu'il avait laissé seul au sein de la nuit lugubre. Il lui semblait le voir errer autour de sa couche et l'entendre recommencer ses questions injurieuses et cruelles pour tourmenter l'âme du pauvre prêtre. Magnus se souleva, et, s'asseyant sur sa couche, la face appuyée sur ses genoux tremblants, il s'interrogea, comme pour la première fois, sur les desseins de Sténio. Pourquoi le poëte lui avait-il crié cet adieu d'une voix si solennelle? Est-ce qu'il allait rejoindre Trenmor? Mais Sténio avait raillé la veille les desseins et les espérances de son ami. Était-ce Lélia qu'il poursuivait? A cette pensée, le prêtre bondit sur sa couche; un instant il souhaita la mort de Sténio.

Mais bientôt ce désir impie fit place à des inquiétudes plus généreuses. Il craignit que, las de lutter

contre un Dieu inexorable, Sténio n'eût accompli quelque projet sinistre. Il se rappelait avec effroi certaines paroles affreuses que le jeune homme avait dites la veille sur le néant qui absolvait le suicide, sur l'éternité qui ne le défendait pas, sur la colère divine qui ne pouvait le prévenir, sur l'indulgence miséricordieuse qui devait le permettre. Magnus n'avait pas oublié que la vie présente était pour Sténio un châtiment qui défiait toutes les peines à venir dont l'Église le menaçait.

Le prêtre consterné parcourut sa cellule à pas précipités. Il ne pouvait s'assurer de ce qu'était devenu Sténio avant le retour de la lumière. Il tomba dans une douloureuse rêverie.

Il repassa dans sa mémoire toutes les années de sa jeunesse; il compara ses douleurs aux douleurs de Sténio; il se glorifia dans sa résignation; il essaya de mépriser la colère du malheureux qu'il venait de repousser. Il balbutia quelques paroles hautaines et dédaigneuses; il murmura entre ses dents, ébranlées par le jeûne et l'insomnie, quelques syllabes confuses, comme s'il voulait se féliciter d'une victoire décisive sur ses passions; puis il récita à la hâte quelques versets mutilés qui consolèrent son orgueil, sans adoucir l'amertume de son cœur.

Chaque fois que l'horloge du monastère sonnait au loin les heures, Magnus tressaillait; il accusait la marche du temps; il regardait le ciel; il comptait les étoiles obstinées; puis, quand le son s'évanouissait, quand tout rentrait dans le silence, quand il se retrouvait seul avec Dieu et ses pensées, il recommençait machinalement sa prière monotone et plaintive.

Enfin, le jour parut comme une ligne blanche à l'horizon, et Magnus retourna au bord du lac. Le vent n'avait pas encore soulevé ses voiles de brume, et le moine ne distinguait que les objets voisins de sa vue. Il s'assit sur la pierre où Sténio avait coutume de s'asseoir. Le jour grandissait lentement à son gré, son inquiétude croissait. A mesure que la lumière augmenta, il crut distinguer à ses pieds des caractères tracés sur le sable. Il se baissa, et lut :

« Magnus, tu feras savoir à Lélia qu'elle peut dormir tranquille. Celui qui ne pouvait pas vivre a su mourir. »

Après cette inscription, la trace d'un pied, un léger éboulement de sable, puis plus rien que la pente rapide où la poussière du sol incliné ne gardait plus d'empreinte, et le lac avec ses nénufars et quelques sarcelles noires dans la fumée blanche.

Agité d'une terreur plus vive, Magnus essaya de descendre dans le ravin. Il alla chercher une bêche dans sa cellule, et, s'ouvrant avec précaution un escalier dans le sable à mesure qu'il y enfonçait son pied incertain, il parvint, après mille dangers, au bord de l'eau tranquille. Sur un tapis de lotus d'un vert tendre et velouté, dormait, pâle et paisible le jeune homme aux yeux bleus. Son regard était attaché au ciel, dont il reflétait encore l'azur dans son cristal immobile, comme l'eau dont la source est tarie, mais dont le bassin est encore plein et limpide. Les pieds de Sténio étaient enterrés dans le sable de la rive; sa tête reposait parmi les fleurs au froid calice qu'un faible vent courbait sur elle. Les longs insectes qui voltigent sur les roseaux étaient venus par centaines se poser autour de lui. Les uns s'abreuvaient d'un reste de parfum imprégné à ses cheveux mouillés; d'autres agitaient leurs robes diaprées sur son visage, comme pour en admirer curieusement la beauté, ou pour l'effleurer du vent frais de leurs ailes. C'était un si beau spectacle que cette nature tendre et coquette autour d'un cadavre, que Magnus, ne pouvant croire au témoignage de sa raison, appela Sténio d'une voix stridente, et saisit sa main glacée comme s'il eût espéré l'éveiller. Mais, voyant qu'il ne respirait plus, une peur superstitieuse s'empara de son âme timorée; il se crut coupable de ce suicide, et, prêt à tomber auprès de Sténio, il laissa échapper des cris sourds et inarticulés.

Des pâtres de la vallée, qui passèrent sur l'autre rive du lac, virent ce moine désolé qui faisait de vains efforts pour retirer de l'eau le cadavre de Sténio. Ils descendirent par une pente plus douce, et avec des branches et des cordes ils emportèrent l'homme mort et l'homme vivant sur l'escarpement de l'autre bord.

Les pâtres ne savaient pas le secret de la mort de Sténio; ils portaient religieusement sur leurs épaules le moine et le poëte; ils s'interrogeaient entre eux d'un regard avide et inquiet, interrompant quelquefois le silence de leur marche pour essayer quelque timide conjecture; mais pas un d'entre eux ne soupçonnait la vérité.

L'évanouissement de Magnus semblait à ces intelligences rudes et grossières un spectacle de pitié, plutôt qu'un objet de sympathie. Ils se demandaient comment un prêtre, voué par son devoir à consoler les vivants et à bénir les trépassés, perdait courage comme une femme, au lieu de prier sur celui que Dieu venait de rappeler à lui. Ils ne comprenaient pas comment l'ermite, qui avait suivi tant de funérailles, qui avait recueilli les derniers soupirs de tant d'agonisants, se conduisait si lâchement en présence d'un cadavre, pareil pourtant à tous ceux qu'il avait vus.

Au réveil de la nature succéda bientôt le réveil de la vie active. Les travaux interrompus recommençaient avec le jour naissant. Quand les habitants de la plaine aperçurent de loin les pâtres qui s'avançaient, ils s'empressèrent autour d'eux; mais, à la vue des branches entrelacées où reposaient Magnus et Sténio, la question qu'ils allaient faire expira sur leurs lèvres;

leur curiosité naïve fit place à une tristesse morne et muette : car la mort ne passe inaperçue qu'au milieu des villes populeuses et bruyantes. Dans le silence des champs, au milieu de la vie austère des campagnes, elle est toujours saluée comme la voix de Dieu. Il n'y a que ceux qui passent leurs jours à oublier de vivre qui se détournent de la mort comme d'un spectacle importun. Ceux qui s'agenouillent soir et matin pour demander au ciel et à la terre la possibilité de vivre, ne passent pas indifférents devant un cercueil.

Non loin des bords du lac où ils avaient trouvé Sténio, les pâtres firent halte et déposèrent leur pieux fardeau sur l'herbe humide. Le soleil levant colorait l'horizon d'un ton pourpre et d'orange. On voyait flotter sur le versant des collines une vapeur abondante et chaude; descendue du ciel, la fécondante rosée y remontait comme l'ardeur sainte d'une âme reconnaissante retourne à Dieu qui l'a embrasée de son amour. Chaque narcisse de la montagne était un diamant. Les cimes nuageuses se couronnaient d'un diadème d'or. Tout était joie, amour et beauté autour du catafalque rustique.

Un groupe de jeunes filles traversait le val pour mener au bord des lacs les génisses aux flancs rayés, et pour confier aux échos ces rudes ballades, plus simples que prudentes, dont quelquefois le refrain arrivait jusqu'aux oreilles des camaldules en prières. Ces bruns enfants de la montagne s'arrêtèrent sans terreur devant le spectacle funèbre ; mais, sous leurs larges poitrines d'homme, la simple nature avait laissé vivre le cœur droit et compatissant de la femme. Elles s'attendrirent, sans pleurer, sur la destinée de ces deux infortunés, et se chargèrent de l'expliquer aux pâtres. — Celui-ci, dirent-elles en montrant le moine, est le frère de celui qui est noyé. Ils auront voulu pêcher les truites du lac; le plus hardi des deux se sera risqué trop avant; il aura crié au secours, mais l'autre aura eu peur, et la force lui aura manqué. Il faut cueillir des herbes pour le guérir. Nous lui mettrons des feuilles de sauge rouge sur la langue et de la tanaisie sur les tempes. Nous brûlerons de la résine autour de lui, et nous l'éventerons avec des feuilles de fougère.

Tandis que les plus grandes de ces filles cherchaient dans l'herbe mouillée les aromates qu'elles destinaient à secourir Magnus, quelques matrones récitèrent à demi-voix la prière pour les morts, et les plus jeunes montagnardes s'agenouillèrent autour de Sténio, demi-recueillies et demi-curieuses. Elles touchaient ses vêtements avec un mélange de crainte et d'admiration. —C'était un riche, disaient les vieilles; c'est bien malheureux pour lui d'être mort.

Une petite fille passait ses doigts dans les cheveux blonds de Sténio, et les essuyait dans son tablier avec un soin qui tenait le milieu entre la vénération et le plaisir sérieux de jouer avec un objet inusité.

Au bruit de leurs voix confuses, le prêtre s'éveilla et promena autour de lui des yeux égarés. Les matrones vinrent baiser sa main décharnée et lui demandèrent dévotement sa bénédiction. Il frissonna en sentant leurs lèvres se coller à ses doigts.

—Laissez, laissez, leur dit-il en les repoussant, je suis un pécheur; Dieu s'est retiré de moi. Priez pour moi, c'est moi qui suis en danger de périr.

Il se leva, et regarda le cadavre. Assuré alors qu'il ne faisait pas un rêve, il tressaillit d'une muette et intérieure convulsion, et se rassit par terre, accablé sous le poids de son épouvante.

Les pâtres, voyant qu'il ne songeait pas à leur donner des ordres, lui offrirent de porter le cadavre au seuil de l'église des Camaldules. Cette proposition réveilla toutes les angoisses du moine.

—Non, non, dit-il, cela ne se peut. Aidez-moi seulement à me traîner jusqu'à la porte du monastère.

Magnus avait vu de loin la voiture du cardinal approcher du couvent. Il l'attendit à la porte, et, quand il le vit descendu, il l'emmena à l'écart, et s'agenouilla devant lui.

— Bénissez-moi, monseigneur, lui dit-il, car je viens à vous souillé d'un grand crime. J'ai causé la damnation d'une âme. Sténio, le voyageur, l'ami du sage Trenmor, le jeune Sténio, cet enfant du siècle que vous m'aviez permis d'entretenir souvent pour tâcher de le ramener à la vérité, je l'ai mal conseillé, j'ai manqué de force et d'onction pour le convertir; mes prières n'ont pas été assez ferventes; mon intercession n'a pas été agréable au Seigneur, j'ai échoué... O mon père! serai-je pardonné? Ne serai-je pas maudit pour ma faiblesse et mon impuissance?

—Mon fils, dit le cardinal, les desseins de Dieu sont impénétrables, et sa miséricorde est immense. Que savez-vous de l'avenir? Le pécheur peut devenir un grand saint. Il nous a repoussés, mais Dieu ne l'a pas abandonné, Dieu le sauvera. La grâce peut l'atteindre partout et le retirer des plus profonds abîmes.

—Dieu ne l'a pas voulu, dit Magnus dont l'œil fixe était attaché sur la terre avec égarement, Dieu l'a laissé tomber dans le lac...

— Que dites-vous? s'écria le prélat en se levant. Votre raison est-elle troublée? Le pécheur est-il mort?

—Mort, répondit Magnus, noyé, perdu, damné!...

— Et comment ce malheur est-il arrivé? dit le cardinal. En avez-vous été témoin? N'avez-vous pas essayé de le prévenir?

— J'aurais dû le prévoir, j'aurais dû l'empêcher; j'ai manqué de persévérance; j'ai eu peur. Il venait presque tous les jours à mon ermitage, et là il parlait des heures entières d'une voix haute et lamentable. Il accusait le sort, les hommes et Dieu. Il invoquait une autre justice que celle en qui nous nous confions. Il foulait aux pieds nos croyances les plus saintes. Il appelait le néant. Il raillait nos prières, nos sacrifices et nos

espérances. En l'entendant blasphémer ainsi, ô monseigneur, pardonnez-moi! au lieu d'être enflammé d'une sainte indignation, je pleurais. Debout à quelques pas de lui, j'entendais à demi ses paroles funestes. Quelquefois le vent les saisissait au passage, et les emportait vers le ciel qui seul était assez puissant pour les absoudre. Quant le vent se taisait, cette voix lugubre, cette malédiction épouvantable revenait frapper mon oreille et glacer mon sang. J'étais lâche, j'étais abattu, j'essayais d'élever un rempart entre les traits empoisonnés de sa parole et mon âme tremblante. C'était en vain. Le découragement, le désespoir s'insinuaient en moi comme un venin. Je voulais l'interrompre, l'idée de son affreux sourire enchaînait ma langue. Je voulais le réprimander, l'audace de son regard contempteur me paralysait à ma place. Je n'avais plus qu'une pensée, qu'un besoin, qu'une tentation insurmontable: c'était de le fuir, c'était d'échapper à ce danger que je ne pouvais détourner de lui et qui m'envahissait moi-même. Alors il me priait de le quitter, et je le quittais machinalement, heureux de me soustraire à ma souffrance et d'aller me réfugier aux pieds du Christ. Je m'occupais trop de moi-même, j'oubliais trop la garde du pécheur que Dieu m'avait confié. Au lieu de prendre la brebis égarée sur mes épaules, j'avais peur de la solitude, de la nuit et des loups dévorants. Je revenais seul au bercail; mauvais pasteur, j'abandonnais la brebis égarée... et quand je revins, je ne la trouvai plus. Satan avait enlevé sa proie. L'esprit du mal avait entraîné cette victime dans le gouffre de l'éternelle perdition.

— Mais quoi! où est Sténio? s'écria le cardinal en voyant que Magnus parlait dans l'égarement de la fièvre. Que savez-vous de sa mort?

— J'ai trouvé ce matin dans les herbes du lac ce corps où l'âme ne réside plus: je n'ai plus rien à faire, rien à espérer pour Sténio. Ordonnez-moi une rude pénitence, monseigneur, afin que j'aille l'accomplir et laver mon âme.

— Parlez-moi de Sténio! s'écria le cardinal d'un ton sévère. Oubliez-vous un peu vous-même. Votre âme est-elle plus précieuse que la sienne, pour que nous l'abandonnions ainsi? Commençons par prier pour le pécheur que Dieu a châtié, nous verrons ensuite à vous purifier. Où est le corps du jeune homme? Avez-vous récité les psaumes sur sa dépouille mortelle? L'avez-vous aspergée de l'eau qui purifie? L'avez-vous fait porter au seuil de la chapelle? Avez-vous dit au chapitre de se rassembler? Le soleil est déjà haut dans le ciel, qu'avez-vous fait depuis son lever?

— Rien, dit le moine consterné, j'ai perdu le sentiment de l'existence, et, quand je suis revenu à moi-même, je me suis dit que j'étais perdu.

— Et Sténio, Sténio? dit Annibal impatienté.

— Sténio, reprit le moine, n'est-il pas perdu sans retour? Avons-nous le droit de prier pour lui? Dieu révoquera-t-il pour lui ses immuables arrêts? N'est-il pas mort de la mort de Judas Iscariote?

— De quelle mort? dit le prélat épouvanté. Le suicide?

— Le suicide, répondit Magnus d'une voix creuse.

Le cardinal joignait les mains dans un sentiment d'horreur et de consternation inexprimables. Puis, se tournant vers Magnus, il le réprimanda.

— Une telle catastrophe s'est passée presque sous vos yeux; un tel scandale s'est accompli, et vous ne l'avez pas empêché! et vous êtes allé prier comme Marie, quand il fallait agir comme Marthe! Vous avez été lever le front devant le Seigneur, comme le pharisien! Vous avez dit: « Regardez-moi et bénissez-moi, mon Dieu, car je suis un saint prêtre, et cet impie qui meurt là-bas peut se passer de vous et de moi! » Vous avez été rêver et dormir, quand il fallait vous attacher aux pas de ce malheureux, vous jeter à ses pieds, vous traîner dans la poussière, employer les larmes, les menaces, les prières et la force même pour l'empêcher de consommer son affreux sacrifice! Au lieu de fuir le pécheur comme un objet d'horreur et de scandale, ne fallait-il pas baiser ses genoux et l'appeler mon fils et mon frère, pour attendrir son cœur et lui faire prendre courage, ne fût-ce qu'un jour, un jour qui eût suffi peut-être pour le sauver? Le médecin déserte-t-il le chevet du malade dans la crainte de la contagion? Le Samaritain se détourna-t-il de dégoût en voyant la plaie hideuse du Juif? Non, il s'en approcha sans crainte, il y versa le baume, il le prit sur sa monture et le sauva. Et vous, pour sauver votre âme, vous avez perdu l'occasion de ramener l'enfant prodigue aux bras du père: c'est vous, c'est vous, âme étroite et dure, qui frémirez d'épouvante quand Dieu criera au milieu de vos nuits sans sommeil: « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

— Assez, assez! monseigneur, dit le moine en tombant sur le visage et en traînant sa barbe dans la poussière: épargnez mon cerveau qui se brise, épargnez ma raison qui s'égare... Venez, s'écria-t-il en s'attachant à la robe du prélat, venez avec moi prier sur sa dépouille; venez prononcer les mots qui délient, venez toucher l'hysope qui lave et qui blanchit; venez dire les exorcismes qui brisent l'orgueil de Satan, venez verser l'huile sainte qui enlève toutes les souillures de la vie...

Le cardinal, touché de sa douleur, se leva triste et irrésolu.

— Êtes-vous bien sûr qu'il se soit donné la mort lui-même? dit-il avec hésitation; n'est-ce pas l'effet du hasard, ou disons mieux d'une sévérité céleste qu'il ne nous est pas permis d'interpréter, et au bout de laquelle son âme aura trouvé le pardon? Que savons-nous? il peut s'être trompé... Dans les ténèbres... un accident peut arriver... Parlez donc,

mon fils, avez-vous des preuves certaines du suicide?

Magnus hésita; il eut envie de dire que non; il espéra tromper la clairvoyance de Dieu, et, au moyen des sacrements de l'Église, envoyer au ciel cette âme condamnée par l'Église; mais il ne l'osa pas. Il avoua, en frémissant, toute la vérité; il rapporta les paroles écrites sur le sable: « Magnus, va dire à Lélia qu'elle peut dormir tranquille. »

— Il est donc vrai! dit le prélat en laissant couler ses larmes, il n'y a pas moyen d'échapper à cette funeste lumière. Pauvre enfant! Mon Dieu, votre justice est sévère et votre colère est terrible!...

Allez, Magnus, ajouta-t-il après un instant de silence, faites fermer les portes de cette chapelle et priez quelque bûcheron ou quelque berger de donner la sépulture à ce cadavre. L'Église nous défend de lui ouvrir les portes du temple et de l'ensevelir en terre sainte...

Cet arrêt effraya Magnus plus que tout le reste. Il frappa sa tête avec violence sur le pavé, et son sang coula sur sa joue livide sans qu'il s'en aperçût.

— Allez, mon fils, dit le prélat en le relevant, prenez courage; obéissons à la sainte Église, mais espérons. Dieu est grand, Dieu est bon; nul n'a sondé jusqu'au fond des trésors de sa miséricorde. D'ailleurs, nous sommes des hommes faibles et des esprits bornés. Aucun homme, fût-il le chef de l'Église, n'a le droit de condamner un autre homme irrévocablement. L'agonie du pécheur a pu être longue. En se débattant contre les approches de la mort, il a pu être éclairé d'une soudaine lumière. Il a pu se repentir et faire entendre une prière si fervente et si pure, qu'elle l'ait réconcilié avec le Seigneur. Ce n'est pas le sacrement qui absout, c'est la contrition, vous le savez; et un instant de cette contrition sincère et profonde peut valoir toute une vie de pénitence. Prions et soyons humbles de cœur. Dans la jeunesse de Sténio les vertus ont été assez sublimes peut-être, pour laver toutes les iniquités de l'avenir, et, dans notre vie passée, il y a peut-être de telles souillures que toutes les abstinences du présent et de l'avenir auront peine à les absoudre. Allez, mon fils, si la règle me défend d'admettre ce cadavre dans le temple et de l'accompagner au cimetière avec les cérémonies du culte, au moins l'Église m'autorise à vous donner une licence particulière : c'est d'aller veiller auprès du corps et de l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure, en faisant telle prière que votre charité vous dictera, pourvu qu'elle ne soit pas conforme au rite consacré pour les sépultures chrétiennes. Allez, c'est votre devoir, c'est la seule manière de réparer, autant qu'il est en vous, le mal que vous n'avez pas su empêcher; c'est à vous d'obtenir grâce pour lui et pour vous. Je prierai de mon côté, nous prierons tous, non pas en chœur et dans le sanctuaire, mais chacun dans notre oratoire et dans la ferveur de nos âmes.

Le moine infortuné retourna vers Sténio. Les bergers l'avaient placé à l'abri du soleil, à l'entrée d'une grotte où les femmes brûlaient de la résine de cèdre et des branches de genièvre. Ces pieux montagnards attendaient que Magnus revînt leur donner l'ordre de le porter au couvent, et ils l'avaient déposé sur un brancard fait avec plus d'art et de soin que le premier. Ils avaient entrelacé des branches de sapin et de cyprès avec leurs rameaux vivaces, qui formaient au cadavre un lit de sombre verdure. Les enfants l'avaient parsemé d'herbes aromatiques, et les femmes lui avaient mis au front une couronne de ces branches fleurs étoilées qui croissent dans les prés humides. Les liserons blancs et les clématites, qui grimpaient le long des flancs du rocher, se suspendaient à la voûte en festons gracieux et sauvages. Ce lit funèbre, si frais, si agreste, surmonté d'un dais de fleurs, et baigné des plus suaves parfums, était digne de protéger le dernier sommeil d'un jeune et beau poëte endormi dans le Seigneur.

Les montagnards s'agenouillèrent en voyant le prêtre s'agenouiller; les femmes, dont le nombre avait grossi considérablement depuis le matin, commencèrent à égrainer leur rosaire; tous s'apprêtaient à suivre le moine et le cadavre jusqu'à la grille des Camaldules. Mais, lorsque après une longue attente, ils virent le soleil descendre vers l'horizon sans que Magnus leur dît d'enlever le corps, ils s'étonnèrent et se hasardèrent à l'interroger. Magnus les regarda d'un air égaré, essaya de leur répondre, et balbutia des paroles incertaines. Alors, voyant à quel point la douleur l'avait troublé et craignant de l'affliger davantage en le pressant de questions, un des plus vieux bûcherons de la vallée se décida à se rendre au couvent avec ses fils, et à demander des ordres à l'abbesse.

Au bout d'une heure, le bûcheron revint; il était silencieux, triste et recueilli. Il n'osait parler devant Magnus, et, comme tous les regards l'interrogeaient, il fit signe à ses compagnons de le suivre à l'écart. Tous ceux qui entouraient le cadavre, entraînés par la curiosité, s'éloignèrent sans bruit et le joignirent à quelque distance. Là, ils apprirent avec surprise, avec terreur, le suicide de Sténio et le refus du cardinal de le faire ensevelir en terre sainte.

S'il avait fallu au cardinal toute la fermeté d'un esprit généreux, toute la chaleur d'une âme indulgente, pour ne pas désespérer du salut de Sténio, à plus forte raison ces hommes simples et bornés furent-ils épouvantés d'un crime condamné si sévèrement dans les croyances catholiques. Les vieilles femmes furent les premières à le maudire. « Il s'est tué, l'impie! s'écrièrent-elles; quel crime avait-il donc commis? Il ne mérite pas nos prières; l'Église lui

refuse un tombeau dans la terre consacrée. Il faut qu'il ait fait quelque chose d'abominable, car monseigneur est si indulgent et si saint! Il avait une plaie honteuse au cœur, cet homme qui a désespéré du pardon et qui s'est fait justice lui-même; ne le plaignons pas; d'ailleurs, il est défendu de prier pour les damnés. Allons-nous-en; que l'ermite fasse son métier; c'est à lui de le garder durant la nuit. Il a le pouvoir de prononcer les exorcismes; si le démon vient réclamer sa proie, il le conjurera. Partons. »

Les jeunes filles épouvantées ne se firent pas prier pour suivre leurs mères, et plus d'une, en retournant vers sa demeure, crut voir passer une figure blanche dans les profondeurs du taillis, et entendre sur l'herbe humide de la rosée du soir glisser une ombre qui murmurait tristement : « Détournez-vous, jeune fille, et voyez ma face livide. Je suis l'âme du pécheur et je vais au jugement. Priez pour moi. » Elles pressaient le pas et arrivaient palpitantes et pâles à la porte de leurs chalets; mais le soir, lorsqu'elles s'endormirent, je ne sais quelle voix faible et mystérieuse répétait à leur chevet : « Priez pour moi. »

Les bergers, habitués aux veilles de la nuit et à la solitude des bois, furent moins accessibles à ces terreurs superstitieuses. Quelques-uns allèrent rejoindre Magnus, et résolurent de garder le mort avec lui. Ils plantèrent aux quatre coins du catafalque rustique de grandes torches de sapin résineux, et déplièrent leurs casaques de peau de chèvre, pour se préserver du froid de la nuit. Mais quand les torches furent allumées, elles commencèrent à projeter sur le cadavre des lueurs d'un rouge livide. Le vent, qui les agitait, faisait passer des clartés sinistres sur ce visage près de tomber en dissolution, et par instants le mouvement de la flamme semblait se communiquer aux traits et aux membres de Sténio. Il leur sembla qu'il ouvrait les yeux, qu'il agitait une main convulsive, qu'il allait se lever. La frayeur s'empara d'eux, et, sans oser s'avouer mutuellement leur puérilité, ils adoptèrent tacitement l'aveu unanime de se retirer. L'ermite, dont la présence les avait un instant rassurés, commençait à les épouvanter plus que le mort lui-même. Son immobilité, son silence, sa pâleur et je ne sais quoi de sombre et de terrible dans son front chauve et luisant, lui donnaient l'aspect d'un esprit de ténèbres. Ils pensèrent que le démon avait pu prendre cette forme pour damner le jeune homme, pour le précipiter dans le lac, et qu'il était là maintenant, veillant sur sa proie, en attendant l'heure de minuit où les horribles mystères du sabbat s'accomplissent.

Le plus courageux d'entre eux offrit de revenir le lendemain dès l'aube, pour creuser la fosse et y descendre le cadavre. « C'est bien inutile, » répondit un des plus consternés, et cette réponse fut comprise. Ils se regardèrent en silence; leur pâleur les effraya mutuellement. Ils descendirent vers la vallée, et se séparèrent d'un pas flageolant, prêts à se prendre les uns les autres pour des spectres.

## LXV

Magnus, resté seul auprès du cadavre, ne s'était pas aperçu de la désertion des bergers. Il était toujours à genoux, mais il ne priait pas, sa force était brisée. Il ne sentait son existence que par la souffrance aiguë de son front qu'il avait ébranlé et presque fracassé sur le pavé. Cette commotion physique, jointe aux émotions affreuses de son âme avait achevé de le plonger dans un affaissement qui ressemblait à l'imbécillité.

Mais en voyant devant lui cette figure pâle de Sténio, qui dormait du sommeil des anges, il s'arrêta, sourit affreusement à son blanc linceul et à sa couronne de fleurs, et murmura d'une voix émue : « O femme! ô beauté!... »

Puis il prit la main du cadavre, et le froid de la mort apaisa son délire et chassa les trompeuses illusions de la fièvre. Il reconnut que ce n'était pas là une femme endormie, mais un homme couché sur le cercueil, un homme dont il se reprochait la perte.

Il regarda autour de lui, et, ne voyant rien que les flancs noirs du rocher où vacillait la flamme des torches, n'entendant rien que le vent qui mugissait dans les mélèzes, il sentit tout l'effroi de la solitude, toutes les terreurs de la nuit tomber sur son crâne comme une montagne de glace.

Il crut voir quelque chose se mouvoir et ramper sur le rocher auprès de lui. Il ferma les yeux pour ne plus voir; il les rouvrit et regarda involontairement. Il vit une figure effrayante qui se tenait immobile et noire à son côté. Il la regarda pendant près d'une heure, sans oser faire un mouvement, retenant son haleine de peur d'éveiller l'attention de ce fantôme, qu'il croyait prêt à se lever et à marcher vers lui. Le flambeau de résine, qui jetait le profil de Magnus au mur de la grotte, s'éteignit, et le fantôme disparut sans que le moine eût compris que c'était son ombre.

Des pas légers effleurèrent les buissons de la colline. C'était peut-être un chamois qui s'approchait curieusement des flambeaux. Magnus se signa et jeta un regard tremblant sur le sentier qui menait à la vallée. Il crut voir une forme blanche, une femme errante et seule dans la nuit. Le désir inquiet fit bondir son cœur avec violence; il se leva prêt à courir vers elle, la peur le retint. C'était un spectre qui venait appeler Sténio, une ombre sortie du sépulcre pour hurler dans les ténèbres. Il enfonça son visage dans ses mains, s'enveloppa la tête dans son capu-

chon, et se roula dans un coin, décidé à ne rien voir, à ne rien entendre.

Aucun bruit n'arrivant plus à son oreille, il se rassura un peu et leva la tête. Il vit l'abbesse des Camaldules agenouillée près de Sténio.

Il voulut crier, sa langue s'attacha à son palais. Il voulut fuir, ses jambes devinrent plus froides et plus immobiles que le granit du rocher. Il resta l'œil hagard, la main ouverte, le visage ombragé de son capuchon.

Lélia était penchée sur le lit funèbre. Son voile blanc cachait à demi son visage; elle semblait aussi morte que Sténio. C'était la digne fiancée d'un cadavre.

Elle avait écouté les discours des bergers; elle avait voulu contempler la poussière de Sténio. Guidée par le phare sinistre allumé devant la grotte, elle était venue seule, sans effroi, sans remords, sans douleur peut-être!

Cependant, à l'aspect de ce beau front couvert des ombres de la mort, elle sentit son âme s'amollir; la tendre pitié adoucit la rudesse de cette âme sombre et calme dans le désespoir.

— Oui, Sténio, dit-elle sans s'inquiéter ou sans s'apercevoir de la présence du moine, je te plains, parce que tu m'as maudite. Je te plains, parce que tu n'as pas compris que Dieu, en nous créant, n'avait pas résolu l'union de nos destinées. Tu as cru, je le sais, que je prenais plaisir à multiplier tes tortures. Tu as cru que je voulais venger sur toi les douleurs et les déceptions de mes premières années. Tu te trompais, Sténio, et je te pardonne l'anathème que tu as prononcé contre moi. Celui qui juge nos pensées avant même que nous puissions les prévoir, celui qui feuillette à toute heure le livre de nos consciences et qui lit sans ambiguité les desseins mystérieux qui n'y sont pas encore inscrits, celui-là, Sténio, n'a pas accueilli tes menaces et ne les réalisera pas. Il ne te punira pas, parce que tu as été aveugle. Il ne châtiera pas ta faiblesse, parce que tu as refusé de te confier dans une sagesse qui n'était pas la tienne. Tu as payé trop cher la lumière qui est venue éclairer tes derniers jours, pour qu'il te reproche d'avoir longtemps erré dans les ténèbres. Le savoir douloureux et terrible que tu emportes avec toi n'a pas besoin d'expiation, car ta lèvre s'est desséchée en goûtant le fruit que tu avais cueilli!

Mais Dieu, j'en ai la ferme confiance, Dieu nous réunira dans l'éternité. Assis ensemble à ses pieds, nous assisterons à ses conseils, et nous saurons alors pourquoi il nous a séparés sur la terre. En lisant sur son front radieux le secret de ses volontés impénétrables aux yeux mortels, ta colère et ton étonnement seront comme s'ils n'avaient jamais été.

Alors, Sténio tu n'essayeras plus de me haïr; tu n'accuseras plus mon injustice et ma cruauté. Quand Dieu, faisant à chacun de nous la part qu'il mérite, distribuera nos travaux selon nos forces, tu comprendras, ô infortuné! que nous ne pouvions pas ici suivre la même route, ni marcher au même but. Les douleurs qu'il nous a envoyées n'ont pas été pareilles. Le maître sévère que nous avons servi tous deux nous expliquera le mystère de nos souffrances. En ouvrant devant nous l'éclatante perspective d'une éternelle effusion, il nous dira pourquoi il lui a plu de préparer la réunion de nos deux âmes par les voies obscures que notre œil ne soupçonnait pas.

Il te montrera, Sténio, dans sa nudité saignante, mon cœur à qui tu imputais le dédain et la dureté. La terreur que tu as ressentie en écoutant mes paroles, l'humiliation qui obscurcissait ton regard quand je t'avouais que je ne pouvais t'aimer, la confusion tremblante de tes pensées se changera en une compassion sérieuse. Lélia, que tu croyais si fort au-dessus de toi, que tu désespérais d'atteindre, Lélia s'abaissera devant toi; tu oublieras, comme elle, l'admiration et le respect dont les hommes environnaient ses pas, tu sauras pourquoi elle allait seule et sans jamais demander secours.

Confondus sous l'œil de Dieu, dans une félicité permanente, chacun de nous accomplira courageusement la tâche qu'il aura reçue. Nos regards, en se rencontrant, doubleront notre confiance et nos forces: le souvenir de nos misères passées s'évanouira comme un songe, et il nous arrivera de nous demander si vraiment nous avons vécu.

Elle se pencha sur Sténio, détacha de sa couronne une fleur flétrie qu'elle mit sur son cœur, et reprit le sentier de la vallée sans avoir fait attention au moine, qui, debout dans l'ombre, adossé au mur de la grotte, dardait sur elle ses yeux étincelants.

La raison de Magnus l'avait abandonné; il ne comprenait rien aux discours de Lélia. Il la voyait seulement, et il la trouvait belle; sa passion se réveillait avec violence, il ne se souvenait plus que des désirs qu'il avait si longtemps comprimés et qui le dévoraient plus que jamais.

Quand il la vit parler à Sténio, une affreuse jalousie, qu'il n'avait jamais connue parce qu'il n'avait pas eu occasion de la ressentir, éclata en lui. Il aurait frappé Sténio, s'il l'eût osé; mais ce cadavre lui faisait peur, et le désir s'allumait en lui encore plus intense que la vengeance.

Il s'élança sur les traces de Lélia, et, comme elle tournait le sentier, il la saisit par le bras.

Lélia se retourna sans crier, sans tressaillir, et regarda cette figure hâve, cet œil sanglant, cette bouche tremblante, sans peur et presque sans surprise.

— Femme, lui dit le moine, tu m'as assez fait souffrir; console-moi, aime-moi!

Lélia, ne reconnaissant pas dans ce moine chauve et voûté le prêtre qu'elle avait vu jeune et fier peu d'années auparavant, s'arrêta étonnée.

— Mon père, lui dit-elle, adressez-vous à Dieu; son amour est le seul qui puisse consoler.

— Ne te souvient-il plus, Lélia, répondit le moine sans l'écouter, que c'est moi qui t'ai sauvé la vie? Sans moi, tu périssais dans les ruines du monastère où tu passas deux ans. Tu t'en souviens, femme? Je me jetai au milieu des décombres près de m'écraser; je t'emportai, je te mis sur mon cheval, et je voyageai tout le jour en te tenant dans mes bras; et je n'osai pas seulement baiser ton vêtement. Mais, dès ce jour, un feu dévorant s'alluma dans ma poitrine; en vain, j'ai jeûné et prié, Dieu ne veut pas me guérir. Il faut que tu m'aimes: quand je serai aimé, je serai guéri; je ferai pénitence et je serai sauvé; autrement, je redeviendrai fou et je serai damné.

— Je te reconnais bien, Magnus, répondit-elle. Hélas! voici donc le fruit de tes expiations et de tes combats!

— Ne me raille pas, femme, répondit-il avec un regard sombre, car je suis aussi près de la haine que de l'amour, et, si tu me repousses... je ne sais pas ce que la colère peut me conseiller...

— Laisse mon bras, Magnus, dit Lelia avec le calme du dédain. Assieds-toi sur cette roche, et je vais te parler.

Il y avait tant d'autorité dans sa voix que le moine, habitué à la soumission passive, obéit comme par instinct et s'assit à deux pas d'elle; son cœur battait si fort qu'il ne pouvait parler. Il prit dans ses deux mains sa tête saignante et douloureuse, et rassembla tout ce qui lui restait de force et de mémoire pour écouter et comprendre.

— Magnus, lui dit Lélia, si, lorsque vous étiez jeune encore et capable de réaliser une existence sociale, vous m'eussiez consultée sur votre avenir, je ne vous aurais pas conseillé d'être prêtre. Vos passions devaient vous rendre impossibles ces devoirs rigides que vous n'accomplissez que de fait. Vous avez été un mauvais prêtre, mais Dieu vous pardonnera, parce que vous avez beaucoup souffert. Maintenant, il est trop tard pour que vous rentriez dans la vie ordinaire; vous avez perdu la force d'atteindre à aucune vertu. Il faut vous en tenir à l'abstinence. Vous devez attendre dans la retraite la fin de vos souffrances; elle ne saurait tarder : regardez vos mains, regardez vos cheveux gris. Tant mieux pour toi, Magnus! que ne suis-je aussi près de la tombe! Va, malheureux, nous ne pouvons rien les uns pour les autres. Tu t'es trompé, tu t'es retranché de la vie, et tu as senti le besoin de vivre; maintenant tu t'en effrayes, et tu crois qu'il te serait possible encore d'être heureux. Insensé! il n'est plus temps d'y songer. Tu aurais pu trouver le bonheur dans la liberté, il y a quelques années; ta raison aurait pu s'éclairer, ton âme s'endurcir contre de vains remords. Mais aujourd'hui, l'horreur, le dégoût et l'effroi te poursuivraient partout. Tu ne pourrais pas connaître l'amour, tu le prendrais toujours pour le crime, et l'habitude de flétrir du nom de péché les joies légitimes te rendrait criminel et vicieux, aux yeux de ta conscience, dans les bras de la femme la plus pure. Résigne-toi, pauvre ermite, abaisse ton orgueil. Tu t'es cru assez grand pour cette terrible vertu du célibat; tu t'es trompé. te dis-je. Mais qu'importe? Tu arrives au terme de tes maux; songe à ne pas en perdre le fruit. Tu n'as pas été assez grand pour que Dieu te pardonnât le désespoir. Soumets-toi.

Magnus avait écouté vainement; son cerveau se refusait à tout emploi de facultés. Il souffrait, il croyait comprendre que Lélia le raillait; la figure tranquille et fière de cette femme l'humiliait profondément. Il la détestait par instants et voulait la fuir; mais il se croyait saisi et fasciné par l'œil du démon.

Lélia ne faisait plus attention à lui. Elle rêvait et semblait projeter quelque chose.

— Écoute, lui dit-elle après un instant de silence et d'incertitude, tu vas m'obéir, et, au lieu de te livrer à des pensées indignes de ta vocation, tu vas m'aider à rendre à ce cadavre les derniers honneurs. Il a été assez errant, assez tourmenté, assez vagabond dans cette vie; il faut que sa dépouille repose en paix et qu'elle ne soit pas foulée par le pied des passants. Je sais une place où elle dormira ignorée, privée des cérémonies de l'Église, puisque telle est la volonté de monseigneur, mais non privée du respect que l'on doit aux sépultures, et des prières collectives qu'on récite dans l'enceinte des cimetières. Prends ce cadavre sur tes épaules, et suis-moi.

Magnus hésita.

— Où voulez-vous que je porte ce mort? dit-il avec effroi. Monseigneur lui refuse la sépulture bénie, et vous parlez de le déposer dans un cimetière?

— Fais ce que je te dis, reprit Lélia. Je sais mieux que toi la pensée de monseigneur. Forcé d'obéir aux règlements de l'Eglise et ne voulant point, en cette circonstance, encourager, par une infraction, l'indulgence qu'on pourrait accorder au suicide, il a dû te commander des choses qu'il m'autorisera à enfreindre. Obéis, Magnus, je te l'ordonne.

Lélia savait bien que sa volonté fascinait Magnus. Il obéit machinalement et sans savoir ce qu'il faisait. Il porta le corps de Sténio jusqu'au cimetière des Camaldules. Dans un angle obscur de ce jardin, on avait déraciné, le matin même, un if brisé par la foudre. Cette fosse, ouverte par le hasard, n'était pas encore comblée. L'ermite, aidé de l'abbesse des Camaldules, y déposa le cadavre, et le recouvrit de terre et de gazon; puis il reprit, tremblant et consterné, le chemin de son ermitage, tandis que Lélia, agenouillée sur la tombe du poète, implorait pour lui cette mansuétude et cette sagesse infinie qui n'infligent pas de châtiments sans retour, et qui remettent dans le creu-

set de l'éternité le métal brisé par les épreuves de cette vie.

## LXVI

La mort de Sténio fut le signal d'autres événements tragiques. Le cardinal mourut, peu de temps après, d'un mal si rapide et si violent qu'on l'attribua au poison. Magnus avait abandonné son ermitage. Il avait erré plusieurs jours dans les montagnes, en proie à un affreux délire. Les montagnards consternés entendirent ses cris lamentables retentir dans l'horreur de la nuit; ses pas inégaux et précipités ébranlèrent le seuil de leurs chalets et les y retinrent jusqu'au jour, éveillés et tremblants. Enfin, il disparut, et alla s'ensevelir dans un couvent de chartreux. Mais bientôt d'étranges révélations sortirent de cet asile, et allèrent bouleverser les existences les plus sereines et les plus brillantes. Annibal succomba sans être appelé à aucune explication. Plusieurs évêques qui l'avaient secondé dans ses vues généreuses, grand nombre de prêtres les plus distingués du clergé par leurs lumières et la noblesse de leur conduite, furent disgraciés ou interdits. Quant à Lélia, on pensa que de tels châtiments seraient trop doux pour l'expiation de ses crimes, et qu'il fallait lui infliger l'humiliation et la honte. L'inquisition instruisit son procès. Le prélat puissant qui l'avait soutenue dans sa carrière était abattu. Les animosités profondes, résultat de cette nouvelle direction donnée par eux et par leurs adhérents aux idées religieuses, et qui avaient grondé sourdement sous leurs pieds, éclatèrent tout à coup et prirent leur revanche. On versa le venin de la calomnie sur la tombe à peine fermée du cardinal, libation impure offerte aux passions infernales. On rechercha les actions secrètes de sa vie, et, au lieu de blâmer celles qui auraient pu être répréhensibles, on les passa sous silence pour ne s'occuper que des dernières années de sa vie, années qui, sous l'influence de Lélia, étaient devenues aussi pures que l'âme de Lélia le souhaitait pour sympathiser entièrement avec celle du prélat. On prit plaisir à répandre la fange du scandale et de l'imposture sur cette amitié sacrée qui eût pu produire de si grandes choses dans l'intérêt de l'Église, si l'Église, comme toutes les puissances qui finissent, n'eût pris à tâche de se précipiter elle-même dans l'abîme où elle dort aujourd'hui sans espoir de réveil.

L'abbesse des Camaldules fut donc accusée d'avoir été l'épouse adultère du Christ et d'avoir entraîné dans des voies de perdition un prince de l'Église qui, avant sa liaison funeste avec elle, avait été, disait-on, une des colonnes de la foi. En outre, elle fut accusée d'avoir professé des doctrines étranges, nouvelles, pleines de passions mondaines, et toutes imprégnées d'hérésie; puis, d'avoir entretenu des relations criminelles avec un impie qui s'introduisait la nuit dans sa cellule; enfin, d'avoir mis le comble au délire de l'apostasie et à l'audace du sacrilége en faisant inhumer le cadavre de cet impie dans la terre consacrée aux sépultures des camaldules, infraction aux lois de l'Église, qui refusent la sépulture en terre sainte aux athées décédés de mort volontaire : infraction aux règles monastiques, qui n'admettent pas la sépulture des hommes dans l'enceinte réservée aux tombes des vierges.

A ce dernier chef d'accusation, Lélia connut d'où partait le coup dont elle était frappée. Elle n'en douta plus lorsque, appelée à rendre compte de sa conduite devant ses sombres juges, elle se vit confrontée avec Magnus. Toutes ces turpitudes lui causèrent un tel dégoût, qu'elle se refusa à toute interrogation, et n'essaya pas de se justifier. Magnus était si tremblant devant elle, qu'en face de juges intègres, le trouble de l'accusateur et le calme de l'accusée eussent suffi pour éclairer les consciences. Mais la sentence était portée d'avance, et les débats n'avaient lieu que pour la forme. Lélia sentit dans son cœur trop de mépris pour accuser Magnus à son tour. Elle se contenta de lui dire, en le voyant chanceler et s'appuyer sur les bras du familier du saint-office : — Rassure-toi, la terre ne s'entr'ouvrira pas sous tes pieds. Ton supplice sera dans ton cœur. Ne crains pas que je te rende blessure pour blessure, outrage pour outrage. Va, misérable, je te plains, je sais à quelles lâches terreurs tu obéis en me calomniant. Va te cacher à tous les yeux, toi qui espères gagner le ciel en commettant l'iniquité ; que Dieu t'éclaire et te pardonne comme je te pardonne moi-même! Lélia fut accusée aussi par deux de ses religieuses qui l'avaient toujours haïe à cause de son amour pour la justice, et qui espéraient prendre sa place. Elles l'accusèrent d'avoir eu des relations avec les carbonari, et d'avoir aidé, conjointement avec le cardinal, à l'évasion du féroce et impie Valmarina. Enfin, elles lui firent un crime d'avoir disposé avec une prodigalité insensée des richesses du couvent, et d'avoir, dans une année de disette, fait vendre des vases d'or et des effets précieux dépendant du trésor de leur église, pour soulager la misère des habitants de la contrée. Interrogée sur ce fait, Lélia répondit en souriant qu'elle se déclarait coupable.

Elle fut condamnée à être dégradée de sa dignité en présence de toute sa communauté. On attira autant de monde qu'on put à ce spectacle, mais peu de personnes s'y rendirent, et celles que la curiosité y poussa, s'en retournèrent émues profondément de la dignité calme avec laquelle l'abbesse, soumise à ces affronts, les reçut d'un air à faire pâlir ceux qui les lui infligeaient.

Elle fut ensuite reléguée dans une chartreuse ruinée que la communauté des Camaldules possédait dans le nord des montagnes, et dont elle faisait entretenir une partie pour servir d'asile pénitentiaire à ses délinquantes. C'était un lieu froid et humide, où de grands sapins, toujours baignés par les nuages, bornaient l'horizon de toutes parts. C'est là que l'année suivante Trenmor trouva Lélia mourante, et l'engagea de tout son pouvoir à rompre son vœu et à fuir avec lui sous un autre ciel. Mais Lélia fut inébranlable dans sa résolution.

— Que m'importe, quant à moi, lui dit-elle, de mourir ici ou ailleurs, et de vivre quelques semaines de plus ou de moins? N'ai-je pas assez souffert, et le ciel ne m'a-t-il pas concédé enfin le droit d'entrer dans le repos? D'ailleurs, je dois rester ici pour confondre la haine de mes ennemis et pour donner un démenti à leurs prédictions. Ils ont espéré que je me soustrairais au martyre; ils seront déçus de leur attente. Il n'est pas inutile que le monde aperçoive quelque différence entre eux et moi. Les idées auxquelles je me suis vouée exigent de ma part une conduite exemplaire, pure de toute faiblesse, exempte de tout reproche. Croyez bien qu'au point où j'en suis, une telle force me coûte peu.

Trenmor la vit s'éteindre rapidement, toujours belle et toujours calme. Elle eut cependant, vers sa dernière heure, quelques instants de trouble et de désespoir. L'idée de voir l'ancien monde finir, sans faire surgir un monde nouveau, lui était amère et insupportable.

— Eh quoi! disait-elle, tout ce qui est, est-il donc comme moi frappé à mort et destiné à périr sans laisser de descendance pour recueillir son héritage? J'ai cru, pendant quelques années, qu'à la faveur d'un entier renoncement à toute satisfaction personnelle, j'arriverais à vivre par la charité et à me réjouir dans l'avenir de la race humaine. Mais comment puis-je aimer une race aveugle, stupide et méchante? Que puis-je espérer d'une génération sans conscience, sans foi, sans intelligence et sans cœur?

Trenmor s'efforçait en vain de lui faire comprendre qu'elle s'était abusée en cherchant l'avenir dans le passé. Il ne pouvait être là, disait-il, qu'un germe mystérieux dont l'éclosion serait longue, parce qu'il lui fallait pour s'ouvrir à la vie que le vieux tronc fût abattu et desséché. Tant qu'il y aura un catholicisme et une Église catholique, lui disait-il, il n'y aura ni foi, ni culte, ni progrès chez les hommes. Il faut que cette ruine s'écroule et qu'on en balaye les débris pour que le sol puisse produire des fruits là où il n'y a maintenant que des pierres. Votre grande âme, celle d'Annibal et de plusieurs autres, se sont rattachées au dernier lambeau de la foi, sans songer qu'il valait mieux arracher ce lambeau, puisqu'il ne servait qu'à voiler encore la vérité. Une philosophie nouvelle, une foi plus pure et plus éclairée, va se lever à l'horizon. Nous n'en saluons que l'aube incertaine et pâle; mais les lumières et les inspirations qui font la vie de l'humanité, ne manqueront pas plus à l'avenir des générations que le soleil ne manque chaque matin à la terre endormie et plongée dans les ténèbres.

L'âme ardente de Lélia ne pouvait s'ouvrir à ces espérances lointaines. Elle n'avait jamais su s'accommoder des promesses de l'avenir, à moins qu'elle ne sentît l'action qui doit produire ces choses, agir sur elle ou émaner d'elle. Son cœur avait d'infinis besoins, et il allait s'éteindre sans en avoir satisfait aucun. Il eût fallu à cette immense douleur l'immense consolation de la certitude. Elle eût pardonné au ciel de l'avoir frustrée de tout bonheur si elle eût pu lire clairement dans les destins de l'humanité future quelque chose de mieux que ce qu'elle avait eu elle-même en partage.

Une nuit, Trenmor la rencontra sur le sommet de la montagne. Il faisait un temps affreux, la pluie coulait par torrents, le vent mugissait dans la forêt, et les arbres craquaient autour d'elle. De pâles éclairs sillonnaient les nuages; Trenmor l'avait laissée dans sa cellule, si épuisée et si faible, qu'il avait craint de ne pas la retrouver vivante le lendemain. En la rencontrant ainsi errante sur les rochers glissants, et toute baignée de l'écume des torrents qui se formaient et grossissaient autour d'elle, Trenmor crut voir son spectre, et il l'invoqua comme un pur esprit; mais elle lui prit la main, et, l'attirant vers elle, elle lui parla ainsi d'une voix forte et l'œil enflammé d'un feu sombre.

## LXVII

### DÉLIRE.

Il est des heures dans la nuit où je me sens accablée d'une épouvantable douleur. D'abord c'est une tristesse vague, un malaise inexprimable. La nature tout entière pèse sur moi, et je me traîne brisée, fléchissant sous le fardeau de la vie comme un nain qui serait forcé de porter un géant. Dans ces moments-là, j'ai besoin d'expansion, j'ai besoin de soulagement, et je voudrais embrasser l'univers dans une effusion filiale et fraternelle; mais il semble que l'univers me repousse tout à coup, et qu'il se tourne vers moi pour m'écraser, comme si moi, atome, j'insultais l'univers en l'appelant à moi. Alors l'élan poétique et tendre tourne en moi à l'effroi et au reproche. Je hais l'éternelle beauté des étoiles, et la splendeur des choses qui nourrissent mes contemplations ordinaires ne me paraît plus que l'implacable indifférence de la puissance pour la faiblesse. Je suis en désaccord avec tout, et mon âme crie au sein de la création comme une

corde qui se brise au milieu des mélodies triomphantes d'un instrument sacré. Si le ciel est calme, il me semble revêtir un Dieu inflexible, étranger à mes désirs et à mes besoins. Si l'orage bouleverse les éléments, je vois en eux comme en moi la souffrance inutile, les cris inexaucés!

Oh! oui! oui, hélas! le désespoir règne, et la souffrance et la plainte émanent de tous les pores de la création. Cette vague se tord sur la grève en gémissant, ce vent pleure lamentablement dans la forêt. Tous ces arbres qui se plient et qui se relèvent pour retomber encore sous le fouet de la tempête, subissent une torture effroyable. Il y a un être malheureux, maudit, un être immense, terrible et tel que ce monde où nous vivons ne peut le contenir. Cet être invisible est dans tout, et sa voix remplit l'espace d'un éternel sanglot. Prisonnier dans l'immensité, il s'agite, il se débat, il frappe sa tête et ses épaules aux confins du ciel et de la terre. Il ne peut les franchir; tout le serre, tout l'écrase, tout le maudit, tout le brise, tout le hait. Quel est-il et d'où vient-il? Est-ce l'ange rebelle qui fut chassé de l'Empyrée, et ce monde est-il l'enfer qui lui sert de cachot? Est-ce toi, force que nous sentons et que nous voyons? Est-ce vous, colère et désespoir, qui vous révélez à nos sens, et que nos sens reçoivent de vous? Est-ce toi, rage éternelle qui bruis sur nos têtes et roules dans nos cieux? Est-ce toi, esprit inconnu mais sensible, qui es le maître ou le ministre, ou l'esclave ou le tyran, ou le geôlier ou le martyr! Combien de fois j'ai senti ton vol ardent sur ma tête! Combien de fois ta voix est venue arracher mes larmes sympathiques du fond de mes entrailles et les faire couler comme le torrent des montagnes ou la pluie du ciel! Quand tu es en moi, j'entends ta voix qui me crie : « Tu souffres, tu souffres... » Et moi, je voudrais t'embrasser et pleurer sur ton sein puissant; il me semble que ma douleur est infinie comme la tienne, et qu'il te faut ma souffrance pour compléter ta plainte éloquente. Et moi aussi, je m'écrie : « Tu souffres, tu souffres...; » mais tu passes, tu fuis : tu t'apaises ou tu t'endors. Un rayon de la lune dissipe tes nuages, la moindre étoile qui brille derrière ton linceul semble rire de ta misère et te réduire au silence. Il me semble parfois voir ton spectre tomber dans une rafale, comme un aigle immense dont les ailes couvriraient toute la mer et dont le dernier cri s'éteindrait au sein des flots, et je vois que tu es vaincu : vaincu comme moi, faible comme moi, terrassé comme moi. Le ciel s'éclaire et s'illumine des feux de la joie, et une sorte de terreur stupide s'empare de moi aussi. Prométhée, Prométhée, est-ce toi, toi qui voulais affranchir l'homme des liens de la fatalité? Est-ce toi qui, brisé par un dieu jaloux, et dévoré par ta bile incurable, retombes épuisé sur ton rocher, sans avoir pu délivrer ni l'homme, ni toi son seul ami, son père, son vrai Dieu peut-être? Les hommes t'ont donné mille noms symboliques : audace, désespoir, délire, rébellion, malédiction. Ceux-ci t'ont appelé Satan, ceux-là crime : moi, je t'appelle désir.

Moi, sibylle, sibylle désolée, moi, esprit des temps anciens, enfermé dans un cerveau rebelle à l'inspiration divine, lyre brisée, instrument muet dont les vivants d'aujourd'hui ne comprendraient plus les sons, mais au sein duquel murmure comprimée l'harmonie éternelle! moi, prêtresse de la mort, qui sens bien avoir été déjà pythie, avoir déjà pleuré, déjà parlé, mais qui ne me souviens pas, qui ne sais pas, hélas! ce qu'il faudrait dire pour guérir; oui, oui, je me souviens des antres de la vérité et des délires de la révélation; mais le mot de la destinée humaine, je l'ai oublié; mais le talisman de la délivrance, je l'ai perdu. Et pourtant, j'ai vu beaucoup de choses; et quand la souffrance me presse, quand l'indignation me dévore, quand je sens Prométhée s'agiter dans mon sein, et battre de ses grandes ailes la pierre où il est scellé, quand l'enfer gronde sous moi comme un volcan prêt à m'engloutir, quand les esprits de la mer viennent pleurer à mes pieds, et ceux de l'air frémir sur mon front... oh! alors, en proie à un délire sans nom, à un désespoir sans bornes, j'appelle le maître et l'ami inconnu qui pourrait éclairer mon esprit et délier ma langue,... mais je flotte dans les ténèbres, et mes bras fatigués n'embrassent que des ombres trompeuses. O vérité, vérité! pour te trouver, je suis descendue dans les abîmes dont la seule vue donnait le vertige de la peur aux hommes les plus braves. J'ai suivi Dante et Virgile dans les sept cercles du rêve magique. J'ai suivi Curtius dans le gouffre qui s'est refermé sur lui; j'ai suivi Régulus dans son hideux supplice; j'ai laissé partout ma chair et mon sang; j'ai suivi Madeleine au pied de la croix, et mon front a été inondé du sang du Christ et des larmes de Marie. J'ai tout cherché, tout souffert, tout cru, tout accepté. Je me suis agenouillée devant tous les gibets, consumée sur tous les bûchers, prosternée devant tous les autels. J'ai demandé à l'amour ses joies, à la foi ses mystères, à la douleur ses mérites. Je me suis offerte à Dieu sous toutes les formes, j'ai sondé mon propre cœur avec férocité, je l'ai arraché de ma poitrine pour l'examiner, je l'ai déchiré en mille pièces, je l'ai traversé de mille poignards pour le connaître. J'en ai offert des lambeaux à tous les dieux supérieurs et inférieurs. J'ai évoqué tous les spectres, j'ai lutté avec tous les démons, j'ai supplié tous les saints et tous les anges, j'ai sacrifié à toutes les passions. Vérité! vérité! tu ne t'es pas révélée, depuis dix mille ans je te cherche et je ne t'ai pas trouvée!

Et depuis dix mille ans, pour toute réponse à mes cris, pour tout soulagement à mon agonie, j'entends

planer sur cette terre maudite le sanglot désespéré du désir impuissant! Depuis dix mille ans je t'ai sentie dans mon cœur, sans pouvoir te traduire à mon intelligence, sans pouvoir trouver la formule terrible qui te révélerait au monde et qui te ferait régner sur la terre et dans les cieux. Depuis dix mille ans j'ai crié dans l'infini : *Vérité! vérité!* Depuis dix mille ans, l'infini me répond : *Désir! désir!* O sibylle désolée, ô muette pythie, brise donc ta tête aux rochers de ton antre et mêle ton sang fumant de rage à l'écume de la mer, car tu crois avoir possédé le Verbe tout-puissant, et depuis dix mille ans tu le cherches en vain.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . Comme elle parlait encore, Trenmor sentit la main brûlante de Lélia se glacer tout à coup dans la sienne. Puis elle se leva comme si elle allait se précipiter. Trenmor, épouvanté, la retint dans ses bras. Elle retomba roide sur le rocher; elle avait cessé de vivre.

Lélia avait toujours vécu sous un beau ciel, elle haïssait les contrées que le soleil n'éclaire pas largement; le froid l'avait tuée avec promptitude, comme s'il eût voulu seconder les desseins de ses ennemis. La coterie qui l'avait perdue était déjà tombée; une autre coterie remplaça celle-là, et voulut humilier sa rivale en réhabilitant la mémoire de ceux qu'elle avait abattus. On fit des obsèques magnifiques au cardinal et on rapporta au monastère des Camaldules les cendres de l'abbesse qu'on honora comme une sainte et comme une martyre. Lélia fut ensevelie dans le cimetière, et on permit à Trenmor d'élever une tombe à Sténio sur la rive opposée, près de la cellule délaissée de l'ermite, là où on avait fait transporter les restes du poëte, après les avoir expulsés du monastère.

Un soir, Trenmor, ayant terminé les funérailles de ses deux amis, descendit lentement sur les rives du lac. La lune, en se levant, jetait un rayon oblique sur ces deux tombes blanches que le lac séparait. Des météores s'élevèrent comme de coutume sur la surface brumeuse de l'eau. Trenmor contempla tristement leur pâle éclat et leur danse mélancolique. Il en remarqua deux qui, venus des deux rives opposées, se joignirent, se poursuivirent mutuellement, et restèrent ensemble toute la nuit, soit qu'ils vinssent se jouer dans les roseaux, soit qu'ils se laissassent glisser sur les flots tranquilles, soit qu'ils se tinssent tremblants dans la brume comme deux lampes près de finir. Trenmor se laissa dominer par une idée superstitieuse et douce. Il passa la nuit entière à suivre de l'œil ces inséparables lumières qui se cherchaient et se suivaient comme deux âmes amoureuses. Deux ou trois fois elles vinrent près de lui, il les nomma de deux noms chéris, en versant des larmes comme un enfant.

Quand le jour parut, tous les météores s'éteignirent. Les deux flammes mystérieuses se tinrent quelque temps sur le milieu du lac, comme si elles eussent eu de la peine à se séparer; puis elles furent chassées toutes deux en sens contraire, comme si elles allaient rejoindre chacune la tombe qu'elle habitait. Quand elles se furent effacées, Trenmor passa sa main sur son front comme pour en chasser le rêve affaiblissant d'une nuit de douleur et de tendresse. Il remonta vers la tombe de Sténio, et un instant il s'arrêta incertain.

— Que ferai-je sans vous dans la vie? s'écria-t-il; à qui serai-je utile? à qui m'intéresserai-je? A quoi me serviront ma sagesse et ma force si je n'ai plus d'amis à consoler et à soutenir? Ne vaudrait-il pas mieux avoir une tombe au bord de cette eau si belle, auprès de ces deux tombes silencieuses? Mais non, l'expiation n'est pas finie : Magnus vit peut-être encore, peut-être puis-je le guérir. D'ailleurs, il y a partout des hommes qui luttent et qui souffrent, il y a partout des devoirs à remplir, une force à employer, une destinée à réaliser.

Il salua de loin le marbre qui renfermait Lélia; il baisa celui où dormait Sténio; puis il regarda le soleil, ce flambeau qui devait éclairer ses journées de travail, ce phare éternel qui lui montrait la terre d'exil où il faut agir et marcher, l'immensité des cieux toujours accessibles à l'espoir des forts.

Il ramassa son bâton blanc, et se remit en route.

# INDIANA.

# PRÉFACE.

Si quelques pages de ce livre encouraient le grave reproche de tendance vers des croyances nouvelles, si des juges rigides trouvaient leur allure imprudente et dangereuse, il faudrait répondre à la critique qu'elle fait beaucoup trop d'honneur à une œuvre sans importance; que pour se prendre aux grandes questions de l'ordre social, il faut se sentir une grande force d'âme, ou s'attribuer un grand talent, et que tant de présomption n'entre point dans la donnée d'un récit fort simple où l'écrivain n'a presque rien créé. Si dans le cours de sa tâche il lui est arrivé d'exprimer des plaintes arrachées à ses personnages par le malaise social dont ils sont atteints; s'il n'a pas craint de répéter leurs aspirations vers une existence meilleure, qu'on s'en prenne à la société pour ses inégalités, à la destinée pour ses caprices. L'écrivain qui les retrace n'est qu'un miroir qui les reflète, une machine qui les décalque, et qui n'a rien à se faire pardonner si ses empreintes sont exactes, si son reflet est limpide.

Considérez ensuite que le narrateur n'a pris pour son texte, ni pour sa devise, quelques cris de souffrance et de colère épars dans le drame d'une vie humaine. Lui, n'a point la prétention de cacher un enseignement grave sous la forme d'un conte. Il ne vient pas donner son coup de main à l'édifice qu'un douteux avenir nous prépare, son coup de pied à celui du passé qui s'écroule. Il sait trop que nous vivons dans un temps de ruine morale, où la raison humaine a besoin de stores pour atténuer le trop grand jour qui l'éblouit. S'il s'était senti assez docte pour faire un livre vraiment utile, il aurait gazé la vérité, au lieu de la présenter avec ses teintes crues et ses effets tranchants. Ce livre-là eût fait l'office des lunettes bleues pour les yeux malades.

Il ne renonce point à remplir quelque jour cette tâche honnête et généreuse: mais, jeune qu'il est aujourd'hui, il vous raconte ce qu'il a vu sans oser prendre ses conclusions sur ce grand procès entre l'avenir et le passé, que peut-être nul homme de la génération présente n'est bien compétent pour juger. Trop consciencieux pour vous dissimuler ses doutes, mais trop timide pour les ériger en certitudes, il vous laisse les réflexions, et s'abstient, lui,

de porter dans la trame de son récit des idées préconçues, des jugements tout faits. Il remplit son métier de conteur avec ponctualité. Il vous dira tout, même ce qui est fâcheusement vrai; mais si vous l'affubliez de la robe du philosophe, vous le verriez bien confus, lui, simple diseur, chargé de vous amuser et non de vous instruire.

Fût-il plus mûr et plus habile, il n'oserait pas encore porter la main sur les grandes plaies de la civilisation agonisante. Il faut être si sûr d'être propre à les guérir, quand on se risque à les sonder! Il aimerait mieux essayer de vous rattacher à d'anciennes croyances anéanties, à de vieilles dévotions perdues, plutôt que d'employer son talent, s'il en avait, à foudroyer les autels renversés. Il sait pourtant que par l'esprit de charité qui court, une conscience timorée est méprisée comme une réserve hypocrite dans les opinions, de même qu'une allure timide est raillée comme un maintien ridicule dans les arts; mais il sait aussi qu'à défendre les causes perdues il y a honneur, sinon profit.

Pour qui se méprendrait sur l'esprit de ce livre, une semblable profession de foi jurerait comme un anachronisme. Le narrateur espère qu'après avoir écouté son conte jusqu'au bout, peu d'auditeurs nieront la *moralité* qui ressort de ses faits et qui triomphe là, comme dans toutes les choses humaines. Il lui a semblé en l'achevant que sa consience était nette, que le code légal qui doit régler ici-bas les battements de sa poitrine d'homme pouvait bien le tenir quitte. Il s'est flatté enfin d'avoir raconté sans trop d'humeur les misères sociales, sans trop de passion les passions humaines. Il a mis la sourdine sur ses cordes quand elles résonnaient trop haut, la colophane sur son archet quand il courait trop vite. Il a tâché d'assourdir certaines notes de l'âme qui doivent rester muettes, certaines voix du cœur qu'on n'éveille pas sans danger.

Peut-être lui rendrez-vous justice, si vous convenez qu'il vous a montré bien misérable l'être qui veut s'affranchir de son frein légitime, bien désolé le cœur qui se révolte contre les arrêts de sa destinée. S'il n'a pas donné le plus beau rôle possible à tel de ses personnages qui représente *la loi*, s'il a montré moins riant encore tel autre qui représente *l'opinion*, vous en verrez un troisième qui représente *l'illusion* et qui déjoue cruellement les vaines espérances, les folles entreprises de la passion. Vous verrez enfin que, s'il n'a pas effeuillé des roses sur le sol où la loi parque nos volontés comme des appétits de mouton, il a jeté des orties sur les chemins qui nous en éloignent.

Voilà, ce me semble, qui doit garantir suffisamment le livre du reproche d'immoralité; mais si vous voulez absolument qu'un roman finisse comme un conte de Marmontel ou comme un vaudeville de M. Scribe, vous nous reprocherez peut-être les dernières pages; vous trouverez mauvais que nous n'ayons pas jeté dans la misère et l'abandon l'être qui, dans cet ouvrage, a transgressé les lois humaines. Ici l'auteur vous répondra qu'avant d'être moral il a voulu être vrai : il vous répétera que se sentant trop neuf pour faire un traité philosophique sur la manière de supporter la vie, il s'est borné à vous dire Indiana, une histoire du cœur humain avec ses faiblesses, ses violences, ses droits, ses torts, ses biens et ses maux.

Indiana, si vous voulez absolument expliquer tout dans un livre, c'est un type; c'est la femme, l'être faible chargé de représenter *les passions* opprimées, ou si vous l'aimez mieux, *réprimées* par *les lois*; c'est la volonté aux prises avec la nécessité; c'est l'amour heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation. Mais le serpent use et brise ses dents à vouloir ronger une lime, les forces de l'âme s'épuisent à vouloir lutter contre le positif de la vie. Voilà ce que vous pourrez conclure de cette anecdote, et c'est dans ce sens qu'elle fut racontée à celui qui vous la transmet.

Malgré ces protestations, le narrateur s'attend à des reproches. Quelques âmes probes, quelques consciences d'honnêtes gens s'alarmeront peut-être de voir la vertu si rude, la raison si triste, l'opinion si injuste. Il s'en effraye.

car ce qu'un écrivain doit craindre le plus au monde, c'est d'aliéner à ses productions la confiance des hommes de bien ; c'est d'éveiller des sympathies funestes dans les âmes aigries; c'est d'envenimer les plaies déjà trop cuisantes que le joug social imprime sur des fronts impatients et rebelles.

Le succès qui s'étaye sur un appel coupable aux passions d'une époque est le plus facile à conquérir, le moins honorable à tenter. L'historien d'Indiana se défend d'y avoir songé ; s'il croyait avoir atteint ce résultat, il anéantirait son livre, eût-il pour lui le naïf amour paternel qui emmaillotte les productions rachitiques de ces jours d'avortements littéraires.

Mais il espère se justifier en disant qu'il a cru mieux servir ses principes par des exemples vrais que par de poétiques inventions. Avec le caractère de triste franchise qui l'enveloppe, il pense que son récit pourra faire impression sur des cerveaux ardents et jeunes. Ils se méfieront difficilement d'un historien qui passe brutalement au milieu des faits, coudoyant à droite et à gauche sans plus d'égard pour un camp que pour l'autre. Rendre une cause odieuse ou ridicule, c'est la persécuter et non pas la combattre. Peut-être que tout l'art du conteur consiste à intéresser à leur propre histoire les coupables qu'il veut ramener, les malheureux qu'il veut guérir.

Ce serait donner trop d'importance à un ouvrage destiné sans doute à faire peu de bruit, que de vouloir écarter de lui toute accusation. Aussi l'auteur s'abandonne tout entier à la critique; une seule lui semble trop grave pour qu'il l'accepte, celle d'avoir voulu faire un livre dangereux. Il aimerait mieux rester à jamais médiocre que d'élever sa réputation sur une conscience ruinée. Il ajoutera donc encore un mot pour repousser le blâme qu'il redoute le plus.

Raymon, direz-vous, c'est la société, l'égoïsme, c'est la morale, c'est la raison. — Raymon, répondra l'auteur, c'est la fausse raison, la fausse morale par qui la société est gouvernée, c'est l'homme d'honneur comme l'entend le monde, parce que le monde n'examine pas d'assez près pour tout voir. L'homme de bien, vous l'avez à côté de Raymon, et vous ne direz pas qu'il est ennemi de l'ordre, car il immole son bonheur, il fait abnégation de lui-même devant toutes les questions d'ordre social.

Ensuite vous direz que l'on ne vous a pas montré la vertu récompensée d'une façon assez éclatante. — Hélas! on vous répondra que le triomphe de la vertu ne se voit plus qu'aux théâtres du boulevard. L'auteur vous dira qu'il ne s'est pas engagé à vous montrer la société vertueuse, mais nécessaire, et que l'honneur est devenu difficile comme l'héroïsme dans ces jours de décadence morale. Pensez-vous que cette vérité dégoûte les grandes âmes de l'honneur! — Nous pensons tout le contraire.

# INDIANA.

## PREMIÈRE PARTIE.

### I

Par une soirée d'automne pluvieuse et fraîche, trois personnes rêveuses étaient gravement occupées, au fond d'un petit castel de la Brie, à regarder brûler les tisons du foyer et cheminer lentement l'aiguille de la pendule. Deux de ces hôtes silencieux semblaient s'abandonner en toute soumission au vague ennui qui pesait sur eux. Mais le troisième donnait des marques de rébellion ouverte; il s'agitait sur son siége, étouffait à demi-haut quelques bâillements mélancoliques; il frappait la pincette sur les bûches petillantes, avec une intention marquée de lutter contre l'ennemi commun.

Ce personnage, beaucoup plus âgé que les deux autres, était le maître de la maison, le colonel Delmare, vieille bravoure en demi-solde; homme jadis beau, maintenant épais, au front chauve, à la moustache grise, à l'œil terrible; excellent maître devant qui tout tremblait, femme, serviteurs, chevaux et chiens.

Il quitta enfin sa chaise, évidemment impatienté de ne savoir comment rompre le silence, et se prit à marcher pesamment dans toute la longueur possible du salon; mais sans perdre un instant la roideur convenable à tous les mouvements d'un ancien militaire, s'appuyant sur les reins, et se tournant tout d'une pièce, avec ce contentement perpétuel de soi-même qui caractérise l'homme de parade et l'officier modèle.

Mais ils étaient passés ces jours d'éclat où le lieutenant Delmare respirait le triomphe avec l'air des camps; l'officier supérieur en retraite, oublié maintenant de la patrie ingrate, se voyait condamné à subir toutes les conséquences du mariage, savoir : à être l'époux d'une jeune et jolie femme, le propriétaire d'un commode manoir avec ses dépendances, et de plus un industriel heureux dans ses spéculations. En conséquence de quoi, le colonel avait de l'humeur, et ce soir-là surtout, car le temps était humide, et le colonel avait des rhumatismes.

Il arpentait donc avec gravité son vieux salon meublé dans le goût de Louis XV, s'arrêtant parfois devant une porte surmontée d'amours tout nus, peints à fresque, qui enchaînaient de fleurs des biches fort bien élevées et des sangliers de bonne volonté; parfois devant un panneau surchargé de sculptures maigres et tourmentées, dont l'œil se fût vainement fatigué à suivre les caprices tortueux et les enlacements sans fin; mais ces vagues et passagères distractions n'empêchaient pas que le colonel, à chaque tour de sa promenade, ne jetât un regard lucide et profond sur les deux compagnons de sa veillée silencieuse, reportant de l'un à l'autre cet œil attentif qui couvait depuis trois ans un trésor fragile et précieux, sa femme.

Car elle avait dix-neuf ans, sa femme, et si vous l'eussiez vue enfoncée sous le manteau de cette vaste cheminée de marbre blanc incrusté de cuivre doré, si vous l'eussiez vue, toute fluette, toute pâle, toute triste, le coude appuyé sur la tête grimaçante d'un landier de fer poli, elle toute jeune, au milieu de ce vieux ménage, à côté de ce vieux mari, semblable à une fleur née d'hier qu'on met éclore dans un vase gothique aux lourds fleurons de porcelaine, vous eussiez plaint la femme du colonel Delmare, et peut-être le colonel Delmare plus encore que sa femme.

Le troisième occupant de cette maison isolée était assis sous le même enfoncement de la cheminée, à

l'autre extrémité de la bûche incandescente. C'était un homme dans toute la force et dans toute la fleur de la jeunesse, et dont les joues brillantes, la riche chevelure d'un blond vif, les favoris bien fournis juraient avec les cheveux grisonnants, le teint flétri et la rude physionomie du patron; mais le moins *artiste* des hommes eût encore préféré l'expression rude et austère de M. Delmare, aux traits régulièrement fades du jeune homme. La figure bouffie, gravée en relief sur la plaque de tôle qui occupait le fond de la cheminée, était peut-être moins monotone, avec son regard incessamment fixé sur les tisons ardents, que ne l'etait dans la même contemplation le personnage vermeil et blond de cette histoire. Du reste, la vigueur assez dégagée de ses formes, la netteté de ses sourcils bruns, la blancheur polie de son front, le calme de ses yeux limpides, la beauté de ses mains, et jusqu'à la rigoureuse élégance de son costume de chasse, l'eussent fait passer pour un fort beau cavalier (terme de province) aux yeux de toute femme qui eût porté en amour des goûts un peu philosophiques. Mais peut-être la jeune et timide femme de M. Delmare n'avait-elle jamais encore examiné un homme avec les yeux; peut-être y avait-il, entre cette femme frêle et souffreteuse et cet homme dormeur et bien mangeant, absence de toute sympathie: il est certain que l'argus marital fatigua son œil de vautour sans surprendre un regard, un souffle, une palpitation entre ces deux êtres si dissemblables. Alors, bien certain de n'avoir pas même un sujet de jalousie pour s'occuper, il retomba dans une tristesse plus profonde qu'auparavant, et enfonça ses mains brusquement jusqu'au fond de ses poches.

La seule figure heureuse et caressante de ce groupe, c'était celle du beau chien de chasse de la grande espèce des griffons, qui avait allongé sa tête sur les genoux de l'homme assis. Il était remarquable par sa longue taille, ses larges jarrets velus, son museau effilé comme celui d'un renard, et sa spirituelle physionomie toute hérissée de poils en désordre au travers desquels deux grands yeux fauves brillaient comme deux topazes. Ces yeux de chien courant, si sanglants et si sombres dans l'ardeur de la chasse, avaient alors un sentiment de mélancolie et de tendresse indéfinissable, et lorsque le maître, objet de tout cet amour d'instinct, si supérieur aux affections raisonnées de l'homme, promenait ses doigts dans les soies argentées du beau griffon, les yeux de l'animal étincelaient de plaisir, et passaient du jaune orange au rouge grenat, tandis que sa longue queue balayait l'âtre en cadence, et en éparpillait la cendre sur la marqueterie du parquet.

Il y avait peut-être le sujet d'un tableau à la Rembrandt dans cette scène d'intérieur à demi-éclairée par la flamme du foyer. Des lueurs blanches et fugitives inondaient par intervalles l'appartement et les figures, puis passant au ton rouge de la braise, s'éteignaient par degrés; la vaste salle s'assombrissait alors dans la même proportion. A chaque tour de sa promenade, M. Delmare, en passant devant le feu, apparaissait comme une ombre et se perdait aussitôt dans les mystérieuses profondeurs du salon. Quelques lames de dorure s'enlevaient çà et là en lumière sur les cadres ovales chargés de couronnes, de médaillons, et de rubans de bois, sur les meubles plaqués d'ébène et de cuivre, et jusque sur les corniches déchiquetées de la boiserie. Mais lorsqu'un tison, venant à s'éteindre, cédait son éclat à un autre point embrasé de l'âtre, les objets, lumineux tout à l'heure, rentraient dans l'ombre, et d'autres aspérités brillantes se détachaient de l'obscurité. Ainsi l'on eût pu saisir tour à tour tous les détails du tableau, tantôt la console portée sur trois grands tritons dorés, tantôt le plafond peint qui représentait un ciel parsemé de nuages et d'étoiles, tantôt les lourdes tentures de damas cramoisi à longues crépines qui se moiraient de reflets satineux, et dont les larges plis semblaient s'agiter en se renvoyant la clarté inconstante.

On eût dit, à voir l'immobilité des deux personnages en relief devant le foyer, qu'ils eussent craint de déranger l'immobilité de la scène; fixes et pétrifiés comme les héros d'un conte de fées, on eût dit que la moindre parole, le plus léger mouvement eût dû faire écrouler sur eux les murs d'une cité fantastique; et le maître, au front rembruni, qui d'un pas égal coupait seul l'ombre et le silence, ressemblait assez à un sorcier qui les eût tenus sous le charme de la fascination.

Enfin, le griffon, ayant obtenu de son maître un regard de complaisance, céda à la puissance de ce magnétisme que la prunelle de l'homme exerce sur celle des animaux intelligents. Il laissa échapper un léger aboiement de tendresse craintive, et jeta ses deux pattes antérieures sur les épaules de son bien-aimé avec une souplesse et une grâce inimitables.

— A bas, Ophelia! à bas!

Et le jeune homme adressa en anglais une grave réprimande au docile animal qui, honteux et repentant, se traîna en rampant vers madame Delmare comme pour lui demander protection. Mais madame Delmare ne sortit point de sa rêverie, et laissa la tête d'Ophélia s'appuyer sur ses deux blanches mains qu'elle tenait croisées sur son genou, sans lui accorder une caresse.

— Cette chienne est donc tout à fait installée au salon? dit le colonel, secrètement satisfait de trouver un motif d'humeur pour passer le temps. Au chenil, Ophelia! allons, dehors; sotte bête!

Si quelqu'un alors eût observé de près madame Delmare, il eût pu deviner, dans cette circonstance minime et vulgaire de sa vie privée, le secret douloureux de sa vie entière. Un frisson imperceptible par-

courut son corps, et ses mains qui soutenaient, sans y penser, la tête de l'animal favori, se crispèrent vivement autour de son cou rude et velu comme pour le retenir et le préserver. M. Delmare, tirant alors son fouet de chasse de la poche de sa veste, s'avança d'un air menaçant vers la pauvre Ophélia qui se coucha à ses pieds, en fermant les yeux et laissant échapper d'avance des cris de douleur et de crainte. Madame Delmare devint plus pâle encore que de coutume, son sein se gonfla convulsivement, et tournant ses grands yeux bleus vers son mari, avec une expression d'effroi indéfinissable :

— De grâce, monsieur, lui dit-elle, ne le tuez pas!

Ce peu de mots fit tressaillir le colonel. Un sentiment de chagrin prit la place de ses velléités de colère.

— Ceci, madame, est un reproche que je comprends fort bien, dit-il, et que vous ne m'avez pas épargné depuis le jour où j'eus la vivacité de tuer votre épagneul à la chasse. N'est-ce pas une grande perte? Un chien qui forçait toujours l'arrêt, et qui s'emportait sur le gibier! Quelle patience n'eût-il pas lassée? Au reste, vous ne l'avez tant aimé que depuis sa mort, auparavant vous n'y preniez pas garde; mais maintenant que c'est pour vous l'occasion de me blâmer...

— Vous ai-je jamais fait un reproche? dit madame Delmare avec cette douceur qu'on a par générosité avec les gens qu'on aime, et par égard pour soi-même avec ceux qu'on n'aime pas.

— Je ne dis pas cela, reprit le colonel sur un ton moitié père, moitié mari. Mais il y a dans les larmes de certaines femmes des reproches plus sanglants que dans toutes les imprécations d'une autre. Morbleu! madame, vous savez bien que je n'aime pas à voir pleurer autour de moi.

— Vous ne me voyez jamais pleurer, je pense.

— Eh! ne vous vois-je pas sans cesse les yeux rouges? C'est encore pis, ma foi.

Pendant cette conversation conjugale, le jeune homme s'était levé et avait fait sortir Ophélia avec le plus grand calme, puis il revint s'asseoir vis-à-vis de madame Delmare, après avoir rallumé la bougie éteinte, et l'avoir placée sur le manteau de la cheminée.

Il y eut dans cet acte de pur hasard une influence subite sur les dispositions de M. Delmare; dès que la bougie eut jeté sur sa femme une clarté plus égale et moins vacillante que celle du foyer, il remarqua l'air de souffrance et d'abattement qui, ce soir-là, était répandu plus que d'habitude sur toute sa personne; son attitude fatiguée, ses longs cheveux bruns, pendants sur ses joues amaigries, et une teinte violacée sous ses yeux ternis et échauffés. Il fit quelques tours dans l'appartement, puis revenant à sa femme, par une transition assez brusque :

— Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, Indiana? lui dit-il avec la maladresse d'un homme dont le cœur et le caractère sont rarement d'accord.

— Comme à l'ordinaire; je vous remercie, répondit-elle sans témoigner ni surprise ni rancune.

— Comme à l'ordinaire, ce n'est pas une réponse, ou plutôt c'est une réponse de femme, une réponse normande qui ne signifie ni oui ni non, ni bien ni mal.

— Soit, je ne me porte ni bien ni mal.

— Eh bien! reprit-il avec une nouvelle rudesse, vous mentez; je sais que vous ne vous portez pas bien, vous l'avez dit à sir Ralph, ici présent. Voyons, en ai-je menti, moi? Parlez, M. Ralph, vous l'a-t-elle dit?

— Elle me l'a dit, répondit le flegmatique personnage interpellé, sans faire attention au regard de reproche que lui adressait Indiana.

En ce moment un quatrième personnage entra : c'était le factotum de la maison, ancien sergent du régiment de M. Delmare, le compagnon de gloire, ou si vous l'aimez mieux, l'éternel grognard dont tout personnage militaire est désormais flanqué dans les romans et sur les théâtres; personnage usé jusqu'à la corde, et dont le narrateur de cette histoire jure sur l'honneur de ne pas lasser la patience de son lecteur bénévole. En conséquence de quoi il s'abstiendra de décrire le susdit grognard, de raconter ses campagnes, de répéter ses lazzis, de copier religieusement ses fautes de français. Il ne l'introduira dans cette histoire que comme comparse, comme une machine à ouvrir et fermer les portes, à remettre les lettres et annoncer les visiteurs. Tout ce qu'il dira du personnel de cet individu nécessaire, c'est qu'il s'appelait Lelièvre.

Il expliqua en peu de mots à M. Delmare qu'il avait ses raisons pour croire que des voleurs de charbon s'étaient introduits les nuits précédentes, à pareille heure, dans le parc, et qu'il venait demander un fusil pour faire sa ronde avant de fermer les portes. M. Delmare, qui vit à cette aventure une tournure guerrière, prit aussitôt son fusil de chasse, en donna un autre à Lelièvre, et se disposa à sortir de l'appartement.

— Eh quoi! dit madame Delmare avec effroi, vous tueriez un pauvre paysan pour quelques sacs de charbon?

— Je tuerai comme un chien, répondit Delmare irrité de cette objection, tout homme que je trouverai la nuit à rôder dans mon enclos. Si vous connaissiez la loi, madame, vous sauriez qu'elle m'y autorise.

— C'est une affreuse loi, reprit Indiana avec feu; puis réprimant aussitôt ce mouvement : — Mais vos rhumatismes? ajouta-t-elle d'un ton plus bas. Vous oubliez qu'il pleut, et que vous souffrirez demain si vous sortez ce soir.

— Vous avez bien peur d'être obligée de soigner

le vieux mari! répondit Delmare en poussant la porte brusquement; et il sortit en continuant de murmurer contre son âge et contre sa femme.

## II

Les deux personnages que nous venons de nommer Indiana Delmare et sir Ralph, ou, si vous l'aimez mieux, M. Rodolphe Brown, restèrent donc vis-à-vis l'un de l'autre, aussi calmes, aussi froids que si le mari eût été entre eux deux. L'Anglais ne songeait nullement à se justifier, et madame Delmare sentait qu'elle n'avait pas de reproches sérieux à lui faire, car il n'avait parlé qu'à bonne intention. Enfin, rompant le silence avec effort, elle le gronda doucement.

— Ce n'est pas bien, mon cher Ralph, lui dit-elle; je vous avais défendu de répéter ces paroles échappées dans un moment de souffrance, et M. Delmare est le dernier que j'aurais voulu instruire de mon mal.

— Je ne vous conçois pas, ma chère, répondit sir Ralph; vous êtes malade et vous ne voulez pas vous soigner. Il fallait donc choisir entre la chance de vous perdre et la nécessité d'avertir votre mari?

— Oui, dit madame Delmare avec un sourire triste, et vous avez pris le parti de *prévenir l'autorité*.

— Vous avez tort, vous avez tort, sur ma parole, de vous laisser aigrir ainsi contre le colonel; c'est un homme d'honneur, un digne homme.

— Mais qui vous a dit le contraire, sir Ralph?...

— Eh! vous-même, sans le vouloir : votre tristesse, votre état maladif, et, comme il le remarque lui-même, vos yeux rouges disent à tout le monde et à toute heure que vous n'êtes pas heureuse...

— Taisez-vous, sir Ralph, vous allez trop loin. Je ne vous ai pas permis de savoir tant de choses.

— Je vous fâche, je le vois; que voulez-vous? je ne suis pas adroit, je ne connais pas les subtilités de votre langue, et puis j'ai beaucoup de rapports avec votre mari, en ce que j'ignore absolument, soit en anglais, soit en français, ce qu'il faut dire aux femmes pour les consoler. Un autre vous eût fait comprendre, sans vous la dire, la pensée que je viens de vous exprimer si lourdement. Il eût trouvé l'art d'entrer bien avant dans votre confiance, sans vous laisser apercevoir ses progrès, et peut-être eût-il réussi à soulager un peu votre cœur, qui se roidit et se ferme devant moi. Ce n'est pas la première fois que je remarque combien, en France particulièrement, les mots ont plus d'empire que les idées. Les femmes surtout...

— Oh! vous avez un profond dédain pour les femmes, mon cher Ralph. Je suis ici seule contre deux, je dois donc me résoudre à n'avoir jamais raison.

— Donne-nous tort, ma chère cousine, en te portant bien, en reprenant ta gaieté, ta fraîcheur, ta vivacité d'autrefois, rappelle-toi l'Ile-Bourbon et notre délicieuse retraite de Bernica, et notre enfance si joyeuse, et notre amitié aussi vieille que toi...

— Je me rappelle aussi mon père... dit Indiana en appuyant tristement sur cette réponse et en mettant sa main dans la main de sir Ralph.

Ils retombèrent dans un profond silence.

— Vois-tu, Indiana, dit Ralph après une pause, le bonheur est toujours à notre portée. Il ne faut souvent qu'étendre la main pour s'en saisir. Que te manque-t-il? Tu as une honnête aisance, préférable à la richesse, un excellent mari qui t'aime de tout son cœur, et, j'ose le dire, un ami sincère, dévoué...

Madame Delmare pressa faiblement la main de sir Ralph, mais elle ne changea pas d'attitude; sa tête resta penchée sur son sein, et ses yeux humides attachés fixement sur les magiques effets de la braise.

— Votre tristesse, ma chère amie, poursuivit sir Ralph, est un état purement maladif; lequel de nous peut échapper au chagrin, au spleen? Regardez au-dessous de vous, vous y verrez des gens qui vous envient avec raison. L'homme est ainsi fait, toujours il aspire à ce qu'il n'a pas...

Nous vous ferons grâce d'une foule d'autres lieux communs que débita le bon sir Ralph d'un ton monotone et lourd comme ses pensées. Ce n'est pas que sir Ralph fût un sot, mais il était là tout à fait hors de son élément. Il ne manquait ni de bon sens, ni de savoir; mais consoler une femme, comme il l'avouait lui-même, était un rôle au-dessus de sa portée. Et cet homme comprenait si peu le chagrin d'autrui, qu'avec la meilleure volonté possible d'y porter remède, il ne savait y toucher que pour l'envenimer; il sentait bien sa gaucherie et se hasardait rarement à s'apercevoir des afflictions de ses amis; et cette fois il faisait des efforts inouïs pour remplir ce qu'il regardait comme le plus pénible devoir de l'amitié.

Quand il vit que madame Delmare ne l'écoutait plus qu'avec effort, il se tut, et l'on n'entendit plus que les mille petites voix qui bruissent dans le bois embrasé, le chant plaintif de la bûche qui s'échauffe et se dilate, le craquement de l'écorce qui se crispe et s'éclate, et ces légères explosions phosphorescentes qui s'échappent de l'aubier en faisant jaillir une flamme bleuâtre et frissonneuse. De temps à autre le hurlement d'un chien venait se mêler au faible sifflement de la bise qui se glissait dans les fentes de la porte, et au bruit de la pluie qui fouettait les vitres. Cette soirée était une des plus tristes qu'avait encore passées madame Delmare dans son petit manoir de la Brie.

Et puis je ne sais quelle attente vague pesait sur cette âme impressionnable et sur ces fibres délicates.

Les êtres faibles ne vivent que de terreurs et de pressentiments. Madame Delmare avait toutes les superstitions d'une créole nerveuse et maladive; certaines harmonies de la nuit, certains jeux de la lune lui faisaient croire à de certains événements, à de prochains malheurs, et la nuit avait, pour cette femme rêveuse et triste, un langage tout de mystères et de fantômes, qu'elle seule savait comprendre et traduire suivant ses craintes et ses souffrances.

— Vous direz encore que je suis folle, dit-elle en retirant sa main que tenait toujours sir Ralph, mais je ne sais quelle catastrophe se prépare autour de nous. Il y a ici un danger qui pèse sur quelqu'un..... sur moi sans doute; mais... tenez, Ralph, je me sens émue comme à l'approche d'une grande phase de ma destinée..... J'ai peur, ajouta-t-elle en frissonnant, je me sens mal.

Et ses lèvres devinrent aussi blanches que ses joues. Sir Ralph effrayé, non des pressentiments de madame Delmare, qu'il regardait comme les symptômes d'une grande atonie morale, mais de sa pâleur mortelle, tira vivement la sonnette pour demander des secours. Personne ne vint, et Indiana s'affaiblissant de plus en plus, Ralph épouvanté l'éloigna du feu, la déposa sur une chaise longue, et courut au hasard, appelant les domestiques, cherchant de l'eau, des sels, ne trouvant rien, brisant toutes les sonnettes, se perdant au travers du dédale des appartements obscurs, et tordant ses mains d'impatience et de dépit contre lui-même.

Enfin l'idée lui vint d'ouvrir la porte vitrée qui donnait sur le parc et d'appeler tour à tour Lelièvre et Noun, la femme de chambre créole de madame Delmare.

Quelques instants après, Noun accourut d'une des plus sombres allées du parc, et demanda vivement si madame Delmare se trouvait plus mal que de coutume.

— Tout à fait mal, répondit sir Brown.

Et tous deux rentrèrent au salon et prodiguèrent leurs soins à madame Delmare évanouie, l'un avec tout le zèle d'un empressement inutile et gauche, l'autre avec l'adresse et l'efficacité d'un dévouement de femme.

Noun était la sœur de lait de madame Delmare: ces deux jeunes personnes, élevées ensemble, s'aimaient tendrement. Noun, grande, forte, brillante de santé, vive, alerte et pleine de sang créole ardent et passionné, effaçait de beaucoup, par sa beauté resplendissante, la beauté pâle et grêle de madame Delmare; mais la bonté de leur cœur et la force de leur attachement étouffaient entre elles tout sentiment de rivalité féminine.

Lorsque madame Delmare revint à elle, la première chose qu'elle remarqua fut l'altération des traits de sa femme de chambre, le désordre de sa chevelure humide, et l'agitation qui se trahissait dans tous ses mouvements.

— Rassure-toi donc, ma pauvre enfant, lui dit-elle avec bonté; mon mal te brise plus que moi même. Va, Noun, c'est à toi de te soigner, tu maigris et tu pleures, comme si ce n'était pas à toi de vivre; ma bonne Noun, la vie s'ouvre si joyeuse et si belle devant toi!

Noun pressa avec effusion la main de madame Delmare contre ses lèvres, et dans une sorte de délire, jetant autour d'elle des regards effarés:

— Mon Dieu, dit-elle, savez-vous, madame, pourquoi M. Delmare est dans le parc?

— Pourquoi? répéta Indiana perdant aussitôt le faible coloris qui avait reparu sur ses joues, mais attends donc, je ne sais plus..... Tu me fais peur, qu'y a-t-il donc?

— M. Delmare, répondit Noun d'une voix entrecoupée, prétend qu'il y a des voleurs dans le parc. Il fait sa ronde avec Lelièvre, tous deux armés de fusils...

— Eh bien? dit Indiana qui semblait attendre quelque affreuse nouvelle.

— Eh bien! madame, reprit Noun en joignant les mains avec égarement, n'est-ce pas affreux de songer qu'ils vont tuer un homme?...

— Tuer! s'écria madame Delmare en se levant avec la terreur crédule d'un enfant alarmé par les récits de sa bonne.

— Ah! oui, ils le tueront, dit Noun avec des sanglots étouffés.

Ces deux femmes sont folles, pensa sir Ralph qui regardait cette scène étrange d'un air stupéfait. D'ailleurs, ajouta-t-il en lui-même, toutes les femmes le sont.

— Mais, Noun, que dis-tu là? reprit madame Delmare: est-ce que tu crois aux voleurs?

— Oh! si c'étaient des voleurs! mais quelque pauvre paysan peut-être, qui vient dérober une poignée de bois pour sa famille....

— Oui, ce serait affreux, en effet!.... Mais ce n'est pas probable, à l'entrée de la forêt de Fontainebleau et lorsqu'on peut si facilement y dérober du bois, ce n'est pas dans un parc fermé de murs qu'on viendrait s'exposer... Bah! M. Delmare ne trouvera personne dans le parc, rassure-toi donc...

Mais Noun n'écoutait pas, elle allait de la fenêtre du salon à la chaise longue de sa maîtresse, elle épiait le moindre bruit, elle semblait partagée entre l'envie de courir après M. Delmare et celle de rester auprès de la malade.

Son anxiété parut si étrange, si déplacée à M. Brown, qu'il sortit de sa douceur habituelle, et lui pressant fortement le bras:

— Vous avez donc perdu l'esprit tout à fait? lui dit-il: ne voyez-vous pas que vous épouvantez votre

maîtresse, et que vos sottes frayeurs lui font un mal affreux?

Noun ne l'avait pas entendu, elle avait tourné les yeux vers sa maîtresse qui venait de tressaillir sur sa chaise, comme si l'ébranlement de l'air eût frappé ses sens d'une commotion électrique. Presque au même instant le bruit d'un coup de fusil fit trembler les vitres du salon, et Noun tomba sur ses genoux.

— Quelles misérables terreurs de femmes! s'écria sir Ralph fatigué de leur émotion: tout à l'heure on va vous apporter en triomphe un lapin tué à l'affût, et vous rirez de vous-mêmes.

— Non, Ralph, dit madame Delmare en marchant d'un pas ferme vers la porte, je vous dis qu'il y a du sang humain répandu.

Noun jeta un cri perçant et tomba sur le visage.

On entendit alors la voix de Lelièvre qui criait du côté du parc:

— Il y est! il y est! Bien ajusté, mon colonel! le larron est par terre!...

Sir Ralph commença à s'émouvoir. Il suivit madame Delmare; quelques instants après on apporta sous le péristyle de la maison, un homme ensanglanté et ne donnant aucun signe de vie.

— Pas tant de bruit, pas tant de cris! disait avec une gaieté rude le colonel à tous ses domestiques effrayés qui s'empressaient autour du cadavre; ceci n'est qu'une plaisanterie, mon fusil n'était chargé que de sel. Je crois même que je ne l'ai pas touché: il est tombé de peur.

— Mais ce sang, monsieur, dit madame Delmare d'un ton de profond reproche, est-ce la peur qui le fait couler?

— Pourquoi êtes-vous ici, madame? s'écria M. Delmare; que faites-vous ici?

— J'y viens pour réparer, comme il est de mon devoir, le mal que vous faites, monsieur, répondit-elle froidement.

Et s'avançant vers le cadavre avec un courage dont aucune des personnes présentes ne s'était encore senti capable, elle écarta le manteau dont il était enveloppé des pieds à la tête, et approcha une lumière de son visage.

Alors au lieu des traits et des vêtements ignobles qu'on s'attendait à voir, on trouva un jeune homme de la plus noble figure, et vêtu avec recherche quoique en habit de chasse. Il avait une main blessée assez légèrement, mais ses vêtements déchirés et de fortes contusions annonçaient une chute grave.

— Je le crois bien, dit Lelièvre, il est tombé de vingt pieds de haut. Il enjambait le sommet du mur quand le colonel l'a ajusté, et quelques grains de petit plomb ou de sel dans la main droite l'auront empêché de prendre son appui; le fait est que je l'ai vu rouler, et qu'arrivé en bas il ne songeait guère à se sauver, le pauvre diable.

— Est-ce croyable, dit une femme de service, qu'on s'amuse à voler quand on est *couvert* si proprement?

— Et ses poches sont pleines d'or! dit un autre qui avait détaché le gilet du voleur.

— Cela est étrange, dit le colonel qui regardait, non sans une émotion profonde, l'homme étendu devant lui. Si cet homme est mort, ce n'est pas ma faute; examinez sa main, madame, et si vous y trouvez un grain de plomb...

— J'aime à vous croire, monsieur, répondit madame Delmare qui, avec un sang froid et une force morale dont personne ne l'eût crue capable, examinait attentivement le pouls et les artères du cou. Aussi bien, ajouta-t-elle, il n'est pas mort, et de prompts secours lui sont nécessaires. Cet homme n'a pas l'air d'un voleur et mérite peut-être des soins, et quand même il n'en mériterait pas, notre devoir à nous autres femmes est de lui en accorder.

Alors madame Delmare fit transporter le blessé dans la salle de billard qui était la plus voisine. On jeta un matelas sur quelques banquettes; et Indiana, aidée de ses femmes, s'occupa de panser la main malade, tandis que sir Ralph, qui avait des connaissances en chirurgie, pratiqua une abondante saignée.

Pendant ce temps, le colonel, embarrassé de sa contenance, se trouvait dans la situation d'un homme qui s'est montré plus méchant qu'il n'avait l'intention de l'être. Il sentait le besoin de se justifier aux yeux des autres, ou plutôt de se faire justifier par les autres aux siens propres. Il était donc resté sous le péristyle au milieu de ses serviteurs, se livrant avec eux aux longs commentaires si chaudement prolixes et si parfaitement inutiles qu'on fait toujours après l'événement. Lelièvre avait déjà expliqué vingt fois, avec les plus minutieux détails, le coup de fusil, la chute et ses résultats, tandis que le colonel, redevenu bon homme au milieu des siens, ainsi qu'il l'était toujours après avoir satisfait sa colère, incriminait les intentions d'un homme qui s'introduit dans une propriété particulière la nuit par-dessus les murs. Chacun était de l'avis du maître, lorsque le jardinier, le tirant doucement à part, l'assura que le voleur ressemblait *comme deux gouttes d'eau* à un jeune propriétaire récemment installé dans le voisinage, et qu'il avait vu parler à mademoiselle Noun trois jours auparavant à la fête champêtre de Rubelles.

Ces renseignements donnèrent un autre cours aux idées de M. Delmare; son large front luisant et chauve se sillonna d'une grosse veine dont le gonflement était chez lui le précurseur de l'orage.

— Morbleu! se dit-il en serrant les poings, madame Delmare prend bien de l'intérêt à ce godelureau qui pénètre chez moi par-dessus les murs!

Et il entra dans la salle de billard pâle et tremblant de colère.

## III

Rassurez-vous, monsieur, lui dit Indiana; l'homme que vous avez tué se portera bien dans quelques jours; du moins nous l'espérons, quoique la parole ne lui soit pas encore revenue...

— Il ne s'agit pas de cela, madame, dit le colonel d'une voix concentrée; il s'agit de me dire le nom de cet intéressant malade, et de m'expliquer par quelle distraction il a pris le mur de mon parc pour l'avenue de ma maison.

— Je l'ignore absolument, répondit madame Delmare avec une froideur si pleine de fierté que son terrible époux en fut comme étourdi un instant; mais revenant bien vite à ses soupçons jaloux :

— Je le saurai, madame, lui dit-il à demi-voix, soyez bien sûre que je le saurai...

Alors, comme madame Delmare feignait de ne pas remarquer sa fureur, et continuait à donner des soins au blessé, il sortit pour ne pas éclater devant ses femmes, et rappela le jardinier.

— Comment s'appelle cet homme qui ressemble, dis-tu, à notre larron?

— M. de Ramière; c'est lui qui vient d'acheter la petite maison anglaise de M. de Cercy.

— Quel homme est-ce? un noble, un fat, un beau monsieur?

— Un très-beau monsieur, un noble, je crois...

— Cela doit être, reprit le colonel avec emphase, M. de Ramière! Dis-moi, Louis, ajouta-t-il en parlant bas, n'as-tu jamais vu ce fat rôder autour d'ici?

— Monsieur... la nuit dernière... répondit Louis embarrassé, j'ai vu certainement... Pour dire que ce soit un fat, je n'en sais rien! mais à coup sûr c'était un homme.

— Et tu l'as vu?

— Comme je vous vois, sous les fenêtres de l'orangerie.

— Et tu n'es pas tombé dessus avec le manche de ta pelle?

— Monsieur, j'allais le faire; mais j'ai vu une femme en blanc qui sortait de l'orangerie et qui venait à lui. Alors je me suis dit : C'est peut-être monsieur et madame qui ont pris la fantaisie de se promener avant le jour; je suis revenu me coucher. Mais ce matin, j'ai entendu Lelièvre qui parlait d'un voleur dont il aurait vu les traces dans le parc, et je me suis dit : Il y a quelque chose là-dessous.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas averti sur-le-champ, maladroit?

— Dame! monsieur, il y a des *arguments si délicates* dans la vie...

— J'entends, tu te permets d'avoir des doutes. Tu es un sot : s'il t'arrive jamais d'avoir une idée insolente de cette sorte, je te coupe les oreilles. Je sais fort bien qui est ce larron et ce qu'il venait chercher dans mon jardin. Je ne t'ai fait toutes ces questions que pour voir de quelle manière tu gardais ton orangerie. Songe que j'ai là des plantes rares auxquelles madame tient beaucoup, et qu'il y a de certains amateurs assez fous pour venir voler dans les serres de leurs voisins. C'est moi que tu as vu la nuit dernière avec madame Delmare.

Et le pauvre colonel s'éloigna plus tourmenté, plus irrité qu'auparavant, laissant son jardinier fort peu convaincu qu'il existât des botanistes fanatiques au point de s'exposer à un coup de fusil pour s'approprier une marcotte ou une bouture.

Le colonel rentra dans le billard, et, sans faire attention aux marques de connaissance que donnait le blessé, il s'apprêtait à fouiller les poches de sa veste étalée sur une chaise, lorsque celui-ci, allongeant le bras, lui dit d'une voix faible :

— Vous désirez savoir qui je suis, monsieur, c'est inutile. Je vous le dirai quand nous serons seuls ensemble. Jusque-là, épargnez-moi l'embarras de me faire connaître dans la situation ridicule et fâcheuse où je suis placé.

— Cela est vraiment bien dommage, répondit le colonel aigrement, mais je vous avoue que j'y suis peu sensible. Cependant, comme j'espère que nous nous reverrons tête à tête, je veux bien différer jusque-là notre connaissance. En attendant, voulez-vous bien me dire où je dois vous faire transporter?

— Dans l'auberge du plus prochain village, si vous le voulez bien.

— Mais monsieur n'est pas en état d'être transporté! dit vivement madame Delmare; n'est-il pas vrai, Ralph?

— L'état de monsieur vous affecte beaucoup trop, madame, dit le colonel. Sortez, vous autres, dit-il aux femmes de service. Monsieur se sent mieux, et il aura la force maintenant de m'expliquer sa présence chez moi.

— Oui, monsieur, répondit le blessé, et je prie toutes les personnes qui ont eu la bonté de me donner des soins de vouloir bien entendre l'aveu de ma faute. Je sens qu'il importe beaucoup ici qu'il n'y ait point de méprise sur ma conduite; et il m'importe à moi-même de ne pas passer pour ce que je ne suis pas. Sachez donc quelle supercherie m'amenait chez vous. Vous avez établi, monsieur, par des moyens extrêmement simples et à vous seulement connus, une usine dont les effets et les produits surpassent infiniment ceux de toutes les fabriques de ce genre élevées dans le pays. Mon frère possède en Angleterre un établissement à peu près semblable, mais dont l'entretien absorbe des fonds immenses. Ses opérations devenaient éminemment malheureuses, lorsque j'ai appris le succès des vôtres; alors je me suis promis

de venir vous demander quelques conseils, comme un généreux service qui ne pourrait nuire à vos intérêts, mon frère exploitant des denrées d'une variété différente des vôtres. Mais la porte de votre jardin anglais m'a été rigoureusement fermée, et lorsque j'ai demandé à m'adresser à vous, on m'a répondu que vous ne me permettriez pas même de visiter votre établissement. Rebuté par ces refus désobligeants, je résolus alors, au danger même de ma vie et de mon honneur, de sauver l'honneur et la vie de mon frère. Je me suis introduit chez vous la nuit par-dessus les murs, et j'ai tâché de pénétrer dans l'intérieur de la fabrique, afin d'en examiner les rouages. J'étais déterminé à me cacher dans un coin, à séduire les ouvriers, à voler votre secret en un mot, pour en faire profiter un honnête homme sans vous nuire. Telle a été ma faute. Maintenant, monsieur, si vous exigez une autre réparation que celle que vous venez de vous faire, aussitôt que j'en aurai la force, je suis prêt à vous l'offrir, et peut-être à vous la demander.

— Je crois que nous devons nous tenir quittes, monsieur, répondit le colonel à demi soulagé d'une grande anxiété. Soyez témoins, vous autres, de l'explication que monsieur m'a donnée. Je suis beaucoup trop vengé, en supposant que j'aie besoin d'une vengeance. Sortez maintenant, et laissez-nous causer de mon exploitation avantageuse.

Les domestiques sortirent; mais eux seuls furent dupes de cette réconciliation. Le blessé, affaibli par son long discours, ne put apprécier le ton des dernières paroles du colonel. Il retomba sur le bras de madame Delmare et perdit connaissance une seconde fois. Celle-ci, penchée sur lui, ne daigna pas lever les yeux sur la colère de son mari, et les deux figures si différentes de M. Delmare et de M. Brown, l'une pâle et contractée par le dépit, l'autre calme et insignifiante comme à l'ordinaire, s'interrogèrent en silence.

M. Delmare n'avait pas besoin de dire un mot pour se faire comprendre; cependant il tira sir Ralph à l'écart, et lui dit, en lui brisant les doigts :

— Mon ami, c'est une intrigue admirablement tissue! Je suis content, parfaitement content de l'esprit avec lequel ce jeune homme a su préserver mon honneur aux yeux de mes gens. Mais, mordieu! il me payera cher l'affront que je ressens au fond du cœur. Et cette femme qui le soigne et qui fait semblant de ne le pas connaître! Ah! comme la ruse est innée chez ces êtres-là!...

Il grinçait les dents à se les broyer. Sir Ralph, atterré, fit trois tours dans la salle. A son premier tour, il tira cette conclusion méthodique, *invraisemblable;* au second, *impossible;* au troisième, *prouvé.* Puis, revenant au colonel avec sa figure glaciale, il lui montra du doigt Noun qui se tenait debout derrière le malade, les mains tordues, les yeux hagards, les joues livides, et dans l'immobilité du désespoir, de la terreur et de l'égarement.

Il y a dans une découverte réelle une puissance de conviction si prompte, si envahissante, que le colonel fut plus frappé du geste énergique de sir Ralph qu'il ne l'eût été de l'éloquence la plus habile. M. Brown avait sans doute plus d'un moyen de se mettre sur la voie, il venait de se rappeler la présence de Noun dans le parc au moment où il l'avait cherchée; ses cheveux mouillés, sa chaussure humide et fangeuse qui attestaient une étrange fantaisie de promenade pendant la pluie, menus détails qui l'avaient médiocrement frappé au moment où madame Delmare s'était évanouie, mais qui maintenant lui revenaient en mémoire. Puis cet effroi bizarre qu'elle avait témoigné, cette agitation convulsive et le cri qui lui était échappé en entendant le coup de fusil...

M. Delmare n'eut pas besoin de toutes ces indications; plus pénétrant, parce qu'il était plus intéressé à l'être, il n'eut qu'à examiner la contenance de cette fille pour voir qu'elle seule était coupable. Cependant l'assiduité de sa femme auprès du héros de cet exploit galant lui déplaisait de plus en plus.

—Indiana, lui dit-il, retirez-vous. Il est tard, et vous n'êtes pas bien; Noun restera auprès de monsieur pour le soigner cette nuit, et demain, s'il est mieux, nous aviserons au moyen de le faire transporter chez lui.

Il n'y avait rien à répondre à cet accommodement inattendu. Madame Delmare, qui savait si bien résister à la violence de son mari, cédait toujours à sa douceur. Elle pria sir Ralph de rester encore un peu auprès du malade et se retira dans sa chambre.

Ce n'était pas sans intention que le colonel avait arrangé les choses ainsi. Une heure après, lorsque tout le monde fut couché, et la maison silencieuse, il se glissa doucement dans la salle occupée par M. de Ramière, et, caché derrière un rideau, il put se convaincre, à l'entretien du jeune homme avec la femme de chambre, qu'il s'agissait entre eux d'une intrigue amoureuse. La beauté peu commune de la jeune créole avait fait *sensation* dans les bals champêtres des environs. Les hommages ne lui avaient pas manqué, même parmi les premiers du pays. Plus d'un bel officier de lanciers en garnison à Melun s'était mis en frais pour lui plaire; mais Noun en était à son premier amour, et une seule attention l'avait flattée : c'était celle de M. de Ramière.

Le colonel Delmare était peu envieux de suivre le développement de leur liaison; aussi se retira-t-il dès qu'il fut bien assuré que sa femme n'avait pas occupé un instant l'Almaviva de cette aventure. Néanmoins, il en entendit assez pour comprendre la différence de cet amour entre la pauvre Noun qui s'y jetait avec toute la violence de son organisation ardente, et le

fils de famille qui s'abandonnait à l'entraînement d'un jour sans abjurer le droit de reprendre sa raison le lendemain.

Quand madame Delmare s'éveilla, elle vit Noun à côté de son lit, confuse et triste. Mais elle avait ingénument ajouté foi aux explications de M. de Ramière, d'autant plus que déjà des personnes intéressées dans le commerce avaient tenté de surprendre, par ruse ou par fraude, les secrets de la fabrique Delmare; elle attribua donc l'embarras de sa compagne à l'émotion et à la fatigue de la nuit, et Noun se rassura en voyant le colonel entrer avec calme dans la chambre de sa femme et l'entretenir de l'affaire de la veille comme d'une chose toute naturelle.

Dès le matin, sir Ralph s'était assuré de l'état du malade. La chute, quoique violente, n'avait eu aucun résultat grave; la blessure de la main était déjà cicatrisée; M. de Ramière avait désiré qu'on le transportât sur-le-champ à Melun, et il avait distribué sa bourse aux domestiques pour les engager à garder le silence sur cet événement, afin, disait-il, de ne pas effrayer sa mère qui habitait à quelques lieues de là. Cette histoire ne s'ébruita donc que lentement et sur des versions différentes. Quelques renseignements sur la fabrique anglaise d'un M. de Ramière, frère de celui-ci, vinrent à l'appui de la fiction qu'il avait heureusement improvisée. Le colonel et sir Brown eurent la délicatesse de garder le secret de Noun, sans même lui faire entendre qu'ils en étaient possesseurs, et la famille Delmare cessa bientôt de s'occuper de cet incident.

## IV

Il vous est difficile peut-être de croire que M. Raymon de Ramière, jeune homme brillant d'esprit, de talents et de *grandes qualités*, accoutumé aux succès de salon et aux aventures parfumées, eût conçu pour la femme de charge d'une petite maison industrielle de la Brie un attachement bien durable. M. de Ramière n'était pourtant ni un fat, ni un libertin. Nous avons dit qu'il avait de l'esprit, c'est-à-dire qu'il appréciait à leur juste valeur les avantages de la naissance. C'était un homme à principes quand il raisonnait avec lui-même. Mais de fougueuses passions l'entraînaient souvent hors de ses systèmes. Alors il n'était plus capable de réfléchir, ou bien il évitait de se traduire au tribunal de sa conscience; il commettait des fautes comme à l'insu de lui-même, et l'homme de la veille s'efforçait de tromper celui du lendemain. Malheureusement ce qu'il y avait de plus saillant en lui, ce n'étaient pas ces principes qu'il avait en commun avec beaucoup d'autres philosophes en gants blancs, et qui ne le préservaient pas plus qu'eux de l'inconséquence; c'étaient ces passions que les principes ne pouvaient pas étouffer et qui faisaient de lui un homme à part dans cette société émoussée où il est si difficile de trancher sans être ridicule. Raymon avait l'art d'être souvent coupable sans se faire haïr, souvent bizarre sans être choquant; parfois même il réussissait à se faire plaindre par les gens qui avaient le plus à se plaindre de lui. Il est des hommes ainsi gâtés par tout ce qui les approche. Une figure heureuse et une élocution vive font quelquefois tous les frais de leur sensibilité. Nous ne prétendons pas juger si rigoureusement M. Raymon de Ramière, ni tracer son portrait avant de l'avoir fait agir. Nous l'examinons maintenant de loin et comme la foule qui le voit passer. Nous ne vous invitons point à vous prendre d'affection ou de haine pour ce personnage, pas plus que pour tel ou tel autre de cette chronique. C'est à nous de les faire passer devant vous, c'est à vous de prononcer sur eux et de donner raison à celui qui vous offrira le plus d'analogie avec vous-même. Vous voyez que nous sommes narrateur sans prévention, et moraliste sans pédanterie.

M. de Ramière était donc amoureux de la jeune créole aux grands yeux noirs qui avait frappé d'admiration toute la province à la fête de Rubelles, mais amoureux et rien de plus. Il l'avait abordée par désœuvrement peut-être, et le succès avait allumé ses désirs; il avait obtenu plus qu'il n'avait demandé, et le jour où il triompha de ce cœur facile, il rentra chez lui effrayé de sa victoire, et, se frappant le front, il se dit :

— Pourvu qu'elle ne m'aime pas!

Ce ne fut donc qu'après avoir accepté toutes les preuves de son amour, qu'il commença à se douter de cet amour. Alors il se repentit, mais il n'était plus temps : il fallait s'abandonner aux conséquences de l'avenir ou reculer lâchement vers le passé. Raymon n'hésita pas, il se laissa aimer; il aima lui-même par reconnaissance; il escalada les murs de la propriété Delmare par amour du danger, il fit une chute terrible par maladresse, et il fut si touché de la douleur de sa jeune et belle maîtresse, qu'il se crut désormais justifié à ses propres yeux en continuant de creuser l'abîme où elle devait tomber.

Dès qu'il fut rétabli, l'hiver n'eut pas de glace, la nuit point de danger, le remords pas d'aiguillons qui purent l'empêcher de traverser l'angle de la forêt pour aller trouver la créole, lui jurer qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, qu'il la préférait aux reines du monde, et mille autres exagérations tant soit peu classiques qui seront toujours de mode auprès des jeunes filles pauvres et crédules. Au mois de janvier, madame Delmare partit pour Paris avec son mari; sir Ralph Brown, leur honnête voisin, se retira dans sa terre, et Noun, restée à la tête de la maison de campagne de ses maîtres, eut la liberté de s'absenter sous

différents prétextes. Ce fut un malheur pour elle, et cette facilité d'entrevues avec son amant abrégea de beaucoup le bonheur éphémère qu'elle devait goûter. La forêt, avec sa poésie, ses girandoles de givre, ses effets de lune, le mystère de la petite porte, le départ furtif du matin, lorsque les petits pieds de Noun imprimaient leur trace sur la neige du parc pour le reconduire, tous ces accessoires d'une intrigue amoureuse avaient prolongé l'enivrement de M. de Ramière. Noun, en déshabillé blanc, parée de ses longs cheveux noirs, était une dame, une reine, une fée : lorsqu'il la voyait sortir de ce castel de briques rouges, édifice lourd et carré du temps de la régence, qui avait une demi-tournure féodale, il la prenait volontiers pour une châtelaine du moyen âge, et dans le kiosque rempli de fleurs exotiques où elle venait l'enivrer des séductions de la jeunesse et de la passion, il oubliait volontiers tout ce qu'il devait se rappeler plus tard.

Mais lorsque, méprisant les précautions et bravant à son tour le danger, Noun vint le trouver chez lui, avec son tablier blanc et son madras arrangé coquettement à la manière de son pays, elle ne fut plus qu'une femme de chambre et la femme de chambre d'une jolie femme, ce qui donne toujours à la soubrette l'air d'un pis-aller. Noun était pourtant bien jolie ainsi ! C'était ainsi qu'il l'avait vue pour la première fois à cette fête du village où il avait fendu la presse des curieux pour l'approcher, et où il avait eu le petit triomphe de l'arracher à vingt rivaux. Noun lui rappelait ce jour avec tendresse : elle ignorait, la pauvre Noun, que l'amour de Raymon ne datait pas de si loin, et que ce jour d'orgueil pour elle n'avait été pour lui qu'un jour de vanité. Et puis ce courage avec lequel elle lui sacrifiait sa réputation, ce courage qui eût dû la faire aimer davantage, déplut à M. de Ramière. La femme d'un pair de France qui s'immolerait de la sorte serait une conquête de prix, mais une femme de chambre ! Ce qui est héroïsme chez l'une devient effronterie chez l'autre. Avec l'une, un monde de rivaux jaloux vous envie; avec l'autre, un peuple de laquais scandalisés vous condamne. La femme de qualité vous sacrifie vingt amants qu'elle avait, la femme de chambre ne vous sacrifie qu'un mari qu'elle aurait eu.

Que voulez-vous? Raymon était un homme de choix, de mœurs élégantes, de vie recherchée, d'amours poétiques. Pour lui une grisette n'était pas une femme, et Noun, à la faveur d'une beauté de premier ordre, l'avait surpris dans un jour de laisser aller populaire. Tout cela n'était pas la faute de Raymon : on l'avait élevé pour le monde; on avait dirigé toutes ses pensées vers un but élevé, on avait pétri toutes ses facultés pour un bonheur de prince, et c'était malgré lui que l'ardeur du sang l'avait entraîné dans de bourgeoises amours. Il avait fait tout son possible pour s'y plaire, il ne le pouvait plus; que faire maintenant? Des idées généreusement extravagantes lui avaient bien traversé le cerveau; aux jours où il était le plus épris de sa belle, il avait bien songé à l'élever jusqu'à lui, à légitimer leur union... Oui, sur mon honneur, il y avait songé; mais l'amour, qui légitime tout, s'affaiblissait maintenant, il s'en allait avec les dangers de l'aventure et le piquant du mystère. Plus d'hymen possible, et faites attention : Raymon raisonnait fort bien et tout à fait dans l'intérêt de sa maîtresse.

S'il l'eût aimée vraiment, il eût pu, en lui sacrifiant son avenir, sa famille et sa réputation, trouver encore du bonheur avec elle, et par conséquent lui en donner. Car l'amour est un contrat aussi bien que le mariage. Mais refroidi comme il se sentait alors, quel avenir pouvait-il créer à cette femme? L'épouserait-il pour lui montrer chaque jour un visage triste, un cœur froissé, un intérieur désolé? L'épouserait-il pour la rendre odieuse à sa famille, méprisable à ses égaux, ridicule à ses domestiques? pour la risquer dans une société où elle se sentirait déplacée, où l'humiliation la tuerait? pour l'accabler de remords en lui faisant sentir tous les maux qu'elle avait attirés sur son amant?

Non, vous conviendrez avec lui que ce n'était pas possible, que ce n'eût pas été généreux; qu'on ne lutte point ainsi contre la société, et que cet héroïsme de vertu est le donquichottisme qui se brise contre l'aile d'un moulin, courage de fer qu'un coup de vent disperse, chevalerie d'un autre siècle qui fait pitié à celui-ci.

Après avoir ainsi pesé toutes choses, M. de Ramière comprit qu'il valait mieux briser ce lien malheureux. Les visites de Noun commençaient à lui devenir pénibles. Sa mère, qui était allée passer l'hiver à Paris, ne manquerait pas d'apprendre bientôt ce petit scandale. Déjà elle s'étonnait des fréquents voyages qu'il faisait à Cercy, leur maison de campagne, et des semaines entières qu'il y passait. Il avait bien prétexté un travail sérieux qu'il venait achever loin du bruit des villes, mais ce prétexte commençait à s'user. Il en coûtait à Raymon de tromper une si bonne mère, de la priver si longtemps de ses soins; que vous dirai-je? Il quitta Cercy et n'y revint plus.

Noun pleura, attendit, et, malheureuse qu'elle était, voyant le temps s'écouler, se hasarda d'écrire. Pauvre fille! ce fut le dernier coup. La lettre d'une femme de chambre! Elle avait pourtant pris le papier satiné et la cire odorante dans l'écritoire de madame Delmare, le style dans son cœur... Mais l'orthographe! Savez-vous bien ce qu'une lettre de plus ou de moins ôte ou donne d'énergie à votre sentiment! Hélas! la pauvre fille à demi sauvage de l'île Bourbon ignorait même qu'il y eût des règles à la langue. Elle croyait écrire et parler aussi bien que sa maîtresse, et quand elle vit que Raymon ne revenait pas, elle se disait :

— Ma lettre était pourtant bien faite pour le ramener!

Cette lettre, Raymon n'eut pas le courage de la lire jusqu'au bout. C'était peut-être un chef-d'œuvre de passion naïve et gracieuse; Virginie n'en écrivit peut-être pas une plus charmante à Paul, lorsqu'elle eut quitté sa patrie... Mais M. de Ramière se hâta de la jeter au feu, dans la crainte de rougir de lui-même. Que voulez-vous, encore une fois? Ceci est un préjugé de l'éducation, et l'amour-propre est dans l'amour comme l'intérêt personnel est dans l'amitié.

On avait remarqué dans le monde l'absence de M. de Ramière; c'est beaucoup dire d'un homme, dans ce monde où ils se ressemblent tous. On peut être homme d'esprit et faire cas du monde, de même qu'on peut être un sot et le mépriser. Raymon l'aimait, et il avait raison. Il y était recherché, il y plaisait; et pour lui cette foule de masques indifférents ou railleurs avait des regards d'attention et des sourires d'intérêt. Les malheureux peuvent être misanthropes, mais les êtres qu'on aime sont rarement ingrats, du moins Raymon le pensait. Il était reconnaissant des moindres témoignages d'attachement, envieux de l'estime de tous, fier d'un grand nombre d'amitiés.

Avec ce monde dont les préventions sont absolues, tout lui avait réussi, même ses fautes; et quand il cherchait la cause de cette affection universelle qui l'avait toujours protégé, il la trouvait en lui-même, dans le désir qu'il avait de l'obtenir, dans la joie qu'il en ressentait, dans cette bienveillance robuste qu'il prodiguait sans l'épuiser.

Il la devait aussi à sa mère dont l'esprit supérieur, la conversation attachante et les vertus privées faisaient une femme à part. C'était d'elle qu'il tenait ces excellents principes qui le ramenaient toujours au bien, et l'empêchaient, malgré la fougue de ses vingt-cinq ans, de démériter de l'estime publique. On était aussi plus indulgent pour lui que pour les autres, parce que sa mère avait l'art de l'excuser en le blâmant, de recommander l'indulgence en ayant l'air de l'implorer. C'était une de ces femmes qui ont traversé des époques si différentes, que leur esprit a pris toute la souplesse de leur destinée, femmes qui se sont enrichies de l'expérience du malheur, qui ont échappé aux échafauds de 93, aux vices du Directoire, aux vanités de l'empire, aux rancunes de la restauration; femmes rares, et dont l'espèce se perd.

Ce fut à un bal chez l'ambassadeur d'Espagne que Raymon fit sa rentrée dans le monde.

— M. de Ramière! si je ne me trompe, dit une jolie femme à sa voisine.

— C'est une comète qui paraît à intervalles inégaux, répondit celle-ci. Il y a des siècles qu'on n'a entendu parler de ce joli garçon-là.

La femme qui parlait ainsi était étrangère et âgée. Sa compagne rougit un peu.

— Il est très-bien, dit-elle : n'est-ce pas, madame?

— Charmant, sur ma parole, dit la vieille Sicilienne.

— Vous parlez, dit un beau colonel de la garde, du héros des salons éclectiques, je parie, le brun Raymon?

— C'est une belle tête d'étude, reprit la jeune femme.

— Et ce qui vous plaît encore davantage, peut-être, une mauvaise tête, dit le colonel.

Cette jeune femme était la sienne.

— Pourquoi mauvaise tête? demanda l'étrangère.

— Des passions toutes méridionales, madame, et dignes du beau soleil de Palerme.

Deux ou trois jeunes femmes avancèrent leurs jolies têtes chargées de fleurs pour entendre ce que disait le colonel.

— Il a fait vraiment des ravages à la garnison, cette année, continua-t-il. Nous serons obligés, nous autres, de lui chercher une mauvaise querelle pour nous en débarrasser.

— Si c'est un Lovelace, tant pis, dit une jeune personne à la physionomie moqueuse; je ne peux pas souffrir les gens que tout le monde aime.

La comtesse ultramontaine attendit que le colonel fût un peu loin, et donnant un léger coup de son éventail sur les doigts de mademoiselle de Nangy :

— Ne parlez pas ainsi, lui dit-elle; vous ne savez pas ce que c'est, ici, qu'un homme qui veut être aimé.

— Vous croyez donc qu'il ne s'agit pour eux que de vouloir, dit la jeune fille aux longs yeux sardoniques.

— Mademoiselle, dit le colonel qui se rapprochait pour l'inviter à danser, prenez garde que le beau Raymon ne vous entende.

Mademoiselle de Nangy se prit à rire; mais, de toute la soirée, le joli groupe dont elle faisait partie n'osa plus parler de M. de Ramière.

## V

M. de Ramière errait sans dégoût et sans ennui dans les plis ondoyants de cette foule parée. Il est de mode pour le moment de vous peindre un héros de roman tellement idéal, tellement supérieur à l'espèce commune, qu'il ne fasse que bâiller là où les autres s'amusent, que philosopher quand il est séant d'être enjoué. Ces héros-là vous ennuient, j'en suis sûr, parce qu'ils ne vous ressemblent pas, et qu'à force de lever la tête pour les regarder planer, vous en avez des éblouissements. Je vous place le mien terre à terre et vivant de la même vie que vous. C'est un homme aimable, gai sans effort, grave sans pesanteur, agissant dans la société comme dans sa famille, sachant se modifier selon les goûts d'autrui, non par hypocrisie, mais par bonté de cœur. C'est l'homme éminemment sociable.

Cependant, ce soir-là Raymon se débattait contre

le chagrin. En rentrant dans son monde à lui, il avait comme des remords, comme de la honte de toutes les folles idées qu'un attachement disproportionné lui avait suggérées. Il regardait ces femmes si brillantes aux lumières; il écoutait leur entretien délicat et fin; il entendait vanter leurs talents, et dans ces merveilles choisies, dans ces toilettes presque royales, dans ces propos exquis, il trouvait partout le reproche d'avoir dérogé à sa propre destinée. Mais, malgré cette espèce de confusion, Raymon souffrait d'un remords plus réel, car il avait une extrême délicatesse d'intentions, et les larmes d'une femme brisaient son cœur, quelque refroidi qu'il fût.

Les honneurs de la soirée étaient en ce moment pour une jeune femme dont personne ne savait le nom, et qui, par la nouveauté de son apparition dans le monde, jouissait du privilége de fixer l'attention d'un certain noyau de la société. La simplicité de sa mise eût suffi pour la détacher en relief au milieu des diamants, des plumes et des fleurs qui paraient les autres femmes. Des rangs de perles tressés dans ses cheveux noirs composaient tout son écrin. Le blanc mat de son collier, celui de sa robe de crêpe et celui de ses épaules nues se confondaient à quelque distance, et la chaleur atmosphérique des appartements avait à peine réussi à élever sur ses joues une nuance délicate comme celle d'une rose de Bengale éclose sur la neige. C'était une créature toute petite, toute mignonne, toute déliée; une beauté de salon que la lueur vivace des bougies rendait féerique, et qu'un rayon du soleil eût ternie. En dansant elle était si légère qu'un souffle eût suffi pour l'enlever; mais elle était légère sans vivacité, sans plaisir; assise, elle se courbait comme si son corps trop souple n'eût pas eu la force de se soutenir; et quand elle parlait, elle souriait et elle avait l'air triste. Les contes fantastiques étaient à cette époque dans toute la fraîcheur de leur succès; aussi les érudits du genre comparèrent cette jeune femme à une ravissante apparition évoquée par la magie, qui, lorsque le jour blanchirait l'horizon, devait pâlir et s'effacer comme un rêve.

En attendant ils se pressaient autour d'elle pour la faire danser.

— Dépêchez-vous, disait un des *beaux* de la pléiade, le coq va chanter, et déjà ses pieds ne touchent plus le parquet. Je parie que vous ne sentez plus sa main dans la vôtre.

— Regardez donc la figure brune et caractérisée de M. de Ramière, dit une femme *artiste* à son voisin. N'est-ce pas qu'auprès de cette jeune personne si pâle et si menue, le ton *solide* de l'un fait admirablement ressortir le ton *fin* de l'autre.

— Cette jeune personne, dit une femme qui connaissait tout le monde, et qui remplissait dans les réunions le rôle d'un almanach, c'est la fille de ce vieux fou de Carvajal qui a voulu trancher du José-phin, et qui s'en est allé mourir ruiné à l'île Bourbon: cette belle fleur exotique est assez sottement mariée, je crois, mais sa tante est bien en cour.

Raymon s'était approché de la belle Indienne. Une émotion singulière s'emparait de lui chaque fois qu'il la regardait; il avait vu cette figure pâle et triste dans quelqu'un de ses rêves, mais à coup sûr il l'avait vue, et ses regards s'y attachaient avec le plaisir qu'on éprouve à retrouver une vision caressante qu'on a craint de perdre à jamais. L'attention de Raymon troubla celle qui en était l'objet; gauche et timide comme une personne étrangère à la société, le succès qu'elle y obtenait semblait l'embarrasser plus que lui plaire. Raymon fit un tour de salon, apprit enfin que cette femme s'appelait madame Delmare, et vint l'inviter à danser.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, lui dit-il, lorsqu'ils furent seuls au milieu de la foule; mais moi je n'ai pu vous oublier, madame. Je ne vous ai pourtant vue qu'un instant, au travers d'un nuage: mais cet instant vous a montrée à moi si bonne, si compatissante...

Madame Delmare tressaillit.

— Ah! oui, monsieur, dit-elle vivement, c'est vous!... Moi aussi, je vous reconnaissais.

Puis elle rougit et parut craindre d'avoir manqué aux convenances. Elle regarda autour d'elle comme pour voir si quelqu'un l'avait entendue. Sa timidité ajoutait à sa grâce naturelle, et Raymon se sentit touché au cœur de l'accent de cette voix créole un peu voilée, si douce qu'elle semble faite pour prier ou pour bénir.

— J'avais bien peur, lui dit-il, de ne jamais trouver l'occasion de vous remercier. Je ne pouvais me présenter chez vous, et je savais que vous n'alliez point dans le monde. Je craignais aussi en vous approchant de me mettre en contact avec M. Delmare, et notre situation mutuelle ne pouvait rendre ce contact agréable. Combien je suis heureux de cet instant qui me permet d'acquitter la dette de mon cœur!...

— Il serait plus doux pour moi, lui dit-elle, si M. Delmare pouvait en prendre sa part; et, si vous le connaissiez mieux, vous sauriez qu'il est aussi bon qu'il est brusque. Vous lui pardonneriez d'avoir été votre meurtrier involontaire, car son cœur a certainement plus saigné que votre blessure.

— Ne parlons pas de M. Delmare, madame, je lui pardonne de tout mon cœur. J'avais des torts envers lui: il s'en est fait justice. Je n'ai plus qu'à l'oublier; mais vous, madame, vous qui m'avez prodigué des soins si délicats et si généreux, je veux me rappeler toute ma vie votre conduite envers moi, vos traits si beaux, votre douceur angélique, et ces mains qui ont versé le baume sur mes blessures, et que je n'ai pas pu baiser...

En parlant, Raymon tenait la main de madame Delmare, prêt à se mêler avec elle dans la contredanse

Il pressa doucement cette main dans les siennes, et tout le sang de la jeune femme reflua vers son cœur.

Quand il la ramena à sa place, madame de Carvajal, la tante de madame Delmare, s'était éloignée, le bal s'éclaircissait. Raymon s'assit auprès d'elle. Il avait cette aisance que donne une certaine expérience du cœur; c'est la violence de nos désirs, c'est la précipitation de notre amour qui nous rendent stupides auprès des femmes. L'homme qui a un peu usé ses sensations est plus pressé de plaire que d'aimer. Cependant M. de Ramière se sentait plus profondément ému auprès de cette femme simple et neuve qu'il ne l'avait encore été aussi subitement. Peut-être devait-il cette rapide impression au souvenir de la nuit qu'il avait passée chez elle; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en lui parlant avec vivacité, son cœur ne trahissait pas sa bouche.

Mais l'habitude acquise auprès des autres donnait à ses paroles cette puissance de conviction à laquelle l'ignorante Indiana s'abandonnait sans comprendre que tout cela n'avait pas été inventé pour elle.

En thèse générale, vous savez, mesdames, qu'un homme qui vous parle d'amour avec esprit est médiocrement amoureux. Raymon était une exception, il exprimait la passion avec art, et il la ressentait avec chaleur. Seulement ce n'était pas la passion qui le rendait éloquent, c'était l'éloquence qui le rendait passionné. Il se sentait du goût pour une femme, il devenait éloquent pour la séduire, et il devenait amoureux d'elle en la séduisant. C'était du sentiment comme en font les avocats et les prédicateurs, qui pleurent à chaudes larmes dès qu'ils suent à grosses gouttes. Il rencontrait bien des femmes assez fines pour se méfier de ces chaleureuses improvisations. Mais Raymon avait fait par amour ce qu'on appelle des folies : il avait enlevé une jeune personne bien née; il avait compromis des femmes établies très-haut; il avait laissé voir à tout un rout, à toute une salle de spectacle, le désordre de son cœur et le délire de ses pensées. Un homme qui fait tout cela, sans craindre d'être ridicule ou maudit, et qui réussit à n'être ni l'un ni l'autre, est hors de toute atteinte : il peut tout risquer et tout espérer. Aussi les plus savantes résistances cédaient à cette considération que Raymon était amoureux comme un fou quand il s'en mêlait. Dans le monde, un homme capable de folie en amour est un phénomène assez rare, et que les femmes ne dédaignent pas.

Je vous demande pardon de ces développements de caractère un peu longs. Mais comme je me suis interdit les réflexions, je suis forcé d'entrer dans la peinture de détail. Cela vous importe autant qu'à moi, puisque c'est à vous de tirer de ce conte la *morale* que vous pourrez.

Je ne sais comment il fit, mais en reconduisant madame de Carvajal et madame Delmare à leur voiture, il réussit à porter la petite main d'Indiana à ses lèvres. Jamais baiser d'homme furtif et brûlant n'avait effleuré les doigts de cette femme, quoiqu'elle fût née sous un climat de feu et qu'elle eût dix-neuf ans : dix-neuf ans de l'île Bourbon, qui équivalent à vingt-cinq de notre température.

Souffrante et nerveuse comme elle l'était, ce baiser lui arracha presque un cri, et il fallut la soutenir pour monter en voiture. Tant de finesse d'organes n'avait jamais frappé Raymon; Noun la créole était d'une santé robuste, et les Parisiennes ne s'évanouissent pas quand on leur baise la main.

— Si je la voyais deux fois, se dit-il en s'éloignant, j'en perdrais la tête.

Le lendemain il avait complétement oublié Noun; tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'elle appartenait à madame Delmare. La pâle Indiana occupait toutes ses pensées, remplissait tous ses rêves. Quand Raymon commençait à se sentir amoureux, il avait coutume de s'étourdir, non pour étouffer cette passion naissante, mais au contraire pour chasser la raison qui lui prescrivait d'en peser les conséquences. Ardent au plaisir, il poursuivait son but avec âpreté. Il n'était pas maître d'étouffer les orages qui s'élevaient dans son sein, pas plus qu'il n'était le maître de les rallumer quand il les sentait se dissiper et s'éteindre.

Il réussit donc dès le lendemain à apprendre que M. Delmare était allé faire un voyage à Bruxelles pour ses intérêts commerciaux. En partant, il avait confié sa femme à madame de Carvajal qu'il aimait fort peu, mais qui était la seule parente de madame Delmare. Lui, soldat parvenu, il n'avait qu'une famille obscure et pauvre, dont il avait l'air de rougir à force de répéter qu'il n'en rougissait pas. Mais quoiqu'il passât sa vie à reprocher à sa femme un mépris qu'elle n'avait nullement, il sentait qu'il ne devait pas la contraindre à se rapprocher intimement de ces parents sans éducation. D'ailleurs, malgré son éloignement pour madame de Carvajal, il ne pouvait se refuser à une grande déférence dont voici les raisons.

Madame de Carvajal, issue d'une grande famille espagnole, était une de ces femmes qui ne peuvent pas se résoudre à n'être rien. Au temps où Napoléon régentait l'Europe, elle avait encensé la gloire de Napoléon et embrassé avec son mari et son beau-frère le parti des joséphinos; mais son mari s'étant fait tuer à la chute de la dynastie éphémère du conquérant, le père d'Indiana s'était réfugié aux colonies françaises; alors madame de Carvajal, adroite et active, se retira à Paris, où, par je ne sais quelles spéculations de bourse, elle s'était créé une aisance nouvelle sur les débris de sa splendeur passée. A force d'esprit, d'intrigues et de dévotion, elle avait obtenu, en outre, les faveurs de la cour, et sa maison, sans être

brillante, était une des plus honorables qu'on pût citer parmi celles des protégés de la liste civile.

Lorsqu'après la mort de son père Indiana arriva en France, mariée au colonel Delmare, madame de Carvajal fut médiocrement flattée d'une si chétive alliance. Néanmoins lorsqu'elle vit prospérer les minces capitaux de M. Delmare, dont l'activité et le bon sens en affaires valaient une dot, elle fit pour Indiana l'acquisition du petit château du Lagny et de la fabrique qui en dépendait. En deux années, grâce aux connaissances mécaniques de M. Delmare et aux avances de fonds de sir Rodolphe Brown, cousin par alliance de sa femme, les affaires du colonel prirent une heureuse tournure, ses dettes commencèrent à s'acquitter, et madame de Carvajal, aux yeux de qui la fortune était la première recommandation, témoigna beaucoup d'affection à sa nièce et lui promit le reste de son héritage. Indiana, indifférente à l'ambition, entourait sa tante de soins et de prévenances par reconnaissance et non par intérêt. Mais il y avait au moins autant de l'un que de l'autre dans les ménagements du colonel. C'était un homme de fer en fait de sentiments politiques; il n'entendait pas raison sur la gloire inattaquable de son grand empereur, et il la défendait avec l'obstination aveugle d'un enfant de soixante ans. Il lui fallait donc de grands efforts de patience pour ne pas éclater sans cesse dans l'entourage de madame de Carvajal, converti en salon de la restauration. Ce que le pauvre Delmare souffrit de la part de cinq ou six vieilles dévotes est inappréciable. Ces contrariétés étaient cause en partie de l'humeur qu'il avait souvent contre sa femme.

Ces choses établies, revenons à M. de Ramière. Au bout de trois jours il était au courant de tous ces détails domestiques, tant il avait poursuivi activement tout ce qui pouvait le mettre sur la voie d'un rapprochement avec la famille Delmare. Il savait qu'en se faisant protéger par madame de Carvajal, il pourrait voir Indiana. Le troisième jour au soir il se fit présenter chez elle.

Il n'y avait dans ce salon que quatre à cinq figures ostro-gothiques, jouant gravement au reversi, et deux ou trois fils de famille, aussi nuls qu'il est permis de l'être quand on a seize quartiers de noblesse. Indiana remplissait patiemment un fond de tapisserie sur le métier de sa tante. Elle était penchée sur son ouvrage, absorbée en apparence par cette occupation mécanique, et contente peut-être de pouvoir échapper ainsi au froid bavardage de ses voisins. Je ne sais si, cachée sous ses longs cheveux noirs qui pendaient sur les fleurs de son métier, elle repassait dans son âme les émotions de cet instant rapide et court qui l'avait initiée à une vie nouvelle, lorsque la voix du domestique qui annonça plusieurs personnes l'avertit de se lever. Elle le fit machinalement, car elle n'avait pas écouté les noms, et à peine si elle détachait les yeux de la broderie, lorsqu'une voix la frappa d'un coup électrique, et elle fut obligée de s'appuyer sur sa table à ouvrage pour ne pas tomber.

---

## VI

Raymon ne s'était pas attendu à ce salon silencieux, parsemé de figures rares et discrètes. Impossible de placer une parole qui ne fût entendue dans tous les coins de l'appartement vide et sonore. Les douairières qui jouaient aux cartes semblaient n'être là que pour gêner les propos des jeunes gens, et sur leurs traits rigides Raymon croyait lire la secrète satisfaction de la vieillesse qui se venge en réprimant le plaisir des autres. Il avait compté sur une entrevue plus facile, sur un entretien plus tendre que celui du bal, et c'était le contraire. Cette difficulté imprévue donna plus d'intensité à ses désirs, plus de feu à ses regards, plus de nerf et de vie aux interpellations détournées qu'il adressait à madame Delmare. La pauvre enfant était tout à fait novice à ce genre d'attaque. Elle n'avait pas de défense possible, parce qu'on ne lui demandait rien. Mais elle était forcée d'écouter l'offre d'un cœur ardent, d'apprendre combien elle était aimée, et de se laisser entourer par tous les dangers de la séduction sans faire de résistance. Son embarras croissait avec la hardiesse de Raymon. Madame de Carvajal qui avait des prétentions fondées à l'esprit, et à qui l'on avait vanté celui de M. de Ramière, quitta le jeu pour engager avec lui une élégante discussion sur l'amour, où elle fit entrer beaucoup de passion espagnole et de métaphysique allemande. Raymon accepta le défi avec empressement, et, sous le prétexte de répondre à la tante, il dit à la nièce tout ce qu'elle eût refusé d'entendre. La pauvre jeune femme, dénuée de protection, exposée de tous côtés à une attaque si vive et si habile, ne put trouver la force de se mêler à cet entretien épineux. En vain la tante, jalouse de la faire briller, l'appela en témoignage de certaines subtilités de sentiment théorique. Elle avoua, en rougissant, qu'elle ne savait rien de tout cela, et Raymon, ivre de joie en voyant ses joues se colorer et son sein se gonfler, jura qu'il le lui apprendrait.

Indiana dormit encore moins cette nuit-là que les précédentes; nous l'avons dit, elle n'avait pas encore aimé, et son cœur était depuis longtemps mûr pour un sentiment que n'avait pu lui inspirer aucun des hommes qu'elle avait rencontrés. Élevée par un père bizarre et violent, elle n'avait jamais connu le bonheur que donne l'affection d'autrui. M. de Carvajal, saturé de passions politiques, bourrelé de regrets ambitieux, était devenu aux colonies le planteur le plus rude et le voisin le plus fâcheux; sa fille avait cruellement

souffert de son humeur chagrine. Mais en voyant le continuel tableau des maux de la servitude, en supportant les ennuis de l'isolement et de la dépendance, elle avait acquis une patience extérieure à toute épreuve, une indulgence et une bonté adorables avec ses inférieurs; mais aussi une volonté de fer, une force de résistance incalculable contre tout ce qui tendait à l'opprimer. En épousant Delmare elle ne fit que changer de maître; en venant habiter le Lagny, que changer de prison et de solitude. Elle n'aima pas son mari, par la seule raison peut-être qu'on lui faisait un devoir de l'aimer, et que résister mentalement à toute espèce de contrainte morale était devenu chez elle une seconde nature, un principe de conduite, un sentiment intime. On n'avait point cherché à lui en donner d'autres que celui de l'obéissance aveugle.

Élevée au désert, négligée de son père, vivant au milieu des esclaves, pour qui elle n'avait d'autre secours, d'autre consolation que sa compassion et ses larmes, elle s'était habituée à dire : Un jour viendra où tout sera changé dans ma vie, où je ferai du bien aux autres, un jour où l'on m'aimera, où je donnerai tout mon cœur à celui qui me donnera le sien; en attendant, souffrons. Taisons-nous, et gardons mon amour pour récompense à qui me délivrera. Ce libérateur, ce messie n'était pas venu; Indiana l'attendait encore. Elle n'osait plus, il est vrai, s'avouer toute sa pensée. Elle avait compris sous les charmilles taillées du Lagny que la pensée même devait avoir là plus d'entraves que sous les palmistes sauvages de l'île Bourbon; et lorsqu'elle se surprenait à dire encore par habitude : Un jour viendra... un homme viendra... elle refoulait ce vœu téméraire au fond de son âme, et se disait : Il faudra donc mourir!

Aussi elle se mourait, la pauvre Indiana. Un mal inconnu dévorait sa jeunesse. Elle était sans force et sans sommeil. Les médecins lui cherchaient en vain une désorganisation apparente. Il n'en existait pas, toutes ses facultés s'appauvrissaient également, tous ses organes se lésaient avec lenteur; son cœur brûlait à petit feu, ses yeux s'éteignaient, son sang ne circulait plus que par crise et par fièvre : encore quelque temps, et la pauvre captive allait mourir. Mais quelle que fût sa résignation ou son découragement, le besoin restait le même. Ce cœur silencieux et brisé appelait toujours à son insu un cœur jeune et généreux pour le réchauffer. L'être qu'elle avait le plus aimé jusque-là, c'était Noun, la compagne enjouée et courageuse de ses ennuis, et l'homme qui lui avait témoigné le plus de prédilection, c'était son flegmatique cousin sir Ralph. Quels aliments pour la dévorante activité de ses pensées qu'une pauvre fille ignorante et délaissée comme elle, et un Anglais passionné seulement pour la chasse au renard!

Madame Delmare était en vérité malheureuse, et la première fois qu'elle sentit dans son atmosphère glacée pénétrer le souffle embrasé d'un homme jeune et ardent, la première fois qu'une parole tendre et caressante enivra son oreille, et qu'une bouche frémissante vint comme un fer rouge marquer sa main, elle ne pensa ni aux devoirs qu'on lui avait imposés, ni à la prudence qu'on lui avait recommandée, ni à l'avenir qu'on lui avait prédit; elle ne se rappela que le passé odieux, ses longues souffrances, ses maîtres despotiques. Elle ne pensa pas non plus que cet homme pouvait être menteur ou frivole. Elle le vit comme elle le désirait, comme elle l'avait rêvé, et Raymon eût pu la tromper, s'il n'eût pas été sincère.

Mais comment ne l'eût-il pas été auprès d'une femme si belle et si aimante? Quelle autre s'était jamais montrée à lui avec autant de candeur et d'innocence? Chez qui avait-il trouvé à placer un avenir si riant et si sûr? N'était-elle pas née pour l'aimer, cette femme esclave qui n'attendait qu'un signe pour briser sa chaîne, qu'un mot pour le suivre? Le ciel sans doute l'avait formée pour Raymon, cette triste enfant de l'île Bourbon que personne n'avait aimée, et qui sans lui devait mourir.

Néanmoins un sentiment d'effroi succéda, dans le cœur de madame Delmare, à ce bonheur fiévreux qui venait de l'envahir. Elle songea à son époux si ombrageux, si clairvoyant, si vindicatif, et elle eut peur, non pour elle qui était aguerrie aux menaces, mais pour l'homme qui allait entreprendre une guerre à mort avec son tyran. Elle connaissait si peu la société qu'elle se faisait de la vie un roman tragique; timide créature qui n'osait aimer dans la crainte d'exposer son amant à périr, elle ne songeait nullement pour elle au danger de se perdre.

Ce fut donc là tout le secret de sa résistance, tout le motif de sa vertu. Elle prit le lendemain la résolution d'éviter M. de Ramière. Il y avait le soir même bal chez un des premiers banquiers de Paris. Madame de Carvajal, qui aimait le monde comme une vieille femme sans affections, voulait y conduire Indiana; mais Raymon y devait être, et Indiana se promit de n'y pas aller. Pour éviter les persécutions de sa tante, madame Delmare, qui ne savait résister que de fait, feignit d'accepter la proposition, elle laissa préparer sa toilette et elle attendit que madame de Carvajal eût fait la sienne : alors elle passa une robe de chambre, s'installa au coin du feu, et l'attendit de pied ferme. Quand la vieille Espagnole, roide et parée comme un portrait de Van Dyck, vint pour la prendre, Indiana déclara qu'elle se trouvait malade et ne se sentait pas la force de sortir. En vain la tante insista pour qu'elle fît un effort.

— Je le voudrais de tout mon cœur, répondit-elle; mais vous voyez que je ne puis me soutenir. Je ne vous serais qu'embarrassante aujourd'hui. Allez au bal sans moi, ma bonne tante, je me réjouirai de votre plaisir.

— Aller sans toi? dit madame de Carvajal qui mourait d'envie de n'avoir pas fait une toilette inutile, et qui reculait devant l'effroi d'une soirée solitaire. Mais qu'irai-je faire dans le monde, moi, vieille femme, que l'on ne recherche que pour t'approcher? Que deviendrai-je sans les beaux yeux de ma nièce pour me faire valoir !

— Votre esprit y suppléera, ma bonne tante, dit Indiana.

Et la marquise de Carvajal, qui ne demandait qu'à se laisser persuader, partit enfin. Alors Indiana cacha sa tête dans ses deux mains, et se mit à pleurer : car elle avait fait un grand sacrifice, et croyait avoir déjà ruiné le riant édifice de la veille.

Mais il n'en pouvait être ainsi pour Raymon. La première chose qu'il vit au bal, ce fut l'orgueilleuse aigrette de la vieille marquise. En vain il chercha autour d'elle la robe blanche et les cheveux noirs d'Indiana. Il approcha, il entendit qu'elle disait à demi-voix à une autre femme :

— Ma nièce est malade, où plutôt, ajouta-t-elle pour autoriser sa présence au bal, c'est un caprice de jeune femme. Elle a voulu rester seule, un livre à la main, dans le salon, comme une belle sentimentale qu'elle est.

— Me fuirait-elle? pensa Raymon.

Aussitôt il quitte le bal. Il arrive chez la marquise, passe sans rien dire au concierge, demande madame Delmare au premier domestique qu'il trouve à demi endormi dans l'antichambre.

— Madame Delmare est malade.

— Je le sais. Je viens chercher de ses nouvelles de la part de madame de Carvajal.

— Je vais prévenir madame...

— C'est inutile, madame Delmare me recevra.

Et Raymon entre sans se faire annoncer. Tous les autres domestiques étaient couchés. Un triste silence régnait dans ces appartements déserts. Une seule lampe couverte de son chapiteau de taffetas vert éclairait faiblement le grand salon. Indiana avait le dos tourné à la porte; cachée tout entière dans un large fauteuil, elle regardait tristement brûler les tisons, comme le soir où Raymon était entré au Lagny par-dessus les murs : plus triste maintenant, car à une souffrance vague, à des désirs sans but avaient succédé une joie fugitive, un rayon de bonheur perdu.

Raymon, chaussé pour le bal, approcha sans bruit sur le tapis sourd et moelleux. Il la vit pleurer, et lorsqu'elle tourna la tête elle le trouva à ses pieds, s'emparant avec force de ses mains qu'elle s'efforçait en vain de lui retirer. Alors, j'en conviens, elle vit avec une ineffable joie échouer son plan de résistance. Elle sentit qu'elle aimait avec passion cet homme qui ne s'inquiétait point des obstacles, et qui venait lui donner du bonheur malgré elle. Elle bénit le ciel qui rejetait son sacrifice, et au lieu de gronder Raymon elle faillit le remercier.

Pour lui, il savait déjà qu'il était aimé. Il n'avait pas besoin de voir la joie qui brillait au travers de ses larmes pour comprendre qu'il était le maître, et qu'il pouvait oser... Il ne lui donna pas le temps de l'interroger, et changeant de rôle avec elle, sans lui expliquer sa présence inattendue, sans chercher à se rendre moins coupable qu'il ne l'était :

— Indiana, lui dit-il, vous pleurez... Pourquoi pleurez-vous?... Je veux le savoir.

Elle tressaillit de s'entendre appeler par son nom; mais il y eut encore du bonheur dans la surprise que lui causa cette audace.

— Pourquoi le demandez-vous? lui dit-elle. Je ne dois pas vous le dire...

— Eh bien! moi je le sais, Indiana. Je sais toute votre histoire, toute votre vie. Rien de ce qui vous concerne ne m'est étranger, parce que rien de ce qui vous concerne ne m'est indifférent. J'ai voulu tout connaître de vous, et je n'ai rien appris que ne m'eût révélé un instant passé chez vous, lorsqu'on m'apporta tout sanglant, tout brisé à vos pieds, et que votre mari s'irrita de vous voir si belle et si bonne, me faire un appui de vos bras moelleux, un baume de votre douce haleine. Lui, jaloux! oh! je le conçois bien, car à sa place je le serais, Indiana; ou plutôt à sa place je me tuerais : car être votre époux, madame, vous posséder, vous tenir dans ses bras, et ne pas vous mériter, n'avoir pas votre cœur, c'est être le plus misérable ou le plus lâche des hommes.

— O ciel! taisez-vous, s'écria-t-elle en lui fermant la bouche avec ses mains, taisez-vous, car vous me rendez coupable. Pourquoi me parlez-vous de lui? Pourquoi voulez-vous m'enseigner à le maudire?... S'il vous entendait!... mais je n'ai pas dit de mal de lui, ce n'est pas moi qui vous autorise à ce crime! moi, je ne le hais pas, je l'estime, je l'aime!...

— Dites que vous le craignez horriblement, car le despote a brisé votre âme, et la peur s'est assise à votre chevet depuis que vous êtes entrée dans la couche de cet homme. Vous! Indiana, profanée à ce rustre dont la main de fer a courbé votre tête et flétri votre vie! Pauvre enfant! si jeune et si belle, avoir déjà tant souffert!... car ce n'est pas moi que vous tromperiez, Indiana; moi qui vous regarde avec d'autres yeux que ceux de la foule, je sais tous les secrets de votre destinée, et vous ne pouvez pas espérer de vous cacher de moi. Que ceux qui vous regardent parce que vous êtes belle, disent en remarquant votre pâleur et votre mélancolie : Elle est malade... A la bonne heure; mais moi qui vous suis avec mon cœur, moi dont l'âme tout entière vous entoure de sollicitude et d'amour, je connais bien votre mal. Je sais bien que si le ciel l'eût voulu, s'il vous eût donnée à moi, à moi malheureux qui devrais me briser la tête d'être venu

si tard, vous ne seriez pas malade. Indiana! non, j'en jure par ma vie, je vous aurais tant aimée que vous m'auriez aimé aussi, et que vous auriez béni votre chaîne. Je vous aurais portée dans mes bras pour empêcher vos pieds de se blesser : je les aurais réchauffés de mon haleine. Je vous aurais appuyée contre mon cœur pour vous préserver de souffrir. J'aurais donné tout mon sang pour réparer le vôtre; et si vous aviez perdu le sommeil avec moi, j'aurais passé la nuit à vous dire de douces paroles, à vous sourire pour vous rendre le courage, tout en pleurant de vous voir souffrir. Quand le sommeil serait venu se glisser sur vos paupières de soie, je les aurais effleurées de mes lèvres pour les clore plus doucement, et à genoux, près de votre lit, j'aurais veillé sur vous. J'aurais forcé l'air à vous caresser légèrement, les songes dorés à vous jeter des fleurs. J'aurais baisé sans bruit les tresses de vos cheveux, j'aurais compté avec volupté les palpitations de votre sein; et, à votre réveil, Indiana, vous m'eussiez trouvé là, à vos pieds, vous gardant en maître jaloux, vous servant en esclave, épiant votre premier sourire, m'emparant de votre première pensée, de votre premier regard, de votre premier baiser...

— Assez! assez! dit Indiana tout éperdue, toute palpitante, vous me faites du mal.

Et pourtant, si l'on mourait de bonheur, Indiana serait morte en ce moment.

— Ne me parlez pas ainsi, lui dit-elle, à moi qui ne dois pas être heureuse; ne me montrez pas le ciel sur la terre à moi qui suis marquée pour mourir.

— Pour mourir! s'écria Raymon avec force en la saisissant dans ses bras. Toi, mourir! Indiana! mourir avant d'avoir vécu, avant d'avoir aimé!... Non, tu ne mourras pas, ce n'est pas moi qui te laisserai mourir, car ma vie maintenant est liée à la tienne. Tu es la femme que j'avais rêvée, la pureté que j'adorais, la chimère qui m'avait toujours fui, l'étoile brillante qui luisait devant moi pour me dire : — Marche encore dans cette vie de misère, et le ciel t'enverra un de ses anges pour t'accompagner. De tout temps, tu m'étais destinée, ton âme était fiancée à la mienne, Indiana! Les hommes et leurs lois de fer ont disposé de toi, ils m'ont arraché la compagne que Dieu m'eût choisie si Dieu n'oubliait parfois ses promesses. Mais que nous importent les hommes et les lois, si je t'aime encore aux bras d'un autre, si tu peux encore m'aimer, maudit et malheureux comme je suis de t'avoir perdue! Vois-tu, Indiana, tu m'appartiens, tu es la moitié de mon âme qui cherchait depuis longtemps à rejoindre l'autre. Quand tu rêvais d'un ami à l'Ile-Bourbon, c'était de moi que tu rêvais. Quand au nom d'époux un doux frisson de crainte et d'espoir passait dans ton âme, c'est que je devais être ton époux. Ne me reconnais-tu pas? Ne te semble-t-il pas qu'il y ait vingt ans que nous ne nous sommes vus? Ne t'ai-je pas reconnu, ange, lorsque tu étanchais mon sang avec ta robe, lorsque tu plaçais ta main sur mon cœur éteint pour y ramener la chaleur et la vie! Ah! je m'en souviens bien, moi! Quand j'ouvris les yeux, je me dis : — La voilà, c'est ainsi qu'elle était dans tous mes rêves, blanche, mélancolique et bienfaisante. C'est mon bien, à moi; c'est elle qui doit m'abreuver de félicités inconnues. Et déjà la vie physique que je venais de retrouver était ton ouvrage. Car ce ne sont pas des circonstances vulgaires qui nous ont réunis, vois-tu! ce n'est ni le hasard ni le caprice, c'est la fatalité, c'est la mort qui m'a ouvert les portes de cette vie nouvelle. C'est ton mari, c'est ton maître qui, obéissant à son destin, m'a apporté tout sanglant dans sa maison et qui m'a jeté à tes pieds en te disant : — Voilà pour vous. Et maintenant rien ne peut nous désunir.

— Lui peut nous désunir! interrompit vivement madame Delmare qui, s'abandonnant aux transports de son amant, l'écoutait avec délices. Hélas! hélas! vous ne le connaissez pas; c'est un homme qui ne pratique pas le pardon, un homme qu'on ne trompe pas. Raymon, il vous tuera!

Elle se cacha dans son sein en pleurant. Raymon l'étreignant avec passion :

— Qu'il vienne! s'écria-t-il, qu'il vienne m'arracher cet instant de bonheur, je le défie. Reste là, Indiana, reste contre mon cœur, c'est là ton refuge et ton abri. Aime-moi, et je serai invulnérable. Tu sais bien qu'il n'est pas au pouvoir de cet homme de me tuer; j'ai déjà été sans défense exposé à ses coups. Mais toi, mon bon ange, tu planais sur moi, et tes ailes m'ont protégé. Va, ne crains rien; nous saurons bien détourner sa colère, et maintenant je n'ai pas même peur pour toi, car je serai là. Moi aussi, quand ce maître voudra t'opprimer, je te protégerai contre lui. Je t'arracherai, s'il le faut, à sa loi cruelle. Veux-tu que je le tue? Dis-moi que tu m'aimes, et je serai son meurtrier, si tu le condamnes à mourir...

— Vous me faites frémir; taisez-vous. Si vous voulez tuer quelqu'un, tuez-moi, car j'ai vécu tout un jour et je ne désire plus rien...

— Meurs donc, mais que ce soit de bonheur, s'écria Raymon en imprimant ses lèvres sur celles d'Indiana.

Mais c'était un trop rude orage pour une plante si faible. Elle pâlit, et, portant la main à son cœur, elle perdit connaissance.

D'abord Raymon crut que ses caresses rappelleraient le sang dans ses veines glacées; mais il couvrit en vain ses mains de baisers, il l'appela en vain des plus doux noms. Ce n'était pas un évanouissement volontaire comme on en voit tant. Madame Delmare, sérieusement malade depuis longtemps, était sujette à des spasmes nerveux qui duraient des heures en-

tières. Raymon, désespéré, fut réduit à appeler du secours. Il sonne; une femme de chambre paraît: mais le flacon qu'elle apportait s'échappe de ses mains, et un cri de sa poitrine, en reconnaissant Raymon. Celui-ci, retrouvant aussitôt toute sa présence d'esprit, s'approcha de son oreille.

—Silence, Noun; je savais que tu étais ici, j'y venais pour toi, je ne m'attendais pas à y trouver ta maîtresse que je croyais au bal. J'ai été obligé de feindre; sois prudente, je me retire.

Et Raymon s'enfuit laissant chacune de ces deux femmes dépositaire d'un secret qui devait porter le désespoir dans l'âme de l'autre.

## VII

Le lendemain Raymon reçut à son réveil une seconde lettre de Noun. Celle-là, il ne la rejeta point avec dédain; il l'ouvrit au contraire avec empressement: elle pouvait lui parler de madame Delmare. Il en était question en effet, mais dans quel embarras cette complication d'intrigues jetait Raymon! Le secret de la jeune fille devenait impossible à cacher. Déjà la souffrance et l'effroi avaient maigri ses joues; madame Delmare s'apercevait de cet état maladif sans en pénétrer la cause. Noun craignait la sévérité du colonel, mais plus encore la douceur de sa maîtresse. Elle savait bien qu'elle obtiendrait son pardon, mais elle se mourait de honte et de douleur d'être forcée à cet aveu. Qu'allait-elle devenir, si Raymon ne prenait soin de la soustraire aux humiliations qui devaient l'accabler? Il fallait qu'il s'occupât d'elle enfin, ou elle allait se jeter aux pieds de madame Delmare et lui tout déclarer.

Cette crainte agit puissamment sur M. de Ramière. Son premier soin fut d'éloigner Noun de sa maîtresse.

— Gardez-vous de parler sans mon aveu, lui répondit-il. Tâchez d'être au Lagny ce soir; j'y serai.

En s'y rendant, il réfléchit à la conduite qu'il devait tenir. Noun avait assez de bon sens pour ne pas compter sur une réparation impossible. Elle n'avait jamais osé prononcer le mot de mariage, et, parce qu'elle était discrète et généreuse, Raymon se croyait moins coupable. Il se disait qu'il ne l'avait point trompée, et que Noun avait dû prévoir son sort plus d'une fois. Ce qui causait l'embarras de Raymon, ce n'était pas d'offrir la moitié de sa fortune à la pauvre fille; il était prêt à l'enrichir; à prendre d'elle tous les soins que la délicatesse lui suggérait. Ce qui rendait sa situation si pénible, c'était d'être forcé de lui dire qu'il ne l'aimait plus, car il ne savait pas tromper. Si sa conduite en ce moment paraissait double et perfide, son cœur était sincère comme il l'avait toujours été. Il avait aimé Noun avec les sens! il aimait madame Delmare de toute son âme. Il n'avait menti jusque-là ni à l'une ni à l'autre. Il s'agissait de ne pas commencer à mentir, et Raymon se sentait également incapable d'abuser la pauvre Noun et de lui porter le coup du désespoir. Il fallait choisir entre une lâcheté et une barbarie. Raymon était bien malheureux. Il arriva à la porte du parc du Lagny sans avoir rien décidé.

De son côté, Noun, qui n'espérait peut-être pas une si prompte réponse, avait repris un peu d'espoir.

— Il m'aime encore, se disait-elle; il ne veut pas m'abandonner. Il m'avait un peu oubliée, c'est tout simple; à Paris, au milieu des fêtes, aimé de toutes les femmes, comme il doit l'être, il s'est laissé entraîner quelques instants loin de la pauvre Indienne. Hélas! qui suis-je, pour qu'il me sacrifie tant de grandes dames plus belles et plus riches que moi! Qui sait! se disait-elle naïvement, peut-être que la reine de France est amoureuse de lui.

A force de penser aux séductions que le luxe devait exercer sur son amant, Noun s'avisa d'un moyen pour lui plaire davantage. Elle se para des atours de sa maîtresse, alluma un grand feu dans la chambre que madame Delmare occupait au Lagny, para la cheminée des plus belles fleurs qu'elle put trouver dans la serre chaude, prépara une collation de fruits et de vins fins, apprêta en un mot toutes les recherches du boudoir auxquelles elle n'avait jamais songé, et quand elle se regarda dans un grand panneau de glace, elle se rendit justice en se trouvant plus jolie que les fleurs dont elle avait cherché à s'embellir.

— Il m'a souvent répété, se disait-elle, que je n'avais pas besoin de parure pour être belle, et qu'aucune femme de la cour, dans tout l'éclat de ses diamants, ne valait un de mes sourires: pourtant ces femmes qu'il dédaignait l'occupent maintenant. Voyons, soyons gaie, ayons l'air vif et joyeux; peut-être que je ressaisirai cette nuit tout l'amour que je lui avais inspiré.

Raymon ayant laissé son cheval à une petite maison de charbonnier dans la forêt, pénétra dans le parc dont il avait une clef. Cette fois il ne courait plus le risque d'être pris pour un voleur. Presque tous les domestiques avaient suivi leurs maîtres. Le jardinier était dans sa confidence, et il connaissait tous les abords du Lagny comme ceux de sa propre demeure.

La nuit était froide, un brouillard épais enveloppait les arbres du parc, et Raymon avait peine à distinguer leurs tiges noires dans la brume blanche qui les revêtait de robes diaphanes.

Il erra quelque temps dans les allées sinueuses avant de trouver la porte du kiosque où Noun l'attendait. Elle vint à lui enveloppée d'une pelisse dont le capuchon était relevé sur sa tête.

— Nous ne pouvons rester ici, lui dit-elle, il y fait trop froid! Suivez-moi, et ne parlez pas.

Raymon se sentit une extrême répugnance à entrer dans la maison de madame Delmare comme amant de sa femme de chambre. Cependant il fallut céder; Noun marchait légèrement devant lui, et cette entrevue devait être décisive.

Elle lui fit traverser la cour, apaisa les chiens, ouvrit les portes sans bruit, et, le prenant par la main, elle le guida en silence dans les corridors sombres. Enfin elle l'entraîna dans une chambre circulaire, élégante et simple, où des orangers en fleurs répandaient leurs suaves émanations. Les bougies diaphanes brûlaient dans les candélabres.

Noun avait effeuillé des roses du Bengale sur le parquet, le divan était semé de violettes, une douce chaleur pénétrait tous les pores, et les cristaux étincelaient sur la table parmi les fruits qui présentaient coquettement leurs flancs vermeils mêlés à la mousse verte des corbeilles.

Ébloui par la transition brusque de l'obscurité à une vive lumière, Raymon resta quelques instants étourdi, mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre où il était. Le goût exquis et la simplicité chaste qui présidaient à l'ameublement, ces livres d'amour et de voyages épars sur les planches d'acajou, ce métier chargé d'un travail si joli et si frais, œuvre de patience et de mélancolie, cette harpe dont les cordes semblaient encore vibrer des chants d'attente et de tristesse, ces gravures qui représentaient les pastorales amours de Paul et Virginie, les cimes de l'Ile-Bourbon et les rivages bleus de Saint-Paul, mais surtout ce petit lit à demi caché sous les rideaux de mousseline, ce lit blanc et pudique comme celui d'une vierge, orné au chevet, en guise de rameau bénit, d'une palme enlevée peut-être le jour du départ à quelque arbre de la patrie ; tout révélait madame Delmare, et Raymon fut saisi d'un étrange frisson en songeant que cette femme enveloppée d'un manteau, qui l'avait conduit jusque-là, était peut-être Indiana elle-même. Cette extravagante idée sembla se confirmer lorsqu'il vit apparaître dans la glace en face de lui une forme blanche et parée, le fantôme d'une femme qui entre au bal et qui jette son manteau pour se montrer radieuse et demi-nue aux lumières étincelantes. Mais ce ne fut que l'erreur d'un instant. Indiana eût été plus cachée... Son sein modeste ne se fût trahi que sous la triple gaze de son corsage; elle eût peut-être orné ses cheveux de camélias naturels, mais ce n'est pas dans ce désordre excitant qu'ils se fussent joués sur sa tête; elle eût pu emprisonner ses pieds dans des souliers de satin, mais sa chaste robe n'eût pas ainsi trahi les mystères de sa jambe mignonne.

Plus grande et plus forte que sa maîtresse, Noun était habillée et non pas vêtue avec ses parures. Elle avait de la grâce, mais de la grâce sans noblesse; elle était belle comme une femme et non comme une fée; elle appelait le plaisir et ne promettait pas la volupté.

Raymon, après l'avoir examinée dans la glace sans tourner la tête, reporta ses regards sur tout ce qui pouvait lui rendre un reflet plus pur d'Indiana, sur les instruments de musique, sur les peintures, sur le lit étroit et virginal. Il s'enivra du vague parfum que sa présence avait laissé dans ce sanctuaire, il frissonna de désir en pensant au jour où Indiana elle-même lui en ouvrirait les délices, et Noun, les bras croisés, debout derrière lui, le contemplait avec extase, s'imaginant qu'il était absorbé de ravissement à la vue de tous les soins qu'elle s'était donné pour lui plaire.

Mais lui, rompant enfin le silence :

— Je vous remercie, lui dit-il, de tous les apprêts que vous avez faits pour moi; je vous remercie surtout de m'avoir fait entrer ici, mais j'ai assez joui de cette surprise gracieuse. Sortons de cette chambre, nous n'y sommes pas à notre place, et je dois respecter madame Delmare, même en son absence.

— Cela est bien cruel, dit Noun qui ne l'avait pas compris, mais qui voyait son air froid et mécontent; cela est cruel, d'avoir espéré que je vous plairais et de voir que vous me repoussez.

— Non, chère Noun, je ne vous repousserai jamais, je suis venu ici pour causer sérieusement avec vous et vous témoigner l'affection que je vous dois. Je suis reconnaissant de votre désir de me plaire; mais je vous aimais mieux parée de votre jeunesse et de vos grâces naturelles, que de ces ornements empruntés.

Noun comprit à demi et pleura.

— Je suis une malheureuse, lui dit-elle, je me hais puisque je ne vous plais plus... J'aurais dû prévoir que vous ne m'aimeriez pas longtemps, moi, pauvre fille sans éducation. Je ne vous reproche rien. Je savais bien que vous ne m'épouseriez pas; mais si vous m'eussiez aimée toujours, j'eusse tout sacrifié sans regret, tout supporté sans me plaindre. Hélas! je suis perdue, je suis déshonorée!... Je serai chassée peut-être... Je vais donner la vie à un être qui sera encore plus infortuné que moi, et nul ne me plaindra... Chacun se croira le droit de me fouler aux pieds... Eh bien! tout cela, je m'y résignerais avec joie, si vous m'aimiez encore.

Noun parla longtemps ainsi. Elle ne se servit peut-être pas des mêmes mots, mais elle dit les mêmes choses, bien mieux cent fois que je ne pourrais vous les redire. Où trouver le secret de cette éloquence qui se révèle tout à coup à un esprit ignorant et vierge dans la crise d'une passion vraie et d'une douleur profonde?... C'est alors que les mots ont une autre valeur que dans toutes les autres acceptions de la vie. C'est alors que des paroles triviales deviennent sublimes par le sentiment qui les dicte et l'accent qui les exhale.

Alors la femme du dernier rang devient, en se livrant à tout le délire de ses sensations, plus pathétique et plus convaincante que celle à qui l'éducation a enseigné la réserve et la modération.

Raymon se sentit flatté d'inspirer un attachement si généreux, et la reconnaissance, la compassion, un peu de vanité peut-être lui rendirent un moment d'amour.

Noun était suffoquée de larmes, elle avait arraché les fleurs de son front, ses longs cheveux tombaient épars sur ses épaules larges et éblouissantes. Si madame Delmare n'eût eu pour l'embellir son esclavage et ses souffrances, Noun l'eût infiniment surpassée en beauté dans cet instant; elle était superbe de douleur et d'amour. Raymon, vaincu, l'attira dans ses bras, la fit asseoir près de lui sur le sofa, et approcha le guéridon chargé de carafes, pour lui verser quelques gouttes d'eau de fleur d'orange dans une coupe de vermeil. Soulagée de cette marque d'intérêt plus que du breuvage calmant, Noun essuya ses pleurs, et se jetant aux pieds de Raymon :

— Aime-moi donc encore! lui dit-elle en embrassant ses genoux avec passion; dis-moi encore que tu m'aimes, et je serai guérie, je serai sauvée; embrasse-moi comme autrefois, et je ne regretterai pas de m'être perdue pour te donner quelques jours de plaisir.

Elle l'entourait de ses bras frais et bruns, elle le couvrait de ses longs cheveux; ses grands yeux noirs lui jetaient une langueur brûlante, et cette ardeur du sang, cette volupté tout orientale qui sait triompher de tous les efforts de la volonté, de toutes les délicatesses de la pensée. Raymon oublia tout, et ses résolutions, et son nouvel amour, et le lieu où il était. Il rendit à Noun ses caresses délirantes. Il trempa ses lèvres dans la même coupe, et les vins capiteux qui se trouvaient sous leurs mains achevèrent d'égarer leur raison.

Peu à peu le souvenir vague et flottant d'Indiana vint se mêler à l'ivresse de Raymon. Les deux panneaux de glaces qui se renvoyaient l'un à l'autre l'image de Noun jusqu'à l'infini, semblaient se peupler de mille fantômes. Il épiait dans la profondeur de cette double réverbération une forme plus déliée, et il lui semblait saisir, dans la dernière ombre vaporeuse et confuse que Noun y reflétait, la taille fine et souple de madame Delmare.

Noun, étourdie elle-même par les boissons excitantes dont elle ignorait l'usage, ne saisissait plus les bizarres discours de son amant. Si elle n'eût pas été ivre comme lui, elle eût compris qu'au plus fort de son délire Raymon songeait à une autre. Elle l'eût vu baiser l'écharpe et les rubans qu'avait portés Indiana, respirer les essences qui la lui rappelaient, froisser dans ses mains ardentes l'étoffe qui avait protégé son sein; mais Noun prenait tous ces transports pour elle, lorsque Raymon ne voyait d'elle que la robe d'Indiana. S'il baisait ses cheveux noirs, il croyait baiser les cheveux noirs d'Indiana. C'était Indiana qu'il voyait dans le nuage du punch que la main de Noun venait d'allumer. C'était elle qui l'appelait et qui lui souriait derrière ces blancs rideaux de mousseline; ce fut elle encore qu'il rêva sur cette couche modeste et sans tache, lorsque, succombant sous l'amour et le vin, il y roula sa créole échevelée.

Lorsque Raymon s'éveilla, un demi-jour pénétrait par les fentes du volet, et il resta longtemps plongé dans une vague surprise, immobile, et contemplant comme une vision du sommeil le lieu où il se trouvait et le lit où il avait reposé. Tout avait été remis en ordre dans la chambre de madame Delmare. Dès le matin, Noun qui s'était endormie souveraine en ce lieu s'était réveillée femme de chambre. Elle avait emporté les fleurs et fait disparaître les restes de la collation; les meubles étaient à leur place, rien ne trahissait l'orgie amoureuse de la nuit, et la chambre d'Indiana avait repris son air de candeur et de décence.

Accablé de honte, il se leva et voulut sortir, mais il était enfermé, la fenêtre dominait cinquante pieds de profondeur, et il fallut rester attaché dans cette chambre pleine de remords comme Ixion sur sa roue.

Alors il se jeta à genoux, la face tournée contre ce lit foulé et meurtri qui le faisait rougir.

— O Indiana! s'écria-t-il en se tordant les mains, t'ai-je assez outragée! Pourrais-tu me pardonner une telle infamie? Quand tu le ferais, moi, je ne me pardonnerais pas. Résiste-moi maintenant, douce et confiante Indiana, car tu ne sais pas à quel homme vil et brutal tu veux livrer les trésors de ton innocence! Repousse-moi, foule-moi aux pieds, moi qui n'ai pas respecté l'asile de ta pudeur sacrée; moi qui me suis enivré de tes vins comme un laquais, côte à côte avec ta suivante; moi qui ai souillé ta robe de mon haleine maudite et ta ceinture pudique de mes infâmes baisers sur le sein d'une autre; moi qui n'ai pas craint d'empoisonner le repos de tes nuits solitaires, et de verser jusque sur ce lit que respectait ton époux lui-même les influences de la séduction et de l'adultère! Quelle sécurité trouveras-tu désormais derrière ces rideaux dont je n'ai pas craint de profaner le mystère? Quels songes impurs, quelles pensées âcres et dévorantes ne viendront pas s'attacher à ton cerveau pour le dessécher? Quels fantômes de vice et d'insolence ne viendront pas ramper sur le lin virginal de ta couche? Et ton sommeil pur comme celui d'un enfant, quelle divinité chaste voudra le protéger maintenant? N'ai-je pas mis en fuite l'ange qui gardait ton chevet? N'ai-je pas ouvert au démon de la luxure l'entrée de ton alcôve? Ne lui ai-je pas vendu ton âme? Et l'ardeur insensée qui consume les flancs de cette créole lascive ne viendra-t-elle pas, comme la robe de Déjanire, s'attacher aux tiens pour les ronger? Oh! malheureux

que je suis, que ne puis-je laver de mon sang la tache honteuse que j'ai laissée sur cette couche!

Et Raymon l'arrosait de ses larmes.

Alors Noun rentra, Noun la créole, avec son madras et son tablier. Elle crut, à voir Raymon ainsi agenouillé, qu'il faisait sa prière. Elle ignorait que les gens du monde n'en font pas. Elle attendit donc, debout et silencieuse, qu'il daignât s'apercevoir de sa présence.

Raymon, en la voyant, se sentit confus et irrité, sans courage pour la gronder, sans force pour lui adresser une parole amie.

— Pourquoi m'avez-vous enfermé ici? lui dit-il enfin. Songez-vous qu'il fait grand jour et que je ne puis sortir sans vous compromettre ouvertement?

— Aussi vous ne sortirez pas, lui dit Noun d'un air caressant. La maison est déserte, personne ne peut vous découvrir; le jardinier ne vient jamais dans cette partie du bâtiment dont seule je garde les clefs. Vous resterez avec moi cette journée encore, vous êtes mon prisonnier.

Cet arrangement mettait Raymon au désespoir; il ne sentait plus pour sa maîtresse qu'une sorte d'aversion. Cependant il fallut se résigner, et peut-être que, malgré ce qu'il souffrait dans cette chambre, un invincible attrait l'y retenait encore.

Lorsque Noun le quitta pour aller lui chercher à déjeuner, il se mit à examiner au grand jour tous ces muets témoins de la solitude d'Indiana. Il ouvrit ses livres, feuilleta ses albums, puis il les ferma précipitamment, car il craignit encore de commettre une profanation et de violer des mystères de femme. Enfin il se mit à marcher, et il remarqua, sur le panneau boisé qui faisait face au lit de madame Delmare, un grand tableau richement encadré, recouvert d'une double gaze.

C'était peut-être le portrait d'Indiana: Raymon, avide de le contempler, oublia ses scrupules, monta sur une chaise, détacha les épingles, et découvrit avec surprise le portrait en pied d'un beau jeune homme.

## VIII

— Il me semble que je connais ces traits-là? dit-il à Noun en s'efforçant de prendre un air indifférent.

— Fi, monsieur! dit la jeune fille en posant sur la table le déjeuner qu'elle apportait; ce n'est pas bien de vouloir pénétrer les secrets de ma maîtresse.

Cette réflexion fit pâlir Raymon.

— Des secrets! dit-il. Si c'est là un secret, tu en es la confidente, Noun, et tu es doublement coupable de m'avoir amené dans cette chambre.

— Oh non! ce n'est pas un secret, dit Noun en souriant; car c'est M. Delmare lui-même qui a aidé à suspendre le portrait de sir Ralph à ce panneau. Est-ce que madame pourrait avoir des secrets avec un mari si jaloux?

— Sir Ralph! dis-tu, qu'est-ce que sir Ralph?

— Sir Rodolphe Brown, le cousin de madame, son ami d'enfance, je pourrais dire le mien aussi; il est si bon!

Raymon examinait le tableau avec surprise et inquiétude.

Nous avons dit que sir Ralph, à la physionomie près, était un fort beau garçon, blanc et vermeil, riche de stature et de cheveux, toujours parfaitement mis, et capable, sinon de faire tourner une tête romanesque, du moins de satisfaire la vanité d'une tête positive. Le pacifique baronnet était représenté en costume de chasse à peu près tel que nous l'avons vu au premier chapitre de cette histoire, et entouré de ses chiens en tête desquels la belle griffonne Ophélia avait posé pour le beau ton gris argent de ses soies et la pureté de sa race écossaise. Sir Ralph tenait un cor de chasse d'une main, et de l'autre la bride d'un magnifique cheval anglais, gris pommelé, qui remplissait presque tout le fond du tableau. C'était une peinture admirablement exécutée, un vrai tableau de famille avec toutes ses perfections de détail, toutes ses puérilités de ressemblance, toutes ses minuties bourgeoises; un portrait à faire pleurer une nourrice, aboyer des chiens et pâmer d'aise un tailleur. Il n'y avait qu'une chose au monde qui fût plus insignifiante que ce portrait: c'était l'original.

Cependant il excita chez Raymon un violent sentiment de colère.

— Eh quoi! se dit-il, cet Anglais, jeune et carré, a le privilége d'être admis dans l'appartement le plus secret de madame Delmare! Son insipide image est toujours là qui regarde froidement les actes les plus intimes de sa vie! Il la surveille, il la garde, il suit tous ses mouvements; il la possède à toute heure; la nuit il la voit dormir, et surprend le secret de ses rêves: le matin, quand elle sort toute blanche et toute frémissante de son lit, il aperçoit son pied délicat qui se pose nu sur le tapis; et quand elle s'habille avec précaution, quand elle ferme les rideaux de sa fenêtre, et qu'elle interdit même au jour de pénétrer trop indiscrètement jusqu'à elle, quand elle se croit bien seule, bien cachée, cette insolente figure est là qui se repaît de ses charmes! Cet homme tout botté préside à sa toilette!

— Cette gaze couvre-t-elle ordinairement le tableau que voici? dit-il à la femme de chambre.

— Toujours, répondit-elle, quand madame est absente. Mais ne vous donnez pas la peine de la replacer, madame arrive dans quelques jours.

— En ce cas, Noun, vous feriez bien de lui dire que cette figure a l'air impertinent... A la place de

M. Delmare je n'aurais consenti à la laisser ici qu'après lui avoir crevé les deux yeux... Mais voilà bien la grossière jalousie des maris! ils imaginent tout et ne comprennent rien.

— Qu'avez-vous donc contre la figure de ce bon M. Brown? dit Noun en refaisant le lit de sa maîtresse; c'est un si excellent maître! je ne l'aimais pas beaucoup autrefois parce que j'entendais toujours dire à madame qu'il était égoïste: mais depuis le jour où il a pris tant de soin de vous...

— En effet, interrompit Raymon, c'est lui qui m'a secouru, je le reconnais bien à présent... Mais je ne dois son intérêt qu'aux prières de madame Delmare...

— C'est qu'elle est si bonne, ma maîtresse! dit la pauvre Noun. Qui ne le deviendrait pas auprès d'elle!

Lorsque Noun parlait de madame Delmare, Raymon l'écoutait avec un intérêt dont elle ne se méfiait pas.

La journée se passa donc assez paisiblement sans que Noun osât amener la conversation à son véritable but. Enfin, vers le soir, comme elle vit que Raymon voulait se retirer, elle fit un effort, et le força de lui déclarer ses intentions.

Raymon n'en avait pas d'autres que de se débarrasser d'un témoin dangereux et d'une femme qu'il n'aimait plus. Mais il voulait assurer son sort, et il lui fit en tremblant les offres les plus libérales...

Cet affront fut amer à la pauvre fille; elle arracha ses cheveux, et se fût brisé la tête si Raymon n'eût employé la force pour la retenir. Alors, faisant usage de toutes les ressources de langage et d'esprit que la nature lui avait données, il lui fit comprendre que ce n'était pas à elle, mais à l'enfant dont elle allait être mère, qu'il voulait offrir ses secours.

— C'est mon devoir, lui dit-il; c'est à titre d'héritage pour lui que je vous les transmets, et vous seriez coupable envers lui si une fausse délicatesse vous les faisait repousser.

Noun se calma, elle essuya ses yeux.

— Eh bien! dit-elle, je les accepterai si vous voulez me promettre de m'aimer encore; car, pour vous être acquitté envers l'enfant, vous ne le serez point envers la mère. Lui, vos dons le feront vivre; mais moi, votre indifférence me tuera. Ne pouvez-vous me prendre auprès de vous pour vous servir? Voyez, je ne suis pas exigeante, je n'ambitionne point ce qu'une autre à ma place aurait peut-être eu l'art d'obtenir. Mais permettez-moi d'être votre servante. Faites-moi entrer chez votre mère. Elle sera contente de moi, je vous le jure; et si vous ne m'aimez plus, du moins je vous verrai.

— Ce que vous me demandez est impossible, ma chère Noun. Dans l'état où vous êtes vous ne pouvez songer à entrer au service de personne; et tromper ma mère, me jouer de sa confiance, serait une bassesse à laquelle je ne consentirai jamais. Allez à Lyon ou à Bordeaux, je me charge de ne vous laisser manquer de rien jusqu'au moment où vous pourrez vous montrer. Alors, je vous placerai chez quelque personne de ma connaissance, à Paris même si vous le désirez... si vous tenez à vous rapprocher de moi... mais sous le même toit, cela est impossible...

— Impossible!... dit Noun en joignant les mains avec douleur; je vois bien que vous me méprisez, vous rougissez de moi..... Eh bien! non, je ne m'éloignerai pas, je ne m'en irai pas seule et humiliée mourir abandonnée dans quelque ville lointaine où vous m'oublierez. Que m'importe ma réputation? C'est votre amour que je voulais conserver!....

— Noun, si vous craignez que je vous trompe, venez avec moi. La même voiture nous conduira au lieu que vous choisirez; partout, excepté à Paris ou chez ma mère, je vous suivrai, je vous prodiguerai les soins que je vous dois...

— Oui, pour m'abandonner le lendemain du jour où vous m'aurez déposée, inutile fardeau, sur une terre étrangère, dit-elle en souriant amèrement. Non, monsieur, non, je reste, je ne veux pas tout perdre à la fois. J'aurais sacrifié pour vous suivre la personne que j'aimais le mieux au monde avant de vous connaître; mais je ne suis pas assez jalouse de cacher mon déshonneur pour sacrifier et mon amour et mon amitié. J'irai me jeter aux pieds de madame Delmare, je lui dirai tout, et elle me pardonnera, je le sais; car elle est bonne, et elle m'aime. Nous sommes nées presque le même jour, elle est ma sœur de lait. Nous ne nous sommes jamais quittées, elle ne voudra pas que je la quitte, elle pleurera avec moi, elle me soignera, elle aimera mon enfant, mon pauvre enfant! Qui sait, elle qui n'a pas le bonheur d'être mère, elle l'élèvera peut-être comme le sien!... Ah! j'étais folle de vouloir la quitter, car c'est la seule personne au monde qui prendra pitié de moi!...

Cette résolution jetait Raymon dans une affreuse perplexité, quand tout à coup le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour. Noun, épouvantée, courut à la fenêtre.

— C'est madame Delmare! s'écria-t-elle; fuyez!...

La clef de l'escalier dérobé fut introuvable dans ce moment de désordre. Noun prit le bras de Raymon et l'entraîna précipitamment dans le corridor. Mais ils n'en avaient pas atteint la moitié qu'ils entendirent marcher dans ce même passage; la voix de madame Delmare se fit entendre à dix pas devant eux, et déjà une bougie, portée par un domestique qui l'accompagnait, jetait sa lueur saillante sur leurs figures effrayées. Noun n'eut que le temps de revenir sur ses pas, entraînant toujours Raymon, et de rentrer avec lui dans la chambre à coucher.

Un cabinet fermé par une porte vitrée pouvait offrir un refuge pour quelques instants; mais il n'y avait aucun moyen de s'y renfermer, et madame Delmare

pouvait y entrer en arrivant. Pour n'être donc pas surpris sur-le-champ, Raymon fut obligé de se jeter dans l'alcôve et de se cacher derrière les rideaux. Il n'était pas probable que madame Delmare se coucherait tout de suite, et jusque-là Noun pouvait trouver un moment pour le faire évader.

Indiana entra vivement, jeta son chapeau sur le lit et embrassa Noun avec la familiarité d'une sœur. Il y avait si peu de clarté dans l'appartement qu'elle ne remarqua pas l'émotion de sa compagne.

— Tu m'attendais donc? dit-elle en approchant du feu; comment savais-tu mon arrivée?

Et sans attendre sa réponse :

— M. Delmare, ajouta-t-elle, sera ici demain. En recevant sa lettre, je suis partie sur-le-champ. J'ai des raisons pour le recevoir ici et non à Paris. Je te les dirai. Mais parle-moi donc : tu n'as pas l'air heureuse de me voir, comme à ton ordinaire.

— Je suis triste, dit Noun en s'agenouillant auprès de sa maîtresse pour la déchausser. Moi aussi, j'ai à vous parler, mais plus tard; maintenant venez au salon.

— Dieu m'en garde! quelle idée! Il y fait un froid mortel.

— Non, il y a un bon feu.

— Tu rêves! je viens de le traverser.

— Mais votre souper vous attend.

— Je ne veux pas souper : d'ailleurs il n'y a rien de prêt. Va chercher mon boa que j'ai laissé dans la voiture.

— Tout à l'heure.

— Pourquoi pas tout de suite? Va donc, va donc!

En parlant ainsi, elle poussait Noun d'un air folâtre, et celle-ci, voyant qu'il fallait de la hardiesse et du sang-froid, sortit pour quelques instants. Mais à peine fut-elle hors de l'appartement que madame Delmare poussa le verrou, et détachant son vitchoura, le posa sur le lit à côté de son chapeau. Dans cet instant, elle approcha Raymon de si près qu'il fit un mouvement pour se reculer; mais le lit posé sur des roulettes, apparemment très-mobiles, céda avec un léger bruit. Madame Delmare étonnée, mais non effrayée, car elle pouvait croire que le lit avait été poussé par elle-même, avança néanmoins la tête, écarta un peu le rideau, et découvrit, dans la demi-clarté que jetait le feu de la cheminée, la tête d'un homme qui se dessinait sur la muraille.

Épouvantée, elle fit un cri, et s'élança sur la cheminée pour s'emparer de la sonnette et appeler du secours. Raymon eût mieux aimé passer encore une fois pour un voleur que d'être reconnu dans cette situation. Mais, s'il ne prenait ce dernier parti, madame Delmare allait appeler ses gens et se compromettre elle-même. Il espéra en l'amour qu'il lui avait inspiré; et, s'élançant sur elle, il essaya d'arrêter ses cris et de l'éloigner de la sonnette en lui disant à demi-voix, de peur d'être entendu de Noun, qui sans doute n'était pas loin :

— C'est moi, Indiana, reconnais-moi, et pardonne-moi. Indiana! pardonnez à un malheureux dont vous avez égaré la raison, et qui n'a pu se résoudre à vous rendre à votre mari, avant de vous avoir vue encore une fois.

En pressant Indiana dans ses bras, autant pour l'attendrir que pour l'empêcher de sonner, il s'aperçut qu'elle était presque nue.

Noun frappa à la porte avec angoisse. Madame Delmare, se dégageant alors des bras de Raymon, courut ouvrir et revint tomber sur un fauteuil.

Pâle et près de mourir, Noun se jeta contre la porte du corridor pour empêcher les domestiques, qui allaient et venaient, de troubler cette scène étrange; plus pâle encore que sa maîtresse, les genoux tremblants, le dos collé à la porte, elle attendait son sort avec angoisse.

Raymon sentit qu'avec de l'adresse il pouvait encore tromper ces deux femmes à la fois.

— Madame, dit-il en se mettant à genoux devant Indiana, ma présence ici doit vous sembler un outrage; me voici à vos pieds pour en implorer le pardon. Accordez-moi un tête-à-tête de quelques instants, et je vous expliquerai...

— Taisez-vous, monsieur, et sortez d'ici! s'écria madame Delmare en reprenant toute la dignité de son rôle. Sortez-en ostensiblement; Noun, ouvrez cette porte, et laissez passer monsieur, afin que tous mes domestiques le voient, et que la honte d'un tel procédé retombe sur lui seul.

Noun, se croyant découverte, vint se jeter à genoux à côté de Raymon. Madame Delmare, gardant le silence, la contemplait avec surprise.

Raymon voulut s'emparer de sa main, mais elle la lui retira avec indignation. Rouge de colère, elle se leva, et lui montrant la porte :

— Sortez, vous dis-je, répéta-t-elle, sortez; car votre conduite est infâme. Ce sont donc là les moyens que vous vouliez employer, vous! monsieur, caché dans ma chambre comme un voleur! C'est donc une habitude chez vous que de vous introduire ainsi dans les familles! C'est là l'attachement si pur que vous me juriez hier soir! C'est ainsi que vous deviez me protéger, me respecter et me défendre! Voilà le culte que vous me rendez! Vous voyez une femme qui vous a secouru de ses mains, qui, pour vous rendre la vie, a bravé la colère de son mari; vous l'abusez par une feinte reconnaissance, vous lui jurez un amour digne d'elle, et pour prix de ses soins, pour prix de sa crédulité, vous voulez surprendre son sommeil et hâter votre succès par je ne sais quelle infamie! Vous gagnez sa femme de chambre, vous vous glissez presque dans son lit, comme un amant déjà heureux; vous ne craignez pas de mettre ses gens dans la confidence

d'une intimité qui n'existe pas... Allez, monsieur, vous avez pris soin de me désabuser bien vite!... Sortez, vous dis-je, ne restez pas un instant de plus chez moi!... Et vous, misérable fille, qui respectez si peu l'honneur de votre maîtresse, vous méritez que je vous chasse. Otez-vous de cette porte, vous dis-je!...

Noun, à demi-morte de surprise et de désespoir, avait les yeux fixés sur Raymon comme pour lui demander l'explication de ce mystère inouï. Puis, l'air égaré, la voix tremblante, elle se traîna vers Indiana, et lui saisissant le bras avec force :

— Qu'est-ce que vous avez dit? s'écria-t-elle, les dents contractées par la colère; cet homme avait de l'amour pour vous?

— Eh! vous le saviez bien, sans doute! dit madame Delmare en la poussant avec force et dédain; vous saviez bien quels motifs un homme peut avoir pour se cacher derrière les rideaux d'une femme. Ah! Noun, ajouta-t-elle en voyant le désespoir de cette fille, c'est une lâcheté insigne et dont je ne t'aurais jamais crue capable; tu as voulu vendre l'honneur de celle qui avait tant de foi au tien!...

Madame Delmare pleurait, mais de colère en même temps que de douleur. Jamais Raymon ne l'avait vue si belle; mais il osait à peine la regarder, car elle était presque nue, et sa fierté de femme outragée le forçait à baisser les yeux. Il était là consterné, pétrifié par la présence de Noun; car s'il eût été seul avec madame Delmare, il se sentait la puissance de l'adoucir : mais l'expression de Noun était terrible; la fureur et la haine avaient décomposé ses traits.

Un coup frappé à la porte les fit tressaillir tous trois. Noun s'élança de nouveau pour défendre l'entrée de la chambre; mais madame Delmare, la repoussant avec autorité, fit à Raymon le geste impératif de se retirer vers l'angle de l'appartement. Alors, avec ce sang-froid qui la rendait si remarquable dans les moments de crise, elle s'enveloppa d'un châle, entr'ouvrit elle-même la porte, et demanda au domestique qui avait frappé ce qu'il avait à lui dire.

M. Rodolphe Brown vient d'arriver, répondit-il; il demande si madame veut le recevoir.

— Dites à M. Rodolphe que je suis charmée de sa visite et que je vais aller le trouver. Faites du feu au salon et qu'on prépare à souper. Un instant! Allez me chercher la clef du petit parc.

Le domestique s'éloigna. Madame Delmare resta debout, tenant toujours la porte entr'ouverte, ne daignant pas écouter Noun, et commandant impérieusement le silence à Raymon.

Le domestique revint trois minutes après. Madame Delmare, tenant toujours le battant de la porte entre lui et M. de Ramière, reçut la clef, lui ordonna d'aller hâter le souper, et dès qu'il fut reparti, s'adressant à Raymon :

— L'arrivée de mon cousin sir Brown, lui dit-elle, vous sauve le scandale auquel je voulais vous livrer : c'est un homme d'honneur et qui prendrait chaudement ma défense, mais comme je serais fâchée d'exposer la vie d'un homme comme lui contre celle d'un homme comme vous, je vous permets de vous retirer sans éclat. Noun, qui vous a fait entrer ici, saura vous en faire sortir. Allez!

—Nous nous reverrons, madame, répondit Raymon avec un effort d'assurance; et quoique je sois bien coupable, vous regretterez peut-être la sévérité avec laquelle vous me traitez maintenant.

— J'espère, monsieur, que nous ne nous reverrons jamais, répondit-elle.

Et toujours debout, tenant la porte, et sans daigner s'incliner, elle le vit sortir avec sa tremblante et misérable complice.

Seul dans l'obscurité du parc avec elle, Raymon s'attendait à des reproches; Noun ne lui adressa pas une parole. Elle le conduisit jusqu'à la grille du parc de réserve, et lorsqu'il voulut lui prendre la main, elle avait déjà disparu. Il l'appela à voix basse, car il voulait savoir son sort, mais elle ne répondit pas, et le jardinier paraissant lui dit :

— Allons, monsieur, retirez-vous; madame est arrivée, et l'on pourrait vous découvrir.

Raymon s'éloigna la mort dans l'âme, mais dans sa douleur d'avoir offensé madame Delmare, oubliant presque Noun et ne songeant qu'aux moyens d'apaiser la première, car il était de sa nature de s'irriter des obstacles et de ne jamais s'attacher passionnément qu'aux choses presque désespérées.

Le soir, lorsque madame Delmare, après avoir soupé silencieusement avec sir Ralph, se retira dans son appartement, Noun ne vint pas comme à l'ordinaire pour la déshabiller; elle la sonna vainement, et quand elle pensa que c'était une résistance marquée, elle ferma sa porte et se coucha : mais elle passa une nuit affreuse, et dès que le jour fut levé, elle descendit dans le parc. Elle avait la fièvre, elle avait besoin de sentir le froid la pénétrer et calmer le feu qui dévorait sa poitrine. La veille encore, à pareille heure, elle était heureuse en s'abandonnant à la nouveauté de cet amour enivrant! En vingt-quatre heures quelles affreuses déceptions! D'abord la nouvelle du retour de son mari plusieurs jours plus tôt qu'elle n'y comptait. Ces quatre ou cinq jours qu'elle avait espéré passer à Paris, c'était pour elle toute une vie de bonheur qui ne devait pas finir, tout un rêve d'amour que le réveil ne devait jamais interrompre; mais dès le matin il avait fallu y renoncer, reprendre le joug, et revenir au-devant du maître afin qu'il ne rencontrât pas Raymon chez madame de Carvajal; car Indiana croyait qu'il lui serait impossible de tromper son mari, s'il la voyait en présence de Raymon. Et puis ce Raymon qu'elle aimait comme un dieu, c'était par lui qu'elle se voyait outragée bassement!

Compagne de sa vie, cette jeune créole qu'elle chérissait, se trouvait tout à coup indigne de sa confiance et de son estime!

Madame Delmare avait pleuré toute la nuit : elle se laissa tomber sur le gazon, encore blanchi par la gelée du matin, au bord de la petite rivière qui traversait le parc. On était à la fin de mars, la nature commençait à se réveiller : la matinée, quoique froide, n'était pas sans charme, des flocons de brouillard dormaient encore sur l'eau comme une écharpe flottante, et les oiseaux essayaient leurs premiers chants d'amour et de printemps.

Indiana se sentit soulagée, et un sentiment religieux s'empara de son âme.

—C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, dit-elle; sa providence m'a rudement éclairée, mais c'est un bonheur pour moi : cet homme m'eût peut-être entraînée dans le vice, il m'eût perdue, au lieu qu'à présent la bassesse de ses sentiments m'est dévoilée, et je serai en garde contre cette passion orageuse et funeste qui fermentait dans mon sein... J'aimerai mon mari... je tâcherai! Du moins je lui serai soumise, je le rendrai heureux en ne le contrariant jamais; tout ce qui peut exciter sa jalousie je l'éviterai, car maintenant je sais ce qu'il faut croire de cette éloquence menteuse que les hommes savent dépenser avec nous. Je serai heureuse, peut-être, si Dieu prend pitié de mes douleurs, et s'il m'envoie bientôt la mort...

Le bruit du moulin qui mettait en mouvement la fabrique de M. Delmare commençait à se faire entendre derrière les saules de l'autre rive. La rivière, s'élançant dans les écluses que l'on venait d'ouvrir, s'agitait déjà à sa surface ; et comme madame Delmare suivait d'un œil mélancolique le cours plus rapide de l'eau, elle vit flotter entre les roseaux comme un monceau d'étoffes que le courant s'efforçait d'entraîner. Elle se leva, se pencha sur l'eau, et vit distinctement les vêtements d'une femme qu'elle connaissait trop bien. L'épouvante la rendait immobile, mais l'eau marchait toujours tirant lentement un cadavre des joncs où il s'était arrêté, et l'amenant vers madame Delmare.... Un cri d'horreur attira en ce lieu les ouvriers de la fabrique : madame Delmare était évanouie sur la rive, et le cadavre de Noun flottait sur l'eau devant elle.

# DEUXIÈME PARTIE.

## IX

Ne me reprochez pas d'avoir, contre toutes les règles, placé le dénoûment du drame à la fin du premier acte. S'il y a eu par hasard drame ou roman dans les faits que je viens de vous rapporter, c'est bien malgré moi, car avec vous je ne vise point à l'effet. Je ne veux pas spéculer sur vos sensations, mais sur vos réflexions. J'écris pour votre raison, non pour vos nerfs. Un autre aurait eu le talent de partager votre intérêt jusqu'à la fin de son livre entre deux femmes rivales et amies. Mais ce serait mal prendre son temps, aujourd'hui que les situations extraordinaires sont devenues triviales, et que les tours de force sont tombés dans le domaine public. Si l'intérêt se retire de moi à cette période de mon récit, c'est que jusqu'ici vous ne m'avez pas compris, ou que moi-même je me suis fait mal comprendre. Mais il est encore temps de nous raviser l'un et l'autre, vous, en ne me demandant pas une œuvre d'imagination, moi, en vous ramenant le plus vite que je pourrai à la vie positive.

Je pourrais, pour peu que je fusse à la hauteur de mon siècle, exploiter avec fruit la catastrophe qui se trouve si agréablement sous ma main; vous faire assister aux funérailles, vous exposer le cadavre d'une femme noyée, avec ses taches livides, ses lèvres bleues et tous ces menus détails de l'horrible et du dégoûtant qui sont en possession de vous récréer par le temps qui court. Mais chacun sa manière, et moi je conçois la terreur autrement. Ce n'est pas sous la pierre des tombeaux, mais autour des tombeaux que je l'ai vue habiter; ce n'est pas dans les vers du sépulcre que je l'ai trouvée, c'est dans le cœur des

vivants et sous leurs habits de fête ; ce n'est pas dans la mort de celui qui nous quitte, c'est dans l'indifférence de ceux qui lui survivent; c'est l'oubli qui est le véritable linceul des morts, c'est celui-là qui fait dresser mes cheveux, c'est celui-là qui glace mon sang et me serre le cœur ; ce n'est pas l'église avec son deuil et ses cierges, ce n'est pas le fossoyeur avec sa puanteur et sa bêche qui ont pour moi des émotions profondes et de pâles frayeurs; c'est le lendemain tranquille, la vie qui reprend son cours sur la tombe à peine fermée, le repas où la famille s'assemble comme de coutume en sortant du cimetière.

Shakspeare l'entendait bien ainsi, lorsqu'au lieu de baisser le rideau sur le meurtre ou le suicide, il rassemblait autour des cadavres ses personnages secondaires, et leur mettait dans la bouche des sentences philosophiques, ou le plus souvent des réflexions sur leurs propres affaires. Pour lui un drame n'était pas une scène d'échafaud ou d'assassinat, c'était une peinture de la vie, avec ses intérêts, ses passions, ses chances de succès ou de défaite; l'homme qui succombait n'était qu'un accident, un moyen pour dénouer l'entreprise de plusieurs.

Permettez-moi donc de ne vous conduire au Lagny qu'au bout du temps nécessaire pour dissiper la consternation et le deuil. Deux mois se sont écoulés. Il n'y a rien de changé dans cette maison, où je vous ai fait entrer par un soir d'hiver, si ce n'est que le printemps fleurit autour de ses murs rouges, encadrés de pierres grises, et de ses ardoises jaunies par une mousse séculaire. La famille, éparse, jouit de la douceur et des parfums de la soirée; le soleil couchant dore les vitres, et le bruit de la fabrique se mêle au bruit de la ferme. M. Delmare, assis sur les marches du perron, le fusil à la main, s'exerce à tuer des hirondelles au vol. Indiana, assise à son métier, près de la fenêtre du salon, se penche de temps en temps pour regarder tristement dans la cour le cruel divertissement du colonel. Ophélia bondit, aboie et s'indigne d'une chasse si contraire à ses habitudes; et sir Ralph, à cheval sur la rampe de pierre de l'escalier, fume un cigare, et, comme à l'ordinaire, regarde d'un œil impassible le plaisir ou la contrariété d'autrui.

— Indiana! cria le colonel en posant son fusil, quittez donc votre ouvrage, vous vous fatiguez comme si vous étiez payée à tant par heure.

— Il fait encore grand jour, répondit madame Delmare.

— N'importe, venez donc à la fenêtre, j'ai quelque chose à vous dire.

Indiana obéit, et le colonel se rapprochant de la fenêtre qui était au rez-de-chaussée, lui dit d'un air badin, comme peut l'avoir un mari vieux et jaloux :

— Puisque vous avez bien travaillé aujourd'hui, et que vous êtes bien sage, je vais vous dire quelque chose qui vous fera plaisir.

Madame Delmare s'efforça de sourire : ce sourire eût fait le désespoir d'un homme plus délicat que le colonel.

— Vous saurez donc, continua-t-il, que, pour vous désennuyer, j'ai invité à déjeuner, pour demain, un de vos humbles adorateurs. Vous allez me demander lequel; car vous en avez, friponne, une assez jolie collection...

— C'est peut-être notre bon vieux curé, dit madame Delmare, que la gaieté de son mari rendait toujours plus triste.

— Oh! pas du tout!

— Alors c'est le maire de Chailly ou le vieux notaire de Fontainebleau?

— Ruse de femme! Vous savez fort bien que ce ne sont pas ces gens-là. Allons, Ralph, dites à madame le nom qu'elle a sur le bout des lèvres, mais qu'elle ne veut pas prononcer elle-même.

— Il ne faut pas tant de préparations pour lui annoncer M. de Ramière, dit tranquillement sir Ralph en jetant son cigare; je suppose que cela lui est fort indifférent.

Madame Delmare sentit le feu lui monter au visage; elle feignit de chercher quelque chose dans le salon, et revenant avec un maintien aussi calme qu'elle put se le composer :

— J'imagine que c'est une plaisanterie, dit-elle en tremblant de tous ses membres.

— C'est fort sérieux, au contraire; vous le verrez ici demain à onze heures.

— Comment! cet homme qui s'est introduit chez vous pour s'emparer de votre découverte, et que vous avez failli tuer comme un malfaiteur?... Vous êtes bien pacifiques l'un et l'autre d'oublier de pareils griefs!

— Vous m'avez donné l'exemple, ma très-chère, en l'accueillant fort bien chez votre tante où il vous a rendu visite...

Indiana pâlit.

— Je ne m'attribue nullement cette visite, dit-elle avec empressement, et j'en suis si peu flattée, qu'à votre place je ne le recevrais pas.

— Vous êtes toutes menteuses et rusées pour le plaisir de l'être! Vous avez dansé avec lui pendant tout un bal, m'a-t-on dit.

— On vous a trompé.

— Eh! c'est votre tante elle-même! Au reste, ne vous en défendez pas tant; je ne le trouve pas mauvais, puisque votre tante a désiré et aidé ce rapprochement entre nous. Il y a longtemps que M. de Ramière le cherche. Il m'a rendu, sans ostentation et presque à mon insu, des services importants pour mon exploitation, et comme je ne suis pas si féroce que vous le dites, comme aussi je ne veux pas avoir d'obligations à un étranger, j'ai songé à m'acquitter envers lui.

— Et comment?

— En m'en faisant un ami, en allant à Cercy ce

matin avec sir Ralph. Nous avons trouvé là une bonne femme de mère qui est charmante, un intérieur élégant et riche, mais sans ostentation, et qui ne sent nullement l'orgueil des vieux noms. Après tout, c'est un *bon enfant* que ce Ramière, et je l'ai invité à venir déjeuner avec nous et à visiter la fabrique. J'ai pris de bons renseignements sur son frère, et je me suis assuré qu'il ne peut me faire de tort en se servant des mêmes moyens que moi : ainsi donc j'aime mieux que cette famille en profite que toute autre ; aussi bien, il n'est pas de secrets longtemps gardés, et le mien pourra être bientôt celui de la comédie si les progrès de l'industrie vont ce train-là.

— Pour moi, dit sir Ralph, vous savez, mon cher Delmare, que je vous ai toujours désapprouvé en ceci : la découverte d'un bon citoyen appartient à son pays autant qu'à lui, et si je...

— Parbleu ! vous voilà bien, sir Ralph, avec votre philanthropie pratique !... Vous me ferez croire que votre fortune ne vous appartient pas, et que, si demain la nation en prend envie, vous êtes prêt à changer vos cinquante mille francs de rente pour un bissac et un bâton ? Cela sied bien à un *gaillard* comme vous, qui aime les aises de la vie comme un sultan, de prêcher le mépris des richesses !

— Ce que j'en dis, reprit sir Ralph, ce n'est point pour faire le philanthrope, c'est que l'égoïsme bien entendu nous conduit à faire du bien aux hommes pour les empêcher de nous faire du mal. Je suis égoïste, moi, c'est connu. Je me suis habitué à n'en plus rougir, et, en analysant toutes les vertus, j'ai trouvé pour base à toutes l'intérêt personnel. L'amour et la dévotion, qui sont deux passions en apparence généreuses, sont les plus intéressées peut-être qui existent ; le patriotisme ne l'est pas moins, soyez-en sûr. J'aime peu les hommes, mais pour rien au monde je ne voudrais le leur prouver, car je les crains à proportion du peu d'estime que j'ai pour eux. Nous sommes donc égoïstes tous les deux : mais moi, je le confesse, et vous, vous le niez.

Une discussion s'éleva entre eux, dans laquelle, par toutes les raisons de l'égoïsme, chacun chercha à prouver l'égoïsme de l'autre. Madame Delmare en profita pour se retirer dans sa chambre et pour s'abandonner à toutes les réflexions qu'une nouvelle si imprévue faisait naître en elle.

Il est bon non-seulement de vous initier au secret de ses pensées, mais encore de vous apprendre la situation des différentes personnes que la mort de Noun avait plus ou moins affectées.

Il est à peu près prouvé pour vous et pour moi que cette infortunée s'est jetée dans la rivière par désespoir, dans un de ces moments de crise violente où les résolutions extrêmes sont les plus faciles. Mais comme elle ne rentra probablement pas au château après avoir quitté Raymon ; comme personne ne la rencontra et ne pût être juge de ses intentions, aucun indice de suicide ne vint éclaircir le mystère de sa mort.

Deux personnes purent l'attribuer avec certitude à un acte de sa volonté, M. de Ramière et le jardinier du Lagny. La douleur de l'un fut cachée sous l'apparence d'une maladie. L'effroi et les remords de l'autre l'engagèrent à garder le silence. Cet homme, qui par cupidité s'était prêté pendant tout l'hiver aux entrevues des deux amants, avait seul pu observer les chagrins secrets de la jeune créole. Craignant avec raison les reproches de ses maîtres et le blâme de ses égaux, il se tut par intérêt pour lui-même ; et quand M. Delmare qui, d'après la découverte de cette intrigue, avait quelques soupçons, l'interrogea sur les suites qu'elle avait pu avoir en son absence, il nia hardiment qu'elle en eût eu aucune. Quelques personnes du pays (fort désert en cet endroit, il est bon de le remarquer) avaient bien vu Noun prendre quelquefois le chemin de Cercy à des heures avancées ; mais aucune relation apparente n'avait existé entre elle et M. de Ramière depuis la fin de janvier, et la mort avait eu lieu le 28 mars. D'après ces renseignements, on pouvait attribuer cet événement au hasard ; traversant le parc à l'entrée de la nuit, elle avait pu être trompée par le brouillard épais qui régnait depuis plusieurs jours, s'égarer, et prendre à côté du pont anglais jeté sur ce ruisseau étroit, mais escarpé sur ses rives et gonflé par les pluies.

Quoique sir Ralph, dont le caractère était plus observateur que ses réflexions ne l'annonçaient, eût trouvé, dans je ne sais laquelle de ses sensations intimes, de violentes causes de soupçons contre M. de Ramière, il ne les communiqua à personne, regardant comme inutile et cruel tout reproche à l'homme assez malheureux pour avoir un tel remords dans sa vie. Il fit même sentir au colonel, qui énonçait devant lui une sorte de doute à cet égard, qu'il était urgent, dans la situation maladive de madame Delmare, de continuer à lui cacher les causes possibles du suicide de sa compagne d'enfance. Il en fut donc de la mort de cette infortunée comme de ses amours. Il y eut une convention tacite de ne jamais en parler devant Indiana, et bientôt même on n'en parla plus du tout.

Mais ces précautions furent inutiles ; car madame Delmare avait aussi ses raisons pour soupçonner une partie de la vérité. Les reproches amers qu'elle avait adressés à la malheureuse fille dans cette fatale soirée lui semblaient des causes suffisantes pour expliquer sa résolution subite. Aussi, depuis l'instant affreux où elle avait, la première, aperçu son cadavre flotter sur l'eau, le repos déjà si troublé d'Indiana, son cœur déjà si triste, avaient reçu la dernière atteinte ; sa lente maladie marchait maintenant avec activité, et cette femme, si jeune et peut-être si forte, refusant de guérir, et cachant ses souffrances à l'affection peu clairvoyante et peu délicate de son mari, se laissait

lentement mourir sous le poids du chagrin et de l'inertie.

— Malheur ! malheur à moi ! s'écria-t-elle en rentrant dans sa chambre, après avoir appris l'arrivée prochaine de Raymon chez elle. Malédiction sur cet homme qui n'est entré ici que pour y porter le désespoir et la mort ! Mon Dieu ! pourquoi permettez-vous qu'il soit le maître entre vous et moi? qu'il s'empare à son gré de ma destinée? qu'il n'ait qu'à étendre la main pour dire : Elle est à moi ! Je troublerai sa raison, je désolerai sa vie; et, si elle me résiste, je répandrai le deuil autour d'elle, et je l'entourerai de remords, de regrets et de frayeurs? Bon Dieu ! ce n'est pas juste qu'une pauvre femme soit ainsi persécutée !

Elle se mit à pleurer amèrement, car le souvenir de Raymon lui ramenait celui de Noun plus frais et plus déchirant.

— Ma pauvre Noun ! ma pauvre camarade d'enfance! ma compatriote ! ma seule amie ! dit-elle avec douleur; c'est cet homme qui est ton meurtrier. Malheureuse enfant ! il t'a été funeste comme à moi ! Toi qui m'aimais tant, qui seule devinais mes chagrins et savais les adoucir par ta gaieté naïve ! Malheur à moi qui t'ai perdue! C'était bien la peine de t'amener de si loin ! Par quels artifices cet homme a-t-il pu surprendre ainsi ta bonne foi et t'engager à commettre une lâcheté? Ah ! sans doute, il t'a bien trompée, et tu n'as compris ta faute qu'en voyant mon indignation ! J'ai été trop sévère, Noun, j'ai été sévère jusqu'à la cruauté, je t'ai réduite au désespoir, je t'ai donné la mort ! Malheureuse ! que n'attendais-tu quelques heures, que le vent eût emporté comme une paille légère mon ressentiment contre toi ! Que n'es-tu venue pleurer dans mon sein, me dire : J'ai été abusée, j'ai agi sans savoir ce que je faisais; mais, vous le savez bien, je vous respecte et je vous aime ! Je t'aurais pressée dans mes bras, nous aurions pleuré ensemble et tu ne serais pas morte. Morte ! morte si jeune, si belle, si vivace ! Morte à dix-neuf ans, d'une si affreuse mort !

En pleurant ainsi sa compagne, Indiana pleurait aussi, à l'insu d'elle-même, les illusions de trois jours, trois jours les plus beaux de sa vie, les seuls qu'elle eût vécu : car elle avait aimé durant ces trois jours avec une passion que Raymon, eût-il été le plus présomptueux des hommes, n'eût jamais pu imaginer. Mais plus cet amour avait été aveugle et violent, plus l'injure qu'elle avait reçue lui avait été sensible. Le premier amour d'un cœur comme le sien a tant de pudeur et de délicatesse !

Cependant Indiana avait cédé plus à un mouvement de honte et de dépit qu'à une volonté bien réfléchie. Je suis si peu adulateur de ma nature que je ne mets pas en doute le pardon qu'eût obtenu Raymon s'il eût eu quelques instants de plus pour l'implorer. Mais le sort avait déjoué son amour et son habileté, et madame Delmare croyait sincèrement le haïr désormais.

## X

Pour lui, ce n'était point fanfaronnade, ce n'était point dépit d'amour-propre qui lui faisaient ambitionner plus que jamais l'amour et le pardon de madame Delmare. Il croyait que c'était chose impossible, et nul autre amour de femme, nul autre bonheur sur la terre ne lui semblaient valoir ceux-là. Il était fait ainsi. Un insatiable besoin d'événements et de sensations dévorait sa vie. Il aimait la société avec ses lois et ses entraves, parce qu'elle lui offrait des aliments de combat et de résistance, et s'il avait horreur du bouleversement et de la licence, c'est parce qu'ils promettaient des jouissances tièdes et faciles.

Ne croyez pourtant pas qu'il eût été insensible à la perte de Noun. Dans le premier moment il se fit horreur à lui-même, et chargea des pistolets dans l'intention bien réelle de se brûler la cervelle; mais un sentiment louable l'arrêta. Que deviendrait sa mère?.. sa mère âgée, débile!... cette pauvre femme dont la vie avait été si agitée et si douloureuse, qui ne vivait plus que pour lui, son unique bien, son seul espoir ! Fallait-il briser son cœur, abréger le peu de jours qui lui restaient ? Non sans doute. La meilleure manière de réparer son crime, c'était de se consacrer désormais uniquement à sa mère, et c'est dans cette intention qu'il retourna auprès d'elle à Paris, et mit tous ses soins à lui faire oublier l'espèce d'abandon où il l'avait laissée durant une grande partie de l'hiver.

Raymon avait une incroyable puissance sur tout ce qui l'entourait : car, à tout prendre, c'était, avec ses fautes et ses écarts de jeunesse, un homme supérieur dans la société. Nous ne vous avons pas dit sur quoi était basée sa réputation d'esprit et de talent, parce que cela était hors des événements que nous avions à vous conter; mais il est temps de vous apprendre que ce Raymon, dont vous venez de suivre les faiblesses, et de blâmer peut-être la légèreté, est un des hommes qui ont eu sur vos pensées le plus d'empire ou d'influence, quelle que soit aujourd'hui votre opinion. Vous avez dévoré ses brochures politiques, et souvent vous avez été entraîné, en lisant les journaux du temps, par le charme irrésistible de son style et les grâces de sa logique courtoise et mondaine.

Je vous parle d'un temps déjà bien loin de nous, aujourd'hui que l'on ne compte plus par siècles ni par règnes, mais par ministères. Je vous parle de l'année Martignac, de cette époque de repos et de doute, jetée au milieu de notre ère politique, non comme un traité de paix, mais comme une convention d'armistice; de ces quinze mois du règne des doctrines, qui

influèrent si singulièrement sur les principes et sur les mœurs, et qui peut-être ont préparé l'étrange issue de notre dernière révolution.

C'est dans ce temps qu'on vit fleurir de jeunes talents, malheureux d'être nés dans des jours de transition et de transaction, car ils payèrent leur tribut aux dispositions conciliatrices et fléchissantes de l'époque. Jamais, que je sache, on ne vit pousser si loin la science des mots et l'ignorance ou la dissimulation des choses. Ce fut le règne des restrictions, et je ne saurais dire quelles sortes de gens en usèrent le plus, des jésuites à robes courtes ou des avocats en longues robes. La modération politique était passée dans les mœurs comme la politesse des manières, et il en fut de cette première espèce de courtoisie comme de la seconde : elle servit de masque aux antipathies, et leur apprit à combattre sans scandale et sans bruit. Il faut dire pourtant, à la décharge des jeunes hommes de cette époque, qu'ils furent souvent remorqués comme de légères embarcations par les gros navires, sans trop savoir où on les conduisait, joyeux et fiers qu'ils étaient de fendre les flots et d'enfler leurs voiles nouvelles.

Placé par sa naissance et sa fortune parmi les partisans de la royauté absolue, Raymon sacrifia aux idées *jeunes* de son temps, en s'attachant religieusement à la charte. Du moins, ce fut là ce qu'il crut faire, et ce qu'il s'efforça de prouver. Mais les conventions tombées en désuétude sont sujettes à interprétation, et il en était déjà de la charte de Louis XVIII comme de l'Évangile de Jésus-Christ. Ce n'étaient plus que des textes sur lesquels chacun s'exerçait à l'éloquence, sans qu'un discours tirât plus à conséquence qu'un sermon. Époque de luxe et d'indolence où, sur le bord d'un abîme sans fond, la civilisation s'endormait, avide de jouir de ses dernières délices.

Raymon s'était donc placé sur cette espèce de ligne mitoyenne entre l'abus du pouvoir et celui de la licence, terrain mouvant où les gens de bien cherchaient encore, mais en vain, un abri contre la tourmente qui se préparait. A lui, comme à bien d'autres cerveaux sans expérience, le rôle de publiciste consciencieux semblait possible encore. Erreur dans un temps où l'on ne feignait de déférer à la voix de la raison que pour l'étouffer plus sûrement de part et d'autre ! Homme sans passions politiques, Raymon croyait être sans intérêts, et il se trompait lui-même, car la société, organisée comme elle l'était alors, lui était favorable et avantageuse; elle ne pouvait pas être dérangée sans que la somme de son bien-être fût diminuée, et c'est un merveilleux enseignement à la modération que cette parfaite quiétude de situation qui se communique à la pensée. Quel homme est assez ingrat envers la Providence pour lui reprocher les malheurs des autres, si pour lui elle n'a eu que des sourires et des bienfaits ? Comment eût-on pu persuader à ces jeunes appuis de la monarchie constitutionnelle que la constitution était déjà vieille, qu'elle pesait sur le corps social et le fatiguait, lorsqu'ils la trouvaient légère envers eux, et n'en recueillaient que les avantages? Qui croit à la misère qu'il ne connaît pas ?

Rien n'est si facile et si commun que de se duper soi-même quand on ne manque pas d'esprit, et quand on connaît bien toutes les finesses de la langue française. C'est une reine prostituée qui descend ou s'élève à tous les rôles, qui se déguise, se pare, se dissimule et s'efface; c'est une plaideuse qui a réponse à tout, qui a toujours tout prévu, et qui prend mille formes pour avoir raison. Le plus honnête des hommes est celui qui pense et qui agit le mieux, mais le plus puissant est celui qui sait le mieux écrire et parler.

Dispensé par sa fortune d'écrire pour de l'argent, Raymon écrivait par goût et (disait-il de bonne foi) par devoir. Cette rare faculté qu'il possédait de réfuter par le talent la vérité positive, en avait fait un homme précieux au ministère qu'il servait bien plus par ses résistances impartiales que ne le faisaient ses créatures par leur dévouement aveugle, précieux encore plus à ce monde élégant et jeune qui voulait bien abjurer les ridicules de ses anciens priviléges, mais qui voulait aussi conserver le bénéfice de ses avantages présents.

C'étaient des hommes d'un grand talent en effet que ceux qui retenaient encore la société prête à crouler dans l'abîme, et qui, suspendus eux-mêmes entre deux écueils, luttaient avec calme et aisance contre la rude vérité qui allait les engloutir. Réussir de la sorte à se faire une conviction contre toute espèce de vraisemblance, et à la faire prévaloir quelque temps parmi les hommes sans conviction aucune, c'est l'art qui me confond le plus, et qui surpasse toutes mes facultés à moi, esprit rude et grossier, qui n'ai pas étudié les vérités de rechange.

Raymon ne fut donc pas plutôt rentré dans ce monde, son élément et sa patrie, qu'il en ressentit les influences vitales et excitantes. Les petits intérêts d'amour qui l'avaient préoccupé s'effacèrent un instant devant des intérêts plus larges et plus brillants. Il y porta la même hardiesse, les mêmes ardeurs, et quand il se vit recherché plus que jamais par ce que Paris avait de plus distingué, il sentit que plus que jamais il aimait la vie. Était-il coupable d'oublier un secret remords pour recueillir la récompense méritée des services rendus à sa patrie ? Il sentait dans son cœur jeune, dans sa tête active, dans tout son être vivace et robuste, la vie déborder par tous les pores, la destinée le faisant heureux malgré lui, et alors il demandait pardon à une ombre irritée qui venait quelquefois gémir dans ses rêves, d'avoir cherché dans l'attachement des vivants un appui contre les terreurs de la tombe.

Il n'eut pas plutôt repris à la vie, qu'il sentit, comme par le passé, le besoin de mêler des pensées d'amour et des projets d'aventures à ses méditations politiques, à ses rêves d'ambition et de philosophie. Je dis ambition, non pas celle des honneurs et de l'argent, dont il n'avait que faire, mais celle de la réputation et de la popularité aristocratique.

Il avait d'abord désespéré de revoir jamais madame Delmare après le tragique dénoûment de sa double intrigue. Mais tout en mesurant l'étendue de sa perte, tout en couvant par la pensée le trésor qui lui échappait, l'espoir lui vint de le ressaisir, et en même temps la volonté et la confiance. Il calcula les obstacles qu'il rencontrerait, et comprit que les plus difficiles à vaincre au commencement viendraient d'Indiana elle-même. Il fallait donc faire protéger l'attaque par le mari; ce n'était pas une idée neuve, mais elle était sûre. Les maris jaloux sont particulièrement propres à ce genre de service.

Quinze jours après que cette idée fut conçue, Raymon était sur la route du Lagny où on l'attendait à déjeuner. Vous n'exigez pas que je vous dise matériellement par quels services adroitement rendus il avait trouvé le moyen de se rendre agréable à M. Delmare; j'aime mieux, puisque je suis en train de vous révéler les traits des personnages de cette histoire, vous esquisser vite ceux du colonel.

Et d'abord, pardon si je touche d'une main indiscrète et profane à quelque objet de votre culte, si j'ose, sans clignoter, contempler au travers de son auréole de gloire un de ces colosses que respecta le canon de Waterloo. Peintre fidèle, mais sans génie, je ne sais rien poétiser; et loin de m'éprendre de mon modèle, je le reflète sur la toile avec toutes ses taches, toutes ses incorrections de nature.

Savez-vous ce qu'en province on appelle un *honnête homme?* C'est celui qui n'empiète pas sur le champ de son voisin, qui n'exige pas de ses débiteurs un sou de plus qu'ils ne lui doivent, qui ôte son chapeau à tout individu qui le salue; c'est celui qui ne viole pas les filles sur la voie publique, qui ne met le feu à la grange de personne, qui ne détrousse pas les passants au coin de son parc. Pourvu qu'il respecte religieusement la vie et la bourse de ses concitoyens, on ne lui demande pas compte d'autre chose. Il peut battre sa femme, maltraiter ses gens, ruiner ses enfants, cela ne regarde personne. La société ne condamne que les actes qui lui sont nuisibles. La vie privée n'est pas de son ressort.

Telle était la morale de M. Delmare. Il n'avait jamais étudié d'autre contrat social que celui-ci : *Chacun chez soi.* Il traitait toutes les délicatesses du cœur de puérilités féminines et de subtilités sentimentales. Homme sans esprit, sans tact et sans éducation, il jouissait d'une considération plus solide que celle qu'on obtient par les talents et la bonté. Il avait de larges épaules, un vigoureux poignet; il maniait parfaitement le sabre et l'épée, et avec cela il possédait une susceptibilité ombrageuse. Comme il ne comprenait pas toujours la plaisanterie, il était sans cesse préoccupé de l'idée qu'on se moquait de lui. Incapable de répondre d'une manière convenable, il n'avait qu'un moyen de se défendre : c'était d'imposer silence par des menaces. Ses épigrammes favorites roulaient toujours sur des coups de bâton à donner et des affaires d'honneur à vider : moyennant quoi, la province accompagnait toujours son nom de l'épithète de *brave*, parce que la bravoure militaire, c'est apparemment d'avoir de larges épaules, de grandes moustaches, de jurer fort et de mettre l'épée à la main pour la moindre affaire.

Dieu me préserve de croire que la vie des camps abrutisse tous les hommes! mais vous me permettrez de penser qu'il faut un grand fonds de savoir-vivre pour résister à ces habitudes de domination passive et brutale. Si vous avez servi, vous connaissez parfaitement ce que les soldats appellent *culotte de peau*, et vous avouerez que le nombre en est grand parmi les débris des vieilles cohortes impériales. Ces hommes qui, réunis et poussés par une main puissante, accomplirent de si magiques exploits, grandissaient comme des géants dans la fumée des batailles : mais retombés dans la vie civile, les héros n'étaient plus que des soldats, hardis et grossiers compagnons qui raisonnaient comme des machines; heureux quand ils n'agissaient pas dans la société comme en pays conquis! Ce fut la faute du siècle plutôt que la leur. Esprits naïfs, ils ajoutèrent foi aux adulations de la gloire, et se laissèrent persuader qu'ils étaient de grands patriotes parce qu'ils défendaient leur patrie, les uns malgré eux, les autres pour de l'argent. Encore comment la défendirent-ils, ces milliers d'hommes qui embrassèrent aveuglément l'erreur d'un seul, et qui, après avoir sauvé la France, la perdirent si misérablement? Et puis, si le dévouement des soldats pour le capitaine vous semble grand et noble, soit; à moi aussi : mais j'appelle cela de la fidélité, non du patriotisme; je félicite les vainqueurs de l'Espagne, et ne les remercie pas. Quant à l'honneur du nom français, je ne comprends nullement cette manière de l'établir chez nos voisins, et j'ai peine à croire que les généraux de l'empereur en fussent bien pénétrés, à cette triste époque de notre gloire; mais je sais qu'il est défendu de parler impartialement de ces choses : je me tais, la postérité nous jugera.

M. Delmare avait toutes les qualités et tous les défauts de ces hommes. Candide jusqu'à l'enfantillage sur certaines délicatesses du point d'honneur, il savait fort bien conduire ses intérêts à la meilleure fin possible sans s'inquiéter du bien ou du mal qui pouvait en résulter pour autrui. Toute sa conscience,

c'était la loi; toute sa morale, c'était son droit. C'était une de ces probités sèches et rigides qui n'empruntent rien de peur de ne pas rendre, et qui ne prêtent pas davantage de peur de ne pas recouvrer. C'était l'honnête homme qui ne donne rien et ne vole rien; qui aimerait mieux mourir que de dérober un fagot dans les forêts du roi, mais qui vous tuerait sans façon pour un fétu pris dans la sienne. Utile à lui seul, il n'était nuisible à personne. Il ne se mêlait de rien autour de lui, de peur d'être forcé de rendre un service. Mais quand il se croyait engagé par honneur à le rendre, nul n'y mettait un zèle plus actif et une franchise plus chevaleresque. A la fois confiant comme un enfant, soupçonneux comme un despote, il croyait à un faux serment et se défiait d'une promesse sincère. Comme dans l'état militaire, tout pour lui consistait dans la forme. Le bon sens et la raison n'entraient pour rien dans ses décisions, et quand il avait dit : *Cela se fait*, il croyait avoir posé un argument sans réplique.

C'était donc la nature la plus antipathique à celle de sa femme, le cœur le moins fait pour la comprendre, l'esprit le plus incapable de l'apprécier. Et pourtant, il est certain que l'esclavage avait engendré dans ce cœur de femme une sorte d'aversion vertueuse et muette, qui n'était pas toujours juste. Madame Delmare doutait trop du cœur de son mari. Il n'était que dur, et elle le jugeait cruel. Il y avait plus de rudesse que de colère dans ses emportements, plus de grossièreté que d'insolence dans ses manières. La nature ne l'avait pas fait méchant; il avait des instants de pitié qui l'amenaient au repentir, et dans le repentir il était presque sensible. C'était la vie des camps qui avait érigé chez lui la brutalité en principe. Avec une femme moins polie et moins douce, il eût été craintif comme un loup apprivoisé : mais cette femme était rebutée de son sort, elle ne se donnait pas la peine de chercher à le rendre meilleur.

## XI

En descendant de son tilbury dans la cour de la ferme, Raymon sentit le cœur lui manquer. Il allait donc rentrer sous ce toit qui lui rappelait de si terribles souvenirs! Remarquez que ses raisonnements d'accord avec ses passions pouvaient lui faire surmonter les mouvements de son cœur, mais non les étouffer, et que dans cet instant ses fibres vibraient aussi déliées sous la sensation du remords que devant celle du désir.

La première figure qui vint à sa rencontre fut celle de sir Ralph Brown, et il crut à le voir dans son éternel habit de chasse, flanqué de ses chiens, et grave comme un laird écossais, voir marcher le portrait qu'il avait découvert dans la chambre de madame Delmare. Peu d'instants après vint le colonel, et l'on servit le déjeuner sans qu'Indiana eût paru. Raymon, en traversant le vestibule, en passant devant la salle de billard, en reconnaissant ces lieux qu'il avait aperçus dans des circonstances si différentes, se sentait si mal qu'il se rappelait à peine dans quel dessein il y venait maintenant.

— Décidément, madame Delmare ne veut pas descendre? dit le colonel à son factotum Lelièvre avec quelque aigreur.

— Madame a mal dormi, répondit Lelièvre, et mademoiselle Noun... (Allons, toujours ce diable de nom qui me revient)! mademoiselle Fanny, veux-je dire, m'a répondu que madame reposait maintenant.

— D'où vient donc que je viens de la voir à sa fenêtre? Fanny s'est trompée. Allez avertir madame que le déjeuner est servi... Ou plutôt, sir Ralph, mon cher parent, veuillez monter et voir par vous-même si votre cousine est malade pour tout de bon.

Si le nom malheureux échappé par habitude au domestique avait fait passer un frisson douloureux dans les nerfs de Raymon, l'expédient du colonel leur communiqua une étrange sensation de colère et de jalousie.

— Dans sa chambre! pensa-t-il. Il ne se borne pas à y placer son portrait, il l'y envoie en personne. Cet Anglais a ici des droits que le mari lui-même semble n'oser pas s'attribuer.

M. Delmare, comme s'il eût deviné les réflexions de Raymon :

— Que cela ne vous étonne pas, dit-il, M. Brown est le médecin de la maison; et puis c'est notre cousin, un brave garçon que nous aimons de tout notre cœur.

Ralph resta bien absent dix minutes. Raymon était distrait, mal à l'aise. Il ne mangeait pas, il regardait souvent la porte. Enfin l'Anglais reparut.

— Indiana n'est réellement pas bien, dit-il; je lui ai prescrit de se recoucher.

Il se remit à table d'un air tranquille, et mangea d'un robuste appétit. Le colonel fit de même.

— Décidément, pensa Raymon, c'est un prétexte pour ne pas me voir. Ces deux hommes n'y croient pas, et le mari est plus mécontent que tourmenté de l'état de sa femme. C'est bien, mes affaires marchent mieux que je ne l'espérais.

La difficulté ranima la volonté, et l'image de Noun s'effaça de ces sombres lambris qui, au premier abord, l'avaient glacé de terreur. Bientôt il n'y vit plus errer que la forme légère de madame Delmare. Au salon, il s'assit à son métier, examina les fleurs de sa broderie, toucha toutes les soies, respira le parfum que ses petits doigts y avaient laissé. Il avait déjà vu cet ouvrage dans la chambre d'Indiana; alors il était à peine commencé, maintenant il était couvert de fleurs

écloses sous le souffle de la fièvre, arrosées des larmes de chaque jour. Raymon sentit les siennes venir au bord de ses paupières, et, par je ne sais quelle sympathie, il leva tristement les yeux sur l'horizon qu'Indiana avait l'habitude mélancolique de contempler, et aperçut au loin les murailles blanches de Cercy qui se détachaient sur un fond de terres brunes.

La voix du colonel le réveilla en sursaut.

— Allons, mon honnête voisin, lui dit-il, il est temps de m'acquitter envers vous et de tenir mes promesses. La fabrique est en plein mouvement et les ouvriers sont tous à la besogne. Voici des crayons et du papier afin que vous puissiez prendre des notes.

Raymon suivit le colonel, examina la fabrique d'un air empressé et curieux, fit des observations qui prouvèrent que les sciences chimiques et la mécanique lui étaient également familières, se prêta avec une inconcevable patience aux dissertations sans fin de M. Delmare, entra dans quelques-unes de ses idées, en combattit quelques autres, et en tout se conduisit de manière à persuader qu'il mettait à toutes ces choses un puissant intérêt, tandis qu'il y songeait à peine et que toutes ses pensées étaient tournées vers madame Delmare.

A vrai dire, aucune science ne lui était étrangère, aucune découverte indifférente; en outre, il servait les intérêts de son frère qui avait réellement mis toute sa fortune dans une exploitation semblable, quoique beaucoup plus vaste. Les connaissances exactes de M. Delmare, seul genre de supériorité que cet homme possédât, lui présentaient en ce moment le meilleur côté à exploiter dans son entretien.

Sir Ralph, peu commerçant, mais politique fort sage, joignait à l'examen de la fabrique des considérations économiques d'un ordre assez élevé. Les ouvriers, jaloux de montrer leur habileté à un *connaisseur*, se surpassaient eux-mêmes en intelligence et en activité. Raymon voyait tout, entendait tout, répondait à tout, et ne pensait qu'à l'affaire d'amour qui l'amenait en ce lieu.

Quand ils eurent épuisé le mécanisme intérieur, la discussion tomba sur le volume et la force du cours d'eau. Ils sortirent, et, grimpant sur l'écluse, chargèrent le maître ouvrier d'en soulever les pelles et de constater les variations de la crue.

— Monsieur, dit cet homme en s'adressant à M. Delmare qui fixait le maximum à quinze pieds, faites excuse, nous l'avons vu cette année à dix-sept.

— Et quand cela? Vous vous trompez, dit le colonel.

— Pardon, monsieur, c'est la veille de votre retour de Belgique; tenez, la nuit où mademoiselle Noun s'est trouvée noyée: à preuve, que le corps a passé par-dessus la digue que voici là-bas, et ne s'est arrêté qu'ici, à la place où est monsieur.

En parlant ainsi d'un ton animé, l'ouvrier désignait la place occupée par Raymon. Le malheureux jeune homme devint pâle comme la mort: il jeta un regard effaré sur l'eau qui coulait à ses pieds; il lui sembla, en voyant s'y répéter sa figure livide, que le cadavre y flottait encore; un vertige le saisit, et il fût tombé dans la rivière si M. Brown ne l'eût pris par le bras et ne l'eût entraîné loin de là.

— Soit, dit le colonel, qui ne s'apercevait de rien et songeait si peu à Noun qu'il ne se doutait pas de l'état de Raymon; mais c'est un cas extraordinaire, et la force moyenne du cours est de... Mais que diable avez-vous tous deux? dit-il en s'arrêtant tout à coup.

— Rien, répondit sir Ralph; j'ai marché, en me retournant, sur le pied de monsieur; j'en suis au désespoir, je dois lui avoir fait beaucoup de mal.

Sir Ralph fit cette réponse d'un ton si calme et si naturel, que Raymon se persuada qu'il croyait dire la vérité. Quelques mots de politesse furent échangés, et la conversation reprit son cours.

Raymon quitta le Lagny quelques heures après sans avoir vu madame Delmare. C'était mieux qu'il n'espérait: il avait craint de la voir indifférente et calme.

Cependant il y retourna sans être plus heureux. Le colonel était seul cette fois. Raymon mit en œuvre toutes les ressources de son esprit pour l'accaparer, et descendit adroitement à mille condescendances, vanta Napoléon qu'il n'aimait pas, déplora l'indifférence du gouvernement qui laissait dans l'abandon et dans une sorte de mépris les illustres débris de la grande armée, poussa l'opposition aussi loin que ses opinions lui permettaient de l'étendre, et parmi plusieurs de ses croyances, choisit celles qui pouvaient flatter la croyance de M. Delmare. Il se fit même un caractère différent du sien propre afin d'attirer sa confiance. Il se transforma en bon vivant, en facile camarade, en insouciant vaurien.

— Si jamais celui-là fait la conquête de ma femme!... se dit le colonel en le regardant s'éloigner.

Puis il se mit à ricaner en lui-même, et à penser que Raymon était un *charmant garçon*.

Madame de Ramière était alors à Cercy; Raymon lui vanta les grâces et l'esprit de madame Delmare, et, sans l'engager à lui rendre visite, eut l'art de lui en inspirer la pensée.

— Au fait, dit-elle, c'est la seule de mes voisines que je ne connaisse pas, et comme je suis nouvellement installée dans le pays, c'est à moi de commencer. Nous irons la semaine prochaine au Lagny ensemble.

Ce jour arriva.

— Elle ne peut plus m'éviter, pensa Raymon.

En effet, madame Delmare ne pouvait plus reculer devant la nécessité de le recevoir: en voyant descendre

de voiture une femme âgée qu'elle ne connaissait point, elle vint même à sa rencontre sur le perron du château. En même temps, elle reconnut Raymon dans l'homme qui l'accompagnait; mais elle comprit qu'il avait trompé sa mère pour l'amener à cette démarche, et le mécontentement qu'elle en éprouva lui donna la force d'être digne et calme. Elle reçut madame de Ramière avec un mélange de respect et d'affabilité; mais sa froideur pour Raymon fut si glaciale, qu'il se sentit incapable de la supporter longtemps. Il n'était point accoutumé aux dédains, et sa fierté s'irrita de ne pouvoir vaincre d'un regard ceux qu'on avait préparés contre lui. Alors, prenant son parti, comme un homme indifférent à un caprice, il demanda la permission d'aller rejoindre M. Delmare dans le parc, et laissa les deux femmes ensemble.

Peu à peu Indiana, vaincue par le charme entraînant qu'un esprit supérieur, joint à une âme noble et généreuse, sait répandre dans ses moindres relations, devint à son tour, avec madame de Ramière, bonne, affectueuse et presque enjouée. Elle n'avait pas connu sa mère, et madame de Carvajal, malgré ses dons et ses louanges, était loin d'en être une pour elle : aussi éprouva-t-elle une sorte de fascination du cœur auprès de la mère de Raymon.

Quand celui-ci vint la rejoindre, au moment de monter en voiture, il vit Indiana porter à ses lèvres la main que lui tendait madame de Ramière. Cette pauvre Indiana éprouvait le besoin de s'attacher à quelqu'un. Tout ce qui lui offrait un espoir d'intérêt et de protection dans sa vie solitaire et malheureuse était reçu d'elle avec transport; et puis elle se disait que madame de Ramière allait la préserver du piége où Raymon voulait la pousser.

— Je me jetterai dans les bras de cette excellente femme, pensait-elle déjà, et, s'il le faut, je lui dirai tout. Je la conjurerai de me sauver de son fils, et sa prudence veillera sur lui et sur moi.

Tel n'était pas le raisonnement de Raymon.

— Ma bonne mère! se disait-il en revenant avec elle à Cercy, sa grâce et sa bonté font des miracles; que ne leur dois-je pas déjà! mon éducation, mes succès dans la vie, ma considération dans le monde. Il ne me manquait que le bonheur de lui devoir le cœur d'une femme comme Indiana.

Raymon, comme on voit, aimait sa mère à cause du besoin qu'il avait d'elle et du bien-être qu'il en recevait : c'est ainsi que tous les enfants aiment la leur.

Quelques jours après, Raymon reçut l'invitation d'aller passer trois jours à Bellerive, magnifique terre d'agrément que possédait sir Ralph Brown entre Cercy et le Lagny, et où il s'agissait, de concert avec les meilleurs chasseurs du voisinage, de détruire une partie du gibier qui dévorait les bois et les jardins du propriétaire. Raymon n'aimait ni sir Ralph ni la chasse. Mais madame Delmare faisait ordinairement les honneurs de la maison de son cousin dans les grandes occasions, et l'espoir de la rencontrer n'eut pas de peine à déterminer Raymon.

Le fait est que sir Ralph ne comptait point cette fois sur madame Delmare; elle s'était excusée sur le mauvais état de sa santé. Mais le colonel, qui prenait de l'humeur quand sa femme semblait chercher des distractions, en prenait encore davantage quand elle refusait celles qu'il voulait bien lui permettre.

— Ne voulez-vous pas faire croire à tout le pays que je vous tiens sous clef? lui dit-il. Vous me faites passer pour un mari jaloux; c'est un rôle ridicule et que je ne veux pas jouer plus longtemps. Que signifie d'ailleurs ce manque d'égards envers votre cousin? Vous sied-il, quand nous devons l'établissement et la prospérité de notre industrie à son amitié, de lui refuser un si léger service? Vous lui êtes nécessaire, et vous hésitez? je ne conçois pas vos caprices. Tous les gens qui me déplaisent sont fort bien venus auprès de vous; mais ceux dont je fais cas ont le malheur de ne pas vous agréer.

— C'est un reproche bien mal appliqué, ce me semble, répondit madame Delmare. J'aime mon cousin comme un frère et cette amitié était déjà vieille quand la vôtre a commencé.

— Oui! oui! voilà vos belles paroles; mais je sais, moi, que vous ne le trouvez pas assez sentimental; le pauvre diable! vous le traitez d'égoïste parce qu'il n'aime pas les romans et ne pleure pas la mort d'un chien. Au reste, ce n'est pas de lui seulement qu'il s'agit. Comment avez-vous reçu M. de Ramière? un charmant jeune homme, sur ma parole! madame de Carvajal vous le présente, et vous l'accueillez à merveille. Mais j'ai le malheur de lui vouloir du bien, alors vous le trouvez insoutenable, et quand il arrive chez vous, vous allez vous coucher. Voulez-vous me faire passer pour un homme sans usage? Il est temps que cela finisse, et que vous vous mettiez à vivre comme tout le monde.

Raymon jugea qu'il ne convenait point à ses projets de montrer beaucoup d'empressement : les menaces d'indifférence réussissent auprès de presque toutes les femmes qui se croient aimées. Mais la chasse était commencée depuis le matin quand il arriva chez sir Ralph, et madame Delmare devait n'arriver qu'à l'heure du dîner. En attendant, il se mit à préparer sa conduite.

Il lui vint à l'esprit de chercher un moyen de justification; car le moment approchait. Il avait deux jours devant lui, et il fit ainsi le partage de son temps : le reste de la journée prête à finir, pour émouvoir; le lendemain, pour persuader; le surlendemain, pour être heureux. Il regarda même à sa montre, et calcula, à une heure près, les chances de succès ou de défaite de son entreprise.

## XII

Il était depuis deux heures dans le salon, lorsqu'il entendit dans la pièce voisine la voix douce et un peu voilée de madame Delmare. A force de réfléchir à son projet de séduction, il s'était passionné comme un auteur pour son sujet, comme un avocat pour sa cause, et l'on pourrait comparer l'émotion qu'il éprouva, en voyant Indiana, à celle d'un acteur bien pénétré de son rôle qui se trouve en présence du principal personnage du drame, et ne distingue plus les impressions factices de la scène d'avec la réalité.

Elle était si changée, qu'un sentiment d'intérêt sincère se glissa pourtant chez Raymon parmi les agitations nerveuses de son cerveau. Le chagrin et la maladie avaient imprimé des traces si profondes sur son visage, qu'elle n'était presque plus jolie, et qu'il y avait maintenant plus de gloire que de plaisir à entreprendre sa conquête... Mais Raymon se devait à lui-même de rendre à cette femme le bonheur et la vie.

A la voir si pâle et si triste, il jugea qu'il n'aurait pas à lutter contre une volonté bien ferme. Une enveloppe si frêle pouvait-elle cacher une forte résistance morale?

Il pensa qu'il fallait d'abord l'intéresser à elle-même, l'effrayer de son infortune et de son dépérissement, pour ouvrir ensuite son âme au désir et à l'espoir d'une meilleure destinée.

— Indiana! lui dit-il avec une assurance secrète, parfaitement cachée sous un air de tristesse profonde, c'est donc ainsi que je devais vous retrouver! Je ne savais pas que cet instant, si longtemps attendu, si avidement cherché, m'apporterait une si affreuse douleur!

Madame Delmare s'attendait peu à ce langage. Elle croyait surprendre Raymon dans l'attitude d'un coupable confus et timide devant elle; et au lieu de s'accuser, de raconter son repentir et sa douleur, il n'avait de chagrin et de pitié que pour elle! Elle était donc bien abattue et bien brisée puisqu'elle inspirait la commisération à ceux qui eussent dû implorer la sienne!

Une Française, une personne du monde n'eût pas perdu la tête dans une situation si délicate; mais Indiana n'avait pas d'*usage*, elle ne possédait ni l'habileté ni la dissimulation nécessaires pour conserver l'avantage de la position. Cette parole lui mit sous les yeux tout le tableau de ses souffrances, et des larmes vinrent briller au bord de ses paupières.

— Je suis malade, en effet, dit-elle en s'asseyant, faible et lasse, sur le fauteuil que Raymon lui présentait, je me sens bien mal, et devant vous, monsieur, j'ai le droit de me plaindre.

Raymon n'espérait pas aller si vite. Il saisit, comme on dit, l'occasion aux cheveux, et s'emparant d'une main qu'il trouva sèche et froide :

— Indiana! lui dit-il, ne dites pas cela, ne dites pas que je suis l'auteur de vos maux: car vous me rendriez fou de douleur et de joie.

— Et de joie? répéta-t-elle en attachant sur lui de grands yeux bleus pleins de tristesse et d'étonnement.

— J'aurais dû dire d'espérance; car si j'ai causé vos chagrins, madame, je puis peut-être les faire cesser. Dites un mot, ajouta-t-il en se mettant à genoux près d'elle sur un des coussins du divan, demandez-moi mon sang, ma vie!...

— Ah! taisez-vous! dit Indiana avec amertume en lui retirant sa main, vous avez odieusement abusé des promesses, essayez donc de réparer le mal que vous avez fait!

— Je le veux, je le ferai! s'écria-t-il en cherchant à ressaisir sa main.

— Il n'est plus temps, dit-elle; rendez-moi donc ma compagne, ma sœur, rendez-moi Noun, ma seule amie!

Un froid mortel courut de veine en veine chez Raymon. Cette fois il n'eut pas besoin d'aider à son émotion: il en est qui s'éveillent puissantes et terribles sans le secours de l'art.

— Elle sait tout, pensa-t-il, et elle me juge. Rien n'était si humiliant pour lui que de se voir reprocher son crime par celle qui en avait été l'innocente complice, rien de si amer que de voir Noun pleurée par sa rivale.

— Oui, monsieur, dit Indiana en relevant son visage baigné de larmes, c'est vous qui en êtes cause...

Mais elle s'arrêta en voyant la pâleur de Raymon. Elle devait être effrayante, car il n'avait jamais tant souffert.

Alors toute la bonté de son cœur et toute la tendresse involontaire que cet homme lui inspirait reprirent leurs droits sur madame Delmare.

— Pardon! dit-elle avec effroi; je vous fais bien du mal, j'ai tant souffert! Asseyez-vous, et parlons d'autre chose.

Ce prompt mouvement de douceur et de générosité rendit plus profonde l'émotion de Raymon; des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Il porta la main d'Indiana à ses lèvres, et la couvrit de pleurs et de baisers. C'était la première fois qu'il pouvait pleurer depuis la mort de Noun, et c'était Indiana qui soulageait son âme de ce poids terrible.

— Oh! puisque vous la pleurez ainsi, dit-elle, vous qui ne l'avez pas connue; puisque vous regrettez si vivement le mal que vous m'avez fait, je n'ose plus vous le reprocher. Pleurons-la ensemble, monsieur, afin que, du haut des cieux, elle nous voie et nous pardonne!

Une sueur froide glaça le front de Raymon. Si ces mots: *Vous qui ne l'avez pas connue*, l'avaient délivré

d'une cruelle anxiété, cet appel à la mémoire de sa victime, dans la bouche innocente d'Indiana, le frappa d'une terreur superstitieuse. Oppressé, il se leva, et marcha avec agitation vers une fenêtre sur le bord de laquelle il s'assit pour respirer. Indiana resta silencieuse et profondément émue. Elle éprouvait, à voir Raymon pleurer ainsi comme un enfant et défaillir comme une femme, une sorte de joie secrète.

— Il est bon ! se disait-elle tout bas, il m'aime. Son cœur est chaud et généreux. Il a commis une faute, mais son repentir l'expie, et j'aurais dû lui pardonner plus tôt.

Elle le contemplait avec attendrissement, elle retrouvait sa confiance en lui, elle prenait les remords du coupable pour le repentir de l'amour.

— Ne pleurez plus, dit-elle en se levant et en s'approchant de lui ; c'est moi qui l'ai tuée, c'est moi seule qui suis coupable. Ce remords pèsera sur toute ma vie ; j'ai cédé à un mouvement de défiance et de colère, je l'ai humiliée, blessée au cœur. J'ai rejeté sur elle toute l'aigreur que je me sentais contre vous ; c'est vous seul qui m'aviez offensée, et j'en ai puni ma pauvre amie ; j'ai été bien dure envers elle !...

— Et envers moi, dit Raymon oubliant tout à coup le passé pour ne songer plus qu'au présent.

Madame Delmare rougit.

— Je n'aurais peut-être pas dû vous accuser de la perte cruelle que j'ai faite dans cette affreuse nuit, dit-elle ; mais je ne puis oublier l'imprudence de votre conduite envers moi. Le peu de delicatesse d'un projet si romanesque et si coupable m'a fait bien du mal... Je me croyais aimée alors !... et vous ne me respectiez seulement pas !

Raymon reprit sa force, sa volonté, son amour, ses espérances ; la sinistre impression qui l'avait glacé s'effaça comme un cauchemar. Il s'éveilla, jeune, ardent, plein de désirs, de passions et d'avenir.

— Je suis coupable si vous me haïssez, dit-il en se jetant à ses pieds avec énergie ; mais si vous m'aimez, je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été. Dites, Indiana, m'aimez-vous ?

— Le méritez-vous ? lui dit-elle.

— Si pour te mériter, dit Raymon, il faut t'aimer avec adoration...

— Écoutez, dit-elle en lui abandonnant ses mains et en fixant sur lui ses grands yeux humides, où par instant brillait un feu sombre, écoutez : savez-vous ce que c'est qu'aimer une femme comme moi ? Non, vous ne le savez pas. Vous avez cru qu'il s'agissait de satisfaire au caprice d'un jour. Vous avez jugé de mon cœur par tous ces cœurs blasés où vous avez exercé jusqu'ici votre empire éphémère. Vous ne savez pas que, moi, je n'ai pas encore aimé et que je ne donnerai pas mon cœur vierge et entier en échange d'un cœur flétri et ruiné, mon cœur enthousiaste pour un amour tiède, ma vie tout entière en échange d'un jour rapide.

— Madame, je vous aime avec passion ; mon cœur aussi est jeune et brûlant, et s'il n'est pas digne du vôtre, nul cœur d'homme ne le sera jamais. Je sais comment il faut vous aimer. Je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour pour le comprendre. Ne sais-je pas votre vie, ne vous l'ai-je pas racontée au bal, la première fois que je pus vous parler ? N'ai-je pas lu toute l'histoire de votre cœur, dans le premier de vos regards qui vint tomber sur moi ? Et de quoi donc serais-je épris ? De votre beauté seulement ? Ah ! sans doute, il y a là de quoi faire délirer un homme moins ardent et moins jeune ; mais, moi, si je l'adore cette enveloppe délicate et gracieuse, c'est parce qu'elle renferme une âme pure et divine, c'est parce qu'un feu céleste l'anime, et qu'en vous je ne vois pas seulement une femme, mais un ange.

— Je sais que vous possédez le talent de louer ; mais n'espérez pas émouvoir ma vanité. Je n'ai pas besoin d'hommages, mais d'affection. Il faut m'aimer sans partage, sans retour, sans réserve ; il faut être prêt à me sacrifier tout, fortune, réputation, devoir, affaires, principes, famille, tout, monsieur, parce que je mettrai le même dévouement dans la balance et que je la veux égale. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas m'aimer ainsi !

Ce n'était pas la première fois que Raymon voyait une femme prendre l'amour au sérieux, quoique ces exemples soient rares heureusement pour la société. Mais il savait que les promesses d'amour n'engagent pas l'honneur, heureusement encore pour la société. Quelquefois aussi la femme qui avait exigé de lui ces solennels engagements les avait rompus la première. Il ne s'effraya donc point des exigences de madame Delmare, ou bien plutôt il ne songea ni au passé ni à l'avenir. Il fut entraîné par le charme irrésistible de cette femme si frêle et si passionnée, si fluette de corps, si résolue de cœur et d'esprit. Elle était si belle, si vive, si imposante en lui dictant ses lois, qu'il resta comme fasciné à ses genoux.

— Je te jure, lui dit-il, d'être à toi corps et âme, je te voue ma vie, je te consacre mon sang, je te livre ma volonté ; prends tout, dispose de tout, de ma fortune, de mon honneur, de ma conscience, de mes sentiments.

— Taisez-vous, dit vivement Indiana, voici mon cousin.

En effet, le flegmatique Ralph Brown entra d'un air fort calme tout en se disant fort surpris et fort joyeux de voir sa cousine qu'il n'espérait pas. Puis il lui demanda la permission de l'embrasser pour lui témoigner sa reconnaissance, et se penchant vers elle avec une lenteur méthodique, il l'embrassa sur les lèvres suivant l'usage de son pays.

Raymon pâlit de colère, et à peine Ralph fut-il

sorti pour donner quelques ordres, qu'il s'approcha d'Indiana et voulut effacer la trace de cet impertinent baiser; mais madame Delmare le repoussant avec calme :

— Songez, lui dit-elle, que vous avez beaucoup à réparer envers moi, si vous voulez que je croie en vous.

Raymon ne comprit pas la délicatesse de ce refus. Il n'y vit qu'un refus et conçut de l'humeur contre sir Ralph. Quelques instants plus tard, il s'aperçut que lorsqu'il parlait à voix basse à Indiana il la tutoyait; et il fut sur le point de prendre la réserve que l'usage imposait à sir Ralph en d'autres moments, pour la prudence d'un amant heureux. Cependant il rougit bientôt de ses injurieux soupçons en rencontrant le regard pur de cette jeune femme.

Le soir Raymon eut de l'esprit. Il y avait beaucoup de monde et on l'écoutait; il ne put se dérober à l'importance que lui donnaient ses talents. Il parla, et si Indiana eût été vaine, elle eût goûté son premier bonheur à l'entendre. Mais son esprit droit et simple s'effraya au contraire de la supériorité de Raymon. Elle lutta contre cette puissance magique qu'il exerçait autour de lui, sorte de pouvoir magnétique que le ciel ou l'enfer accorde à certains hommes : royauté partielle et éphémère, si réelle que nulle médiocrité ne s'y dérobe, si fugitive qu'il n'en reste aucune trace après eux, et qu'on s'étonne après leur mort du bruit qu'ils ont fait pendant leur vie.

Il y avait bien des instants où Indiana se sentait fascinée par tant d'éclat, mais aussitôt elle se disait tristement que ce n'était pas de gloire mais de bonheur qu'elle était avide. Elle se demandait avec effroi si cet homme, pour qui la vie avait tant de faces diverses, tant d'intérêts entraînants, pourrait lui consacrer toute son âme, lui sacrifier toutes ses ambitions. Et maintenant qu'il défendait pied à pied avec tant de valeur et d'adresse, tant de passion et de sang-froid, des doctrines purement spéculatives et des intérêts entièrement étrangers à leur amour, elle s'épouvantait d'être si peu de chose dans sa vie, tandis qu'il était tout dans la sienne. Elle se disait avec terreur qu'elle était pour lui le caprice de trois jours, et qu'il avait été pour elle le rêve de toute une vie.

Quand il lui offrit le bras pour sortir du salon, il lui glissa quelques mots d'amour; mais elle lui répondit tristement :

— Vous avez bien de l'esprit!

Raymon comprit ce reproche, et passa tout le lendemain aux pieds de madame Delmare. Les autres convives, occupés de la chasse, leur laissèrent une liberté complète.

Raymon fut éloquent; Indiana avait tant besoin de le croire que la moitié de son éloquence fut de trop. Femmes de France, vous ne savez pas ce que c'est qu'une créole; vous eussiez, sans doute, cédé moins aisément à la conviction, car ce n'est pas vous qu'on dupe et qu'on trahit!

## XIII

Lorsque sir Ralph revint de la chasse, et qu'il consulta comme à l'ordinaire le pouls de madame Delmare en l'abordant, Raymon, qui l'observait attentivement, remarqua une nuance imperceptible de surprise et de plaisir sur ses traits placides. Et puis, par je ne sais quelle pensée secrète, le regard de ces deux hommes se rencontra, et les yeux clairs de sir Ralph, attachés comme ceux d'une chouette sur les yeux noirs de Raymon, les firent baisser involontairement. Pendant le reste du jour, la contenance du baronnet, auprès de madame Delmare, eut au travers de son apparente imperturbabilité quelque chose d'attentif, quelque chose qu'on eût pu appeler de l'intérêt ou de la sollicitude, si une sensation entière eût pu se refléter sur son extérieur. Mais Raymon s'efforça vainement de chercher s'il y avait de la crainte ou de l'espoir dans ses pensées. Ralph fut impénétrable.

Tout d'un coup, comme il se tenait à quelques pas derrière le fauteuil de madame Delmare, il entendit Ralph lui dire à demi-voix :

— Tu ferais bien, cousine, de monter à cheval demain.

— Mais vous savez, répondit-elle, que je n'ai pas de cheval pour le moment.

— Nous t'en trouverons un. Veux-tu suivre la chasse avec nous?

Madame Delmare chercha différents prétextes pour s'en dispenser. Raymon comprit qu'elle préférait rester avec lui, mais il crut remarquer aussi que son cousin mettait une insistance étrange à l'en empêcher. Quittant alors le groupe qu'il occupait, il s'approcha d'elle et joignit ses instances à celles de sir Ralph. Il se sentait de l'aigreur contre cet importun chaperon de madame Delmare, et résolut de tourmenter sa surveillance.

— Si vous consentez à suivre la chasse, dit-il à Indiana, vous m'enhardirez, madame, à imiter votre exemple. J'aime peu la chasse, mais pour avoir le bonheur d'être votre écuyer...

— En ce cas j'irai, répondit étourdiment Indiana.

Elle échangea un regard d'intelligence avec Raymon; mais, si rapide qu'il fût, Ralph le saisit au passage, et Raymon ne put, pendant toute la soirée, la regarder ou lui adresser la parole sans rencontrer les yeux ou l'oreille de M. Brown. Un sentiment d'aversion et presque de jalousie s'éleva alors dans son âme. De quel droit ce cousin, cet ami de la maison, s'érigeait-il en pédagogue auprès de la femme qu'il aimait? Il jura que sir Ralph s'en repentirait, et

chercha toute la soirée l'occasion de l'irriter sans compromettre madame Delmare, mais ce fut impossible. Sir Ralph faisait les honneurs de chez lui avec une politesse froide et digne qui ne donnait prise à aucune épigramme, à aucune contradiction.

Le lendemain, avant qu'on eût sonné la diane, il vit entrer chez lui la solennelle figure de son hôte. Il y avait dans ses manières quelque chose de plus roide encore qu'à l'ordinaire, et Raymon sentit battre son cœur de désir et d'impatience à l'espoir d'une provocation. Mais il s'agissait tout simplement d'un cheval de selle que Raymon avait amené à Bellerive et qu'il avait témoigné le désir de vendre. En cinq minutes le marché fut conclu. Sir Ralph ne fit aucune difficulté sur le prix, et tira de sa poche un rouleau d'or qu'il compta sur la cheminée avec un sang-froid tout à fait bizarre, ne daignant pas faire attention aux plaintes que Raymon lui adressait d'une exactitude si scrupuleuse. Puis, comme il sortait, il revint sur ses pas pour lui dire :

— Monsieur, le cheval m'appartient dès aujourd'hui ?

Alors Raymon crut s'apercevoir qu'il s'agissait de l'empêcher d'aller à la chasse, et il déclara sèchement qu'il ne comptait pas suivre la chasse à pied.

— Monsieur, répondit sir Ralph avec une légère ombre d'affectation, je connais trop les lois de l'hospitalité...

Et il se retira.

En descendant sous le péristyle, Raymon vit madame Delmare en amazone, jouant gaiement avec Ophélia qui déchirait son mouchoir de batiste. Ses joues avaient retrouvé une légère teinte purpurine, ses yeux brillaient d'un éclat longtemps perdu. Elle était déjà redevenue jolie : les boucles de ses cheveux noirs s'échappaient de son petit chapeau : cette coiffure la rendait charmante, et la robe de drap boutonnée du haut en bas dessinait sa taille fine et souple. Le principal charme des créoles, selon moi, c'est que l'excessive délicatesse de leurs traits et de leurs proportions leur laisse longtemps la gentillesse de l'enfance. Indiana, rieuse et folâtre, semblait maintenant avoir quatorze ans.

Raymon, frappé de sa grâce, éprouva un sentiment de triomphe et lui adressa sur sa beauté le compliment le moins fade qu'il put trouver.

— Vous étiez inquiet de ma santé, lui dit-elle tout bas; ne voyez-vous pas que je veux vivre?

Il ne put lui répondre que par un regard de bonheur et de reconnaissance. Sir Ralph amenait lui-même le cheval de sa cousine. Raymon reconnut celui qu'il venait de vendre.

— Comment ! dit avec surprise madame Delmare qui l'avait vu essayer la veille dans la cour du château, M. de Ramière a donc l'obligeance de me prêter son cheval ?

— N'avez-vous pas admiré hier la beauté et la docilité de cet animal? dit sir Ralph : il est à vous dès aujourd'hui. Je suis fâché, ma chère, de n'avoir pu vous l'offrir plus tôt.

— Vous devenez facétieux, mon cousin, dit madame Delmare; je ne comprends rien à cette plaisanterie. Qui dois-je remercier, de M. de Ramière qui consent à me prêter sa monture, ou de vous qui lui en avez peut-être fait la demande?

— Il faut, dit M. Delmare, remercier ton cousin qui a acheté ce cheval pour toi et qui t'en fait présent.

— Est-ce vrai, mon bon Ralph? dit madame Delmare en caressant le joli animal avec la joie d'une petite fille qui reçoit sa première parure.

— N'était-ce pas chose convenue que je te donnerais un cheval en échange du meuble que tu brodes pour moi? Allons, monte dessus, et ne crains rien. J'ai observé son caractère, et je l'ai essayé encore ce matin.

Indiana sauta au cou de sir Ralph et de là sur le cheval de Raymon qu'elle fit caracoler avec hardiesse.

Toute cette scène de famille se passait dans un coin de la cour sous les yeux de Raymon. Il éprouva un violent sentiment de dépit en voyant l'affection simple et confiante de ces gens-là s'épancher devant lui, qui *aimait avec passion* et qui n'avait peut-être pas un jour entier à posséder Indiana.

— Que je suis heureuse! lui dit-elle en l'appelant à son côté dans l'avenue. Il semble que ce bon Ralph ait deviné le présent qui pouvait m'être le plus précieux. Et vous, Raymon, n'êtes-vous pas heureux aussi de voir le cheval que vous aimiez passer entre mes mains? Oh! qu'il sera l'objet d'une tendre prédilection! Comment l'appeliez-vous? Dites, je ne veux pas lui ôter le nom que vous lui avez donné...

— S'il y a quelqu'un d'heureux ici, répondit Raymon, c'est votre cousin qui vous fait des présents et que vous embrassez si joyeusement.

— En vérité! dit-elle en riant, seriez-vous jaloux de cette grosse amitié et de ces gros baisers?

— Jaloux! Peut-être, Indiana; je ne sais pas. Mais quand ce cousin jeune et vermeil pose ses lèvres sur les vôtres, quand il vous prend dans ses bras pour vous asseoir sur le cheval qu'il vous *donne* et que je vous *vends*, j'avoue que je souffre. Non, madame, je ne suis pas heureux de vous voir propriétaire du cheval que j'aimais. Je conçois bien qu'on soit heureux de vous l'offrir, mais faire le rôle de marchand pour fournir à un autre le moyen de vous être agréable, c'est une humiliation délicatement ménagée de la part de sir Ralph. Si je ne pensais qu'il a eu tout cet esprit-là à son insu, je voudrais m'en venger.

— Oh fi! cette jalousie ne vous sied pas! Comment notre intimité bourgeoise peut-elle vous faire envie, à vous qui devez être pour moi en dehors de la vie commune et me créer un monde d'enchantement, à

moi seule! Je suis déjà mécontente de vous, Raymon; je trouve qu'il y a comme de l'amour-propre blessé dans ce sentiment d'humeur contre mon pauvre cousin. Il semble que vous soyez plus jaloux des tièdes préférences que je lui donne en public, que de l'affection exclusive que j'aurais pour un autre en secret.

—Pardon! pardon! Indiana, j'ai tort, je ne suis pas digne de toi, ange de douceur et de bonte; mais, je l'avoue, j'ai cruellement souffert des droits que cet homme semble s'arroger.

— S'arroger! lui! Raymon, vous ne savez donc pas quelle reconnaissance sacrée nous enchaîne à lui! Vous ne savez donc pas que sa mère était la sœur de la mienne; que nous sommes nés dans la même vallée; que son adolescence a protégé mes premiers ans, qu'il a été mon seul appui, mon seul instituteur, mon seul compagnon à l'île Bourbon; qu'il m'a suivie partout; qu'il a quitté le pays que je quittais pour venir habiter celui que j'habite; qu'en un mot c'est le seul être qui m'aime et qui s'intéresse à ma vie?

—Malédiction! tout ce que vous me dites, Indiana, envenime la plaie que cet Anglais m'a faite au cœur. Il vous aime donc bien! Savez-vous comment je vous aime, moi?

— Ah! ne comparons point. Si une affection de même nature vous rendait rivaux, je devrais la préférence au plus ancien. Mais ne craignez pas, Raymon, que je vous demande jamais de m'aimer à la manière de Ralph.

— Expliquez-moi donc cet homme, je vous en supplie; car qui pourrait pénétrer sous son masque de pierre?

—Faut-il que je fasse les honneurs de mon cousin moi-même? dit-elle en souriant. J'avoue que j'ai de la répugnance à le peindre; je l'aime tant que je voudrais le flatter; tel qu'il est, j'ai peur que vous ne le trouviez pas assez beau. Essayez donc de m'aider: voyons, que vous semble-t-il?

—Sa figure (pardon si je vous blesse) annonce un homme complétement nul; cependant il y a du bon sens et de l'instruction dans ses discours quand il daigne parler; mais il s'en acquitte si péniblement, si froidement, que personne ne profite de ses connaissances, tant son débit vous glace et vous fatigue. Et puis il y a dans ses pensées quelque chose de commun et de lourd que ne rachète point la pureté méthodique de l'expression. Je crois que c'est un esprit imbu de toutes les idées qu'on lui a données, et trop apathique ou trop médiocre pour en avoir à lui en propre. C'est tout juste l'homme qu'il faut pour être regardé dans le monde comme un philosophe profond. Sa gravité fait les trois quarts de son mérite, sa nonchalance fait le reste.

—Il y a du vrai dans ce portrait, répondit Indiana; mais il y a aussi de la prévention. Vous tranchez hardiment des doutes que je n'oserais pas résoudre, moi qui connais Ralph depuis que je suis née. Il est vrai que son grand défaut est de voir souvent par les yeux d'autrui; mais ce n'est pas la faute de son esprit, c'est celle de son éducation. Vous pensez que sans l'éducation il eût été complétement nul, je pense que sans elle il l'eût été moins. Il faut que je vous dise une particularité de sa vie qui vous expliquera son caractère. Il eut le malheur d'avoir un frère que ses parents lui préféraient ouvertement; ce frère avait toutes les brillantes qualités qui lui manquent. Il apprenait facilement, il avait des dispositions pour les arts, il petillait d'esprit; sa figure, moins régulière que celle de Ralph, était plus expressive. Il était caressant, empressé, actif, en un mot il était aimable. Ralph, au contraire, était gauche, mélancolique, peu démonstratif; il aimait la solitude, apprenait avec lenteur, et ne faisait pas montre de ses petites connaissances. Quand ses parents le virent si différent de son frère aîné, ils le maltraitèrent; ils firent pis, ils l'humilièrent. Alors, tout enfant qu'il était, son caractère devint sombre et rêveur, une invincible timidité paralysa toutes ses facultés; on avait réussi à lui inspirer de l'aversion et du mépris pour lui-même, il se découragea de la vie, et dès l'âge de quinze ans, il fut attaqué du spleen; maladie toute physique sous le ciel brumeux de l'Angleterre, toute morale sous le ciel vivifiant de l'île Bourbon. Il m'a souvent raconté qu'un jour il avait quitté l'habitation avec la volonté de se précipiter dans la mer; mais comme il était assis sur la grève, rassemblant ses pensées au moment d'accomplir ce dessein, il me vit venir à lui dans les bras de la négresse qui m'avait nourrie: j'avais alors cinq ans. J'étais jolie, dit-on, et je montrais pour mon taciturne cousin une prédilection que personne ne partageait. Il est vrai qu'il avait pour moi des soins et des complaisances auxquels je n'étais point habituée dans la maison paternelle. Malheureux tous deux, nous nous comprenions déjà. Il m'apprenait la langue de son père, et je lui begayais la langue du mien. Ce mélange d'espagnol et d'anglais était peut-être l'expression du caractère de Ralph. Quand je me jetai à son cou, je m'aperçus qu'il pleurait, et, sans comprendre pourquoi, je me mis à pleurer aussi; alors il me serra sur son cœur, et fit, m'a-t-il dit depuis, le serment de vivre pour moi, enfant délaissé, sinon haï, à qui du moins son amitié serait bonne et sa vie profitable. Je fus donc le premier et le seul lien de sa triste existence. Depuis ce jour, nous ne nous quittâmes presque plus, nous passions nos jours libres et sains dans la solitude des montagnes. Mais peut-être que ces récits de notre enfance vous ennuient, et que vous aimeriez mieux rejoindre la chasse en un temps de galop.

— Folle! dit Raymon en retenant la bride du cheval que montait madame Delmare.

—Eh bien! je continue, reprit-elle. Edmond Brown,

le frère aîné de Ralph, mourut à vingt ans; sa mère en mourut elle-même de chagrin, et son père fut inconsolable. Ralph eût voulu adoucir sa douleur; mais la froideur avec laquelle M. Brown accueillit ses premières tentatives augmenta encore sa timidité naturelle. Il passait des heures entières triste et silencieux auprès de ce vieillard désolé, sans oser lui adresser un mot ou une caresse, tant il craignait de lui offrir des consolations déplacées et insuffisantes. Son père l'accusa d'insensibilité, et la mort d'Edmond laissa le pauvre Ralph plus malheureux et plus méconnu que jamais. J'étais sa seule consolation.

— Je ne puis le plaindre, quoi que vous fassiez, interrompit Raymon; mais il y a dans sa vie et dans la vôtre une chose que je ne m'explique pas, c'est qu'il ne vous ait point épousée.

— Je vais vous en donner une fort bonne raison, reprit-elle. Quand je fus en âge d'être mariée, Ralph, plus âgé que moi de dix ans (ce qui est une énorme distance dans notre climat où l'enfance des femmes est si courte), Ralph, dis-je, était déjà marié.

— Sir Ralph est veuf? Je n'ai jamais entendu parler de sa femme.

—Ne lui en parlez jamais. Elle était jeune, riche et belle; mais elle avait aimé Edmond, elle lui avait été destinée; et quand, pour obéir à des intérêts et à des délicatesses de famille, il lui fallut épouser Ralph, elle ne chercha pas même à lui dissimuler son aversion. Il fut obligé de passer avec elle en Angleterre, et lorsqu'il revint à l'île Bourbon, après la mort de sa femme, j'étais mariée à M. Delmare, et j'allais partir pour l'Europe. Ralph essaya de vivre seul; mais la solitude aggravait ses maux. Quoiqu'il ne m'ait jamais parlé de madame Ralph Brown, j'ai tout lieu de croire qu'il avait été encore plus malheureux dans son ménage que dans sa famille, et que des souvenirs récents et douloureux ajoutaient à sa mélancolie naturelle. Il fut de nouveau attaqué du spleen; alors il vendit ses plantations de café et vint s'établir en France. La manière dont il se présenta à mon mari est originale, et m'eût fait rire si l'attachement de ce digne Ralph ne m'eût touchée.

— Monsieur, lui dit-il, j'aime votre femme; c'est moi qui l'ai élevée, je la regarde comme ma sœur et plus encore comme ma fille. C'est la seule parente qui me reste et la seule affection que j'aie : trouvez-vous bon que je me fixe auprès de vous et que nous passions tous trois notre vie ensemble? On dit que vous êtes un peu jaloux de votre femme; mais on dit aussi que vous êtes plein d'honneur et de probité. Quand je vous aurai donné ma parole que je n'eus jamais d'amour pour elle et que je n'en aurai jamais, vous pourrez me voir avec aussi peu d'inquiétude que si j'étais réellement votre beau-frère. N'est-il pas vrai, monsieur?

M. Delmare, qui tient beaucoup à sa réputation de loyauté militaire, accueillit cette franche déclaration avec une sorte d'ostentation de confiance. Cependant il fallut plusieurs mois d'un examen attentif pour que cette confiance fût aussi réelle qu'il s'en vantait. Maintenant elle est inébranlable comme l'âme constante et pacifique de Ralph.

— Êtes-vous donc bien convaincue, Indiana, dit Raymon, que sir Ralph ne se trompe pas un peu lui-même, en jurant qu'il n'eut jamais d'amour pour vous?

— J'avais douze ans quand il quitta l'île Bourbon pour suivre sa femme en Angleterre; j'en avais seize lorsqu'il me retrouva mariée, et il en témoigna plus de joie que de chagrin.

Maintenant Ralph est tout à fait vieux.

— A vingt-neuf ans?

— Ne riez pas. Son visage est jeune, mais son cœur est usé à force d'avoir souffert, et Ralph n'aime plus rien afin de ne plus souffrir.

— Pas même vous?

— Pas même moi. Son amitié n'est plus que de l'habitude; jadis elle fut généreuse, lorsqu'il se chargea de protéger et d'instruire mon enfance, et alors je l'aimais comme il m'aime aujourd'hui, à cause du besoin que j'avais de lui. Aujourd'hui, j'acquitte de toute mon âme la dette du passé, et ma vie s'écoule à tâcher d'embellir et de désennuyer la sienne. Mais quand j'étais enfant, j'aimais avec l'instinct plus qu'avec le cœur; au lieu que lui, devenu homme, m'aime moins avec le cœur qu'avec l'instinct, je lui suis nécessaire parce que je suis seule à l'aimer; et même aujourd'hui que M. Delmare lui témoigne de l'attachement, il l'aime presque autant que moi; sa protection, autrefois si courageuse devant le despotisme de mon père, est devenue tiède et prudente devant celui de mon mari. Il ne se reproche pas de me voir souffrir; pourvu que je sois auprès de lui, il ne se demande pas si je suis malheureuse, il lui suffit de me voir vivante. Il ne veut pas me prêter un appui qui adoucirait mon sort, mais qui, en le brouillant avec M. Delmare, troublerait la sérénité du sien. A force de s'entendre répéter qu'il avait le cœur sec, il se l'est persuadé, et son cœur s'est desséché dans l'inaction, où, par défiance, il l'a laissé s'endormir. C'est un homme que l'affection d'autrui eût pu développer; mais elle s'est retirée de lui, et il s'est flétri. Maintenant il fait consister le bonheur dans le repos, le plaisir dans les aises de la vie. Il ne s'informe pas des soucis qu'il n'a pas; il faut dire le mot : Ralph est égoïste.

— Eh bien! tant mieux, dit Raymon, je n'ai plus peur de lui; je l'aimerai même, si vous voulez.

— Oui! aimez-le, Raymon, répondit-elle, il y sera sensible; et pour nous, ne nous inquiétons jamais de définir pourquoi l'on nous aime, mais comment l'on nous aime. Heureux celui qui peut être aimé, n'importe par quel motif!

— Ce que vous dites, Indiana, reprit Raymon en saisissant sa taille souple et frêle, c'est la plainte d'un cœur solitaire et triste. Mais avec moi, je veux que vous sachiez pourquoi et comment, pourquoi surtout.

— C'est pour me donner du bonheur, n'est-ce pas? lui dit-elle avec un regard triste et passionné.

— C'est pour te donner ma vie, dit Raymon en effleurant de ses lèvres les cheveux flottants d'Indiana.

Une fanfare voisine les avertit de s'observer : c'était sir Ralph qui les voyait, ou ne les voyait pas.

## XIV

Lorsque les limiers furent lancés, Raymon s'étonna de ce qui semblait se passer dans l'âme d'Indiana. Ses yeux et ses joues s'animèrent; le gonflement de ses narines trahit je ne sais quel sentiment de terreur ou de plaisir, et tout à coup, quittant son côté et pressant avec ardeur les flancs de son cheval, elle s'élança sur les traces de Ralph. Raymon ignorait que la chasse était la seule passion que Ralph et Indiana eussent en commun. Il ne se doutait pas non plus que, dans cette femme si frêle et en apparence si timide, résidât ce courage plus que masculin, cette sorte d'intrépidité délirante qui se manifeste parfois comme une crise nerveuse chez les êtres les plus faibles. Les femmes ont rarement le courage physique qui consiste à lutter d'inertie contre la douleur ou le danger; mais elles ont souvent le courage moral qui s'exalte avec le péril ou la souffrance. Les fibres délicates d'Indiana étaient impressionnées surtout par les bruits, le mouvement rapide et l'émotion de la chasse, cette image abrégée de la guerre avec ses fatigues, ses ruses, ses calculs, ses combats et ses chances. Sa vie, morne et rongée d'ennui, avait besoin de ces excitations; alors elle semblait se réveiller d'une léthargie et dépenser en un jour toute l'énergie inutile qu'elle avait depuis un mois laissée fermenter dans son sang.

Raymon fut effrayé de la voir courir ainsi, se livrant sans peur à la fougue de ce cheval qu'elle connaissait à peine, le lancer hardiment dans le taillis, éviter avec une admirable adresse, avec une sagacité étonnante, les branches dont la vigueur élastique fouettait son visage, franchir les fossés sans hésitation, se hasarder avec confiance dans les terrains glaiseux et mouvants, ne s'inquiétant pas de briser ses membres fluets, mais jalouse d'arriver la première sur la piste fumante du sanglier. Tant de résolution l'effraya et faillit le dégoûter de madame Delmare. Les hommes, et les amants surtout, ont la fatuité innocente de vouloir protéger la faiblesse plutôt que d'admirer le courage chez les femmes. Et puis le cœur humain a des secrets qu'un romancier ne devrait peut-être pas pénétrer pour la beauté de ses caractères et la poésie de ses portraits. Pour moi, qui ai promis de vous dire tout, je vous avouerai que Raymon se sentit épouvanté de tout ce qu'un esprit si intrépide promettait de hardiesse et de ténacité en amour. Ce n'était pas là le cœur résigné de la pauvre Noun qui aimait mieux se noyer que de lutter contre son malheur.

— Qu'il y ait autant de fougue et d'emportement dans sa tendresse qu'il y en a dans ses goûts, pensa-t-il; que sa volonté s'attache à moi, âpre et palpitante comme son caprice aux flancs de ce sanglier, et pour elle la société n'aura point d'entraves, les lois pas de force : il faudra que ma destinée succombe, et que je sacrifie mon avenir à son présent. —

Des cris d'épouvante et de détresse, parmi lesquels on pouvait distinguer la voix de madame Delmare, arrachèrent Raymon à ces réflexions. Il poussa son cheval avec inquiétude et fut rejoint aussitôt par sir Ralph qui lui demanda s'il avait entendu ces cris d'alarme.

Aussitôt des piqueurs effarés arrivèrent à eux en criant confusément que le sanglier avait fait tête et renversé madame Delmare. D'autres chasseurs, plus épouvantés encore, arrivèrent en appelant sir Ralph dont les secours étaient nécessaires à la personne blessée.

— C'est inutile, dit un dernier arrivant. Il n'y a plus d'espérance; vos soins viendraient trop tard . emmenez sir Ralph.

Et ces amis officieux, sans respect pour ses anxiétés mortelles, voulurent le retenir et firent autour de Raymon et de lui une résistance désespérante.

Dans cet instant d'effroi, les yeux de Raymon rencontrèrent le visage pâle et morne de M. Brown. Il ne criait pas, il n'écumait point; il ne se tordait pas les mains; seulement il prit son couteau de chasse, et, avec un sang-froid vraiment britannique, il s'apprêtait à se couper la gorge, lorsque Raymon lui arracha son arme, dispersa en jurant les importuns et l'entraîna vers le lieu d'où partaient les cris.

Ralph parut sortir d'un rêve en voyant madame Delmare s'élancer vers lui et l'aider à voler au secours du colonel qui était étendu par terre et semblait privé de vie.

Il s'empressa de le saigner, car il se fut bientôt assuré qu'il n'était point mort; mais il avait la cuisse cassée, et on le transporta au château.

Quant à madame Delmare, c'était par erreur qu'on l'avait nommée à la place de son mari dans le désordre de l'événement, ou plutôt Ralph et Raymon avaient cru entendre le nom qui les intéressait le plus.

Indiana n'avait éprouvé aucun accident; mais son effroi et sa consternation lui ôtaient presque la force de marcher. Raymon la soutint dans ses bras, et se

réconcilia avec son cœur de femme, en la voyant si profondément affectée du malheur de ce mari à qui elle avait beaucoup à pardonner avant de le plaindre.

Sir Ralph avait déjà repris son calme accoutumé; seulement une pâleur extraordinaire révélait la forte commotion qu'il avait éprouvée; il avait failli perdre une des deux seules personnes qu'il aimât.

Raymon qui, dans cet instant de trouble et de délire, avait seul conservé assez de raison pour comprendre ce qu'il voyait, avait pu juger quelle était l'affection de Ralph pour sa cousine, et combien peu elle était balancée par celle qu'il éprouvait pour le colonel. Cette remarque, qui démentait positivement l'opinion d'Indiana, n'échappa point à la mémoire de Raymon comme à celle des autres témoins de cette scène.

Pourtant Raymon ne parla jamais à madame Delmare de la tentative de suicide qui s'était emparée tout à coup de M. Brown. Il y eut dans cette restriction désobligeante quelque chose d'égoïste et de haineux que vous pardonnerez peut-être au sentiment de jalousie amoureuse qui l'inspira.

Ce fut avec beaucoup de peine qu'on transporta le colonel au Lagny au bout de six semaines; mais plus de six mois s'écoulèrent ensuite sans qu'il pût marcher; car à la rupture à peine ressoudée du fémur vint se joindre un rhumatisme aigu dans la partie malade, qui le condamna à d'atroces douleurs et à une immobilité complète. Sa femme lui prodigua les soins les plus doux. Elle ne quitta pas son chevet et supporta, sans se plaindre, ses humeurs âcres et chagrines, ses colères de soldat et ses injustices de malade.

Malgré les ennuis d'une si triste existence, sa santé refleurit fraîche et brillante, et le bonheur vint habiter son cœur. Raymon l'aimait; il l'aimait réellement. Il venait tous les jours; il ne se rebutait d'aucune difficulté pour la voir; il supportait les infirmités du mari, la froideur du cousin, la contrainte des entrevues. Un regard de lui mettait de la joie pour tout un jour dans le cœur d'Indiana. Elle ne songeait plus à se plaindre de la vie, son âme était remplie, sa jeunesse était occupée, sa force morale avait un aliment.

Insensiblement le colonel prit de l'amitié pour Raymon. Il eut la simplicité de croire que cette assiduité était une preuve de l'intérêt que son voisin prenait à sa santé. Madame de Ramière vint aussi quelquefois sanctionner cette liaison par sa présence, et Indiana s'attacha à la mère de Raymon avec enthousiasme et passion. Enfin l'amant de la femme devint l'ami du mari. Vous voyez que je vous raconte une histoire extrêmement vraisemblable, et que confirme l'expérience de tous les jours.

Dans ce rapprochement continuel, Raymon et Ralph arrivèrent forcément à une sorte d'intimité : ils s'appelaient : — Mon cher ami. Ils se donnaient la main soir et matin. Avaient-ils un léger service à se demander réciproquement, leur phrase accoutumée était celle-ci :

— *Je compte assez sur votre bonne amitié*, etc.

Enfin, lorsqu'ils parlaient l'un de l'autre, ils disaient :

— *C'est mon ami.*

Et quoique ce fussent deux hommes aussi francs qu'il soit possible de l'être dans le monde, ils ne s'aimaient pas du tout. Ils différaient essentiellement d'avis sur tout; aucune sympathie ne leur était commune, et si tous deux aimaient madame Delmare, c'était d'une manière si différente, que ce sentiment les divisait au lieu de les rapprocher. Ils goûtaient un singulier plaisir à se contredire, et à troubler autant que possible l'humeur l'un de l'autre par des reproches qui, pour être lancés comme des généralités dans la conversation, n'en avaient pas moins d'aigreur et d'amertume.

Leurs principales contestations et les plus fréquentes commençaient par la politique et finissaient par la morale. C'était le soir, lorsqu'ils se réunissaient autour du fauteuil de M. Delmare, que la dispute s'élevait sur le plus mince prétexte. On y gardait toujours les égards apparents que la philosophie imposait à l'un, que l'usage du monde inspirait à l'autre; mais on s'y disait pourtant, sous le voile de l'allusion, des choses dures qui amusaient le colonel, car il était de nature guerrière et querelleuse, et à défaut de batailles il aimait les disputes.

Moi je crois que l'opinion politique d'un homme c'est l'homme tout entier. Dites-moi votre cœur et votre tête, et je vous dirai vos opinions politiques. Dans quelque rang ou dans quelque parti que le hasard nous ait fait naître, notre caractère l'emporte tôt ou tard sur les préjugés ou les croyances de l'éducation. Vous me trouverez peut-être absolu, mais comment pourrais-je me décider à augurer bien d'un esprit qui s'attache à de certains systèmes que la générosité repousse? Montrez-moi un homme qui soutienne l'utilité de la peine de mort, et, quelque consciencieux et éclairé qu'il soit, je vous défie d'établir jamais aucune sympathie entre lui et moi; si cet homme veut m'enseigner des vérités que j'ignore, il n'y réussira point, car il ne dépendra pas de moi de lui accorder ma confiance.

Ralph et Raymon différaient sur tous les points, et pourtant ils n'avaient pas, avant de se connaître, d'opinions exclusivement arrêtées. Mais du moment qu'ils furent aux prises, chacun saisissant le contre-pied de ce qu'avançait l'autre, ils se firent chacun une conviction complète, inébranlable. Raymon fut en toute occasion le champion de la société existante, Ralph en attaqua l'édifice sur tous les points.

Cela était simple. Raymon était heureux et parfaitement traité, Ralph n'avait connu de la vie que ses

maux et ses dégoûts; l'un trouvait tout fort bien, l'autre était mécontent de tout. Les hommes et les choses avaient maltraité Ralph et comblé Raymon; et, comme deux enfants, Ralph et Raymon rapportaient tout à eux-mêmes, s'établissant juges en dernier ressort des grandes questions de l'ordre social, eux qui n'étaient compétents ni l'un ni l'autre.

Ralph allait donc toujours soutenant son rêve de république d'où il voulait exclure tous les abus, tous les préjugés, toutes les injustices, projet reposant tout entier sur l'espoir d'une nouvelle race d'hommes. Raymon soutenait sa doctrine de monarchie héréditaire, aimant mieux, disait-il, supporter les abus, les préjugés et les injustices, que de voir relever les échafauds et couler le sang innocent.

Le colonel était presque toujours du parti de Ralph en commençant la discussion. Il haïssait les Bourbons et mettait dans ses opinions toute l'animosité de ses sentiments. Mais bientôt Raymon le rattachait avec adresse à son parti en lui prouvant que la monarchie était, comme principe, bien plus près de l'empire que de la république. Ralph avait si peu le talent de la persuasion, il était si candide, si maladroit, le pauvre baronnet! sa franchise était si raboteuse, sa logique si rapide, ses principes si absolus! Il ne ménageait personne, il n'adoucissait aucune vérité.

— Parbleu! disait-il au colonel, lorsque celui-ci maudissait l'intervention de l'Angleterre, que vous a donc fait, à vous, homme de bon sens et de raisonnement, je suppose, toute une nation qui a combattu loyalement contre vous?

— Loyalement! répétait Delmare en serrant les dents et en brandissant sa béquille.

— Laissons les questions de cabinet se résoudre de puissance à puissance, reprenait sir Ralph, puisque nous avons adopté un mode de gouvernement qui nous interdit de discuter nous-mêmes nos intérêts. Si une nation est responsable des fautes de sa législation, laquelle trouverez-vous plus coupable que la vôtre?

— Aussi, monsieur, s'écriait le colonel, honte à la France, qui a abandonné Napoléon et qui a subi un roi proclamé par les baïonnettes étrangères!

— Moi, je ne dis pas honte à la France, reprenait Ralph, je dis malheur à elle! Je la plains de s'être trouvée si faible et si malade, le jour où elle fut purgée de son tyran, qu'elle fut obligée d'accepter votre lambeau de charte constitutionnelle; baillon de liberté que vous commencez à respecter, aujourd'hui qu'il faudrait le jeter et reconquérir votre liberté tout entière...

Alors Raymon relevait le gant que lui jetait sir Ralph. Chevalier de la charte, il voulait être aussi celui de la liberté, et il prouvait merveilleusement à Ralph que l'une était l'expression de l'autre; que, s'il brisait la charte, il renversait lui-même son idole. En vain le baronnet se débattait dans les arguments vicieux dont l'enlaçait M. de Ramière; celui-ci démontrait admirablement qu'un système plus large de franchises menait infailliblement aux excès de 93, et que la nation n'était pas encore mûre pour la liberté qui n'était pas la licence. Et lorsque sir Ralph prétendait qu'il était absurde de vouloir emprisonner une constitution dans un nombre donné d'articles, que ce qui suffisait d'abord devenait insuffisant plus tard, s'appuyant de l'exemple du convalescent dont les besoins augmentent chaque jour; à tous ces lieux communs que ressassait lourdement M. Brown, Raymon répondait que la charte n'était pas un cercle inflexible, qu'il s'étendrait avec les besoins de la France, lui donnant une élasticité qui, disait-il, se prêterait plus tard aux exigences nationales, mais qui ne se prêtait réellement qu'à celles de la couronne.

Pour Delmare, il n'avait pas fait un pas depuis 1815. C'était un stationnaire aussi encroûté, aussi opiniâtre que les émigrés de Coblentz, éternelles victimes de son ironie haineuse. Vieux enfant, il n'avait rien compris dans le grand drame de la chute de Napoléon. Il n'avait vu qu'une chance de la guerre, là où une puissance d'opinion avait triomphé. Il parlait toujours de trahison et de patrie vendue, comme si une nation entière pouvait trahir un seul homme, comme si la France se fût laissé vendre par quelques généraux. Il accusait les Bourbons de tyrannie, et regrettait les beaux jours de l'empire où les bras manquaient à la terre et le pain aux familles. Il déclamait contre la police de Franchet, et vantait celle de Fouché. Cet homme était toujours au lendemain de Waterloo.

C'était vraiment chose curieuse que d'entendre les niaiseries politico-sentimentales de Delmare et de M. de Ramière, tous les deux philanthropes rêveurs, l'un sous l'épée de Napoléon, l'autre sous le sceptre de saint Louis : M. Delmare, planté au pied des Pyramides, Raymon, assis sous le monarchique ombrage du chêne de Vincennes. Leurs utopies, qui se heurtaient d'abord, finissaient par se comprendre; Raymon engluait le colonel avec ses phrases chevaleresques; pour une concession il en exigeait dix, et il l'habituait insensiblement à voir vingt-cinq ans de victoire monter en spirales sous les plis du drapeau blanc. Si Ralph n'avait pas jeté sans cesse sa brusquerie et sa rudesse dans la rhétorique fleurie de M. de Ramière, celui-ci eût infailliblement conquis Delmare au trône de 1815; mais Ralph froissait son amour-propre, et la maladroite franchise qu'il mettait à ébranler son opinion ne faisait que l'ancrer dans ses convictions impériales. Alors tous les efforts de M. de Ramière étaient perdus; Ralph marchait de plain-pied sur les fleurs de son éloquence, et sa parole acerbe et rude en faisait crouler le frêle édifice, comme la pierre qui brise un fragile cristal. Le colonel revenait avec acharnement à ses trois couleurs. Il jurait d'en *secouer un*

*beau jour la poussière*, il crachait sur les lis, il ramenait le duc de Reichstadt sur le trône de *ses pères*; il recommençait la conquête du monde, et finissait toujours par se plaindre de la honte qui pesait sur la France, des rhumatismes qui le clouaient sur son fauteuil, et de l'ingratitude des Bourbons pour les vieilles moustaches qu'avait brûlées le soleil du désert, et qui s'étaient hérissées des glaçons de la Moscowa.

— Mon pauvre ami! disait Ralph, soyez donc juste; vous trouvez mauvais que la restauration n'ait pas payé les services rendus à l'empire, et qu'elle salarie ses émigrés. Dites-moi, si Napoléon pouvait revivre demain dans toute sa puissance, trouveriez-vous bon qu'il vous repoussât de sa faveur et qu'il en fît jouir les partisans de la légitimité? Chacun pour soi et pour les siens, ce sont là des discussions d'affaires, des débats d'intérêt personnel, qui intéressent fort peu la France, aujourd'hui que vous êtes presque aussi invalide que les voltigeurs de l'émigration, et que tous, goutteux, mariés ou boudeurs, vous lui êtes également inutiles. Cependant il faut qu'elle vous nourrisse tous, et c'est à qui de vous se plaindra d'elle. Quand viendra le jour de la république, elle s'affranchira de toutes vos exigences, et ce sera justice.

Ces choses communes, mais évidentes, offensaient le colonel comme autant d'injures personnelles, et Ralph qui, avec tout son bon sens, ne comprenait pas que la petitesse d'esprit d'un homme qu'il estimait pût aller aussi loin, s'habituait à le choquer sans ménagement.

Avant l'arrivée de Raymon, entre ces deux hommes, il y avait une convention tacite d'éviter tout sujet de contestation délicate, où des intérêts irritables eussent pu se froisser mutuellement. Mais Raymon apporta dans leur solitude toutes les subtilités du langage, toutes les petitesses perfides de la civilisation. Il leur apprit qu'on peut tout se dire, tout se reprocher, et se retrancher toujours derrière le prétexte de la discussion. Il introduisit chez eux l'usage de disputer, alors toléré dans les salons, parce que les passions haineuses des Cent Jours avaient fini par s'amortir et se fondre en nuances diverses. Mais le colonel avait conservé toute la verdeur des siennes, et Ralph tomba dans une grande erreur en pensant qu'il pourrait entendre le langage de la raison. M. Delmare s'aigrit de jour en jour contre lui et se rapprocha de Raymon qui, sans faire de concessions trop larges, savait prendre des formes gracieuses pour ménager son amour-propre.

C'est une grande imprudence d'introduire la politique comme passe-temps dans l'intérieur des familles. S'il en existe encore aujourd'hui de paisibles et d'heureuses, je leur conseille de ne s'abonner à aucun journal, de ne pas lire le plus petit article du budget, de se retrancher au fond de leurs terres comme dans une oasis, et de tracer une ligne infranchissable entre elles et le reste de la société; car si elles laissent le bruit de nos contestations arriver jusqu'à elles, c'en est fait de leur union et de leur repos. On n'imagine pas ce que les divisions d'opinions apportent d'aigreur et de fiel entre les proches; ce n'est la plupart du temps qu'une occasion pour se reprocher les défauts du caractère, les travers de l'esprit ou les vices du cœur.

On n'eût pas osé se traiter de fourbe, d'imbécile, d'ambitieux et de poltron. On enferme les mêmes idées sous les noms de *jésuite*, de *royaliste*, de *révolutionnaire* et de *juste milieu*. Ce sont d'autres mots, mais ce sont les mêmes injures, d'autant plus poignantes qu'on s'est permis réciproquement de se poursuivre et de s'attaquer sans relâche, sans indulgence, sans retenue. Alors plus de tolérance pour les fautes mutuelles, plus d'esprit de charité, plus de réserve généreuse et délicate; on ne se passe plus rien, on rapporte tout à un sentiment politique, et sous ce masque on exhale sa haine et sa vengeance. Heureux habitants des campagnes, s'il est encore des campagnes en France, fuyez, fuyez la politique, et lisez *Peau d'âne* en famille! Mais telle est la contagion, qu'il n'est plus de retraite assez obscure, de solitude assez profonde pour cacher et protéger l'homme qui veut soustraire son cœur débonnaire aux orages de nos discordes civiles.

Le petit château de la Brie s'était en vain défendu quelques années contre cet envahissement funeste; il perdit enfin son insouciance, sa vie intérieure et active, ses longues soirées de silence et de méditation. Des disputes bruyantes réveillèrent ses échos endormis, des paroles d'amertume et de menace effrayèrent les chérubins fanés qui souriaient depuis cent ans dans la poussière des lambris. Les émotions de la vie actuelle pénétrèrent dans cette vieille demeure, et toutes ces recherches surannées, tous ces débris d'une époque de plaisir et de légèreté, virent avec terreur passer notre époque de doutes et de déclamations, représentée par trois personnes qui s'enfermaient ensemble chaque jour pour se quereller du matin au soir.

## XV

Malgré ces dissensions continuelles, madame Delmare se livrait à l'espoir d'un riant avenir avec la confiance de son âge. C'était son premier bonheur, et son ardente imagination, son cœur jeune et riche savait se parer de tout ce qui lui manquait. Elle était ingénieuse à se créer des jouissances vives et pures, à se restituer le complément des faveurs précaires de sa destinée. Au fait Raymon l'aimait. Il ne mentait pas lorsqu'il lui disait qu'elle était le seul amour de sa

vie; il n'avait jamais aimé si purement ni si longtemps. Près d'elle il oubliait tout ce qui n'était pas elle; le monde et la politique s'effaçaient de son souvenir; il se plaisait à cette vie intérieure, à ces habitudes de famille qu'elle lui créait. Il admirait la patience et la force de cette femme; il s'étonnait du contraste de son esprit avec son caractère; il s'étonnait surtout qu'après tant de solennité dans leur premier pacte, elle se montrât si peu exigeante, heureuse de si furtifs et de si rares bonheurs, confiante avec tant d'abandon et d'aveuglement: c'est que l'amour était dans son cœur une passion neuve et généreuse; c'est que mille sentiments délicats et nobles s'y rattachaient et lui donnaient une force que Raymon ne pouvait pas comprendre.

Lui, il souffrit d'abord de l'éternelle présence du mari ou du cousin. Il avait songé à traiter cet amour comme tous ceux qu'il connaissait; mais bientôt Indiana le força à s'élever jusqu'à elle. Sa résignation à supporter la surveillance, l'air de bonheur avec lequel elle le contemplait à la dérobée, ses yeux qui avaient pour lui un éloquent et muet langage, son sublime sourire lorsque dans la conversation une allusion soudaine rapprochait leurs cœurs et aimantait leur regard; ce furent bientôt là des plaisirs fins et recherchés que Raymon comprit, grâce à la délicatesse de son esprit et à la culture de l'éducation.

Quelle différence entre cet être chaste qui semblait ignorer la possibilité d'un dénoûment à son amour, et toutes ces femmes occupées seulement de le hâter en feignant de le fuir! Lorsque par hasard Raymon se trouvait seul avec elle, les joues d'Indiana ne s'animaient pas d'un coloris plus chaud, elle ne détournait pas ses regards avec embarras. Non, ses yeux limpides et calmes le contemplaient toujours avec ivresse, le sourire des anges reposait toujours sur ses lèvres roses comme celles d'une petite fille qui n'a connu encore que les baisers de sa mère. A la voir si confiante, si passionnée, si chaste, vivant tout entière de la vie du cœur, et ne comprenant pas qu'il y eût des tortures dans celui de son amant lorsqu'il était à ses pieds, Raymon n'osait plus être homme, de crainte de lui paraître au-dessous de ce qu'elle l'avait rêvé, et par amour-propre il se faisait vertueux comme elle.

Ignorante comme une vraie créole, madame Delmare n'avait jusque-là jamais songé à peser les graves intérêts que maintenant on discutait chaque jour devant elle. Elle avait été élevée par sir Ralph, qui avait une médiocre opinion de l'intelligence et du raisonnement chez les femmes, parce qu'il les jugeait toutes d'après sa mère, et qui s'était borné à lui donner quelques connaissances positives et d'un usage immédiat. Elle savait donc à peine l'histoire abrégée du monde et toute dissertation sérieuse l'accablait d'ennui. Mais quand elle entendit Raymon appliquer à ces arides matières toute la grâce de son esprit, toute la poésie de son langage, elle écouta et essaya de comprendre, puis elle hasarda timidement de naïves questions qu'une fille de dix ans élevée dans le monde eût habilement résolues. Raymon se plut à éclairer cet esprit vierge qui s'ouvrait sans résistance à ses principes. Mais, malgré l'empire qu'il exerçait sur son âme neuve et ingénue, ses sophismes rencontrèrent quelquefois de la résistance.

Indiana opposait aux intérêts de la civilisation érigés en principes les idées droites et les lois simples du bon sens et de l'humanité; ses objections avaient un caractère de franchise sauvage qui embarrassait quelquefois Raymon et qui le charmait toujours par son originalité enfantine. Il s'appliquait comme à un travail sérieux, il se faisait une tâche importante de l'amener peu à peu à ses croyances, à ses principes. Il eût été fier de régner sur cette conviction si consciencieuse et si naturellement éclairée, mais il eut quelque peine à y parvenir. Les systèmes généreux de Ralph, sa haine rigide pour les vices de la société, son âpre impatience de voir régner d'autres lois et d'autres mœurs, c'étaient bien là des sympathies auxquelles répondaient les souvenirs malheureux d'Indiana.

Mais tout à coup Raymon tuait son adversaire en lui démontrant que cette aversion pour le présent était l'ouvrage de l'égoïsme; il peignait avec chaleur ses propres affections, son dévouement à la famille royale, qu'il savait parer de tout l'égoïsme d'une fidélité dangereuse, son respect pour la croyance persécutée de ses pères, ses sentiments religieux qu'il ne raisonnait pas et qu'il conservait par instinct et par besoin, disait-il. Et puis le bonheur d'aimer ses semblables, de tenir à la génération présente par tous les liens de l'honneur et de la philanthropie, le plaisir de rendre des services à son pays, en repoussant les innovations dangereuses, en maintenant la paix intérieure; en donnant, s'il le fallait, tout son sang pour épargner une goutte de sang au dernier de ses compatriotes; il peignait toutes ces bénignes utopies avec tant d'art et de charme, qu'Indiana se laissait entraîner au besoin d'aimer et de respecter tout ce qu'aimait et respectait Raymon. Au fait, il était prouvé que Ralph était un égoïste; quand il soutenait une idée généreuse, on souriait; il était *avéré* que son esprit et son cœur étaient alors en contradiction. Ne valait-il pas mieux croire Raymon qui avait une âme si chaleureuse, si large et si expansive?

Il y avait pourtant bien des moments où Raymon oubliait, à peu près, son amour, pour ne songer qu'à son antipathie. Auprès de madame Delmare il ne voyait que sir Ralph, sir Ralph qui, avec son rude et froid bon sens, osait s'attaquer à lui, homme supérieur qui avait terrassé de si nobles ennemis. Il était humilié de se voir aux prises avec un si pauvre adversaire, et alors il l'accablait du poids de son élo-

quence; il mettait en œuvre toutes les ressources de son talent, et Ralph étourdi, lent à rassembler ses idées, plus lent encore à les exprimer, subissait la conscience de sa faiblesse.

Dans ces moments-là, il semblait à Indiana que Raymon était tout à fait distrait d'elle; elle avait des mouvements d'inquiétude et d'effroi en songeant que peut-être tous ces nobles et grands sentiments si bien dits n'etaient que le pompeux étalage des mots, l'ironique faconde de l'avocat s'écoutant lui-même et s'exerçant à la comédie sentimentale qui doit surprendre la bonhomie de l'auditoire. Elle tremblait surtout lorsqu'en rencontrant son regard, elle croyait y voir briller, non le plaisir d'avoir été compris par elle, mais l'amour-propre triomphant d'avoir fait un beau plaidoyer. Elle avait peur alors, et songeait à Ralph, l'égoïste, envers qui l'on était injuste peut-être; mais Ralph ne savait rien dire pour prolonger cette incertitude, et Raymon était habile à la dissiper.

Il n'y avait donc qu'une existence vraiment troublée, qu'un bonheur vraiment gâte dans cet intérieur: c'était l'existence, c'était le bonheur de Ralph. Homme malheureusement né, pour qui la vie n'avait jamais eu d'aspects brillants, de joies pleines et pénétrantes, grande et obscure infortune que personne ne plaignait et qui ne se plaignait à personne; destinée vraiment maudite, mais sans poésie, sans bâtardise, sans aventure, sans drame; destinée commune, bourgeoise et triste, qu'aucune amitié n'avait adoucie, qu'aucun amour n'avait charmée, qui se consumait en silence avec l'héroïsme que donnent l'amour de la vie et le besoin d'espérer; être isolé qui avait eu un père et une mère comme tout le monde, un frère, une femme, un fils, une amie, et qui n'avait jamais rien recueilli, rien gardé de toutes ces affections; étranger dans la vie, qui passait mélancolique et nonchalant, n'ayant pas même le sentiment exalté de son infortune, la romanesque compassion de soi-même qui fait trouver du charme dans la douleur.

Malgré la force de son caractère, cet homme se sentit quelquefois découragé de la vertu. Il haïssait Raymon, et d'un mot il pouvait le chasser du Lagny; mais il ne le fit pas, parce que Ralph avait une croyance, une seule qui était plus forte que les mille croyances de Raymon. Ce n'étaient ni l'Église, ni la monarchie, ni la société, ni la réputation, ni les lois, qui lui dictaient ses sacrifices et son courage; c'était la conscience.

Il avait vécu tellement seul qu'il n'avait pu s'habituer à compter sur les autres; mais aussi dans cet isolement, il avait appris à se connaître lui-même. Il s'était fait un ami de son propre cœur; à force de se replier en lui et de se demander la cause des injustices d'autrui, il s'était assuré qu'il ne les méritait par aucun vice; il ne s'en irritait plus, parce qu'il faisait peu de cas de sa personne qu'il savait être insipide et commune. Il comprenait l'indifférence dont il était l'objet, et il en avait pris son parti; mais son âme lui disait qu'il était capable de ressentir tout ce qu'il n'inspirait pas, et s'il était disposé à pardonner tout aux autres, il était déterminé à ne rien tolérer en lui. Cette vie tout intérieure, ces sensations tout intimes, lui donnaient toutes les apparences de l'égoïsme, et peut-être rien n'y ressemble davantage que le respect de soi-même.

Cependant comme il arrive souvent qu'en voulant trop bien faire nous faisons moins bien, il arriva que sir Ralph commit une grande faute par un scrupule de délicatesse, et causa un mal irréparable à madame Delmare, dans la crainte de charger sa conscience, à lui, d'un reproche. Cette faute fut de ne pas l'instruire des causes véritables de la mort de Noun. Sans doute, alors, elle eût réfléchi aux dangers de son amour pour Raymon: mais nous verrons plus tard pourquoi M. Brown n'osa éclairer sa cousine, et quels scrupules pénibles lui firent garder le silence sur un point si important. Quand il se décida à le rompre, il était trop tard, Raymon avait eu le temps d'établir son empire.

Un événement inattendu venait d'ébranler l'avenir du colonel et de sa femme. Une maison de commerce de Belgique sur laquelle reposait toute la prospérité de l'entreprise Delmare, avait fait tout d'un coup faillite, et le colonel, à peine rétabli, venait de partir en toute hâte pour Anvers.

En le voyant encore si faible et si souffrant, sa femme avait voulu l'accompagner; mais M. Delmare, menacé d'une ruine complète, et résolu de faire honneur à tous ses engagements, craignit que son voyage n'eût l'air d'une fuite, et voulut laisser sa femme au Lagny comme une caution de son retour. Il refusa de même la compagnie de sir Ralph, et le pria de rester pour servir d'appui à madame Delmare, en cas de tracasseries de la part de créanciers inquiets ou pressés.

Au milieu de ces circonstances fâcheuses, Indiana ne s'effraya que de la possibilité de quitter le Lagny et de s'éloigner de Raymon; mais il la rassura en lui démontrant que le colonel irait indubitablement à Paris. Il lui jura qu'il la suivrait d'ailleurs en quelque lieu et sous quelque prétexte que ce fût, et la crédule femme s'estima presque heureuse d'un malheur qui lui permettait d'éprouver l'amour de Raymon. Quant à lui, un espoir vague, une pensée irritante et continuelle l'absorbaient depuis la nouvelle de cet événement: il allait enfin se trouver seul avec Indiana, ce serait la première fois depuis six mois. Elle n'avait jamais semblé chercher à l'éviter; et quoique peu pressé de triompher d'un amour dont la chasteté naïve avait pour lui l'attrait de la singularité, il commençait à sentir qu'il était de son honneur de le conduire à un résultat dans le monde. Il repoussait avec probité toute insinuation malicieuse sur ses relations avec

madame Delmare; il assurait fort modestement qu'il n'existait entre elle et lui qu'une douce et calme amitié, mais, pour rien au monde, il n'eût voulu avouer, même à son meilleur ami, qu'il était aimé passionnément depuis six mois, et qu'il n'avait encore rien obtenu de cet amour.

Il fut un peu trompé dans son attente en voyant que sir Ralph semblait déterminé à remplacer M. Delmare pour la surveillance, qu'il s'établissait au Lagny dès le matin, et ne retournait à Bellerive que le soir; même, comme ils avaient, pendant quelque temps, la même route à suivre pour gagner leurs gîtes respectifs, Ralph mettait une insupportable affectation de politesse à conformer son départ à celui de Raymon. Cette contrainte devint bientôt odieuse à M. de Ramière, et madame Delmare crut y voir, en même temps qu'une méfiance injurieuse pour elle, l'intention de s'arroger un pouvoir despotique sur sa conduite.

Raymon n'osait demander une entrevue secrète; chaque fois qu'il avait fait cette tentative, madame Delmare lui avait rappelé certaines conditions établies entre eux. Cependant huit jours s'étaient déjà écoulés depuis le départ du colonel; il pouvait être bientôt de retour, il fallait profiter de l'occasion. Céder la victoire à sir Ralph était un déshonneur pour Raymon. Il glissa un matin la lettre suivante dans la main de madame Delmare :

« Indiana! vous ne m'aimez donc pas comme je vous aime? Mon ange! je suis malheureux, et vous ne le voyez pas. Je suis triste, inquiet de votre avenir, non du mien; car où que vous soyez j'irai vivre et mourir. Mais la misère m'effraye pour vous; débile et fluette comme vous l'êtes, ma pauvre enfant, comment supporteriez-vous les privations? Vous avez un cousin riche et libéral, votre mari acceptera peut-être de sa main ce qu'il refusera de la mienne. Ralph adoucira votre sort, et moi, je ne ferai rien pour vous!

« Vous voyez bien, chère amie, que j'ai sujet d'être sombre et chagrin. Vous, vous êtes héroïque, vous riez de tout, vous ne voulez pas que je m'afflige. Ah! que j'ai besoin de vos douces paroles, de vos doux regards pour soutenir mon courage! Mais par une inconcevable fatalité, ces jours que j'espérais passer librement à vos genoux ne m'ont apporté qu'une contrainte encore plus cuisante.

« Dites donc un mot, Indiana, afin que nous soyons seuls au moins une heure, que je puisse pleurer sur vos blanches mains, vous dire tout ce que je souffre, et qu'une parole de vous me console et me rassure.

« Et puis, Indiana, voyez-vous, j'ai un caprice d'enfant, un vrai caprice d'amant: je voudrais entrer dans votre chambre. Ah! ne vous alarmez pas, ma douce créole! Je suis payé, non pas seulement pour vous respecter, mais pour vous craindre: c'est précisément là pourquoi je voudrais entrer dans votre chambre, m'agenouiller à cette place où je vous ai vue presque nue, et où malgré mon audace je n'ai pas osé vous regarder. Je voudrais me prosterner là, y passer une heure de recueillement et de bonheur; pour toute faveur, Indiana, je te demanderais de poser ta main sur mon cœur et de le purifier de son crime, de le calmer s'il battait trop vite, et de lui rendre toute ta confiance, si tu le trouves enfin digne de toi. Oh oui! je voudrais te prouver que je le suis maintenant, que je te connais bien, que je te rends un culte plus pur et plus saint que jamais jeune fille ne rendit à sa madone! Je voudrais être sûr que tu ne me crains plus, que tu m'estimes autant que je te vénère; appuyé sur ton cœur, je voudrais vivre une heure de la vie des anges. Dis, ma gazelle, le veux-tu? Une heure, la première, la dernière peut-être!

« Il est temps de m'absoudre, Indiana, de me rendre ta confiance si cruellement ravie, si chèrement rachetée. N'es-tu pas contente de moi? dis, n'ai-je pas passé six mois derrière ta chaise, bornant toutes mes voluptés à regarder ton cou de neige, penché sur ton ouvrage, au travers des boucles de tes cheveux noirs? à respirer le parfum qui s'émane de toi et que m'apportait vaguement l'air de la croisée où tu t'assieds! Tant de soumission ne mérite donc pas la récompense d'un baiser? Un baiser de sœur, si tu veux, un baiser au front. Je resterai fidèle à nos conventions, je te le jure. Je ne demanderai rien... Mais toi, cruelle, ne veux-tu rien m'accorder? Est-ce donc de toi-même que tu as peur? »

Madame Delmare monta dans sa chambre pour lire cette lettre; elle y répondit sur-le-champ et glissa la réponse avec une clef du parc qu'il connaissait trop bien.

« Moi te craindre, Raymon! Oh non, pas à présent. Je sais trop comme tu m'aimes, j'y crois avec trop d'ivresse. Viens donc, je ne me crains pas non plus; si je t'aimais moins, je serais peut-être moins calme, mais je t'aime comme tu ne le sais pas toi-même... Partez de bonne heure, afin d'ôter toute défiance à Ralph. Revenez à minuit, vous connaissez le parc et la maison; voici la clef de la petite porte, refermez-la sur vous. »

Cette confiance ingénue et généreuse fit rougir Raymon; il avait cherché à l'inspirer avec l'intention d'en abuser; il avait compté sur la nuit, sur l'occasion, sur le danger. Si Indiana avait montré de la crainte, elle était perdue; mais elle était tranquille, elle s'abandonnait à sa foi; il jura de ne pas l'en faire repentir. L'important, d'ailleurs, c'était de passer une nuit dans sa chambre, afin de ne pas être un sot à ses propres yeux, afin de rendre inutile la prudence de Ralph, et de pouvoir le railler intérieurement. C'était une satisfaction personnelle dont il avait besoin.

## XVI

Mais ce soir-là Ralph fut vraiment insupportable; jamais il ne fut plus lourd, plus froid et plus fastidieux. Il ne put rien dire à propos, et, pour comble de maladresse, la soirée était déjà fort avancée qu'il n'avait encore fait aucun préparatif de départ. Madame Delmare commençait à être mal à l'aise, elle regardait alternativement la pendule qui marquait onze heures, la porte que le vent faisait grincer, et l'insipide figure de son cousin qui, établi vis-à-vis d'elle sous le manteau de la cheminée, regardait paisiblement la braise sans paraître se douter de l'importunité de sa présence.

Cependant le masque indélébile de sir Ralph, sa contenance pétrifiante, cachaient en cet instant de profondes et cruelles agitations. C'était un homme à qui rien n'échappait, parce qu'il observait tout avec sang-froid. Il n'avait pas été dupe du départ simulé de Raymon. Il s'apercevait fort bien en ce moment des anxiétés de madame Delmare. Il en souffrait plus qu'elle-même, et il flottait irrésolu entre le désir de lui donner des avertissements salutaires et la crainte de s'abandonner à des sentiments qu'il désavouait; enfin l'intérêt de sa cousine l'emporta, et il rassembla toutes les forces de son âme pour rompre le silence.

— Cela me rappelle, lui dit-il tout à coup en suivant le cours de l'idée qui le préoccupait intérieurement, qu'il y a aujourd'hui un an, nous étions assis, vous et moi, sous cette cheminée comme vous voici maintenant; la pendule marquait à peu près la même heure, le temps était sombre et froid comme ce soir... Vous étiez souffrante, et vous aviez des idées tristes; c'est ce qui me ferait presque croire à la vérité des pressentiments!

— Où veut-il en venir? pensa madame Delmare en regardant son cousin avec une surprise mêlée d'inquiétude.

— Te souviens-tu, Indiana, continua-t-il, que tu te sentis alors plus mal qu'à l'ordinaire? Moi je me rappelle tes paroles comme si elles retentissaient encore à mes oreilles : *Vous me traiterez de folle*, disais-tu, *mais il y a un danger qui se prépare autour de nous et qui pèse sur quelqu'un; sur moi, sans doute*, ajoutas-tu, *je me sens émue comme à l'approche d'une grande phase de ma destinée, j'ai peur*... Ce sont tes propres expressions, Indiana.

— Je ne suis plus malade, répondit Indiana qui était redevenue tout d'un coup aussi pâle qu'au temps dont parlait sir Ralph; je ne crois plus à ces vaines frayeurs...

— Moi, j'y crois, reprit-il, car ce soir-là tu fus prophète, Indiana : un grand danger nous menaçait, une influence funeste enveloppait cette paisible demeure...

— Mon Dieu! je ne vous comprends pas...

— Tu vas me comprendre, ma pauvre amie. C'est ce soir-là que Raymon de Ramière entra ici... Tu te souviens dans quel état...

Ralph attendit quelques instants sans oser lever les yeux sur sa cousine; comme elle ne répondit rien, il continua.

— Je fus chargé de le rendre à la vie et je le fis, autant pour te satisfaire que pour obéir aux sentiments de l'humanité; mais en vérité, Indiana, malheur à moi pour avoir conservé la vie de cet homme! C'est vraiment moi qui ai fait tout le mal.

—Je ne sais de quel mal vous voulez parler, répondit Indiana sèchement.

Elle était profondément blessée de l'explication qu'elle prévoyait.

— Je veux parler de la mort de cette infortunée, dit Ralph. Sans lui, elle vivrait encore, sans son fatal amour, cette belle et honnête fille qui vous chérissait serait encore à vos côtés...

Jusque-là, madame Delmare ne comprenait pas. Elle s'irritait jusqu'au fond de l'âme de la tournure étrange et cruelle que prenait son cousin pour lui reprocher son attachement à M. de Ramière.

— C'en est assez, dit-elle en se levant.

Mais Ralph ne parut pas y prendre garde.

— Ce qui m'a toujours étonné, dit-il, c'est que vous n'ayez pas deviné le véritable motif qui amenait ici M. de Ramière par-dessus les murs.

Un rapide soupçon passa dans l'âme d'Indiana, ses jambes tremblèrent sous elle, et elle se rassit.

Ralph venait d'enfoncer le couteau et d'entamer une affreuse blessure. Il n'en vit pas plutôt l'effet qu'il eut horreur de son ouvrage; il ne songeait plus qu'au mal qu'il venait de faire à la personne qu'il aimait le mieux au monde, il sentit son cœur se briser. Il eût pleuré amèrement alors, s'il eût pu pleurer. Mais l'infortuné n'avait pas le don des larmes, il n'avait rien de ce qui traduit éloquemment le langage de l'âme : le sang-froid extérieur avec lequel il consomma cette opération cruelle lui donna l'air d'un bourreau aux yeux d'Indiana.

— C'est la première fois, lui dit-elle avec amertume, que je vois votre antipathie pour M. de Ramière employer des moyens indignes de vous; mais je ne vois pas en quoi il importe à votre vengeance d'entacher la mémoire d'une personne qui me fut chère, et que son malheur eût dû vous rendre sacrée. Je ne vous ai pas fait de questions, sir Ralph, je ne sais de quoi vous me parlez. Veuillez me permettre de n'en pas écouter davantage.

Elle se leva, et laissa M. Brown étourdi et brisé.

Il avait bien prévu qu'il n'éclairerait madame Delmare qu'à ses propres dépens; sa conscience lui avait dit qu'il fallait parler, quoi qu'il en pût résulter, et il venait de le faire avec toute la brusquerie de moyens,

toute la maladresse d'exécution dont il était capable. Ce qu'il n'avait pas bien apprécié, ce fut la violence d'un remède si tardif.

Il quitta le Lagny désespéré, et se mit à errer au milieu de la forêt dans une sorte d'égarement.

Il était minuit, Raymon était à la porte du parc. Il l'ouvrit; mais, en entrant, il sentit sa tête se refroidir. Que venait-il faire à ce rendez-vous? Il avait pris des résolutions vertueuses; serait-il donc récompensé par une chaste entrevue, par un baiser fraternel, des souffrances qu'il s'imposait en cet instant? car si vous vous souvenez en quelles circonstances il avait jadis traversé ces allées et franchi ce jardin, la nuit, furtivement, vous comprendrez qu'il fallait un certain degré de courage moral pour aller chercher le plaisir sur une telle route et au travers de pareils souvenirs.

A la fin d'octobre, le climat des environs de Paris devient brumeux et humide, surtout le soir autour des rivières. Le hasard voulut que cette nuit-là fût blanche et opaque comme l'avaient été les nuits correspondantes du printemps précédent; Raymon marcha avec incertitude parmi les arbres enveloppés de vapeurs. Il passa devant la porte d'un certain kiosque dont l'usage était de renfermer, l'hiver, une fort belle collection de géraniums. Il jeta un regard sur la porte et son cœur battit malgré lui à l'idée extravagante qu'elle allait s'ouvrir peut-être et laisser sortir une femme enveloppée d'une pelisse... Raymon sourit de cette faiblesse superstitieuse, et continua son chemin. Néanmoins le froid l'avait gagné, et sa poitrine se resserrait à mesure qu'il approchait de la rivière.

Il fallait la traverser pour entrer dans le parterre, et le seul passage en cet endroit était un petit pont anglais jeté d'une rive à l'autre; le brouillard devenait plus épais encore sur le lit de la rivière, et Raymon se cramponna à la rampe pour ne pas s'égarer dans les roseaux qui croissaient autour de ses marges. La lune se levait alors, et, cherchant à percer les vapeurs, jetait des reflets incertains sur ces plantes agitées par le vent et par le mouvement de l'eau. Il y avait, dans la brise qui glissait sur les feuilles et frissonnait parmi les remous légers de la rivière, comme des plaintes, comme des paroles humaines entrecoupées. Un faible sanglot partit à côté de Raymon, et un mouvement soudain ébranla les roseaux; c'était un courlis qui s'envola à son approche: le cri de cet oiseau des rivages ressemble exactement au vagissement d'un enfant abandonné, et quand il s'élance du creux des joncs, on dirait le dernier effort d'une personne qui se noie. Vous trouverez peut-être Raymon bien faible et bien pusillanime: ses dents se contractèrent, et il faillit tomber; mais il s'aperçut vite du ridicule de cette frayeur, et franchit le pont.

Il en avait atteint la moitié, lorsqu'une forme humaine à peine distincte se dressa devant lui au bout de la rampe, comme si elle l'eût attendu au passage; les idées de Raymon se confondirent, son cerveau bouleversé n'eut pas la force de former un raisonnement. Il retourna sur ses pas, et resta caché dans l'ombre des arbres, contemplant d'un œil fixe et terrifié cette vague apparition qui restait là immobile, incertaine, comme la brume de la rivière et le rayon tremblant de la lune. Il commençait à croire pourtant que la préoccupation de son esprit l'avait abusé, et que ce qu'il prenait pour une figure humaine n'était que l'ombre d'un arbre ou la tige d'un arbuste, lorsqu'il la vit distinctement se mouvoir, marcher et venir à lui.

Alors, si ses jambes ne lui eussent entièrement refusé le service, il se fût enfui aussi rapidement, aussi lâchement que l'enfant qui passe le soir auprès des cimetières et qui croit entendre des pas aériens courir derrière lui sur la pointe des herbes. Mais il se sentit paralysé, et embrassa, pour se soutenir, le tronc d'un saule qui lui servit de refuge. Alors sir Ralph, enveloppé d'un manteau de couleur claire qui, à trois pas, lui donnait l'aspect d'un fantôme, passa auprès de lui, et s'enfonça dans le chemin qu'il venait de parcourir.

— Vil espion! pensa Raymon en le voyant chercher la trace de ses pas. J'échapperai à ta lâche surveillance, et pendant que tu montes la garde ici, je serai heureux là-bas.

Il franchit le pont avec la légèreté d'un oiseau et la confiance d'un amant. C'en était fait de ses terreurs: Noun n'avait jamais existé, la vie positive se réveillait autour de lui, Indiana était là-bas qui l'attendait, Ralph était là qui se tenait en faction pour l'empêcher d'avancer.

— Veille, dit joyeusement Raymon en l'apercevant de loin qui le cherchait sur une route opposée. Veille pour moi, bon Rodolphe Brown; officieux ami, protége mon bonheur; et si les chiens s'éveillent, si les domestiques s'inquiètent, tranquillise-les, impose-leur silence, en leur disant: C'est moi qui veille, dormez en paix.

Alors plus de scrupules, plus de remords, plus de vertu pour Raymon: il avait acheté assez cher l'heure qui sonnait. Son sang glacé dans ses veines refluait maintenant vers son cerveau avec une violence délirante. Tout à l'heure les pâles terreurs de la mort, les rêves funèbres de la tombe; à présent les fougueuses réalités de l'amour, les âpres joies de la vie. Raymon se retrouvait audacieux et jeune comme au matin, lorsqu'un rêve sinistre nous enveloppe de ses linceuls, et qu'un joyeux rayon du soleil nous réveille.

— Pauvre Ralph! pensa-t-il en montant l'escalier dérobé d'un pas hardi et léger, c'est toi qui l'as voulu.

# TROISIÈME PARTIE.

## XVII

En quittant sir Ralph, madame Delmare s'était enfermée dans sa chambre, et mille pensées orageuses s'étaient élevées dans son âme. Ce n'était pas la première fois qu'un soupçon vague jetait ses clartés sinistres sur le frêle édifice de son bonheur. Déjà M. Delmare avait, dans la conversation, laissé échapper quelques-unes de ces indélicates plaisanteries qui passent pour des compliments. Il avait félicité Raymon de ses succès chevaleresques de manière à mettre presque sur la voie les oreilles étrangères à cette aventure. Chaque fois que madame Delmare avait adressé la parole au jardinier, le nom de Noun était venu, comme une fatale nécessité, se placer dans les détails les plus indifférents, et puis celui de M. de Ramière s'y était glissé aussi par je ne sais quel enchaînement d'idées qui semblait s'être emparé de la tête de cet homme et l'obséder malgré lui. Madame Delmare avait été frappée de ses questions étranges et maladroites. Il s'égarait dans ses paroles pour la moindre affaire, il semblait qu'il fût sous le poids d'un remords qu'il trahissait en s'efforçant de le cacher. D'autres fois c'était dans le trouble de Raymon lui-même qu'Indiana avait trouvé ces indices qu'elle ne cherchait pas et qui la poursuivaient. Une circonstance particulière l'eût éclairée davantage, si elle n'eût fermé son âme à toute méfiance. On avait trouvé au doigt de Noun une bague fort riche que madame Delmare lui avait vu porter quelque temps avant sa mort, et que la jeune fille prétendait avoir trouvée. Depuis, madame Delmare ne quitta plus ce gage de douleur, et souvent elle avait vu pâlir Raymon au moment où il saisissait sa main pour la porter à ses lèvres. Une fois il l'avait suppliée de ne lui jamais parler de Noun, parce qu'il se regardait comme coupable de sa mort; et comme elle cherchait à lui ôter cette idée douloureuse en prenant tout le tort sur elle, il lui avait répondu :

— Non, pauvre Indiana, ne vous accusez pas, vous ne savez pas à quel point je suis coupable.

Cette parole, dite d'un ton amer et sombre, avait effrayé madame Delmare. Elle n'avait pas osé insister, et maintenant qu'elle commençait à s'expliquer tous ces lambeaux de découvertes, elle n'avait pas encore le courage de s'y attacher et de les réunir.

Elle ouvrit sa fenêtre, et voyant la nuit si calme, la lune si pâle et si belle derrière les vapeurs argentées de l'horizon, en se rappelant que Raymon allait venir, qu'il était peut-être dans le parc, en songeant à tout le bonheur qu'elle s'était promis pour cette heure d'amour et de mystère, elle maudit Ralph qui d'un mot venait d'empoisonner son espoir et détruire à jamais son repos. Elle se sentit même de la haine pour lui, pour cet homme malheureux qui lui avait servi de père, et qui venait de sacrifier son avenir pour elle; car son avenir c'était l'amitié d'Indiana, c'était son seul bien, et il se résignait à le perdre pour la sauver.

Indiana ne pouvait pas lire au fond de son cœur, elle n'avait pu pénétrer celui de Raymon. Elle n'était point injuste par ingratitude, mais par ignorance. Ce n'était pas sous l'influence d'une passion forte qu'elle pouvait ressentir faiblement l'atteinte qu'on venait de lui porter. Un instant elle rejeta tout le crime sur Ralph, aimant mieux l'accuser que de soupçonner Raymon.

Et puis elle avait peu de temps pour se reconnaître, pour prendre un parti : Raymon allait venir. Peut-être même était-ce lui qu'elle voyait errer depuis quelques instants autour du petit pont. Quelle aversion Ralph ne lui eût-il pas inspirée en cet instant, si elle l'eût deviné sous cette forme vague qui se perdait à chaque moment dans le brouillard et qui, placée comme une ombre à l'entrée des champs Élysées, cherchait à en défendre l'approche au coupable!

Tout d'un coup il lui vint une de ces idées bizarres, incomplètes, que les êtres faibles et malheureux sont seuls capables de rencontrer. Elle risqua tout son sort sur une épreuve délicate et singulière contre laquelle Raymon ne pouvait être en garde. Elle avait à peine préparé ce mystérieux moyen, qu'elle entendit les pas de Raymon dans l'escalier dérobé. Elle courut lui ouvrir, et revint s'asseoir si émue, qu'elle se sentait prête à tomber; mais, comme dans toutes les crises majeures de sa vie, elle conservait une grande netteté de jugement, une grande force d'esprit.

Raymon était encore pâle et haletant quand il

poussa la porte, impatient de revoir la lumière, de ressaisir la réalité. Indiana lui tournait le dos, elle était enveloppée d'une pelisse doublée de fourrure. Par un étrange hasard, c'était la même que Noun avait prise à l'heure du dernier rendez-vous pour aller à sa rencontre dans le parc. Je ne sais si vous vous souvenez que Raymon eut alors, pendant un instant, l'idée invraisemblable que cette femme enveloppée et cachée était madame Delmare. Maintenant, en retrouvant la même apparition tristement penchée sur une chaise, à la lueur d'une lampe vacillante et pâle, à cette même place où tant de souvenirs terribles l'attendaient, dans cette chambre où il n'était pas entré depuis la plus sinistre nuit de sa vie, et qu'il retrouvait toute meublée de ses remords, il recula involontairement et resta sur le seuil, attachant son regard contracté sur cette figure immobile, et tremblant comme un poltron qu'en se retournant elle ne lui offrît les traits livides d'une femme noyée.

Madame Delmare ne se doutait point de l'effet qu'elle produisait sur Raymon. Elle avait entouré sa tête d'un foulard des Indes, noué négligemment à la manière des créoles : c'était la coiffure ordinaire de Noun. Raymon, vaincu par la peur, faillit tomber à la renverse, en croyant voir ses idées superstitieuses se réaliser. Mais, en reconnaissant la femme qu'il venait séduire, il oublia celle qu'il avait séduite, et s'avança vers elle. Elle avait l'air sérieux et réfléchi; elle le regardait fixement, mais avec plus d'attention que de tendresse, et ne fit pas un mouvement pour l'attirer plus vite auprès d'elle.

Raymon, surpris de cet accueil, l'attribua à quelque chaste scrupule, à quelque délicate retenue de jeune femme. Il se mit à ses genoux, en lui disant :

— Ma bien-aimée, avez-vous donc peur de moi?...

Mais aussitôt il remarqua que madame Delmare tenait quelque chose qu'elle avait l'air d'étaler devant lui avec une badine affectation de gravité. Il se pencha, et vit une masse de cheveux noirs irrégulièrement longs qui semblaient avoir été coupés à la hâte, et qu'Indiana rassemblait et lissait dans ses mains.

— Les reconnaissez-vous? lui dit-elle en attachant sur lui ses yeux transparents d'où s'échappait un éclat pénétrant et verdâtre.

Raymon hésita, reporta son regard sur le foulard dont elle était coiffée, et crut comprendre.

— Méchante enfant! lui dit-il en prenant les cheveux dans sa main, pourquoi donc les avoir coupés? Ils étaient si beaux, et je les aimais tant!

— Vous me demandiez hier, lui dit-elle avec une espèce de sourire, si je vous en ferais bien le sacrifice.

— Oh! Indiana! s'écria Raymon, tu sais bien que tu seras plus belle encore désormais pour moi. Donne-les-moi donc, je ne veux pas les regretter à ton front ces cheveux que j'admirais chaque jour, et que maintenant je pourrai chaque jour baiser en liberté; donne-les-moi pour qu'ils ne me quittent jamais...

Mais en les prenant, en rassemblant dans sa main cette riche chevelure dont quelques tresses tombaient jusqu'à terre, Raymon crut y trouver quelque chose de sec et de rude que ses doigts n'avaient jamais remarqué sur les bandeaux luisants au front d'Indiana. Il éprouva aussi je ne sais quel frisson nerveux en les sentant froids et lourds comme s'ils eussent été coupés depuis longtemps, en s'apercevant qu'ils avaient déjà perdu leur moiteur parfumée et leur chaleur vitale. Et puis il les regarda de près et leur chercha en vain ce reflet bleu qui les faisait ressembler à l'aile azurée du canard sauvage : ceux-là étaient d'un noir nègre, d'une nature indienne, d'une pesanteur morte...

Les yeux clairs et perçants d'Indiana suivaient toujours ceux de Raymon. Il les porta involontairement sur une cassette d'ébène entr'ouverte, d'où quelques mèches des mêmes cheveux s'échappaient encore.

— Ce ne sont pas les vôtres, dit-il en détachant le mouchoir des Indes qui lui cachait ceux de madame Delmare.

Ils étaient dans leur entier et tombaient dans tout leur luxe sur ses épaules. Mais elle fit un mouvement pour le repousser, en lui montrant toujours les cheveux coupés :

— Ne reconnaissez-vous donc pas ceux-là? lui dit-elle. Ne les avez-vous jamais admirés, jamais caressés? Une nuit humide leur a-t-elle fait perdre tous leurs parfums? N'avez-vous pas un souvenir, pas une larme pour celle qui portait cet anneau?

Raymon se laissa tomber sur une chaise, les cheveux de Noun échappèrent à sa main tremblante. Tant d'émotions pénibles l'avaient épuisé. C'était un homme bilieux dont le sang circulait vite, dont les nerfs s'irritaient facilement. Il frissonna de la tête aux pieds et roula évanoui sur le parquet.

Quand il revint à lui, madame Delmare, à genoux près de lui, l'arrosait de larmes et lui demandait grâce; mais Raymon ne l'aimait plus.

— Vous m'avez fait un mal horrible, lui dit-il; un mal qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer. Vous ne me rendrez jamais, je le sens, la confiance que j'avais en votre cœur. Vous venez de me montrer combien il renferme de vengeance et de cruauté. Pauvre Noun! pauvre fille infortunée! c'est envers elle que j'ai eu des torts, et non envers vous. C'est elle qui avait le droit de se venger, et qui ne l'a pas fait. Elle s'est tuée, afin de me laisser l'avenir. Elle a sacrifié sa vie à mon repos. Ce n'est pas vous, madame, qui en eussiez fait autant!... Donnez-les-moi ces cheveux, ils sont à moi, ils m'appartiennent; c'est le seul bien qui me reste de la seule femme qui m'ait vraiment aimé. Malheureuse Noun! tu étais digne d'un autre amour! Et c'est vous, madame, qui me reprochez sa mort!

vous, que j'ai aimée au point de l'oublier, au point d'affronter ces tortures affreuses du remords! vous, qui sur la foi d'un baiser m'avez fait traverser cette rivière et franchir ce pont, seul, avec la terreur à mes côtés, poursuivi par les illusions infernales de mon crime! Et quand vous découvrez avec quelle passion délirante je vous aime, vous enfoncez vos ongles de femme dans mon cœur, afin d'y chercher un reste de sang qui puisse couler encore pour vous! Ah! quand j'ai dédaigné un amour si pur et recherché un amour si féroce, j'étais aussi insensé que coupable.

Madame Delmare ne répondit rien. Immobile, pâle, avec ses cheveux épars, ses lèvres violacées, ses yeux fixes, elle fit pitié à Raymon. Il prit sa main...

— Et pourtant, lui dit-il, cet amour que j'ai pour toi est si aveugle, que je puis encore oublier, je le sens malgré moi, et le passé et le présent, et le forfait qui a flétri ma vie, et le crime que tu viens de commettre. Aime-moi encore, et je te pardonne.

Entendez-vous? Raymon offrit sa miséricorde à Indiana, et elle se trouva heureuse de l'accepter. Avis à vous, cerveaux faibles, esprits étroits, qui perdez courage après un revers et qui cessez de vous estimer après une faute. Raymon est le modèle des héros de roman; c'est en vain que la justice céleste poursuit un tel homme; elle ne sait où le prendre, il lui échappe sans cesse. A peine l'a-t-elle frappé, il se relève, il remonte au faîte de sa destinée, il se redresse de toute la hauteur de son audace, il épouvante les timides et subjugue les faibles. C'est qu'il sait vivre, c'est que pour lui la vie est une science exacte; c'est qu'il a analysé, étudié, résumé l'art d'être heureux; c'est que personne mieux que lui ne sait ce que la destinée lui doit de jouissances, de pardons et de compensations; c'est qu'il ne veut pas se dessaisir de la plus petite portion de son bien-être, et que tout doit reculer et céder devant la puissante considération de son *moi*. C'est l'homme qui sait le mieux mettre à profit les faveurs du hasard ou les dons du ciel. En ce sens, c'est l'âme la plus sensible, l'esprit le plus impressionnable. Aussi c'est l'homme de la société actuelle, c'est l'homme le mieux pénétré de ce qu'elle lui doit et le plus déterminé à lui donner raison pour s'acquitter envers elle.

Le désespoir de madame Delmare réveilla le désir avec l'orgueil dans le cœur de son amant. En la voyant si effrayée de perdre son amour, si humble devant lui, si résignée à accepter ses lois pour l'avenir comme des justifications du passé, il se rappela dans quelles intentions il avait trompé la vigilance de Ralph, et comprit tous les avantages de sa position. Il affecta quelques instants une profonde tristesse, une rêverie sombre; il répondit à peine aux larmes et aux caresses d'Indiana; il attendit que son cœur se fût brisé dans les sanglots, qu'elle eût entrevu toute l'horreur de l'abandon, qu'elle eût usé toute sa force à de déchirantes frayeurs, et alors, quand il la vit à ses genoux, mourante, épuisée, attendant la mort d'un mot, il la saisit dans ses bras avec une rage convulsive et l'attira sur sa poitrine. Elle céda comme un faible enfant; elle lui abandonna ses lèvres sans résistance. Elle était presque morte.

Mais tout d'un coup, s'éveillant comme d'un rêve, elle s'arracha à ses brûlantes caresses, s'enfuit au bout de la chambre, à l'endroit où le portrait de sir Ralph remplissait le panneau, et comme si elle se fût mise sous la protection de ce personnage grave, au front pur, aux lèvres calmes, elle se serra contre lui, palpitante, égarée et saisie d'une étrange frayeur. C'est ce qui fit penser à Raymon qu'elle s'était émue dans ses bras, qu'elle avait peur d'elle-même, qu'elle était à lui.

Il courut vers elle, l'arracha avec autorité de sa retraite, lui déclara qu'il était venu avec l'intention de tenir ses promesses, mais que sa cruauté envers lui l'avait affranchi de ses serments.

— Je ne suis plus maintenant, lui dit-il, ni votre esclave, ni votre allié. Je ne suis plus que l'homme qui vous aime éperdument et qui vous tient dans ses bras, méchante, capricieuse, cruelle, mais belle, folle et adorée. Avec des paroles de douceur et de confiance vous eussiez maîtrisé mon sang; calme et généreuse comme hier, vous m'eussiez fait doux et résigné comme à l'ordinaire. Mais vous avez remué toutes mes passions, bouleversé toutes mes idées, irrité toutes mes fibres par des émotions délirantes, vous m'avez fait tour à tour malheureux, poltron, malade, furieux, désespéré. Il faut me faire heureux maintenant, ou je sens que je ne puis plus croire en vous, que je ne puis plus vous aimer, vous bénir. Pardon, Indiana, pardon; si je t'effraye, c'est ta faute; tu m'as fait tant souffrir que j'ai perdu la raison.

Indiana tremblait de tous ses membres. Elle était ignorante de la vie au point de croire la résistance impossible. Elle était prête à céder par peur ce que par amour elle voulait refuser; mais en se débattant faiblement dans les bras de Raymon, elle lui dit avec désespoir :

— Vous seriez donc capable d'employer la force avec moi?

Et Raymon s'arrêta frappé de cette résistance morale qui survivait à la résistance physique. Il la poussa vivement.

— Jamais! s'écria-t-il; plutôt mourir que de ne pas te tenir de toi seule.

Il se jeta à genoux, et tout ce que l'esprit peut mettre à la place du cœur, tout ce que l'imagination peut donner de poésie à l'ardeur du sang, il l'enferma dans une fervente et dangereuse prière. Et quand il vit qu'elle ne se rendait pas, il céda à la nécessité et lui reprocha de ne pas l'aimer, lieu commun qu'il méprisait et qui le faisait sourire d'avoir affaire à une

femme assez ingénue pour n'en pas sourire elle-même.

Ce classique reproche alla au cœur d'Indiana plus que toutes les romantiques exclamations dont Raymon avait brodé son discours.

Mais tout d'un coup elle se rappela :

— Raymon, lui dit-elle, celle qui vous aimait tant... celle dont nous parlions tout à l'heure... sans doute elle ne vous a pas refusé?

— Rien! dit Raymon impatienté de cet importun souvenir. Vous qui toujours me la rappelez, faites plutôt que j'oublie à quel point j'en fus aimé.

— Laissez, reprit Indiana pensive et grave; ayez un peu de courage, il faut que je vous en parle encore. Vous ne fûtes peut-être pas aussi coupable envers moi que je le pensais. Il me serait doux de pouvoir vous pardonner ce que je regardais comme une mortelle offense... Dites-moi donc... quand je vous surpris là... pour qui veniez-vous? pour elle ou pour moi?...

Raymon hésita; puis comme il pensa que la vérité serait bientôt connue de madame Delmare, qu'elle l'était peut-être déjà, il répondit :

— Pour elle.

— Eh bien, je l'aime mieux ainsi, dit-elle d'un air triste; j'aime mieux une infidélité qu'un outrage. Soyez sincère jusqu'au bout, Raymon. Depuis quand étiez-vous dans ma chambre quand j'y entrai? Songez que Ralph sait tout, et que si je voulais l'interroger...

— Il n'est pas besoin des délations de sir Ralph, madame. J'étais ici depuis la veille.

— Et vous avez passé la nuit... dans cette chambre?... Votre silence me suffit.

Tous deux restèrent sans parler pendant quelques instants, et puis Indiana se levant allait s'expliquer, lorsqu'un coup sec frappé à sa porte arrêta son sang dans ses artères. Raymon et elle demeurèrent immobiles, n'osant respirer.

Alors un papier glissa sous la porte. C'était un feuillet de calepin sur lequel ces mots presque illisibles étaient tracés au crayon :

« Votre mari est ici.

« RALPH. »

## XVIII

— C'est une fausseté misérablement choisie, dit Raymon dès que le faible bruit des pas de Ralph eut cessé d'être perceptible. Sir Ralph a besoin d'une leçon, et je la lui donnerai telle...

— Je vous le défends, dit Indiana d'un ton froid et décidé : mon mari est ici; Ralph n'a jamais menti. Nous sommes perdus vous et moi. Il fut un temps où cette idée m'eût glacée d'effroi : aujourd'hui peu m'importe.

— Eh bien! dit Raymon en la saisissant dans ses bras avec enthousiasme, puisque la mort nous environne, sois à moi. Pardonne-moi tout, et que dans cet instant suprême ta dernière parole soit d'amour, mon dernier souffle de bonheur.

— Cet instant de terreur et de courage eût pu être le plus beau de ma vie, dit-elle; mais vous me l'avez gâté.

Un bruit de roues se fit entendre dans la cour de la ferme, et la cloche du château fut ébranlée par une main rude et impatiente.

— Je connais cette manière de sonner, dit Indiana attentive et froide : Ralph n'a pas menti; mais vous avez le temps de fuir, partez...

— Non, je ne veux pas, s'écria Raymon; je soupçonne quelque odieuse trahison, et vous n'en serez pas seule victime. Je reste, et ma poitrine vous protégera...

— Il n'y a pas de trahison... vous voyez bien que les domestiques s'éveillent et que la grille va être ouverte... Fuyez, les arbres du parterre vous cacheront: et puis la lune ne paraît pas encore. Pas un mot de plus, partez.

Raymon fut forcé d'obéir, mais elle l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier et jeta un regard scrutateur d'inquiétude sur les massifs du parterre. Tout était silencieux et calme. Elle resta longtemps sur la dernière marche, écoutant avec terreur le bruit de ses pas sur le gravier et ne songeant plus à son mari qui approchait. Que lui importaient ses soupçons et sa colère, pourvu que Raymon fût hors de danger.

Pour lui, il franchissait, rapide et léger, la rivière et le parc. Il atteignit la petite porte, et, dans son trouble, il eut quelque peine à l'ouvrir. A peine fut-il dehors que sir Ralph se présenta devant lui et lui dit, avec le même sang-froid que s'il l'eût abordé dans un *rout* :

— Faites-moi le plaisir de me confier cette clef. Si on la cherche, il y aura peu d'inconvénients à ce qu'on la trouve dans mes mains.

Raymon eût préféré la plus mortelle injure à cette ironique générosité.

— Je ne serais pas homme à oublier un service sincère, lui dit-il; mais je suis homme à venger un affront et à punir une perfidie.

Sir Ralph ne changea ni de ton ni de visage.

— Je ne veux pas de votre reconnaissance, répondit-il; et j'attends votre vengeance tranquillement; mais ce n'est pas le moment de causer ensemble. Voici votre chemin; songez à madame Delmare.

Et il disparut.

Cette nuit d'agitation avait tellement bouleversé la tête de Raymon qu'il aurait cru volontiers à la magie

dans cet instant. Il arriva avec le jour à Cercy et se mit au lit avec la fièvre.

Pour madame Delmare, elle fit les honneurs du déjeuner à son mari et à son cousin avec beaucoup de calme et de dignité. Elle n'avait pas encore réfléchi à sa situation; elle était tout entière sous l'influence de l'instinct qui lui imposait le sang-froid et la présence d'esprit. Le colonel était sombre et soucieux; ses affaires cependant l'absorbaient seules, et nul soupçon jaloux ne trouvait place dans ses pensées.

Raymon retrouva vers le soir la force de s'occuper de son amour; mais cet amour avait bien diminué. Il aimait les obstacles, mais il reculait devant les ennuis, et il en prévoyait d'innombrables maintenant qu'Indiana avait le droit des reproches. Enfin il se rappela qu'il était de son honneur de s'informer d'elle, et il envoya son domestique rôder autour du Lagny pour savoir ce qui s'y passait. Ce messager lui apporta la lettre suivante que madame Delmare lui avait remise:

« J'ai espéré cette nuit que je perdrais la raison ou la vie. Pour mon malheur j'ai conservé l'une et l'autre; mais je ne me plaindrai pas, j'ai mérité les douleurs que j'éprouve : j'ai voulu vivre de cette vie orageuse; il y aurait lâcheté à reculer aujourd'hui. Je ne sais pas si vous êtes coupable, je ne veux pas le savoir; nous ne reviendrons jamais sur ce sujet, n'est-ce pas? Il nous fait trop de mal à tous deux; qu'il en soit donc question maintenant pour la dernière fois.

« Vous m'avez dit un mot dont j'ai ressenti une joie cruelle. Pauvre Noun! du haut des cieux, pardonne-moi; tu ne souffres plus, tu n'aimes plus, tu me plains peut-être!..... Vous m'avez dit, Raymon, que vous m'aviez sacrifié cette infortunée, que vous m'aimiez plus qu'elle... Oh! n'y revenez pas, vous l'avez dit. J'ai tant besoin de le croire que je le crois. Et pourtant votre conduite cette nuit, vos instances, vos égarements eussent dû m'en faire douter. J'ai pardonné au moment de trouble dont vous subissiez l'influence; maintenant vous avez pu réfléchir, revenir à vous-même, dites, voulez-vous renoncer à m'aimer de la sorte? Moi, qui vous aime avec le cœur, j'ai cru jusqu'ici que je pourrais vous inspirer un amour aussi pur que le mien. Et puis je n'avais pas trop réfléchi à l'avenir : mes regards ne s'étaient pas portés bien loin, et je ne m'épouvantais pas de l'idée qu'un jour, vaincue par votre dévouement, je pourrais vous sacrifier mes scrupules et mes répugnances. Mais aujourd'hui il n'en peut être ainsi. Je ne puis plus voir dans cet avenir qu'une effrayante parité avec Noun. Oh! n'être pas plus aimée qu'elle ne l'a été! Si je le croyais!... Et pourtant elle était plus belle que moi, bien plus belle! Pourquoi m'avez-vous préférée? il faut bien que vous m'aimiez autrement et mieux... Voilà ce que je voulais vous dire. Voulez-vous renoncer à être mon amant comme vous avez été le sien? En ce cas, je puis vous estimer encore, croire à vos remords, à votre sincérité, à votre amour; sinon, ne pensez plus à moi, vous ne me reverrez jamais. J'en mourrai peut-être, mais j'aime mieux mourir que de descendre à n'être plus que votre maîtresse.

« I...... »

Raymon se sentit embarrassé de répondre. Cette fierté l'offensait. Il n'avait pas cru jusqu'alors qu'une femme qui s'était jetée dans ses bras pût lui résister ouvertement et raisonner froidement sa résistance.

— Elle ne m'aime pas, se dit-il, son cœur est sec, son caractère hautain.

De ce moment il ne l'aima plus. Elle avait froissé son amour-propre; elle avait déçu l'espoir d'un de ses triomphes, déjoué l'attente d'un de ses plaisirs. Pour lui, elle n'était même plus ce qu'avait été Noun. Pauvre Indiana! elle qui voulait être davantage! Son amour passionné fut méconnu, sa confiance aveugle fut méprisée. Raymon ne l'avait jamais comprise, comment eût-il pu l'aimer longtemps?

Alors il jura dans son dépit qu'il triompherait d'elle. Il ne le jura plus par orgueil, mais par vengeance. Il ne s'agissait plus pour lui de conquérir un bonheur, mais de punir un affront; de posséder une femme, mais de la réduire. Il jura qu'il serait son maître, ne fût-ce qu'un jour, et qu'après il l'abandonnerait pour avoir le plaisir de la voir à ses pieds.

Dans le premier mouvement, il écrivit cette lettre:

« Tu veux que je te promette... folle, y penses-tu? Je promets tout ce que tu voudras, parce que je ne sais que t'obéir; mais si je manque à mes serments, je ne serai coupable ni envers Dieu ni envers toi. Si tu m'aimais, Indiana, tu ne m'imposerais pas ces cruels tourments, tu ne m'exposerais pas à être parjure à ma parole, tu ne rougirais pas d'être ma maîtresse... mais vous croiriez vous avilir dans mes bras..... »

Raymon sentit que l'aigreur perçait malgré lui; il déchira ce fragment, et après s'être donné le temps de la réflexion, il recommença :

« Vous avouez que vous avez failli perdre la raison cette nuit. Moi, je l'avais entièrement perdue. J'ai été coupable... mais non, j'ai été fou. Oubliez ces heures de souffrances et de délire. Je suis calme à présent; j'ai réfléchi, je suis encore digne de vous... Béni sois-tu, ange du ciel, pour m'avoir sauvé de moi-même, pour m'avoir rappelé comment je devais t'aimer. A présent, ordonne, Indiana, je suis ton esclave, tu le sais bien. Je donnerais ma vie pour une heure passée dans tes bras; mais je puis souffrir toute une vie pour obtenir un de tes sourires. Je serai ton ami, ton frère, rien de plus. Si je souffre, tu ne le sauras pas. Si, près de toi, mon sang s'allume, si ma poitrine

s'embrase, si un nuage passe sur mes yeux quand j'effleure ta main, si un doux baiser de tes lèvres, un baiser de sœur fait brûler mon front, je commanderai à mon sang de se calmer, à ma tête de se refroidir, à ma bouche de te respecter. Je serai doux, je serai soumis, je serai malheureux, si tu dois être plus heureuse et jouir de mes angoisses, pourvu que je te voie, que je t'entende me dire encore que tu m'aimes. Oh! dis-le-moi; rends-moi ta confiance et ma joie: dis-moi quand nous nous reverrons. Je ne sais ce qui a pu résulter des événements de cette nuit; comment se fait-il que tu ne m'en parles pas, que tu me laisses souffrir depuis ce matin? Carle vous a vus promener tous trois dans le parc. Le colonel était malade ou triste, mais non irrité. Ce Ralph ne nous aurait donc pas trahis! Homme étrange! Mais quel fond pouvons-nous faire sur sa discrétion, et comment oserai-je me montrer encore au Lagny, maintenant que notre sort est entre ses mains? Je l'oserai pourtant. S'il faut descendre jusqu'à l'implorer, j'humilierai ma fierté d'homme, je vaincrai mon aversion, je ferai tout plutôt que de te perdre. Un mot de toi, et je chargerai ma vie d'autant de remords que j'en pourrai porter: pour toi, j'abandonnerais ma mère elle-même; pour toi, je commettrais tous les crimes. Ah! si tu comprenais mon amour, Indiana!... »

La plume tomba des mains de Raymon: il était horriblement fatigué, il s'endormait. Il relut pourtant sa lettre pour s'assurer que ses idées n'avaient pas subi l'influence du sommeil; mais il lui fut impossible de se comprendre, tant sa tête se ressentait de l'épuisement de ses forces. Il sonna son domestique, le chargea de partir pour le Lagny avec le jour, et dormit de ce profond et précieux sommeil dont les gens satisfaits d'eux-mêmes connaissent seuls les paisibles voluptés.

Madame Delmare ne se coucha point; elle ne s'aperçut point de la fatigue: elle passa la nuit à écrire, et quand elle reçut la lettre de Raymon, elle y répondit à la hâte.

« Merci, Raymon, merci! vous me rendez la force et la vie. Maintenant je puis tout braver, tout supporter, car vous m'aimez, et les plus rudes épreuves ne vous effrayent pas. Oui, nous nous reverrons, nous braverons tout. Ralph fera de notre secret ce qu'il voudra, je ne m'inquiète plus de rien, tu m'aimes: je n'ai même plus peur de mon mari.

« Vous voulez savoir où en sont nos affaires?... j'ai oublié hier de vous en parler, et pourtant elles ont pris une tournure assez intéressante pour ma fortune. Nous sommes ruinés. Il est question de vendre le Lagny; il est même question d'aller vivre aux colonies... mais qu'importe tout cela? je ne puis me résoudre à m'en occuper. Je sais bien que nous ne nous séparerons jamais... tu me l'as juré, Raymon, je compte sur ta promesse, compte sur mon courage. Rien ne m'effrayera, rien ne me rebutera; ma place est marquée à tes côtés, et la mort seule pourra m'en arracher. »

— Exaltation de femme, dit Raymon en froissant ce billet. Les projets romanesques, les entreprises périlleuses flattent leurs faibles imaginations, comme les aliments amers réveillent l'appétit des malades. J'ai réussi, j'ai ressaisi mon empire, et quant à ces folles imprudences dont on me menace, nous verrons bien! Les voilà bien ces êtres legers et menteurs, toujours prêts à entreprendre l'impossible et se faisant de la générosité une vertu d'apparat qui a besoin du scandale! A voir cette lettre, qui croirait qu'elle compte ses baisers et lesine sur ses caresses!

Le jour même il se rendit au Lagny. Ralph n'y était point. Le colonel reçut Raymon avec amitié et lui parla avec confiance. Il l'emmena dans le parc pour être plus à l'aise, et là il lui apprit qu'il était entièrement ruiné et que la fabrique serait mise en vente dès le lendemain. Raymon fit des offres de services; Delmare refusa.

— Non, mon ami, lui dit-il, j'ai trop souffert de la pensée que je devais mon sort à l'obligeance de Ralph. Il me tardait de m'acquitter. La vente de cette propriété va me mettre à même de payer toutes mes dettes à la fois. Il est vrai qu'il ne me restera rien; mais j'ai du courage, de l'activité et la connaissance des affaires: l'avenir est devant nous. J'ai déjà élevé une fois l'édifice de ma petite fortune, je puis le recommencer. Je le dois pour ma femme, qui est jeune et que je ne veux pas laisser dans l'indigence. Elle possède encore une chétive habitation à l'île Bourbon, c'est là que je veux me retirer pour me livrer de nouveau au commerce. Dans quelques années, dans dix ans tout au plus, j'espère que nous nous reverrons...

Raymon pressa la main du colonel, souriant en lui-même de voir sa confiance en l'avenir, de l'entendre parler de dix ans comme d'un jour, lorsque son front chauve et son corps affaibli annonçaient une existence chancelante, une vie usée. Néanmoins il feignit de partager ses espérances.

— Je vois avec joie, lui dit-il, que vous ne vous laissez point abattre par ces revers; je reconnais là votre cœur d'homme, votre intrépide caractère. Mais madame Delmare montre-t-elle le même courage? Ne craignez-vous pas quelque résistance à vos projets d'expatriation?

— J'en suis fâché, répondit le colonel, mais les femmes sont faites pour obéir et non pour conseiller. Je n'ai point encore annoncé définitivement ma résolution à Indiana. Je ne vois pas, sauf vous, mon ami, ce qu'elle pourrait regretter beaucoup ici; et pourtant, ne fût-ce que par esprit de contradiction,

je prévois des larmes, des maux de nerfs... Le diable soit des femmes! Enfin, c'est égal, je compte sur vous, mon cher Raymon, pour faire entendre raison à la mienne. Elle a confiance en vous; employez votre ascendant à l'empêcher de pleurer : je déteste les pleurs.

Raymon promit de revenir le lendemain annoncer à madame Delmare la décision de son mari.

— C'est un vrai service que vous me rendrez, dit le colonel; j'emmènerai Ralph à la ferme afin que vous soyez libre de causer avec elle.

— Eh bien, à la bonne heure! pensa Raymon en s'en allant.

## XIX

Les projets de M. Delmare s'accommodaient assez avec le désir de Raymon : il prévoyait que cet amour, qui tirait à sa fin, ne lui apporterait bientôt plus que des importunités et des tracasseries; il était bien aise de voir les événements s'arranger de manière à le préserver des suites fastidieuses et inévitables d'une intrigue épuisée. Il ne s'agissait plus pour lui que de profiter des derniers moments d'exaltation de madame Delmare, et de laisser ensuite à son destin bénévole le soin de le débarrasser de ses pleurs et de ses reproches.

Il se rendit donc au Lagny le lendemain, avec l'intention d'amener à son paroxysme l'enthousiasme de cette femme malheureuse.

— Savez-vous, Indiana, lui dit-il en arrivant, le rôle que votre mari m'impose auprès de vous? Étrange commission en vérité! Il faut que je vous supplie de partir pour l'île Bourbon, que je vous exhorte à me quitter, à m'arracher le cœur et la vie. Croyez-vous qu'il ait bien choisi son avocat?

Mais la gravité sombre de madame Delmare imposa une sorte de respect aux artifices de Raymon.

— Pourquoi venez-vous me parler de tout ceci? lui dit-elle. Craignez-vous que je me laisse ébranler? Avez-vous peur que j'obéisse? Rassurez-vous, Raymon, mon parti est pris : j'ai passé deux nuits à le retourner sur toutes les faces, je sais à quoi je m'expose; je sais ce qu'il faudra braver, ce qu'il faudra sacrifier, ce qu'il faudra mépriser; je suis prête à franchir ce rude passage de ma destinée. Ne serez-vous point mon appui et mon guide?

Raymon fut tenté d'avoir peur de ce sang-froid et de prendre au mot ces folles menaces; et puis il se retrancha sur l'opinion où il était qu'Indiana ne l'aimait point, et qu'elle appliquait maintenant à sa situation l'exagération de sentiments qu'elle avait puisée dans les livres. Il s'évertua à l'éloquence passionnée, à l'improvisation dramatique, afin de se maintenir au niveau de sa romanesque maîtresse, et il réussit à prolonger son erreur. Mais pour un auditeur calme et impartial, cette scène d'amour eût été la feinte théâtrale aux prises avec la réalité. L'enflure des sentiments, la poésie des idées chez Raymon, eussent semblé une froide et cruelle parodie des sentiments vrais qu'Indiana exprimait si simplement : à l'un l'esprit, à l'autre le cœur.

Raymon, qui craignait pourtant un peu l'accomplissement de ses promesses, s'il ne minait pas avec adresse le plan de résistance qu'elle voulait élever, lui persuada de feindre la soumission ou l'indifférence jusqu'au moment où elle pourrait se déclarer en rébellion ouverte. Il fallait, lui dit-il, qu'ils eussent quitté le Lagny afin d'éviter le scandale vis-à-vis des domestiques, et la dangereuse intercession de Ralph dans leurs affaires.

Mais Ralph ne quitta point ses amis malheureux. En vain il offrit toute sa fortune, et son château de Bellerive, et ses rentes d'Angleterre, et la vente de ses plantations aux colonies, le colonel fut inflexible; son amitié pour Ralph avait diminué : il ne voulait plus rien lui devoir. Ralph, avec l'esprit et l'adresse de Raymon, eût pu le fléchir peut-être; mais quand il avait nettement déduit ses idées et déclaré ses sentiments, le pauvre baronnet croyait avoir tout dit, et il n'espérait jamais faire rétracter un refus. Alors il afferma Bellerive, et suivit monsieur et madame Delmare à Paris, en attendant leur départ pour l'île Bourbon.

Le Lagny fut mis en vente avec la fabrique et les dépendances. L'hiver s'écoula triste et sombre pour madame Delmare. Raymon était bien à Paris, il la voyait bien tous les jours : il était attentif, affectueux; mais il restait à peine une heure chez elle. Il arrivait à la fin du dîner, et en même temps que le colonel sortait pour ses affaires, il sortait aussi pour aller dans le monde. Vous savez que le monde, c'était l'élément, la vie de Raymon : il lui fallait ce bruit, ce mouvement, cette foule pour respirer, pour ressaisir tout son esprit, toute son aisance, toute sa supériorité. Dans l'intimité, il savait se faire aimable; dans le monde, il redevenait marquant. Et alors ce n'était plus l'homme d'une coterie, l'ami de tel ou tel autre, c'était l'homme de génie qui appartient à tous et pour qui la société est une patrie.

Et puis Raymon avait des principes, nous vous l'avons dit. Quand il vit le colonel lui témoigner tant de confiance et d'amitié, le regarder comme le type de l'honneur et de la franchise, l'établir comme médiateur entre sa femme et lui, il résolut de justifier cette confiance, de mériter cette amitié, de réconcilier ce mari et cette femme, de repousser toute préférence de la part de l'une qui eût pu porter préjudice au repos de l'autre. Il redevint moral, vertueux et philosophe. Vous verrez pour combien de temps.

Indiana, qui ne comprit pas cette conversion, souf-

frit horriblement de se voir négligée; cependant elle eut encore le bonheur de ne pas s'avouer la ruine entière de ses espérances. Elle était facile à tromper; elle ne demandait qu'à l'être, tant sa vie réelle était amère et désolée! Son mari devenait presque insociable. En public il affectait le courage et l'insouciance stoïque d'un homme de cœur; rentré dans le secret de son ménage, ce n'était plus qu'un enfant irritable, rigoriste et ridicule. Indiana était la victime de ses ennuis, et il y avait, nous l'avouerons, beaucoup de sa faute. Si elle eût élevé la voix, si elle se fût plainte avec douceur, mais avec énergie, Delmare, qui n'était que brutal, eût rougi de passer pour méchant. Rien n'était plus facile que d'attendrir son cœur et de dominer son caractère, quand on voulait descendre à son niveau et entrer dans le cercle d'idées qui étaient à la portée de son esprit. Mais Indiana était roide et hautaine dans sa soumission. Elle obéissait toujours en silence; mais c'étaient le silence et la soumission de l'esclave, qui s'est fait une vertu de la haine et un mérite de l'infortune. Sa résignation, c'était la dignité d'un roi, qui accepte des fers et un cachot plutôt que d'abdiquer sa couronne et de se dépouiller d'un vain titre. Une femme de l'espèce commune eût dominé cet homme d'une trempe vulgaire; elle eût dit comme lui, et se fût réservé le plaisir de penser autrement; elle eût feint de respecter ses préjugés, et elle les eût foulés aux pieds en secret: elle l'eût caressé et trompé. Indiana voyait beaucoup de femmes agir ainsi; mais elle se sentait si au-dessus d'elles, qu'elle eût rougi de les imiter. Vertueuse et chaste, elle se croyait dispensée de flatter son maître dans ses paroles, pourvu qu'elle le respectât dans ses actions. Elle ne voulait point de sa tendresse, parce qu'elle n'y pouvait pas répondre. Elle se fût regardée comme bien plus coupable de témoigner de l'amour à ce mari qu'elle n'aimait pas, que d'en accorder à l'amant qui lui en inspirait. Tromper, c'était là le crime à ses yeux, et vingt fois par jour elle se sentait prête à déclarer qu'elle aimait Raymon. La crainte seule de perdre Raymon la retenait parfois; sa froide obéissance irritait le colonel bien plus que ne l'eût fait une rébellion adroite. Si son amour-propre eût souffert de n'être pas le maître absolu dans sa maison, il souffrait bien davantage de l'être d'une façon odieuse ou ridicule. Il eût voulu convaincre, et il ne faisait que commander; régner, et il dominait. Parfois il donnait chez lui un ordre mal exprimé, ou bien il dictait sans réflexion des lois nuisibles à ses propres intérêts. Madame Delmare les faisait exécuter sans examen, sans appel, avec l'indifférence du cheval qui traîne la charrue dans un sens ou dans l'autre. Delmare, en voyant le résultat de ses idées mal prises, de ses volontés méconnues, entrait en fureur: mais, quand elle lui avait prouvé d'un mot calme et glacial qu'elle n'avait fait qu'obéir strictement à ses arrêts, il était réduit à tourner sa colère contre lui-même. C'était pour cet homme, petit d'amour-propre et violent de sensations, une souffrance cruelle, un affront sanglant.

Alors il eût tué sa femme s'il eût été à Smyrne ou au Caire. Et pourtant il l'aimait au fond du cœur, cette femme faible qui vivait sous sa dépendance et gardait le secret de ses torts avec une prudence religieuse. Il l'aimait ou il la plaignait, je ne sais lequel. Il eût voulu en être aimé, car il était vain de son éducation et de sa supériorité. Il se fût élevé à ses propres yeux si elle eût daigné s'abaisser aux siens propres, jusqu'à entrer en capitulation avec ses idées et ses principes. Lorsqu'il pénétrait chez elle le matin avec l'intention de la quereller, il la trouvait quelquefois endormie, et il n'osait pas l'éveiller. Il la contemplait en silence; il s'effrayait de la délicatesse de sa constitution, de la pâleur de ses joues, de l'air de calme mélancolique, de malheur résigné qu'exprimait cette figure immobile et muette. Il trouvait dans ses traits mille sujets de reproche, de remords, de colère et de crainte; il rougissait de sentir l'influence qu'un être si frêle avait exercée sur sa destinée, à lui, homme de fer, accoutumé à commander aux autres, à voir marcher à un mot de sa bouche les lourds escadrons, les chevaux fougueux, les hommes de guerre.

Une femme encore enfant l'avait donc rendu malheureux! Elle le forçait de rentrer en lui-même, d'examiner ses volontés, d'en modifier beaucoup, d'en rétracter plusieurs, et tout cela sans daigner lui dire : Vous avez tort; je vous prie de faire ainsi. Jamais, jamais elle ne l'avait imploré ; jamais elle n'avait daigné se montrer son égale et s'avouer sa compagne. Cette femme qu'il aurait brisée dans sa main, s'il eût voulu, elle était là, chétive, rêvant d'un autre peut-être sous ses yeux, et le bravant jusque dans son sommeil. Il était tenté de l'étrangler, de la traîner par les cheveux, de la fouler aux pieds pour la forcer à crier merci, à implorer sa grâce; mais elle était si jolie, si mignonne et si blanche, qu'il se prenait à avoir pitié d'elle, comme l'enfant s'attendrit à regarder l'oiseau qu'il voulait tuer. Et il pleurait; il pleurait comme une femme, cet homme de bronze, et il s'en allait pour qu'elle n'eût pas le triomphe de le voir pleurer. En vérité, je ne sais lequel était plus malheureux d'elle ou de lui. Elle était cruelle par vertu, comme il était bon par faiblesse; elle avait de trop la patience qu'il n'avait pas assez; elle avait les défauts de ses qualités, et lui les qualités de ses défauts.

Autour de ces deux êtres si mal assortis se remuait une foule d'amis qui s'efforçaient de les rapprocher, les uns par désœuvrement d'esprit, les autres par importance de caractère, d'autres par suite d'une affection mal entendue. Les uns prenaient parti pour la femme; les autres pour le mari. Ces gens-là se querellaient entre eux, tandis que monsieur et madame

Delmare ne se querellaient point du tout; car, avec la systématique soumission d'Indiana, jamais, quoi qu'il fit, le colonel ne pouvait arriver à engager une dispute. Et puis venaient ceux qui n'y entendaient rien, et qui voulaient se rendre nécessaires. Ceux-là conseillaient la soumission à madame Delmare et ne voyaient pas qu'elle n'en avait que trop; d'autres conseillaient au mari d'être rigide, et de ne pas laisser tomber son autorité en quenouille. Ces derniers, gens épais qui se sentent si peu de chose, qu'ils craignent toujours qu'on leur marche sur le corps, et prennent fait et cause les uns pour les autres, forment une espèce que vous rencontrerez partout, qui s'embarrasse continuellement dans les jambes d'autrui, et qui fait beaucoup de bruit pour être aperçue; fourmilière qu'on écrase, mais qui salit en mourant; sorte de boue qui n'entrave pas, mais qui tache.

Monsieur et madame Delmare avaient fait particulièrement des connaissances à Melun et à Fontainebleau. Ils retrouvèrent ces gens-là à Paris, et ce furent les plus âpres à la curée de médisance qui se faisait autour d'eux. Le peuple des petites villes est, vous le savez sans doute, la dernière classification de l'espèce humaine. Là, toujours les gens de bien sont méconnus, les esprits supérieurs sont ennemis-nés du public. Faut-il prendre le parti d'un sot ou d'un manant, vous les verrez accourir. Avez-vous querelle avec quelqu'un, ils viennent y assister comme à un spectacle; ils ouvrent les paris; ils se ruent jusque sous vos semelles, tant ils sont avides de voir et d'entendre. Celui de vous qui tombera, ils le couvriront de boue et de malédiction; celui qui a toujours tort c'est le plus faible. Faites-vous la guerre aux préjugés, aux petitesses, aux vices, vous les insultez personnellement, vous les attaquez dans ce qu'ils ont de plus cher, vous êtes perfide, incisif et dangereux. Vous serez appelé en réparation devant les tribunaux par des gens dont vous ne savez pas le nom, mais que vous serez convaincu d'avoir désigné dans vos allusions malhonnêtes. Que voulez-vous que je vous dise? Épargnez-moi de vous les peindre. Si vous en rencontrez un seul, évitez de marcher sur son ombre, même au coucher du soleil quand l'ombre d'un homme a trente pieds d'étendue; tout ce terrain-là appartient à l'homme des petites villes, vous n'avez pas le droit d'y poser le pied; si vous respirez l'air qu'il respire, vous lui faites tort, vous ruinez sa santé; si vous buvez à sa fontaine, vous la desséchez; si vous alimentez le commerce de sa province, vous faites renchérir les denrées qu'il achète; si vous lui offrez du tabac, vous l'empoisonnez; si vous trouvez sa fille jolie, vous voulez la séduire; si vous vantez les vertus privées de sa femme, c'est une froide ironie : au fond du cœur vous la méprisez pour son ignorance; si vous avez le malheur de trouver un compliment à faire chez lui, il ne le comprendra pas, et il ira dire partout que vous l'avez insulté. Prenez vos pénates et transportez-les au fond des bois, au sein des landes désertes. Là seulement, et tout au plus, l'homme des petites villes vous laissera en repos.

Même derrière la multiple enceinte des murs de Paris, la petite ville vint relancer ce pauvre ménage. Des familles aisées de Fontainebleau et de Melun vinrent s'établir pour l'hiver dans la capitale, et y importèrent les bienfaits de leurs mœurs provinciales. Les coteries s'élevèrent autour de Delmare et de sa femme, et tout ce qui est humainement possible fut tenté pour empirer leur position respective : leur malheur s'en accrut, et leur mutuelle opiniâtreté n'en diminua pas.

Ralph eut le bon sens de ne pas se mêler de leurs différends. Madame Delmare l'avait soupçonné d'aigrir son mari contre elle, ou tout au moins de vouloir expulser Raymon de son intimité; mais elle reconnut bientôt l'injustice de ses accusations. La parfaite tranquillité du colonel à l'égard de M. de Ramière lui fut un témoignage irrécusable du silence de son cousin. Elle se sentit alors le besoin de le remercier; mais il évita soigneusement toute explication à cet égard chaque fois qu'elle se trouva seule avec lui; il éluda ses tentatives et feignit de ne pas les comprendre. C'était un sujet si délicat, que madame Delmare n'eut pas le courage de forcer Ralph à l'aborder; elle tâcha seulement, par ses soins affectueux, par ses attentions fines et tendres, de lui faire comprendre sa reconnaissance; mais Ralph eut l'air de n'y pas prendre garde, et la fierté d'Indiana souffrit de l'orgueilleuse générosité qu'on lui témoignait. Elle craignit de jouer le rôle d'une femme coupable qui implore l'indulgence d'un témoin sévère : elle redevint froide et contrainte avec le pauvre Ralph. Il lui sembla que sa conduite, en cette occasion, était le complément de son égoïsme; qu'il l'aimait, encore bien qu'il ne l'estimât plus; qu'il n'avait besoin que de sa société pour se distraire des habitudes qu'elle lui avait créées dans son intérieur, des soins qu'elle lui prodiguait sans se lasser. Elle s'imagina que du reste il ne se souciait pas de lui trouver des torts envers son mari ou envers elle-même. — Voilà bien son mépris pour les femmes, pensa-t-elle; elles ne sont à ses yeux que des animaux domestiques propres à maintenir l'ordre dans une maison, à préparer les repas et à servir le thé. Il ne leur fait pas l'honneur d'entrer en discussion avec elles; leurs fautes ne peuvent pas l'atteindre, pourvu qu'elles ne lui soient point personnelles, pourvu qu'elles ne dérangent rien aux habitudes matérielles de sa vie. Ralph n'a pas besoin de mon cœur; pourvu que mes mains sachent apprêter son pudding et faire résonner pour lui les cordes de la harpe, que lui importent mon amour pour un autre, mes angoisses secrètes, mes impatiences mortelles sous le joug qui

m'écrase! Je suis sa servante, il ne m'en demande pas davantage.

---

## XX

Indiana ne faisait plus de reproches à Raymon ; il se défendait si mal qu'elle avait peur de le trouver trop coupable. Il y avait une chose qu'elle redoutait bien plus que d'être trompée ; c'était d'être abandonnée. Elle ne pouvait plus se passer de croire en lui, d'espérer l'avenir qu'il lui avait promis; car la vie qu'elle passait entre M. Delmare et M. Ralph lui était devenue odieuse; et si elle n'eût compté se soustraire bientôt à la domination de ces deux hommes, elle se fût noyée aussi. Elle y pensait souvent; elle se disait que si Raymon la traitait comme Noun, il ne lui resterait plus d'autre ressource, pour échapper à un avenir insupportable, que de rejoindre Noun. Cette sombre pensée la suivait en tous lieux, et elle s'y plaisait.

Cependant l'époque fixée pour le départ approchait. Le colonel semblait fort peu s'attendre à la résistance que sa femme méditait; chaque jour il mettait ordre à ses affaires, chaque jour il se libérait d'une de ses créances : c'étaient autant de préparatifs que madame Delmare regardait d'un œil tranquille, sûre qu'elle était de son courage. Elle s'apprêtait aussi de son côté à lutter contre les difficultés. Elle chercha à se faire d'avance un appui de sa tante, madame de Carvajal; elle lui exprima ses répugnances pour ce voyage, et la vieille marquise, qui fondait (en tout bien tout honneur) un grand espoir d'*achalandage* pour sa société sur la beauté de sa nièce, déclara que le devoir du colonel était de laisser sa femme en France; qu'il y aurait barbarie à l'exposer aux fatigues et aux dangers d'une traversée, lorsqu'elle jouissait depuis si peu de temps d'une meilleure santé; qu'en un mot, c'était à lui d'aller travailler à sa fortune, à Indiana de rester auprès de sa vieille tante pour la soigner. M. Delmare considéra d'abord ces insinuations comme le radotage d'une vieille femme; mais il fut forcé d'y accorder plus d'attention lorsque madame de Carvajal lui fit entendre clairement que son héritage était à ce prix. Quoique Delmare aimât l'argent comme un homme qui avait ardemment travaillé toute sa vie à en amasser, il avait de la fierté dans le caractère, il se prononça avec fermeté, et déclara que sa femme le suivrait à tout risque. La marquise, qui ne pouvait croire que l'argent ne fût pas le souverain absolu de tout homme de bon sens, ne regarda pas cette réponse comme le dernier mot de M. Delmare; elle continua à encourager la résistance de sa nièce, lui promettant de la couvrir aux yeux du monde du manteau de sa responsabilité. Il fallait toute l'indélicatesse d'un esprit corrompu par l'intrigue et l'ambition, toute l'escobarderie d'un cœur déjeté par la dévotion d'apparat, pour pouvoir ainsi fermer les yeux sur les vrais motifs de rébellion d'Indiana. Sa passion pour M. de Ramière n'était plus un secret que pour son mari ; mais comme Indiana n'avait point encore donné prise au scandale, on se passait le secret tout bas, et madame de Carvajal en avait reçu la confidence de plus de vingt personnes. La vieille folle en était flattée; tout ce qu'elle désirait, c'était de mettre sa nièce *à la mode* dans le monde, et l'amour de Raymon était un beau début. Ce n'était pourtant pas un caractère du temps de la régence que celui de madame de Carvajal : c'était, parmi les âmes viles, la plus élevée qu'on pût trouver. La restauration avait donné une impulsion de vertu aux esprits de sa trempe, et comme la *conduite* était exigée à la cour, la marquise ne haïssait rien tant que le scandale qui perd et qui ruine. Sous madame Dubarry elle eût été moins rigide dans ses principes; sous la dauphine elle devint *collet monté*. Mais tout ceci était pour le dehors, pour les apparences; elle gardait son improbation et son mépris pour les fautes éclatantes, et pour condamner une intrigue, elle en attendait toujours le résultat. Les infidélités qui ne passaient pas le seuil de la porte trouvaient grâce devant elle. Elle redevenait Espagnole pour juger les passions en deçà de la persienne : il n'y avait de coupable à ses yeux que ce qui s'affichait dans la rue aux regards des passants. Aussi Indiana, passionnée et chaste, amoureuse et réservée, était un précieux sujet à produire et à exploiter : une femme comme elle pouvait captiver les têtes culminantes de ce monde hypocrite et résister aux dangers des plus délicates missions. Il y avait d'excellentes spéculations à tenter sur la responsabilité d'une âme si pure et d'une tête si ardente. Pauvre Indiana! heureusement la fatalité de son destin passa toutes ses espérances et l'entraîna dans une voie de misère où l'affreuse protection de sa tante n'alla point la chercher.

Raymon ne s'inquiétait point de ce qu'elle allait devenir. Que voulez-vous? cet amour était déjà arrivé pour lui au dernier degré du dégoût, à l'ennui. Ennuyer, c'est descendre aussi bas qu'il est possible dans le cœur de ce qu'on aime. Heureusement pour les derniers jours de son illusion, Indiana ne s'en doutait pas encore.

Un matin, en rentrant du bal, il trouva madame Delmare dans sa chambre. Elle y était entrée à minuit; depuis cinq grandes heures elle l'attendait. On était aux jours les plus froids de l'année : elle était là sans feu, la tête appuyée sur ses mains, souffrant du froid et de l'inquiétude, avec cette sombre patience que le cours de sa vie lui avait enseignée. Elle releva la tête quand elle le vit entrer; et Raymon, pétrifié de surprise, ne trouva sur son visage pâle aucune expression de dépit ou de reproche.

— Je vous attendais, lui dit-elle avec douceur: comme depuis trois jours vous n'êtes pas venu, et que dans cet intervalle il s'est passé des choses dont la connaissance est impossible à différer, je suis sortie hier soir de chez moi pour venir vous les apprendre.

— C'est une imprudence incroyable! dit Raymon en refermant avec soin la porte sur lui, et mes gens qui vous savent ici! ils viennent de me le dire.

— Je ne me suis pas cachée, répondit-elle froidement, et quant au mot dont vous vous servez, je le crois mal choisi.

— J'ai dit imprudence, c'est folie que j'aurais dû dire.

— Moi, j'aurais dit courage. Mais n'importe; écoutez: M. Delmare veut partir pour Bordeaux dans trois jours, et de là pour les colonies. Il a été convenu entre vous et moi que vous me soustrairiez à la violence s'il l'employait; il est hors de doute qu'il en sera ainsi, car je me suis prononcée hier soir, et j'ai été enfermée dans ma chambre. Je me suis échappée par une fenêtre; voyez, mes mains sont en sang. Dans ce moment, on me cherche peut-être; mais Ralph est à Bellerive, et il ne pourra pas dire où je suis. Je suis décidée à me cacher jusqu'à ce que M. Delmare ait pris son parti de m'abandonner. Avez-vous songé à m'assurer une retraite, à préparer ma fuite? Il y a si longtemps que je n'ai pu vous voir seul, que j'ignore où en sont vos dispositions; mais un jour que je vous témoignais des doutes sur votre résolution, vous m'avez dit que vous ne conceviez pas l'amour sans la confiance; vous m'avez fait remarquer que jamais vous n'aviez douté de moi; vous m'avez prouvé que j'étais injuste; et alors j'ai craint de rester au-dessous de vous si je n'abjurais ces soupçons puérils et ces mille exigences de femme qui rapetissent les amours vulgaires. J'ai supporté avec résignation la brièveté de vos visites, la gêne de nos entretiens, l'empressement que vous sembliez mettre à éviter tout épanchement avec moi; j'ai gardé ma confiance en vous. Le ciel m'est témoin que lorsque l'inquiétude et l'épouvante me rongeaient le cœur, je les repoussais comme de criminelles pensées. Aujourd'hui, je viens chercher la récompense de ma foi; le moment est venu, dites, acceptez-vous mes sacrifices?

La crise était si pressante, que Raymon ne se sentit plus le courage de feindre.

— Vous êtes une folle! s'écria-t-il en se jetant sur son fauteuil. Où avez-vous rêvé l'amour? Dans quel roman à l'usage des femmes de chambre avez-vous étudié la société, je vous prie?

Puis il s'arrêta, craignant d'être trop rude et cherchant dans ses facultés intellectuelles le moyen de lui dire ces choses en d'autres termes et de la renvoyer sans outrage.

Mais elle était calme comme une personne préparée à tout entendre.

— Continuez, dit-elle en croisant ses bras sur son cœur dont les mouvements se paralysaient par degrés, je vous écoute. Sans doute vous avez plus d'un mot à me dire.

Encore un effort d'imagination, encore une scène d'amour, pensa Raymon; et se levant avec vivacité :

— Jamais! s'écria-t-il, jamais je n'accepterai de tels sacrifices. Quand je t'ai dit que j'en aurais la force, je me suis vanté, Indiana, ou plutôt je me suis calomnié, car il n'est qu'un lâche qui puisse consentir à déshonorer la femme qu'il aime. Dans ton ignorance de la vie, tu n'as pas compris l'importance d'un pareil dessein, et moi, dans mon désespoir de te perdre, je n'ai pas voulu y réfléchir...

— La réflexion vous revient bien vite! dit-elle en lui retirant sa main qu'il voulait prendre.

— Indiana, reprit-il, ne vois-tu pas que tu m'imposes le déshonneur en te réservant l'héroïsme, et que tu me condamnes parce que je veux rester digne de ton amour? Pourrais-tu m'aimer encore, dis donc, femme ignorante et simple, si je sacrifiais ta vie à mon plaisir, ta réputation à mes intérêts?...

— Vous dites des choses bien contradictoires, dit Indiana; si en restant près de vous je vous donne du bonheur, que craignez-vous de l'opinion? Tenez-vous plus à elle qu'à moi?

— Eh! ce n'est pas pour moi que j'y tiens, Indiana!...

— C'est donc pour moi? J'ai prévu vos scrupules, et pour vous affranchir de tout remords, j'ai pris l'initiative; je n'ai pas attendu que vous vinssiez m'arracher de mon ménage, je ne vous ai pas même consulté pour franchir à jamais le seuil de ma maison. Ce pas décisif, il est fait, et votre conscience ne peut vous le reprocher. A l'heure qu'il est, Raymon, je suis déshonorée. En votre absence, j'ai compté à cette pendule les heures qui consommaient mon opprobre, et maintenant, quoique le jour naissant trouve mon front aussi pur qu'il l'était hier, je suis une femme perdue dans l'opinion publique. Hier, il y avait encore de la compassion pour moi dans le cœur des femmes; aujourd'hui il n'y aura plus que des mépris. J'ai pesé tout cela avant d'agir.

Abominable prévoyance de femme! pensa Raymon; et puis luttant contre elle comme il eût fait contre un recors qui serait venu le saisir dans ses meubles :

— Vous vous exagérez l'importance de votre démarche, lui dit-il d'un ton caressant et paternel. Non, mon amie, tout n'est pas perdu pour une étourderie. J'imposerai silence à mes gens...

— Imposerez-vous silence aux miens, qui sans doute me cherchent avec anxiété dans ce moment-ci? Et mon mari? pensez-vous qu'il me garde paisiblement le secret? Pensez-vous qu'il veuille me recevoir demain, quand j'aurai passé toute une nuit sous votre toit? Me conseillerez-vous de retourner me mettre à

ses pieds et de lui demander, en signe de grâce, qu'il veuille bien me remettre au cou la chaîne sous laquelle s'est brisée ma vie et flétrie ma jeunesse? Vous consentiriez sans regret à voir rentrer sous la domination d'un autre cette femme que vous aimiez tant, quand vous êtes maître de son sort, quand vous pouvez la garder toute votre vie dans vos bras, quand elle est là en votre pouvoir, vous offrant d'y rester toujours? vous n'auriez pas quelque répugnance, quelque frayeur à la rendre tout à l'heure à ce maître implacable qui ne l'attend peut-être que pour la tuer?

Une idée rapide traversa le cerveau de Raymon. Le moment était venu de dompter cet orgueil de femme, ou il ne viendrait jamais. Elle venait lui offrir tous les sacrifices dont il ne voulait pas, et elle se tenait là devant lui avec la confiance hautaine qu'elle n'y courait d'autres dangers que ceux qu'elle avait prévus. Raymon imaginait un moyen de se débarrasser de son importun dévouement ou d'en tirer quelque chose. Il était trop l'ami de Delmare, il devait trop d'égards à la confiance de cet homme pour lui ravir sa femme: il devait se contenter de la séduire.

— Tu as raison, mon Indiana, s'écria-t-il avec feu, tu me rends à moi-même; tu réveilles mes transports que l'idée de tes dangers et la crainte de te nuire avaient glacés. Pardonne à ma puérile sollicitude et comprends tout ce qu'elle renferme de tendresse et de véritable amour. Mais ta douce voix fait frémir tout mon sang, tes paroles brûlantes versent du feu dans mes veines; pardonne, pardonne-moi d'avoir pu songer à autre chose qu'à cet ineffable instant où je te possède. Laisse-moi oublier tous les dangers qui nous pressent, et te remercier à genoux du bonheur que tu m'apportes; laisse-moi vivre tout entier dans cette heure de délices que je passe à tes pieds et que tout mon sang ne payerait pas. Qu'il vienne donc te ravir à mes transports, ce mari stupide qui t'enferme et s'endort sur sa grossière violence! qu'il vienne t'arracher de mes bras, toi, mon bien, ma vie! Désormais tu ne lui appartiens plus; tu es mon amante, ma compagne, ma maîtresse!...

En parlant ainsi, Raymon s'exalta peu à peu, comme il avait coutume de faire en *plaidant* ses passions. La situation était puissante, romanesque; elle offrait des dangers qui la relevaient de tout le piquant du drame à la mode. Raymon aimait le péril en véritable descendant d'une race de preux. Chaque bruit qu'il entendait dans la rue lui semblait être l'approche du mari venant réclamer sa femme et le sang de son rival. Chercher les voluptés de l'amour dans les émotions excitantes d'une telle position, était un plaisir digne de Raymon. Pendant un quart d'heure il aima passionnément madame Delmare; il lui prodigua les séductions d'une éloquence brûlante; il l'accabla de ces ardentes caresses qu'un homme jeune trouve toujours suaves et pénétrantes sur le sein d'une belle femme; sans être obligé de l'aimer au delà de l'accès de fièvre morale qu'elle lui inspire. Il fut vraiment puissant dans son langage et vrai dans son jeu, cet homme, dont la tête ardente traitait l'amour comme un art d'agrément. Il joua la passion à s'y tromper lui-même; et, honte à cette femme imbécile! elle s'abandonna avec délices à ces trompeuses démonstrations; elle se sentit heureuse, elle rayonna d'espérance et de joie; elle pardonna tout, elle faillit tout accorder.

Mais Raymon se perdit lui-même par trop de précipitation. S'il eût porté l'art jusqu'à prolonger vingt-quatre heures de plus la situation où Indiana était venue se risquer, elle était à lui peut-être. Mais le jour se levait vermeil et brillant; il jetait des torrents de lumière dans l'appartement, et le bruit du dehors croissait avec lui. Raymon lança un regard à la pendule qui marquait sept heures. Il est temps d'en finir, pensa-t-il; d'un instant à l'autre Delmare peut arriver, et il faut qu'auparavant je la détermine à rentrer de bon gré chez elle. Il devint plus pressant et moins tendre; la pâleur de ses lèvres trahissait le tourment d'une impatience plus impérieuse que délicate. Il y avait de la brusquerie, et presque de la colère dans ses baisers. Indiana eut peur. Un bon ange étendit ses ailes sur cette âme chancelante et troublée : elle se réveilla et repoussa les attaques du vice égoïste et froid.

— Laissez-moi, dit-elle, je ne veux pas céder par faiblesse ce que je veux pouvoir accorder par amour ou par reconnaissance. Vous ne pouvez pas avoir besoin de preuves de mon affection; c'en est une assez grande que ma présence ici, et je vous apporte l'avenir avec moi. Mais laissez-moi garder toute la force de ma conscience pour lutter contre les obstacles puissants qui nous séparent encore; j'ai besoin de stoïcisme et de calme.

— De quoi me parlez-vous? dit avec colère Raymon, qui ne l'écoutait pas, et qui s'indignait de sa résistance.

Et perdant tout à fait la tête dans cet instant de souffrance et de dépit, il la poussa rudement, marcha dans la chambre, la poitrine oppressée, la tête en feu; puis il prit une carafe et avala un grand verre d'eau qui calma tout d'un coup son délire et refroidit son amour. Alors il la regarda ironiquement, et lui dit :

— Allons, madame, il est temps de vous retirer.

Un rayon de lumière vint enfin éclairer Indiana, et lui montrer à nu l'âme de Raymon.

— Vous avez raison, dit-elle; et elle se dirigea vers la porte.

— Prenez donc votre manteau et votre boa, lui dit-il en l'arrêtant.

— Il est vrai, répondit-elle, ces traces de ma présence pourraient vous compromettre.

— Vous êtes une enfant, lui dit-il d'un ton patelin.

en lui mettant son manteau avec un soin puéril; vous savez bien que je vous aime; mais vraiment vous prenez plaisir à me torturer, et vous me rendez fou. Attendez que j'aille demander un fiacre. Si je le pouvais je vous reconduirais jusque chez vous, mais ce serait vous perdre.

— Et croyez-vous donc que je ne sois pas déjà perdue! dit-elle avec amertume...

— Non, ma chérie, répondit Raymon, qui ne demandait plus qu'à lui persuader de le laisser tranquille. On ne s'est pas aperçu de votre absence, puisqu'on n'est pas encore venu vous demander ici. Quoiqu'on m'eût soupçonné le dernier, il était naturel d'aller faire des perquisitions chez toutes les personnes de votre connaissance. Et puis, vous pouvez aller vous mettre sous la protection de votre tante; c'est même le parti que je vous conseille de prendre; elle conciliera tout. Vous serez censée avoir passé la nuit chez elle...

Madame Delmare n'écoutait pas : elle regardait d'un air stupide le soleil large et rouge qui montait sur un horizon de toits étincelants. Raymon essaya de la tirer de cette préoccupation. Elle reporta ses yeux sur lui, mais elle sembla ne pas le reconnaître. Ses joues avaient une teinte verdâtre, et ses lèvres sèches semblaient paralysées.

Raymon eut peur. Il se rappela le suicide de l'autre; et dans son effroi, ne sachant que devenir, craignant d'être deux fois criminel à ses propres yeux, mais se sentant trop épuisé d'esprit pour réussir à la tromper encore, il l'assit doucement sur son fauteuil, l'enferma, et monta à l'appartement de sa mère.

---

## XXI

Il la trouva éveillée : elle avait coutume de se lever de bonne heure, par suite des habitudes d'activité laborieuse qu'elle avait contractées dans l'émigration, et qu'elle n'avait point perdues en recouvrant son opulence.

En voyant Raymon pâle, agité, entrer si tard chez elle en costume de bal, elle comprit qu'il se débattait contre une des crises fréquentes de sa vie orageuse. Elle avait toujours été sa ressource et son salut dans ces agitations, dont la trace n'était restée douloureuse et profonde que dans son cœur de mère. Sa vie s'était flétrie et usée de tout ce que la vie de Raymon avait acquis et recouvré. Le caractère de ce fils impétueux et froid, raisonneur et passionné, était une conséquence de son inépuisable amour et de sa tendresse généreuse pour lui. Il eût été meilleur avec une mère moins bonne; mais elle l'avait habitué à profiter de tous les sacrifices qu'elle consentait à lui faire; elle lui avait appris à établir et à vouloir son propre bien-être aussi ardemment, aussi fortement qu'elle le voulait. Parce qu'elle se croyait faite pour le préserver de tout chagrin, et pour lui immoler tous ses intérêts, il s'était accoutumé à croire que le monde entier était pour lui, et devait venir se placer dans sa main, à un mot de sa mère. A force de générosité, elle n'avait réussi qu'à former un cœur égoïste.

Elle pâlit, cette pauvre mère, et, se soulevant sur son lit, elle le regarda avec anxiété. Son regard lui disait déjà : Que puis-je faire pour toi? où faut-il que je coure?

— Ma mère, lui dit-il en saisissant la main sèche et diaphane qu'elle lui tendait, je suis horriblement malheureux, j'ai besoin de vous. Délivrez-moi des maux qui m'assiégent. J'aime madame Delmare, vous le savez...

— Je ne le savais pas, dit madame de Ramière d'un ton de tendre reproche.

— Ne cherchez pas à le nier, ma bonne mère, dit Raymon qui n'avait pas de temps à perdre; vous le saviez, et votre admirable délicatesse vous empêchait de m'en parler la première. Eh bien! cette femme me met au désespoir, et ma tête se perd.

— Parle donc, dit madame de Ramière avec la vivacité juvénile que lui donnait l'ardeur de son amour maternel.

— Je ne veux rien vous cacher, d'autant plus que cette fois je ne suis pas coupable. Depuis plusieurs mois je cherche à calmer sa tête romanesque et à la ramener à ses devoirs; mais tous mes soins ne servent qu'à irriter cette soif de dangers, ce besoin d'aventures qui fermentent dans le cerveau des femmes de son climat. A l'heure où je vous parle, elle est ici, dans ma chambre, malgré moi, et je ne sais comment la décider à en sortir.

— Malheureuse enfant! dit madame de Ramière en s'habillant à la hâte. Elle, si timide et si douce! Je vais la voir, lui parler : c'est bien cela que tu viens me demander, n'est-ce pas?

— Oh oui! dit Raymon que la tendresse de sa mère attendrissait lui-même; allez lui faire entendre le langage de la raison et de la bonté. Elle aimera sans doute la vertu dans votre bouche; elle se rendra peut-être à vos caresses; elle reprendra de l'empire sur elle-même, l'infortunée! Elle souffre tant!

Raymon se jeta dans un fauteuil et se mit à pleurer, tant les émotions diverses de cette matinée avaient agité ses nerfs. Sa mère pleura avec lui, et ne se décida à descendre qu'après l'avoir forcé de prendre quelques gouttes d'éther.

Elle trouva Indiana qui ne pleurait pas, et qui se leva d'un air calme et digne en la reconnaissant. Elle s'attendait si peu à cette contenance noble et forte, qu'elle se sentit embarrassée devant cette jeune femme, comme si elle lui eût manqué d'égards en venant la surprendre dans la chambre de son fils.

Alors elle céda à la sensibilité profonde et vraie de son cœur, et elle lui tendit les bras avec effusion. Madame Delmare s'y jeta; son désespoir se brisa en sanglots amers, et ces deux femmes pleurèrent longtemps dans le sein l'une de l'autre.

Mais quand madame de Ramière voulut parler, Indiana l'arrêta.

— Ne me dites rien, madame, lui dit-elle en essuyant ses larmes, vous ne trouveriez aucune parole qui ne me fit du mal. Votre intérêt et vos caresses suffisent à me prouver votre généreuse affection et à soulager mon cœur autant qu'il peut l'être; maintenant je me retire; je n'ai pas besoin de vos instances pour comprendre ce que j'ai à faire.

— Aussi ne suis-je pas venue pour vous renvoyer, mais pour vous consoler, dit madame de Ramière.

— Je ne puis être consolée, répondit-elle en l'embrassant; aimez-moi, cela me fera un peu de bien; mais ne me parlez pas. Adieu, madame; vous croyez en Dieu, priez-le pour moi.

— Vous ne vous en irez pas seule! s'écria madame de Ramière; je veux vous reconduire moi-même chez votre mari, vous justifier, vous défendre et vous protéger.

— Généreuse femme! dit Indiana en la pressant sur son cœur, vous ne le pouvez pas. Vous ignoriez seule le secret de Raymon: tout Paris en parlera ce soir, et vous joueriez un rôle déplacé dans cette histoire. Laissez-moi en supporter seule le scandale, je n'en souffrirai pas longtemps.

— Que voulez-vous dire? Commettriez-vous le crime d'attenter à votre vie? Chère enfant, vous aussi vous croyez en Dieu.

— Aussi, madame, je pars pour l'île Bourbon dans trois jours.

— Viens dans mes bras, ma fille chérie, viens que je te bénisse. Dieu récompensera ton courage...

— Je l'espère, dit Indiana en regardant le ciel.

Madame de Ramière voulut au moins envoyer chercher une voiture; mais Indiana s'y opposa. Elle voulait rentrer seule et sans bruit. En vain la mère de Raymon s'effraya de la voir, si affaiblie et si bouleversée, entreprendre à pied cette longue course.

— J'ai de la force, lui répondit-elle; une parole de Raymon a suffi pour m'en donner.

Elle s'enveloppa dans son manteau, baissa son voile de dentelle noire, et sortit de l'hôtel par une issue dérobée dont madame de Ramière lui montra le chemin. Aux premiers pas qu'elle fit dans la rue, elle sentit ses jambes tremblantes prêtes à lui refuser le service; il lui semblait à chaque instant sentir la rude main de son mari furieux, la saisir, la renverser et la traîner dans le ruisseau. Mais bientôt le bruit du dehors, l'insouciance des figures qui se croisaient autour d'elle, et le froid pénétrant du matin, lui rendirent la force et la tranquillité; mais une force douloureuse, et une tranquillité morne, semblable à celle qui s'étend sur les eaux de la mer et dont le matelot clairvoyant s'effraye plus que des soulèvements de la tempête. Elle descendit le quai, depuis l'Institut jusqu'au corps législatif; mais elle oublia de traverser le pont, et continua à longer la rivière, absorbée dans une rêverie stupide, dans une méditation sans idées, et poursuivant l'action sans but de marcher devant elle.

Insensiblement elle se trouva au bord de l'eau qui charriait des glaçons à ses pieds et les brisait avec un bruit sec et froid sur les pierres taillées de ses rives. Cette eau verdâtre et frémissante exerçait une force attractive sur les sens d'Indiana. On s'accoutume aux idées terribles; à force de les admettre, on s'y plaît. Il y avait si longtemps que l'exemple du suicide de Noun apaisait les heures de son désespoir, qu'elle s'était fait du suicide une sorte de volupté tentatrice. Une seule pensée, une pensée religieuse l'avait empêchée de s'y arrêter définitivement; mais, dans cet instant, aucune pensée complète ne gouvernait plus son cerveau épuisé. Elle se rappelait à peine que Dieu existait, que Raymon eût existé; et elle marchait, se rapprochant toujours de la rive, obéissant à l'instinct du malheur et au magnétisme de la souffrance.

Quand elle sentit le froid cuisant de l'eau qui baignait déjà sa chaussure, elle s'éveilla comme d'un somnambulisme; et, cherchant des yeux où elle était, elle vit Paris derrière elle et la Seine qui fuyait sous ses pieds, emportant dans sa masse huileuse le reflet blanc des maisons et le bleu grisâtre du ciel. Ce mouvement continu de l'eau et l'immobilité du sol se confondirent dans ses perceptions troublées, et il lui sembla que l'eau dormait et que la terre fuyait. Dans ce moment de vertige, elle s'appuya contre un mur, et se pencha, fascinée, vers ce qu'elle prenait pour une masse solide... Mais les aboiements d'un chien qui bondissait autour d'elle, vinrent la distraire et apporter quelques instants de retard à l'accomplissement de son dessein. Alors, un homme qui accourait, guidé par la voix du chien, la saisit par le corps, l'entraîna, et la déposa sur les débris d'un bateau abandonné à la rive. Elle le regarda en face et ne le reconnut pas. Il se mit à ses pieds, détacha son manteau dont il l'enveloppa, prit ses mains dans les siennes pour les réchauffer, et l'appela par son nom; mais son cerveau était trop faible pour faire un effort. Depuis quarante-huit heures elle avait oublié de manger.

Cependant, lorsque la chaleur revint un peu dans ses membres engourdis, elle vit Ralph à genoux devant elle, qui tenait ses mains et épiait dans ses yeux le retour de sa raison.

— Avez-vous rencontré Noun? lui dit-elle.

Puis elle ajouta, égarée par son idée fixe:

— Je l'ai vue passer sur ce chemin (et elle montrait la rivière). J'ai voulu la suivre; mais elle allait trop vite, et je n'avais pas la force de marcher. C'était comme un cauchemar.

Ralph la regardait avec une douleur stupide. Lui aussi, il sentait sa tête se briser et son cerveau se fendre.

— Allons-nous-en, lui dit-il.

— Allons-nous-en, répondit-elle; mais auparavant, cherchez mes pieds que j'ai égarés là, sur ces cailloux.

Ralph s'aperçut qu'elle avait les pieds mouillés et paralysés par le froid. Il l'emporta dans ses bras jusqu'à une maison hospitalière, où les soins d'une bonne femme lui rendirent la connaissance. Pendant ce temps, Ralph envoya prévenir M. Delmare que sa femme était retrouvée; mais le colonel n'était point rentré chez lui lorsque cette nouvelle y arriva. Il continuait ses recherches avec une rage d'inquiétude et de colère. Ralph, mieux avisé, s'était rendu déjà chez M. de Ramière; mais il avait trouvé Raymon ironique et froid, qui venait de se mettre au lit. Alors il avait pensé à Noun, et il avait suivi la rivière dans un sens, tandis que son domestique l'explorait dans l'autre. Ophélia avait saisi aussitôt la trace de sa maîtresse, et elle avait guidé rapidement sir Ralph au lieu où il l'avait trouvée.

Lorsqu'Indiana ressaisit la mémoire de ce qui s'était passé pendant cette nuit misérable, elle chercha vainement à retrouver celle des instants de son délire. Elle n'aurait donc pu expliquer à son cousin quelles pensées la dominaient une heure auparavant. Mais il les devina, et comprit l'état de son cœur sans l'interroger. Seulement il lui prit la main et lui dit d'un ton doux, mais solennel :

— Ma cousine, j'exige de vous une promesse. C'est le dernier témoignage d'amitié dont je vous importunerai.

— Parlez, répondit-elle; vous obliger est le dernier bonheur qui me reste.

— Eh bien! jurez-moi, reprit Ralph, de ne plus avoir recours au suicide sans m'en prévenir. Je vous jure, moi, sur l'honneur, de ne m'y opposer en aucune manière. Je ne tiens qu'à être averti; quant au reste, je m'en soucie aussi peu que vous, et vous savez que j'ai eu souvent la même idée...

— Pourquoi me parlez-vous de suicide? dit madame Delmare; je n'ai jamais voulu attenter à ma vie. Je crains Dieu, sans cela!...

— Tout à l'heure, Indiana, quand je vous ai saisie dans mes bras, quand cette pauvre bête (et il caressait Ophélia) vous a retenue par votre robe, vous aviez oublié Dieu, et par conséquent tout l'univers, votre cousin Ralph comme les autres...

Une larme vint au bord de la paupière d'Indiana. Elle pressa la main de sir Ralph.

— Pourquoi m'avez-vous arrêtée? lui dit-elle tristement; je serais maintenant dans le sein de Dieu, car je n'étais pas coupable, je n'avais pas la conscience de ce que je faisais...

— Je l'ai bien vu, et j'ai pensé qu'il valait mieux se donner la mort avec réflexion. Nous en reparlerons si vous voulez...

Indiana tressaillit. La voiture qui les conduisait s'arrêta devant la maison où elle devait retrouver son mari. Elle n'eut pas la force de monter les escaliers, Ralph la porta jusque dans sa chambre. Tout leur domestique était réduit à une femme de service, qui était allée commenter la fuite de madame Delmare dans le voisinage, et à Lelièvre qui, en désespoir de cause, avait été s'informer à la Morgue des cadavres apportés dans la matinée. Ralph resta donc auprès de madame Delmare pour la soigner. Elle était en proie à de vives souffrances, lorsque la sonnette, rudement ébranlée, annonça le retour du colonel. Un frisson de terreur et de haine parcourut tout son sang. Elle prit brusquement le bras de son cousin :

— Écoutez, Ralph, lui dit-elle, si vous avez un peu d'attachement pour moi, vous m'épargnerez la vue de cet homme dans l'état où je suis. Je ne veux pas lui faire pitié. J'aime mieux sa colère que sa compassion... N'ouvrez pas, ou renvoyez-le; dites-lui que l'on ne m'a pas retrouvée...

Ses lèvres tremblaient, ses bras se contractaient avec une énergie convulsive pour retenir Ralph. Partagé entre deux sentiments contraires, le pauvre baronnet ne savait quel parti prendre. Delmare secouait la sonnette à la briser, et sa femme était mourante sur son fauteuil.

— Vous ne songez qu'à sa colère, dit enfin Ralph, vous ne songez pas à ses tourments, à son inquiétude, vous croyez toujours qu'il vous hait... Si vous aviez vu sa douleur ce matin!...

Indiana laissa retomber son bras avec accablement, et Ralph alla ouvrir.

— Elle est ici? cria le colonel en entrant. Mille sabords de Dieu! j'ai assez couru pour la retrouver; je lui suis fort obligé du joli métier qu'elle me fait faire! Le ciel la confonde! Je ne veux pas la voir, car je la tuerais.

— Vous ne songez pas qu'elle vous entend, répondit Ralph à voix basse. Elle est dans un état à ne pouvoir supporter aucune émotion pénible. Modérez-vous.

— Vint-cinq mille malédictions! hurla le colonel, j'en ai bien supporté d'autres, moi, depuis ce matin. Bien m'a pris d'avoir les nerfs comme des câbles. Où est, s'il vous plaît, le plus froissé, le plus fatigué, le plus justement malade d'elle ou de moi? Et où l'avez-vous trouvée? que faisait-elle? Elle est cause que j'ai outrageusement traité cette vieille folle de Carvajal qui me faisait des réponses ambiguës, et s'en prenait

à moi de cette belle équipée... Malheur! je suis éreinté!

En parlant ainsi, de sa voix rauque et dure, Delmare s'était jeté sur une chaise dans l'antichambre; il essuyait son front baigné de sueur malgré le froid rigoureux de la saison, il racontait, en jurant, ses fatigues, ses anxiétés, ses souffrances; il faisait mille questions, et heureusement il n'écoutait pas la réponse, car le pauvre Ralph ne savait pas mentir, et il ne voyait rien, dans ce qu'il avait à raconter, qui pût apaiser le colonel. Il restait assis sur une table, impassible et muet comme s'il eût été absolument étranger aux angoisses de ces deux personnes, et cependant plus malheureux de leurs chagrins qu'elles-mêmes.

Madame Delmare, en entendant les imprécations de son mari, se sentit plus forte qu'elle ne s'y attendait. Elle aimait mieux ce courroux qui la réconciliait avec elle-même, qu'une générosité qui eût excité ses remords. Elle essuya la dernière trace de ses larmes, et rassembla un reste de force qu'elle ne s'inquiétait pas d'épuiser en un jour, tant la vie lui pesait. Quand son mari l'aborda d'un air impérieux et dur, il changea tout d'un coup de visage et de ton, et se trouva contraint devant elle, mâté par la supériorité de son caractère. Il essaya alors d'être digne et froid comme elle; mais il n'en put jamais venir à bout.

— Daignerez-vous m'apprendre, madame, lui dit-il, où vous avez passé la matinée et peut-être la nuit?...

Ce *peut-être* apprit à madame Delmare que son absence avait été signalée assez tard. Son courage s'en augmenta.

— Non, monsieur, répondit-elle, mon intention n'est pas de vous le dire.

Delmare verdit de colère et de surprise.

— En vérité, dit-il d'une voix chevrotante, vous espérez me le cacher!

— J'y tiens fort peu, répondit-elle d'un ton glacial. Si je refuse de vous répondre, c'est absolument pour la forme. Je veux vous convaincre que vous n'avez pas le droit de m'adresser cette question.

— Je n'en ai pas le droit, mille couleuvres! Qui donc est le maître ici, de vous ou de moi? qui donc porte une jupe et doit filer une quenouille? Prétendez-vous m'ôter la barbe du menton? Cela vous sied bien, femmelette!

— Je sais que je suis l'esclave et vous le seigneur. La loi de ce pays vous a fait mon maître. Vous pouvez lier mon corps, garrotter mes mains, gouverner mes actions. Vous avez le droit du plus fort, et la société vous le confirme; mais ma volonté, monsieur, vous n'y pouvez rien : Dieu seul peut la courber et la réduire. Cherchez donc une loi, un cachot, un instrument de supplice qui vous donne prise sur elle! c'est comme si vous vouliez manier l'air et saisir le vide.

— Taisez-vous, sotte et impertinente créature, vos phrases de roman nous ennuient.

— Vous pouvez m'imposer silence, mais non m'empêcher de penser.

— Orgueil imbécile, morgue de vermisseau! vous abusez de la pitié qu'on a de vous! Mais vous verrez bien qu'on peut dompter ce grand caractère sans se donner beaucoup de peine.

— Je ne vous conseille pas de le tenter. Votre repos en souffrirait, votre dignité d'homme n'y gagnerait rien.

— Vous croyez! dit-il en lui meurtrissant la main entre son index et son pouce.

— Je le crois! dit-elle sans changer de visage.

Ralph fit deux pas, prit le bras du colonel dans sa main de fer, et le fit ployer comme un roseau, en lui disant d'un ton pacifique :

— Je vous prie de ne pas toucher à un cheveu de cette femme.

Delmare eut envie de le souffleter. Mais il sentit qu'il avait tort et il ne craignait rien tant au monde que de rougir de lui-même. Il le repoussa en se contentant de lui dire :

— Mêlez-vous de vos affaires.

Puis revenant à sa femme :

— Ainsi, madame, lui dit-il en serrant ses bras contre sa poitrine, pour résister à la tentation de la frapper, vous entrez en révolte ouverte contre moi, vous refusez de me suivre à l'île Bourbon, vous voulez vous séparer. Eh bien, mordieu! moi aussi...

— Je ne le veux plus, répondit-elle. Je le voulais hier, c'était ma volonté, ce ne l'est plus ce matin. Vous avez usé de violence en m'enfermant dans ma chambre. J'en suis sortie par la fenêtre pour vous prouver que ne pas régner sur la volonté d'une femme c'est exercer un empire dérisoire. J'ai passé quelques heures hors de votre domination; j'ai été respirer l'air de la liberté pour vous montrer que vous n'êtes pas moralement mon maître, et que je ne dépens que de moi sur la terre. En me promenant, j'ai réfléchi que je devais à mon devoir et à ma conscience de revenir me placer sous votre patronage. Je l'ai fait de mon plein gré. Mon cousin m'a *accompagnée* ici, et non pas *ramenée*. Si je n'eusse pas voulu le suivre, il n'aurait pas su m'y contraindre, vous l'imaginez bien. Ainsi, monsieur, ne perdez pas votre temps à discuter avec ma conviction; vous ne l'influencerez jamais, vous en avez perdu le droit dès que vous avez voulu y prétendre. Occupez-vous du départ; je suis prête à vous aider et à vous suivre, non pas parce que telle est votre volonté, mais parce que telle est mon intention. Vous pouvez me commander : mais je n'obéirai jamais qu'à moi-même.

— J'ai pitié du dérangement de votre esprit, dit le colonel en haussant les épaules.

Et il se retira dans sa chambre pour mettre en ordre ses papiers; fort satisfait au dedans de lui de la résolution de madame Delmare, et ne redoutant plus

d'obstacles; car il respectait la parole de cette femme autant qu'il méprisait ses idées.

## XXII

Raymon, cédant à la fatigue, s'était endormi profondément, après avoir reçu fort sèchement sir Ralph qui était venu prendre des informations chez lui. Lorsqu'il s'éveilla, un sentiment de bien-être inonda son âme, en songeant que la crise principale de cette aventure était enfin passée. Depuis longtemps il avait prévu qu'un instant viendrait le mettre aux prises avec cet amour de femme; qu'il faudrait batailler sa liberté contre les exigences d'une passion romanesque, et il s'encourageait d'avance à combattre de telles prétentions. Il avait donc franchi, enfin, ce pas difficile; il avait dit *non*. Il ne serait plus besoin d'y revenir, car les choses s'étaient passées pour le mieux. Indiana n'avait pas trop pleuré, pas trop insisté. Elle s'était montrée raisonnable; elle avait compris au premier mot, elle avait pris son parti vite et fièrement.

Raymon était fort content de sa providence, car il en avait une à lui, à laquelle il croyait en bon fils et sur laquelle il comptait pour arranger toutes choses au détriment des autres, plutôt qu'au sien propre. Elle l'avait si bien traité jusque là, qu'il ne voulait pas douter d'elle. Prévoir le résultat de ses fautes et s'en inquiéter, c'eût été à ses yeux commettre le crime d'ingratitude envers le dieu bon qui veillait sur lui.

Il se leva très-fatigué encore des efforts d'imagination auxquels l'avaient contraint les circonstances de cette scène pénible. Sa mère rentra; elle venait de s'informer auprès de madame de Carvajal de la santé et de la disposition d'esprit de madame Delmare. La marquise ne s'en était point inquiétée, elle était pourtant dans un très-grand chagrin quand madame de Ramière l'interrogea adroitement. Mais la seule chose qui l'eût frappée dans la disparition de madame Delmare, c'était le scandale qui allait en résulter. Elle se plaignait très-amèrement de sa nièce, que la veille elle élevait aux nues; et madame de Ramière comprit que par cette démarche la malheureuse Indiana s'était aliéné à jamais sa parente et privée du seul appui naturel qui lui restât.

Pour qui eût connu le fond de l'âme de la marquise, ce n'eût pas été une grande perte. Mais madame de Carvajal passait, même aux yeux de madame de Ramière, pour une vertu irréprochable. Sa jeunesse avait été enveloppée des mystères de la prudence ou perdue dans le tourbillon favorable des révolutions. La mère de Raymon pleura sur le sort d'Indiana et chercha à l'excuser; mais madame de Carvajal lui dit avec aigreur qu'elle n'était peut-être pas assez désintéressée dans cette affaire pour en juger.

— Mais que deviendra donc cette malheureuse jeune femme? dit madame de Ramière. Si son mari l'opprime, qui la protégera?

— Elle deviendra ce qu'il plaira à Dieu, répondit la marquise; pour moi, je ne m'en mêle plus, et je ne veux jamais la revoir.

Madame de Ramière, inquiète et bonne, résolut de savoir, à tout prix, des nouvelles de madame Delmare. Elle se fit conduire au bout de la rue qu'elle habitait, et envoya un domestique questionner le concierge, en lui recommandant de tâcher de voir sir Ralph, s'il était dans la maison. Elle attendit le résultat de cette tentative dans sa voiture, et bientôt Ralph lui-même vint l'y trouver.

La seule personne peut-être qui jugeât bien Ralph, c'était madame de Ramière; quelques mots suffirent entre eux pour comprendre la part mutuelle d'intérêt sincère et pur qu'ils avaient dans cette affaire. Ralph raconta ce qui s'était passé dans la matinée, et comme il n'avait que des soupçons sur les circonstances de la nuit, il ne chercha pas à les confirmer. Mais madame de Ramière crut devoir l'informer de ce qu'elle en savait, le mettant de moitié dans son désir de rompre cette liaison funeste et impossible. Ralph, qui se sentait plus à l'aise devant elle qu'il ne l'était vis-à-vis de personne, laissa paraître sur ses traits une altération profonde, en recevant cette confidence.

— Vous dites, madame, murmura-t-il en réprimant comme un frisson nerveux qui parcourut ses veines, qu'elle a passé la nuit dans votre hôtel?

— Une nuit solitaire et douloureuse sans doute. Raymon, qui n'était certes pas coupable de complicité, n'est rentré qu'à six heures, et à sept il est venu me trouver pour m'engager à calmer l'esprit de cette malheureuse enfant.

— Elle voulait quitter son mari! elle voulait se perdre d'honneur! reprit Ralph, les yeux fixes et dans une étrange préoccupation de cœur; elle l'aime donc bien, cet homme indigne d'elle!

Ralph oubliait qu'il parlait à la mère de Raymon.

— Je m'en doutais bien depuis longtemps, continua-t-il; pourquoi n'ai-je pas prévu le jour où elle consommerait sa perte! Je l'aurais tuée auparavant.

Ce langage, dans la bouche de Ralph, surprit étrangement madame de Ramière; elle croyait parler à un homme calme et indulgent, et elle se repentit d'en avoir cru les apparences.

— Mon Dieu, dit-elle avec effroi, la jugerez-vous donc aussi sans miséricorde? l'abandonnerez-vous comme sa tante? Êtes-vous donc tous sans pitié et sans pardon? Ne lui restera-t-il pas un ami, après une faute dont elle a déjà tant souffert.

— Ne craignez rien de pareil de ma part, madame, répondit Ralph. Il y a six mois que je sais tout, et je

n'ai rien dit. J'ai surpris leur premier baiser, et je n'ai point jeté M. de Ramière à bas de son cheval: j'ai croisé souvent dans les bois leurs messages d'amour, et je ne les ai point déchirés à coups de fouet. J'ai rencontré M. de Ramière sur le pont qu'il traversait pour aller la trouver : c'était la nuit ; nous étions seuls, et je suis fort quatre fois comme lui; pourtant je n'ai pas jeté cet homme dans la rivière; et quand, après l'avoir laissé fuir, j'ai découvert qu'il avait trompé ma vigilance, qu'il s'était introduit chez elle, au lieu d'enfoncer les portes et de le lancer par la fenêtre, j'ai été paisiblement les avertir de l'approche du mari, et sauver la vie de l'un, afin de sauver l'honneur de l'autre. Vous voyez bien, madame, que je suis clément et miséricordieux. Ce matin, je tenais cet homme sous ma main, je savais bien qu'il était la cause de tous nos maux, et si je n'avais pas le droit de l'accuser sans preuves, j'avais au moins le pouvoir de lui chercher dispute pour son air arrogant et railleur. Eh bien ! j'ai supporté ses dédains insultants, parce que je savais que sa mort tuerait Indiana; je l'ai laissé se rendormir sur l'autre flanc, tandis qu'Indiana, mourante et folle, était au bord de la Seine, prête à rejoindre l'autre victime... Vous voyez, madame, que je pratique la patience avec les gens que je hais, et l'indulgence avec ceux que j'aime.

Madame de Ramière, assise dans sa voiture vis-à-vis de Ralph, le contemplait avec une surprise mêlée de frayeur. Il était si différent de ce qu'elle l'avait toujours vu, qu'elle pensa presque à la possibilité d'une subite aliénation mentale. L'allusion qu'il venait de faire à la mort de Noun la confirmait dans cette idée, car elle ignorait absolument cette histoire, et prenait les mots échappés à l'indignation de Ralph pour un fragment de pensée étrangère à son sujet. Il était, en effet, dans une de ces situations violentes qui se présentent au moins une fois dans la vie des hommes les plus raisonnables, et qui tiennent de si près à la folie, qu'un degré de plus les porterait à la fureur. Sa colère était cependant pâle et concentrée comme celle des tempéraments froids; mais elle était profonde comme celle des âmes nobles, et l'étrangeté de cette disposition phénoménale chez lui en rendait l'aspect terrible.

Madame de Ramière prit sa main et lui dit avec douceur :

— Vous souffrez beaucoup, mon cher M. Ralph, car vous me faites du mal sans remords; vous oubliez que l'homme dont vous me parlez est mon fils, et que ses torts, s'il en a, doivent déchirer mon cœur encore plus que le vôtre.

Ralph revint aussitôt à lui-même, et baisant la main de madame de Ramière avec une effusion d'amitié dont le témoignage était presque aussi rare que celui de sa colère :

— Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, vous avez raison, je souffre beaucoup, et j'oublie ce que je devais respecter. Oubliez vous-même l'amertume que je viens de laisser paraître; mon cœur saura la renfermer encore.

Madame de Ramière, quoique rassurée par cette réponse, gardait une secrète inquiétude en voyant la haine profonde que Ralph nourrissait pour son fils. Elle essaya de l'excuser aux yeux de son ennemi; il l'arrêta.

— Je devine vos pensées, madame, lui dit-il; mais rassurez-vous, nous ne sommes pas destinés à nous revoir de sitôt, M. de Ramière et moi. Quant à ma cousine, ne vous repentez pas de m'avoir éclairé. Si tout le monde l'abandonne, je jure qu'au moins un ami lui restera.

Madame de Ramière, en rentrant chez elle vers le soir, trouva Raymon qui chauffait voluptueusement ses pieds enveloppés de pantoufles de cachemire, et qui prenait du thé pour achever de dissiper les agitations nerveuses de la matinée. Il était encore abattu de ces prétendues émotions. Mais de douces pensées d'avenir ravivaient son âme; il se sentait enfin redevenu libre, et il se livrait entièrement a de béates méditations sur ce précieux état qu'il avait habitude de garder si mal.

— Pourquoi suis-je destiné, se disait-il, à m'ennuyer sitôt de cette ineffable liberté d'esprit qu'il me faut toujours racheter si chèrement! Quand je me sens pris aux pièges d'une femme, il me tarde de les rompre, afin de reconquérir mon repos et ma tranquillité d'âme. Que je sois maudit si j'en fais le sacrifice de sitôt! Les chagrins que m'ont suscités ces deux créoles me serviront d'avertissement, et je ne veux plus avoir affaire qu'à de légères et moqueuses Parisiennes... à de véritables femmes du monde. Peut-être ferai-je bien de me marier, pour faire une fin, comme on dit...

Il était plongé dans ces bourgeoises et commodes pensées, quand sa mère entra émue et fatiguée.

— Elle se porte mieux, lui dit-elle; tout s'est bien passé, j'espère qu'elle se calmera...

— Qui? demanda Raymon, réveillé en sursaut dans ses châteaux en Espagne.

Cependant il réfléchit le lendemain qu'il lui restait encore une tâche à remplir; c'était de regagner l'estime, sinon l'amour de cette femme. Il ne voulait pas qu'elle pût se vanter de l'avoir quitté; il voulait qu'elle se persuadât avoir cédé à l'ascendant de sa raison et de sa générosité; il voulait la dominer encore après l'avoir repoussée ; et il lui écrivit :

« Je ne viens pas vous demander pardon, mon amie, de quelques paroles cruelles ou audacieuses échappées au délire de mes sens. Ce n'est pas dans le désordre de la fièvre qu'on peut former une idée

complète, et l'exprimer d'une manière convenable. Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas un dieu, si je ne puis maîtriser auprès de vous l'ardeur de mon sang qui bouillonne, si ma tête s'égare, si je deviens fou. Peut-être aurais-je le droit de me plaindre du féroce sang-froid avec lequel vous m'avez condamné à d'affreuses tortures sans jamais en prendre même pitié; mais ce n'est pas votre faute non plus. Vous étiez trop parfaite pour jouer en ce monde le même rôle que nous, créatures vulgaires, soumises aux passions humaines, esclaves de notre organisation grossière. Je vous l'ai dit souvent, Indiana, vous n'êtes pas femme, et quand j'y songe dans le calme de mes pensées, vous êtes un ange. Je vous adore dans mon cœur comme une divinité. Mais, hélas! auprès de vous, souvent, le *vieil homme* a repris ses droits. Souvent sous le souffle embaumé de vos lèvres un feu cuisant est venu dévorer les miennes; souvent, quand, me penchant vers vous, mes cheveux ont effleuré les vôtres, un frisson d'indicible volupté a parcouru toutes mes veines, et alors j'ai oublié que vous étiez une émanation du ciel, un rêve des félicités éternelles, un ange détaché du sein de Dieu pour guider mes pas en cette vie, et pour me raconter les joies d'une autre existence. Pourquoi, pur esprit, avais-tu pris la forme tentatrice d'une femme? Pourquoi, ange de lumière, avais-tu revêtu les séductions de l'enfer? Souvent j'ai cru tenir le bonheur dans mes bras, et tu n'étais que la vertu!

« Pardonnez-moi ces regrets coupables, mon amie, je n'étais pas digne de vous; et peut-être, si vous eussiez consenti à descendre jusqu'à moi, eussions-nous été plus heureux l'un et l'autre. Mais mon infériorité vous a fait continuellement souffrir, et vous m'avez fait des crimes des vertus que vous aviez.

« Et maintenant que vous m'absolvez, j'en suis certain, car la perfection implique la miséricorde, laissez-moi élever encore la voix vers vous pour vous remercier et vous bénir. Vous remercier!... Oh non, ma vie! ce n'est pas le mot, car mon âme est plus déchirée que la vôtre du courage qui vous arrache de mes bras. Mais je vous admire; et tout en pleurant, je vous félicite. Oui, mon Indiana, ce sacrifice héroïque, vous avez trouvé la force de l'accomplir. Il m'arrache le cœur et la vie; il désole mon avenir; il ruine mon existence. Eh bien! je vous aime encore assez pour le supporter sans me plaindre, car mon bonheur n'est rien, c'est le vôtre qui est tout. Mon honneur, je vous le sacrifierais mille fois; mais le vôtre m'est plus cher que toutes les joies que vous m'auriez données. Oh non! je n'eusse pas joui d'un tel sacrifice. En vain j'aurais essayé de m'étourdir à force d'ivresse et de transports; en vain vous m'eussiez ouvert vos bras, pour m'enivrer des voluptés célestes, le remords serait venu m'y chercher; il aurait empoisonné tous mes jours, et j'aurais été plus humilié que vous du mépris des hommes. O Dieu! vous voir abaissée et flétrie par moi! vous voir déchue de cette vénération qui vous entoure! vous voir insultée dans mes bras, et ne pouvoir laver cette offense! Car en vain j'eusse versé tout mon sang pour vous, je vous eusse vengée peut-être, mais jamais justifiée. Mon ardeur à vous défendre eût été contre vous une accusation de plus, ma mort une preuve irrécusable de votre crime. Pauvre Indiana, je vous aurais perdue! Oh que je serais malheureux!

« Partez donc, ma bien-aimée; allez sous un autre ciel recueillir les fruits de la vertu et de la religion. Dieu nous récompensera d'un tel effort, car Dieu est bon. Il nous réunira dans une vie plus heureuse, et peut-être même... mais cette pensée est encore un crime; pourtant je ne peux pas me défendre d'espérer!... Adieu, Indiana, adieu; vous voyez bien que notre amour est un forfait!... Hélas! mon âme est brisée. Où trouverais-je la force de vous dire adieu? »

Raymon porta lui-même cette lettre chez madame Delmare; mais elle se renferma dans sa chambre et refusa de le voir. Il quitta donc cette maison après avoir glissé sa lettre à la femme de service et embrassé cordialement le mari. En laissant derrière lui la dernière marche de l'escalier, il se sentit plus léger qu'à l'ordinaire, le temps était plus doux, les femmes plus belles, les boutiques plus étincelantes : ce fut un beau jour dans la vie de Raymon.

Madame Delmare serra la lettre toute cachetée dans un coffre qu'elle ne devait ouvrir qu'aux colonies. Elle voulut dire adieu à sa tante. Sir Ralph s'y opposa avec une obstination absolue. Il avait vu madame de Carvajal; il savait qu'elle voulait accabler Indiana de reproches et de mépris; il s'indignait de cette hypocrite sévérité, et ne supportait pas l'idée que madame Delmare allât s'y exposer.

Le jour suivant, au moment où Delmare et sa femme allaient monter en diligence, sir Ralph leur dit avec son aplomb accoutumé :

— Je vous ai souvent fait entendre, mes amis, que je désirais vous suivre; mais vous avez refusé de me comprendre ou de me répondre. Voulez-vous me permettre de partir avec vous?

— Pour Bordeaux? dit M. Delmare.

— Pour Bourbon, répondit M. Ralph.

— Vous n'y songez pas, reprit M. Delmare; vous ne pouvez ainsi transporter votre établissement au gré d'un ménage dont l'avenir est incertain et la situation précaire; ce serait abuser lâchement de votre amitié que d'accepter le sacrifice de toute votre vie et l'abnégation de votre position sociale. Vous êtes riche, jeune, libre; il faut vous remarier, vous créer une famille...

— Il ne s'agit pas de cela, répondit froidement sir

Ralph. Comme je ne sais pas envelopper mes idées dans des mots qui en altèrent le sens, je vous dirai franchement ce que je pense. Il m'a semblé que depuis six mois votre amitié à tous deux s'était refroidie à mon égard; peut-être ai-je eu des torts que l'épaisseur de mon jugement m'a empêché d'apercevoir. Si je me trompe, un mot de vous suffira pour me rassurer. Permettez-moi de vous suivre; si j'ai démérité auprès de vous, il est temps de me le dire : vous ne devez pas, en m'abandonnant, me laisser le remords de n'avoir pas réparé mes fautes.

Le colonel fut si ému de cette naïve et généreuse ouverture, qu'il oublia toutes les susceptibilités d'amour-propre qui l'avaient éloigné de son ami. Il lui tendit la main, lui jura que son amitié était plus sincère que jamais, et qu'il ne refusait ses offres que par discrétion.

Madame Delmare gardait le silence. Ralph fit un effort pour obtenir un mot de sa bouche.

— Et vous, Indiana, lui dit-il d'une voix étouffée, avez-vous encore de l'amitié pour moi? Ce mot réveilla toute l'affection filiale, tous les souvenirs d'enfance, toute l'habitude d'intimité qui unissaient leurs cœurs. Ils se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre, et Ralph faillit s'évanouir; car dans ce corps robuste, dans ce tempérament calme et réservé, fermentaient des sensations puissantes. Il s'assit pour ne pas tomber, resta quelques instants silencieux et pâle; puis il saisit la main du colonel dans une des siennes et celle de sa femme dans l'autre.

— A cette heure de séparation peut-être éternelle, leur dit-il, soyez francs avec moi. Vous refusez ma proposition de vous accompagner à cause de moi et non à cause de vous?

— Je vous jure sur l'honneur, dit Delmare, qu'en vous refusant je sacrifie mon bien-être au vôtre.

— Pour moi, dit Indiana, vous savez que je voudrais ne jamais vous quitter.

— A Dieu ne plaise que je doute de votre sincérité dans un pareil moment, répondit Ralph; votre parole me suffit, je suis content de vous deux.

Et il disparut.

Six semaines après, le brick *la Coraly* mettait à la voile dans le port de Bordeaux. Ralph avait écrit à ses amis qu'il serait dans cette ville vers les derniers jours de leur station; mais ils attendirent vainement, et le capitaine donna le signal du départ sans que Ralph eût paru. Un sentiment pénible et quelques pressentiments sinistres vinrent ajouter à la douleur morne qui pesait sur l'âme d'Indiana lorsque les dernières maisons du port s'effacèrent dans la verdure de la côte. Elle frémit de songer qu'elle était désormais seule dans l'univers avec ce mari qu'elle haïssait, qu'il faudrait vivre et mourir avec lui sans un ami pour la consoler, sans un parent pour la protéger contre sa domination violente...

Mais en se retournant, elle vit sur le pont, derrière elle, la paisible et bienveillante figure de Ralph qui lui souriait.

— Tu ne m'abandonnes donc pas, toi? lui dit-elle en se jetant à son cou toute baignée de larmes.

— Jamais! répondit Ralph en la pressant sur sa poitrine.

## XXIII

Si vous n'avez vu jusqu'ici, dans cette véridique histoire, qu'une œuvre de caprice et d'imagination, vous allez me reprocher de n'avoir pas jeté dans cet aride récit un peu de poésie et de grâce; car l'occasion se présente, et pourtant je la néglige. Je m'abstiens des richesses de mon sujet. J'ai refusé de vous faire l'autopsie d'une femme noyée, je me refuse maintenant à vous peindre la mer des Indes et les montagnes bleues de l'île Bourbon, la plus belle mer, la plus belle contrée du monde sous le ciel le plus pur et le plus beau : c'est que, voyez-vous, je n'ai pas le temps. Il me faudrait plus d'espace que ne m'en laissent les dimensions de ce chétif ouvrage pour vous peindre les rives agitées de Saint-Denis, les flancs sublimes du cône immense qui s'élève dans les airs et domine la masse bleue de l'océan Indien, de sa masse bleue vivement tranchée sur l'azur du ciel. Il me faudrait tout un livre pour vous décrire Saint-Paul et ses bigarrures de feuillages, ses terrasses de manguiers, ses rivières parfumées, et son dôme de montagnes rayées d'un vert tendre. J'aime mieux ne vous rien dire de ces lieux enchantés, que de ne pas vous en dire assez; j'aime mieux ne vous y pas conduire, que de vous y faire faire quelques pas pour vous ramener ensuite au souffle lourd et brûlant d'un été sans parfums, renfermé dans la prison dévorante de vos villes de pierre. Et puis, la tâche cruelle d'historien du cœur m'interdit les douceurs d'une suave digression dans le champ magique de ses souvenirs. Attaché sur ma roue, il faut que je tourne avec elle. Le stoïque démon de la philosophie m'interdit l'entrée des savanes enchantées et me ramène à coups de fouet dans l'ornière de la civilisation.

Il faut, misérable conteur, qu'au lieu d'égarer vos rêveries et les miennes sur cette terre nouvelle où le repos et l'oubli semblent attendre l'exilé, je vous entretienne du souvenir maudit de la vieille Europe. Il faut que je déflore cette nature virginale pour y poursuivre l'examen de l'esprit de l'homme, arrivé au dernier degré de savoir, de douleur et d'obscurité. Il faut que, par un monstrueux contraste, j'amène dans ces lieux enchantés des cœurs brisés, tristes débris que la société, trop pleine, rejette comme son écume et envoie mourir au désert. Il faut qu'au lieu

de vous décrire les lacs où la *mouette rieuse* baigne ses palmes couleur de rose, et les gorges maritimes où le *paille-en-queue* déploie ses *brins* argentés sur la cime des rocs, au lieu de vous parler de liberté, de soleil et de solitude, je vous ramène au triste tableau des misères sociales, et que je vous montre les besoins, les désirs et les passions humaines aux prises avec les nécessités de la vie légale.

---

## LETTRE

### DE MADAME DELMARE A M. DE RAMIÈRE.

De l'île Bourbon, 3 juin 18...

« J'avais résolu de ne plus vous fatiguer de mon souvenir; mais, en arrivant ici, en lisant la lettre que vous me fîtes tenir la veille de mon départ de Paris, je sens que je vous dois une réponse : car dans la crise d'une horrible douleur, j'avais été trop loin, je m'étais méprise sur votre compte, et je vous dois une réparation, non comme *amant*, mais comme *homme*.

« Pardonnez-le-moi, Raymon, dans cet affreux moment de ma vie, je vous pris pour un monstre. Un seul mot, un seul regard de vous ont banni à jamais toute confiance, tout espoir de mon âme. Je sais que je ne puis plus être heureuse, mais j'espère encore n'être pas réduite à vous mépriser; ce serait pour moi le dernier coup.

« Oui, je vous pris pour un lâche, pour ce qu'il y a de pire dans le monde, pour un *égoïste*. J'eus horreur de vous. J'eus regret que Bourbon ne fût pas assez loin pour vous fuir, et l'indignation me donna la force de vivre jusqu'à la lie.

« Mais, depuis que j'ai lu votre lettre, je me sens mieux. Je ne vous regrette pas, mais je ne vous hais plus, et je ne veux pas laisser dans votre vie le remords d'avoir détruit la mienne. Soyez heureux, soyez insouciant; oubliez-moi : je vis encore, et peut-être vivrai-je longtemps!...

« Au fait, vous n'êtes pas coupable; c'est moi qui fus insensée. Votre cœur n'était pas aride, mais il m'était fermé. Vous ne m'avez pas menti, c'est moi qui me suis trompée. Vous n'étiez ni parjure ni insensible, seulement vous ne m'aimiez pas.

« Oh! mon Dieu! vous ne m'aimiez pas! Comment donc fallait-il vous aimer?... Mais je ne descendrai pas à me plaindre; je ne vous écris pas pour empoisonner d'un souvenir maudit le repos de votre vie présente; je ne viens pas non plus implorer votre compassion pour des maux que j'ai la force de porter seule; connaissant mieux le rôle qui me convient, je viens au contraire vous absoudre et vous pardonner.

« Je ne m'amuserai pas à réfuter votre lettre; ce serait trop facile. Je ne répondrai pas à vos observations sur mes devoirs. Soyez tranquille, Raymon, je les connais, et je ne vous aimais pas assez peu pour les violer sans réflexion. Il n'est pas nécessaire de m'apprendre que le mépris des hommes eût été le prix de ma faute; je le savais bien. Je n'ignorais pas que la tache serait profonde, indélébile, cuisante; que je serais repoussée de toutes parts, maudite, couverte de boue, et que je ne trouverais plus un seul ami pour me plaindre et me consoler. La seule erreur où j'étais tombée, c'était la confiance que vous m'ouvririez vos bras, et que là vous m'aideriez à oublier et le mépris, et la misère, et l'abandon. La seule chose que je n'eusse pas prévue, c'est que vous refuseriez peut-être mon sacrifice après me l'avoir laissé consommer. Je m'étais imaginé que cela ne se pouvait pas. J'allais chez vous avec la prévision que vous me repousseriez d'abord par principe et par devoir, mais avec la conviction qu'en apprenant les conséquences inévitables de ma démarche, vous vous croiriez forcé de m'aider à les supporter. Non, en vérité, je n'aurais jamais pensé que vous m'abandonneriez seule aux suites d'une si périlleuse résolution, et que vous m'en laisseriez recueillir les fruits amers, au lieu de me recevoir dans votre sein et de me faire un rempart de votre amour.

« Comme je les eusse défiées, alors, ces lointaines rumeurs d'un monde impuissant à me nuire! comme j'aurais bravé la haine, forte de votre affection! comme le remords eût été faible, et comme la passion que vous m'eussiez inspirée eût étouffé sa voix! Occupée de vous seul, je me serais oubliée; fière de votre cœur, je n'aurais pas eu le temps de rougir du mien. Un mot de vous, un regard, un baiser, eussent suffi pour m'absoudre, et le souvenir des hommes et des lois n'eût pas pu trouver sa place dans une pareille vie : c'est que moi j'étais une folle; c'est que, selon votre expression cynique, j'avais appris la vie dans des romans à l'usage des femmes de chambre, dans ces riantes et puériles fictions où l'on intéresse votre cœur au succès de folles entreprises et d'impossibles félicités; où l'on place sans cesse des personnages vrais dans des situations fausses, des âmes existantes dans des voies fictives; si bien que l'esprit crédule et le cœur ardent se laissent prendre à des chimères, et s'apprêtent toutes les déceptions de la vie réelle. C'est horriblement vrai, Raymon, ce que vous avez dit là! Ce qui m'épouvante et me terrasse, c'est que vous avez raison.

« Ce que je ne m'explique pas aussi bien, c'est que l'impossibilité n'ait pas été égale pour nous deux; c'est que moi, faible femme, j'aie puisé dans l'exaltation de mes sentiments la force de me placer seule dans une situation d'invraisemblance et de roman; et que vous, homme de cœur, vous n'ayez pas trouvé dans votre volonté celle de m'y suivre. Pourtant, vous aviez partagé ces rêves d'avenir; vous aviez consenti

à ces illusions décevantes; vous aviez nourri en moi cet espoir impossible à réaliser. Depuis longtemps vous écoutiez mes projets d'enfant, mes ambitions de pygmée avec le sourire au front et la joie dans les yeux; et vos paroles étaient toutes d'amour et de reconnaissance. Vous aussi vous fûtes aveugle, imprévoyant, fanfaron. Comment se fait-il que la raison ne vous soit revenue qu'à la vue du danger? Moi, je croyais que le danger fascinait les yeux, exaltait la résolution, enivrait la peur; et voilà que vous avez tremblé au moment de la crise! N'avez-vous donc, vous autres, que le courage physique qui affronte la mort? n'êtes-vous pas capables de celui de l'esprit qui accepte le malheur? Vous qui expliquez tout si admirablement, expliquez-moi cela, je vous prie.

« C'est peut-être que votre rêve n'était pas comme le mien; c'est que chez moi le courage c'était l'amour. Vous vous étiez imaginé que vous m'aimiez, et vous vous êtes réveillé, surpris d'une telle erreur, le jour où je marchai confiante à l'abri de la mienne. Grand Dieu! quelle étrange illusion fut la vôtre, puisque vous ne prévîtes pas alors tous les obstacles qui vous frappèrent au moment d'agir! puisque vous ne m'en avez dit le premier mot que lorsqu'il n'était plus temps!

« Pourquoi vous ferais-je des reproches à présent? Est-on responsable des mouvements de son cœur? A-t-il dépendu de vous de m'aimer toujours? Non sans doute. Le tort est à moi de n'avoir pas su vous plaire plus longtemps et plus réellement. J'en cherche la cause et ne la trouve point dans mon cœur. Mais enfin elle existe apparemment. Peut-être vous ai-je trop aimé; peut-être ma tendresse fut importune et fatigante. Vous étiez homme, par conséquent vous aimiez l'indépendance et le plaisir. Je fus un fardeau pour vous. J'essayai quelquefois d'assujettir votre vie. Hélas! ce furent là des torts bien chétifs pour un si cruel abandon!

« Jouissez-en donc de cette liberté rachetée aux dépens de toute mon existence, je ne la troublerai plus. Pourquoi ne me donnâtes-vous pas plus tôt la cruelle leçon dont je profite aujourd'hui? Le mal eût été moins grand pour moi, et pour vous aussi peut-être.

« Soyez heureux, c'est le dernier vœu que formera mon cœur brisé. Ne m'exhortez plus à penser à Dieu, laissez ce soin aux prêtres qui ont à émouvoir le cœur endurci des coupables. Pour moi, j'ai plus de foi que vous; je ne sers pas le même Dieu, mais je le sers mieux et plus purement. Le vôtre, c'est le dieu des hommes, c'est le roi, le fondateur et l'appui de votre race; le mien, c'est le Dieu de l'univers, le créateur, le soutien et l'espoir de toutes les créatures : le vôtre a tout fait pour vous seuls; le mien a fait toutes les espèces les unes pour les autres. Vous vous croyez les maîtres du monde, je crois que vous n'en êtes que les tyrans. Vous pensez que Dieu vous protége et vous autorise à usurper l'empire de la terre; moi, je pense qu'il le souffre pour un peu de temps, et qu'un jour viendra où, comme des grains de sable, son souffle vous dispersera. Non, Raymon, vous ne connaissez pas Dieu, ou plutôt laissez-moi vous dire ce que Ralph vous disait un jour au Lagny : c'est que vous ne croyez à rien. Votre éducation, et le besoin que vous avez d'un pouvoir irrécusable pour l'opposer à la brutale puissance du peuple, vous ont fait adopter sans examen les croyances de vos pères; mais ce sentiment de l'existence de Dieu n'a point passé jusqu'à votre cœur; jamais peut-être vous ne l'avez prié. Moi, je n'ai qu'une croyance, et la seule sans doute que vous n'ayez pas. Je crois en lui; mais la religion que vous avez inventée, je la repousse; toute votre morale, tous vos principes, ce sont les intérêts de votre société que vous avez érigés en lois et que vous prétendez faire émaner de Dieu même, comme vos prêtres ont institué les rites du culte pour établir leur puissance et leur richesse sur les nations. Mais tout cela est mensonge et impiété. Moi qui l'invoque, moi qui le comprends, je sais bien qu'il n'y a rien de commun entre lui et vous; et c'est en m'attachant à lui de toute ma force, que je m'isole de vous qui tendez sans cesse à renverser ses ouvrages et à souiller ses dons. Allez! il vous sied mal d'invoquer son nom pour anéantir la résistance d'une faible femme, pour étouffer la plainte d'un cœur déchiré. Dieu ne veut pas qu'on opprime et qu'on écrase les créatures de ses mains. S'il daignait faire descendre son intervention dans nos chétifs intérêts, il briserait le fort et relèverait le faible; il passerait sa grande main sur nos têtes inégales et les nivellerait comme les eaux de la mer; il dirait à l'esclave : Jette ta chaîne et fuis sur les monts où j'ai mis pour toi des eaux, des fleurs et du soleil. Il dirait aux rois : Jetez la pourpre aux mendiants pour leur servir de natte, et allez dormir dans les vallées où j'ai étendu pour vous des tapis de mousse et de bruyère. Il dirait aux puissants : Courbez le genou et portez le fardeau de vos frères débiles, car désormais vous aurez besoin d'eux, et je leur donnerai la force et le courage. Oui, voilà mes rêves, ils sont tous d'une autre vie, d'un autre monde, où la loi du brutal n'aura point passé sur la tête du pacifique, où du moins la résistance et la fuite ne seront pas des crimes, où l'homme pourra échapper à l'homme, comme la gazelle échappe à la panthère, sans que la chaîne des lois soit tendue autour de lui pour le forcer à venir se jeter sous les pieds de son ennemi; sans que la voix du préjugé s'élève dans sa détresse pour insulter à ses souffrances, et lui dire : Vous serez lâche et vil pour n'avoir pas voulu fléchir et ramper.

« Non, ne me parlez pas de Dieu, vous surtout, Raymon; n'invoquez pas son nom pour m'envoyer

l'exil et me réduire au silence. En me soumettant, c'est au pouvoir des hommes que je cède. Si j'écoutais la voix que Dieu a mise au fond de mon cœur et ce noble instinct d'une nature forte et hardie, qui peut-être est la vraie conscience, je fuirais au désert, je saurais me passer d'aide, de protection et d'amour; j'irais vivre pour moi seule au fond de nos belles montagnes; j'oublierais les tyrans, les injustes, et les ingrats. Mais, hélas! l'homme ne peut se passer de son semblable, et Ralph lui-même ne peut pas vivre seul.

« Adieu, Raymon, puissiez-vous vivre heureux sans moi! Je vous pardonne le mal que vous me faites. Parlez quelquefois de moi à votre mère, la meilleure femme que j'aie connue. Sachez bien qu'il n'y a contre vous ni dépit ni vengeance dans mon cœur: ma douleur est digne de l'amour que j'eus pour vous.

« INDIANA. »

---

L'infortunée se vantait. Cette douleur profonde et calme n'était que le sentiment de sa propre dignité, lorsqu'elle s'adressait à Raymon; mais seule, elle se livrait en liberté à son impétuosité dévorante. Parfois, cependant, je ne sais quelles lueurs d'espoir aveugle et stupide venaient briller à ses yeux troublés. Moi, je crois qu'elle ne perdit jamais un reste de confiance en l'amour de Raymon, malgré les cruelles leçons de l'expérience, malgré les terribles pensées qui chaque jour lui ramenaient la froideur et la paresse de cet homme quand il ne s'agissait plus pour lui de ses intérêts ou de ses plaisirs. Je crois que si Indiana eût voulu comprendre la sèche vérité, elle n'eût pas traîné jusque-là un reste de vie épuisée et flétrie.

La femme est imbécile par nature: il semble que, pour contre-balancer l'éminente supériorité que ses délicates perceptions lui donnent sur nous, le ciel ait mis à dessein dans son cœur une vanité aveugle, une idiote crédulité. Il ne s'agit peut-être, pour s'emparer de cet être si subtil, si souple et si pénétrant, que de savoir manier la louange et chatouiller l'amour-propre. Parfois les hommes les plus incapables d'un ascendant quelconque sur les autres hommes en exercent un sans bornes sur l'esprit des femmes. La flatterie est le joug qui courbe si bas ces têtes ardentes et légères. Malheur à l'homme qui veut porter la franchise dans l'amour! il aura le sort de Ralph.

Voilà ce que je vous répondrais si vous me disiez qu'Indiana est un caractère d'exception; et que la femme ordinaire n'a dans la résistance conjugale ni cette stoïque froideur ni cette patience désespérante. Je vous dirais de regarder au revers de la médaille et de voir la misérable faiblesse, l'inepte aveuglement dont elle fait preuve avec Raymon. Je vous demanderais où vous avez trouvé une femme qui ne fût pas aussi habile à tromper que facile à l'être; qui ne sût pas renfermer dix ans au fond de son cœur le secret d'une espérance risquée légèrement un jour de délire, et qui ne revînt pas, aux bras d'un homme, aussi puérilement facile qu'elle sait être invincible et forte aux bras d'un autre.

---

## XXIV

L'intérieur de madame Delmare était cependant devenu plus paisible. Avec les amis avaient disparu beaucoup des difficultés qui, sous la main féconde de ces officieux médiateurs, s'envenimaient jadis de toute la chaleur de leur zèle. Sir Ralph, avec son silence et sa non-intervention apparente, était plus habile qu'eux tous à laisser tomber ces riens de la vie intime qui se ballonnent au souffle obligeant de l'amitié. Indiana vivait, d'ailleurs, presque toujours seule. Son habitation était située dans les montagnes au-dessus de la ville, et chaque matin M. Delmare, qui avait acheté un entrepôt de marchandises sur le port, allait pour tout le jour s'occuper de son commerce avec l'Inde et la France. Sir Ralph, qui n'avait d'autre domicile que le leur, mais qui trouvait le moyen d'y répandre l'aisance sans qu'on s'aperçût de ses dons, s'occupait de l'étude de l'histoire naturelle, ou surveillait les travaux de la plantation; Indiana, revenue aux nonchalantes habitudes de la vie créole, passait les heures brûlantes du jour dans son hamac, et celles de ses longues soirées dans la solitude des montagnes. Quoique je me sois rigidement interdit tout accessoire de luxe descriptif, je serai forcé, à propos de mes personnages, de vous dire quelques mots sur la nature de ce pays. Vous me permettrez d'être à cet égard concis autant que possible, afin de ne point perdre de vue un seul instant le but de ce récit authentique.

Bourbon n'est, à vrai dire, qu'un cône immense dont la base occupe une circonférence d'environ quarante lieues, et dont les gigantesques *pitons*, couverts d'une neige éternelle, s'élèvent à la hauteur de seize cents toises. C'est vous dire que de presque tous les points de cette masse imposante l'œil découvre au loin derrière les roches aiguës, derrière les vallées étroites et les forêts verticales, l'horizon plane que la mer embrasse de sa ceinture bleue. Des fenêtres de sa chambre, Indiana apercevait, entre deux pointes de roches, grâce à l'échancrure d'une montagne boisée dont le versant répondait à celle où l'habitation était située, les voiles blanches qui croisaient sur l'océan Indien. Durant les heures silencieuses de la journée, ce spectacle aimantait ses regards et donnait à sa mélancolie une teinte de désespoir uniforme et fixe. Cette

vue splendide, loin de jeter sa poétique influence dans ses rêveries, les rendait amères et sombres; alors elle baissait le store de pagne de raphia qui garnissait sa croisée, et se cachait du jour même, pour répandre dans le secret de son cœur des larmes âcres et brûlantes.

Mais quand vers le soir la brise de mer commençait à s'élever et à lui apporter le parfum des rizières fleuries, elle s'enfonçait dans la savane, laissant Delmare et Ralph savourer sous la varangue l'aromatique infusion du *faham*, et distiller lentement la fumée de leurs cigaritos. Alors elle allait du haut de quelque piton accessible, cratère éteint d'un ancien volcan, regarder le soleil couchant qui embrasait la vapeur rouge de l'atmosphère, et répandait comme une poussière d'or et de rubis sur les cimes murmurantes des cannes à sucre, sur les étincelantes parois des récifs. Rarement elle descendait dans les gorges de la *rivière aux galets*, parce que la vue de la mer, tout en lui faisant mal, l'avait fascinée de son mirage magnétique. Il lui semblait qu'au delà de ces vagues et de ces brumes lointaines la magique apparition d'une autre terre allait se révéler à ses regards. Et vraiment quelquefois les nuages de la côte prirent pour elle des formes fantastiques; tantôt elle vit une lame blanche s'élever sur les flots et décrire une ligne gigantesque qu'elle prit pour la façade du Louvre; tantôt ce furent deux voiles carrées qui, sortant tout à coup de la brume, offraient le souvenir des tours de Notre-Dame de Paris, quand la Seine exhale un brouillard compacte qui embrasse leur base et les fait paraître comme suspendues dans le ciel; d'autres fois c'étaient des flocons de nuées roses qui, dans leurs formes changeantes, présentaient tous les caprices d'architecture d'une ville immense. L'esprit de cette femme s'endormait dans les illusions du passé, et elle se prenait à palpiter de joie à la vue de ce Paris imaginaire dont les réalités avaient signalé le temps le plus malheureux de sa vie. Un étrange vertige s'emparait alors de sa tête. Suspendue à une étourdissante élévation au-dessus du sol de la côte, et voyant fuir sous ses yeux les gorges qui la séparaient de l'Océan, il lui semblait être lancée dans cet espace par un mouvement rapide, et cheminer dans l'air vers la ville prestigieuse de son imagination. Dans cette course, elle se cramponnait au rocher qui lui servait d'appui; et pour qui eût observé alors ses yeux avides, son sein haletant d'impatience et l'effrayante expression de joie répandue sur ses traits, elle eût offert tous les symptômes de la folie. C'étaient pourtant là ses heures de plaisir et les seuls moments de bien-être vers lesquels se dirigeaient les espérances de sa journée. Si le caprice de son mari eût supprimé ces promenades solitaires, je ne sais de quelle pensée elle eût vécu, car chez elle tout se rapportait à une certaine faculté d'illusions, à une ardente aspiration vers un point qui n'était ni le souvenir ni l'attente, ni l'espoir ni le regret, mais le désir dans toute son intensité dévorante. Pauvre femme! Elle vécut ainsi des semaines et des mois sous le ciel des tropiques, n'aimant, ne connaissant, ne caressant qu'une ombre, ne creusant qu'une chimère.

De son côté, Ralph était entraîné dans ses promenades vers les endroits sombres et couverts où le souffle des vents marins ne pouvait l'atteindre, car la vue de l'Océan lui était devenue antipathique autant que l'idée de le traverser de nouveau. La France n'avait pour lui qu'une place maudite dans la mémoire de son cœur. C'était là qu'il avait été malheureux à en perdre courage, lui habitué au malheur et patient avec ses maux. Il cherchait de tout son pouvoir à l'oublier; car cet homme, quelque dégoûté de la vie qu'il fût, voulait vivre tant qu'il se sentirait nécessaire. Il avait donc soin de ne jamais prononcer un mot qui eût rapport au séjour qu'il avait fait dans ce pays. Que n'eût-il pas donné pour arracher cet horrible souvenir à madame Delmare! Mais il s'en flattait si peu, il se sentait si malhabile, si peu éloquent, qu'il la fuyait plutôt que de chercher à la distraire. Dans l'excès de sa réserve délicate, il continuait à se donner toutes les apparences de la froideur et de l'égoïsme. Il allait souffrir seul au loin; et à le voir s'acharner à courir les bois et les montagnes, à la poursuite des oiseaux et des insectes, on eût dit d'un chasseur naturaliste absorbé par son innocente passion, et parfaitement détaché des intérêts de cœur, qui se remuaient autour de lui. Et pourtant la chasse et l'étude n'étaient que le prétexte dont il couvrait ses amères et longues rêveries.

Cette île conique est fendue vers sa base sur tout son pourtour, et recèle dans ses embrasures des gorges profondes où les rivières roulent leurs eaux pures et bouillonnantes; une de ces gorges s'appelle Bernica. C'est un lieu pittoresque, une sorte de vallée étroite et profonde, cachée entre deux murailles de rochers perpendiculaires, dont la surface est parsemée de bouquets d'arbustes saxatiles et de touffes de fougères.

Un ruisseau coule dans la cannelure formée par la rencontre des deux pans. Au point où leur écartement cesse, il se précipite dans des profondeurs effrayantes, et forme, au lieu de sa chute, un petit lac entouré de roseaux et couvert d'une fumée humide. Autour de ses rives, et sur les bords du filet d'eau alimenté par le trop-plein du lac, croissent des bananiers, des letchis et des orangers, dont le vert sombre et vigoureux tapisse l'intérieur de la gorge. C'est là que Ralph fuyait la chaleur et la société; toutes ses promenades le ramenaient à ce but favori; le bruit frais et monotone de la cascade endormait sa mélancolie. Quand son cœur était agité de ces secrètes angoisses si longtemps couvées, si cruellement méconnues,

c'est là qu'il dépensait, en larmes ignorées, en plaintes silencieuses, l'inutile énergie de son âme, et l'activité concentrée de sa jeunesse.

Pour que vous compreniez le caractère de Ralph, il faut peut-être vous dire qu'au moins une moitié de sa vie s'était écoulée au fond de ce ravin. C'est là qu'il venait dès les jours de sa première enfance endormir son courage contre les injustices dont il était victime dans sa famille; c'est là qu'il avait tendu tous les ressorts de son âme contre l'arbitraire de sa destinée, et qu'il avait pris l'habitude du stoïcisme au point d'en recevoir une seconde nature. Là aussi dans son adolescence, il avait apporté sur ses épaules la petite Indiana, il l'avait couchée sur les herbes du rivage pendant qu'il pêchait des camarous dans les eaux limpides ou qu'il essayait de gravir le rocher pour y découvrir des nids d'oiseaux.

Les seuls hôtes de cette solitude étaient les goëlands, les pétrels, les foulques et les hirondelles de mer. Sans cesse dans le gouffre on voyait descendre ou monter, planer ou tournoyer ces oiseaux aquatiques qui avaient choisi, pour établir leur sauvage couvée, les trous et les fentes de ses parois inaccessibles. Vers le soir ils se rassemblaient en troupes inquiètes, et remplissaient la gorge sonore de leurs cris rauques et farouches. Ralph se plaisait à suivre leur vol majestueux, à écouter leurs voix mélancoliques. Il enseignait à sa petite élève leurs noms et leurs habitudes; il lui montrait la belle sarcelle de Madagascar, au ventre orangé, au dos d'émeraude; il lui faisait admirer le vol du paille-en-queue à brins rouges qui s'égare quelquefois sur ces rivages et voyage en quelques heures de l'île de France à l'île Rodrigue, où, après des pointes de deux cents lieues en mer, il revient chaque soir coucher sous le veloutier qui cache sa nichée. L'épouvantail, ou oiseau des tempêtes, venait aussi déployer ses ailes effilées sur ces roches; et la reine des mers, *la grande frégate*, à la queue fourchue, à la robe ardoisée, au bec ciselé, qui se pose si rarement qu'il semblerait que l'air est sa patrie et le mouvement sa nature, y élevait son cri de détresse par-dessus tous les autres. Ces hôtes sauvages s'étaient habitués apparemment à voir nos deux enfants tourner autour de leurs demeures, car ils daignaient à peine s'effrayer de leur approche; et quand Ralph atteignait le rocher où ils venaient de s'établir, ils s'élevaient en noirs tourbillons, pour aller s'abattre comme par dérision à quelques pieds au-dessus de lui. Indiana riait de leurs évolutions, et rapportait ensuite avec précaution, dans son chapeau de paille de riz, les œufs que Ralph avait réussi à dérober pour elle, et que souvent il avait été forcé de disputer hardiment aux vigoureux coups d'ailes des grands oiseaux amphibies.

Ces souvenirs revenaient en foule à l'esprit de Ralph, mais avec une extrême amertume; car les temps étaient bien changés, et cette petite fille qui avait toujours été sa compagne avait cessé d'être son amie, ou du moins ne l'était plus alors comme autrefois, dans tout l'abandon de son cœur. Quoiqu'elle lui eût rendu son affection, son dévouement et ses soins, il était un point qui s'opposait entre eux à la confiance, un souvenir sur lequel tournaient comme sur un pivot toutes les sensations de leur vie. Ralph sentait qu'il n'y pouvait porter la main; il l'avait osé une seule fois un jour de danger, et cet acte de courage n'avait rien produit : maintenant y revenir n'eût été qu'un acte de froide barbarie, et Ralph se fût plutôt décidé à excuser Raymon, l'homme du monde qu'il estimait le moins, que d'ajouter aux douleurs d'Indiana en le condamnant selon sa justice.

Il se taisait donc, et même il la fuyait. Quoique vivant sous le même toit, il avait trouvé le moyen de ne la voir guère qu'aux heures des repas; et cependant, comme une mystérieuse providence, il veillait sur elle. Il ne s'écartait de l'habitation qu'aux heures où la chaleur la confinait dans son hamac; mais le soir, lorsqu'elle était sortie, il laissait adroitement Delmare sous la varangue et allait l'attendre au pied des rochers où il savait qu'elle avait habitude de s'asseoir. Il restait là des heures entières, la regardait quelquefois au travers des branches que la lune commençait à blanchir, mais respectant le court espace qui la séparait de lui et n'osant abréger d'un instant sa triste rêverie. Lorsqu'elle descendait dans la vallée, elle le trouvait toujours au bord d'un petit ruisseau dont le sentier de l'habitation suivait le cours. Quelques larges galets autour desquels l'eau frissonnait en filets d'argent lui servaient de siége. Quand la robe blanche d'Indiana se dessinait sur la rive, Ralph se levait en silence, lui offrait son bras et la ramenait à l'habitation sans lui adresser une parole, si, plus triste et plus affaissée qu'à l'ordinaire, elle n'entamait pas elle-même la conversation. Puis, quand il l'avait quittée, il se retirait dans sa chambre et attendait pour se coucher que tout le monde fût endormi dans la maison. Si la voix de Delmare s'élevait pour gronder, Ralph, sur le premier prétexte qui lui venait à l'esprit, allait le trouver et réussissait à l'apaiser ou à le distraire, sans jamais laisser deviner que telle fût son intention. Cette habitation, pour ainsi dire diaphane, comparativement à celles de nos climats, cette continuelle nécessité d'être toujours sous les yeux les uns des autres, imposaient au colonel plus de réserve dans ses emportements. L'inévitable figure de Ralph, qui venait au moindre bruit se placer entre lui et sa femme, le contraignait à se modérer; car Delmare avait assez d'amour-propre pour se vaincre devant ce censeur à la fois muet et sévère. Aussi, pour exhaler l'humeur que ses contrariétés commerciales avaient amassée chez lui durant le jour, il attendait que l'heure du coucher l'eût délivré de son juge. Mais c'était en vain; l'occulte influence veillait avec lui, et à la première

parole amère, au premier éclat de voix qui faisait retentir les minces parois de sa demeure, un bruit de meubles ou un piétinement parti comme par hasard de la chambre de Ralph semblait lui imposer silence et lui annoncer que la discrète et patiente sollicitude du protecteur ne s'endormait pas.

# QUATRIEME PARTIE.

## XXV

Or il arriva que le ministère du 8 août, qui dérangea tant de choses en France, porta un rude coup à la sécurité de Raymon. Il ne fut point de ces vanités aveugles qui triomphèrent d'un jour de victoire. Il avait fait de la politique l'âme de toutes ses pensées, la base de tous ses rêves d'avenir. Il s'était flatté que le roi, en entrant dans la voie des concessions adroites, maintiendrait longtemps encore l'équilibre qui assurait l'existence des familles nobles. Mais l'apparition du prince de Polignac détruisit cette espérance. Raymon voyait trop loin, il était trop répandu dans le monde *nouveau* pour ne pas se mettre en garde contre le succès du moment. Il comprit que toute sa destinée chancelait avec celle de la monarchie, et que sa fortune, sa vie peut-être, ne tenaient plus qu'à un fil.

Alors il se trouva dans une position délicate et embarrassante. L'honneur lui faisait un devoir de se consacrer, malgré tous les périls du dévouement, à la famille dont les intérêts s'étaient jusqu'alors étroitement liés aux siens. A cet égard il ne pouvait guère donner le change à sa conscience et à la mémoire de ses proches. Mais cet ordre de choses, cette tendance vers l'absolu, choquaient sa prudence, sa raison, et, disait-il, sa CONVICTION INTIME. Elle compromettait toute son existence, elle faisait pis, elle le rendait ridicule, lui publiciste renommé qui avait osé promettre tant de fois, au nom du trône, la justice pour tous et la fidélité au pacte juré. Maintenant tous les actes du gouvernement donnaient un démenti formel aux assertions imprudentes du jeune éclectique; tous les esprits calmes et paresseux, qui deux jours plus tôt ne demandaient qu'à se rattacher au trône constitutionnel, commençaient à se jeter dans l'opposition et à traiter de fourberies polémiques les efforts de Raymon et de ses pareils. Les plus polis les accusaient d'imprévoyance et d'incapacité. Raymon sentait qu'il était humiliant de passer pour dupe après avoir joué un rôle si brillant dans la partie. En secret il commençait à maudire et à mépriser cette royauté qui se dégradait et qui l'entraînait dans sa chute. Il eût voulu pouvoir s'en détacher sans honte avant l'heure du combat. Il fit pendant quelque temps d'incroyables efforts d'esprit pour se concilier la confiance des deux camps. Les opposants de cette époque n'étaient pas difficiles pour l'admission de nouveaux partisans. Ils avaient besoin de recrues, et grâce au peu de preuves qu'ils leur demandaient, ils en faisaient de considérables. Ils ne dédaignaient pas, d'ailleurs, l'appui des grands noms, et chaque jour d'adroites flatteries jetées dans leurs journaux tendaient à détacher les plus beaux fleurons de cette couronne usée. Raymon n'était pas dupe de ces démonstrations d'estime; mais il ne les repoussait pas, certain qu'il était de leur utilité. De l'autre part les champions du trône se montraient plus intolérants à mesure que leur situation devenait plus désespérée. Ils chassaient de leurs rangs, sans prudence et sans égards, leurs plus utiles défenseurs. Ils commencèrent bientôt à témoigner leur mécontentement et leur méfiance à Raymon. Celui-ci, embarrassé, amoureux de sa réputation comme du principal avantage de son existence, fut très à propos atteint d'un rhumatisme aigu qui le força de renoncer momentanément à toute espèce de travail et de se retirer à la campagne avec sa mère.

Dans cet isolement, Raymon souffrit réellement de se trouver jeté comme un cadavre au milieu de l'activité dévorante d'une société prête à se dissoudre, de se sentir empêché, par l'embarras de prendre une couleur autant que par la maladie, de s'enrôler sous ces bannières belliqueuses qui flottaient de toutes

parts, appelant au grand combat voire les plus obscurs et les plus inhabiles. Les cuisantes douleurs de la maladie, l'abandon, l'ennui et la fièvre donnèrent insensiblement un autre cours à ses idées. Il se demanda, pour la première fois peut-être, si le monde méritait tous les soins qu'il s'était donné pour lui plaire; et à le voir si indifférent envers lui, si oublieux de ses talents et de sa gloire, il jugea le monde. Puis il se consola d'en avoir été dupe, en se rendant le témoignage qu'il n'y avait jamais cherché que son bien-être personnel, et qu'il l'y avait trouvé, grâce à lui-même. Rien ne nous confirme dans l'égoïsme comme la réflexion : Raymon en tira cette conclusion, qu'il fallait à l'homme en état de société deux sortes de bonheur, celui de la vie publique et celui de la vie privée, les triomphes du monde et les douceurs de la famille.

Sa mère, qui le soignait assidûment, tomba dangereusement malade. Ce fut à lui d'oublier ses maux et de veiller sur elle, mais ses forces n'y suffirent pas. Les âmes ardentes et passionnées font les santés tenaces et miraculeuses aux jours du danger; mais les âmes tièdes et paresseuses n'impriment pas au corps de ces élans surnaturels. Quoique Raymon fût un bon fils, comme on l'entend dans la société, il succomba physiquement sous le poids de la fatigue. Étendu sur son lit de douleur, n'ayant plus à son chevet que des mercenaires ou de rares amis pressés de retourner aux agitations de la vie sociale, il se mit à penser à Indiana, et il la regretta sincèrement, car alors elle lui eût été nécessaire. Il se rappela les soins pieux qu'il lui avait vu prodiguer à son vieux et maussade époux, et il se représenta les douceurs et les bienfaits dont elle eût su entourer son amant.

— Si j'eusse accepté son sacrifice, pensa-t-il, elle serait déshonorée; mais que m'importerait à l'heure où je suis? Abandonné d'un monde frivole et personnel, je ne serais pas seul; celle que tous repousseraient avec mépris serait à mes pieds avec amour; elle pleurerait sur mes maux; elle saurait les adoucir. Pourquoi l'ai-je renvoyée, cette femme? Elle m'aimait tant, qu'elle eût pu se consoler des outrages des hommes en répandant quelque bonheur sur ma vie intérieure.

Il résolut de se marier quand il serait guéri, et il repassa dans son cerveau les noms et les figures qui l'avaient frappé dans les salons des deux classes de la société. De ravissantes apparitions passèrent dans ses rêves; des chevelures chargées de fleurs, des épaules de neige enveloppées de boas de cygne, des corsages souples, tels que le crayon des Johannot a seul le secret d'en reproduire la grâce; ces attrayants fantômes agitèrent leurs ailes de gaze sur les yeux lourds et brûlants de Raymon; mais il n'avait vu ces péris que dans le tourbillon parfumé du bal. A son réveil il se demanda si leurs lèvres rosées avaient d'autres sourires que ceux de la coquetterie, si leurs blanches mains savaient panser les plaies de la douleur, si leur esprit fin et brillant savait descendre à la tâche pénible de consoler et de distraire un malade chargé d'ennuis. Raymon était un homme d'intelligence exacte, et il se méfiait plus qu'un autre de la coquetterie des femmes; plus qu'un autre il haïssait l'égoïsme, parce qu'il savait qu'il n'y avait là rien à recueillir pour son bonheur. Et puis Raymon était aussi embarrassé pour le choix d'une femme que pour celui d'une couleur politique. Les mêmes raisons lui imposaient la lenteur et la prudence. Il appartenait à une haute et rigide famille, qui ne souffrirait point de mésalliance, et pourtant la fortune ne résidait plus avec sécurité que chez les plébéiens. Selon toute apparence cette classe allait s'élever sur les débris de l'autre, et pour se maintenir à la surface du mouvement, il fallait être le gendre d'un industriel ou d'un agioteur. Raymon pensa donc qu'il était sage d'attendre de quel côté viendrait le vent pour s'engager dans une démarche qui déciderait de tout son avenir.

Ces réflexions positives lui montraient à nu la sécheresse de cœur qui préside aux unions de convenance, et l'espoir d'avoir un jour une compagne digne de son amour n'entrait que comme un hasard surnuméraire dans les chances de son bonheur. En attendant, la maladie pouvait être longue, et l'espoir de jours meilleurs n'efface point la sensation aiguë des douleurs présentes. Il revint à la pensée pénible de son aveuglement le jour où il avait refusé d'enlever madame Delmare, et il se maudit d'avoir si mal compris ses véritables intérêts.

Sur ces entrefaites il reçut la lettre qu'Indiana lui écrivait de l'île Bourbon. L'énergie sombre et inflexible qu'elle conservait au milieu des revers qui eussent dû briser son âme frappa vivement Raymon.

— Je l'ai mal jugée, pensa-t-il, elle m'aimait réellement, elle m'aime encore; pour moi elle eût été capable de ces efforts héroïques que je croyais au-dessus des forces d'une femme, et maintenant je n'aurais peut-être qu'un mot à dire pour l'attirer comme un invincible aimant d'un bout du monde à l'autre. S'il ne fallait pas six mois, huit mois peut-être pour obtenir ce résultat, je voudrais essayer!

Il s'endormit avec cette idée; mais il fut réveillé bientôt par un grand mouvement dans la chambre voisine. Il se leva avec peine, passa une robe de chambre, et se traîna à l'appartement de sa mère; elle était au plus mal.

Elle retrouva vers le matin la force de s'entretenir avec lui. Elle ne se faisait pas illusion sur le peu de temps qui lui restait à vivre, elle s'occupa de la pensée de l'avenir pour son fils.

— Vous perdez, lui dit-elle, votre meilleure amie, que le ciel la remplace par une compagne digne de vous! Mais soyez prudent, Raymon, et ne hasardez

point le repos de votre vie entière pour une chimère d'ambition. Je ne connaissais, hélas! qu'une femme que j'eusse voulu nommer ma fille. Mais le ciel avait disposé d'elle. Cependant, écoutez, mon fils: M. Delmare est vieux et cassé; qui sait si ce long voyage n'a pas épuisé le reste de ses forces? Respectez l'honneur de sa femme tant qu'il vivra; mais si, comme je le crois, il est appelé à me suivre de près dans la tombe, souvenez-vous qu'il y a encore au monde une femme qui vous aime presque autant que votre mère vous a aimé.

Le soir madame de Ramière mourut dans les bras de son fils. La douleur de Raymon fut amère et profonde. Il ne pouvait y avoir devant une semblable perte ni exaltation ni calcul. Sa mère lui était réellement nécessaire; avec elle il perdait tout le bien-être positif de sa vie. Il versa sur son front livide, sur ses yeux éteints des larmes désespérantes. Il accusa le ciel, il maudit sa destinée, il pleura aussi Indiana. Il demanda compte à Dieu du bonheur qu'il lui devait; il lui reprocha de le traiter comme un autre, et de lui arracher tout à la fois. Puis il douta de ce Dieu qui le châtiait. Il aima mieux le nier que de se soumettre à ses arrêts. Il perdit toutes les illusions avec toutes les réalités de sa vie, et il retourna à son lit de fièvre et de souffrances, brisé comme un roi déchu, comme un ange maudit.

Quand il fut à peu près rétabli, il jeta un coup d'œil sur la situation de la France. Le mal empirait, de toutes parts on menaçait de refuser l'impôt. Raymon s'étonna de la confiance imbécile de son parti, et jugeant à propos de ne pas se jeter encore dans la mêlée, il se renferma à Cercy avec le triste souvenir de sa mère et de madame Delmare.

A force de creuser l'idée qu'il avait d'abord légèrement conçue, il s'accoutuma à penser que cette dernière n'était pas perdue pour lui, s'il voulait se donner la peine de la rappeler. Il vit à cette résolution beaucoup d'inconvénients, mais plus d'avantages encore. Il n'entrait pas dans ses intérêts d'attendre qu'elle fût veuve pour l'épouser, comme l'avait entendu madame de Ramière. Delmare pouvait vivre vingt ans, et Raymon ne voulait pas renoncer pour toujours aux chances d'un mariage brillant. Il concevait mieux que cela dans sa riante et fertile imagination. Il pouvait, en se donnant un peu de peine, exercer sur son Indiana un ascendant illimité; il se sentait assez d'adresse et de rouerie dans l'esprit pour faire de cette femme ardente et sublime une maîtresse soumise et dévouée. Il pouvait la soustraire au courroux de l'opinion, la cacher derrière le mur impénétrable de sa vie privée, la garder comme un trésor au fond de sa retraite, et l'employer à répandre sur ses instants de solitude et de recueillement le bonheur d'une affection pure et généreuse. Il ne faudrait pas remuer beaucoup pour éviter la colère du mari. Il ne viendrait pas chercher sa femme au delà de trois mille lieues, quand ses intérêts le clouaient irrévocablement dans un autre monde. Indiana serait peu exigeante de plaisir et de liberté, après les rudes épreuves qui l'avaient courbée au joug. Elle n'était ambitieuse que d'amour, et Raymon sentait qu'il l'aimerait par reconnaissance dès qu'elle lui serait utile. Il se rappelait aussi la constance et la douceur qu'elle avait montrée pendant de longs jours de froideur et d'abandon. Il se promettait de conserver habilement sa liberté sans qu'elle osât s'en plaindre; il se flattait de prendre assez d'empire sur sa conviction pour la faire consentir à le voir marié; et il appuyait cette espérance sur les nombreux exemples de liaisons intimes qu'il avait vues subsister en dépit des lois sociales, moyennant la prudence et l'habileté avec lesquelles on savait échapper aux jugements de l'opinion.

— D'ailleurs, disait-il encore, cette femme aura fait pour moi un sacrifice sans retour et sans bornes. Pour moi elle aura traversé le monde et laissé derrière elle tout moyen d'existence, toute possibilité de pardon. Le monde n'est rigide que pour les fautes étroites et communes; une rare audace l'étonne, une infortune éclatante le désarme; il la plaindra, il l'admirera peut-être cette femme qui pour moi aura fait ce que nulle autre n'oserait tenter. Il la blâmera, mais il n'en rira pas, et je ne serai pas coupable pour l'accueillir et la protéger après une si haute preuve de son amour. Peut-être, au contraire, vantera-t-on mon courage; du moins j'aurai des défenseurs, et ma réputation sera soumise à un glorieux et insoluble procès. La société veut quelquefois qu'on la brave; elle n'accorde pas son admiration à ceux qui rampent dans les voies battues. Au temps où nous sommes, il faut mener l'opinion à coups de fouet.

Sous l'influence de ces pensées, il écrivit à madame Delmare. Sa lettre fut ce qu'elle devait être entre les mains d'un homme si adroit et si exercé. Elle respirait l'amour, la douleur, la vérité surtout. Hélas! quel roseau mobile est-ce donc que la vérité pour se plier ainsi à tous les souffles?

Cependant Raymon eut la sagesse de ne point exprimer formellement l'objet de sa lettre. Il feignait de regarder le retour d'Indiana comme un bonheur inespéré; mais cette fois il lui parlait faiblement de ses devoirs. Il lui racontait les dernières paroles de sa mère; il peignait avec chaleur le désespoir où le réduisait cette perte, les ennuis de sa solitude et les dangers de sa situation. Il faisait un tableau sombre et terrible de la révolution qui grossissait à l'horizon de la France, et, tout en feignant de se réjouir d'être seul exposé à ses coups, il faisait entendre à Indiana que le moment était venu pour elle d'exercer cette enthousiaste fidélité, ce périlleux dévouement dont elle s'était vantée. Raymon accusait son destin et disait que la vertu lui avait coûté bien cher, que son joug

était bien rude, qu'il avait tenu le bonheur dans sa main, et qu'il avait eu la force de se condamner à un éternel isolement. — Ne me dites plus que vous m'avez aimé, ajoutait-il, je suis alors si faible et si découragé, que je maudis mon courage et que je hais mes devoirs. Dites-moi que vous êtes heureuse, que vous m'oubliez, afin qu'il soit en ma puissance de n'aller pas vous arracher aux liens qui nous séparent.

En un mot, il se disait malheureux. C'était dire à Indiana qu'il l'attendait.

## XXVI

Durant les trois mois qui s'écoulèrent entre le départ de cette lettre et son arrivée à l'île Bourbon, la situation de madame Delmare était devenue presque intolérable, par suite d'un incident domestique de la plus grande importance pour elle. Elle avait pris la triste habitude d'écrire chaque soir la relation des chagrins de la journée. Ce journal de ses douleurs s'adressait à Raymon, et quoiqu'elle n'eût pas l'intention de le lui faire parvenir, elle s'entretenait avec lui, tantôt avec passion, tantôt avec amertume, des maux de sa vie et des sentiments qu'elle ne pouvait étouffer. Ces papiers tombèrent entre les mains de Delmare, c'est-à-dire qu'il brisa le coffre qui les recélait, et qu'il les dévora d'un œil jaloux et furieux. Dans le premier mouvement de sa colère, il perdit la force de se contenir et alla, le cœur palpitant, les mains crispées, attendre qu'elle revînt de sa promenade. Peut-être, si elle eût tardé quelques minutes, cet homme malheureux aurait eu le temps de rentrer en lui-même; mais leur mauvaise étoile à tous deux voulut qu'elle se présentât presque aussitôt devant lui. Alors, sans pouvoir articuler une parole, il la saisit par les cheveux, la renversa et la frappa au front du talon de sa botte.

A peine eut-il imprimé cette marque sanglante de sa brutalité à un être faible, qu'il eut horreur de lui-même; il s'enfuit épouvanté de ce qu'il avait fait, et courut s'enfermer dans sa chambre où il arma ses pistolets pour se brûler la cervelle; mais au moment d'accomplir ce dessein, il vit sous la varangue Indiana qui s'était relevée et qui essuyait, d'un air calme et froid, le sang dont son visage était inondé. D'abord, comme il croyait l'avoir tuée, il éprouva un sentiment de joie en la voyant debout, et puis sa colère se ralluma.

— Ce n'est qu'une égratignure, s'écria-t-il, et tu méritais mille morts! Non, je ne me tuerai pas, car tu irais t'en réjouir dans les bras de ton amant! Je ne veux pas assurer votre bonheur à tous deux; je veux vivre pour vous faire souffrir, pour te voir dépérir de langueur et d'ennui, pour déshonorer l'infâme qui s'est joué de moi. Il se débattait contre les tortures de la rage, lorsque Ralph rentra par une autre porte de la varangue et rencontra Indiana échevelée, dans l'état où cette horrible scène l'avait laissée. Mais elle n'avait pas témoigné la moindre frayeur, elle n'avait pas laissé échapper un cri, elle n'avait pas élevé les mains pour demander grâce. Fatiguée de la vie, il semblait qu'elle eût éprouvé le désir cruel de donner à Delmare le temps de consommer un meurtre, en n'appelant personne à son secours. Il est certain qu'au moment où cet événement avait eu lieu, Ralph était à vingt pas de là et qu'il n'avait pas entendu le moindre bruit.

— Indiana, s'écria-t-il en reculant d'effroi et de surprise, qui vous a blessée ainsi?

— Vous le demandez! répondit-elle avec un sourire amer; quel autre que *votre ami* en a le *droit* et la volonté?

Ralph jeta par terre le rotin qu'il tenait; il n'avait pas besoin d'autres armes que ses larges mains pour étrangler Delmare. Il franchit la distance en deux sauts, enfonça la porte d'un coup de poing... mais il trouva Delmare étendu par terre, le visage violet, la gorge enflée, en proie aux convulsions étouffées d'une congestion sanguine.

Il s'empara des papiers épars, sur le plancher. En reconnaissant l'écriture de Raymon, en voyant les débris de la cassette, il comprit ce qui s'était passé; et recueillant avec soin ces pièces accusatrices, il courut les remettre à madame Delmare en l'engageant à les brûler tout de suite. Delmare ne s'était probablement pas donné le temps de tout lire.

Il la pria ensuite de se retirer dans sa chambre pendant qu'il appellerait les esclaves pour secourir le colonel. Mais elle ne voulut ni brûler les papiers ni cacher sa blessure.

— Non, lui dit-elle avec hauteur, je ne veux pas, moi! Cet homme n'a pas daigné autrefois cacher ma fuite à madame de Carvajal. Il s'est empressé de publier ce qu'il appelait mon déshonneur. Je veux montrer à tous les yeux ce stigmate du sien qu'il a pris soin d'imprimer lui-même sur mon visage. C'est une étrange justice que celle qui impose à l'un de garder le secret des crimes de l'autre, quand celui-là s'arroge le droit de flétrir sans pitié.

Quand Ralph vit le colonel en état de l'entendre, il l'accabla de reproches avec plus d'énergie et de rudesse qu'on ne l'aurait cru capable d'en montrer. Alors Delmare, qui n'était certainement pas un méchant homme, pleura sa faute comme un enfant. Mais il la pleura sans dignité, comme on est capable de le faire quand on se livre à la sensation du moment sans en raisonner les effets et les causes. Prompt à se jeter dans l'excès contraire, il voulait appeler sa femme et lui demander pardon; mais Ralph s'y opposa, et tâcha de lui faire comprendre que cette réconciliation pue-

rile compromettait l'autorité de l'un sans effacer l'injure faite à l'autre. Il savait bien qu'il est des torts qu'on ne pardonne pas et des malheurs qu'on ne peut oublier.

Dès ce moment le personnage de ce mari devint odieux aux yeux de sa femme. Tout ce qu'il fit pour réparer ses torts lui ôta le peu de considération qu'il avait pu garder jusque-là. Sa faute était immense, en effet. L'homme qui ne se sent pas la force d'être froid et implacable dans sa vengeance, doit abjurer toute velléité d'impatience et de ressentiment. Il n'y a pas de rôle possible entre celui du chrétien qui pardonne, et celui de l'homme du monde qui répudie. Mais Delmare avait aussi sa part d'egoïsme. Il se sentait vieux; les soins de sa femme lui devenaient chaque jour plus nécessaires. Il se faisait une terrible peur de la solitude; et si, dans la crise de son orgueil blessé, il revenait à ses habitudes de soldat en la maltraitant, la réflexion le ramenait bientôt à cette faiblesse des vieillards, qui s'épouvante de l'abandon. Trop affaibli par l'âge et les fatigues pour aspirer à devenir père de famille, il était resté vieux garçon dans son ménage, et il avait pris une femme comme il eût pris une gouvernante. Ce n'était donc pas par tendresse pour elle qu'il lui pardonnait de ne l'aimer pas, c'était par intérêt pour lui-même; et s'il s'affligeait de ne pas régner sur ses affections, c'était parce qu'il craignait d'être moins bien soigné sur ses vieux jours.

De son côté, quand madame Delmare, profondément blessée par les lois sociales, roidissait toutes les forces de son âme pour les haïr et les mépriser, il y avait bien aussi au fond de ses pensées un sentiment tout personnel. Mais peut-être ce besoin de bonheur qui nous dévore, cette haine de l'injuste, cette soif de liberté, qui ne s'éteignent qu'avec la vie, sont-ils les facultés constituantes de l'*égotisme*, qualification par laquelle les Anglais désignent l'amour de soi, considéré comme un droit de l'homme et non comme un vice. Il me semble que l'individu choisi entre tous pour souffrir des institutions profitables à ses semblables, doit, s'il a quelque énergie dans le caractère, se débattre contre ce joug arbitraire. Je crois aussi que plus son âme est grande et noble, plus elle doit s'ulcérer sous les coups de l'injustice. S'il avait rêvé que le bonheur doit récompenser la vertu, dans quels doutes affreux, dans quelles perplexités désespérantes doivent le jeter les déceptions que l'expérience lui apporte!

Aussi toutes les réflexions d'Indiana, toutes ses démarches, toutes ses douleurs, se rapportaient à cette grande et terrible lutte de la nature contre la civilisation. Si les montagnes désertes de l'île eussent pu la cacher longtemps, elle s'y serait infailliblement réfugiée le jour de l'attentat commis sur elle. Mais Bourbon n'avait pas assez d'étendue pour la soustraire aux recherches, et elle résolut de mettre la mer et l'incertitude du lieu de sa retraite entre elle et son tyran. Cette résolution prise, elle se sentit plus tranquille, et montra presque de l'insouciance et de la gaieté dans son intérieur. Delmare en fut si surpris et si flatté qu'il fit à part soi ce raisonnement de brute, qu'il était bon de faire sentir un peu la loi du plus fort aux femmes.

Alors elle ne rêva plus que de fuite, de solitude et d'indépendance; elle roula dans son cerveau meurtri et douloureux mille projets d'établissement romanesque dans les terres désertes de l'Inde ou de l'Afrique. Le soir elle suivait de l'œil le vol des oiseaux qui s'en allaient coucher à l'île Rodrigue. Cette île abandonnée lui promettait toutes les douceurs de l'isolement, premier besoin d'une âme brisée. Mais les mêmes motifs qui l'empêchaient de gagner l'intérieur des terres de Bourbon lui faisaient abandonner l'étroit asile des terres voisines. Elle voyait souvent chez elle de gros traitants de Madagascar qui avaient des relations d'affaires avec son mari, gens épais, cuivrés, grossiers, qui n'avaient de tact et de finesse que dans les intérêts de leur commerce. Leurs récits captivaient pourtant l'attention de madame Delmare; elle se plaisait à les interroger sur les admirables productions de cette île, et ce qu'ils lui racontaient des merveilles de la nature dans cette contrée enflammait de plus en plus le désir qu'elle éprouvait d'aller s'y cacher. L'étendue du pays et le peu d'espace qu'y occupaient les Européens lui faisaient espérer de n'y être jamais découverte. Elle s'arrêta donc à ce projet, et nourrit son esprit oisif des rêves d'un avenir qu'elle prétendait se créer à elle seule. Déjà elle construisait son ajoupa solitaire sous l'abri d'une forêt vierge, au bord d'un fleuve sans nom; elle se réfugiait sous la protection de ces peuplades que n'a point flétries le joug de nos lois et de nos préjugés. Ignorante qu'elle était, elle espérait trouver là les vertus exilées de notre hémisphère, et vivre en paix, étrangère à toute constitution sociale; elle s'imaginait échapper aux dangers de l'isolement, résister aux maladies dévorantes du climat. Faible femme qui ne pouvait endurer la colère d'un homme, et qui se flattait de braver celle des éléments.

Au milieu de ces préoccupations romanesques et de ces projets extravagants, elle oubliait ses maux présents, elle se faisait un monde à part qui la consolait de celui où elle était forcée de vivre; elle s'habituait à penser moins à Raymon, qui ne devait bientôt être plus rien dans son existence solitaire et philosophique. A force de se bâtir un avenir à sa fantaisie, elle laissait reposer un peu le passé; et déjà, à sentir son cœur plus libre et plus courageux, elle s'imaginait recueillir d'avance les fruits de sa vie d'anachorète. Mais la lettre de Raymon arriva, et cet édifice de chimères s'évanouit comme un souffle. Elle sentit, ou elle crut sentir qu'elle l'aimait plus que par le passé. Pour moi, je me plais à croire qu'elle ne l'aima jamais

de toutes les forces de son âme. Il me semble que l'affection mal placée diffère de l'affection partagée autant qu'une erreur diffère d'une vérité; il me semble que si l'exaltation et l'ardeur de nos sentiments nous abusent au point de croire que c'est là de l'amour dans toute sa puissance, nous apprenons plus tard, en goûtant les délices d'un amour vrai, combien nous nous en étions imposé à nous-mêmes.

Mais la situation où Raymon se disait jeté rallumait dans le cœur d'Indiana cet élan de générosité qui était un besoin de sa nature. En le voyant seul et malheureux, elle se fit un devoir d'oublier le passé et de ne pas prévoir l'avenir. La veille elle voulait quitter son mari par haine et par ressentiment, maintenant elle regrettait de ne pas l'estimer, afin de faire à Raymon un véritable sacrifice. Tel était son enthousiasme qu'elle craignait de faire trop peu pour lui, en échappant à un maître irascible au péril de ses jours, et en se soumettant à l'agonie d'un voyage de quatre mois. Elle eût donné sa vie sans croire que ce fût assez payer un sourire de Raymon. La femme est faite ainsi.

Il ne s'agissait donc plus que de partir. Il était bien difficile de tromper la méfiance de Delmare et la clairvoyance de Ralph. Mais ce n'était pas là le principal obstacle : il fallait échapper à la publicité que, selon les lois, tout passager est forcé de donner à son départ par la voie des journaux.

Parmi le peu d'embarcations ancrées dans la dangereuse rade de Bourbon, le navire *l'Eugène* était en partance pour l'Europe. Indiana chercha longtemps l'occasion de parler au capitaine sans être observée de son mari; mais chaque fois qu'elle témoignait le désir de se promener sur le port, il affectait de la remettre à la garde de sir Ralph, et lui-même les suivait de l'œil avec une patience désespérante. Cependant, à force de recueillir avec une scrupuleuse attention tous les indices favorables à son dessein, Indiana apprit que le capitaine du bâtiment gréé pour la France avait une parente au village de Sainte-Rose dans l'intérieur de l'île et qu'il revenait souvent à pied pour aller coucher à son bord. Dès ce moment elle ne quitta plus le rocher qui lui servait de point d'observation. Pour écarter les soupçons, elle s'y rendait par des sentiers détournés et en revenait de même, lorsqu'à la nuit close elle n'avait point découvert le voyageur qui l'intéressait sur le chemin de la montagne.

Il ne lui restait plus que deux jours d'espérance, car déjà le vent avait soufflé de terre sur la rade : le mouillage menaçait de ne pouvoir être plus tenable, et le capitaine Random était impatient de gagner le large.

Enfin elle adressa au dieu des opprimés et des faibles une ardente prière, et elle alla s'asseoir sur le chemin même de Sainte-Rose, bravant le danger d'être vue et risquant sa dernière espérance. Il n'y avait pas une heure qu'elle attendait, lorsque le capitaine Random descendit le sentier. C'était un vrai marin, toujours rude et cynique, qu'il fût sombre ou jovial; son regard glaça d'effroi la triste Indiana. Cependant elle rassembla tout son courage et marcha à sa rencontre d'un air digne et résolu.

— Monsieur, lui dit-elle, je viens mettre entre vos mains mon honneur et ma vie. Je veux quitter la colonie et retourner en France. Si, au lieu de m'accorder votre protection, vous trahissez le secret que je vous confie, je n'ai pas d'autre parti à prendre que de me jeter à la mer.

Le capitaine répondit, en jurant, que la mer refuserait de sombrer une si jolie goëlette, et que, puisqu'elle venait d'elle-même s'abattre sous le vent, il répondait de la remorquer au bout du monde.

— Vous consentez donc, monsieur? lui dit madame Delmare avec inquiétude. En ce cas, vous accepterez l'avance de mon passage.

Et elle lui remit un écrin contenant les bijoux que madame de Carvajal lui avait donnés autrefois. C'était la seule fortune qu'elle possédât encore. Mais le marin l'entendit autrement, et il lui rendit l'écrin avec des paroles qui firent monter le sang à ses joues.

— Je suis bien malheureuse, monsieur, lui répondit-elle en retenant les larmes de colère qui brillaient dans ses longs cils; la démarche que je fais auprès de vous vous autorise à m'insulter, et cependant si vous saviez combien mon existence est odieuse en ce pays, vous auriez pour moi plus de pitié que de mépris.

La contenance noble et touchante d'Indiana en imposa au capitaine Random. Les êtres qui ne font pas abus de leur sensibilité la retrouvent saine et entière dans l'occasion. Il se rappela aussitôt la figure haïssable du colonel Delmare et le bruit que son aventure avait fait dans la colonie. En couvant d'un œil libertin cette créature si frêle et si jolie, il fut frappé de son air d'innocence et de candeur; il fut surtout vivement ému en remarquant sur son front une marque blanche que sa rougeur faisait ressortir. Il avait eu avec Delmare des relations de commerce qui lui avaient laissé du ressentiment contre cet homme si rigide et si serré en affaires.

— Malédiction! s'écria-t-il, je n'ai de mépris que pour l'homme capable de casser à coups de botte la tête d'une si jolie femme. Delmare est un corsaire à qui je ne serais pas fâché de jouer ce tour. Mais soyez prudente, madame, et songez que je compromets ici mon caractère. Il faut vous échapper sans éclat au coucher de la lune, vous envoler comme une pauvre pétrelle du fond de quelque récif bien sombre.

— Je sais, monsieur, répondit-elle, que vous ne me rendrez pas cet important service sans transgresser les lois; vous courrez peut-être le risque de payer une

amende : c'est pourquoi je vous offre cet écrin dont la valeur contient au moins le double du prix de la traversée.

Le capitaine prit l'écrin en souriant.

— Ce n'est pas le moment de régler nos comptes, dit-il; je veux bien être le dépositaire de votre petite fortune. Vous n'avez pas sans doute, vu la circonstance, un bagage bien considérable; rendez-vous la nuit du départ dans les rochers de l'anse aux Lataniers, vous verrez venir à vous un canot armé de deux bons rameurs, et l'on vous passera par-dessus le bord entre une et deux heures du matin.

## XXVII

Cette journée du départ s'écoula comme un rêve. Indiana avait craint de la trouver longue et pénible : elle passa comme un instant. Le silence de la campagne, la tranquillité de l'habitation, contrastaient avec les agitations intérieures qui dévoraient madame Delmare. Elle s'enfermait dans sa chambre pour y préparer le peu de hardes qu'elle voulait emporter; puis elle les cachait sous ses vêtements et les portait une à une dans les rochers de l'anse aux Lataniers où elle les mettait dans un panier d'écorce enseveli sous le sable. La mer était rude, et le vent grossissait d'heure en heure. Par précaution le navire *l'Eugène* était sorti du port, et madame Delmare apercevait au loin ses voiles blanches que la brise enflait, tandis que l'équipage, pour se maintenir dans sa station, lui faisait courir des bordées. Son cœur s'élançait alors avec de vives palpitations vers ce bâtiment qui semblait piaffer d'impatience, comme un coursier plein d'ardeur au moment de partir. Mais lorsqu'elle regagnait l'intérieur de l'île, elle retrouvait dans les gorges de la montagne un air calme et doux, un soleil pur, le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, et l'activité des travaux qui avait son cours comme la veille, indifférent aux émotions violentes qui la torturaient. Alors elle doutait de la réalité de sa situation et se demandait si ce départ prochain n'était pas l'illusion d'un songe.

Vers le soir le vent tomba. *L'Eugène* se rapprocha de la côte, et au coucher du soleil madame Delmare entendit du haut de son rocher le canon bondir sur les échos de l'île. C'était le signal du départ pour le jour suivant, au retour de l'astre qui se plongeait alors dans les flots.

Après le repas, M. Delmare se trouva incommodé. Sa femme crut que tout était désespéré, qu'il tiendrait la maison éveillée toute la nuit, que son projet allait échouer; et puis il souffrait, il avait besoin d'elle; ce n'était pas le moment de le quitter. C'est alors que le remords entra dans son âme et qu'elle se demanda qui aurait pitié de ce vieillard quand elle l'aurait abandonné. Elle frémit de penser qu'elle allait consommer un crime à ses propres yeux, et que la voix de la conscience s'élèverait plus haut peut-être que celle de la société pour la condamner. Si, comme à l'ordinaire, Delmare eût réclamé ses soins avec dureté, s'il se fût montré impérieux et fantasque dans ses souffrances, la résistance eût semblé douce et légitime à l'esclave opprimée. Mais pour la première fois de sa vie il supporta son mal avec douceur, et témoigna à sa femme de la reconnaissance et de l'affection. A dix heures il déclara qu'il se sentait tout à fait bien, exigea qu'elle se retirât chez elle, et défendit qu'on s'inquiétât de lui davantage. Ralph assura en effet que tout symptôme de maladie avait disparu, et qu'un sommeil tranquille était désormais le seul remède nécessaire. Quand onze heures sonnèrent, tout était tranquille et silencieux dans l'habitation. Madame Delmare se jeta à genoux et pria en pleurant avec amertume ; car elle allait charger son cœur d'une grande faute, et de Dieu lui viendrait désormais le seul pardon qu'elle pût espérer. Elle entra doucement dans la chambre de son mari. Il dormait profondément; son visage était calme, sa respiration égale. Au moment où elle allait se retirer, elle aperçut dans l'ombre une autre personne endormie sur un fauteuil. C'était Ralph qui s'était relevé sans bruit, et qui était venu garder, en cas de nouvel accident, le sommeil de son mari.

— Pauvre Ralph! pensa Indiana, quel éloquent et cruel reproche pour moi!

Elle eut envie de le réveiller, de lui tout avouer, de le supplier de la préserver d'elle-même, et puis elle pensa à Raymon : Encore un sacrifice, se dit-elle, et le plus cruel de tous, celui de mon devoir!

L'amour c'est la vertu de la femme; c'est pour lui qu'elle se fait une gloire de ses fautes; c'est de lui qu'elle reçoit l'héroïsme de braver ses remords. Plus le crime lui coûte à commettre, plus elle aura mérité de celui qu'elle aime. C'est le fanatisme qui met le poignard aux mains du religieux.

Elle ôta de son cou une chaîne d'or qui lui venait de sa mère et qu'elle avait toujours portée; elle la passa doucement au cou de Ralph comme le dernier gage d'une amitié fraternelle, et pencha encore une fois sa lampe sur le visage de son vieil époux pour s'assurer qu'il n'était plus malade. Il rêvait en ce moment, et dit d'une voix faible et triste : *Prends garde à cet homme, il te perdra.* Indiana frémit de la tête aux pieds et s'enfuit dans sa chambre. Elle se tordit les mains dans une douloureuse incertitude; puis tout d'un coup elle s'empara de cette pensée, qu'il n'était pas question d'elle, mais de Raymon; qu'elle n'allait point à lui pour chercher du bonheur, mais pour lui en porter, et que, dût-elle être maudite dans l'éternité, elle en serait assez dédommagée si elle embellissait

la vie de son amant. Elle s'élança hors de l'habitation et gagna l'anse aux Lataniers d'un pas rapide, n'osant se retourner pour regarder ce qu'elle laissait derrière elle.

Elle s'occupa aussitôt de déterrer sa valise d'écorce et elle s'assit dessus, silencieuse, tremblante, écoutant le vent qui sifflait, la vague qui râlait en mourant à ses pieds, et la satanite qui gémissait d'une voix aigre dans les grandes algues marines pendues aux parois des rochers, mais tous ces bruits étaient dominés par les battements de son cœur qui résonnaient dans ses oreilles comme le son d'une cloche funèbre.

Elle attendit longtemps; elle fit sonner sa montre et vit que l'heure était passée. La mer était si mauvaise, et en tout temps la navigation est si difficile sur les côtes de l'île, qu'elle commençait à désespérer de la bonne volonté des rameurs chargés de l'emmener, lorsqu'elle aperçut sur les flots brillants l'ombre noire d'une pirogue qui essayait d'approcher. Mais la houle était si forte, la mer se creusait tellement, que la frêle embarcation disparaissait à chaque instant et s'ensevelissait comme dans les sombres plis d'un linceul étoilé d'argent. Elle se leva et répondit plusieurs fois au signal qui l'appelait, par des cris que le vent emportait avant de les transmettre aux rameurs. Enfin, lorsqu'ils furent assez près pour l'entendre, ils se dirigèrent vers elle avec beaucoup de peine, puis ils s'arrêtèrent pour attendre une lame. Dès qu'ils la sentirent soulever l'esquif, ils redoublèrent d'efforts, et la vague, en se déferlant, les jeta avec le canot sur un tas de galets.

Le terrain sur lequel Saint-Paul est bâti doit son origine aux sables de la mer et à ceux des montagnes que la rivière des Galets a charriés à de grandes distances de son embouchure, au moyen des remous de son courant. Ces amas de cailloux arrondis forment autour du rivage des montagnes sous-marines que la houle entraîne, renverse et reconstruit à son gré. Leur mobilité en rend le choc inévitable, et l'habilité du pilote devient inutile pour se diriger parmi ces écueils sans cesse renaissants. Les gros navires stationnés dans le port de Saint-Denis sont souvent arrachés de leurs ancres et brisés sur la côte par la violence des courants; ils n'ont d'autre ressource, lorsque le vent de terre commence à souffler et à rendre dangereux le retrait brusque des vagues, que de gagner la pleine mer au plus vite; et c'est ce que faisait le brick *l'Eugène*.

Le canot emporta Indiana et sa fortune au milieu des lames furieuses, des hurlements de la tempête et des imprécations des deux rameurs, qui ne se gênaient pas pour la maudire tout haut du danger auquel ils s'exposaient pour elle. Il y avait deux heures, disaient-ils, que le navire eût dû lever l'ancre, et c'était à cause d'elle que le capitaine avait refusé obstinément d'en donner l'ordre. Ils ajoutaient à cet égard des réflexions insultantes et cruelles, dont la malheureuse fugitive dévorait la honte en silence: et comme l'un de ces deux hommes faisait observer à l'autre qu'ils pourraient être punis, s'ils manquaient aux égards qu'on leur avait prescrits pour la *maîtresse du capitaine :*

— Laisse-moi tranquille! répondit-il en jurant, c'est avec les requins que nous avons des comptes à régler cette nuit. Si jamais nous revoyons le capitaine Random, il ne sera pas plus méchant qu'eux, j'espère.

— A propos de requin, dit le premier, je ne sais pas si c'en est un qui nous flaire déjà, mais je vois dans notre sillage une face qui n'est pas chrétienne.

— Imbécile! qui prend la figure d'un chien pour celle d'un loup de mer! Holà! mon passager à quatre pattes; l'on vous a oublié à la côte; mais, mille sabords! vous ne mangerez pas le biscuit de l'équipage. Notre consigne ne porte qu'une demoiselle; il n'est pas question du bichon...

En même temps il leva son aviron pour en décharger un coup sur la tête de l'animal lorsque madame Delmare, en levant sur la mer ses yeux distraits et humides, reconnut sa belle chienne Ophélia qui avait retrouvé sa trace dans les rochers de l'île et qui la suivait à la nage. Au moment où le marin allait la frapper, la vague contre laquelle elle luttait péniblement l'entraîna du canot, et sa maîtresse entendit ses gémissements de douleur et d'impatience. Elle supplia les rameurs de la prendre dans l'embarcation, et ils feignirent de s'y disposer; mais au moment où le fidèle animal se rapprochait d'eux, ils lui brisèrent le crâne, avec de grossiers éclats de rire, et Indiana vit flotter le cadavre de cet être qui, grâce à l'absence de raisonnement sans doute, l'avait aimée plus que Raymon. En même temps une lame furieuse entraîna la pirogue comme au fond d'une cataracte, et les rires des matelots se changèrent en imprécations de détresse. Cependant, grâce à sa surface plate et légère, la pirogue bondit avec élasticité comme un plongeon sur les eaux et remonta brusquement au faîte de la lame pour se précipiter dans un autre ravin, et remonter encore à la crête écumeuse du flot. A mesure que la côte s'éloignait, la mer devenait moins houleuse, et bientôt l'embarcation navigua rapidement et sans danger vers le navire. Alors la bonne humeur revint aux deux rameurs et avec elle la réflexion. Ils s'efforcèrent de réparer leur grossièreté envers Indiana; mais leurs cajoleries étaient plus insultantes que leur colère.

— Allons, ma jeune dame, disait l'un, prenez courage, vous voilà sauvée; sans doute le capitaine nous fera boire le meilleur vin de la cambuse, pour le joli ballot que nous lui avons repêché.

L'autre affectait de s'apitoyer sur ce que les lames avaient mouillé les vêtements de la jeune dame; mais, ajouta-t-il, le capitaine l'attendait pour lui prodiguer

ses soins. Immobile et muette, Indiana écoutait leurs propos dans une épouvante stupide; elle comprenait l'horreur de sa situation, et ne voyait plus d'autre moyen de se soustraire aux affronts qui l'attendaient que de se jeter dans la mer. Deux ou trois fois elle faillit s'élancer hors de la pirogue; puis elle reprit courage, un courage sublime, avec cette pensée :

— C'est pour lui, c'est pour Raymon que je souffre tous ces maux. Je dois vivre, fussé-je accablée d'ignominie, fussé-je couverte de boue.

Elle porta la main à son cœur oppressé et y trouva la lame d'un poignard qu'elle y avait caché le matin par une sorte de prévision instinctive. La possession de cette arme lui rendit toute sa confiance; c'était un stylet court et effilé que son père avait coutume de porter, une vieille lame espagnole qui avait appartenu à un Medina-Sidonia, dont le nom était gravé à jour sur l'acier du coutelas avec la date de 1300. Elle s'était sans doute rouillée dans du sang noble, cette bonne arme; elle avait lavé probablement plus d'un affront, puni plus d'un insolent. Avec elle Indiana se sentit redevenir Espagnole, et elle passa sur le navire avec résolution, en se disant qu'une femme ne courait aucun danger tant qu'elle avait un moyen de se donner la mort avant d'accepter le déshonneur. Elle ne se vengea de la dureté de ses guides qu'en les dédommageant avec magnificence de leur fatigue; puis elle se retira dans la dunette, et attendit avec anxiété que l'heure du départ fût venue.

Enfin le jour se leva, et la mer se couvrit de pirogues qui amenaient à bord les passagers. Indiana, cachée derrière un châssis vitré, regardait avec terreur les figures qui sortaient de ces embarcations; elle tremblait d'y voir apparaître celle de son mari pour venir la réclamer. Enfin le canon du départ alla mourir sur les échos de cette île qui lui avait servi de prison. Le navire commença à soulever des torrents d'écume, et le soleil, en s'élevant dans les cieux, jeta ses reflets roses et joyeux sur les cimes blanches des Salazes qui commençaient à s'abaisser à l'horizon.

A quelques lieues en mer une sorte de comédie fut jouée à bord pour éluder l'aveu de supercherie. Le capitaine Laurent feignit de découvrir madame Delmare sur son bâtiment; il joua la surprise, interrogea les matelots, fit semblant de s'emporter, puis de s'apaiser, et finit par dresser procès-verbal de la rencontre à bord d'un *enfant trouvé :* c'est le terme technique en pareille circonstance.

Permettez-moi de terminer ici le récit de cette traversée. Vous savez que la partie pittoresque est tout à fait en dehors de mon sujet. Ma tâche envers vous n'est pas si douce que je puisse m'arrêter à de riches tableaux. La belle nature est un trésor dont je me suis interdit la jouissance avec vous. Allez-y sans moi. Imaginez ou rappelez-vous; vos rêveries vaudront mieux que mes descriptions. Faites le tour du monde, et, si vous m'en croyez, fermez le livre; laissez là cette sombre et déplaisante histoire, oubliez le genre humain, allez aborder à quelque terre déserte où la nature n'aura pour vous que des fruits, des eaux, de la mousse et des fleurs. Pour moi, c'est à regret que je poursuis le récit de la destinée humaine. Je ne vous détaillerai pas les sensations intimes de la voyageuse Indiana durant ces quatre mois de chagrin, d'impatience et d'ennui. Il me faudrait faire un nouveau livre pour vous les dire toutes, et ce livre vous attristerait; il me suffira de vous dire pour la justification du capitaine Random, qu'il eut malgré sa rude éducation, assez de bon sens naturel pour comprendre vite le caractère de madame Delmare; il hasarda peu de tentatives pour abuser de son isolement, et il finit par en être touché et lui servir d'ami et de protecteur. Mais la loyauté de ce brave homme et la dignité d'Indiana n'empêchèrent pas les propos de l'équipage, les regards moqueurs, les doutes insultants et les plaisanteries lestes et incisives. Ce furent là les véritables tortures de cette infortunée durant le voyage; car pour les fatigues, les privations, les dangers de la mer, les ennuis et le malaise de la navigation, je ne vous en parle pas. Elle-même les compta pour rien.

## XXVIII

Trois jours après le départ de la lettre pour l'île Bourbon, Raymon avait complétement oublié et cette lettre et son objet. Il s'était senti mieux portant, et il avait hasardé une visite dans son voisinage. La terre du Lagny, que M. Delmare avait laissée en payement à ses créanciers, venait d'être acquise par un riche industriel, M. Hubert, homme habile et estimable, non pas comme le sont tous les riches industriels, mais comme l'est un petit nombre d'hommes enrichis. Raymon trouva le nouveau propriétaire installé dans cette maison qui lui rappelait tant de choses. Il se plut d'abord à laisser un libre cours à son émotion en parcourant ce jardin où les pas légers de Noun semblaient encore empreints sur le sable, et ces vastes appartements qui semblaient retentir encore du son des douces paroles d'Indiana; mais bientôt la présence d'un nouvel hôte changea la direction de ses idées.

Dans le grand salon, à la place où madame Delmare se tenait d'ordinaire pour travailler, une jeune personne grande et svelte, au long regard, à la fois doux et malicieux, caressant et moqueur, était assise devant un chevalet, et s'amusait à copier à l'aquarelle les bizarres lambris de la muraille. C'était une œuvre charmante que cette copie, une fine moquerie tout empreinte du caractère railleur et poli de l'artiste. Elle s'était plu à outrer la prétentieuse gentil-

lesse de ces vieilles fresques ; elle avait saisi l'esprit faux et chatoyant du siècle de Louis XV sur ces figurines guindées. En rafraîchissant les couleurs fanées par le temps, elle leur avait rendu leurs grâces maniérées, leur parfum de courtisanerie, leurs atours de boudoir et de bergerie si singulièrement identiques. A côté de cette œuvre de raillerie historique elle avait écrit le mot *pastiche*.

Elle leva lentement sur Raymon ses longs yeux empreints de je ne sais quelle cajolerie caustique, attractive et perfide, qui lui rappela je ne sais pourquoi l'*Anna Page* de Shakspeare. Il n'y avait dans son maintien ni timidité, ni hardiesse, ni affectation d'usage, ni méfiance d'elle-même. Leur entretien roula sur l'influence de la mode dans les arts.

— N'est-ce pas, monsieur, que la couleur morale de l'époque était dans ce pinceau? lui dit-elle en lui montrant la boiserie chargée d'amours champêtres, à la manière de Boucher. N'est-il pas vrai que ces moutons ne marchent pas, ne dorment pas, ne broutent pas comme des moutons d'aujourd'hui ? Et cette jolie nature fausse et peignée, ces buissons de roses à cent feuilles au milieu des bois, où de nos jours ne croissent plus que des haies d'églantiers ; ces oiseaux apprivoisés dont l'espèce a disparu apparemment; ces robes de satin rose que le soleil ne ternissait pas; n'est-ce pas qu'il y avait dans tout cela de la poésie, des idées de mollesse et de bonheur, et le sentiment de toute une vie douce, inutile et inoffensive? Sans doute ces ridicules fictions valaient bien nos sombres élucubrations politiques ! Que ne suis-je née en ces jours-là, ajouta-t-elle en souriant, j'eusse été bien plus propre (femme frivole et bornée que je suis) à faire des peintures d'éventail et des chefs-d'œuvre de parfilage, qu'à commenter les journaux et à comprendre la discussion des chambres.

M. Hubert laissa les deux jeunes gens ensemble, et peu à peu leur conversation dévia au point de tomber sur madame Delmare.

— Vous étiez très-lié avec nos prédécesseurs dans cette maison, dit la jeune fille, et sans doute il y a de la générosité de votre part à y venir voir de nouveaux visages. Madame Delmare, ajouta-t-elle en attachant sur lui son regard pénétrant, était une personne remarquable, dit-on : elle a dû laisser ici pour vous des souvenirs qui ne sont pas à notre avantage.

— C'était, répondit Raymon avec indifférence, une excellente femme, et son mari était un digne homme...

— Mais, reprit l'insinuante jeune fille, c'était, ce me semble, quelque chose de plus qu'une excellente femme. Si je m'en souviens bien, il y avait dans sa personne un charme qui méritait une épithète plus vive et plus poétique. Je la vis, il y a deux ans, à un bal chez l'ambassadeur d'Espagne. Elle était ravissante ce jour-là, vous en souvenez-vous ?

Raymon tressaillit au souvenir de cette soirée où il avait parlé à Indiana pour la première fois. Il se rappela en même temps qu'il avait remarqué à ce bal la figure distinguée et les yeux spirituels de la jeune personne avec laquelle il parlait en ce moment; mais il n'avait pas demandé alors qui elle était.

Ce ne fut qu'en sortant et lorsqu'il félicitait M. Hubert des grâces de sa fille, qu'il apprit son nom.

— Je n'ai pas le bonheur d'être son père, répondit l'industriel ; mais je m'en suis dédommagé en l'adoptant. Vous ne savez donc pas mon histoire?

— Malade depuis plusieurs mois, répondit Raymon, je ne sais de vous que le bien que vous avez déjà fait dans ce pays.

— Il est des gens, répondit M. Hubert en souriant, qui me font un grand mérite de l'adoption de mademoiselle de Nangy ; mais vous, monsieur, qui avez l'âme élevée, vous allez voir si j'ai fait autre chose que ce que la délicatesse me prescrivait. Veuf, sans enfant, je me trouvai il y a dix ans à la tête de fonds assez considérables, fruits de mon travail, que je cherchai à placer. Je trouvai à acheter en Bourgogne la terre et le château de Nangy, qui étaient des biens nationaux fort à ma convenance. J'en étais propriétaire depuis quelque temps, lorsque j'appris que l'ancien seigneur de ce domaine vivait retiré dans une chaumière avec une petite fille, âgée de sept ans, et que leur existence était misérable. Ce vieillard avait bien reçu des indemnités, mais il les avait consacrées à payer religieusement les dettes contractées dans l'émigration. Je voulus adoucir son sort, et lui offris un asile chez moi, mais il avait conservé dans son infortune tout l'orgueil de son rang. Il refusa de rentrer comme par charité dans le manoir de ses pères, et mourut peu de temps après mon arrivée, sans vouloir accepter de moi aucun service. Alors je recueillis son enfant. Déjà fière, la petite patricienne agréa mes soins malgré elle; mais, à cet âge, les préjugés ont peu de racine et les résolutions peu de durée. Elle s'accoutuma bientôt à me regarder comme son père, et je l'ai élevée comme j'aurais fait pour ma propre fille. Elle m'en a bien récompensé par le bonheur qu'elle répand sur mes vieux jours. Aussi, pour me l'assurer, ce bonheur, j'ai adopté mademoiselle de Nangy, et je n'aspire maintenant qu'à lui trouver un mari digne d'elle et capable de bien gérer les biens que je lui laisserai.

Insensiblement cet excellent homme, encouragé par l'intérêt que Raymon accordait à ses confidences, le mit bourgeoisement, dès la première entrevue, dans le secret de toutes ses affaires. Son auditeur attentif comprit qu'il y avait là une belle et large fortune établie avec l'ordre le plus minutieux, et qui n'attendait pour paraître dans tout son lustre qu'un consommateur plus jeune et de mœurs plus élégantes que le bon Hubert. Il sentit qu'il pouvait être l'homme

appelé à cette tâche agréable, et il remercia la destinée ingénieuse qui conciliait tous ses intérêts en lui plaçant, à l'aide d'incidents romanesques, une femme de son rang à la tête d'une belle fortune plébéienne. C'était un coup du sort à ne pas laisser échapper, et il y mit toute son habileté. Par-dessus le marché, l'héritière était charmante. Raymon se réconcilia un peu avec sa providence; quant à madame Delmare, il ne voulut pas y penser. Il chassa les craintes que lui inspirait de temps en temps sa lettre; il chercha à se persuader que la pauvre Indiana n'en saisirait pas les intentions ou n'aurait pas le courage d'y répondre; enfin il réussit à s'abuser lui-même et à ne se pas croire coupable, car Raymon eût eu horreur de se trouver égoïste. Il n'était pas de ces scélérats ingénus qui viennent sur la scène faire à leur propre cœur la naïve confession de leurs vices. Le vice ne se mire pas dans sa propre laideur, car il se ferait peur à lui-même, et le Iago de Shakspeare, personnage si vrai dans ses actions, est faux dans ses paroles, forcé qu'il est par nos conventions dramatiques de venir dévoiler lui-même les replis secrets de son cœur tortueux et profond. L'homme met rarement ainsi de sang-froid sa conscience sous ses pieds. Il la retourne, il la presse, il la tiraille, il la déforme, et quand il l'a faussée, avachie et usée, il la porte avec lui comme un directeur indulgent et facile qui se plie à ses passions et à ses intérêts, mais qu'il feint toujours de consulter et de craindre.

Il retourna donc souvent au Lagny, et ses visites furent agréables à M. Hubert, car, vous le savez, Raymon avait l'art de se faire aimer; et bientôt tout le désir du riche plébéien fut de l'appeler son gendre. Mais il voulait que sa fille adoptive le choisît elle-même et que toute liberté leur fût laissée pour se connaître et se juger.

Laure de Nangy ne se pressait pas de décider le bonheur de Raymon, elle le tenait dans un équilibre parfait entre la crainte et l'espérance. Moins généreuse que madame Delmare, mais plus adroite, froide et flatteuse, orgueilleuse et prévenante, c'était la femme qui devait subjuguer Raymon, car elle lui était aussi supérieure en habileté qu'il l'avait été lui-même à Indiana. Elle eut bientôt compris que les convoitises de son admirateur étaient bien autant pour sa fortune que pour elle; sa raisonnable imagination n'avait rien espéré de mieux en fait d'hommages. Elle avait trop de bon sens, trop de connaissance du monde actuel, pour avoir rêvé l'amour à côté de deux millions. Calme et philosophe, elle en avait pris son parti et ne trouvait point Raymon coupable : elle ne le haïssait point d'être calculateur et positif comme son siècle, seulement elle le connaissait trop pour l'aimer. Elle mettait tout son orgueil à n'être point au-dessous de ce siècle froid et raisonneur; son amour-propre eût souffert d'y porter les niaises illusions d'une pensionnaire ignorante, elle eût rougi d'une déception comme d'une sottise; elle faisait, en un mot, consister son héroïsme à échapper à l'amour, comme madame Delmare mettait le sien à s'y livrer.

Mademoiselle de Nangy était donc bien résolue à subir le mariage comme une nécessité sociale, mais elle se faisait un malin plaisir d'user de cette liberté qui lui appartenait encore et de faire sentir quelque temps son autorité à l'homme qui aspirait à la lui ôter. Point de jeunesse, point de doux rêves, point d'avenir brillant et menteur pour cette jeune fille condamnée à subir toutes les misères de la fortune. Pour elle la vie était un calcul stoïque, et le bonheur une illusion puérile dont il fallait se défendre comme d'une faiblesse et d'un ridicule.

Pendant que Raymon travaillait à établir sa fortune, Indiana approchait des rives de la France. Mais quelle fut sa surprise et son effroi, en débarquant, de voir le drapeau d'Orléans flotter sur les murs de Bordeaux! Une violente agitation bouleversait la ville; le préfet avait été assassiné la veille; le peuple se soulevait de toutes parts, la garnison semblait s'apprêter à une lutte sanglante, et l'on ignorait encore l'issue de la révolution à Paris. « J'arrive trop tard, » fut la pensée qui tomba sur madame Delmare comme un coup de foudre. Dans son effroi, elle laissa le peu d'argent et de hardes qu'elle possédait sur le navire, et se mit à parcourir la ville dans une sorte d'égarement. Elle chercha une diligence pour Paris, mais les voitures publiques étaient encombrées de gens qui fuyaient ou qui allaient profiter de la dépouille des vaincus. Ce ne fut que vers le soir qu'elle trouva une place. Au moment où elle montait en voiture, un piquet de garde nationale improvisée vint s'opposer au départ des voyageurs et demanda à voir leurs papiers. Indiana n'en avait point. Tandis qu'elle se débattait contre les soupçons assez absurdes des triomphateurs, elle entendit assurer autour d'elle que la royauté était tombée, que le roi était en fuite et que les ministres avaient été massacrés avec tous leurs partisans. Ces nouvelles, proclamées avec des rires, des trépignements, des cris de joie, portèrent un coup mortel à madame Delmare. Dans toute cette révolution, un seul fait l'intéressait personnellement; dans toute la France elle ne connaissait qu'un seul homme. Elle tomba évanouie sur le pavé et ne recouvra la connaissance que dans un hôpital... au bout de plusieurs jours.

Sans argent, sans linge, sans effets, elle en sortit, deux mois après, faible, chancelante, épuisée par une fièvre inflammatoire cérébrale qui avait fait plusieurs fois désespérer de sa vie. Quand elle se trouva dans la rue, seule, se soutenant à peine, privée d'appui, de ressources et de forces; quand elle fit un effort pour se rappeler sa situation, et qu'elle se vit

perdue et isolée dans cette grande ville, elle éprouva un indicible sentiment de terreur et de désespoir en songeant que le sort de Raymon était décidé depuis longtemps, et qu'il n'y avait pas autour d'elle un seul être qui pût faire cesser l'affreuse incertitude où elle se trouvait. L'horreur de l'abandon pesa de toute sa puissance sur son âme brisée, et l'apathique désespoir qu'inspire la misère vint peu à peu amortir toutes ses facultés. Dans cet engourdissement moral où elle se sentait tomber, elle se traîna sur le port, et, toute tremblotante de fièvre, elle s'assit sur une borne pour se réchauffer au soleil, en regardant avec une indolente fixité l'eau qui coulait à ses pieds. Elle resta là plusieurs heures, sans énergie, sans espoir, sans volonté, puis elle se rappela enfin ses effets, son argent, qu'elle avait laissés sur le brick *l'Eugène* et qu'il serait possible peut-être de retrouver; mais la nuit était venue et elle n'osa pas s'introduire au milieu de ces matelots qui abandonnaient les travaux avec une rude gaieté, et leur demander des informations sur ce navire. Désirant au contraire échapper à l'attention qui commençait à se fixer sur elle, elle quitta le port et s'alla cacher dans les décombres d'une maison abattue, derrière la vaste esplanade des Quinconces. Elle y passa la nuit, blottie dans un coin, une froide nuit d'octobre, amère de pensers et pleine de frayeurs. Enfin le jour vint; la faim se fit sentir poignante et implacable. Elle se décida à demander l'aumône. Ses vêtements, quoique en assez mauvais état, annonçaient encore plus d'aisance qu'il ne convient à une mendiante; on la regarda avec curiosité, avec méfiance, avec ironie, et on ne lui donna rien. Elle se traîna de nouveau sur le port, demanda des nouvelles du brick *l'Eugène*, et apprit du premier batelier qu'elle rencontra que ce bâtiment était toujours en rade de Bordeaux. Elle s'y fit conduire en canot, et trouva Random en train de déjeuner.

— Eh bien! s'écria-t-il, ma belle passagère, vous voici déjà revenue de Paris! Vous faites bien d'arriver, car je repars demain. Faudra-t-il vous reconduire à Bourbon?

Il apprit à madame Delmare qu'il l'avait fait chercher partout, afin de lui remettre ce qui lui appartenait. Mais Indiana n'avait sur elle, au moment où on l'avait portée à l'hôpital, aucun papier qui pût faire connaître son nom. Elle avait été inscrite sous la désignation d'*inconnue* sur les registres de l'administration et sur ceux de la police : le capitaine n'avait donc pu trouver aucun renseignement.

Le lendemain, malgré son état de faiblesse et de fatigue, Indiana partit pour Paris. Ses inquiétudes eussent dû se calmer en voyant la tournure que les affaires politiques avaient prise; mais l'inquiétude ne raisonne pas, et l'amour est fécond en craintes puériles.

Le soir même de son arrivée à Paris, elle courut chez Raymon : elle interrogea le concierge avec angoisse.

— Monsieur se porte bien, répondit celui-ci. Il est au Lagny.

— Au Lagny! Vous voulez dire à Cercy?

— Non, madame, au Lagny, dont il est actuellement propriétaire.

— Bon Raymon! pensa Indiana; il a racheté cette terre pour m'y donner un asile où la méchanceté publique ne puisse m'atteindre. Il savait bien que je viendrais!...

Ivre de bonheur, elle courut, légère et animée d'une vie nouvelle, s'installer dans un hôtel garni; elle donna la nuit et une partie du lendemain au repos. Il y avait si longtemps que l'infortunée n'avait dormi d'un sommeil paisible! Ses rêves furent gracieux et décevants, et quand elle s'éveilla, elle ne regretta point l'illusion des songes, car elle retrouva la réalité, ou tout au moins l'espérance à son chevet. Elle s'habilla avec soin; elle savait que Raymon tenait à toutes les minuties de la toilette, et dès le soir précédent elle avait commandé une robe fraîche et jolie qu'on lui apporta à son réveil. Mais quand elle voulut se coiffer, elle chercha en vain sa longue et magnifique chevelure. Durant sa maladie elle était tombée sous les ciseaux de l'infirmière : elle s'en aperçut alors pour la première fois, tant ses fortes préoccupations l'avaient distraite des petites choses.

Néanmoins, quand elle eut bouclé ses courts cheveux noirs sur son front blanc et mélancolique, quand elle eut enveloppé sa jolie tête sous un petit chapeau de forme anglaise, appelé alors, par allusion à l'échec porté aux fortunes, *un trois pour cent*, quand elle eut attaché à sa ceinture un bouquet de fleurs dont Raymon aimait le parfum, elle espéra qu'elle lui plairait encore; car elle était redevenue pâle et frêle comme aux premiers jours où il l'avait connue, et l'effet de la maladie avait effacé ceux du soleil des tropiques.

Elle prit un remise dans l'après-midi et arriva vers neuf heures du soir au village sur la lisière de la forêt de Fontainebleau. Là elle fit dételer, donna ordre au cocher de l'attendre jusqu'au lendemain, et prit seule, à pied, un sentier dans le bois qui la conduisit au parc du Lagny en moins d'un quart d'heure. Elle chercha à pousser la petite porte, mais elle était fermée en dedans. Indiana voulait entrer furtivement, échapper à l'œil des domestiques, surprendre Raymon. Elle longea le mur du parc. Il était vieux, elle se rappelait qu'il s'y faisait des brèches fréquentes, et par bonheur elle en trouva une qu'elle escalada sans trop de peine.

En mettant le pied sur cette terre qui appartenait à Raymon et qui allait devenir désormais son asile, son sanctuaire, sa forteresse et sa patrie, elle sentit son cœur bondir de joie. Elle franchit, légère et triomphante, les allées sinueuses qu'elle connaissait si bien.

Elle gagna le jardin anglais, si sombre et si solitaire de ce côté-là. Rien n'était changé dans les plantations; mais le pont dont elle redoutait l'aspect douloureux avait disparu, le cours même de la rivière était déplacé, les lieux qui eussent rappelé la mort de Noun avaient seuls changé de face.

—Il a voulu m'ôter ce cruel souvenir, pensa Indiana. Il a eu tort, j'aurais pu le supporter. N'est-ce pas pour moi qu'il avait mis ce remords dans sa vie? Désormais nous sommes quittes, car j'ai commis un crime aussi. J'ai peut-être causé la mort de mon mari. Raymon peut m'ouvrir ses bras, nous nous tiendrons lieu l'un à l'autre d'innocence et de vertu.

Elle traversa la rivière sur des planches qui attendaient un pont projeté, et franchit le parterre. Elle fut forcée de s'arrêter, car son cœur battait à se rompre; elle leva les yeux vers la fenêtre de son ancienne chambre. Bonheur! les rideaux bleus resplendissaient de lumière, Raymon était là. Pouvait-il habiter une autre pièce? La porte de l'escalier dérobé était ouverte.

— Il m'attend à toute heure, pensa-t-elle; il va être heureux, mais non surpris.

Au haut de l'escalier elle s'arrêta encore pour respirer, elle se sentait moins de force pour la joie que pour la douleur. Elle se pencha et regarda par la serrure. Raymon était seul, il lisait. C'était bien lui, c'était Raymon plein de force et de vie; les chagrins ne l'avaient pas vieilli; les orages politiques n'avaient pas enlevé un cheveu de sa tête. Il était là, paisible et beau, le front appuyé sur sa blanche main qui se perdait dans ses cheveux noirs.

Indiana poussa vivement la porte qui s'ouvrit sans résistance.

—Tu m'attendais! s'écria-t-elle en tombant sur ses genoux et en appuyant sa tête défaillante sur le sein de Raymon; tu avais compté les mois, les jours! tu savais que le temps était passé, mais tu savais aussi que je ne pouvais pas manquer à ton appel... C'est toi qui m'as appelée, me voilà, me voilà, je me meurs!...

Ses idées se confondirent dans son cerveau; elle resta quelque temps silencieuse, haletante, incapable de parler, de penser, absorbée, écrasée par la sensation.

Et puis elle rouvrit les yeux, reconnut Raymon comme au sortir d'un rêve, fit un cri de joie et de frénésie, et se colla à ses lèvres, folle, ardente et heureuse. Il était pâle, muet, immobile, frappé de la foudre.

—Reconnais-moi donc! s'écria-t-elle en se tordant à ses pieds; c'est moi, c'est ton Indiana, c'est ton esclave que tu as rappelée de l'exil et qui est venue de trois mille lieues pour t'aimer et te servir; c'est la compagne de ton choix qui a tout quitté, tout risqué, tout bravé pour t'apporter cet instant de joie! Tu es heureux? tu es content d'elle, dis? J'attends ma récompense, un mot, un baiser, je serai payée au centuple.

Mais Raymon ne répondait rien; son admirable présence d'esprit l'avait abandonné. Il était écrasé de surprise, de remords et de terreur en voyant cette femme à ses pieds; il cacha sa tête dans ses mains et désira la mort.

—Mon Dieu! mon Dieu, tu ne me parles pas, tu ne m'embrasses pas, tu ne me dis rien! s'écria madame Delmare en étreignant les genoux de Raymon contre sa poitrine; tu ne peux donc pas? Le bonheur fait mal; il tue, je le sais bien! Ah! tu souffres, tu étouffes, je t'ai surpris trop brusquement! Essaye donc de me regarder; vois comme je suis pâle, comme j'ai vieilli, comme j'ai souffert; mais c'est pour toi, et tu ne m'en aimeras que mieux! Dis-moi un mot, un seul, Raymon!

— Je voudrais pleurer, dit Raymon d'une voix étouffée.

—Et moi aussi, dit-elle en couvrant ses mains de baisers. Ah! oui; cela ferait du bien. Pleure, pleure donc dans mon sein, j'essuierai tes larmes avec mes baisers; car, vois-tu, Raymon, je viens pour te donner du bonheur, pour être tout ce que tu voudras, ta compagne, ta servante ou ta maîtresse. Jadis j'ai été bien cruelle, bien folle, bien égoïste, je t'ai fait bien souffrir, et je n'ai pas voulu comprendre que j'exigeais au delà de tes forces. Mais, vois-tu, depuis j'ai réfléchi; et puisque tu ne crains pas de braver l'opinion avec moi, je n'ai plus le droit de te refuser aucun sacrifice. Dispose de moi, de mon sang, de ma vie; je suis à toi corps et âme. J'ai fait trois mille lieues pour t'appartenir, pour te dire cela: prends-moi, je suis ton bien, tu es mon maître.

Je ne sais quelle infernale idée traversa brusquement le cerveau de Raymon. Il tira son visage de ses mains contractées, et regarda Indiana avec un sang-froid diabolique; puis un sourire terrible erra sur ses lèvres et fit étinceler ses yeux, car Indiana était encore belle.

— D'abord il faut te cacher, lui dit-il en se levant.

— Pourquoi donc me cacher ici? dit-elle; n'es-tu pas le maître de m'accueillir et de me protéger, moi qui n'ai plus que toi sur la terre, et qui sans toi serais réduite à mendier sur la voie publique? Va, le monde même ne peut plus te faire un crime de m'aimer; c'est moi qui ai tout pris sur mon compte... c'est moi!... Mais où vas-tu? s'écria-t-elle en le voyant marcher vers la porte.

Elle s'attacha à lui avec la terreur d'un enfant qui ne veut pas être laissé seul un instant, et se traîna sur ses genoux pour le suivre.

Lui voulait aller fermer la porte à double tour. Mais il était trop tard, elle s'ouvrit avant qu'il eût pu y porter la main, et Laure de Nangy entra, parut moins étonnée que choquée, ne laissa pas échapper une ex-

clamation, se baissa un peu pour regarder en clignotant la femme qui était tombée à demi évanouie par terre; puis avec un sourire amer, froid et méprisant

— Madame Delmare, dit-elle, vous vous plaisez, ce me semble, à mettre trois personnes dans une étrange situation; mais je vous remercie de m'avoir donné le rôle le moins ridicule, et voici comme je m'en acquitte. Veuillez vous retirer.

L'indignation rendit la force à Indiana; elle se leva haute et puissante.

— Quelle est donc cette femme? dit-elle à Raymon, et de quel droit me donne-t-elle des ordres chez vous?

— Vous êtes ici chez moi, madame, reprit Laure.

— Mais parlez donc, monsieur! s'écria Indiana en secouant avec rage le bras du malheureux; dites-moi donc si c'est là votre maîtresse ou votre femme?

— C'est ma femme, répondit Raymon d'un air hébété.

— Je pardonne à votre incertitude, dit madame de Ramière avec un sourire cruel. Si vous fussiez restée où le devoir marquait votre place, vous auriez reçu un billet de faire part du mariage de monsieur. Allons, Raymon, ajouta-t-elle d'un ton d'aménité caustique, je prends pitié de votre embarras : vous êtes un peu jeune; vous sentirez, j'espère, qu'il faut plus de prudence dans la vie. Je vous laisse le soin de terminer cette scène absurde. J'en rirais si vous n'aviez pas l'air si malheureux.

En parlant ainsi elle se retira, assez satisfaite de la dignité qu'elle venait de déployer, et triomphant en secret de la position d'infériorité et de dépendance où cet incident venait de placer son mari vis-à-vis d'elle.

Quand Indiana retrouva l'usage de ses sens, elle était seule dans une voiture fermée, et roulait avec rapidité vers Paris.

## XXIX

A la barrière, la voiture s'arrêta; un domestique, que madame Delmare reconnut pour l'avoir vu autrefois au service de Raymon, vint à la portière demander où il fallait descendre *madame*. Indiana jeta machinalement le nom de l'hôtel et de la rue où elle était descendue la veille. En arrivant elle se laissa tomber sur une chaise et y resta jusqu'au lendemain matin, sans songer à se mettre au lit, sans vouloir faire un mouvement, désireuse de mourir, mais trop brisée, trop inerte pour avoir la force de se tuer. Elle pensait qu'il était impossible de vivre après de telles douleurs, et que la mort viendrait bien d'elle-même la chercher. Elle resta donc ainsi tout le jour suivant, sans prendre aucun aliment, sans répondre au peu d'offres de service qui l furent faites.

Je ne sache pas qu'il soit rien de plus horrible que le séjour d'un hôtel garni à Paris, surtout lorsque, comme celui-là, il est situé dans une rue étroite et sombre, et qu'un jour terne et humide rampe comme à regret sur les plafonds enfumés et sur les vitres dépolies. Et puis, il y a dans l'aspect de ces meubles etrangers à vos habitudes, et sur lesquels votre regard désœuvré cherche en vain un souvenir et une sympathie, quelque chose qui glace et qui repousse. Tous ces objets qui n'appartiennent pour ainsi dire à personne, à force d'appartenir à tous ceux qui passent; ce local où nul n'a laissé de trace de son passage qu'un nom inconnu, quelquefois abandonné sur une carte dans le cadre de la glace; cet asile mercenaire qui abrita tant de pauvres voyageurs, tant d'étrangers isolés, et qui ne fut hospitalier à aucun d'eux, qui vit passer indifféremment tant d'agitations humaines et qui n'en sait rien raconter; ce bruit de rue, discord et incessant, qui ne vous permet pas même de dormir pour échapper au chagrin ou à l'ennui : ce sont là des sujets de dégoût et d'humeur pour celui même qui n'apporte point en ce lieu l'horrible situation d'esprit de madame Delmare. Pauvre provincial qui avez quitté vos champs, votre ciel, votre verdure, votre maison et votre famille pour venir vous enfermer dans ce cachot de l'esprit et du cœur, voyez Paris, ce beau Paris que vous aviez rêvé si merveilleux! voyez-le s'étendre là-bas, noir de boue et de pluie, bruyant, infect et rapide comme un torrent de fange! Voilà cette orgie perpétuelle, toujours brillante et parfumee, qu'on vous avait promise; voilà ces plaisirs enivrants, ces surprises saisissantes, ces trésors de la vue, de l'ouïe et du goût qui devaient se disputer vos sens bornés et vos facultés impuissantes à les savourer tous à la fois! Voyez là-bas courir, toujours pressé, toujours soucieux, le Parisien, affable, prévenant, hospitalier, qu'on vous avait dépeint! Fatigué avant d'avoir parcouru cette mouvante population et ce dédale inextricable, vous vous rejetez, accablé d'effroi, dans le riant local d'un hôtel garni, où, après vous avoir installé à la hâte, l'unique domestique d'une maison souvent immense vous laisse seul mourir en paix, si la fatigue ou le chagrin vous ôtent la force de vaquer aux mille besoins de la vie.

Mais être femme et se trouver là, repoussée de tous, à trois mille lieues de tout secours humain; se trouver là manquant d'argent, ce qui est bien pis que d'être abandonné dans l'immensité d'un désert sans eau; n'avoir pas, dans tout le cours de sa vie, un souvenir de bonheur qui ne soit empoisonné ou tari, dans tout l'avenir un espoir d'existence possible, pour se distraire de l'insipidité de la situation présente, c'est le dernier degré de la misère et de l'abandon. Aussi madame Delmare, n'essayant pas de lutter contre une destinée remplie, contre une vie brisée et anéantie, se laissa ronger par la faim, par la fièvre et par la

douleur, sans proférer une plainte, sans verser une larme, sans tenter un effort pour mourir une heure plus tôt, pour souffrir une heure de moins.

On la trouva par terre, le lendemain du second jour, roidie par le froid, les dents serrées, les lèvres bleues, les yeux éteints : cependant elle n'était pas morte. La maîtresse du logis examina l'intérieur du secrétaire, et le voyant si peu garni, délibéra si elle n'enverrait pas à l'hôpital cette inconnue qui n'avait certainement pas de quoi acquitter les frais d'une maladie longue et dispendieuse. Cependant, comme c'était une femme *remplie d'humanité*, elle la fit mettre au lit, et envoya chercher un médecin, afin de savoir de lui si la maladie durerait plus de deux jours. Il s'en présenta un qu'on n'avait pas été chercher.

Indiana, en ouvrant les yeux, le trouva à son chevet. Je n'ai pas besoin de vous dire son nom.

— Ah ! c'est toi ! c'est toi ! s'écria-t-elle en se jetant mourante dans son sein. Tu es mon bon ange, toi ! Mais tu viens trop tard, je ne puis plus rien pour toi, que mourir en te bénissant.

— Vous ne mourrez point, mon amie, répondit Ralph avec émotion ; la vie peut encore vous sourire. Les lois qui s'opposaient à votre bonheur n'enchaîneront plus désormais votre penchant. J'eusse voulu détruire l'invincible charme jeté sur vous par un homme que je n'aime ni n'estime ; mais cela n'est point en mon pouvoir, et je suis las de vous voir souffrir. Votre existence a été affreuse jusqu'ici ; elle ne peut pas le devenir davantage. D'ailleurs, si mes tristes prévisions se réalisent, si le bonheur que vous avez rêvé doit être de courte durée, du moins l'aurez-vous connu quelque temps, du moins vous ne mourrez pas sans l'avoir goûté. Je sacrifie donc toutes mes répugnances. La destinée qui vous jette isolée entre mes bras m'impose envers vous les devoirs de tuteur et de père. Je viens vous annoncer que vous êtes libre, et que vous pouvez unir votre sort à celui de M. de Ramière. Delmare n'est plus.

Des larmes coulaient lentement sur les joues de Ralph tandis qu'il parlait. Indiana se redressa brusquement sur son lit, et tordant ses mains avec désespoir :

— Mon époux est mort ! s'écria-t-elle ; c'est moi qui l'ai tué ! Et vous me parlez d'avenir et de bonheur, comme s'il en était encore pour le cœur qui se déteste et se méprise ! Mais sachez bien que Dieu est juste, et que je suis maudite ! M. de Ramière est marié.

Elle retomba épuisée dans les bras de son cousin. Ils ne purent reprendre cet entretien que plusieurs heures après.

— Que votre conscience justement troublée se rassure, lui dit Ralph d'un ton solennel, mais doux et triste. Delmare était frappé à mort quand vous l'abandonnâtes ; il ne s'est point éveillé du sommeil où vous l'avez laissé, il n'a point su votre fuite, il est mort sans vous maudire et sans vous pleurer. Vers le matin, en sortant d'un assoupissement où j'étais tombé en essayant de veiller auprès de son lit, je trouvai sa figure violette, son sommeil lourd et brûlant ; il était déjà frappé d'apoplexie. Je courus à votre chambre, je fus surpris de ne vous y pas trouver ; mais je n'avais pas le temps de chercher les motifs de votre absence, je ne m'en suis sérieusement alarmé qu'après la mort de Delmare. Tous les secours de l'art furent inutiles, le mal fit d'effrayants progrès ; une heure après il expira dans mes bras sans retrouver l'usage de ses sens. Cependant au dernier moment, son âme appesantie et glacée sembla faire un effort pour se ranimer ; il chercha ma main qu'il prit pour la vôtre, car les siennes étaient déjà roides et insensibles ; il s'efforça de la serrer, et il mourut en bégayant votre nom.

— J'ai recueilli ses dernières paroles, dit Indiana d'un air sombre ; au moment où je le quittais pour toujours, il me parla dans son sommeil : « Cet homme te perdra, » m'a-t-il dit. Ces paroles sont là, ajouta-t-elle en portant une main à son cœur et l'autre à son cerveau.

— Quand j'eus la force de distraire mes yeux et ma pensée de ce cadavre, poursuivit Ralph, je songeai à vous ; à vous, Indiana, qui désormais étiez libre et qui ne pouviez pleurer votre maître que par bonté de cœur ou par religion. J'étais le seul à qui la mort enlevât quelque chose, car j'étais son ami, et s'il n'était pas toujours sociable, du moins n'avais-je pas de rival dans son cœur. Je craignis pour vous l'effet d'une trop prompte nouvelle et j'allai vous attendre à l'entrée de la case, pensant que vous ne tarderiez pas à revenir de votre promenade matinale. J'attendis longtemps. Je ne vous dirai pas mes angoisses, mes recherches, ma terreur lorsque je trouvai le cadavre d'Ophélia ; tout sanglant et tout brisé par les rochers, les vagues l'avaient jeté sur la grève. Hélas ! je cherchai longtemps, croyant y découvrir bientôt le vôtre ; car je pensais que vous vous étiez donné la mort, et pendant trois jours j'ai cru qu'il ne me restait plus rien à aimer sur la terre. Il est inutile de vous parler de mes douleurs, vous avez dû les prévoir en m'abandonnant.

Cependant le bruit se répandit bientôt dans la colonie que vous aviez pris la fuite. Un bâtiment qui entrait dans la rade s'était croisé avec le brick *l'Eugène* dans le canal de Mozambique ; l'équipage avait abordé votre navire. Un passager vous avait reconnue, et en moins de trois jours toute l'île fut informée de votre départ.

Je vous fais grâce des bruits absurdes et outrageants qui résultèrent de la rencontre de ces deux circonstances dans la même nuit, votre fuite et la mort de votre mari. Je ne fus pas épargné dans les charitables inductions qu'on se plut à en tirer ; mais je ne

m'en occupai point. J'avais encore un devoir à remplir sur la terre, celui de m'assurer de votre existence et de vous porter des secours s'il était nécessaire. Je suis parti peu de temps après vous; mais la traversée a été horrible, et je ne suis en France que depuis huit jours. Ma première pensée a été de courir chez M. de Ramière pour m'informer de vous. Mais le hasard m'a fait rencontrer son domestique Carle, qui venait de vous conduire ici. Je n'ai pas fait d'autre question que celle de votre domicile, et je suis venu avec la conviction que je ne vous y trouverais pas seule.

— Seule, seule! indignement abandonnée! s'écria madame Delmare. Mais ne parlons pas de cet homme, n'en parlons jamais. Vois-tu, Ralph, je ne peux plus l'aimer, car je le méprise; mais il ne faut pas me dire que je l'ai aimé, c'est me rappeler ma honte et mon crime; c'est jeter un reproche terrible sur mes derniers instants. Ah! sois mon ange consolateur, toi qui viens dans toutes les crises de ma déplorable vie me tendre une main amie. Accomplis avec miséricorde ta dernière mission auprès de moi; dis-moi des paroles de tendresse et de pardon, afin que je meure tranquille, et que j'espère le pardon du juge qui m'attend là-haut.

Elle espérait mourir; mais le chagrin rive la chaîne de notre vie au lieu de la briser. Elle ne fut même pas dangereusement malade, elle n'en avait plus la force; seulement elle tomba dans un état de langueur et d'apathie qui ressemblait à de l'imbécillité.

Ralph essaya de la distraire; il l'éloigna de tout ce qui pouvait lui rappeler Raymon. Il l'emmena en Touraine; il l'environna de toutes les aises de la vie; il consacrait tous ses instants à lui en procurer quelques-uns de supportables; et quand il n'y réussissait point, quand il avait épuisé toutes les ressources de son art et de son affection sans avoir pu faire briller un faible rayon de plaisir sur ce visage morne et flétri, il déplorait l'impuissance de sa parole, et se reprochait amèrement l'inhabileté de sa tendresse.

Un jour il la trouva plus anéantie, plus accablée que jamais. Il n'osa point lui parler et s'assit auprès d'elle d'un air triste. Indiana, se tournant alors vers lui et lui pressant la main tendrement :

— Je te fais bien du mal, pauvre Ralph! lui dit-elle; et il faut que tu aies bien de la patience pour supporter le spectacle d'une infortune si lâche et si égoïste que la mienne. Va, ta rude tâche est depuis longtemps remplie. L'exigence la plus insensée ne pourrait pas demander à l'amitié plus que tu n'as fait pour moi. Maintenant, va, abandonne-moi au mal qui me ronge; ne gâte pas ta vie pure et sainte au contact d'une vie maudite; essaye de trouver ailleurs le bonheur, qui ne peut pas naître auprès de moi. Va, bon Ralph, renonce à me guérir, et ne te laisse pas dévorer par la contagion.

— Je renonce en effet à vous guérir, Indiana, répondit-il; mais je ne vous abandonnerai jamais, même quand vous me diriez que je vous suis importun; car vous avez encore besoin de soins matériels, et si vous ne voulez pas que je sois votre ami, je serai au moins votre laquais. Cependant, écoutez-moi : j'ai un expédient à vous proposer que j'ai réservé pour la dernière période du mal, mais qui certes est infaillible.

— Je ne connais qu'un remède au chagrin, répondit-elle, c'est l'oubli, car j'ai eu le temps de me convaincre que la raison est impuissante. Espérons donc tout du temps. Si ma volonté pouvait obéir à la reconnaissance que tu m'inspires, dès à présent je serais riante et calme comme aux jours de notre enfance; crois bien, ami, que je ne me plais pas à nourrir mon mal et à envenimer ma blessure; ne sais-je pas que toutes mes souffrances retombent sur ton cœur? Hélas! je voudrais oublier, guérir! mais je ne suis qu'une faible femme. Ralph, sois patient et ne me crois pas ingrate!

Elle fondit en larmes. Sir Ralph prit sa main :

— Écoute, ma chère Indiana, lui dit-il, l'oubli n'est pas en notre pouvoir; je ne t'accuse pas; je puis souffrir patiemment, mais te voir souffrir est au-dessus de mes forces. D'ailleurs, pourquoi lutter ainsi, faibles créatures que nous sommes, contre une destinée de fer? C'est bien assez traîner ce boulet; le Dieu que nous adorons, toi et moi, n'a pas destiné l'homme à tant de misères, sans lui donner l'instinct de s'y soustraire; et ce qui fait, à mon avis, la principale supériorité de l'homme sur la brute, c'est de comprendre où est le remède à tous ses maux. Ce remède, c'est le suicide; c'est celui que je te propose, que je te conseille.

— J'y ai souvent songé, répondit Indiana après un court silence. Jadis de violentes tentations m'y convièrent; mais un scrupule religieux m'arrêta. Depuis, mes idées s'élevèrent dans la solitude. Le malheur, en s'attachant à moi, m'enseigna peu à peu une autre religion que la religion enseignée par les hommes. Quand tu es venu à mon secours, j'étais déterminée à me laisser mourir de faim; mais tu m'as priée de vivre, et je n'avais pas le droit de te refuser ce sacrifice. Maintenant, ce qui m'arrête, c'est ton existence, c'est ton avenir. Que feras-tu seul sur la terre, pauvre Ralph, sans famille, sans passions, sans affections? Depuis les affreuses plaies qui m'ont frappée au cœur, je ne te suis plus bonne à rien; mais je guérirai peut-être. Oui, Ralph, j'y ferai tous mes efforts, je te le jure : patiente encore un peu; bientôt peut-être pourrai-je sourire... Je veux redevenir paisible et gaie pour te consacrer cette vie que tu as tant disputée au malheur.

— Non, mon amie, non, reprit Ralph, je ne veux point d'un tel sacrifice; je ne l'accepterai jamais. En

quoi mon existence est-elle donc plus précieuse que la vôtre? Pourquoi faut-il que vous vous imposiez un avenir odieux pour m'en donner un agréable? Pensez-vous qu'il me fût possible d'en jouir en sentant que votre cœur ne le partage point? Non, je ne suis pas égoïste jusque-là. N'essayons pas, croyez-moi, un héroïsme impossible; c'est orgueil et présomption que d'espérer abjurer ainsi tout amour de soi-même. Regardons enfin notre situation d'un œil calme, et disposons des jours qui nous restent comme d'un bien commun que l'un de nous n'a pas le droit d'accaparer aux dépens de l'autre. Depuis longtemps, depuis ma naissance, pourrais-je dire, la vie me fatigue et me pèse. Maintenant je ne me sens plus la force de la porter sans aigreur et sans impiété. Partons ensemble, Indiana, retournons à Dieu qui nous avait exilés sur cette terre d'épreuves, dans cette *vallée de larmes*, mais qui sans doute ne refusera pas de nous ouvrir son sein quand, fatigués et meurtris, nous irons lui demander sa clémence et sa pitié. Je crois en Dieu, Indiana, et c'est moi qui le premier vous ai enseigné à y croire. Ayez donc confiance en moi; un cœur droit ne peut pas tromper celui qui l'interroge avec candeur. Je sens là que nous avons assez souffert l'un et l'autre ici-bas pour être lavés de nos fautes. Le baptême du malheur a bien assez purifié nos âmes: rendons-les à celui qui nous les a données.

Cette pensée occupa Ralph et Indiana pendant plusieurs jours, au bout desquels il fut décidé qu'ils se donneraient la mort ensemble. Il ne fut plus question que de choisir le genre de suicide.

— C'est une affaire de quelque importance, dit Ralph; mais j'y avais déjà songé, et voici ce que j'ai à vous proposer. L'action que nous allons commettre n'étant pas le résultat d'une crise d'égarement momentané, mais le but raisonné d'une détermination prise dans un sentiment de piété calme et réfléchie, il importe que nous y apportions le recueillement d'un catholique devant les sacrements de son Église. Pour nous, l'univers est le temple où nous adorons Dieu. C'est au sein d'une nature grande et vierge qu'on retrouve le sentiment de sa puissance, pure de toute profanation humaine. Retournons donc au désert, afin de pouvoir prier. Ici, dans cette contrée pullulante d'hommes et de vices, au sein de cette civilisation qui renie Dieu ou le mutile, je sens que je serais gêné, distrait et attristé. Je voudrais mourir joyeux, le front serein, les yeux levés au ciel. Mais où le trouver ici? Je vais donc vous dire le lieu où le suicide m'est apparu sous son aspect le plus noble et le plus solennel. C'est au bord d'un précipice, à l'île Bourbon; c'est au haut de cette cascade qui s'élance diaphane et revêtue d'un prisme éclatant dans le ravin solitaire de Bernica. C'est là que nous avons passé les plus douces heures de notre enfance; c'est là qu'ensuite j'ai pleuré les chagrins les plus amers de ma vie; c'est là que j'ai appris à prier, à espérer; c'est là que je voudrais, par une belle nuit de nos climats, m'ensevelir sous ces eaux pures, et descendre dans la tombe fraîche et fleurie qu'offre la profondeur du gouffre verdoyant. Si vous n'avez pas de prédilection pour un autre endroit de la terre, accordez-moi la satisfaction d'accomplir notre double sacrifice aux lieux qui furent témoins des jeux de notre enfance et des douleurs de notre virilité.

— J'y consens, répondit madame Delmare en mettant sa main dans celle de Ralph en signe de pacte. J'ai toujours été attirée vers le bord des eaux par une sympathie invincible, par le souvenir de ma pauvre Noun. Mourir comme elle me sera doux; ce sera une expiation de sa mort que j'ai causée.

— Et puis, dit Ralph, un nouveau voyage en mer, fait cette fois dans d'autres sentiments que ceux qui nous ont troublés jusqu'ici, est la meilleure préparation que nous puissions imaginer pour nous recueillir, pour nous détacher des affections terrestres, pour nous élever purs de tout alliage aux pieds de l'être par excellence. Isolés du monde entier, toujours prêts à quitter joyeusement la vie, nous verrons d'un œil ravi la tempête soulever les éléments, et déployer devant nous ses magnifiques effets, ses larges prestiges. Viens, Indiana, partons, secouons la poussière de cette terre ingrate. Mourir ici, sous les yeux de Raymon, ce serait en apparence une vengeance étroite et lâche. Laissons à Dieu le soin de châtier cet homme; allons plutôt lui demander d'ouvrir les trésors de sa miséricorde à ce cœur ingrat et stérile.

Ils partirent. La goëlette *la Nahandove* les porta, rapide et légère comme un oiseau, dans leur patrie deux fois abandonnée. Jamais traversée ne fut si heureuse et si prompte. Il semblait qu'un vent favorable fût chargé de conduire au port ces deux infortunés si longtemps ballottés sur les écueils de la vie. Durant ces trois mois, Indiana recueillit le fruit de sa docilité aux conseils de Ralph. L'air de la mer, si tonique et si pénétrant, raffermit sa santé chétive; le calme rentra dans son cœur fatigué. La certitude d'en avoir bientôt fini avec ses maux produisit sur eux l'effet des promesses du médecin sur un malade découragé. Oublieuse de sa vie passée, elle ouvrit son âme aux émotions profondes de l'espérance religieuse. Ses pensées s'empreignirent toutes d'un charme mystérieux, d'un parfum céleste. Jamais la mer et les cieux ne lui avaient paru si beaux. Il lui sembla les voir pour la première fois, tant elle y découvrit de splendeurs et de richesses. Son front redevint serein, et il sembla qu'un rayon de la Divinité avait passé dans ses yeux bleus doucement mélancoliques.

Un changement non moins extraordinaire s'opéra dans l'âme et dans l'extérieur de Ralph; les mêmes causes produisirent à peu près les mêmes effets. Son âme, longtemps roidie contre la douleur, s'amollit à

la chaleur vivifiante de l'espérance. Le ciel descendit aussi dans ce cœur amer et froissé. Ses paroles prirent l'empreinte de ses sentiments, et, pour la première fois, Indiana connut son véritable caractère. L'intimité sainte et filiale qui les rapprocha ôta à l'un sa timidité pénible, à l'autre ses préventions injustes. Chaque jour enleva à Ralph une disgrâce de sa nature, à Indiana une erreur de son jugement. En même temps le souvenir poignant de Raymon s'émoussa, pâlit, et tomba pièce à pièce devant les vertus ignorées, devant la sublime candeur de Ralph. A mesure qu'Indiana voyait l'un grandir et s'élever, l'autre s'abaissait dans son opinion. Enfin, à force de comparer ces deux hommes, tout vestige de son amour aveugle et fatal s'éteignit dans son âme.

---

## XXX

Ce fut l'an passé, par un soir de l'éternel été qui règne dans ces régions, que deux passagers de la goëlette *la Nahandove* s'enfoncèrent dans les montagnes de l'île Bourbon, trois jours après leur débarquement. Ces deux personnes avaient donné ce temps au repos, précaution en apparence fort étrangère au dessein qui les amenait dans la contrée. Mais elles n'en jugèrent pas ainsi apparemment; car, après avoir pris le *faham* ensemble sous la varangue, elles s'habillèrent avec un soin particulier, comme si elles eussent eu le projet d'aller passer la soirée à la ville, et prenant le sentier de la montagne, elles arrivèrent après une heure de marche au ravin de Bernica.

Le hasard voulut que ce fût une des plus belles soirées que la lune eût éclairée sous les tropiques. Cet astre, à peine sorti des flots noirâtres, commençait à répandre sur la mer une longue traînée de vif argent; mais ses lueurs ne pénétraient point dans la gorge, et les marges du lac ne répétaient que le reflet tremblant de quelques étoiles. Les citronniers répandus sur le versant de la montagne supérieure ne se couvraient même pas de ces pâles diamants que la lune sème sur leurs feuilles cassantes et polies. Les ébéniers et les tamarins murmuraient dans l'ombre; seulement quelques gigantesques palmistes élevaient à cent pieds du sol leurs tiges menues, et les bouquets de palmes placés à leur cime s'argentaient seuls d'un éclat verdâtre.

Les oiseaux de mer se taisaient dans les crevasses du rocher, et quelques pigeons bleus, cachés derrière les corniches de la montagne, faisaient seuls entendre au loin leur voix triste et passionnée. De beaux scarabées, vivantes pierreries, bruissaient faiblement dans les caféiers, ou rasaient, en bourdonnant, la surface du lac, et le bruit uniforme de la cascade semblait échanger des paroles mystérieuses avec les échos de ses rives.

Les deux promeneurs solitaires parvinrent, en tournant le long d'un sentier escarpé, au haut de la gorge, à l'endroit où le torrent s'élance en colonne de vapeur blanche et légère au fond du précipice. Ils se trouvèrent alors sur une petite plate-forme parfaitement convenable à l'exécution de leur projet. Quelques lianes suspendues à des tiges de raphia formaient en cet endroit un berceau naturel qui se penchait sur la cascade. Sir Ralph, avec un admirable sang-froid, coupa quelques rameaux qui eussent pu gêner leur élan, puis il prit la main de sa cousine et la fit asseoir sur une roche moussue d'où le délicieux aspect de ce lieu se déployait au jour dans toute sa grâce énergique et sauvage.

Mais en cet instant l'obscurité de la nuit et la vapeur condensée de la cascade enveloppaient les objets et faisaient paraître incommensurable et terrible la profondeur du gouffre.

— Je vous fais observer, ma chère Indiana, lui dit-il, qu'il est nécessaire d'apporter un très-grand sang-froid au succès de notre entreprise. Si vous vous élanciez précipitamment du côté que l'épaisseur des ténèbres vous fait paraître vide, vous vous briseriez infailliblement sur les rochers et vous n'y trouveriez qu'une mort lente et cruelle; mais en ayant soin de vous jeter dans cette ligne blanche que décrit la chute d'eau, vous arriverez dans le lac avec elle, et la cascade elle-même prendra soin de vous y plonger. Au reste, si vous voulez attendre encore une heure, la lune sera assez haut dans le ciel pour nous prêter sa lumière.

— J'y consens d'autant plus, répondit Indiana, que nous devons consacrer ces derniers instants à des pensées religieuses.

— Vous avez raison, mon amie, reprit Ralph. Je pense que cette heure suprême est celle du recueillement et de la prière. Je ne dis pas que nous devions nous réconcilier avec l'Éternel, ce serait oublier la distance qui nous sépare de sa puissance sublime; mais nous devons, je pense, nous réconcilier avec les hommes qui nous ont fait souffrir, et confier, à la brise qui souffle vers le nord-est, des paroles de miséricorde pour les êtres dont trois mille lieues nous séparent.

Indiana reçut cette offre sans surprise, sans émotion. Depuis plusieurs mois l'exaltation de ses pensées avait grandi en proportion du changement opéré dans Ralph. Elle ne l'écoutait plus comme un conseiller flegmatique, elle le suivait en silence comme un bon génie chargé de l'enlever à la terre et de la délivrer de ses tourments.

— J'y consens, dit-elle; je sens avec joie que je puis pardonner sans effort, que je n'ai dans le cœur ni haine, ni regret, ni amour, ni ressentiment; à peine

si à l'heure où je touche je me souviens des chagrins de ma triste vie et de l'ingratitude des êtres qui m'ont environnée. Grand Dieu! tu vois le fond de mon cœur; tu sais qu'il est pur et calme, et que toutes mes pensées d'amour et d'espoir sont tournées vers toi.

Alors Ralph s'assit aux pieds d'Indiana et se mit à prier d'une voix forte qui dominait le bruit de la cascade. C'était la première fois peut-être depuis qu'il était né que sa pensée tout entière venait se placer sur ses lèvres. L'heure de mourir était sonnée; cette âme n'avait plus ni entraves, ni mystères; elle n'appartenait plus qu'à Dieu; les fers de la société ne pesaient plus sur elle. Ses ardeurs n'étaient plus des crimes, son élan était libre vers le ciel qui l'attendait; le voile qui cachait tant de vertus, de grandeur et de puissance tomba tout à fait, et l'esprit de cet homme s'éleva du premier bond au niveau de son cœur. Ainsi qu'une flamme ardente brille au milieu des tourbillons de la fumée et les dissipe, le feu sacré qui dormait ignoré au fond de ses entrailles fit jaillir sa vive lumière. La première fois que cette conscience rigide se trouva délivrée de ses craintes et de ses liens, la parole vint d'elle-même au secours de la pensée, et l'homme médiocre qui n'avait dit dans toute sa vie que des choses communes, devint à sa dernière heure éloquent et persuasif comme jamais ne l'avait été Raymon. N'attendez pas que je vous répète les étranges discours qu'il confia aux échos de la solitude; lui-même, s'il était ici, ne pourrait nous les redire. Il est des instants d'exaltation et d'extase où nos pensées s'épurent, se subtilisent, s'éthèrent en quelque sorte. Ces rares instants nous élèvent si haut, nous emportent si loin de nous-mêmes, qu'en retombant sur la terre, nous perdons la conscience et le souvenir de cette ivresse intellectuelle. Qui peut comprendre les mystérieuses visions de l'anachorète? Qui peut raconter les rêves du poëte avant qu'il se soit refroidi à nous les écrire? Qui peut nous dire les merveilles qui se révèlent à l'âme du juste, à l'heure où le ciel s'entr'ouvre pour le recevoir? Ralph, cet homme si vulgaire en apparence, homme d'exception pourtant, car il croyait fermement à Dieu et consultait jour par jour le livre de sa conscience, Ralph réglait en ce moment ses comptes avec l'éternité. C'était le moment d'être lui, de mettre à nu tout son être moral, de se dépouiller, devant le Juge, du déguisement que les hommes lui avaient imposé. En jetant le cilice que la douleur avait attaché à ses os, il se leva sublime et radieux comme s'il fût déjà entré au séjour des récompenses divines.

En l'écoutant, Indiana ne songea point à s'étonner; elle ne se demanda pas si c'était Ralph qui parlait ainsi. Le Ralph qu'elle avait connu n'existait plus, et celui qu'elle écoutait maintenant lui semblait un ami qu'elle avait vu jadis dans ses rêves, et qui se réalisait enfin pour elle sur le bord de la tombe. Elle sentit son âme pure s'élever du même vol. Une ardente sympathie religieuse l'initiait aux mêmes expressions; des larmes d'enthousiasme coulèrent de ses yeux sur les cheveux de Ralph.

Alors la lune se trouva au-dessus de la cime du grand palmiste, et son rayon, pénétrant l'interstice des lianes, enveloppa Indiana d'un éclat pâle et humide qui la faisait ressembler, avec sa robe blanche et ses longs cheveux tressés sur ses épaules, à l'ombre de quelque vierge égarée dans le désert.

Sir Ralph s'agenouilla devant elle, et lui dit :

— Maintenant, Indiana, il faut que tu me pardonnes tout le mal que je t'ai fait, afin que je puisse me le pardonner à moi-même.

— Hélas! répondit-elle, qu'ai-je donc à te pardonner, pauvre Ralph? Ne dois-je pas, au contraire, te bénir à mon dernier jour, comme tu m'as forcée de le faire dans tous les jours de malheur qui ont marqué ma vie?

— Je ne sais jusqu'à quel point j'ai été coupable, reprit Ralph; mais il est impossible que dans une si longue et si terrible lutte avec mon destin, je ne l'aie pas été bien des fois à l'insu de moi-même.

— De quelle lutte parlez-vous? demanda Indiana.

— C'est là, répondit-il, ce que je dois vous expliquer avant de mourir; c'est le secret de ma vie. Vous me l'avez demandé sur le navire qui nous ramenait, et j'ai promis de vous le révéler au bord du lac Bernica, la dernière fois que la lune se lèverait sur nous.

— Le moment est venu, dit-elle, je vous écoute.

— Prenez donc patience; car j'ai toute une longue histoire à vous raconter, Indiana, et cette histoire est la mienne.

— Je croyais la connaître, moi qui ne vous ai presque jamais quitté.

— Vous ne la connaissez point; vous n'en connaissez pas un jour, pas une heure, dit Ralph avec tristesse. Quand donc aurais-je pu vous la dire? Le ciel a voulu que le seul instant propre à cette confidence fût le dernier de votre vie et de la mienne. Mais autant criminelle et folle elle eût été naguère, autant elle est innocente et licite aujourd'hui. C'est une satisfaction personnelle que nul n'a droit de me reprocher à l'heure où nous sommes, et que vous m'accorderez pour compléter la tâche de patience et de douceur que vous avez accomplie envers moi. Supportez donc jusqu'au bout le poids de mon infortune; et si mes paroles vous fatiguent et vous irritent, écoutez le bruit de la cataracte qui chante sur moi l'hymne des morts.

« J'étais né pour aimer. Aucun de vous n'a voulu le croire, et cette méprise a décidé de mon caractère. Il est vrai que la nature, en me donnant une âme chaleureuse, avait fait un singulier contre-sens. Elle

avait mis sur mon visage un masque de pierre, et sur ma langue un poids insurmontable; elle m'avait refusé ce qu'elle accorde aux êtres les plus grossiers, le pouvoir d'exprimer mes sensations par le regard ou par la parole. Cela me fit égoïste. On jugea de l'être moral par l'enveloppe extérieure, et, comme un fruit stérile, il fallut me dessécher sous la rude écorce que je ne pouvais dépouiller. A peine né, je fus repoussé de l'opinion dont j'avais le plus besoin. Ma mère m'éloigna de son sein avec dégoût, parce que mon visage d'enfant ne savait pas lui rendre son sourire. A l'âge où le cœur peut à peine distinguer un sentiment d'avec un besoin, j'étais déjà flétri de l'odieuse appellation d'égoïste.

« Alors il fut décidé que personne ne m'aimerait, parce que je ne savais dire mon affection à personne. On me fit malheureux, on prononça que je ne le sentais pas; on m'exila presque du toit paternel; on m'envoya vivre sur les rochers comme un pauvre oiseau des grèves. Vous savez quelle fut mon enfance, Indiana. Je passai mes longs jours au désert sans que jamais une mère inquiète vînt y chercher la trace de mes pas, sans qu'une voix amie s'élevât dans le silence des ravins pour m'avertir que la nuit me rappelait au bercail. Je grandis seul. J'ai vécu seul; mais Dieu n'a pas permis que je fusse malheureux jusqu'au bout, car je ne mourrai pas seul.

« Cependant le ciel m'envoya dès lors un présent, une consolation, une espérance. Vous vîntes dans ma vie comme s'il vous eût créée pour moi. Pauvre enfant! abandonnée comme moi, comme moi jetée dans la vie sans amour et sans protection, vous sembliez m'être destinée; du moins je m'en flattai. Fus-je trop présomptueux? Pendant dix ans vous fûtes à moi, à moi sans partage, sans rivaux, sans tourments. Alors je n'avais pas encore compris ce que c'est que la jalousie.

« Ce temps, Indiana, fut le moins sombre que j'aie parcouru. Je fis de vous ma sœur, ma fille, ma compagne, mon élève, ma société. Le besoin que vous aviez de moi fit de ma vie quelque chose de plus que celle d'un animal sauvage. Je sortis pour vous de l'abattement où le mépris de mes proches m'avait jeté. Je commençai à m'estimer en vous devenant utile. Il faut tout dire, Indiana : après avoir accepté pour vous le fardeau de la vie, mon imagination y plaça l'espoir d'une récompense. Je m'habituai (pardonnez-moi les mots que je vais employer; encore aujourd'hui je ne les prononce qu'en tremblant), je m'habituai à penser que vous seriez ma femme; tout enfant, je vous regardai comme ma fiancée; mon imagination vous parait déjà des grâces de la jeunesse; j'étais impatient de vous voir grande. Mon frère, qui avait usurpé ma part d'affection dans la famille, et qui se plaisait aux soins domestiques, cultivait un jardin sur la colline qu'on voit d'ici pendant le jour et que de nouveaux planteurs ont transformée en rizière. Le soin de ses fleurs remplissait ses plus doux moments, et chaque matin il allait d'un œil impatient épier leur progrès, et s'étonner, enfant qu'il était, qu'elles n'eussent pas pu grandir dans une nuit au gré de son attente.

« Pour moi, Indiana, vous étiez toute mon occupation, toute ma joie, toute ma richesse; vous étiez la jeune plante que je cultivais, le bouton que j'étais impatient de voir fleurir. J'épiais aussi au matin l'effet d'un soleil de plus passé sur votre tête; car j'étais déjà un jeune homme que vous n'étiez encore qu'une enfant. Déjà fermentaient dans mon sein des passions dont le nom vous était inconnu; mes quinze ans ravageaient mon imagination, et vous vous étonniez de me voir souvent triste, partager vos jeux sans y prendre plaisir. Vous ne conceviez pas qu'un fruit, un oiseau, ne fussent plus pour moi comme pour vous des richesses, et je vous semblais déjà froid et bizarre. Cependant vous m'aimiez tel que j'étais; car malgré ma mélancolie je n'avais pas un instant qui ne vous fût consacré; mes souffrances vous rendaient plus chère à mon cœur : je nourrissais le fol espoir qu'il vous serait donné un jour de les changer en joies.

« Hélas! pardonnez-moi la pensée sacrilége qui m'a fait vivre dix ans : si ce fut un crime à l'enfant maudit d'espérer en vous, belle et simple fille des montagnes, Dieu seul est capable de lui avoir donné, pour tout aliment, cette audacieuse pensée. De quoi pouvait-il exister, ce cœur froissé, méconnu, qui trouvait partout des besoins et nulle part un refuge? De qui pouvait-il attendre un regard, un sourire d'amour, si ce n'est de vous dont il fut l'amant presque aussitôt que le père.

« Et ne vous effrayez pas cependant d'avoir grandi sous l'aile d'un pauvre oiseau dévoré d'amour; jamais aucune adoration impure, aucune pensée coupable ne vint mettre en danger la virginité de votre âme; jamais ma bouche n'enleva à vos joues cette fleur d'innocence qui les couvrait comme les fruits au matin d'une vapeur humide. Mes baisers furent ceux d'un père, et quand vos lèvres innocentes et folâtres rencontraient les miennes, elles n'y trouvaient pas le feu cuisant d'un désir viril. Non, ce n'était pas de vous, petite fille aux yeux bleus, que j'étais épris. Telle que vous étiez là, dans mes bras, avec votre candide sourire et vos gentilles caresses, vous n'étiez que mon enfant, ou tout au plus ma petite sœur : mais j'étais amoureux de vos quinze ans, quand livré seul à l'ardeur des miens, je dévorais l'avenir d'un œil avide.

« Quand je vous lisais l'histoire de Paul et de Virginie, vous ne la compreniez qu'à demi. Vous pleuriez, cependant; vous aviez vu l'histoire d'un frère et d'une sœur, là où j'avais frissonné de sympathie en apercevant les angoisses de deux amants. Ce livre fit mon tourment, tandis qu'il faisait votre joie. Vous

vous plaisiez à m'entendre lire l'attachement du chien fidèle, la beauté des cocotiers et les chants du nègre Domingue. Moi je relisais seul les entretiens de Paul et de son amie, les impétueux soupçons de l'un, les secrètes souffrances de l'autre. Oh! que je les comprenais bien ces premières inquiétudes de l'adolescence, qui cherche dans son cœur l'explication des mystères de la vie, et qui s'empare avec enthousiasme du premier objet d'amour qui s'offre à lui! Mais rendez-moi justice, Indiana, je ne commis pas le crime de hâter d'un seul jour le cours paisible de votre enfance; je ne laissai pas échapper un mot qui pût vous apprendre qu'il y avait dans la vie des tourments et des larmes. Je vous ai laissée, à dix ans, dans toute l'ignorance, dans toute la sécurité dont vous étiez pourvue quand votre nourrice vous mit dans mes bras un jour que j'avais résolu de mourir.

« Souvent seul, assis sur cette roche, je me suis tordu les mains avec frénésie en écoutant tous ces bruits de printemps et d'amour que la montagne recèle, en voyant les sucriers se poursuivre et s'agacer, les insectes s'endormir voluptueusement embrassés dans le calice des fleurs, en respirant la poussière embrasée que les palmiers s'envoient, transports aériens, plaisirs subtils auxquels la molle brise de l'été sert de couche. Alors j'étais ivre, j'étais fou, je demandais l'amour aux fleurs, aux oiseaux, à la voix du torrent. J'appelais avec fureur ce bonheur inconnu dont l'idée seule me faisait délirer. Mais si je vous apercevais accourant à moi folâtre et rieuse, là-bas sur le sentier, si petite au loin et si malhabile à franchir les rochers, qu'on vous eût prise, avec votre robe blanche et vos cheveux bruns, pour un pingouin des terres australes, alors mon sang se calmait, mes lèvres ne brûlaient plus; j'oubliais devant l'Indiana de sept ans l'Indiana de quinze ans que je venais de rêver; je vous ouvrais mes bras avec une joie pure; vos caresses rafraîchissaient mon front; j'étais heureux, j'étais père!

« Que de journées libres et paisibles nous avons passées au fond de ce ravin! Combien de fois j'ai baigné vos petits pieds dans l'eau pure de ce lac! Combien de fois je vous ai regardée dormir dans ces roseaux, ombragée pour parasol d'une feuille de latanier! C'est alors, quelquefois, que mes tourments recommençaient. Je m'affligeais de vous voir si petite; je me demandais si avec de telles angoisses je vivrais jusqu'au jour où vous pourriez me comprendre et me répondre. Je soulevais doucement vos cheveux fins comme la soie et je les baisais avec amour. Je les comparais à d'autres boucles que j'avais coupées sur votre front les années précédentes et que je gardais dans mon porte-feuille. Je m'assurais avec plaisir des teintes plus foncées que chaque printemps leur avait données. Puis je regardais sur le tronc d'un dattier voisin divers signes que j'y avais gravés pour marquer l'élévation progressive de votre taille durant quatre ou cinq ans. L'arbre porte encore ces cicatrices, Indiana, je les ai retrouvées la dernière fois que je suis venu souffrir ici. Hélas! en vain vous avez grandi; en vain votre beauté a tenu sa promesse, en vain vos cheveux sont devenus noirs comme l'ébène, vous n'avez pas grandi pour moi, ce n'est pas pour moi que vos charmes se sont développés, c'est pour un autre que votre cœur a battu pour la première fois.

« Vous souvenez-vous comme nous filions, légers comme deux tourterelles, le long des buissons de jamrosiers? Vous souvenez-vous aussi que nous nous égarions parfois dans les savanes qui s'étendent au-dessus de nous? Une fois nous entreprîmes d'atteindre aux sommets brumeux des Salazes; mais nous n'avions pas prévu qu'à mesure que nous montions, les fruits devenaient plus rares, les cataractes moins abordables, le vent plus terrible et plus dévorant.

« Quand vous vîtes la végétation fuir derrière nous, vous voulûtes retourner; mais quand nous eûmes traversé la région des capillaires, nous trouvâmes une quantité de fraisiers, et vous étiez si occupée à remplir votre panier de leurs fruits, que vous ne songiez plus à quitter ce lieu. Il fallut renoncer à aller plus loin. Nous ne marchions plus que sur des roches volcaniques persillées comme du biscuit et parsemées de plantes laineuses; ces pauvres herbes, battues des vents, nous faisaient penser à la bonté de Dieu, qui semble leur avoir donné un vêtement chaud pour résister aux outrages de l'air. Et puis la brume devint si épaisse que nous ne pouvions plus nous diriger, et qu'il fallut redescendre. Je vous rapportai dans mes bras. Je descendis avec précaution les pentes escarpées de la montagne. La nuit nous surprit à l'entrée du premier bois qui fleurissait dans la troisième région. J'y cueillis des grenades pour vous, et pour étancher ma soif je me contentai de ces lianes dont la sève abondante fournit, quand on casse leurs rameaux, une eau pure et fraîche. Nous nous rappelâmes alors l'aventure de nos héros favoris égarés dans les bois de la Rivière-Rouge. Mais, nous autres, nous n'avions ni mères tendres, ni serviteurs empressés, ni chien fidèle pour s'enquérir de nous. Eh bien! j'étais content, j'étais fier, j'étais seul chargé de veiller sur vous, et je me trouvais plus heureux que Paul.

« Oui, c'était un amour pur, un amour profond et vrai que déjà vous m'inspiriez. Noun, à dix ans, était plus grande que vous de toute la tête; créole dans toute l'étendue de l'acception, elle était déjà développée, son œil humide s'aiguisait déjà d'une expression singulière, sa contenance et son caractère étaient ceux d'une jeune fille. Eh bien! je n'aimais pas Noun; ou bien je ne l'aimais qu'à cause de vous dont elle partageait les jeux. Il ne m'arrivait point de me demander si elle était déjà belle, si elle le serait quelque jour davantage. Je ne la regardais pas. A mes

yeux elle était plus enfant que vous. C'est que je vous aimais. Je comptais sur vous; vous étiez la compagne de ma vie, le rêve de ma jeunesse...

« Mais j'avais compté sans l'avenir. La mort de mon frère me condamna à épouser sa fiancée. Je ne vous dirai rien de ce temps de ma vie; ce ne fut pas encore le plus amer, Indiana, et cependant je fus l'époux d'une femme qui me haïssait et que je ne pouvais aimer. Je fus père, et je perdis mon fils; je devins veuf, et j'appris que vous étiez mariée!

« Ces jours d'exil en Angleterre, cette époque de douleur, je ne vous les raconte pas. Si j'eus des torts envers quelqu'un, ce ne fut pas envers vous; et si quelqu'un en eut envers moi, je ne veux pas m'en plaindre. Là je devins plus *égoïste*, c'est-à-dire plus triste et plus défiant que jamais. A force de douter de moi, on m'avait contraint à devenir orgueilleux, et à compter sur moi-même. Aussi je n'eus, pour me soutenir dans ces épreuves, que le témoignage de mon cœur. On me fit un crime de ne pas chérir une femme qui ne m'épousa que par contrainte, et ne me témoigna jamais que du mépris! On a remarqué depuis, comme un des principaux caractères de mon égoïsme, l'éloignement que je semblais éprouver pour les enfants. Il est arrivé à Raymon de me railler cruellement sur cette disposition, en observant que les soins nécessaires à l'éducation des enfants cadraient mal avec les habitudes rigidement méthodiques d'un vieux garçon. Je pense qu'il ignorait que j'ai été père, et que c'est moi qui vous ai élevée. Mais aucun de vous n'a voulu comprendre que le souvenir de mon fils était, après bien des années, aussi cuisant pour moi que le premier jour, et que mon cœur ulcéré se gonflait à la vue des blondes têtes qui me le rappelaient. Quand un homme est malheureux, on craint de ne pas le trouver assez coupable, parce qu'on craint d'être forcé de le plaindre.

« Mais ce que nul ne pourra jamais comprendre, c'est l'indignation profonde, c'est le désespoir sombre qui s'emparèrent de moi lorsqu'on m'arracha de ces lieux, moi pauvre enfant du désert à qui personne n'avait daigné jeter un regard de pitié, pour me charger des liens de la société; lorsqu'on m'imposa d'occuper une place vide dans ce monde qui m'avait repoussé; lorsqu'on voulut me faire comprendre que j'avais des devoirs à remplir envers ces hommes qui avaient méconnu les leurs envers moi. Eh quoi! nul d'entre les miens n'avait voulu être mon appui, et maintenant tous me convoquaient à l'assemblée de leurs intérêts pour me charger de les défendre! On ne voulait pas même me laisser jouir en paix de ce qu'on ne dispute point aux parias, l'air de la solitude? Je n'avais dans la vie qu'un bien, un espoir, une pensée, celle que vous m'apparteniez pour toujours. On me l'enleva, on me dit que vous n'étiez pas assez riche pour moi. Amère dérision! moi que les montagnes avaient nourri et que le toit paternel avait répudié! moi à qui l'on n'avait pas laissé connaître l'usage des richesses, et à qui on imposait maintenant la charge de faire prospérer celles des autres!

« Cependant je me soumis. Je n'avais pas le droit d'élever une prière pour qu'on épargnât mon chétif bonheur; j'étais bien assez dédaigné : résister c'eût été me rendre odieux. Inconsolable de la mort de son autre fils, ma mère menaçait de mourir elle-même si je n'obéissais à mon destin. Mon père, qui m'accusait de ne savoir pas le consoler, comme si j'étais coupable du peu d'amour qu'il m'accordait, était prêt à me maudire si j'essayais d'échapper à son joug. Je courbai la tête; mais ce que je souffris, vous-même qui fûtes aussi bien malheureuse, Indiana, ne sauriez l'apprécier. Si, poursuivi, froissé, opprimé comme je l'ai été, je n'ai point rendu aux hommes le mal pour le mal, peut-être faut-il conclure que je n'avais pas le cœur stérile, comme on me l'a reproché.

« Quand je revins ici, quand je vis l'homme auquel on t'avait mariée... pardonne, Indiana, c'est là que je fus vraiment égoïste : il y a toujours de l'égoïsme dans l'amour, puisqu'il y en eut même dans le mien; j'éprouvai je ne sais quelle joie cruelle en pensant que ce simulacre légal te donnait un maître et non pas un époux. Tu t'étonnas de l'espèce d'affection que je lui témoignai, c'est que, vois-tu, je ne trouvai pas en lui un rival. Je savais bien que ce vieillard ne pouvait ni inspirer, ni ressentir l'amour, et que ton cœur sortirait vierge de cet hyménée. Je lui fus reconnaissant de tes froideurs et de tes tristesses. S'il fût resté ici, je serais peut-être devenu bien coupable; mais vous me laissâtes seul, et il ne fut pas en mon pouvoir de vivre sans toi. J'essayai de vaincre cet indomptable amour qui s'était rallumé dans toute sa violence, en te retrouvant belle et mélancolique comme je t'avais rêvée dès tes jeunes ans. Mais la solitude ne fit qu'aigrir mon mal et je cédai au besoin que j'avais de te voir, de vivre sous le même toit, de respirer le même air, de m'enivrer à toute heure du son harmonieux de ta voix. Tu sais quels obstacles je devais rencontrer, quelles méfiances je devais combattre; je compris alors quels devoirs je m'imposais; je ne pouvais associer ma vie à la tienne sans rassurer ton époux par une promesse sacrée, et je n'ai jamais su ce que c'était de me jouer de ma parole. Je m'engageai donc d'esprit et de cœur à n'oublier jamais mon rôle de frère, et dis-moi, Indiana, ai-je trahi mon serment?

« J'ai compris aussi qu'il me serait difficile, impossible peut-être, d'accomplir cette tâche rigide, si je dépouillais le déguisement qui éloignait de moi tout rapport intime, tout sentiment profond; j'ai compris qu'il ne me fallait pas jouer avec le danger, car ma passion était trop ardente pour sortir victorieuse d'un combat. J'ai senti qu'il fallait élever autour de moi un triple mur de glace, afin de m'aliéner ton intérêt, afin

de m'arracher ta compassion qui m'eussent perdu. Je me suis dit que le jour où tu me plaindrais, je serais déjà coupable, et j'ai consenti à vivre sous le poids de cette affreuse accusation de sécheresse et d'égoïsme, que, grâce au ciel, vous ne m'avez pas épargnée. Le succès de ma feinte a passé mon espérance, vous m'avez prodigué une sorte de pitié insultante, comme celle qu'on accordait aux eunuques; vous m'avez refusé une âme et des sens; vous m'avez foulé aux pieds, et je n'ai pas eu le droit de montrer même l'énergie de la colère et de la vengeance, car c'eût été me trahir, et vous apprendre que j'étais un homme.

« Je me plains des hommes et non pas de toi, Indiana. Toi, tu fus toujours bonne et miséricordieuse, tu me supportas sous le vil travestissement que j'avais pris pour t'approcher. Tu ne me fis jamais rougir de mon rôle, tu me tins lieu de tout, et quelquefois je pensai avec orgueil que si tu me gardais avec bienveillance tel que je m'étais fait pour être méconnu, tu m'aimerais peut-être si tu pouvais me connaître un jour. Hélas! quelle autre que toi ne m'eût repoussé! quelle autre eût tendu la main à ce crétin sans intelligence et sans voix? Excepté toi, tous se sont éloignés avec dégoût de l'*égoïste*. Ah! c'est qu'il n'y avait au monde qu'un être assez généreux pour ne pas se rebuter de cet échange sans profit; il n'y avait qu'une âme assez large pour répandre le feu sacré qui la vivifiait jusque sur l'âme étroite et glacée du pauvre abandonné. Il fallait un cœur qui eût de trop ce que je n'avais pas assez. Il n'était sous le ciel qu'une Indiana capable d'aimer un Ralph!

« Après toi, celui qui me montra le plus d'indulgence, ce fut Delmare. Tu m'as accusé de te préférer cet homme, de sacrifier ton bien-être au mien propre en refusant d'intervenir dans vos debats domestiques. Injuste et aveugle femme! tu n'as pas vu que je t'ai servie autant qu'il a été possible de le faire, et surtout tu n'as pas compris que je ne pouvais élever la voix en ta faveur sans me trahir. Que serais-tu devenue si Delmare m'eût chassé de chez lui? qui t'aurait protégée patiemment, en silence, mais avec la persévérante fermeté d'un amour impérissable? Ce n'eût pas été Raymon! Et puis, je l'aimais par reconnaissance, je l'avoue, cet être rude et grossier qui pouvait m'arracher le seul bonheur qui me restât et qui ne l'a pas fait; cet homme, dont le malheur était de ne pas être aimé de toi, et dont l'infortune avait des sympathies secrètes avec la mienne! Je l'aimais aussi par cela même qu'il ne m'avait jamais fait endurer les tortures de la jalousie...

« Mais me voici arrivé à vous parler de la plus effroyable douleur de ma vie, de ces temps de fatalité où votre amour tant rêvé appartint à un autre. C'est alors que je compris tout à fait l'espèce de sentiment que je comprimais depuis tant d'années. C'est alors que la haine versa ses poisons dans mon sein et que l'amour effréné, avec ses tentations infernales et ses rêves délirants, dévora le reste de mes forces. Jusque-là mon imagination vous avait gardée pure; mon respect vous entourait d'un voile que la naïve audace des songes n'osait pas même soulever; mais quand j'eus l'horrible pensée qu'un autre vous entraînait dans sa destinée, vous arrachait à ma puissance et s'enivrait à longs traits du bonheur que je n'osais pas même rêver, je devins furieux; j'aurais voulu, cet homme exécré, le voir au fond de ce gouffre pour lui briser la tête à coups de pierre.

« Cependant vos maux furent si grands que j'oubliai les miens. Je ne voulus pas le tuer, parce que vous l'auriez pleuré. J'eus même envie vingt fois, que le ciel me pardonne! d'être infâme et vil, de trahir Delmare et de servir mon ennemi. Oui, Indiana, je fus si insensé, si misérable de vous voir souffrir, que je me repentis d'avoir cherché à vous éclairer, et que j'aurais donné ma vie pour léguer mon cœur à cet homme! Oh! le scélérat! que Dieu lui pardonne les maux qu'il m'a faits; mais qu'il le punisse de ceux qu'il a amassés sur votre tête! C'est pour ceux-là que je le hais; car pour moi, je ne sais plus quelle a été ma vie, quand je regarde ce qu'il a fait de la vôtre. C'est lui que la société eût dû marquer au front dès le jour de sa naissance! c'est lui qu'elle eût dû flétrir et repousser comme le cœur le plus aride et le plus pervers! Mais, au contraire, elle l'a porté en triomphe. Ah! je reconnais bien là les hommes; et je ne devrais pas m'indigner, car en adorant l'être difforme qui décime le bonheur et la considération d'autrui, ils ne font qu'obéir à leur nature.

« Pardon, Indiana, pardon! Il est cruel peut-être de me plaindre devant vous, mais c'est la première et la dernière fois: laissez-moi maudire l'ingrat qui vous pousse dans la tombe. Il a fallu cette formidable leçon pour vous ouvrir les yeux. En vain du lit de mort de Delmare et de celui de Noun une voix s'est élevée pour vous crier: « Prends garde à lui, il te perdra! » Vous avez été sourde; votre mauvais génie vous a entraînée, et, flétrie que vous êtes, l'opinion vous condamne et l'absout. Il a fait toutes sortes de maux, lui, et l'on n'y a pas fait attention. Il a tué Noun, et vous l'avez oublié; il vous a perdue, et vous lui avez pardonné. C'est qu'il savait éblouir les yeux et tromper la raison; c'est que sa parole adroite et perfide pénétrait dans les cœurs; c'est que son regard de vipère fascinait; c'est que la nature, en lui donnant mes traits métalliques et ma lourde intelligence, eût fait de lui un homme complet!

« Oh oui! que Dieu le punisse, car il a été féroce envers vous; ou plutôt qu'il lui pardonne, car il a été plus stupide que méchant peut-être! il ne vous a pas comprise, il n'a pas apprécié le bonheur qu'il pouvait goûter! Oh! vous l'aimiez tant! et il eût pu rendre votre existence si belle. A sa place, je n'aurais pas été

vertueux, mais j'aurais fui avec vous dans le sein des montagnes sauvages: je vous aurais arrachée à la société pour vous posséder à moi seul, et je n'aurais eu qu'une crainte, c'eût été de ne vous voir pas assez maudite, assez abandonnée, afin de vous tenir lieu de tout. J'eusse été jaloux de votre considération, mais dans un autre sens que lui; c'eût été pour la détruire, afin de la remplacer par mon amour. J'eusse souffert de voir un autre homme vous donner une parcelle de bien-être, un instant de satisfaction, c'eût été un vol que l'on m'eût fait; car votre bonheur, c'eût été là ma tâche, ma propriété, mon existence, mon honneur! Oh! comme ce ravin sauvage pour toute demeure, ces arbres de la montagne pour toute richesse, m'eussent fait vain et opulent, si le ciel me les eût donnés avec votre amour!... Laissez-moi pleurer, Indiana; c'est la première fois de ma vie que je pleure: Dieu a voulu que je ne mourusse pas sans connaître ce triste plaisir. »

Et Ralph pleurait comme un enfant. C'était la première fois, en effet, que cette âme stoïque se laissait aller à la compassion d'elle-même; encore y avait-il, dans ces larmes, plus de douleur sur le sort d'Indiana que sur le sien.

— Ne pleurez pas sur moi, lui dit-il en voyant qu'elle était aussi baignée de larmes; ne me plaignez point: votre pitié efface tout le passé, et le présent n'est plus amer. De quoi souffrirais-je maintenant? vous ne l'aimez plus.

— Si je vous avais connu, Ralph, je ne l'eusse jamais aimé, s'écria madame Delmare; c'est votre vertu qui m'a perdue.

— Et puis, dit Ralph en la regardant avec un douloureux sourire, j'ai bien d'autres sujets de joie, vous m'avez fait, sans vous en douter, une confidence durant les heures d'épanchement de la traversée. Vous m'avez appris que ce Raymon n'avait pas été aussi heureux qu'il avait eu l'audace d'y prétendre, et vous m'avez délivré d'une partie de mes tourments; vous m'avez ôté le remords de vous avoir si mal gardée, car j'ai eu l'insolence de vouloir vous protéger contre ses séductions; et en cela je vous ai fait injure, Indiana; je n'ai pas eu foi en votre force, c'est encore un de mes crimes qu'il faut me pardonner.

— Hélas! dit Indiana, vous me demandez pardon à moi qui ai fait le malheur de votre vie, à moi qui ai payé un amour si pur et si généreux d'un inconcevable aveuglement, d'une féroce ingratitude! C'est moi qui devrais ici me prosterner et demander pardon.

— Cet amour n'excite ni ton dégoût ni ta colère, Indiana? O mon Dieu! je vous remercie! Je vais mourir heureux! Écoute, Indiana, ne te reproche plus mes maux. A cette heure je ne regrette aucune des joies de Raymon, et je pense que mon sort devrait lui faire envie s'il avait un cœur d'homme. C'est moi maintenant qui suis ton frère, ton époux, ton amant pour l'éternité. Depuis le jour où tu m'as juré de quitter la vie avec moi, j'ai nourri cette douce pensée que tu m'appartenais, que tu m'étais rendue pour ne jamais me quitter; j'ai recommencé à t'appeler tout bas ma fiancée. C'eût été trop de bonheur, ou pas assez peut-être, que de te posséder sur la terre. Dans le sein de Dieu m'attendent les félicités que rêvait mon enfance. C'est là que tu m'aimeras, Indiana; c'est là que ton intelligence divine, dépouillée de toutes les fictions menteuses de cette vie, me tiendra compte de toute une existence de sacrifice, de souffrance et d'abnégation; c'est là que tu seras mienne, ô mon Indiana! car le ciel, c'est toi; et si j'ai mérité d'être sauvé, j'ai mérité de te posséder. C'est dans ces idées que je t'ai priée de revêtir cet habit blanc: c'est ta robe de noces, et ce rocher qui s'avance vers le lac, c'est l'autel qui nous attend.

Il se leva, alla cueillir dans le bosquet voisin une branche d'oranger en fleurs, et vint la poser sur les cheveux noirs d'Indiana; puis se mettant à genoux:

— Fais-moi heureux, lui dit-il; dis-moi que ton cœur consent à cet hymen de l'autre vie. Donne-moi l'éternité; ne me force pas à demander le néant.

Si le récit de la vie intérieure de Ralph n'a produit aucun effet sur vous, si vous n'en êtes pas venu à aimer cet homme vertueux, c'est que j'ai été l'inhabile interprète de ses souvenirs, c'est que je n'ai pas pu exercer non plus sur vous la puissance que possède la voix d'un homme profondément vrai dans sa passion. Et puis la lune ne me prête pas son influence mélancolique; le chant des sénégalis, les parfums du giroflier, toutes les séductions molles et enivrantes d'une nuit des tropiques ne vous saisissent pas au cœur et à la tête. Vous ne savez peut-être pas non plus, par expérience, quelles sensations fortes et neuves s'éveillent dans l'âme en face du suicide, et comme les choses de la vie apparaissent sous leur véritable aspect, au moment d'en finir avec elles. Cette soudaine et inévitable lumière inonda tous les replis du cœur d'Indiana; le bandeau qui depuis longtemps se détachait tomba tout à fait de ses yeux. Rendue à la vérité, à la nature, elle vit le cœur de Ralph tel qu'il était; elle vit aussi ses traits tels qu'elle ne les avait jamais vus, car la puissance d'une si haute situation avait produit sur lui le même effet que la pile de Volta sur des membres engourdis; elle l'avait délivré de cette paralysie qui chez lui enchaînait les yeux et la voix. Paré de sa franchise et de sa vertu, il était bien plus beau que Raymon, et Indiana sentit que c'était lui qu'il aurait fallu aimer.

— Sois mon époux dans le ciel et sur la terre, lui dit-elle, et que ce baiser me fiance à toi pour l'éternité.

Leurs lèvres s'unirent, et sans doute il y a dans

un amour qui part du cœur une puissance plus soudaine que dans les ardeurs d'un désir éphémère. Ce baiser, sur le seuil d'une autre vie, résuma pour eux deux toutes les joies de celle-ci.

Alors Ralph prit sa fiancée dans ses bras, et l'emporta pour la précipiter avec lui dans le torrent...

## XXXI

Au mois de janvier dernier j'étais parti de Saint-Paul, par un jour chaud et brillant, pour aller rêver dans les bois sauvages de l'île Bourbon. J'y rêvais de vous, mon ami; ces forêts vierges avaient gardé pour moi le souvenir de vos courses et de vos études; le sol avait conservé l'empreinte de vos pas. Je retrouvais partout les merveilles dont vos récits magiques avaient charmé mes veillées d'autrefois, et, pour les admirer ensemble, je vous redemandais à la vieille Europe, où l'obscurité vous entoure de ses modestes bienfaits. Homme heureux, dont aucun ami perfide n'a dénoncé au monde l'esprit et le mérite!

J'avais dirigé ma promenade vers un lieu désert situé dans les plus hautes régions de l'île, et nommé la *Plaine des Géants*.

Une large portion de montagne écroulée dans un ébranlement volcanique a creusé sur le ventre de la montagne principale une longue arène hérissée de rochers disposés dans le plus magique désordre, dans la plus épouvantable confusion. Là un bloc immense pose en équilibre sur de minces fragments; là-bas une muraille de roches minces, légères, poreuses, s'élève dentelée et brodée à jour comme un édifice moresque; ici un obélisque de basalte, dont un artiste semble avoir poli et ciselé les flancs, se dresse sur un bastion crénelé; ailleurs une forteresse gothique croule à côté d'une pagode informe et bizarre. Là se sont donné rendez-vous toutes les ébauches de l'art, toutes les esquisses de l'architecture; il semble que les génies de tous les siècles et de toutes les nations soient venus puiser leurs inspirations dans cette grande œuvre du hasard et de la destruction. Là, sans doute, de magiques élaborations ont enfanté l'idée de la sculpture moresque. Au sein des forêts l'art a trouvé dans le palmier un de ses plus beaux modèles. Le vacoa, qui s'ancre et se cramponne à la terre par cent bras partis de sa tige, a dû le premier inspirer le plan d'une cathédrale appuyée sur ses légers arcs-boutants. Dans la *Plaine des Géants* toutes les formes, toutes les beautés, toutes les facéties, toutes les hardiesses, ont été réunies, superposées, agencées, construites, en une nuit d'orage. Les esprits de l'air et du feu présidèrent sans doute à cette diabolique opération; eux seuls purent donner à leurs essais ce caractère terrible, fantastique, incomplet, qui distingue leurs œuvres de celles de l'homme; eux seuls ont pu entasser ces blocs effrayants, remuer ces masses gigantesques, jouer avec les monts comme avec des grains de sable; et, au milieu de créations que l'homme a essayé de copier, jeter de ces grandes pensées d'art, de ces sublimes contrastes impossibles à réaliser, qui semblent défier l'audace de l'artiste et lui dire par dérision : Essayez encore cela.

Je m'arrêtai aux pieds d'une cristallisation basaltique, haute d'environ soixante pieds, et taillée à facettes comme l'œuvre d'un lapidaire. Au front de ce monument étrange une large inscription semblait avoir été tracée par une main immortelle. Ces pierres volcanisées offrent souvent le même phénomène. Jadis leur substance, amollie par l'action du feu, reçut, tiède et malléable encore, l'empreinte des coquillages et des lianes qui s'y collèrent. De ces rencontres fortuites ont résulté des jeux bizarres, des impressions hiéroglyphiques, des caractères mystérieux, qui semblent jetés là comme le seing d'un être naturel, écrit en lettres cabalistiques.

Je restai longtemps dominé par la puérile prétention de chercher un sens à ces chiffres inconnus. Ces inutiles recherches me firent tomber dans une méditation profonde, pendant laquelle j'oubliai le temps qui fuyait.

Déjà des vapeurs épaisses s'amoncelaient sur les pics de la montagne, et s'abaissaient sur ses flancs dont elles mangeaient rapidement les contours. Avant que j'eusse atteint la moitié de l'arène des Géants, elles fondirent sur la région que je parcourais, et l'enveloppèrent d'un rideau impénétrable. Un instant après s'éleva un vent furieux qui les balaya en un clin d'œil. Puis le vent tomba; le brouillard se reforma, pour être chassé encore par une terrible rafale.

Je cherchai un refuge contre la tempête dans une grotte qui me protégea; mais un autre fléau vint se joindre à celui du vent. Des torrents de pluie gonflèrent le lit des rivières qui ont toutes leurs réservoirs sur le sommet du cône. En une heure tout fut inondé, et les flancs de la montagne, ruisselants de toutes parts, formaient une immense cascade qui se précipitait vers la plaine avec furie.

Après deux jours du plus pénible et du plus dangereux voyage, je me trouvai conduit, par la Providence sans doute, à la porte d'une habitation située dans un endroit extrêmement sauvage. Sa case simple, mais jolie, avait résisté à la tempête, protégée qu'elle était par un rempart de rochers qui se penchaient comme pour lui servir de parasol. Un peu plus bas une furieuse cataracte se précipitait dans le fond d'un ravin, et y formait un lac débordé, au-dessus duquel des bosquets de beaux arbres élevaient encore leurs têtes flétries et fatiguées.

Je frappai avec empressement; mais la figure qui se présenta sur le seuil me fit reculer trois pas. Avant que j'eusse élevé la voix pour demander asile, le patron m'avait accueilli par un signe muet et grave. J'entrai donc, et me trouvai seul, face à face avec lui, avec sir Ralph Brown.

Depuis près d'un an que le navire *la Nahandove* avait ramené M. Brown et sa compagne à la colonie, on n'avait pas vu trois fois sir Ralph à la ville, et quant à madame Delmare, sa retraite avait été si absolue, que son existence était une chose encore problématique pour beaucoup d'habitants. C'était à peu près vers la même époque que j'avais débarqué à Bourbon pour la première fois, et l'entrevue que j'avais en cet instant avec M. Brown était la seconde de ma vie.

La première m'avait laissé une impression ineffaçable : c'était à Saint-Paul, sur le bord de la mer. Les traits et le maintien de ce personnage m'avaient d'abord faiblement frappé; et puis, lorsque par un sentiment d'oisive curiosité j'avais questionné les colons sur son compte, leurs réponses furent si étranges, si contradictoires, que j'examinai avec plus d'attention le solitaire de Bernica.

— C'est un rustre, un homme sans éducation, me disait l'un, un être complétement nul, qui ne possède au monde qu'une qualité, celle de se taire.

— C'est un homme infiniment instruit et profond, me dit un autre, mais trop pénétré de sa supériorité, dédaigneux et fat au point de croire perdues les paroles qu'il hasarderait avec le vulgaire.

— C'est un homme qui n'aime que soi, dit un troisième; médiocre et non pas stupide, profondément égoïste, on dit même complétement insociable.

— Vous ne savez donc pas? me dit un jeune homme élevé dans la colonie, et complétement imbu de l'esprit étroit des provinciaux; c'est un misérable, un scélérat, qui a lâchement empoisonné son ami pour en épouser la femme.

Cette réponse m'étourdit tellement, que je me retournai vers un autre colon plus âgé, et que je savais doué d'un certain bon sens.

Comme mon regard lui demandait avidement la solution de tous ces problèmes, il me répondit :

—Sir Ralph était jadis un galant homme que l'on n'aimait pas, parce qu'il n'était pas communicatif, mais que l'on estimait. Voilà tout ce que je puis dire de lui; car depuis sa malheureuse histoire, je n'ai eu aucune relation avec...

— Quelle histoire? demandai-je.

On me raconta la mort subite du colonel Delmare, la fuite de sa femme dans la même nuit, le départ et le retour de M. Brown. L'obscurité qui enveloppait toutes ces circonstances n'avait pu être éclaircie par les enquêtes de la justice; nul n'avait pu prouver le crime de la fugitive. Le procureur du roi avait refusé de poursuivre; mais on savait la partialité des magistrats pour M. Brown, et on leur faisait un crime de n'avoir pas du moins éclairé l'opinion publique sur une affaire qui laissait la réputation de deux personnes entachée d'un odieux soupçon.

Ce qui semblait confirmer les doutes, c'était le retour furtif des deux accusés et leur établissement mystérieux au fond du desert de Bernica. Ils s'étaient enfuis, disait-on, pour assoupir l'affaire; mais l'opinion les avait tellement repoussés en France, qu'ils avaient été contraints de venir se réfugier dans la solitude pour y satisfaire en paix leur criminel attachement.

Mais ce qui réduisait au néant toutes ces versions, c'était une dernière assertion qui me sembla partir de gens mieux informés. Madame Delmare, disait-on, avait toujours eu de l'éloignement et presque de l'aversion pour son cousin M. Brown.

J'avais alors regardé attentivement, consciencieusement, pourrais-je dire, le héros de tant de contes étranges. Il était assis sur un ballot de marchandises, attendant le retour d'un marin avec lequel il était entré en marché pour je ne sais quelle emplette; ses yeux bleus comme la mer contemplaient l'horizon avec une expression de rêverie si calme, si candide; toutes les lignes de son visage s'harmoniaient si bien; les nerfs, les muscles, le sang, la bile, tout semblait si serein, si complet, si bien réglé chez cet individu sain et robuste, que j'aurais juré qu'on lui faisait une mortelle injure, que cet homme n'avait pas un crime dans la mémoire, qu'il n'en avait jamais eu dans la pensée, que son cœur et ses mains étaient purs comme son front.

Mais tout d'un coup le regard distrait du baronnet était venu tomber sur moi, qui l'examinais avec une avide et indiscrète curiosité. Confus comme un voleur pris sur le fait, j'avais baissé les yeux avec embarras, car ceux de sir Ralph renfermaient un reproche sévère. Depuis cet instant, malgré moi j'avais pensé bien souvent à lui, il m'était apparu dans mes rêves, j'éprouvais en y songeant cette vague inquiétude, cette inexplicable émotion, qui sont comme le *fluide magnétique* dont s'entoure une destinée extraordinaire.

Mon désir de connaître sir Ralph était donc très-réel et très-vif; mais j'aurais voulu l'observer à l'écart et n'en être pas vu. Il me semblait que j'étais coupable envers lui. L'état cristallin de ses yeux me glaçait de crainte. Il devait y avoir chez cet homme une telle supériorité de vertu ou de scélératesse, que je me sentais tout médiocre et tout petit devant lui.

Son hospitalité ne fut ni fastueuse, ni bruyante. Il m'emmena dans sa chambre, me prêta des habits et du linge, puis me conduisit auprès de sa compagne qui nous attendait pour prendre le repas.

En la voyant si belle, si jeune (car elle semblait avoir à peine dix-huit ans), en admirant sa fraîcheur, sa grâce, son doux parler, j'éprouvai une sensation douloureuse. Je songeai aussitôt que cette femme était

bien coupable ou bien malheureuse ; coupable d'un crime odieux, ou flétrie par une odieuse accusation.

Mais pendant huit jours, le lit débordé des rivières, les plaines inondées, les pluies et les vents me retinrent à Bernica; et puis vint le soleil, et je ne songeai plus à quitter mes hôtes.

Ils n'étaient brillants ni l'un ni l'autre; ils avaient, je crois, peu d'esprit, peut-être même n'en avaient-ils pas du tout, mais ils avaient celui qui fait dire des choses puissantes ou délicieuses : ils avaient l'esprit du cœur. Indiana est ignorante, mais non pas de cette ignorance étroite et grossière qui procède de la paresse, de l'incurie ou de la nullité; elle est avide d'apprendre ce que les préoccupations de sa vie l'ont empêchée de savoir; et puis peut-être y eut-il un peu de coquetterie de sa part à questionner sir Ralph, afin de faire briller devant moi les immenses connaissances de son ami.

Je la trouvai enjouée, mais sans pétulance; ses manières ont gardé quelque chose de lent et de triste qui est naturel aux créoles, mais qui chez elle me parut avoir un charme plus profond; ses yeux ont surtout une douceur incomparable, ils semblent raconter une vie de souffrance; et quand sa bouche sourit, il y a encore de la mélancolie dans son regard, mais une mélancolie qui semble être la méditation du bonheur ou l'attendrissement de la reconnaissance.

Un matin je leur dis que j'allais enfin partir.

—Déjà? me dirent-ils.

L'accent de ce mot dans leur bouche fut si vrai, si touchant, que je me sentis encouragé. Je m'étais promis de ne pas quitter sir Ralph sans lui demander son histoire; mais à cause de l'affreux soupçon qu'on avait jadis jeté dans mon esprit, j'éprouvais une insurmontable timidité.

J'essayai donc de la vaincre.

— Écoutez, lui dis-je, les hommes sont de grands scélérats; ils m'ont dit du mal de vous. Je ne m'en étonne pas, à présent que je vous connais. Votre vie doit être bien belle, puisqu'elle a été si calomniée...

Je m'arrêtai brusquement en voyant un étonnement plein de candeur se peindre sur les traits de madame Delmare. Je compris alors qu'elle ignorait les atroces méchancetés répandues contre elle, et je rencontrai sur le visage de sir Ralph une expression non équivoque de hauteur et de mécontentement. Je me levai alors pour les quitter, honteux et triste, accablé par le regard de M. Brown, qui me rappelait notre première entrevue et le muet entretien du même genre que nous avions eu ensemble sur le bord de la mer.

Alors, désespéré de quitter pour toujours cet homme excellent dans de telles dispositions, repentant de l'avoir irrité et blessé pour récompenser des jours de bonheur qu'il venait de mettre dans ma vie, je sentis mon cœur se gonfler et je fondis en larmes.

—Jeune homme, me dit-il en me prenant la main, restez encore un jour avec nous : je n'ai pas le courage de laisser partir ainsi le seul ami que nous ayons dans la contrée.

Puis, madame Delmare s'étant éloignée :

— Je vous ai compris, me dit-il, je vous dirai mon histoire, mais pas devant Indiana. Il est des blessures qu'il ne faut pas réveiller.

Le soir nous allâmes faire une promenade dans les bois. Les arbres, si frais et si beaux quinze jours auparavant, avaient été dépouillés entièrement de leurs feuilles, mais déjà ils se couvraient de gros bourgeons résineux. Les oiseaux et les insectes avaient repris possession de leur empire. Les fleurs flétries avaient déjà de jeunes boutons pour les remplacer. Les ruisseaux repoussaient avec persévérance le sable dont leur lit était comblé. Tout revenait à la vie, au bonheur, à la santé, si l'on peut parler ainsi.

— Voyez donc, me disait Ralph, avec quelle étonnante rapidité cette bonne et féconde nature répare ses pertes ! Ne semble-t-il pas qu'elle ait honte du temps perdu et qu'elle veuille, à force de vigueur et de sève, refaire en quelques jours l'ouvrage d'une année ?

—Et elle y parviendra, reprit madame Delmare. Je me souviens des orages de l'année dernière : au bout d'un mois il n'y paraissait plus.

— C'est, lui dis-je, l'image d'un cœur brisé par les chagrins : quand le bonheur vient le trouver, il s'épanouit et se rajeunit bien vite.

Indiana me tendit la main et regarda M. Brown avec une indéfinissable expression de tendresse et de joie.

Quand la nuit fut venue, elle se retira dans sa chambre, et sir Ralph, me faisant asseoir à côté de lui sur un banc dans le jardin, me raconta son histoire jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée dans le précédent chapitre.

Là il fit une longue pause et parut avoir complétement oublié ma présence.

Pressé par l'intérêt que je prenais à son récit, je me décidai à rompre sa méditation par une dernière question.

Il tressaillit comme un homme qui s'éveille, puis souriant avec bonhomie :

« — Mon jeune ami, me dit-il, il est des souvenirs qu'on déflorerait à les raconter. Qu'il vous suffise de savoir que j'étais bien décidé à tuer Indiana avec moi. Mais, sans doute, la ratification de notre sacrifice n'était pas encore enregistrée dans les archives du ciel. Un philosophe vous dirait peut-être qu'un vertige très-supposable s'empara de ma tête, et me trompa dans la direction du sentier. Pour moi, qui ne suis pas philosophe le moins du monde, j'aime mieux croire que l'ange d'Abraham et de Tobie, ce bel ange blanc, aux yeux bleus et à la ceinture d'or, que vous avez vu souvent dans les rêves de

votre enfance, descendit sur un rayon de la lune, et que, balancé dans la tremblante vapeur de la cataracte, il étendit ses ailes argentées sur ma douce compagne. La seule chose qu'il soit en mon pouvoir de vous affirmer, c'est que la lune se coucha derrière les grands pitons de la montagne, sans qu'aucun bruit sinistre eût troublé le paisible murmure de la cascade; c'est que les oiseaux du rocher ne prirent leur vol qu'à l'heure où une ligne blanche s'étendit sur l'horizon maritime; c'est que le premier rayon de pourpre qui tomba sur le bosquet d'orangers m'y trouva à genoux et bénissant Dieu.

« Ne croyez pourtant pas que j'acceptai tout d'un coup le bonheur inespéré qui venait de renouveler ma destinée. J'eus peur de mesurer l'avenir radieux qui se levait sur moi; et lorsque Indiana souleva ses paupières pour me sourire, je lui montrai la cascade et lui parlai de mourir.

« — Si vous ne regrettez pas d'avoir vécu jusqu'à ce matin, lui dis-je, nous pouvons affirmer l'un et l'autre que nous avons goûté le bonheur dans sa plénitude, et c'est une raison de plus pour quitter la vie, car mon astre pâlirait peut-être demain. Qui sait si, en quittant ce lieu, en sortant de cette situation enivrante, où des pensées de mort et d'amour m'ont jeté, je ne redeviendrai pas la brute haïssable que vous méprisiez hier! Ne rougirez-vous pas vous-même en me retrouvant tel que vous m'avez connu? Ah! Indiana, épargnez-moi cette atroce douleur, ce serait le complément de ma destinée.

« — Doutez-vous de votre cœur, Ralph? dit Indiana avec une adorable expression de tendresse et de confiance, ou le mien ne vous offre-t-il pas assez de garanties?

« Vous le dirai-je? je ne fus pas heureux les premiers jours. Je ne doutais pas de la sincérité de madame Delmare, mais l'avenir m'effrayait. Méfiant de moi-même avec excès depuis trente ans, ce ne fut pas en un jour que je pus m'affermir dans l'espoir de plaire et d'être aimé. J'eus des instants d'incertitude, de terreur et d'amertume; je regrettai parfois de ne m'être pas précipité dans le lac lorsqu'un mot d'Indiana m'avait fait si heureux.

« Elle aussi dut avoir des retours de tristesse; elle se défit avec peine de l'habitude de souffrir, car l'âme se fait au malheur; elle y prend racine, et ne s'en détache qu'avec effort. Cependant je dois rendre au cœur de cette femme la justice de dire qu'elle n'eut jamais un regret pour Raymon; elle ne s'en est pas même souvenue pour le haïr.

« Enfin, comme il arrive dans les affections profondes et vraies, le temps, au lieu d'affaiblir notre amour, l'établit et le scella : chaque jour lui donna une intensité nouvelle, parce que chaque jour amena de part et d'autre l'obligation d'estimer et de bénir. Toutes nos craintes s'évanouirent une à une; et, en voyant combien ces sujets de méfiance étaient faciles à détruire, nous nous avouâmes en souriant que nous acceptions le bonheur en poltrons, et que nous ne nous méritions pas l'un l'autre. De ce moment nous nous sommes aimés avec sécurité. »

Ralph se tut; puis après quelques instants d'une méditation religieuse où nous restâmes absorbés tous les deux :

— Je ne vous parle pas de mon bonheur, dit-il en me pressant la main; s'il est des douleurs qui ne se trahissent jamais et qui enveloppent l'âme comme un linceul, il est aussi des joies qui restent ensevelies dans le cœur de l'homme, parce qu'une voix de la terre ne saurait les dire; d'ailleurs si quelque ange du ciel venait s'abattre sur l'une de ces branches en fleurs pour vous les raconter dans la langue de sa patrie, vous ne les comprendriez pas, vous, jeune homme, que la tempête n'a pas brisé, que n'ont pas flétri les orages. Hélas! que peut-elle comprendre au bonheur, l'âme qui n'a pas souffert? Pour nos crimes,... ajouta-t-il en souriant.

— Oh!... m'écriai-je, les yeux mouillés de larmes.

— Écoutez, monsieur, interrompit-il aussitôt : vous n'avez vécu que quelques heures avec les deux coupables de Bernica; mais une seule vous suff[illegible] pour savoir leur vie tout ent[illegible] ressembl[illegible] tous calmes et beaux; ils passent rapides et purs comme ceux de notre enfance. Chaque soir nous bénissons le ciel; nous l'implorons chaque matin; nous lui demandons le soleil et les ombrages de la veille. Voyez ces champs, voyez ces fleurs : ces champs, c'est moi qui les cultive; ces fleurs, c'est Indiana qui les arrose, c'est pour elle qu'elles s'épanouissent. Voyez ces arbres en berceau, nous les avons courbés ensemble; ce banc où je vous parle, où nous venons rêver le soir, c'est moi qui l'ai couvert d'une nappe de gazon. C'est elle qui a semé de dahlias les rives du ruisseau qui coule à vos pieds; elle encore qui a planté ce bosquet où se jouent les rayons de la lune; c'est là où nous allons chaque jour parler d'amour et de bonheur, et souvent du ciel que nous n'envions plus. La majeure portion de nos revenus est consacrée à racheter de pauvres noirs infirmes. Que ne sommes-nous assez riches pour délivrer tous ceux qui vivent dans l'esclavage! Nos serviteurs sont nos amis : ils partagent nos joies; nous soignons leurs maux. C'est ainsi que notre vie s'écoule, sans chagrins, sans remords. Nous parlons rarement du passé, rarement aussi de l'avenir : nous parlons de l'un sans effroi, de l'autre sans amertume. Si nous nous surprenons parfois les paupières mouillées de larmes, c'est qu'il doit y avoir des larmes dans les grandes félicités : il n'y en a pas dans les grandes misères.

— Mon ami, lui dis-je après un long silence, si les

accusations du monde pouvaient arriver jusqu'à vous, votre bonheur répondrait assez haut.

— Vous êtes jeune, répondit-il; pour vous, conscience naïve et pure que n'a pas salie le monde, notre bonheur signe notre vertu : pour le monde, il fait notre crime. Allez, la solitude est bonne, et les hommes ne valent pas un regret.

— Tous ne vous accusent pas, lui dis-je ; mais ceux-là même qui vous apprécient vous blâment de mépriser l'opinion ; et ceux qui avouent votre vertu vous disent orgueilleux et fier.

— Croyez-moi, me répondit Ralph, il y a plus d'orgueil dans ce reproche que dans le mépris que je n'affiche pas. Quant à l'opinion, monsieur, à voir ceux qu'elle élève, ne faudrait-il pas toujours tendre la main à ceux qu'elle foule aux pieds? On la dit nécessaire au bonheur : ceux qui le croient doivent la respecter. Pour moi, je plains sincèrement tout bonheur qui hausse ou baisse à son souffle capricieux.

— Quelques moralistes blâment votre solitude; ils prétendent que tout homme appartient à la société qui le réclame. On ajoute que vous donnez aux hommes un exemple dangereux à suivre.

— La société ne doit rien exiger de celui qui n'attend rien d'elle, répondit sir Ralph; quant à la contagion de l'exemple, je n'y crois pas, monsieur; il faut trop d'énergie pour rompre avec le monde, trop de douleurs pour acquérir cette énergie. Ainsi, laissez couler en paix ce bonheur ignoré qui ne coûte rien à personne et qui se cache de peur de faire des envieux. Allez, jeune homme, poursuivez le cours de votre destinée; ayez des amis, un état, une réputation, une patrie. Moi, j'ai Indiana. Ne rompez point les chaînes qui vous lient à la société, respectez ses lois si elles vous protégent, prisez ses jugements s'ils vous sont équitables; mais si quelque jour elle vous calomnie et vous repousse, ayez assez d'orgueil pour savoir vous passer d'elle.

— Oui, lui dis-je, un cœur pur peut nous faire supporter l'ostracisme ; mais pour nous le faire aimer il faut une compagne comme la vôtre.

— Ah! dit-il avec un ineffable sourire, si vous saviez comme je le plains ce monde qui me dédaigne!

Le lendemain je quittai Ralph et Indiana; l'un m'embrassa, l'autre versa quelques larmes.

— Adieu, me dirent-ils; retournez au monde; si quelque jour il vous bannit, souvenez-vous de notre chaumière indienne.

# JACQUES.

L'homme qui joue sa vie pour venger une injure n'a que du courage ; pour pardonner sans lâcheté, il faut une vertu plus haute : l'abnégation

# A M. et Mme A. Fleury.

MES AMIS,

Je vous dédie un livre que je vous prie de me pardonner. Corrigez les pages où j'ai fait parler l'amour conjugal, et déchirez le dénoûment ; car, grâce à Dieu et à vous-mêmes, vous le trouverez bien invraisemblable. J'ai achevé ce livre au pied d'un glacier : vous le lirez, en riant, auprès d'un bon feu, ou sur l'herbe printanière de notre *baraque*.

GEORGE SAND.

Du Grand Saint Bernard, juillet 1834.

# JACQUES.

## PREMIÈRE PARTIE.

### LETTRE PREMIÈRE.

Tilly, près Tours, le...

Tu veux, mon amie, que je te dise la vérité; tu me reproches d'être trop *mademoiselle* avec toi, comme nous disions au couvent. Il faut absolument, dis-tu, que je t'ouvre mon cœur et que je te dise si j'aime M. Jacques. Eh bien! oui, ma chère, je l'aime et beaucoup. Pourquoi n'en conviendrais-je pas à présent? notre contrat de mariage sera signé demain, et avant un mois nous serons unis. Rassure-toi donc, et ne t'effraye plus de voir les choses aller si vite. Je crois, je suis persuadée que le bonheur m'attend dans cette union. Tu es folle avec tes craintes. Non, ma mère ne me sacrifie point à l'ambition d'une riche alliance. Il est vrai qu'elle est un peu trop sensible à cet avantage, et qu'au contraire la disproportion de nos fortunes me rendrait humiliante et pénible l'idée de tout devoir à mon mari, si Jacques n'était pas l'homme le plus noble de la terre. Mais tel que je le connais, j'ai sujet de me réjouir de sa richesse. Sans cela, ma mère ne lui aurait jamais pardonné d'être roturier. Tu dis que tu n'aimes pas ma mère et qu'elle t'a toujours fait l'effet d'une méchante femme; tu fais mal, je pense, de me parler ainsi de celle à qui je dois respect et vénération. Je suis bien coupable, à ce que je vois; car c'est moi qui t'ai portée à ce jugement par la faiblesse que j'ai eue souvent de te raconter les petits chagrins et les frivoles mortifications de notre intimité. Ne m'expose plus à ce remords, chère amie, en me disant du mal de ma mère.

Ce qu'il y a de plaisant dans ta lettre, ce n'est pas cela certainement; mais c'est l'espèce de pénétration soupçonneuse avec laquelle tu devines à moitié les choses. Par exemple, tu prétends que Jacques doit être un homme vieux, froid, sec, et sentant la pipe; il y a un peu de vrai dans ce jugement. Jacques n'est pas de la première jeunesse, il a l'extérieur calme et grave, et il fume. Vois combien il est heureux pour moi que Jacques soit riche! Encore une fois, ma mère aurait-elle toléré sans cela la vue et l'odeur d'une pipe?

La première fois que je l'ai vu, il fumait, et à cause de cela j'aime toujours à le voir dans cette occupation et dans l'attitude qu'il avait alors. C'était chez les Borel. Tu sais que M. Borel était colonel de lanciers *du temps de l'autre*, comme disent nos paysans. Sa femme n'a jamais voulu le contrarier en rien, et quoiqu'elle détestât l'odeur du tabac, elle a dissimulé sa répugnance, et peu à peu s'est habituée à la supporter. C'est un exemple dont je n'aurai pas besoin de m'encourager pour être complaisante envers mon mari. Je n'ai aucun déplaisir à sentir cette odeur de pipe. Eugénie autorise donc M. Borel et tous ses amis à fumer au jardin, au salon, partout où bon leur semble; elle a bien raison. Les femmes ont le talent de se rendre incommodes et déplaisantes aux hommes qui les aiment le plus, faute d'un très-léger effort sur elles-mêmes pour se ranger à leurs goûts et à leurs habitudes. Elles leur imposent au contraire mille petits sacrifices qui sont autant de coups d'épingle dans le bonheur domestique et qui leur rendent insupportable peu à peu la vie de famille... Oh! mais je te vois d'ici rire aux éclats et admirer mes sentences et mes bonnes dispositions. Que veux-tu? Je me sens en

humeur d'approuver tout ce qui plaira à Jacques, et si l'avenir justifie tes méchantes prédictions, si un jour je dois cesser d'aimer en lui tout ce qui me plaît aujourd'hui, du moins j'aurai goûté la lune de miel.

Cette manière d'être des Borel scandalise horriblement toutes les bégueules du canton. Eugénie s'en moque avec d'autant plus de raison qu'elle est heureuse, aimée de son mari, entourée d'amis dévoués, et riche par-dessus le marché, ce qui lui attire encore de temps en temps la visite des plus fières légitimistes. Ma mère elle-même a sacrifié à cette considération, comme elle y sacrifie aujourd'hui à l'égard de Jacques, et c'est chez madame Borel qu'elle a été flairer et chercher la piste d'un mari pour sa pauvre fille sans dot.

Allons! voilà que, malgré moi, je me mets encore à tourner ma mère en ridicule. Ah! je suis encore trop pensionnaire. Il faudra que Jacques me corrige de cela, lui qui ne rit pas tous les jours. En attendant, tu devrais me gronder au lieu de me seconder comme tu fais, vilaine!

Je te disais donc que j'avais vu Jacques là pour la première fois. Il y avait quinze jours qu'on ne parlait pas d'autre chose chez les Borel que de la prochaine arrivée du capitaine Jacques; un officier retiré du service, héritier d'un million. Ma mère ouvrait des yeux grands comme des fenêtres, et des oreilles grandes comme des portes, pour aspirer le son et la vue de ce beau million. Pour moi, cela m'aurait donné une forte prévention contre Jacques sans les choses extraordinaires que disaient Eugénie et son mari. Il n'était question que de sa bravoure, de sa générosité, de sa bonté. Il est vrai qu'on lui attribue aussi quelques singularités. Je n'ai jamais pu obtenir d'explication satisfaisante à cet égard, et je cherche en vain dans son caractère et dans ses manières ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion. Un soir de cet été, nous entrons chez Eugénie; je crois bien que ma mère avait saisi dans l'air quelque nouvelle de l'arrivée du *parti*. Eugénie et son mari étaient venus à notre rencontre du côté de la cour. On nous fait asseoir dans le salon; j'étais près de la fenêtre au rez-de-chaussée, et il y avait devant moi un rideau entr'ouvert. — Et votre ami est-il arrivé enfin? dit ma mère au bout de trois minutes. — Ce matin, dit M. Borel d'un air joyeux. — Ah! je vous en félicite, et j'en suis charmée pour vous, reprend ma mère. Est-ce que nous ne le verrons pas? — Il s'est sauvé avec sa pipe en vous entendant venir, répond Eugénie; mais il reviendra certainement. — Oh! peut-être que non, lui dit son mari; il est sauvage comme l'*habitant de l'Orénoque* (tu sauras que c'est une des facéties favorites de M. Borel), et je n'ai pas eu encore le temps de lui dire que je voulais le présenter à deux belles dames. Il faudrait voir s'il ne s'en va pas promener trop loin, Eugénie, et le faire avertir. Pendant ce temps-là je ne disais rien, mais je voyais très-bien M. Jacques par la fente du rideau. Il était assis à dix pas de la maison, sur des gradins de pierre où Eugénie fait ranger au printemps les beaux vases de fleurs de sa serre chaude. Il me parut, au premier coup d'œil, avoir vingt-cinq ans tout au plus, quoiqu'il en ait au moins trente. Il n'est pas de figure plus belle, plus régulière et plus noble que celle de Jacques. Il est plutôt petit que grand, et semble très-délicat, quoiqu'il assure être d'une forte santé; il est constamment pâle, et ses cheveux, d'un noir d'ébène, qu'il porte très-longs, le font paraître plus pâle et plus maigre encore. Il me semble qu'il a le sourire triste, le regard mélancolique, le front serein et l'attitude fière; en tout, l'expression d'une âme orgueilleuse et sensible, d'une destinée rude, mais vaincue. Ne me dis pas que je fais des phrases de roman; si tu voyais Jacques, je suis sûre que tu trouverais tout cela en lui, et bien d'autres choses sans doute que je ne saisis pas, car j'ai encore avec lui une timidité extraordinaire, et il me semble que son caractère renferme mille particularités qu'il me faudra bien du temps pour connaître et peut-être pour comprendre. Je te les raconterai jour par jour, afin que tu m'aides à en bien juger; car tu as bien plus de pénétration et d'expérience que moi. En attendant, je veux t'en dire quelques-unes.

Il a certaines aversions et certaines affections qui lui viennent subitement et d'une manière tantôt brutale, tantôt romanesque, à la première vue. Je sais bien que tout le monde est ainsi, mais personne ne s'abandonne à ses impressions avec l'aveuglement ou l'obstination de Jacques. Quand il a reçu de la première vue une impression assez forte pour porter un jugement, il prétend qu'il ne le rétracte jamais. Je crains que ce ne soit là une idée fausse et la source de bien des erreurs et peut-être de quelques injustices. Je te dirai même que je crains qu'il n'ait porté un jugement de ce genre sur ma mère. Il est certain qu'il ne l'aime pas et qu'elle lui a déplu dès le premier jour; il ne me l'a pas dit, mais je l'ai vu. Lorsque M. Borel le tira de sa méditation et de son nuage de tabac pour nous le présenter, il vint comme malgré lui, et nous salua avec une froideur glaciale. Ma mère, qui a les manières hautes et froides, comme tu sais, fut extraordinairement aimable avec lui. — Permettez-moi de vous prendre la main, lui dit-elle; j'ai beaucoup connu monsieur votre père, et vous quand vous étiez enfant. — Je le sais, madame, répondit Jacques sèchement et sans avancer sa main vers celle de ma mère. Je crois qu'elle dut s'en apercevoir, car cela était très-visible; mais elle est trop prudente et trop habile pour avoir jamais une attitude gauche. Elle feignit de prendre la répugnance de M. Jacques pour de la timidité, et elle insista en lui disant : — Donnez-moi donc la main; je suis pour vous une

ancienne amie. — Je m'en souviens bien, madame, répondit-il d'un ton encore plus étrange, et il serra la main de ma mère d'une manière presque convulsive. Cette manière fut si singulière que les Borel se regardèrent d'un air étonné, et que ma mère, qui n'est pourtant pas facile à déconcerter, retomba sur sa chaise plutôt qu'elle ne se rassit, et devint pâle comme la mort. Un instant après, Jacques retourna dans le jardin, et ma mère me fit chanter une romance dont parlait Eugénie. Jacques m'a dit depuis qu'il m'avait écoutée sous la fenêtre, et que ma voix lui avait été sur-le-champ tellement sympathique qu'il était rentré pour me regarder; jusque-là il ne m'avait pas vue. De ce moment il m'a aimée, du moins il le dit; mais je te parle d'autre chose que de ce que j'ai dessein de te dire.

Nous en étions aux singularités de Jacques; je veux t'en raconter une autre. L'autre jour il vint nous voir au moment où je sortais de la maison avec une soupe dans une écuelle de terre et un tablier d'indienne bleue autour de moi; j'avais pris la petite porte de derrière pour ne rencontrer personne dans ce bel équipage. Le hasard voulut que M. Jacques, par un caprice digne de lui, se fût engagé dans cette ruelle avec son beau cheval. — Où allez-vous ainsi? me dit-il en sautant à terre et en me barrant le passage. J'aurais bien voulu l'éviter, mais il n'y avait pas moyen. — Laissez-moi passer, lui dis-je, et allez m'attendre à la maison; je vais porter à manger à mes poules. — Et où sont-elles donc vos poules? Parbleu! je veux les voir manger. Il mit la bride sur le cou de son cheval en lui disant : — Fingal, allez à l'écurie; et son cheval, qui entend sa parole comme s'il connaissait la langue des hommes, obéit sur-le-champ. Alors Jacques m'ôta l'écuelle des mains, enleva sans façon le couvercle, et, voyant une soupe de bonne mine : — Diable! dit-il, vous nourrissez bien vos poules! Allons, je vois que nous allons chez quelque pauvre. Il ne faut pas me faire un secret de cela, à moi; c'est une chose toute simple et que j'aime à vous voir faire par vous-même. J'irai avec vous, Fernande, si vous me le permettez. Je mis mon bras sous le sien, et nous marchâmes vers la maison de la vieille Marguerite dont je t'ai parlé souvent. M. Jacques portait toujours la soupe avec ses gants de chamois jaune-paille, et d'un air si aisé qu'il semblait n'avoir pas fait autre chose de sa vie. — Un autre que moi, me dit-il chemin faisant, trouverait certainement ici l'occasion de vous faire de magnifiques compliments, louerait en prose et en vers votre charité, votre sensibilité, votre modestie; moi, je ne vous dis rien de cela, Fernande, parce que je ne suis pas étonné de vous voir pratiquer les vertus que vous avez. Manquer de douceur et de miséricorde serait horrible en vous; alors votre beauté, votre air de candeur seraient des mensonges détestables de la nature. En vous voyant, je vous ai jugée sincère, juste et sainte; je n'avais pas besoin de vous rencontrer sur le chemin d'une chaumière pour savoir que je ne m'étais pas trompé. Je ne vous dirai donc pas que vous êtes un ange à cause de cela, mais je vous dis que vous faites ces choses-là parce que vous êtes un ange.

Je te demande pardon de te rapporter cette conversation; tu penseras peut-être qu'il y a un peu de vanité à te redire les douceurs que me conte M. Jacques. Et au fait, ma bonne Clémence, je crois bien qu'il y en a en effet. Je suis toute glorieuse de son amour; moque-toi de moi, cela n'y changera rien.

Mais n'ai-je pas raison de te rapporter tous ces détails, puisque tu veux connaître toutes les particularités de mon amour et tout le caractère de mon fiancé? Tu ne me gronderas pas cette fois pour avoir été trop laconique. Je continue.

Nous arrivons donc chez la mère Marguerite. La bonne femme fut tout étonnée de se voir apporter la soupe par un beau monsieur en gants jaunes. La voilà qui me fait ses bavardages accoutumés, qui me demande au nez de Jacques si c'est là mon mari, qui fait toute sorte de vœux pour moi, qui me raconte ses maux, qui me parle surtout de son loyer qu'elle est forcée de payer, et qui me regarde d'un air piteux, comme pour me dire que je devrais bien lui apporter quelque chose de mieux que la soupe. Moi, je n'ai pas d'argent; ma mère n'en a guère et ne m'en donne pas du tout. J'étais triste, comme je le suis souvent, de ne pouvoir soulager que la centième partie des maux que je vois. Jacques avait l'air de ne pas entendre un mot de tout cela. Il avait trouvé sur une planche une vieille Bible mangée des rats, et il semblait la lire avec attention; tout à coup, pendant que Marguerite parlait encore, je sens tomber doucement dans la poche de mon tablier quelque chose de lourd; j'y porte la main, et j'y trouve une bourse. Je ne fis semblant de rien, et je donnai à la vieille la petite somme dont elle avait besoin.

Tout allait bien : Jacques avait l'air doux et tranquille; mais voilà qu'en sortant j'eus la mauvaise idée de dire tout bas à Marguerite que le présent venait de Jacques. Alors elle se mit à lui adresser ses remerciments, et ces bénédictions de pauvre qui sont vraiment un peu prolixes, un peu niaises, mais qu'il faut, ce me semble, accepter, puisque c'est la seule manière dont le pauvre puisse s'acquitter. Eh bien! sais-tu ce que fit Jacques? Il fronça deux ou trois fois le sourcil d'un air d'impatience, et finit par interrompre la litanie de la vieille en lui disant d'un ton dur et impérieux : — C'est bon; en voilà assez! La pauvre femme resta interdite et humiliée. Moi, je me sentis un peu d'humeur contre Jacques, et quand nous fûmes à quelques pas de la maisonnette, je lui en fis des reproches. Il sourit, et, au lieu de se justifier, il me dit, en me prenant la main : — Fernande, vous êtes une bonne enfant, et moi je suis un vieux homme;

vous avez raison d'aimer les épanchements de la reconnaissance que vous inspirez ; c'est un plaisir innocent qui vous engage à persévérer. Pour moi, je ne puis plus m'amuser de ces choses-là, et elles me causent au contraire un ennui intolérable. — Je suis disposée, lui dis-je, à croire que vous avez raison en tout ce que vous faites, et je croirai volontiers que c'est moi qui ai tort; mais expliquez-vous; faites que je vous connaisse bien, Jacques, et que je n'aie jamais l'idée de vous blâmer, quelque chose qui arrive. Il sourit encore, mais d'un air triste; et, loin de m'accorder l'explication que je lui demandais, il se borna à me répéter : — Je vous ai dit, ma chère enfant, que vous aviez raison, et que je vous aimais ainsi. Ce fut tout. Il me parla d'autre chose, et, malgré moi, je restai triste et inquiète tout ce jour-là.

Voilà comme il est souvent; il y a en lui des choses qui m'effrayent, parce que je ne peux pas m'en rendre compte, et il a tort, je pense, de ne pas vouloir se donner la peine de me les faire comprendre. Mais que d'autres choses en lui qui sont dignes d'admiration et d'enthousiasme! J'ai tort de m'occuper tant des petits nuages, quand j'ai un si beau ciel à contempler! C'est égal, dis-moi ton avis sur ces misères; j'ai une grande confiance en ton bon sens, et je suis habituée à voir un peu par tes yeux. Ce n'est pas ce qui plaît le plus à maman. Enfin, j'aurai bientôt la liberté de t'écrire sans me cacher. Adieu, chère Clémence. Je n'attendrai pas ta réponse pour t'écrire une seconde lettre. Je t'embrasse mille fois.

Ton amie Fernande de Theursan.

## II

Genève, le

Vraiment, Jacques, vous allez vous marier? Elle sera bien heureuse votre femme! mais vous, mon ami, le serez-vous? Il me paraît que vous agissez bien vite, et j'en suis effrayée. Je ne sais pourquoi cette idée de vous voir marié ne peut entrer dans ma pauvre tête; je n'y comprends rien; je suis triste à la mort; il me semble impossible qu'un changement quelconque améliore votre destinée, et je crois que votre cœur se briserait au choc de douleurs nouvelles. O mon cher Jacques! il faut bien de la prudence quand on est comme nous deux!

As-tu songé à tout, Jacques? as-tu fait un bon choix? Tu es observateur et pénétrant; mais on se trompe quelquefois; quelquefois la vérité ment! Ah! comme tu t'es souvent trompé sur toi-même! combien de fois je t'ai vu découragé! combien de fois je t'ai entendu dire : Ceci est le dernier essai! Pourquoi suis-je assiégée de noirs pressentiments? Que peut-il t'arriver? Tu es un homme, et tu as de la force.

Mais toi, songer au mariage! cela me paraît si extraordinaire! Vous êtes si peu fait pour la société! vous détestez si cordialement ses droits, ses usages et ses préjugés! Les éternelles lois de l'ordre et de la civilisation, vous les révoquez encore en doute, et vous n'y cédez que parce que vous n'êtes pas absolument sûr que vous deviez les mépriser; et avec ces idées, avec votre caractère insaisissable et votre esprit indompté, vous allez faire acte de soumission à la société, et contracter avec elle un engagement indissoluble; vous allez jurer d'être fidèle éternellement à une femme, vous! vous allez lier votre honneur et votre conscience au rôle de protecteur et de père de famille! Oh! vous direz ce que vous voudrez, Jacques, mais cela ne vous convient pas; vous êtes au-dessus et au-dessous de ce rôle : quel que vous soyez, vous n'êtes pas fait pour vivre avec les hommes tels qu'ils sont.

Vous renoncerez donc à tout ce que vous avez été jusqu'ici, et à tout ce que vous auriez été encore? car votre vie est un grand abîme où sont tombés pêle-mêle tous les biens et tous les maux qu'il est permis à l'homme de ressentir. Vous avez vécu quinze ou vingt vies ordinaires dans une seule année; vous deviez encore user et absorber bien des existences avant de savoir seulement si vous aviez commencé la vôtre. Est-ce que vous regarderiez encore ceci comme un état de transition, comme un lien qui doit finir et faire place à un autre? Je ne suis pas plus que vous un adepte de la foi sociale; je suis née pour la détester; mais quels sont les êtres qui peuvent lutter contre elle, ou même vivre sans elle? La femme que vous épousez est-elle donc comme vous? est-elle une des cinq ou six créatures humaines qui naissent, dans tout un siècle, pour aimer la vérité, et pour mourir sans avoir pu la faire aimer des autres? est-elle de ceux que nous appelions les *sauvages* dans les jours de notre triste gaieté? Jacques, prends garde; au nom du ciel, souviens-toi combien de fois nous avons cru l'un et l'autre trouver notre semblable, et combien de fois nous nous sommes retrouvés seuls vis-à-vis l'un de l'autre! Adieu; prends au moins le temps de réfléchir. Pense à ton passé; pense à celui de

Sylvia.

## III

DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Tilly, le

Ma chère, j'ai fait aujourd'hui une découverte qui m'a laissé une impression singulière. En écoutant lire

la rédaction de notre contrat de mariage, j'ai appris que Jacques avait trente-cinq ans. Certainement ce n'est pas là un âge avancé; et d'ailleurs on n'a jamais que l'âge qu'on paraît avoir, et à la première vue je lui avais imaginé dix années de moins. Cependant je ne sais pas pourquoi le son de ces syllabes, *trente-cinq ans!* m'a épouvantée; j'ai regardé Jacques d'un air étonné et peut-être même fâché, comme s'il m'eût fait jusque-là un mensonge. Il est certain pourtant qu'il ne m'a jamais parlé de son âge, et que je n'ai jamais songé à le lui demander. Je suis sûre qu'il me l'aurait dit sur-le-champ, car il paraît très-indifférent à ces choses-là, et il ne s'est pas seulement aperçu de l'effet que faisait sur moi et sur plusieurs des personnes présentes la découverte de ces trente-cinq ans.

Moi qui le trouvais déjà un peu vieux pour moi en lui en attribuant trente! J'ai beau faire, Clémence, je t'avoue que je suis contrariée de cette différence d'âge entre nous; il me semble à présent que Jacques est beaucoup moins mon camarade et mon ami que je ne l'imaginais; il se rapproche plutôt de l'âge d'un père; et, au fait, il pourrait être le mien; il a dix-huit ans de plus que moi! Cela me fait un peu de peur, et modifie peut-être l'affection que j'avais pour lui. Autant que je puis exprimer ce qui se passe en moi, je crois que ma confiance et mon estime augmentent, tandis que mon enthousiasme et mon orgueil diminuent; enfin je suis beaucoup moins joyeuse ce soir que je ne l'étais ce matin; voilà ce que je ne saurais me dissimuler. Ta lettre me revient toujours à l'esprit, et je pense à cet homme *vieux et froid* que tu as cru voir en lui. Cependant, Clémence, si tu voyais comme Jacques est beau, comme il a une tournure élégante et jeune, comme il a les manières douces et franches, le regard affectueux, la voix harmonieuse et fraiche! tu en serais, je parie, amoureuse aussi. J'ai été frappée et séduite par toutes ces choses-là dès le premier moment, et chaque jour j'ai été plus touchée de ces manières, de ce regard et du son de cette voix; mais il est bien vrai que je n'ai pas encore eu la hardiesse et le sang-froid de l'examiner. Quand il arrive, je le regarde avec joie, en lui disant bonjour, et, dans ce moment-là, il a dix-sept ans comme moi; mais ensuite je n'ose plus guère fixer les yeux sur lui, car les siens sont toujours sur moi. A tout ce qui pourrait faire naître sur ses traits une expression nouvelle, je m'aperçois que c'est moi qui suis observée, et il ne m'est pas possible d'observer à mon tour. A quoi bon l'observerais-je, d'ailleurs? que verrais-je en lui qui ne me plût pas? et qu'aurais-je l'habileté de deviner s'il se donnait la moindre peine pour se rendre impénétrable? Je suis si jeune, et lui... il doit avoir tant d'expérience!... Quand il m'a observée ainsi, et que je lève sur lui un regard timide, comme pour recevoir mon arrêt, je trouve sur sa figure tant d'affection, de contentement, une sorte d'approbation muette si délicate et si douce, que je me rassure et me sens heureuse. Je vois que tout ce que je fais, tout ce que je dis, tout ce que je pense, plaît à Jacques; et qu'au lieu d'un censeur sévère, j'ai en lui un être sympathique, un ami indulgent, peut-être un amant aveugle!

Ah! tiens, j'ai tort de gâter mon bonheur et d'affaiblir mon amour par ces petites recherches. Que m'importent quelques années de plus ou de moins? Jacques est beau, excellent, vertueux, estimé et admiré de tous ceux qui le connaissent, et il m'aime: je suis sûre de cela; que puis-je demander de plus?

## IV

### DE CLÉMENCE A FERNANDE.

De l'Abbaye-aux-Bois, Paris, le

Je reçois tes deux lettres à la fois: deux plaisirs en même temps! Ce serait presque trop, ma chère Fernande, si ces plaisirs n'étaient un peu inquiétés et troublés par toutes les incertitudes que me cause ta situation. Tu me demandes des conseils sur l'affaire la plus importante et la plus délicate de la vie; tu me demandes des éclaircissements sur des choses que je ne sais pas, sur des personnes que je ne connais pas, sur des faits que je n'ai pas vus: comment veux-tu que je réponde? Je ne puis que tirer des indices que tu me donnes quelque jugement incertain, expectatif, que tu feras très-bien d'examiner longtemps, et de soumettre à de nouvelles recherches avant de l'adopter.

Je ne connais pas M. Jacques; je ne puis donc savoir à quel point tu peux passer par-dessus les immenses inconvénients de cette différence d'âge; mais je puis et je dois te les signaler d'une manière générale. C'est à toi de les rejeter si tu es sûre qu'il n'y ait pas lieu à en faire l'application.

On prétend que les hommes commencent la vie sociale plus tard que les femmes, et qu'ils sont plus jeunes de raisonnement et d'expérience à trente ans que les femmes à vingt; je crois que cela est faux. Un homme est obligé de se faire un état ou de se chercher une position sociale au sortir du collége: une jeune personne, au sortir du couvent, trouve sa position toute faite, soit qu'on la marie, soit que ses parents la tiennent pour quelques années encore auprès d'eux. Travailler à l'aiguille, s'occuper des petits soins de l'intérieur, cultiver la superficie de quelques talents, devenir épouse et mère, s'habituer à allaiter et à laver des enfants; voilà ce qu'on appelle être une femme faite. Moi, je pense qu'en dépit de tout cela une femme de vingt-cinq ans, si elle n'a pas vu le

monde depuis son mariage, est encore un enfant. Je pense que le monde qu'elle a vu étant demoiselle, dansant au bal sous l'œil de ses parents, ne lui a rien appris du tout, si ce n'est la manière de s'habiller, de marcher, de s'asseoir et de faire la révérence. Il y a autre chose à apprendre dans la vie, et les femmes l'apprennent tard et à leurs dépens. Il ne suffit pas d'avoir de la grâce, de la décence, une sorte d'esprit, il ne suffit pas d'avoir allaité proprement ses enfants et tenu sa maison en ordre pendant quelques années pour être à l'abri de tous les dangers qui peuvent porter de mortelles atteintes au bonheur. Que de choses apprend un homme, au contraire, dans l'exercice de cette liberté illimitée qui lui est accordée à peine au sortir de l'adolescence ! que d'expériences rudes, que de sévères leçons, que de déceptions mûrissantes il peut mettre à profit seulement dans le cours de la première année ! que d'hommes et de femmes il a pu étudier à l'âge où la femme n'a encore connu que son père et sa mère !

Il est donc faux qu'un homme de vingt-cinq ans soit du même âge qu'une fille de quinze, et que, pour faire une union raisonnablement assortie, il faille établir dix ans de différence entre le mari et la femme. Il est bien vrai que le mari doit être le protecteur et le guide; puisqu'il doit être le maître, il est à désirer qu'il soit un maître prudent et éclairé. Mais à âge presque égal, il a bien assez de cette espèce de supériorité sur sa femme; s'il en a beaucoup plus, il en abuse; il devient grondeur, pédant ou despote.

Supposons que M. Jacques soit incapable d'être jamais rien d'approchant; accordons-lui toutes les belles qualités. Je ne te parle pas d'amour, moi; je te fais la part bien grande en te disant que je ne le crois pas absolument nécessaire dans le mariage, et je doute que tu en aies réellement pour ton fiancé; à ton âge on prend pour de l'amour la première affection qu'on éprouve. Je te parle d'amitié seulement, et je te dis que le bonheur d'une femme est perdu quand elle ne peut considérer son mari comme son meilleur ami. Es-tu bien sûre de pouvoir être maintenant la meilleure amie d'un homme de trente-cinq ans? Sais-tu ce que c'est que l'amitié? Sais-tu ce qu'il faut de sympathie pour la faire naître? quels rapports de goûts, de caractères et d'opinions sont nécessaires pour la maintenir ? Quelles sympathies peuvent donc exister entre deux êtres qui, par la différence de leur âge, reçoivent des mêmes objets des sensations tout opposées? quand ce qui attire l'un repousse l'autre, quand ce qui paraît estimable au plus âgé est ennuyeux au plus jeune; quand ce qui semble agréable et touchant à la femme est dangereux ou ridicule aux yeux du mari ? As-tu pensé à tout cela, pauvre Fernande? N'es-tu pas aveuglée par ce besoin d'aimer qui tourmente misérablement les jeunes filles ? N'es-tu pas abusée aussi par une certaine vanité secrète dont tu ne te rends pas compte? Tu es pauvre, et un homme riche te recherche et t'épouse. Il a des châteaux, des terres: il a une belle figure, de beaux chevaux, des habits bien faits : il te semble charmant, parce que tout le monde le dit. Ta mère, qui est la femme la plus intéressée, la plus fausse et la plus adroite du monde, arrange les choses de manière à ce que vous ne puissiez pas vous éviter. Elle te fait peut-être croire qu'il est amoureux de toi, après lui avoir fait croire que tu étais amoureuse de lui, tandis que vous ne vous aimez peut-être ni l'un ni l'autre. Toi, tu es comme ces petites pensionnaires qui ont par hasard un cousin, et qui en sont inévitablement amoureuses, parce que c'est le seul homme qu'elles connaissent. Tu es noble de cœur, je le sais, et tu ne t'occupes pas plus des richesses de M. Jacques que si elles n'existaient pas; mais tu es femme, et tu n'es pas insensible à la gloire d'avoir fait, par ta beauté et ta douceur, un de ces miracles que la société voit avec surprise, parce qu'ils sont rares en effet : un homme riche épousant une fille pauvre.

Mais je te mets en colère, je parie ; je t'en prie, ma chère enfant, ne prends pas tout cela trop au sérieux. Ce sont des choses que je t'engage à te dire courageusement à toi-même et sur lesquelles il faut que tu t'interroges sévèrement ; il est très-possible que tu n'aies rien de commun avec elles. Alors ce sera quelques feuilles de papier que j'aurai barbouillées d'encre pour te rendre service, et qui ne seront bonnes à rien. Je veux te dire une autre chose qui, chez moi, n'est pas le résultat d'un raisonnement, mais d'une répugnance instinctive ; je t'engage donc à t'en préoccuper assez légèrement. Je n'aime pas que le visage montre un âge différent de celui qu'on a. Cela me fait venir toutes sortes d'idées superstitieuses; et, quelque folles et injustes qu'elles puissent être, il me serait impossible d'accorder ma confiance à une personne sur l'âge de laquelle je me serais trompée de dix ans au premier coup d'œil. Dans le cas où elle m'aurait semblé plus jeune qu'elle ne l'est en effet, je penserais que l'égoïsme, la sécheresse du cœur, ou une froide nonchalance l'ont empêchée de sentir l'atteinte des douleurs humaines, et l'ont rendue habile à éviter les fatigues morales qui vieillissent tous les hommes. Dans le cas contraire, je penserais que les vices, la débauche, ou au moins une certaine sorte de fausse exaltation, l'ont précipitée dans des désordres et dans des fatigues qui l'ont vieilli plus que de raison; en un mot, je ne verrais pas sans stupeur et sans effroi une infraction évidente aux lois de la nature : il y a toujours là quelque chose de mystérieux qu'il faudrait examiner. Mais que peut-on examiner à ton âge, et quand l'empressement de changer d'état et de position *avant un mois* nous ferme les yeux sur tous les dangers?

Tu dis que M. Jacques est aimé et estimé de tous

ceux qui le connaissent; il me semble que ceux qui le connaissent et qui ont pu t'en parler sont en petit nombre. Si je repasse les chapitres de tes lettres précédentes où il en est question, je trouve que ce nombre se réduit à deux amis, M. Borel et sa femme. Ta mère l'a connu à l'âge de dix ans, et comme elle était liée avec son père, elle peut avoir eu des renseignements très-précis sur son héritage. Je crois qu'elle ne s'est pas souciée d'autre chose, pas même de te signaler le notable inconvénient d'avoir dix-huit ans de moins que ton mari. Elle savait très-bien l'âge de M. Jacques; mais je comprends qu'elle ait évité d'en parler à qui que ce soit. Les femmes qui ne sont plus jeunes parlent rarement du passé sans en effacer toutes les dates.

Tu me reproches de ne pas aimer ta mère; je n'y saurais que faire, ma chère Fernande; mais je suis charmée que tu ne lui ressembles en rien, et si quelque chose peut me consoler de la précipitation avec laquelle se conclut ton mariage, c'est qu'il te séparera bientôt d'elle; tu ne peux pas tomber en de plus mauvaises mains que celles dont tu vas sortir; sois sûre de ce que je te dis. Il m'importe peu que cela soit conforme aux saintes lois du préjugé; il me paraît conforme à celles de la raison de t'éclairer sur le caractère d'une personne qui a tant de part dans ta vie; et la raison est le seul guide que je consulte, le seul Dieu que je serve.

Je croirais volontiers que la pénétration de M. Jacques n'est pas une chimère. Je suis persuadée de la rectitude des premiers jugements quand la personne qui les porte s'est habituée à rassembler toutes les facultés de l'observation pour les exercer à la fois sur la première impression reçue. Il a bien jugé de toi et de ta mère; cependant, à l'égard de celle-ci, il peut se faire que quelque souvenir d'enfance aide beaucoup à l'aversion qu'il a sentie en la retrouvant.

L'histoire de la vieille Marguerite ne me semble pas comme à toi un grand sujet de trouble et de consternation. M. Jacques s'est comporté en homme d'esprit en t'aidant dans tes petites charités; mais je comprends fort bien qu'il ait été ennuyé des litanies de la mendiante. En ceci, je trouve l'occasion de te faire observer que vous êtes destinés, M. Jacques et toi, à différer toujours de sentiments et de conduite, même quand vous aurez tous deux raison. Je souhaite qu'il sache toujours tolérer cette différence et qu'il te permette d'éprouver les émotions auxquelles son cœur sera fermé.

Adieu, ma bonne Fernande; tu vois que je n'ai aucune prévention contre la personne de ton fiancé. D'ailleurs le jour où tu ne voudrais plus entendre la vérité, il faudra cesser de me la demander.

Je vis toujours tranquille et heureuse au fond de mon abbaye. Les religieuses ont renoncé envers moi à toute espèce de tracasseries. Je reçois les visites que je veux, et je vais quelquefois dans le monde depuis que j'ai quitté le grand deuil de veuve. La famille de mon mari a d'assez bons procédés envers moi, et pourtant ce n'est pas une très-aimable famille. J'ai agi avec prudence envers elle. La raison, ma chère Fernande! la raison! avec cela on fait sa vie soi-même, et on la fait libre et calme, sinon brillante.

Ton amie,

Clémence de Luxeuil.

## V

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

L'amitié est bien bonne, mais la raison est bien triste, ma chère Clémence; ta lettre m'a donné un véritable accès de spleen. Je l'ai relue plusieurs fois et toujours avec une nouvelle mélancolie. Elle m'a mise en méfiance contre ma mère, contre Jacques, contre moi, contre toi-même. Oui, j'avoue que je t'en ai un peu voulu de me désenchanter si durement de mon bonheur. Tu as raison pourtant, et je sens bien que tu es ma véritable amie: c'est à toi que je demande les conseils et l'appui que je n'ose réclamer de ma mère. Je persiste à croire que tu penses trop mal d'elle, mais je suis forcée de voir que son cœur est très-froid pour moi, et q'uelle ne cherche dans mon mariage que les avantages de la fortune.

Après tout, ce mariage ne l'enrichira pas; elle a le projet de vivre au Tilly, et de me laisser partir pour le Dauphiné avec mon mari; ainsi elle n'a aucun intérêt personnel dans cette affaire. Elle croit que l'argent est le premier des biens, et tous ses efforts tendent, non à l'acquérir, mais à me le procurer. Puis-je lui faire un crime de s'occuper de mon bonheur à sa manière et selon ses idées?

Quant à moi, je me suis examinée sévèrement, et je t'assure que la vanité ne m'influence en rien. J'avais tellement peur de m'aveugler à cet égard que ce matin, après avoir relu ta lettre, j'ai eu envie de quereller un peu Jacques, afin d'éprouver mon amour et le sien. J'ai attendu que ma mère nous eût laissés seuls au piano, comme elle fait toujours après le déjeuner. Alors j'ai cessé de chanter pour lui dire brusquement: — Savez-vous, Jacques, que je suis bien jeune pour vous? — J'y ai pensé, m'a-t-il dit avec la figure tranquille qu'il a toujours. Est-ce que vous n'y aviez pas pensé encore? — C'eût été difficile, lui ai-je répondu, je ne savais pas votre âge. — En vérité! s'est-il écrié, et il est devenu plus pâle que de coutume. J'ai senti que je lui faisais de la peine et je me suis repentie tout de suite. Il a ajouté: — J'aurais dû prévoir que votre mère ne vous le dirait pas; et

pourtant je l'avais chargée de vous faire songer à la différence de nos âges. Elle m'a dit l'avoir fait; elle m'a dit que vous etiez bien aise de trouver en moi un père en même temps qu'un amant. — Un père ! ai-je répondu; non, Jacques, je n'ai pas dit cela. Jacques a souri, et, me baisant au front, il s'est écrié : — Tu es franche comme une sauvage; je t'aime à la folie, tu seras ma fille chérie; mais si tu crains qu'en devenant ton père je ne devienne ton maître, je ne t'appellerai ma fille que dans le secret de mon cœur. Cependant, a-t-il dit un instant après en se levant, il est possible que je sois trop vieux pour toi. Si tu le trouves, je le suis en effet. — Non, Jacques ! non ! ai-je répondu vivement en me levant aussi. — Ne t'abuse pas, a-t-il repris, j'ai trente-cinq ans, dix-huit belles années de plus que toi. Est-ce que vous ne vous en étiez jamais aperçue ? Est-ce que cela ne se lit pas sur mon visage ?—Non; la première fois que je vous ai vu, j'ai cru que vous aviez vingt-cinq ans, et depuis je vous en ai toujours donné trente. — Vous ne m'avez donc jamais regardé, Fernande? Regardez-moi bien, je le veux; je détournerai les yeux pour ne pas vous intimider. Il m'a attirée vers lui et a détourné les yeux en effet. Alors je l'ai examiné avec attention, et j'ai découvert qu'il avait au-dessous des paupières et aux coins de la bouche quelques rides imperceptibles, et sur ses tempes quelques cheveux blancs mêlés à une forêt de cheveux noirs; c'est là tout. « Voilà toute la différence d'un homme de trente-cinq ans à un homme de trente ! » me suis-je dit; et je me suis mise à rire de cette idée qu'il avait de se faire regarder.—Je vais vous dire la vérité, lui ai-je dit; votre figure, telle qu'elle est, me plaît beaucoup mieux que la mienne; mais je crains que cette différence d'âge ne se fasse sentir dans votre caractère. Alors j'ai tâché de lui exposer tous les doutes que renferme ta lettre, comme s'ils venaient de moi. Il m'a écoutée avec beaucoup d'attention et avec une sérénité de visage qui m'avait déjà rassurée avant qu'il me parlât. Quand j'ai eu tout dit, il m'a répondu :—Fernande, deux caractères semblables ne se rencontrent jamais : l'âge n'y fait rien : à quinze ans j'étais beaucoup plus vieux que vous sous de certains rapports, et sous d'autres je suis encore aujourd'hui plus jeune que vous. Nous différons sur beaucoup de points, je n'en doute pas, mais vous aurez moins à souffrir de cela avec moi qu'avec tout autre. Est-ce que vous ne le croyez pas? Que voulais-tu que je repondisse? Du moment qu'il me le dit, je le crois en effet; il a l'air si sûr de son fait! Ah! Clémence, il est possible qu'il me trompe ou qu'il se trompe lui-même, mais il est impossible que je me trompe aussi sur l'amour que j'ai pour lui : non, ce n'est pas le besoin d'aimer d'une petite pensionnaire. J'ai vu d'autres hommes avant lui, et nul ne m'a inspiré de sympathie. La maison d'Eugénie est toujours pleine d'hommes plus jeunes, plus gais, plus brillants et plus beaux peut-être que Jacques; je n'ai jamais désiré d'être la femme d'aucun de ceux-là. Je ne me jette pas en aveugle dans la séduction d'une position nouvelle. Tes lettres me font beaucoup d'effet; je les commente, je les apprends par cœur, j'en applique à chaque instant un passage aux entraînements de mon amour, et je vois que la prudence est inutile, que la raison est impuissante. J'aperçois les dangers où cet amour peut me précipiter, et la crainte d'être malheureuse avec Jacques ne m'ôte pas le désir de passer ma vie près de lui.

Tu dis que deux amis seulement m'ont dit du bien de Jacques. Je veux te raconter la conversation qui eut lieu à Cerisy chez les Borel, il y a quelques jours. Il y avait là cinq ou six compagnons d'armes de M. Borel; Jacques avait l'air un peu plus sérieux que de coutume, mais sa figure et ses manières exprimaient toujours la même tranquillité d'âme. Il prit une tasse de café, et fit quelques tours de promenade dans l'appartement sans rien dire.—Eh bien ! Jacques, comment vous trouvez-vous? lui demanda Eugénie. —Mieux, répondit-il d'un air doux.—Il a donc été malade? demandai-je étourdiment. Je vis tous les regards de ces messieurs se tourner vers moi, et un certain sourire de bienveillance un peu moqueuse peut-être sur tous les visages. Je sentis que je devenais rouge; mais cela m'était égal; j'étais inquiète de Jacques; je réitérai ma question.—J'ai eu quelques douleurs de tête, répondit-il en me remerciant par un regard affectueux; mais ce n'est rien du tout, et ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. On parla d'autre chose, et il sortit — Je crains que Jacques ne soit réellement malade, dit Eugénie en le regardant s'éloigner. — Mais il faudrait savoir s'il n'a pas besoin de soins, dit ma mère en affectant beaucoup d'intérêt.—Oh! il faut surtout le laisser tranquille, dit M. Borel brusquement; il ne peut pas supporter qu'on s'occupe de lui quand il souffre.—Parbleu! il a de quoi souffrir, dit un de ces messieurs; il a sur la poitrine deux ou trois belles blessures qui auraient tué tout autre que lui.— Il en souffre rarement, dit Eugénie; mais je crains qu'aujourd'hui il n'ait beaucoup souffert.—Qui est-ce qui peut jamais savoir si Jacques souffre? reprit M. Borel. Est-ce que Jacques est fait de chair humaine? — Je crois bien que oui, dit un vieux capitaine de dragons; mais je crois que c'est l'âme d'un diable qui est dans ce corps-là. — C'est l'âme d'un ange plutôt, dit Eugénie.—Ah! voilà madame Borel qui parle comme les autres, reprit le vieux capitaine; je ne sais pas ce que Jacques chante à l'oreille des femmes, mais elles ne parlent jamais de lui que comme d'un chérubin; et nous, pauvres pécheurs, on oublie nos vertus *civiles et militaires*. Ceci est une plaisanterie favorite du capitaine. —Oh! pour moi, dit Eugénie, je professe une espèce de religion pour notre Jacques, et mon mari l'ordonne ainsi à tous ceux qui sont ici.

On m'adressa indirectement quelques épigrammes affectueuses, qui avaient la meilleure volonté du monde de me faire plaisir, mais qui m'embarrassèrent un peu. Je pris le bras de mademoiselle de Regnault, et je sortis comme pour faire un tour de jardin ; mais je lui confessai que je mourais d'envie d'entendre le reste de la conversation sur Jacques, et elle me conduisit auprès d'une fenêtre d'où l'on entend tout ce qui se dit dans le salon. J'entendis la voix de M. Borel, et je compris qu'il parlait à un de ces messieurs qui ne connaît Jacques que très-peu.—Vous voyez bien la figure pâle et l'air triste de Jacques, disait-il. Je ne sais pas si vous avez fait attention à ce petit *chantonnement* qu'il fait dans sa barbe quand il charge sa pipe, ou quand il taille son crayon pour dessiner ? Eh bien ! quand il souffre beaucoup, tous ses témoignages de douleur et d'impatience se réduisent à cette petite chanson. Je la lui ai entendu faire en plusieurs occasions où je n'avais pas envie de chanter ; à Smolensk, quand on m'a amputé deux doigts du pied, et quand on lui a retiré deux balles qui s'étaient proprement logées entre deux de ses côtes, moi, je jurais comme un damné, M. Jacques chantonnait. Ici M. Borel se mit à imiter parfaitement le petit *Lila Burello* de Jacques. Ces messieurs se prirent à rire. Quant à moi, l'image que ce récit m'avait fait passer devant les yeux, Jacques sanglant, chantant sous le fer du chirurgien, m'avait donné une sueur froide, et je vis bien encore, à cette impression-là, que j'aime Jacques ; car j'étais bien indifférente aux douleurs de M. Borel, et tandis qu'Eugénie sans doute frémissait en y pensant, il m'était absolument égal qu'il eût deux ou trois doigts de plus ou de moins au pied.

—Vous souvenez-vous, dit une autre voix, de l'arrivée de Jacques au régiment, la veille de*** ? — Ah ! brave Jacques ! il avait seize ans, dit un autre interlocuteur ; il avait l'air d'une jolie petite demoiselle. Ils étaient là cinq ou six enfants de famille, débarqués depuis une heure, enveloppés de surtouts fourrés par leurs mamans, gentils, bien peignés, roses et pas trop contents de coucher à l'auberge en plein champ. Jacques était là aussi avec sa petite mine pâle déjà, un petit commencement de moustache et sa petite chanson entre les dents. L'un disait : Celui-là est le plus ridicule de tous ; il veut faire le luron, et il est déjà blanc comme un linge. Un autre disait : M. Jacques est le César de la société ; au premier coup de canon, il chantera sur un autre ton. — Lorrain... Qui est-ce qui se souvient du lieutenant Lorrain, avec son grand diable de nez, ses mauvaises plaisanteries et son album de caricatures, qui ne le quittait pas plus que son sabre ? Un habile dessinateur, ma foi ! et le meilleur tireur du régiment. Voilà que mon animal, à la lueur du feu de bivac, s'amuse avec un bout de charbon à vous crayonner la charge de Jacques et de ses petits compagnons, avec des éventails et des ombrelles ; il avait écrit au-dessous : *Gens riches allant à la bataille.* Jacques passe derrière lui, se penche sur son épaule, et dit, avec l'air doux et gentil qu'il a toujours conservé : — C'est très-joli cela ! — Vous en êtes content ? dit Lorrain. — Très-content, répond Jacques. — Et moi aussi, reprend Lorrain. Tout le monde de rire. Jacques s'assied sans se déconcerter le moins du monde et me prie de lui prêter ma pipe. J'avais envie de la lui casser sur la figure. — Est-ce que vous n'en avez pas une ? — Non, répond-il ; je n'ai jamais fumé de ma vie ; j'ai envie d'essayer : comment s'y prend-on ? — On allume ce côté-là et on le met dans sa bouche, et puis on tire de toutes ses forces jusqu'à ce que la fumée sorte par le côté opposé. Jacques secoue la tête d'un air de simplicité et prend la pipe. Nous espérions le voir tousser ou s'enivrer ; chacun charge la sienne et la lui présente l'une après l'autre, en lui versant des rasades d'eau-de-vie à griser un bœuf. Je ne sais pas s'il les escamotait ; mais sa figure ne fit pas un pli, son gosier n'eut pas une convulsion ; il but et fuma la moitié de la nuit sans sortir de son sang-froid et sans se laisser entamer par la moindre taquinerie : on eût dit que sa nourrice l'avait élevé avec de l'eau-de-vie et de la fumée de pipe. Le capitaine Jean, que voilà, et qui se souvient bien de ce que je raconte, vint me taper sur l'épaule et me dire : — Vous voyez bien cet oiseau-mouche ? Eh bien ! je vous dis, Borel, que ce sera une de nos meilleures moustaches. Je connais cela ; c'est une petite race de vieux buis bien sec, et c'est plus solide qu'une grande massue de fer. Son père est un brigand, mais un sabreur. Celui-ci aura plus de sang-froid, et si un boulet ne le raye pas demain de mes tablettes, il fera vingt campagnes sans se plaindre des cors aux pieds. Le lendemain, chacun sait comme Jacques fit ses preuves et fut décoré sur le champ de bataille. — Vous croyez qu'il était glorieux après cela, dit le capitaine de dragons, qu'il sautait comme font les enfants à qui ces fortunes-là arrivent, ou bien qu'il s'en allait dans les petits coins, comme nous faisions, nous autres, pour regarder sa croix et la baiser ? Il avait l'air aussi indifférent à cela qu'il l'avait été à la caricature de Lorrain, au premier feu et à sa première blessure. Il reçut toutes les poignées de main d'un air franc et amical, mais sans montrer ni étonnement ni joie. Je ne sais pas ce qui peut faire rire ou pleurer Jacques, et, quant à moi, je me suis souvent demandé si ce n'était pas un de ces spectres auxquels croient les Allemands. — Vous n'avez donc pas vu Jacques amoureux ? dit M. Borel. Alors vous l'auriez vu fondre comme la neige au soleil ; il n'y a que les femmes qui aient du pouvoir sur cette tête-là. Aussi y ont-elles fait de fiers ravages ! En Italie... M. Borel s'interrompit, et je compris que quelqu'un, Eugénie sans doute, lui avait fait signe de se taire. Cela me donna une impatience, une curiosité et une inquiétude épouvantables.

— Je voudrais savoir, dit Eugénie après un instant de silence, où il a trouvé le temps d'apprendre tout ce qu'il sait en littérature, en poésie, en musique, en peinture? — Qui diable le sait? répondit le capitaine; moi, je crois qu'il est venu au monde comme ça; ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas moi qui le lui ai appris. — Sous ce rapport, dit ma mère, je crois pouvoir présumer que son éducation était faite avant qu'il entrât au service. Je l'ai connu à l'âge de dix ans, et il était extraordinairement instruit pour son âge. Il avait l'aplomb et l'assurance d'un homme; il a dû se développer remarquablement vite. — Le capitaine Jean a bien un peu raison, observa M. Borel, quand il dit que Jacques n'appartient pas tout à fait à l'espèce humaine; il y a dans son corps et dans son esprit une trempe d'acier dont le secret est perdu sans doute. Ainsi, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il a paru plus âgé qu'il ne l'était en effet, et depuis ce temps-là il paraît plus jeune qu'il ne l'est réellement. — Je n'oublierai jamais, reprit une autre personne, la manière dont il s'est comporté à son premier duel. — Parbleu! c'était précisément avec Lorrain, dit le capitaine Jean; c'est moi qui l'ai forcé de se battre. Je l'aimais de tout mon cœur cet enfant-là! — Comment, vous l'avez *forcé?* dit la personne qui ne connaissait pas Jacques, et à qui s'adressaient presque tous ces récits. — Je vais vous dire comment, reprit le capitaine. Jacques s'était certainement bien montré à la bataille de ***; mais autre chose est de se faire respecter du canon et de se faire estimer de ses camarades. Ce n'est pas que, dans ce moment-là, on fût très-duelliste dans l'armée; on était assez occupé avec l'ennemi. Néanmoins le lieutenant Lorrain ne passait pas un jour sans se faire une affaire petite ou grande avec quelque nouveau venu. Il n'était pas, à beaucoup près, aussi solide sur le champ de bataille; mais dans une affaire particulière, il avait si beau jeu qu'on ne lui reprochait rien impunément. Je n'aimais pas ce gaillard-là, et j'aurais donné mon cheval pour qu'on me débarrassât de sa vue. Je l'avais manqué deux fois, et j'en avais été pour mes frais; une fois ce poignet-ci, et l'autre fois cette joue-là. Il ne pouvait pas souffrir notre petit Jacques, et il était furieux de la manière dont il avait mis les rieurs de son côté à ***. Il n'avait rien mérité, rien gagné, lui, pas même une égratignure! Il se consolait en faisant des caricatures au moyen desquelles il tournait Jacques en ridicule; car ses diables de charges étaient si bien faites qu'en les regardant il fallait rire malgré qu'on en eût. Cela m'impatientait. Un soir, il avait dessiné le dolman de Jacques sur le dos d'un petit chien. C'était trop fort. Je vais trouver Jacques, qui dormait sur l'herbe; je lui dis: — Jacques, il faut que tu te battes. — Avec qui? dit-il en bâillant et en étendant les bras. — Avec Lorrain. — Pourquoi? — Parce qu'il t'insulte. — Comment? — Est-ce que ces caricatures ne t'offensent pas? — Pas du tout. — Mais il se moque de toi. — Qu'est-ce que cela me fait? — Ah çà! Jacques, est-ce que tu n'es brave qu'à la mêlée? — Je n'en sais rien. Là-dessus je dis un mot que je ne répéterai pas devant ces dames. — Parle plus bas, Jacques, et prends garde de ne jamais répéter devant personne ce que tu viens de me dire-là. — Pourquoi donc, Jean? me dit-il en bâillant comme un désespéré. — Tu dors, camarade, lui dis-je en le secouant de toute ma force. — Quand tu m'auras cassé les os, me dit-il avec son sang-froid ordinaire, crois-tu que je serai plus persuadé? Comment veux-tu que je te dise si je suis brave en duel? je ne me suis jamais battu. Si tu m'avais demandé la veille de la bataille, comment je me conduirais, je t'aurais dit la même chose. J'ai fait le premier essai de mon caractère militaire ce jour-là; à présent, s'il en faut faire un second, je ne demande pas mieux; mais je ne sais pas mieux que toi comment je m'en tirerai. C'était un drôle de corps que ce petit Jacques avec ses petits raisonnements de philosophe. J'étais sûr de lui comme de moi, malgré tout ce qu'il me disait pour m'en faire douter. — Je t'estime, lui dis-je, parce que tu n'es pas un fanfaron et que tu as du cœur. L'amitié que j'ai pour toi me force à te dire qu'il faut te battre. — Je le veux bien; mais trouve-moi une raison pour le faire sans être un sot. Je t'avoue que vouloir tuer un homme parce qu'il s'amuse à dessiner ma pauvre personne d'une manière bouffonne et plaisante, cela ne me paraît pas possible. Moi, je ne suis pas en colère contre Lorrain; il m'amuse beaucoup, au contraire, et je serais au désespoir de tuer un homme qui fait de si drôles de calembours. — Il faut tâcher de le toucher au bras droit et de l'empêcher de faire jamais la caricature de personne. Jacques haussa les épaules et se rendormit. Je n'étais pas content de cela; j'attendis le lendemain matin et je dis à Lorrain: — Sais-tu que Jacques ne prend plus si bien la plaisanterie? Il a dit qu'à la première caricature il se battrait avec toi. — Bien! dit Lorrain, je ne demande pas mieux. Il prend alors un bout de charbon, et sur un grand mur blanc qui se trouvait là, il vous fait un Jacques gigantesque, avec le nom et la décoration; rien n'y manquait. Je rassemble les amis, et je leur dis: — Que feriez-vous à la place de Jacques? — Cela n'est pas douteux, répondent-ils. Je vais chercher Jacques. — Jacques, les anciens ont décidé qu'il faut te battre. — Je veux bien, dit Jacques en regardant son portrait; ça n'en vaut, ma foi! pas la peine. Vous pensez donc, vous autres, que je suis insulté? — *Insultissimus!* répond un facétieux. — Allons, dit Jacques, qui est-ce qui veut me servir de témoin? — Moi, dis-je, et Borel. Lorrain arrive pour déjeuner; Jacques va droit à lui, et, comme s'il eût offert une prise de tabac, lui dit: — Lorrain, on dit que vous m'avez insulté; si ç'a été votre intention en effet, je vous en demande raison. — Ç'a été mon intention, répond Lorrain, et je vous en ren-

drai raison dans une heure. Je vous laisse le choix des armes. — A quelles armes faut-il que je me batte? dit Jacques en revenant allumer sa pipe à la mienne. — A celles que tu connais le mieux.—Je n'en connais aucune, dit Jacques; je suis une recrue, moi; Dieu ne m'a pas fait naître soldat. — Comment, malheureux! lui dis-je, tu ne connais aucune arme, et tu t'engages avec un malin comme Lorrain? — Vous m'avez dit de le faire, je l'ai fait, dit Jacques. — Eh bien! tu sais sabrer, bats-toi au sabre. — Comment s'y prend-on? — Comme on peut quand on ne sait pas. — A la bonne heure! dit Jacques; quand Lorrain sera prêt, vous m'appellerez. Et il se met à dormir sur une table. A l'heure dite, mon Lorrain se présente sur le terrain d'un air persifleur. Il faisait toutes sortes de moqueries, et affectait de laisser à Jacques tous les avantages. Voilà Jacques qui prend un sabre plus long que lui, qui, avec ses petits bras, le fait voltiger par-dessus sa tête, et vient sur son homme, tapant à droite, à gauche, en avant, au hasard, mais tapant dru, battant en grange, ne s'inquiétant pas de parer, mais d'avancer. Quand Lorrain vit cette manière d'agir, il recula, et demanda ce que cela voulait dire. — Cela veut dire, lui répondis-je, que Jacques ne sait pas tirer le sabre, et qu'il fait comme il peut. Lorrain reprit courage et avança; mais il reçut aussitôt sur l'épaule droite une si bonne entamure qu'il s'en trouva satisfait et n'en demanda pas davantage. De cette affaire-là, il resta plus de six mois sans se battre et sans dessiner.

On parla encore longtemps de Jacques, et si je ne craignais de te fatiguer avec mes récits, je te raconterais de quelle manière vraiment héroïque Jacques supporta ses horribles souffrances de la campagne de Russie. Ce sera pour une autre fois, si tu veux; aujourd'hui, ce besoin de te parler de lui m'a conduite assez loin; il est temps que je te délivre de mon griffonnage et que j'aille me coucher. Adieu, mon amie.

---

## VI

Cerisy, près de Tours.

Quand ma souffrance s'endort, pourquoi la réveilles-tu, imprudente Sylvia? Je sais bien que je n'en guérirai pas: crains-tu que je ne l'oublie? Mais de quoi donc as-tu peur? et quelle page de ma vie peut te paraître bizarre quand elle est signée de Jacques? Est-ce de me voir amoureux que tu t'étonnes? est-ce mon amour, est-ce mon mariage qui t'effraye?

Moi, si je pouvais m'épouvanter de quelque chose, ce serait de me sentir si heureux; mais je l'ai été plus d'une fois, et plus d'une fois j'ai su y renoncer. Quand le temps sera venu de me vaincre, je me vaincrai. J'aime du plus profond de mon cœur une vierge, une enfant belle comme la vérité, vraie comme la beauté, simple, confiante, faible peut-être, mais sincère et droite comme toi. Pourtant Fernande n'est pas ton égale; nulle ne l'est en ce monde, Sylvia: c'est pourquoi je ne la cherche pas. Je ne demanderai pas à cette jeune fille la force et l'orgueil qui te font si grande; mais je trouverai en elle les douces affections, les tendres prévenances dont mon cœur sent le besoin. J'ai soif de repos, Sylvia; il y a longtemps que je marche seul dans un chemin pénible; il faut que je m'appuie sur un cœur paisible et pur; le tien ne peut pas m'appartenir exclusivement; il faut que je m'empare de celui-ci, qui n'a encore connu que moi.

Oui, Fernande est *une sauvage*. Si tu voyais ses longs cheveux blonds se détacher et tomber en désordre sur ses épaules au moindre mouvement de sa jeune pétulance; si tu voyais ses grands yeux noirs, toujours étonnés, toujours questionneurs, et si ingénus quand l'amour en adoucit la vivacité; si tu entendais le son un peu brusque de cette voix nette et accentuée, tu reconnaîtrais, à des indices indubitables, la franchise et l'honnêteté. Fernande a dix-sept ans; elle est petite, blanche, un peu grasse, mais élégante et légère cependant. Ses yeux et ses sourcils noirs, au-dessous d'une forêt de cheveux blonds, donnent un caractère particulier à sa beauté. Son front n'est pas très-élevé, mais il est purement dessiné et annonce une intelligence plutôt docile que saisissante, plutôt capable de mémoire que d'observation. En effet, elle arrange et emploie convenablement ce qu'elle sait, et ne découvre rien par elle-même. Je ne te dirai pas, comme font tous les amants, que son caractère et son esprit sont faits exprès pour assurer le bonheur de ma vie. Ce serait une phrase de clerc de notaire, et l'approche du mariage ne m'a pas encore rendu imbécile à ce point. Le caractère de Fernande est ce qu'il est; je l'étudie, je le possède, et je traiterai avec lui en conséquence. Quand j'étais jeune, je croyais à un être créé pour moi. Je le cherchais dans les natures les plus opposées, et quand je désespérais de le trouver dans l'une, je me hâtais de l'espérer dans une autre. C'est ainsi que j'ai aggravé mes maux et que j'ai souvent connu le découragement. Amour romanesque! tourment et chimère des années fécondes de la vie!

Ne vous trompez pas sur moi, cependant, Sylvia; je ne suis pas un homme blasé qui se retire des passions pour vivre bourgeoisement avec une femme simple, gentille et rangée; je suis un homme encore bien jeune de cœur, qui aime fortement une jeune fille, et qui l'épouse pour deux raisons: la première, parce que c'est l'unique moyen de la posséder; la seconde, parce que c'est l'unique moyen de l'arracher des mains d'une méchante mère, et de lui procurer

une vie honorable et indépendante. Vous voyez que c'est un mariage d'amour : je ne m'en défends pas. Si cette détermination entraînait tous les maux que vous craignez, ce qu'il y a de vieux en moi, l'esprit et la volonté, aurait pris le dessus, et j'aurais fui avant de m'abandonner à mon cœur; mais ces maux sont imaginaires, Sylvia, et je vais te le prouver.

Je n'ai pas changé d'avis, je ne me suis pas réconcilié avec la société, et le mariage est toujours, selon moi, une de ses plus odieuses institutions. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli, si l'espèce humaine fait quelque progrès vers la justice et la raison; un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là, et saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner à jamais la liberté de l'un et de l'autre. Mais les hommes sont trop grossiers et les femmes trop lâches pour demander une loi plus noble que la loi de fer qui les régit : à des êtres sans conscience et sans vertu, il faut de lourdes chaînes. Les améliorations que rêvent quelques esprits généreux sont impossibles à réaliser dans ce siècle-ci : ces esprits-là oublient qu'ils sont de cent ans en avant de leurs contemporains, et qu'avant de changer la loi il faut changer l'homme.

Quand on est de ceux-là, quand on se sent moins brute et moins féroce que la société où l'on est condamné à vivre et à mourir, il faut ou lutter corps à corps avec elle, ou s'en retirer tout à fait. J'ai fait l'un, je veux faire l'autre. J'ai vécu seul, méprisant l'activité d'autrui, et me lavant les mains devant Dieu des impuretés de la race humaine; à présent je veux vivre deux, et donner à un être semblable à moi le repos et la liberté qui m'ont été refusés de tous. Ce que j'ai amassé de force et d'indépendance durant toute une vie de solitude et de haine, je veux en faire profiter l'objet de mon affection, un être faible, opprimé, pauvre, et qui me devra tout; je veux lui donner un bonheur inconnu ici-bas; je veux, au nom de la société que je méprise, lui assurer les biens que la société refuse aux femmes. Je veux que la mienne soit un être noble, fier et sincère; telle que la nature l'a faite, je veux la conserver; je veux qu'elle n'ait jamais ni besoin ni envie de mentir. J'ai embrassé cette idée-là comme un but à ma triste et stérile existence, et je me persuade que, si je réussis, ma vie ne sera pas absolument perdue.

Ne souris pas, Sylvia : ce ne sera pas une petite chose; cela sera peut-être plus grand devant Dieu que les conquêtes d'Alexandre. J'y emploierai tout mon courage, toute ma force; j'y sacrifierai tout, s'il le faut : ma fortune, mon amour, et ce que les hommes appellent leur honneur; car je ne me dissimule pas les difficultés de mon entreprise et ce que la société y apportera d'obstacles. Je sais combien ses préjugés, sa jalousie, ses menaces, sa haine, entraveront mes pas et glaceront de terreur celle que j'ai prise par la main pour la faire marcher avec moi dans ce chemin désert : mais je surmonterai tout, je le sens, je le sais. Si mon courage faiblissait, ne serais-tu pas là pour me dire : Jacques, souviens-toi de ce que tu as promis à Dieu !

---

## VII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Tilly, le

Tu es une moqueuse; tu dis que j'imite le jargon des grognards, comme si j'avais composé dix vaudevilles; cependant tu dis que j'ai bien fait de te raconter tout cela; et moi aussi, je le pense, car te voilà à demi réconciliée avec Jacques; ce caractère froidement brave te plaît, et à moi donc!

J'ai suivi ton conseil, et je ne sais trop quelle conclusion je dois tirer de la conversation que j'ai eue avec les Borel. Je te la transmets, au risque d'être encore traitée de petite perruche; tu me diras ce que tu en penses.

L'occasion s'est offerte à moi on ne peut meilleure. Maman avait été faire une visite à notre voisine, madame de Bailleul, quand Eugénie et son mari sont arrivés. Jacques avait été appelé à Tours pour une affaire. — Je suis enchantée de me trouver seule avec vous, leur ai-je dit; j'ai beaucoup de questions à vous faire à tous deux. D'abord, êtes-vous bien mes amis? suis-je indiscrète de compter sur vous comme sur moi-même? Eugénie m'a embrassée, et son mari m'a tendu la main d'une grosse façon militaire que ma mère eût trouvée de bien mauvais ton, mais qui m'a inspiré plus de confiance que tous les compliments du monde. — Il faut que vous me parliez de Jacques, leur ai-je dit; vous ne m'en avez jamais dit que du bien; il est impossible que vous n'ayez pas un peu de mal à m'en dire. — Qu'est-ce que cela signifie? s'est écriée Eugénie. — Ma bonne amie, lui ai-je répondu, je vais m'engager sans retour et bien précipitamment avec un homme que je connais très-peu; ce serait une grande folie, si vous n'étiez garants du noble caractère de cet homme-là. Maintenant je ne songe pas à m'en dédire, car il sait, et vous savez tous que je l'aime; mais, malgré cela, et même à cause de cela, je voudrais le connaître mieux et pouvoir me tenir en garde contre les défauts grands ou petits qu'il peut avoir. Vous m'avez dit, dans un temps où aucun de nous ne songeait qu'il pouvait devenir mon mari, qu'il avait beaucoup de singularités; maintenant il m'intéresse extrêmement de savoir quelles sont ces singularités, afin de n'en pas blesser quelqu'une involontairement et d'éviter tout ce qui peut les éveiller. Je n'en ai encore aperçu que l'ombre, et je me

demande souvent s'il est possible qu'un homme soit aussi parfait que Jacques me semble l'être. Je veux me défendre de l'aveuglement et de l'enthousiasme; je vous en prie, mes amis, parlez-moi, éclairez-moi.

— Cela est embarrassant en diable, a répondu M. Borel, et je ne sais que vous dire. Vous êtes si franche et si bonne enfant, mademoiselle, que, si vous étiez ma propre sœur, je ne pourrais pas avoir plus d'estime et d'amitié pour vous que je n'en ai. D'un autre côté, Jacques est mon plus ancien, mon meilleur ami; il m'a porté sur ses épaules en Russie pendant plus de trois lieues. Oui, mademoiselle, le petit Jacques a porté le gros animal que voilà, qui sans lui serait crevé de froid à côté de son cheval; et il a manqué de mourir lui-même par suite de ce léger fardeau. Je vous ai raconté cela peut-être; je pourrais vous raconter tant d'autres choses! Des dettes payées, des duels accommodés, des coups parés tant à la bataille qu'au cabaret, des services à n'en pas finir; et moi, qu'est-ce que j'ai fait pour lui? Rien du tout. Ai-je le droit à présent de parler de lui comme je le ferais d'un autre? — A tout autre qu'à moi, non, certainement, ai-je répondu; mais à moi, je crois que vous le devez. — Je ne sais pas! je ne sais pas! Je vous aime bien, ma chère mademoiselle Fernande; mais, voyez-vous, j'aime Jacques encore plus que vous. — Je le crois bien; mais ce n'est pas dans mon intérêt seulement, c'est dans celui de Jacques que je vous interroge. — Fernande a raison, a dit Eugénie; il faut qu'elle connaisse son mari pour lui éviter de petits chagrins, et peut-être de grandes contrariétés. Elle dit qu'elle aime Jacques, et que ce ne seront pas de petites raisons qui pourront la dégoûter de lui : il faut croire ce que dit Fernande; elle ne ment pas; moi, je tiens sa parole pour sacrée. Comme, d'un autre côté, je sais qu'il est impossible de trouver un reproche un peu grave à faire à Jacques, je ne vois pas le moindre inconvénient à lui dire tout ce que tu sais. Pour moi, j'ai souvent entendu raconter les originalités de Jacques, mais je déclare que je n'en ai vu aucune, et que, depuis trois mois qu'il demeure chez nous, je n'ai jamais eu sujet de m'étonner de rien, si ce n'est de sa douceur, de son égalité de caractère et du calme de son esprit. — Voilà que tu fais ce que je ne voudrais pas faire, interrompit son mari; tu parles contre la vérité. Il est vrai que tu mens sans le savoir. Toutes les femmes voient Jacques avec prévention, jusqu'à la mienne, qui certainement est une femme sensée. — Eh bien! moi, je veux l'être encore plus, ai-je dit; je veux le voir tel qu'il est. Parlez, mon cher colonel; Jacques est-il d'un caractère fantasque? a-t-il des caprices, des emportements? — Des emportements? Non, ou, s'il en a, je ne les ai jamais aperçus; il est doux comme un agneau. — Mais des caprices? — Je vous répondrai à une condition; c'est que vous me permettrez de raconter à Jacques notre conversation mot pour mot, et dès ce soir. Cette demande m'a un peu embarrassée. — Comment! me suis-je dit, Jacques saura que je l'ai soupçonné de n'être pas toujours dans son bon sens? que j'ai demandé à ses amis les petits secrets de son caractère, au lieu de l'interroger franchement et de m'en rapporter à lui? — Vous ne vous en souciez pas, a dit le colonel : eh bien! laissons là ce sujet; dispensez-moi de vous répondre, je vous promets sur l'honneur de ne pas dire à Jacques que vous m'avez interrogé. — J'ai peut-être eu tort de le faire, ai-je répondu; mais, puisque je l'ai fait, j'en veux subir toutes les conséquences; il me paraîtrait plus déloyal de m'en cacher que de persister. Parlez donc; j'accepte les conditions. Il s'est enfin décidé, et il m'a parlé de Jacques à peu près dans ces termes :

— Je ne sais pas comment Jacques est avec les femmes; ainsi je ne vois pas trop à quoi vous servira ce que je vais vous dire. Toutes les femmes que j'ai vues raffolent de lui, et je ne sache pas qu'aucune de celles qui l'ont aimé ait eu un seul reproche à lui faire. Moi, qui l'aime de tout mon cœur, je lui en veux souvent; pourquoi? je n'en sais trop rien. Je le trouve sec, fier, méfiant; je suis en colère de ce qu'il sait si bien se faire aimer en de certains moments. Il y en a d'autres où il semble qu'il ne vous connaît plus. — Mais qu'as-tu donc, Jacques? — Rien. — Souffres-tu? — Non. — As-tu quelque chose qui te contrarie? — Bah! — Mais enfin tu n'es pas dans ton humeur ordinaire! — Si fait. — Tu veux que je te laisse tranquille? — Oui. — A la bonne heure. Cela n'est rien, nous avons tous de mauvais moments; mais quand nous sommes sûrs d'un ami, nous lui demandons tous les services dont nous avons besoin. Il n'y a pas de danger que Jacques en demande jamais un seul, fût-ce un verre d'eau *in articulo mortis*, et cela non pas tant peut-être par orgueil que par méfiance. Il ne dit jamais la raison de son silence, mais on s'en aperçoit tout de suite à la manière dont il vous conseille en pareille occasion. « Ne faites pas cela, dit-il, mettez l'amitié à l'épreuve le moins que vous pourrez. » Vous m'avouerez que, pour un homme dont l'amitié est capable de tous les sacrifices, il y a une espèce de folie superbe à nier l'amitié des autres. C'est injuste, et cet orgueil-là m'a souvent mis en colère contre lui. Cette singularité en entraîne d'autres. Quand il a rendu un service, il ne peut pas souffrir qu'on l'en remercie, et il est capable de fuir et d'éviter longtemps, de quitter même tout à fait celui qu'il a obligé; il semble qu'il prenne en aversion la figure des gens qui ont reçu de lui quelque chose. Il y a là-dedans excès de délicatesse, mais il y a quelque chose de plus encore; il y a là conviction cruelle que tous ceux à qui il fait du bien doivent devenir ses ennemis. Il a d'autres manies inexplicables; il n'aime pas qu'on le regarde en de certains moments, et l'on ne sait jamais pourquoi. Il ne veut pas qu'on le

questionne ni qu'on le soigne dans ses souffrances. Ce qu'il a de plus déplaisant, c'est qu'il ne peut pas souffrir qu'on parle de guerre et qu'on raconte les campagnes qu'on a faites; il s'en va quand on commence à bavarder au dessert. Il ne s'enivre jamais, eût-il avalé de l'eau-forte. Il ne sort jamais de son sang-froid; cela le met dans une sorte de désaccord avec nous autres, et fait qu'il a toujours été estimé plutôt qu'aimé au régiment. Sans les services qu'il a rendus d'une manière toujours magnifique, on l'aurait détesté comme un mauvais camarade; car les militaires n'aiment pas ceux qui se taisent à table et qui ont l'air d'en penser plus long qu'eux.

— D'apres cela, dis-je à M. Borel, je crois voir qu'il a le fond du cœur chagrin et l'esprit mélancolique. — Le fond du cœur de Jacques n'est pas facile à voir, reprit-il, mais son caractère n'est pas plus mélancolique qu'un autre. Il a, comme nous tous, ses bons et ses mauvais jours, il s'égaye volontiers, mais il ne s'abandonne jamais. Il a une petite joie tranquille qui fait mourir de rire quand on a encore un demi-sens pour aimer la gaieté douce; mais quand on casse les pots, Jacques n'en est plus; il disparait comme la fumée des pipes et s'éclipse tout doucement, sans qu'on sache s'il est sorti par la porte ou par la fenêtre. — Cela ne me semble pas un grand défaut, repris-je. — Ni à moi non plus, dit Eugénie. — Ni à moi non plus maintenant, dit Borel; je me suis rangé, et le tapage ne me paraît plus nécessaire. Mais j'ai été un grand mauvais sujet autrefois, et j'avoue que dans ce temps-là je faisais un crime à Jacques de l'être moins que moi. Il y en avait parmi nous qui ne lui pardonnaient pas de conserver toujours sa raison, et qui disaient qu'il faut se méfier de l'homme à qui le vin ne desserre jamais les dents. Voilà le reproche le plus grave qu'on ait eu à lui faire; c'est à vous de juger si vous devez le corriger de cela. — Non pas! répondis-je en riant. Est-ce là tout? — Tout, ma parole d'honneur! A présent que je vois avec quelle philosophie vous prenez ces choses-là, je suis enchanté de vous les avoir dites; car je parie que vous vous imaginiez des choses bien plus terribles. — Je ne sais pas, répondis-je en riant, s'il est un plus terrible défaut que celui de boire avec prudence et modération. Eugénie est bien heureuse de n'avoir pas cela à vous reprocher. — Vous êtes une méchante, dit-il en me piquant la main avec ses grosses moustaches. A présent vous ne me questionnerez plus?

La manière dont il s'était plaint de Jacques m'avait paru si singulière que je ne songeai qu'à en rire avec eux; mais quand ils furent partis, je me mis à penser à certaines parties de ce discours qui ne m'avaient pas assez frappée d'abord, à ces paroles surtout: « Il semble qu'il prenne en aversion la figure des gens qui ont reçu de lui quelque chose. » Je ne sais pourquoi je me sentis tellement effrayée à cette idée que j'eus presque envie d'écrire à Jacques pour rompre avec lui; car enfin, je suis pauvre, et je vais recevoir la fortune de Jacques. Il ne m'épouse peut-être que pour me la donner; et quand je serai son obligée à ce point, le plus léger tort de ma part lui semblera une ingratitude; il s'imaginera peut-être que je lui dois plus qu'une autre femme ne doit à son mari, et il aura peut-être raison. Pour la première fois je me sens alarmée sérieusement de ma position; mon orgueil souffre, et mon amour encore davantage.

---

## VIII

### DE SYLVIA A JACQUES.

Peut-être que tu te trompes, Jacques; peut-être que l'amour seul t'aveugle et t'entraîne, et que la volonté de faire de cet amour une chose belle et grande dans ta vie est un rêve conçu dans le moment même où tu m'as répondu. Je te connais, enthousiaste! autant qu'on peut te connaître, car ton âme est un abîme au fond duquel tu n'es peut-être jamais descendu toi-même. Peut-être sous le masque de la force vas-tu commettre la plus insigne faiblesse. Je sais bien que tu t'en tireras de quelque manière étrangement héroïque; mais à quoi bon te faire souffrir? N'as-tu pas assez vécu?

Hélas! voici que je te dis le contraire de ce que je t'ai dit d'abord. Je craignais que tu ne vinsses à enterrer l'éclat de ta vie, et maintenant il me semble que tu vas chercher ce qu'il y a de plus difficile et de plus douloureux, pour le plaisir d'exercer tes forces et de sortir vainqueur d'une lutte plus terrible que les autres. Je ne peux pas me laisser persuader que ce soit là une chose dont je doive me réjouir; les plus funestes pressentiments s'attachent à cette nouvelle phase de ta vie. Pourquoi ta figure pâle vient-elle s'asseoir les nuits à côté de mon lit et reste-t-elle immobile et silencieuse à me regarder jusqu'au jour? Pourquoi ton spectre erre-t-il avec moi dans les bois au lever de la lune? Mon âme est habituée à vivre seule, Dieu le veut ainsi; que vient faire la tienne dans ma solitude? Viens-tu m'avertir de quelque danger, ou m'annoncer quelque malheur plus épouvantable que tous ceux auxquels a suffi mon courage? L'autre soir, j'étais assise au pied de la montagne; le ciel était voilé, et le vent gémissait dans les arbres; j'ai entendu distinctement, au milieu de ces sons d'une triste harmonie, le son de ta voix. Elle a jeté trois ou quatre notes dans l'espace, faibles, mais si pures et si saisissables que j'ai été voir les buissons d'où elle était partie pour m'assurer que tu n'y étais pas. Ces choses-là m'ont rarement trompée; Jacques, il faut qu'il y ait un orage sur nos têtes.

Je vois bien que l'amour te précipite dans un piége nouveau ; la seule parole vraie de ta lettre est celle-ci : « J'épouse cette jeune fille parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de la posséder. » Et quand tu ne l'aimeras plus, Jacques, qu'en feras-tu?

Car il viendra un jour où tu seras aussi fatigué de l'avoir aimée que tu es avide maintenant de t'abandonner à ta passion. Pourquoi cet amour-là différerait-il des autres? As-tu tellement changé depuis un an que tu sois devenu capable de ce qu'il y a de plus antipathique à ton âme, l'obstination? Car de quel autre nom peut-on appeler l'amour qui résiste à l'intimité? Tu es capable de comprendre, d'éprouver et d'exécuter, en beaucoup de choses, ce que les hommes regardent comme impossible; mais, en revanche, ce qui est facile à plusieurs, et possible à beaucoup d'entre eux, Dieu, pour compenser sa magnificence envers toi par quelque grave infirmité, t'en a rendu absolument incapable. Ne pouvoir tolérer les faiblesses d'autrui, voilà ta faiblesse, voilà le côté misérable et sacrifié de ton grand caractère; voilà en quoi Dieu te châtie de n'être pas soumis aux misères communes.

Et tu as raison, Jacques; je te l'ai toujours dit, tu as bien raison de ne rien pardonner à cette boue humaine; tu as raison de retirer tout ton cœur, aussitôt que tu vois une tache sur l'objet de ton amour! L'être qui pardonne s'avilit! Je sais bien, moi, pauvre femme, combien l'âme perd de sa grandeur et de sa sainteté quand elle accepte une idole souillée. Il faut toujours qu'elle en vienne plus tard à briser l'autel où elle s'est prosternée devant un faux dieu; au lieu de la résignation froide qui devrait accompagner cette justice, la haine et le désespoir font trembler la main qui tient la balance. La vengeance se mêle de juger... Oh! alors il vaudrait mieux être né sans cœur que d'avoir aimé.

Toi, homme fort, tu couvres mystérieusement les fautes d'autrui du manteau de ton silence; ta main généreuse relève celui qui est tombé, essuie la fange de son vêtement, et efface même la trace que sa chute a laissée sur ton chemin; mais tu n'aimes plus alors! Le jour où tu commences à pardonner, tu cesses d'aimer! Et je t'ai vu dans ces jours-là; oh! combien tu souffres! Vas-tu t'exposer encore à ce que tu appelais *le mal de la miséricorde?*

Elle a beau être aimable, elle aura beau être sincère et bonne; elle est femme, elle a été élevée par une femme, elle sera lâche et menteuse, un peu seulement, peut-être; cela suffira pour te dégoûter. Tu auras besoin de la fuir alors, et elle t'aimera encore, car elle ne comprendra pas qu'elle est indigne de toi et qu'elle n'a dû ton amour qu'au besoin d'aimer qui dévore ton âme, et au voile que ce besoin aura étendu sur tes yeux jusqu'au jour de sa première faute. Infortunée! je la plains et je l'envie. Elle aura de beaux moments; elle en aura un terrible! Tu as prévu cela, je le vois bien; tu as pensé au temps où, lui retirant ton affection, tu lui laisseras l'indépendance; qu'en fera-t-elle, si elle t'aime? Oh! Jacques, j'ai toujours frémi quand je t'ai vu devenir amoureux; j'ai toujours prévu ce qui est arrivé depuis; j'ai toujours su d'avance que tu romprais brusquement ton lien, et que l'objet de ton amour t'accuserait de froideur et d'inconstance le jour où l'ardeur et la force de cet amour te feraient le plus souffrir. Mais à présent, quel effroi ne dois-je pas avoir quand le mariage va sceller ce lien à ta conscience et à celle d'une femme; quand les lois, la croyance et l'usage vous défendront à tous deux de vous consoler par un autre amour! Les lois, la croyance et l'usage sont des mots pour toi; ce seront des chaînes de fer pour cette femme, quel que soit son caractère; pour les secouer, il faudra qu'elle subisse tout ce que la société peut faire de mal à un de ses enfants rebelles. Comment sortira-t-elle de cette lutte? Désolée comme moi, robuste comme toi, ou écrasée comme un roseau? Pauvre femme! elle t'aime sans doute avec confiance, avec espoir; elle ne sait pas où elle va, l'aveugle enfant! elle ne sait pas quel rocher elle veut porter sur sa faible tête, et à quel colosse de vertu farouche s'attaque sa tranquille et fragile innocence. Oh! quel serment étrange est celui que vous allez prononcer! Dieu n'écoutera ni l'un ni l'autre, il n'enregistrera pas cette monstruosité sur le livre du destin! A quoi me sert de t'avertir? J'empoisonne ta joie, et je ne déracine pas ce terrible espoir de bonheur qui te dévore. Je sais ce que c'est, et je ne m'offense pas de ta résistance : j'ai aimé, j'ai désiré, j'ai espéré comme toi, et j'ai été désabusée comme tu l'as été tant de fois, comme tu le seras encore!

## IX

### DE CLÉMENCE A FERNANDE.

Une autre que moi perdrait son temps et sa peine à te dire que tu vis dans un monde où l'on a singulièrement mauvais ton, et où tout se passe de la façon la plus inconvenante. Je ne puis que te plaindre, car je suis sûre que la bonne compagnie est la classe la plus raisonnable et la plus éclairée de toutes, et que ses usages et ses délicatesses sont les meilleurs guides possibles vers le bon et l'utile. Ta mère le sait de reste, et, parmi tous ses défauts, je lui reconnais au moins un extrême bon sens et une excellente manière d'être; cela n'empêche pas que, sacrifiant tout au désir de te voir épouser un homme riche, elle ne t'ait jetée dans la mauvaise compagnie. Eugénie a toujours été une espèce de bourgeoise très-commune, et le couvent, où l'on prend en général une meilleure te-

nue, ne l'a corrigée de rien. Qu'elle aime à la folie les lazzi soldatesques des amis de son mari, que son château soit devenu une tabagie, cela ne me surprend nullement, mais que ta mère t'ait abandonnée à ces amitiés-là, cela me révolte un peu.

N'importe ! il faut bien que je m'y fasse, car M. Jacques est en plein dans la société dite *du Champ d'asile*, du moins je le présume. Je n'ai pas de préjugés; je vois toutes sortes de gens, je me pique d'être impartiale en politique, et je m'accoutume à supporter les différences dont la société abonde, sans m'étonner de rien; je te parlerai donc comme je dois parler à une personne qui est dans ta position, et je m'écarterai de tout système et de toute habitude pour me mettre au même point de vue que toi.

Ainsi je te dirai que dans son bon sens grossier M. Borel n'a peut-être pas tort et qu'il faut beaucoup réfléchir à cette parole : *Il ne s'abandonne jamais, et le vin ne lui desserre jamais les dents.* Si l'on me disait cela de M. de Vence ou du marquis de Noisy, je rirais comme tu as fait à propos de M. Jacques, mais moi, à propos de M. Jacques, je n'en rirais pas. M. Jacques a vécu parmi les gens qui boivent, qui s'enivrent et qui bavardent; quelle qu'ait été sa première éducation, dès l'âge de seize ans il a été soldat de Bonaparte; cela l'oblige à être un homme comme M. Borel, ou à lui être infiniment supérieur; prends garde à cela, Fernande. Je suis très-portée à le croire tel, d'après tout ce que tu m'en dis; mais si nous nous trompions l'une et l'autre? s'il était inférieur à tous ces braves butors que tu aimes tant, et qui ont du moins pour eux la franchise et la loyauté? si toute cette réserve, que tu prends peut-être pour de la noblesse dans les manières, était seulement la prudence d'un homme qui cache quelque vice ? Je te dirai naturellement ce que je crains : je m'imagine que M. Jacques est un de ces hommes d'un certain âge qui ont beaucoup de dépravation et beaucoup d'orgueil ; ces gens-là sont tout mystère, mais on fait bien de ne pas chercher à lever le voile dont ils se couvrent. Je ne puis me résoudre à t'en dire davantage, d'autant plus que je me trompe peut-être absolument.

## X

### DE JACQUES A SYLVIA.

Eh bien, oui, c'est de l'amour, c'est de la folie, c'est ce que tu voudras, un crime peut-être! Peut-être que je m'en repentirai et qu'il sera trop tard; peut-être aurai-je fait deux malheureux au lieu d'un; mais il n'est déjà plus temps : la pente m'entraîne et me précipite ; j'aime, je suis aimé. Je suis incapable de penser et de sentir autre chose.

Tu ne sais pas ce que c'est qu'aimer, pour moi! Non ; je ne te l'ai jamais dit, parce que dans ces moments-là j'éprouve un besoin égoïste de me replier sur moi-même et de cacher mon bonheur comme un secret. Tu es le seul être au monde avec lequel il m'ait été possible de m'épancher, et encore cela ne m'a été possible qu'en de rares instants. Il en est d'autres où Dieu seul a pu être le confident de ma douleur ou de ma joie. Aujourd'hui j'essayerai de te montrer mon âme tout entière et de te faire descendre au fond de cet abîme que tu dis inconnu à moi-même. Peut-être verras-tu que je ne suis pas ce lutteur terrible que tu crois; peut-être m'aimeras-tu moins, fière Sylvia, en voyant que je suis plus homme que tu ne penses.

Mais pourquoi serait-ce une faiblesse que de s'abandonner à son propre cœur ? Oh! la faiblesse, c'est l'épuisement! C'est quand on ne peut plus aimer qu'on doit pleurer sur soi-même et rougir d'avoir laissé éteindre le feu sacré; moi, je le sens avec orgueil qui se ravive de jour en jour. Ce matin je respirais avec volupté les premières brises du printemps, je voyais s'entr'ouvrir les premières fleurs. Le soleil de midi était déjà chaud, il y avait de vagues parfums de violettes et de mousses fraîches répandus dans les allées du parc de Cerisy. Les mésanges gazouillaient autour des premiers bourgeons et semblaient les inviter à s'entr'ouvrir. Tout me parlait d'amour et d'espérance; j'eus un si vif sentiment de ces bienfaits du ciel, que j'avais envie de me prosterner sur les herbes naissantes et de remercier Dieu dans l'effusion de mon cœur. Je te jure que mon premier amour n'a pas connu ces joies pures et ces divins ravissements : c'était un désir plus âpre que la fièvre. Aujourd'hui il me semble être jeune et ressentir l'amour dans une âme vierge de passions. Et pendant ce temps tu vois mon spectre épouvanté errer autour de toi, rêveuse ! Oh! jamais je n'ai été si heureux! jamais je n'ai tant aimé ! Ne me rappelle pas que j'en ai dit autant chaque fois que je me suis senti amoureux. Qu'importe ? on sent réellement ce qu'on s'imagine sentir. Et d'ailleurs je croirais assez à une gradation de force dans les affections successives d'une âme qui se livre ingénument comme la mienne. Je n'ai jamais travaillé mon imagination pour allumer ou ranimer en moi le sentiment qui n'y était pas encore ou celui qui n'y était plus; je ne me suis jamais imposé l'amour comme un devoir, la constance comme un rôle. Quand j'ai senti l'amour s'éteindre, je l'ai dit sans honte et sans remords, et j'ai obéi à la Providence qui m'attirait ailleurs. L'expérience m'a bien vieilli; j'ai vécu deux ou trois siècles, mais du moins elle m'a mûri sans me dessécher. Je sais l'avenir, mais pour rien au monde je n'aurais la froide lâcheté de lui sacrifier le présent. Qui, moi! moi qui suis si bien habitué à la souffrance, je reculerais devant elle, et

je ne disputerais pas à cette avare destinée les biens que je peux lui arracher encore? Ai-je donc été si heureux? n'ai-je plus rien à connaître, rien à posséder de nouveau sous le soleil de ce monde-ci? Je sens bien que je n'ai pas fini, que je ne suis pas rassasié; je sens qu'il y a encore des joies pour mon cœur, puisque mon cœur a encore des désirs et des besoins. Je veux conquérir ces joies et les savourer, dussé-je les payer plus chèrement que toutes celles que Dieu m'a fait expier déjà. Si la destinée de l'homme, ou si la mienne du moins, est d'être heureux pour souffrir ensuite, et de tout posséder pour tout perdre, soit! Si ma vie est un combat, une révolte continuelle de l'espérance contre l'impossible, j'accepte! Je me sens encore la force de combattre et d'être heureux un jour au prix de tout le reste de mes jours futurs. Je défie le sort de m'épouvanter avant le combat; qu'il me brise s'il est le plus fort.

Ne me dis pas que j'expose le bonheur d'un autre avec le mien. D'abord cet être, là où je le prends, ne serait qu'infortuné en d'autres mains que les miennes; et puis ce qu'il est destiné à souffrir avec moi est peu de chose au prix de ce que je suis résigné à souffrir avec lui. Les tourments qui m'attendent, je les connais, et je sais ce que sont les douleurs des autres au prix des miennes. Comment veux-tu que j'aie de la compassion pour quelqu'un? Songerais-tu à établir une comparaison entre moi et le reste des hommes? En fait de souffrance ne suis-je pas une exception? Tout autre que toi rirait de cette prétention et la prendrait pour un imbécile orgueil; mais tu sais bien que je ne m'en vante pas, et que je m'en plains dans l'amertume de mon cœur. Tu sais que j'ai souvent maudit le ciel pour m'avoir refusé la faculté qu'il accorde si généreusement à tous les hommes, l'oubli! De quoi ne se consolent-ils pas et de quoi me suis-je jamais consolé? La douleur les effleure; je ne sais quel vent souffle sur leurs plaies et les sèche aussitôt; pourquoi les miennes saignent-elles éternellement? Pourquoi la première douleur de ma vie, au lieu de s'en aller dans la nuit de l'oubli, est-elle toujours devant mes yeux, terrible et vivante comme le sang prolifique de l'hydre? Pour tous les humains le malheur est un hymne funèbre qui passe, et dont les notes se perdent peu à peu dans l'éloignement; quand la dernière s'envole, l'oreille n'en conserve pas le son. Pourquoi mugissent-elles toutes autour de moi? Pourquoi cet éternel chant de mort qui s'élève à toute heure dans mon âme et qui me force à pleurer continuellement mes pertes? Pourquoi mon front est-il ceint d'épines qui le déchirent à chaque souffle du vent dans les fleurs dont les autres se couronnent?

Oh! je vois bien que les autres ne souffrent pas la centième partie de mon mal. Ils se désolent cent fois plus haut, parce qu'ils ne savent vraiment pas ce que c'est que la douleur. Insolents sybarites, ils se plaignent du pli d'une rose; je vois comme ils se guérissent, comme ils se consolent, comme ils sont aveuglément dupes d'une illusion nouvelle. Race stupide et lâche! ils n'affronteraient pas ces illusions, s'ils savaient comme moi ce qu'elles valent! Quand ils sont terrassés par le destin, ils avouent qu'ils se sont trompés. « Ah! si j'avais su, disent-ils, que cela devait finir ainsi! » Et moi je sais comment tout finit, et je commence un amour nouveau! Tu vois bien que je suis cent fois plus courageux, cent fois plus infortuné que les autres.

Fernande souffrira donc avec moi; tu veux que je trace d'avance l'arrêt de mort de mon bonheur. Eh bien, sois satisfaite, âme stoïque, vigueur impitoyable! l'un de nous cessera d'aimer, elle ou moi, qu'importe? Celui qui se détachera le dernier ne sera pas le plus malheureux! Fernande se consolera; elle est sincère et bonne; mais elle est faible, la pauvre enfant; faible sera sa douleur.

Au milieu de mon amour et de ma joie, il y a une chose qui me déchire et qui m'indigne contre moi, contre toi aussi, Sylvia: contre moi, parce que je n'ai pas songé dans ma dernière lettre à te questionner; contre toi, parce que tu gardes un dédaigneux silence, comme si tu me croyais devenu indifférent à ton sort. Si tu avais cette idée-là, Sylvia, je serais capable de partir à l'heure même et d'aller te redemander à genoux ta confiance et ton estime. Oh! dis-moi comment va ton cœur, infortunée! parle-moi de toi! Comment! depuis trois semaines il n'est question que de moi, et nous n'avons pas dit un mot de ta nouvelle situation! La dernière fois que tu m'en as parlé, tu semblais assez satisfaite; mais je ne puis me tranquilliser absolument sur la solitude où je t'ai laissée. Cela est bien rude à ton âge, Sylvia, et avec ta force! plus on a d'énergie pour résister à la douleur, plus on en a pour la ressentir. Dis-moi, dis-moi si tu as pris le dessus. Il ne me semble pas, à la manière dont tu envisages ma position, que tu aies trouvé le repos de l'esprit. Parle-moi de ce cœur qui me juge et me dissèque si sévèrement et qui a toutes mes folies, toute mon audace. N'oublie pas du moins, Sylvia, qu'il y a entre nous un sentiment plus fort que l'amour, et que tu n'as qu'un mot à dire pour m'envoyer d'un bout du monde à l'autre.

---

## XI

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Ma chère, ta lettre me fait horriblement mal. D'abord je n'y comprends rien; qu'est-ce que tu entends par la dépravation? Est-ce l'inconstance, est-ce le besoin de changer d'amour? En ce cas, j'ai une peur

affreuse. Voici la conversation que je viens d'avoir avec le gros capitaine Jean, dont je t'ai parlé; tu jugeras de ce qui se passe en moi. Nous avons fait ce matin une promenade dans les bois de Tilly; nous étions cinq hommes et cinq femmes, tous en tilbury. Comme il fallait que dans chacune de ces petites voitures il se trouvât un homme avec une femme pour diriger le cheval; comme ma mère n'a pas jugé convenable que je fisse deux lieues dans le tilbury de Jacques en présence de huit personnes (quoiqu'elle me laisse tous les jours quatre ou cinq heures seule avec lui dans notre jardin) ; comme M. Jacques ne voulait pas, j'en suis bien sûre, être le cavalier de ma mère, et que M. Borel s'est dévoué à sa place; comme enfin je ne pouvais aller convenablement qu'avec un homme marié, et que le capitaine Jean est père de quatre grands enfants, on a décidé unanimement que je devais avoir ce joli page. Du moment que je n'étais pas avec Jacques, j'aimais autant celui-là qu'un autre; il me semblait obligeant et bonhomme. Mais c'est le butor le plus bavard et le plus niais que je connaisse à présent, et il m'a mis l'esprit dans une telle perplexité que je suis au désespoir d'avoir fait route avec lui.

Il est vrai que c'est bien ma faute. Quand je me suis trouvée tête à tête en conversation avec un homme qui connaît Jacques depuis vingt ans et qui ne demandait pas mieux que de causer, je n'ai pu y tenir, et je l'ai mis sur la voie. D'abord d'un ton moitié amical, moitié goguenard, il s'est hasardé à me parler de son caractère, et peu à peu, pressé par mes questions et encouragé par l'air de plaisanterie que j'affectais, il m'a raconté des aventures de sa vie. Je ne sais quelle impression cela m'a faite dans le moment, à présent je suis en proie à une agitation affreuse; il me semble que je dois conclure de cette conversation que Jacques est un enthousiaste et un inconstant; du moins le capitaine me l'a dit plus de vingt fois. «Vous devez être fière, me disait-il, d'avoir enchaîné le faucon; il a joliment chassé de petites perdrix comme vous! Mais le voilà dompté et chaperonné sur le poing de sa châtelaine; coupez-lui les ailes, si vous voulez qu'il y reste.

— Qu'est-ce que cela veut dire? lui ai-je demandé. Est-ce donc si difficile de garder le cœur de M. Jacques? — Ah! il y en a plus d'une qui s'est vantée d'en venir à bout, a-t-il repris. Mais elle comptait sans son hôte, la pauvrette! brrrr...t! Quand on croyait avoir bien fermé la cage, l'oiseau était parti à travers les barreaux. Mais je vois que cela ne vous inquiète pas, et que vous faites votre affaire de le guérir de cette envie de changer. — Certainement, répondis-je, en tâchant de cacher mon effroi sous un rire forcé. Mais vous, capitaine, qui êtes un modèle de fidélité, à ce que dit M. Borel, comment n'avez-vous pas morigéné un peu M. Jacques? — Ah! que diable voulez-vous? répondit-il en prenant un air capable, un enthousiaste, un fou! L'engouement pour les jupons est une vraie maladie chez lui. Autant il est froid et réservé avec les hommes, autant il est tendre et empressé auprès des belles; et à qui est-ce que je le dis? Vous le savez mieux que moi, mademoiselle Fernande! Et il se mit à rire d'un gros rire insupportable. — Il a donc bien fait des folies dans sa vie? demandai-je. — Des folies, répondit-il, des folies dignes des Petites-Maisons; et pour quelles pécores! les plus altières *carognes* (je te répète son expression, parce que cela me paraît nécessaire pour te donner une idée juste de la manière dont il traite les amours de Jacques), les plus insolentes *chipies* que j'aie jamais rencontrées; de ces femmes belles comme des anges et méchantes comme des démons, avides, ambitieuses, intrigantes, despotiques; de ces femmes comme il y en a tant, et auxquelles vous ressemblez si peu, mademoiselle Fernande! — Comment M. Jacques a-t-il pu s'attacher à de pareilles femmes? — Il était leur dupe; il les prenait pour de petits anges, et il voulait couper la gorge à tous ceux qui n'étaient pas de son avis. Ah! si vous saviez ce que c'est que Jacques amoureux! Mais qu'est-ce que je dis? Qui le sait mieux que vous? Il est vrai qu'à cause de vous il ne rencontre de contradiction nulle part. Quand il annonce son mariage, tout le monde lui dit qu'il épouse un petit ange; et la première fois que j'en ai entendu parler, je me suis écrié : Ah! parbleu! Jacques, il est bien temps que tu aimes une femme digne de toi! Il m'a serré la main, et en même temps il m'a regardé de travers; car, s'il est content de vous entendre louer, il n'en est pas moins furieux quand on parle mal des diablesses qu'il a aimées. Savez-vous que j'ai failli me battre avec lui plus de dix fois, parce que je voulais l'empêcher de se ruiner, de se retirer du service et de se marier avec la plus grande dévergondée de la terre? J'aime Jacques comme mon enfant; j'ai reçu de lui des services que je n'oublierai jamais; mais si je me suis un peu acquitté envers lui, c'est en l'empêchant de faire cette belle équipée. — Comment l'en avez-vous empêché? Contez-moi cela. — C'était la marquise Orseolo. Parbleu! c'est une histoire connue dans tout Milan! La plus belle femme de l'Italie, et de l'esprit comme un démon. Jacques ne se trompe pas du moins sur ces choses-là, et il y a bien un peu de vanité dans tous ses choix. Il y en avait surtout dans ce temps-là. Toute l'armée d'Italie était, ma foi! aux pieds de madame Orseolo, qui se donnait des airs de patriotisme, chose bien rare parmi les Italiennes, et qui affichait pour les pauvres Français le plus profond mépris. Cela tente mon fou de Jacques, et le voilà, avec sa mine pâle et ses grands yeux tristes, qui se promène autour de la belle, et la suit comme son ombre, jusqu'à ce qu'il ait enfin vaincu ce fier courage et soumis cette farouche vertu. Tout allait bien; Jacques allait jeter le froc aux orties et amener cette

charmante conquête en France, non sans l'épouser, comme elle le désirait, et compléter la plus grande folie qu'il ait jamais faite, lorsque, par bonheur, j'acquis des preuves flagrantes de l'intimité un peu trop tendre qui existait entre la dame et son confesseur, et je me hâtai, comme vous pensez bien, de les fournir à Jacques, qui ne me dit pas seulement grand merci, mais qui du moins quitta Milan un quart d'heure après et disparut pendant six mois. Nous le retrouvâmes à Naples, aux pieds d'une chanteuse célèbre, qui ne le subjugua pas moins et qui le trompa de même. Pour celle-là, il a failli perdre la raison. Je n'en finirais pas si je vous racontais toutes les aventures de Jacques. C'est le garçon le plus romanesque, avec cette mine tranquille que vous lui voyez; mais si bon avec toutes ses extravagances, si généreux, si brave! Vous serez heureuse avec lui, mademoiselle Fernande. Si vous ne l'êtes pas, prenez-moi pour le plus méchant hâbleur de la terre, et venez me tirer les oreilles. »

Tu dois voir ce que c'est que Jacques maintenant; dis-le-moi, ma chère Clémence; car, pour moi, je le sais un peu moins qu'auparavant. Mais je suis triste à mourir. Ce Jacques qui dit m'aimer tant, et qui a déjà usé son cœur pour des êtres si méprisables; ces enthousiasmes aveugles auxquels il est sujet, et qui le poussent à sacrifier tout à l'objet de son fol amour, et à lui faire des serments éternels qu'il doit bientôt après rompre et détester!... Et s'il me traitait ainsi! si la veille de mon mariage il se dégoûtait de moi; le lendemain, ce serait encore pis!... Oh! Clémence, Clémence, dans quel abîme suis-je près de tomber! Dis-moi ce qu'il faut faire. Depuis quelques jours je vois Jacques à peine. Il est occupé de préparer tout pour ce mariage, et il va à Tours et à Amboise deux ou trois fois par semaine. D'ailleurs l'effroi qu'il m'inspire commence à devenir si grand, que je crains d'avoir une explication avec lui et de me laisser rassurer. Cela lui est si facile, et j'ai tant besoin de croire en lui! Je me sens si malheureuse quand je doute!

---

## XII

### DE SYLVIA A JACQUES.

Va donc où t'emporte ta destinée! J'aime mieux cette lettre-ci que l'autre; elle est franche du moins. Ce que je crains le plus, c'est de te voir retomber dans les illusions de ta jeunesse. Mais si tu abordes hardiment le péril, si tu vois clair à tes pieds, tu franchiras peut-être l'abîme. Qui sait ce que peut vaincre le courage d'un homme? Tu es las de disputer lentement la partie, et tu joues tout ton avenir sur un dernier coup de dé. Si tu perds, souviens-toi qu'il te reste un cœur ami pour t'aider à supporter le reste de ta vie, ou pour te tenir compagnie, si tu veux t'en débarrasser.

Tu me dis de te parler de moi, et tu me reproches de garder un dédaigneux silence. Sais-tu pourquoi, Jacques, j'envisage si sévèrement la nouvelle phase d'amour où entre ta destinée? Sais-tu pourquoi j'ai peur, pourquoi je t'ai averti du danger, pourquoi je te vois d'un œil sombre marcher à sa rencontre? Tu ne l'as pas deviné? C'est que moi aussi je suis perdue sur cette mer orageuse; moi aussi je m'abandonne au destin, et je place tout ce qui me reste de force et d'espoir sur le hasard d'un chiffre. Octave est ici; je l'ai vu; je lui ai pardonné.

J'ai fait une grande faute en ne prévoyant pas qu'il viendrait. J'ai arrangé toute ma situation pour oublier son absence, et non pour combattre son retour. Il est venu, j'ai été surprise; la joie a été plus forte que la raison.

Je parle de joie! et toi aussi tu en parles. Quelle joie que la nôtre! Sombre comme la flamme de l'incendie, sinistre comme le dernier rayon du soleil qui perce les nuées avant la tempête! Nous joyeux! quelle dérision! Oh! quels êtres sommes-nous, et pourquoi voulons-nous toujours vivre la même vie que les autres?

Je sais que l'amour seul est quelque chose, je sais qu'il n'y a rien autre sur la terre. Je sais que ce serait une lâcheté que de le fuir par crainte des douleurs qui l'expient; mais vraiment, quand on voit si bien sa marche et ses résultats, peut-on goûter des joies bien pures? Pour moi, cela m'est impossible. Il y a des moments où je m'échappe des bras d'Octave avec haine et avec terreur, parce que je vois dans le rayonnement de son front l'arrêt de mon futur désespoir. Je sais que son caractère n'a aucun rapport avec le mien; je sais qu'il est trop jeune pour moi; je sais qu'il est bon sans être vertueux, affectueux mais incapable de passion; je sais qu'il ressent l'amour assez fortement pour commettre toutes les fautes, mais pas assez pour faire quelque chose de grand. Enfin je ne l'*estime* pas, dans l'acception particulière que toi et moi donnons à ce mot.

Quand j'ai commencé à l'aimer, j'ai chéri en lui cette faiblesse qui me fait souffrir maintenant. Je n'ai pas prévu qu'elle me révolterait bientôt. En vérité, j'ai fait ce que tu fais sans doute à présent. J'ai trop compté sur la générosité de mon amour. Je me suis imaginé que, plus il avait besoin d'appui et de conseil, plus il me deviendrait cher en recevant tout de moi; que le plus heureux, le plus noble amour d'une femme pour un homme devait ressembler à la tendresse d'une mère pour son enfant. Hélas! j'avais tant cherché la force, et mes tentatives avaient été si déplorables! En croyant m'appuyer sur des êtres plus grands que moi, je m'étais sentie si durement repous-

sée par un froid de glace! Je me disais : La force chez les hommes, c'est l'insensibilité; la grandeur, c'est l'orgueil; le calme, c'est l'indifférence. J'avais pris le stoïcisme en aversion après lui avoir voué un culte insensé. Je me disais que l'amour et l'énergie ne peuvent habiter ensemble que dans des cœurs froissés et désolés comme le mien, que la tendresse et la douceur étaient le baume dont j'avais besoin pour me guérir, et que je les trouverais dans l'affection de cette âme ingénue. Qu'importe, pensais-je, qu'il sache ou non supporter la douleur? Avec moi, il n'aura pas à la connaître. Je prendrai sur moi tout le poids de la vie. Son unique affaire sera de me bénir et de m'aimer.

C'était là un rêve comme les autres; je n'ai pas tardé à souffrir de cette erreur et à reconnaître que si, dans l'amour, un caractère devait être plus fort que l'autre, ce ne devait pas être celui de la femme. Il faudrait du moins qu'il y eût quelque compensation; ici, il n'y en a pas. C'est moi qui suis l'homme; ce rôle me fatigue le cœur, au point que je deviens faible moi-même par dégoût de la force.

Et pourtant il y a de bien belles choses dans le cœur de cet enfant! Quels trésors de sensibilité, quelle pureté de mœurs, quelle foi naïve dans le cœur d'autrui et dans le sien propre! Je l'aime parce que je ne connais pas d'homme meilleur. Celui qui est à part de tous les autres ne m'inspire et ne ressent pour moi que de l'amitié. — L'amitié, c'est une sorte d'amour aussi, immense et sublime en de certains moments, mais insuffisante, parce qu'elle ne s'occupe que des malheurs sérieux et n'agit que dans les grandes et rares occasions. La vie de tous les jours, cette chose si odieuse et si pesante dans la solitude, cette succession continuelle de petites douleurs fastidieuses que l'amour seul peut changer en plaisirs, l'amitié dédaigne de s'en occuper. Vous êtes capable, comme vous le dites fort bien, de tout quitter pour venir me tirer d'une situation malheureuse et de courir d'un bout du monde à l'autre pour me rendre un service; mais vous n'êtes pas capable de passer huit jours tranquille avec moi, sans penser à Fernande, qui vous aime et vous attend. Et cela doit être ainsi; car pour moi, c'est la même chose. Je sacrifierais tout mon amour pour vous sauver d'un malheur, je n'en détacherais pas une parcelle pour vous préserver d'une contrariété. Il semble donc que la vie doive être divisée en deux parts : l'intimité avec l'amour, le dévouement avec l'amitié. Mais j'ai beau faire pour me persuader que je suis contente de cet arrangement, j'ai beau me répéter que Dieu m'a servie avec prodigalité en me donnant un amant comme Octave et un ami comme vous, je trouve l'amour bien puéril et l'amitié bien austère. Je voudrais avoir pour Octave la vénération que j'ai pour vous, sans perdre la douce tendresse et la vive sollicitude que j'ai pour lui. Rêve insensé! Il faut accepter la vie comme Dieu l'a faite. C'est difficile, Jacques, bien difficile!

## XIII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Ne m'écris pas, ne me réponds pas. Ne me parle plus de prudence et ne cherche plus à me mettre en garde contre le danger. C'est fini; je m'y jette les yeux bandés. J'aime : est-ce que je suis capable de voir clair à quelque chose? Il en sera ce que Dieu voudra. Qu'importe, après tout, que je sois heureuse ou non? Suis-je donc un être si précieux, pour que nous nous en occupions tant? Et à quoi mènent toutes les prévisions? Elles n'empêchent pas qu'on ne se risque, et elles font qu'on se risque lâchement. Ne me décourage donc plus, ne me parle plus de Jacques, mais laisse-moi t'en parler toujours.

Hier il est venu me surprendre dans le parc. J'étais assise sur un banc; j'avais la tête dans mes deux mains, et je pleurais. Il a voulu savoir la cause de mon chagrin, et il s'est mis en colère parce que je refusais de parler. Mais quelle colère! Il me prenait dans ses bras et me serrait avec tant de force qu'il me faisait mal; et pourtant je n'avais ni peur ni ressentiment de le voir me brutaliser ainsi. Il me secouait la main d'un air d'autorité, en me disant : « Parle donc, je veux que tu parles, réponds-moi tout de suite; qu'as-tu? » Et moi, qui déteste le commandement, j'ai eu du plaisir à entendre le sien. Le cœur m'a bondi de joie, comme lorsqu'il m'a tutoyée pour la première fois, en me faisant traverser un ruisseau et me disant : « Saute donc, peureuse! » Oh! bien plus cette fois! ce que j'ai ressenti, Clémence, est inexplicable. Tout mon cœur a été au-devant du sien, comme un esclave qui se jetterait aux pieds de son maître ou comme un enfant dans le sein de sa mère. Ces choses-là ne peuvent pas tromper; je sens que je l'aime, parce que je dois l'aimer, parce qu'il le mérite, parce que Dieu ne permettrait pas que j'éprouvasse cette confiance et cet entraînement pour un méchant homme. Pressée par ses questions, je lui ai parlé de ma conversation avec le capitaine Jean, et de l'effroi insurmontable qu'elle m'avait laissé. « Ah! en effet, m'a-t-il dit, je voulais te parler des craintes auxquelles tu t'abandonnes et des questions que tu as faites à Borel et à sa femme. Cela m'embarrassait un peu; que puis-je te dire? que les reproches de Borel ne sont pas fondés, que les histoires du capitaine sont fausses? Il m'est impossible de mentir. Il est vrai que j'ai des défauts très-graves, et que j'ai fait beaucoup de folies. Mais qu'est-ce que cela a de commun avec toi et avec l'avenir qui nous attend? Je ne puis rien te jurer,

sinon que je suis un honnête homme, et que je n'aurai jamais avec toi un mauvais procédé. Prends acte de ces paroles-là, s'il te faut des paroles pour te rassurer, et quitte-moi la première fois que j'y manquerai. Mais si tu as cru que tu ne souffrirais jamais de mon caractère, et que tu n'aurais jamais rien à lui reprocher, tu as compté faire en ce monde le voyage d'Eldorado, et tu as rêvé une destinée qui n'est permise à personne sur la terre. » Puis il s'est tu tout à coup, et il est resté triste et silencieux; moi aussi. Enfin, il a fait un effort sur lui-même, et il m'a dit : « Vous voyez bien, ma pauvre enfant, que vous souffrez déjà? Ce n'est pas la première fois, et ce ne sera malheureusement pas la dernière. N'avez-vous donc jamais entendu dire que la vie est un tissu de douleurs, une vallée de larmes? » Le ton triste et amer dont il a dit ces paroles m'a tellement brisé le cœur que mes pleurs ont recommencé à couler malgré moi. Il m'a serrée dans ses bras, et il s'est mis à pleurer aussi. Oui, Clémence, il a pleuré, cet homme si grave et si accoutumé sans doute à voir couler les larmes des femmes. Les miennes l'ont gagné. Oh! comme son cœur est sensible et généreux! C'est en ce moment que je l'ai bien senti : il importe peu que Jacques ait trente-cinq ans. A-t-il pu être meilleur et plus digne d'amour à vingt-cinq?

Quand je l'ai vu ainsi, j'ai jeté mes bras autour de son cou. — Ne pleure pas, Jacques, lui ai-je dit; je ne mérite pas ces nobles larmes. Je suis un être lâche et sans grandeur; je ne m'en suis pas aveuglément rapportée à toi, comme je devais le faire. Je t'ai soupçonné, j'ai voulu fouiller dans les secrets de ta vie passée! Pardonne-moi, ton chagrin est une punition trop sévère. — Laisse-moi pleurer, m'a-t-il dit, et sois bénie pour m'avoir donné cette heure d'attendrissement et d'effusion; il y a bien longtemps que cela ne m'était arrivé. Ne sens-tu pas, Fernande, que ce qu'il y a de plus doux au monde, c'est la tristesse qu'on partage, et que les larmes qui se mêlent à d'autres larmes sont un baume pour la douleur? Puissé-je pleurer souvent avec toi, et puisses-tu ne jamais pleurer seule!

Oh! c'est fini, qu'on me dise de Jacques ce qu'on voudra, je n'écoute plus que lui. Ne me blâme pas, mon amie, ne me fais pas souffrir inutilement. Je m'abandonne à mon destin; qu'il soit ce qu'il plaira à Dieu; pourvu que Jacques m'aime, je suis sûre de tout supporter.

---

## XIV

### DE JACQUES A FERNANDE.

Je voulais vous dire bien des choses l'autre soir, je n'ai pu parler; nos larmes se sont mêlées, nos cœurs se sont entendus. Cela suffit pour deux amants, mais pour deux époux ce n'est peut-être pas assez. Votre esprit a peut-être besoin d'être rassuré et convaincu. Je demande à votre affection une preuve de confiance bien grande, ô mon enfant! en vous priant d'accepter mon nom et de partager mon sort; je m'étonne de l'abandon avec lequel, me connaissant aussi peu, vous vous en êtes jusqu'ici rapportée à moi. Il faut que votre âme soit bien noble et bien généreuse, ou que vous ayez deviné que vous n'aviez rien à craindre du vieux Jacques. Je crois à l'un et à l'autre, à votre confiance et à votre pénétration. Mais je sens bien que jusqu'ici votre cœur a fait tous les frais de cette sécurité, que j'ai été muet et nonchalant, enfin qu'il est temps que je vous aide à m'estimer un peu.

Je ne vous parlerai pas d'amour. Il me serait impossible de vous prouver que le mien doit vous rendre éternellement heureuse; je n'en sais rien, et je puis dire seulement qu'il est sincère et profond. C'est du mariage que je veux vous parler dans cette lettre, et l'amour est une chose à part, un sentiment qui entre nous sera tout à fait indépendant de la loi et du serment. Ce que je vous ai demandé, ce que vous m'avez promis, c'est de vivre avec moi, c'est de me prendre pour votre appui, pour votre défenseur, pour votre meilleur ami. L'amitié seule est nécessaire à ceux qui associent leur destinée par une promesse mutuelle. Quand cette promesse est un serment dont l'un peut abuser pour faire souffrir l'autre, il faut que l'estime soit bien grande des deux côtés, et surtout du côté de celui que les lois humaines et les croyances sociales placent dans la dépendance de l'autre. C'est de cela, Fernande, que je veux m'expliquer formellement avec vous, afin que si vous livrez aveuglément votre cœur à l'amour, vous sachiez du moins à qui vous confiez le soin de votre indépendance et de votre dignité.

Vous devez avoir pour moi cette estime et cette amitié, Fernande; je les mérite, je le dis sans orgueil et sans forfanterie; je suis assez vieux pour me connaître, et pour savoir de quoi je suis capable. Il est impossible que j'aie jamais envers vous un tort assez grave pour les perdre, ou même pour les compromettre. Je vous parle ainsi parce que je vous estime et que je crois en vous. Je sais que vous êtes juste, que vous avez l'âme pure et le jugement sain. Avec cela il est également impossible que vous m'accusiez sans motif, ou que du moins vous n'acceptiez pas ma justification quand elle sera éclatante de vérité.

Il faut cependant tout prévoir : l'amour peut s'éteindre, l'amitié peut devenir pesante et chagrine, l'intimité peut être le tourment de l'un de nous, peut-être de tous les deux. C'est dans ce cas que votre estime m'est nécessaire! pour avoir le courage de m'abandonner votre liberté, il faut que vous sachiez que je ne m'en emparerai jamais. Êtes-vous bien sûre de

cela? Pauvre enfant! vous n'y avez peut-être pas seulement songé. Eh bien! pour répondre aux terreurs qui pourraient naître en vous, pour vous aider à les chasser, j'ai à vous faire un serment; je vous prie de l'enregistrer et de relire cette lettre toutes les fois que les propos du monde ou les apparences de ma conduite vous feront craindre quelque tyrannie de ma part. La société va vous dicter une formule de serment. Vous allez jurer de m'être fidèle et de m'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en tout. L'un de ces serments est une absurdité, l'autre une bassesse. Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur, même quand je serais le plus grand et le plus parfait des hommes. Vous ne devez pas me promettre de m'obéir, parce que ce serait nous avilir l'un et l'autre. Ainsi, mon enfant, prononcez avec confiance les mots consacrés sans lesquels votre mère et le monde vous défendraient de m'appartenir; moi aussi je dirai les paroles que le prêtre et le magistrat me dicteront, puisqu'à ce prix seulement il m'est permis de vous consacrer ma vie. Mais à ce serment de vous protéger que la loi me prescrit, et que je tiendrai religieusement, j'en veux joindre un autre que les hommes n'ont pas jugé nécessaire à la sainteté du mariage, et sans lequel tu ne dois pas m'accepter pour époux. Ce serment, c'est de te respecter, et c'est à tes pieds que je veux le faire, en présence de Dieu, le jour où tu m'auras accepté pour amant.

Mais dès aujourd'hui je le prononce, et tu peux le regarder comme irrévocable. Oui, Fernande, je te respecterai parce que tu es faible, parce que tu es pure et sainte, parce que tu as droit au bonheur ou du moins au repos et à la liberté. Si je ne suis pas digne de remplir à jamais ton âme, je suis capable au moins de n'en être jamais ni le bourreau ni le geôlier. Si je ne puis t'inspirer un éternel amour, je saurai t'inspirer une affection qui survivra dans ton cœur à tout le reste, et qui t'empêchera d'avoir jamais un ami plus sûr et plus précieux que moi. Souviens-toi, Fernande, que quand tu me trouveras le cœur trop vieux pour être ton amant, tu pourras invoquer mes cheveux blancs et réclamer de moi la tendresse d'un père. Si tu crains l'autorité d'un vieillard, je tâcherai de me rajeunir, de me reporter à ton âge, pour te comprendre et pour t'inspirer la confiance et l'abandon que tu aurais pour un frère. Si je ne réussis à remplir aucun de ces rôles; si, malgré mes soins et mon dévouement, je te suis à charge, je m'éloignerai, je te laisserai maîtresse de tes actions, et tu n'entendras jamais une plainte sortir de ma bouche.

Voilà ce que je puis te promettre; le reste ne dépend pas de moi. Adieu, mon ange, réponds-moi; ta mère te laisse toute la liberté possible. Mon domestique ira chercher ta lettre demain matin. Je serai forcé de passer la journée à Tours.

Ton ami. JACQUES.

## XV

### DE FERNANDE A JACQUES.

Oui, j'ai confiance en vous, je crois à votre honneur. Je n'avais pas besoin de vos serments pour savoir que je ne serai jamais ni avilie ni opprimée par vous. Je suis un enfant, et l'on ne s'est guère donné la peine de former mon esprit; mais j'ai le cœur fier, et ma simple raison a suffi pour m'éclairer sur certaines choses. J'ai horreur de la tyrannie, et si, dès les premiers regards que j'ai jetés sur vous, je ne vous avais pas deviné tel que vous êtes, je ne vous aurais jamais estimé, jamais aimé. Ma mère m'a toujours dit qu'un mari était un maître, et que la vertu des femmes est d'obéir. Aussi j'étais bien résolue à ne pas me marier, à moins de rencontrer un prodige. Cela n'était guère probable, et il m'était beaucoup plus facile de croire que j'arriverais tranquillement à l'espèce d'indépendance assurée aux vieux jours des filles sans dot. Cependant je me figurais quelquefois que Dieu ferait un miracle en ma faveur, et qu'il m'enverrait un de ses anges sous les traits d'un homme, pour me protéger en cette vie. C'était un rêve romanesque, dont je ne me vantais pas à ma mère, mais que je n'avais pas la force de repousser. Quand j'étais assise à mon métier auprès de la fenêtre, et que je voyais le ciel si bleu, les arbres si verts, toute la nature si belle, et moi si jeune! oh! alors, il m'était impossible de croire que j'étais destinée à la captivité ou à la solitude. Que voulez-vous? J'ai dix-sept ans; à mon âge on n'a pas toute la raison possible, et voilà que la Providence se met en tête de me traiter en enfant gâté. Vous arrivez un beau matin, Jacques, avant que j'aie encore souffert de l'ennui, avant que les larmes du découragement aient gâté ma fraîcheur de pensionnaire, tout au beau milieu de mes rêves et de mes folles espérances. Voilà que vous venez tout réaliser sans que j'aie eu le temps de douter et de craindre! Vraiment, il n'y a pas longtemps que je lisais encore des contes de fées; c'était toujours la même chose, mais c'était bien beau! C'était toujours une pauvre fille maltraitée, abandonnée, ou captive, qui, par les fentes de sa prison, ou du haut d'un des arbres du désert, voyait passer, comme dans un rêve, le plus beau prince du monde escorté de toutes les richesses et de toutes les joies de la terre. Alors la fée entassait prodiges sur prodiges pour délivrer sa protégée; et un beau jour Cendrillon voyait l'amour et le monde à ses pieds. Il me semble que c'est là mon histoire. J'ai dormi dans ma cage, et j'ai fait des songes dorés, que vous êtes venu changer en certitudes, si vite que je ne sais pas encore bien si je dors ou si je veille.

Aussi j'ai un peu peur. Le bonheur m'est venu si promptement et si magnifiquement que je n'ose y

croire. Je crois pourtant que vous m'aimez et que vous êtes le meilleur des hommes. Je sais que votre conduite sera telle que vous me l'annoncez. Je sais de mon côté que je n'en serai pas indigne, et ces serments que vous me faites de ne point m'asservir, je vous les fais aussi. Je m'engage à ne point exercer sur vous la tyrannie des prières, des reproches et des convulsions, dont les femmes savent si bien tirer parti. Quoique je n'aie pas votre expérience, je crois pouvoir répondre de ma fierté.

Ce n'est donc pas l'austérité du mariage qui m'effraye. Vous m'aimez et vous m'offrez tout ce que vous possédez; j'accepte, parce que je vous aime. Si un jour nous cessions de nous estimer, je ne suis pas inquiète de mon sort. Je sais assez travailler pour gagner ma vie, et je ne vois en ce genre aucun malheur capable de m'épouvanter assez pour m'empêcher d'accepter le bonheur que vous m'offrez aujourd'hui; ce n'est pas la misère, ce ne sont pas les malheurs vulgaires de la société qui m'inquiètent; c'est l'amour que vous avez pour moi, c'est surtout celui que je ressens pour vous. Vous ne voulez pas m'en parler, Jacques, et c'est la seule chose qui m'occupe et qui m'intéresse.

Peut-être que j'agis contre la pudeur en vous parlant de cela, maintenant que vous affectez de m'entretenir de tout autre sentiment; mais vous m'avez habituée à vous dire sans détour tout ce qui me vient à l'esprit. Vous m'avez dit souvent qu'il n'y avait rien au monde de plus hypocrite et de moins pur que certaines habitudes de réserve que les femmes s'imposent dans leur conduite et dans leurs discours. Je me livre donc sans crainte et sans honte, avec vous, à toutes les impulsions de mon cœur.

Si je vous épousais pour les raisons qui décident au mariage les trois quarts des jeunes personnes avec lesquelles j'ai été élevée, je me contenterais de ce que vous me promettez; et, pourvu que je fusse assurée d'être riche et indépendante, je ferais bon marché de votre amour et du mien. Mais il n'en est pas ainsi, Jacques. Comment avez-vous pu croire que j'eusse peur d'autre chose que de perdre cet amour que vous avez pour moi maintenant? Je sais bien que vous resterez mon ami, mais pensez-vous que cela me suffise et me console? Ah! tenez, ne parlons pas de notre mariage, parlons comme si nous étions seulement destinés à être amants. Il y a quelque chose de bien plus solennel que la loi et le serment, comme vous dites; il y a ce qui se passe en moi, l'attachement que j'ai pour vous, la force que cet attachement prend de jour en jour, le besoin de m'isoler de tout le reste, de n'aimer et de ne voir plus que vous sur la terre. C'est là ce qui me fait frémir, car je sens que mon amour sera éternel, et vous, vous ne savez rien du vôtre. Cette incertitude est affreuse, après ce qui m'a été dit de votre caractère enthousiaste et de la facilité avec laquelle vous savez passer d'une passion à une autre. Oh! Jacques, il vous en coûtait si peu de me dire deux mots qui m'auraient rassurée plus que toute votre lettre, et que j'aurais crus aveuglément : *Je t'aimerai toujours!* Pourquoi, au moment de les dire, vous arrêtez-vous comme frappé de la crainte de commettre un sacrilége? Vous pouvez répondre d'une éternelle amitié, vous pouvez promettre un dévouement sublime, un désintéressement héroïque, une générosité au-dessus de tous les préjugés, capable de tous les sacrifices, de toutes les douleurs; mais quant *au reste, il ne dépend pas de vous.* Ces paroles sont affreuses, Jacques, effacez-les; je vous renvoie votre lettre. Je ne veux pas de ces autres serments, je n'en ai pas besoin. Ils ont l'air d'un traité, d'une capitulation entre nous. Quand vous me pressez sur votre cœur en me disant : O mon enfant, que je t'aime! je suis bien plus sûre de mon bonheur.

---

## XVI

### DE JACQUES A FERNANDE.

De Tours, le

Ange de ma vie, dernier rayon du soleil qui luira sur mon front chauve! ne me rends pas fou, épargne ton vieux Jacques, il a besoin de sa raison et de sa force... Tu ne sais pas, tu ne sais pas, pauvre enfant, ce que tu promets et ce que tu demandes. Tu ne songes pas que tu as dix-sept ans, et moi le double; que tu seras encore un enfant quand je serai vieux; que l'avenir est plein d'effroi pour moi, si je m'abandonne à de trop riants désirs, à de trop folles ambitions. Et tu crois que c'est la crainte de changer d'amour qui m'empêche de te promettre le même amour que tu me jures? Sais-tu que jamais je n'ai changé le premier, et que, dès les jours les plus ardents de ma jeunesse, après ma première déception, je suis resté cinq ans entiers sans aimer et sans toucher une seule femme? Est-ce là passer aisément d'une passion à une autre? Va, ceux qui prétendent m'avoir étudié, et qui essayent de te raconter ma vie ne connaissent guère ni l'un ni l'autre. T'ont-ils dit qu'avant de renoncer à une affection j'y avais été contraint par le mépris? Savent-ils ce qu'eût été pour moi une passion fondée sur une estime réelle? Savent-ils seulement ce qu'il m'en a coûté pour ne pas pardonner et combien j'ai été près de m'avilir à ce point? Mais qui est-ce qui me connaît? qui est-ce qui m'a jamais compris? Je n'ai jamais rien raconté de mes souffrances ni de mes joies à ces hommes qui se mêlent de me juger et n'ont de commun avec moi que le sang-froid au champ

de bataille et le stoïcisme du soldat en campagne. Il faut t'en rapporter à moi, Fernande, à moi seul, qui me connais bien et qui n'ai jamais rien promis en vain. Oui, je t'aimerai toujours, si tu le veux, si tu peux le désirer toujours. Peut-être sera-ce possible entre nous, qui sait? Tu es sûre de toi, cher ange! Oh! qu'il est triste le sourire qui me vient sur les lèvres, quand je lis tes serments! qu'il est difficile de résister à l'espérance que tu me donnes et de ne pas m'y abandonner follement! Vieillesse de l'esprit, que tu es difficile à concilier avec la jeunesse du cœur!

Tu le vois, pour vouloir nous tourmenter de l'avenir, nous arrivons à douter l'un de l'autre et à nous le dire, ce qu'il y a de plus cruel et de plus triste au monde. Pourquoi chercher à soulever les voiles sacrés du destin? Les cœurs les plus fermes ne résistent pas toujours à son choc inévitable. Quelles promesses, quels serments peuvent lier l'amour? Sa plus sûre garantie, c'est la foi et l'espoir; ah! gardons-nous d'interroger trop souvent le livre mystérieux où la durée de notre bonheur est écrite de la main de Dieu; acceptons le présent avec reconnaissance, et sachons en jouir sans le laisser empoisonner par la crainte du lendemain. Quand il ne devrait durer qu'un an, qu'une semaine; quand je devrais payer un seul jour de ta tendresse par toute une vie de solitude et de regrets, je ne me plaindrais pas, et mon cœur conserverait envers Dieu et envers toi une éternelle reconnaissance. Lance-toi donc avec courage sur cette mer incertaine de la vie où les prévisions ne servent à rien, où la force elle-même n'est bonne qu'à périr vaillamment. Il n'y a pas de conquête pour ceux qui ne veulent pas combattre; il n'y a pas de jouissance pour ceux que la peur inquiète. Viens dans mes bras sans crainte et sans fausse honte; sois toujours naïve comme l'enfance, ô ma vierge! ô ma sainte! ne rougis pas de me dire ton amour. La chasteté est nue comme Ève avant sa faute. L'homme qui a vécu vingt ans soldat au milieu des nations avilies, des mœurs méprisées, des coutumes foulées aux pieds; qui a traversé l'Europe bouleversée au milieu d'une société de vainqueurs grossiers et vains, sans contracter un vice, sans recevoir une souillure; celui-là, peut-être, est digne de toi, au moins pour quelques années. Si plus tard la vieillesse dessèche son cœur, si l'égoïsme et la triste jalousie remplacent en lui l'amour et le dévouement, cesse de l'aimer, tu en auras le droit; car ce ne sera plus le Jacques que tu auras connu et à qui tu auras promis de l'aimer toujours.

Si tout cela ne te rassure pas, si tu exiges de moi d'autres serments, il m'est impossible de te rien dire de plus. Je suis honnête, mais je ne suis pas parfait; je suis un homme et non pas un ange. Je ne puis pas te jurer que mon amour suffira toujours aux besoins de ton âme; il me semble que oui, parce que je le sens ardent et vrai; mais ni toi ni moi ne connaissons ce qu'a de force et de durée en toi la faculté de l'enthousiasme, qui seule fait différer l'amour moral de l'amitié. Je ne puis te dire que chez moi cet enthousiasme survivrait à de grandes déceptions, mais la tendresse paternelle ne mourrait pas dans mon cœur avec lui. La pitié, la sollicitude, le dévouement, je puis jurer ces choses-là, c'est le fait de l'homme; l'amour est une flamme plus subtile et plus sainte; c'est Dieu qui le donne et qui le reprend. Adieu: ne dédaigne pas l'amitié de ton vieux Jacques.

## XVII

### DE SYLVIA A JACQUES.

Maintenant que vous êtes à la veille de vous marier, maintenant que nous entrons dans une phase nouvelle de ce sentiment sans nom que nous avons pour l'autre, il faut que vous me disiez la vérité sur un des points les plus importants de ma destinée. Jusqu'ici j'ai dû et j'ai pu respecter votre silence; à présent je ne le puis plus. Vous étiez mon seul appui sur la terre; je vais peut-être vous perdre: dois-je accepter encore votre protection et vos dons? Quand vous étiez indépendant, il m'importait peu de savoir si vous étiez mon tuteur ou mon bienfaiteur; à présent, vous allez avoir une famille étrangère à moi, vos biens lui appartiendront légitimement; je n'en veux pas prendre la plus légère partie si je n'ai des droits sacrés à votre sollicitude. D'ailleurs, cette incertitude m'est pénible, et l'obscurité répandue à mes propres yeux sur nos relations jette dans ma vie des doutes effrayants et bizarres. Octave lui-même n'est pas tranquille; il n'a pas assez de grandeur d'âme pour se fier aveuglément à ma parole, et pas assez d'énergie dans la volonté pour m'accuser franchement. Les commentaires insolents des curieux de cette ville se réduisent à ceci, que vous avez été mon amant, et que vous me faites *un sort* par délicatesse. Je méprise ces inconvénients inévitables de mon isolement et de ma naissance. Habituée de bonne heure à n'avoir pas de famille et à faire péniblement ma route au milieu d'un monde froid et méprisant qui me disait à chaque pas: Qui êtes-vous? d'où venez-vous? à qui appartenez-vous? je n'ai jamais compté sur ce qu'on appelle la *considération*. J'aurais pu l'acquérir peut-être en me faisant connaître, en me cherchant des amis; mais je n'en sentais pas le besoin: votre affection me suffisait et remplissait ma vie, quand l'amour ne l'occupait pas.

A présent, vous allez peut-être me manquer; vos nouvelles affections vont nous séparer; il faut que j'essaye de me rattacher plus intimement à Octave:

il faut que je lui pardonne d'avoir douté de moi, ce que je n'aurais pardonné en aucune autre circonstance de ma vie, et que je descende à le rassurer, en lui donnant une preuve de mon innocence. Cette preuve, je suis presque sûre qu'un mot de vous peut la fournir; en vain vous me l'avez refusée, j'ai deviné depuis longtemps ce que nous sommes l'un à l'autre. Tracez-la donc cette parole, afin qu'elle mette entre nous une ligne sacrée que le soupçon n'ose pas franchir, afin qu'elle m'autorise à dormir tranquille sous le toit d'une maison qui vous appartient. Avouez que je ne suis pas la fille d'un de vos amis; avouez que vous êtes mon frère. Vous avez fait un serment au lit de mort de celui qui m'a donné le jour; vous devez le rompre; il y va de tout le repos de ma vie. Qu'importe que je sache le nom de mon père? je ne l'ai pas connu, je ne peux pas l'aimer; mais je lui pardonne de m'avoir abandonnée. Quel qu'il soit, je ne le maudirai jamais; je le bénirai peut-être, s'il est ton père.

## XVIII

DE JACQUES A SYLVIA.

J'ai beaucoup réfléchi à ta demande. Lorsque j'ai fait un serment au lit de mort de ton père, je me suis réservé le droit de le rompre un jour, si certaines circonstances le rendaient nécessaire à ton repos et à ton honneur. Je crois, en effet, que ce moment est venu; mais, vraiment, ce que j'ai à te dire est si peu satisfaisant, si incertain, que je ferais peut-être mieux de me taire et de rester ton frère adoptif. Pourtant, si tu refuses mon appui, il faut parler, il faut rassurer ta fierté, et te dire que tu ne dois pas mon dévouement à la compassion, mais à un sentiment de devoir, à un lien de sang que mon cœur a accepté et légitimé du jour où il t'a connue. J'ai la conviction intime que tu es ma sœur: je n'en ai pas la certitude, je n'en pourrai jamais fournir la preuve; mais tu peux dire à l'univers entier que je n'ai jamais eu pour toi que les sentiments d'un frère.

Cette petite image de saint Jean Népomucène, dont tu as une moitié et moi l'autre, c'est là toute la preuve sociale de notre fraternité. Mais elle est auguste et sainte à mes yeux, et mon âme s'y rattache avec transport. Quand mon père mourut, j'avais vingt ans; j'étais son ami plutôt que son fils. C'était un homme bon et faible; j'avais un autre caractère. Il craignait mon jugement, mais il avait confiance dans ma tendresse. Depuis plusieurs heures il était en proie aux lentes convulsions de l'agonie: de temps en temps il se ranimait, faisait un effort pour parler, regardait avec inquiétude autour de lui, m'adressait un serrement de main convulsif et retombait sans force. Au dernier moment, il réussit à prendre un papier sous son chevet et à me le mettre dans la main, en disant: — Tu feras ce que tu voudras, ce que tu jugeras devoir faire; je m'en rapporte à toi. Jure-moi le secret. — Je vous le jure, répondis-je après avoir jeté les yeux sur le papier, jusqu'au jour où mon silence compromettrait la destinée de l'être que ce secret concerne. Croyez que j'aurai soin de l'honneur de mon père. Il fit un signe affirmatif et répéta: — Je m'en rapporte à toi. Ce furent ses dernières paroles.

Voici ce que contenait le papier: trois parcelles détachées; sur l'une était écrit: *Le 15 mai 17.. fut déposé, à l'hospice des Orphelins, à Gênes, un enfant du sexe féminin, avec le signe de saint Jean Népomucène.* Sur la seconde: « J'ai commis ce crime, et voici « mon excuse. Madame de*** avait un autre amant « en même temps que moi. L'incertitude, la com- « passion me décidèrent à l'assister dans ses souf- « frances. Elle était seule. L'autre l'avait abandonnée; « mais je ne pus pas me résoudre à emporter son « enfant. D'un commun accord, nous l'avons mis à « l'hospice. Cela acheva de me faire haïr et mépriser « cette femme. J'ai gardé le signe, afin que si, « quelque jour, il m'était prouvé que l'enfant m'ap- « partînt... Mais c'est impossible, je ne le saurai « jamais. » Le nom de cette femme est écrit en toutes lettres de la main de mon père, et je la connais. Elle vit, elle passe pour vertueuse; elle en a la prétention du moins! Je ne te la nommerai jamais, Sylvia, cela ne servirait à rien, et l'honneur me le défend. Le troisième papier était le coupon de l'image du saint, dont l'autre moitié avait été attachée à ton cou.

J'étais presque aussi incertain que mon père avait pu l'être. Il m'avait souvent parlé de cette madame de***. Elle avait désolé sa vie; je l'avais vue dans mon enfance; je la détestais. Aller au secours de sa fille, du fruit d'un double amour, infâme et menteur, c'était une audace de générosité pour laquelle je me sentis d'abord une invincible répugnance. Mon père m'avait dit de faire ce que je jugerais convenable. J'essayai d'ensevelir ce secret dans l'oubli et de t'abandonner au destin, pauvre infortunée! Mais il y a une voix du ciel qui parle sur la terre aux *hommes de bonne volonté*, comme dit naïvement le saint cantique. Du moment où j'eus résolu de te délaisser, il me sembla que Dieu me criait à toute heure d'aller à ton secours. Je fis plusieurs songes où j'entendais distinctement la voix de mon père mourant qui me disait: « C'est ta sœur! c'est ta sœur! » Une fois, je me souviens que je vis passer un groupe d'anges dans mon sommeil. Au milieu d'eux il y avait un bel enfant sans ailes, qui était pâle et qui pleurait. Sa beauté, sa douleur me firent une impression si vive que je m'éveillai au moment où je m'élançais pour l'embrasser. Je me

persuadai que ton âme m'était apparue en s'envolant vers les cieux. « Elle est morte, me disais-je ; mais, avant de retourner à Dieu, elle a voulu venir me dire : « J'étais ta sœur, et je pleure, parce que tu m'as abandonnée. » Je pris un jour l'image du saint : cette mauvaise petite gravure, prise au hasard et à la hâte sans doute dans quelque livre de prières, au moment où l'on t'abandonna, me fit une impression étrange. C'était là tout ton héritage, tous les titres que tu possédais à la tendresse et aux soins d'une famille; toute une destinée humaine, tout l'avenir d'un pauvre enfant était là! Voilà le don que tes parents t'avaient fait en te mettant au monde; voilà à quoi s'étaient bornées la protection et la générosité d'une mère! Elle t'avait mis sur la poitrine ce présent magnifique, et elle t'avait dit : « Vis et prospère. »

Je me sentis pénétré d'une compassion si vive, que les larmes me vinrent aux yeux et que je me mis à sangloter, comme si tu avais été mon enfant, et qu'on t'eût enlevée à moi pour te jeter parmi les orphelins. L'émotion que me causa cette gravure est telle, que je ne puis la voir encore sans être prêt à pleurer. Nous l'avons souvent regardée ensemble, et quand tu étais encore enfant, tu la baisais avec transport chaque fois que je te la confiais pour la rapprocher de la moitié suspendue à ton cou. Que ces baisers, pauvre fille, me semblaient un éloquent et angélique reproche à ton odieuse mère! On t'avait dit dans tes premières années que ce saint était ton protecteur, ton meilleur ami; qu'il t'aiderait à retrouver tes parents; et quand je suis venu à toi, tu l'as remercié, tu as redoublé de confiance et d'amour pour lui; et je me suis mis à l'aimer moi-même. Si ce n'est le saint, c'est au moins l'image qui m'est chère. A force de la regarder avec les yeux du cœur, j'ai découvert sur cette figure une expression qu'elle n'a peut-être pas. J'en ai les trois quarts sur mon coupon : c'est une tête de jeune homme avec des cheveux courts et des traits communs; mais elle est penchée, dans une attitude douce et mélancolique, sur une Bible que la main soutient. « Dans ce livre, me disais-je avant de t'avoir vue, et lorsque je m'imaginais que tu étais morte, le triste patron semble lire la courte et misérable destinée de l'enfant confié à sa protection. Il la contemple avec tendresse et compassion; car nul autre que lui n'a eu pitié de l'orphelin sur la terre. »

Entraîné vers toi par un sentiment indéfinissable, je dirais presque par une attraction surnaturelle, je quittai Paris six mois après la mort de mon père et je me rendis à Gênes. Je pris des informations à l'hospice. Cette recherche était loin d'être certaine; j'avais la date du jour où l'on t'avait déposée, mais non pas l'heure. Plusieurs enfants avaient été déposés le même jour. D'après le témoignage des registres, on me donna trois indications différentes. Le signe de saint Jean Népomucène était le seul renseignement que je pusse donner, et tu pouvais l'avoir perdu depuis longtemps. Mes premières tentatives furent vaines; l'enfant qu'on me désigna avait un autre signe; il était contrefait, hideux : j'avais tremblé que ce ne fût là ma sœur. Je partis ensuite pour un petit village situé dans les montagnes de la côte, où l'on m'indiqua une famille de paysans qui avait encore un des enfants abandonnés dans la journée du 15 mai 17... Quelles amères réflexions je fis sur ton sort durant le chemin! Combien tu pouvais être avilie, maltraitée, misérable entre les mains de ces hommes rudes et grossiers, qui font une spéculation de leur charité à l'égard des orphelins, et qui ne se chargent de les élever qu'afin d'avoir en eux plus tard des serviteurs non salariés! J'arrivai à Saint***, ce romantique hameau où tu as vécu tes dix premières années, et dont tu as gardé un si cher souvenir, et je te trouvai au sein de cette honnête famille qui te chérissait à l'égal de ses propres membres, et dont tu gardais les chèvres sur le versant des Alpes maritimes. Cette journée ne sortira jamais de notre mémoire, n'est-ce pas, chère Sylvia? Combien de fois nous nous sommes raconté l'impression que nous causa la première vue l'un de l'autre! Mais t'ai-je dit avec quelle émotion je fis mes premières recherches? J'étais bien incertain encore. Tes parents adoptifs m'avaient assuré que tu avais une image de saint; mais ils ne savaient pas lire; et comme le coupon ne portait que les dernières lettres du nom de Népomucène, ils ne se rappelaient pas quel saint le curé du village avait nommé plusieurs fois en examinant le signe. La femme qui t'avait nourrie faisait son possible pour me persuader que tu n'étais pas l'enfant que je cherchais. L'espoir d'une récompense n'adoucissait pas pour elle l'idée de te perdre. Tu étais si aimée! tu avais déjà su exercer une telle puissance d'affection sur tous ceux qui t'entouraient! La manière presque superstitieuse dont cette famille parlait de toi me semblait un témoignage de la protection mystérieuse et sublime que Dieu accorde à l'orphelin, en le douant presque toujours de quelque attrait ou de quelque vertu qui remplace la protection naturelle de ses parents, et qui lui attire forcément le dévouement de ceux que le hasard lui donne pour appui. D'après les commentaires des ces honnêtes montagnards, tu devais appartenir à la plus illustre famille, car tu avais autant de fierté dans le caractère que si un sang royal eût coulé dans tes veines. Ton intelligence et ta sensibilité faisaient l'admiration du curé et du maître d'école du village. Tu avais appris à lire et à écrire en moins de temps que les autres n'en mettaient pour épeler. Je me souviendrai toujours des paroles de ta nourrice. « Orgueilleuse comme la mer, disait-elle en parlant de toi, et méchante comme la bourrasque, il faut que tout le monde lui cède. Ses frères de lait lui obéissent comme des imbéciles; ils sont si simples, mes pauvres enfants, et celle-là est si fière!

Avec cela, caressante et bonne comme un ange, quand elle s'aperçoit qu'elle a fait de la peine. Elle a été trois jours au lit avec la fièvre, pour le chagrin qu'elle a eu d'avoir fait mal au petit Nani une fois qu'elle était en colère. Elle l'a poussé, l'enfant est tombé et a saigné un peu. Quand j'ai vu cela, la colère m'est venue à moi-même; j'ai couru d'abord relever le petit, et puis j'ai cherché le démon de petite fille pour l'assommer; mais je n'ai pas eu le courage de la toucher, quand je l'ai vue venir à moi toute pâle et se jeter au cou du petit Nani, en criant : — Je l'ai tué! L'enfant n'avait pas grand'chose, et la Sylvia a été plus malade que lui. » Le curé, à son tour, arriva et m'assura que ton saint était bien Jean Népomucène. Le cœur me bondit de joie, car je t'aimais passionnément depuis une heure. Ce qu'on me racontait de ton caractère ressemblait tellement aux souvenirs de mon enfance, que je me sentais ton frère de plus en plus à chaque instant. Pendant ce temps, on te cherchait; tu avais conduit les chèvres aux pâturages; mais la montagne était haute, et je t'attendais impatiemment à la porte de la maison. Le curé me proposa de me conduire à ta rencontre, et j'acceptai avec joie. Que de questions je lui adressai en chemin! que de traits de ton caractère je lui fis raconter! Je n'osais pas lui demander si tu étais belle; cela me semblait une question puérile, et cependant je mourais d'envie de le savoir. J'étais encore un peu enfant moi-même, et l'intérêt que je sentais pour toi était, comme mon âge, romanesque. Ton nom, étrangement recherché pour une gardeuse de chèvres, résonnait agréablement à mon oreille. Le curé m'apprit que tu t'appelais Giovanna; mais qu'une vieille marquise française, retirée dans les environs depuis l'émigration, t'avait prise en amitié dès tes premiers ans, et t'avait donné ce nom de fantaisie, qui avait, malgré l'avis et les remontrances du bonhomme, remplacé celui de ton saint patron. Il n'aimait pas beaucoup la marquise, le brave curé; il prétendait qu'elle te gâtait le jugement et t'exaltait l'imagination en te faisant lire les contes de Perrault et de madame d'Aulnoy, qu'il qualifiait de livres dangereux. — Il est heureux, disait-il, que la petite fortune de cette dame ne lui ait pas permis de donner aux parents adoptifs de l'enfant une somme assez forte pour les engager à la lui confier entièrement. Ils ont mieux aimé en faire une bergère, et, dans l'incertitude de l'avenir de cette pauvre petite, ils avaient raison, autant pour elle que pour eux. Maintenant la Providence lui envoie une autre destinée; ce doit être pour le mieux, car elle est mère de l'orphelin, et se charge de celui que les hommes abandonnent. Mais je vous en supplie, monsieur, me disait-il, surveillez cette éducation-là. Vous êtes bien jeune pour vous en occuper vous-même; mais faites que cette bonne terre reçoive le bon grain d'une main bien entendue. Il y a là le germe d'une vertu peu commune, si on sait le développer. Qui sait si la négligence ou des leçons imprudentes n'y feraient pas éclore le vice? Elle sera belle, quoique un peu brûlée par notre soleil, et la beauté est un don funeste aux femmes que la religion ne protége pas...—Elle est belle, dites-vous? lui demandai-je. — Parbleu! la voilà, me dit le curé en me montrant un enfant endormi sur l'herbe. Nous l'aurions attendue longtemps au train dont elle vient à nous.

Oh! que tu étais belle en effet dans ton sommeil, ma Sylvia, ma sœur chérie! quel enfant robuste, courageux et fier tu me semblas, étendue ainsi sur la bruyère entre le ciel et la cime des Alpes, exposée aux rayons ardents du jour et au vent de la mer, qui par instants passait par bouffées et séchait la sueur sur ton large front ombragé de cheveux humides! Que tes grands cils jetaient une ombre pure sur tes joues hâlées, plus douces que le velours de la pêche! Il y avait de l'insouciance et de la mélancolie en même temps dans le demi-sourire de ta bouche entr'ouverte: de la sensibilité et de l'orgueil, pensais-je, le caractère que cette montagnarde m'a naïvement dépeint!... J'arrêtai le bras du curé qui voulait te réveiller. Je voulus te contempler longtemps, chercher scrupuleusement, dans la forme de ta tête et dans les lignes de ton visage, une ressemblance vague avec mon père ou avec moi. Je ne sais si elle existe réellement ou si je l'imaginai, je crus reconnaître notre fraternité dans ce grand front, dans ce teint brun, dans la profusion de ces cheveux noirs qui tombaient en deux longues tresses jusqu'à ton jarret, peut-être encore dans certaines courbes des traits; mais rien de tout cela n'est assez prononcé pour faire foi devant les hommes. Cette fraternité existe dans notre âme et dans les ressemblances de notre caractère d'une manière bien plus frappante.

Le curé t'appela; tu entr'ouvris les yeux sans le voir; puis tu fis un mouvement dédaigneux de l'épaule et du coude, et tu te rendormis. Il détacha alors le scapulaire suspendu à ton cou, l'ouvrit et rapprocha le coupon d'image qu'il contenait de celui que je lui avais présenté. Nous les reconnûmes aussitôt. Tu t'éveillas en cet instant; ton premier regard fut sauvage comme celui d'un chamois. Tu vis le scapulaire entre nos mains, tu le cherchas à ton cou, et, ne l'y trouvant pas, tu fis un brusque élan pour nous l'arracher. Mais le curé te mit devant les yeux les deux moitiés réunies de l'image, et tu compris aussitôt ce qui se passait; tu bondis sur moi comme un chevreau, et m'étreignant le cou avec la vigueur d'une montagnarde, tu t'écrias : « Voilà mon père, mon père est retrouvé! »

On eut beaucoup de peine à te persuader que je n'étais pas ton père; tu prétendais que je ne voulais pas en convenir. Le curé tâcha de te faire comprendre que c'était impossible, que j'avais dix ans seulement

de plus que toi. Alors tu me demandas impétueusement où étaient ton père et ta mère, et tu me commandas presque de te mener vers eux. Je te répondis qu'ils étaient morts l'un et l'autre, et tu frappas la terre de ton pied nu, en disant : — J'en étais sûre; à présent, il faut que je reste ici. — Non, te dis-je, c'est moi qui remplace ton père. Il était mon meilleur ami, il m'a cédé ses droits sur toi; veux-tu me suivre? — Oui, oui, répondis-tu avec avidité en m'embrassant. — Voilà les enfants! dit le curé avec tristesse; on les aime, on les élève, on ne vit que pour eux, et quand on croit jouir de leur reconnaissance et de leur affection, ils vous abandonnent avec joie pour suivre le premier inconnu qui passe, et sans demander seulement où il les mène.

Tu compris fort bien ce reproche, car tu répondis au curé : — Est-ce que vous croyez que je vous abandonne? Est-ce que je ne reviendrai pas vous voir et garder les chèvres de ma mère Élisabeth? Mais, voyez-vous, il faut que je voyage et que je voie tous les pays du monde; un jour je reviendrai sur un vaisseau, avec beaucoup d'argent que je donnerai à mes frères de lait, et nous achèterons un grand troupeau de chèvres, et nous bâtirons une bergerie sur la montagne des Coquilles. Tu parlais toujours ainsi une sorte de langage à la fois féerique et biblique, que tu avais appris dans tes lectures. Je passai plusieurs jours dans ton village. J'eus presque envie de t'y laisser, tant cette vie me semblait heureuse, tant les avantages de la société où j'allais te jeter me parurent misérables et dérisoires, près de cette existence laborieuse, saine et tranquille. Mais, en t'observant, en faisant de longues promenades avec toi dans la montagne, en criblant de questions ton esprit ardent et naïf, en commentant scrupuleusement tes réponses bizarres, parfois éclatantes de bon sens et de raison, souvent folles comme les idées fantastiques de l'enfance, je m'assurai que tu n'étais pas faite pour cette vie pastorale et que rien ne pourrait t'y attacher. Depuis, dans les douleurs de la vie, tu m'as doucement reproché de t'avoir tirée de cet engourdissement où tu aurais vécu tranquille, pour te lancer dans un monde de souffrances et de déceptions. Hélas! ma pauvre enfant, le mal était fait avant que je vinsse, et je ne crois pas qu'il faille même en accuser les contes de fées que te prêtait la marquise. Ton intelligence avide et pénétrante était seule coupable, et le germe du désespoir était caché en toi, dans le bouton à peine entr'ouvert de l'espérance. Tu n'avais pas la tête courte et pesante de tes sœurs de lait, et tu n'aurais jamais su, aussi bien qu'elles, faire le fromage et filer la laine. Je me fis raconter, par toi et par ta nourrice, les premières sensations de ta vie. Je sais comme tu te tourmentais pour deviner de qui tu pouvais être fille, quand tu appris qu'Élisabeth n'était pas ta mère. Tu te tenais alors tout le jour sur le bord du sentier qui mène à la mer, et, lorsque tu voyais paraître une voile, tu disais : « Voilà maman qui vient me voir avec une robe blanche. » La lecture des féeries joignit à cette continuelle rêverie de ta famille des idées de voyage, de richesse et de générosité. Tu ne songeais qu'à devenir reine, afin de combler de largesses tes parents adoptifs. Ces songes dorés n'auraient jamais pu habiter impunément ton cerveau. Ils ne se seraient pas évanouis tranquillement au jour de la raison, pour faire place aux occupations d'une vie toute matérielle. Le sentiment d'une destinée différente de celles qui t'entouraient les avait fait naître; ton cœur les aurait regrettés avec amertume, ou tu te serais perdue en cherchant à les réaliser. Tu étais une adorable enfant avec ton caractère franc, hardi et entreprenant, avec ta candeur affectueuse et tes bizarres volontés. Mais il était temps que des occupations plus élevées et des idées plus justes vinssent régler l'élan impétueux de cette jeune tête; l'éducation te devenait indispensable, non pour être heureuse, ton organisation supérieure ne le permettait guère, mais du moins pour ne pas descendre de l'échelon élevé où Dieu avait placé ton intelligence.

Tu quittas Élisabeth, tes frères de lait, le curé, ta vieille marquise, tous tes amis et jusqu'à tes chèvres, avec une sorte de désespoir passionné. Tu les embrassais alternativement en versant des torrents de larmes. Cependant, quand on te proposait de rester, tu t'écriais : « C'est impossible! c'est impossible! il faut que je voyage. » Tu le sentais, Sylvia, cette vie n'était pas faite pour toi. Du fond des abîmes de l'inconnu, une voix mystérieuse s'élevait incessamment vers toi et te réclamait dans cette région des orages que tu as dû traverser. Tu es devenue ce que tu es sans rien perdre de ta grâce sauvage et de ta rude franchise. Tu as vu notre civilisation et tu es restée l'enfant de la montagne. Faut-il s'étonner que tu aies si peu de sympathie avec ce monde imbécile et faux, quand tu rapportes du désert l'âpre droiture et le sévère amour de la justice que Dieu révèle aux cœurs purs et aux esprits robustes, quand tout ton être, et jusqu'à ta vigueur physique, diffère des êtres qui sont autour de toi? Ils ne te viennent pas à la cheville, pauvre Sylvia, et tu te fatigues à regarder à terre sans trouver un cœur qui soit digne d'être ramassé. Je le crois bien, Octave n'est pas fait pour toi! et pourtant, s'il est au monde un jeune homme sincère, doux et affectueux, c'est bien lui : mais le meilleur possible entre tous les autres n'est pas ton égal, et tu dois souffrir. Que veux-tu que je te dise? aime-le aussi longtemps que tu le pourras.

Quant au secret de ta naissance, je te conjure de ne lui donner aucun détail : réponds à ses soupçons que je suis ton frère. Les personnes qui ont l'esprit bien fait devraient l'imaginer sans demander d'explication. Les inquiétudes d'Octave m'offensent pour toi.

J'ai tort sans doute; il ne te connaît pas comme moi, il souffre comme souffriraient à sa place les dix-neuf vingtièmes des hommes, il est jaloux parce qu'il est épris. Je me dis tout cela; mais je ne puis chasser l'espèce d'indignation qui soulève mon sang à l'idée d'un doute injurieux sur Sylvia. Nous sommes ainsi l'un pour l'autre. Ah! ma sœur, nous sommes trop orgueilleux! notre vie sera un combat éternel. Mais que faire? Je vivrais cent ans que je ne pourrais consentir à m'avouer coupable des lâchetés dont le monde accuse ses enfants. Je sens mon cœur qui se révolte à la seule idée des turpitudes qu'il trouve présumables et naturelles; et quand je vois le sourire sur les lèvres de celui qui refuse de me croire pur, quand, après m'avoir accusé d'une scélératesse, il s'en va en me secouant la main et en me disant : « N'importe! qu'il en soit ce qu'il voudra, tout à vous, » il me prend envie de l'insulter pour mettre entre nous une franche haine au lieu de cette indigne et salissante amitié.

Et toi, juste et sainte créature, qui seule au monde comprends le vieux Jacques et compatis aux souffrances de son orgueil, sois ce que tu voudras pour moi, mais laisse-moi me croire, me sentir éternellement ton frère.

# DEUXIÈME PARTIE.

## XIX

DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Saint-Léon en Dauphiné, le . .

Pardonne-moi, mon amie, d'avoir passé un mois sans t'écrire. C'est bien mal de ma part, et tu as raison de me gronder. Oui, il est bien vrai que je t'ai accablée de mes lettres quand j'étais tourmentée, quand j'avais besoin de tes conseils et de tes consolations! Et maintenant que je suis heureuse, je te délaisse. L'amour est égoïste, dis-tu; il n'appelle l'amitié à son secours que lorsqu'il souffre; j'ai agi du moins comme si cela était inévitable, j'en suis toute honteuse, et je t'en demande pardon.

Pour réparer ma faute, ce que je puis faire de mieux, c'est de répondre à toutes tes questions, et de te prouver ainsi que je ne t'ai rien retiré de ma confiance; mais, si je reviens à toi, n'en conclus pas, malicieuse, que ma lune de miel est finie; tu vas voir que non.

Si j'aime toujours mon mari autant que le premier jour? Oh! certainement, Clémence, et même je puis dire que je l'aime bien plus. Comment pourrait-il en être autrement? Chaque jour me révèle une nouvelle qualité, une nouvelle perfection de Jacques; sa bonté pour moi est inépuisable; sa tendresse, délicate comme celle d'une bonne mère pour son enfant. Aussi chaque jour me force à l'aimer plus que la veille. A cette félicité du cœur, à ces joies de l'amour heureux et satisfait, se joignent pour moi mille petites jouissances qu'il y a peut-être de la puérilité à mentionner, mais qui sont très-vives, parce qu'elles m'étaient absolument inconnues. Je veux parler du bien-être de la richesse, qui succède pour moi à une vie d'économie et de privations. Je ne souffrais pas de cette médiocrité, j'y étais habituée; je ne désirais pas devenir riche, je ne songeais pas plus à la fortune de Jacques, en l'épousant, que si elle n'eût pas existé; pourtant je ne crois pas qu'il y ait de la bassesse à m'apercevoir des avantages qu'elle procure et à savoir en jouir. Ces plaisirs journaliers, ce luxe, ces mille petites profusions dont je suis entourée, me seraient aussi amers qu'ils me sont précieux, si je les devais à un contrat avilissant, ou si je les recevais d'une main orgueilleuse et détestée; mais recevoir tout cela de Jacques, c'est en jouir deux fois! il y a tant de grâce, je pourrais même dire de gentillesse dans ses dons et dans ses prévenances! Il semble que cet homme soit né pour s'occuper du bonheur d'autrui et qu'il n'ait pas d'autre affaire dans la vie que de m'aimer.

Tu me demandes si cette vie de château me plaît, si je ne m'en dégoûterai pas, si la solitude ne m'effraye point? La solitude! quand Jacques est avec moi! Ah! Clémence, je le vois bien, tu n'as jamais aimé. Pauvre amie, que je te plains! tu n'as pas connu ce qu'il y a de plus beau dans la vie d'une femme. Si tu avais aimé, tu ne me demanderais pas si je me trouve isolée, si j'ai besoin des plaisirs et des distractions de mon âge; mon âge est fait pour aimer, Clémence, et il me serait impossible de me plaire à quelque chose qui serait étranger à mon amour. Quant aux amusements que je partage avec Jacques, je les aime et je les ai à discrétion; j'en ai même plus que je ne voudrais, et souvent j'aimerais mieux rester seule avec lui à parcourir tranquillement les allées de notre beau jardin que de monter à cheval et de courir dans les bois à la tête d'une armée de piqueurs et de chiens. Mais Jacques a tellement peur de ne pas me divertir assez! Brave Jacques, quel amant! quel ami!

Tu veux des details sur mon habitation, sur le pays, sur l'emploi de mes journées; je ne demande pas mieux que de te raconter tout cela; ce sera te parler de tous les bonheurs que je dois à mon mari.

Quand je suis arrivée ici, il était onze heures du soir; j'étais très-fatiguée du voyage, le plus long que j'aie fait de ma vie. Jacques fut presque forcé de me porter de la voiture sur le perron. Il faisait un temps sombre et beaucoup de vent; je ne vis rien que quatre ou cinq grands chiens qui avaient fait un vacarme épouvantable autour des roues de la voiture pendant que nous entrions dans la cour, et qui vinrent se jeter sur Jacques en poussant des hurlements de joie, dès qu'il eut mis pied à terre. J'étais tout épouvantée de voir ces grandes bêtes danser ainsi autour de moi. « N'en aie pas peur, me dit Jacques, et sois bonne pour mes pauvres chiens. Quel est l'homme qui donnerait de semblables témoignages de joie à son meilleur ami, en le retrouvant après une absence de quelques mois? » Je vis ensuite arriver une procession de domestiques de tout âge qui entourèrent Jacques d'un air à la fois affectueux et inquiet. Je compris que mon arrivée causait beaucoup d'anxiété à ces braves gens, et que la crainte des changements que je pourrais apporter au régime de la maison balançait un peu le plaisir qu'ils pouvaient éprouver à voir leur bon maître. Jacques me conduisit à ma chambre, qui est meublée à l'ancienne mode avec un grand luxe. Avant de me coucher, je voulus jeter un regard sur les jardins, et j'ouvris ma fenêtre; mais l'obscurité m'empêcha de distinguer autre chose que d'épaisses masses d'arbres autour de la maison et une vallée immense au delà. Un parfum de fleurs monta vers moi; tu sais comme j'aime les fleurs, et tout ce qui me passe par la tête quand je respire une rose. Ce vent tout chargé de senteurs délicieuses me fit éprouver je ne sais quel tressaillement de joie; il me sembla qu'une voix me disait: « Tu seras heureuse ici. » J'entendis Jacques qui parlait derrière moi; je me retournai et je vis une grande jeune fille de seize ou dix-huit ans, belle comme un ange et vêtue à la manière des paysannes du Dauphiné, mais avec beaucoup d'élégance. « Tiens, me dit Jacques, voilà ta soubrette; c'est une bonne enfant qui fera son possible pour te bien servir. C'est ma filleule, elle s'appelle Rosette. » Cette Rosette, qui a une figure si intelligente et si bonne, et qui me baisait la main d'un petit air caressant et respectueux, fut pour moi une autre circonstance de bon augure. Jacques nous laissa ensemble et alla s'occuper de payer les postillons. Quand il revint, j'étais couchée; il me demanda la permission de se faire apporter le café dans ma chambre; pendant que Rosette le lui versait, je m'endormis doucement. Je vivrais cent ans que je ne pourrais oublier cette soirée, où pourtant il ne s'est rien passé que de très-ordinaire et de très-naturel; mais quelles idées riantes, quel sentiment de bien-être ont bercé ce premier sommeil sous le toit de Jacques! Je puis bien dire que je me suis endormie dans la confiance de mon destin. La fatigue même du voyage avait quelque chose de délicieux; je me sentais accablée, et je n'avais la force de penser à rien; mes yeux étaient encore ouverts et ne cherchaient plus à se rendre compte de ce qu'ils voyaient, mais n'étaient frappés que d'images agréables. Ils erraient des rideaux de soie à franges d'argent de mon lit à la figure toujours si belle et si sereine de mon Jacques, et de la tasse de porcelaine du Japon, où il prenait un café embaumé, à la grande taille élégante de Rosette; dont l'ombre se dessinait sur une boiserie d'un travail merveilleux. La clarté rose de la lampe, le bruit du vent au dehors, la douce chaleur de l'appartement, la mollesse de mon lit, tout cela ressemblait à un conte de fées, à un rêve d'enfant. Je m'assoupissais et me réveillais de temps en temps pour me sentir bercée par le bonheur; Jacques me disait avec sa voix douce et affectueuse: — Dors, mon enfant, dors bien. Je m'endormis en effet et ne me réveillai que le lendemain à huit heures. Jacques était déjà levé depuis longtemps; assis auprès de mon lit, comme la veille, il me regardait dormir, et vraiment je ne sus pas d'abord s'il s'était passé une nuit ou un quart d'heure depuis le dernier baiser qu'il m'avait donné. — Ah! mon Dieu! quel bon lit! m'écriai-je; je veux me lever bien vite et voir ce beau château où l'on dort si bien; quel temps fait-il, Jacques? Tes fleurs sentent-elles aussi bon ce matin qu'hier soir? Il m'enveloppa dans mon couvre-pied de satin blanc et rose et me porta auprès de la fenêtre. Je jetai un cri de joie et d'admiration à la vue du sublime aspect déployé sous mes yeux. — Aimes-tu ce pays? me dit Jacques. Si tu le trouves trop sauvage, j'y ferai bâtir des maisons; mais, quant à moi, j'aime tant les lieux déserts que j'ai acheté cinq ou six petites propriétés

éparses çà et là afin d'enlever de ce point de vue les habitations qui, pour moi, le déparaient. Si tu n'es pas du même goût, rien ne sera plus facile que de semer cette vallée de maisonnettes et de jardins; je ne manquerai pas pour la peupler de familles pauvres, qui y feront prospérer leurs affaires et les nôtres. — Non, non, lui dis-je, tu es assez riche pour secourir toutes les familles que tu voudras sans contrarier tes goûts et les miens. Cet aspect sauvage et romantique me plait à la folie; ces grands bois sombres semblent n'avoir jamais plié leur libre végétation à la culture; ces prairies immenses doivent ressembler à des savanes; cette petite rivière avec son cours désordonné vaut mieux qu'un beau fleuve. Ah! ne changeons rien aux lieux que tu aimes. Comment aurais-je d'autres goûts que les tiens? Crois-tu donc que j'aie des yeux à moi? Il me pressa sur son cœur en s'écriant: — Oh! premier temps de l'amour! oh! délices du ciel! puissiez-vous ne finir jamais!

Il m'a fallu plus de huit jours pour voir toutes les beautés de cette maison et des alentours. Cette terre a appartenu à la mère de Jacques; c'est là qu'il a passé ses premières années, et c'est son séjour de prédilection. Il a un pieux respect pour les souvenirs que ce lieu lui retrace, et il me remercie tendrement de partager ce respect et de ne désirer aucun changement ni dans les choses ni dans les gens dont il est entouré. Bon Jacques! quel monstre stupide il faudrait être pour lui demander de pareils sacrifices!

Dès le lendemain de notre arrivée, il m'a présenté les vieux serviteurs de sa mère et ceux plus jeunes qui lui sont attachés depuis plusieurs années; il m'a dit les infirmités des uns et les défauts des autres, en me priant d'avoir quelque patience avec eux et d'être aussi indulgente qu'il me serait possible de l'être, sans m'imposer de réelles contrariétés. « Sois sûre, m'a-t-il dit, que je ne mettrai jamais en balance le bien-être de ta vie domestique et le plaisir de conserver autour de moi ces visages auxquels le temps et l'habitude m'ont attaché. Il me sera toujours facile de les éloigner de ta vue s'ils t'importunent, sans les abandonner à la misère et sans qu'ils aient le droit de te maudire; mais si ton repos peut ne pas souffrir de leur présence, si je puis accorder ta satisfaction et la leur, je serais plus heureux. Désires-tu mon bonheur, Fernande? » a-t-il ajouté avec un doux sourire. Je me suis jetée dans ses bras, je lui ai juré d'aimer tout ce qu'il aime, de protéger tout ce qu'il protége; je l'ai supplié de me dire tout ce que j'avais à faire pour ne lui causer jamais l'ombre d'un chagrin.

Si tu veux savoir comment se passent nos journées, je te dirai que je le sais à peine, quant à ce qui me concerne, mais que Jacques a continuellement quelque chose d'utile à faire. La conduite de ses biens l'occupe sans l'absorber. Il a su s'entourer d'honnêtes gens, et il les surveille sans les tourmenter. Il a pour système une stricte équité, l'incurie d'une générosité romanesque ne l'éblouit pas; il dit que celui qui se laisse dépouiller ne peut plus avoir ni mérite ni plaisir à donner, et que celui qui a trouvé l'occasion de voler, qui en a profité, est plus à plaindre que s'il s'était ruiné. Jacques est grand et libéral, son cœur est plein de justice, et il regarde comme un devoir de soulager la misère d'autrui; mais sa fierté se refuse à être dupe des impostures dont les pauvres se servent comme de gagne-pain, et il est dur et implacable avec ceux qui veulent spéculer sur sa sensibilité. Je suis bien loin d'avoir le même discernement que lui, et souvent je me laisse tromper. Jacques ne s'occupe pas de cela, ou, s'il s'en aperçoit, il entre apparemment dans ses idées de ne pas me réprimander et même de ne pas m'avertir. Quelquefois j'en suis un peu mortifiée, et j'ai presque des remords d'avoir mal employé l'or précieux qui peut soulager tant de réelles infortunes.

Je m'occupe de ces choses-là aux heures où Jacques est occupé ailleurs. Quand nous nous retrouvons, nous faisons de la musique ou nous sortons ensemble; Jacques fume ou dessine chaque fois que nous nous asseyons; pour moi, je le regarde, et je puis dire que cette espèce d'extase est la principale occupation de ma journée. Je m'abandonne avec délices à cette heureuse indolence, et je crains presque les plaisirs qui peuvent m'en arracher. Il est si doux d'aimer et de se sentir aimée! la durée des jours est trop bornée pour épuiser ce qu'il y a dans le cœur d'enthousiasme et de joie. Que m'importe de cultiver le peu de talents que j'ai, ou d'en acquérir de nouveaux? Jacques en a pour nous deux, et j'en jouis comme s'ils m'appartenaient. Quand un beau site me frappe, il m'est bien plus cher de le trouver dans mon album, retracé par la main de Jacques, que par la mienne. Je ne désire pas non plus former et orner mon esprit; Jacques se plaît à ma simplicité; et lui, qui sait tout, m'en apprendra certainement plus en causant avec moi que tous les livres du monde; enfin je suis contente de l'arrangement de ma vie; tant de bonheurs m'environnent qu'il m'est impossible de souhaiter quelque chose de mieux ordonné. Jacques est un ange, et ne t'avise plus de dire, Clémence, que je me trompe ou qu'il changera; car à présent je le connais et je le défendrai.

Adieu, ma bonne amie; tu dois être heureuse de mon bonheur, tu as eu tant d'inquiétude pour moi! à présent sois tranquille et félicite-moi. Donne-moi souvent de tes nouvelles, et sois sûre que je ne te négligerai plus. Il faut pardonner quelque chose à l'enivrement des premiers jours.

*P.-S.* J'ai reçu une lettre de ma mère; elle est encore au Tilly et ne retournera à Paris qu'à l'entrée de l'hiver. Elle me demande si je suis contente de Jacques et s'effraye aussi de la solitude où il m'a em-

menée. Je ne lui ai pas répondu, comme à toi, que l'amour remplissait cette solitude et me la faisait chérir; elle aurait trouvé cela fort inconvenant. Je lui ai parlé des avantages qu'elle estime, des beaux chevaux que Jacques me donne et des grandes chasses qu'il organise pour moi, des vastes jardins où je me promène, des fleurs rares et précieuses dont regorge la serre chaude, et des présents dont mon mari me comble tous les jours. Avec tout cela elle ne pourra plus supposer que je ne sois pas heureuse.

## XX

### DE JACQUES A SYLVIA.

Je m'abandonne comme un enfant aux délices de ces premiers transports de la possession, et ne veux pas prévoir le temps où j'en sentirai les inconvénients et les souffrances; quand il viendra, n'aurai-je pas la force de l'accepter? Est-il nécessaire de passer les heures de repos que le ciel nous envoie à se préparer pour la fatigue à venir? Quiconque a aimé une fois sait tout ce qu'il y a dans la vie de douleur et de joie; n'est-ce pas, Sylvia?

Ce que tu demandes est bien antipathique à mon caractère et à l'habitude de toute ma vie. Raconter une à une toutes les émotions de ma vie présente, jeter tous les jours un regard d'examen sur l'état de mon cœur, me plaindre du mal que j'endure et me vanter du bien qui m'arrive, me surveiller, me chérir, me révéler ainsi, c'est ce que je n'ai jamais songé à faire; jusqu'ici mes amours ont été cachées, mes joies silencieuses; je ne t'ai raconté mes plaisirs que quand je les avais perdus, et mes chagrins que lorsque j'en étais guéri. Encore j'ai cru faire en cela un grand acte de confiance et d'épanchement; car, avec toute autre créature humaine, je m'en sentais absolument incapable, et nul n'a obtenu de ma bouche l'aveu des événements les plus évidents de ma vie morale. Cette vie était si agitée, si terrible, que j'aurais craint de perdre mes rares bonheurs en les racontant, ou d'attirer sur moi l'œil du destin, auquel j'espérais dérober furtivement quelques beaux jours.

Cependant je ne sens plus la même répugnance, aujourd'hui, à briser le sceau de ce nouveau livre où mon dernier amour doit être inscrit. Il me semble même, comme à toi, que cette connaissance exacte et détaillée de tout ce qui se passera en moi me sera salutaire et me préservera de ces inexplicables dégoûts dont l'amour est rempli. Peut-être qu'étudiant le mal dans sa cause, j'en préviendrai le développement; peut-être qu'en observant avec attention les secrètes altérations de nos âmes, je saurai forcer les petites choses à ne point acquérir une valeur exagérée, comme il arrive toujours dans l'intimité. J'essayerai de conjurer la destinée; si cela est impossible, j'accepterai du moins mes défaites avec le stoïcisme d'un homme qui a passé sa vie à chercher la vérité et à cultiver l'amour de la justice au fond de son cœur.

Mais, avant de commencer ce journal, il convient que je te dise d'où je pars, quel est l'état de mon âme et comment j'ai arrangé ma vie présente. Tu sais que j'ai entraîné Fernande au fond du Dauphiné pour l'éloigner bien vite de sa mère, femme méchante et dangereuse qui me hait particulièrement, qui m'a lâchement adulé, tant qu'elle a désiré me voir assurer la fortune de sa fille, et qui a commencé à me braver aussitôt qu'elle n'a plus rien redouté à cet égard. Pauvre femme! si elle savait comme d'un mot je pourrais la faire pâlir! Mais je ne descendrai jamais jusqu'à combattre avec les méchants. Je savais qu'elle ne manquerait pas d'une certaine habileté pour gâter le jugement de sa fille sur mon compte, et pour empoisonner notre bonheur de mille petites tracasseries d'une terrible importance. J'ai donc enlevé ma compagne le jour même de mon mariage; par là je me suis soustrait à tout ce que la publicité imbécile d'une noce a d'insolent et d'odieux. Je suis venu ici jouir mystérieusement de mon bonheur, loin du regard curieux des importuns; j'ai trouvé inutile, du moins, de mettre la pudeur de ma femme aux prises avec l'effronterie des autres femmes et le sourire insultant des hommes. Nous n'avons eu que Dieu pour témoin et pour juge de ce que l'amour a de plus saint, de ce que la société a su rendre hideux ou ridicule.

Depuis un mois rien n'a encore altéré notre bonheur; il n'est pas tombé le plus petit grain de sable dans le sein de ce lac uni et limpide; penché sur son onde transparente, je contemple avec extase le ciel qui s'y réfléchit; attentif à la plus légère perturbation qui pourrait le menacer, je suis sur mes gardes pour que le grain de sable n'entraîne pas une avalanche. Et pourtant je ne saurais beaucoup me tourmenter; que peut la prudence humaine contre la main toute-puissante du destin? Tout ce que je puis tenter et espérer, c'est de ne pas perdre par ma faute le trésor que Dieu me confie; s'il doit m'être retiré, cette certitude du moins me consolera, que je n'ai pas mérité de le perdre.

Et puis à présent, toutes les prévisions, toutes les craintes de ce monde me font un peu sourire. Que peut-il arriver de pis à un honnête homme? d'être forcé de mourir? Qu'est-ce que cela, je te le demande? Je ne vois pas que la certitude de mourir un jour empêche personne de jouir de la vie. Pourquoi la crainte du malheur futur nuirait-elle à mon bonheur présent?

Ce n'est pas que l'occasion de me faire souffrir ne se soit déjà présentée à moi, et certainement j'en aurais profité dans ma jeunesse, alors qu'avide d'une félicité

impossible j'avais l'ambitieuse folie de demander des cieux sans nuages et des amours sans déplaisirs; ce besoin inconcevable qui entraîne l'homme à exercer sa sensibilité quand elle est toute neuve et surabondante n'existe plus chez moi. J'ai appris à me contenter de ce que je dédaignais, à me soumettre aux contrariétés contre lesquelles je me serais révolté autrefois. Il m'est impossible de ne pas sentir la piqûre des chagrins journaliers; mon cœur n'est pas encore pétrifié, et je crois au contraire qu'il n'a jamais été plus véritablement ému. Heureusement la raison m'a appris à étouffer la légère convulsion que produit la blessure, à ne pas mettre au jour par un mot, par une plainte, par un geste, cet embryon de souffrance qui éclôt et meurt si aisément, mais qui se développe si vite et qui grossit d'une manière si effrayante quand on le laisse essayer ses forces et briser sa prison. Puisse mon âme servir de cercueil à tous ces songes pénibles qui la tourmentent encore! Puissé-je ne pas me trahir par un signe extérieur de souffrance! Entre amants la douleur est sympathique, et le premier qui l'éprouve et ne sait pas la recéler, la communique à l'autre, même sans la lui expliquer.

Adieu pour aujourd'hui, ma sœur chérie; à présent nous sommes presque voisins. J'irai te voir certainement; et, quoi que tu en dises, je n'abandonne pas le projet de te faire connaître Fernande et de t'attirer auprès de nous.

## XXI

### DE FERNANDE A CLEMENCE.

Je ne sais pas ce que Jacques a depuis deux jours, il me semble qu'il est triste, et cela me rend si triste moi-même que je viens causer avec toi pour me distraire et me consoler. Qu'est-ce que peut avoir Jacques? quels chagrins peuvent l'atteindre auprès de moi? Il me serait impossible, pour ma part, de me réjouir ou de m'attrister d'une chose qui n'aurait pas rapport à lui; il est vrai que hors de lui ma vie se réduit à si peu! Je n'existe réellement que depuis trois mois, et Jacques a dû horriblement souffrir avant d'arriver à l'âge qu'il a. Peut-être aussi a-t-il été plus heureux qu'il ne l'est avec moi; peut-être quelquefois, dans mes bras, regrette-t-il le temps passé. Oh! cette idée est affreuse; je veux l'éloigner bien vite!

Mais qui peut l'attrister ainsi? et pourquoi ne me le dit-il pas? Je n'ai pas de secrets, moi! et lui, il en a certainement. Il a dû se passer tant de choses extraordinaires dans sa vie! Sais-tu, Clémence, que cette idée me fait souvent frissonner? Une femme ne connaît pas son mari en l'épousant, et c'est une folie de penser qu'elle le connaîtra en vivant avec lui; il y a derrière eux un grand abîme où elle ne peut descendre: le passé qui ne s'efface jamais et qui peut empoisonner tout l'avenir! Quand je songe qu'il y a trois mois je ne savais pas encore ce que c'était qu'aimer, et que, depuis vingt ans peut-être, Jacques n'a pas fait autre chose! Tout ce qu'il me dit de tendre et d'affectueux, il l'a peut-être dit à d'autres femmes; ces caresses passionnées... Ah! quelles horribles images me passent devant les yeux! je me sens un peu folle aujourd'hui, en vérité... Je viens de me mettre à la fenêtre pour me distraire de ces agitations, j'ai vu Jacques traverser une allée et s'enfoncer dans le parc; il avait les bras croisés sur la poitrine et la tête penchée en avant, comme s'il eût été absorbé par une méditation profonde. Mon Dieu! je ne l'ai jamais vu ainsi. Il est bien vrai que son humeur est grave, que la douceur de son caractère tourne un peu à la mélancolie, que son maintien est plutôt rêveur que sémillant; mais il a aujourd'hui sur le visage quelque chose d'inaccoutumé, je ne saurais dire quoi; peut-être un peu plus de pâleur. Il aura eu quelque mauvais rêve, et comme il me sait superstitieuse, il n'aura pas voulu m'en parler; si ce n'est que cela, il aurait mieux fait de me le raconter que de m'exposer aux inquiétudes que j'éprouve. Peut-être est-il malade? Oh! je parie que oui! On m'a dit qu'il n'aimait pas à être observé dans ces moments-là; cependant je l'ai déjà vu malade une fois, je m'en suis aperçue à cette petite chanson dont je t'ai parlé; je l'ai interrogé et il m'a répondu qu'il était un peu souffrant, et qu'il me priait de ne pas m'en occuper. S'il a souffert peu ou beaucoup ce jour-là, c'est ce que je ne puis savoir; je craignais tant de le contrarier que je n'ai pas osé le regarder. Le fait est qu'il n'y a guère paru à son humeur, et que maintenant le malaise, soit physique, soit moral, qu'il éprouve, est tout à fait visible. Hier soir il m'a semblé qu'il m'embrassait un peu froidement; j'ai mal dormi, et, m'étant éveillée au milieu de la nuit, j'ai vu de la lumière dans sa chambre. J'ai tremblé qu'il ne fût indisposé; mais craignant encore plus de lui être importune, je me suis levée sans bruit et j'ai été sur la pointe du pied regarder par la fente de sa porte; il lisait en fumant. Je suis venue me recoucher, un peu rassurée, mais triste de voir qu'il ne dormait pas. Je suis si nonchalante et si enfant que, malgré ma tristesse, je me suis rendormie tout de suite. Pauvre Jacques! il a des insomnies, il souffre peut-être beaucoup, il s'ennuie sans doute durant ces longues nuits si tristes! Pourquoi ne m'appelle-t-il pas? Je surmonterais certainement mon sommeil avec joie, je causerais avec lui, ou je lui ferais la lecture pour le distraire. Je devrais peut-être le prier de me laisser veiller avec lui; je n'ose pas. C'est extraordinaire; j'ai découvert ce matin que je crains Jacques presque autant que je l'aime; je n'ai jamais eu le courage de lui demander ce qu'il avait. Ce que

les Borel m'ont dit de ses singulières fiertés n'est pas sorti de mon esprit, malgré tout ce qui aurait dû me le faire oublier ou me persuader, du moins, que Jacques ne les aurait pas avec moi. Je devrais peut-être vaincre cette timidité, et le conjurer de me confier sa souffrance; car je ne suis pas de ceux qu'elle peut ennuyer, et je ne vois pas qu'il ait besoin de se fatiguer à faire du stoïcisme avec moi. Mon silence lui fait peut-être croire que je ne m'aperçois de rien. Ah! alors, quelle idée doit-il avoir de ma grossière insouciance? je ne puis la lui laisser. Il faut que j'aille le trouver tout de suite, n'est-ce pas, Clémence? Oh! mon Dieu, que n'es-tu ici! toi qui as tant de prudence et un jugement si delié, tu me conseillerais; à defaut de la voix de la raison et de l'amitié, j'écoute celle de mon cœur et je m'y abandonne. Je vais rejoindre Jacques dans le parc et le conjurer à genoux, s'il le faut, de m'ouvrir son cœur. Je reviendrai te dire ce qu'il a et fermer ma lettre

Eh bien! mon amie, j'étais folle et j'avais fait moi-même un mauvais rêve; pardonne-moi de t'avoir importunée de cette terreur puérile. J'ai été trouver Jacques, il était couché sur l'herbe et il sommeillait. Je me suis approchée de lui si doucement qu'il ne s'en est pas aperçu, et je suis restée, quelques instants, penchée sur lui, à le contempler. J'avais sans doute une expression d'anxiété sur la figure, car à peine éveillé il a tressailli et s'est écrié en jetant ses bras autour de moi: — Qu'as-tu donc? Alors je lui ai avoué naïvement toutes mes inquiétudes et tout mon chagrin. Il m'a embrassée en riant et m'a assurée que je m'etais absolument trompée. — Il est bien vrai, m'a-t-il dit, que je n'ai pas dormi beaucoup cette nuit; j'étais un peu souffrant et je me suis mis à lire. — Et pourquoi ne m'as-tu pas éveillee? lui ai-je dit. — Est-ce qu'on s'éveille à ton âge? a-t-il répondu. — Savez-vous, Jacques, que vous me traitez en petite fille? — Oh! grâce à Dieu, je te traite comme tu le mérites, s'est-il écrié en me pressant contre son cœur, et c'est parce que tu es un enfant que je t'adore. Là-dessus, il m'a dit tant de choses delicieusement bonnes que je me suis mise à pleurer de joie. Tu vois si j'avais sujet de me tourmenter! mais je ne regrette pas d'avoir un peu souffert; je n'en sens que plus vivement le bonheur que j'avais laissé s'altérer et que je ressaisis dans toute sa fraicheur. Oh! Jacques avait bien raison; il n'est rien de plus précieux et de plus sublime que les larmes de l'amour.

Adieu, ma Clemence, réjouis-toi encore avec moi; je suis plus heureuse aujourd'hui que je ne l'ai jamais ete.

---

## XXII

### DE JACQUES A SYLVIA.

Depuis quelques jours nous sommes tristes sans savoir pourquoi; tantôt c'est elle, tantôt c'est moi, tantôt tous deux ensemble. Je ne me fatigue pas à en chercher la raison; ce serait pire. Nous nous aimons et nous n'avons pas le plus léger tort l'un envers l'autre. Nous ne nous sommes blessés par aucune action, par aucune parole; avoir l'humeur mélancolique un jour plus qu'un autre, est une chose si simple! un ciel pluvieux, un degré de froid de plus dans l'atmosphère suffisent pour rembrunir les idées. Mon vieux corps criblé de blessures est plus disposé qu'un autre à la souffrance; la jeune tête active et inquiète de Fernande est prompte à se tourmenter de la moindre altération dans mes manières. Quelquefois cette vive sollicitude me chagrine un peu; elle me poursuit, elle m'oppresse, elle me tient en arrêt et me force à m'observer et à me contraindre. Comment pourrais-je m'en offenser? Cette espèce de fatigue qu'elle m'impose est douce en comparaison de l'horrible isolement où je vivais quand j'ai connu Fernande, et où j'ai souvent consumé les belles années de ma vie dans un stoïcisme insensé. Si elle devait souffrir réellement de mes souffrances, je regretterais le temps où elles ne retombaient que sur moi; mais j'espère que je saurai l'accoutumer à me voir un peu triste et préoccupé sans se tourmenter.

Fernande a toute l'adorable puérilité de son âge. Qu'elle est belle et touchante quand elle vient avec ses cheveux blonds en désordre, et ses grands yeux noirs tout pleins de grosses larmes, se jeter dans mes bras et me dire qu'elle est bien malheureuse, parce que je lui ai donné un baiser de moins que la veille! Elle ne sait pas ce que c'est que la douleur, elle s'en effraye à l'excès; et vraiment elle m'effraye quelquefois moi-même. Je crains qu'elle n'ait pas la force de supporter la vie. Je suis un peu incertain de ce que je dois lui dire pour l'habituer au courage. Il me semble que c'est un crime ou du moins un acte de raison cruelle, que de répandre les premières gouttes de fiel dans ce cœur si plein d'illusions; et pourtant il viendra un moment où il faudra lui révéler ce que c'est que la destinée de l'homme. Comment résistera-t-elle au premier éclair? Puissé-je lui cacher longtemps cette funeste lumière!

Je viens de recevoir une nouvelle qui me fait beaucoup de mal; cet ami, dont je t'ai parlé, est de nouveau en fuite. Les sacrifices que j'ai faits pour lui, loin de le sauver, l'ont replongé dans le désordre. A présent son deshonneur ne peut plus être masqué, son nom est souillé, sa vie perdue; là, comme partout où j'ai passé, j'ai travaillé en vain. Voilà donc à quoi sert l'amitié, et ce que peut le devouement! Non, les hommes ne peuvent rien les uns pour les autres; un seul guide, un seul appui leur est accordé, et il est en eux-mêmes. Les uns l'appellent conscience, les autres vertu; je l'appelle orgueil. Cet infortuné en a manqué; il ne lui reste que le suicide. La calomnie n'at-

teint et ne déshonore personne, le temps ou le hasard en fait justice, mais une bassesse ne s'efface pas. Avoir donné sur soi à un autre homme le droit du mépris, c'est un arrêt de mort en cette vie; il faut avoir le courage de passer dans une autre en se recommandant à Dieu.

Mais il n'aura pas même cet orgueil-là; je le connais, c'est un esprit corrompu et avili par l'amour du plaisir. Sa vanité seule le fera souffrir; mais la vanité ne donne de courage à personne; c'est un fard que le moindre souffle fait tomber, et qui ne résiste pas à l'air de la solitude.

Cette destinée, qu'un instant je m'étais flatté d'avoir réhabilitée par mes reproches et par mes services, est donc tombée plus bas qu'auparavant! Encore un homme dont la vie est manquée, et que personne, excepté moi peut-être, ne plaindra. Quand je me rappelle les temps heureux que j'ai passés avec lui, lorsqu'il était jeune, et que ni lui ni personne ne pensait que ce beau visage riant et ce caractère vif et joyeux pussent servir d'enveloppe à l'âme d'un lâche! Il avait une mère qui le chérissait, des amis qui se fiaient à lui, et à présent!... Si je n'étais pas marié, je courrais après lui, j'essayerais encore de le relever; mais cela ne servirait à rien, et Fernande souffrirait trop de mon absence. Pauvre homme! je suis triste à la mort; je veux pourtant cacher cette tristesse qui se communiquerait bien vite à ma pauvre enfant. Non, je ne veux pas voir ce beau front se rembrunir encore; je ne veux pas couvrir de larmes ces joues si fraîches et si veloutées. Qu'elle aime, qu'elle rie, qu'elle dorme, qu'elle soit toujours tranquille, toujours heureuse! Moi, je suis fait pour souffrir; c'est mon métier, et j'ai l'écorce dure.

## XXIII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Je suis encore triste, mon amie, et je commence à croire que tout n'est pas joie dans l'amour; il y a aussi bien des larmes, et je ne les répands pas toutes dans le sein de Jacques, car je vois que j'augmente sa tristesse en lui montrant la mienne. Depuis un mois nous avons eu plusieurs accès de mélancolie sympathique sans cause réelle, mais qui n'en ont pas moins des effets douloureux. Il est vrai que, quand ils sont passés, nous sommes plus heureux qu'auparavant, et nous nous chérissons avec plus d'enthousiasme; mais je me dis toujours que c'est la dernière fois que je tourmente Jacques de mes enfantillages, et je ne sais comment il arrive que je recommence toujours. Je ne peux le voir triste sans le devenir aussitôt; il me semble que c'est une preuve d'amour, et qu'il ne doit pas s'en fâcher; aussi ne s'en fâche-t-il pas. Il me traite toujours avec tant de douceur et de bonté; comment ferait-il pour me dire une parole dure, ou même froide? Mais il prend du chagrin et me fait de doux reproches; alors je pleure de remords, d'attendrissement et de reconnaissance, et je me couche fatiguée, brisée, me promettant bien de ne plus recommencer; car, au bout du compte, cela me fait du mal, et ce sont autant de jours que je retranche de mon bonheur. J'ai certainement des idées folles, mais je ne sais pas s'il est possible d'aimer sans les avoir. Par exemple, je me tourmente continuellement de la crainte de n'être pas assez aimée, et je n'ose pas dire à Jacques que c'est là la cause de toutes mes agitations. Je crois bien qu'il a des jours de souffrance physique; mais il est certain que son esprit n'est pas toujours paisible. Certaines lectures l'agitent; certaines circonstances, indifférentes en apparence, semblent lui retracer des souvenirs pénibles. Je m'en inquiéterais moins s'il me les confiait; mais il est silencieux comme la tombe et me traite comme une personne tout à fait à part de lui. L'autre jour je me mis à chanter une vieille romance qui me tomba, je ne sais comment, sous la main; Jacques était étendu sur le grand sofa du salon, et il fumait dans une grande pipe turque à laquelle il tient beaucoup. Dès que j'eus chanté les premières mesures, il frappa le parquet avec cette pipe, comme saisi d'une émotion convulsive, et la brisa. — Ah! mon Dieu, qu'as-tu fait? m'écriai-je; tu as cassé ta chère pipe d'Alexandrie. — C'est possible, dit-il; je ne m'en suis pas aperçu. Remets-toi à chanter. — Mais je n'ose pas trop, repris-je; il faut que j'aie fait quelque fausse note épouvantable tout à l'heure; car tu as bondi comme un désespéré. — Non pas que je sache, répondit-il; continue, je t'en prie. Je ne sais comment il se fait que je suis toujours à l'affût des impressions que Jacques cherche à me dissimuler; il y a un secret instinct qui m'abuse ou qui m'éclaire, je ne sais lequel des deux; mais qui me force à reporter tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit vers une cause funeste à mon bonheur. Je m'imaginai qu'il avait entendu chanter cette romance par quelque maîtresse dont le souvenir lui était encore cher, et je ressentis tout à coup une jalousie absurde; je la jetai de côté, et me mis à en chanter une autre. Jacques l'écouta sans l'interrompre, puis il me redemanda la première, en disant qu'il la connaissait et qu'elle lui plaisait beaucoup. Ces paroles, qui semblèrent confirmer mes doutes, m'enfoncèrent un poignard dans le cœur; je trouvai Jacques insensé et barbare de chercher à ressaisir dans notre amour le souvenir des autres amours de sa vie, et je chantai la romance tandis que de grosses larmes me tombaient sur les doigts. Jacques me tournait le dos, et s'imaginait, parce que son corps avait une attitude immobile, que je ne m'apercevais pas de son émotion; mais je faisais, malgré ma dou-

leur, une sévère attention à lui, et je surpris deux ou trois soupirs qui semblaient partir d'une âme oppressée et briser tout son corps. Quand j'eus fini, il y eut entre nous un long silence : je pleurais, et je laissai échapper malgré moi un sanglot. Jacques était tellement absorbé qu'il ne s'en aperçut pas et sortit en fredonnant, d'un ton mélancolique, le refrain de la romance.

J'allai dans le bois pour me désoler en liberté; mais, au détour d'une allée, je me trouvai face à face avec lui. Il m'interrogea sur ma tristesse avec sa douceur accoutumée, mais beaucoup plus froidement que les autres fois. Cet air sévère m'imposa tellement que je ne voulus jamais lui avouer pourquoi j'avais les yeux rouges; je lui dis que c'était le vent, la migraine; je lui fis mille contes impossibles à croire, mais dont il feignit de se contenter, car il insista fort peu, et chercha à me distraire. Il n'eut pas grand'peine; je suis si folle que je m'amuse de tout. Il me mena voir des chèvres de Cachemire qui venaient de lui arriver, avec un berger dont la bêtise me fit mourir de rire. Mais vois comme je suis! dès que je me retrouvai seule, mon chagrin me revint, et je me remis à pleurer en pensant à cette histoire de la matinée. Ce qui me faisait surtout de la peine, c'était d'avoir été importune à Jacques. L'indifférence qu'il avait montrée me prouvait de reste qu'il n'était plus disposé à écouter mes puériles confessions et à s'affliger avec moi de mes souffrances. Peut-être avait-il cette idée; peut-être éprouvait-il un peu de remords de m'avoir fait chanter cette romance; peut-être nous sommes-nous parfaitement compris tous les deux sans nous expliquer. Le fait est que le soir il prit un air tout à fait insouciant en me demandant si je savais par cœur la romance que j'avais chantée le matin. — Tu aimes bien cette romance? lui dis-je avec un peu d'amertume. — Beaucoup, répondit-il, surtout dans ta bouche; tu l'as chantée ce matin avec une expression qui m'a ému jusqu'au fond du cœur. Poussée par je ne sais quel besoin de me faire souffrir pour me dévouer à sa fantaisie, je lui offris de la chanter de nouveau; et j'allais allumer une bougie pour la lire, lorsqu'il m'arrêta en me disant que ce serait pour une autre fois, et qu'il aimait mieux se promener avec moi au clair de la lune. Le lendemain matin, je cherchai la romance et ne la trouvai plus sur mon piano. Je la cherchai tous les jours suivants sans succès. Pressée par la curiosité, je me hasardai à demander à Jacques s'il ne l'avait pas vue.—Je l'ai déchirée par distraction, me répondit-il; il n'y faut plus penser. Il me sembla qu'il disait cette parole, *il n'y faut plus penser*, d'une manière particulière, et que cela exprimait beaucoup de choses. Je me trompe peut-être, mais jamais je ne croirai qu'il ait déchiré cette romance par distraction. Il a voulu savoir d'abord si je pourrais la chanter par cœur, et, quand il a été sûr que non, il l'a anéantie. Elle lui causait donc une émotion bien véritable; elle lui rappelait donc un amour bien violent!

Si Jacques devine tout cela, si en lui-même il traite d'enfantillages méprisables ce qui se passe en moi, il a tort. S'il était à ma place, il souffrirait peut-être plus que moi; car il n'a pas de rivaux dans le passé; rien de ce que je fais, rien de ce que je pense ne peut l'affliger : il peut sans frayeur regarder dans ma vie, l'embrasser tout entière d'un coup d'œil, et se dire qu'il est mon seul amour. Mais sa vie est pour moi un abîme impénétrable; ce que j'en sais ressemble à ces météores sinistres qui éblouissent et qui égarent. La première fois que j'ai recueilli ces lambeaux de renseignements incertains, j'ai craint que Jacques ne fût inconstant ou menteur; j'ai craint que son amour n'eût pas tout le prix que j'y attachais; ma vénération fut comme ébranlée. Aujourd'hui je sais ce que c'est que Jacques et ce que vaut son amour; le prix en est si grand que je sacrifierais toute une vie de repos, où je ne l'aurais pas connu, aux deux mois que je viens de passer avec lui. Je le sais incapable de m'abuser et de promettre son cœur en vain. Je ne songe presque plus à l'avenir, mais je me tourmente horriblement du passé; j'en suis jalouse. O Dieu! que serait le présent si je n'étais pas sûre de lui comme de Dieu! Mais je ne pourrais pas douter de la parole de Jacques, et je ne serais pas jalouse sans raison. L'espèce de jalousie que j'ai maintenant n'est pas vile et soupçonneuse; elle est triste et résignée : oh! mais elle me fait bien mal!

## XXIV

### DE JACQUES A SYLVIA.

Je ne sais auquel des deux le pied a manqué, mais le grain de sable est tombé. J'ai fait bonne garde, je me suis dévoué de tout mon pouvoir à prévenir cet accident; mais la surface du lac est troublée. D'où est venu le mal? On ne le sait jamais; on s'en aperçoit quand il existe. Je le contemple avec tristesse et sans découragement. Il n'y a pas de remède à ce qui est arrivé; mais on peut mettre une digue à l'avalanche et l'arrêter en chemin.

Cette digue, ce sera ma patience. Il faut qu'elle s'oppose avec douceur aux excès de sensibilité d'une âme trop jeune. J'ai su mettre ce rempart entre moi et les caractères les plus fougueux; ce ne sera pas une tâche bien difficile que d'apaiser un enfant si simple et si bon. Elle a une vertu qui nous sauvera l'un et l'autre, la loyauté. Son âme est jalouse; mais son caractère est noble, et le soupçon ne saurait le flétrir. Elle est ingénieuse à se tourmenter de ce qu'elle ne sait pas, mais elle croit aveuglément à ce que je lui dis. Me

préserve Dieu d'abuser de cette sainte confiance et de démériter par le plus léger mensonge! Quand je ne puis pas lui donner d'explication satisfaisante, j'aime mieux ne lui en donner aucune. C'est la faire souffrir un peu plus longtemps; mais que faire? Un autre descendrait peut-être à ces faciles artifices qui raccommodent tant bien que mal les querelles d'amour; cela me parait lâche, et je n'y consentirai jamais. L'autre jour, il s'est passé entre elle et moi une petite tracasserie assez douloureuse et très-délicate pour tous deux. Elle se mit à chanter une romance que j'ai entendu chanter pour la première fois à la première femme que j'ai aimée. C'était un amour bien romanesque, bien idéal, une espèce de rêve qui ne s'est jamais réalisé, grâce peut-être à ma timidité et au respect enthousiaste que je professais pour une femme très-semblable aux autres, à ce qu'il m'a semblé depuis. Certes, ni cette femme, ni l'amour que j'eus pour elle ne sont de nature à causer raisonnablement de l'ombrage à Fernande. Ce fut pourtant la cause d'un nuage qui a passé sur notre bonheur. J'eus un plaisir très-vif à entendre ce chant mélodieux et simple qui me rappelait les illusions et les songes riants de ma première jeunesse. Il me retraçait toute une fantasmagorie de souvenirs. Je crus revoir le pays où j'avais aimé pour la première fois, les bois où j'avais rêvé si follement, les jardins où je me promenais en faisant de mauvaises poésies que je trouvais si belles; et mon cœur palpita encore de plaisir et d'émotion. Certes, ce n'était pas de regret pour cet amour qui n'a jamais existé que dans les rêves d'une imagination de seize ans; mais il y a dans les lointains souvenirs une inexplicable magie. On aime ses premières impressions d'un amour paternel; on se chérit dans le passé, peut-être parce qu'on s'ennuie de soi-même dans le présent. Quoi qu'il en soit, je me sentis un instant transporté dans un autre monde, pour lequel je ne changerais pas celui où je suis maintenant, mais où j'avais cru ne retourner jamais et où je fis avec joie quelques pas. Il me sembla que Fernande devinait le plaisir qu'elle me causait, car elle chanta comme un ange, et je restai enivré et muet de béatitude après qu'elle eut cessé. Tout à coup je m'aperçus qu'elle pleurait; et comme nous avons eu déjà quelque chose de pareil, je devinai ce qui se passait en elle, et j'en conçus un peu d'humeur. La première impression est au-dessus des forces de l'homme le plus ferme. Dans ces moments-là il n'est donné qu'aux scélérats de savoir feindre. Tout ce qu'un homme sincère peut faire, c'est de se taire ou de se cacher. Je sortis donc, et quelques tours de promenade dissipèrent cette légère irritation. Mais je compris qu'il m'était impossible de consoler Fernande par une explication. Il eût fallu, ou lui faire accroire qu'elle se trompait dans ses soupçons, en lui faisant un mensonge, ou tenter de lui expliquer la différence qu'il y a entre aimer un souvenir romanesque et regretter un amour oublié. Voilà ce qu'elle n'eût jamais voulu comprendre et ce qui est réellement au-dessus de son âge, et peut-être de son caractère. Cet aveu d'un sentiment bien innocent lui eût fait plus de mal que mon silence. J'ai tout réparé en lui prouvant que j'étais prêt à faire à sa susceptibilité le sacrifice de mon petit plaisir; j'ai refusé d'entendre de nouveau la romance que, par une petite malice boudeuse de femme, elle m'offrait de me chanter une seconde fois, et je l'ai brûlée sans ostentation.

Il faudra qu'en toute occasion, quand je ne pourrai pas mieux faire, j'aie le courage de ne pas montrer d'humeur. Il est vrai que cela me fait souffrir un peu. J'ai été victime pendant si longtemps de la jalousie atroce de certaines femmes, que tout ce qui me le rappelle, même de très-loin, me fait frissonner d'aversion. Je m'y habituerai. Fernande a les défauts ou plutôt les inconvénients de son âge, et j'ai aussi ceux du mien. A quoi m'aurait servi l'expérience, si elle ne m'avait endurci à la souffrance? C'est à moi de m'observer et de me vaincre. Je m'étudie sans cesse et je me confesse devant Dieu dans la solitude de mon cœur, pour me préserver de l'orgueil intolérant. En m'examinant ainsi, j'ai trouvé bien des taches en moi, bien des motifs d'excuse pour les fréquentes agitations de Fernande. Par exemple, j'ai la triste habitude de rapporter toutes mes peines présentes à mes peines passées. C'est un noir cortége d'ombres en deuil qui se tiennent par la main. La dernière qui s'agite éveille toutes les autres qui s'endormaient. Quand ma pauvre Fernande m'afflige, ce n'est pas elle qui me fait tout le mal que je ressens; ce sont les autres amours de ma vie qui se remettent à saigner comme de vieilles plaies. Ah! c'est qu'on ne guérit pas du passé!

Devrait-elle se plaindre de moi pourtant? Quel homme sait mieux jouir du présent? Quel homme respecte plus saintement les biens que Dieu lui accorde? Combien je prise ce diamant que je possède, et autour duquel je souffle sans cesse pour en écarter le moindre grain de poussière! Oh! qui le garderait plus soigneusement que moi? Mais les enfants savent-ils quelque chose? Moi du moins je puis comparer le passé au présent, et si quelquefois je souffre doublement pour avoir déjà beaucoup souffert, plus souvent encore j'apprends par cette comparaison à savourer le bonheur présent. Fernande croit que tous les hommes savent aimer comme moi; moi, je sens que les autres femmes ne savent pas aimer comme elle. C'est moi qui suis le plus juste et le plus reconnaissant. Mais encore une fois il en doit être ainsi. Hélas! le temps du bonheur serait-il déjà passé? Celui du courage serait-il venu? Oh! non, non! pas encore; ce serait trop vite. Que l'un préserve l'autre, et que le bonheur récompense le courage!

## XXV

### DE CLÉMENCE A FERNANDE.

Je suis plus affligée que surprise de ce qui t'arrive; tes chagrins me paraissent la conséquence inévitable d'une union mal assortie. D'abord ton mari est trop âgé pour toi, ensuite tu as pris ta position tout de travers. Il eût été possible à une femme dont le caractère serait calme et un peu froid de s'habituer aux inconvénients que je t'avais signalés, et qui ne se sont que trop réalisés; mais, pour une petite tête exaltée comme la tienne, un homme aussi expérimenté que M. Jacques est le pire mari que tu pouvais rencontrer. Ce n'est pas que je rejette sur lui la faute de tout ce qui s'est passé entre vous; il me semble que c'est lui qui a constamment raison, et voilà pourquoi je te plains. Ce qu'il y a de plus triste au monde, c'est d'être condamné, par sa position et par la force des choses, à avoir constamment tort. Cet amour enthousiaste que tu t'es évertuée à ressentir pour lui est un sentiment hors nature et destiné à s'éteindre tout à coup comme un feu de paille; mais avant d'en venir là il te fera cruellement souffrir, et quelque patient que soit ton mari, il se rendra insupportable à tes yeux. Il me semble, à moi, que la passion est tout à fait contraire à la dignité et à la sainteté du mariage. Tu t'es imaginé que tu inspirais cette passion à ton mari : j'en doute fort; je crois que tu auras pris pour l'enthousiasme les caresses véhémentes qu'un mari prodigue dès les premiers jours à sa femme, quand elle est, comme toi, toute jeune et remarquablement jolie. Mais sois sûre que toutes les extases de ton cerveau, toutes les illusions de ton âme ne sont plus du goût d'un homme de trente-cinq ans, et que, du jour où, au lieu de contribuer à ses plaisirs, elles lui causeront du trouble et de l'ennui, il te dessillera les yeux, peut-être un peu brusquement. Tu seras au désespoir alors, pauvre Fernande, et il n'aura fait qu'une chose très-simple et très-légitime. Car de quel droit viens-tu, avec tes folies et tes caprices, empoisonner la vie d'un homme qui était libre et tranquille, qui t'a recherchée en mariage pour te faire participer à son bien-être, et non pour t'ériger en czarine jalouse et impérieuse? Je vois déjà que tu as le talent de le rendre assez malheureux; cette manière de l'épier, de scruter toutes ses pensées, d'interpréter toutes ses paroles, doit faire de ton amour un fléau; et pourtant, Fernande, personne n'était plus douce et plus facile à vivre que toi; nul caractère n'est plus éloigné du soupçon et de la tyrannie; nul cœur peut-être n'est plus généreux et plus juste; mais tu aimes, et voilà l'effet de l'amour sur les femmes quand elles ne savent pas se vaincre. Prends garde à toi, ma chère; je te parle bien durement, bien cruellement, mais tu cherches l'appui de ma raison, et je te l'offre d'une main ferme. Je t'ai déjà dit que, le jour où la vérité te serait trop rude à supporter, tu n'avais qu'à cesser de m'écrire, et que je comprendrais ton silence. Je ne chercherai jamais à te guérir malgré toi; je ne suis pas une marchande de conseils. Adieu, ma petite amie; tâche de guérir de l'exagération, ou tu es perdue.

---

## XXVI

### DE SYLVIA A JACQUES.

Tu as raison, Jacques, de ne pas t'effrayer beaucoup de ces légers nuages. Je ne sais pas si tu dois aimer éternellement Fernande; je ne sais pas si l'amour est, de sa nature, un sentiment éternel; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec des caractères aussi nobles que les vôtres il doit avoir un cours aussi long que possible, et ne pas se flétrir dès les premiers mois. Je vois que des caractères plus mal assortis, et moins dignes l'un de l'autre, se tiennent embrassés durant des années et ont une peine extrême à se détacher; toi-même tu l'as éprouvé, tu as aimé des femmes beaucoup moins parfaites que Fernande, et tu les as aimées longtemps avant de commencer à souffrir et à te dégoûter. Il me semble donc impossible que la chute du premier grain de sable ait déjà troublé ton amour, et que ton lac ne redevienne pas tranquille et pur. Peut-être que deux grands cœurs ont plus de peine à s'entendre que lorsqu'un des deux fait à lui seul tous les frais de la sympathie; peut-être qu'avant de se livrer entièrement et de s'abandonner l'un à l'autre ils ont besoin de s'essayer, de briser quelques aspérités qui les repoussent encore. Un grand bonheur, une longue passion, doivent être achetés au prix de quelques souffrances; quand on plante un arbre vigoureux, il souffre et se flétrit pendant quelques jours avant de s'accoutumer au terrain et de montrer la force qu'il doit acquérir. Les petites douleurs de ton amie prouvent l'excessive délicatesse de son amour. Je voudrais être aimée comme tu l'es; garde-toi donc de te plaindre; surmonte un peu ta fierté, s'il le faut, et consens non à mentir, mais à t'expliquer. Tu fais injure à Fernande en croyant qu'elle ne comprendrait pas; elle serait flattée de te voir condescendre aux faiblesses de son sexe et aux ignorances de son âge; elle s'efforcerait de marcher plus vite vers toi et d'arriver à ton point de vue. Que ne peut pas une âme comme la tienne et une parole si éloquente quand tu daignes parler! Oh! ne t'enferme pas dans le silence! tu n'as pas besoin de ta force avec cet être angélique, qui est à genoux déjà pour t'écouter. Rappelle-toi ce que j'étais quand je t'ai connu, et ce que tu as fait de cette âme qui dormait informe dans le chaos. Que serais-je

si tu n'étais descendu jusqu'à moi, si tu ne m'avais révélé ce que tu sais de Dieu, des hommes et de la vie? Ne t'ai-je pas compris? n'ai-je pas acquis quelque grandeur, moi qui n'étais qu'un enfant sauvage, incapable de bien et de mal par moi-même au milieu des ténèbres de mon ignorance? Souviens-toi des longues promenades que nous faisions ensemble sur les Alpes, au temps des vacances. Avec quelle avidité je t'écoutais! comme je rentrais dans mon couvent éclairée et sanctifiée! O mon brave Jacques! quel être sublime ne pourras-tu pas faire de celle qui est ta femme et qui possède ton amour! Je te prédis une grande destinée avec elle! Essuie ses belles larmes; ouvre-lui tous les trésors de ton âme : je vivrai de votre bonheur.

## XXVII

### D'OCTAVE A SYLVIA.

Pourquoi donc avez-vous tant tardé à m'écrire cette lettre qui nous eût épargné tant de maux, et pourquoi, si Jacques est votre frère, avez-vous tant hésité à me l'avouer? Quel être incompréhensible êtes-vous, Sylvia, et quel plaisir trouvez-vous à nous faire souffrir tous deux? C'est en vain que je vous contemple et que je vous étudie; il y a des jours où je ne sais pas encore si vous êtes la première ou la dernière des femmes; je me demande si votre fierté signifie la vertu la plus sublime ou l'effronterie du vice hypocrite. Ah! ne m'accablez pas de vos froides et méprisantes railleries; ne me dites pas que personne ne m'impose de vous aimer, et que je suis libre de renoncer à vous. Je suis bien assez malheureux, ne faites pas tant gloire de vos dédains et de votre indifférence; vous ne seriez que plus digne d'amour si vous étiez moins forte et moins cruelle.

Et vous! n'avez-vous jamais eu des instants de faiblesse et d'incertitude avec moi? ne m'avez-vous pas accusé de bien des torts que vous m'avez pardonnés? Pourquoi railler si durement l'impiété de mon âme? pourquoi me dire que je ne vous aime pas du moment que je doute de vous? Savez-vous bien ce que c'est que l'amour, pour parler de la sorte? Mais vous m'avez aimé, puisque vous m'avez rappelé souvent après m'avoir repoussé; mais vous m'aimez encore, puisque, après trois mois d'un silence obstiné, vous m'écrivez pour vous laver de mes soupçons. Elle est bien laconique et bien hautaine, votre justification! Je n'oserais confier à personne combien vous me dominez, tant je me trouve rapetissé et humilié par votre amour. O Dieu! et vous seriez un ange si vous vouliez; c'est l'orgueil qui fait de vous un démon! Quand vous vous abandonnez à votre sensibilité, vous êtes si belle, si adorable! j'ai eu de si beaux jours avec vous! sont-ils donc perdus pour jamais? Non, je ne saurais y renoncer; que ce soit force ou faiblesse, lâcheté ou courage, je retournerai à toi! je te presserai encore dans mes bras, je te forcerai encore à croire en moi et à m'aimer, dussé-je n'avoir qu'un jour de ce bonheur, et rester avili à mes propres yeux pour toute ma vie! Je sais que je serai encore malheureux avec toi; je sais qu'après m'avoir rendu fou tu me chasseras avec un admirable sang-froid. Tu ne comprendras pas ou tu ne voudras pas comprendre que, pour retourner à tes pieds, avec l'âme toute saignante encore de doute et de soupçons, il faut que je t'aime d'une passion effrénée. Tu me diras que je ne sais pas ce que c'est qu'aimer; tu croiras être bien sublime et bien généreuse envers moi, parce que tu me pardonneras d'avoir soupçonné ce que tous les hommes auraient supposé à ma place. Tu es une âme d'airain; tu brises tout ce qui t'approche et ne consens à plier devant aucune des réalités de la vie. Comment veux-tu que je te suive toujours aveuglément dans ce monde imaginaire où je n'avais jamais mis le pied avant de te connaître? Ah! sans doute, si tu es ce que tu parais à mon enthousiasme, tu es bien grande, et je devrais passer ma vie enchaîné à tes pieds; si tu es ce que ma raison croit deviner parfois, cache-moi bien la vérité, trompe-moi habilement; car malheur à toi si tu te démasques! Adieu, reçois-moi comme tu voudras, dans trois jours je serai à tes genoux.

## XXVIII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Tu m'humilies, tu me brises; si c'est la vérité que tu m'enseignes, elle est bien âpre, ma pauvre Clémence; tu vois cependant que je l'accepte, toute cruelle qu'elle est, et que je reviens toujours à toi, sauf à être plus malheureuse qu'auparavant, quand tu m'as répondu. J'ai donc tort? Mon Dieu, je croyais qu'avec un malheur comme le mien on ne pouvait pas être coupable! Les méchants sont ceux qui rient des peines d'autrui; moi je pleure celles de Jacques encore plus que les miennes; je sais bien que je l'afflige, mais ai-je la force de cacher mon chagrin? Peut-on tarir ses larmes, peut-on s'imposer la loi d'être insensible à ce qui déchire le cœur? Si quelqu'un est jamais arrivé à cette vertu, il a dû bien souffrir avant de l'atteindre; son cœur a dû saigner cruellement! Je suis trop jeune pour savoir déguiser mon visage et cacher mon émotion; et puis, ce n'est pas Jacques qu'il me serait possible de tromper. Cette lutte avec moi-même ne servirait donc qu'à augmenter mon mal; ce qu'il faudrait étouffer, c'est ma sensibilité, c'est mon amour!

Oh! ciel! tu me parles de le vaincre! Cette seule idée lui donne plus d'intensité: que deviendrais-je à présent que j'ai connu l'amour, si je me trouvais le cœur vide? Je mourrais d'ennui. J'aime mieux mourir de chagrin, la mort sera moins lente.

Tu prends le parti de Jacques, tu as bien raison! c'est lui qui est un ange, c'est lui qui devrait être aimé d'une âme aussi forte, aussi calme que la tienne: mais suis-je donc indigne de lui, ne suis-je pas sincère et dévouée autant qu'il est possible de l'être? Non! ce ne sont pas des lueurs d'enthousiasme que j'ai pour lui, c'est une vénération constante, éternelle. Il m'aime vraiment, je le sais, je le sens; il ne faut pas me dire qu'il n'aime de moi que ma jeunesse et ma fraîcheur; si je le croyais!... non, cette idée est trop cruelle! Tu es inexorable dans ton mépris pour l'amour; ton esprit observateur juge tout sans pitié; mais de quel droit parles-tu d'un sentiment que tu n'as pas éprouvé? Si tu savais combien un pareil doute me ferait souffrir, une fois entré dans mon cœur, tu n'aurais pas la cruauté de me l'offrir.

Eh bien! s'il en était ainsi, si Jacques m'aimait comme un passe-temps, moi qui lui ai dévoué toute ma vie, moi qui l'aime de toutes les forces de mon âme, j'essayerais de ne plus l'aimer: mais cela me serait impossible, je mourrais.

Ma pauvre tête est malade. Aussi quelle lettre tu m'écris! je n'ai pu cacher l'impression qu'elle me faisait, et Jacques m'a demandé si je venais d'apprendre quelque mauvaise nouvelle. J'ai répondu que non. — Alors, m'a-t-il dit, c'est une lettre de ta mère. Je mourais de peur qu'il ne me demandât à la voir; et, tout interdite, j'ai baissé la tête sans répondre. Jacques a frappé la table avec une violence que je ne lui ai jamais vue. — Que cette femme n'essaye pas d'empoisonner ton cœur, s'est-il écrié; car je jure sur l'honneur de mon père qu'elle me payerait cher la moindre tentative contre la sainteté de notre amour! Je me suis levée tout épouvantée, et je suis retombée sur ma chaise. — Eh bien! qu'as-tu? m'a-t-il dit. — Vous-même qu'avez-vous contre ma mère? que vous a-t-elle fait pour vous mettre ainsi en colère? — J'ai des raisons que tu ne sais pas, Fernande, et qui sont grosses comme des montagnes; puisses-tu ne les savoir jamais! mais, pour l'amour de notre repos, cache-moi les lettres de ta mère, et surtout l'effet qu'elles produisent sur toi. — Je te jure que tu te trompes, Jacques, me suis-je écriée; cette lettre n'est pas de ma mère, elle est de... — Je n'ai pas besoin de le savoir, a-t-il dit vivement; ne me fais pas l'injure de répondre à des questions que je ne t'adresserai jamais. Et il est sorti; je ne l'ai pas revu de la journée. Oh! Dieu! nous en sommes presque à nous quereller! et pourquoi? parce que j'ai cru le voir triste et que j'ai pris de l'inquiétude. Oh! s'il n'y avait pas au fond de tout cela quelque chose de vrai, nous n'en serions pas où nous en sommes. Jacques a eu des peines qu'il m'a cachées, à bonne intention peut-être, mais il a eu tort; s'il m'avait révélé la première, je ne l'aurais pas interrogé sur les autres, tandis qu'à présent je m'imagine toujours qu'il couve quelque mystère, et je ne trouve pas cela juste; car mon âme lui est ouverte, et il peut y lire à chaque instant. Je vois bien qu'il est préoccupé, quelque chose le distrait de l'amour qu'il avait pour moi; quelquefois il a un froncement de sourcil qui me fait trembler de la tête aux pieds. Il est vrai que, si je prends le courage de lui adresser la parole, cela se dissipe aussitôt, et je retrouve son regard bon et tendre comme auparavant. Mais autrefois je ne lui déplaisais jamais, je lui disais avec confiance tout ce qui me passait par l'esprit; quand j'étais absurde, il se contentait de sourire, et il prenait la peine de redresser mon jugement avec affection; à présent je vois que certaines paroles, dites presque au hasard, lui font un mauvais effet: il change de visage, ou il se met à fredonner cette petite chanson qu'il chantait à Smolensk, quand on lui retira une balle de la poitrine. Une parole de moi lui fait le même mal apparemment!

Il est six heures du soir; Jacques, qui est d'ordinaire si exact et qui se faisait un scrupule de me causer la plus légère inquiétude ou la plus frivole impatience, n'est pas encore rentré pour dîner. Est-ce qu'il me boude? est-ce qu'il aura eu un chagrin assez vif pour rester absorbé ainsi depuis midi? Je suis tourmentée; s'il lui était arrivé quelque accident! s'il ne m'aimait plus! peut-être que je lui ai tellement déplu aujourd'hui qu'il éprouve de la répugnance à me voir; oh! ciel! ma vue lui deviendrait odieuse! Tout cela me fait un mal horrible; je suis enceinte et je souffre beaucoup. Les anxiétés auxquelles je m'abandonne me rendent encore plus malade. Il faut que j'en finisse; il faut que je me jette aux pieds de Jacques, et que je le conjure de me pardonner mes folies. Cela ne peut pas m'humilier; ce n'est pas à mon mari, c'est à mon amant que s'adresseront mes prières. J'ai offensé sa délicatesse, j'ai affligé son cœur; il faut qu'une fois pour toutes il me pardonne, et que tout soit oublié. Il y a bien des jours que nous ne nous expliquons plus; cela me tue. J'ai l'âme pleine de sanglots qui m'étouffent; il faut que je les répande dans son sein, qu'il me rende toute sa tendresse, et que je recouvre ce bonheur pur et enivrant que j'ai déjà goûté.

Dimanche matin.

O mon amie, que je suis malheureuse! rien ne me réussit, et la fatalité fait tourner à mal tout ce que je tente pour me sauver. Hier Jacques est rentré à six heures et demie; il avait l'air parfaitement calme, et m'a embrassée comme s'il eût oublié nos petites alter-

cations. Je connais Jacques à présent; je sais quels efforts il fait sur lui-même pour vaincre son déplaisir; je sais que la douleur concentrée est un fer rouge qui dévore les entrailles. Je me suis fait violence pour dîner tranquillement; mais, aussitôt que nous avons été seuls, je me suis jetée à ses genoux en fondant en larmes. Sais-tu ce qu'il a fait? Au lieu de me tendre les bras et d'essuyer mes pleurs, il s'est dégagé de mes caresses et s'est levé d'un air furieux; j'ai caché mon visage dans mes mains pour ne pas le voir dans cet état; j'ai entendu sa voix tremblante de colère qui me disait : — Levez-vous, et ne vous mettez jamais ainsi devant moi. J'ai senti alors le courage du désespoir. — Je resterai ainsi, me suis-je écriée, jusqu'à ce que vous m'ayez dit ce que j'ai fait pour perdre votre amour. — Tu es folle, a-t-il répondu en se radoucissant, et tu ne sais qu'imaginer pour troubler notre paix et gâter notre bonheur. Expliquons-nous, parlons, pleurons, puisqu'il te faut toutes ces émotions pour alimenter ton amour; mais, au nom du ciel, relève-toi, et que je ne te voie plus ainsi. J'ai trouvé cette réponse bien dure et bien froide, et je suis retombée sur moi-même à demi brisée d'abattement et de douleur. — Faut-il que je te relève malgré toi? a-t-il dit en me prenant dans ses bras et en me portant sur le sofa; quelle rage ont donc toutes les femmes de jeter ainsi leur âme en dehors comme si elles étaient sur un théâtre! Souffre-t-on moins, aime-t-on plus froidement, pour rester debout et pour ne pas se briser la poitrine en sanglots? Que ferez-vous, pauvres enfants, quand la foudre vous tombera sur la tête? — Tout ce que vous dites là est horrible! lui ai-je répondu. Est-ce par le dédain que vous voulez vous délivrer de mon amour? vous importune-t-il déjà? Il s'est assis auprès de moi, et il est resté silencieux, la tête baissée, l'air résigné, mais profondément triste; il m'a laissée pleurer longtemps; puis il a fait un effort pour me prendre les mains, mais j'ai vu que cette marque d'affection lui coûtait, et j'ai retiré mes mains précipitamment. — Hélas! hélas! a-t-il dit, et il est sorti. Je l'ai rappelé, mais en vain, et je me suis presque évanouie. Rosette, en apportant des lumières dans le salon, m'a trouvée sans mouvement; elle m'a portée à mon lit, elle m'a déshabillée pendant qu'on avertissait mon mari; il est venu et m'a témoigné beaucoup d'intérêt. J'avais une extrême impatience d'être seule avec lui, espérant qu'il me dirait quelque chose qui me consolerait tout à fait; je voyais tant d'émotion sur sa figure! Je ne pouvais cacher l'ennui que me causaient les interminables prévenances de Rosette; j'ai fini par lui parler un peu durement, et Jacques a dit quelques mots en sa faveur. J'avais les nerfs réellement malades; je ne sais comment la manière dont Jacques a semblé s'interposer entre moi et ma femme de chambre m'a causé un mouvement de colère invincible. Plusieurs fois déjà, ces jours derniers, je m'étais impatientée contre cette fille, et Jacques m'en avait blâmée. — Je sais bien qu'en toute occasion, lui ai-je dit, vous donnez de préférence raison à Rosette, et à moi tout le tort. — Vous êtes réellement malade, ma pauvre Fernande, a-t-il répondu. Rosette, tu fais trop de bruit autour de ce lit, va-t'en; je te sonnerai si j'ai besoin de toi. Aussitôt j'ai senti combien j'étais injuste et folle. — Oui, je suis malade, ai-je répondu dès que j'ai été seule avec lui, et je me suis caché la tête dans son sein en pleurant; il m'a consolée en me prodiguant les plus tendres caresses, et en me donnant les plus doux noms; je n'avais plus la force de demander une autre explication, tant j'avais la tête brisée: je me suis endormie sur l'épaule de Jacques. Mais ce matin, quand j'ai sonné ma femme de chambre, j'ai vu une autre figure, assez laide et insignifiante. — Qui êtes-vous, ai-je dit, et où est Rosette? — Rosette est partie, m'a dit Jacques aussitôt en sortant de sa chambre pour répondre à ma question; j'avais besoin d'une ménagère diligente et honnête à ma ferme de Blosse, pour surveiller la filature de soie, et j'y ai envoyé Rosette pour le reste de la saison; en attendant que tu la remplaces à ton gré, j'ai fait venir sa sœur pour te servir. J'ai gardé le silence, mais j'ai trouvé cette leçon bien dure et bien froide. Oh! j'avais bien compris l'histoire de la romance.

Que faire maintenant? Je vois que mon bonheur s'en va jour par jour, et je ne sais comment l'arrêter. Évidemment, Jacques se dégoûte de moi, et c'est ma faute; je ne vois pas qu'il ait envers moi le moindre tort; je ne vois pas non plus que je sois réellement coupable envers lui. Nous nous faisons du mal mutuellement, comme par une sorte de fatalité; peut-être s'y prend-il mal avec moi. Il est trop grave, trop silencieux dans ses avis. Les résolutions qu'il prend, la promptitude avec laquelle il tranche les sujets de trouble entre nous, montrent, ce me semble, une espèce de hauteur méprisante à mon égard. Un mot de doux reproche, quelques larmes versées ensemble et les caresses du raccommodement vaudraient bien mieux. Jacques est trop accompli, cela m'effraye; il n'a pas de défauts, pas de faiblesses; il est toujours le même, calme, égal, réfléchi, équitable. Il semble qu'il soit inaccessible aux travers de la nature humaine et qu'il ne puisse les tolérer dans les autres qu'à l'aide d'une générosité muette et courageuse; il ne veut point entrer en pourparler avec elles. C'est trop d'orgueil. Moi je suis un enfant, j'ai besoin qu'on me guide et qu'on me relève quand je tombe. Oui, tu avais raison, Clémence: je commence à croire que le caractère de Jacques n'est pas assez jeune pour moi. C'est de là que viendra mon malheur; car à cause de sa perfection je l'aime plus que je n'aimerais un jeune homme, et sa raison empêchera peut-être que je m'entende jamais avec lui.

## XXIX

### DE JACQUES A SYLVIA.

Je n'ai pas faibli dans ma résolution, je ne me suis pas une seule fois abandonné à l'impatience, je n'ai pas commis d'injustice, je n'ai pas agi en mari; pourtant le mal fait, ce me semble, des progrès rapides, et si quelque circonstance étrangère ne vient pas le distraire, si quelque révolution ne s'opère dans les idées de Fernande, nous aurons bientôt cessé d'être amants. Je souffre, je l'avoue; il n'est qu'un bonheur au monde, c'est l'amour; tout le reste n'est rien, et il faut l'accepter par vertu. J'accepterai tout, je me contenterai de l'amitié, je ne me plaindrai de rien; mais laisse-moi verser dans ton sein quelques larmes amères que le monde ne verra pas, et que Fernande, surtout, n'aura pas la douleur d'ajouter aux siennes. Six mois d'amour, c'est bien peu! encore, combien de jours, parmi les derniers, ont été empoisonnés! Si c'est la volonté du ciel, soit. Je suis prêt à la fatigue et à la douleur; mais, encore une fois, c'est perdre bien vite une félicité au sein de laquelle je me flattais de rester enivré plus longtemps.

Mais de quoi ai-je à me plaindre! je savais bien que Fernande était un enfant, que son âge et son caractère devaient lui inspirer des sentiments et des pensées que je n'ai plus; je savais que je n'aurais ni le droit ni la volonté de lui en faire un crime. J'étais préparé à tout ce qui m'arrive; je ne me suis trompé que sur un point: la durée de notre illusion. Les premiers transports de l'amour sont si violents et si sublimes que tout se range à leur puissance; toutes les difficultés s'aplanissent, tous les germes de dissension se paralysent, tout marche au gré de ce sentiment qu'on appelle avec raison l'âme du monde, et dont on aurait dû faire le dieu de l'univers; mais quand il s'éteint, toute la nudité de la vie réelle reparait, les ornières se creusent comme des ravins, les aspérités grandissent comme des montagnes. Voyageur courageux, il faut marcher sur un chemin aride et périlleux jusqu'au jour de la mort; heureux celui qui peut espérer de ressentir un nouvel amour! Dieu m'a longtemps béni, longtemps il m'a donné la faculté de guérir et de renouveler mon cœur à cette flamme divine; mais j'ai fait mon temps, je suis arrivé à mon dernier tour de roue: je ne dois plus, je ne puis plus aimer. Je croyais du moins que ce dernier amour réchaufferait les dernières années de la jeunesse de mon cœur et les prolongerait davantage. Je n'ai pas cessé d'aimer encore; je serais encore prêt, si Fernande pouvait calmer ses agitations et réparer d'elle-même le mal qu'elle nous a fait, à oublier ces orages et à retourner à l'enivrement des premiers jours; mais je ne me flatte pas que ce miracle puisse s'opérer en elle; elle a déjà trop souffert. Avant peu elle détestera son amour; elle en a fait un tourment, un cilice qu'elle porte encore par enthousiasme et par dévouement. Ces choses-là sont des rêves de jeune femme: le dévouement tue l'amour et le change en amitié. Eh bien! l'amitié nous restera; j'accepterai la sienne, et laisserai longtemps encore à la mienne le nom d'amour, afin qu'elle ne la méprise pas: mon amour, mon pauvre dernier amour! je l'embaumerai en silence, et mon cœur lui servira éternellement de sépulcre; il ne s'ouvrira plus pour recevoir un amour vivant. Je sens la lassitude des vieillards et le froid de la résignation qui envahissent toutes ses fibres; Fernande seule peut le ranimer encore une fois, parce qu'il est encore chaud de son étreinte. Mais Fernande laisse éteindre le feu sacré et s'endort en pleurant; le foyer se refroidit, bientôt la flamme se sera envolée.

Tu me donnes un conseil bien impossible à suivre; tu mets le doigt sur la plaie en disant que nous ne nous comprenons pas; mais tu m'engages à me faire comprendre, et tu ne songes pas que l'amour ne se démontre pas comme les autres sentiments. L'amitié repose sur des faits et se prouve par des services; l'estime peut se soumettre à des calculs mathématiques; l'amour vient de Dieu, il y retourne et il en redescend au gré d'une puissance qui n'est pas dans les mains de l'homme. Pourquoi ne te fais-tu pas comprendre d'Octave? Par les mêmes raisons qui font que Fernande ne me comprend plus. Octave n'a pu atteindre à ce degré d'enthousiasme qui fait l'amour grand et sublime; Fernande l'a déjà perdu. Le soupçon a empêché l'amour d'Octave de prendre son développement, un peu d'égoïsme a paralysé celui de Fernande. Comment veux-tu que je lui prouve qu'elle doit me préférer à elle-même et me cacher ses souffrances comme je lui cache les miennes? J'ai la force de renfermer ma douleur et d'étouffer mes légers ressentiments; chaque jour, après quelques instants de lutte solitaire, je reviens à elle sans rancune, prêt à oublier tout et à ne lui adresser jamais une plainte, mais je retrouve ses yeux humides, son cœur oppressé et le reproche sur ses lèvres: non ce reproche évident et grossier qui ressemble à l'injure, et qui me guérirait sur-le-champ et de l'amour et de l'amitié, mais le reproche délicat, timide, qui fait une blessure imperceptible et profonde. Ce reproche-là, je le comprends, je le recueille; il entre jusqu'au fond de mon cœur. Oh! quelle souffrance pour l'homme qui voudrait au prix de sa vie ne l'avoir jamais fait naître, et qui sent dans les plus secrets replis de son âme qu'il ne l'a jamais mérité! Elle souffre, la malheureuse enfant, parce qu'elle est faible, parce qu'elle s'abandonne à ces misérables chagrins que j'étouffe, parce qu'elle sent qu'elle a tort de s'y abandonner et qu'elle perd à mes yeux de sa dignité. Son orgueil souffre alors, et mes efforts pour le relever et le guérir sont vains:

elle les attribue à la générosité, à la compassion, et n'en est que plus triste et humiliée. Mon amour devient trop sévère pour elle; elle se croit obligée de l'implorer, elle ne le comprend plus.

Il y a quelque temps, elle se jeta à mes pieds pour me le redemander. Un mari eût été touché peut-être de cet acte de soumission; pour moi, j'en fus révolté. Il me rappelle les scènes orageuses que plusieurs fois j'ai eu à supporter quand, après avoir perdu mon estime, les femmes que j'ai aimées ont voulu en vain ressaisir mon amour. Voir Fernande dans cette situation! elle si sainte et si vierge de souillure! cela me fit horreur. Oh! ce n'est pas ainsi que je veux être aimé; inspirer à ma femme le sentiment qu'un esclave a pour son maître! Il me sembla qu'elle se mettait dans cette attitude pour faire abjuration de notre amour et me promettre quelque autre sentiment. Elle ne comprit pas le mal qu'elle me faisait, et elle me fit peut-être dans son cœur un crime de n'avoir pas été reconnaissant de ce qu'elle tentait pour me guérir; pauvre Fernande!

Tu me recommandes d'être avec elle ce que j'ai été avec toi! Tu crois donc, Sylvia, que c'est moi qui t'ai faite ce que tu es? Tu crois qu'une créature humaine peut donner à une autre la force et la grandeur? Souviens-toi de la fable de Prométhée, que les dieux punirent, non pour avoir fait un homme, mais pour s'être flatté de lui donner une âme. La tienne était déjà vaste et brûlante quand j'y versai la faible lumière de ma réflexion et de mon expérience; mais, loin de l'exalter, je ne m'occupai qu'à l'éclairer; je tâchai de diriger vers un but digne d'elle la vigueur de son élan et l'ardeur de ses affections; je ne fis que lui ouvrir une route, c'est Dieu qui lui avait donné des ailes pour s'y élancer. Tu avais été élevée au désert, ton intelligence était si verte et si fraîche qu'elle s'ouvrait à toutes les idées; mais cela n'eût pas suffi si ton cœur n'eût pas été préparé aux sentiments dont je te parlais; tu aurais tout compris sans rien sentir; en un mot, je ne songeai point à t'inspirer, je cherchai à t'instruire. Si je ne l'eusse pas fait, peut-être n'aurais-tu pas appris l'usage des dons de Dieu; mais certainement ils ne se seraient point perdus sans t'enseigner une conduite noble et ferme dans toutes les occasions sérieuses de ta vie.

Fernande, avec une organisation moins puissante, a eu à combattre les funestes influences des préjugés au milieu desquels elle a grandi; meilleure peut-être que tout ce qui appartient à la société, elle ne pourra jamais se défaire impunément des idées que la société révère. On ne lui a pas fait, comme à toi, un corps et une âme de fer; on lui a parlé de prudence, de raison, de certains calculs pour éviter certaines douleurs, et de certaines réflexions pour arriver à un certain bien-être que la société permet aux femmes à de certaines conditions. On ne lui a pas dit comme à toi : « Le soleil est âpre et le vent est rude; l'homme est fait pour braver la tempête sur mer, la femme pour garder les troupeaux sur la montagne brûlante. L'hiver, viennent la neige et la glace; tu iras dans les mêmes lieux, et tu tâcheras de te réchauffer à un feu que tu allumeras avec les branches sèches de la forêt; si tu ne veux pas le faire, tu supporteras le froid comme tu pourras. Voici la montagne, voici la mer, voici le soleil; le soleil brûle, la mer engloutit, la montagne fatigue. Quelquefois les bêtes sauvages emportent les troupeaux et l'enfant qui les garde; tu vivras au milieu de tout cela comme tu pourras; si tu es sage et brave, on te donnera des souliers pour te parer le dimanche. » Quelles leçons pour une femme qui devait un jour vivre dans la société et profiter des raffinements de la civilisation! Au lieu de cela, on apprenait à Fernande comment on fuit le soleil, le vent et la fatigue. Quant aux dangers que tu affrontais tranquillement, elle savait à peine s'ils pouvaient exister dans la contrée où elle vivait; elle en lisait avec effroi la relation dans quelque voyage au nouveau monde. Son éducation morale fut la conséquence de cette éducation physique. Nul n'eut la sagesse de lui dire : « La vie est aride et terrible, le repos est une chimère, la prudence est inutile, la raison seule ne sert qu'à dessécher le cœur; il n'y a qu'une vertu, l'éternel sacrifice de soi-même. » C'est avec cette rudesse que je te traitai quand tu m'adressas les premières questions; c'était te rejeter bien loin des contes de fées dont tu t'étais nourrie; mais cet amour du merveilleux n'avait rien gâté en toi. Quand je te retrouvai au couvent, tu ne croyais déjà plus aux prodiges, mais tu les aimais encore, parce que ton imagination y trouvait la personnification allégorique de toutes les idées d'équité chevaleresque et de courage entreprenant, qui ressortaient de ton caractère. Je te parlai de vivre et de souffrir, d'accepter tous les maux et de ne faire plier à aucune des lois de ce monde l'amour de la justice. Je ne trouvai pas nécessaire de t'en dire davantage; tu avais dans le caractère des particularités que le monde eût appelées défauts, et que je respectai comme les conséquences d'un tempérament hardi et généreux. J'ai horreur de ce tempérament de convention que la société fait aux femmes, et qui est le même pour toutes. Le bon cœur sincère et ingénu de Fernande se révolta contre ce joug, et je l'ai aimée à cause de sa haine pour la pédanterie et la fausseté de son sexe. Mais cette forte éducation que je n'avais pas craint de te donner, je n'aurais jamais osé l'essayer avec Fernande; elle s'était fait à elle-même un monde d'illusions, tel que se le font les femmes dont l'âme aimante veut résister au bandeau flétrissant du préjugé; elle avait ce caractère adorable, mais funeste, que l'on appelle romanesque, et qui consiste à ne voir les choses ni comme elles sont dans la société, ni comme elles sont dans la nature; elle croyait à un

amour éternel, à un repos que rien ne devait troubler. Un instant j'eus envie d'essayer son courage et de lui dire qu'elle se trompait; mais ce courage me manqua à moi-même. Comment aurais-je pu, lorsqu'elle m'appelait son Messie, lorsqu'elle aussi à dix-sept ans me traitait en génie de conte féerique, comme toi à dix ans, me résoudre à lui dire : — Le repos n'existe pas, l'amour n'est qu'un rêve de quelques années au plus; l'existence que je t'offre de partager avec moi sera pénible et douloureuse, comme toutes les existences de ce monde! J'essayai bien de le lui faire comprendre lorsqu'elle me demanda, enfant qu'elle est, le serment d'un amour éternel. Elle feignit d'accepter tous les dangers de l'avenir, elle se persuada du moins qu'elle les acceptait; mais je vis bien qu'elle n'y croyait pas. Son découragement et sa consternation me prouvent assez maintenant qu'elle n'avait pas prévu les plus simples contrariétés de la vie ordinaire. Eh! que ferai-je aujourd'hui? irai-je lui parler, en pédagogue, de souffrance, de résignation et de silence? Irai-je tout à coup la réveiller au milieu de son rêve et lui dire : — Tu es trop jeune, viens à moi qui suis vieux, afin que je te vieillisse? Voilà que ton amour s'en va; il en devait être ainsi et il en sera de même de tous les bonheurs de ta vie! Non. Si je n'ai pas su lui donner le présent, je veux lui laisser du moins l'avenir. Je ne puis pas causer avec elle, tu le vois! il m'arriverait de me faire détester, et un matin elle lirait mes trente-cinq ans sur mon visage. Il faut que je la traite en enfant le plus longtemps possible; au fait, je pourrais être son père, pourquoi dérogerais-je à ce rôle? Je ne la consolerai, je ne prolongerai son amour, s'il est possible, que par de douces paroles et de douces caresses; et quand elle ne m'aimera plus que comme un père, je la délivrerai de mes caresses et je l'entourerai de mes soins. Je ne me sens ni offensé ni blessé de sa conduite; j'accepte sans colère et sans désespoir la perte de mon illusion; ce n'est ni sa faute ni la mienne.

Mais je suis triste à la mort. O solitude! solitude du cœur!

## XXX

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Jacques m'a fait aujourd'hui un très-grand plaisir; il m'a donné une preuve de confiance. — Mon amie, m'a-t-il dit, je désire appeler auprès de nous une personne que j'aime beaucoup, et que, j'en suis sûr, vous aimerez aussi. Il faudra que vous m'aidiez à l'arracher de la solitude où elle vit, et à l'attacher, au moins pour quelque temps, auprès de nous. — Je ferai ce que vous voudrez, et j'aimerai qui tu voudras, ai-je répondu, à moitié triste et à moitié gaie, comme je suis souvent maintenant. — Je ne t'ai jamais parlé, a-t-il repris, d'une amie qui m'est bien chère et que j'ai, pour ainsi dire, élevée; c'est la fille naturelle de mon meilleur ami, qui me l'a recommandée à son lit de mort. Ne me fais jamais de question à cet égard; j'ai fait serment de ne jamais dire le nom des parents de cette jeune fille qu'en de certaines circonstances dont moi seul puis être juge. C'est moi qui l'ai mise au couvent, et qui l'en ai retirée pour l'établir dans les divers pays où elle a désiré vivre, d'abord en Italie, puis en Allemagne, maintenant en Suisse; elle vit loin de la société, dans une indépendance que le monde trouverait bizarre, mais qui n'a rien que de raisonnable et de légitime chez celui qui ne demande rien au monde et qui ne s'ennuie pas de l'isolement.

— Est-elle jeune? ai-je demandé. — Vingt-cinq ans. — Et jolie? ai-je ajouté avec précipitation. — Très-jolie, a répondu Jacques sans paraître s'apercevoir de la rougeur qui me montait au visage. J'ai fait beaucoup d'autres questions sur son caractère, auxquelles Jacques a répondu de manière à me faire aimer cette inconnue; mais néanmoins j'ai fait un grand effort pour lui dire que j'aurais beaucoup de plaisir à l'avoir près de moi, et quand je me suis trouvée seule, j'ai senti que j'éprouvais tous les tourments de la jalousie. Je ne croyais certes pas que Jacques fût amoureux de cette femme et qu'il voulût l'amener dans notre maison pour en faire de nouveau sa maîtresse. Jacques est trop noble, trop délicat pour cela; mais je craignais que cette amitié si vive entre lui et cette jeune femme n'eût commencé par quelque autre sentiment. Il ne s'y sera pas abandonné, pensai-je; la raison et l'honneur auront vaincu cette tendresse trop vive pour sa protégée; mais il aura souvent été ému près d'elle; il n'aura pas vu impunément tant de beauté, d'esprit et de talents; il aura peut-être songé plus d'une fois à en faire sa femme, et il lui sera resté au moins pour elle cet indéfinissable sentiment qu'on doit avoir pour l'objet d'un ancien amour. Jacques est si étrange quelquefois! Peut-être qu'il veut la placer entre nous comme conciliatrice au milieu de nos chagrins; peut-être qu'il me la proposera pour modèle, ou qu'au moins, comme elle sera beaucoup plus parfaite que moi, il fera malgré lui, quand j'aurai quelque tort, des comparaisons entre elle et moi qui ne seront point à mon avantage. Cette idée me remplissait de douleur et de colère; je ne sais pourquoi j'éprouvais un besoin invincible de questionner encore Jacques, mais je ne l'osais pas, et je craignais qu'il ne devinât mes soupçons. Enfin, vers le soir, comme nous causions assez gaiement de choses générales qui pouvaient avoir un rapport éloigné avec notre position, je pris courage, et, feignant de plaisanter, je lui demandai presque clairement ce que je désirais savoir. Il resta quelques instants silencieux; j'observai son

visage, et il me fut impossible d'en interpréter l'expression. Jacques est souvent ainsi, et je défie qui que ce soit de savoir s'il est calme ou mécontent dans ces moments-là. Enfin, il me tendit la main, en me disant d'un air grave : — Est-ce que tu me croirais capable d'une lâcheté? — Non, m'écriai-je vivement en portant sa main à mes lèvres. — Mais d'une trahison? ajouta-t-il. — Non, non, jamais! — Mais de quoi donc alors? car tu m'as soupçonné de quelque chose? ajouta-t-il en me regardant avec cet air de pénétration auquel je ne saurais résister. — Eh bien! oui, répondis-je avec embarras, je t'ai accusé d'imprudence. — Explique-toi, dit-il. — Non, répondis-je : fais-moi un serment, et je serai à jamais tranquille. — Un serment entre nous! dit-il d'un ton de reproche. — Ah! tu sais que je suis faible, répondis-je, et qu'il faut me traiter avec condescendance; que ton orgueil ne se révolte pas, et qu'il s'humanise un peu avec moi; jure-moi que tu n'as jamais eu d'amour pour cette jeune personne et que tu es sûr de n'en avoir jamais. Jacques sourit et me demanda de lui dicter la formule du serment. Je lui dis de jurer par son honneur et par notre amour. Il y consentit avec douceur et me demanda si j'étais contente. Alors, voyant que j'avais été folle, je me sentis très-honteuse et craignis de l'avoir offensé; mais il me rassura par des paroles et des manières affectueuses. Je pense donc à présent que j'ai bien fait d'être franche et de lui avouer mes inquiétudes sans fausse honte. Avec quelques mots d'explication, il m'a tranquillisée pour toujours, et je n'ai plus la moindre répugnance à bien accueillir son amie. Peut-être que, si je lui avais toujours dit naturellement ce qui se passait dans ma pauvre tête, nous n'aurions jamais souffert. Depuis cette explication, je me sens heureuse et tranquille plus que je ne l'ai été depuis longtemps. Je suis reconnaissante de la complaisance que Jacques a eue de me rassurer par une formule qui me semble à moi-même à présent réellement puérile, mais sans laquelle je serais peut-être au désespoir aujourd'hui. En général Jacques me traite ou trop en enfant, ou trop en grande personne; il s'imagine que je dois l'entendre à demi-mot, et ne jamais donner une interprétation déraisonnable à ce qu'il dit. S'il s'aperçoit qu'il n'en est point ainsi, il désespère de redresser mon jugement, et il m'abandonne à mon erreur avec une sorte de dédain qui m'offense, au lieu de m'accorder quelques paroles qui me guériraient complétement. Jacques est trop parfait pour moi, voilà ce qu'il y a de sûr; il ne sait pas assez me dissimuler mon infériorité; il sait consoler mon cœur, il ne sait pas ménager mon amour-propre. Je sens ce qu'il faudrait être pour être son égal, et je sens que cela me manque. Oh! combien mon sort est différent de ce que j'avais rêvé! Ni mon espoir, ni mes craintes ne se sont réalisés; Jacques est mille fois au-dessus de ce que j'avais espéré; je n'avais pas l'idée d'un caractère aussi généreux, aussi calme, aussi impassible; mais je comptais sur des joies que je ne trouve pas avec lui, sur plus d'abandon, d'épanchement et de *camaraderie*. Je me croyais son égale, et je ne le suis pas.

---

## XXXI

### DE JACQUES A SYLVIA.

Il semble que Fernande caresse maintenant ses puérilités; elle en rougissait d'abord, elle les cachait; je feignais, pour ménager son orgueil, de ne pas m'en apercevoir, je pouvais alors espérer qu'elle les vaincrait; à présent elle les montre ingénument, elle en rit, elle s'en vante presque; j'en suis venu à m'y plier entièrement, et à la traiter comme un enfant de dix ans. Oh! si j'avais moi-même dix ans de moins, j'essayerais de lui montrer qu'au lieu d'avancer dans la vie morale elle recule, et perd, à écarter les moindres épines de son chemin, le temps qu'elle pourrait employer à s'ouvrir une nouvelle route, plus belle et plus spacieuse; mais je crains trop le rôle de pédant et je suis trop vieux pour le risquer. Il y a quelques jours, je lui parlai de toi et du désir que j'avais de t'attirer pour quelque temps près de nous; les questions qu'elle me fit sur ton âge et sur ta figure me montrèrent assez ses perplexités, et elle finit par me demander un serment solennel qui lui assurât que je n'avais pour toi que les sentiments d'un frère. Elle ne trouva pas dans son cœur, dans son estime pour moi, une garantie assez forte contre ces misérables soupçons; elle me crut capable de l'avilir et de la désespérer pour mon plaisir! elle s'abandonna à ces craintes tout un jour, et quand j'eus fait le serment qu'elle exigeait, elle se trouva parfaitement contente. Hélas! toutes les femmes, excepté toi, Sylvia, se ressemblent donc! J'ai fait avec douceur ce que demandait Fernande, mais j'ai cru relire un des éternels chapitres de ma vie!

Oh! qu'elle est insipide et monotone cette vie en apparence si agitée, si diverse et si romanesque! Les faits diffèrent entre eux par quelques circonstances seulement, les hommes par quelques variétés de caractère; mais me voici, à trente-cinq ans, aussi triste, aussi seul au milieu d'eux que lorsque j'y fis mes premiers pas; j'ai vécu en vain. Je n'ai jamais trouvé d'accord et de similitude entre moi et tout ce qui existe; est-ce ma faute? est-ce celle d'autrui? Suis-je un homme sec et dépourvu de sensibilité? ne sais-je point aimer? ai-je trop d'orgueil? Il me semble que personne n'aime avec plus de dévouement et de passion; il me semble que mon orgueil se plie à tout, et que mon affection résiste aux plus terribles épreuves. Si je regarde dans ma vie passée, je n'y vois

qu'abnégation et sacrifice; pourquoi donc tant d'autels renversés, tant de ruines et un si épouvantable silence de mort! Qu'ai-je fait pour rester ainsi seul et debout au milieu des débris de tout ce que j'ai cru posséder? Mon souffle fait-il tomber en poussière tout ce qui l'approche? Je n'ai pourtant rien brisé, rien profané; j'ai passé en silence devant les oracles imposteurs, j'ai abandonné le culte qui m'avait abusé sans écrire ma malédiction sur les murs du temple; personne ne s'est retiré d'un piége avec plus de résignation et de calme. Mais la vérité, que je suivais, secouait son miroir étincelant, et devant elle le mensonge et l'illusion tombaient, rompus et brisés comme l'idole de Dagon devant la face du vrai Dieu; et j'ai passé en jetant derrière moi un triste regard et en disant : «N'y a-t-il rien de vrai, rien de solide dans la vie que cette divinité qui marche devant moi en détruisant tout sur son passage et en ne s'arrêtant nulle part? »

Pardonne-moi ces tristes pensées, et ne crois pas que j'abandonne ma tâche; plus que jamais je suis déterminé à accepter la vie. Dans deux mois je serai père, je n'accueille point cette espérance avec les transports d'un jeune homme, mais je reçois cet austère bienfait de Dieu avec le recueillement d'un homme qui comprend le devoir. Je ne m'appartiens plus, je ne donnerai plus à mes tristes pensées la direction qu'elles eurent souvent; je ne saurais m'abandonner à ces joies puériles de la paternité, à ces rêves ambitieux dont je vois les autres occupés pour leur postérité; je sais que j'aurai donné la vie à un infortuné de plus sur la terre, voilà tout. Ce que j'ai à faire, c'est de lui enseigner comment on souffre sans se laisser avilir par le malheur.

J'espère que cet événement distraira Fernande et dirigera toutes ses sollicitudes vers un but plus utile que de tourmenter et d'interroger sans cesse un cœur qui lui appartient et qui ne s'est rien réservé en s'abandonnant à elle; si elle n'est pas guérie de cette maladie morale lorsqu'elle aura son enfant dans les bras, il faudra que tu viennes t'asseoir entre nous, Sylvia, pour rendre notre vie plus douce, et prolonger autant que possible ce demi-amour, ce demi-bonheur qui nous reste. J'espère de ta présence un grand changement; ton caractère fort et résolu étonnera Fernande d'abord, et puis lui fera, je n'en doute pas, une impression salutaire; tu protégeras mon pauvre amour contre les conseils de sa pusillanimité, et peut-être contre ceux de sa mère. Elle reçoit des lettres qui l'attristent beaucoup, je ne veux rien apprendre à cet égard; mais, je le vois clairement, quelque dangereuse amitié ou quelque malice cruelle envenime ses douleurs. Oh! que ne peut-elle les verser dans un cœur digne de les entendre, et capable comme le tien de les adoucir! Mais les épanchements de l'amitié sont funestes pour un caractère comme le sien, quand ils ne sont pas reçus dans une âme d'élite; je n'ai rien à faire pour remédier à ce mal. Jamais je n'agirai en maître, dût-on égorger mon bonheur dans mes bras.

## XXXII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Nos jours s'écoulent lentement et avec mélancolie. Tu as raison, il me faudrait quelque distraction; avec l'espèce de spleen que j'ai, on meurt vite à mon âge si l'on est abandonné à la mauvaise influence; on guérit vite aussi et facilement si l'on est arraché à ces préoccupations funestes, car la nature a d'immenses ressources; mais le moyen dans ce moment-ci! Je touche au dernier terme de ma grossesse, et je suis si souffrante et si fatiguée que je suis forcée de rester tout le jour sur une chaise longue; je n'ai pas la force de m'occuper par moi-même. Je surveille les travaux de ma layette que je fais exécuter par Rosette; j'ai obtenu de Jacques qu'il la rappelât; elle travaille fort bien, elle est fort douce et quelquefois assez drôle. Quand Jacques n'est pas auprès de moi, je la fais asseoir près de mon sofa pour me distraire; mais au bout d'un instant elle m'ennuie. Jacques est devenu, ce me semble, d'une gravité effrayante; il fume cinq heures sur six. Autrefois j'avais un plaisir extrême à le voir étendu sur un tapis et fumant des parfums; il est vraiment très-beau dans cette attitude nonchalante et avec une robe de chambre de soie à fleurs, qui lui donne l'air tout à fait sultan. Mais c'est un coup d'œil dont je commence à me lasser à force d'en jouir : je ne comprends pas qu'on puisse rester si longtemps dans ce morne silence et dans cette immobilité, sans devenir soi-même tapis, carreau ou fumée de tabac. Jacques semble noyé dans la béatitude; à quoi peut-il penser si longtemps? comment un esprit aussi actif peut-il subsister dans un corps si indolent? Je me permets quelquefois de croire que son imagination se paralyse, que son âme s'endort, et qu'un jour on nous trouvera changés tous deux en statues. Cette pipe commence à m'ennuyer sérieusement; je serais très-soulagée si je pouvais le dire un peu; mais aussitôt Jacques casserait toutes ses pipes d'un air tranquille et se priverait à jamais du plus grand plaisir qu'il ait peut-être dans la vie. Les hommes sont bien heureux de s'amuser de si peu de chose! Ils prétendent que nous sommes des êtres puérils; pour moi, il me serait impossible de passer les trois quarts de la journée à chasser de ma bouche des spirales de fumée plus ou moins épaisses. Jacques y trouve de telles délices que jamais femme ne me fera plus de tort dans son cœur que sa pipe de bois de cèdre incrustée de nacre. Pour lui plaire, je serai forcée de me faire envelopper d'une

écorce semblable, et de me coiffer d'un turban d'ambre surmonté d'une pointe.

Voilà la première fois, depuis bien des jours, que je me sens la force de rire de mon ennui; ce qui m'inspire ce courage, c'est l'espoir d'être bientôt mère d'un beau petit enfant qui me consolera de tous les dédains de M. Jacques. Oh! comme je l'aime déjà! comme je le rêve joli et couleur de rose! Sans les châteaux en Espagne que je fais sur son compte du matin au soir, je périrais de mélancolie; mais je sens que mon enfant me tiendra lieu de tout, qu'il m'occupera exclusivement, qu'il dissipera tous les nuages qui ont obscurci mon bonheur. Je suis très-occupée à lui chercher un nom, et je feuillette tous les livres de la bibliothèque sans en trouver un qui me semble digne de ma fille ou de mon fils. J'aimerais mieux avoir une fille. Jacques dit qu'il le désire à cause de moi; je le trouve un peu trop indifférent à cet égard. Si je lui donne un fils, il prendra cela comme une grâce du hasard et ne m'en saura aucun gré. Je me souviens des transports de joie et d'orgueil de M. Borel, lorsque Eugénie est accouchée d'un garçon. Le pauvre homme ne savait comment lui prouver sa reconnaissance: il a été à Paris en poste lui acheter un écrin magnifique. C'est bien enfant pour un vieux militaire, et pourtant cela était touchant comme toutes les choses simples et spontanées. Jacques est trop philosophe pour s'abandonner à de semblables folies; il se moque des longues discussions que j'ai avec Rosette pour la forme d'un bonnet et le dessin d'une chemisette. Cependant il s'est occupé du berceau avec beaucoup d'attention; il l'a fait refaire deux ou trois fois, parce qu'il ne le trouvait pas assez aéré, assez commode, assez assuré contre les accidents qui pouvaient y atteindre son héritier. Certainement il sera bon père; il est si doux, si attentif, si dévoué à tout ce qu'il aime, ce pauvre Jacques! vraiment il mériterait une femme plus raisonnable que moi. Je gage qu'avec toi, Clémence, il eût été le plus heureux des hommes. Mais il faudra qu'il se contente de sa pauvre folle de Fernande, car je ne suis pas disposée à l'abandonner aux consolations d'une autre, pas même aux tiennes. Je te vois d'ici pincer les lèvres d'un petit air dédaigneux et dire que j'ai bien mauvais ton; que veux-tu? quand on s'ennuie!...

Ma mère m'écrit lettres sur lettres, elle est réellement très-bonne pour moi; Jacques et toi, vous avez tort de lui en vouloir. Elle a des défauts et des préjugés qui, dans l'intimité, la rendent quelquefois un peu désagréable; mais elle a un bon cœur, et elle m'aime véritablement. Elle s'inquiète de mon état plus que de raison, et parle de venir m'assister dans mes couches; je le désirerais pour moi, mais je le crains pour Jacques, qui ne peut pas la souffrir. Je suis malheureuse en tout; pourquoi cette antipathie pour une personne qu'il connaît assez peu et qui n'a jamais eu que de bons procédés envers lui? cela me semble injuste, et je ne reconnais pas là la calme et froide équité de Jacques. Il faut donc que chacun ait son caprice, même lui qui est si parfait et à qui cela sied si peu!

## XXXIII

### DE JACQUES A SYLVIA.

Ma femme est mère de deux jumeaux; un fils et une fille, tous deux forts et bien constitués; j'espère qu'ils viendront l'un et l'autre. Fernande les nourrit alternativement avec une nourrice, afin, dit-elle, de ne pas faire de jaloux; elle est tellement occupée d'eux que désormais j'espère qu'elle aura peu de temps pour s'affliger de tout ce qui leur sera étranger. Maintenant elle reporte sur eux toute sa sollicitude, et je suis obligé d'interposer mon autorité pour qu'elle ne les fasse pas mourir par l'excès de sa tendresse; elle les réveille quand ils sont endormis pour les allaiter, et les sèvre quand ils ont faim; elle joue avec eux comme un enfant avec un nid d'oiseaux; elle est vraiment bien jeune pour être mère! Je passe mes journées auprès de ce berceau; je vois que déjà, moi homme, je suis nécessaire à ces créatures à peine écloses. La nourrice, comme toutes les femmes de sa classe, est remplie d'imbéciles préjugés auxquels Fernande ajoute foi plus volontiers qu'aux simples conseils du bon sens; heureusement elle est si bonne et si douce qu'elle accorde à une prière affectueuse ce que ne lui inspire pas son jugement.

J'éprouve, depuis que j'ai ces deux pauvres enfants, une mélancolie plus douce; penché sur eux durant des heures entières, je contemple leur sommeil si calme et ces faibles contractions des traits qui trahissent, à ce que je m'imagine, l'existence de la pensée chez eux. Il y a, j'en suis sûr, de vagues rêves des mondes inconnus dans ces âmes encore engourdies; peut-être qu'ils se souviennent confusément d'une autre existence et d'un étrange voyage à travers les nuées de l'oubli. Pauvres êtres, condamnés à vivre dans ce monde-ci, d'où viennent-ils? seront-ils mieux ou plus mal dans la vie qu'ils recommencent? Puissé-je leur en alléger le poids pendant quelque temps! mais je suis vieux, et ils seront encore jeunes quand je mourrai...

J'ai eu une légère contestation avec Fernande pour leurs noms; je la laissais absolument libre de leur donner ceux qui lui plairaient, à condition que ni l'un ni l'autre ne recevraient celui de sa mère, et précisément elle désirait que sa fille s'appelât Robertine; elle m'objectait l'usage, le devoir. J'ai été presque obligé de lui dire que son devoir était de m'obéir; j'ai

horreur de ces mots et de cette idee; mais je haïrais ma fille si elle portait le nom d'une pareille femme. Fernande a beaucoup pleuré en disant que je voulais la brouiller avec sa mère, et elle s'est rendue malade pour cette contrariété. En vérité, je suis malheureux! Tu devrais venir près de nous, mon amie; tu devrais essayer de combattre l'influence que l'on exerce sur elle à mon préjudice. Je ne sais pas si ma prière est indiscrète; tu ne m'as rien dit d'Octave depuis bien longtemps, et comme il me semble que tu affectes de ne m'en point parler, je n'ose pas t'interroger. S'il est auprès de toi, si tu es heureuse, ne me sacrifie pas un seul des beaux jours de ta vie; ces jours-là sont si rares! Si tu es seule, si tu n'as pas de repugnance a venir, consulte-toi.

## XXXIV

### DE SYLVIA A OCTAVE.

Des circonstances étrangères à vous et à moi, et sur lesquelles il m'est impossible de vous donner le moindre renseignement, me forcent à partir; je ne saurais vous dire pour combien de temps. Je tâcherais de m'expliquer davantage et d'adoucir par des promesses ce que cette nouvelle peut avoir pour vous de desagreable, si je croyais que votre amour pût supporter cette épreuve; mais, si légère qu'elle soit, elle sera encore au-dessus de vos forces, et je ne prendrai point une peine inutile, dont vous ririez vous-même au bout de quelques jours. Vous êtes donc absolument libre de chercher les distractions qui vous conviendront; je ne puis rien pour votre bonheur, et vous encore moins pour le mien. Nous nous aimons réellement, mais sans passion. Je me suis imaginé quelquefois, et vous bien souvent, que cet amour était beaucoup plus fort qu'il ne l'est en effet, mais, à voir les choses comme elles sont, je suis votre ami, votre frère, bien plus que votre compagne et votre maîtresse; tous nos goûts, toutes nos opinions diffèrent; il n'est point de caractères plus opposés que les nôtres. La solitude, le besoin d'aimer, et des circonstances romanesques nous ont attachés l'un à l'autre; nous nous sommes aimés loyalement, sinon noblement. Votre amour inquiet et soupçonneux me faisait continuellement rougir, et ma fierté vous a souvent blessé et humilie. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés, comme je vous pardonne ceux qui me sont venus de vous; après tout, nous n'avons rien à nous reprocher mutuellement. On ne refait pas son âme tout entière, et il eût fallu que ce miracle s'opérât en vous ou en moi, pour faire de notre amour un lien assorti et durable; nous ne nous sommes jamais trompés, jamais trahis; que ce souvenir nous console des maux que nous avons soufferts, et qu'il efface celui de nos querelles. J'emporte de vous l'idée d'un caractère faible, mais honnête, d'une âme non sublime, mais pure; vous avez bien assez de qualités pour faire le bonheur d'un femme moins exigeante et moins rêveuse que moi. Je ne conserve aucune amertume contre vous; si je trouve jamais l'occasion de vous rendre service, j'en profiterai avec joie. Si mon amitié a pour vous quelque prix, soyez assuré qu'elle ne vous manquera jamais; mais ce que j'ai encore d'amour pour vous dans le cœur ne peut servir qu'à nous faire souffrir l'un et l'autre. Je travaillerai à l'étouffer, et, quoi qu'il en arrive, vous pouvez disposer de vous-même comme vous l'entendrez; jamais vestige de cet amour n'entravera les voies de votre avenir.

## XXXV

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

L'inconnue est arrivée. Ce matin, Rosette est venue appeler Jacques d'un air tout mystérieux, et peu d'instants après Jacques est rentré tenant par la main une grande jeune personne en habit de voyage, et la poussant dans mes bras, il m'a dit : — Voilà mon amie, Fernande; si tu veux me rendre bien heureux, sois aussi la sienne. Elle est si belle, cette amie, que, malgré moi, j'ai fait un pas en arrière, et j'ai un peu hésité à l'embrasser; mais elle m'a jeté ses bras autour du cou en me tutoyant, et en me caressant avec tant de franchise et d'amitie que les larmes me sont venues aux yeux, et que je me suis mise à pleurer, moitié de plaisir, moitie de tristesse, et vraiment sans trop savoir pourquoi, comme il m'arrive souvent. Alors Jacques, nous entourant chacune d'un de ses bras, et deposant un baiser sur le front de l'etrangère et un baiser sur mes lèvres, nous a pressées toutes deux sur son cœur en disant : — Vivons ensemble, aimons-nous, aimons-nous; Fernande, je te donne une bonne, une veritable amie; et toi, Sylvia, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde. Aide-moi à le rendre heureuse, et quand je ferai quelque sottise, gronde-moi; car, pour elle, c'est un enfant qui ne sait pas exprimer sa volonte. O mes deux filles! aimez-vous, pour l'amour du vieux Jacques qui vous benit. Et il s'est mis a pleurer comme un enfant. Nous avons passé tout le jour ensemble. Nous avons promené Sylvia dans tous les jardins; elle a montre une tendresse extrême pour mes jumeaux, et veut remplacer Rosette dans tous les soins dont ils auront besoin. Elle est vraiment charmante, cette Sylvia, avec son ton brusque et bon, ses grands yeux noirs si affectueux et ses manières franches. Elle est Italienne, autant que j'en puis juger par son accent et par une

espèce de dialecte qu'elle parle avec Jacques. Ce dernier point me contrarie bien un peu; ils peuvent se dire tout ce qu'ils veulent, et je comprends à peine quelques mots de leur entretien. Mais que je sois jalouse ou non, il m'est impossible de ne pas aimer une personne qui semble si dévouée à m'aimer. Elle s'est retirée de bonne heure, et Jacques m'a remerciée du bon accueil que je lui avais fait, avec une chaleur de reconnaissance qui m'a fait à la fois de la peine et du plaisir. Je suis bien contente de trouver une occasion de prouver à Jacques que je lui suis soumise aveuglément, et que je puis sacrifier les faiblesses de mon caractère au désir de le rendre heureux. Mais enfin, sais-tu, Clémence, que tout cela est bien extraordinaire, et qu'il y a bien peu de femmes qui pussent voir, sans souffrir, une amitié si vive entre leur mari et une autre femme jeune et belle? Quand j'ai consenti à la recevoir, je ne savais pas, je ne pouvais pas imaginer qu'il l'embrasserait, qu'il la tutoierait ainsi. Je sais bien que cela ne prouve rien. Il m'a juré qu'il n'avait jamais eu et qu'il n'aurait jamais d'amour pour elle. Ainsi je ne puis pas m'inquiéter de leur intimité. Il la regarde et il la traite comme sa fille. Néanmoins, cela me fait un singulier effet d'entendre Jacques tutoyer une autre femme que moi. Il devrait bien ménager ces petites susceptibilités; qui ne les aurait à ma place? Dis-moi ce que tu penses de tout cela, et si tu crois que je puis me fier à cette Sylvia. Je le voudrais bien, car elle me plaît extrêmement, et il m'est impossible de résister à des manières si naturelles et si affectueuses.

## XXXVI

### DE CLÉMENCE A FERNANDE.

Je pense, mon amie, qu'il serait absurde, vil et injuste de soupçonner M. Jacques d'avoir amené sa maîtresse dans ta maison. Ainsi je ne vois pas de quoi tu te tourmentes, car tu ne peux pas mépriser ton mari au point d'avoir contre lui un pareil soupçon. Que t'importe la beauté de cette jeune personne? Cela pourrait être d'un grand danger si ton mari avait dix-huit ans; mais je pense qu'il est d'âge à savoir résister à de pareilles séductions, et que, s'il eût dû être sensible à celle-là, il n'aurait pas attendu pour s'y livrer qu'il fût marié avec toi. Sois donc sûre que tu es très-folle et je dirais presque très-coupable de ne pas accueillir cette amie avec une confiance entière. Si cette confiance est au-dessus de tes forces, pourquoi as-tu demandé la parole de ton mari, et comment ressens-tu de la bienveillance et de l'amitié pour elle, si tu la crois assez infâme et assez effrontée pour venir te supplanter jusque chez toi?

La pensée de ce danger ne m'est jamais venue; mais du moment que tu m'as raconté l'entretien que tu as eu à son égard avec M. Jacques, j'ai prévu de très-graves inconvénients à cette triple amitié. Je ne sais si je dois te les signaler maintenant. Tu n'aurais pas assez de caractère pour les éviter, et tu t'en apercevras bien assez tôt. Le moindre de tous sera le jugement que le monde portera sur cette trinité romanesque. J'ai observé assez de choses qui sortaient de l'ordre accoutumé pour savoir que les apparences ne prouvent pas toujours. Ainsi, tu vois que, de tout mon cœur, je crois à l'honnêteté de votre intimité. Mais le monde, qui ne tient aucun compte des exceptions, vous couvrira d'infamie et de ridicule si vous n'y prenez garde. Ce tutoiement entre vous, qui, par lui-même, est une chose innocente et naturelle, suffira pour noircir, dans l'esprit de tous, l'affection de M. Jacques pour madame ou mademoiselle Sylvia. Et toi-même, pauvre Fernande, tu ne seras pas épargnée. Il serait bon de donner tout de suite à votre étrangère, aux yeux du monde, un autre titre à votre intimité que celui d'amie et de fille adoptive de M. Jacques. Il faudrait qu'il la fît passer pour ta demoiselle de compagnie, et qu'elle ne montrât pas devant les étrangers combien elle est familière avec vous. Puisque ton mari ne veut révéler sa naissance à personne, il pourrait faire un honnête mensonge et dire à l'oreille de plusieurs, en feignant de confier une espèce de secret, que Sylvia est sa sœur naturelle. Le secret passerait tout bas de bouche en bouche et arrêterait sur-le-champ les insolents commentaires. Je te conseille d'en parler à ton mari, de lui présenter mes craintes comme venant de toi, et d'obtenir qu'il mette en ceci la prudence qui convient. Je m'étonne qu'il ne l'ait pas eue de lui-même. Peut-être qu'en effet Sylvia est sa sœur et que c'est là précisément ce qu'il veut cacher; mais comment a-t-il manqué de confiance envers toi au point de ne pas te le dire en secret?

## XXXVII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Ce que tu m'as conseillé ne m'a pas réussi. Je n'ai exposé à Jacques qu'une bien petite partie des inconvénients que tu me signales, et il m'a regardée d'un air stupéfait en me disant : — Où as-tu pris toute cette prudence? Depuis quand t'inquiètes-tu du monde à ce point? Il a ajouté d'un air triste : — Il est vrai que tu es destinée à y vivre. Je me suis abusé en m'imaginant que tu t'ensevelirais avec moi dans cette solitude. Tu sens déjà le désir de te lancer dans la société, et tu t'inquiètes de ce qui pourrait y gêner ton entrée. C'est tout simple. — Oh! ne crois pas cela,

Jacques, lui ai-je répondu, je ne serai heureuse que là où tu seras, et où tu seras joyeux d'être. Je ne pense jamais au monde, je sais à peine ce que c'est. Mais je parle dans l'intérêt de Sylvia et dans le tien. Votre réputation à tous deux m'est plus chère que la mienne. Jacques est resté quelque temps sans répondre, et j'ai remarqué cette légère contraction du sourcil, qui chez lui exprime un dépit concentré. En même temps il y avait sur ses lèvres un sourire d'ironie, et j'ai compris que ce que je disais lui semblait très-ridicule dans ma bouche. Cependant il a étouffé l'envie qu'il avait de me railler, et il m'a répondu d'un air sérieux et calme : — Il y a longtemps, ma chère enfant, que j'ai rompu avec le monde. Il dépendra de toi que je vive encore au milieu de ses plaisirs et de son oisive turbulence. Si cela te tente, nous irons. Mais sache qu'il n'y aura jamais la moindre sympathie entre lui et moi, et que, comme je ne cède qu'aux conseils de mon cœur ou de ma conscience, jamais, pour obtenir son appui et son approbation, je ne lui ferai le plus léger sacrifice. Je dirai plus, mon orgueil ne se pliera jamais à la moindre concession. Le monde en pensera ce qu'il voudra; j'ai trente ans d'honneur derrière moi; si cela ne suffit pas pour me mettre à l'abri des plus infâmes soupçons, tant pis pour le monde. Je crois pouvoir dire que cette profession de foi est à peu près celle de Sylvia, et en outre Sylvia n'aura jamais de relations avec la société. Elle n'aura donc jamais à combattre les inconvénients de son indépendance. Quant à toi, ma chère enfant, tu es ici au fond d'un désert, où personne ne viendra épier nos paroles, nos pensées ou nos regards; la méchanceté ne t'atteindra pas jusque-là. Quand tu voudras sortir de cette solitude, sois sûre que Sylvia ne te suivra pas à Paris, et que la société de ta mère n'aura pas lieu de te faire sur son compte des questions embarrassantes.

Il m'a semblé que Jacques avait raison et que j'avais fait une sottise. J'ai essayé de la réparer, mais sans succès. — Je ne m'inquiète pas du monde, je n'y veux pas aller, ai-je répondu; mais nos domestiques, que diront-ils, que penseront-ils de votre intimité? — Je ne suis pas habitué, a répondu Jacques avec beaucoup de hauteur, à m'occuper de ce que mes domestiques disent et pensent de moi. J'agis de manière à ne leur donner jamais d'exemple scandaleux, et je crois qu'il n'y a pas de meilleurs juges de l'innocence de notre conduite que ces témoins dont nous sommes entourés, et qui à toute heure savent les moindres détails de notre vie. Je ne sais pas s'ils trouveront la présence de Sylvia et sa familiarité avec nous conforme aux lois du décorum; mais à coup sûr ils ne la trouveront jamais contraire à celles de l'honnêteté. Jacques s'est tu et s'est promené dans la chambre d'un air sombre. Je lui ai adressé plusieurs fois la parole sans qu'il m'entendît. Enfin il allait sortir de l'appartement quand je me suis élancée vers lui. J'ai vu que je lui avais horriblement déplu, et j'ai cru deviner qu'il prenait en lui même quelque résolution dans le genre de celles qui ont fait disparaître l'année dernière la maudite romance et la pauvre Rosette. Je l'ai arrêté. — Écoute, Jacques, lui ai-je dit tout effrayée; j'ai eu tort, sans doute, et j'ai dit mille absurdités. Pour l'amour du ciel, n'en parle pas à Sylvia, ne me retire pas son amitié; c'est bien assez de me retirer ton amour. Je suis tombée sur une chaise; j'étais près de me trouver mal. Jacques m'a embrassée avec la tendresse et la ferveur des premiers jours. — Je te promets d'oublier absolument cette conversation, m'a-t-il dit, et de n'en jamais parler à Sylvia. Il est trop évident que ce n'est pas toi, mais une autre qui a parlé par ta bouche. Tu es bonne, ma pauvre Fernande; aie donc la force de n'écouter d'autres conseils que ceux de ton cœur.

Jacques est toujours préoccupé de l'idée que ma mère m'excite contre lui. Il est bien vrai qu'elle ne l'aime pas beaucoup; mais il se trompe s'il croit que je lui raconte ce qui se passe dans notre intérieur. Ce n'est qu'avec toi que je puis avoir cette confiance. Maudit soit l'éloignement qui me rend souvent tes conseils plus nuisibles qu'utiles! Tantôt je t'explique ma situation trop mal pour que tu puisses la bien juger; d'autres fois j'emploie maladroitement les moyens que tu me donnes de l'améliorer. Aussi il faut convenir que je suis bien étourdie ou bien bornée de ne savoir pas suppléer à ce que tu ne peux prévoir! J'étais bien tranquille et bien heureuse quand l'idée m'est venue de faire cette belle ouverture qui a troublé et affecté Jacques sérieusement. Notre vie était devenue beaucoup plus agréable. Dieu veuille qu'elle ne redevienne pas malheureuse par ma faute!

La présence de Sylvia nous a fait vraiment beaucoup de bien. Il est impossible d'être meilleure et plus aimable. C'est un caractère original et comme je n'en ai jamais rencontré. Elle est active, fière et décidée. Rien ne l'embarrasse, rien ne l'étonne; elle a plus d'esprit et de savoir dans son petit doigt que moi dans toute ma personne, et sa conversation est plus instructive pour moi que tous les livres que j'ai lus. Moins silencieuse et plus expansive que Jacques, elle devine mieux que lui tout ce que je ne puis comprendre, et elle va au-devant de mes questions. Quoiqu'elle ait le caractère enjoué et un peu moqueur, elle me semble avoir l'esprit rempli d'idées fort tristes, et cela m'étonne, à son âge et avec tous les avantages qu'elle tient de la nature; il faut qu'elle ait eu quelque passion malheureuse. Je la crois enthousiaste. A la manière dont elle témoigne son amitié, on voit que son cœur est plein de feu et de dévouement; peut-être étant plus jeune a-t-elle mal placé ses affections. Elle semble avoir conservé une sorte de dépit contre l'amour, car elle en parle comme d'un rêve sans lequel

la vie est prosaïque, mais douce et facile. Elle me demande souvent si je ne pense pas qu'on puisse s'en passer. Moi je prétends que, quand on l'a connu, on ne peut y renoncer sans mourir d'ennui et de tristesse. Jacques nous écoute d'un air mélancolique, et, à tout ce que nous disons, répond la même sentence: « C'est selon. » Avec cela il ne se compromettra pas. Nous faisons de grandes promenades; Sylvia m'apprend la botanique et l'entomologie. Le soir, nous chantons des trios qui vraiment vont très-bien. Sylvia a un contralto admirable, et chante d'une manière tellement supérieure qu'elle pourrait certainement faire une grande fortune comme cantatrice. — Avec le mépris que tu as pour les préjugés les plus enracinés de ce monde, lui disais-je hier soir, je m'étonne qu'une destinée si libre et si brillante ne t'ait pas tentée. — Je l'aurais essayée bien certainement, m'a-t-elle répondu, si je n'avais pas eu d'autre moyen d'existence. Mais le petit héritage que Jacques m'a transmis de la part de mes parents a toujours suffi à mes besoins. J'ai été libre de suivre mes goûts qui me portaient vers une vie obscure et solitaire. Ce qui me serait odieux, ce serait la dépendance; si je me sentais condamnée à vivre d'une telle manière et dans un tel lieu, je prendrais ce lieu et cette vie en horreur, quelque conformes qu'ils fussent d'ailleurs à mes penchants. Avec l'idée que je puis demain aller où bon me semble, je suis capable de rester vingt ans dans un ermitage. — Toute seule? ai-je dit. — Si j'y pouvais vivre avec un cœur qui comprît bien le mien, j'y vivrais bien heureuse; sinon, mieux vaut la solitude, et toute seule je puis vivre calme. N'est-ce pas beaucoup? — Eh quoi! lui ai-je dit, la solitude ne t'a jamais effrayée pour l'avenir? tu n'as jamais désiré te marier pour avoir un appui, un ami de toute la vie, pour être mère, Sylvia, ce qu'il y a de plus doux au monde? — Je n'ai peur ni de l'avenir ni du présent, m'a-t-elle répondu; j'aurai la force de vieillir sans désespoir. Je ne sens pas le besoin d'un appui. J'ai assez de courage pour suffire à tous les maux de la vie. Quant à trouver un ami qui ne me manque jamais, c'est un bonheur accordé à une femme sur mille. Tu es bien enfant, Fernande, si tu crois qu'il entre dans la destinée de toutes de rencontrer un mari comme le tien; et quant au bonheur de la maternité, je le comprends, je saurais l'apprécier, mais je n'ai pas encore rencontré l'homme que j'eusse été joyeuse d'associer à ce rôle sacré. Je ne me flatte pas de le rencontrer jamais. Si cela m'arrive, j'en profiterai, mais je ne suis pas assez romanesque pour espérer ce qui est invraisemblable, ni assez faible pour souffrir d'un désir que je ne puis réaliser. — Tu as l'âme bien forte, lui dis-je. Quant à moi, si je perdais mon mari et mes enfants, je n'espérerais pas remplacer Jacques; je ne désirerais pas associer, comme tu le dis, un autre homme au rôle sacré de la paternité. Je me laisserais mourir. — Tu le pourrais peut-être, a-t-elle dit. Pour moi, je suis douée d'une telle vigueur que je ne pourrais me débarrasser de la vie que d'une manière violente. Elle parlait avec sa voix de basse, dans le grand salon où l'obscurité nous avait peu à peu gagnées; de temps en temps elle frappait un accord mélancolique sur le piano; en ce moment elle fit une modulation si bizarre et si triste qu'il me passa un frisson dans tous les nerfs. — Oh! mon Dieu! m'écriai-je, tu me fais peur ce soir; je ne sais pas de quoi nous nous avisons de parler! J'ai traversé le salon pour tirer la sonnette et demander des bougies, et je me suis figuré que quelqu'un se levait de dessus le sofa en même temps que moi. J'ai fait un grand cri et me suis élancée vers Sylvia, à demi morte de frayeur. — Oh! que tu es enfant et pusillanime pour être la femme de Jacques! m'a-t-elle dit d'un ton où il entrait un peu de reproche. Elle s'est levée pour aller tirer la sonnette. — Ne me quitte pas! me suis-je écriée; il y a quelqu'un dans la chambre, j'en suis sûre, là, du côté du canapé. — Si cela est, je ne vois pas de quoi tu as peur, car ce ne peut être que Jacques. — Est-ce toi Jacques? me suis-je écriée d'une voix tremblante. Jacques s'est approché de nous, nous a entourées de ses bras et nous a embrassées toutes deux. — Va donc chercher de la lumière, méchant! lui ai-je dit. Il est sorti sans répondre et n'est rentré qu'une demi-heure après. Nous étions installées déjà, moi à mon métier, Sylvia à copier de la musique. — Tu as une femme bien brave, lui a dit Sylvia, avec son ton de gaieté qui est toujours un peu brusque. Il a fait semblant de n'y rien comprendre, sans doute pour me mystifier, et il a prétendu qu'il était dans le parc depuis plus d'une heure, et qu'il n'en était pas sorti un instant.

Mes enfants se portent à merveille et grossissent à vue d'œil comme des poussins. Jacques me contrarie bien un peu quelquefois à leur égard. Il s'en occupe plus qu'il ne convient à un homme, et prétend que je n'y entends rien. Sylvia se met entre nous, elle emporte le berceau et dit : — Cela ne vous regarde ni l'un ni l'autre; ces enfants-là sont à moi.

## XXXVIII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Lundi.

Décidément, ma chère, il y a un revenant dans la maison; Jacques et Sylvia en rient; pour moi, je ne suis pas rassurée du tout; ou c'est un monsieur très-effronté qui vient faire un petit roman sous nos fenêtres, ou c'est un voleur bien élevé, qui s'y prend de

cette manière pour s'introduire dans la maison. Le jardinier a vu se promener une ombre autour de la pièce d'eau à deux heures du matin, et il a eu une telle peur qu'il en est malade ; pauvre homme ! il n'y a que moi qui le plaigne. Les chiens ont fait des hurlements épouvantables toute la soirée. J'ai conjuré Jacques d'y faire attention, et il n'en a tenu compte ; il est sorti avec Sylvia pour voir rentrer les foins dans une métairie voisine, et ils n'ont pas voulu me laisser aller avec eux, parce qu'il tombe beaucoup d'humidité dans notre vallée à cette heure-ci et que je suis très-enrhumée. Je commençais à rire moi-même de mes frayeurs, et je m'apprêtais à t'écrire tranquillement, quand j'ai entendu sous ma fenêtre le son d'un hautbois. Je n'ai d'abord songé qu'au plaisir de l'écouter, persuadée que c'était un de ces mille talents que Jacques possède et que je découvre en lui tous les jours. Je me suis mise à la fenêtre, et, après qu'il a eu fini, je lui ai dit en me penchant sur le balcon : — Comme un ange ! Voilà mon gage, beau ménestrel. Alors j'ai jeté sur la terrasse sablée, qu'éclairait la lune, un bracelet d'or que j'avais au bras. Un homme est sorti aussitôt des buissons, l'a ramassé et l'a emporté en courant ; mais au même instant j'ai entendu derrière moi la voix de Jacques, et je suis restée stupéfaite. J'ai raconté ce qui venait de m'arriver, et pourtant je n'ai pas osé parler du bracelet. J'ai trouvé ma mystification si complète et si ridicule que j'ai craint les railleries de Sylvia, et peut-être les reproches de Jacques ; car c'est lui qui m'avait donné ce bracelet ; son chiffre y est gravé avec le mien, et je suis désespérée de le savoir dans les mains d'un étranger. Plaise à Dieu que ce soit un voleur ! J'aurai fait la niaiserie la plus parfaite qu'on puisse faire en lui jetant mes bijoux à la tête ; mais le présent de Jacques ira chez le fondeur, et ne servira pas de trophée à quelque impertinent. J'ai seulement raconté que j'avais entendu jouer du hautbois, que j'avais appelé, croyant m'adresser à Jacques, et que j'avais vu fuir un homme qui m'avait semblé à peu près de sa taille et vêtu comme lui. Alors nous nous sommes rappelé l'aventure de ma frayeur dans le grand salon d'été ; Jacques a persisté à nier qu'il y fût entré et qu'il se fût diverti à nous écouter ; dans le doute, je n'ai jamais osé parler du baiser que nous avions reçu, Sylvia et moi ; pour elle, elle est si distraite et si peu susceptible de s'étonner ou de s'épouvanter de quelque chose, que je gagerais qu'elle ne s'en souvient plus ; le fait est qu'elle n'en a rien dit ni à Jacques ni à moi, et que je ne sais que penser de cette singulière et fâcheuse aventure. Pour le bracelet, ce n'est certainement pas Jacques qui l'a ramassé ; pour le baiser, j'en doute ; car il assure très-sérieusement n'être pas sorti du parc dans ce moment-là. Il est vrai qu'il plaisante quelquefois avec un sang-froid imperturbable et qu'il s'amuse peut-être en lui-même de ma honte et de mon incertitude.

En attendant que nous sachions ce que signifient ces mauvaises plaisanteries de notre follet, je veux te parler de l'éternelle affaire de la naissance de Sylvia. Est-ce que tu penses qu'elle serait la sœur de Jacques ? Je le pense aussi parfois, mais cette idée m'attriste. Pourquoi alors Jacques m'en fait-il un mystère ? me juge-t-il incapable de garder un secret ? Si elle est sa sœur, j'en suis plus jalouse que si elle ne l'était pas ; car je gage, alors, qu'il l'aime plus que moi. Tu te trompes bien, Clémence, si tu crois que je suis capable de cette grossière jalousie qui consisterait à craindre de la part de mon mari une infidélité des sens ; ce que je surveille avec envie, ce que j'interroge avec angoisse, c'est son cœur, son noble cœur, ce trésor si précieux que l'univers devrait me le disputer, et que je n'ose me flatter d'être digne de le posséder à moi seule tout entier. Sylvia est bien plus raisonnable, bien plus courageuse, bien plus instruite que moi ; son âge, son éducation et son caractère la rapprochent de Jacques, et doivent établir entre eux une confiance bien mieux fondée ; moi je suis un enfant qui ne sait rien et qui ne comprend guère. Pour les arts et les petites sciences que Sylvia me démontre, il me semble que je ne manque pas d'intelligence ; mais quand il est question de la science du cœur, je n'y comprends plus rien, et je ne conçois même pas qu'il y en ait une ; je n'entends rien à leur courage, à leurs principes d'héroïsme et de stoïcisme. Que cela soit fait pour eux, c'est possible ; mais que Dieu m'impose la force, à moi, pourquoi faire ? J'ai toujours été habituée à l'idée d'obéir par nécessité, et quand j'ai secoué en moi-même l'aride pensée de l'avenir, je n'ai jamais souhaité d'autre bonheur que d'être protégée, aidée et consolée par l'affection d'un autre. Il me semblait, dans les premiers jours, que mon mariage avec Jacques était la plus parfaite réalisation de ce rêve. D'où vient donc qu'il paraît quelquefois regretter de ne pas trouver en moi son égale ? D'où vient que sa protection et sa bonté me font si souvent souffrir ?

Jeudi.

Je ne sais que penser de ce qui se passe ; je croirais volontiers que Sylvia, avec son nom fantastique, son caractère étrange et son regard inspiré, est une espèce de fée, qui attire sous diverses formes le diable autour de nous. Hier, on vint nous dire qu'un sanglier était sorti des bois de Reau et s'était retiré dans un des taillis de notre vallée. Cette chasse me fit bien un peu peur, non pour moi, qui suis toujours gardée comme une princesse, mais pour Jacques qui s'expose à tous les dangers. Sa prudence, son adresse et son sang-froid ne me rassurent pas tout à fait ; aussi j'essayai de le détourner de la pensée de lui donner l'assaut ; mais Sylvia sautait de joie à l'idée de frapper la bête et de donner cours à son humeur énergique et un peu féroce, à ce que nous prétendons. En une demi-heure

nous fûmes habillées pour la chasse; nos chevaux furent prêts; les piqueurs, les chiens et les cors étaient déjà en avant. Sylvia montait un petit cheval arabe très-fringant que je n'ai jamais osé monter, et aussitôt que je vis comme elle s'en faisait obéir, elle qui a beaucoup moins de principes d'équitation que moi, j'en fus toute jalouse et toute boudeuse; elle s'amusait à me dépasser, à caracoler dans des chemins étroits et dangereux, où les excellentes jambes de sa monture faisaient miracle. J'ai une très-belle et bonne jument anglaise; mais je suis si poltronne, et j'exige d'un cheval tant de soumission et de tranquillité, que j'étais loin de briller comme Sylvia, et qu'elle m'éclipsait aux yeux de Jacques. — Je parie, me dit-elle, comme nous entrions dans le taillis, que tu meurs d'envie à présent d'être à ma place? Elle ne pouvait pas deviner plus juste.— Eh bien! me dit-elle, changeons vite de cheval, et que Jacques te voie sur son cher Chouiman au moment où il s'y attend le moins. Nous étions seules avec deux domestiques; Sylvia avait déjà sauté à terre, et tenait Chouiman par la bride, avant qu'un des deux butors qui nous accompagnaient eût songé à quitter l'étrier; au même instant, le sanglier, débusqué par les chiens, vint droit à nous et passa à trois pas de moi sans songer à attaquer personne; mais le cheval arabe eut peur, se cabra et faillit renverser Sylvia, qui s'obstinait à ne pas lui lâcher la bride. Alors un homme qui me sembla être un de nos piqueurs, car il était vêtu à peu près comme eux, sortit de je ne sais où, et retint le cheval prêt à s'échapper; je n'avais plus aucune envie de l'essayer. Cet homme aida Sylvia à remonter; mais aussitôt qu'elle fut en selle, et comme il lui présentait sa bride, elle lui cingla les doigts de sa cravache, en disant : *Ah! ah!* d'une manière qui semblait exprimer la surprise et la moquerie. L'inconnu disparut comme il était venu, au milieu des branches, et je demandai à Sylvia, avec une avide curiosité, ce que cela signifiait : — Oh! rien, répondit-elle, un piqueur maladroit qui m'a écorché la main avec ses bons offices. — Et tu cravaches un homme pour cela? lui dis-je. —Pourquoi non? dit-elle. Puis elle repartit au galop, et je fus forcée de la suivre assez peu satisfaite de cette explication et au moins très-étonnée des manières de Sylvia avec les piqueurs de mon mari. Je demandai aux domestiques le nom de cet homme; ils me dirent qu'ils ne l'avaient jamais vu.

La chasse nous occupa pendant plusieurs heures, et Sylvia semblait ne pas avoir autre chose dans l'esprit. Je l'observais, car je soupçonnais un peu ce revenant d'être quelque amant au désespoir. Ce qui se passa au retour de la chasse me rejette dans de nouvelles incertitudes.

Nous revenions par la traverse aux premières clartés de la lune; c'était une des plus belles soirées que nous ayons eues cette année; il faisait un peu frais, mais le paysage était si bien éclairé, l'air était si parfumé des plantes aromatiques qui croissent dans les ruisseaux, le rossignol chantait si bien, que j'étais vraiment disposée aux idées romanesques. Jacques proposa de prendre un chemin encore plus court que celui que nous suivions. — Il est assez difficile pour les chevaux, me dit-il, et je n'ai pas encore osé t'y conduire; mais puisque tu as eu aujourd'hui un si grand accès de courage que de vouloir essayer Chouiman, tu auras bien celui de descendre au pas un sentier un peu roide. — Certainement, lui dis-je, puisque tu crois qu'il n'y a pas de danger. Et nous nous mîmes en route dans un ordre très-pittoresque. Un groupe de chasseurs escorté des limiers et des cors marchait en tête portant le sanglier qui était énorme; les cavaliers venaient ensuite, nous au centre; nous entourions le flanc de la colline d'une ligne noire d'où partait de temps en temps un éclair, quand le sabot d'un cheval heurtait le roc; derrière nous, un autre corps de piqueurs et de chiens suivait lentement, et les fanfares s'appelaient et se répondaient des deux extrémités de la caravane. Quand nous fûmes au plus rapide du sentier, Jacques dit à un des piqueurs de prendre la bride de mon cheval et de le soutenir pour descendre; puis il proposa à Sylvia de faire une folie. — Une folie? dit-elle, lancer nos chevaux d'ici à la plaine? — Oui, dit Jacques; je te réponds des jambes de Chouiman si tu ne le contraries pas. — Allons! répondit la mauvaise tête; et, sans écouter mes reproches et mes cris, ils partirent comme la foudre par une pente lisse, mais rapide, qui formait le flanc de la colline. Il me passa une sueur froide sur tous les membres, et mon cœur ne reprit le mouvement que quand je les vis arriver sans accident au bas de la pente. Alors je m'aperçus que les cavaliers qui étaient devant étaient allés plus vite que mon cheval guidé par un piéton, et que ceux qui étaient derrière, stupéfaits sans doute de l'audace de Jacques et de Sylvia, s'étaient arrêtés pour les regarder, de manière que je me trouvais seule sur le sentier avec l'homme qui tenait ma bride, à une assez grande distance des uns et des autres.

Toutes les histoires de voleurs et de revenants qui m'ont trotté par la cervelle depuis cinq ou six jours me revinrent à l'esprit, et cet homme qui marchait auprès de moi commença à me faire une peur épouvantable. Je le regardais avec attention et ne reconnaissais en lui aucun des piqueurs de mon mari. Il me semblait au contraire reconnaître l'homme mystérieux que Sylvia avait gratifié le matin d'un si joli coup de cravache sur les doigts. Cependant je n'avais pas eu le temps de faire grande attention à son vêtement; et de son visage enfoncé sous un grand chapeau de paille, je n'avais vu qu'une barbe noire, qui m'avait paru sentir le brigand d'une lieue. En ce moment, quoiqu'il fût bien près de moi, je le voyais encore

moins, parce qu'il était plus bas que moi et que son chapeau me le cachait entièrement; cependant, comme il était paisible et silencieux, je me rassurai peu à peu. Je ne connais pas tous les gardes forestiers et paysans amateurs de la chasse qui viennent, avec la permission de Jacques, s'adjoindre à nous quand ils entendent le son du cor dans la vallée, et que souvent, au retour, mon mari invite à venir se rafraîchir avec ses piqueurs. Presque tous sont vêtus d'une blouse et coiffés d'un chapeau de paille. Le fait est que je commençais à ne plus rien craindre, et à croire Sylvia très-capable de frapper un nègre. J'eus donc la hardiesse d'adresser la parole à mon guide, et de lui demander si le chemin ne me permettait pas d'aller seule — Oh! pas encore! me répondit-il. Le son de sa voix et l'expression presque suppliante de sa réponse étaient si peu d'un piqueur que la peur me prit de nouveau. Si j'avais le courage de Sylvia, pensais-je, je donnerais un grand coup de cravache à ce brigand, et pendant qu'il se frotterait les doigts d'un air consterné, j'irais en un temps de galop rejoindre les autres chasseurs. Mais, outre que je n'oserais jamais, si c'est un vrai domestique, j'aurais fait la chose du monde la plus insolente et la plus singulière. Au milieu de ces réflexions, je vis pourtant que nous approchions sans accident des cavaliers, et au moment où j'allais presser mon cheval avec le talon pour le dégager des mains de l'homme mystérieux, celui-ci se retourna à demi vers moi, et, élevant le bras, il retroussa la manche de sa blouse. Je vis alors briller quelque chose que je reconnus pour mon bracelet; je n'eus pas la force de crier, et l'inconnu, lâchant ma bride, resta sur le bord du chemin, en me disant à demi-voix ces étranges paroles : — J'espère en vous. Puis il s'enfonça dans un massif d'arbres, et je m'enfuis au galop plus morte que vive.

Ce qui me tourmente et m'afflige le plus dans tout cela, c'est l'espèce de mystère que la fatalité a établi entre moi et cet homme. A présent je vois tous les inconvénients qui résultent du bracelet, et j'ose moins que jamais en parler à Jacques. S'il allait le chercher et le provoquer en duel; s'il allait m'accuser d'imprudence et de légèreté! Je suis bien malheureuse, car j'ai cru certainement jeter mon bracelet à Jacques lui-même; et celui qui l'a reçu croit que je suis une petite personne romanesque, facile à conquérir avec un baiser dans l'obscurité et un air de hautbois. Je suis fâchée à présent de ne lui avoir pas parlé pour lui expliquer ma méprise et lui redemander mon bracelet. Peut-être me l'eût-il rendu. Mais j'ai perdu la tête comme je fais toujours dans les occasions où un peu de sang-froid me serait nécessaire. J'ai essayé de savoir ce que Sylvia pense de cet homme. Elle prétend que je suis folle, et qu'il n'y a point d'autre *homme* dans la vallée que Jacques. Celui que le jardinier a vu est, selon elle, un voleur de fruits; celui qui a joué du hautbois, un comédien ambulant, ou bien un commis voyageur qui aura couché à l'auberge du village, et se sera amusé à sauter le fossé du jardin, afin de se vanter dans quelque estaminet d'avoir eu une aventure romanesque dans son voyage. Quant à l'homme au coup de cravache, elle persiste à dire que c'est un paysan; et je n'ose parler de l'homme au bracelet, car l'idée qu'un commis voyageur ou un musicien ambulant croit avoir reçu ce gage de ma bienveillance me cause une mortification extrême.

Au fait, quant à cela, l'explication de Sylvia me paraît assez admissible; si je ne craignais de causer quelque malheur, je confierais tout à Jacques, et il irait châtier cet impertinent comme il le mérite. Mais cet homme peut être brave et habile duelliste. L'idée d'engager Jacques dans une affaire de ce genre me fait dresser les cheveux sur la tête. Je me tairai.

## XXXIX

### D'OCTAVE A M***.

De la vallée de Saint-Léon

Tu m'as souvent dit que j'étais fou, mon cher Herbert, et je commence à le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis fort content de l'être, car sans cela je serais fort malheureux.

Si tu veux savoir où je suis et de quoi je suis occupé, j'aurai quelque embarras à te répondre. Je suis dans un pays où je n'ai jamais mis le pied, que je ne connais pas, où je n'ose marcher que sous un déguisement. Quant à mes occupations, elles consistent à errer autour d'un vieux château, à jouer du hautbois au clair de la lune, et à recevoir de temps en temps un coup de cravache sur les doigts.

Tu as dû être peu surpris de mon brusque départ, quand tu auras su que Sylvia avait quitté Genève un mois auparavant. Tu auras supposé que j'étais allé la rejoindre, et tu ne te seras pas trompé. Mais ce que tu ne supposes certainement pas, c'est que, sans invitation et même sans permission, je me sois mis à courir sur ses traces. Elle a quitté son ermitage du Léman avec la bizarrerie qu'elle met dans toutes ses résolutions, et par suite d'une de ces idées spontanées qui lui viennent au moment où l'on se croit le plus tranquille et le plus heureux des hommes à ses pieds. Étrange créature, trop passionnée ou trop froide pour l'amour, je ne sais, mais à coup sûr trop belle et trop supérieure à son sexe pour passer devant les yeux d'un homme sans le rendre un peu fou. Je savais que M. Jacques était marié, et je pensais bien qu'elle était allée s'installer auprès de lui; car, depuis plusieurs mois, elle m'annonçait ce projet chaque fois qu'elle

était de mauvaise humeur et qu'elle voulait me désespérer. Mais je ne savais pas si M. Jacques était maintenant en Touraine ou en Dauphiné; car dans l'orgueilleux billet que Sylvia avait laissé pour moi à l'ermitage, elle n'avait pas daigné me dire où elle portait ses pas; c'est donc absolument au hasard que je suis venu ici. Je me suis installé dans la cabane d'un vieux garde-chasse avare et sournois, que j'ai choisi pour hôte sur sa mauvaise mine, et qui pour de l'argent m'aiderait à assassiner tous les hommes et à enlever toutes les femmes du pays. C'est donc au milieu des bois que peuvent me chercher tes conjectures, dans la plus romantique vallée du monde, protégé par un déguisement de chasseur braconnier plutôt que vêtu en honnête homme, braconnant en effet sous la protection de mon hôte, et préparant avec lui tous les soirs le souper que nous avons conquis les armes à la main; dormant sur un grabat, lisant quelques chapitres de roman à l'ombre des grands chênes de la forêt, hasardant des excursions sentimentales et mystérieuses autour de la demeure de mon inhumaine, ni plus ni moins que M. Lovelace, et t'écrivant sur un genou, à la lueur d'une torche de résine. Ce qu'il y a de plus ridicule dans tout cela, c'est que je le fais sérieusement, et que je suis vraiment triste et amoureux comme un ramier. Cette Sylvia fait le désespoir de ma vie, et je donnerais un de mes bras pour ne l'avoir jamais rencontrée. Tu la connais assez pour concevoir ce qu'un homme aussi peu charlatan que moi doit avoir à souffrir de ses caprices romanesques et du dédain superbe qu'elle a pour tout ce qui sort du monde idéal où elle s'enferme. Il y a bien un peu de ma faute dans mon malheur. Je l'ai trompée, ou plutôt je me suis trompé moi-même en lui faisant croire que j'étais un transfuge de ce monde-là, et que je me sentais capable d'y retourner. Oui, je l'ai cru en effet, et, dans les premiers jours, j'ai été tout à fait l'homme qu'elle devait ou qu'elle pouvait aimer. Mais peu à peu l'indolence et la légèreté de mon caractère ont repris le dessus. La raison m'a fait de nouveau entendre sa voix, et Sylvia m'a semblé ce qu'elle est en effet, enthousiaste, exagérée, un peu folle.

Mais cette découverte ne suffisait pas pour m'empêcher de l'aimer à la passion. L'exagération, qui rend les filles de province si ridicules, rendait Sylvia si belle, si frappante, si inspirée, que c'est là peut-être son plus grand charme et sa plus puissante séduction. Mais elle l'a reçu de Dieu pour son malheur et pour celui de ses amants, car elle peut se faire admirer et ne peut persuader. Orgueilleuse jusqu'à la folie, elle veut agir comme si nous étions encore au temps de l'âge d'or, et prétend que tous ceux qui osent la soupçonner sont des lâches et des pervers. Du moment que j'ai vu avec inquiétude la singularité de sa conduite, et que j'ai pris de la jalousie à cause de la liberté de ses démarches, j'ai donc été perdu dans son esprit; et, précipité de cette région céleste où elle m'avait fait asseoir avec elle, je suis tombé dans le monde fangeux des humains, où cette belle sylphide n'a jamais daigné poser son pied d'ivoire. De ce moment notre amour a été une suite de ruptures et de raccommodements. Je me souviens que tu m'as dit, un jour que je te racontais tristement une de ces querelles après la réconciliation : « De quoi te plains-tu? » Ah! mon ami, tu peux connaître les femmes; mais tu ne connais pas Sylvia. Avec elle, le moindre tort est de la plus terrible importance, et chaque nouvelle faute creuse une tombe où s'ensevelit une partie de son amour. Elle pardonne, il est vrai, mais ce pardon est pire que sa colère. La colère est violente et pleine d'émotion; le pardon de Sylvia est froid et inexorable comme la mort. En proie à mille soupçons, tourmenté, incertain, tantôt craignant d'être dupe de la plus insigne coquette, tantôt craignant d'avoir outragé la plus pure des femmes, j'ai vécu malheureux auprès d'elle, mais je n'ai jamais eu la force de m'en détacher. Vingt fois elle m'a chassé, et vingt fois j'ai été lui demander ma grâce après avoir vainement essayé de vivre sans elle. Dans les premiers jours de mon bannissement, j'espérais m'applaudir d'avoir recouvré ma liberté et mon repos. Je me laissais aller délicieusement au bien-être de l'indifférence et de l'oubli. Mais bientôt l'ennui me faisait regretter les agitations et les nobles souffrances de la passion. Je jetais mes regards autour de moi pour chercher un autre amour; mais l'indolence de mon esprit et l'activité de mon caractère m'éloignaient également des autres femmes. Mon caractère me portait à leur préférer la chasse, la pêche, tous ces plaisirs énergiques de la campagne que Sylvia partageait avec moi. Mon esprit s'effrayait de recommencer un apprentissage et de tenter une nouvelle conquête. Et puis quelle femme peut être comparée à Sylvia pour la beauté, l'intelligence, la sensibilité et la noblesse du cœur? Oui, quand je l'ai perdue, je lui rends justice, je m'étonne et m'indigne d'avoir pu soupçonner une femme si grande, et dont la conduite hautaine me prouve à quel point elle était incapable de descendre au mensonge. Mais, quand je la retrouve, je souffre de son caractère roide et inflexible, de son humeur violente, de son mysticisme intolérant et de ses exigences bizarres. Elle ne se plie à aucune de mes imperfections; elle ne pardonne à aucun de mes défauts; elle tire argument de tout pour me démontrer à quel point son âme est supérieure à la mienne, et rien n'est plus funeste à l'amour que cet examen mutuel de deux cœurs jaloux et orgueilleux de se surpasser. Le mien se lassait bien vite de cette lutte; j'aurais mieux aimé un amour moins difficile et moins sublime. Sylvia m'accablait de son dédain, et quelquefois me prouvait la pauvreté de mon cœur avec tant de chaleur et d'éloquence que je me persua-

dais n'être pas né pour l'amour et que je n'oserais me persuader encore que je suis digne de le connaître. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi suis-je né, et à quoi Dieu me destine-t-il en ce monde? Je ne vois pas vers quoi ma vocation m'attire. Je n'ai aucune passion violente, je ne suis ni joueur, ni libertin, ni poëte; j'aime les arts, et je m'y entends assez pour y trouver un délassement et une distraction; mais je n'en saurais faire une occupation prédominante. Le monde m'ennuie en peu de temps; je sens le besoin d'y avoir un but, et nul autre but ne m'y semble désirable que d'aimer et d'être aimé. Peut-être serais-je plus heureux et plus sage si j'avais une profession; mais ma modeste fortune, qu'aucun désordre n'a entamée, m'a laissé la liberté de m'abandonner à cette vie oisive et facile à laquelle je me suis habitué. M'astreindre aujourd'hui à un travail quelconque me serait odieux. J'aime la vie des champs, mais non pas sans une compagne qui me fasse goûter les plaisirs de l'esprit et du cœur, au sein de cette vie matérielle où l'effroi de la solitude me gagnerait bientôt. Peut-être suis-je propre au mariage: j'aime les enfants, je suis doux et rangé; je crois que je ferais un très-honnête bourgeois dans quelque ville du second ordre de notre paisible Westphalie. Je pourrais me faire estimer comme cultivateur et père de famille; mais je voudrais que ma femme fût un peu plus lettrée que celles qui tricotent un bas bleu du matin au soir. Et moi-même, je craindrais de m'abrutir en lisant mon journal et en fumant au milieu de mes dignes concitoyens et des pots de bière, presque aussi simples et inoffensifs les uns que les autres.

Enfin, il me faudrait trouver une femme inférieure à Sylvia, et supérieure à toutes celles que je pourrais obtenir, à ma connaissance. Mais avant tout, il faudrait guérir de l'amour que j'ai pour Sylvia, et c'est une maladie dont mon âme est encore loin d'être délivrée.

Ne sachant que faire, je suis venu ici essayer encore mon destin. D'abord j'avais l'intention de me jeter à ses pieds, comme à l'ordinaire, et puis le caprice m'a pris de l'épier un peu, de consulter l'opinion de ce qui l'entoure, de la connaître et de la voir enfin, sans qu'elle s'en doutât, afin de m'ôter de l'esprit, une fois pour toutes, les soupçons qui m'ont tourmenté si souvent, et qui me tourmenteront peut-être encore; car Sylvia a un talent extraordinaire pour les faire naître, un mépris profond pour les explications les plus faciles, et moi une pauvre tête qui se crée promptement des tourments cruels. Je n'ai pu obtenir aucune des lumières que je cherchais, car mon impératrice Sylvia n'est ici que depuis trois semaines, et on n'avait jamais entendu parler d'elle dans le pays. Si elle savait que ces idées m'ont passé par la tête, elle ne me le pardonnerait jamais; mais elle le saura d'autant moins que le cours de mes observations est à peu près terminé. Hier, elle m'a reconnu sous mon déguisement, et m'a accueilli d'une manière fort impertinente; je serai donc obligé de me montrer. Jacques me connaît et me découvrirait bientôt. Ils riraient peut-être ensemble à mes dépens, si je ne prenais le parti d'aller en rire moi-même avec eux.

Ce Jacques est certes un galant homme, dont le caractère froid et l'extérieur réservé ne m'ont jamais permis beaucoup de familiarité, et contre lequel jusqu'ici je me suis senti d'ailleurs des mouvements de jalousie épouvantables. A présent j'ai des raisons pour savoir que j'ai été injuste et grossier dans mes soupçons; mais je lui en veux un peu d'avoir été de moitié dans la fierté superbe avec laquelle Sylvia a refusé longtemps de me rassurer en m'expliquant leur parenté et leurs relations. Je lui en veux aussi d'être pour Sylvia le type de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans le monde, la seule âme digne de voler sur la même ligne que la sienne dans les champs de l'Empyrée, en un mot l'objet d'un amour platonique et d'un culte romanesque dont je ne suis plus jaloux, mais qui me cause assez de mortification. Je n'en serai pas moins l'ami et le serviteur de M. Jacques en toute occasion; mais si, avant de lui donner une poignée de main, je pouvais le taquiner un peu et me venger de Sylvia en me montrant épris d'une autre, cela me divertirait.

Pour t'expliquer cette nouvelle folie, il faut que tu saches que M. Jacques a le plus joli joyau de petite femme couleur de rose qu'on puisse imaginer. Moins belle que Sylvia, elle est certainement plus gentille, et à coup sûr son âme, romanesque à sa manière, est moins altière et moins cruelle. J'en ai pour gage un bracelet qui m'a été jeté par une fenêtre, avec de très-douces paroles, un soir que je croyais adresser à ma tigresse les accents passionnés de mon hautbois. Je suis loin d'être assez fat pour en tirer grande vanité, car je ne sache pas qu'elle ait encore pu voir ma figure, et ce soir-là elle n'avait pas même entrevu mon spectre; c'est donc au son du hautbois, à l'enivrement d'un soir de printemps, et à quelque rêve de pensionnaire en vacances qu'elle aura accordé ce gage de protection. Je suis un trop honnête homme, et un héros de roman trop maladroit, pour abuser sérieusement de cette petite coquetterie; mais il m'est bien permis de faire durer encore le roman pendant quelques jours. J'ai débuté par un baiser, qui peut-être a laissé quelque émotion dans le cœur de la blonde Fernande, quand elle a su qu'elle avait été embrassée avec Sylvia, dans l'obscurité, par un autre que son mari. Ne me trouves-tu pas devenu bien scélérat par dépit, moi qui le suis si peu par nature? Ce soir-là, vraiment, j'étais tout occupé de Sylvia; j'étais entré par une des portes de glace du salon qui donne sur les bosquets du jardin, avec l'intention d'aller ouvertement demander pardon à Sylvia des torts que j'ai et

de ceux que je n'ai pas. Elles jouaient du piano; il faisait sombre; elles ne s'aperçurent pas de la présence d'un tiers. Je m'assis sur le sofa. Une d'elles vint s'asseoir auprès de moi sans me voir. J'allais la saisir dans mes bras, quand je reconnus au piano la voix de Sylvia. J'écoutai une petite conversation sentimentale qu'elles eurent ensemble, et, au moment où elles me découvrirent, j'embrassai Sylvia, et j'allais parler, lorsque Fernande, me prenant pour son mari, et m'entendant embrasser sa compagne, approcha son visage du mien, avec une petite manière d'enfant jaloux, à laquelle je t'aurais bien défié de résister. Je ne sais comment, dans l'obscurité, mes lèvres rencontrèrent les siennes. Ma foi! je fus si troublé de cette aventure, que je m'enfuis sans leur faire savoir que je n'étais pas Jacques. Depuis ce temps, je sais par mon vieux hôte, qui est l'oncle de Rosette, soubrette de ces dames, que la belle Fernande a des terreurs paniques, et n'entend pas remuer une feuille dans le parc, ou trotter une souris dans le château, sans se trouver mal. Rien n'est plus propre à l'audace d'un lutin que les frayeurs et les évanouissements de sa châtelaine; heureusement pour Fernande, je ne suis ni audacieux ni amoureux à ce point.

Mais ces aventures m'amusent et m'occupent; j'ai vingt-quatre ans, cela m'est bien permis. Le beau temps, le clair de lune, cette vallée sauvage et pittoresque, ces grands bois pleins d'ombre et de mystère; ce château à mine vénérable, qui est assis gravement sur le doux penchant d'une colline; ces chasseurs qui arpentent la vallée et la font retentir des hurlements des chiens et des sons du cor; ces deux chasseresses, plus belles que toutes les nymphes de Diane, l'une brune, grande, fière et audacieuse, l'autre blanche, timide et sentimentale, montées toutes deux sur des chevaux superbes, et galopant sans bruit sur la mousse des bois : tout cela ressemble à un rêve, et je voudrais ne pas m'éveiller.

## XL

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Mardi.

Cette histoire se complique et commence à me causer beaucoup de trouble et de chagrin. J'ai eu grand tort de cacher tout cela à Jacques; mais à présent chaque jour de silence agrandit ma faute, et je crains réellement ses reproches et sa colère. La colère de Jacques! je ne sais ce que c'est, je ne puis croire qu'il me la fasse jamais connaître; et pourtant, comment un mari peut-il apprendre tranquillement que sa femme a reçu d'un autre une déclaration d'amour?

Oui, Clémence, voilà où m'a conduite cette fatale méprise du bracelet. Hier soir, j'étais dans ma chambre avec mes enfants et Rosette; ma fille semblait souffrante et ne pouvait s'endormir. Je dis à Rosette d'emporter la lumière qui peut-être l'incommodait. J'étais depuis quelque temps dans l'obscurité avec ma petite sur mes genoux, et je tâchais de l'apaiser en chantant; mais elle ne criait que plus fort, et cela commençait à m'inquiéter, lorsque le son du hautbois s'éleva, de l'autre extrémité de l'appartement, comme une voix plaintive et douce. L'enfant se tut aussitôt, et resta comme ravi à l'écouter; pour moi, je retenais ma respiration; la surprise et la peur me rendaient incapable de mouvement. L'inconnu était dans ma chambre, seul avec moi! Je n'osais appeler, je n'osais fuir. Rosette entra comme le hautbois venait de se taire, et s'émerveilla de voir la petite silencieuse et calmée. — Va chercher de la lumière, bien vite, bien vite, lui dis-je, j'ai une peur épouvantable; pourquoi m'as-tu laissée seule? — Il va falloir que madame reste encore seule, répondit-elle, pendant que j'irai chercher la lumière en bas. — Ah! mon Dieu! pourquoi n'en as-tu pas dans ta chambre? lui répondis-je. Non! n'y va pas, ne me laisse pas ainsi. N'as-tu rien entendu, Rosette? Es-tu sûre qu'il n'y ait personne avec nous dans la chambre? — Je ne vois personne que madame, les enfants et moi, et je n'ai entendu que la flûte. — Qui est-ce qui jouait de la flûte? — Je ne sais pas; monsieur, apparemment; quel autre dans la maison saurait en jouer? — Est-ce toi qui es là, Jacques? m'écriai-je; si c'est toi, ne t'amuse pas à m'effrayer, car je mourrais de peur. Je savais bien que ce n'était pas Jacques, mais je parlais ainsi pour forcer notre persécuteur à s'expliquer ou à se retirer. Personne ne répondit. Rosette ouvrit les rideaux, et, au clair de la lune, examina tous les recoins de l'appartement sans y découvrir personne. Elle trouvait, sans doute, mes frayeurs bien ridicules, et j'en eus honte moi-même; je lui dis d'aller chercher de la lumière, et quand elle fut sortie, j'allai tirer le verrou derrière elle. Mais c'était bien inutile, car l'inconnu entra par la fenêtre. Je ne sais comment il s'y prit, et si de la galerie supérieure il a eu l'audace de se risquer sur ma persienne, ou si, à l'aide d'une échelle, il sera venu d'en bas; le fait est qu'il entra aussi tranquillement que dans la rue. La colère me donna des forces, et je m'élançai devant le berceau de mes enfants, en criant au secours; mais il s'agenouilla au milieu de la chambre en me disant d'une voix douce : — Comment est-il possible que vous ayez peur d'un homme qui voudrait pouvoir vous prouver son dévouement en mourant pour vous? — Je ne sais qui vous êtes, monsieur, lui répondis-je d'une voix tremblante; mais, à coup sur, vous êtes bien insolent d'entrer ainsi dans ma chambre; partez, partez! et que je ne vous revoie jamais, ou j'avertirai mon mari de votre

conduite. —Non, dit-il en se rapprochant, vous ne le ferez pas : vous aurez pitié d'un homme au désespoir. Je vis en ce moment le bracelet, et l'idée me vint de le redemander. Je le fis d'un ton d'autorité et en jurant que j'avais cru le jeter à mon mari. —Je suis prêt à vous obéir en tout, dit-il d'un air résigné; reprenez-le, mais sachez que vous me reprenez le seul bonheur et le seul espoir de ma vie. Alors il s'agenouilla de nouveau tout près de moi et me tendit son bras. Je n'osais reprendre moi-même le bracelet; il eût fallu toucher sa main ou seulement son vêtement, et je ne trouvais pas cela convenable. Alors il crut que j'hésitais, car il me dit : — Vous avez compassion de moi, vous consentez à me le laisser, n'est-ce pas? O ma chère Fernande! Et il saisit ma main qu'il baisa plusieurs fois très-insolemment. Je me mis à crier, et des pas se firent entendre aussitôt dans la galerie voisine; mais avant que l'on eût le temps d'entrer, l'inconnu avait disparu, comme un chat, par la fenêtre.

Jacques et Sylvia frappèrent alors à la porte que j'avais fermée au verrou, et que je ne songeais plus à ouvrir, tout en leur criant d'entrer au nom du ciel. Cette circonstance du verrou, qui se trouvait fatalement liée à l'entrée d'un homme dans ma chambre, m'empêcha de raconter ce qui s'était passé; je dis que j'avais entendu le hautbois, que j'avais envoyé Rosette chercher de la lumière, qu'elle m'avait enfermée par mégarde; que j'avais cru entendre du bruit dans ma chambre, et que j'avais perdu la tête. Comme on me tient pour folle de peur, on ne m'en demanda pas davantage. Rosette assura bien avoir entendu le hautbois en traversant la galerie; on fit quelques recherches dans la maison et dans le jardin. On ne trouva personne, et on décréta, en riant, qu'on ferait venir un piquet de gendarmerie pour me garder. Sylvia alla chercher le dolman et le shako de Jacques, et s'en affubla avec de fausses moustaches; elle se planta ainsi derrière moi, le sabre en main, affectant de suivre tous mes pas par la chambre pour me servir d'escorte. Elle était jolie comme un ange avec ce costume. Nous avons ri jusqu'à minuit, et le reste de la nuit s'est passé fort tranquillement. Mais mon esprit est bien agité! Je sens que je suis engagée dans une aventure folle et imprudente, qui peut-être aura des suites fatales. Fasse le ciel qu'elles retombent toutes sur moi seule!

Je viens de recevoir le billet suivant, qui a été remis à Rosette par son oncle le garde-chasse : « Belle et « douce Fernande, ne soyez pas irritée contre moi, « et ne vous méprenez pas sur les motifs de ma con- « duite. Vous pouvez me sauver du malheur éternel, « et me rendre le plus heureux des amis et des « amants: j'aime Sylvia, et j'en ai été aimé. Je ne sais « par quel crime irréparable j'ai perdu sa confiance « et mérité sa colère. Je ne renoncerai à elle qu'avec « la vie, et *j'espère en vous*, en vous seule. Vous avez « une âme aimante et généreuse, je le sais; je vous « connais plus que vous ne pensez. Le bracelet que « vous avez cru jeter à votre mari, et que je vous ren- « drai, si vous ne l'accordez à la sainte amitié d'un « frère, est à mes yeux un gage de confiance et de « salut. Pardonnez-moi de vous avoir effrayée; j'es- « pérais pouvoir vous parler en secret; je vois que « cela sera impossible si vous ne m'accordez vous- « même cette grâce; et vous me l'accorderez, n'est-ce « pas, bel ange aux cheveux blonds? Votre mission « sur la terre est de consoler les infortunés. J'irai « vous attendre ce soir sous le grand ormeau des « quatre sentiers, à l'entrée du Val-Brun : faites-vous « accompagner, si vous voulez, d'une personne sûre, « mais que ce ne soit pas votre mari. Il me connaît, « et je me flatte de posséder son estime et son ami- « tié; mais en ce moment-ci il m'est contraire, et si « vous ne travaillez à me justifier, je n'ai aucun espoir « de rentrer en grâce. Si vous ne venez pas, je dépo- « serai votre bracelet sous la pierre du grand ormeau; « vous l'y ferez prendre; mais il sera teint du sang

« D'OCTAVE. »

Qu'en penses-tu? que dois-je faire? Mais à quoi sert de te le demander? Tu ne me répondras que dans huit jours, il faut qu'avant ce soir j'aie pris un parti. Accorder un rendez-vous à ce jeune homme, surtout quand je sais que Jacques n'est pas dans ses intérêts, pour le réconcilier avec Sylvia, c'est une grande imprudence peut-être, selon le monde; selon ma conscience, je n'y vois pourtant aucun mal. S'il y a des inconvénients, il n'y en a que pour moi, qui risque de déplaire à Jacques et d'encourir ses reproches; tandis que je puis rendre, si je réussis, un service à Sylvia et à Octave, peut-être assurer le bonheur de leur vie entière: car il n'est pas de bonheur sans l'amour. Sylvia cache en vain son chagrin; je vois maintenant pourquoi ses pensées sont si noires et son avenir si sombre à ses yeux. Si elle a pu aimer ce jeune homme, il doit être au-dessus du commun et avoir une belle âme; car Sylvia est bien exigeante dans ses affections, et trop fière pour avoir jamais pu s'attacher à un être qui n'en eût pas été digne. Je vois bien maintenant qu'elle a reconnu son amant dans le chasseur qu'elle a si bien corrigé de l'envie d'être prévenant avec elle, et je vois aussi, dans ce coup de cravache, accompagné d'un silence si complet sur sa découverte, plus de moquerie malicieuse que de véritable colère. Je parie qu'elle meurt d'envie qu'on amène son ami à ses genoux. Il est impossible qu'il en soit autrement; cet Octave l'aime à la folie, puisqu'il fait des choses si extraordinaires pour la retrouver. Il a une figure charmante, du moins à ce qu'il m'a semblé quand je l'ai entrevu dans ma chambre au clair de la lune. Jacques est sévère et inexorable, il traite trop Sylvia comme un homme; il ne devine pas

les faiblesses du cœur d'une femme, et ne comprend pas, comme moi, ce que son courage doit cacher d'ennui et de souffrance. Si je refuse d'aider cette réconciliation, c'en est peut-être fait de son bonheur; peut-être se condamnera-t-elle à une éternelle solitude; et ce jeune homme, s'il allait se tuer en effet! Je l'en croirais assez capable; il semble véritablement épris. Que faire? Je n'ose me décider à rien; heureusement j'aurai le temps d'y penser d'ici à ce soir.

## XLI

### D'OCTAVE A HERBERT.

Mon ami, je me suis hâté de remettre les choses sur le pied où elles doivent être; car mes affaires commençaient à s'embrouiller. Fernande prenait mes plaisanteries au sérieux, et il était temps de la désabuser; autrement je courais le risque ou d'être découvert et recommandé par elle à son mari, ou d'être forcé de lui faire la cour tout de bon. Je ne voulais ni l'un ni l'autre. Peut-être, avec ce caractère de femme craintif, nerveux, et toujours dans le paroxysme d'une émotion quelconque, m'eût-il été facile, aidé par le romanesque des circonstances, de tourner les choses à mon profit, et de faire beaucoup de progrès en peu de temps. Les femmes comme Sylvia se donnent par amour; mais, ou je me trompe bien, ou celles qui ressemblent à Fernande se laissent prendre sans savoir pourquoi, sauf à en être au désespoir le lendemain. Je ne pense pas que Lovelace, à ma place, eût agi aussi vertueusement que moi; mais je n'ai pas l'honneur d'être M. Lovelace, et j'agis selon ma manière qui n'a rien de scélérat. Surprendre les sens d'une jeune femme pour laquelle je n'ai point d'amour, et la livrer à la honte et à la colère, en m'adressant le lendemain sous ses yeux à une autre, ce ne serait pas seulement le fait d'un lâche, mais celui d'un sot. Car, assurément, après avoir possédé ces deux femmes, je serais chassé et détesté de toutes deux; et je ne crois pas que le souvenir d'avoir pressé Fernande une heure dans mes bras valût le bonheur de m'asseoir pendant un an seulement à côté de Sylvia.

J'ai donc coupé court à cette intrigue, qui prenait une tournure trop folle; mais trop fou moi-même pour me résoudre à détruire tout à fait mon roman en un jour, j'ai pris Fernande pour confidente et pour protectrice. Je lui ai écrit un billet bien sentimental, où, avec un peu de flatterie, un peu d'exagération et un peu de mensonge, je l'ai engagée à m'accorder une entrevue pour traiter de la grande affaire de ma réconciliation avec Sylvia. J'ai arrangé mon plan de manière à faire durer le plus longtemps possible le mystérieux mais innocent commerce que j'ai établi avec mon bel avocat. J'aurai donc pour quelques jours encore le clair de lune, les appels du hautbois, les promenades sur la mousse, les robes blanches à travers les arbres, les billets sous la pierre du grand ormeau, en un mot ce qu'il y a de plus charmant dans une passion, les accessoires. Je suis bien enfant, n'est-ce pas? Eh bien, oui! et je n'en ai pas honte. Il y a si longtemps que je suis triste et ennuyé!

## XLII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Eh bien! je me suis décidée à aller consoler cet amant infortuné. Tu diras ce que tu voudras, mais il me semble que j'ai bien fait, car je me sens le cœur heureux et attendri. J'ai emmené Rosette, après lui avoir bien recommandé le secret (elle était déjà dans la confidence), et nous avons été ensemble au grand ormeau. Le pauvre désolé est venu à moi avec des transports de joie et de reconnaissance. C'est un bien bon jeune homme que cet Octave, et je suis sûre à présent qu'il est digne de Sylvia. Il m'a raconté toutes ses peines, et m'a dépeint le caractère de Sylvia et le sien, de manière à me faire comprendre par quels endroits ils s'étaient souvent offensés sans raison apparente. Sais-tu que ce récit m'a fait une singulière impression, et qu'il m'a semblé lire l'histoire de mon cœur depuis un an? Pauvre Octave! je le plains plus qu'il ne peut l'imaginer; je comprends le malheur dont il souffre, et je ne sais trop si je ne devrais pas lui conseiller d'oublier à jamais son amour, et de chercher quelque âme plus semblable à la sienne. Oui, c'est la même souffrance, c'est la même destinée que moi! Une tête jeune, confiante et sans expérience comme la mienne, aux prises avec un caractère fier, obstiné et grave comme celui de Jacques. Maintenant qu'il m'a fait connaître Sylvia, je vois bien qu'elle est la sœur de mon mari; si elle n'est que son élève, il est certain qu'il lui a bien enseigné et fidèlement transmis sa manière d'aimer. Que ne sont-ils époux! ils seraient à la hauteur l'un de l'autre.

Ce ne sera pas une chose aisée, je ne sais même pas si ce sera une chose possible, que cette réconciliation. Nous n'avons rien conclu, Octave et moi, dans cette première entrevue; je ne pouvais rester qu'une heure, et elle a été toute employée à me mettre au fait de leur position respective. Il m'a promis que le lendemain il me dirait ce qu'il faut faire; j'y retournerai donc ce soir. Il m'est très-facile de m'absenter une heure sans qu'on s'en aperçoive au château. Jacques et Sylvia ne sont pas fâchés de se trouver seuls

pour faire ensemble de la philosophie aussi sombre que possible; ils ne tiennent donc pas grand'note de ce que je fais pendant ce temps-là. Dieu sait, d'ailleurs, si Jacques m'aimerait assez à présent pour être jaloux!

Ah! que les temps sont changés, ma pauvre amie! Il est vrai que nous sommes heureux maintenant, si le bonheur est dans la tranquillité et dans l'absence de reproches; mais quelle différence avec les premiers temps de notre amour! Il y avait alors en nous une joie toujours vive, un transport continuel, et notre âme, pour être remplie de passion, n'en était pas moins calme et sereine. Qui a détruit ce repos? qui a emporté ce bonheur? Je ne puis croire que ce soit moi seule. Il y a eu de ma faute, il est vrai; mais avec un être plus imparfait et plus indulgent que Jacques, au lieu de relâcher nos liens, ces premières souffrances les auraient peut-être resserrés. D'où vient qu'Octave, malgré toutes les duretés et les bizarreries de Sylvia, l'aime davantage, chaque jour, en proportion des maux qu'il souffre pour elle? D'où vient que Jacques ne peut se faire enfant avec moi, comme Octave se fait esclave et victime patiente avec Sylvia? A présent Jacques semble content, parce que mes enfants me distraient de lui, et que Sylvia le distrait de moi; il n'est pas jaloux de mes enfants, et moi je suis jalouse de sa sœur. Il n'y a plus en apparence entre nous que de l'amitié; il n'en souffre pas, et je passe les nuits à pleurer notre amour.

Cette Sylvia, avec son âme de bronze, est-ce là une femme? Jacques ne devrait-il pas préférer celle qui mourrait en le perdant, à celle qui est toujours préparée à tous les malheurs, et toujours sûre de se consoler de tout? Mais on n'aime que son pareil en ce monde. D'où vient donc, alors, que j'aime toujours Jacques? Toute sa force, toute sa grandeur ne servent pas à rendre son amour aussi solide et aussi généreux que le mien.

Sylvia ne s'occupe pas plus d'Octave que s'il n'avait jamais existé: elle sait pourtant qu'il est ici et qu'il n'y est venu que pour elle. Elle dort, elle chante, elle lit, elle cause avec Jacques des étoiles et de la lune, et ne daigne pas jeter sur la terre un regard à l'amant dévoué qui pleure à ses pieds. Octave est pourtant digne d'un meilleur sort et d'un plus tendre amour. Il a une si douce éloquence, un cœur si pur, une figure si intéressante! Je le connais à peine, et je me sens pour lui de l'amitié, tant il a su m'intéresser à son sort et me montrer ingénument le fond de son âme! Combien je voudrais pouvoir le réconcilier avec Sylvia, et le voir fixé près de nous! Quel aimable ami ce serait pour moi! Quelle douce vie nous mènerions à nous quatre! Je mettrai tous mes soins à ce que ce beau rêve se réalise, ce sera une bonne action, et Dieu peut-être bénira mon amour, pour avoir rallumé celui d'Octave et de Sylvia.

## XLIII

### D'OCTAVE A FERNANDE.

Vous m'avez laissé, ce soir, si consolé, si heureux, ô ma belle amie! ô mon cher ange tutélaire! que j'ai besoin, en rentrant sous mon toit de fougères, de vous remercier, et de vous dire tout ce que j'ai dans le cœur d'espoir et de reconnaissance. Oui, vous réussirez! vous le voulez fortement, avez-vous dit. Vous vous mettrez à genoux près de moi, s'il le faut, pour implorer la fière Sylvia, et vous vaincrez son orgueil. Que Dieu vous entende! comme j'ai bien fait de m'adresser à vous et d'espérer en votre bonté! Votre extérieur ne m'avait pas trompé; vous êtes bien cet être angélique qu'annoncent vos grands yeux et votre doux sourire, et cette taille mignonne, gracieusement courbée comme une fleur délicate, et ces cheveux teints du plus beau rayon du soleil. Quand je vous vis pour la première fois, j'étais caché dans le parc, et vous passâtes près de moi en lisant. Au premier aspect d'une femme, j'avais cru que vous étiez celle que je cherchais. Ah! vous étiez réellement celle dont j'avais besoin alors, et que Dieu m'envoyait dans sa miséricorde. Je me cachai dans le feuillage, et je restai à vous regarder pendant que vous passiez lentement. Vous teniez bien le livre, mais de temps en temps vous leviez vers l'horizon un regard mélancolique et distrait; vous aussi vous sembliez n'être pas heureuse, et, s'il faut que je vous dise tout, Fernande, il me semble encore que vous ne l'êtes pas autant que vous le méritez. Quand je vous raconte mes souffrances, elles semblent trouver un écho dans votre cœur, et quand je vous dis que l'amour est le premier des maux, plus souvent que le premier des biens, vous me répondez: *Oh! oui*, avec un accent de douleur inexprimable. Oh! ma bonne Fernande, si vous avez besoin d'un ami, d'un frère; si je puis être assez heureux pour vous rendre service, ou au moins pour alléger vos peines en pleurant avec vous, initiez-moi à ces saintes larmes, et que Dieu m'aide à vous rendre le bien que vous m'avez fait.

De ce premier jour où je vous ai vue, j'ai retrouvé le courage de vivre; désespéré, je venais tenter un dernier effort, résolu à mourir s'il échouait. Le soir, j'entrai dans le salon, et j'entendis votre entretien avec Sylvia. Là je connus toute votre âme, elle se révéla à moi en peu de mots; vous parliez d'amour malheureux, vous parliez de mourir. Vous ne conceviez pas l'avenir solitaire que votre amie envisageait sans frayeur. Oh! celle-ci est ma sœur, me disais-je en vous écoutant; elle pense comme moi qu'il faut être aimé ou mourir; son cœur est un refuge que je veux implorer; là, du moins, je trouverai de la compassion, et si elle ne peut me secourir, elle me plaindra; sa pitié descendra

du ciel comme la manne, et je la recevrai à genoux. Si je suis chassé d'ici, si je dois renoncer à Sylvia, j'emporterai dans mon cœur le souvenir sacré de cette amitié sainte, et je l'invoquerai dans mes souffrances. O Fernande! pourquoi Sylvia est-elle si différente de vous? Ne pouvez-vous pas adoucir son âme indomptable? Ne pouvez-vous lui communiquer cette douceur et cette miséricorde qui sont en vous? Dites-lui comment on aime, apprenez-lui comment on pardonne; apprenez-lui surtout que l'oubli des torts est plus sublime que l'absence des torts eux-mêmes, et que, pour m'être véritablement supérieure, il faudrait qu'elle m'eût pardonné. Son ressentiment la rend plus criminelle devant Dieu que toutes mes fautes. La perfection qu'elle cherche et qu'elle rêve n'existe que dans les cieux; mais c'est la récompense de ceux qui ont pratiqué la miséricorde sur la terre.

Je serai ce soir autour de la maison. La lune ne se lève qu'à dix heures; si vous avez obtenu quelque succès, mettez-vous à la fenêtre, et chantez quelques paroles en italien; si vous chantez en français, je comprendrai que vous n'avez rien de favorable à m'apprendre. Mais alors je n'en ai que plus besoin de vous voir, Fernande; venez au rendez-vous à onze heures. Ayez pitié de votre ami, de votre frère.

Octave.

## XLIV

DE FERNANDE A OCTAVE.

Je vous ai dit, hier soir, combien j'avais peu de succès; j'ai encore moins d'espérance aujourd'hui. Ne nous décourageons pourtant pas, mon pauvre Octave, et soyez sûr que je ne vous abandonnerai pas. Le temps affreux qu'il fait aujourd'hui m'ôte l'espoir de vous voir dans la soirée; je prends donc le parti de vous écrire aussi, et de confier ma lettre à Rosette, qui la mettra sous la pierre du grand ormeau.

J'ai essayé de parler de vous à Sylvia, mais j'ai rencontré des difficultés sur lesquelles je n'avais pas assez compté; son caractère roide et réservé a résisté à toutes les investigations de mon amitié. En vain je l'ai assaillie de questions aussi adroites et aussi discrètes en même temps qu'il m'a été possible de les imaginer, je n'ai même pas pu obtenir l'aveu qu'elle eût jamais aimé. Voyez-vous, Octave, on me traite ici en enfant de quatre ans; mon mari et Sylvia s'imaginent que je ne suis pas en état de comprendre leurs sentiments et leurs pensées. Réfugiés tous deux dans un monde qu'ils croient accessible à eux seuls, ils m'en ferment impitoyablement l'entrée, et je vis seule entre deux êtres qui me chérissent, et qui ne savent pas me le témoigner. Je vous l'ai avoué hier soir, je ne suis pas heureuse; j'ai eu tort peut-être de vous faire cette confidence, mais vous m'avez pressée de questions si affectueuses, et de reproches si doux, que j'aurais cru faire injure à votre amitié en vous refusant la confiance que vous m'accordez. Vous m'avez raconté toutes vos souffrances; j'étais si émue hier que je vous ai à peine fait comprendre les miennes. Mais il vous est bien facile de les imaginer, Octave; car ce sont absolument les mêmes que les vôtres, et quiconque a souffert votre vie depuis trois ans a souffert aussi celle que je mène depuis un an. Vous avez donc raison de m'appeler votre sœur. Nous sommes frères d'infortune, et nos destinées ont été mêlées dans la même coupe de fiel et de larmes; nous sommes tous deux froissés et méconnus. Jacques est le frère de Sylvia, n'en doutez pas; il a tout son caractère, toute sa fierté, tout son silence inexorable. Moi, j'ai bien d'autres défauts que ceux dont vous vous accusez; nous nous heurtons, nous nous déchirons donc souvent sans cause apparente; un mot, une question, un regard, suffisent pour nous attrister tout un jour; et pourtant Jacques est un ange, et d'après ce que vous m'avez dit de Sylvia, je vois qu'elle est loin de posséder sa douceur et sa bonté dans le pardon. Mais si le caractère de Jacques l'emporte, le fond de leur cœur est le même; la différence de nos sexes et de nos situations fait que nous sommes traités différemment. Jacques ne peut me maltraiter et me bannir comme Sylvia fait de vous, mais dans son âme il s'isole de moi chaque jour davantage, et il se dit tout bas ce que Sylvia vous dit tout haut: « Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. »

Affreuse parole, arrêt inexorable peut-être! Eh! qu'avons-nous fait pour le mériter? Je ne puis concevoir qu'on n'aime pas l'être dont on est aimé, par cette seule raison qu'il aime. N'est-ce pas la meilleure de toutes? N'est-ce pas le mérite qui doit lui faire tout pardonner? L'expiation tout entière n'est-elle pas dans cette seule parole: *Je t'aime!* Jacques me l'a dit souvent, et avec quel transport je l'accueille! Quand je me suis imaginé pendant des jours entiers qu'il était bien cruel et bien coupable envers moi, s'il revient avec cette douce et sainte parole, je ne lui demande pas d'autre justification; elle efface à mes yeux tous les torts et tous les maux. Pourquoi n'a-t-elle pas pour lui la même valeur dans ma bouche? Ah! Octave, ils croient qu'ils savent aimer, eux deux!

Eh bien! ayons courage, aimons-les tristement et patiemment; peut-être deviendront-ils justes en nous voyant résignés, peut-être deviendront-ils généreux en nous voyant souffrir; donnons-nous la main, et marchons ensemble dans la vallée de larmes. Si mon amitié vous aide et vous console, soyez sûr aussi que la vôtre m'est douce; que ne puis-je vous donner le bonheur! Mais réussirai-je? donne-t-on ce qu'on n'a pas?

Il faudrait se décider à parler à Jacques; mais plus je vais et moins je me flatte que ce message soit bien accueilli en passant par ma bouche. Depuis deux ou trois jours, il est avec moi d'une distraction et d'une froideur inconcevables. Sylvia me comble de prévenances, de soins et de caresses; mais quand je veux causer avec elle de toute autre chose que de botanique et de partitions, je ne trouve plus que d'habiles défaites pour éloigner ma sollicitude. Elle est, comme Jacques, bonne, affectueuse et dévouée; comme lui, méfiante et incompréhensible. Tâchez de vous décider à écrire, soit à elle, soit à mon mari; je remettrai la lettre; je dirai que je vous ai vu; je serai alors en droit de parler de vous et de prendre votre défense. Mais si vous ne me permettez pas encore de dire que vous êtes ici, que voulez-vous que j'obtienne de gens qui affectent de ne pas savoir seulement votre nom? Il faudra, si nous prenons le parti que je vous conseille, cacher un peu de notre amitié mutuelle à Jacques, et dire que vous m'avez rencontrée et abordée dans le parc le jour même où je parlerai de vous. Ce sera le premier mensonge que j'aurai fait de ma vie, mais il me semble nécessaire. Si nous avons l'air de nous trop bien entendre pour vaincre leur orgueil, ils s'entendront pour se tenir en garde; ils parleront de nous ensemble, et s'il leur arrive de faire un parallèle entre nous, un jour de leur plus sombre philosophie, nous serons perdus. Celui de nous qui n'est pas tout à fait précipité tombera dans l'abîme avec l'autre. Adieu, Octave; je suis triste comme le temps aujourd'hui, et je me sens une sorte d'effroi inexplicable; je crains que vous ne me portiez malheur, ou d'achever de vous perdre en voulant vous sauver.

Pardonnez-moi de n'avoir pas plus de courage, quand vous avez tant besoin d'espoir et de consolation; peut-être demain sera-t-il un meilleur jour pour tous deux.

Songez donc, mon ami, à me rapporter mon bracelet, la première fois que nous nous reverrons. Je vais prier pour que la pluie cesse; je mettrai un fanal à ma fenêtre ce soir, si je ne puis sortir.

---

## XLV

### DE CLÉMENCE A FERNANDE.

Fernande! Fernande! tu te perds, et en vérité c'est trop tôt; tu me fais de la peine. Je savais bien que cela devait t'arriver un jour; avec ton caractère faible et l'absence de sympathie qui existe entre ton mari et toi, cela m'a toujours semblé inévitable; mais j'espérais que tu résisterais plus longtemps à ton destin, et que tu soutiendrais contre lui une lutte plus noble et plus courageuse. C'est se laisser vaincre trop vite. Ma pauvre Fernande, tu es dans l'âge où l'on ne sait pas encore tirer parti de son mauvais sort, et conduire au moins prudemment une affaire de cœur : tu vas te compromettre, te laisser découvrir par ton mari; lui demander pardon, l'obtenir; le tromper encore et peu à peu devenir son ennemie ou son esclave. Fernande, est-il possible que tu n'aies pu attendre deux ou trois ans !

Je sais que tu es pure encore, et qu'avant de commettre ta première faute tu verseras bien des larmes inutiles, et que tu adresseras à tous les anges protecteurs bien des prières perdues; mais le mal est déjà fait et le péché commis dans ton cœur. Tu aimes, il n'y a pas à dire, mon amie, tu aimes un autre homme que ton mari.

Tu ne le savais pas encore en m'écrivant, sans quoi tu ne m'aurais peut-être pas écrit; mais cela est aussi clair pour moi que l'avenir et le passé de ma pauvre Fernande. Cet Octave est jeune, tu as remarqué qu'il a une figure charmante; il entre par tes fenêtres, il joue du hautbois et endort tes enfants d'une manière magique; il joue au roman autour de toi, et te voilà troublée, confuse, émue, c'est-à-dire, éprise. Tu pouvais très-bien raconter dès le commencement à ton mari les impertinences de M. Octave, et couper court, sans mériter le plus léger reproche de la part de M. Jacques. Mais ce serait finir trop vite une aventure qui t'amuse et te charme bien plus qu'elle ne te fait peur; car tu es prête à te trouver mal de frayeur chaque fois que le lutin apparaît, et pourtant tu t'arranges toujours de manière à l'évoquer dans l'obscurité. Enfin l'ennemi change ses batteries, et pour t'apprivoiser te parle d'un amour qu'il n'a peut-être jamais eu pour Sylvia, et qui bien certainement n'est qu'un prétexte pour arriver à toi. Tu accueilles ce prétexte avec empressement, et, sans concevoir le plus léger soupçon sur sa sincérité, tu cours au rendez-vous, et te voilà engagée dans une intrigue d'amour qui aura les résultats accoutumés, quelques plaisirs et beaucoup de larmes.

Il est bien vrai que, pour te disculper à tes propres yeux du nouvel amour que tu sens fermenter en toi, tu récapitules les torts de ton mari, et tu t'efforces de te prouver qu'il t'a fallu bien du courage et du dévouement pour l'aimer jusqu'ici. Mais toute cette théorie d'amour et d'infidélité est fondée sur des principes faux. D'abord, tu n'as jamais eu d'amour véritable pour M. Jacques; ensuite rien dans sa conduite n'autorise les fautes que tu vas commettre. D'après tout ce que tu m'as raconté de lui, je vois qu'il est le meilleur homme du monde, et qu'il n'a d'autre tort dans tout ceci que d'avoir le double de ton âge. Pourquoi lui en chercher de plus graves? Pourquoi accuser son caractère et son cœur? Fernande, cela est injuste et ingrat. Il suffit de tromper ton mari, il ne faut pas le

calomnier. Avoue que tu es jeune, étourdie, que tes principes ont peu de solidité et ton caractère aucune énergie, que tu sens le besoin d'aimer et que tu t'y abandonnes. Ce sont là des malheurs et non pas des crimes; mais aie au moins la noblesse de rendre justice à ton mari, et de ne l'accuser de rien sinon d'avoir trente-cinq ans et de t'avoir épousée.

Je gage qu'à l'heure qu'il est tu as versé dans le sein de M. Octave le secret de tes chagrins domestiques, car il t'a raconté ce qu'il avait eu à souffrir de Sylvia ou de quelque autre, et ce récit a éveillé en toi tant de sympathie que tu as décidé en une heure d'en faire ton ami et ton frère. Dès lors tu agis en conséquence, les billets et les rendez-vous vont leur train. Quel billet que ce premier billet de M. Octave! quelle passion, quels éloges, quelles prières, quelles tendres expressions! et tout cela pour toi, Fernande! Aussi tu ne l'as pas fait attendre, et tu étais au rendez-vous avant lui, je parie. A présent il doit t'avoir dit clairement que c'est toi, et non Sylvia qu'il aime, ou du moins que, s'il a jamais connu et aimé celle-ci, tu la lui as fait parfaitement oublier. Cela aura pu t'empêcher, pendant deux jours, d'aller au grand ormeau; mais le troisième tu n'auras pu y tenir, et vous en êtes maintenant au délire charmant de l'amour platonique. Il est convenu qu'on respectera l'honneur de M. Jacques, jusqu'à ce que les sens l'emportent par surprise, quelque beau soir, sur la volonté. Moyennant quelques louis, sortis de la poche de M. Octave, Rosette n'a-t-elle pas déjà quelque entorse, une écorchure au pied qui l'empêche de marcher jusqu'à l'entrée du vallon? Ai-je deviné juste, ou ne s'est-il rien passé de pareil à tout ce que je suppose?

Il peut se présenter un hasard qui change la marche des choses; c'est que M. Jacques, étonné de te voir devenue si brave, toi qui n'osais traverser le salon dans l'obscurité il y a quelques jours, et qui maintenant traverses le parc et la campagne à neuf heures du soir, s'avise de te suivre et de t'observer; le moins qu'il puisse faire, en mari sage et prudent, c'est de t'adresser un sermon laconique, mais un peu grave, et de prendre des moyens pour éloigner ton amant. Alors le désespoir allumera la passion, et vous deviendrez plus ingénieux et plus habiles dans vos rapports secrets; le *malheur* de M. Jacques n'en sera que plus sûr et plus prompt. Si M. Octave ne t'aime pas assez pour risquer d'être tué en escaladant ta fenêtre, tu t'en consoleras et tu te mettras à détester ton mari, parce que, dans sa mauvaise humeur, une femme s'en prend surtout à son mari de tous les chagrins qui lui aviennent. Dans ce cas-là, tu ne seras pas longtemps à trouver un autre amant, car ton cœur appellera impérieusement quelque affection nouvelle pour chasser la douleur et l'ennui dont tu seras consumée. Comme tu n'es pas fort patiente pour observer et pour connaître les caractères auxquels tu te fies, il pourra bien t'arriver de faire encore un mauvais choix, et alors malheur à toi! Tu marcheras d'erreur en faute, et d'étourderie en imprudence. Une des plus belles fleurs d'innocence que la société ait vues éclore sera flétrie et empoisonnée par son mauvais destin et sa faible nature.

Quoi qu'il t'arrive, Fernande, je ne t'abandonnerai pas; pour te secourir et te consoler, je vaincrai les préjugés, trop bien fondés et malheureusement trop nécessaires, qui soutiennent l'édifice de la société. Mais mon amitié ne pourra pas te servir à grand'chose, et je vois avec douleur l'abîme où tu te précipites les yeux bandés. Pardonne à la dureté de ma lettre; si elle te blesse, je me consolerai de t'avoir fait de la peine en espérant t'avoir inspiré un peu de prudence, et retardé peut-être, ne fût-ce que de quelques jours, le déplorable sort vers lequel tu t'achemines.

## XLV

### DE JACQUES A SYLVIA.

De la ferme de Blosse.

Les affaires qui m'ont attiré ici ne sont qu'un prétexte. J'ai été frappé d'un malheur inattendu; il m'a été impossible d'en parler même à toi. Je suis parti sans rien faire paraître de ma douleur; j'ai voulu mettre entre moi et *elle* une quinzaine de lieues pour me forcer d'agir avec réflexion. Lorsque les communications qu'on peut avoir ensemble exigent un intervalle de quelques heures, la violence ne l'emporte pas sur la volonté aussi aisément. Voici ce que j'ai à t'apprendre.

Samedi soir, tu te rappelles que je te laissai à la maison de Remi pour aller parler aux gardes forestiers de la côte Saint-Jean; nous devions, toi marchant plus lentement que moi, et m'attendant si tu arrivais la première, nous rejoindre au carrefour du grand ormeau; mais, par une singulière combinaison du hasard, tu te trompas de sentier et arrivas tout droit au château, tandis que je me hâtais de t'aller retrouver au lieu convenu. Il faisait fort sombre, tu t'en souviens, et un peu de pluie avait rendu l'herbe humide; le bruit des pas s'y trouvait entièrement amorti. J'arrivai donc sans être remarqué de ceux qui étaient là: ils étaient deux, Fernande et un homme. Ils se donnèrent un baiser, et ils se séparèrent en disant *à demain;* ils avaient échangé quelques paroles à voix basse où j'avais saisi un seul mot: *bracelet*. L'homme disparut après avoir sauté par-dessus la haie du taillis, Fernande appela à plusieurs reprises Rosette, qui

était apparemment assez loin, car elle se fit attendre; puis elles partirent ensemble, et je les suivis en me tenant à une certaine distance. Fernande avait l'air parfaitement calme en rentrant au salon, et quand je lui demandai où elle avait été, elle me répondit qu'elle n'était pas sortie du parc, avec une assurance étonnante. Je l'accompagnai jusqu'à sa chambre, et j'attendis qu'elle eût ôté ses bracelets. Tandis qu'elle passait dans son cabinet de toilette, je les examinai; l'un des deux avait été évidemment changé; quoiqu'il fût exactement pareil à l'autre, quoiqu'il portât mon chiffre, il n'avait pas une petite marque que le bijoutier de Genève, à qui je les ai commandés, avait mise à l'un et à l'autre. Je souhaitai le bonsoir à Fernande, avec calme et sans rien témoigner de mon émotion; elle me jeta les bras autour du cou, avec sa tendresse accoutumée, et me reprocha, comme elle fait tous les jours, de ne pas l'aimer assez. Le matin elle entra dans ma chambre et m'accabla de caresses auxquelles je me dérobai en inventant un prétexte pour sortir précipitamment; alors je sentis qu'il était au-dessus de mes forces de dissimuler l'horreur que me causait cette femme. Je partis dans la journée.

Il y a plusieurs jours que j'avais remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite de Fernande. Cette histoire de voleur ou de revenant, dont la maison était remplie, me paraissait expliquer, jusqu'à un certain point, son émotion au moindre bruit. Je voyais son trouble, son agitation, et à Dieu ne plaise que j'accueillisse l'ombre d'un soupçon! Lorsque, attirés par ses cris, nous la trouvâmes enfermée dans sa chambre, l'idée ne me vint pas qu'un homme pût avoir été assez hardi pour tenter de la séduire sans qu'elle m'eût averti dès le premier jour de ses tentatives. Je la vis ensuite errer dans le parc, écrire plus souvent que de coutume, avoir de fréquents conciliabules avec Rosette, déployer tout à coup plus d'activité et de gaieté que je ne lui en ai vu depuis longtemps, et surtout passer d'un excès de pusillanimité à une sorte de hardiesse; que le ciel m'écrase si l'idée me vint de l'observer pour trouver une explication à ces bizarreries! Elle que j'ai connue si naïve, si chaste, si vraie! Elle qui s'accusait des torts qu'elle n'avait pas et des fautes qu'elle n'avait pas commises! Infortunée! qui a pu la corrompre et la flétrir si vite?

Il faut qu'elle ait eu dans le cœur quelque odieux germe d'impudence et de perfidie; il faut que sa mère, en la parant de toutes les grâces de la candeur, lui ait versé dans l'âme une goutte de ce poison que distillent ses veines; ou il faut que l'homme qui a réussi à la dominer en si peu de jours ait dans le souffle quelque chose d'infernal, et qu'il soit impossible à une femme de toucher ses lèvres sans être avilie et endurcie au mal au même instant. Il y a, je le sais, des libertins si pervers qu'ils semblent doués d'un pouvoir surnaturel, et qu'entre leurs mains l'innocence se change en infamie, comme par miracle. Il y a aussi des femmes qui naissent avec l'instinct de l'effronterie. Dans les années de leur première inexpérience, cette impudeur se voile sous les grâces de la jeunesse, et ressemble à la confiante sincérité de l'enfance; mais, dès leur premier pas dans le vice, tout leur être devient mensonge et bassesse. J'ai vu tout cela, et pourtant je n'aurais jamais pu soupçonner Fernande; et me voici aussi surpris, aussi atterré de stupeur que s'il s'était opéré quelque révolution dans le cours des astres.

A présent, il s'agit de savoir ce que j'ai à faire Pour moi, je ne suis pas embarrassé de ce que je deviendrai: le mépris est l'appui le plus fort sur lequel puisse se reposer une âme désolée; je partirai et ne la reverrai que lorsque mes enfants seront en âge de recevoir l'impression funeste de son exemple et de ses leçons; alors je les lui retirerai et je lui assurerai une existence riche et indépendante. O Dieu! ô Dieu! était-ce ainsi que j'avais rêvé son avenir et le mien? Mais elle a menti sans pâlir, elle m'a embrassé sans honte et sans confusion, elle m'a reproché de ne pas l'aimer assez, le jour où elle me trompait! Qui pouvait prévoir que c'était là un cœur vil, avec lequel il n'y aurait pas d'autre parti à prendre que l'oubli?

Je n'attends de toi qu'un service, c'est que tu ne fasses paraître aucune émotion, et que tu l'observes attentivement pendant plusieurs jours. Je crois qu'elle aime ses enfants; il m'a semblé qu'elle redoublait pour eux de soins et de tendresse, depuis qu'elle a trouvé dans une autre affection que la mienne le bonheur dont elle était avide. Pourtant je veux savoir si je ne me trompe pas, et si ce nouvel amour ne lui fera pas oublier et mépriser les droits sacrés de la nature. Hélas! j'en suis maintenant à la croire capable de tous les crimes! Observe-la, entends-tu! et si mes enfants doivent souffrir de sa passion, condamne-la sans pitié; je veux alors les reprendre sur-le-champ, et partir avec eux sans aucune explication.

Mais non! ce serait trop cruel. Elle peut les négliger pendant quelques jours sans cesser de les aimer; lui arracher ses enfants au berceau! ses enfants qu'elle allaite encore! pauvre femme! ce serait un trop rude châtiment. C'est une mauvaise et ignoble nature de femme; mais elle a au moins pour eux l'amour que les animaux ont pour leur famille. Je les lui laisserai, et tu resteras auprès d'eux; tu veilleras sur eux, n'est-ce pas? Adieu. J'attends ta réponse par le courrier que je t'envoie. Dis à Fernande que mes affaires me retiennent encore ici, et que je fais demander des nouvelles de mon fils que j'ai laissé souffrant Mes pauvres enfants!

## XLVI

### DE SYLVIA A JACQUES.

Tu te trompes : sur l'âme de notre père! je jure que tu te trompes : Fernande n'est pas coupable ; l'homme que tu as vu n'est pas son amant, c'est le mien, c'est Octave. Je l'ai vu, je sais qu'il est ici, et que c'est lui qui rôde autour de la maison. Je le croyais parti; mais, si tu as vu un homme parler à Fernande, ce ne peut être que lui. Il se sera adressé à elle pour qu'elle le réconcilie avec moi. Le baiser que tu as entendu aura été déposé sur sa main. Octave n'est pas un grand caractère, et il me reste peu d'amour pour lui, mais c'est au moins un honnête homme, et je le sais incapable de chercher à séduire ta femme. Quant à elle, il est impossible qu'elle se laisse séduire ainsi, et qu'elle sache mentir avec cet aplomb. Je ne sais rien encore; ce qui se passe me semble bizarre, et je ne me chargerai pas de t'en donner l'explication à présent. Je ne sais comment ils peuvent être déjà amis; mais ils ne sont point amants, j'en réponds. Je connais, non leur conduite actuelle, mais leur âme; ne juge donc pas, tiens-toi tranquille, attends : demain tu sauras tout, j'espère. Je suis fâchée de ne pouvoir te donner une explication plus satisfaisante aujourd'hui, mais je ne veux point questionner Fernande; je ne veux pas qu'elle se doute de tes soupçons. Tout ce que je puis oser te dire, c'est qu'elle ne les mérite pas. Adieu, Jacques; tâche de dormir cette nuit. Quoi qu'il arrive, je ferai ce que tu voudras, ma vie t'appartient.

## XLVII

### DE FERNANDE A OCTAVE.

Courage! mon ami; courage! J'ai parlé enfin à Sylvia, et j'espère; j'ai trouvé une occasion favorable. Vous m'aviez tellement recommandé de ne rien précipiter que je tremblais d'agir trop vite; mais, d'un autre côté, je craignais de ne jamais retrouver un moment aussi propice. Jamais je n'avais vu Sylvia aussi prévenante, aussi bonne, aussi expansive avec moi; elle semblait désirer de m'entendre. Elle est venue dans ma chambre hier soir, et m'a demandé pourquoi j'étais triste. Je le lui ai dit : Jacques lui avait écrit de Blosse pour avoir des nouvelles des enfants, et il ne m'avait pas adressé une ligne. Je ne peux pas m'offenser de cette préférence si marquée pour Sylvia, mais je puis m'affliger du tort qu'elle me fait. Je le lui ai dit ingénument. Elle m'a embrassée avec effusion en me disant : — Est-il possible, ma pauvre enfant, que je sois un sujet de chagrin pour toi, moi qui espérais contribuer à ton bonheur, et l'entretenir, sinon l'augmenter, par ma tendresse? Eh quoi! Fernande, crois-tu donc que je sois une femme aux yeux de Jacques? — Non, lui ai-je répondu, je sais, ou du moins je crois savoir que tu es sa sœur; mais je n'en suis que plus sûre de mon malheur : il t'aime mieux que moi. — Non, Fernande! non, s'est-elle écriée. S'il en était ainsi j'estimerais et j'aimerais moins Jacques. Tu es ce qu'il a de plus cher au monde, tu es son amante, la mère de ses enfants. Et tu l'aimes par-dessus tout, n'est-il pas vrai? — Par-dessus tout, ai-je répondu. — Et tu n'as jamais eu un tort grave envers lui? — Jamais! ai-je dit avec assurance, j'en prends Dieu à témoin. — En ce cas, tu n'as rien à craindre, a-t-elle repris; il est vrai que Jacques est sévère et inexorable dans de certaines occasions, mais il est doux et tolérant pour les petites fautes. Sois sûre, Fernande, que ton sort est bien beau, et que, si tu en es mécontente, tu es ingrate. Hélas! que ne donnerais-je pas pour changer avec toi? Tu peux aimer de toutes les forces de ton âme, tu peux vénérer l'objet de ton amour, tu peux t'abandonner tout entière; c'est un bonheur que je n'ai jamais goûté. — Est-il bien vrai? me suis-je écriée en passant un bras autour de son cou; n'as-tu jamais aimé? — J'ai aimé un être que je n'ai point possédé et que je ne posséderai jamais, a-t-elle dit, parce qu'il n'existe pas. Tous les hommes que j'ai essayé d'aimer lui ressemblaient de loin; mais, vus de près, ils redevenaient eux-mêmes, et je ne les aimais plus du moment où je les connaissais. — Oh! mon Dieu, lui ai-je dit, tu as donc essayé bien des fois? — Oui, bien des fois, m'a-t-elle répondu en riant, et presque toujours mon amour était fini la veille du jour que j'avais fixé pour en faire l'aveu. Deux fois seulement il a été plus loin; la seconde même il a supporté quelques épreuves assez graves, et, après s'être presque éteint, il s'est parfois presque rallumé, mais pas assez pour employer tout ce que mon âme se sent de force pour aimer. — Ce n'est donc pas par froideur et par impuissance de cœur que tu veux te vouer à la solitude? — Non, c'est tout le contraire; c'est par excès de richesse et d'énergie. Je me sens dans l'âme une soif ardente d'adorer à genoux quelque être sublime, et je ne rencontre que des êtres ordinaires; je voudrais faire un dieu de mon amant, et je n'ai affaire qu'à des hommes.

Alors, la voyant si bien en train de causer, je l'ai interrogée plus particulièrement sur son dernier amour, et lui ai fait beaucoup de questions sur votre caractère. Elle m'a dit que vous étiez le premier des hommes qu'elle ait connus, et le dernier des amants qu'elle ait rêvés. — Mais, m'a-t-elle dit tout à coup, est-ce que Jacques ne t'en a jamais parlé? — Jamais. — Est-ce qu'il ne t'a pas lu quelquefois mes lettres depuis ton mariage? — Jamais. — Il a eu tort, a-t-elle

repris ; mais toi, ne penses-tu rien de son caractère et de sa figure ? Ne l'as-tu jamais vu rôder dans le parc ? Ne trouves-tu pas qu'il joue du hautbois avec beaucoup d'expression ? — Ah ! méchante Sylvia, me suis-je écriée, tu savais donc bien qu'il est ici ? — Et que t'a-t-il dit ? a-t-elle repris en riant ; car il t'a écrit. Alors je me suis jetée dans ses bras, et presque à ses pieds, et je lui ai parlé avec tout le dévouement et toute l'ardeur de l'amitié que je vous ai vouée. En m'écoutant, son visage avait une étrange expression, de plaisir et d'intérêt. Oh ! je l'espère, Octave, elle vous aime plus qu'elle ne le dit, plus qu'elle ne le pense. Elle m'interrompit pour me demander quel jour je vous avais vu pour la première fois, et comment vous m'aviez abordée : cela m'embarrassa un peu ; cependant je lui racontai à peu près tout, et je lui demandai à mon tour comment elle savait nos relations. — Parce que j'ai vu, par hasard, un billet à ton adresse dans les mains de Rosette, et que j'ai reconnu le caractère de la suscription. Ne pourrais-tu me montrer un de ces billets, a-t-elle ajouté ; je serais curieuse de voir de quelle façon il parle de moi. J'ai couru chercher l'avant-dernier (1), où il est exclusivement question d'elle. Elle l'a lu très-vite, et me l'a rendu en souriant ; elle s'est promenée dans l'appartement avec quelque agitation, comme fait Jacques quand il hésite à prendre un parti ; puis elle m'a dit, en prenant son bougeoir : — Adieu, Fernande ; donne-moi deux ou trois jours pour te répondre touchant ce que je compte faire d'Octave ; pour aujourd'hui, je souhaite qu'il dorme aussi bien que moi. Mais, quoiqu'elle affectât un ton moqueur, il y avait sur son visage un rayonnement inaccoutumé. Elle m'embrassa si affectueusement, et me dit des choses si bonnes et si tendres pour mon compte, que je la crois enchantée de ma conduite ; elle ne demandait qu'à écouter votre avocat pour vous absoudre. Espérez, Octave, espérez ; à présent qu'elle sait nos manœuvres, il est inutile que nous nous voyions à son insu. Attendons un peu ; si je vois que sa miséricorde fasse d'heureux progrès, je vous ferai venir ici, et vous vous jetterez à ses pieds. Mais je crois qu'elle veut consulter Jacques auparavant ; laissez-la faire, puisque cela est inévitable.

O mon ami ! que je serais fière et heureuse si je réussissais à vous rendre le bonheur ! Est-il encore possible pour moi ? La conduite froide de Jacques à mon égard me désespère et me décourage presque d'aimer. Je tâcherai de vivre d'amitié ; votre joie remplira mon âme et me tiendra lieu de celle que je ne goûte plus.

## XLVIII

### DE SYLVIA A JACQUES.

Je te l'ai dit, Jacques, tu t'es trompé ; Fernande est pure comme le cristal ; le cœur de cet enfant est un trésor de candeur et de naïveté. Pourquoi t'es-tu fait tant souffrir ? Ne sais-tu pas qu'en de certaines occasions il faut refuser le témoignage même des yeux et des oreilles ? Pour moi, il y a encore des circonstances inexplicables dans cette aventure : celle du bracelet, par exemple. Je n'ai pu trouver un moyen d'interroger Fernande à cet égard ; il eût fallu laisser comprendre tes remarques et tes soupçons, et il ne faut pas que Fernande se doute jamais que tu l'as condamnée sans l'entendre. Mais comme son innocence dans tout le reste est aussi évidente pour moi que le soleil, aussi prouvée que l'existence du monde, je crois pouvoir assurer que tu t'es trompé en croyant entendre le mot de *bracelet*, et que la marque du bijoutier n'a jamais existé que sur l'un des deux ; s'il y a quelque mystère à cet égard entre eux, sois sûr qu'il est aussi puérilement innocent que le reste. Reviens, je te raconterai tout, je te donnerai sur tout les explications les plus satisfaisantes. Je sais ce qu'ils s'écrivaient, j'ai vu les lettres ; je sais ce qu'ils se disaient, Fernande m'a tout dit avec candeur : ce sont deux enfants. Fernande eût agi d'une manière imprudente avec un autre homme qu'Octave ; mais Octave a l'ingénuité et toute la loyauté d'un Suisse. Reviens, nous parlerons de tout cela. Ne me demande pas pourquoi je ne t'ai pas dit qu'Octave était ici ; je le savais, je l'avais reconnu sous un déguisement à la dernière chasse au sanglier que nous avons faite. Il eût fallu, pour te faire comprendre sa conduite étrange et romanesque, t'avouer que je t'avais fait un petit mensonge en te disant qu'Octave avait renoncé à moi, et que nos liens étaient rompus d'un mutuel accord. Il est bien vrai que j'avais rompu les miens, mais sans le consulter et sans savoir à quel point il souffrirait de ce parti. Tu me mandais que ma présence te devenait nécessaire. J'aimais encore Octave, mais sans enthousiasme et sans passion. Ce que j'aime le mieux au monde, c'est toi, Jacques, tu le sais ; ma vie t'appartient : je te dois tout, je n'ai pas d'autre devoir, pas d'autre bonheur en ce monde que de te servir. J'ai donc quitté Genève sans hésiter, et, pour prévenir des explications inutiles et pénibles, je suis partie sans voir Octave et sans lui faire d'adieux. Je savais que cette nouvelle séparation

(1) Le lecteur ne doit pas oublier que beaucoup de lettres ont été supprimées de cette collection. Les seules que l'éditeur ait cru devoir publier sont celles qui établissent certains faits et certains sentiments nécessaires à la suite et à la clarté de ces biographies ; celles qui ne servaient qu'à confirmer ces faits, ou qui les développaient avec la prolixité des relations familières, ont été retranchées avec discernement.

(*Note de l'éditeur.*)

lui ferait beaucoup de mal; je savais que mon affection ne pouvait jamais lui faire de bien, et qu'il souffrirait moins, s'il parvenait à y renoncer, que s'il continuait cette lutte entre l'espoir et le découragement, à laquelle il est livré depuis plus d'un an. Je croyais que cette rupture serait d'autant plus facile que je ne lui disais point où j'allais, et que le temps qu'il perdrait à me chercher serait autant de gagné pour se consoler. Je t'ai dit qu'il m'avait laissé partir sans regret, parce que tu te serais imaginé que je venais de te faire un sacrifice, et cette idée aurait gâté le bonheur que tu éprouvais à me voir. Non, ce n'était pas un sacrifice bien grand, mon ami; je n'ai réellement plus d'amour pour Octave. Il est vrai qu'il m'est cher encore comme un ami, comme un enfant adoptif, et que, dans le secret de mon cœur, j'ai pleuré sa douleur et demandé à Dieu de l'alléger en me la donnant; mais combien je suis dédommagée aujourd'hui de ces peines secrètes, en voyant que je te suis utile, et que j'ai fait quelque bien à Fernande!

D'ailleurs, tout est réparé : Octave a découvert ma retraite; il est venu chanter et soupirer sous mon balcon, comme un amant de Séville ou de Grenade; il a conté ses chagrins à Fernande, et l'a conjurée d'intercéder pour lui. Que pourrais-je refuser à Fernande? Reviens; et, pour que les choses se passent convenablement, charge-toi de nous présenter l'un à l'autre et de l'inviter à demeurer quelque temps avec nous. Je prends sur moi de le faire partir sans cris et sans reproches, car je ne prévois pas que l'envie me vienne de vous quitter pour le suivre.

## XLIX

DE SYLVIA A OCTAVE.

Vous êtes un fou, et vous avez failli nous faire bien du mal. Ne vous voyant plus reparaître, j'avais espéré que vous étiez parti; tandis que vous vous amusiez à jouer avec le repos et l'honneur d'une famille. Êtes-vous si étranger aux choses de ce monde? Vous qui me reprochez sans cesse de mépriser trop le côté réel de la vie, ne savez-vous pas que la plus pure des relations entre un homme et une femme peut être mal interprétée, même par les personnes les plus douces et les plus honnêtes? Vous qui m'avez blâmée avec tant d'amertume, quand j'exposais ma réputation aux doutes des indifférents, par une conduite trop indépendante, comment êtes-vous assez irréfléchi ou assez égoïste pour exposer aujourd'hui Fernande aux soupçons de son mari? Heureusement il n'en a point été ainsi, et Jacques ne s'est aperçu de rien; mais j'ai découvert les enfantillages de votre conduite. Tout autre que moi aurait jugé sur les apparences; heureusement je vous sais honnête homme, et je connais la sainteté du cœur de Fernande. Mais que doivent penser les domestiques et les paysans que vous mettez dans la confidence de vos rendez-vous puérils? L'homme chez qui vous demeurez, et la femme de chambre qui accompagne Fernande aux Quatre-Sentiers, croyez-vous qu'ils jugent vos entretiens innocents, et qu'ils gardent bien scrupuleusement le secret? Tous ces mystères sont inutiles : que ne m'écriviez-vous directement? Ou, si vous pensiez avoir besoin d'un avocat, que ne vous adressiez-vous à Jacques, qui a pour vous de l'amitié, et qui a sur mon esprit bien plus d'influence que Fernande? Je ne conçois pas cette niaiserie de n'oser pas vous présenter vous-même; il faut promptement terminer et réparer vos imprudences. Habillez-vous comme tout le monde demain, et venez dîner avec nous. Jacques vous invitera à passer quelque temps au château; vous devez accepter. Mais écoutez, Octave.

Je n'ai point d'amour pour vous; j'ai cru en avoir autrefois; peut-être même en ai-je eu. Depuis longtemps je ne sens plus que de l'amitié dans mon cœur; n'en soyez pas blessé, et croyez que ce que je vous ai dit est très-réel et très-sincère. Je n'ai d'amour pour aucun autre, et je ne crois pas en avoir jamais. Cessez d'attribuer à un caprice ou à une tristesse passagère la résolution que j'ai prise de ne plus être votre maîtresse. Les embrassements de l'amour ne sont beaux qu'entre deux êtres qui le ressentent; c'est profaner l'amitié que de les lui imposer. Quels plaisirs purs pourriez-vous goûter dans mes bras désormais, sachant que je ne vous y reçois que par dévouement? Cessez donc d'y songer, et soyons frères. Je ne vous retire qu'un plaisir devenu stérile; ce n'est pas moi, c'est vous qui avez détruit ce que vous m'inspiriez d'enthousiasme et de passion. Mais ne revenons pas sur d'inutiles reproches; ce n'est pas votre faute si je me suis trompée. Je puis vous dire que l'amitié et l'estime ont survécu dans mon âme à l'amour, et que rarement une femme peut rendre ce témoignage à l'homme qu'elle connaît aussi intimement que je vous connais. Si vous dédaignez mon amitié, et si vous la refusez, il est inutile de rester longtemps ici; quelques jours suffiront pour réparer vos étourderies; si vous l'acceptez, au contraire, nous serons tous heureux de vous garder parmi nous le plus que nous pourrons, et la tendresse de mon affection fraternelle s'efforcera de vous faire oublier la dureté de ma franchise.

## L

DE JACQUES A SYLVIA.

Je serai demain auprès de toi; aujourd'hui je suis malade. Je me suis senti comme foudroyé par la

fièvre en lisant ta lettre; jusque-là j'étais si agité que je ne sentais pas mon mal. Aussitôt que mon être moral a été guéri, mon être physique s'est aperçu du choc terrible qu'il avait reçu, et il a semblé vouloir se dissoudre; pendant quelques heures j'ai cru que j'allais mourir, et je songeais à te faire appeler quand une saignée, que le barbier du village voisin m'a faite à propos, est venue me soulager; je serai tout à fait bien demain. Ne prends point d'inquiétude et ne dis rien à Fernande.

Je l'ai accusée injustement, j'ai été coupable envers elle. Je ne lui en demanderai point pardon, ces sortes d'aveux aggravent le mal; mais je réparerai ma faute. Je sens que mon affection pour elle n'a rien perdu de sa ferveur, et que la souffrance n'a point affaibli les facultés aimantes de mon cœur. J'ignore si je puis encore appeler amour le sentiment que Fernande a pour moi, j'en doute; car elle a bien souffert de cet amour, et je ne crois pas qu'elle puisse, comme moi, souffrir sans se dégoûter. Pour moi, il me semble que je suis le même qu'au jour où je l'ai pressée dans mes bras pour la première fois; la même chaleur sainte et bienfaisante entretient la jeunesse de mon cœur; je suis aussi dévoué, aussi sûr de moi, aussi calme pour supporter les douleurs journalières qu'engendre l'intimité. Je ne sens pas la moindre amertume contre le passé, pas le moindre ennui du présent, pas le moindre découragement devant l'avenir; oui, je l'aime encore comme je l'aimais; seulement je suis un peu moins heureux.

Octave me paraît fort extravagant en tout ceci; mais c'est peut-être son caractère; alors, il n'y a pas de reproche à lui faire. Tu as raison de penser qu'il faut couper court promptement à ce manége puéril, et réparer, aux yeux de nos gens, le mauvais effet qu'il a dû produire. Il n'y a pas d'explication possible à leur donner; il y en aurait, qu'il ne faudrait pas en prendre la peine. Mais une prompte *bonne intelligence* entre nous quatre, et Octave assis à notre table pendant une ou plusieurs semaines, répondront victorieusement à tous les mauvais commentaires.

Tu t'excuses de m'avoir caché ton sacrifice; car c'en était un, Sylvia. Je connais ton cœur; je sais ce que ton noble orgueil et ta paisible fermeté cachent de tendresse et de compassion; je sais que tu as dû pleurer les larmes d'Octave, et que tu ne l'as pas affligé sans déchirer ton âme. Tu dis que ce que tu as de plus cher au monde, c'est moi. Bonne Sylvia! ce que tu as de plus cher au monde, tu ne l'as pas encore rencontré. Le rencontreras-tu jamais? et, si cela arrive, sera-ce pour ton bonheur ou pour ton malheur?

Quant à Octave, je te supplie d'avoir beaucoup de douceur et de bonté avec lui; il est bien assez à plaindre de ne pouvoir être aimé de toi; épargne-lui les reproches. Pour moi, quelque étrange qu'ait été son procédé en s'adressant à ma femme plutôt qu'à moi, je lui témoignerai l'amitié et l'estime qu'il mérite. A demain donc! Tu m'as sauvé, Sylvia; sans toi je partais, j'abandonnais Fernande; j'étais à jamais criminel et malheureux. Pauvre Fernande! brave Sylvia! oh! je vais être encore bien heureux, je le sens. Et mes enfants que je croyais ne plus revoir que dans cinq ou six ans, mes chers enfants que je vais couvrir de douces larmes!

## LI

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Pour le coup, mon amie, je ne puis ni me fâcher, ni m'affliger de ta lettre : elle est burlesque, voilà tout. Je suis tentée de croire que tu es gravement malade, et que tu m'as écrit dans l'accès de la fièvre. S'il en était ainsi, je serais bien triste, et je souhaite me tromper, d'autant plus que je ne voudrais pas perdre une si bonne occasion de rire. L'immuable raison et l'auguste bon sens ont donc aussi leurs jours de sommeil et de divagation! Chère Clémence, ton état m'inquiète, et je te conjure de donner ton pouls au médecin.

Malgré tous tes beaux pronostics et tes obligeantes condamnations, rien de ce que tu as prévu n'est arrivé. Je ne suis pas plus amoureuse de M. Octave que M. Octave n'est amoureux de moi. Nous nous aimons beaucoup et très-sincèrement, il est vrai; mais je n'ai d'amour que pour Jacques, et Octave n'a d'amour que pour Sylvia. Il la connaissait si bien, et il m'avait si peu trompée, que Sylvia m'a confirmé mot pour mot tout ce qu'il m'avait dit de leurs amours et de leurs querelles. J'ai obtenu qu'on lui rendît au moins son amitié, et ce matin Jacques m'a aidé à les réconcilier. J'étais un peu inquiète de Jacques, qui a passé quatre jours à la ferme de Blosse, et qui ne m'a pas écrit pendant tout ce temps, bien qu'il envoyât tous les jours un courrier à Sylvia; enfin, ils m'ont avoué ce matin que Jacques avait été très-malade, et presque mourant pendant plusieurs heures; il est encore d'une pâleur mortelle. Jamais je ne l'ai vu si beau qu'avec cet air abattu et mélancolique. Il y a dans ses manières une langueur, et dans ses regards une tendresse qui me rendraient folle de lui, si je ne l'étais déjà. Mais je te demande pardon; cela est en contradiction ouverte avec ce que ta sagesse et ta pénétration ont décrété. Heureusement Jacques n'a pas apposé sa signature à ces majestueux arrêts, et jamais je ne l'ai vu si expansif et si tendre avec moi. En vérité, les beaux jours de notre passion sont revenus, ne t'en déplaise, ma chère Clémence.

Pour continuer ce récit, je te dirai donc que j'avais

donné rendez-vous à Octave, et que, pendant le déjeuner, le son du hautbois s'est fait entendre sous la fenêtre. Il fallait voir la figure des domestiques! — Le revenant, le revenant en plein jour! disaient-ils d'un air stupéfait. — Allons, Fernande, m'a dit Jacques en souriant, va chercher ton protégé! Et, comme Octave achevait son chant, Sylvia et mon mari ont battu des mains en riant. J'ai quitté la table et j'ai mis ma serviette sur la tête d'Octave pour en faire un revenant. Il est entré ainsi d'un air mystérieux, et je l'ai conduit aux pieds de Sylvia, qui lui a découvert la figure, et lui a donné un soufflet sur une joue et un baiser sur l'autre. Jacques l'a embrassé et l'a invité à rester avec nous tant qu'il voudrait, en lui promettant de rendre Sylvia plus humaine pour lui. Octave était ému et timide comme un enfant; il s'efforçait d'être gai, mais il regardait Sylvia avec une expression de crainte et de joie. Moi, qui ai bonne espérance de tout cela, et qui ai trouvé aujourd'hui Jacques si aimable pour moi, j'étais transportée au point de pleurer comme une niaise à chaque mot qu'on disait de part et d'autre. Enfin, nous avons fait déjeuner Octave, qui n'avait pas mangé de la journée, et qui s'est mis à dévorer. Il était assis entre Sylvia et moi; Jacques fumait près de la fenêtre, et nous ne nous parlions plus qu'avec les yeux. Mais que de joie et de bien-être nous avions tous dans le cœur! Sylvia plaisantait un peu Octave sur ce grand appétit, qui n'avait rien, disait-elle, du héros de roman. Il s'en vengeait en lui baisant les mains, et, de temps en temps, il pressait la mienne; il me l'a baisée aussi en se levant de table, et Jacques, s'approchant de nous, lui a dit en m'embrassant: « Je vous remercie d'avoir de l'amitié pour elle, Octave! c'est un ange, et vous l'avez deviné. » Le reste de la journée s'est passé à courir et à faire de la musique. Le berceau de mes enfants est toujours auprès de nous, que nous nous mettions au piano ou que nous soyons assis dans le jardin. Octave a comblé mes jumeaux de caresses et de petits soins; il aime les enfants à la folie, et trouve les miens charmants; il les endort au son du hautbois d'une manière *magique*, comme tu dis, et Jacques se plaît beaucoup à voir opérer le magicien. Enfin, nous avons eu un jour bien beau et bien pur. Nous allons avoir, j'espère, une vie un peu différente de celle que, dans ta riante imagination, tu m'avais préparée. Je suis vraiment désolée d'avoir à te contrarier, ma bonne Clémence, en te déclarant que cette fois ton grand savoir est en défaut, et que je ne suis pas encore perdue. Je te remercie de l'arrêt irrévocable par lequel tu me condamnes à l'être avant peu; la prédiction me paraît charitable et l'expression fort belle; mais je te demanderai la permission d'attendre encore quelques jours avant de me laisser choir dans le précipice. Et toi, Clémence, quand te maries-tu? Est-ce que tu ne t'ennuies pas un peu du célibat? Es-tu toujours bien contente d'être au couvent à vingt-cinq ans? N'est-ce pas une bien belle chose d'être veuve, indépendante et sans amour? J'envie ton sort! tu ne te *perdras* pas: tu t'es mise derrière la grille et sous les verrous pour être plus sûre de ton bonheur et de ta vertu : tu sais qu'ainsi gardés ils ne s'échapperont pas. Permets-moi d'aimer encore mon mari quelques années avant d'entrer dans cette auguste permanence. Adieu, ma belle; bien du plaisir. Je vais tâcher de prendre goût à ton sort, et de me détacher des affections humaines, pour entrer dans l'impassibilité du néant intellectuel.

---

## LII

### D'OCTAVE A HERBERT.

Je ne sais pas trop ce qui se passe dans ma tête : je ne dors pas, j'ai la fièvre, je suis comme un homme qui commence à s'enamourer; mais de qui serais-je amoureux, si ce n'est de Sylvia? Pourtant je n'en sais rien: je vis auprès de deux femmes charmantes, et il me semble être également épris de toutes deux. Je suis ému, content, actif; je m'amuse de tout; j'ai des envies de rire comme un enfant et des envies de gambader comme un jeune chien. Peut-être que j'ai enfin trouvé la manière de vivre qui me convient. Ne rien faire d'obligatoire, m'occuper doucement de dessin et de musique, habiter un beau et tranquille pays avec d'aimables amis, aller à la chasse, à la pêche, voir autour de moi des êtres heureux du même bonheur et épris des mêmes goûts; oui, cela est une douce et sainte vie.

Je t'avouerai que je commençais à devenir sérieusement amoureux de Fernande lorsque heureusement Sylvia a découvert le roman et l'a terminé avec quelques reproches et une poignée de main. Elle a bien fait: ce roman me montait trop au cerveau; ces rendez-vous, ces forêts, ces nuits d'été, ces billets, ces douces confidences, Fernande affligée de la froideur de son mari, et répandant ses belles larmes dans mon sein, tout cela devenait trop enivrant pour ma pauvre tête; je ne pensais pas plus à Sylvia que si elle n'eût jamais existé, et je fuyais toutes les occasions de réussir dans ma prétendue entreprise. Je ne saurais avoir beaucoup de remords de toutes les folies qui m'ont passé par l'esprit durant ces jours de bonheur et d'imprudence. Quel autre à ma place n'eût fait pis? Mais je suis un scélérat fort ingénu, et je trouve mon bonheur dans la pensée et dans l'espoir du crime plutôt que dans le crime lui-même. J'ai horreur des plaisirs qu'il faut acheter par des perfidies et payer par des remords. Attirer Fernande à un rendez-vous et baiser doucement ses mains, en m'entendant appeler son ami et son frère, me semblait beaucoup plus

agréable que de recevoir les embrassements de la passion et du désespoir... Je n'ai jamais séduit personne, et je ne crois pas que les reproches et les terreurs d'une femme rendent bien heureux : et puis il y a un étrange plaisir à protéger et à respecter une pudeur qui se confie et s'abandonne à vous ! L'idée que j'étais le maître de bouleverser cette âme naïve et de ravir ce trésor suffisait à mon orgueil ; je goûtais un raffinement de vanité à la voir se livrer et à ne pas vouloir abuser de sa confiance.

Cependant je commençais à être trop ému ; je ne savais plus ce que je disais, et si Fernande n'a pas deviné ce qui se passait en moi, il faut qu'elle soit aussi pure qu'une vierge. Je crois, en effet, qu'elle est ainsi, et cela augmente mon respect, mon enthousiasme, dirai-je mon amour ? Eh bien ! oui, pense de moi ce que tu voudras, je suis amoureux d'elle au moins autant que de Sylvia. Qu'est-ce que cela fait ? je ne serai plus l'amant de Sylvia, et je ne chercherai jamais à être celui de Fernande. Sylvia m'a déclaré formellement, clairement et obstinément, que nous serions désormais amis, et rien de plus. Je ne sais si c'est un parti pris ou une épreuve à laquelle elle veut me soumettre ; pour moi, je suis un peu las de ces caprices, et je sens que le dépit m'aidera puissamment à m'en consoler. Ce qu'il y a de certain, c'est que Sylvia se trompe si elle me croit d'humeur à accepter son pardon plus tard ; je renonce à son amour, et le mien achèvera de s'éteindre avant qu'elle ait pris soin de le rallumer.

Malgré cette passion étrange, et les rapports un peu problématiques que nous avons ensemble, il est impossible d'avoir une existence plus douce que la nôtre. Jacques, Sylvia et Fernande sont des amis d'élite certainement, des intelligences pures et dégagées de tous les préjugés, de toutes les considérations étroites et vulgaires. Sylvia va trop loin dans cette indépendance pour rendre un amant heureux ; mais, à ne la contempler qu'à la lumière de l'amitié, c'est un être d'une originalité sublime. Jacques a beaucoup de ses idées et de ses sentiments, mais il est moins absolu, et son caractère est plus aimable et plus doux ; je ne le connaissais pas, je l'avais mal jugé. La manière dont il m'a accueilli, la confiance qu'il me témoigne, la loyauté avec laquelle il accepte ma prétendue amitié pour sa femme, ont quelque chose de si noble et de si grand, que je me mépriserais du jour où je songerais à le trouver ridicule. Trahir cette confiance, c'est une idée qui me fait horreur, une tentation que je n'ai pas besoin de combattre. L'amour que Fernande a pour lui, et que j'admire comme un des côtés les plus divins de son âme, suffit pour la préserver à jamais. Je ne sais pas comment je ferai pour me séparer d'elle, pour renoncer à passer mes jours à ses côtés ; mais il est certain que je m'en séparerai sans lui laisser d'amertume, et sans emporter de remords.

Je voudrais trouver un moyen de m'établir dans leurs environs et de les voir tous les jours sans demeurer chez eux, et sans dépendre d'un caprice de Sylvia, qui peut m'éloigner demain du toit qu'elle habite, sans que j'aie rien à dire, puisque je suis censé n'y être que pour elle et d'après sa permission. Il y a une jolie petite maison, qui a servi autrefois de presbytère, et qui est dans une situation délicieuse, à une demi-lieue dans la montagne ; si je pouvais faire déguerpir le vieux militaire qui l'occupe, en lui payant le double de son loyer, je serais le plus heureux et le mieux logé des hommes. Envoie-moi une petite somme que mon régisseur te portera, et toute la musique qui est dans ma chambre. Si je m'établis dans mon presbytère, je veux que tu viennes passer le reste de la belle saison avec moi. Tu es un peu amoureux de Sylvia, quoique tu ne t'en sois jamais vanté. Nous vivrons tous deux de chasse, de pêche, de musique et d'amour contemplatif.

---

## LIII

### DE FERNANDE A CLÉMENCE.

Non, mon amie, non, je ne suis pas en colère ; il est possible que j'aie eu un moment d'aigreur et d'ironie en te répondant ; ta lettre était si dure et si cruelle ! mais je te jure que la mienne a suffi pour épancher tout mon dépit, et qu'après l'avoir écrite je n'ai pas plus pensé à notre querelle que s'il ne se fût rien passé. Si j'ai été trop loin dans ma réponse, pardonne-moi, et, une autre fois, ménage-moi un peu plus. Vraiment, je n'avais pas mérité des leçons si dures ; je m'étais conduite un peu follement, il est vrai, mais mon cœur était resté si étranger aux sentiments que tu me supposes, que cette fois je ne pouvais accepter ton arrêt comme une vérité utile. Il me semblait voir dans ta manière de me traiter une sorte de mépris que je ne pouvais pas et que je ne devais pas supporter. Pour l'amour de Dieu, n'en parlons plus jamais ! Tu m'as boudée bien longtemps, et tu as attendu trois lettres de moi pour me dire enfin que tu étais fâchée. J'espère que tu verras dans ma persévérance à t'écrire une amitié à l'épreuve des mortifications de l'amour-propre ; il en doit être ainsi. Oublie donc toute rancune, et reviens à moi comme je reviens à toi, sincèrement et avec joie.

Tu me montres tant d'indifférence, et tu te déclares si étrangère désormais à ce qui me concerne, que je n'ose presque plus t'en parler. Cependant je veux te forcer à reprendre notre correspondance telle qu'elle était. Il m'était si agréable de te raconter toute ma vie, semaine par semaine ! Il me semblait avoir allégé mes chagrins de moitié quand je te les avais confiés ;

il est vrai qu'à présent je n'ai plus de chagrins. Jamais je n'ai été plus heureuse et plus tranquille. Toutes les petites blessures que nous nous faisions, Jacques et moi, sont à jamais cicatrisées; rien ne nous fait plus souffrir; nous nous entendons sur tout, nous nous devinons. J'étais bien coupable envers lui, et je ne conçois plus comment j'ai pu l'accuser si souvent, lui qui n'a qu'une pensée et qu'un vœu dans l'âme, mon bonheur. Tout cela me semble un rêve aujourd'hui, et je ne peux m'expliquer ce que j'étais alors; peut-être que nous étions trop seuls vis-à-vis l'un de l'autre et trop inoccupés. Un peu de société et de distraction est nécessaire à mon âge, et même à celui de Jacques; car il est aussi plus heureux depuis que nous vivons en famille. Je t'ai dit qu'Octave s'était installé à une demi-lieue d'ici, dans une petite habitation charmante, où nous allons tous lui demander à déjeuner une ou deux fois par semaine. Pour lui, il vient tous les jours nous trouver. Il a eu cet été, pendant deux mois, un de ses amis, M. Herbert, un brave Suisse plein de franchise et de douceur. Nous ne faisions que chasser, manger, rire, aller en bateau, chanter; et quelles bonnes nuits de sommeil après toute cette fatigue et cette gaieté! Sylvia est l'âme de nos plaisirs. Je ne sais dans quels termes elle est avec Octave; il ne se plaint pas d'elle, et, quoiqu'ils se prétendent amis seulement, je crois fort qu'ils sont plus amants que jamais. Sylvia devient tous les jours plus belle et plus aimable; elle est si forte, si active, qu'elle nous entraîne dans son activité comme dans un tourbillon. Elle est toujours éveillée la première, et c'est elle qui arrange la journée et décrète nos amusements; elle en prend si bien sa part qu'elle nous force à nous amuser autant qu'elle. Jacques, avec son sang-froid, est le plus comique et le plus amusant de nous tous; il fait toutes sortes de drôleries et d'espiègleries avec une gravité imperturbable, et sa manière d'être fou est si douce, si gentille et si peu bruyante qu'on ne s'en lasse jamais. Octave est plus turbulent, il est si jeune! il saute, il court, il joue dans nos prés comme un poulain échappé. Son ami Herbert, quand il était ici, était chargé de la lecture pendant que nous dessinions ou que nous brodions, les jours de pluie ou de trop grande chaleur. Au milieu de ce bonheur, mes enfants poussent comme de petits champignons; c'est à qui les aimera le plus. Jamais je n'ai vu d'enfants si gâtés et si caressés; Octave est celui de tous que ma fille préfère; il se couche par terre sur le tapis où elle se roule au soleil, et, pendant des heures entières, elle s'amuse à passer ses petites mains dans les longs cheveux blonds de son ami. Sylvia est la favorite de mon fils; elle le tient sur ses genoux et joue du piano avec une main, et il l'écoute comme s'il comprenait le langage des notes; de temps en temps, il se tourne vers elle avec un sourire d'admiration, et cherche à parler, mais il ne fait entendre que des sons inarticulés, qui, au dire de Sylvia, sont des réponses très-précises et très-logiques au langage du piano. Il faut voir ses interprétations et la traduction qu'elle fait de ses moindres gestes, et le sérieux, le recueillement avec lequel Jacques écoute tout cela. Ah! nous sommes bien enfants, tous, et bien heureux!

Depuis qu'Herbert est parti, et que le froid commence à se faire sentir, nous sommes un peu plus sédentaires. Nous avons encore, pourtant, de belles journées d'automne, et nos soirées ont pris une tournure de mélancolie délicieuse. Sylvia improvise au piano, et, pendant ce temps, nous sommes assis tout pensifs autour de l'âtre où petille le sarment. Sylvia ne s'approche jamais du feu; elle est d'un tempérament sanguin, et craint toujours que le sang ne lui monte à la tête. Mon vieux fumeur de Jacques va et vient par la chambre, et de temps en temps donne un baiser à sa sœur et à moi; puis il tape sur l'épaule d'Octave en lui disant : — Est-ce que tu es triste? Octave relève la tête, et nous nous apercevons quelquefois que son visage est couvert de larmes. C'est l'effet des improvisations étranges et tour à tour tristes et folles de Sylvia. Alors Jacques et Octave se racontent les divers rêves poétiques qu'ils ont faits pendant le chant et les modulations du piano. Il est étrange de voir comme les mêmes notes et les mêmes sons agissent différemment sur les nerfs de chacun d'eux: quelquefois Jacques est à cheval sur la bête de l'Apocalypse, quand Octave est endormi sur la paille d'une prison; d'autres fois c'est Jacques qui est atterré de tristesse dans quelque désert épouvantable, tandis qu'Octave vole avec les sylphes autour du calice des fleurs, au clair de la lune. Rien n'est plus amusant que d'entendre les fantaisies qui leur passent par l'esprit. Sylvia s'en mêle rarement; c'est la fée qui évoque les apparitions, et qui les contemple sans émotion et en silence, comme des choses qu'elle est habituée à gouverner. Ce qui l'amuse le plus, c'est de voir l'effet de la musique sur le chien de chasse d'Octave, et d'interpréter les singuliers gémissements qui lui échappent à de certaines phrases d'harmonie; elle prétend qu'elle a trouvé l'accord et la combinaison des sons qui agissent sur la fibre de ce vaporeux animal, et que ses sensations sont beaucoup plus vives et plus poétiques que celles de ces messieurs. Tu ne saurais t'imaginer combien ces folies nous occupent et nous divertissent. Quand on est plusieurs à s'aimer comme nous faisons, toutes les idées, tous les goûts deviennent communs à tous, et il s'établit une sympathie si vive et si complète, qu'une seule âme semble animer plusieurs corps.

Adieu, mon amie, écris-moi donc; et, comme tu as pris autrefois part à mes chagrins, prends part à ma joie.

# TROISIÈME PARTIE.

## LIV

### D'OCTAVE A FERNANDE.

Fernande, je n'en puis plus, j'étouffe; cette vertu est au-dessus de mes forces, il faut que je parle et que je fuie, ou que je meure à vos pieds : je vous aime, il est impossible que vous ne le sachiez pas. Jacques et Sylvia sont des êtres sublimes, mais ce sont des fous, et moi aussi je suis un insensé, et vous aussi, Fernande. Comment ont-ils pu, comment avons-nous pu croire que je vivrais entre Sylvia et vous sans aimer passionnément l'une des deux? Longtemps je me suis flatté que je n'aimerais que Sylvia; mais Sylvia ne l'a pas voulu. Elle m'a repoussé avec une obstination qui m'a rebuté, et mon cœur peu à peu lui a obéi; il s'est rangé sans colère et sans effort à l'amitié, et il est certain que ce sentiment, entre elle et moi, m'a rendu bien plus heureux que l'amour. C'est ainsi que j'aurais dû l'aimer toujours, et c'est ainsi que je l'aimerai toute ma vie, avec calme, avec force, avec vénération. Mais vous, Fernande, je vous aime mille fois plus que je ne l'ai jamais aimée, je vous aime avec emportement, avec désespoir, et il faut que je parte! Oh! Dieu! oh! Dieu! pourquoi vous ai-je connue!

Vous me demandez tous les jours pourquoi je suis triste, vous vous inquiétez de ma santé; vous ne comprenez donc pas que je ne suis pas votre frère et que je ne peux pas l'être? Vous ne voyez pas que je bois le poison par tous les pores, et que votre amitié me tue? Que vous ai-je fait pour que vous m'aimiez avec cette tendresse et cette douceur impitoyables? Chassez-moi, maltraitez moi, ou parlez-moi comme à un étranger. Je vous écris dans l'espoir de vous irriter; quelque chose que vous fassiez, quelque malheur qui m'arrive, ce sera un changement; le calme étouffant où nous vivons m'oppresse et me rendra fou. J'ai été longtemps heureux auprès de vous. Votre amitié, qui m'irrite et me fait souffrir aujourd'hui, était, dans les premiers mois, un baume divin répandu sur les blessures d'un cœur déchiré. J'étais incertain, agité, plein d'un espoir inconnu, transporté de désirs que je ne savais pas expliquer, et dont le but me semblait être l'éternité avec vous. J'étais si fatigué des choses de la terre, Sylvia m'avait rendu l'amour si fâcheux et si rude dans les derniers temps, et ce que j'avais souffert pour la perdre, la retrouver et la perdre encore m'avait tellement brisé, que je n'espérais presque plus rien en ce monde, et que je me sentais dans une disposition à me nourrir de rêves et de chimères. Il faut que je vous dise toute ma folie : dès que je vous vis, je vous aimai, non d'une amitié paisible et fraternelle, comme je m'en vantais, mais d'un amour romanesque et enivrant. Je m'abandonnai à ce sentiment à la fois vif et pur; si j'avais été repoussé et contrarié, peut-être serait-il devenu dès lors une passion violente; mais vous m'accueillîtes avec tant de confiance et d'ingénuité! Jacques ensuite m'appela si loyalement à partager le bonheur de vous voir tous les jours, que je m'habituai à vous contempler sans oser vous désirer. Je pensais alors que cela me suffirait toujours, ou je me disais du moins que le jour où ce sentiment me ferait trop souffrir, j'aurais toujours la force de m'en aller; à présent je me sens plus volontiers la force de mourir.

Où est-il ce temps où un baiser sur votre main me rendait si heureux? où un regard de vous me restait dans les yeux et dans l'âme pour toute une nuit? Je me confesse à vous, Fernande, je vous possédais dans mon sommeil, et cela me suffisait. L'amour, encore mal éteint, que j'avais eu pour Sylvia se rallumait de temps en temps, et je donnais le change à mon cœur, selon les circonstances qui me rapprochaient d'elle ou de vous plus intimement. Combien de fois j'ai pressé dans mes bras un fantôme qui avait vos traits et les siens, et dont la longue chevelure d'ébène, mêlée à des flocons de soie dorée, reposait éparse sur mon cœur et sur mes épaules! Dans le délire de ces nuits heureuses, je vous appelais tour à tour, j'invoquais l'affection de l'une de vous, et il me semblait vous voir toutes deux descendre du ciel et me donner un baiser au front; mais insensiblement les traits de Sylvia s'effacèrent, et le fantôme ne m'apparut que sous les vôtres. Quelquefois encore, par habitude, par effroi, par remords peut-être, j'appelais l'image de votre compagne, mais elle ne me répondait plus; et

vous passiez sans cesse devant mes yeux, comme une révélation de mon destin, comme une prophétie obéissant à l'ordre de Dieu. Alors je m'abandonnai à ma passion, et je commençai à souffrir; mais je vous offrais ma douleur en sacrifice. Je vous voyais éprise de Jacques avec raison, j'estime et je vénère cet homme; pouvais-je désirer lui arracher le bien le plus précieux qu'il ait au monde? J'aimerais mieux l'assassiner. Longtemps cette idée de vertu et de dévouement a soutenu mon courage; je me disais bien qu'il serait plus prudent et plus facile de vous fuir que de me taire éternellement; mais il était trop tard, je ne le pouvais plus; tout me semblait supportable plutôt que de cesser de vous voir. Il y a huit mois que je me tais; j'ai supporté héroïquement ce terrible hiver passé à vos côtés sans distraction et presque tête à tête; car vous ne pouvez pas disconvenir que nous faisons deux à nous quatre : Jacques et Sylvia font un, vous et moi faisons un autre; ils se comprennent en tout, et nous nous comprenons de même. Quand nous sommes tous ensemble, nous sommes comme deux amis qui s'entretiennent de leurs plaisirs et de leurs peines, et qui se révèlent mutuellement ce qu'ils éprouvent et ce qu'ils sont. Vous et moi nous ne nous racontons rien, nous n'avons qu'une âme, et nous n'avons pas besoin de nous exprimer ce que nous sentons en commun. Cette impérieuse et enivrante sympathie dont je m'abreuve en silence, j'ai pourtant besoin de l'épancher. Ce n'est pas par des mots que nous pouvons nous comprendre, ils sont inutiles : nos regards et le battement de nos cœurs se répondent; mais il faut des embrassements et des étreintes ardentes à ce feu qui s'allume et s'avive chaque jour de plus en plus; car tu m'aimes, peut-être!... Ah! pardonnez-moi, Fernande, je deviens fou. Adieu, adieu! je partirai demain; ne me méprisez pas; j'ai fait ce que j'ai pu, mes forces ne vont pas au delà.

## LV

### DE FERNANDE A OCTAVE.

Octave, Octave, que fais-tu? où t'égares-tu? tu es fou, mon ami! Tu es mon frère, tu l'as juré devant Dieu et devant moi; tu ne peux pas te parjurer, tu ne peux pas te souiller à ce point, toi que je connais si noble et si pur. Est-ce que je pourrais t'aimer autrement qu'une sœur aime son frère? Quelles pensées affreuses harcèlent ta pauvre tête? Tu es malade. O mon cher Octave! tu souffres, je le vois; des fantômes évoqués par la fièvre troublent ton sommeil; la raison, la mémoire et le jugement t'abandonnent. Tu crois avoir de l'amour pour moi; et, si j'y répondais, tu aurais horreur de cet amour comme d'un forfait. Non, mon ami, tu ne m'aimes pas comme tu le crois; tu as besoin d'aimer et tu te méprends. C'est Sylvia que tu aimes; et si ce n'est plus elle, c'est un être que tu désires, et qui existe pour toi dans quelque autre lieu où il faut aller le chercher. Oui, tu as raison, pars, voyage; il faut distraire ta folie. Hélas! tu n'as pu vivre ici, et je croyais que nous pouvions vieillir ensemble, et j'étais si heureuse de cette idée! Mais tu guériras et tu reviendras, Octave; tu reviendras avec une compagne digne de toi, et notre bonheur à tous sera plus pur et plus paisible. Tu dis que je dois avoir deviné ton amour; j'aurais vécu mille ans ainsi, près de toi, dans cette confiance sacrée en ta parole, sans jamais songer qu'il te fût possible de te parjurer, même dans le secret de ton cœur. Et, aujourd'hui encore, je suis sûre que tu t'abuses; je contemple ta douleur avec la stupeur et la sollicitude que j'aurais si je te voyais atteint d'un mal subit, d'une attaque de folie, ou de terribles convulsions. Que pourrais-je penser alors? Rien, sinon que ton mal me ferait autant souffrir que toi-même. Comment pourrais-je m'en irriter ou m'en croire coupable? Je te soignerais avec tendresse, j'essayerais de te calmer par de douces paroles, par de saintes caresses, et cela te ferait du bien. Mon ami bien aimé, reviens à toi, reviens à nous; oublie cette funeste secousse. Brûlons ces deux lettres, et qu'il n'en soit jamais question. Tout cela est un rêve; il ne s'est rien passé. Personne n'a entendu les paroles que tu as proférées dans le délire; elles sont ensevelies dans mon cœur, et n'en ont point altéré le calme et la tendresse. Une amitié comme la nôtre peut-elle être brisée par un instant d'erreur et de souffrance? Pars, mon ami; mais reviens sans crainte et sans honte aussitôt que tu seras guéri. Cet éclair n'aura pas laissé de trace sinistre dans notre beau ciel, et tu nous retrouveras tels que tu nous laisses.

## LVI

### D'OCTAVE A FERNANDE.

Tu as raison, ma sœur bien aimée, je suis fou; mon cerveau et mon cœur sont malades; il faut que j'aie du courage et que je parte. Tu es un ange, Fernande; quel billet tu m'écris! Ah! tu ne sauras jamais le bien et le mal qu'il me fait; persuade-toi que c'est une maladie, et tâche de me persuader que j'en guérirai et que je pourrai revenir; car l'idée de te quitter pour toujours est au-dessus de mes forces. Invoque ma parole et la sainteté de nos liens; invoque le nom respecté et chéri de Jacques; dis-moi tout ce qu'il faut me dire pour me donner la force dont j'ai besoin.

Oh! je l'aurai, Fernande; ta douceur et ta compassion nous sauvent tous les deux. Je ne m'étais pas attendu à cette tendresse miséricordieuse avec laquelle tu me plains en me repoussant; j'espérais que tu me repousserais durement, et que je pourrais t'aimer et t'estimer moins. Alors, malheur à toi! je serais resté, et j'aurais peut-être réussi à te perdre. Mais que puis-je faire devant une vertu si calme et si compatissante? Le dernier des lâches tomberait à genoux devant toi, et tu sais que je suis un honnête homme; j'aurai du cœur. Adieu, Fernande; adieu, ma sœur chérie; adieu, mon seul et dernier amour; je deviendrai ce qu'il plaira à Dieu, je guérirai ou je mourrai. Il ne s'agit pas de cela; l'important, c'est que tu restes heureuse et pure; je partirai avec cette idée, et elle me soutiendra.

Il faut que vous me pardonniez un vol que je vous ai fait: le bracelet que vous m'avez jeté par la fenêtre, un soir que vous me prîtes pour Jacques, ne m'a jamais quitté. Celui que vous avez est une copie exacte que j'ai fait faire à Lyon, et que je vous ai rendu pour ne pas vous offenser par ma résistance. Je n'ai pas eu le courage de me séparer de ce premier gage d'une affection qui m'est devenue si nécessaire et si funeste; aujourd'hui que je sens mon cœur criminel, je n'oserais emporter ce bracelet sans votre permission. Vous ne pouvez pas me le refuser, quand je pars peut-être pour toujours. J'accomplis le plus terrible des sacrifices; serez-vous sans pitié? Je payerai mon dévouement de ma vie peut-être, et votre générosité ne vous coûtera rien, car personne ne pourra deviner la supercherie. J'ai fait effacer de l'écusson de mon bracelet le chiffre de Jacques qui était enlacé au vôtre, et je l'ai fait remplacer par le mien. Si, à ce moment affreux et solennel où je vous quitte, vous m'accordez ce gage d'amitié et de pardon, il me deviendra plus cher que jamais.

Je dirai ce soir que je pars demain; je trouverai un prétexte; je promettrai de revenir. Soyez tranquille, je ne me trahirai pas. Mais partirai-je sans te dire adieu, sans couvrir tes mains de mes larmes? N'évite pas de te trouver seule avec moi, comme tu fais depuis hier, Fernande; que crains-tu donc? N'es-tu pas sûre de toi? Et si j'avais un instant de faiblesse et de désespoir, ne sais-tu pas qu'avec un mot tu me verrais à tes genoux, le plus silencieux et le plus résigné des hommes? Ah! ne me fuis pas, ne me fais pas souffrir pendant ce dernier jour que je vais passer près de toi. Si mes larmes te font du mal, si mes plaintes te fatiguent, aie du courage aussi; il m'en faut bien davantage pour te quitter. Songe que ta tâche sera finie demain, et que la mienne va commencer, affreuse, éternelle! Songe que je suis sur les marches de l'échafaud, et que Dieu te tiendra compte d'une parole de miséricorde que tu m'auras accordée en m'envoyant au martyre.

## LVII

### D'OCTAVE A FERNANDE.

O mon ange, ô ma bien-aimée, nous sommes sauvés! que Dieu te couvre de ses bénédictions, ô la plus pure et la plus sainte de ses créatures! Oui, tu as raison, on a la force qu'on veut avoir, le ciel n'abandonne point au danger ceux qui se recommandent à lui dans la sincérité de leur cœur. Que serais-je devenu loin de toi? Mon âme se serait souillée de regrets, de fureur, de projets, et peut-être d'entreprises insensées, pour te retrouver et te ressaisir; tandis que tu m'aideras à être vertueux et tranquille comme toi. Le continuel spectacle de ta sérénité angélique fera passer le même calme dans mon cœur et dans mes sens. J'étais perdu si tu me retirais ta main secourable; laisse-moi la coller à mes lèvres, et qu'elle me conduise où elle voudra. Je suis résigné à tous les sacrifices; je me tairai et je guérirai. Et ne suis-je pas déjà guéri? n'ai-je pas fait l'essai de mes forces durant ces heures de la nuit que tu m'as laissé passer dans ta chambre? J'étais fou quand je me suis levé pour t'aller dire adieu. Et ce Jacques que le hasard fait partir précisément hier soir, au milieu du plus terrible accès de ma fièvre et de mon égarement! Ah! c'était la volonté de la Providence. Si tu avais refusé de me voir, j'enfonçais ta porte; je ne savais plus ce que je faisais; mais tu m'as ouvert, et tu as bien fait. Est-ce qu'il y a au monde un emportement, un délire qui puisse résister à la sainte confiance d'un être aussi chaste, aussi divin que toi? Tu ne dormais pas non plus, ô mon enfant chéri! tu n'étais pas même déshabillée, et tu priais pour moi! Ange du ciel, Dieu t'a exaucée! Quand je t'ai vue si belle, si candide, avec ta robe blanche et tes cheveux blonds épars sur tes épaules, avec ton sourire affectueux sur les lèvres, et tes grands yeux encore humides des larmes que tu avais versées pour moi, il m'a semblé voir une vierge de l'Élysée, et je suis tombé à tes pieds comme devant un autel. Oh! comme tu as écouté ma douleur, comme tu as essuyé mes larmes avec une ineffable tendresse! et tu m'embrassais en pleurant toi-même, ô sublime imprudente! Mais quel être immatériel es-tu donc? et quelle puissance divine as-tu reçue d'en haut pour calmer les fureurs du désespoir avec les caresses qui devraient les allumer? Tes lèvres étaient si fraîches sur mon front! il me semblait qu'un baume ineffable passait dans toutes mes artères, et que mon sang devenait aussi pur, aussi paisible que celui de tes enfants endormis auprès de nous. Oh! qu'ils sont beaux tes enfants, et combien je les aime! Il y a déjà sur le visage de ta fille un reflet de ton âme virginale. Je te l'aurais enlevée, si tu m'avais

chassé; je n'aurais pu abandonner ce berceau où je l'ai endormie si souvent; mon âme se brisait à l'idée de vivre seul et abandonné, moi qui, depuis huit mois, vis d'affections ineffables. Avec toi, mon plus précieux trésor, que de biens j'allais perdre : l'amitié de Sylvia qui est si grande, si éclairée, si belle! et celle de Jacques que je payerais de mon sang! Où aurais-je retrouvé des cœurs semblables? Qui m'aurait fait une vie supportable loin de vous tous?

Bénie sois-tu, ma Fernande; tu n'as pas voulu mon désespoir, et quand je t'ai demandé si tu croyais qu'il nous fût possible de vivre l'un près de l'autre sans danger, c'est Dieu qui a dicté ta réponse. Ah! ce *oui!* comme tu l'as dit avec enthousiasme et avec confiance! il m'a frappé d'une commotion électrique; je m'attendais si peu à cette parole d'encouragement et de pardon! Un instant, un mot a suffi pour faire de moi un autre homme. Puisque tu es sûre de moi, je le suis aussi; c'était une lâcheté de fuir quand je pouvais me vaincre, et d'ailleurs est-ce donc si difficile? Je ne conçois plus pourquoi j'ai été en proie à ces agitations frénétiques; c'est que le danger est toujours plus terrible de loin que de près; c'est que d'ailleurs, quand je croyais pouvoir succomber et t'entraîner avec moi, je ne te connaissais pas; je te prenais pour une femme comme les autres, et tu es une divinité qu'aucune souillure humaine ne peut atteindre. Je ne pouvais m'imaginer qu'au lieu de la crainte ou de la colère, quand je t'aurais avoué mes tourments, je trouverais sur ton front cette impassible confiance, et sur tes lèvres ce miséricordieux sourire; je croyais que tu t'arracherais de mes bras avec effroi, et quand j'approcherais mes lèvres de ton visage, pour te donner comme les autres jours un fraternel baiser, que tu te détournerais avec indignation. Mais ton innocence brave tous les périls vulgaires et les surmonte tranquillement. Ah! je saurai m'élever jusqu'à toi, et planer du même vol au-dessus des orages des passions terrestres, dans un ciel toujours radieux, toujours pur. Laisse-moi t'aimer et laisse-moi donner encore le nom d'amour à ce sentiment étrange et sublime que j'éprouve; *amitié* est un mot trop froid et trop vulgaire pour une si ardente affection; la langue humaine n'a pas de nom pour la baptiser. Mais n'appelle-t-on pas amour aussi l'amitié des mères pour leurs enfants, et l'enthousiasme de la foi religieuse? Ce que tu m'inspires participe de tout cela, mais c'est quelque chose de plus encore. Ah! sache qu'il faut bien t'aimer, Fernande, pour éprouver ce calme qui est descendu en moi depuis six heures. Chose étrange et délicieuse! en rentrant dans ma chambre, purifié par mes résolutions, apaisé par ton chaste embrassement, je me suis endormi du plus profond et du plus bienfaisant sommeil que j'aie goûté depuis trois mois, et je viens de m'éveiller plus calme et plus joyeux que je ne l'ai été de ma vie. Oh! quel bien m'ont fait tes paroles! Écris-moi, répète-moi tout ce que tu m'as dit, afin que je le relise à genoux, si quelque nuage de mélancolie vient encore à passer dans mon beau ciel, et que je retrouve ta pure lumière, ô étoile radieuse qui me conduis! Il me semble que je vois le soleil pour la première fois, tant la nature m'apparait belle et jeune ce matin! Je viens d'entendre le premier coup de la cloche pour le déjeuner, et j'ai tressailli comme à la voix d'un ami. Quelle belle vie! comme nous sommes heureux! Comme je demeure près de toi, Fernande, le vent d'ouest m'apporte les bruits de ta maison et les parfums de ton jardin. J'ai le temps de m'habiller et d'aller m'asseoir à la même table que toi, avant que Sylvia ait fini d'arranger méthodiquement ses livres et ses crayons dans le grand salon. Comment! je vais revoir tout cela! tout cela que j'ai cru quitter pour toujours, hier soir! Je vais encore rire et causer à cette table où il est permis de mettre les deux coudes, d'où l'on peut se lever autant de fois qu'on veut pendant le repas? Je vais chanter encore avec toi le duo que nous aimons? Oh! quel jour de fête! si tu savais comme la lune était belle à son coucher ce matin quand j'ai traversé le vallon pour revenir chez moi! Comme l'herbe humide était semée de pâles diamants, et comme les premières fleurs des amandiers exhalaient une odeur fraiche et suave! Mais tu as joui de tout cela aussi, car tu étais à ta fenêtre, et je t'ai vue aussi longtemps que me l'a permis la distance. Tu me suivais des yeux, ô ma belle amie! tu m'accompagnais de tes vœux, tu demandais à Dieu de conserver pure en moi l'œuvre de tes pieux efforts, cette nouvelle âme que tu m'as donnée, cette nouvelle vertu que tu m'as révélée! Allons, allons, je plie ma lettre et je pars; je viens de regarder dans la lunette d'approche qui est fixée sur ma fenêtre et braquée sur ta demeure : j'ai vu Sylvia avec sa robe bleue dans le jardin. Tu dors encore, mon petit ange, ou tu habilles tes enfants; je vais t'aider, et jouer du hautbois pour empêcher ta fille de crier quand tu lui mettras ses bas. Et notre Jacques! il revient ce soir, n'est-ce pas? Je vais l'embrasser comme si je l'avais perdu pendant dix ans! Toi, je ne t'embrasserai plus, mais tu me laisseras baiser tes pieds et le bas de ta robe tant que je voudrai.

## LVIII

### DE FERNANDE A OCTAVE.

Ce qu'il y avait d'affreux et d'impossible, c'était de nous quitter. Je savais bien que vous auriez la force d'étouffer une pensée funeste plutôt que celle de m'abandonner. Je comptais sur votre amitié quand je

vous ai dit : « Oui, tu le peux, reste, Octave ; renonce à des rêves coupables, fais un noble effort sur toi-même ; ouvre les yeux, regarde comme tu es saintement aimé, comme tu peux être heureux entre ces trois amis qui te chérissent à l'envi l'un de l'autre, et comme tu vas souffrir dans la solitude avec le remords d'avoir désolé un de ces cœurs sincères, et le regret d'avoir affligé les deux autres par ton départ. Examine ton âme, et vois combien elle est belle, jeune et forte ; ne peut-elle, entre deux sacrifices, choisir le plus noble et le plus généreux ? N'es-tu pas sûr qu'elle gouvernera toujours tes passions ? Veux-tu que je croie que les sens chez toi commanderont au cœur ? Ne serai-je donc pas toujours là pour relever ton courage s'il venait à faiblir ? Seras-tu sourd à ma voix quand elle t'implorera ? Et ces douces larmes que tu verses maintenant, seront-elles taries quand les miennes couleront ? » O cher Octave ! en te parlant ainsi, je sentais Dieu m'inspirer ; une confiance, une foi miraculeuses descendaient en moi ; j'avais comme une révélation de ce qui allait s'opérer entre nous, et ce fut un prodige en effet que ta résolution et ton enthousiasme en ce moment. Tu ne sais pas comme tu devins beau en tombant à genoux, et en levant les bras vers le ciel pour le prendre à témoin de tes serments ; comme ton visage pâle devint vermeil et animé, comme tes yeux fatigués et presque éteints s'illuminèrent d'une flamme subite. Ce rayon du ciel a laissé son reflet sur ta figure, et depuis hier tu as une autre expression, une autre beauté que je ne te connaissais pas. Ta voix aussi a changé : elle a quelque chose qui me pénètre comme une musique délicieuse, et quand tu lis tout haut, je n'écoute pas les mots, je ne comprends pas le sens des choses que tu dis ; la seule harmonie de ta voix m'émeut et me donne envie de pleurer. Moi-même, je me sens toute changée : j'ai des facultés nouvelles, je comprends mille choses que je ne comprenais pas hier ; mon cœur est plus chaud et plus riche ; j'aime mon mari, ma sœur Sylvia et mes enfants plus que jamais ; et pour toi, Octave, je ressens une affection à laquelle je ne chercherai point de nom, mais que Dieu m'inspire et que Dieu bénit. Ah ! que tu es grand et pur, mon ami ! que tu es différent des autres hommes, et combien peu d'entre eux sont capables de te comprendre !

Que serais-je devenue si tu nous avais quittés ? La seule pensée de te perdre me fait encore tressaillir douloureusement. Sais-tu, mon ami, combien tu nous es nécessaire, et à moi surtout ? Ce que tu m'écrivais l'autre jour est bien vrai : nous ne faisons qu'un. Jamais deux caractères ne se sont convenus, jamais deux cœurs ne se sont compris comme les nôtres. Jacques et Sylvia se ressemblent et ne nous ressemblent pas, et c'est pour cela que nous les aimons tant : voilà pourquoi nous avons pu avoir de l'amour pour eux ; mais nous ne pouvons en avoir l'un pour l'autre. Pour alimenter l'amour, il faut, je crois, des différences de goûts et d'opinions, de petites souffrances, des pardons, des larmes, tout ce qui peut exciter la sensibilité et réveiller la sollicitude journalière ; l'amitié, l'amour fraternel, si tu veux, est plus heureux et plus également pur : c'est un refuge contre tous les maux de la vie, c'est une consolation suprême aux douleurs que cause l'amour. Avant de te connaître, j'avais une amie dans le sein de laquelle je versais toutes mes douleurs, et, quoiqu'elle fût bien âcre et bien sévère dans ses réponses, la seule habitude de lui écrire tous les petits événements de la vie me soulageait d'un grand poids. Tu as lu ses lettres, et tu as conclu en me conjurant de destituer cette confidente et de t'accorder ses fonctions. Je ne sais pas si elle était, comme tu prétends, une fausse et mauvaise amie ; mais elle était bien certainement au-dessous de toi, mon cher et bon Octave. Oh ! qu'elle était loin d'avoir ta douceur et ta sensibilité ! Elle m'effrayait, et tu me persuades ; elle me menaçait de maux inévitables, et tu m'apprends à m'en préserver ; car tu as au moins autant de raison et de jugement qu'elle, et, de plus, tu sais comment il faut me parler et me convaincre. Depuis que tu es ici, et que je me suis habituée à t'ouvrir mon cœur à chaque instant, je me suis guérie des petites maladies morales, et corrigée des nombreux défauts qui compromettaient et troublaient mon bonheur. Tu m'as appris à accepter les souffrances de la vie journalière, à tolérer les imperfections de l'amour, à ne demander que ce qui est possible au cœur humain ; tu m'as enseigné la justice, et tu m'as appris à aimer Jacques comme il faut l'aimer pour le rendre heureux. Mon bonheur et le sien sont donc ton ouvrage, ô mon cher ami ! et je suis si accoutumée à avoir recours à toi en tout, que ma félicité serait ruinée du jour où je te perdrais ; je retomberais peut-être dans mes anciens torts, et je perdrais le fruit de tes conseils. Reste donc et ne parle jamais de t'éloigner. Notre vie sera plus belle encore qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Mes enfants grandiront sous tes yeux, et nous les élèverons ; nous prendrons de leur intelligence le même soin que nous prenons aujourd'hui de leurs petites personnes. Après eux et après Jacques, tu seras ce que j'aurai de plus cher au monde ; car je t'aime encore mieux que Sylvia, et pourtant je regarde et je chéris Sylvia comme ma sœur. Mais ton caractère a bien plus de rapport avec le mien, et je me sens bien plus de confiance et d'entraînement vers toi ; à présent surtout, il me semble que nous avons reçu un nouveau baptême, et que Dieu nous abandonnerait si nous l'invoquions séparément.

Garde mon bracelet, à une condition, c'est que tu y feras remettre le chiffre de Jacques, sans effacer le tien ; qu'ils soient tous deux enlacés au mien, et que ton cœur ne me sépare jamais ni de lui ni de toi.

## LIX

### DE JACQUES A SYLVIA.

De la ferme de Blosse.

Tu me demandais hier pourquoi je viens si souvent à Blosse, et tu me reprochais de chercher la solitude depuis quelque temps. Il est vrai que jamais je n'ai senti si vivement le besoin d'être seul et de réfléchir; ce lieu désert et plein d'aspects sauvages me plait et me fait du bien. Je sens comme une main inexorable, mais paternelle encore dans sa rigueur, qui m'attire au fond de ces bois silencieux pour m'y enseigner la résignation. Je viens m'asseoir au pied de ces chênes séculaires que ronge la mousse, et j'y résume ma vie. Cela me calme.

Est-ce que tu ne sais pas ce que j'ai? Est-ce que tu ne t'es pas aperçue qu'Octave aime ma femme? Cet amour a été romanesque et innocent pendant bien longtemps; mais il prend de la violence, et si Fernande ne le voit pas encore, elle ne peut tarder à le voir. Nous avons été imprudents; les laisser ainsi ensemble! ils sont si jeunes! Mais que pouvions-nous faire? Tu ne pouvais pas feindre de revendiquer un amour que tu avais repoussé. Ta fierté se refusait à tout ce qui aurait eu l'apparence d'une ignoble jalousie et d'une vanité blessée. Pour moi, c'était bien pis; j'avais d'abord accusé injustement ces pauvres jeunes fous; je sentais que j'avais beaucoup à réparer envers eux, et la crainte de me tromper encore me forçait à fermer les yeux. Je t'avoue que, malgré l'évidence, j'hésite encore à croire qu'Octave soit amoureux d'elle; il semblait si sûr de lui dans les commencements, et toute l'année dernière il a été si heureux auprès de nous! Mais, depuis l'hiver, il a été de plus en plus agité et distrait; à présent il est réellement malade de chagrin. C'est un honnête homme, il est devenu froid et sec avec moi. Il ne sait pas me dissimuler la gêne et le trouble que je lui cause; pourtant il m'aime sincèrement. Hier soir, quand je suis monté à cheval, il est venu avec moi, et il m'a parlé d'un voyage qu'il compte faire bientôt à Genève. J'ai compris qu'il voulait s'éloigner de Fernande; j'ai pressé sa main sans rien dire, et il s'est jeté dans mes bras en s'écriant: « Ah! mon brave Jacques!... » puis il s'est arrêté brusquement et m'a parlé de mon cheval. Pauvre Octave! il est malheureux, et c'est par notre faute; nous l'avons trop abandonné aux périls de la jeunesse. Mais où ne les aurait-il pas rencontrés? et où les eût-il combattus avec autant de vertu?

Il partira, j'en suis sûr, et peut-être qu'à l'heure où je t'écris il est déjà parti. Il y avait sur sa figure quelque chose d'extraordinaire, comme s'il eût pris une résolution pénible, mais ferme. Ce qui m'a fait partir sur-le-champ moi-même pour la ferme, c'est la grande altération que j'ai vue sur la figure de ma femme à l'heure du diner: jusque-là j'étais convaincu qu'elle n'avait pas la plus légère idée de l'amour d'Octave; depuis ce moment je ne sais que penser. Il est vrai qu'elle est souffrante depuis quelque temps: le sevrage de ses enfants la fatigue, et l'abondance de son lait l'incommode encore souvent. Je n'ai pas voulu l'observer attentivement, cela me faisait peur; quoi qu'il pût s'être passé entre eux, du moment qu'Octave avait le courage de partir, je ne devais pas lui rendre plus amer le dernier jour peut-être qu'il avait à vivre auprès d'elle. Je suis sûr de la raison et de la prudence de Fernande; elle l'éloignera sans l'offenser et sans irriter sa passion par d'inutiles démonstrations de force. J'ai vu que je devais la laisser agir, et que ma confiance aveugle était la meilleure garantie possible de leur vertu.

Je n'ai aucune inquiétude, mais je suis triste et profondément las de moi. J'avais un ami sincère, aimable, dévoué, et il faut qu'il parte désespéré parce que je suis au monde! Vous aviez une belle vie, intime, riante et pure comme vos cœurs, et voilà qu'elle est gâtée, dérangée, empoisonnée, parce que je suis M. Jacques, le mari de Fernande! J'espère si peu en moi et en mon avenir, que je voudrais plutôt mourir et vous laisser tous heureux, que de conserver mon bonheur au prix de celui de l'un de vous. Mon bonheur! sera-t-il possible désormais, si Fernande a dans le cœur un regret profond? Et comment ne l'aurait-elle pas? Voilà ce qui m'a consterné hier. Elle l'aime peut-être; si cela est, elle ne le sait pas encore elle-même; mais l'absence et la douleur le lui apprendront. Et pourquoi partirait-il, s'il faut qu'elle le pleure et qu'elle me haïsse?

Non, elle ne me haïra pas, elle est si bonne et si douce! et moi je serai bon et doux avec elle; mais elle sera malheureuse, malheureuse par nos liens indissolubles... J'ai beaucoup pensé à cela avant que nous fussions mariés, et depuis quelque temps j'y pense encore; je verrai. Ne me parle pas, ne m'apprends rien sans que je t'interroge. Je crains que la première fois tu ne m'aies beaucoup trop rassuré sur leur amitié; ils étaient purs alors, et ils le sont encore; mais ils pouvaient se séparer aisément, et aujourd'hui il faut que leurs cœurs se brisent. Que Dieu nous pardonne, nous n'avons rien fait à mauvaise et coupable intention. Je retournerai demain au château; si Octave n'est point parti, je songerai à ce que je dois ou à ce que je puis faire.

## LX

### D'OCTAVE A FERNANDE.

Voici un mois bien étrange que nous passons ensemble, mon amie. Depuis le jour où vous m'avez com-

mandé d'étouffer mon amour, je l'ai tellement couvert de cendres que j'ai cru parfois avoir réussi à l'éteindre. Je suis plus tranquille que je ne l'étais cet hiver, bien certainement; mais ce transport d'enthousiasme qui m'a fait tout promettre et tout sacrifier, vous auriez dû prendre un peu plus de soin pour le ranimer de temps en temps. Votre cœur semble m'avoir abandonné, et je tombe dans une tristesse chaque jour plus profonde. Est-ce que vous craignez de me trouver indocile à vos leçons? Pourquoi me les avez-vous déjà retirées? Peut-être ma mélancolie vous fatigue; peut-être craignez-vous l'ennui que vous causeraient mes plaintes. Et pourtant il vous serait si facile de me consoler avec quelques mots de confiance ou de compassion! Ne connaissez-vous pas votre pouvoir sur moi? Quand s'est-il trouvé en défaut? Vous êtes quelquefois cruelle sans vous en douter, et vous me faites un mal horrible sans daigner vous en apercevoir. Ne pourriez-vous, par exemple, me cacher un peu l'amour que vous avez pour votre mari? Votre âme est si généreuse et si délicate dans tout le reste! mais, en ceci, vous mettez une sorte d'ostentation à me faire souffrir : laissez cette vaine parade aux femmes qui doutent d'elles-mêmes. Vous aviez eu tant d'esprit, au milieu de votre miséricorde, dans les premiers jours! vous saviez si bien me dire les choses qui pouvaient me consoler, ou du moins adoucir ma peine! Quand vous parliez de votre mari, sans blasphémer un mérite que personne n'apprécie mieux que moi, sans nier une affection que je ne voudrais pas lui arracher, vous aviez le secret ineffable de me persuader que ma part était aussi belle que la sienne, quoique différente; à présent vous avez le talent inutile et cruel de me montrer combien sa part est magnifique et la mienne ridicule. Ne pouviez-vous me cacher ce tripotage d'enfants et de berceaux? me comprenez-vous? Je ne sais comment m'expliquer, et je crains d'être brutal; car je suis aujourd'hui d'une singulière âcreté. Enfin, vous avez fait emporter vos enfants de votre chambre, n'est-ce pas? A la bonne heure. Vous êtes jeune, vous avez des sens; votre mari vous persécutait pour hâter ce sevrage. Eh bien! tant mieux! vous avez bien fait : vous êtes moins belle ce matin, et vous me semblez moins pure. Je vous respectais dans ma pensée jusqu'à la vénération, et en vous voyant si jeune, avec vos enfants dans vos bras, je vous comparais à la Vierge mère, à la blanche et chaste madone de Raphaël caressant son fils et celui d'Élisabeth. Dans les plus ardents transports de ma passion, la vue de votre sein d'ivoire, distillant un lait pur sur les lèvres de votre fille, me frappait d'un respect inconnu, et je détournais mon regard de peur de profaner, par un désir égoïste, un des plus saints mystères de la nature providente. A présent, cachez bien votre sein, vous êtes redevenue femme; vous n'êtes plus mère; vous n'avez plus de droit à ce respect naïf que j'avais hier, et qui me remplissait de piété et de mélancolie. Je me sens plus indifférent et plus hardi. Ce sont là de mauvais moyens avec un homme aussi rustiquement candide que je le suis : vous pouviez bien rendre à votre mari le droit d'entrer la nuit dans votre chambre, sans le faire savoir à toute la maison, et à moi surtout.

## LXI

### DE JACQUES A SYLVIA.

Il va falloir que je voyage, je ne sais pour combien de temps, mais il est nécessaire que je m'éloigne; je deviens antipathique, et c'est ce qu'il y a de pire au monde. Fernande aime Octave : cela est maintenant hors de doute pour moi. Hier, quand j'obtins qu'elle fît emporter ses enfants, dont les cris l'empêchent de dormir et la rendent réellement malade, je ne sais si tu remarquas la singulière contestation qui s'éleva entre Octave et elle. — Est-ce que vous êtes sûre que vos enfants se passeront de vous toute une nuit? disait-il. — Il faut bien qu'ils s'y habituent, répondait-elle; il est temps de les sevrer. — Ils me paraissent bien jeunes pour cela. — Ils ont un an bientôt. — Mais on les soignera mal. A qui une mère peut-elle remettre le soin de veiller sur ses enfants la nuit? — Je puis remettre sans inquiétude ce soin à Sylvia. Il fit alors un geste d'impatience extrême, et partit sans dire bonsoir à personne.

Je ne compris pas d'abord le sens de cette conduite; mais, en y réfléchissant, elle me parut fort claire. J'examinai Fernande : elle est bien pâle depuis quelque temps! elle me sembla plus triste que malade. Je résolus de savoir à quoi m'en tenir, et j'entrai dans sa chambre à minuit.

Le ciel m'est témoin qu'en faisant emporter les enfants, je n'avais pas les intentions qu'Octave m'a supposées. Il y a plus d'un an que je n'ai endormi ma femme sur mon cœur, et ce serait pour moi une joie aussi vive et aussi pure aujourd'hui que le premier jour de notre union, si cette joie était réciproque; mais il y a un mois que je doute, et ce mois où j'aurais pu, sans la faire manquer aux saints devoirs de la maternité, la presser dans mes bras, a été pour moi une angoisse perpétuelle. Elle est sombre et silencieuse, l'as-tu remarqué, Sylvia? Octave est triste, et quelquefois désespéré. Ils luttent, ils résistent, les infortunés! mais ils s'aiment et ils souffrent. En vain j'avais tour à tour accueilli et repoussé la conviction de cet amour réciproque; elle m'arrivait de plus en plus. Je me décidai enfin hier à l'accepter, quelque rude qu'elle fût, et à paraître odieux un instant, afin de n'être plus jamais exposé

à le devenir. Je m'approchai de son lit, et je vis qu'elle feignait de dormir, espérant, la pauvre femme, se soustraire ainsi à mes importunités; je la baisai au front, elle ouvrit les yeux et me tendit la main; mais je crus remarquer un imperceptible frisson d'effroi et de répugnance. Je lui parlai comme autrefois de mon amour, elle m'appela son cher Jacques, son ami et son ange protecteur; mais le nom d'amour était oublié; et quand je cherchais à attirer ses lèvres sur les miennes, sa figure prenait une singulière expression d'abattement et de résignation. Une douceur angélique résidait sur son front, et son regard avait la sérénité d'une conscience pure; mais sa bouche était pâle et froide, ses bras languissants. Je jugeai l'épreuve assez forte; il m'eût été impossible de trouver du plaisir à la tourmenter. J'avais horreur du droit dont je suis investi, et dont elle me croyait capable d'user contre son gré. Je lui baisai les mains, et lui demandai de me dire sincèrement si elle avait quelque chagrin, et si quelque chose manquait à son bonheur.—Comment pourrais-je trouver que je ne suis point heureuse, me répondit-elle, quand tu n'es occupé qu'à me rendre la vie agréable, et à éloigner de moi les moindres contrariétés? Quelle femme il faudrait être, pour se plaindre de toi! — Quand tu voudras changer ta vie, lui dis-je, habiter un autre pays, t'entourer d'une société plus nombreuse, tu sais qu'il te suffira de me dire un mot pour que je mette ma plus grande joie à te satisfaire; si c'est l'ennui qui te rend malade et mélancolique, pourquoi ne me l'avoues-tu pas? — Non, ce n'est pas l'ennui, me répondit-elle avec un soupir. Et je vis qu'elle était tentée de m'ouvrir son cœur. Elle l'eût fait certainement, si son secret n'eût appartenu qu'à elle; mais elle ne devait pas me faire la confession d'un autre. Je l'aidai à la renfermer dans son sein, et je la quittai en lui disant: — Souviens-toi que je suis ton père, et que je te porterai dans mes bras pour t'empêcher de marcher sur les épines. Dis-moi seulement quand tu seras lasse de marcher seule; et, dans quelque circonstance que nous nous trouvions, Fernande, ne me crains jamais. — Tu es un ange! un ange! me dit-elle à plusieurs reprises; et son visage me remercia malgré elle de ce que je m'en allais. Je rentrai dans ma chambre, et je tombai désolé sur mon lit; je venais de franchir, pour la dernière fois de ma vie, le seuil de la sienne. C'en est donc fait irrévocablement; elle ne m'aime plus! Hélas! ne le sais-je pas depuis longtemps, et avais-je besoin d'une épreuve décisive pour m'en assurer? N'y a-t-il pas bien des mois qu'elle aime Octave, sans le savoir? Cette paisible affection qu'elle me témoigne désormais, est-ce autre chose que de l'amitié? Elle est heureuse avec moi maintenant, et elle commence à souffrir par lui; car l'amour chez elle est une souffrance; la voilà en proie à toutes les terreurs et à toutes les difficultés de la vie sociale; Dieu sait combien de remords exagérés déchirent son cœur; mais que dois-je faire? L'éloignerai-je du danger et tâcherai-je de lui faire oublier Octave? Si je la lance au milieu du monde, impressionnable et ingénue comme elle est, elle cherchera à aimer encore et elle fera un mauvais choix; car elle est trop supérieure à ces poupées de salon qu'on appelle femmes du monde, pour prendre goût à leur existence vide et à leurs imbéciles plaisirs. Elle pourra en être étonnée, étourdie pour quelque temps, et se distraire de sa passion; mais bientôt le besoin d'aimer qui est en elle se fera sentir plus vivement, et l'amour se réveillera dans son cœur, soit pour Octave, soit pour un autre, qui ne le vaudra pas et qui la perdra. Et alors elle me haïra avec raison pour l'avoir arrachée à une affection qui était innocente encore, et qui l'aurait peut-être été toujours, et pour l'avoir précipitée dans un abîme de déceptions et de douleurs. Mais si je la laisse ici, un matin elle se trouvera criminelle à ses propres yeux; elle se noiera dans ses larmes et m'accusera de l'avoir abandonnée au danger avec une lâche indifférence, ou avec une confiance stupide. Elle haïra peut-être son amant pour lui avoir fait souffrir ces agitations et ces remords; elle me méprisera pour ne l'avoir pas préservée.

Je suis aussi incertain et aussi peu avancé qu'un homme qui n'aurait jamais prévu ce qui lui arrive. Pourtant voilà bientôt deux ans que j'emploie à retourner sous toutes les faces possibles l'avenir qui s'accomplit; mais il y a cent mille manières de perdre l'amour d'une femme, et la seule qu'on n'ait pas prévue est précisément celle qui se réalise. Il est absurde de se prescrire une règle de conduite, quand le hasard seul se charge de vous éclairer sur le meilleur parti à prendre. Voilà pourquoi les sociétés ne peuvent exister qu'au moyen de lois arbitraires, bonnes pour les masses, horribles et stupides pour les individus. Comment peut-on créer un code de vertu pour les hommes, quand un homme ne peut s'en faire un pour lui seul, et quand les circonstances le forcent à en changer dix fois dans sa vie? L'année dernière, quand j'accusai Fernande de me tromper effrontément, j'allais partir, j'allais l'abandonner sans remords et sans compassion. Qu'est-ce qui change si étrangement ma conduite et mes dispositions aujourd'hui? Elle aime Octave, comme je supposais qu'elle l'aimait alors; ce sont les mêmes êtres, les mêmes lieux, la même position sociale; mais ce n'est pas le même sentiment; je la croyais grossièrement amoureuse d'un homme dans ce temps-là, et aujourd'hui je vois qu'elle aime, en tremblant et malgré elle, une âme qui la comprend. Elle pâlit, elle frissonne, elle pleure, à présent! Voilà toute la différence extérieure; mais cette différence, c'est tout; c'est celle d'une femme sans cœur à une femme noble et sincère. Je ne peux pas me consoler par le mépris, maintenant. Qu'a-t-elle

fait pour perdre mon estime? Rien en vérité, et quand même elle se serait abandonnée aux transports de son amant, elle n'aurait fait que céder à l'entraînement d'une destinée inévitable. Elle n'a plus d'amour pour moi et elle a dix-neuf ans, et elle est belle comme un ange. Ce n'est ni sa faute, ni la mienne, si je ne lui inspire plus que de l'amitié; puis-je demander plus de sacrifices, de dévouement et d'affection qu'elle n'en montre, en se combattant comme elle fait? Puis-je exiger que son cœur se dessèche, et que sa vie finisse avec notre amour?

Je serais un insensé et un monstre si je pouvais concevoir contre elle une pensée de colère; mais je suis horriblement malheureux, car mon amour est encore vivant. Elle n'a rien fait pour l'éteindre; elle m'a fait souffrir; mais elle ne m'a ni offensé, ni avili. Je suis vieux, et ne puis pas comme elle ouvrir mon cœur à un amour nouveau. Le moment de souffrir est venu; il n'y a plus à espérer de le retarder ou de l'éviter. Du moins j'ai contre la souffrance un bouclier qu'aucune espèce de trait ne peut traverser; c'est le silence. Tais-toi aussi, ma sœur! Je me soulage en t'écrivant; mais que ces discours ne viennent jamais sur nos lèvres.

## LXII

### DE FERNANDE A JACQUES.

Mon ami, puisque tu ne reviens que demain, je veux t'écrire aujourd'hui, et te faire une demande qui me coûte beaucoup; mais tu m'as parlé hier soir avec tant de bonté et d'affection que cela m'encourage. Tu m'as dit que, si j'éprouvais quelque ennui dans ce pays-ci, tu te ferais un plaisir de me procurer toutes les distractions que je pourrais désirer. Je n'ai pas accepté sur-le-champ parce que je ne savais comment t'expliquer ce que j'éprouve, et je ne sais pas encore comment je vais te le dire. De l'ennui? auprès de toi, dans un si beau lieu, avec mes enfants et deux amis comme ceux que nous avons, il est impossible que je connaisse l'ennui; rien ne manque à mon bonheur, ô mon cher Jacques! et tu es le meilleur et le plus parfait des amis et des époux. Mais que te dirai-je? Je suis triste parce que je souffre, et je souffre sans savoir de quoi. J'ai des idées sombres, je ne dors pas, tout m'agite et me fatigue; j'ai peut-être une maladie de nerfs; je m'imagine que je vais mourir et que l'air que je respire m'étouffe et m'empoisonne. Enfin je sens, non pas le désir, mais le besoin de changer de lieu. C'est peut-être une fantaisie, mais une fantaisie de malade, dont tu auras compassion. Éloigne-moi d'ici pour quelque temps; j'imagine que je serai guérie, et que je pourrai revenir avant peu. Tu me disais l'autre jour que M. Borel t'engageait beaucoup à acheter les terres de M. Raoul, et tu me lisais une lettre où Eugénie se joignait à lui pour te supplier de venir examiner cette propriété et de m'amener passer l'été chez elle; j'ai comme un vague désir de prendre la distraction de ce voyage et de revoir ces bons amis. Engage notre chère Sylvia à nous accompagner; je ne saurais me séparer d'elle sans une douleur au-dessus de mes forces. Réponds-moi par le retour du domestique que je t'envoie. Épargne-moi l'embarras de m'expliquer davantage sur un caprice dont je sens le ridicule, mais que je ne puis surmonter. Traite-moi avec cette indulgence et cette divine douceur à laquelle tu m'as accoutumée. Bonjour, mon bien-aimé Jacques. Nos enfants se portent bien.

## LXIII

### DE JACQUES A FERNANDE.

Tes désirs sont des ordres, ma douce petite malade, partons, allons où tu voudras; prépare et commande le départ pour la semaine prochaine, pour demain si tu veux; je n'ai pas d'affaire dans la vie plus importante que ta santé et ton bien-être. J'écris à l'instant même à Borel pour lui dire que j'accepte son obligeante proposition. Précisément j'ai des fonds à déplacer, et il me sera agréable de les porter en Touraine, sous les yeux d'un ami qui en surveillera le revenu. Il m'eût été cruel de faire sans toi ce voyage; je ne sais pas si notre Sylvia pourra nous accompagner. Cela présente plus de difficultés et d'inconvénients que tu ne penses; j'en parlerai avec elle, et si la chose n'est pas impossible absolument, elle ne te quittera pas. Nous partirons donc pour aussi longtemps que tu voudras, ma bonne fille chérie; mais souviens-toi que si tu t'ennuies et te déplais à Cerisy, fût-ce le lendemain de notre arrivée, je serai tout prêt à te conduire ailleurs, ou à te ramener ici. Ne crains pas de me paraître fantasque: je sais que tu souffres, et je donnerais ma vie pour alléger ton mal. Adieu. Un baiser pour moi à Sylvia, et mille à nos enfants.

## LXIV

### D'OCTAVE A FERNANDE.

Ainsi vous partez. Je vous ai offensée, et vous m'abandonnez au désespoir, pour ne pas entendre les inutiles lamentations d'un importun. Vous avez raison; mais cela vous ôte beaucoup de votre mérite à mes yeux. Vous étiez bien plus grande quand vous me disiez que vous ne m'aimiez pas, mais que vous aviez pitié de moi, et que vous me supporteriez auprès de vous tant que j'aurais besoin de vos consolations et de

votre appui. A présent vous ne dites plus rien. Je vous parle de mon amour dans le délire de la fièvre, et vous avez la charité de ne pas me répondre, pour ne pas me désespérer, apparemment; mais vous n'avez pas la patience de m'entendre davantage et vous partez! Vous vous êtes lassée trop tôt, Fernande, du rôle sublime dont vous aviez conçu l'idée, mais que vous n'avez pas eu la force de remplir. Mon amour n'a pas eu le temps de guérir; mais il s'est aigri, et la plaie est plus âcre et plus envenimée qu'auparavant.

Votre conduite est fort prudente. Je ne vous aurais jamais crue si ingénieuse : vous avez arrangé tout cela en un clin d'œil, et vous avez surmonté tous les obstacles avec toute l'habileté et tout le sang-froid du tacticien le plus expérimenté. Cela est bien beau pour votre âge! Sylvia était brutale et franche; elle partait en me laissant des billets où elle m'apprenait sans façon qu'elle ne m'aimait pas. Vous êtes plus politique; vous savez profiter des occasions et les saisir au vol; vous arrangez tout d'une manière si savante et si vraisemblable, qu'on jurerait que c'est votre mari qui vous entraîne, tandis que son cœur généreux et brave hésite, s'étonne et se soumet sans savoir ce qui vous passe par l'esprit. Sylvia se soucie médiocrement d'aller s'installer chez des gens qu'elle ne connaît pas et qui la traiteront peut-être fort lestement; vous ne tenez compte de rien. Vous me comblez devant eux d'hypocrites témoignages de regret et d'attachement; mais vous évitez si bien de vous trouver seule un instant avec moi, que, si je n'étais furieux, je serais désespéré. Soyez tranquille; j'ai autant d'orgueil qu'un autre quand on m'irrite par le mépris. Vous auriez dû me témoigner le vôtre dès le jour où j'ai eu l'insolence de vous parler d'amour; je serais parti sur-le-champ et vous seriez débarrassée de moi depuis longtemps. Pourquoi prendre tant de peine aujourd'hui? pourquoi quitter votre maison et déplacer toute votre famille, quand vous n'avez qu'un mot à dire pour me renvoyer en Suisse? Croyez-vous que je veuille m'attacher à vos pas et vous fatiguer de mes poursuites? Vous avez choisi pour refuge la maison Borel, pensant que c'était le seul lieu du monde où je n'oserais pas vous suivre : eh! mon Dieu, c'est trop de soin; restez et vivez en paix; je pars dans un quart d'heure. Défaites vos malles; dites à votre mari que vous avez changé d'idée: je vous ai vue ce matin pour la dernière fois de ma vie. Adieu, madame.

## LXV

DE FERNANDE A OCTAVE.

Vous vous trompez absolument sur les causes de mon départ et de ma conduite avec vous. J'exige que vous restiez jusqu'à demain, à moins que vous ne vouliez faire deviner à mon mari un secret qui peut compromettre son bonheur et mon repos. Ce soir à neuf heures, nous partirons, après nous être pressé la main. Allez au grand ormeau, vous trouverez sous la pierre mon dernier billet, mon dernier adieu.

DE FERNANDE A OCTAVE.

*Billet placé sous la pierre de l'ormeau.*

Je pars parce que je vous aime; vous le dire et résister à vos transports m'eût été impossible. Partir sans vous le dire est également au-dessus de mes forces. Je suis un être faible et souffrant; je ne puis commander à mon cœur; j'aime mes devoirs et je veux sincèrement les remplir. Ce que j'entends par mes devoirs, ce ne sont pas les seules lois de la société; la société châtie sévèrement ceux qui lui désobéissent; mais Dieu est plus indulgent qu'elle, et il pardonne. Je saurais braver pour vous le ridicule et le blâme qui s'attachent aux fautes d'une femme; mais ce que je ne puis vous immoler, le sacrifice que vous refuseriez, c'est le bonheur de Jacques. Que n'est-il moins parfait! que n'a-t-il eu envers moi quelque tort qui m'autorise à disposer de mon honneur et de mon repos comme je l'entendrais! Mais, quand toute sa conduite est sublime envers moi et envers vous, que pouvons-nous faire? Nous soumettre, nous fuir, et mourir de chagrin plutôt que d'abuser de sa confiance.

Je ne sais pas quand j'ai commencé à vous aimer. Peut-être est-ce dès le premier jour que je vous ai vu; peut-être Clémence avait-elle tristement raison en m'écrivant que je réussissais à donner le change à ma conscience, mais que j'étais déjà perdue lorsque je croyais travailler à votre réconciliation avec Sylvia. Je ne sais plus maintenant apprécier au juste ce qui s'est passé dans ma pauvre tête depuis un an; je suis brisée de fatigue, de combats, d'émotions. Il est temps que je parte; je ne sais plus ce que je fais; je suis comme vous étiez il y a un mois. Alors je me sentais encore de la force; d'ailleurs, la crainte de vous perdre m'en donnait. Que n'aurais-je pas imaginé, que ne me serais-je pas persuadé, que n'aurais-je pas juré à Dieu et aux hommes, plutôt que de renoncer à vous voir! Cette idée était trop affreuse, je ne pouvais l'accueillir; mais la victoire que nous nous flattions de remporter était au-dessus des forces humaines; à peine vous vis-je au point d'enthousiasme et de courage où je vous priais d'atteindre, que mon âme se brisa comme une corde trop tendue; je tombai dans une tristesse inexplicable, et quand j'en sortais pour contempler avec admiration votre dévouement et votre vertu, je sentais qu'il fallait vous fuir ou me perdre avec vous. Que Dieu nous protége! A présent le sacrifice est consommé; si je succombe, souvenez-vous de

moi pour me plaindre et pour me pardonner ce que je vous ai fait souffrir.

Si vous voulez m'accorder une grâce, restez encore quelques jours à Saint-Léon ; et puisque Sylvia n'a pu se décider à me suivre, profitez de cette sainte amitié que la Providence vous offre comme une consolation. Elle est triste aussi; j'ignore ce qu'elle a; peut-être devine-t-elle que je suis malheureuse. Elle se dévoue à mes enfants; elle leur servira de mère. Voyez-les, ces pauvres enfants que j'abandonne aussi, pour fuir tout ce que j'ai de plus cher au monde à la fois; leur vue vous rappellera mes devoirs et les vôtres; vous souffrirez moins pendant ces premiers jours. Si, au lieu de vous plonger dans la solitude, vous vous nourrissez l'âme du témoignage de notre honnête amitié et du spectacle de ces lieux où tout vous parlera des graves et augustes devoirs de la famille et de l'honneur, vous vous souviendrez d'y avoir été heureux par la vertu, et vous vous réjouirez de n'avoir pas souillé la pureté de ce souvenir.

## LXVI

DE SYLVIA A JACQUES.

De Saint-Léon.

Vous avez bien fait de me laisser vos enfants; ce voyage eût fait beaucoup de mal à ta fille qui n'est pas bien portante. Son indisposition ne sera rien, j'espère; elle serait devenue sérieuse dans une voiture, loin des mille petits soins qui lui sont nécessaires. Ne parle pas à ta femme de cette indisposition qui sera guérie sans doute quand tu recevras ma lettre. C'est une grande terreur pour moi que la moindre souffrance de tes enfants, surtout à présent que je suis seule; je tremble de voir leur santé s'altérer par ma faute; je ne les quitte pourtant pas d'une minute, et je ne goûterai pas un instant de sommeil que notre chère petite ne soit tout à fait bien.

Je suis heureuse d'apprendre que vous avez fait un bon voyage, et que vous avez reçu le plus aimable accueil; mais je m'afflige et m'effraye de la tristesse épouvantable où tu me dis que Fernande est plongée. Pauvre chère enfant! Peut-être as-tu mal fait de céder si vite à son désir; il eût fallu lui donner le temps de réfléchir et de se raviser. Il m'a semblé qu'au moment de partir elle était au désespoir, et que, sans la crainte de te déplaire, elle eût renoncé à ce voyage. Je n'augure rien de bon de cette séparation, Octave est comme fou. J'ai réussi à le retenir jusqu'à présent, mais je désespère de le calmer. J'ai essayé de le faire parler; j'espérais qu'en ouvrant son cœur et en l'épanchant dans le mien, il se calmerait, ou se pénétrerait davantage de la nécessité d'être fort; mais la force n'est pas dans l'organisation d'Octave; et quand même j'obtiendrais quelques nobles promesses, sa résolution serait l'enthousiasme de quelques heures. Je le connais, et, le voyant aussi sérieusement épris de Fernande, j'espère peu à présent qu'il la seconde dans ses généreux projets. Il est dans une agitation effrayante; sa souffrance paraît si vive et si profonde que j'en suis émue de compassion, et que je pleure sur lui du fond de mon âme. Sois indulgent et miséricordieux, ô mon Jacques! car ils sont bien à plaindre. Je n'ai jamais été dans cette situation, et je ne sais vraiment pas ce que je ferais à leur place. Ma position indépendante, mon isolement de toute considération sociale, de tout devoir de famille, sont cause que je me suis livrée à mon cœur lorsqu'il a parlé. Si j'ai de la force, ce n'est pas à me combattre que je l'ai acquise; car je n'en ai jamais eu l'occasion. L'idée de sacrifier une passion réelle et profonde à ce monde que je hais me paraît si horrible que je ne m'en crois pas capable. Il est vrai que les seuls devoirs réels de Fernande sont envers toi ; et ta conduite en impose de tels à tous ceux qui t'aiment, qu'il ne doit plus y avoir un instant de bonheur pour ceux qui te trahissent. Aide-la donc avec douceur à accomplir cet holocauste de son amour; j'essayerai d'obtenir quelque chose de la vertu d'Octave; mais il me ferme l'accès de son cœur, et je ne puis vaincre la répugnance que j'éprouve à forcer la confiance d'une âme qui souffre, fût-ce avec l'espoir de la guérir.

## LXVII

D'OCTAVE A HERBERT.

Je suis dans un état déplorable, mon cher Herbert; plains-moi et n'essaye pas de me conseiller; je suis hors d'état d'écouter quoi que ce soit. Elle a tout gâté en me disant qu'elle m'aime; jusque-là je me croyais méprisé; le dépit m'aurait donné des forces; mais, en me quittant, elle me dit qu'elle m'aime, et elle espère que je me résignerai à la perdre! Non, c'est impossible ; qu'ils disent ce qu'ils voudront, ces trois êtres étranges parmi lesquels je viens de passer un an qui m'apparaît comme un rêve, comme une excursion de mon âme dans un monde imaginaire! Qu'est-ce que la vertu dont ils parlent sans cesse? La vraie force est-elle d'étouffer ses passions ou de les satisfaire? Dieu nous les a-t-il données pour les abjurer; et celui qui les éprouve assez vivement pour braver tous les devoirs, tous les malheurs, tous les remords, tous les dangers, n'est-il pas plus hardi et plus fort que celui dont la prudence et la raison gouvernent et arrêtent tous les élans? Qu'est-ce donc que cette fièvre que je

sens dans mon cerveau? Qu'est-ce donc que ce feu qui me dévore la poitrine, ce bouillonnement de mon sang qui me pousse, qui m'entraîne vers Fernande? Sont-ce là les sensations d'un être faible? Ils se croient forts parce qu'ils sont froids. D'ailleurs, qui sait le fond de leurs pensées, qui peut deviner leurs intentions réelles? Ce Jacques qui m'abandonne et me livre au danger pendant un an, et qui, malgré sa pénétration exquise en toute autre chose, ne s'aperçoit pas que je deviens fou sous ses yeux; cette Sylvia qui redouble d'affection pour moi, à mesure que je me console de ses dédains et que je les brave en aimant une autre femme, sont-ils sublimes ou imbéciles? Avons-nous affaire à de froids raisonneurs qui contemplent notre souffrance avec la tranquillité de l'analyse philosophique, et qui assisteront à notre défaite avec la superbe indifférence d'une sagesse égoïste? à des héros de miséricorde, à des apôtres de la morale du Christ qui acceptent le martyre de leurs affections et de leur orgueil? A présent que j'ai perdu l'aimant qui m'attachait à eux, je ne les connais plus; je ne sais plus s'ils me raillent, s'ils me pardonnent ou s'ils me trompent. Peut-être qu'ils me méprisent; peut-être qu'ils s'applaudissent de leur ascendant sur Fernande, et de la facilité avec laquelle ils m'ont séparé d'elle au moment où elle allait être à moi. Oh! s'il en était ainsi, malheur à eux! Vingt fois par jour je suis au moment de partir pour la Touraine.

Mais cette Sylvia m'arrête et me fait hésiter. Maudite soit-elle! Elle exerce encore sur moi une influence qui a quelque chose d'irrésistible et de fatal. Toi qui crois au magnétisme, tu auras ici beau jeu pour expliquer le pouvoir qu'elle a encore sur moi, après que mon amour pour elle est éteint, et quand nos caractères s'accordent et se ressemblent si peu. Quand Fernande était ici, j'étais si heureux, si enivré au milieu de toutes mes souffrances, que je pensais tout ce qu'elle disait. Sylvia était mon amie, ma sœur chérie, comme elle était l'amie et la sœur chérie de Fernande. A présent, elle m'étonne et m'inspire de la méfiance. Je ne peux pas croire qu'elle ne soit pas mon ennemie; et la pitié qu'elle me marque m'humilie comme le plus superbe témoignage de mépris qu'une femme puisse donner à un ancien amant. Ah! si je pouvais me livrer à elle, pleurer dans son sein, lui dire ce que je souffre, et si j'étais sûr qu'elle y compatît!

Mais à quoi cela me mènerait-il? Elle est la sœur de Jacques, ou du moins il a en elle une amie si intime, qu'elle ne peut que blâmer et contrarier mon amour. Quand même elle serait assez généreuse pour désirer de me voir heureux avec une autre qu'elle, Fernande est précisément la seule femme qu'elle ne peut pas m'aider à obtenir. Ah! si elle me méprise, elle a bien raison, car je suis un homme sans caractère et sans conviction. Je sens que je ne suis ni méchant, ni vicieux, ni lâche; mais je me laisse aller à tous les flots qui me ballottent, à tous les vents qui me poussent. J'ai eu dans ma vie des moments de folle et sainte exaltation, puis des découragements affreux, puis des doutes cruels et un profond dégoût des gens et des choses qui m'avaient paru sublimes la veille. J'ai aimé Sylvia avec ferveur; j'ai cru pouvoir m'élever jusqu'à elle, qui me paraissait à demi cachée dans les cieux; puis je l'ai méprisée jusqu'à la soupçonner d'être une courtisane; puis je l'ai estimée au point de vivre son ami, après avoir été repoussé comme amant; maintenant elle me fait peur et j'ai comme une sorte de haine contre elle; et pourtant je ne puis m'arracher encore aux lieux qu'elle habite. Il me semble qu'elle a à me dire quelque parole qui pourra me sauver.

Mais pourquoi suis-je ainsi? Pourquoi ne puis-je ni rien croire, ni rien nier décidément? Oh! j'ai eu une belle nuit avec Fernande, j'ai versé à ses pieds des larmes qui m'ont semblé descendre du ciel; mais peut-être n'était-ce qu'une comédie que je jouais vis-à-vis de moi-même, et dont j'étais à la fois l'acteur inspiré et le spectateur niaisement émerveillé! Qui sait, qui peut dire ce qu'il est? Et à quoi sert de se chauffer le cerveau jusqu'à ce qu'il éclate? A quoi mène cette exaltation qui tombe d'elle-même comme la flamme? Fernande était sincère dans ses résolutions, dans sa confiance, la pauvre enfant; et tout en jurant à Dieu qu'elle ne m'aimerait point, elle m'aimait déjà en secret. Elle s'arrache au danger de me le dire, et elle me l'écrit naïvement! Oh! c'est cela qui me la fait aimer! c'est cette faiblesse adorable qui met son cœur au niveau du mien! D'elle, au moins, je n'ai jamais douté; je sens ce que j'ai senti dès le premier jour : c'est que nous sommes faits l'un pour l'autre et que son être est de la même nature que le mien. Ah! je n'ai jamais aimé Sylvia, c'est impossible, nous nous ressemblons si peu! Presser Fernande dans mes bras, c'est presser une femme, la femme de mon choix et de mon amour! et on s'imagine que j'y renoncerai! Mais qu'arrivera-t-il? Que m'importe? Si on la rend malheureuse, je l'enlèverai avec sa fille que j'adore, et nous irons vivre au fond de quelque vallée de ma patrie. Tu me donneras bien un asile? Ah! ne me sermonne pas, Herbert, je sais bien que je me rends malheureux et que je fais folie sur folie; je sais bien que, si j'avais une profession, je ne serais pas oisif; que, si j'étais comme toi, ingénieur des ponts et chaussées, je ne serais pas amoureux; mais que veux-tu que j'y fasse? je ne suis propre à aucun métier; je ne puis me plier à aucune règle, à aucune contrainte. L'amour m'enivre comme le vin; si je pouvais, comme toi, porter deux bouteilles de vin du Rhin sans extravaguer, j'aurais pu passer un an entre deux femmes charmantes sans être amoureux de l'une ni de l'autre.

Adieu; ne m'écris pas, car je ne sais pas où je vais.

Je fais mon portemanteau vingt fois par jour; tantôt je veux aller à Genève oublier Fernande, Jacques et Sylvia, et me consoler avec mon fusil et mes chiens; tantôt je veux aller me cacher à Tours, dans quelque auberge d'où je serai à portée d'écrire à Fernande et de recevoir ses réponses; tantôt je ris de pitié en me voyant si absurde; tantôt je pleure de rage d'être si malheureux.

## LXVIII

### DE JACQUES A SYLVIA.

Ce que tu me mandes de ma fille m'effraye extrêmement; c'est la première fois qu'elle est malade, et, dans l'ordre des choses, elle aurait dû et devra l'être souvent; mais je ne puis commander à mon inquiétude quand il s'agit de mes enfants, parce qu'ils sont jumeaux, et que leur existence est plus précaire que celle des autres. La petite est bien plus délicate que son frère, et cela justifie la croyance générale qu'un des deux vit toujours aux dépens de l'autre dans le sein de la mère; si elle va plus mal, écris-le-moi sans hésiter. J'irai te rejoindre, non pour aider à tes soins qui ne peuvent être que parfaits, mais pour te soulager de la terrible responsabilité qui pèse sur toi. J'ai caché et je cacherai cette nouvelle à Fernande aussi longtemps que je pourrai; sa santé est réellement très-altérée, le chagrin et l'inquiétude aggraveraient son mal. Elle est entourée ici de soins, d'amitiés et de distractions; mais rien n'y fait. Elle est d'une tristesse qui me consterne, et ses nerfs sont dans un état d'irritation qui change entièrement son caractère. Tu as raison, Sylvia, cette séparation n'a produit rien de bon. Il y a peu d'âmes qui soient organisées assez vigoureusement pour se maintenir dans le calme d'une forte résolution; toutes les consciences honnêtes sont capables de la génerosité d'un jour, mais presque toutes succombent le lendemain à l'effort du sacrifice. J'ai cru qu'il était de mon devoir de consentir à celui de Fernande et même de le seconder; ce n'est pas que j'en aie espéré un résultat heureux pour moi : quand l'amour est éteint, rien ne le rallume; et en m'arrachant à notre Dauphiné, je n'avais certainement pas sur le visage l'imbécile joie d'un mari dont la vanité triomphe; je n'avais pas non plus dans le cœur l'imprudent espoir d'un amant qui se flatte de retrouver son bonheur dans l'immolation du bonheur d'autrui. Je savais bien que Fernande aimerait Octave absent d'un amour plus acharné; que je ne la dérobais qu'au danger dont sa pudeur eût peut-être suffi pour la préserver. Je savais que le trait s'enfoncerait dans son cœur à mesure qu'elle s'efforcerait de le retirer. Tous les hommes oublient ce qu'ils ont éprouvé et feignent de ne plus savoir ce que c'est que l'amour, quand on leur retire celui qu'ils croyaient posséder. Il faut voir alors par quels stupides arguments ils essayent de prouver que la femme qui les quitte est coupable envers eux. Pour moi, je n'accuserais Fernande que dans le cas où elle recevrait mes caresses d'un front serein, avec un sourire trompeur sur les lèvres. Mais sa conduite est noble; sa tristesse protesterait contre ma tyrannie, si j'étais assez grossier pour l'exercer. Dans l'espèce d'aversion qu'elle me témoigne malgré elle de temps en temps, il y a une violence de sincérité que je préfère à une hypocrite douceur. Pauvre enfant! pauvre chère enfant! comme tu dis, elle fait ce qu'elle peut. Dans de certains moments elle se jette à mon cou en sanglotant, dans d'autres elle me repousse avec horreur. Ah! que peut-elle craindre de moi? Je lui proposerai bientôt de revenir, si son état ne s'améliore pas, car je ne veux pas qu'elle soit malheureuse et qu'elle me haïsse. Tous les chagrins, tous les affronts sur moi, plutôt que celui-là! J'attends encore quelques jours; l'excitation où elle est s'apaisera peut-être comme le redoublement d'une maladie. J'ai dû consentir à l'amener ici, même avec la conviction que cela ne servirait à rien; j'ai dû lui laisser la faculté de faire un noble effort, et de mettre dans sa vie le souvenir d'un jour de vertu; ce sera un remords de moins pour l'avenir, un droit de plus à mon respect. Quand elle sera lasse de combattre, je ne lèverai point le bras pour l'achever, mais je le lui offrirai pour s'y reposer. Hélas! si elle savait combien je l'aime! Mais je me tais désormais; mon amour serait un reproche, et je respecte sa souffrance. Insensé que je suis! il y a des instants où je me flatte qu'elle va revenir à moi, et qu'un miracle va s'accomplir pour me récompenser de tout ce que j'ai dévoré de douleurs dans le cours de ma triste vie!

## LXIX

### DE SYLVIA A JACQUES.

Il faut que tu viennes me trouver; ta fille tombe dans un état de marasme qui fait des progrès effrayants; amène quelque médecin plus habile que ceux que nous avons ici. Si Fernande est réellement aussi malade et aussi triste que tu le dis, cache-lui l'état de sa fille; et pourtant comment lui annoncerons-nous plus tard la vérité, si mes craintes se justifient? Fais ce que tu jugeras le plus prudent. La laisseras-tu ainsi sans toi chez ces Borel? La soigneront-ils bien? Il est vrai que sa mère va arriver au Tilly, à ce qu'elle me mande, et qu'elle ira chez elle si elle veut; mais d'après tout ce que tu m'as dit de sa mère, c'est une mauvaise amie et un triste appui pour Fernande.

Ah! pourquoi nous sommes-nous quittés? cela nous a porté malheur.

Octave est parti pour Genève; il a accompli aussi son sacrifice, que peut-on lui demander de plus? J'ai vainement essayé d'adoucir son chagrin par mon amitié; je me suis convaincue plus que jamais que son âme n'est point grande, et que les petitesses de la vanité ou de l'égoïsme, je ne sais lequel des deux, en ferment l'entrée aux idées élevées et aux nobles sentiments. Croirais-tu qu'il a longtemps hésité à savoir si j'avais l'intention de découvrir ses secrets pour en abuser, ou si j'étais sincère dans mon désir de le réconcilier avec lui-même? Croirais-tu qu'il a eu l'idée ridicule que je lui faisais des coquetteries pour le ramener à mes pieds? Il me suppose ce vil et sot amour-propre, il me croit occupée à ces calculs petits et méprisables, quand mon cœur est brisé de la douleur de Fernande et de la sienne, quand je donnerais mon sang pour les guérir en les divisant, ou pour les envoyer vivre heureux dans quelque monde où tu n'aurais jamais mis le pied, et où leur bonheur ne toucherait point à ton existence. Pauvre Octave! son plus grand malheur est de comprendre par l'intelligence ce que c'est que la grandeur, mais d'avoir le cœur trop froid ou le caractère trop faible pour y atteindre. Il croit que Fernande est son égale et il se trompe: Fernande est très-au-dessus de lui, et Dieu fasse qu'elle puisse l'oublier! car l'amour d'Octave ne la rendrait peut-être que plus malheureuse. Enfin il est parti en me jurant qu'il allait en Suisse. Attendons le destin, et, quel qu'il soit, dévouons-nous à ceux qui n'ont pas la force de se dévouer.

## LXX

### D'OCTAVE A FERNANDE.

Votre mari est en Dauphiné et moi je suis à Tours; vous m'aimez et je vous aime, voilà tout ce que je sais. Je trouverai moyen de vous voir et de vous parler, n'en doutez pas. N'essayez pas de me fuir encore, je vous suivrais jusqu'au bout de la terre. Ne craignez pas que je vous compromette, je serai prudent; mais ne me réduisez pas au désespoir, et ne déjouez pas, par une inutile et folle résistance, les moyens que je prendrai pour arriver à vous sans que personne s'en doute. Que craignez-vous de moi? quels sont ces dangers qui vous épouvantent? Pensez-vous que je veuille d'un bonheur qui vous coûterait des larmes? m'estimez-vous assez peu pour croire que je vous demanderai des sacrifices? Je ne veux que vous voir, vous dire que je vous aime, et vous décider à retourner à Saint-Léon; là nous reprendrons notre ancienne vie, vous resterez aussi pure que vous l'êtes et je serai aussi malheureux que vous voudrez. Je puis tout promettre et tout accepter, pourvu qu'on ne me sépare pas de vous; cela seul est impossible.

J'ai déjà fait le tour du château et des jardins de Cerisy, j'ai déjà gagné le jardinier et apprivoisé les chiens. Cette nuit je suis passé sous vos fenêtres, il était deux heures du matin, et il y avait de la lumière dans votre chambre; demain je vous écrirai comment nous pouvons nous voir sans le moindre danger. Je sais que vous êtes malade, et s'il faut répéter l'expression de ceux qui parlent de vous, un secret chagrin vous tue. Et tu crois que je t'abandonnerai quand ton mari te laisse pour aller serrer ses foins et philosopher avec Sylvia, tout en comptant ses denrées et son argent? Pauvre Fernande! ton mari est une mauvaise copie de M. de Wolmar; mais certainement Sylvia ne se pique pas d'imiter le désintéressement et la délicatesse de Claire; c'est une coquette froide et très-éloquente, rien de plus. Cesse de mettre ces deux êtres de glace au-dessus de tout, cesse de leur sacrifier ton bonheur et le mien; jette-toi dans les bras de celui qui t'aime, réfugie-toi dans le seul cœur qui t'ait comprise. Impose-moi tous les sacrifices que tu voudras, mais laisse-moi pleurer à tes genoux encore une fois, te dire combien je t'aime, et que j'entende ce mot sortir de ta bouche

## LXXI

### D'OCTAVE A HERBERT.

Je suis à Tours depuis un grand mois, comptant les jours le plus patiemment que je peux, et attendant les rares instants où il m'est permis de la voir. Encore ai-je perdu quinze jours à demander et à obtenir cette faveur. L'imprudente! elle ne sait pas combien sa résistance, ses scrupules et ses larmes m'attachent à elle, et donnent de force à ma passion. Rien n'irrite mon désir, rien ne m'éveille de mon indolence naturelle, comme les obstacles et les refus. J'ai eu assez à combattre sa terreur d'être découverte et compromise, j'ai été fort occupé. Tu dis que je n'ai pas d'emploi; je t'assure qu'il n'y a pas de profession plus active et plus assujettissante que celle de pénétrer auprès des femmes que le monde et la vertu se chargent de garder. J'ai eu à lutter contre madame de Luxeuil (cette Clemence dont je t'ai parlé une fois), le philosophe le plus pédant et le plus insupportable de la terre, la femme la plus sèche, la plus froide, la plus jalouse du bonheur d'autrui. Je l'avais parfaitement jugée d'après ses lettres. J'ai eu occasion de faire parler d'elle un mien ami qui est à Tours, et qui la connaît fort bien, parce qu'elle y vient souvent. Je sais maintenant que c'est ce qu'on

appelle une personne distinguée, un de ces êtres qui ne peuvent ni aimer, ni se faire aimer, et qui donnent leur malédiction à tout ce qui aime sur la terre; pédagogues femelles qui ont le triste avantage de voir clairement le malheur des autres, et de le prédire avec une joie malicieuse pour se consoler d'être étrangers aux biens et au maux des vivants; momies qui ont des sentences écrites sur parchemin à la place du cœur, et qui mettent leur gloire à étaler leur fatal bon sens et leur raison impitoyable à défaut d'affection et de bonté. Sachant que Fernande était à Cerisy et qu'au dire des voisins tourangeaux elle se mourait d'une maladie de langueur, elle est venue la voir et se repaître de sa tristesse, comme un corbeau qui attend le dernier soupir d'un mourant sur le champ de bataille. Je ne sais même pas si elle n'a pas indisposé contre la pauvre Fernande madame Borel, leur compagne commune de couvent. Fernande trouve que tout le monde lui bat froid, et ne peut s'empêcher de regretter Saint-Léon. Elle y retournera, je la déciderai, et là je vaincrai ses scrupules et les miens, oui, les miens. Je t'avoue, Herbert, que je suis le plus misérable séducteur qu'il y ait jamais eu. Je ne suis un héros ni dans la vertu ni dans le vice: c'est peut-être pour cela que je suis toujours ennuyé, agité, et malheureux les trois quarts du temps. J'aime trop Fernande pour renoncer à elle. Je préfère commettre tous les crimes et supporter tous les malheurs. Mais cet amour est trop vrai pour que je veuille la persécuter et l'effrayer par des transports qu'elle ne partage pas encore. Elle les partagera, Dieu et la nature le veulent. Quelle digue peut s'opposer à l'amour de deux êtres qui s'entendent, et dont les brûlantes aspirations s'appellent et se répondent à toute heure? Je conçois les joies extatiques de l'amour intellectuel chez des amants jeunes et pleins de vie, qui retardent voluptueusement l'étreinte de leurs bras pour s'embrasser longtemps avec l'âme. Chez les captifs ou les impuissants, c'est une vaine parade d'abnégation qu'expient en secret le spleen et la misanthropie. Je divague donc avec Fernande, et je m'élève dans les régions du platonisme tant qu'elle veut. Je suis sûr de redescendre sur la terre et de l'y entraîner avec moi quand je voudrai.

Tu dois t'étonner de la vie que je mène. Moi aussi; mais, au bout du compte, cet abandon de moi-même au hasard ou au destin, cette soumission de mes actions à mes passions est la seule chose qui me convienne. Je suis un vrai jeune homme, je le sais, au moins je l'avoue, et seul peut-être parmi tous ceux que je vois, je ne joue point de rôle. Je me laisse aller au gré de ma nature, et je n'en rougis pas. Les uns se drapent, les autres se fardent; il en est qui se plâtrent et veulent se changer en statues majestueuses. Il en est d'autres qui attachent des ailes de papillon à des organisations de tortue. En général, les vieux se font jeunes, et les jeunes affectent la sagesse et la gravité de l'âge mûr. Moi, je suis tout ce qui me passe par la tête, et ne m'occupe en aucune façon des spectateurs. J'écoutais dernièrement deux hommes se dépeindre l'un à l'autre. L'un se disait bilieux et vindicatif, l'autre indolent et apathique. Quand nous nous séparâmes en quittant la diligence, tous deux s'étaient déjà révélés. Le prétendu bilieux s'était laissé provoquer avec le plus grand sang-froid par l'apathique, lequel n'avait pu supporter une contradiction très-légère sur une question politique. Le besoin de l'affectation est si grand chez les hommes, qu'ils se vantent des défauts qu'ils n'ont pas, plus volontiers que des qualités qu'ils peuvent avoir.

Moi, je cours après l'aimant qui m'attire et ne tourne les yeux ni à droite ni à gauche pour savoir ce qu'on dit de ma démarche. Quelquefois je me regarde au miroir, et je ris de moi-même; mais je ne change rien à ma manière d'être, cela me donnerait trop de peine. Avec ce caractère-là, j'attends sans trop d'ennui ni de désespoir ce que le destin va faire de moi; j'occupe mes instants le plus paisiblement du monde; la pensée de mon amour suffit pour réchauffer ma tête et entretenir mon espérance. Enfermé dans ma petite chambre d'auberge assez fraîche et sombre, j'emploie à dessiner ou à lire des romans (tu sais que j'ai la passion des romans) les heures les plus chaudes de la journée. Personne ici ne me connaît que deux ou trois jeunes gens de Paris qui n'ont aucun rapport avec les Borel. D'ailleurs, les Borel ne connaissent ni mon nom ni ma figure, et mon séjour ici ne peut compromettre Fernande auprès de personne. Jacques lui écrit toujours qu'il reviendra la chercher la semaine prochaine; mais il est clair comme le jour qu'il n'y pense guère, ou qu'il est plus occupé des soins de son exploitation que de sa femme. Il est vrai qu'il ne tient qu'à elle de demander des chevaux de poste, de monter dans sa voiture avec Rosette et d'aller le rejoindre. C'est à quoi je travaille à la décider; car je partirais aussitôt pour mon ermitage, et j'arriverais à quelques jours de distance, en disant à Jacques et à Sylvia que j'ai été faire un tour en Suisse. Ou ils ne se doutent de rien, ou ils veulent ne rien voir. Cette dernière opinion est celle à laquelle je m'abandonne le plus volontiers; elle apaise beaucoup un reste de remords qui me revient à l'esprit, lorsque Fernande, avec ses grands yeux humides d'amour, et ses grands mots de sacrifice et de vertu, me replonge dans les incertitudes du désir et de la timidité. Moi, timide? c'est pourtant vrai. J'escaladerais les murailles de Babel, et je braverais tous les gardiens de la beauté, eunuques, chiens et gardes-chasse; mais un mot de la femme que j'aime me fait tomber à genoux. Heureusement les prières d'un amant sont plus impérieuses que les menaces de toute la terre, et même que les terreurs de la conscience. Je verrai Fernande ce soir. Elle vient

quelquefois au bal des officiers de la garnison avec madame Eugénie Borel; je la fais danser sans avoir l'air de la connaître, si ce n'est comme une figure de bal, et je trouve le moyen de lui dire quelques mots. Madame Borel a ici une grande vieille maison déserte, une espèce de pied-à-terre dont on n'ouvre les volets et les portes qu'une fois par semaine. Il doit être facile d'y pénétrer et d'y donner rendez-vous à Fernande. Elle ne veut plus que j'aille rôder dans le parc de Cerisy. J'aime pourtant bien l'amour espagnol, mais la poltronne n'est plus du même avis.

## LXXII

### DE M. BOREL A JACQUES.

Mon vieux camarade,

Ta fille se meurt, c'est fort bien; mais ta femme se perd, c'est autre chose. Tu ne peux empêcher l'un, et tu dois t'opposer à l'autre. Laisse donc tes enfants à quelque personne sûre, et reviens chercher madame Fernande. Je me chargerais bien de te la reconduire, si tu m'avais donné le droit de lui commander. Mais je n'ai eu de toi à ton départ que cette parole: « Mon ami, je te confie ma femme. » Je ne sais pas bien ce que tu entendais par là, toi qui es un philosophe, et dont les idées diffèrent beaucoup des nôtres; moi, je suis un vieux militaire et ne connais que le code du régiment. Or, dans mon temps, voilà comme cela se passait, et, dans mon intérieur, voici comment cela se passe encore. Quand un mari, un frère d'armes me recommande sa femme ou sa maîtresse, sa sœur ou sa fille, je me crois investi des droits, ou, pour parler plus juste, chargé des devoirs suivants: 1° Souffleter ou bâtonner tout impertinent qui s'adresse à elle avec l'intention évidente de porter atteinte à l'honneur de mon ami, sauf à rendre raison de ma manière de procéder au souffleté ou au bâtonné, si telle est son humeur. Ce premier point sera fidèlement exécuté, tu peux y compter, si le larron de ton honneur me tombe sous la main; mais jusqu'ici il est aussi insaisissable que la flamme et le vent. 2° Je me crois obligé, quand la femme de mon ami est récalcitrante ou sourde aux bons conseils que je tâche de lui donner d'abord, d'avertir mon ami, afin qu'il mette ordre lui-même à sa conduite, car je n'ai point le droit de la corriger comme je ferais de la mienne en pareille circonstance. Voilà ce dont je m'acquitte, mon cher Jacques, avec beaucoup de chagrin et de répugnance, comme tu peux croire; mais enfin il le faut. Ce n'est pas une petite responsabilité que d'avoir à garder intacte la vertu d'une femme jeune et jolie comme la tienne. J'ai fait de mon mieux, mais je ne puis empêcher qu'on se moque de moi; une femme en sait plus long qu'un homme sous ce rapport. Me taire serait tolérer et encourager le mal, et prêter ma maison à un commerce dont ma femme et moi semblerions complices. Je te transmets donc les faits tels qu'ils sont, tu en feras l'usage que tu voudras.

Il y a quinze jours, ou pour mieux dire quinze nuits, j'entendis passer et repasser quelqu'un sous ma fenêtre à deux heures du matin. Mon grand lévrier, qui dort toujours au pied de mon lit, s'élança en hurlant vers la croisée entr'ouverte, et, à ma grande surprise, ce fut le seul chien de la maison qui prit la chose en mauvaise part. Tous les autres, bien qu'accoutumés à faire leur devoir, ne disaient mot, et je pensai que c'était quelqu'un de la maison. J'appelai, je criai: *Qui vive?* plusieurs fois, personne ne répondit; je pris une simple canne à épée et je sortis, mais je ne trouvai personne, et madame Fernande, qui était à sa fenêtre, m'assura n'avoir rien vu et rien entendu. Cela me parut singulier et invraisemblable; mais je n'en témoignai rien, et je me tins sur mes gardes les nuits suivantes. Deux nuits après j'entendis très-distinctement les mêmes pas, mon lévrier fit le même tapage, mais je l'apaisai et je descendis dans le jardin sans faire de bruit. Je vis fuir d'un côté un homme, et de l'autre une femme, qui n'était ni plus ni moins que la tienne. Je ne me montrai pas à elle dans cet instant, mais le lendemain, au déjeuner, j'essayai de lui faire entendre que je m'étais aperçu de quelque chose; elle ne voulut pas comprendre. Néanmoins le galant ne revint plus. J'avais eu d'abord l'intention d'avoir une explication formelle avec ta femme; mais la mienne m'en empêcha, elle s'en était déjà chargée; et pour ne pas affliger Fernande, comme les femmes entre elles connaissent mieux les petits ménagements, elle avait dit qu'elle seule avait découvert son intrigue. Madame Fernande avait répondu, avec force larmes et attaques de nerfs, qu'elle avait en effet inspiré une violente passion à un pauvre jeune fou pour lequel elle n'avait que de l'amitié, et qu'elle avait écouté par compassion au moment de l'éloigner d'elle pour toujours. Je te répète les paroles dont ma femme, qui n'est pas mal romanesque non plus dans son genre, s'est servie en me racontant le fait. Tu croiras de cette prétendue amitié tout ce qu'il te plaira; pour moi, je n'en crois pas un mot; mais comme Fernande jurait à Eugénie que le monsieur était parti au moins pour l'Amérique, comme il ne se passait plus rien depuis plusieurs jours, je renonçai de bon cœur à la tâche désagréable que je remplis aujourd'hui.

L'affaire en était là quand le colonel de la garde royale nous invita à ses bals. Je n'aime guère ces freluquets de la nouvelle armée, qui portent des talons rouges au lieu de cicatrices, et des ordres étrangers au lieu de notre vieille croix; mais, au bout du compte, le colonel est un aimable homme. Quelques-uns de ces

messieurs sont d'anciens militaires que la nécessité d'avoir un état a forcés de retourner leur casaque; on boit de bon vin à leurs soupers et on joue gros jeu; tu sais que je ne suis pas un saint, ma femme aime la danse comme une vraie folle; après avoir un peu grogné, je consentis à la mettre dans sa calèche, à prendre les rênes et à la conduire à Tours avec madame Fernande qui s'avouait beaucoup mieux portante, et madame Clémence, cette bégueule que je n'aime guère, et qui, grâce à Dieu, prit congé de nous en arrivant à la ville. Ta femme se fit belle comme un ange pour aller au bal; et vraiment on n'eût pas dit, en la voyant, qu'elle fût si malade qu'elle prétend l'être. Je m'en allai avec ceux qui ne dansent pas, et je laissai ces dames avec ceux qui n'ont pas eu les pieds gelés en Russie; je recommandai seulement à Eugénie de surveiller de près sa compagne, et de m'avertir sur-le-champ si elle dansait plusieurs fois ou si elle causait trop souvent avec quelqu'un. Je revins moi-même trois ou quatre fois donner un coup d'œil à leur manière d'être. Tout se passa fort bien en apparence, et à moins que ma femme ne soit d'accord avec la tienne, ce dont je la crois incapable, il faut que le cavalier soit très-adroit et moins *insensé* que Fernande ne l'avait dépeint. Il faut aussi qu'elle ait été de très-bon accord avec lui, pour ne pas me le faire connaître; car il m'est impossible d'imaginer avec lequel de ceux qui l'ont fait danser durant deux bals a pris avec elle les mesures qu'elle a su si bien exécuter. Je poursuis mon récit.

Le lendemain du dernier bal, quand nous fûmes de retour à Cerisy, elle nous dit qu'elle avait oublié une emplette, et qu'elle s'amuserait à monter à cheval *un de ces jours* pour faire cette course. Je lui répondis qu'au jour et à l'heure qu'elle choisirait, je serais prêt à l'accompagner avec ma femme, ou sans ma femme, si cette dernière était occupée. Je lui proposai le lendemain ou le surlendemain. Elle me dit que cela dépendrait de l'état de sa santé, et qu'elle m'avertirait le premier matin où elle se sentirait bien. Le lendemain, vers midi, ne la voyant point descendre au salon, je craignis qu'elle ne fût plus malade qu'à l'ordinaire, et j'envoyai savoir de ses nouvelles; mais sa femme de chambre nous répondit qu'elle était partie, à six heures du matin, à cheval et suivie d'un domestique. Cela m'étonna un peu, et j'allai prendre des informations à l'écurie. Je savais que la jument d'Eugénie et l'autre petite bête que monte ta femme ordinairement étaient allées chez le maréchal ferrant, à deux lieues d'ici. Fernande avait donc été obligée de monter mon cheval qui est beaucoup trop vigoureux pour une femme aussi poltronne qu'elle; cela me sembla trahir un singulier empressement d'aller à Tours, et me jeta dans une double inquiétude. Je craignais qu'elle ne se rompît le cou, et, ma foi! c'eût été bien autre chose que tout le reste. J'allai l'attendre à la grille du parc, et je la vis bientôt arriver au triple galop, couverte de sueur et de poussière. Elle fut assez déconcertée en m'apercevant; elle espérait sans doute rentrer et se dépouiller de cet accoutrement de marche forcée, sans être remarquée; mais elle reprit courage et me dit avec assez d'aplomb: — Ne trouvez-vous pas que je suis bien matinale et bien brave? — Oui, lui dis-je, je vous fais compliment d'être changée à ce point depuis le départ de Jacques. — Et vous voyez comme je mène bien votre cheval? ajouta-t-elle, en feignant de ne pas comprendre. Je me porte vraiment bien aujourd'hui; je me suis levée avec le jour, et voyant un si beau temps je n'ai pu résister à la fantaisie de faire cette expédition. — C'est très-joli de votre part, repris-je; mais Jacques vous laisse-t-il courir les champs toute seule de la sorte? — Jacques me laisse faire tout ce que je veux, répondit-elle d'un petit ton sec, et elle partit au galop sans ajouter un mot de plus. J'essayai de la faire sermonner par ma femme; mais les femmes se soutiennent entre elles comme les larrons; je ne sais ce qu'elles se dirent. Eugénie me pria de ne pas me mêler de cette affaire, et voulut me prouver que je n'avais pas le droit de faire des leçons à une personne qui n'était ni ma sœur, ni ma fille; que mes épigrammes étaient brutales et blessaient Fernande, ce qui était contraire aux égards que nous devions à son isolement et aux devoirs de l'hospitalité. Que sais-je? elle me raisonna si bien que je me tus encore, et que ta femme retourna à Tours de la même façon deux jours après, c'est-à-dire hier. Que pouvais-je lui dire pour l'en empêcher, après tout? Et qui l'empêchait de me répondre qu'elle allait tout simplement acheter des gants et des souliers blancs? Eugénie le croyait ou feignait de le croire: or, voici le dénoûment.

Tu sais aussi bien que moi que dans les villes de province tout se remarque, tout s'interprète et tout se découvre. La jolie figure de ta femme avait fait trop de sensation dans les bals pour que les officiers de la garnison ne cherchassent pas à lui faire la cour; et, comme il n'y a pas de meilleures prudes que les femmes qui cachent un petit secret, ils étaient tous repoussés avec perte. Ils la virent passer le premier matin et la suivirent de loin jusqu'à notre *maison de ville*, comme ma femme appelle son pied-à-terre; ils la virent entrer et sortir, remarquèrent le temps qu'elle y passa, s'informèrent, surent qu'il n'y avait personne dans la maison, et se demandèrent naturellement si c'était pour dormir ou pour prier Dieu qu'elle venait s'enfermer là pendant deux heures. Oisifs comme des officiers en garnison et malicieux comme de vrais sous-lieutenants, cinq ou six d'entre eux firent si bonne enquête, qu'ils découvrirent une certaine issue de derrière par laquelle sortit, quelque temps après que Fernande fut partie, un jeune homme que l'on ne connaît pas par son nom, mais qu'on a vu

à l'auberge de la Boule d'or depuis quelque temps. Hier, lorsque la pauvre Fernande retourna au rendez-vous, on attendit que le compère se fût introduit de son côté, et on lui ferma la retraite sans qu'il s'en aperçût; puis on monta la garde autour de la maison, et on laissa sortir Fernande sans l'effaroucher par aucune démonstration hostile; ces messieurs sont tous gens de bonne famille et trop bien élevés pour adresser la parole à une dame en pareille occasion. De mon temps, nous n'aurions pas été si respectueux; mais autres temps, autres mœurs, heureusement pour ta femme. Ces messieurs n'en voulaient qu'à l'heureux rival qu'elle leur préférait. Elle monta à cheval dans la cour après avoir pris la clef du rez-de-chaussée qu'elle avait demandée à ma femme sous prétexte de prendre un instant de repos dans le salon, pendant qu'on briderait son cheval pour repartir; elle remit cette clef dans sa poche, non sans avoir bien barricadé son amant pour qu'il ne fût dérangé dans sa retraite par aucun curieux; et le domestique qui l'accompagnait, et qui était ou n'était pas dans le secret, emporta également la clef de la cour. Fernande partit au milieu d'une haie de spectateurs qui feignaient de fumer leur pipe en parlant de leurs affaires, mais qui se portèrent aussitôt après en embuscade à la fenêtre du grenier par où l'amant était entré d'une maison voisine. Ils contemplèrent avec grand plaisir les inutiles efforts qu'il fit pour sortir; ils le tinrent longtemps prisonnier, et voulaient, dit-on, le forcer à parlementer en répondant à de certaines questions, moyennant quoi on l'aurait mis en liberté. Il resta muet à tous les appels, à toutes les plaisanteries, et se tint tout le jour tranquille comme s'il eût été mort. Les vauriens d'assiégeants décidèrent qu'on le prendrait par la famine, et qu'on monterait la garde toute la nuit; on posa des postes autour de la maison, et on les releva d'heure en heure comme des factions militaires. Mais le captif, désespéré, fit une sortie à laquelle on ne s'attendait pas, et s'évada par les toits d'une manière qu'on dit miraculeuse de hardiesse et de bonheur. On le vit passer comme une ombre dans les airs, mais on ne put le joindre; et ce matin il a quitté la ville sans qu'on sache quelle route il a prise. Ton ancien camarade Lorrain, qui est aujourd'hui chef d'escadron dans les chasseurs de la garde royale, est venu dîner avec nous, et m'a raconté toute l'affaire non sans un certain plaisir, car il ne t'aime pas infiniment. Je suis monté chez ta femme aussitôt qu'il a été parti; elle s'était donnée pour malade toute la journée et n'avait pas quitté sa chambre. Je lui ai fait une scène de tous les diables, et elle s'est mise en colère comme un petit démon. Au lieu de me prier de me taire, elle m'a défié de t'informer de sa conduite, et m'a déclaré que je n'avais pas le droit de lui parler ainsi; que j'étais *un butor*, et qu'elle ne souffrirait pas de toi-même les reproches que je lui faisais. S'il en est ainsi, fais comme tu voudras, je m'en lave les mains; mais ma conscience m'ordonne de te dire ce qui en est.

Elle m'a chassé de sa chambre, et voulait envoyer chercher sur-le-champ des chevaux de poste et quitter une maison où elle se disait insultée et opprimée. Eugénie s'est efforcée de la calmer, et une violente attaque de nerfs qui cette fois est, je crois, bien réelle, est venue terminer le différend. Elle est au lit maintenant, et Eugénie passera la nuit auprès d'elle; moi, je me hâte de t'écrire, parce que je crains que demain la force et la volonté ne lui reviennent de partir, et je ne peux pas la laisser s'en aller ainsi toute seule avec cette petite soubrette qui m'a l'air, par parenthèse, d'une sournoise très-rouée. Je ferai mon possible pour lui persuader de t'attendre; mais, pour Dieu! tire-moi bien vite de cet embarras. Ne me fais pas de reproches, car tu vois que j'ai agi pour le mieux, et que je ne suis pas responsable de ce qui arrivera désormais; si elle veut partir, faire quelque folie, se laisser enlever, que sais-je? puis-je la mettre sous les verrous? Je ne te cache pas qu'elle a la tête perdue; dans l'indignation que m'inspirait sa résistance à mes avis, il m'est échappé qu'elle ferait mieux d'aller soigner sa fille qui se meurt, que de s'occuper d'un amour extravagant qui la livre déjà à la risée de toute une province et de tout un régiment. J'ai été fâché aussitôt d'avoir trahi le secret que tu m'avais recommandé, car elle est tombée dans des convulsions qui m'ont prouvé que cette nouvelle lui fait beaucoup de peine, et qu'elle n'a pas oublié l'amour maternel. Je termine en te priant d'avoir de l'indulgence envers elle. Je connais ton sang-froid, et compte sur la prudence de ta conduite; mais joins-y un peu de pitié pour cette pauvre égarée. Elle est bien jeune, elle pourra se ranger et se repentir. Il y a de bien bonnes mères de famille qui ont eu leurs jours d'égarement; elle a, je crois, un bon cœur; du moins avant son mariage elle était charmante; je ne l'ai plus reconnue quand tu nous l'as ramenée avec des caprices, des convulsions et des violences dont je ne l'aurais jamais crue capable autrefois. Tu m'as paru être un mari bien débonnaire, je ne te le cache pas; tu vois ce que c'est que d'être trop amoureux de sa femme. D'autres disent que tu as quelques torts à te reprocher, et que tu vis là-bas dans une intimité un peu trop tendre avec une espèce de parente qui est venue te trouver après ton mariage, on ne sait pas d'où. Je sais bien que lorsqu'une femme est enceinte ou nourrice, on est excusable d'avoir quelque fantaisie; mais il ne faut pas que cela se passe sous le toit conjugal; c'est une grande imprudence, et voilà comme elles s'en vengent. Ne te fâche pas de ce que je te dis, c'est le propos d'un commis voyageur qui, entendant raconter l'aventure de Fernande ce matin dans un café, a dit que tu méritais un peu ton sort; c'est peut-être un

mensonge. Quoi qu'il en soit, viens, ne fût-ce que pour découvrir la retraite de ton rival et le traiter comme il le mérite; je t'aiderai. Je ferme ma lettre, il est minuit. Ta femme vient de s'endormir, c'est-à-dire qu'elle va mieux. Je lui ferai des excuses demain.

## LXXIII

### DE FERNANDE A OCTAVE.

Tilly, près Tours.

Je suis chez ma mère : offensée et presque insultée par M. Borel, je suis venue me réfugier, non dans le sein d'une protectrice et d'une amie, mais sous le toit d'une personne dont les leçons, quelque dures qu'elles soient, ne seront point des usurpations de pouvoir ; je puis entendre sortir de sa bouche bien des paroles qui me révoltaient dans celle de ce soldat brutal et grossier. Je pars demain pour Saint-Léon ; ma mère m'y conduit. Elle sait notre misérable aventure ; qui ne la sait pas? mais elle a été moins cruelle pour moi que je ne m'y attendais. Elle rejette tout le blâme sur mon mari, et, malgré tout ce que je puis dire, s'obstine à croire que Sylvia est sa maîtresse, et qu'il m'abandonne pour vivre avec elle. Je ne sais pas qui a répandu dans le pays cet infâme mensonge; tout le monde l'accueille avec l'empressement qu'on met à croire le mal. Hélas! ce n'était donc pas assez que je le rendisse ridicule par ma folle conduite, je ne puis empêcher qu'on le calomnie ! Sa bonté, sa confiance envers moi, seront attribuées à des motifs odieux! Je suis sûre que Rosette nous trahit et vend nos secrets; je l'ai rencontrée tout à l'heure comme elle sortait de chez ma mère, et elle s'est beaucoup troublée en me voyant. Un instant après, ma mère est venue me parler de mon ménage, de mon imprudent amour! et j'ai vu qu'elle était informée des plus petits détails de notre histoire ; mais informée, de quelle manière! Les faits, en passant par la bouche de cette servante, étaient salis et dénaturés comme vous pouvez penser : nos premiers rendez-vous au grand ormeau, alors que je croyais me livrer à un sentiment si pur et si peu dangereux, ont été présentés comme une intrigue effrontée; l'accueil que Jacques vous fit alors a été traité d'infâme complaisance ; et notre double amitié, si longtemps paisible et toujours si pure, est condamnée sans appel comme un double commerce de galanterie. Que puis-je répondre à de telles accusations! Je n'ai pas la force de me débattre contre une destinée si déplorable; je me laisse accabler, humilier, salir. Je pense à ma fille qui se meurt, et que je retrouverai peut-être morte dans trois jours. Il semble que le ciel soit en colère contre moi; j'ai donc commis un grand crime en vous aimant? Votre lettre me fait autant de bien qu'il m'est possible d'en ressentir; mais que pouvez-vous réparer désormais? Je sais que vous souffrez autant que moi de mes maux, je sais que vous donneriez votre vie pour m'en préserver, mais il est trop tard. Je ne vous ferai point de reproches; je suis perdue, à quoi servirait de me plaindre?

Je ne sais pas comment m'est parvenue votre lettre; mais je vois, au moyen que vous m'indiquez pour recevoir ma réponse, que vous n'êtes pas loin, et que vous pénétrez presque dans la maison. Octave, Octave! vous m'êtes funeste, vous m'avez perdue par la conduite où vous persévérez obstinément. A quoi servira cette sollicitude et ces poursuites passionnées qui exposent votre vie et qui ruinent mon honneur? Pourquoi voulez-vous me disputer ainsi à une société qui rit de nos efforts, et pour qui notre affection est un sujet de scandale et de moquerie? Sous quelque déguisement et avec quelque précaution que vous approchiez de moi, vous serez encore découvert. La maison est petite, je suis gardée à vue, et Rosette vous connaît : vous voyez où mènent le secours et le dévouement de ces gens-là; pour un louis ils vous secondent, pour deux ils vous vendent. A quoi vous servira de me voir ? vous ne pouvez rien pour moi. Il faut que mon mari sache tout, et que j'obtienne son pardon. Ce ne sera pas difficile! je connais trop bien Jacques pour craindre aucun mauvais traitement de sa part; mais son estime me sera retirée à jamais, il n'aura plus pour moi que de la compassion, et sa bonté m'humiliera comme un affront perpétuel. Pour vous, si vous vous obstinez à me voir encore, vous payerez peut-être cette obstination de votre vie; car Jacques se réveillera enfin du sommeil où la confiance plonge son orgueil. Je ne puis vous empêcher de chercher l'accomplissement de votre fatale destinée ; vous ne pouvez augmenter le mal que vous m'avez fait, qu'en trouvant la mort dans les conséquences de votre amour. Eh bien! soit. Tout ce qui pourra hâter la mienne sera un bienfait de Dieu : qu'il m'enlève ma fille et qu'il vous frappe, je vous suivrai de près.

## LXXIV

### D'OCTAVE A FERNANDE.

Je t'ai perdue, tu es désespérée, et tu crois que je t'abandonnerai? Tu crois que je tiendrai compte des dangers auxquels ma vie peut être exposée, quand la tienne est compromise et désolée par ma faute? Me prends-tu pour un lâche? Ah! c'est bien assez d'être

un fou que Dieu maudit, et dont la fatalité déjoue toutes les espérances et traverse toutes les entreprises. N'importe, ce n'est point le moment des plaintes et du découragement; songe que je ne puis plus te compromettre maintenant, le mal est fait, rien ne m'en consolera; et mon cœur saignera éternellement pour ma faute. Mais si le passé n'est pas réparable, du moins l'avenir nous appartient, et je ne supporte pas l'idée qu'il doive être pour toi un châtiment implacable et éternel. Pauvre infortunée! Dieu ne veut pas que tu te résignes à souffrir toute ta vie d'une faute que tu n'as pas commise; s'il veut punir, il faudra qu'il commence par moi; mais, va, Dieu est indulgent, et il protége ceux que le monde abandonne. Il te préservera, lui seul sait de quelle façon; du moins il te rendra ta fille. Ce misérable Borel aura exagéré son mal pour se venger de la juste fierté avec laquelle tu repoussais ses insolentes réprimandes; quand j'ai quitté Saint-Léon, elle était très-légèrement indisposée, et sa constitution annonçait une force capable de résister aux maladies inévitables de l'enfance. Tu la retrouveras guérie, ou, du moins, elle guérira en dormant sur ton sein. Tout le mal est venu, à elle comme à nous, de ton départ. Nous étions une heureuse famille, croyant les uns aux autres, et une même vie semblait nous animer; tu as voulu rompre cet accord que le ciel ordonnait. Il te poussait dans mes bras; Jacques l'aurait ignoré ou toléré, et Sylvia n'aurait osé s'en offenser. A présent le monde a parlé, il a jeté sa hideuse malédiction sur nos amours; il faut les laver avec du sang. Laisse faire, j'offrirai le mien à Jacques jusqu'à la dernière goutte. Ne sais-tu pas que je serais le dernier des lâches si j'agissais autrement? S'il doit s'apaiser en prenant ma vie et te rendre le bonheur, je mourrai consolé et purifié de mon crime; mais s'il te maltraite, s'il te menace, s'il t'humilie seulement, malheur à lui! Je t'ai jetée dans le précipice, je saurai t'en retirer. Crois-tu que je m'inquiète du monde? J'ai cru autrefois que c'était un maître sévère et juste; j'ai rompu avec lui du jour où il m'a défendu de t'aimer; à présent, je brave ses anathèmes; je te prendrai dans mes bras et je t'emporterai au bout de la terre; j'enlèverai tes enfants, ta fille au moins avec toi; et nous vivrons au fond de quelque solitude où les clameurs insensées de la société ne nous atteindront pas. Je n'ai pas, comme Jacques, une grande fortune à t'offrir, mais ce que je possède t'appartiendra; je me vêtirai en paysan et je travaillerai pour que ta fille ait une robe de soie, et pour que tu n'aies rien à faire qu'à jouer avec elle. Le sort que je te ferai sera moins brillant que celui dont tu jouis, mais il te prouvera plus d'amour et de dévouement que tous les dons de ton mari. Relève donc ton courage et hâte-toi d'aller à Saint-Léon. Si je ne craignais d'augmenter sa colère, je viendrais te prendre ce soir dans une chaise de poste, et je te conduirais moi-même à ton mari; mais il croirait peut-être, dans le premier moment, que je viens pour le braver, et telle n'est pas mon intention. Je vais m'offrir à lui, et lui donner la réparation qu'il voudra; il me mépriserait, avec raison, si je fuyais dans un pareil moment. Je suis entré dans le petit jardin de ta mère ce matin, et je l'ai vue en grand conciliabule avec Rosette; chasse cette fille le plus tôt possible. Je t'ai vue aussi, dans quel état de pâleur et d'abattement! J'ai senti toutes les tortures du remords et du désespoir. J'étais habillé en paysan, et c'est moi qui ai vendu à ton domestique les fleurs où tu as dû trouver mon premier billet. Je te porterai moi-même celui-ci ce soir au moment de ton départ, et je ferai le voyage à deux pas derrière toi. Prends courage, Fernande; je t'aime de toutes les forces de mon âme; plus nous serons malheureux, et plus je t'aimerai.

## LXXV

### D'OCTAVE A HERBERT.

J'ai bien des choses à te raconter. Je suis reparti pour le Dauphiné, le 15 au soir, avec Fernande et madame de Theursan; la mère était bien loin de se douter qu'un des deux postillons qui la conduisaient n'était autre que l'amant à qui elle se flattait d'enlever sa fille. Cette madame de Theursan, qui est du reste une méchante femme, est prudente et amie des mesures sages et adroites; elle avait dans la journée congédié Rosette, et l'avait fait partir pour Paris avec une somme assez forte et une lettre de recommandation pour une personne qui doit la placer avantageusement. J'ai rencontré la soubrette dans une auberge du village voisin où elle prenait la diligence; j'avais envie de la cravacher; mais j'ai pensé que, dans l'intérêt de Fernande, je devais faire tout le contraire. J'ai donc doublé le présent de madame de Theursan, et je l'ai vue partir pour Paris. Là du moins les méchancetés de sa langue seront perdues dans le grand orage des voix qui planent sur l'abîme où tout s'engloutit pêle-mêle, fautes et blâme. Au moment du départ de Fernande, j'ai vu avec plaisir madame Borel lui donner des témoignages d'amitié qui ont dû répandre quelque consolation dans son cœur brisé. A l'approche du premier relais, après avoir échangé un regard, une poignée de main et un billet à la portière avec Fernande, j'ai quitté mon costume et j'ai couru la poste à franc étrier toute la nuit derrière sa voiture; à chaque relais je m'approchais d'elle, et je voyais, à la lueur mystérieuse de quelque lanterne, un peu d'espoir et de plaisir dans ses yeux. Au jour, pendant qu'elle déjeunait dans une auberge, j'ai loué une chaise et j'ai continué ainsi mon voyage. Envoie-

moi vite de l'argent, à propos; car, si j'avais quelque nouvelle expédition à faire, je ne saurais comment m'en tirer.

Madame de Theursan a bien remarqué ma figure sur la route; mais elle ne m'avait jamais vu, et j'avais l'air d'un voyageur de commerce si indifférent à elle et à sa fille, qu'elle ne pouvait deviner mon dessein. Je me suis arrêté sur la route, à l'entrée du vallon de Saint-Léon, et je l'ai laissée s'engager dans la plaine; j'ai envoyé alors mon équipage au presbytère en disant au postillon d'aller lentement, et, en une demi-heure, par le sentier des Collines, je suis arrivé à travers bois jusqu'au château; je suis entré sans voir personne, et je me suis assis dans le salon, derrière le paravent où l'on met parfois les enfants pendant le jour. Il y avait un berceau vide, un seul; mon cœur se serra; je devinai que la petite fille était morte, et je répandis des larmes amères en songeant au surcroît de douleur qui attendait mon infortunée Fernande.

J'étais là depuis un quart d'heure, absorbé et comme accablé de cette combinaison de malheurs implacables, lorsque j'entendis marcher plusieurs personnes; c'était Jacques avec Fernande et sa mère qui venaient d'arriver. « Où est ma fille? disait Fernande à son mari; fais-moi voir ma fille. » L'accent de sa voix était déchirant. Celle de Jacques eut quelque chose d'étrangement cruel en lui répondant par cette question : *Où est Octave?...* Je me levai aussitôt, et je me présentai en disant d'un ton résolu : « Me voici! » Il resta quelques instants immobile, et regarda madame de Theursan dont le visage exprimait la surprise que tu peux imaginer. Jacques, alors, me tendit la main en me disant : *C'est bien*. Ce fut la première et la dernière explication que nous eûmes ensemble.

Fernande était partagée entre l'inquiétude de savoir ce qu'était devenue sa fille et celle de voir la conduite de Jacques envers moi; pâle et tremblante, elle tomba sur une chaise en disant d'une voix étouffée : — Jacques, dis-moi que ma fille est morte et que tu as reçu une lettre de M. Borel. — Je n'ai reçu aucune lettre, répondit Jacques, et ton arrivée est pour moi un bonheur inattendu. Il fit cette réponse avec tant de calme, que Fernande dut s'y tromper. J'y aurais été pris moi-même, si je ne savais par Rosette, qui était au courant de tous les secrets de Cerisy, que M. Borel a écrit et qu'il a tout raconté. Fernande se leva vivement, et un éclair de joie brilla sur son visage; mais elle retomba sur son siége, en disant : — Ma fille est morte, du moins! — Je vois, dit Jacques en se penchant vers elle avec affection, que Borel aura eu l'imprudence de te dire les motifs qui m'ont retenu loin de toi. C'est une triste justification que j'ai à t'offrir, ma pauvre Fernande; mais tu l'accepteras et nous pleurerons ensemble. Sylvia entra en cet instant avec le fils de Fernande dans ses bras; elle courut le mettre dans ceux de l'infortunée en la couvrant de baisers et de larmes. *Seul!* dit Fernande en embrassant son fils, et elle s'évanouit.

— Monsieur, dit alors madame de Theursan en prenant le bras de Jacques, laissez ma fille aux soins de deux personnes que j'ai la surprise de voir ici, et accordez-moi sur-le-champ un moment d'entretien dans une autre pièce. — Non, madame, répondit Jacques d'un ton sec et hautain; laissez-moi secourir ma femme moi-même, vous direz ensuite tout ce que vous voudrez devant les deux personnes que voici. Fernande, dit-il en s'adressant à sa femme qui commençait à revenir un peu, prends courage; c'est tout ce que je te demande en récompense de la tendresse inaltérable que j'ai pour toi. Soigne-toi, conserve-toi pour cet enfant qui nous reste; vois comme il te sourit, notre pauvre fils unique! Tu dois tenir à la vie, tu es encore entourée d'êtres qui te chérissent; Sylvia est là qui attend un effort de ton amitié pour lui rendre ses caresses; je suis à tes pieds pour te conjurer de résister à ta douleur..., et... voici Octave. Il prononça ce dernier mot avec un effort visible. Fernande se jeta dans ses bras, occupée seulement de sa douleur; il avait sur le visage deux grosses larmes, et il me regarda avec un singulier mélange de reproche et de pardon. L'homme étrange! j'eus envie un instant de me jeter à ses pieds.

Nous passâmes près d'une heure dans les larmes. Jacques était si bon et si délicat envers sa femme, qu'elle se rassura au moins sur un des deux malheurs qu'elle avait redoutés; elle pensa qu'il ne savait rien encore, et prit courage au point de me tendre la main, à moi le dernier, après avoir donné mille témoignages d'affection à son fils, à son mari et à Sylvia. « Tu vois, lui dis-je à voix basse, pendant un moment où je me trouvais seul près d'elle, que tous les coups ne frappent pas en même temps, et que je suis encore à tes pieds. » Je rencontrai les yeux de madame de Theursan, qui m'observait d'un air d'indignation. Jacques rentra avec Sylvia; ils obtinrent de Fernande qu'elle prendrait un peu de nourriture, et nous la conduisîmes à table. Le déjeuner fut triste et silencieux; mais nos soins semblaient rappeler peu à peu Fernande à la vie. Personne ne parlait à madame de Theursan, qui paraissait fort insensible à l'infortune de sa fille, et qui n'était occupée qu'à regarder alternativement Sylvia et moi, nous remerciant, avec une affectation de politesse ironique, des rares attentions que nous avions pour elle. Jacques, de son côté, affectait de n'en avoir aucune. Quand nous rentrâmes au salon, madame de Theursan, s'adressant à Jacques, lui dit d'un ton insolent : — Ainsi, monsieur, vous refusez de me donner une explication particulière? — Absolument, madame, répondit Jacques. — Fernande, dit-elle, vous entendez comme on traite votre mère chez vous;

je suis venue ici pour vous défendre et vous protéger; mon intention était de vous réconcilier, autant que possible, avec votre mari, et d'employer la politesse et la raison pour l'engager à abjurer ses torts en pardonnant les vôtres. Mais on m'insulte, avant même que j'aie dit un mot en votre faveur; c'est à vous de savoir comment vous voulez que j'agisse désormais. — Je vous supplie, maman, dit Fernande troublée et épouvantée, de remettre à un autre moment toute explication avec qui que ce soit. — Est-ce que tu penses, Fernande, lui dit Jacques, que nous aurons jamais besoin d'intermédiaire pour nous expliquer? Est-ce que tu as prié ta mère de venir te protéger et te défendre contre moi? — Non, non, jamais! s'écria Fernande en cachant sa tête dans le sein de Jacques, ne le crois pas! tout cela arrive malgré moi; n'écoute pas, ne réponds pas... Ma mère, ayez pitié de moi et taisez-vous. — Me taire serait une bassesse, reprit madame de Theursan, si ce que j'aurais à dire pouvait servir à quelque chose; mais je vois que ce serait prendre une peine inutile. Si tout le monde est content ici, je n'ai plus qu'à me retirer. Mais songez, Fernande, que nous nous voyons pour la dernière fois; la vie honteuse à laquelle j'espérais vous soustraire, et où vous voulez vous plonger plus avant, m'interdit désormais toute relation avec vous. J'aurais l'air, aux yeux du monde, d'approuver le scandale de votre conduite, et d'imiter la honteuse complaisance de votre mari. Fernande, plus pâle que la mort, tomba sur le sofa en disant: « Mon Dieu, épargnez-moi! » Jacques était aussi pâle qu'elle, mais sa colère ne se révélait que par un petit froncement de sourcil que Fernande m'a appris à observer, et dont madame de Theursan était loin de connaître l'importance. — Madame, dit-il d'une voix très-légèrement altérée, personne au monde, excepté moi, n'a de droits sur ma femme; vous avez renoncé aux vôtres en la mariant. Je vous défends donc, au nom de mon autorité et de mon affection pour elle, de lui adresser des reproches et des injures, qui, dans l'état où vous la voyez, peuvent lui devenir funestes. Je savais bien que, pour avoir le plaisir de m'offenser, vous ne marchanderiez pas avec la vie de votre fille; mais si c'est à moi que vous en avez, parlez, j'ai de quoi vous répondre; il me suffira de vous dire que je vous connais. Madame de Theursan changea de visage; mais la colère l'emportant sur la peur que cette espèce de menace avait semblé lui faire, elle se leva, prit Fernande par le bras, et, l'attirant vers moi d'une manière brutale, elle la jeta presque sur mes genoux en disant: — Si c'est là votre choix, Fernande, restez au sein de la honte où votre mari vous a précipitée; je ne saurais relever une âme avilie. Pour vous, mademoiselle, dit-elle à Sylvia, je vous fais mon compliment du rôle que vous jouez ici, et j'admire l'habileté avec laquelle vous avez fourni un amant à votre rivale, pour la supplanter plus facilement auprès de son mari. Maintenant je pars; j'ai rempli le devoir qui m'était imposé en offrant à ma fille l'appui qu'elle aurait dû implorer et qu'elle repousse. Que Dieu lui pardonne, car moi je la maudis! Fernande jeta un cri d'effroi. Je la pressai involontairement sur mon cœur. Sylvia dit à madame de Theursan, avec un dédain glacial, qu'elle ne comprenait rien à son apostrophe, et qu'elle ne répondait point aux énigmes. — Je vais t'expliquer celle-ci, dit Jacques avec amertume: madame n'a pas de fortune, et elle sait que j'ai fait à sa fille un douaire qui, en cas de veuvage ou de séparation, assurerait à celle-ci une existence brillante; elle cherche à nous brouiller, afin que sa fille, en allant vivre sous sa tutelle, lui donne à gouverner cinquante mille livres de rente: voilà toute l'énigme. Madame de Theursan était verte de fureur; mais la haine lui déliant merveilleusement la langue, elle accabla Jacques et Sylvia d'injures si poignantes, que Jacques perdit patience, et fronça le sourcil tout à fait; alors il ouvrit son portefeuille, et montra à madame de Theursan quelques mots écrits sur un petit papier, avec une image coupée en deux, en s'écriant d'une voix forte: *Connaissez-vous cela?* Elle fit un mouvement de rage pour la saisir, en répondant avec égarement qu'elle ne savait point ce que cela signifiait; mais Jacques, la repoussant, alla ôter du cou de Sylvia une espèce de scapulaire qu'elle porte toujours; il déchira le sachet de satin noir, en tira une autre moitié d'image qu'il montra à madame de Theursan, et répéta de la même voix tonnante, que je n'avais jamais entendue sortir de sa poitrine: *Et cela, le connaissez-vous?* La malheureuse femme s'évanouit presque de honte; puis elle se releva, en criant avec le désespoir de la haine: — Elle n'en est pas moins votre maîtresse, car vous savez bien que ce n'est pas votre sœur! — Ce n'est pas ta sœur, Jacques? dit Fernande, qui, ne comprenant pas plus que nous cette scène étrange et mystérieuse, s'était approchée de sa mère pour la secourir. — Non, c'est sa maîtresse, criait madame de Theursan avec égarement, en s'efforçant d'entraîner sa fille. Fuyons cette maison, c'est un lieu de prostitution; partons, Fernande, tu ne peux pas rester sous le même toit que la maîtresse de ton mari. La pauvre Fernande, brisée par tant d'émotions et comme frappée d'étourdissement devant tant de surprises, restait indécise et consternée, tandis que sa mère la secouait et la poussait vers la porte dans une sorte de délire. Jacques la délivra de cette torture, et la conduisant vers Sylvia: — Si ce n'est pas ma sœur, lui dit-il, c'est du moins la tienne; embrasse-la, et oublie ta mère, qui vient de se perdre par sa faute. »

Madame de Theursan tomba dans d'affreuses convulsions. On l'emporta dans la chambre de sa fille; mais au moment de suivre Fernande, qui était sortie pour aller soigner sa mère, Sylvia s'arrêta entre

Jacques et moi, et nous prenant chacun par un bras: — Jacques, dit-elle, tu as été trop loin, et tu n'aurais pas dû dire cela devant Fernande et devant moi. Je suis bien fâchée de savoir que c'est là ma mère; j'espérais que celle qui m'a abandonnée, en me donnant le jour, était morte. Heureusement Fernande n'a dû rien comprendre à cette scène, il sera facile de lui faire croire qu'en m'appelant sa sœur, vous lui faisiez simplement un appel à mon amitié. — Qu'elle en pense ce qu'elle pourra, il ne convient à personne ici de lui expliquer ces tristes secrets. Octave les gardera religieusement. — D'autant plus volontiers, lui dis-je, que je ne sais rien, et que je ne devine pas plus que Fernande. Nous nous séparâmes, et Sylvia passa le reste de la journée dans la chambre de madame de Theursan. Fernande, malade elle-même, avait été forcée d'aller se mettre au lit aussitôt qu'elle avait vu sa mère un peu calmée. Sylvia les a soignées alternativement avec un zèle admirable. Après tout, c'est une grande et noble créature que Sylvia. Je ne sais ce qui s'est passé entre elle et madame de Theursan; mais lorsque celle-ci repartit le lendemain matin sans consentir à voir personne, elle se laissa accompagner par Sylvia jusqu'à sa voiture. Je les vis passer dans le parc, d'un endroit où elles ne pouvaient m'apercevoir. Madame de Theursan semblait être accablée, et n'avoir plus de forces pour la colère et le ressentiment. Au moment de quitter Sylvia, pour aller rejoindre sa voiture qui l'attendait à la grille, elle lui tendit la main: puis, après un instant d'hésitation, elle se jeta dans ses bras en sanglotant. J'entendis Sylvia lui offrir de l'accompagner pendant une partie de la route, pour la soigner. — Non, dit madame de Theursan, votre vue me fait trop de mal; mais si je vous appelle à ma dernière heure, promettez-moi de venir me fermer les yeux. — Je vous le jure, répondit Sylvia, et je vous jure aussi que Fernande ne saura jamais votre secret. — Et ce *jeune homme* le gardera? ajouta madame de Theursan en parlant de moi. — Je le jure pour lui! — Adieu, dit madame de Theursan; pardonnez-moi, car je suis bien malheureuse! — J'ai quelque chose à vous remettre, reprit Sylvia; c'est les trois lignes écrites que Jacques vous a montrées hier, les seules preuves qui existent de ma naissance: vous pouvez et vous devez les anéantir. Voici encore la moitié de l'image, laissez-moi l'autre; elle ne peut rien apprendre à personne, et j'y tiens à cause de Jacques. — Bonne, bonne personne! s'écria madame de Theursan, en acceptant avec transport le papier que Sylvia lui offrait: ce fut toute l'expression de sa reconnaissance. Dans ce mauvais cœur, la joie d'être débarrassée d'une crainte personnelle l'emporta sur le repentir et la confusion d'une conscience coupable: elle partit précipitamment.

Sylvia resta longtemps immobile à la regarder; quand celle-ci eut disparu derrière la grille, elle croisa ses bras sur sa poitrine, et jentendis ce mot expirer à demi sur ses lèvres pâles: « Ma mère! » — Explique-moi ce mystère, Sylvia, lui dis-je en l'abordant et en lui baisant la main avec une sorte de vénération irrésistible, comment cette femme est-elle ta mère, lorsque tu te croyais la sœur de Jacques? Son visage prit une expression de recueillement indéfinissable, et elle me répondit: — Il n'y a au monde que cette femme qui puisse savoir de qui je suis fille, et elle ne le sait pas! c'est là ma mère. — Elle a donc été aimée du père de Jacques? — Oui, dit-elle et d'un autre en même temps. — Mais qu'y avait-il sur ce papier? — Quatre ou cinq mots de la main du père de Jacques, attestant que j'étais la fille de madame de Theursan, mais déclarant qu'il n'était point sûr d'être mon père, et que, dans le doute, il n'avait pas voulu se charger de moi. Cette image, dont j'ai la moitié, c'est lui qui me la mit au cou en m'envoyant à l'hospice des Orphelins. — Quelle destinée que la tienne, Sylvia! lui dis-je; Dieu savait bien pourquoi il te douait d'un si grand cœur. — Mes peines ne sont rien, répondit-elle en faisant un geste comme pour éloigner une préoccupation personnelle; ce sont les vôtres qui me font du mal, celles de Fernande, celles de Jacques surtout. — Et n'as-tu pas de compassion aussi pour les miennes? lui dis-je tristement. — C'est toi que je plains le plus, me dit-elle, parce que c'est toi qui es le plus faible. Cependant il y a une chose qui me réconcilie avec toi, c'est que tu sois venu; cela est d'un homme. Je voulus m'expliquer avec elle sur nos communes douleurs; je me sentais en ce moment disposé à une confiance et à une estime que je ne retrouverai peut-être jamais dans mon cœur. Je venais de lui voir faire une noble action, je lui aurais livré toutes mes pensées, mais elle me punit de mes méfiances passées en me fermant l'accès de son âme. — Cela regarde Jacques, me dit-elle, et je ne sais ce qui se passe en lui. Ton devoir est d'attendre qu'il prenne un parti; sois bien sûr qu'il sait tout, mais que son premier et unique soin, dans ce moment, est de rassurer et de consoler Fernande.

Elle me quitta pour s'enfoncer seule dans une autre allée du parc. J'allai m'informer de la santé de Fernande; son mari était dans sa chambre et lisait pendant qu'elle sommeillait. Quelle position que la mienne, Herbert! Agir avec cette famille comme auparavant, quand il s'est passé entre nous des choses qui doivent nous avoir rendus irréconciliables! Comprends-tu ce qu'il me faut de courage pour aller frapper à cette porte que Jacques vient m'ouvrir, et ce que je souffre quand il sort, en me disant avec son calme impénétrable: « Obtenez qu'elle ait le courage de vivre. » Que cache donc l'impassible générosité de cet homme?

Est-ce par l'effort d'un amour sublime qu'il sacrifie ainsi toutes ses fureurs et toutes ses souffrances? Il y a des instants où je le crois; et pourtant cela est trop contraire à l'humanité pour que j'y ajoute foi sincèrement. S'il n'avait donné de sa bravoure et de son mépris de la vie des preuves que je n'aurai peut-être jamais l'occasion de donner, on pourrait dire qu'il a peur de se battre avec moi; mais à moi qui l'ai vu jour par jour depuis un an, et qui sais sa vie tout entière par Sylvia, cette explication ne peut présenter aucun sens. L'opinion à laquelle je dois m'arrêter, c'est que son cœur est bon sans être ardent, ses affections nobles sans être passionnées. Il s'est imposé le stoïcisme pour faire comme tous les hommes, pour jouer un rôle; et il s'est tellement identifié avec quelque type de l'antiquité, qu'il est devenu lui-même une espèce de héros antique, à la fois ridicule et admirable dans ce siècle-ci. Que lui conseillera son rêve de grandeur? jusqu'où ira cette étrange magnanimité? Attend-il que sa femme soit guérie pour rompre avec elle, ou pour me demander raison? Il semble à la fois confondu et satisfait de l'audace de ma conduite, et il lui arrive de me regarder avec des yeux où brille la soif de mon sang. Couve-t-il sa vengeance, ou en fera-t-il un holocauste? J'attends. Il y a trois jours que nous en sommes au même point. Fernande a été réellement mal, et nous n'avons pas été sans inquiétude pendant une nuit. Jacques et Sylvia m'ont permis de veiller dans sa chambre avec eux; quel que soit le fond de leurs âmes, je les en remercie du fond de la mienne. J'espère que dans peu Fernande sera guérie; sa jeunesse, sa bonne constitution, et le soin qu'on prend d'éloigner d'elle la pensée d'un chagrin nouveau feront encore plus, j'espère, que les secours d'un très-bon médecin qui était venu pour soigner sa fille, et qui est resté pour elle. Adieu, mon ami. Brûle cette lettre; elle contient un secret que j'ai juré de garder, et que je n'ai pas trahi en le racontant à un autre moi-même.

## LXXVI

### DE JACQUES A M. BOREL.

Mon vieux camarade, je te remercie de ta lettre, et des excellentes intentions de ton amitié. Je sais que tu te serais battu de grand cœur pour défendre ma femme d'une insulte, et pour me rendre même un moindre service. J'espère que tu regardes ce dévouement comme réciproque, et que, si tu as jamais occasion de faire un appel sérieux à l'amitié, tu ne t'adresseras pas à un autre que moi. Remercie aussi pour moi ta bonne Eugénie des soins qu'elle a eus pour Fernande, et prie-la, si elle lui écrit, de ne point lui faire savoir que j'ai reçu la lettre où tu m'informais de tout ce qui s'est passé. Adieu, mon brave; compte sur moi, à la vie et à la mort.

## LXXVII

### DE JACQUES A OCTAVE.

Je veux vous épargner l'embarras d'une explication verbale; elle ne pourrait être que difficile et pénible entre nous; nous nous entendrons plus vite et plus froidement par écrit. J'ai plusieurs questions à vous adresser, et j'espère que vous ne me contesterez pas le droit de vous interroger sur certaines choses qui m'intéressent pour le moins autant que vous.

1° Croyez-vous que j'ignore ce qui s'est passé entre vous et une personne qu'il n'est pas besoin de nommer?

2° En revenant ici, ces jours derniers, en même temps qu'elle, et en vous présentant à moi avec assurance, quelle a été votre intention?

3° Avez-vous pour cette personne un attachement véritable? Vous chargeriez-vous d'elle, et répondriez-vous de lui consacrer votre vie, si son mari l'abandonnait?

Répondez à ces trois questions; et si vous respectez le repos et la vie de cette personne, gardez-moi le secret auprès d'elle sur le sujet de cette lettre; en la trahissant, vous rendriez son salut et son bonheur futur impossibles.

## LXXVIII

### D'OCTAVE A JACQUES.

Je répondrai à vos questions avec la franchise et la confiance d'un homme sûr de lui :

1° Je savais, en quittant la Touraine, que vous étiez informé de ce qui s'est passé entre *elle* et moi;

2° Je suis venu ici pour vous offrir ma vie en réparation de l'outrage et du tort que je vous ai fait; si vous êtes généreux envers *elle*, je découvrirai ma poitrine, et je vous prierai de tirer sur moi, ou de me frapper avec l'épée, moi les mains vides; mais si vous devez vous venger sur *elle*, je vous disputerai ma vie, et je tâcherai de vous tuer;

3° J'ai pour *elle* un attachement si profond et si vrai que, si vous devez l'abandonner soit par la mort, soit par le ressentiment, je fais serment de lui consacrer ma vie tout entière, et de réparer ainsi, autant que possible, le mal que je lui ai fait.

Adieu, Jacques. Je suis malheureux, mais je ne

peux pas vous dire ce que je souffre à cause de vous ; si vous voulez vous venger de moi, vous devez désirer de me trouver debout. Je serais un lâche si je vous implorais; je serais un imprudent si je vous bravais ; mais je dois vous attendre, et je vous attends. Décidez-vous.

## LXXIX

### D'OCTAVE A HERBERT.

Jacques est parti ; où va-t-il, et quand reviendra-t-il? reviendra-t-il jamais? Tout cela est encore un mystère pour moi ; cet homme a la manie d'être impénétrable. J'aimerais mieux vingt coups d'épée que ce dédaigneux silence. De quoi puis-je l'accuser, pourtant? Sa conduite jusqu'ici est sublime envers sa femme ; mais sa miséricorde envers moi m'humilie , ou sa lenteur à se venger m'impatiente. Ce n'est pas vivre que d'être ainsi dans le doute du présent et dans l'incertitude de l'avenir.

Je t'ai envoyé copie du billet qu'il m'a écrit de Saint-Léon, et de la réponse que je lui ai faite du presbytère, le tout entre le déjeuner et le dîner qui nous rassemblent tous les jours comme autrefois ; car il est bon de te dire qu'il y a quelques jours Fernande me pria de reprendre notre ancienne manière de vivre, et qu'elle était autorisée par Jacques à me faire cette invitation. C'était le premier jour depuis sa maladie qu'elle descendait au salon, et ce fut le lendemain que Jacques m'envoya ce message par son groom. J'eus l'aplomb d'aller dîner comme la veille, et Jacques me reçut comme les autres jours, c'est-à-dire avec une poignée de main, et une contenance grave. Cette poignée de main, qu'il ne me donne point quand nous nous rencontrons seuls, est évidemment une démonstration extérieure pour rassurer sa femme ; et la perte de leur enfant autorise assez son silence et sa réserve qu'elle peut prendre pour de la tristesse. Seulement, après le dîner, il me suivit dans le jardin, et me dit : —Vos dispositions sont telles que je les supposais ; il suffit. Vous êtes un ami sans foi ; mais vous n'êtes pas un homme sans cœur. Je n'exige plus qu'une chose : votre parole d'honneur que vous cacherez à Fernande l'explication que nous avons eue ensemble, et que dans aucun moment de votre vie, fussé-je à cent lieues, fussé-je mort, vous ne lui apprendrez que j'ai su la vérité. Je lui donnai ma parole, et il ajouta : —Êtes-vous bien pénétré de l'importance du serment que vous me faites? — Je pense que oui, répondis-je. — Songez, dit-il, que c'est la première et la principale réparation que je vous demande du mal que vous nous avez fait ; songez que vous frapperiez Fernande d'une blessure mortelle le jour où vous lui feriez savoir que je lui ai pardonné. Vous concevez sans doute qu'en de certaines circonstances la reconnaissance est une humiliation et un tourment ; on souffre quand on ne peut remercier sans rougir, et vous savez que Fernande est fière. — O Jacques ! lui dis-je avec effusion, je sais que tu es sublime envers elle ! — Ne me remercie pas, dit-il d'une voix altérée, je ne puis l'être envers toi. Et il s'éloigna précipitamment.

Hier, je trouvai Fernande triste et inquiète.—Jacques va encore nous quitter, me dit-elle ; il prétend avoir des affaires indispensables qui l'appellent à Paris ; mais, dans la situation où nous sommes, tout m'effraye. Peut-être a-t-il reçu enfin cette funeste lettre de Borel qu'un hasard aura retardée à la poste ; peut-être me trompe-t-il par une feinte douceur que lui dicte la compassion. Je tremble qu'il ne soit instruit, et qu'il n'ait le projet de m'abandonner tout à fait sans me rien dire. Je la rassurai en lui disant que, dans ce cas-là, Jacques aurait eu certainement une explication avec moi, et je la trompai en lui assurant qu'il m'avait, au contraire, témoigné une amitié plus vive que jamais. Fernande est bien facile à abuser ; elle est si peu habituée au raisonnement et si peu capable d'observation, qu'elle ne connaît jamais les gens qui l'entourent, et ne comprend pas sa propre vie. C'est une douce et naïve créature toujours gouvernée par l'instinct d'aimer, par le besoin de croire, et trop pieusement crédule dans l'affection d'autrui pour être susceptible de pénétration. Jacques rentra et parla de ses affaires d'une manière si vraisemblable, Sylvia eut tellement l'air d'y croire, et nous fûmes en apparence si bons amis, qu'elle me dit le soir : —Oh ! quelle confiance héroïque de la part de Jacques ! il nous laisse encore ensemble ! Songez, Octave, que vous seriez un monstre si vous en abusiez, et que de ce moment je serais forcée de vous haïr. Jacques est parti ce matin calme et me témoignant une affection vraiment stoïque ; mais que pense-t-il? Il doit croire que sa femme est ma maîtresse, et pourtant elle ne l'est point. Elle s'est courageusement refusée à moi, et j'ai eu la force de me soumettre, même dans les occasions où la crainte de la perdre et le trouble de mes passions auraient dû triompher de tous les scrupules. Peut-être que si Jacques savait cela, il agirait autrement ; peut-être aurais-je dû le lui dire, c'eût été un autre genre d'héroïsme que de le faire rester en lui disant : Ta femme est pure, reprends-la, et je pars. Mais il est écrit que je ne serai jamais un héros, cela m'est impossible ; et j'ai une antipathie insurmontable pour les scènes de déclamation. Je me connais trop bien : je serais parti par la porte, et au bout de huit jours je serais rentré par la fenêtre ; j'aurais avoué que depuis un an je suis le plus niais des séducteurs, et je serais devenu criminel aussitôt après cette belle confession. D'ailleurs, Jacques aurait-il ajouté foi à ma parole, soit pour le passé, soit pour l'avenir? Je ne veux plus le croire

aveugle. Il y a des instants où toute cette pompe de générosité m'en impose tellement que je me livre à l'admiration avec une sensibilité puérile; et puis ma raison reprend le dessus, et je me dis qu'après tout la vie est une comédie à laquelle ne se laissent pas prendre ceux qui la jouent; qu'après les tirades et les scènes à effet, chacun essuie son fard, ôte son costume et se met à manger ou à dormir. Jacques serait ce qu'il croit être, si la nature l'avait doué comme moi de passions vives. S'il aimait Fernande comme je l'aime, et s'il y renonçait comme il fait, je m'inclinerais devant lui. Mais je sais bien que lorsqu'on est épris comme je le suis, on n'est pas capable de tels sacrifices. Il aime le genre héroïque; et sa paisible nature, ses passions refroidies par l'habitude du raisonnement ou par l'âge, le secondent merveilleusement: qu'on lui mette mon cœur dans la poitrine pendant un quart d'heure, et tout cet échafaudage tombera. Il ne demande pas mieux que de s'éloigner de sa femme: il aime la solitude et les voyages comme Childe-Harold; il est plus content d'avoir à pratiquer la théorie qu'il s'est faite du *renoncement*, que de jouir de tous les biens de la vie; et son orgueil est plus satisfait de pouvoir me faire grâce, qu'il ne le serait de me tuer en duel. Il songe à l'admiration qu'il m'impose, et il se croit plus vengé par mon repentir que par ma mort. Ne pense pas que je veuille nier ce qu'il y a de beau dans son caractère et dans sa conduite; vraiment je le crois capable de l'action de Régulus. Mais si Régulus avait vécu sous mes yeux, j'aurais trouvé, j'en suis sûr, dans sa vie privée mille occasions de douter et de sourire. Les héros sont des hommes qui se donnent à eux-mêmes pour des demi-dieux, et qui finissent par l'être en de certains moments, à force de mépriser et de combattre l'humanité. A quoi cela sert-il, après tout? A se faire une postérité de séides et d'imitateurs; mais de quoi jouit-on au fond de la tombe?

Je m'efforce en vain de chercher mon bonheur en cette vie dans les joies de l'orgueil; la vérité les efface avec un éclair de son miroir, et je me trouve seul et impuissant avec mon désir et ma passion dans le cœur. Hier, quand Jacques partait, mille folies me passaient par l'esprit: j'avais envie d'aller dire adieu à Fernande, et de partir avec lui; que sais-je! mais quand il fut parti, et que Fernande tout en larmes me laissa baiser ses mains humides, et peu à peu son cou de neige et ses beaux cheveux, dont le contact me fait frissonner de bonheur, je me sentis très-content d'être seul avec elle, et malgré moi je remerciai Dieu d'avoir inspiré à Jacques la fantaisie de s'en aller. Quand je me serais torturé l'esprit pour me prouver que la reconnaissance et l'admiration devaient me guérir de l'amour, le bouillonnement de mon sang et les élans de mon cœur auraient victorieusement démenti cette vaine affectation et cette vertu pédantesque.

Fernande est encore tout émue et toute pénétrée de ce départ; l'excellente enfant croit à son mari comme en Dieu, et je serais bien fâché à présent de combattre cette vénération. Il est vrai qu'elle le suppose imbécile, et croyant fermement qu'il n'a pas le moindre soupçon de notre amour; voilà ce que c'est que le sentiment de l'admiration. C'est comme la foi aux miracles: c'est un travail de l'imagination pour exciter le cœur et paralyser le raisonnement.

Elle commence à se porter tout à fait bien; mais son fils maigrit et pâlit à vue d'œil. Elle ne s'en aperçoit pas encore; mais je crains qu'elle n'ait bientôt un nouveau sujet de larmes, et que ni l'un ni l'autre de ses enfants ne soit né avec une bonne organisation. Tous les malheurs qui pourront la frapper m'attacheront à elle; je ne suis pas un grand homme, mais je l'aime, et je n'ai pas joué de rôle quand j'ai juré de lui consacrer ma vie. Sylvia est d'une tristesse dont je ne la croyais pas capable; elle la dissimule devant Fernande, et se conduit comme un ange avec elle; mais son visage trahit une souffrance secrète, et une préoccupation tout à fait étrangère à son caractère méthodique et grave. Il me vient à l'esprit, depuis quelque temps, une idée singulière sur Sylvia: je te la dirai si elle prend de la consistance.

*P. S.* Fernande vient de recevoir une lettre de madame Borel qui lui annonce que la lettre de son mari à Jacques n'est jamais partie, par la raison qu'elle-même s'est chargée de la déchirer au lieu de la mettre à la poste; Jacques aura encore arrangé cela. On ne peut se dissimuler que cet homme ne soit ingénieux et magnifique dans la manière dont il remplit sa tâche.

---

## LXXX

### DE JACQUES A SYLVIA.

Paris.

Tu me pleures, pauvre Sylvia! Oublie-moi comme on oublie les morts. C'en est fait de moi. Étends entre nous un drap mortuaire et tâche de vivre avec les vivants. J'ai rempli ma tâche, j'ai bien assez vécu, j'ai bien assez souffert. A présent, je puis me laisser tomber et me rouler dans la poussière trempée de mes larmes. En te quittant, j'ai pleuré, et mes yeux ne se sont pas séchés depuis trois jours. Je vois bien que je suis un homme fini, car jamais je n'ai vu mon cœur se briser et s'anéantir ainsi. Je le sens qui fond dans ma poitrine. Dieu me retire la force, parce qu'elle m'est désormais inutile. Je n'ai plus à souffrir, je n'ai plus à aimer, mon rôle est achevé parmi les hommes.

Laisse-la me croire aveugle, sourd, et indolent

Maintiens-la dans cette confiance, et qu'elle ne se doute jamais que je meurs de sa main. Elle pleurerait, et je ne veux pas qu'elle souffre davantage pour moi. C'est bien assez comme cela. Elle a trop appris ce que c'est que d'entrer dans ma destinée, et quelle malédiction foudroie tout ce qui se rattache à moi. Elle a été comme un instrument de mort dans la main d'Azraël; mais ce n'est pas sa faute si l'exterminateur s'est servi de son amour, comme d'une flèche empoisonnée, pour me percer le cœur. A présent, la colère de Dieu va s'apaiser, j'espère. Il n'y a plus sur moi de place vivante à frapper. Vous allez tous vous reposer et vous guérir de m'avoir aimé.

Sa santé m'inquiète, et j'attends avec impatience que tu me dises si mon départ et l'émotion qu'elle a éprouvée en me disant adieu ne l'ont pas rendue plus malade. J'aurais peut-être dû rester encore quelques jours et attendre qu'elle fût plus forte. Mais je n'y pouvais plus tenir. Je suis un homme et non pas un héros. Je sentais dans mon sein toutes les tortures de la jalousie, et je craignais de me laisser aller à quelque mouvement odieux d'égoïsme et de vengeance. Fernande n'est pas coupable de mes souffrances. Elle les ignore. Elle me croit étranger aux passions humaines. Octave lui-même s'imagine peut-être que je supporte tranquillement mon malheur, et que j'obéis sans effort à un devoir que je me suis imposé... Qu'il en soit ainsi, et qu'ils soient heureux ! Leur compassion me rendrait furieux, et je ne puis renoncer encore à la cruelle satisfaction de laisser le doute et l'attente de ma vengeance suspendus comme une épée sur la tête de cet homme. Ah! je n'en puis plus! Tu vois si mon âme est stoïque. Non, elle ne l'est pas. C'est toi, Sylvia, qui es héroïque et qui me juges d'après toi-même. Mais moi, je suis un homme comme les autres, mes passions me transportent comme le vent et me rongent comme le feu. Je ne me suis point crée un ordre de vertus au-dessus de la nature. Seulement je ressens l'affection avec une telle plénitude que je suis forcé de lui sacrifier tout ce qui m'appartient, jusqu'à mon cœur, quand je n'ai plus rien à lui offrir. Je n'ai jamais étudié qu'une chose au monde, c'est l'amour. A force de faire l'expérience de tout ce qui le contriste et l'empoisonne, j'ai compris combien c'était un sentiment noble et difficile à conserver, combien il fallait accomplir de dévouements et de sacrifices avant de pouvoir se glorifier de l'avoir connu. Si je n'avais pas eu d'amour pour Fernande, je me serais peut-être mal conduit. Je ne sais si j'aurais commandé à mon dépit et à la haine que m'inspire l'homme qui l'a exposée à la risée d'autrui, par ses imprudences et ses folies égoïstes. Mais elle l'aime, et parce que je suis lié à elle par une éternelle affection, la vie de son amant me devient sacrée. Pour résister à la tentation de me défaire de lui, je pars, et Dieu saura ce que me coûte de désespoirs et de tourments chacun des jours que je lui laisse.

Si j'ai quelque autre vertu que mon amour, c'est peut-être une justice naturelle, une rectitude de jugement, sur lesquelles aucun préjugé social, aucune considération personnelle n'ont jamais eu de prise. Il me serait impossible de conquérir un bonheur quelconque par la violence ou la perfidie, sans être aussitôt dégoûté de ma conquête. Il me semblerait avoir volé un trésor, et je le jetterais par terre pour m'aller pendre comme Judas. Cela me paraît le résultat d'une logique si inflexible et si absolue, que je ne saurais me glorifier de n'être pas une brute semblable aux trois quarts des hommes que je vois. Borel, à ma place, aurait tranquillement battu sa femme, et il n'eût peut-être pas rougi ensuite de la recevoir dans son lit, tout avilie de ses coups et de ses baisers. Il y a des hommes qui égorgent sans façon leur femme infidèle, à la manière des Orientaux, parce qu'ils la considèrent comme une propriété légale. D'autres se battent avec leur rival, le tuent ou l'éloignent, et vont solliciter les baisers de la femme qu'ils prétendent aimer, et qui se retire d'eux avec horreur ou se résigne avec désespoir. Ce sont là, en cas d'amour conjugal, les plus communes manières d'agir, et je dis que l'amour des pourceaux est moins vil et moins grossier que celui de ces hommes-là. Que la haine succède à l'affection, que la perfidie de la femme fasse éclore le ressentiment de son mari, que certaines bassesses de celle qui le trompe lui donnent jusqu'à un certain point le droit de se venger, et je conçois la violence et la fureur; mais que doit faire celui qui aime?

Je ne peux pas me persuader (ce que beaucoup sans doute penseront de moi) que je sois un esprit faible et un caractère imbécile, pour avoir persévéré dans mon amour. Mon cœur n'est pas vil, et mon jugement n'est pas altéré. Si Fernande était indigne de cet amour, je ne l'éprouverais plus. Une heure de mépris suffirait pour m'en guérir. Je me rappelle bien ce que j'ai senti pendant trois jours que je la crus infâme. Mais aujourd'hui elle cède à une passion qu'un an de combats et de résistance a enracinée dans son cœur; je suis forcé de l'admirer, car je pourrais l'aimer encore, y eût-elle cédé au bout d'un mois. Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir et pour le perdre. Ce qui avilit la femme, c'est le mensonge. Ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari. Oh! je haïrais la mienne, et j'aurais pu devenir féroce, si elle eût offert à mes lèvres des lèvres chaudes encore des baisers d'un autre, et apporté dans mes bras un corps humide de sa sueur. Elle serait devenue hideuse pour moi ce jour-là, et je l'aurais écrasée comme une chenille que j'aurais trouvée dans mon lit. Mais, telle qu'elle est, pâle, abattue, souffrant toutes les angoisses d'une con-

science timorée, incapable de mentir, et toujours prête à se confesser à moi de sa faute involontaire, je ne puis que la plaindre et la regretter. N'ai-je pas vu, depuis son retour, que ma confiance apparente lui faisait un mal affreux, et que ses genoux pliaient sans cesse pour me demander pardon? Combien il m'a fallu d'adresse et de précaution pour retenir sur ses lèvres l'aveu toujours prêt à s'en échapper!

Tu m'as demandé pourquoi je n'avais pas accepté la confession et le sacrifice que si souvent elle a désiré me faire; c'est parce que je crois la confession inutile et le sacrifice impossible. Tu n'aimes pas qu'on doute de la vertu d'autrui, et tu m'as reproché de ne plus vouloir me fier à l'héroïsme dont Fernande eût été peut-être capable encore. Eh quoi! cette dernière epreuve, ce fatal voyage en Touraine n'a-t-il pas suffi à mesurer la force de Fernande? Je la connais bien, je sais jusqu'où va sa vertu comme je sais où elle finit. Sa chasteté naturelle est la meilleure sauvegarde qui puisse la protéger, et sans doute elle l'a protégée longtemps. Mais la resolution de perdre à jamais Octave ne peut se soutenir dans cette âme puérilement sensible, que la plus petite souffrance épouvante, et qui succombe sous un véritable malheur. Est-ce sa faute? Ne serions-nous pas des insensés et des bourreaux, si nous exigions d'elle ce qu'elle ne peut accorder, si nous la frappions pour marcher, quand ses jambes se dérobent sous elle? N'a-t-elle pas failli mourir parce qu'elle a perdu sa fille? Pauvre créature souffrante! sensitive qui se crispe au souffle de l'air! comment aurais-je le courage brutal de te tourmenter, et l'orgueil stupide de te mépriser parce que Dieu t'a faite si faible et si douce! Oh! je t'ai aimée, simple fleur que le vent brisait sur sa tige, pour ta beauté délicate et pure, et je t'ai cueillie, espérant garder pour moi seul ton suave parfum, qui s'exhalait à l'ombre et dans la solitude; mais la brise me l'a emporté en passant, et ton sein n'a pu le retenir! Est-ce une raison pour que je te haïsse et te foule aux pieds? Non! je te reposerai doucement dans la rosée où je t'ai prise, et je te dirai adieu, parce que mon souffle ne peut plus te faire vivre, et qu'il en est un autre dans ton atmosphère qui doit te relever et te ranimer. Refleuris donc, ô mon beau lis! je ne te toucherai plus.

---

## LXXXI

DE JACQUES A SYLVIA.

Tours.

Je suis revenu ici. C'est une idée étrange qui m'est passée par la tête, et que je t'expliquerai dans quelques jours. J'ai reçu ta lettre; on me l'a renvoyée exactement de Paris avec celle de Fernande, qui est bien affectueuse et bien laconique. Oui, je conçois ce qu'elle souffre en m'écrivant. Hélas! elle ne pourra même pas m'aimer d'amitié! Mon souvenir sera un tourment pour elle, et mon spectre lui apparaîtra comme un remords!

Je te remercie de m'assurer qu'elle se porte tout à fait bien, que les belles couleurs de la santé reviennent à ses joues, et qu'elle pleure sa fille moins souvent et moins amèrement. Oui, voilà ce qu'il faut me dire pour me donner du courage. Du courage! à quoi bon? Il m'en a fallu et j'en ai eu. Mais qu'en ferais-je désormais? Tu as beau dire, Sylvia : je n'ai plus rien à faire sur la terre. Tu sais ce que le médecin, pressé par mes questions, m'a dit de mon fils. J'ai compris à demi-mot ce que je devais craindre et ce que je pouvais espérer. Le plus riant espoir qui me reste, c'est de le voir survivre d'un an à sa sœur. Il a le même défaut d'organisation. Je ne suis donc pas nécessaire à cet enfant, et je dois travailler à m'en détacher comme d'un espoir anéanti. Je vivrais encore pour Fernande, si elle avait besoin de moi. Mais, au cas où celui qu'elle aime l'abandonnerait un jour, tu es sa sœur, sa vraie sœur par l'affection et par le sang; tu me remplacerais auprès d'elle, Sylvia, et ton amitié lui serait moins pesante et plus efficace que la mienne. Ma mort ne peut que lui faire du bien. Je sais que son cœur est trop délicat pour s'en réjouir; mais, malgré elle, elle sentirait l'amélioration de son sort. Elle pourrait épouser Octave par la suite, et le scandale malheureux que leurs amours ont fait ici serait à jamais terminé.

Tu me dis précisément qu'elle s'afflige beaucoup de l'idée de ce scandale; que ce souvenir, effacé longtemps par la douleur plus vive encore de la mort de sa fille et par la crainte de perdre mon affection, s'est réveillé en elle depuis qu'elle est un peu résignée à l'une et un peu rassurée sur l'autre. Tu me dis qu'elle demande à toute heure s'il est possible que cette aventure ne m'arrive pas à Paris, et que, lorsqu'on a réussi à la tranquilliser sur ce point par des raisons qu'on n'oserait donner à un enfant, elle tremble à l'idée d'être couverte de ridicule et de servir de sujet aux plaisanteries de café et aux récits de chambrée d'une province et d'un régiment. C'est là l'ouvrage d'Octave, et elle le lui pardonne! elle l'aime donc bien!

Sur ce dernier point de souffrance et d'inquiétude, tu peux la rassurer par des raisonnements assez plausibles. Je suis bien aise qu'elle te parle de tout cela avec abandon. Cette confiance la soulage d'autant, et tu es à même plus que personne d'adoucir sa tristesse par une amitié éclairée. Ces sortes de scandale sont bien moins importants pour une jeune femme qu'elle ne se l'imagine. Beaucoup seraient vaines de l'espèce de célébrité qui en résulte, et de l'attrait que leur

attention et leurs bonnes grâces ont désormais pour les hommes. Une coquette partirait de là pour se faire une brillante carrière d'audace et de triomphes. Fernande n'est pas de ce caractère ; elle ne songe qu'à rougir et à se cacher. Qu'elle se retire au fond de cette vie tranquille et heureuse que j'ai tâché de lui faire et de lui laisser ; mais qu'elle ne perde pas son temps à pleurer sur un accident qui sera l'anecdote d'un jour, et qu'on oubliera le lendemain pour un autre. Il y a des événements ridicules et honteux dont on a peine à se laver ; mais de tels événements ne peuvent se rencontrer dans la vie d'une femme comme Fernande. Que peut-on dire ? Qu'elle est belle, qu'elle a inspiré une passion, qu'un homme s'est exposé, pour ne pas la compromettre, à se rompre le cou en fuyant sur les toits. Il n'y a rien de laid ni d'avilissant dans tout cela. Si Octave eût parlementé avec les mauvais plaisants qui l'assiégeaient, c'eût été bien différent. L'amour d'un lâche déshonore une femme, si noble qu'elle soit. Mais Octave s'est bien conduit. Tout le monde sait qu'il l'a escortée en voyage jusque chez elle, tant les grands mystères et les grandes combinaisons de ce fou réussissent ! Heureusement il a du cœur, et l'on peut découvrir tous ses puérils secrets, sans trouver un sujet de mépris dans sa conduite. Le ridicule et l'odieux de tout cela retombent sur moi. On m'accuse d'avoir une maîtresse dans ma maison. On dit même, tant l'espionnage imbecile et les interprétations erronées font vite le tour du monde, que j'ai essayé de la faire passer pour ma sœur, mais que madame de Theursan est venue démasquer l'imposture. C'est quelque servante, c'est peut-être madame de Theursan elle-même qui répand ce bruit ! Voilà le parti que les cœurs vils tirent de la patience et de la générosité des autres. En un mot, je suis bafoué à Tours. M. Lorrain, un ancien officier de mon régiment à qui j'ai eu affaire il y a vingt ans, s'amuse à mes dépens le plus qu'il peut. Mais tout cela me regarde, et je m'en charge.

Tu ne prononces pas le nom d'Octave, je devine que tu crois me devoir ce ménagement ; mais ne crains rien. Il est bien vrai que je ne puis lire et tracer ce nom fatal, sans un fremissement de haine de la tête aux pieds ; mais il faut bien que je m'y accoutume ; il faut que je sache tout ce qui se passe là-bas, s'il l'aime, s'il la rend heureuse. Adieu, Sylvia, qui, seule entre tous, ne m'as jamais fait de mal. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il faut cacher à Fernande ma présence à Tours.

## LXXXII

### DE SYLVIA A JACQUES.

Mon Dieu ! que fais-tu donc à Tours ? cela m'épouvante. Songes-tu à te venger des calomnies qu'on répand sur nous ? Si je te connaissais moins, je me le persuaderais. Pourtant, j'ai beau me rappeler l'horreur que tu as pour le duel, je tremble encore que tu ne sois engagé dans quelque affaire de ce genre ; ce ne serait pas la première fois que tu te serais cru forcé de manquer à tes principes et de faire une chose antipathique à ton caractère. Je ne vois cependant pas qu'en cette occasion tu doives jouer ta vie contre celle d'un autre. En quoi cela réparera-t-il le tort fait à Fernande ? Un autre homme que toi répondrait qu'il a son affront personnel à venger ; mais es-tu capable de commettre ce que tu considères comme un crime pour satisfaire une vengeance personnelle ? Tu m'as raconté ton premier duel, c'était précisément avec ce Lorrain ; tu cédais bien alors à une considération de ce genre, mais la nécessité était urgente ; vous étiez tous les jours en présence l'un de l'autre sous les yeux d'une assemblée, et vous étiez tous deux militaires. Il importait peu que le canon ou l'épée emportât l'un de vous un jour plus tôt ou plus tard : qu'était-ce que la vie pour vous dans ce temps-là ? Aujourd'hui que ta position est si différente, comment serait-il possible que tu fisses tout ce voyage pour te laver de calomnies qui ne t'atteignent pas, et te venger d'insultes qu'on n'ose t'adresser que de loin ? En vain tu t'efforces de me prouver que ta vie n'est utile désormais à personne, tu te trompes. Oh ! ne laisse pas le courage t'abandonner ainsi ! c'est un calcul de la paresse, qui veut se croiser les bras, que de se persuader que la tâche est finie. Pourquoi condamnes-tu ton fils avec ce désespoir ? Le medecin ne t'a-t-il pas dit que la nature operait des miracles au-dessus de toutes les previsions de la science, et qu'avec des soins assidus et un regime sevère, ton enfant pouvait se fortifier ? Je maintiens ce regime scrupuleusement, et depuis quelques jours notre cher petit est réellement bien. Si je mourais moi-même, qui le soignerait ? Fernande ignore son mal, et d'ailleurs sa sollicitude est presque toujours inhabile. Qui m'impose donc la vie quand tu te démets si facilement de la tienne ? Crois-tu qu'elle soit bien belle celle que tu me laisses ?

Et Fernande, n'a-t-elle plus besoin de toi ? que savons-nous d'Octave, quand il ne sait rien de lui-même, et se pique de ne résister à aucun des caprices qui lui viennent ? Il se dit sûr d'aimer toujours Fernande ; c'est peut-être vrai, c'est peut-être faux. Il s'est bien conduit depuis qu'il l'a compromise ; mais quel homme est-ce là pour te succéder et pour remplir un cœur où tu as régné ? Pourra-t-elle l'aimer longtemps ? N'aura-t-elle pas besoin un jour qu'on la délivre de lui ?

Tu veux que je te dise exactement la vérité sur leur compte, et je sens que je dois le faire ; dans ce moment ils sont heureux, ils s'aiment avec emportement, ils sont aveugles, sourds et insensibles ; Fernande a des moments de réveil et de désespoir ; Octave a des

instants d'effroi et d'incertitude; mais ils ne peuvent résister au torrent qui les entraîne. Octave cherche à rassurer sa conscience en rabaissant ta vertu; il n'oserait en douter, mais il tâche de l'expliquer par des motifs qui en diminuent le mérite; pour se dispenser de t'admirer et pour se consoler d'être moins grand que toi, il tâche de saper le piédestal où tu as mérité de monter. Tu as deviné juste, il nie tes passions afin de nier ton sacrifice. Fernande te défend avec plus de vigueur que tu ne penses, et sa vénération résiste à toutes les atteintes; elle dit que tu l'aimes au point de rester aveugle éternellement, elle dit qu'en cela tu es sublime; et alors elle pleure si amèrement que je suis forcée de la consoler et de la relever à ses propres yeux. Ma pauvre sœur! Il y a des instants où je lui en veux de t'avoir fait tant de mal; quand je vois son visage serein et sa main dans celle d'Octave, je fuis, je me cache au fond des bois, ou je vais pleurer auprès du berceau de ton fils, pour exhaler mon indignation sans les faire souffrir. Mais quand je la vois torturée de remords, je la plains et je souffre avec elle. Je pense, comme toi, que son aventure est moins grave que la pruderie de beaucoup de femmes ne voudra le faire croire; je vois qu'elle ne lui a point aliéné l'amitié de madame Borel, qui me paraît une personne généreuse et sensée. Sa vie pourrait être encore bien belle, si Octave voulait; elle retournerait à toi, j'en suis sûre, si elle avait à se plaindre de lui ou s'il lui inspirait le courage qu'au contraire il cherche à lui ôter. Pourrait-elle rougir d'accepter son pardon d'une âme aussi noble que la tienne, et souffrirais-tu en le lui accordant? Oh! combien tu l'aimes encore, et quel amour que le tien! Tu n'es occupé, au sein de cet océan de douleurs, qu'à lui éviter la centième partie de celles que tu ressens.

J'ai reçu de madame de Theursan l'étrange envoi de quelques centaines de francs; ce n'est pas, comme tu penses, la modicité du présent qui me l'a fait refuser; je sais qu'elle n'a pas de fortune et que ce présent est libéral eu égard à ses moyens; mais j'admire cette réparation de l'abandon de toute ma vie. Cela ressemble à une dérision; j'ai pourtant remercié et n'ai motivé mon refus que sur l'absence de besoins. Peut-être devrais-je être reconnaissante de l'intention, je ne puis; je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir mise au monde.

## LXXXIII

DE JACQUES A SYLVIA.

Que veux-tu que je te dise? Ce Lorrain était un méchant homme, et je l'ai tué. Il a tiré sur moi le premier, je l'avais provoqué, il m'a manqué; je savais que je n'avais qu'à vouloir pour l'abattre, et j'ai voulu. Est-ce un crime que j'ai commis? Certainement; mais que m'importe! je ne suis pas capable de savoir ce que c'est que le remords dans ce moment-ci. Il y a tant d'autres choses qui bouillonnent en moi, et qui me transportent hors de moi-même! Dieu me le pardonnera. Ce n'est plus moi qui agis : Jacques est mort; l'être qui lui succède est un malheureux que Dieu n'a pas béni, et dont il ne s'occupe pas. J'aurais pu être bon, si mon destin s'était prêté à mes sentiments; mais tout a échoué, tout m'abandonne; l'homme physique reprend le dessus, et cet homme a un instinct de tigre comme tous les autres. Je sentais la soif du sang me brûler; ce meurtre m'a un peu soulagé. En expirant, le malheureux m'a dit : — Jacques, il était écrit que je mourrais de ta main; sans cela tu ne m'aurais pas estropié pour une caricature, et tu ne me tuerais pas aujourd'hui pour te venger d'être... Il est mort en m'adressant cette grossièreté qui semblait le consoler. Je suis resté longtemps immobile à contempler l'expression d'ironie qui restait sur la face de ce cadavre : ses yeux fixes semblaient me braver, son sourire semblait nier ma vengeance; j'aurais voulu le tuer une seconde fois. Il faudra que j'en tue un autre, n'importe lequel; cela me soulage, et cela fait du bien à Fernande : rien ne réhabilite une femme comme la vengeance des affronts qu'elle a reçus.

On dit ici que je suis fou, peu m'importe! on ne dira plus que je souffre l'infidélité de ma femme, parce que je ne sais pas me battre; on dira que j'ai pour elle une passion qui m'a fait perdre l'esprit. Eh bien! on pensera du moins que c'est une femme digne d'amour que celle qui exerce un tel empire sur l'époux qu'elle n'aime plus; les autres femmes envieront cette espèce de trône où, dans mon délire, je l'aurai placée, et Octave enviera mon rôle un instant; car il n'y a que moi qui aie le droit de me battre pour elle, et il est obligé de me laisser réparer le mal qu'il a commis.

Adieu. Ne t'inquiète pas de moi, je vivrai; je sens que c'est mon destin, et que dans ce moment mon corps est invulnérable. Il y a une main invisible qui me couvre, et qui se réserve de me frapper. Non, ma vie n'est au pouvoir d'aucun homme : j'en ai l'intime révélation; j'en ai fait le sacrifice, et il m'est absolument indifférent de la perdre ou de la conserver. L'ange qui protége Fernande est venu près de moi, et il me parle d'elle dans mon sommeil; il étend ses ailes sur moi quand je me bats pour elle; quand je ne serai plus nécessaire à personne, lui aussi m'abandonnera. J'ai fait mon testament à Paris; en cas de mort de mon fils, je laisse les deux tiers de mon bien à ma femme, et à toi le reste; mais ne crains rien, mon heure n'est pas venue.

## LXXXIV

### DE M. BOREL AU CAPITAINE JEAN.

Cerisy.

Mon camarade, il faut que vous alliez me remplacer à Tours, sur-le-champ, auprès de Jacques qui se bat encore ce soir. Je ne puis ni lui servir de témoin, ni même aller vous investir de mes fonctions; j'ai une attaque de goutte si bien conditionnée qu'il me serait impossible de faire une lieue en voiture. Jacques vient de m'envoyer chercher; allez tout de suite, par la traverse, lui offrir mes excuses et vos services; cet choses-là ne se refusent pas. Je vais tâcher de vous mettre en trois mots au courant de l'affaire. A peine reposé d'avoir tué hier Lorrain à qui Dieu fasse paix, Jacques s'en va au café comme si de rien n'était; et, avec cette manière glaciale que vous lui connaissez quand il est en colère, il fume sa pipe et prend sa demi-tasse en présence de plus de cent paires de moustaches jeunes et vieilles qui l'examinaient non sans un peu de curiosité, comme vous pensez. Les jeunes officiers qui ont fait la farce que vous savez à l'amant de sa femme, se sont crus insultés ou au moins provoqués par sa présence et par sa figure; ils ont affecté de parler à haute voix des maris trompés en général, et de répéter, à une table voisine de la sienne, le mot qui pouvait flatter le moins les oreilles de Jacques. Comme il restait impassible, ils ont parlé un peu plus clairement de sa femme, et ils ont fini par la désigner si bien, que Jacques s'est levé en disant : « Vous en avez menti, » du ton dont il aurait dit : « Je suis bien votre serviteur. » Deux de ces messieurs, qui avaient parlé en dernier, se levèrent en demandant à qui s'adressait le démenti. — A tous deux, répondit Jacques; que celui qui voudra m'en demander raison le premier se nomme.—Moi, Philippe de Munck, demain à l'heure que vous voudrez, dit l'un d'eux.—Non pas, reprit Jacques, ce soir, s'il vous plait; car vous êtes deux, et il faut que j'aie le temps de rendre raison à monsieur demain, avant que la police me contrarie.— C'est juste, répondit M. de Munck; ce soir à six heures et au sabre. — Au sabre, soit, dit Jacques. Vous voyez que c'est une affaire qui ne peut s'arranger en aucune façon. Deux heures après, j'ai reçu un message de lui pour me prier de lui servir encore de témoin; mais précisément j'ai pris la goutte dans la rosée d'hier à l'affaire de Lorrain, et peut-être ai-je éprouvé aussi un peu d'émotion en voyant tomber ce pauvre diable. Ce n'est pas une grande perte, mais il y avait longtemps que cela grisonnait auprès de nous, et nous ne sommes plus à l'âge où un camarade tombait comme une noix d'un noyer. Ce Jacques est étonnant, et cela prouve bien qu'un homme ne change qu'en dehors : l'arbre ne fait que renouveler son écorce; et Jacques est aujourd'hui le même que nous avons connu il y a vingt ans. On ne dira plus : Voyez ce que deviennent ces vieux militaires, et comme leurs femmes les font marcher! en voilà un qui se battait pour un coup de crayon, et qui se laisse déshonorer sans rien dire. Ma foi! je l'ai dit moi-même, et sa situation m'occupait tellement qu'avant-hier, une heure avant d'apprendre qu'il était ici, je rêvais de lui, et je m'éveillai en criant, à ce que m'a dit ma femme : « Jacques, Jacques! qu'es-tu devenu! » Mais un homme de cœur se retrouve toujours. Espérons qu'en sortant de là il ira tuer l'amant de sa femme; faites-lui sentir qu'il le doit, que sans cela tout ce qu'il fait maintenant ne sert à rien. Allez vite. Le préfet est un brave garçon qui laisse aller les duels sans faire de tracasserie; pourtant trois affaires en trois jours, c'est plus que ne comporte l'ordonnance, et il pourrait bien arriver que Jacques fût arrêté après la seconde. Il faut qu'il se dépêche. Ecrivez-moi par un exprès ce soir quand il aura fini avec M. de Munck. J'enrage de n'être pas là; j'aimerais mieux perdre un bras que de voir Jacques manquer à l'appel.

---

## LXXXV

### DU CAPITAINE JEAN A M. BOREL.

Tours.

Jacques en a fini avec tous ses adversaires sans recevoir une égratignure; il a du bonheur au jeu, comme tous ceux qui n'en ont pas en ménage. M. de Munck a une estafilade au travers de la figure, qui lui sépare le nez en deux, ce qui doit singulièrement le vexer. Cela ne rendra l'honneur à aucun mari, mais pourra bien en consoler quelques-uns et en préserver quelques autres. C'est un joli garçon de moins. La beauté pleurera, et lui cherchera un successeur; l'autre jeune homme ne s'est pas soucié de demander son reste à Jacques. C'était un poulet de dix-neuf ans, un fils unique, un enfant de famille, que sais-je? Les témoins ont montré tant de désir d'arranger l'affaire, que nous avons consenti à dire que nous étions fâchés d'avoir donné un démenti, s'il était vrai qu'on n'eût pas eu l'intention de nous impatienter. On a assuré qu'on n'avait pas eu cette intention. Cela pourra bien faire tort à l'enfant; mais je conçois que, ses témoins ayant rendu un peu la main, la partie était trop inégale entre lui et Jacques. Nous avons eu assez de peine à faire entendre raison à celui-ci, il a une bile de tous les diables, et ce n'est qu'après mûre délibération qu'il s'est un peu adouci. Savez-vous que le camarade va bien? C'est ce qui s'appelle ne pas mettre les pou-

ces, et qu'il ait tort ou raison de sabrer par ici, plutôt que de sabrer par là-bas, c'est plaisir et honneur de voir un ancien camarade faire de pareilles preuves avec la nouvelle armée. Au reste, le camarade n'est pas de bonne humeur; et pour ceux qui le connaissent un peu, il est facile de voir qu'il a soif du sang de bien d'autres. Je ne sais pas ce qu'il compte faire; je lui ai dit, en recevant ses remercîments pour lui avoir servi de témoin : —Je voudrais t'en servir dans une quatrième occasion, et je ferais volontiers le voyage avec toi pour ça. A présent tu as la main remise, est-ce que tu ne vas pas t'en prendre à qui de droit? Il m'a répondu moitié figue, moitié raisin : — Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien. — Ah çà! est-ce que tu en veux aussi aux anciens? lui ai-je dit. Là-dessus, il m'a embrassé, en me chargeant de te faire ses adieux et ses amitiés. Il doit être parti maintenant, car le préfet lui a fait dire en dessous main qu'il allait être forcé de le faire arrêter, s'il ne tirait ses guêtres bien vite. Je l'ai laissé fermant sa malle et je suis revenu à mon *perchoir,* où je vous attends à déjeuner aussitôt que la goutte vous le permettra; en attendant, j'irai fumer une pipe et jaser de tout cela avec vous. Il y a beaucoup à dire pour et contre Jacques; c'est un drôle de corps, mais il a fait feu des quatre pieds.

---

## LXXXVI

### DE JACQUES A SYLVIA.

Aoste.

Tu dois avoir reçu un billet que je t'ai envoyé de Clermont, par lequel je t'annonçais que j'étais sorti sans égratignure de mes trois duels, et que mon corps se portait aussi bien que mon âme se porte mal : ce sont les plus mauvaises nouvelles qu'un homme puisse donner de lui-même. Un corps qui s'obstine à vivre, et qui nourrit avec vigueur les peines de l'âme, est un triste présent du ciel. Ce que je ne t'ai pas dit, c'est que j'allais passer à deux pas de toi sans te voir; j'ai refait cette route de Lyon pour la vingtième fois, et pour la première j'ai passé auprès de ma vallée chérie sans y entrer. Il était six heures du matin quand je me suis trouvé sur le haut de la côte Saint-Jean, et les postillons, qui me connaissent bien, avaient déjà tourné le chemin pour descendre, quand je leur ai dit de continuer vers le midi. Penché à la portière, j'ai longtemps contemplé ce beau site que je ne reverrai peut-être plus, et tous ces sentiers que nous avons tant de fois parcourus ensemble; mais j'ai longtemps hésité à regarder ma maison. Enfin, au moment où le bois Marion allait me la cacher, j'ai fait arrêter, et je suis monté au-dessus de la route pour la regarder à mon aise et m'abreuver de ma douleur. Le soleil levant étincelait dans tes vitres : étais-tu donc déjà levée? Les volets de Fernande étaient fermés; elle dormait peut-être dans les bras de son amant. Cette maison, ces jardins et cette vallée m'inspirèrent une espèce de haine; je viens de tuer un homme et d'en défigurer un autre sans aucun motif raisonnable que de satisfaire ma vanité blessée, et j'ai dû regarder tranquillement le toit qui abrite mon désespoir et ma honte!

Oui, ma honte! Je sais bien que c'est un des mots de convention adoptés par une société stupide, et qui, devant la raison, ne présentent aucun sens : l'honneur d'un homme ne peut pas être attaché au flanc d'une femme, et il n'est au pouvoir de personne de compromettre ou d'entacher le mien; mais je n'en suis pas moins obligé d'être en guerre avec tout le monde parce que je suis dans une position ridicule, et que pour m'en laver je me couvre en vain de sang. Il n'y en a qu'un, je le sais bien, qui peut enlever ce sourire cruel que je trouve sur la figure de tous mes amis. O Fernande! j'aime pourtant mieux faire rire de moi que de faire couler tes larmes; j'aime mieux les railleries de l'univers entier que ta haine et ta douleur! Il n'est pas besoin d'être un héros pour cela; car je suis devenu une espèce de brute vindicative et cruelle, et j'ai encore assez de bon sens et de justice pour comprendre ce que la logique de mon affection me démontre.

J'ai eu de singulières discussions avec Borel; quelques autres vieux amis de l'armée ont essayé de m'entamer adroitement, et de me faire parler, soit par intérêt, soit par curiosité; j'ai fait à ceux-là des réponses évasives et même brutales : j'avais horreur de leur amitié comme de tout le reste. Je n'ai pourtant pas pu me dispenser de parler avec Borel, parce qu'au fond de ses systèmes imbéciles il y a un certain bon sens naturel qui entend parfois raison, et, dans le blâme qu'il me prodigue, un véritable dévouement. Il était si mal disposé contre Fernande, que j'éprouvais surtout le besoin de la justifier. Nous avons passé deux jours ensemble à Tours, lui à me faire des remontrances, moi à chercher, tout en l'écoutant d'une oreille, l'occasion de me battre avec Lorrain. Nous avons échangé bien des raisonnements inutiles, lui voulant me prouver que je ne pouvais plus aimer ma femme, et moi tâchant de lui faire comprendre qu'il m'était impossible de ne pas l'aimer encore. Il a terminé ses harangues en me demandant à quoi servirait ma conduite, et si j'espérais servir de modèle et de type aux maris généreux : à quoi j'ai répondu, en riant, que je n'avais même pas la prétention de faire suivre mon exemple par les amants. Sa lourde solli-

citude ne m'a du reste épargné aucun des coups d'épingle qu'une âme brisée peut recevoir à la suite d'un désastre. De tous les hommes que j'ai connus, ami, ennemi, ou indifférent, il n'en est pas un qui n'ait donné un coup de main pour me pousser dans la tombe.

J'ai eu bien de la peine à calmer mon sang irrité; je me serais jeté devant la bouche d'un canon avec la certitude que je devais servir de boulet pour tuer les autres. Cette espèce de croyance à la fatalité aurait fait de moi un héros ou un tigre, suivant la différence d'un cheveu dans le poids des circonstances qui me portaient. J'ai été au moment de tuer un enfant de dix-neuf ans pour un mot; et puis je lui avais fait grâce, quand m'est venu un billet mystérieux qu'une femme m'écrivait pour me supplier d'épargner sa vie et de renoncer à ma fureur. C'était un billet sublime d'expression et de sentiment. Je crus d'abord qu'il était d'une mère, et j'allais y céder avec attendrissement, lorsqu'en le relisant je m'aperçus qu'il était d'une maîtresse. Elle me suppliait de lui laisser le bonheur. Le bonheur! ce mot-là me rendit furieux. Hélas! ma pauvre Sylvia, j'avais perdu la tête; j'aurais voulu tuer tous ceux qui étaient moins malheureux que moi; je m'obstinais à faire battre ce jeune homme; il me semblait obéir à l'impulsion d'une main impitoyable et accomplir quelque rêve terrible. Le capitaine Jean, un de mes témoins, me parlait depuis longtemps sans que ses discours présentassent aucun sens à mon esprit; enfin, il réussit à me faire entendre un seul mot : *Ah! çà, Jacques, tu veux donc massacrer aujourd'hui?* Ce mot *massacrer* tomba sur ma poitrine brûlante comme une goutte d'eau froide; il me sembla que je m'éveillais d'un rêve. Je fis tout ce qu'il désirait, sans même écouter dans quels termes on arrangeait la partie de mon honneur; il ne m'importait plus de faire effet par ma bravoure. Il m'avait semblé d'abord que j'avais envie de me disculper du reproche d'être lâche, et qu'à ce sentiment d'orgueil blessé j'aurais sacrifié la vie de mon père; mais ce n'était qu'un prétexte dont se servait mon désespoir pour me pousser : j'avais un accès de rage tout simplement; et quand il fut apaisé, je retombai dans l'apathie, comme un fou furieux, dans l'accablement qui suit une de ses crises, se laisse tomber sur la paille et regarde autour de lui d'un air stupide. On fit approcher de moi mon adversaire, pour que, suivant l'usage, nous eussions à échanger une poignée de main; mais entre chaque minute il s'écoulait de tels siècles dans ma tête, que j'obéis machinalement et avec surprise. Je ne me souvenais pas de l'avoir jamais vu; j'étais déjà à cent ans de ce qui venait de se passer en moi; j'étais entré dans le néant de l'âme, qui est désormais mon refuge en cette vie.

Me voilà donc calme! que Dieu me pardonne à quel prix! Mais il sait bien que cela n'a pas dépendu de moi, et que mon être a été transformé à l'insu de ma volonté. Ah! cette colère, elle était affreuse! mais elle me faisait du bien comme les convulsions et les rugissements à un épileptique. Je suis maintenant plus pesant qu'une montagne, plus froid qu'un glacier; je contemple ma vie avec un affreux sang-froid; je me fais l'effet de ces martyrs des temps fabuleux du christianisme qui, après le supplice, se relevaient par miracle, ramassaient tranquillement leur cœur ou leur tête pantelant sur l'arène, et se mettaient à marcher emportant leur âme séparée de leur corps aux yeux des hommes épouvantés.

Un autre que moi n'aurait pas pu certainement supporter mon destin : il n'y a que moi sur la terre qui aie la force d'accomplir une pareille vie, sans mourir de lassitude ou sans me tuer dans un accès de délire. J'ai pourtant traversé tout cela, et me voici encore! Ce qu'il y avait de jeune, de généreux et de sensible en moi n'est plus; mais mon corps est debout, et ma triste raison contemple sans nuage la ruine de toutes ses illusions. Maudite soit cette organisation régulière et solide que ne peuvent briser les événements! Don funeste! Avais-je commis quelque crime avant de naître, pour avoir la malédiction du premier homme, l'exil dans le désert, et l'injonction de vivre?

Je suis passé ce matin près d'une maison de campagne que la beauté de la nature fit construire au pied des montagnes, et que la rigueur du climat a fait abandonner; je me suis arrêté pour entrer dans le clos, attiré par l'air de tristesse et de destruction qui régnait en ce lieu; j'y suis resté deux heures, abîmé dans la pensée de mon désespoir et de mon isolement. Et toi aussi, vieux Jacques, tu fus un marbre solide et pur, et tu sortis de la main de Dieu fier et sans tache, comme une statue neuve sort de l'atelier et se dresse sur son piédestal dans une attitude orgueilleuse; mais te voilà comme une de ces allégories usées et rongées par le temps, qui se tiennent encore debout dans les jardins abandonnés; tu décores très-bien le désert : pourquoi sembles-tu t'ennuyer de la solitude? Tu trouves le temps long et l'hiver bien rude; il te tarde de tomber en poussière, et de ne plus lever vers le ciel ce front jadis superbe que le vent insulte aujourd'hui et où l'air humide amasse une mousse noire comme un voile de deuil; tant d'orages ont terni ton éclat, que ceux qui passent ne savent plus si tu es d'albâtre ou d'argile sous ton crêpe funèbre. Reste, reste dans ton néant, et ne compte plus les jours : tu dureras peut-être longtemps encore, pierre misérable! Tu te glorifiais d'être une matière inattaquable : à présent, tu envies le sort du roseau desséché qui se brise les jours d'orage. Mais la gelée fend les marbres; le froid te détruira : espère en lui!

## LXXXVII

D'OCTAVE A HERBERT.

Malgré la colère des uns, les remords des autres, et l'incertitude de mon esprit au milieu de tout cela, je ne peux pas m'empêcher d'être heureux, mon cher Herbert, car mon cœur est rempli d'amour et mon sort est fixé. Une affection indissoluble m'attache à Fernande, n'en doutez pas : je ne suis pas inconstant. On peut me rebuter. La femme que j'aime, quand elle s'obstine à me repousser, peut finir par me dégoûter d'elle ; mais ce n'est pas une autre femme qui peut m'en distraire, avant qu'elle l'ait elle-même ordonné. Malgré la différence effrayante de nos caractères, j'ai longtemps aimé Sylvia et j'ai lutté contre ses dédains longtemps après qu'elle ne m'aimait plus. Fernande est une tout autre femme. C'est celle-là qui est née pour moi, et dont les défauts même semblent combinés pour resserrer nos liens et rendre notre intimité nécessaire. Je ne sais pas si je suis aussi criminel que Sylvia veut me le faire croire, mais il m'est impossible de ne pas me sentir amoureux et transporté de joie. L'amour est égoïste; il s'assied aveugle et joyeux sur les ruines du monde, et se pâme de plaisir sur des ossements comme sur des fleurs. J'ai fait le sacrifice du chagrin d'autrui comme j'ai fait celui de ma propre vie. Je ne connais plus les lois du tien et du mien. Fernande s'est confiée à moi, j'ai juré de l'aimer, de vivre et de mourir pour elle ; je ne sais que cela, et tout le reste m'est étranger. Jacques peut venir à toute heure du jour et de la nuit me demander mon sang et le boire à son aise sans que je le lui dispute. Pour l'acquit de ma conscience, je livre ma poitrine nue ; qu'est-ce qu'un homme peut faire de plus? Et de quoi Jacques peut-il se plaindre? Je ne porte pas de cuirasse et je ne dors pas sous les verrous. Sylvia, croyant me faire tomber à genoux devant son idole, me lit quelques fragments de ses lettres. Il commence à faire de la poésie sur sa douleur; il est à moitié guéri. Il s'est battu bravement, et il a bien fait. J'en aurais fait autant à sa place, et, si j'en avais eu le droit, je l'aurais prévenu. Il a bien recommandé de cacher ces événements à sa femme ; il peut être tranquille, je m'en charge. Je n'ai pas envie qu'elle retombe malade, et je veille sur elle comme sur un bien qui m'appartient désormais. J'ai trouvé hier à la poste une lettre de Clémence pour elle. Comme je connais fort bien l'écriture, j'ai ouvert sans façon la missive, et j'y ai trouvé tous les charitables avertissements auxquels je m'attendais; de plus, la nouvelle additionnelle, le mensonge gratuit d'une bonne blessure que, selon la renommée et selon elle, Jacques aurait reçue dans la poitrine. J'ai déchiré la lettre, et j'ai pris des mesures pour que toutes les dépêches adressées à Fernande passent par mes mains en arrivant. Celles de Jacques seront respectées religieusement; mais gare aux autres! Il m'en coûte assez pour la voir heureuse et endormie sur mon cœur. Je ne me soucie pas qu'une prude envieuse ou une mère infâme viennent la réveiller pour le plaisir de nous faire du mal à tous deux. Elle est encore délicate ; l'absence de Jacques, qui lui écrit rarement, et la mauvaise santé de son fils, sont pour elle des sujets suffisants d'inquiétude et de chagrin. Ma sollicitude entretient encore le calme et l'espoir dans son cœur. Rien ne me coûtera, rien ne me répugnera pour la préserver le plus longtemps possible des coups qui la menacent. Je suis égoïste, je le sais, mais je le suis sans honte et sans peur. L'égoïsme qui se dissimule et rougit de lui-même est une petitesse et une lâcheté; celui qui travaille hardiment au grand jour est un soldat courageux qui lutte contre ses ennemis et s'enrichit des dépouilles du vaincu. Celui-là peut conquérir son bonheur ou défendre celui d'autrui. Qui donc a jamais songé à accuser de vol et de cruauté celui qui triomphe et qui fait bon usage de la victoire?

## LXXXVIII

DE JACQUES A SYLVIA.

Aoste.

Il faut avoir vécu ma vie pour savoir quelle chose horrible est devenu pour moi l'isolement. J'ai aimé passionnément la solitude, qui est une chose bien différente. Alors j'étais jeune. J'avais l'avenir ou le présent. Je suis venu plusieurs fois dans les montagnes avec le cœur plein de passions. J'ai peuplé leurs retraites sauvages de mes sentiments ou de mes rêves. J'y ai savouré mon bonheur ou caché ma souffrance. J'y ai vécu enfin. Je passais. Je quittais une affection pour la retrouver, ou plutôt je l'apportais là dans le secret de mon âme pour l'interroger et pour m'en repaître. J'y ai répandu des larmes chaudes d'espérance; j'y ai pressé sur mon cœur des fantômes adorés et des spectres de feu. Il est bien vrai que j'y suis venu aussi maudire et détester ce que j'avais aimé en d'autres temps; mais j'aimais quelque autre chose ou j'attendais un autre amour. Mon sein était riche, et je pouvais mettre une idole de diamant à la place de l'idole d'or qui était tombée. A présent, j'y viens avec un cœur vide et désolé, et, à la manière dont je souffre, je vois bien que je ne guérirai plus. Ce qu'il y a de terrible, ce n'est pas tant le manque d'espoir que le manque de désir. Ma douleur est morne comme ces pics de glace que le soleil n'entame jamais. Je sais

que je ne vis plus et je n'ai plus envie de vivre. Ces rochers et ces froides cavernes me font horreur, et je m'y enfonce comme un fou qui se noie pour fuir l'incendie. Si je regarde au loin, la peur me prend; la seule vue de l'horizon me fait frissonner, parce que je crois y voir planer tous mes souvenirs et tous mes maux, et je m'imagine qu'ils me poursuivent avec des ailes rapides. Où irai-je pour leur échapper? Ce sera partout de même. Je suis venu jusqu'ici avec l'intention de voyager ou au moins de parcourir toute cette contrée romantique. Je sentais comme un reste d'activité, comme une inquiétude de ne pas être bien mort. Et puis je me suis laissé tomber sur ce rocher de Saint-Bernard, et je ne songe plus à quitter la cabane où je me suis arrêté, croyant n'y passer qu'une heure; m'y voilà depuis près d'un mois, chaque jour plus inerte, plus indifférent, plus paralytique. Je ne sens même plus l'atmosphère, et j'ai souvent chaud là où il doit faire froid, tandis qu'en d'autres moments un rayon de soleil, qui brûle l'herbe à mes pieds, ne rend pas la circulation à mon sang glacé. Il y a des jours où je marche précipitamment sur le bord des abîmes sans soupçonner le danger, sans ressentir la lassitude; je suis alors comme une roue qui a perdu son balancier, et qui tourne follement jusqu'à ce que sa chaîne trop tendue fasse rompre la machine. Dans ces jours-là, je traverse comme par miracle des passages où jamais le pied d'un homme ne s'est hasardé, et quand je m'en aperçois ensuite, je ne peux plus comprendre comment cela s'est fait. J'espère quelquefois que je suis devenu fou. Mais à cette exaltation terrible succèdent des jours de mort. Cette force maladive tombe tout à coup et fait place à une fatigue épouvantable. La pensée joue un rôle bien effacé dans tout cela. Quelquefois je cherche la nuit à me rappeler ce qui a occupé mon cerveau dans la journée, et il m'est impossible de le retrouver. Ma mémoire ne me présente plus que l'image des objets matériels qui m'ont entouré. Je vois des montagnes, des ravins, des ponts étroits suspendus sur des abîmes de fumée blanche, et tout cela se succède et s'enchaîne pendant des heures entières jusqu'à m'obséder. Alors je me lève dans l'obscurité et je touche les murs de ma chambre en faisant des efforts incroyables pour sortir de ce rêve sans sommeil. Quelquefois je me recouche sans avoir pu changer ces images qui me harcellent, et j'attends le jour avec impatience pour m'élancer comme malgré moi dans la campagne. Alors tout s'efface, je marche au hasard, et il me semble être enveloppé de vapeurs qui me cachent la réalité. D'autres fois il m'arrive de m'apercevoir que je pense; je vois dans mon imagination des tableaux affreux : mon fils mourant, ma femme dans les bras d'un autre; mais je regarde tout cela avec un sang-froid imbécile, jusqu'à ce qu'il me vienne une sorte de réveil qui me montre à moi-même. Je me vois dans ce tableau; cette femme est la mienne; cet enfant est à moi; je suis Jacques, l'amant oublié, l'époux outragé, le père sans espoir et sans postérité; et je m'assieds, car mes jambes ne peuvent plus me porter, et une idée me fatigue plus en un instant qu'une journée d'agitation et de marche forcée.

Il y a deux ans, j'étais dans un état déplorable d'ennui et de souffrance. Mais que ne donnerais-je pas pour retourner en arrière! Je craignais de ne plus pouvoir aimer. Depuis longtemps je n'avais pas rencontré une femme digne d'amour. Je m'impatientais et je m'effrayais de ce long sommeil de mon cœur; je me demandais si c'était la faute de son impuissance, et je sentais bien que non. Mais je voyais les années s'envoler comme des rêves, je me disais qu'il n'y avait plus pour moi de temps à perdre, si je voulais être heureux encore une fois. Je pensais que posséder une femme par le mariage, c'était assurer, autant que possible, la durée de ce bonheur; je ne me flattais pas de le conserver toute ma vie, mais j'espérais qu'il me conduirait jusqu'à cette dernière période de la jeunesse, où la philosophie devient facile à mesure que les passions s'éteignent. Il n'en est point ainsi. Je ne suis pas encore assez vieux pour me détacher de tout et pour me consoler d'avoir tout perdu. Mon espérance est morte encore verte, et de mort violente; mais je ne suis plus assez jeune pour croire qu'elle puisse renaître. Cet effort est le dernier que mes forces morales m'ont permis. Je m'étais créé une famille, une maison, une patrie; j'avais rassemblé, sur un coin de terre, les deux seuls êtres qui me fussent chers, elle et toi. Dieu m'avait béni en me donnant des enfants. Cela eût pu durer cinq à six ans! Notre vallée était si belle! je prenais tant de soin pour rendre ma femme heureuse, et elle semblait m'aimer si passionnément! Mais un homme est venu et a tout détruit; son souffle a empoisonné le lait qui nourrissait mes enfants. Oui! j'en suis sûr, c'est son premier baiser sur les lèvres de Fernande qui les a tués, comme c'est son premier regard sur elle qui a tué son amour pour moi.

Je suis peut-être injuste et fou de m'en prendre à lui; peut-être en eût-elle aimé un autre si celui-là ne fût pas venu; peut-être ne m'a-t-elle jamais aimé. Elle sentait le besoin d'abandonner son cœur, et elle me l'a confié sans discernement; elle a pris pour une passion durable ce qui n'était qu'un caprice d'enfant, ou un sentiment d'amitié filiale qui se trompait faute de savoir ce que c'est que l'amour. Avec moi, elle souffrait sans cesse, elle était mécontente de tout; je ne réussissais jamais à produire l'effet que je voulais sur son esprit, et elle attribuait à mes moindres actions des motifs tout opposés à la réalité; ou nous ne nous comprenions pas, ou nous nous comprenions trop. Durant notre voyage en Touraine, alors qu'elle essayait un sacrifice au-dessus de ses forces, et que le

dérangement de son être démentait sa volonté, il lui est arrivé de me dire plusieurs fois, dans un accès de colère nerveuse insurmontable, qu'elle avait toujours senti que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Elle m'a accusé de l'avoir senti aussi, et de l'avoir épousée malgré cela; elle m'a rappelé mille circonstances légères qu'elle me présentait comme des preuves. Il est vrai qu'elle rétractait le lendemain ces paroles, qu'elle disait échappées à son délire, et je feignais de les avoir oubliées; mais elles s'étaient enfoncées dans mon cœur comme des poignards, et depuis j'en ai mis souvent le souvenir sur mes plaies pour les cautériser.

Hélas! faut-il renoncer aussi au passé? elle aurait dû au moins me le laisser; je me serais nourri d'une douleur moins amère. Mais à présent il faut que tout soit détruit et gâté, même le souvenir du bonheur perdu! Si elle m'a aimé, elle m'a aimé moins longtemps et moins fortement que lui; car elle s'est éprise de lui dès le premier jour, il ne faut plus en douter. Elle s'est trompée elle-même pendant six ou huit mois; son âge est si riche en illusions, elle croyait m'aimer encore; mais moi je voyais bien où elle en était. Elle s'est trouvée surprise tout à coup par un amour nouveau, avant de savoir que l'autre était anéanti.

Ma douleur se calmera, je n'en doute pas; je la laisse s'exhaler, je ne cherche point à la combattre, je ne rougis pas de crier comme une femme quand mes accès me prennent; je sais que j'en viendrai à être tranquille et résigné; je ne suis pas impatient de ce moment-là, il sera plus affreux encore que le présent; j'aurai accepté ma sentence; je verrai mon malheur distinctement, et je le sentirai par tous les pores; je n'aurai plus rien de jeune dans le cœur, le regret lui-même s'éteindra. L'orgueil humain ne veut pas lutter contre une espérance perdue, contre un amour qui se retire; il prend son parti, et, en quelques jours, l'homme devient un vieillard. J'aime encore Fernande, parce qu'un amour comme le mien ne peut pas finir sans convulsions et sans une rude agonie; mais je sens que bientôt je ne pourrai plus l'aimer, et mon sort sera pire.

Si Dieu faisait un miracle en ma faveur; s'il me conservait mon fils, je vivrais, non avec une joie, mais avec un devoir, et je m'occuperais à le remplir. Mais ce pauvre enfant ne fait que traîner une existence languissante et prolonger mes tristes jours, sans faire rétractrer l'arrêt qui a mesuré impitoyablement les siens. Il faut que je l'attende, ce pauvre insecte qui se traîne lentement vers la mort, et sans lequel je ne veux point partir. Je me souviens que je disais une fois : « Que peut-il arriver de pire à un honnête homme? D'être forcé de mourir, voilà tout. » Aujourd'hui je vois qu'il y a quelque chose de pis, c'est d'être forcé de vivre.

## LXXXIX

### DE SYLVIA A JACQUES.

Jacques! reviens, Fernande a besoin de toi; elle est malade de nouveau parce qu'elle vient d'éprouver une grande douleur; rien ne peut la calmer. Elle t'appelle avec angoisse, elle dit que tous les maux qui lui arrivent viennent de ton abandon; que tu étais sa providence et que tu l'as quittée. Elle s'effraye de ta longue absence, et dit qu'il faut que tu sois informé de tout pour avoir pris ainsi en horreur ta famille et ta maison. Elle craint que tu ne la haïsses, et la douleur que cette idée lui cause résiste à toutes nos consolations; elle veut mourir, parce que, dit-elle, il n'est pas un instant de repos et d'espoir sur la terre pour quiconque a possédé ton affection et l'a perdue. Prends courage, Jacques, et viens souffrir ici! Tu es encore nécessaire; que cette idée te donne de la force! Il y a autour de toi des êtres qui ont besoin de toi. Et puis ta vie n'est pas finie. N'y a-t-il donc rien autre chose que l'amour? L'amitié que Fernande a pour toi est plus forte que l'amour que lui inspire Octave. Tous ses soins et tout son dévouement, qui s'est vraiment soutenu au delà de mon espérance, échouent auprès d'elle quand il s'agit de toi. Peut-il en être autrement? Peut-elle vénérer un autre homme comme toi? Reviens vivre parmi nous. Me comptes-tu pour rien dans ta vie? ne t'ai-je pas bien aimé? t'ai-je jamais fait du mal? ne sais-tu pas que tu es ma première et presque ma seule affection? Surmonte l'horreur que t'inspire Octave, ce sera l'affaire d'un jour. J'ai souffert aussi pour m'habituer à le voir à ta place; mais laisse-la-lui et prends-en une meilleure; sois l'ami et le père, le consolateur et l'appui de la famille. N'es-tu pas au-dessus d'une vaine et grossière jalousie? Reprends le cœur de ta femme, laisse le reste à ce jeune homme! L'imagination et les sens de Fernande ont peut-être besoin d'un amour moins élevé que celui que tu veux lui inspirer. Tu t'es résigné à ce sacrifice, résigne-toi à en être le témoin, et que la générosité fasse taire l'amour-propre. Est-ce quelques caresses de plus ou de moins qui entretiennent ou détruisent une affection aussi sainte que la vôtre? Cette jalousie d'enfant n'est pas digne de ta grande âme, et tu as au front bien des cheveux blancs qui te donnent le droit d'être le père de ta femme, sans avilir la dignité de ton rôle de mari. Tu ne peux pas douter de la délicatesse avec laquelle Fernande évitera tout ce qui pourrait te blesser. Octave lui-même te deviendra supportable; c'est un assez noble caractère, et depuis ces trois mois, si difficiles pour nous tous, j'ai découvert en lui des vertus sur lesquelles je ne comptais pas. Il tomberait à tes pieds, si tu t'expliquais à lui, s'il te comprenait et s'il savait ce que tu es.

Reviens donc essuyer les larmes de Fernande, car toi seul pourras rendre un peu de courage et de calme à son cœur. Elle est encore frappée d'un de ces malheurs pour lesquels l'amour n'a point de consolation; toi seul aurais le droit de lui en offrir, parce que tu es de moitié dans son infortune. Tu comprends ce qui est arrivé? Je t'attends!

## XC

DE JACQUES A SYLVIA.

Genève.

J'irai; mais je veux que tu l'avertisses de mon arrivée quelques jours d'avance: je ne veux surprendre personne; il me serait horrible de trouver sur le visage de Fernande une expression d'embarras ou d'effroi. Dis-lui qu'elle se contraigne, s'il le faut, pour ne me laisser rien apercevoir de ce qui se passe; fais-lui croire toujours que je suis sans soupçon; et persuade-lui de m'entretenir soigneusement dans cette confiance. Non, je ne me sens pas assez fort pour être témoin de leurs amours; je ne suis pas un philosophe stoïcien, et une âme de feu brûle encore mon front sous mes cheveux blancs. Ce que tu fais maintenant est cruel, Sylvia; j'étais presque enseveli, et tu me rappelles au monde des vivants pour souffrir quelques jours de plus, et m'assurer de nouveau de la nécessité de le quitter pour jamais. Soit, Fernande souffre; elle a besoin de moi, dis-tu; j'en doute, mais je sens que je ne mourrais pas tranquille, si j'avais négligé d'adoucir une de ses peines. C'est la dernière qui l'atteindra, elle n'aura plus rien à perdre; privée de ses enfants et délivrée de son mari, elle pourra se livrer à son amour sans partage et sans crainte. Cette intimité que tu crois encore possible entre nous est un rêve romanesque; quand même j'oublierais mes ressentiments, pourraient-ils oublier le mal qu'ils m'ont fait? La vue d'un homme qu'on a rendu malheureux est insupportable; c'est comme le cadavre de l'ennemi qu'on a tué.

J'arriverai deux jours après cette lettre. Je vais donc revoir cette maison funeste! Je comprends ce qui est arrivé; mon fils est mort.

## XCI

D'OCTAVE A FERNANDE.

Lyon.

Je me suis soumis à ton ordre, et je pense encore que j'ai dû le faire; mais je n'irai pas plus loin: dix lieues suffisent bien pour mettre le silence et la paix entre lui et moi. De quoi donc as-tu peur pour moi? Crois-tu que Jacques songe à tirer vengeance de mon bonheur? Il est trop généreux ou trop sage pour cela. J'ai consenti à m'éloigner parce que ma présence lui serait désagréable; la sienne me ferait moins souffrir qu'il ne pense. Je ne saurais m'imputer des torts réels envers lui: il pouvait m'empêcher d'en avoir, il avait pour lui le droit et la force; je n'ai pas commis un vol en profitant du bien qu'il me laissait. Est-on coupable parce qu'on lutte avec des êtres indifférents au dommage qu'on leur fait, ou trop magnifiques pour daigner s'en apercevoir? Si Jacques est sublime en ceci, comme tu le crois, raison de plus pour que je le voie avec plaisir, et pour que je lui donne la plus franche poignée de main que j'aie donnée de ma vie. Je ne conçois rien à ces subtilités de sentiment: idées fausses dont tu t'entoures pour te torturer, comme si tu n'étais pas déjà assez malheureuse, ma pauvre enfant! Pleure les pertes cruelles dont le sort t'afflige; je les pleure avec toi, et rien ne me consolera jamais de la mort de ta fille, pas même..., ô ma Fernande! pas même cet événement que tu ajoutes à la somme de tes douleurs et que je considère comme un bienfait du ciel, comme un acte de réconciliation entre lui et moi. Laisse mon cœur bondir de joie à cette idée; laisse-moi faire mille rêves, mille projets délicieux. Elle s'appellera Blanche comme celle qui est morte, car ce sera une fille aussi; elle aura le joli regard et les cheveux blonds de ce petit ange qui te ressemblait tant. Tu verras qu'elle sera toute pareille; aussi belle, aussi caressante, aussi capricieuse et plus forte; car les enfants de l'amour ne meurent jamais: Dieu les doue de plus d'avenir et de vigueur que ceux du mariage, parce qu'il sait qu'il leur faut plus de force pour résister aux maux d'une vie où on les accueille mal; veux-tu donc que cela soit vrai pour ton enfant? Pleureras-tu sur lui, au lieu de l'embrasser le jour où il viendra au monde? Ah! si tu le reçois avec douleur, si tu le repousses, si tu refuses de l'aimer, parce qu'il n'aura pas Jacques pour père, laisse-le-moi, et que la Providence l'abandonne; je m'en charge; je le recevrai dans mon sein, je le nourrirai moi-même avec du lait de biche et des fruits, comme les solitaires des vieilles chroniques que nous lisions l'autre jour ensemble. Il reposera à mes côtés, il s'endormira au son de ma flûte; il sera élevé par moi, il aura les talents que tu aimes, et les vertus que tu auras besoin de trouver en lui pour être heureuse; et quand il sera en âge de garder son secret et le nôtre, il ira t'embrasser; il te dira: « Je m'appelle Octave, et je n'ai pas besoin d'un autre nom: celui de votre mari me serait moins cher, et ne servirait à rien. Je vous respecte et vous estime, vous n'avez pas assuré mon existence sociale par un mensonge, vous ne m'avez pas donné pour maître un homme auquel

je ne suis rien; c'est mon père qui m'a élevé, et qui m'a appris à me passer de richesse et de protection. Je n'ai besoin que de tendresse, donnez-moi la vôtre; je ne vous appellerai jamais ma mère; mais un baiser de vous en secret sur mon front me fera connaître toutes les joies de l'amour filial.» Dis-moi, quand il te parlera ainsi, le repousseras-tu? seras-tu fâchée d'avoir cet ami de plus? toute la peine qu'il te causera consiste à cacher son existence à ton mari. Pour le présent et pour l'avenir, cela me semble une chose si aisée, que je ne conçois pas comment tu t'en inquiètes. Souffriras-tu de ne pouvoir avouer et produire ton enfant? Mais songe que Jacques a le double de ton âge, ma chère Fernande; tu ne peux pas te dissimuler que tu ne doives lui survivre de beaucoup, et qu'un temps viendra, dans l'ordre de la nature, où tu seras libre. Avant même cette époque présumable, que d'accidents, que de hasards peuvent nous permettre d'être époux! Crois-tu que dans dix ans, comme aujourd'hui, comme dans vingt, je ne serai pas toujours à tes pieds, et que mon plus grand bonheur ne sera pas de dire à la société : Cette femme est à moi; je l'ai conquise par mes prières, par mon obstination, par mes fautes, par mon amour; et si j'ai entaché sa réputation, du moins je ne l'ai pas abandonnée comme font les autres; je suis resté près d'elle; j'ai laissé ma vie couler tout entière au gré de ce mari, qui certes savait se battre, et qui pouvait à tout instant venir m'égorger dans les bras de sa femme; je suis resté là pour satisfaire au ressentiment de l'un, ou pour protéger l'autre en cas de besoin; j'ai consacré tous mes instants à celle qui s'était un jour sacrifiée à moi. J'ai commencé par l'obtenir à force de persécutions; mais j'ai fini par la mériter à force de tendresse; à présent elle m'appartient légitimement. Que les hommes ratifient cette union qu'ils ont en vain combattue!

Tu sais bien, Fernande, que cela est sûr, quant à moi; la Providence peut faire le reste, et elle le fera, n'en doute pas. Notre destinée était de nous rencontrer, de nous comprendre et de nous aimer. Le hasard finit par se soumettre à l'amour; la force attractive surmonte tous les obstacles, et l'aimant va embrasser le fer dans les entrailles de la terre, en dépit du roc qui les sépare. Pauvre femme tremblante, jette-toi donc dans mes bras, je te protégerai contre l'univers entier! Pauvre mère désolée, essuie tes larmes; les enfants que nous aurons ensemble ne mourront pas!

Reviens à l'espérance; souviens-toi des beaux jours que nous avons eus au milieu de tes plus grandes anxiétés; souviens-toi des miracles que fait l'amour. Quand nous sommes dans les bras l'un de l'autre, ne sommes-nous pas perdus dans un monde de délices, où les cris et les plaintes de la terre n'arrivent pas? Sois sûre d'ailleurs que tu ne fais pas à ton mari tout le mal que tu penses : c'est un homme trop supérieur pour se laisser affecter des insultes de la sottise; il sait qu'elles ne peuvent l'atteindre, et il ne croit certainement pas que nous nous faisions un jeu de l'y exposer. Il sait peut-être que nous nous aimons, ou au moins il s'en doute; et ne vois-tu pas que cela ne lui cause aucune colère? C'est un homme calme et raisonneur; de plus c'est un homme excellent : s'il savait tes anxiétés, il t'en consolerait, il te rassurerait sur tes craintes, et je gage bien qu'il le fera quelque jour. Encore deux ou trois ans, et il sera vieux, et l'amour-propre de l'amant délaissé fera place à la générosité de l'ami consolé. A présent il voyage et se tient éloigné, parce que notre position à tous est difficile, et notre contenance désagréable en présence l'un de l'autre. Le temps effacera ces répugnances plus vite peut-être que nous ne l'espérons : l'avenir semble placé au delà de notre atteinte; mais le temps travaille avec une rapidité dont on s'étonne quand on voit son œuvre accomplie. Abandonne-toi donc à l'amour : il sera toujours le maître; ta résistance ne sert qu'à diminuer les joies qu'il te donne. Oh! elles sont si belles et si enivrantes! Respecte-les comme les dons sacrés du ciel; travaille à les préserver des injures du sort, qui est stupide et aveugle, et qu'il faut gouverner avec force et courage, loin de l'accepter tel qu'il est. Ne crains pas que Jacques te les reproche; s'il savait comme notre amour est irrésistible et notre bonheur immense, il nous permettrait d'en jouir. Réponds-moi vite; dis-moi si Jacques doit rester longtemps. J'ai toute la vie, j'espère, à passer avec toi, et pourtant je ne pourrais me soumettre sans douleur à perdre une semaine. Tu sais que si Jacques, d'accord avec toi, l'exigeait, je pourrais me soumettre à un long exil; mais à présent il lui semblerait peut-être que je le fuis. S'il me demandait, dis-lui que je suis à Lyon; surtout donne-moi de tes nouvelles, et soigne ce que j'ai de plus cher au monde.

---

## XCII

### DE FERNANDE A OCTAVE.

Jacques part bientôt; mais il veut te voir auparavant. Tu as raison, Octave, c'est un homme excellent: il est impossible d'avoir plus de générosité, de douceur, de délicatesse et de raison. Je vois bien qu'il sait tout. J'étais au moment de lui tout avouer, tant je souffrais de ce que je prenais pour un excès de confiance et d'estime; mais, dès les premiers mots, il m'a fait entendre qu'il ne voulait pas en savoir davantage, et il m'a témoigné une amitié si vraie, une indulgence si grande, que je suis pénétrée d'attendrissement et de reconnaissance. Tu avais bien jugé ses intentions, et notre position à tous, mon cher Octave : il a fait

de sérieuses réflexions sur la différence de nos âges, et il a certainement vaincu le reste d'amour qu'il avait pour moi; car il m'a parlé absolument dans le sens de ta lettre. Il m'a dit que *certains propos* l'obligeaient à se tenir éloigné de nous, afin que le monde ne crût pas qu'il donnait les mains à notre amour.— Et que penses-tu de cet amour? lui ai-je dit: crois-tu que ce soit une calomnie? J'étais tremblante et prête à embrasser ses genoux. Il a fait semblant de ne pas s'en apercevoir, et il m'a répondu : —Je suis bien sûr que c'est une calomnie. Mais j'ai vu qu'il savait à quoi s'en tenir, et sa tranquillité a dégagé mon cœur d'un poids énorme. Jacques est bon et affectueux; mais il raisonne : il n'est plus jeune; il sait que je suis excusable, et, comme tu le dis, sa générosité naturelle est secondée par la sagesse de ses réflexions. Il m'a fait espérer qu'il reviendrait tous les ans passer quelques semaines près de nous, et que, dans quelques années, il ne nous quitterait plus.

Ta lettre m'aurait décidée à garder le secret sur ma grossesse, quand même Jacques ne m'aurait pas aidée à me taire sur tout le reste. Je me fie et je m'abandonne à toi. Tu savais bien que jamais je n'aurais l'impudence de profiter de la loi qui forcerait Jacques à donner son nom et ses biens à l'enfant de nos amours : encore moins aurais-je eu la bassesse d'aller revendiquer ses caresses pour le tromper sur la légitimité de cet enfant; tu m'aurais tuée plutôt que de le permettre, n'est-ce pas? Et tu le recueilleras, tu le cacheras, tu le soigneras, cet enfant bien-aimé! Nous le confierons à quelque honnête paysanne, bien propre et bien fidèle, qui le nourrira, et nous irons le voir tous les jours. Ah! quel que soit mon sort, et dans quelque circonstance qu'il vienne au monde, sois sûr que je le chérirai autant que ceux qui ne sont plus, et davantage peut-être, à cause de ce que j'ai souffert en les perdant! Si quelque jour Jacques découvre la naissance de celui-là, il ne le haïra pas, il ne le persécutera pas. Qui sait jusqu'où ira sa bonté? Il est capable de tout ce qui est étrange et sublime... Mais combien je suis heureuse que sa générosité aujourd'hui ne lui coûte pas autant que je le croyais! Je n'aurais jamais pu me tranquilliser et t'aimer sans tourments et sans remords, si j'avais vu qu'il fallait briser le noble cœur de Jacques. Heureusement il n'est plus dans l'âge des passions brûlantes; et d'ailleurs il me l'avait toujours dit, et il savait bien ce qu'il disait alors : —Quand tu ne me permettras plus d'être ton amant, je deviendrai ton père. Il a tenu parole. O mon cher Octave! nous ne passerons jamais une nuit ensemble sans nous agenouiller et sans prier pour Jacques.

Et toi! que tu es bon, et comme tu sais aimer! Oh! je n'ai jamais aimé que toi! J'ai cru avoir de l'amour pour Jacques, mais ce n'était qu'une sainte amitié, car cela ne ressemblait en rien à ce que j'éprouve pour toi. Quels transports que les tiens, et comme tu es sans cesse occupé de moi! quelle sollicitude! quel dévouement! tu n'es pas mon mari, et tu me consacres ta vie; mes larmes et mes faiblesses ne te rebutent pas, tu ne me reproches aucun de mes défauts. Jacques non plus! Il est bien bon aussi; mais il n'est pas mon égal, mon camarade, mon frère et mon amant comme toi. Il n'est pas enfant comme nous, et puis il y a dans sa vie autre chose que l'amour. La solitude, les voyages, l'étude, la réflexion, il aime tout cela: et nous, nous n'aimons que nous. Aimons-le aussi, cet ami si parfait; viens le voir. Il désire, m'a-t-il dit, te donner une poignée de main avant de repartir. Je lui ai demandé avec un peu d'inquiétude s'il avait quelque chose à te dire.— Non, m'a-t-il répondu; mais pourquoi s'éloigne-t-il quand j'arrive? quelle raison a-t-il de me fuir? J'ai dit que tu avais été voir Herbert qui venait de Paris, et qui passait par Lyon pour retourner en Suisse. —Écris-lui bien vite de venir, m'a-t-il dit, et si Herbert est encore à Lyon, qu'il l'amène; nous passerons encore une bonne journée tous ensemble comme autrefois, cela te fera du bien. Brave Jacques!

*P. S.* J'ai eu ce matin une étrange frayeur pour une circonstance bien misérable. J'avais laissé ta lettre ouverte sur le bureau de mon cabinet, sans fermer la porte à clef. Jacques n'a jamais songé de sa vie à jeter les yeux sur mes papiers. Il est, à cet égard, d'une discrétion si religieuse, que je n'ai pas pris l'habitude de la prudence. Je fis cette réflexion, je ne sais comment, en me promenant dans le parc avec Sylvia. Je me demandai tout à coup où pouvait être Jacques, et la pensée qu'il devait être dans mon cabinet me troubla tellement, que je quittai le parc et courus vers la maison. Je montai sans rencontrer Jacques, et j'entrai dans mon appartement. Il n'y avait personne, et rien n'était dérangé sur mon bureau. Rassurée, mais encore tremblante, je m'assis et pris cette lettre pour la plier et la serrer. Je trouvai sur les dernières lignes une goutte d'eau toute fraîche. Je m'imaginai que c'était une larme, je faillis m'évanouir d'émotion et de terreur. Cependant je repris courage en voyant d'autres gouttes d'eau sur les papiers voisins, tombées d'un bouquet de roses tout humides de pluie que j'avais mis dans un vase à côté de ces papiers. Mais alors, vois ma puérilité et l'état de faiblesse imbécile où le chagrin et l'inquiétude ont réduit ma pauvre tête! je m'imaginai que la goutte d'eau de la lettre était chaude, et que les autres étaient froides. Je te vois d'ici rire de cette folie; le fait est qu'elle s'empara si bien de moi que je poussai un cri. J'entendis la voix de Jacques qui m'appelait du salon pour me demander ce que j'avais, et il monta précipitamment, d'un air effrayé, croyant que j'avais une attaque de nerfs. Je t'avoue que peu s'en fallait. Pourtant la physionomie de Jacques me rassura, et il acheva de me

rendre la vie en me disant qu'il voulait que tu vinsses le voir, et toutes les autres choses que je t'ai racontées. Je vis bien que la frayeur que je venais d'éprouver était l'ouvrage d'une imagination malade. Ne suis-je pas tombée dans un état bien ridicule? Reviens, un baiser de toi me fera plus de bien que tout le reste: et quand je verrai ta main dans celle de Jacques, je serai tout à fait tranquille.

## XCIII

### DE JACQUES A SYLVIA.

Genève

Ma chère bien-aimée, j'ai fait le voyage jusqu'ici avec Herbert. Tu t'es imaginé que je le quitterais à Lyon; pas du tout. Sa société ne m'a fait nullement souffrir; nous avons constamment parlé de toi. Tu dois t'être aperçue qu'il est amoureux de toi. Je l'ai examiné et questionné de manière à le bien connaître. C'est un digne garçon, simple, loyal, obligeant, sincère. Il a une jolie fortune, une habitation agréable dans le pays que tu aimes, et ses occupations le préservent de l'esprit de tracasserie qui est particulier aux hommes rangés. Il m'a prié de te présenter sa demande en mariage, et je te conseille de l'accepter; non pas à présent, je comprends que tu n'es pas disposée à t'occuper de cela, mais plus tard. Tu ne seras jamais heureuse par l'amour, Sylvia. Tu pourras chercher longtemps un être digne de toi, et, si tu le trouves, tu auras le même sort que moi, il sera trop tard; tu seras trop vieille pour te faire aimer longtemps. Il y a un désaccord trop complet d'ailleurs entre notre manière de sentir et celle de tous les autres hommes, pour que nous puissions jamais trouver notre semblable en ce monde. Il n'y a pourtant qu'une chose dans la vie, c'est l'amour. Mais l'amour, dans le cœur des femmes surtout, peut être de deux sortes, l'amour d'un homme et l'amour maternel. J'aurais vécu pour mes enfants, tout infortuné que je suis. Ils sont morts! C'est un accident qui me tue. Mais tu pourras élever les tiens, et, à l'abri de tous les maux qui m'accablent, être heureuse par eux. A la manière dont tu chérissais et dont tu soignais les miens, il était facile de voir que tu serais une mère sublime. Deviens-le donc; épouse Herbert. Il suffira que tu aies pour lui de l'estime et de l'amitié. Il en est digne. C'est une de ces belles natures calmes qui ne connaissent ni le transport des passions, ni leurs funestes souffrances. Il ne te demandera pas plus d'affection que tu ne seras disposée à lui en accorder, et, quand tu le connaîtras, tu ne lui en accorderas pas moins qu'il n'en mérite. Vous aurez une vie tranquille et patriarcale. Tu es une véritable Ruth, active, courageuse et dévouée comme la femme forte des beaux temps bibliques. Tu feras de tes rêves irréalisés et de tes vains désirs un saint holocauste, et tu repartiras sur tes fils l'amour que tu n'as pu donner à un homme. Ne m'ôte pas cette espérance, et laisse-moi l'emporter dans la tombe. Elle m'est venue l'autre jour, comme nous dînions au rendez-vous de chasse. Je m'étais levé un instant: je revins, et je contemplai ces deux couples assis sur l'herbe, Octave et Fernande, Herbert et toi; Herbert suivait tes moindres mouvements avec sollicitude; il épiait tous tes regards pour trouver l'occasion de te rendre un petit service et de t'entendre lui dire : *Merci, Herbert.* Les deux autres amants étaient radieux de bonheur, et je leur rends justice avec joie, ils me comblèrent tout le jour d'amitiés et de caresses délicates. Un calme divin est descendu un instant dans mon cœur en voyant que vous étiez tous heureux ou du moins que vous pouviez l'être. Oh! quelle étrange et solennelle journée! c'étaient là des adieux éternels entre vous et moi! Qui l'eût dit? Il y avait des instants où je l'oubliais moi-même, et où je me reportais à notre ancien bonheur, au point de croire que tout ce qui s'est passé depuis était un rêve. Le temps était si beau, l'herbe si verte, les oiseaux chantaient si bien, Fernande était si jolie avec ces pâles roses qui renaissent d'elles-mêmes sur son visage après quelques jours de souffrance! Je dormis un quart d'heure sur le gazon avant le dîner, et, quand je m'éveillai, elle était près de moi et chassait les insectes de mon front avec son bouquet de fleurs sauvages; Octave chantait un duo avec Herbert; tu préparais les fruits pour le dessert, et mes chiens dormaient à mes pieds. C'était un tableau de bonheur rustique si frais et si paisible que je le contemplai quelque temps sans me rappeler la nécessité de mourir. Mais quand cette idée revint au milieu de tout cela...!

Je suis très-calme, mais je souffre encore beaucoup; je te l'ai déjà dit cent fois, tu t'obstines à faire de moi un héros et tu m'invites à vivre comme si j'en avais la force. Souviens-toi donc que j'aimais encore il y a peu de jours, et que je serais furieux si je n'étais anéanti. D'ailleurs, tu n'as pas lu ces deux lettres d'Octave et de Fernande! Je les ai lues, et c'est mon arrêt de mort. J'ai vu combien, malgré leur estime et leur amitié pour moi, ma vie leur est à charge. Amants ingénus! ils désirent naïvement que je meure, et se le disent sans s'en apercevoir. Ils ont des raisons bien légitimes pour cela, des raisons que je respecte, mais qui ont mis de la glace dans mon sang. Fernande n'est plus ma femme, c'est celle d'Octave, c'est un être qui ne fait plus partie de moi, et que je ne pourrais plus presser dans mes bras quand même elle viendrait s'y jeter sincèrement. Elle est vraiment ma fille à présent, et toute autre pensée ressemblerait pour moi à

celle d'un inceste. Ne me dis donc plus qu'elle peut revenir à moi, et que je peux oublier tout; elle est la mère des enfants d'Octave. Je ne la hais ni ne la méprise pour cela ; mais cela rend nécessaire notre éternelle séparation.

C'est la main de Dieu qui a mis cette lettre sous mes yeux. J'allais peut-être me perdre et m'avilir; j'allais accepter le rôle faux et impossible que tu avais rêvé pour moi. Ébranlé par ton éloquence romanesque, touché des pleurs de Fernande et de ses humbles prières, j'allais lui promettre de passer le reste de mes jours entre elle et son amant. J'étais à chaque instant près de lui dire : « Je sais tout, et je pardonne à tous deux ; sois ma fille et qu'Octave soit mon fils ; laissez-moi vieillir entre vous deux, et que la présence d'un ami malheureux, accueilli et consolé par vous, appelle sur vos amours la bénédiction du ciel. » Ce rayon d'espérance, cette illusion de quelques heures, qui est venue briller sur mon dernier jour avant de m'abandonner à l'éternelle nuit, n'est-ce pas un raffinement de souffrance! Entrevoir un coin du ciel quand on est condamné à descendre vivant dans la tombe! N'importe, je suis bien aise d'avoir fait toutes les réflexions et tous les efforts possibles pour me rattacher à la vie; je mourrai sans regret. Le destin m'a fait entrer dans la chambre où était écrite cette sentence. J'allais y chercher de l'encre et du papier pour écrire à Octave de revenir; en me penchant sur la table, je vis son écriture, et mes yeux rencontrèrent cette phrase terrible qui s'attachait à ma prunelle comme du feu : *Les enfants que nous aurons ensemble ne mourront pas.* Je voulus savoir mon sort; je sentis que les considérations ordinaires de la délicatesse devaient se taire devant l'oracle du destin, et d'ailleurs, incapable, comme je le suis, de nuire à Fernande, je pouvais, sans scrupule, violer ses secrets. Sans cela, je me trompais de route, et j'entrais dans une nouvelle série de maux qui m'auraient également conduit où je vais, mais moins courageux et moins pur que je ne le suis aujourd'hui. Oui! j'ai bien fait de lire; tu as vu ma conduite aussitôt après cela. Mon parti a été pris bien vite, et j'ai eu dès ce moment la sérénité du désespoir dans l'âme et sur le visage.

Il a raison, leurs enfants ne mourront pas; la nature bénit et caresse celui qui est aimé; le froid de la mort s'étend sur celui qui ne l'est plus. Tout l'abandonne, et les plantes même se dessechent sous la main du maudit; la vie s'eloigne de lui, et le cercueil s'ouvre pour le recevoir, lui et les premiers-nés de son amour; l'air qu'il respire est empoisonné, et les hommes le fuient; ce malheureux, disent-ils, ne mourra donc jamais!

Cette lettre m'a dicté mon devoir; j'ai vu ce qu'il fallait dire a Fernande pour la consoler et la guérir; il le sait, lui, il la connait mieux que moi maintenant. J'ai réalisé tout ce qu'il lui promettait de ma part; je me suis conformé au caractère qu'il me suppose, et j'ai vu qu'en effet tout ce qu'elle désirait, c'était d'être délivrée de mon amour. Dès que je lui ai dit qu'il était éteint, je l'ai vue renaître, et ses yeux semblaient me dire : « Je puis donc aimer Octave à mon aise! »

Qu'elle l'aime donc! Un homme moins malheureux que moi eût peut-être trouvé l'occasion de se sacrifier pour l'objet de son amour et d'en être récompensé à sa dernière heure par les bénédictions des heureux qu'il eût faits; mais mon sort est tel qu'il faut que je me cache pour mourir. Mon suicide aurait l'air d'un reproche, il empoisonnerait l'avenir que je leur laisse, il le rendrait peut-être impossible; car, après tout, Fernande est un ange de bonté, et son cœur, sensible aux moindres atteintes, pourrait se briser sous le poids d'un remords semblable. D'ailleurs le monde la maudirait, et, après m'avoir poursuivi de ses féroces railleries pendant ma vie, il poursuivrait ma veuve de ses aveugles malédictions après ma mort. Je sais comment les choses se passent; un coup de pistolet dans la tête fait tout à coup un héros ou un saint de celui qu'on méprisait ou qu'on détestait la veille. J'ai horreur de cette ridicule apothéose; je dédaigne trop les hommes au milieu desquels j'ai vécu pour les appeler à mon agonie comme à un spectacle; nul ne saura pourquoi je meurs; je ne veux pas qu'on accuse ceux qui me survivent, et je ne veux pas qu'on fasse grâce à ma mémoire.

J'ai voulu voir Octave avant de partir, et m'assurer par mes yeux que je pouvais lui léguer sans inquiétude ce que j'ai eu de plus cher au monde. C'est un homme d'un étrange égoïsme, mais il sait faire une vertu de ce vice, et sa hardiesse me plaît. J'espère qu'il la rendra heureuse. Il m'a embrassé avec effusion quand je suis parti, et elle aussi. Ils étaient bien contents!

## XCIV

### DE SYLVIA A JACQUES.

A present je ne me flatte plus, et ton desespoir est passe dans mon âme; mais le tien est auguste et resigne, et le mien est sombre et amer. C'en est donc fait, ton parti est pris! O Dieu! ô Dieu! un homme comme Jacques va se tuer, et vous ne ferez pas un miracle pour l'en empêcher! Vous allez laisser tomber cette vie sainte et sublime dans le gouffre de l'éternité, comme un grain de sable dans l'Ocean; elle s'en ira pêle-mêle avec celles des mechants et des lâches, et la creation tout entière ne se révoltera pas contre vous pour refuser son sacrifice! Ton malheur fera de moi une athée à mon dernier soupir, ô Jacques!

Tu me parles d'avenir, de bonheur, de mariage,

de maternité! Mais tu ne sais donc pas... non, tu ne connais pas mon amitié, si tu t'imagines que je puisse te survivre. Quand ce ne serait que par indignation, je hais la vie désormais, je la hais encore plus que toi; car tu acceptes ton sort, et moi je me révolte contre le ciel et contre les hommes qui l'ont fait ce qu'il est. Je hais Octave, et je ne puis regarder ma sœur en face; je la fuis, tant j'ai peur de la haïr aussi. Voilà comme elle t'a compris, la femme que tu aimais! et voilà l'homme qu'elle t'a préféré! Oui, ils sont faits l'un pour l'autre, ils ont raison; qu'ils s'aiment et qu'ils dorment sur ton cercueil : ce sera leur couche nuptiale.

Mais pourquoi faut-il que tu meures? du moment qu'ils le désirent, n'es-tu pas affranchi de tout devoir envers eux? Parce qu'ils ont une pensée criminelle, tu t'offres à Dieu comme une victime d'expiation pour leur forfait! Que deviendra donc dans le cœur des hommes l'amour de la justice et la foi à la Providence, si les premiers d'entre eux se condamnent et s'immolent ainsi pour laver les fautes des derniers! Ne peux-tu abandonner pour jamais cette maudite Europe où tous tes maux ont pris racine, et chercher quelque terre vierge de tes larmes, où tu pourras recommencer une vie nouvelle? Est-il bien vrai que tu n'as plus rien dans le cœur, pas même de l'amitié pour moi qui te suivrais au bout du monde? Ah! cette amitié qui remplissait toute mon âme, et qui étouffait à chaque instant l'amour que j'aurais pu concevoir pour d'autres hommes, ne t'a jamais suffi; tu venais te reposer et te consoler près de moi, mais tu retournais bien vite à cette vie de passions orageuses qui a fini par te briser. A présent que tes passions sont mortes, ne peux-tu vivre doucement, et vieillir avec ta sœur sous quelque beau ciel, dans une des solitudes enchantées du Nouveau-Monde? Viens, partons, oublions ce que nous avons souffert : toi, pour aimer trop, et moi, pour ne pouvoir pas aimer assez. Nous adopterons, si tu veux, quelque orphelin; nous nous imaginerons que c'est notre enfant, et nous l'élèverons dans nos principes. Nous en élèverons deux de sexe différent, et nous les marierons un jour ensemble à la face de Dieu, sans autre temple que le désert, sans autre prêtre que l'amour; nous aurons formé leurs âmes à la vérité et à la justice, et il y aura peut-être alors, grâce à nous, un couple heureux et pur sur la face de la terre.

Ah! laisse-moi faire de ces rêves, et fais-en avec moi. Il doit y avoir autre chose dans la vie que l'amour. Tu dis que non. Comment se fait-il qu'un homme comme toi, doué de tous les talents, sage de toutes les sciences, riche de toutes les idées, de tous les souvenirs, n'ait jamais voulu vivre que par le cœur? Ne peux-tu te réfugier dans la vie de l'intelligence ? que n'es-tu poète, savant, politique ou philosophe! Ce sont des existences que l'âge rend chaque jour plus belles et plus complètes. Pourquoi faut-il que tu meures à quarante ans d'un désespoir de jeune homme? O Jacques! c'est que ton âme est trop brûlante; elle ne veut pas vieillir, elle aime mieux se briser que de s'éteindre. Trop modeste pour entreprendre d'éclairer les hommes par la science, trop orgueilleux pour pouvoir briller par le talent aux yeux d'êtres si peu capables de te comprendre, trop juste et trop pur pour vouloir régner sur eux par l'intrigue ou par l'ambition, tu ne savais que faire de la richesse de ton organisation. Dieu aurait dû créer un ange exprès pour toi, et vous envoyer vivre tous deux seuls dans un autre monde; il aurait dû au moins te faire naître dans le temps où la foi et l'amour divin servaient à éclairer et à régénérer les nations. Il t'eût fallu une tâche immense, héroïque, humble et enthousiaste à la fois; une vie toute de larmes saintes et de souffrances philanthropiques; une destinée comme celle du Christ.

Mais quand un homme comme toi naît dans un siècle où il n'y a rien à faire pour lui; quand, avec son âme d'apôtre et sa force de martyr, il faut qu'il marche mutilé et souffrant parmi ces hommes sans cœur et sans but, qui végètent pour remplir une page insignifiante de l'histoire; il étouffe, il meurt dans cet air corrompu, dans cette foule stupide qui le presse et le froisse sans le voir. Détesté par les méchants, raillé par les sots, craint des envieux, abandonné des faibles, il faut qu'il cède et qu'il retourne à Dieu, fatigué d'avoir travaillé en vain, triste de n'avoir rien accompli; le monde reste vil et odieux : c'est ce qu'on appelle le triomphe de la raison humaine.

Tu m'as fait jurer de rester auprès de ta femme jusqu'à ce qu'elle fût consolée de ta mort, tu m'as arraché ce serment, ne peux-tu le rétracter ? Sera-t-il en mon pouvoir de le tenir quand je saurai que le jour est venu et que tu touches à ta dernière heure? Crois-tu, Jacques, que je n'abandonnerai pas tout pour aller partager avec toi le poison ou les balles? Tu me fais sourire avec la demande d'Herbert! Souviens-toi que tu m'as juré, de ton côté, de ne pas exécuter ta résolution sans me prévenir, et sans me laisser le temps d'aller t'embrasser une dernière fois.

— —

## XCV

### DE JACQUES A SYLVIA.

Des montagnes du Tyrol

Calme ta douleur, ma sœur chérie; elle réveille la mienne, et ne change rien à ma résolution. Quand la vie d'un homme est nuisible à quelques-uns, à charge

à lui-même, inutile à tous, le suicide est un acte légitime et qu'il peut accomplir, sinon sans regret d'avoir manqué sa vie, du moins sans remords d'y mettre un terme. Tu me fais bien plus vertueux et bien plus grand que je ne suis; mais il y a quelque chose de profondément vrai dans ce que tu dis de la tristesse qu'éprouve une âme pleine de bonnes intentions inutiles et de dévouements perdus, quand elle est forcée d'abandonner sa tâche sans l'avoir remplie; ma conscience ne me reproche rien, et je sens qu'il m'est permis de me coucher dans ma fosse et de m'y délasser d'avoir vécu. J'ai traversé, il y a quelques jours, un champ de bataille où je me suis trouvé, pour la première fois, au milieu du sang, du feu et de la poussière, il y a une quinzaine d'années; j'étais jeune alors, et une belle carrière s'ouvrait devant moi, si j'avais su en profiter. C'était un temps de gloire et d'enivrement pour mes compagnons. Je me souviens que je passai la nuit de la veillée sur un de ces toits de chaume à fleur de terre qui servent de grange et de bergerie au pied des montagnes. J'étais à mi-côte de la colline; j'avais sous les yeux une arène magnifique : le camp français à mes pieds, les feux de l'ennemi au loin, et Napoléon, général, au milieu de tout cela. Je fis bien des réflexions sur cette destinée qui s'offrait à moi, et sur cet homme de génie qui commandait à tant de destinées. Je me trouvai froid au milieu de ces travaux sanglants et de cette gloire funeste; seul peut-être dans l'armée je ne regrettai pas de ne pas être Napoléon. J'acceptai les horreurs de la guerre avec la force d'âme que donne la raison à celui qui ne peut pas reculer; mais en galopant le lendemain sur ces crânes que brisait le pied de mon cheval, sur ces cadavres qui gémissaient encore, je me sentis pénétré d'une haine si profonde pour les hommes qui appelaient cela de la gloire, et d'une aversion si insurmontable pour ces scènes hideuses, qu'une pâleur éternelle s'étendit sur mon visage, et que mon extérieur prit cette glaciale réserve qu'il n'a jamais perdue depuis. Dès ce jour, mon caractère rentra en lui-même : je fis une espèce de scission avec mes pareils, je me battis avec un désespoir et une répugnance qu'ils appelaient du sang-froid, et sur lesquels je ne m'expliquai jamais avec eux; car ces brutes n'eussent pas compris qu'il pût se trouver parmi eux un homme qui n'aimât pas la vue et l'odeur du sang. Je les voyais se prosterner autour de l'ambitieux qui ouvrait tant d'artères et se nourrissait de tant de larmes; et quand je le voyais, lui, marcher sur ces morts au milieu des nuées de vautours qu'il engraissait de chair humaine, j'avais envie de l'assassiner, afin d'être maudit et massacré par ses adorateurs.

Non, le génie sans la bonté, sans l'amour, sans le dévouement, ne m'a jamais ni séduit ni tenté. J'irai vivre aux pieds d'une femme, me disais-je, et j'aimerai un de ces êtres faibles et sensibles qui s'évanouissent devant une goutte de sang. J'ai cherché la faiblesse, et je l'ai trouvée. Mais la faiblesse tue la force, parce que la faiblesse veut jouir et vivre, et parce que la force sait renoncer et mourir.

Ne maudis pas ces deux amants qui vont profiter de ma mort. Ils ne sont pas coupables. Ils s'aiment. Il n'y a pas de crime là où il y a de l'amour sincère. Ils ont de l'égoïsme, et ils n'en valent peut-être que mieux. Ceux qui n'en ont pas sont inutiles à eux-mêmes et aux autres. Pour quiconque veut n'être pas déplacé dans la société, il faut avoir l'amour de la vie et la volonté d'être heureux en dépit de tout. Ce qu'on appelle la vertu dans cette société-là, c'est l'art de se satisfaire sans heurter ouvertement les autres, et sans attirer sur soi des inimitiés fâcheuses. Eh bien! pourquoi haïr l'humanité parce qu'elle est ainsi? C'est Dieu qui lui a donné cet instinct pour qu'elle travaillât elle-même à sa conservation. Dans le grand moule où il forge tous les types des organisations humaines, il en a mêlé quelques-uns plus austères et plus réfléchis que les autres. Il a créé ceux-là de telle façon, qu'ils ne peuvent vivre pour eux-mêmes, et qu'ils sont incessamment tourmentés du besoin d'agir pour faire prospérer la masse commune. Ce sont des roues plus fortes qu'il engrène aux mille rouages de la grande machine. Mais il est des temps où la machine est si fatiguée et si usée que rien ne peut plus la faire marcher, et que Dieu, ennuyé d'elle, la frappe du pied et la fracasse pour la renouveler. Dans ces temps-là, il y a bien des hommes inutiles et qui peuvent prendre leur parti d'aimer et de vivre s'ils peuvent, de mourir s'ils ne sont pas aimés et s'ils s'ennuient.

Tu me reproches de ne t'avoir pas assez aimée. Au moment de la mort, on peut tout se dire; je dois te faire remarquer c'est la première et la dernière fois que nous étions dans une position délicate à l'égard l'un de l'autre. Tu es de tous les êtres que j'ai connus celui vers lequel m'entraînait la plus ardente sympathie. Mais tu es jeune et belle, et je n'ai jamais su si tu étais ma sœur. Cette idée ne t'est jamais venue, tu m'as accepté pour ton frère, et lors même que ta mère, qui ne le sait pas elle-même, t'a dit que je ne l'étais pas, notre destinée à tous deux était faite depuis longtemps, et nous ne pouvions plus nous aimer autrement que par le passé. Si nous avions su plus tôt et d'une manière plus sûre que nous pouvions être un homme et une femme l'un pour l'autre, notre vie à tous deux eût été bien différente; mais l'incertitude eût rendu la seule idée de ce bonheur odieuse à tous deux. Je fis donc le sacrifice absolu et éternel de ce rêve, la première fois que je soupçonnai la possibilité de l'accueillir, et j'éteignis dans mon cœur une partie de mon amitié, de peur de donner le change à ma conscience. Que se fût-il passé entre nous si nous

n'étions un peu plus forts qu'Octave et Fernande? quand il ne dépendait que d'une parole incertaine ou méchante de madame de Theursan pour nous plonger dans des anxiétés horribles! Pardonne-moi donc cette excessive prudence que tu n'as jamais comprise ni aperçue, parce que ton âme, plus calme que la mienne, ne te la commandait pas. Grâce à elle, je meurs pur, et mon cœur n'a pas été souillé d'une seule pensée que Dieu ait dû haïr et châtier.

Maintenant songe, ô mon amie! que tu ne peux me suivre dans la tombe; quelque dégoûtée de la vie que tu sois, quelque isolée que tu doives te trouver par ma mort, tu ne peux la partager sans souiller ta mémoire et la mienne de l'accusation qu'on a portée contre nous durant notre vie. Le monde ne manquerait pas de dire que tu étais ma maîtresse, et que c'est un désespoir d'amour qui nous a fait chercher le suicide dans les bras l'un de l'autre. Tu sais comme Octave est soupçonneux, comme Fernande est faible; eux-mêmes le croiraient. Ah! laissons-leur au moins mon souvenir sans tache, et qu'ils me respectent quand je ne serai plus, quand ce respect ne leur coûtera plus rien.

Mais ne m'accuse pas de t'avoir méconnue, ô ma Sylvia, ma sœur devant Dieu! je te l'ai dit cent fois, il n'y a que toi au monde qui ne m'aies jamais fait que du bien. Toi seule me comprenais, toi seule pensais comme moi. Il semblait qu'une même âme nous animât, et que la plus noble partie te fût échue en partage. Comme tu m'as préféré à tes amants, je t'aurais préférée à mes maîtresses, si je n'avais craint, en m'abandonnant à cette affection si vive, d'aller plus loin que je ne voulais. Toi, tu t'y livrais tranquillement, belle âme éternellement calme et solide! C'est que tu étais le diamant et moi la pierre qui le protége; mes désirs et mes transports ont toujours placé entre nous, comme une sauvegarde, une amante qui recevait mes caresses, mais qui n'empêchait pas ma vénération de remonter toujours vers toi. Vois comme je me fie à ta parole, et quelle estime est la mienne; j'ose te révéler toutes les faiblesses, toutes les souffrances de mon cœur! Depuis que je te connais, je t'ai eue pour confidente et pour consolatrice, et avant toi je ne m'étais jamais livré à personne. Sois mon dernier espoir dans le monde que je quitte; du fond du cercueil, mon âme viendra encore s'informer avec sollicitude du bonheur de ceux que j'y laisse. Veille sur ta sœur, je te la confie; si tu veux que je meure en paix, laisse-moi emporter l'assurance que tu ne l'abandonneras jamais, toi qui es pleine de raison, et dont l'amitié vaut mieux que l'amour des autres.

## XCVI

### DE JACQUES A SYLVIA.

Des glaciers de Runs

Cette matinée est si belle, le ciel si pur et la nature entière si sereine, que je veux en profiter pour finir en paix ma triste existence. Je viens d'écrire à Fernande de manière à lui ôter à jamais l'idée que je finis par le suicide. Je lui parle de prochain retour, d'espérance et de calme; j'entre même dans quelques détails domestiques, et je lui fais part de plusieurs projets d'amélioration pour notre maison, afin qu'elle me croie bien éloigné du désespoir, et attribue ma mort à un accident. Toi seule es dépositaire de ce secret d'où dépend tout son bonheur futur; brûle toutes mes lettres, ou mets-les tellement en sûreté qu'elles soient anéanties avec toi en cas de mort. Sois prudente et forte dans ta douleur; songe qu'il ne faut pas que je sois mort en vain. Je sors de mon auberge et n'y rentrerai pas. Peut-être ne me tuerai-je que demain ou dans plusieurs jours; mais enfin je ne reparaîtrai plus. Mon âme est résignée, mais souffrante encore; et je meurs triste, triste comme celui qui n'a pour refuge qu'une faible espérance du ciel. Je monterai sur la cime des glaciers, et je prierai du fond de mon cœur; peut-être la foi et l'enthousiasme descendront-ils en moi à cette heure solennelle où, me détachant des hommes et de la vie, je m'élancerai dans l'abîme en levant les mains vers le ciel et en criant avec ferveur : — O justice! justice de Dieu!

---

Depuis cette dernière lettre adressée à Fernande, dont parle ici Jacques, et qui arriva à Saint-Léon en même temps que ce billet à Sylvia, on n'entendit plus parler de lui; et les montagnards chez qui il avait logé firent savoir aux autorités civiles du canton qu'un étranger avait disparu, laissant chez eux son portemanteau. Les recherches n'amenèrent aucune découverte sur son sort; et, l'examen de ses papiers ne présentant aucun indice de projet de suicide, sa disparition fut attribuée à une mort fortuite. On l'avait vu prendre le sentier des glaciers, et s'enfoncer très-avant dans les neiges; on présuma qu'il était tombé dans une de ces fissures qui se rencontrent parmi les blocs de glace, et qui ont parfois plusieurs centaines de pieds de profondeur.

*Note de l'Éditeur.*

# MAUPRAT.

# MAUPRAT.

## PREMIÈRE PARTIE.

Sur les confins de la Marche et du Berry, dans le pays qu'on appelle la Varenne et qui n'est qu'une vaste lande coupée de bois de chênes et de châtaigniers, on trouve, au plus fourré et au plus désert de la contrée, un petit château en ruines, tapi dans un ravin, et dont on ne découvre les tourelles ébréchées qu'à environ cent pas de la herse principale. Les arbres séculaires qui l'entourent et les roches éparses qui le dominent, l'ensevelissent dans une perpétuelle obscurité, et c'est tout au plus si, en plein midi, on peut franchir le sentier abandonné qui y mène, sans se heurter contre les troncs noueux et les décombres qui l'obstruent à chaque pas. Ce sombre ravin et ce triste castel, c'est la Roche-Mauprat.

Il n'y a pas longtemps que le dernier des Mauprat, à qui cette propriété tomba en héritage, en fit enlever la toiture et vendre tous les bois de charpente; puis, comme s'il eût voulu donner un soufflet à la mémoire de ses ancêtres, il fit jeter à terre le portail, éventrer la tour du nord, fendre du haut en bas le mur d'enceinte, et partit avec ses ouvriers, secouant la poussière de ses pieds, et abandonnant son domaine aux renards, aux orfraies et aux vipères. Depuis ce temps, quand les bûcherons et les charbonniers qui habitent les huttes éparses aux environs, passent dans la journée sur le haut du ravin de la Roche-Mauprat, ils sifflent d'un air arrogant, ou envoient à ces ruines quelque énergique malédiction; mais quand le jour baisse, et que l'engoulevent commence à glapir du haut des meurtrières, bûcherons et charbonniers passent en silence, pressant le pas, et de temps en temps faisant un signe de croix pour conjurer les mauvais esprits qui règnent sur ces ruines.

J'avoue que moi-même je n'ai jamais côtoyé ce ravin la nuit, sans éprouver un certain malaise, et je n'oserais pas affirmer par serment que, dans de certaines nuits orageuses, je n'aie pas fait sentir l'éperon à mon cheval pour en finir plus vite avec l'impression désagréable que me causait ce voisinage.

C'est que, dans mon enfance, j'ai placé le nom de Mauprat entre ceux de Cartouche et de la Barbe-Bleue, et qu'il m'est souvent arrivé alors de confondre, dans des rêves effrayants, les légendes surannées de l'ogre et de Croque-Mitaine avec les faits tout récents qui ont donné une sinistre illustration, dans notre province, à cette famille des Mauprat.

Souvent, à la chasse, lorsque mes camarades et moi nous quittions l'affût, pour aller nous réchauffer au tas de charbons allumés que les ouvriers surveillent toute la nuit, j'ai entendu ce nom fatal expirer sur leurs lèvres à notre approche. Mais lorsqu'ils nous avaient reconnus, et qu'ils s'étaient bien assurés que le spectre d'aucun de ces brigands n'était caché parmi nous, ils nous racontaient, à demi-voix, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, et que je me garderai bien de vous communiquer, désolé que je suis d'en avoir noirci et endolori ma mémoire.

Ce n'est pas que le récit que j'ai à vous faire soit précisément agréable et riant. Je vous demande pardon, au contraire, de vous envoyer aujourd'hui une narration si noire; mais, dans l'impression qu'elle m'a faite, il se mêle quelque chose de si consolant, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de si sain à l'âme, que vous m'excuserez, j'espère, en faveur des conclusions. D'ailleurs cette histoire vient de m'être racontée; vous

m'en demandez une, l'occasion est trop belle pour ma paresse ou pour ma stérilité.

C'est la semaine dernière que j'ai enfin rencontré Bernard Mauprat, ce dernier de la famille, qui, ayant depuis longtemps fait divorce avec son infâme parenté, a voulu constater, par la démolition de son manoir, l'horreur que lui causaient les souvenirs de son enfance. Ce Bernard est un des hommes les plus estimés du pays : il habite une jolie maison de campagne vers Châteauroux, en pays de plaine. Me trouvant près de chez lui, avec un de mes amis qui le connaît, j'exprimai le désir de le voir; et mon ami, me promettant une bonne réception, m'y conduisit sur-le-champ.

Je savais en gros l'histoire remarquable de ce vieillard, mais j'avais toujours vivement souhaité d'en connaître les détails, et surtout de les tenir de lui-même. C'était pour moi tout un problème philosophique à résoudre que cette étrange destinée. J'observai donc ses traits, ses manières et son intérieur avec un intérêt particulier.

Bernard Mauprat n'a pas moins de quatre-vingts ans, quoique sa santé robuste, sa taille droite, sa démarche ferme et l'absence de toute infirmité annoncent quinze ou vingt ans de moins. Sa figure m'eût semblé extrêmement belle, sans une expression de dureté qui faisait passer, malgré moi, les ombres de ses pères devant mes yeux. Je crains fort qu'il ne leur ressemble physiquement. C'est ce que lui seul eût pu nous dire, car ni mon ami ni moi n'avons connu aucun des Mauprat; mais c'est ce que nous nous gardâmes bien de lui demander.

Il nous sembla que ses domestiques le servaient avec une promptitude et une ponctualité fabuleuse pour des valets berrichons. Néanmoins, à la moindre apparence de retard, il élevait la voix, fronçait un sourcil encore très-noir sous ses cheveux blancs, et murmurait quelques paroles d'impatience qui donnaient des ailes aux plus lourds. J'en fus presque choqué d'abord; je trouvais que cette manière d'être sentait un peu trop le Mauprat. Mais à la manière douce et quasi paternelle dont il leur parlait un instant après, et à leur zèle, qui me sembla bien différent de la crainte, je me réconciliai bientôt avec lui. Il avait d'ailleurs pour nous une exquise politesse, et s'exprimait dans les termes les plus choisis. Malheureusement, à la fin du dîner, une porte qu'on négligeait de fermer, et qui amenait un vent froid sur son vieux crâne, lui arracha un jurement si terrible, que mon ami et moi échangeâmes un regard de surprise. Il s'en aperçut. — Pardon, messieurs, nous dit-il; je vois bien que vous me trouvez un peu inégal; vous voyez peu de chose; je suis un vieux rameau heureusement détaché d'un méchant tronc, et transplanté dans la bonne terre, mais toujours noueux et rude, comme le houx sauvage de sa souche. J'ai eu encore bien de la peine avant d'en venir à l'état de douceur et de calme où vous me trouvez. Hélas! je ferais, si je l'osais, un grand reproche à la Providence, c'est de m'avoir mesuré la vie aussi courte qu'aux autres humains. Quand, pour se transformer de loup en homme, il faut une lutte de quarante ou cinquante ans, il faudrait vivre cent ans par delà pour jouir de sa victoire. Mais à quoi cela pourrait-il me servir? ajouta-t-il avec un accent de tristesse; la fée qui m'a transformé n'est plus là pour jouir de son ouvrage. Bah! il est bien temps d'en finir! Puis il se tourna vers moi, et me fixant avec ses grands yeux noirs étrangement animés : — Allons, *petit* jeune homme, me dit-il, je sais ce qui vous amène; vous êtes curieux de mon histoire. Venez près du feu, et soyez tranquille. Tout Mauprat que je suis, je ne vous y mettrai pas en guise de bûche. Vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir que de m'écouter. Votre ami vous dira pourtant que je ne parle pas facilement de moi. Je crains trop souvent d'avoir affaire à des sots; mais j'ai entendu parler de vous, je sais votre caractère et votre profession; vous êtes observateur et narrateur, c'est-à-dire, excusez-moi, curieux et bavard. Il se prit à rire, et je m'efforçai de rire aussi, tout en commençant à craindre qu'il ne se moquât de nous, et malgré moi je pensai aux mauvais tours que son grand-père s'amusait à jouer aux curieux imprudents qui allaient le voir. Mais il mit amicalement son bras sous le mien, et me faisant asseoir devant un bon feu, auprès d'une table chargée de tasses : — Ne vous fâchez pas, me dit-il; je ne peux pas, à mon âge, guérir de l'ironie héréditaire; la mienne n'a rien de féroce; à parler sérieusement, je suis charmé de vous recevoir et de vous confier l'histoire de ma vie. Un homme aussi infortuné que je l'ai été, mérite de trouver un historiographe fidèle, qui lave sa mémoire de tout reproche. Écoutez-moi donc et buvez du café.

Je lui en offris une tasse en silence; il la refusa d'un geste et avec un sourire qui semblait dire : — Cela est bon pour votre génération efféminée. Puis il commença son récit en ces termes.

---

## I

Vous ne demeurez pas très-loin de la Roche-Mauprat, vous avez dû passer souvent le long de ces ruines : je n'ai donc pas besoin de vous en faire la description. Tout ce que je puis vous en apprendre, c'est que jamais ce séjour n'a été aussi agréable qu'il l'est maintenant. Le jour où j'en fis enlever le toit, le soleil éclaira pour la première fois les humides lambris où s'était écoulée mon enfance, et les lézards auxquels je les ai cédés y sont beaucoup mieux logés que je ne le fus jadis. Ils peuvent au moins contem-

pler la lumière du jour et réchauffer leurs membres froids au rayon du midi.

Il y avait la branche aînée et la branche cadette des Mauprat. Je suis de la branche aînée. Mon grand-père était ce vieux Tristan de Mauprat, qui mangea sa fortune, déshonora son nom, et fut si méchant, que sa mémoire est déjà entourée de merveilleux. Les paysans croient encore voir apparaître son spectre alternativement dans le corps d'un sorcier qui enseigne aux malfaiteurs le chemin des habitations de la Varenne, et dans celui d'un vieux lièvre blanc qui apparaît aux gens tentés de quelque mauvais dessein. La branche cadette n'existait plus, lorsque je vins au monde, que dans la personne de M. Hubert de Mauprat, qu'on appelait le chevalier, parce qu'il était dans l'ordre de Malte, et qui était aussi bon que son cousin l'était peu. Cadet de famille, il s'était voué au célibat; mais, resté seul de plusieurs frères et sœurs, il se fit relever de ses vœux et prit femme un an avant ma naissance. Avant de changer ainsi son existence, il avait fait, dit-on, de grands efforts pour trouver dans la branche aînée un héritier digne de relever son nom flétri, et de conserver la fortune qui avait prospéré dans les mains de la branche cadette. Il avait essayé de remettre de l'ordre dans les affaires de son cousin Tristan, et plusieurs fois apaisé ses créanciers. Mais voyant que ses bontés ne servaient qu'à favoriser les vices de la famille, et qu'au lieu de déférence et de gratitude, il ne trouverait jamais là que haine secrète et grossière jalousie, il renonça à tout accord, rompit avec ses cousins, et malgré son âge avancé (il avait plus de soixante ans), il se maria afin d'avoir des héritiers. Il eut une fille, et là dut finir son espoir de postérité, car sa femme mourut peu de temps après d'une maladie violente que les médecins appelèrent colique de *miséréré*. Il quitta le pays et ne revint plus que très-rarement habiter ses terres qui étaient situées à six lieues de la Roche-Mauprat, sur la lisière de la Varenne et du *Fromental*. C'était un homme sage et juste, parce qu'il était éclairé, parce que son père n'avait pas repoussé l'esprit de son siècle, et lui avait fait donner de l'éducation. Il n'en avait pas moins gardé un caractère ferme et un esprit entreprenant, et, comme ses aïeux, il se faisait gloire de porter, en guise de prénom, le surnom chevaleresque de *Casse-Tête*, héréditaire dans l'antique tige des Mauprat. Quant à la branche aînée, elle avait si mal tourné, ou plutôt elle avait gardé de telles habitudes de brigandage féodal, qu'on l'avait surnommée Mauprat Coupe-Jarret. Mon père, qui était le fils aîné de Tristan, fut le seul qui se maria. Je fus son unique enfant. Il est nécessaire de dire ici un fait que je n'ai su que fort tard. Hubert Mauprat, en apprenant ma naissance, me demanda à mes parents, s'engageant, si on le laissait absolument maître de mon éducation, à me constituer son héritier. Mon père fut tué par accident à la chasse à cette époque, et mon grand-père refusa l'offre du chevalier, déclarant que ses enfants étaient les seuls héritiers légitimes de la branche cadette; qu'il s'opposerait par conséquent de tout son pouvoir à une substitution en ma faveur. C'est alors que Hubert eut une fille. Mais lorsque cinq ans plus tard sa femme mourut en lui laissant ce seul enfant, le désir qu'avaient les nobles de cette époque de perpétuer leur nom l'engagea de renouveler sa demande à ma mère. Je ne sais ce qu'elle répondit; elle tomba malade et mourut. Les médecins de campagne mirent encore en avant la colique de *miséréré*. Mon grand-père était demeuré chez elle les deux derniers jours qu'elle passa en ce monde.

Versez-moi un verre de vin d'Espagne, car je sens le froid qui me gagne. Ce n'est rien, c'est l'effet que me produisent mes souvenirs quand je commence à les dérouler. Cela va passer.

Il avala un grand verre de vin, et nous en fîmes autant, car nous avions froid aussi en regardant sa figure austère, et en écoutant sa parole brève et saccadée. Il continua.

— Je me trouvai donc orphelin à sept ans. Mon grand-père pilla dans la maison de ma mère tout l'argent et les nippes qu'il put emporter; puis laissant le reste, et disant qu'il ne voulait point avoir affaire aux gens de loi, il n'attendit pas que la morte fût ensevelie, et me prenant par le collet de ma veste, il me jeta sur la croupe de son cheval, en me disant: « Ah! çà, mon pupille, venez chez nous, et tâchez de ne pas pleurer longtemps, car je n'ai pas beaucoup de patience avec les marmots. »

En effet, au bout de quelques instants, il m'appliqua de si vigoureux coups de cravache, que je cessai de pleurer, et que me rentrant en moi-même comme une tortue sous son écaille, je fis le voyage sans oser respirer.

C'était un grand vieillard, osseux et louche. Je crois le voir encore tel qu'il était alors. Cette soirée a laissé en moi d'ineffaçables traces. C'était la réalisation soudaine de toutes les terreurs que ma mère m'avait inspirées en me parlant de son exécrable beau-père et de ses brigands de fils. La lune, je m'en souviens, éclairait de temps à autre, au travers du branchage serré de la forêt. Le cheval de mon grand-père était sec, vigoureux et méchant comme lui. Il ruait à chaque coup de cravache, et son maître ne les lui épargnait pas. Il franchissait, rapide comme un trait, les ravins et les petits torrents qui coupent la Varenne en tous sens. A chaque secousse, je perdais l'équilibre et je me cramponnais avec frayeur à la croupière du cheval, ou à l'habit de mon grand-père. Quant à lui, il s'inquiétait si peu de moi, que si je fusse tombé, je doute qu'il eût pris la peine de me ramasser. Parfois s'apercevant de ma peur, il m'en raillait, et pour l'augmenter faisait caracoler de nouveau son cheval.

Vingt fois le découragement me prit, et je faillis me jeter à la renverse; mais l'amour instinctif de la vie m'empêcha de céder à ces instants de désespoir. Enfin, vers minuit, nous nous arrêtâmes brusquement devant une petite porte aiguë, le pont-levis se releva derrière nous; mon grand-père me prit, tout baigné que j'étais d'une sueur froide, et me jeta à un grand garçon estropié, hideux, qui me porta dans la maison : c'était mon oncle Jean, et j'étais à la Roche-Mauprat.

Mon grand-père était dès lors, avec ses huit fils, le dernier débris que notre province eût conservé de cette race de petits tyrans féodaux dont la France avait été couverte et infestée pendant tant de siècles. La civilisation, qui marchait rapidement vers la grande convulsion révolutionnaire, effaçait de plus en plus ces exactions et ces brigandages organisés. Les lumières de l'éducation, une sorte de bon goût, reflet lointain d'une cour galante, et peut-être le pressentiment d'un réveil prochain et terrible du peuple, pénétraient dans les châteaux et jusque dans le manoir à demi rustique des gentillâtres. Même dans nos provinces du centre, les plus arriérées par leur situation, le sentiment de l'équité sociale l'emportait déjà sur la coutume barbare; plus d'un mauvais garnement avait été obligé de s'amender en dépit de ses privilèges, et en certains endroits les paysans, poussés à bout, s'étaient débarrassés de leur seigneur, sans que les tribunaux eussent songé à s'emparer de l'affaire, et sans que les parents eussent osé demander vengeance.

Malgré cette disposition des esprits, mon grand-père s'était longtemps maintenu dans le pays sans éprouver de résistance. Mais ayant eu une nombreuse famille à élever, laquelle était pourvue, comme lui, de bon nombre de vices, il se vit enfin tourmenté et obsédé de créanciers que n'effarouchaient plus ses menaces, et qui menaçaient eux-mêmes de lui faire un mauvais parti. Il fallut songer à éviter les recors d'un côté, et de l'autre les querelles qui naissaient à chaque instant, et dans lesquelles, malgré leur nombre, leur bon accord et leur force herculéenne, les Mauprat ne brillaient plus, toute la population se joignant à ceux qui les insultaient, et se mettant en devoir de les lapider. Alors Tristan, ralliant sa lignée autour de lui, comme le sanglier rassemble, après la chasse, ses marcassins dispersés, se retira dans son castel, en fit lever le pont, et s'y renferma avec dix ou douze manants, ses valets, tous braconniers ou déserteurs, qui avaient intérêt, comme lui, à se retirer du monde (c'était son expression), et à se mettre en sûreté derrière de bonnes murailles. Un énorme faisceau d'armes de chasse, canardières, carabines, escopettes, pieux et coutelas, fut dressé sur la plate-forme, et il fut enjoint au portier de ne jamais laisser approcher plus de deux personnes en deçà de la portée de son fusil.

Depuis ce jour, Mauprat et ses enfants rompirent avec les lois civiles, comme ils avaient rompu avec les lois morales. Ils s'organisèrent en bande d'aventuriers. Tandis que leurs amés et féaux braconniers pourvoyaient la maison de gibier, ils levaient des taxes illégales sur les métairies environnantes. Sans être lâches (et tant s'en faut), nos paysans, vous le savez, sont doux et timides par nonchalance et par méfiance de la loi, que, dans aucun temps, ils n'ont comprise et qu'aujourd'hui encore ils connaissent à peine. Aucune province de France n'a conservé plus de vieilles traditions, et souffert plus longtemps les abus de la féodalité. Nulle part ailleurs peut-être on n'a maintenu à certains châtelains le titre de seigneurs de la commune, et nulle part il n'est aussi facile d'épouvanter le peuple par la nouvelle de quelque fait politique absurde et impossible. Au temps dont je vous parle, les Mauprat, seule famille puissante dans un rayon de campagnes éloignées des villes et privées de communications avec l'extérieur, n'eurent pas de peine à persuader à leurs vassaux que le servage allait être rétabli et que les récalcitrants seraient malmenés. Les paysans hésitèrent, écoutèrent avec inquiétude quelques-uns d'entre eux qui prêchaient l'indépendance, puis réfléchirent et prirent le parti de se soumettre. Les Mauprat ne demandaient pas d'argent. Les valeurs monétaires sont ce que le paysan de ces contrées réalise avec le plus de peine, ce dont il se dessaisit avec le plus de répugnance, même lorsque, pour le dispenser du payement d'une dette en numéraire, on lui propose d'en doubler la valeur en produits agricoles. *L'argent est cher* est un de ses proverbes, parce que l'argent représente pour lui autre chose qu'un travail physique. C'est un commerce avec les choses et les hommes du dehors, un effort de prévoyance ou de circonspection, un marché, une sorte de lutte intellectuelle qui l'enlève à ses habitudes d'incurie, en un mot, un travail de l'esprit; et pour lui, c'est le plus pénible et le plus inquiétant.

Les Mauprat, connaissant bien le terrain et n'ayant plus de grands besoins d'argent, puisqu'ils avaient renoncé à payer leurs dettes, réclamèrent seulement des denrées. L'un subit la surtaxe sur ses chapons, un autre sur ses veaux, un troisième fournit le blé, un quatrième le fourrage, et ainsi de suite. On avait soin de rançonner avec discernement, de demander à chacun ce qu'il pouvait donner sans se gêner outre mesure; on promettait à tous aide et protection, et jusqu'à un certain point on tenait parole. On détruisait les loups et les renards, on accueillait et on cachait les déserteurs, on aidait à frauder l'État en intimidant les employés de la gabelle et les collecteurs de l'impôt.

On usa de la facilité d'abuser le pauvre sur ses véritables intérêts, et de corrompre les gens simples en déplaçant le principe de leur dignité et de leur liberté

naturelle. On fit entrer toute la contrée dans l'espèce de scission qu'on avait faite avec la loi, et on effraya tellement les fonctionnaires chargés de la faire respecter, qu'elle tomba en peu d'années dans une véritable désuétude: de sorte que, tandis qu'à une faible distance de ce pays la France marchait à grands pas vers l'affranchissement des classes pauvres, la Varenne suivait une marche rétrograde et retournait à plein collier vers l'ancienne tyrannie des hobereaux. Il fut bien aisé aux Mauprat de pervertir ces pauvres gens; ils affectèrent de se populariser, afin de contraster avec les autres nobles de la province, qui conservaient dans leurs manières la hauteur de leur antique puissance. Mon grand-père ne perdait pas surtout cette occasion de faire partager aux paysans son animadversion contre son cousin Hubert de Mauprat. Tandis que celui-ci donnait audience à ses chevanciers, lui assis dans son fauteuil, eux debout et la tête nue, Tristan de Mauprat les faisait asseoir à sa table, goûtait avec eux le vin qu'ils lui apportaient en hommage volontaire, et les faisait reconduire par ses gens au milieu de la nuit tous ivres morts, la torche en main, et faisant retentir la forêt de refrains obscènes. Le libertinage acheva la démoralisation des paysans. Les Mauprat eurent bientôt dans toutes les familles des accointances que l'on toléra parce qu'on y trouva du profit, et faut-il le dire, hélas! des satisfactions de vanité! La dispersion des habitations favorisait le mal. Là, point de scandale, point de censure. Le plus petit village eût suffi pour faire éclore et régner une opinion publique; mais il n'y avait que des chaumières éparses, des métairies isolées; des landes et des taillis mettaient entre les familles des distances assez considérables pour qu'elles ne pussent exercer mutuellement leur contrôle. La honte fait plus que la conscience. Il est inutile de vous dire quels nombreux liens d'infamie s'établirent entre les maîtres et les esclaves: la débauche, l'exaction et la banqueroute furent l'exemple et le précepte de ma jeunesse, et l'on menait joyeuse vie; on se moquait de toute équité; on ne remboursait aux créanciers ni intérêts ni capitaux; on rossait les gens de loi qui se hasardaient à venir faire des sommations; on canardait la maréchaussée lorsqu'elle approchait trop des tourelles; on souhaitait la peste au parlement, la famine aux hommes imbus de philosophie nouvelle, la mort à la branche cadette des Mauprat, et on se donnait par-dessus tout des airs de paladin du XII^e siècle. Mon grand-père ne parlait que de sa généalogie et des prouesses de ses ancêtres; il regrettait le bon temps où les châtelains avaient chez eux des instruments pour la torture, des oubliettes, et surtout des canons. Pour nous, nous n'avions que des fourches, des bâtons et une mauvaise coulevrine que mon oncle Jean pointait du reste fort bien, et qui suffisait pour tenir en respect la chétive force militaire du canton.

## II

Le vieux Mauprat était un animal perfide et carnassier qui tenait le milieu entre le loup-cervier et le renard. Il avait, avec une élocution abondante et facile, un vernis d'éducation qui aidait en lui à la ruse. Il affectait beaucoup de politesse et ne manquait pas de moyens de persuasion avec les objets de ses vengeances. Il savait les attirer chez lui et leur faire subir des traitements affreux que, faute de témoins, il leur était impossible de prouver en justice. Toutes ses scélératesses portaient un caractère d'habileté si grande, que le pays en fut frappé d'une consternation qui ressemblait presque à du respect. Jamais il ne fut possible de le saisir hors de sa tanière, quoiqu'il en sortît souvent et sans beaucoup de précautions apparentes. C'était un homme qui avait le génie du mal, et ses fils, à défaut de l'affection dont ils étaient incapables, subissaient l'ascendant de sa détestable supériorité, et lui obéissaient avec une discipline et une ponctualité presque fanatiques. Il était leur sauveur dans tous les cas désespérés, et lorsque l'ennui de la reclusion commençait à planer sous nos voûtes glacées, son esprit, facétieusement féroce, le combattait chez eux par l'attrait de spectacles dignes d'une caverne de voleurs. C'étaient tantôt de pauvres moines quêteurs qu'on s'amusait à effrayer et à tourmenter: on leur brûlait la barbe, on les descendait dans des puits et on les tenait suspendus entre la vie et la mort jusqu'à ce qu'ils eussent chanté quelque gravelure ou proféré quelque blasphème. Tout le pays connaît l'aventure du greffier qu'on laissa entrer avec quatre huissiers, et qu'on reçut avec tous les empressements d'une hospitalité fastueuse. Mon grand-père feignit de consentir de bonne grâce à l'exécution de leur mandat, et les aida poliment à faire l'inventaire de son mobilier, dont la vente était décrétée; après quoi, le dîner étant servi et les gens du roi attablés, Tristan dit au greffier: « Eh! mon Dieu, j'oubliais une pauvre haridelle que j'ai à l'écurie. Ce n'est pas grand'chose, mais encore vous pourriez être réprimandé pour l'avoir omise, et comme je vois que vous êtes un brave homme, je ne veux point vous induire en erreur. Venez avec moi la voir, ce sera l'affaire d'un instant. » Le greffier suivit Mauprat sans défiance, et au moment où ils entraient ensemble dans l'écurie, Mauprat, qui marchait le premier, lui dit d'avancer seulement la tête, ce que fit le greffier, désireux de montrer beaucoup d'indulgence dans l'exercice de ses fonctions, et de ne point examiner les choses scrupuleusement. Alors Mauprat poussa brusquement la porte, et lui serra si fortement le cou entre le battant et la muraille, que le malheureux en perdit la respiration. Tristan, le jugeant assez puni, rouvrit la porte, et lui demandant pardon de son inadver-

tance avec beaucoup de civilité, lui offrit son bras pour le reconduire à table, ce que le greffier ne jugea pas à propos de refuser. Mais aussitôt qu'il fut rentré dans la salle où étaient ses confrères, il se jeta sur une chaise, et leur montrant sa figure livide et son cou meurtri, il demanda justice contre le guet-apens où on venait de l'entraîner. C'est alors que mon grand-père, se livrant à sa fourbe railleuse, joua une scène de comédie d'une audace singulière. Il reprocha gravement au greffier de l'accuser injustement, et affectant de lui parler toujours avec beaucoup de politesse et de douceur, il prit les autres à témoin de sa conduite, les suppliant de l'excuser si sa position précaire l'empêchait de les mieux recevoir, et leur faisant les honneurs de son dîner d'une manière splendide. Le pauvre greffier n'osa pas insister et fut forcé de dîner, quoique à demi mort. Ses confrères furent si complétement dupes de l'assurance de Mauprat, qu'ils burent et mangèrent gaiement en traitant le greffier de fou et de malhonnête. Ils sortirent de la Roche-Mauprat tous ivres, chantant les louanges du châtelain et raillant le greffier, qui tomba mort sur le seuil de sa maison en descendant de cheval. Ses huit garçons, l'orgueil et la force du vieux Mauprat, lui ressemblaient tous également par la vigueur physique, la brutalité des mœurs, et plus ou moins par la finesse et la méchanceté moqueuse. Il faut le dire, c'étaient de vrais coquins, capables de tout mal, et complétement idiots devant une noble idée ou devant un bon sentiment; cependant il y avait en eux une sorte de bravoure désespérée, qui parfois n'était pas pour moi sans une apparence de grandeur. Mais il est temps que je vous parle de moi et que je vous raconte le développement de mon âme, au sein du bourbier immonde où il avait plu à Dieu de me plonger au sortir de mon berceau.

J'aurais tort si, pour forcer votre commisération à me suivre dans ces premières années de ma vie, je vous disais que je naquis avec une noble organisation, avec une âme pure et incorruptible. Quant à cela, monsieur, je n'en sais rien. Il n'y a peut-être pas d'âmes incorruptibles, et peut-être qu'il y en a. C'est ce que ni vous ni personne ne saura jamais. C'est une grande question à résoudre que celle-ci : Y a-t-il en nous des penchants invincibles, et l'éducation peut-elle les modifier seulement, ou les détruire ? Moi je n'oserais prononcer, je ne suis ni métaphysicien, ni psychologue, ni philosophe; mais j'ai eu une terrible vie, messieurs, et si j'étais législateur, je ferais arracher la langue ou couper le bras à celui qui oserait prêcher ou écrire que l'organisation des individus est fatale, et qu'on ne refait pas plus le caractère d'un homme que l'appétit d'un tigre. Dieu m'a préservé de le croire.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'avais reçu de ma mère de bonnes notions, sans avoir peut-être naturellement ses bonnes qualités. Chez elle, j'étais déjà violent, mais d'une violence sombre et concentrée; aveugle et brutal dans la colère, méfiant jusqu'à la poltronnerie à l'approche du danger, hardi jusqu'à la folie quand j'étais aux prises avec lui, c'est-à-dire à la fois timide et brave par amour de la vie. J'étais d'une opiniâtreté révoltante; pourtant ma mère seule réussissait à me vaincre, et sans rien raisonner, car mon intelligence fut très-tardive dans son développement : je lui obéissais comme à une sorte de nécessité magnétique. Avec ce seul ascendant dont je me souviens, et celui d'une autre femme, que j'ai subi par la suite, il y avait et il y a eu de quoi me mener à bien. Mais je perdis ma mère avant qu'elle eût pu m'enseigner sérieusement quelque chose, et quand je fus transplanté à la Roche-Mauprat, je ne pus éprouver pour le mal qui s'y faisait qu'une répulsion instinctive assez faible peut-être, si la peur ne s'y fût mêlée.

Mais je remercie le ciel du fond du cœur pour les mauvais traitements dont j'y fus accablé, et surtout pour la haine que mon oncle Jean conçut pour moi. Mon malheur me préserva de l'indifférence en face du mal, et mes souffrances m'aidèrent à détester ceux qui le commettaient.

Ce Jean était certainement le plus détestable de sa race : depuis qu'une chute de cheval l'avait rendu contrefait, sa méchante humeur s'était développée en raison de l'impossibilité de faire autant de mal que ses compagnons. Obligé de rester au logis, quand les autres partaient pour leurs expéditions, car il ne pouvait monter à cheval, il n'avait de plaisir que lorsque le château recevait un de ces petits assauts inutiles, que la maréchaussée lui donnait quelquefois comme pour l'acquit de sa conscience. Retranché derrière un rempart en pierres de taille qu'il avait fait construire à sa guise, Jean, assis tranquillement auprès de sa coulevrine, effleurait de temps en temps un gendarme, et retrouvait tout à coup, disait-il, le sommeil et l'appétit que lui ôtait son inaction. Même il n'attendait pas le cas d'attaque pour grimper à sa chère plate-forme, et là, accroupi comme un chat qui fait le guet, dès qu'il voyait un passant se montrer au loin sans faire de signal, il exerçait son adresse sur ce point de mire et le faisait rebrousser chemin. Il appelait cela donner un coup de balai sur la route.

Mon jeune âge me rendant incapable de suivre mes oncles à la chasse et à la maraude, Jean devint naturellement mon gardien et mon instituteur, c'est-à-dire mon geôlier et mon bourreau. Je ne vous raconterai pas les détails de cette infernale existence. Pendant près de dix ans, j'ai subi le froid, la faim, l'insulte, le cachot et les coups, selon les caprices plus ou moins féroces de ce monstre. Sa grande haine pour moi vint de ce qu'il ne put parvenir à me dépraver; mon caractère rude, opiniâtre et sauvage me préserva de ses viles séductions. Peut-être n'avais-je en moi aucune

force pour la vertu, mais j'en avais heureusement pour la haine. Plutôt que de complaire à mon tyran, j'aurais souffert mille morts ; je grandis donc sans concevoir aucun attrait pour le vice. Cependant j'avais de si étranges notions sur la société, que le métier de mes oncles ne me causait par lui-même aucune répugnance. Vous pensez bien qu'élevé derrière les murs de la Roche-Mauprat, et vivant en état de siége perpétuel, j'avais absolument les idées qu'eût pu avoir un servant d'armes aux temps de la barbarie féodale. Ce qui, hors de notre tanière, s'appelait, pour les autres hommes, assassiner, piller et torturer, on m'apprenait à l'appeler combattre, vaincre et soumettre. Je savais, pour toute histoire des hommes, les légendes et les ballades de la chevalerie que mon grand-père me racontait le soir, lorsqu'il avait le temps de songer à ce qu'il appelait mon éducation ; et, quand je lui adressais quelque question sur le temps présent, il me répondait que les temps étaient bien changés, que tous les Français étaient devenus traîtres et félons ; qu'ils avaient fait peur aux rois, et que ceux-ci avaient abandonné lâchement la noblesse, laquelle, à son tour, avait eu la couardise de renoncer à ses priviléges et de se laisser faire la loi par les manants. J'écoutais avec surprise, et presque avec indignation, cette peinture de l'époque à laquelle je vivais, époque pour moi indéfinissable. Mon grand-père n'était pas fort sur la chronologie : aucune espèce de livres ne se trouvait à la Roche-Mauprat, si ce n'est l'histoire des fils d'Aymon et quelques chroniques du même genre, rapportées des foires du pays par nos valets. Trois noms surnageaient seuls dans le chaos de mon ignorance, Charlemagne, Louis XI et Louis XIV, parce que mon grand-père les faisait souvent intervenir dans ses commentaires sur les droits méconnus de la noblesse. Et moi, en vérité, je savais à peine la différence d'un règne à une race, et je n'étais pas bien sûr que mon grand-père n'eût pas vu Charlemagne, car il en parlait plus souvent et plus volontiers que de tout autre.

Mais en même temps que mon énergie juvénile me faisait admirer les faits d'armes de mes oncles et m'inspirait le désir d'y prendre part, les froides cruautés que je leur voyais exercer au retour de leurs campagnes, et les perfidies au moyen desquelles ils attiraient des dupes chez eux pour les rançonner ou les torturer, me causaient des émotions pénibles, étranges, et dont il me serait difficile, aujourd'hui que je parle en toute sincérité, de me rendre compte bien clairement. Dans l'absence de tout principe de morale, il eût été naturel que je me contentasse de celui du droit du plus fort que je voyais mettre en pratique ; mais les humiliations et les souffrances, qu'en raison de ce droit mon oncle Jean m'imposait, m'avaient appris à ne pas m'en contenter. Je comprenais le droit du plus brave, et je méprisais sincèrement ceux qui, pouvant mourir, acceptaient la vie au prix des ignominies qu'on leur faisait subir à la Roche-Mauprat. Mais ces affronts, ces terreurs, imposés à des prisonniers, à des femmes, à des enfants, ne me semblaient expliqués et autorisés que par des appétits sanguinaires. Je ne sais si j'étais assez susceptible d'un bon sentiment, pour qu'ils m'inspirassent de la pitié pour les victimes ; mais il est certain que j'éprouvais ce sentiment de commisération égoïste, qui est dans la nature, et qui, perfectionné et ennobli, est devenu la charité chez les hommes civilisés. Sous ma grossière enveloppe, mon cœur n'avait sans doute que des tressaillements de peur et de dégoût à l'aspect des supplices, que d'un jour à l'autre je pouvais subir pour mon compte au moindre caprice de mes oppresseurs, d'autant plus que Jean avait l'habitude, lorsqu'il me voyait pâlir à ses affreux spectacles, de me dire d'un air goguenard : « Voilà ce que je te ferai quand tu désobéiras. » Tout ce que je sais, c'est que j'éprouvais un affreux malaise en présence de ces actions iniques ; mon sang se figeait dans mes veines, ma gorge se serrait, et je m'enfuyais pour ne pas répéter les cris qui frappaient mon oreille. Cependant, avec le temps, je me blasai un peu sur ces impressions terribles. Ma fibre s'endurcit, l'habitude me donna des forces pour cacher ce qu'on appelait ma lâcheté. J'eus honte des signes de faiblesse que je donnais, et je forçai mon visage au sourire d'hyène que je voyais sur le visage de mes proches. Mais je ne pus jamais réprimer des frémissements convulsifs qui me passaient de temps en temps dans tous les membres, et un froid mortel qui descendait dans mes veines au retour de ces scènes d'angoisse. Les femmes, traînées moitié de gré, moitié de force sous le toit de la Roche-Mauprat, me causaient un trouble inconcevable. Je commençais à sentir le feu de la jeunesse s'éveiller en moi, et à jeter un regard de convoitise sur cette part des captures de mes oncles ; mais il se mêlait à ces naissants désirs des angoisses inexprimables. Les femmes n'étaient qu'un objet de mépris pour tout ce qui m'entourait ; je faisais de vains efforts pour séparer cette idée de celle du plaisir qui me sollicitait. Ma tête était bouleversée, et mes nerfs irrités donnaient un goût violent et maladif à toutes mes sensations.

Du reste, j'avais le caractère aussi mal fait que mes compagnons ; et si mon cœur valait mieux, mes manières n'étaient pas moins arrogantes, ni mes plaisanteries de meilleur goût. Un trait de ma méchanceté adolescente n'est pas inutile à rapporter ici, d'autant plus que les suites de ce fait eurent de l'influence sur le reste de ma vie.

III

A trois lieues de la Roche-Mauprat, en tirant vers

le Fromental, vous devez avoir vu, au milieu des bois, une vieille tour isolée, célèbre par la mort tragique d'un prisonnier que le bourreau, étant en tournée, trouva bon de pendre, sans autre forme de procès, pour complaire à un ancien Mauprat, son seigneur.

A l'époque dont je vous parle, la tour Gazeau était déjà abandonnée, menaçant ruine : elle était domaine de l'État, et on y avait toléré, par oubli plus que par bienfaisance, la retraite d'un vieux indigent, homme fort original, vivant complétement seul, et connu dans le pays sous le nom du bonhomme Patience.

— J'en ai entendu parler à la grand-mère de ma nourrice, repris-je; elle le tenait pour sorcier.

— Précisément; et, puisque nous voici sur ce sujet, il faut que je vous dise au juste quel homme était ce Patience, car j'aurai plus d'une fois occasion de vous en parler dans le cours de mon récit, et j'ai eu aussi celle de le connaître à fond.

Patience était un philosophe rustique. Le ciel lui avait départi une haute intelligence, mais l'éducation lui avait manqué, et, par une sorte de fatalité inconnue, son cerveau avait été complétement rebelle au peu d'instruction qu'il avait été à même de recevoir. Ainsi, il avait été à l'école chez les carmes de***; et au lieu de ressentir ou de montrer de l'aptitude, il avait fait l'école buissonnière avec plus de délices qu'aucun de ses camarades. C'était une nature éminemment contemplative, douce et indolente, mais fière, et poussant jusqu'à la sauvagerie l'amour de l'indépendance; religieuse, mais ennemie de toute règle, un peu ergoteuse, très-méfiante, implacable aux hypocrites. Les pratiques du cloître ne lui en imposèrent pas, et pour avoir eu, une ou deux fois, son franc parler avec les moines, il fut chassé de l'école. Depuis ce temps, il fut grand ennemi de ce qu'il appelait la monacaille, et se déclara ouvertement pour le curé de Briantes, qu'on accusait d'être janséniste. Mais le curé ne réussit pas mieux que les moines à instruire Patience. Le jeune paysan, quoique doué d'une force herculéenne et d'une grande curiosité pour la science, montrait une aversion insurmontable pour toute espèce de travail, soit physique, soit intellectuel. Il professait une philosophie naturelle, à laquelle il était bien difficile au curé de répondre. On n'avait pas besoin de travailler, disait-il, quand on n'avait pas besoin d'argent, et on n'avait pas besoin d'argent, quand on n'avait que des besoins modérés. Patience prêchait d'exemple : dans l'âge des passions, il eut des mœurs austères, ne but jamais que de l'eau, n'entra jamais dans un cabaret, ne sut point danser, et fut toujours gauche et timide avec les femmes, auxquelles d'ailleurs son caractère bizarre, sa figure sévère et son esprit un peu railleur ne plurent point. Comme s'il eût aimé à se venger, par le dédain, de cette défaveur, ou à s'en consoler par la sagesse, il se plaisait, comme autrefois Diogène, à dénigrer les vains plaisirs d'autrui, et si quelquefois on le voyait passer sous la ramée, au milieu des fêtes, c'était pour y jeter quelque saillie ingénue, éclair de son inexorable bon sens. Quelquefois aussi son intolérante moralité s'exprima d'une manière acerbe, et laissa derrière lui un nuage de tristesse ou d'effroi dans des consciences troublées. C'est ce qui lui suscita de violents ennemis; et les efforts d'une haine inepte, joints à l'espèce d'étonnement qu'inspirait son allure excentrique, lui attirèrent la réputation de sorcier.

Quand je vous ai dit que l'instruction manqua à Patience, je me suis mal exprimé. Avide de connaître les hauts mystères de la nature, son intelligence voulut escalader le ciel au premier vol; et, dès les premières leçons, le curé janséniste se vit tellement troublé et effarouché de l'audace de son élève, il eut tant à lui dire pour le calmer et le soumettre, il fallut soutenir un tel assaut de questions hardies et d'objections superbes, qu'il n'eut pas le loisir de lui enseigner l'alphabet, et qu'au bout de dix ans d'études, interrompues et reprises au gré du caprice ou de la nécessité, Patience ne savait pas lire. C'est à grand'peine qu'en suant sur son livre, il déchiffrait une page en deux heures, et encore ne comprenait-il pas le sens de la plupart des mots qui exprimaient des idées abstraites. Et pourtant ces idées abstraites étaient en lui, on les pressentait en le voyant, en l'écoutant; et c'était merveille que la manière dont il parvenait à les rendre dans son langage rustique, animé d'une poésie barbare; si bien qu'on était, en l'entendant, partagé entre l'admiration et la gaieté.

Lui, toujours grave, toujours absolu, ne voulait composer avec aucune dialectique. Stoïcien par nature et par principe, passionné dans la propagande de sa doctrine du détachement des faux biens, mais inébranlable dans la pratique de la résignation, il battait en brèche le pauvre curé, et c'était à ces discussions, comme il me l'a raconté souvent dans ses dernières années, qu'il avait acquis ses connaissances en philosophie. Pour résister aux coups de bélier de la logique naturelle, le bon janséniste était forcé d'invoquer le témoignage de tous les Pères de l'Église et de les opposer, souvent même de les corroborer avec la doctrine de tous les sages et savants de l'antiquité. Alors les yeux ronds de Patience *grossissaient dans sa tête* (c'était son expression), la parole expirait sur ses lèvres, et charmé d'apprendre sans se donner la peine d'étudier, il se faisait longuement expliquer la doctrine de ces grands hommes, et raconter leur vie. En voyant son attention et son silence, l'adversaire triomphait; mais au moment où il croyait avoir convaincu cette âme rebelle, Patience, entendant sonner minuit à l'horloge du village, se levait, prenait congé de son hôte avec affection, et, reconduit par lui jusqu'au seuil du presbytère, le consternait avec quelque réflexion laconique et mordante, qui confon-

dait saint Jérôme et Platon, Eusèbe tout autant que Sénèque, Tertullien non moins qu'Aristote.

Le curé ne s'avouait pas trop la supériorité de cette intelligence inculte. Néanmoins il était tout étonné de passer tant de soirs d'hiver au coin de son feu avec ce paysan, sans éprouver ni ennui ni fatigue, et il se demandait pourquoi le magister du village, et même le prieur du couvent, quoique sachant grec et latin, lui semblaient l'un ennuyeux, l'autre erroné dans tous leurs discours. Il connaissait toute la pureté des mœurs de Patience, et il s'expliquait l'ascendant de son esprit par le pouvoir et le charme que la vertu exerce et répand autour d'elle. Puis il s'accusait humblement chaque soir devant Dieu de n'avoir pas disputé avec son élève à un point de vue assez chrétien. Il confessait à son ange gardien que l'orgueil de sa science et le plaisir qu'il avait goûté à se voir écouté si religieusement l'avaient un peu emporté au delà des limites de l'enseignement religieux, qu'il avait cité trop complaisamment les auteurs profanes, qu'il avait même trouvé un dangereux plaisir à se promener, avec son auditeur, dans les champs du passé, pour y cueillir des fleurs païennes que l'eau du baptême n'avait pas arrosées, et qu'il n'était pas permis à un prêtre de respirer avec tant de charme.

De son côté, Patience chérissait le curé. C'était son seul ami, le seul lien qu'il eût avec la société, le seul aussi qu'il eût avec Dieu par la lumière de la science. Le paysan s'exagérait beaucoup le savoir de son pasteur. Il ne savait pas que même les plus éclairés des hommes civilisés prennent souvent à rebours, ou ne prennent pas du tout, le cours des connaissances humaines. Patience eût été délivré de grandes anxiétés d'esprit s'il eût pu découvrir, à coup sûr, que son maître se trompait fort souvent, et que c'était l'homme et non la vérité qui faisait défaut. Ne le sachant pas et voyant l'expérience des siècles en désaccord avec le sentiment inné de la justice, il était en proie à des rêveries continuelles; et vivant seul, errant dans la campagne à toutes les heures du jour et de la nuit, absorbé dans des préoccupations inconnues à ses pareils, il donnait de plus en plus crédit aux fables de sorcellerie débitées contre lui.

Le couvent n'aimait pas le pasteur. Quelques moines que Patience avait démasqués haïssaient Patience. Le pasteur et l'élève furent persécutés. Les moines ignares ne reculèrent pas devant la possibilité d'accuser le curé, auprès de son évêque, de s'adonner aux sciences occultes, de concert avec le magicien Patience. Une sorte de guerre religieuse s'établit dans le village et dans les alentours. Tout ce qui n'était pas pour le couvent fut pour le curé, et réciproquement. Patience dédaigna d'entrer dans cette lutte. Un beau matin, il alla embrasser son ami en pleurant, et lui dit : « Je n'aime que vous au monde, je ne veux donc pas vous être un sujet de persécution; comme après vous je ne connais et n'aime personne, je m'en vais vivre dans les bois à la manière des hommes primitifs; j'ai pour héritage un champ qui rapporte cinquante livres de rente, c'est la seule terre que j'aie jamais remuée de mes mains, et la moitié de son chétif revenu a été employé à payer la dîme de travail que je dois au seigneur; j'espère mourir sans avoir fait pour autrui le métier de bête de somme... Cependant si on vous suspend de vos fonctions, si on vous ôte votre revenu, et que vous ayez un champ à labourer, faites-moi dire un mot, et vous verrez que mes bras ne se seront pas engourdis dans l'inaction.

Le pasteur combattit en vain cette résolution ; Patience partit, emportant pour tout bagage la veste qu'il avait sur le dos, et un abrégé de la doctrine d'Epictète, pour laquelle il avait une grande prédilection, et dans laquelle, grâce à de fréquentes études, il pouvait lire jusqu'à trois pages par jour, sans se fatiguer outre mesure. L'anachorète rustique alla vivre au désert. D'abord il se construisit dans les bois une cahute de ramée. Mais assiégé par les loups, il se réfugia dans une salle basse de la tour Gazeau, où il se fit, avec un lit de mousse et des troncs d'arbres, un ameublement splendide; avec des racines, des fruits sauvages et le laitage d'une chèvre, un ordinaire très-peu inferieur à celui qu'il avait eu au village. Ceci n'est point exagéré. Il faut voir le paysan de certaines parties de la Varenne pour se faire une idée de la sobriété au sein de laquelle un homme peut vivre en état de santé. Au milieu de ces habitudes stoïques, Patience était encore une exception. Jamais le vin n'avait rougi ses lèvres, et le pain lui avait toujours semblé une superfluité. Il ne haïssait pas d'ailleurs la doctrine de Pythagore, et dans les rares entrevues qu'il avait désormais avec son ami, il lui disait que sans croire précisément à la métempsycose, et sans se faire une loi d'observer le régime végétal, il éprouvait involontairement une secrète joie de pouvoir s'y adonner, et de n'avoir plus occasion de voir donner la mort tous les jours à des animaux innocents.

Patience avait pris cette étrange résolution à l'âge de quarante ans, il en avait soixante lorsque je le vis pour la première fois, et il jouissait d'une force physique extraordinaire. Il avait bien quelques habitudes de promenade chaque année; mais à mesure que je vous dirai ma vie, j'entrerai dans le détail de la vie cénobitique de Patience.

A l'époque dont je vais vous parler, après de nombreuses persécutions, les gardes forestiers, par crainte de se voir *jeter un sort*, plutôt que par compassion, lui avaient enfin concédé la libre occupation de la tour Gazeau, non sans le prévenir qu'elle pourrait bien lui tomber sur la tête au premier vent d'orage, à quoi Patience avait philosophiquement répondu que

si sa destinée était d'être écrasé, le premier arbre de la forêt serait tout aussi bon pour cela que les combles de la tour Gazeau.

Avant de vous mettre en scène mon personnage de Patience, et tout en vous demandant pardon de la longueur trop complaisante de cette biographie préliminaire, je dois encore vous dire que dans l'espace de ces vingt années, l'esprit du pasteur avait suivi une nouvelle direction. Il aimait la philosophie, et malgré lui, le cher homme, il reportait cet amour sur les philosophes, même sur les moins orthodoxes. Les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau le transportèrent, malgré toute sa résistance intérieure, dans des régions nouvelles, et un matin qu'au retour d'une visite à des malades, il avait rencontré Patience herborisant pour son dîner sur les rochers de Crevant, il s'était assis près de lui sur la pierre druidique, et lui avait fait à son propre insu la profession de foi du vicaire savoyard. Patience mordit beaucoup plus volontiers à cette religion poétique qu'à l'ancienne orthodoxie. Le plaisir avec lequel il écouta le résumé des doctrines nouvelles engagea le curé à lui donner secrètement quelques rendez-vous sur des points isolés de la Varenne, où ils devaient se rencontrer comme par hasard. Dans ces conciliabules mystérieux, l'imagination de Patience, restée si fraîche et si ardente dans la solitude, s'enflamma de toute la magie des idées et des espérances qui fermentaient alors en France depuis la cour de Versailles jusqu'aux bruyères les plus inhabitées. Il s'éprit de Jean-Jacques, et s'en fit lire tout ce qu'il lui fut possible d'en écouter, sans compromettre les devoirs du curé. Puis il se fit donner un exemplaire du *Contrat social*, et alla l'épeler sans relâche à la tour Gazeau. D'abord le curé ne lui avait communiqué cette manne qu'avec des restrictions, et tout en lui faisant admirer les grandes pensées et les grands sentiments du philosophe, il avait cru le mettre en garde contre les poisons de l'anarchie. Mais toute l'ancienne science, toutes les heureuses citations d'autrefois, en un mot, toute la théologie du bon prêtre fut emportée comme un pont fragile par le torrent d'éloquence sauvage et d'enthousiasme irréfrénable que Patience avait amassés dans son désert. Il fallut que le curé cédât et se repliât effrayé sur lui-même. Alors il y trouva le fort intérieur lézardé et craquant de toutes parts. Le nouveau soleil qui montait sur l'horizon politique et qui bouleversait toutes les intelligences, fondit la sienne comme une neige légère au premier souffle du printemps. L'exaltation de Patience, le spectacle de sa vie étrange et poétique qui lui donnait un air inspiré, la tournure romanesque que prenaient leurs relations mystérieuses (les ignobles persécutions du couvent ennoblissant l'esprit de révolte), tout cela s'empara si fort du prêtre, qu'en 1770 il était déjà bien loin du jansénisme, et cherchait vainement dans toutes les hérésies religieuses un point où se retenir avant de tomber dans l'abîme de philosophie, si souvent ouvert devant lui par Patience, si souvent refermé par les exorcismes de la théologie romaine.

---

## IV

Après ce récit de la vie philosophique de Patience, rédigée par l'homme d'aujourd'hui, continua Bernard après une pause, j'ai quelque peine à retourner aux impressions bien différentes que reçut l'homme d'autrefois en rencontrant le sorcier de la tour Gazeau. Je vais m'efforcer cependant de ressaisir fidèlement mes souvenirs.

Ce fut un soir d'été, qu'au retour d'une pipée où plusieurs petits paysans m'avaient accompagné, je passai devant la tour Gazeau pour la première fois. J'étais âgé d'environ treize ans; j'étais le plus grand et le plus fort de mes compagnons, et en outre j'exerçais sur eux, à la rigueur, l'ascendant de mes prérogatives seigneuriales. C'était entre nous un mélange de familiarité et d'étiquette assez bizarre. Parfois, quand l'ardeur de la chasse ou la fatigue de la journée les gouvernait plus que moi, j'étais forcé de céder à leurs avis, et déjà je savais me rendre à point comme font les despotes, afin de n'avoir jamais l'air d'être commandés par la nécessité; mais j'avais ma revanche dans l'occasion, et je les voyais bientôt trembler devant l'odieux nom de ma famille.

La nuit se faisait, et nous marchions gaiement, sifflant, abattant des cormes à coups de pierre, imitant le cri des oiseaux, lorsque celui qui marchait devant s'arrêta tout à coup, et, revenant sur ses pas, déclara qu'il ne passerait pas par le sentier de la tour Gazeau, et qu'il allait prendre à travers bois. Cet avis fut accueilli par deux autres. Un troisième objecta que l'on risquait de se perdre si on quittait le sentier, que la nuit était proche, et que les loups étaient en nombre. — Allons, canaille! m'écriai-je d'un ton de prince en poussant le guide, suis le sentier, et laisse-nous tranquille avec tes sottises. — *Non moi* [1], dit l'enfant, je viens de voir le sorcier qui dit *des paroles* sur sa porte, et je n'ai pas envie d'avoir la fièvre toute l'année. — Bah! dit un autre, il n'est pas méchant avec tout le monde. Il ne fait pas de mal aux enfants, et d'ailleurs nous n'avons qu'à passer bien tranquillement sans lui rien dire, qu'est-ce que vous voulez qu'il nous fasse? — Oh! c'est bien, reprit le premier, si nous étions seuls!... Mais M. Bernard est avec nous, nous sommes sûrs d'avoir *un sort*. — Qu'est-ce à dire, imbécile, m'écriai-je en levant le poing. — Ce n'est pas ma faute, *monseigneur*, reprit l'enfant. Ce vieux *chétif* n'aime pas les *monsieur*, et il

1 [illegible]

a dit qu'il voudrait voir M. Tristan et tous ses enfants pendus au bout de la même branche. — Il a dit cela? Bon, repris-je, avançons, et vous allez voir. Qui m'aime me suive; qui me quitte est un lâche.

Deux de mes compagnons se laissèrent entraîner par la vanité. Tous les autres feignirent de les imiter, mais, au bout de quatre pas, chacun avait pris la fuite en s'enfonçant dans le taillis, et je continuai fièrement ma route, escorté de mes deux acolytes. Le petit Sylvain, qui allait le premier, ôta son chapeau du plus loin qu'il vit Patience, et lorsque nous fûmes vis-à-vis de lui, quoiqu'il eût la tête baissée, et qu'il semblât ne faire aucune attention à nous, l'enfant, frappé de terreur, lui dit d'une voix tremblante : — Bonsoir, et bonne nuit, maître Patience!

Le sorcier, sortant de sa rêverie, tressaillit comme un homme qui s'éveille, et je vis, non sans une certaine émotion, sa figure basanée, à demi couverte d'une épaisse barbe grise. Sa grosse tête était tout à fait dépouillée, et la nudité du front contrastait avec l'épaisseur du sourcil derrière lequel un œil rond et enfoncé profondément dans l'orbite lançait des éclairs comme on en voit à la fin de l'été derrière le feuillage pâlissant. C'était un homme de petite taille, mais large des épaules et bâti comme un gladiateur. Il était couvert de haillons orgueilleusement malpropres. Sa figure était courte et commune comme celle de Socrate, et si le feu du génie brillait dans ces traits fortement accusés, il m'était impossible de m'en apercevoir. Il me fit l'effet d'une bête féroce, d'un animal immonde. Un sentiment de haine s'empara de moi, et, résolu de venger l'affront fait par lui à mon nom, je mis une pierre dans ma fronde, et sans autre préliminaire je la lançai avec vigueur.

Au moment où la pierre partit, Patience était en train de répondre à la salutation de l'enfant. Bonsoir, enfants, nous disait-il, Dieu soit avec vous... lorsque la pierre siffla à son oreille et alla frapper une chouette apprivoisée qui faisait les délices de Patience et qui commençait à s'éveiller avec la nuit, dans le lierre dont la porte était couronnée. La chouette jeta un aigu cri et tomba sanglante aux pieds de son maître, qui lui répondit par un rugissement, et resta immobile de surprise et de fureur pendant quelques secondes. Puis, tout à coup prenant la victime palpitante par les pieds, il l'enleva de terre et venant à notre rencontre : — Lequel de vous, malheureux, s'écria-t-il d'une voix tonnante, a lancé cette pierre? Celui de mes compagnons qui marchait le dernier s'enfuit avec la rapidité du vent. Mais Sylvain, saisi par la large main du sorcier, tomba les deux genoux en terre, en jurant par la sainte Vierge et par sainte Solange, patronne du Berry, qu'il était innocent du meurtre de l'oiseau. J'avais, je l'avoue, une forte démangeaison de le laisser se tirer d'affaire comme il pourrait, et d'entrer dans le fourré. Je m'étais attendu à voir un vieux jongleur décrépit, et non à tomber dans les mains d'un ennemi robuste; mais l'orgueil me retint.

— Si c'est toi, disait Patience à mon compagnon tremblant, malheur à toi, car tu es un méchant enfant, et tu seras un malhonnête homme. Tu as fait une mauvaise action, tu as mis ton plaisir à causer de la peine à un vieillard qui ne t'a jamais nui, et tu l'as fait avec perfidie, avec lâcheté, en dissimulant et en lui disant le bonsoir avec politesse. Tu es un menteur, un infâme, tu m'as arraché ma seule société, ma seule richesse, tu t'es réjoui dans le mal. Que Dieu te préserve de vivre, si tu dois continuer ainsi!

— O M. Patience, criait l'enfant en joignant les mains, ne me maudissez pas, ne me *charmez* pas, ne me donnez pas de maladie, ce n'est pas moi! Que Dieu m'extermine si c'est moi!...

— Si ce n'est pas toi, c'est donc celui-là? dit Patience en me prenant par le collet de mon habit, et en me secouant comme un arbrisseau qu'on va déraciner.

— Oui, c'est moi, répondis-je avec hauteur, et si vous voulez savoir mon nom, apprenez qu'on m'appelle Bernard Mauprat, et qu'un vilain qui touche à un gentilhomme mérite la mort.

—La mort? toi, tu me donneras la mort, Mauprat! s'écria le vieillard pétrifié de surprise et d'indignation, et que serait donc Dieu, si un morveux comme toi avait le droit de menacer un homme de mon âge? La mort! ah! tu es bien un Mauprat, et tu chasses de race, chien maudit! Cela parle de donner la mort, et tout au plus si cela est né! La mort, mon louveteau? sais-tu que c'est toi qui mérites la mort, non pas pour ce que tu viens de faire, mais pour être fils de ton père et neveu de tes oncles. Ah! je suis content de tenir un Mauprat dans le creux de ma main, et de savoir si un coquin de gentilhomme pèse autant qu'un chrétien; et en même temps il m'enlevait de terre comme il eût fait d'un lièvre. — Petit, dit-il à mon compagnon, va-t'en chez toi, et ne crains rien. Patience ne se fâche guère contre ses pareils, et il pardonne à ses frères, parce que ses frères sont des ignorants comme lui, et ne savent pas ce qu'ils font; mais un Mauprat, vois-tu, ça sait lire et écrire, et ça n'en est que plus méchant. Va-t'en... mais non, reste, je veux qu'une fois dans ta vie tu voies un gentilhomme recevoir le fouet de la main d'un vilain. Tu vas voir cela, et je te prie de ne pas l'oublier, petit, et de le raconter à tes parents.

J'étais pâle de colère, mes dents se brisaient dans ma bouche, je fis une résistance désespérée. Patience, avec un sang-froid effrayant, m'attacha à un arbre avec un brin de ramée. Il n'avait qu'à m'effleurer de sa main large et calleuse pour me plier comme un roseau, et cependant j'étais remarquablement vigoureux pour mon âge. Il accrocha la chouette à une branche au-dessus de ma tête, et le sang de l'oiseau,

s'égouttant sur moi, me pénétrait d'horreur; car, quoiqu'il n'y eut là qu'une correction usitée avec les chiens de chasse qui mordent le gibier, mon cerveau, troublé par la rage, par le désespoir, et par les cris de mon compagnon, commençait à croire à quelque affreux maléfice; mais je pense que j'eusse été moins puni s'il m'eût métamorphosé en chouette que je ne le fus en subissant la correction qu'il m'infligea. En vain je l'accablai de menaces, en vain je fis d'effroyables serments de vengeance, en vain le petit paysan se jeta encore à genoux, en répétant avec angoisse : M. Patience, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous-même, ne lui faites pas de mal, les Mauprat vous tueront; il se prit à rire en haussant les épaules, et s'armant d'une poignée de houx, il me fustigea, je dois l'avouer, d'une manière plus humiliante que cruelle, car à peine vit-il quelques gouttes de mon sang couler, qu'il s'arrêta, jeta ses verges, et même je remarquai une subite altération dans ses traits et dans sa voix, comme s'il se fût repenti de sa sévérité. — Mauprat, me dit-il en croisant ses bras sur sa poitrine, et en me regardant fixement, vous voilà châtié, vous voilà insulté, mon gentilhomme, cela me suffit. Vous voyez que je pourrais vous empêcher de me jamais nuire, en vous ôtant le souffle d'un coup de pouce, et en vous enterrant sous la pierre de ma porte. Qui s'aviserait de venir chercher ce bel enfant de noble chez le bonhomme Patience? Mais vous voyez que je n'aime guère la vengeance, car au premier cri de douleur qui vous est échappé, j'ai cessé. Je n'aime pas à faire souffrir, moi, je ne suis pas un Mauprat. Il était bon pour vous d'apprendre par vous-même ce que c'est que d'être une fois la victime; puisse cela vous dégoûter du métier de bourreau qu'on fait de père en fils dans votre famille! Bonsoir, allez-vous-en, je ne vous en veux plus, la justice du bon Dieu est satisfaite. Vous pouvez dire à vos oncles de me mettre sur le gril, ils mangeront un méchant morceau, et ils avaleront une chair qui reprendra vie dans leur gosier pour les étouffer.

Alors il reprit sa chouette morte, et, la contemplant d'un air sombre : — Un enfant de paysan n'eût pas fait cela, dit-il. Ce sont plaisirs de gentilhomme. Et, se retirant sur sa porte, il fit entendre l'exclamation qui lui échappait dans les grandes occasions et qui lui avait fait donner le surnom qu'il portait. — Patience, patience!... s'écria-t-il. C'était, selon les bonnes femmes, une formule cabalistique dans sa bouche, et toutes les fois qu'on la lui avait entendu prononcer, il était arrivé quelque malheur à la personne qui l'avait offensé. Sylvain se signa pour conjurer le mauvais esprit. La terrible parole résonna sous la voûte de la tour où Patience venait de rentrer, puis la porte se referma sur lui avec fracas.

Mon compagnon était si pressé de fuir, qu'il faillit me laisser là sans prendre le temps de me détacher. Dès qu'il l'eut fait : — Un signe de croix, me dit-il, pour l'amour du bon Dieu, un signe de croix! Si vous ne voulez pas faire le signe de la croix, vous voilà ensorcelé : nous serons mangés par les loups en nous en allant, ou bien nous rencontrerons *la grand' bête*. — Imbécile! lui dis-je, il s'agit bien de cela! Écoute, si tu as jamais le malheur de parler à qui que ce soit de ce qui vient d'arriver, je t'étrangle. — Hélas, monsieur, comment donc faire? reprit-il avec un mélange de naïveté et de malice, le sorcier m'a commandé de le dire à mes parents. Je levai le bras pour le frapper, mais la force me manqua. Suffoqué de rage par le traitement que je venais d'essuyer, je tombai presque évanoui, et Sylvain en profita pour s'enfuir.

Quand je revins à moi-même, je me trouvai seul; je ne connaissais pas cette partie de la Varenne; je n'y étais jamais venu, et elle était horriblement déserte. Toute la journée j'avais vu des traces de loups et de sangliers sur le sable. La nuit régnait déjà; j'avais encore deux lieues à faire pour arriver à la Roche-Mauprat. Les portes seraient fermées, le pont levé; je serais reçu à coups de fusil si je n'arrivais avant neuf heures. Il y avait cent à parier contre un que, ne connaissant pas le chemin, il me serait impossible de faire deux lieues en une heure. Cependant j'eusse mieux aimé subir mille morts que de demander asile à l'habitant de la tour Gazeau, me l'eût-il accordé avec grâce. Mon orgueil saignait plus que ma chair.

Je me lançai à la course à tout hasard. Le sentier faisait mille détours; mille autres sentiers s'entrecroisaient. J'arrivai à la plaine par un pâturage fermé de haies. Là toute trace de sentier disparaissait. Je franchis la haie au hasard et tombai dans un champ. La nuit était noire; eût-il fait jour, il n'y avait pas moyen de s'orienter à travers des *héritages* (1) encaissés dans des talus hérissés d'épines. Enfin je trouvai des bruyères, puis des bois, et mes terreurs un peu calmées se renouvelèrent; car, je l'avoue, j'étais en proie à des terreurs mortelles. Dressé à la bravoure comme un chien à la chasse, je faisais bonne contenance sous les yeux d'autrui. Mu par la vanité, j'étais audacieux quand j'avais des spectateurs; mais livré à moi-même dans la profonde nuit, épuisé de fatigue et de faim, quoique je ne sentisse nulle envie de manger, bouleversé par les émotions que je venais d'éprouver, assuré d'être battu par mes oncles en rentrant, et pourtant aussi désireux de rentrer que si j'eusse dû trouver le paradis terrestre à la Roche-Mauprat, j'errai jusqu'au jour dans des angoisses impossibles à décrire. Les hurlements des loups, heureusement lointains, vinrent plus d'une fois frapper mon oreille et glacer mon sang dans mes veines; et comme si ma position n'eût pas été assez précaire en réalité, mon

(1) C'est le nom qu'on donne à la petite propriété.

imagination frappée venait y joindre mille images fantastiques. Patience passait pour un *meneur de loups*. Vous savez que c'est une spécialité cabalistique accréditée en tout pays. Je m'imaginais donc voir paraître ce diabolique petit vieillard escorté de sa bande affamée, ayant revêtu lui-même la figure d'une *moitié de loup*, et me poursuivant à travers les taillis. Plusieurs fois des lapins me partirent entre les jambes, et de saisissement je faillis tomber à la renverse. Là, comme j'étais bien sûr de n'être pas vu, je faisais force signes de croix, car en affectant l'incrédulité, j'avais nécessairement au fond de l'âme toutes les superstitions de la peur.

Enfin, j'arrivai à la Roche-Mauprat avec le jour. J'attendis dans un fossé que les portes fussent ouvertes, et je me glissai à ma chambre sans être vu de personne. Comme ce n'était pas précisément une tendresse assidue qui veillait sur moi, mon absence n'avait pas été remarquée durant la nuit; je fis croire à mon oncle Jean, que je rencontrai dans un escalier, que je venais de me lever; et ce stratagème ayant réussi, j'allai dormir tout le jour dans l'abat-foin.

## V

N'ayant plus rien à craindre pour moi-même, il m'eût été facile de me venger de mon ennemi; tout m'y conviait. Le propos qu'il avait tenu contre la famille eût suffi sans même invoquer l'outrage fait à ma personne, et que je répugnais à avouer. Je n'avais donc qu'un mot à dire : sept Mauprat eussent été à cheval au bout d'un quart d'heure, charmés d'avoir un exemple à faire en maltraitant un homme qui ne leur fournissait aucune redevance, et qui ne leur eût semblé bon qu'à être pendu pour effrayer les autres.

Mais les choses n'eussent-elles pas été aussi loin, je ne sais comment il se fit que je sentis une répugnance insurmontable à demander vengeance à huit hommes contre un seul. Au moment de le faire (car, dans ma colère, je me l'étais bien promis), je fus retenu par je ne sais quel instinct de loyauté que je ne me connaissais pas, et que je ne pus guère m'expliquer à moi-même. Et puis les paroles de Patience avaient peut-être fait naître en moi, à mon insu, un sentiment de honte salutaire. Peut-être ses justes malédictions contre les nobles m'avaient-elles fait entrevoir quelque idée de justice. Peut-être, en un mot, ce que j'avais pris jusque-là en moi pour des mouvements de faiblesse et de pitié commença-t-il dès lors sourdement à me sembler plus grave et moins méprisable.

Quoi qu'il en soit, je gardai le silence, je me contentai de rosser Sylvain pour le punir de m'avoir abandonné et pour le déterminer à se taire sur ma mésaventure. Cet amer souvenir était assoupi, lorsque vers la fin de l'automne, il m'arriva de battre les bois avec Sylvain. Ce pauvre Sylvain avait de l'attachement pour moi, car en dépit de mes brutalités, il venait toujours se placer sur mes talons, dès que j'étais hors du château. Il me défendait contre tous ses compagnons en soutenant que je n'étais qu'un peu vif et point méchant. Ce sont les âmes douces et résignées du peuple qui entretiennent l'orgueil et la rudesse des grands. Nous chassions donc les alouettes au lacet, lorsque mon page ensaboté, qui furetait toujours à l'avant-garde, revint vers moi en disant textuellement : *J'avise le meneu' d' loups anc* (1) *le preneu' d' taupes*.

Cet avertissement fit passer un frisson dans tous mes membres. Cependant je sentis aussi le ressentiment faire réaction dans mon cœur, et je marchai droit à la rencontre de mon sorcier, un peu rassuré peut-être aussi par la présence de son compagnon, qui était un *habitué* de la Roche-Mauprat, et que je supposais devoir me porter respect et assistance.

Marcasse, dit *preneur de taupes*, faisait profession de purger de fouines, belettes, rats et autres animaux malfaisants, les habitations et les champs de la contrée. Il ne bornait pas au Berry les bienfaits de son industrie, tous les ans il faisait le tour de la Marche, du Nivernais, du Limousin et de la Saintonge, parcourant seul et à pied tous les lieux où on avait le bon esprit d'apprécier ses talents, bien reçu partout, au château comme à la chaumière, car c'était un métier qui se faisait avec succès et probité de père en fils dans sa famille, et que ses descendants font encore. Il avait un gîte et une besogne assurée pour tous les jours de l'année. Aussi régulier dans sa tournée que la terre dans sa rotation, on le voyait à époque fixe reparaître dans les mêmes lieux où il avait passé l'année précédente, toujours accompagné du même petit chien et de la même longue épée.

Ce personnage était aussi curieux et plus comique, dans son genre, que le sorcier Patience. C'était un homme bilieux et mélancolique, grand, sec, anguleux, plein de lenteur, de majesté et de réflexion dans toutes ses manières. Il aimait si peu à parler, qu'il répondait à toutes les questions par monosyllabes; toutefois il ne s'écartait jamais des règles de la plus austère politesse, et il disait peu de mots sans élever la main vers la corne de son chapeau en signe de révérence et de civilité. Était-il ainsi par caractère? ou bien, dans son métier ambulant, la crainte de s'aliéner quelques-unes de ses nombreuses pratiques par des propos inconsidérés lui inspirait-elle cette sage réserve? On ne le savait point. Il avait l'œil et le pied dans toutes les maisons, il avait le jour la clef de tous les greniers et place le soir au foyer de toutes les cuisines. Il savait

(1) Avec.

tout, d'autant plus que son air rêveur et absorbé inspirait l'abandon en sa présence, et pourtant jamais il ne lui était arrivé de rapporter dans une maison ce qui se passait dans une autre.

Si vous voulez savoir comment ce caractère m'avait frappé, je vous dirai que j'avais été témoin des efforts de mes oncles et de mon grand-père à le faire parler. Ils espéraient savoir par lui ce qui se passait au château de Sainte-Sévère, chez M. Hubert de Mauprat, l'objet de leur haine et de leur envie. Quoique don Marcasse (on l'appelait *don* parce qu'on lui trouvait la démarche et la fierté d'un hidalgo ruiné), quoique don Marcasse, dis-je, eût été impénétrable à cet égard comme à tous les autres, les Mauprat *Coupe-Jarrets* ne manquaient pas de l'amadouer toujours davantage, espérant tirer de lui quelque chose de relatif à Mauprat *Casse-Tête*.

Nul ne pouvait donc savoir les sentiments de Marcasse sur quoi que ce soit; le plus court eût été de supposer qu'il ne se donnait la peine d'en avoir aucun. Cependant l'attrait que Patience semblait éprouver pour lui, jusqu'à l'accompagner durant plusieurs semaines dans ses voyages, donnait à penser qu'il y avait quelque sortilége dans son air mystérieux, et que ce n'était pas seulement la longueur de son épée et l'adresse de son chien qui faisaient si merveilleuse déconfiture de taupes et de belettes. On parlait tout bas d'herbes enchantées, au moyen desquelles il faisait sortir de leurs trous ces animaux méfiants pour les prendre au piége; mais, comme on se trouvait bien de cette magie, on ne songeait pas à lui en faire un crime.

Je ne sais si vous avez assisté à ce genre de chasse. Elle est curieuse, surtout dans les greniers à fourrage. L'homme et le chien grimpant aux échelles, et courant sur les bois de charpente avec un aplomb et une agilité surprenante; le chien flairant les trous des murailles, faisant l'office de chat, se mettant à l'affût, et veillant en embuscade jusqu'à ce que le *gibier* se livre à la rapière du chasseur; celui-ci lardant les bottes de paille, et passant l'ennemi au fil de l'épée; tout cela, accompli et dirigé avec gravité et importance par don Marcasse, était, je vous assure, aussi singulier que divertissant.

Lorsque j'aperçus ce féal, je crus pouvoir braver le sorcier, et j'approchai hardiment. Sylvain me regardait avec admiration, et je remarquai que Patience lui-même ne s'attendait pas à tant d'audace. J'affectai d'aborder Marcasse et de lui parler, afin de braver mon ennemi. Ce que voyant, il écarta doucement le preneur de taupes; et, posant sa lourde main sur ma tête, il me dit fort tranquillement :

— Vous avez grandi depuis quelque temps, mon beau monsieur?

La rougeur me monta au visage, et reculant avec dédain :

— Prenez garde à ce que vous faites, manant, lui dis-je; vous devriez vous rappeler que si vous avez encore vos deux oreilles, c'est à ma bonté que vous le devez. — Mes deux oreilles! dit Patience en riant avec amertume; et faisant allusion au surnom de ma famille, il ajouta : Vous voulez dire mes deux jarrets? *Patience! patience!* un temps n'est peut-être pas loin où les manants ne couperont aux nobles ni les jarrets ni les oreilles, mais la tête et la bourse... — Taisez-vous, maître Patience, dit le preneur de taupes d'un ton solennel, vous ne parlez pas en philosophe. — Tu as raison, toi, répliqua le sorcier; et, au fait, je ne sais pas pourquoi je querelle ce petit *gars* : il aurait dû me faire mettre en bouillie par ses oncles, car je l'ai fouetté, l'été dernier, pour une sottise qu'il m'avait faite; et je ne sais pas ce qui est arrivé dans la famille, mais les Mauprat ont perdu une belle occasion de faire du mal au prochain. — Apprenez, paysan, lui dis-je, qu'un noble se venge toujours noblement, je n'ai pas voulu faire punir mes injures par des gens plus forts que vous; mais attendez deux ans, et je vous promets de vous pendre, de ma propre main, à un certain arbre que je reconnaîtrai bien, et qui est devant la porte de la tour Gazeau. Si je ne le fais, je veux cesser d'être gentilhomme; si je vous épargne, je veux être appelé meneur de loups.

Patience sourit, et tout d'un coup, devenant sérieux, il attacha sur moi ce regard profond qui rendait sa physionomie si remarquable. Puis, se tournant vers le chasseur de belettes : — C'est singulier, dit-il, il y a quelque chose dans cette race. Voyez le plus méchant noble, il a encore plus de cœur dans certaines choses que le plus brave d'entre nous. Ah! c'est tout simple, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, on les élève comme ça, et nous, on nous dit que nous naissons pour obéir... *Patience!* Il garda un instant le silence; puis il sortit de sa rêverie pour me dire d'un ton de bonhomie un peu railleuse : — Vous voulez me pendre, monseigneur *Brin de chaume?* Mangez donc beaucoup de soupe, car vous n'êtes pas encore assez haut pour atteindre à la branche qui me portera; et, jusque-là... il passera peut-être, sous le pont, bien de l'eau dont vous ne savez pas le goût. — Mal parlé, mal parlé, dit le preneur de taupes d'un air grave; allons, la paix. M. Bernard, pardon pour Patience; c'est un vieux, un vieux fou.

— Non, non, dit Patience, je veux qu'il me pende; il a raison, il me doit cela; et, au fait, cela arrivera peut-être plus vite que tout le reste. Ne vous dépêchez pas trop de grandir, monsieur; car, moi, je me dépêche de vieillir plus que je ne voudrais; et, puisque vous êtes si brave, vous ne voudrez pas attaquer un homme qui ne pourrait plus se défendre. — Vous avez bien usé de votre force avec moi! m'écriai-je; ne m'avez-vous pas fait violence, dites? n'est-ce pas une lâcheté cela?

Il fit un geste de surprise. — Oh! les enfants, les enfants! dit-il, voyez comme cela raisonne. La vérité est dans la bouche des enfants. Et il s'éloigna en rêvant et en se disant des sentences à lui-même, comme il avait l'habitude de faire. Marcasse m'ôta son chapeau, et me dit d'un ton impassible : — Il a tort, il faut la paix, pardon, repos, salut!

Ils disparurent, et là cessèrent mes rapports avec Patience. Ils ne furent renoués que longtemps après.

## VI

J'avais quinze ans quand mon grand-père mourut; sa mort ne causa point de douleur, mais une véritable consternation à la Roche-Mauprat. Il était l'âme de tous les vices qui y régnaient, et il est certain qu'il y avait en lui quelque chose de plus cruel et de moins vil que dans ses fils. Après lui, l'espèce de gloire que son audace nous avait acquise, s'éclipsa. Ses enfants, jusque-là bien disciplinés, devinrent de plus en plus ivrognes et débauchés. D'ailleurs les expéditions furent chaque jour plus périlleuses.

Excepté le petit nombre de féaux que nous traitions bien et qui nous étaient tout dévoués, nous étions de plus en plus isolés et sans ressources. Le pays d'alentour avait été abandonné à la suite de nos violences. La frayeur que nous inspirions agrandissait chaque jour le désert autour de nous. Il fallait aller loin et se hasarder sur les confins de la plaine. Là nous n'avions pas le dessus, et mon oncle Laurent, le plus hardi de tous, fut grièvement blessé à une escarmouche. Il fallut chercher d'autres ressources. Jean les suggéra. Ce fut de se glisser dans les foires sous divers déguisements et d'y commettre des vols habiles. De brigands, nous devînmes filous, et notre nom détesté s'avilit de plus en plus. Nous établîmes des accointances avec tout ce que la province recelait de gens tarés, et par un échange de services frauduleux, nous échappâmes encore une fois à la misère.

Je dis nous, car je commençais à faire partie de cette bande de coupe-jarrets, quand mon grand-père mourut. Il avait cédé à mes prières et m'avait associé à quelques-unes des dernières courses qu'il tenta. Je ne vous ferai point d'excuses; mais vous voyez devant vous un homme qui a fait le métier de bandit. C'est un souvenir qui ne me laisse nul remords, pas plus qu'à un soldat d'avoir fait campagne sous les ordres de son général. Je croyais encore vivre au moyen âge. La force et la sagesse des lois établies étaient pour moi des paroles dépourvues de sens. Je me sentais brave et vigoureux. Je me battais; il est vrai que les résultats de nos victoires me faisaient souvent rougir; mais, n'en profitant pas, je m'en lavais les mains, et je me souviens avec plaisir d'avoir aidé plus d'une victime terrassée à se relever et à s'enfuir.

Cette existence m'étourdissait par son activité, ses dangers et ses fatigues. Elle m'arrachait aux douloureuses réflexions qui eussent pu naître en moi. En outre elle me soustrayait à la tyrannie immédiate de Jean. Mais quand mon grand-père fut mort, et notre bande dégradée par un autre genre d'exploit, je retombai sous cette odieuse domination. Je n'étais nullement propre au mensonge et à la fraude. Je montrais non-seulement de l'aversion, mais encore de l'incapacité pour cette industrie nouvelle. On me regarda comme un membre inutile, et les mauvais procédés recommencèrent. On m'eût chassé si on n'eût craint que, me réconciliant avec la société, je ne devinsse un ennemi dangereux. Dans cette alternative de me nourrir, ou d'avoir à me redouter, il fut souvent délibéré (je l'ai su depuis) de me chercher querelle, et de me forcer à une rixe dans laquelle on se déferait de moi. C'était l'avis de Jean; mais Antoine, celui qui avait perdu le moins de l'énergie et de l'espèce d'équité domestique de Tristan, opina et prouva que j'étais plus précieux que nuisible. J'étais un bon soldat, on pouvait avoir besoin encore de bras dans l'occasion. Je pouvais aussi me former à l'escroquerie; j'étais bien jeune et bien ignorant. Mais si Jean voulait me prendre par la douceur, rendre mon sort moins malheureux, et surtout m'éclairer sur ma véritable situation, en m'apprenant que j'étais perdu pour la société et que je ne pouvais y reparaître sans être pendu aussitôt, peut-être mon obstination et ma fierté plieraient-elles devant le bien-être d'une part, et la nécessité de l'autre. Il fallait au moins le tenter avant de se débarrasser de moi, car, disait Antoine pour conclure son homélie : — Nous étions dix Mauprat l'année dernière, notre père est mort, et si nous tuons Bernard, nous ne serons plus que huit.

Cet argument l'emporta. On me tira de l'espèce de cachot où je languissais depuis plusieurs mois; on me donna des habits neufs; on changea mon vieux fusil pour une belle carabine que j'avais toujours désirée; on me fit l'exposé de ma situation dans le monde; on me versa du meilleur vin à mes repas, je promis de réfléchir, et, en attendant, je m'abrutis un peu plus dans l'inaction et dans l'ivrognerie que je n'avais fait dans le brigandage.

Cependant ma captivité me laissa de si tristes impressions, que je fis le serment, à part moi, de m'exposer à tout ce qui pourrait m'avenir sur les terres du roi de France, plutôt que de supporter le retour de ces mauvais traitements. Un méchant point d'honneur me retenait seul à la Roche-Mauprat. Il était évident que l'orage s'amassait sur nos têtes. Les paysans étaient mécontents, malgré tout ce que nous faisions pour nous les attacher; des doctrines d'indépendance s'insinuaient sourdement parmi eux; nos plus fidèles serviteurs se lassaient d'avoir le vin et les vivres en

abondance; ils demandaient de l'argent, et nous n'en avions pas. Plusieurs sommations nous avaient été faites sérieusement de payer à l'État les impôts du fief; et nos créanciers se joignant aux gens du roi et aux paysans révoltés, tout nous menaçait d'une catastrophe semblable à celle dont le seigneur de Pleumartin venait d'être victime dans le pays (1).

Mes oncles avaient longtemps projeté de s'adjoindre aux rapines et à la résistance de ce hobereau. Mais, au moment où Pleumartin, près de tomber au pouvoir de ses ennemis, nous avait donné sa parole de nous accueillir comme amis et alliés, si nous marchions à son secours, nous avions appris sa chute et sa fin tragique. Nous étions donc à toute heure sur nos gardes. Il fallait quitter le pays ou traverser une crise décisive. Les uns conseillaient le premier parti; les autres s'obstinaient à suivre le conseil du père mourant, et à s'enterrer sous les ruines du donjon. Ils traitaient de lâcheté et de couardise toute idée de fuite ou de transaction. La crainte d'encourir un pareil reproche, et peut-être un peu l'amour instinctif du danger, me retenaient donc encore; mais mon aversion pour cette existence odieuse sommeillait en moi, toujours prête à éclater violemment.

Un soir que nous avions largement soupé, nous restâmes à table, continuant à boire et à converser, Dieu sait dans quels termes et sur quels sujets! Il faisait un temps affreux, l'eau ruisselait sur le pavé de la salle par les fenêtres disjointes, l'orage ébranlait les vieux murs. Le vent de la nuit sifflait à travers les crevasses de la voûte et faisait ondoyer la flamme de nos torches de résine. On m'avait beaucoup raillé, pendant le repas, de ce qu'on appelait ma vertu; on avait traité ma sauvagerie envers les femmes de continence, et c'était surtout à ce propos qu'on me poussait à mal par la mauvaise honte. Comme tout en me défendant de ces moqueries grossières et en ripostant sur le même ton, j'avais bu énormément, ma farouche imagination s'était enflammée, et je me vantais d'être plus hardi et mieux venu auprès de la première femme qu'on amènerait à la Roche-Mauprat qu'aucun de mes oncles. Le défi fut accepté avec de grands éclats de rire. Les roulements de la foudre répondirent à cette gaieté infernale. Tout à coup le cor sonna à la herse. Tout rentra dans le silence. C'était la fanfare dont les Mauprat se servaient entre eux pour s'appeler et se reconnaître. C'était mon oncle Laurent qui avait été absent tout le jour et qui demandait à rentrer. Nous avions tant de sujets de méfiance, que nous étions nous-mêmes porte-clefs et guichetiers de notre forteresse. Jean se leva en agitant les clefs; mais il resta immobile aussitôt pour écouter le cor, qui annonçait, par une seconde fanfare, qu'il amenait une prise, et qu'il fallait aller au-devant de lui. En un clin d'œil tous les Mauprat furent à la herse avec des flambeaux, excepté moi, dont l'indifférence était profonde, et les jambes sérieusement avinées. — Si c'est une femme, s'écria Antoine en sortant, je jure sur l'âme de mon père qu'elle te sera adjugée, vaillant jeune homme! et nous verrons si ton audace répond à tes prétentions. Je restai les coudes sur la table, plongé dans un malaise stupide. Lorsque la porte se rouvrit, je vis entrer une femme d'une démarche assurée, et revêtue d'un costume étrange. Il me fallut un effort pour ne pas tomber dans une sorte de divagation, et pour comprendre ce que l'un des Mauprat vint me dire à l'oreille. Au milieu d'une battue aux loups, à laquelle plusieurs seigneurs des environs, avec leurs femmes, avaient voulu prendre part, le cheval de cette jeune personne s'était effrayé, et l'avait emportée loin de la chasse. Lorsqu'il s'était calmé après une pointe de près d'une lieue, elle avait voulu retourner en arrière; mais, ne connaissant pas le pays de Varenne, où tous les sites se ressemblent, elle s'était de plus en plus écartée. L'orage et la nuit avaient mis le comble à son embarras. Laurent, l'ayant rencontrée, lui avait offert de la conduire au château de Rochemaure, qui était en effet à plus de six lieues de là, mais qu'il disait très-voisin, et dont il feignait d'être un garde-chasse. Cette dame avait accepté son offre. Sans connaître la dame de Rochemaure, elle était sa parente, et se flattait d'être bien accueillie. Elle n'avait jamais rencontré la figure d'aucun Mauprat, et ne songeait guère être si près de leur repaire. Elle avait donc suivi son guide sans défiance; et, n'ayant vu de sa vie la Roche-Mauprat, soit de près, soit de loin, elle fut introduite dans la salle de nos orgies sans avoir le moindre soupçon du piége où elle était tombée.

Quand je frottai mes yeux appesantis et regardai cette femme si jeune et si belle, avec un air de calme, de franchise et d'honnêteté que je n'avais jamais trouvé sur le front d'aucune autre (toutes celles qui avaient passé la herse de notre manoir étant d'insolentes prostituées, ou des victimes stupides), je crus faire un rêve.

J'avais vu des fées figurer dans mes légendes de chevalerie. Je crus presque que Morgane ou Urgande venait chez nous pour faire justice, et j'eus envie un instant de me jeter à genoux, et de protester contre l'arrêt qui m'eût confondu avec mes oncles. Antoine, à qui Laurent avait rapidement donné le mot, s'approcha d'elle avec autant de politesse qu'il était capable d'en avoir, et la pria d'excuser son costume de chasse et celui de ses amis. Ils étaient tous neveux ou

(1) Le seigneur de Pleumartin a laissé dans le pays des souvenirs qui préserveront le récit de Mauprat du reproche d'exagération. La plume se refuserait à tracer les féroces obscénités et les raffinements de torture qui signalèrent la vie de cet insensé, et qui perpétuèrent les traditions du brigandage féodal dans le Berry jusqu'aux derniers jours de l'ancienne monarchie. On fit le siége de son château, et après une résistance opiniâtre, il fut pris et pendu.

cousins de la dame de Rochemaure, et ils attendaient, pour se mettre à table, que cette dame, qui était fort dévote, fût sortie de la chapelle où elle était en conférence pieuse avec son aumônier. L'air de candeur et de confiance avec lequel l'inconnue écouta ce mensonge ridicule me serra le cœur, mais je ne me rendis pas compte de ce que j'éprouvais. — Je ne veux pas, dit-elle à mon oncle Jean qui faisait l'assidu d'un air de satyre auprès d'elle, déranger cette dame; je suis trop inquiète de l'inquiétude que je cause moi-même à mon père et à mes amis dans ce moment pour vouloir m'arrêter ici. Dites-lui que je la supplie de me prêter un cheval frais et un guide, afin que je retourne vers le lieu où je présume qu'ils peuvent avoir été m'attendre. — Madame, répondit Jean avec assurance, il est impossible que vous vous remettiez en route par le temps qu'il fait; d'ailleurs cela ne servirait qu'à retarder le moment de rejoindre ceux qui vous cherchent. Dix de nos gens bien montés et armés de torches partent à l'instant même par dix routes différentes, et vont parcourir la Varenne sur tous les points. Il est donc impossible que, dans deux heures au plus, vos parents n'aient pas de vos nouvelles, et que bientôt vous ne les voyiez arriver ici où ils seront hébergés le mieux possible. Tenez-vous donc en repos, et acceptez quelques cordiaux pour vous remettre, car vous êtes mouillée et accablée de fatigue. — Sans l'inquiétude que j'éprouve, je serais affamée, répondit-elle en souriant. Je vais essayer de manger quelque chose; mais ne faites rien d'extraordinaire pour moi. Vous avez déjà mille fois trop de bonté. Elle s'approcha de la table où j'étais resté accoudé, et prit un fruit tout près de moi sans m'apercevoir. Je me retournai et la regardai effrontément d'un air abruti. Elle supporta mon regard avec arrogance. Voilà du moins ce qu'il me sembla. J'ai su depuis qu'elle ne me voyait seulement pas, car tout en faisant effort sur elle-même pour paraître calme et répondre avec confiance à l'hospitalité qu'on lui offrait, elle était fort troublée de la présence inattendue de tant d'hommes étranges, de mauvaise mine et grossièrement vêtus. Pourtant, nul soupçon ne lui venait. J'entendis un des Mauprat dire près de moi à Jean : — Bon ! tout va bien; elle donne dans le panneau; faisons la boire, elle causera. — Un instant, répondit Jean, surveillez-la, l'affaire est sérieuse, il y a mieux à faire ici qu'à se divertir, je vais tenir conseil, on vous appellera pour dire votre avis; mais ayez l'œil un peu sur Bernard. — Qu'est-ce qu'il y a? dis-je brusquement en me retournant vers lui. Est-ce que cette *fille* ne m'appartient pas? N'a-t-on pas juré sur l'âme de mon grand-père?...— Ah ! c'est parbleu vrai ! dit Antoine en s'approchant de notre groupe, tandis que les autres Mauprat entouraient la dame. Écoute, Bernard, je tiendrai ma parole à une condition. — Laquelle? — C'est bien simple; d'ici à dix minutes tu ne diras pas à cette *donzelle* qu'elle n'est pas chez la vieille Rochemaure. — Pour qui me prenez-vous? répondis-je en enfonçant mon chapeau sur mes yeux. Croyez-vous que je sois une bête? Attendez, voulez-vous que j'aille prendre la robe de ma grand'mère qui est là-haut, et que je me fasse passer pour la dévote de Rochemaure? — Bonne idée, dit Laurent. — Mais avant tout, j'ai à vous parler, reprit Jean, et il les entraîna dehors après avoir fait un signe aux autres. Au moment où ils sortaient tous, je crus voir que Jean voulait engager Antoine à me surveiller; mais Antoine, avec une insistance que je ne compris pas, s'obstina à les suivre. Je restai seul avec l'inconnue.

Je demeurai un instant étourdi, bouleversé, et plus embarrassé que satisfait du tête-à-tête; puis en cherchant à me rendre compte de ce qui se passait de mystérieux autour de moi, je parvins à m'imaginer, à travers les fumées du vin, quelque chose d'assez vraisemblable, quoique pourtant ce fût une erreur complète.

Je crus expliquer tout ce que je venais de voir et d'entendre, en supposant d'abord que cette dame si tranquille et si parée était une de ces filles de Bohême que j'avais vues quelquefois dans les foires; 2° que Laurent, l'ayant rencontrée par les champs, l'avait amenée pour divertir la compagnie; 3° qu'on lui avait fait confidence de mon état d'ivresse fanfaronne, et qu'on l'amenait pour mettre ma galanterie à l'épreuve, tandis qu'on me regarderait par le trou de la serrure. Mon premier mouvement, dès que cette pensée se fut emparée de moi, fut de me lever et d'aller droit à la porte que je fermai à double tour, et dont je tirai les verrous; puis je revins vers la dame, déterminé que j'étais à ne pas lui donner lieu de railler ma timidité.

Elle était assise sous le manteau de la cheminée, et comme elle était occupée à sécher ses habits mouillés et penchée vers le foyer, elle ne s'était pas rendu compte de ce que je faisais; mais l'expression étrange de mon visage la fit tressaillir lorsque je m'approchai d'elle. J'étais déterminé à l'embrasser pour commencer; mais je ne sais par quel prodige, dès qu'elle eut levé ses yeux sur moi, cette familiarité me devint impossible. Je ne me sentis que le courage de lui dire : — Ma foi, mademoiselle, vous êtes charmante, et vous me plaisez aussi vrai que je m'appelle Bernard Mauprat. — Bernard Mauprat! s'écria-t-elle en se levant, vous êtes Bernard Mauprat, vous? En ce cas, changez de langage et sachez à qui vous parlez; ne vous l'a-t-on pas dit? — On ne me l'a pas dit, mais je le devine, répondis-je en ricanant et en m'efforçant de lutter contre le respect que m'inspiraient sa pâleur subite et son attitude impérieuse. — Si vous le devinez, reprit-elle, comment est-il possible que vous me parliez comme vous faites? Mais on m'avait bien dit que vous étiez mal élevé, et pourtant j'avais toujours désiré vous rencontrer. — En vérité? dis-je en ricanant tou-

jours. Vous! princesse de grandes routes, qui avez connu tant de gens en votre vie? Laissez mes lèvres rencontrer les vôtres, s'il vous plaît, ma belle, et vous saurez si je suis aussi bien élevé que messieurs mes oncles, que vous écoutiez si bien tout à l'heure.

— Vos oncles! s'écria-t-elle en saisissant brusquement sa chaise, et en la plaçant entre nous comme par un instinct de défense! O mon Dieu, mon Dieu, je ne suis pas chez madame de Rochemaure! — Le nom commence toujours de même, et nous sommes d'aussi bonne roche que ce soit. — La Roche-Mauprat!... murmura-t-elle en frissonnant de la tête aux pieds comme une biche qui entend hurler les loups, et ses lèvres devinrent toutes blanches. L'angoisse passa dans tous ses traits. Par une involontaire sympathie, je frémis moi-même, et je faillis changer tout à coup de manières et de langage. — Qu'est-ce que cela a donc de surprenant pour elle? me disais-je; n'est-ce pas une comédie qu'elle joue? et si les Mauprat ne sont pas là derrière quelque boiserie à nous écouter, ne leur racontera-t-elle pas mot pour mot tout ce qui se sera passé? Cependant elle tremble comme une feuille de peuplier... Mais si c'est une comédienne? J'en ai vu une qui faisait Geneviève de Brabant, et qui pleurait à s'y méprendre. J'étais dans une grande perplexité, et je promenais des yeux hagards tantôt sur elle, tantôt sur les portes que je croyais toujours prêtes à s'ouvrir toutes grandes, aux éclats de rire de mes oncles.

Cette femme était belle comme le jour. Je ne crois pas que jamais il ait existé une femme aussi jolie que celle-là. Ce n'est pas moi seulement qui l'atteste, elle a laissé une réputation de beauté qui n'est pas encore oubliée dans le pays. Elle était d'une taille assez élevée, svelte, et remarquable par l'aisance de ses mouvements. Elle était blanche avec des yeux noirs et des cheveux d'ébène. Ses regards et son sourire avaient une expression de bonté et de finesse dont le mélange était incompréhensible; il semblait que le ciel lui eût donné deux âmes, une toute d'intelligence, une toute de sentiment.

Elle était naturellement gaie et brave; c'était un ange que les chagrins de l'humanité n'avaient pas encore osé toucher. Rien ne l'avait fait souffrir, rien ne lui avait appris la méfiance et l'effroi. C'était donc là la première souffrance de sa vie, et c'était moi, brute, qui la lui inspirais. Je la prenais pour une bohémienne, et c'était un ange de pureté.

C'était ma jeune tante à la mode de Bretagne, Edmée de Mauprat, fille de M. Hubert, mon grand-oncle, qu'on appelait le chevalier, et qui s'était fait relever de l'ordre de Malte pour se marier dans un âge déjà mûr, car ma tante et moi nous étions du même âge. Nous avions dix-sept ans tous deux, à quelques mois de différence; et ce fut là notre première entrevue. Celle que j'aurais dû protéger au péril de ma vie envers et contre tous, était là, devant moi, palpitante et consternée comme une victime devant le bourreau.

Elle fit un grand effort, et s'approchant de moi, qui marchais avec préoccupation dans la salle, elle se nomma, et ajouta : — Il est impossible que vous soyez un infâme comme tous ces brigands que je viens de voir et dont je sais la vie infernale. Vous êtes jeune; votre mère était bonne et sage. Mon père voulait vous élever et vous adopter. Encore aujourd'hui il regrette de ne pouvoir vous tirer de l'abîme où vous êtes plongé. N'avez-vous pas reçu plusieurs messages de sa part? Bernard, vous êtes mon proche parent, songez aux liens du sang; pourquoi voulez-vous m'insulter? Veut-on m'assassiner ici, ou me donner la torture? Pourquoi m'a-t-on trompée en me disant que j'étais à Rochemaure? Pourquoi s'est-on retiré d'un air de mystère? Que prépare-t-on? que se passe-t-il? La parole expira sur ses lèvres : un coup de fusil venait de se faire entendre au dehors. Une décharge de la couleuvrine y répondit, et la trompe d'alarme ébranla de sons lugubres les tristes murailles du donjon. Mademoiselle de Mauprat retomba sur sa chaise. Je restai immobile, ne sachant si c'était là une nouvelle scène de comédie imaginée pour se divertir de moi, et décidé à ne point me mettre en peine de cette alarme, jusqu'à ce que j'eusse la preuve certaine qu'elle n'était pas simulée.

— Allons, lui-dis-je, en me rapprochant d'elle; convenez que tout ceci est une plaisanterie. Vous n'êtes pas mademoiselle de Mauprat, et vous voulez savoir si je suis un apprenti capable de faire l'amour

— J'en jure par le Christ, répondit-elle en prenant mes mains dans ses mains froides comme la mort, je suis Edmée, votre parente, votre prisonnière, votre amie; car je me suis toujours intéressée à vous, j'ai toujours supplié mon père de ne pas vous abandonner... Mais, écoutez, Bernard, on se bat, on se bat à coups de fusil! C'est mon père qui vient me chercher sans doute, et on va le tuer! Ah! s'écria-t-elle en tombant à genoux devant moi, allez empêcher cela, Bernard, mon enfant! Dites à vos oncles de respecter mon père, le meilleur des hommes, si vous saviez! dites-leur que, s'ils nous haïssent, s'ils veulent verser du sang, eh bien! qu'ils me tuent, qu'ils m'arrachent le cœur, mais qu'ils respectent mon père!...

On m'appela du dehors d'une voix véhémente : — Où est ce poltron? où est cet enfant de malheur? disait mon oncle Laurent. On secoua la porte, je l'avais si bien fermée, qu'elle résista à des secousses furieuses. — Ce misérable lâche s'amuse à faire l'amour pendant qu'on nous égorge! Bernard, la maréchaussée nous attaque. Votre oncle Louis vient d'être tué. Venez, pour Dieu, venez! Bernard! — Que le diable vous emporte tous! m'écriai-je, et soyez tué vous-même, si je crois un mot de tout cela; je ne suis pas si sot que

vous pensez, il n'y a de lâches ici que ceux qui mentent. Moi, j'ai juré que j'aurais la femme, et je ne la rendrai que quand il me plaira. — Allez au diable! répondit Laurent, vous faites semblant... Les décharges de mousqueterie redoublèrent. Des cris affreux se firent entendre. Laurent quitta la porte, et se mit à courir vers le bruit. Son empressement marquait tant de vérité, que je n'y pus résister. L'idée qu'on m'accuserait de lâcheté l'emporta; je m'avançai vers la porte.—O Bernard! ô M. de Mauprat! s'écria Edmée en se traînant après moi, laissez-moi aller avec vous, je me jetterai aux pieds de vos oncles, je ferai cesser ce combat, je leur céderai tout ce que je possède, ma vie, s'ils la veulent... pour que celle de mon père soit sauvée.—Attendez, lui dis-je en me retournant vers elle, je ne peux pas savoir si on ne se moque pas de moi. Je crois que mes oncles sont là derrière la porte, et que, pendant que nos valets de chiens tiraillent dans la cour, on tient une couverture pour me berner. Vous êtes ma cousine, où vous êtes une... Vous allez me faire un serment, et je vous en ferai un à mon tour. Si vous êtes une princesse errante, et que, vaincu par vos grimaces, je sors de cette chambre, vous allez jurer d'être ma maîtresse, et de ne souffrir personne auprès de vous avant que j'aie usé de mes droits; ou bien moi, je vous jure que vous serez corrigée comme j'ai corrigé ce matin Flore, ma chienne mouchetée. Si vous êtes Edmée, et que je vous jure de me mettre entre votre père et ceux qui voudraient le tuer, que me promettrez-vous? que me jurerez-vous? — Si vous sauviez mon père, s'écria-t-elle, je vous jure que je vous épouserais.—Oui-da! lui dis-je, enhardi par son enthousiasme dont je ne comprenais pas la sublimité. Donnez-moi donc un gage, afin qu'en tous cas je ne sorte pas d'ici comme un sot. Elle se laissa embrasser sans faire résistance, ses joues étaient glacées. Elle s'attachait machinalement à mes pas pour sortir, je fus obligé de la repousser. Je le fis sans rudesse, mais elle tomba comme évanouie. Je commençai à comprendre la réalité de ma situation, car il n'y avait personne dans le corridor, et les bruits du dehors devenaient de plus en plus alarmants. J'allais courir vers mes armes, lorsqu'un dernier mouvement de méfiance, ou peut-être un autre sentiment me fit revenir sur mes pas, et fermer à double tour la porte de la salle où je laissais Edmée. Je mis la clef dans ma ceinture, et j'allai aux remparts, armé de mon fusil que je chargeai en courant.

C'était tout simplement une attaque de la maréchaussée; il n'y avait là rien de commun avec mademoiselle de Mauprat. Nos créanciers avaient obtenu prise de corps contre nous. Les gens de loi battus et maltraités avaient requis de l'avocat du roi au présidial de Bourges un mandat d'amener, que la force armée exécutait de son mieux, espérant s'emparer de nous avec facilité au moyen d'une surprise nocturne. Mais nous étions en meilleur état de défense qu'ils ne pensaient; nos gens étaient braves et bien armés, et puis nous nous battions pour notre existence tout entière; nous avions le courage du désespoir, et c'était un avantage immense. Notre troupe montait à vingt-quatre personnes, la leur à plus de cinquante militaires. Une vingtaine de paysans lançaient des pierres sur les côtés, mais ils faisaient plus de mal à leurs alliés qu'à nous.

Le combat fut acharné pendant une demi-heure, puis notre résistance effraya tellement l'ennemi, qu'il se replia et suspendit ses hostilités; mais il revint bientôt à la charge, et fut de nouveau repoussé avec perte. Les hostilités furent encore suspendues. On nous somma de nous rendre pour la troisième fois, en nous promettant la vie sauve. Antoine Mauprat leur répondit par une moquerie obscène. Ils restèrent indécis, mais ne se retirèrent pas.

Je m'étais battu bravement; j'avais fait ce que j'appelais mon devoir. La trêve se prolongeait. Nous ne pouvions plus juger de la distance de l'ennemi, et nous n'osions risquer une décharge dans l'obscurité, car nos munitions de guerre étaient précieuses. Tous mes oncles étaient cloués aux remparts dans l'incertitude d'une nouvelle attaque. L'oncle Louis était grièvement blessé. Ma prisonnère me revint en mémoire. J'avais, au commencement du combat, entendu dire à Jean Mauprat, qu'il fallait, en cas de défaite, l'offrir à condition qu'on lèverait le siége, ou la pendre aux yeux de l'ennemi. Je ne pouvais plus douter de la vérité de ce qu'elle m'avait dit. Quand la victoire parut se déclarer pour nous, on oublia la captive. Seulement le rusé Jean se détacha de sa chère coulevrine qu'il pointait avec tant d'amour, et se glissa comme un chat dans les ténèbres. Un mouvement de jalousie incroyable s'empara de moi. Je jetai mon fusil, et je m'élançai sur ses traces, le couteau dans la main, et résolu, je crois, à le poignarder, s'il touchait à ce que je regardais comme ma capture. Je le vis approcher de la porte, essayer de l'ouvrir, regarder avec attention par le trou de la serrure, pour s'assurer que sa proie ne lui avait pas échappé. Les coups de fusil recommencèrent. Il tourna sur ses talons inégaux avec l'agilité surprenante dont il était doué; il courut au rempart. Pour moi, caché dans l'ombre, je le laissai passer et ne le suivis pas. Un autre instinct que celui du carnage venait de s'emparer de moi; un éclair de jalousie avait enflammé mes sens. La fumée de la poudre, la vue du sang, le bruit, le danger, et plusieurs rasades d'eau-de-vie avalées à la ronde pour entretenir l'activité, m'avaient singulièrement échauffé la tête. Je pris la clef dans ma ceinture, j'ouvris brusquement la porte, et quand je reparus devant la captive, je n'étais plus le novice méfiant et grossier qu'elle avait réussi à ébranler; j'étais le brigand farouche de la Roche-Mauprat, cent

fois plus dangereux cette fois que la première. Elle s'élança vers moi avec impétuosité. J'ouvris mes bras pour la saisir; mais, au lieu de s'en effrayer, elle s'y jeta en criant :—Eh bien! mon père?—Ton père, lui dis-je en l'embrassant, n'est pas là. Il n'est pas plus question de lui que de toi sur la brèche à l'heure qu'il est. Nous avons *descendu* une douzaine de gendarmes, et voilà tout. La victoire se déclare pour nous comme de coutume. Ainsi ne t'inquiète plus de ton père; moi, je ne m'inquiète plus des gens du roi. Vivons en paix, et fêtons l'amour. En parlant ainsi, je portai à mes lèvres un broc de vin qui restait sur la table. Mais elle me l'ôta des mains d'un air d'autorité qui m'enhardit. — Ne buvez plus, me dit-elle; songez à ce que vous dites. Est-ce vrai ce que vous avez dit? en répondez-vous sur l'honneur, sur l'âme de votre mère? — Tout cela est vrai, je le jure sur votre belle bouche toute rose, lui répondis-je en essayant de l'embrasser encore. Mais elle recula avec terreur. — O mon Dieu! dit-elle, il est ivre! Bernard! Bernard! souvenez-vous de ce que vous avez promis, gardez votre parole. Vous savez bien à présent que je suis votre parente, votre sœur. — Vous êtes ma maîtresse ou ma femme, lui répondis-je en la poursuivant toujours. — Vous êtes un misérable! reprit-elle en me repoussant de sa cravache. Qu'avez-vous fait pour que je vous sois quelque chose? avez-vous secouru mon père? — J'ai juré de le secourir, et je l'aurais fait, s'il eût été là; c'est donc comme si je l'avais fait. Savez-vous que si je l'avais fait, et que j'eusse échoué, il n'y aurait pas eu à la Roche-Mauprat de supplice assez cruel et assez lent pour me punir à petit feu de cette trahison? J'ai juré assez haut, on peut l'avoir entendu. Ma foi! je ne m'en soucie guère, et je ne tiens pas à vivre deux jours de plus ou de moins; mais je tiens à vos faveurs, ma belle, et à n'être pas un chevalier langoureux dont on se moque. Allons, aimez-moi tout de suite, ou, ma foi, je m'en retourne là-bas, et si je suis tué, tant pis pour vous. Vous n'aurez plus de chevalier, et vous aurez encore sept Mauprat à tenir en bride. Je crains que vous n'ayez pas les mains assez fortes pour cela, ma jolie petite linote.

Ces paroles que je débitais au hasard, et sans y attacher d'autre importance que de la distraire pour m'emparer de ses mains ou de sa taille, firent une vive impression sur elle. Elle s'enfuit à l'autre bout de la salle, et s'efforça d'ouvrir la fenêtre; mais ses petites mains ne purent seulement en ébranler le châssis de plomb aux ferrures rouillées. Sa tentative me fit rire. Elle joignit les mains avec anxiété, et resta immobile; puis tout à coup l'expression de son visage changea, elle sembla prendre son parti et vint à moi, l'air riant et la main ouverte. Elle était si belle ainsi, qu'un nuage passa devant mes yeux, et pendant un instant je ne la vis plus.

Passez-moi une puérilité. Il faut que je vous dise comment elle était habillée. Elle ne remit jamais ce costume depuis cette nuit étrange, et pourtant je me le rappelle minutieusement. Il y a longtemps de cela; eh bien! je vivrais encore autant que j'ai vécu, que je n'oublierais pas un seul détail, tant j'en fus frappé au milieu du tumulte qui se faisait au dedans et au dehors de moi, au milieu des coups de fusil qui battaient le rempart, des éclairs qui sillonnaient le ciel, et des palpitations violentes qui précipitaient mon sang de mon cœur à mon cerveau, et de ma tête à ma poitrine.

Oh! qu'elle était belle! Il me semble que son spectre passe encore devant mes yeux. Je crois la voir, vous dis-je, avec le costume d'amazone qu'on portait dans ce temps-là. Ce costume consistait en une jupe de drap très-ample; le corps serré dans un gilet de satin gris de perle boutonné, et une écharpe rouge autour de la taille; en dessus on portait la veste de chasse galonnée, courte et ouverte par devant; un chapeau de feutre gris à grands bords, relevé sur le front et ombragé d'une demi-douzaine de plumes rouges, surmontait des cheveux sans poudre, retroussés autour du visage et tombant par derrière en deux longues tresses, comme ceux des Bernoises. Ceux d'Edmée étaient si longs, qu'ils descendaient presque à terre. Cette parure fantastique pour moi, cette fleur de jeunesse et ce bon accueil qu'elle semblait faire à mes prétentions, c'en était bien assez pour me rendre fou d'amour et de joie. Je ne comprenais rien de plus agréable qu'une belle femme qui se donnait sans paroles grossières et sans larmes de honte. Mon premier mouvement fut de la saisir dans mes bras, mais, comme vaincu par ce besoin irrésistible d'adoration, qui caractérise le premier amour, même chez les êtres les plus grossiers, je tombai à ses genoux; et je les pressai contre ma poitrine; c'était pourtant, dans cette hypothèse, à une grande dévergondée que s'adressait cet hommage. Je n'en étais pas moins prêt à m'évanouir.

Elle prit ma tête dans ses deux belles mains, en s'écriant : — Ah! je le voyais bien, je le savais bien que vous, vous n'étiez pas un de ces réprouvés; oh! vous allez me sauver. Dieu merci, soyez béni, ô Dieu! et vous, mon cher enfant, dites de quel côté? vite, fuyons; faut-il sauter par la fenêtre? Oh! je n'ai pas peur, mon cher monsieur, allons!

Je crus sortir d'un rêve, et j'avoue que cela me fut horriblement désagréable. — Qu'est-ce à dire? lui répondis-je en me relevant, vous jouez-vous de moi? Ne savez-vous pas où vous êtes, et croyez-vous que je sois un enfant?

—Je sais que je suis à la Roche-Mauprat, répondit-elle en redevenant pâle, et que je vais être outragée et assassinée dans deux heures, si d'ici là je n'ai pas réussi à vous inspirer quelque pitié. Mais j'y réussirai, s'écria-t-elle en tombant à son tour à mes genoux,

vous n'êtes pas un de ces hommes-là. Vous êtes trop jeune pour être un monstre comme eux; vous avez eu l'air de me plaindre; vous me ferez évader, n'est-ce pas? n'est-ce pas, *mon cher cœur?*

Elle prenait mes mains et les baisait avec ardeur pour me fléchir; je l'écoutais et je la regardais avec une stupidité peu faite pour la rassurer. Mon âme n'était guère accessible par elle même à la générosité et à la compassion, et dans ce moment une passion plus violente que tout le reste faisait taire en moi ce qu'elle essayait d'y trouver. Je la dévorais des yeux sans rien comprendre à ses discours; toute la question, pour moi, était de savoir si je lui avais plu, ou si elle avait voulu se servir de moi pour la délivrer.

—Je vois bien que vous avez peur, lui dis-je; vous avez tort d'avoir peur de moi; je ne vous ferai certainement pas de mal. Vous êtes trop jolie pour que je songe à autre chose qu'à vous caresser.

— Oui, mais vos oncles me tueront! s'écria-t-elle, vous le savez bien. Est-il possible que vous vouliez me laisser tuer? Puisque je vous plais, sauvez-moi, je vous aimerai après.

— Oh oui! après, après, lui répondis-je en riant d'un air niais et méfiant, après que vous m'aurez fait pendre par les gens du roi que je viens d'étriller si bien. Allons, prouvez-moi que vous m'aimez tout de suite, je vous sauverai après; *après, moi aussi.* Je la poursuivis autour de la chambre; elle fuyait. Cependant elle ne me témoignait pas de colère et me résistait avec des paroles douces. La malheureuse ménageait en moi son seul espoir et craignait de m'irriter. Ah! si j'avais pu comprendre ce que c'était qu'une femme comme elle, et ce qu'était ma situation! Mais j'en étais incapable, et je n'avais qu'une idée fixe, l'idée qu'un loup peut avoir en pareille occasion.

Enfin, comme à toutes ses prières je répondais toujours la même chose : M'aimez-vous ou vous moquez-vous? elle vit à quelle brute elle avait à faire; et, prenant son parti, elle se retourna vers moi, jeta ses bras autour de mon cou, cacha son visage dans mon sein, et me laissa baiser ses cheveux. Puis elle me repoussa doucement en me disant : — Eh mon Dieu! ne vois-tu pas que je t'aime et que tu m'as plu dès le moment où je t'ai vu? Mais ne comprends-tu pas que je hais tes oncles et que je ne veux appartenir qu'à toi? — Oui, lui répondis-je obstinément, parce que vous avez dit : Voilà un imbécile à qui je persuaderai tout ce que je voudrai, en lui disant que je l'aime; il le croira, et je le mènerai pendre. Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve, si vous m'aimez. Elle me regardait d'un air d'angoisse, tandis que je cherchais à rencontrer ses lèvres quand elle ne détournait pas la tête. Je tenais ses mains dans les miennes, elle ne pouvait plus que reculer l'instant de sa défaite. Tout à coup sa figure pâle se colora, elle se mit à sourire et avec une expression de coquetterie angélique : — Et vous, dit-elle, m'aimez-vous?

De ce moment la victoire fut à elle. Je n'eus plus la force de vouloir ce que je désirais; ma tête de loup-cervier fut bouleversée, ni plus ni moins que celle d'un homme, et je crois que j'eus l'accent de la voix humaine en m'écriant pour la première fois de ma vie : — Oui, je t'aime! oui, je t'aime!

— Eh bien! dit-elle d'un air fou et avec un ton caressant, aimons-nous et sauvons-nous. — Oui, sauvons-nous, lui répondis-je, je déteste cette maison et mes oncles. Il y a longtemps que je veux me sauver. Mais on me pendra, tu sais bien. — On ne te pendra pas, reprit-elle en riant, mon prétendu est lieutenant général. — Ton prétendu! m'écriai-je, saisi d'un nouvel accès de jalousie plus vif que le premier, tu vas te marier? — Pourquoi non? répondit-elle en me regardant avec attention. Je pâlis et je serrai les dents. — En ce cas... lui dis-je en essayant de l'emporter dans mes bras. — En ce cas, reprit-elle en me donnant une tape sur la joue, je vois que tu es jaloux; mais c'est un singulier jaloux que celui qui veut posséder sa maîtresse à dix heures pour la céder, à minuit, à huit hommes ivres, qui la lui rendront demain aussi sale que la boue des chemins. — Ah! tu as raison, m'écriai-je, va-t'en! va-t'en! je te défendrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mais je succomberais sous le nombre, et je périrais avec la pensée que tu leur restes. Quelle horreur! tu m'y fais penser; me voilà triste. Allons, pars! — Oh! oui! oh! oui! mon ange, s'écria-t-elle en m'embrassant sur les joues avec effusion.

Cette caresse, la première qu'une femme m'eût faite depuis mon enfance, me rappela, je ne sais comment ni pourquoi, le dernier baiser de ma mère; et au lieu de plaisir, elle me causa une tristesse profonde. Je me sentis les yeux pleins de larmes. Ma suppliante s'en aperçut et baisa mes larmes, en me répétant toujours : — Sauve-moi, sauve-moi! — Et ton mariage? lui dis-je; oh! écoute, jure-moi que tu ne te marieras pas avant que je meure, ce ne sera pas long, car mes oncles font bonne justice et courte justice, comme ils disent. — Est-ce que tu ne vas pas me suivre? reprit-elle. — Te suivre? Non! pendu là-bas pour avoir fait le métier de bandit, pendu ici pour t'avoir fait évader, ce sera toujours bien la même chose, et du moins je n'aurai pas la honte de passer pour un délateur et d'être pendu en place publique. — Je ne te laisserai pas ici, s'écria-t-elle, devrais-je y mourir; viens avec moi, tu ne risques rien, crois-en ma parole. Je réponds de toi devant Dieu. Tue-moi, si je mens, mais partons vite. Mon Dieu! je les entends chanter! ils viennent! Ah! si tu ne peux pas me défendre, tue-moi tout de suite.

Elle se jeta dans mes bras. L'amour et la jalousie gagnaient de plus en plus en moi; j'eus en effet l'idée

de la tuer, et j'eus la main sur mon couteau de chasse tout le temps que j'entendis du bruit et des voix dans le voisinage de la salle. C'étaient des cris de victoire. Je maudis le ciel de ne l'avoir pas donnée à nos ennemis. Je pressai Edmée sur ma poitrine, et nous restâmes immobiles dans les bras l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de fusil annonçât que le combat recommençait. Alors je la serrai avec passion sur mon cœur. — Tu me rappelles, lui dis-je, une pauvre tourterelle qui, étant poursuivie par le milan, vint un jour se jeter dans ma veste et se cacher jusque dans mon sein. — Et tu ne l'as pas livrée au milan, n'est-ce pas? reprit Edmée. — Non, de par tous les diables, pas plus que je ne te livrerai, toi, le plus joli des oiseaux des bois, à ces méchants oiseaux de nuit qui te menacent.

— Mais comment fuirons-nous, dit-elle en écoutant avec terreur la fusillade? — Aisément, lui dis-je, suis-moi. Je pris un flambeau, et levant une trappe, je la fis descendre avec moi dans la cave. De là nous gagnâmes un souterrain creusé dans le roc, qui servait autrefois à risquer un grand moyen de défense quand la garnison était plus considérable; on sortait dans la campagne par une extrémité opposée à la herse, et on tombait sur les derrières des assiégeants qui se trouvaient pris entre deux feux. Mais il y avait longtemps que la garnison de la Roche-Mauprat ne pouvait plus se diviser en deux corps, et d'ailleurs, durant la nuit, il y aurait eu folie à se risquer hors de l'enceinte. Nous arrivâmes donc sans encombre à la sortie du souterrain, mais au dernier moment je fus saisi d'un nouvel accès de fureur. Je jetai ma torche par terre, et m'appuyant contre la porte : — Tu ne sortiras pas d'ici, dis-je à la tremblante Edmée, sans être à moi. Nous étions dans les ténèbres, le bruit du combat ne venait plus jusqu'à nous. Avant qu'on vînt nous surprendre en ce lieu, nous avions mille fois le temps d'échapper. Tout m'enhardissait, Edmée ne dépendait plus que de mon caprice. Quand elle vit que les séductions de sa beauté ne pouvaient plus agir sur moi pour me porter à l'enthousiasme, elle cessa de m'implorer et fit quelques pas en arrière dans l'obscurité. — Ouvre la porte, me dit-elle, et sors le premier ou je me tue, car j'ai pris ton couteau de chasse au moment où tu l'oubliais sur le bord de la trappe, et pour retourner chez tes oncles, tu seras obligé de marcher dans mon sang. L'énergie de sa voix m'effraya. — Rendez ce couteau, lui dis-je, ou à tout risque, je vous l'ôte de force. — Crois-tu que j'aie peur de mourir? dit-elle avec calme. Si j'avais tenu ce couteau là-bas, je ne me serais pas humiliée devant toi. — Eh bien! malheur! m'écriai-je, vous me trompez, vous ne m'aimez pas! Partez, je vous méprise, je ne vous suivrai pas. En même temps j'ouvris la porte.

— Je ne veux pas partir sans vous, dit-elle, et vous, vous ne voulez pas que nous partions sans que je sois déshonorée. Lequel de nous est le plus généreux? — Vous êtes folle, lui dis-je, vous m'avez menti, et vous ne savez que faire pour me rendre imbécile. Mais vous ne sortirez pas d'ici sans jurer que votre mariage avec le lieutenant général ou avec tout autre ne se fera pas avant que vous ayez été ma maîtresse. — Votre maîtresse? dit-elle, y pensez-vous? Ne pouvez-vous du moins, pour adoucir l'insolence, dire votre *femme?* — C'est ce que diraient tous mes oncles à ma place, parce qu'ils ne se soucieraient que de votre dot. Moi, je n'ai envie de rien autre que de votre beauté. Jurez que vous serez à moi d'abord, et après vous serez libre, je le jure. Si je me sens trop jaloux pour le souffrir, un homme n'a qu'une parole, je me ferai sauter la cervelle. — Je jure, dit Edmée, de n'être à personne avant d'être à vous. — Ce n'est pas cela; jurez d'être à moi avant d'être à qui que ce soit. — C'est la même chose, répondit-elle, je le jure. — Sur l'Évangile? sur le nom du Christ? sur le salut de votre âme? sur le cercueil de votre mère? — Sur l'Évangile, sur le nom du Christ, sur le salut de mon âme, sur le cercueil de ma mère. — C'est bon. — Un instant, reprit-elle, vous allez jurer que ma promesse et son exécution resteront un secret entre nous, que mon père ne le saura jamais, ni personne qui puisse le lui redire? — Ni qui que ce soit au monde. Qu'ai-je besoin qu'on le sache, pourvu que cela soit? Elle me fit répéter la formule du serment, et nous nous élançâmes dehors les mains unies en signe de foi mutuelle.

Là, notre fuite devenait périlleuse. Edmée craignait presque autant les assiégeants que les assiégés. Nous eûmes le bonheur de n'en rencontrer aucun; mais il n'était pas facile d'aller vite : le temps était si sombre que nous nous heurtions contre tous les arbres, et la terre si glissante que nous ne pouvions nous soutenir. Un bruit inattendu nous fit tressaillir; mais aussitôt, au son des chaînes qu'il traînait aux pieds, je reconnus le cheval de mon grand-père, animal extraordinairement vieux, mais toujours vigoureux et ardent : c'était le même qui m'avait amené dix ans auparavant à la Roche-Mauprat; il n'avait qu'une corde autour du cou pour toute bride. Je la lui passai dans la bouche avec un nœud coulant; je jetai ma veste sur sa croupe, j'y plaçai ma fugitive, je détachai les entraves, je sautai sur l'animal, et, le talonnant avec fureur, je lui fis prendre le galop à tout hasard. Heureusement pour nous, il connaissait les chemins mieux que moi, et n'avait pas besoin d'y voir pour en suivre les détours sans se heurter aux arbres. Cependant il glissait souvent, et pour se retenir il nous donnait des secousses qui nous eussent mille fois désarçonnés (équipés comme nous l'étions) si nous n'eussions été entre la vie et la mort. Dans de semblables situations, les entreprises désespérées

sont les meilleures, et Dieu protége ceux que les hommes poursuivent. Nous semblions n'avoir plus rien à craindre, lorsque tout à coup le cheval heurta une souche, son pied se prit dans une racine à fleur de terre et il s'abattit. Avant que nous fussions relevés, il avait pris la fuite dans les ténèbres, et j'entendais ses pas rapides s'éloigner de plus en plus. J'avais reçu Edmée dans mes bras; elle n'eut aucun mal, mais je pris une entorse si grave, qu'il me fut impossible de faire un pas. Edmée crut que j'avais la jambe cassée, je le croyais un peu moi-même, tant je souffrais, mais je ne pensai bientôt plus ni à la souffrance, ni à l'inquiétude. La tendre sollicitude que me témoignait Edmée me fit tout oublier. En vain je la pressais de continuer sa route sans moi; elle pouvait maintenant s'échapper. Nous avions fait beaucoup de chemin. Le jour ne tarderait pas à paraître. Elle trouverait des habitations, et partout on la protégerait contre les Mauprat.—Je ne te quitterai pas, répondit-elle avec obstination, tu t'es dévoué à moi, je me dévoue à toi de même. Nous nous sauverons tous deux ou nous mourrons ensemble.

— Je ne me trompe pas, m'écriai-je, c'est une lumière que j'aperçois entre ces branches. Il y a là une habitation. Edmée, allez-y frapper. Vous m'y laisserez sans inquiétude, et vous trouverez un guide pour vous conduire chez vous. — Quoi qu'il arrive, je ne vous quitterai pas, dit-elle; mais je vais voir si l'on peut vous secourir. — Non, lui dis-je, je ne vous laisserai pas frapper seule à cette porte. Cette lumière, au milieu de la nuit, dans une maison située au fond des bois, peut cacher quelque embûche. Je me traînai jusqu'à la porte. Elle était froide comme du métal; les murs étaient couverts de lierre.—Qui est là? cria-t-on du dedans avant que nous eussions frappé. — Nous sommes sauvés, s'écria Edmée, c'est la voix de Patience. —Nous sommes perdus, lui dis-je, nous sommes ennemis mortels, lui et moi.—Ne craignez rien, dit-elle, suivez-moi; c'est Dieu qui nous amène ici.

— Oui, c'est Dieu qui t'amène ici, fille du ciel, étoile du matin, dit Patience en ouvrant la porte, et quiconque te suit soit le bienvenu à la tour Gazeau.

Nous pénétrâmes sous une voûte surbaissée, au milieu de laquelle pendait une lampe de fer. A la clarté de ce luminaire lugubre et des maigres broussailles qui flambaient dans l'âtre, nous vîmes avec surprise que la tour Gazeau était honorée d'une compagnie inusitée. D'un côté, la figure pâle et grave d'un homme en habit ecclésiastique recevait le reflet de la flamme; de l'autre côté, un chapeau à grands bords ombrageait un cône olivâtre terminé par une maigre barbe, et le mur recevait la silhouette d'un nez tellement effilé, qu'il n'y avait rien au monde qui pût lui être comparé, si ce n'est une longue rapière posée en travers sur les genoux du personnage, et la face d'un petit chien qu'on eût prise à sa forme pointue pour celle d'un rat gigantesque : si bien qu'il régnait une harmonie mystérieuse entre ces trois pointes acérées, le nez de don Marcasse, le museau de son chien et la lame de son épée. Il se leva lentement, et porta la main à son chapeau. Ainsi fit le curé janséniste. Le chien allongea la tête entre les jambes de son maître, et muet comme lui, montra les dents et coucha les oreilles sans aboyer. — Chut! *Blaireau*, lui dit Marcasse.

# DEUXIÈME PARTIE.

## VII

A peine le curé eut-il reconnu Edmée qu'il fit trois pas en arrière avec une exclamation de surprise; mais ce ne fut rien auprès de la stupéfaction de Patience, lorsqu'il eut promené sur mes traits la lueur du tison enflammé qui lui servait de torche. — La colombe en compagnie de l'ourson! s'écria-t-il, que se passe-t-il donc? — Ami, répondit Edmée en mettant, à mon propre étonnement, sa main blanche dans la main grossière du sorcier, recevez-le aussi bien que moi-même. J'étais prisonnière à la Roche-Mauprat, et il m'a délivrée. — Que les iniquités de sa race lui soient pardonnées pour cette action! dit le curé. Patience

me prit le bras sans rien dire, et me conduisit auprès du feu. On m'assit sur l'unique chaise de la résidence, et le curé se mit en devoir d'examiner ma jambe, tandis qu'Edmée racontait notre aventure, et s'informait de la chasse et de son père. Patience ne put lui en donner aucune nouvelle. Il avait entendu le cor résonner dans les bois, et la fusillade contre les loups avait troublé son repos plusieurs fois dans la journée. Mais, depuis l'orage, le bruit du vent avait étouffé tous les autres bruits, et il ne savait rien de ce qui se passait dans la Varenne. Marcasse monta lestement une échelle, qui, à défaut de l'escalier rompu, conduisait aux étages supérieurs de la tour; son chien le suivit avec une merveilleuse adresse. Ils redescendirent bientôt, et nous apprîmes qu'une lueur rouge montait sur l'horizon du côté de la Roche-Mauprat. Malgré la haine que j'avais pour cette demeure et pour ses hôtes, je ne pus me défendre d'une sorte de consternation en entendant dire que, selon toute apparence, le manoir héréditaire qui portait mon nom était pris et livré aux flammes : c'était la honte de la défaite; et cet incendie était comme un sceau de vasselage apposé sur mon blason parce que j'appelais les manants et les vilains. Je me levai en sursaut, et si je n'eusse été retenu par une violente douleur au pied, je crois que je me serais élancé dehors. — Qu'avez-vous donc? me dit Edmée, qui était près de moi en cet instant. — J'ai, lui répondis-je brusquement, qu'il faut que je retourne là-bas; car mon devoir est de me faire tuer plutôt que de laisser mes oncles parlementer avec la canaille. — La canaille! s'écria Patience en m'adressant pour la première fois la parole, qui est-ce qui parle de canaille ici? J'en suis, moi, de la canaille; c'est mon titre, et je saurai le faire respecter. — Ma foi! ce ne sera pas de moi, dis-je en repoussant le curé qui m'avait fait rasseoir. —Ce ne serait pourtant pas la première fois, répondit Patience avec un sourire méprisant. — Vous me rappelez, lui dis-je, que nous avions de vieux comptes à régler ensemble; et, surmontant l'affreuse douleur de mon entorse, je me levai de nouveau, et, d'un revers de main, j'envoyai don Marcasse, qui voulut succéder au curé dans le rôle de pacificateur, tomber à la renverse au milieu des cendres. Je ne lui voulais aucun mal, mais j'avais les mouvements un peu brusques, et le pauvre homme était si grêle, qu'il ne pesait pas plus dans ma main qu'une belette n'eût fait dans la sienne. Patience était debout devant moi, les bras croisés, dans une attitude de philosophe stoïcien; mais son regard sombre laissait jaillir la flamme de la haine. Il était évident que, retenu par ses principes d'hospitalité, il attendait, pour m'écraser, que je lui eusse porté le premier coup. Je ne l'eusse pas fait attendre, si Edmée, méprisant le danger qu'il y avait à s'approcher d'un furieux, ne m'eût saisi le bras en me disant d'un ton absolu : — Rasseyez-vous, tenez-vous tranquille, je vous l'ordonne. Tant de hardiesse et de confiance me surprit et me plut en même temps. Les droits qu'elle s'arrogeait sur moi étaient comme une sanction de ceux que je prétendais avoir sur elle. — C'est juste, lui répondis-je en m'asseyant, et j'ajoutai, en regardant Patience : — Cela se retrouvera. — *Amen*, répondit-il en levant les épaules. Marcasse s'était relevé avec beaucoup de sang-froid, et, secouant les cendres dont il était sali, au lieu de s'en prendre à moi, il essayait, à sa manière, de sermonner Patience. La chose n'était pas facile en elle-même; mais rien n'était moins irritant que cette censure monosyllabique jetant sa note au milieu des querelles comme un écho dans la tempête. — A votre âge, disait-il à son hôte, pas patient du tout! Tout le tort, oui, tort, vous! — Que vous êtes méchant! me disait Edmée en laissant sa main sur son épaule, ne recommencez pas, ou je vous abandonne. Je me laissais gronder par elle avec plaisir, et sans m'apercevoir que, depuis un instant, nous avions changé de rôle : c'était elle maintenant qui commandait et menaçait; elle avait repris toute sa supériorité réelle sur moi en franchissant le seuil de la tour Gazeau; et ce lieu sauvage, ces témoins étrangers, cet hôte farouche, représentaient déjà la société où je venais de mettre le pied, et dont j'allais bientôt subir les entraves.

— Allons, dit-elle en se tournant vers Patience, nous ne nous entendons pas ici, et moi je suis dévorée d'inquiétude pour mon pauvre père qui me cherche et qui se tord les bras à l'heure qu'il est. Bon Patience, trouve-moi un moyen de le rejoindre avec ce malheureux enfant que je ne puis laisser à ta garde, puisque tu ne m'aimes pas assez pour être patient et miséricordieux avec lui. — Qu'est-ce que vous dites? s'écria Patience en posant sa main sur son front comme au sortir d'un rêve. Oui, vous avez raison; je suis un vieux brutal, un vieux fou. Fille de Dieu! dites à ce garçon... à ce gentilhomme que je lui demande pardon du passé et que, pour le présent, je mets ma pauvre cellule à ses ordres; est-ce bien parlé? — Oui, Patience, dit le curé; d'ailleurs tout peut s'arranger; mon cheval est doux et solide, mademoiselle de Mauprat va le monter, vous et Marcasse le conduirez par la bride, et moi je resterai ici près de notre blessé. Je réponds de le bien soigner et de ne l'irriter en aucune façon. N'est-ce pas, M. Bernard, vous n'avez rien contre moi, vous êtes bien sûr que je ne suis pas votre ennemi? — Je n'en sais rien, répondis-je, c'est comme il vous plaira. Ayez soin de *la cousine*, conduisez-la; moi, je n'ai besoin de rien, et je ne me soucie de personne. Une botte de paille et un verre de vin, c'est tout ce que je voudrais, si c'était possible. — Vous aurez l'un et l'autre, dit Marcasse en me présentant sa gourde, et voici d'abord de quoi vous reconforter; je vais à l'écurie préparer le cheval. — Non, j'y vais moi-même, dit Patience;

avez soin de ce jeune homme. — Et il passa dans une autre salle basse qui servait d'écurie au cheval du curé, durant les visites que celui-ci lui rendait. On fit passer l'animal par la chambre où nous étions; et Patience, arrangeant le manteau du curé sur la selle, y déposa Edmée avec un soin paternel. — Un instant! dit-elle avant de se laisser emmener; monsieur le curé, vous me promettez, sur le salut de votre âme, de ne pas abandonner mon cousin avant que je sois revenue avec mon père pour le chercher? — Je le jure, répondit le curé. — Et vous, Bernard, dit Edmée, vous jurez sur l'honneur que vous m'attendrez ici? — Je n'en sais rien du tout, répondis-je, cela dépendra du temps et de ma patience; mais vous savez bien, cousine, que nous nous reverrons, fût-ce au diable, et, quant à moi, le plus tôt possible. A la clarté du tison que Patience agitait autour d'elle pour examiner le harnais du cheval, je vis son beau visage rougir et pâlir; puis elle releva sa tête penchée tristement et me regarda fixement d'un air étrange. — Partons-nous? dit Marcasse en ouvrant la porte. — Marchons, dit Patience en prenant la bride. Ma fille Edmée, baissez-vous bien en passant sous la porte... — Qu'est-ce qu'il y a, Blaireau? dit Marcasse en s'arrêtant sur le seuil et en mettant en avant la pointe de son épée glorieusement rouillée dans le sang des animaux rongeurs.

Blaireau resta immobile, et s'il n'eût été *muet de naissance*, comme disait son maître, il eût aboyé; mais il avertit à sa manière en faisant entendre une sorte de toux sèche, qui était son plus grand signe de colère et d'inquiétude... — Quelque chose là-dessous, dit Marcasse. Et il avança fort courageusement dans les ténèbres en faisant signe à l'amazone de ne pas sortir. La détonation d'une arme à feu nous fit tressaillir. Edmée sauta légèrement à bas du cheval, et, par un mouvement instinctif qui ne m'échappa point, vint se placer derrière ma chaise. Patience s'élança hors de la tour; le curé courut au cheval épouvanté, qui se cabrait et reculait sur nous; Blaireau réussit à aboyer. J'oubliai mon mal, et d'un saut je fus aux avant-postes.

Un homme, criblé de blessures et répandant un ruisseau de sang, était couché en travers devant la porte. C'était mon oncle Laurent, mortellement blessé au siége de la Roche-Mauprat, qui venait expirer sous nos yeux. Avec lui était son frère Léonard, qui venait de tirer à tout hasard son dernier coup de pistolet, et qui heureusement n'avait atteint personne. Le premier mouvement de Patience fut de se mettre en défense; mais, en reconnaissant Marcasse, les fugitifs, loin de se montrer hostiles, demandèrent asile et secours, et personne ne crut devoir leur refuser l'assistance que réclamait leur déplorable situation. La maréchaussée était à leur poursuite. La Roche-Mauprat était la proie des flammes; Louis et Pierre s'étaient fait tuer sur la brèche; Antoine, Jean et Gaucher étaient en fuite d'un autre côté. Peut-être étaient-ils déjà prisonniers. Rien ne saurait rendre l'horreur des derniers moments de Laurent. Son agonie fut rapide, mais affreuse. Il blasphémait à faire pâlir le curé. A peine la porte fut-elle refermée et le moribond déposé à terre, qu'un râle horrible s'empara de lui. Malgré nos représentations, Léonard, ne connaissant d'autre remède que l'eau-de-vie, arracha de mes mains (non sans m'adresser en jurant un reproche insultant pour ma fuite) la gourde de Marcasse, desserra de force, avec la lame de son couteau de chasse, les dents contractées de son frère, et lui versa la moitié de la gourde. Le malheureux bondit, agita ses bras dans des convulsions désespérées, se releva de toute sa hauteur, et retomba roide mort sur le carreau ensanglanté. Nous n'eûmes pas le loisir d'une oraison funèbre; la porte retentit sous les coups redoublés de nouveaux assaillants. — Ouvrez, de par le roi, crièrent plusieurs voix; ouvrez à la maréchaussée. — A la défense! s'écria Léonard en relevant son couteau et en s'élançant vers la porte. Vilains, montrez-vous gentilshommes! et toi, Bernard, répare ta faute, lave ta honte, ne souffre pas qu'un Mauprat tombe vivant dans les mains des gendarmes!

Commandé par l'instinct du courage et de la fierté, j'allais l'imiter, quand Patience, s'élançant sur lui et le terrassant avec une force herculéenne, lui mit le genou sur la poitrine en criant à Marcasse d'ouvrir la porte. Cela fut fait avant que j'eusse pu prendre parti pour mon oncle contre son hôte inexorable. Six gendarmes s'élancèrent dans la tour, et nous tinrent tous immobiles au bout de leurs fusils. — Holà! messieurs, dit Patience, ne faites de mal à personne, et prenez ce prisonnier. Si j'eusse été seul avec lui, je l'eusse défendu ou fait sauver; mais il y a ici de braves gens qui ne doivent pas payer pour un coquin, et je ne me soucie pas de les exposer dans un engagement. Voilà le Mauprat. Songez que votre devoir est de le remettre sain et sauf dans les mains de la justice. Cet autre est mort. — Monsieur, rendez-vous, dit le sous-officier de maréchaussée en s'emparant de Léonard. — Jamais un Mauprat ne traînera son nom sur les bancs d'un présidial, répondit Léonard d'un air sombre. Je me rends; mais vous n'aurez que ma peau. Et il se laissa asseoir sur une chaise sans faire de résistance. Tandis qu'on se préparait à le lier : — Une seule, une dernière charité, mon père, dit-il au curé. Passez-moi le reste de la gourde; je me meurs de soif et d'épuisement. Le bon curé lui passa la gourde, qu'il avala d'un trait. Sa figure décomposée avait une sorte de calme effrayant. Il semblait absorbé, atterré, incapable de résistance. Mais au moment où on lui liait les pieds, il arracha un pistolet à la ceinture d'un des gendarmes, et se fit sauter la cervelle.

Je fus bouleversé de ce spectacle affreux. Plongé

dans une morne stupeur, ne comprenant plus rien à ce qui m'entourait, je restai pétrifié, ne m'apercevant pas que depuis quelques instants j'étais l'objet d'un débat sérieux entre la maréchaussée et mes hôtes. Un gendarme prétendait me reconnaître pour un Mauprat coupe-jarret. Patience niait que je fusse autre chose qu'un garde-chasse de M. Hubert de Mauprat escortant sa fille. Ennuyé de ce débat, j'allais me nommer, lorsque je vis un spectre se lever à côté de moi. C'était Edmée qui s'était collée entre la muraille et le pauvre cheval effrayé du curé, qui, les jambes étendues et l'œil en feu, lui faisait comme un rempart de son corps. Elle était pâle comme la mort, et ses lèvres étaient tellement contractées d'horreur, qu'elle fit d'abord des efforts inouïs pour parler sans pouvoir s'exprimer autrement que par signes. Le sous-officier, touché de sa jeunesse et de sa situation, attendit avec déférence qu'elle réussît à s'expliquer. Enfin, elle obtint qu'on ne me traitât pas en prisonnier, et qu'on me conduisît avec elle au château de son père, où elle donnait sa parole d'honneur qu'on fournirait sur mon compte des explications et des garanties satisfaisantes. Le curé et les deux autres témoins appuyant cette promesse, nous partîmes tous ensemble, Edmée sur le cheval du sous-officier, qui prit celui d'un de ses hommes, moi sur le cheval du curé, Patience et le curé à pied entre nous, la maréchaussée sur nos flancs, Marcasse en avant, toujours impassible au milieu de l'épouvante et de la consternation générale. Deux gendarmes restèrent à la tour pour garder les cadavres et constater les faits.

## VIII

Nous avions fait une lieue environ dans les bois, nous arrêtant à chaque embranchement de route pour appeler; car Edmée, convaincue que son père ne rentrerait pas chez lui sans l'avoir retrouvée, suppliait ses compagnons de voyage de l'aider à le rejoindre; ce à quoi les gendarmes répugnaient beaucoup, craignant d'être surpris et attaqués par quelques groupes des fuyards de la Roche-Mauprat. Chemin faisant, ils nous apprirent que le repaire avait été conquis à la troisième attaque. Jusque-là les assaillants avaient ménagé leurs forces. Le lieutenant de maréchaussée voulait qu'on s'emparât du donjon sans le détruire, et surtout des assiégés sans les tuer; mais cela fut impossible à cause de la résistance désespérée qu'ils firent. Les assiégeants furent tellement maltraités à leur seconde tentative, qu'ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que le parti extrême, ou la retraite. Le feu fut mis aux bâtiments d'enceinte, et au troisième engagement on ne ménagea plus rien. Deux Mauprat furent tués sur les débris de leur bastion; les cinq autres disparurent. Six hommes furent dépêchés à leur poursuite d'un côté, six de l'autre; car on avait trouvé sur-le-champ la trace des fugitifs, et ceux qui nous transmettaient ces détails avaient suivi de si près Laurent et Léonard, qu'ils avaient atteint de plusieurs balles le premier de ces infortunés, à peu de distance de la tour Gazeau. Ils l'avaient entendu crier qu'il était mort, et, selon toute apparence, Léonard l'avait porté jusqu'à la demeure du sorcier. Ce Léonard était le seul qui méritât quelque pitié, car c'était le seul qui eût peut-être été susceptible d'embrasser une meilleure vie. Il était parfois chevaleresque dans son brigandage, et son cœur farouche était capable d'affection. J'étais donc très-touché de sa mort tragique, et je me laissais entraîner machinalement, plongé dans de sombres pensées, et résolu à finir mes jours de la même manière, si l'on me condamnait aux affronts qu'il n'avait pas voulu subir.

Tout à coup le son des cors et les hurlements des chiens nous annoncèrent l'approche d'un groupe de chasseurs. Tandis qu'on leur répondait par des cris de notre côté, Patience courut à la découverte. Edmée, impatiente de retrouver son père, et surmontant toutes les terreurs de cette nuit sanglante, fouetta son cheval et atteignit les chasseurs la première. Lorsque nous les eûmes rejoints, je vis Edmée dans les bras d'un homme de grande taille et d'une figure vénérable. Il était vêtu avec luxe; sa veste de chasse, galonnée d'or sur toutes les coutures, et le magnifique cheval normand qu'un piqueur tenait derrière lui, me frappèrent tellement, que je me crus en présence d'un prince. Les témoignages de tendresse qu'il donnait à sa fille étaient si nouveaux pour moi, que je faillis les trouver exagérés et indignes de la gravité d'un homme; en même temps ils m'inspiraient une sorte de jalousie brutale, et il ne me venait pas à l'esprit qu'un homme si bien mis pût être mon oncle. Edmée lui parla bas et avec vivacité. Cette conférence dura quelques instants, au bout desquels le vieillard vint à moi et m'embrassa cordialement. Tout me paraissait si nouveau dans ces manières, que je me tenais immobile et muet devant les protestations et les caresses dont j'étais l'objet. Un grand jeune homme, d'une belle figure et vêtu avec autant de recherche que M. Hubert, vint me serrer la main et m'adresser des remercîments auxquels je ne compris rien. Ensuite il entra en pourparlers avec les gendarmes, et je compris qu'il était le lieutenant général de la province, et qu'il exigeait qu'on me laissât libre de suivre mon oncle le chevalier dans son château, où il répondait de moi sur son honneur. Les gendarmes prirent congé de nous; car le chevalier et le lieutenant général étaient assez bien escortés par leurs gens pour n'avoir à craindre aucune mauvaise rencontre. Un nouveau sujet de surprise pour moi fut de voir le chevalier donner de vives marques d'amitié à Patience

et à Marcasse. Quant au curé, il était avec ces deux seigneurs sur un pied d'égalité. Depuis quelques mois il était aumônier du château de Sainte-Sévère, les tracasseries du clergé diocésain lui ayant fait abandonner sa cure.

Toute cette tendresse dont Edmée était l'objet, ces affections de famille dont je n'avais pas l'idée, ces cordiales et douces relations entre des plébéiens respectueux et des patriciens bienveillants, tout ce que je voyais et entendais ressemblait à un rêve. Je regardais et n'avais le sens d'aucune appréciation sur quoi que ce soit. Mon cerveau commença cependant à travailler lorsque, la caravane s'étant remise en route, je vis le lieutenant général (M. de La Marche) pousser son cheval entre celui d'Edmée et le mien, et se placer de droit à son côté. Je me souvins qu'elle m'avait dit à la Roche-Mauprat qu'il était son fiancé. La haine et la colère s'emparèrent de moi, et je ne sais quelle absurdité j'eusse faite, si Edmée, semblant deviner ce qui se passait dans mon âme farouche, ne lui eût dit qu'elle voulait me parler, et ne m'eût rendu ma place auprès d'elle. — Qu'avez-vous à me dire? lui demandai-je avec plus d'empressement que de politesse. — Rien, me répondit-elle à demi-voix. J'aurai beaucoup à vous dire plus tard; jusque-là ferez-vous toutes mes volontés? — Et pourquoi diable ferais-je vos volontés, cousine? Elle hésita un peu à me répondre, et faisant un effort, elle dit : — Parce que c'est ainsi qu'on prouve aux femmes qu'on les aime. — Est-ce que vous croyez que je ne vous aime pas? repris-je brusquement. — Qu'en sais-je? dit-elle. Ce doute m'étonna beaucoup, et j'essayai de le combattre à ma manière. — N'êtes vous pas belle? lui dis-je, et ne suis-je pas un jeune homme? Peut-être croyez-vous que je suis trop enfant pour m'apercevoir de la beauté d'une femme; mais à présent que j'ai la tête calme et que je suis triste et bien sérieux, je puis vous dire que je suis encore plus amoureux de vous que je ne pensais. Plus je vous regarde, plus je vous trouve belle. Je ne croyais pas qu'une femme pût me paraître aussi belle. Vrai, je ne dormirai pas tant que... —Taisez-vous, dit-elle sèchement. — Oh! vous craignez que ce monsieur ne m'entende, repris-je en lui désignant M. de La Marche. Soyez tranquille, je sais garder un serment, et j'espère qu'étant une fille bien née vous saurez aussi garder le vôtre. Elle se tut. Nous étions dans un chemin où l'on ne pouvait marcher que deux de front. L'obscurité était profonde, et quoique le chevalier et le lieutenant général fussent sur nos talons, j'allais m'enhardir à passer mon bras autour de sa taille, lorsqu'elle me dit d'une voix triste et affaiblie : — Mon cousin, je vous demande pardon si je ne vous parle pas. Je ne comprends pas même bien ce que vous me dites. Je me sens exténuée de fatigue; il me semble que je vais mourir. Heureusement nous voici arrivés. Jurez-moi que vous aimerez mon père, que vous céderez à tous ses conseils, que vous ne prendrez parti sur quoi que ce soit sans me consulter. Jurez-le-moi si vous voulez que je croie à votre amitié. — Oh! mon amitié, n'y croyez pas, j'y consens, répondis-je; mais croyez à mon amour. Je jure tout ce qu'il vous plaira, mais vous, ne me promettez-vous rien, là, de bonne grâce? — Que puis-je vous promettre qui ne vous appartienne? dit-elle d'un ton sérieux; vous m'avez sauvé l'honneur, ma vie est à vous.

Les premières lueurs du matin blanchissaient alors l'horizon; nous arrivions au village de Sainte-Sévère, et bientôt nous entrâmes dans la cour du château. En descendant de cheval, Edmée tomba dans les bras de son père; elle était pâle comme la mort. M. de La Marche fit un cri et aida à l'emporter. Elle était évanouie. Le curé se chargea de moi. J'étais fort inquiet sur mon sort. La méfiance naturelle aux brigands se réveilla dès que je cessai d'être sous la fascination de celle qui avait réussi à me tirer de mon antre. J'étais comme un loup blessé, et je jetais des regards sombres autour de moi, prêt à m'élancer sur le premier qui ferait un geste ou dirait un mot équivoque. On me conduisit à un appartement splendide, et une collation, préparée avec un luxe dont je n'avais pas l'idée, me fut servie immédiatement. Le curé me témoigna beaucoup d'intérêt, et ayant réussi à me rassurer un peu, il me quitta pour s'occuper de son ami Patience. Mon trouble et un reste d'inquiétude ne tinrent pas contre l'appétit généreux dont est douée la jeunesse. Sans les empressements et les respects d'un valet beaucoup mieux mis que moi, qui se tenait derrière ma chaise, et auquel je ne pouvais m'empêcher de rendre ses politesses chaque fois qu'il s'élançait au-devant de mes désirs, j'eusse fait un déjeuner effrayant; mais son habit vert et ses culottes de soie me gênaient beaucoup. Ce fut bien pis lorsque, s'étant agenouillé, il se mit en devoir de me déchausser pour me mettre au lit. Pour le coup, je crus qu'il se moquait de moi, et je faillis lui assener un grand coup de poing sur la tête; mais il avait l'air si grave en s'acquittant de cette besogne, que je restai stupéfait à le regarder.

Dans les premiers moments, me trouvant au lit, sans armes, et avec des gens qui allaient et venaient autour de moi en marchant sur la pointe du pied, il me vint encore des mouvements de méfiance. Je profitai d'un instant où j'étais seul pour me relever, et prenant sur la table à demi desservie le plus long couteau que je pus choisir, je me couchai plus tranquille, et m'endormis profondément en le tenant bien serré dans ma main.

Quand je m'éveillai, le soleil couchant jetait sur mes draps, d'une finesse extrême, le reflet adouci de mes rideaux de damas rouge, et faisait étinceler les

grenades dorées qui ornaient les coins du dossier. Ce lit était si beau et si moelleux, que je faillis lui faire des excuses de m'être couché dedans. En me soulevant, je vis une figure douce et vénérable qui entr'ouvrait ma courtine et qui me souriait. C'était le chevalier Hubert de Mauprat, qui m'interrogeait avec intérêt sur l'état de ma santé. J'essayai d'être poli et reconnaissant; mais les expressions dont je me servais ressemblaient si peu aux siennes, que je me troublai et souffris de ma grossièreté, sans pouvoir m'en rendre compte. Pour comble de malheur, à un mouvement que je fis, le couteau que j'avais pris pour camarade de lit tomba aux pieds de M. de Mauprat, qui le ramassa, le regarda et me regarda ensuite avec une extrême surprise. Je devins rouge comme le feu, et balbutiai je ne sais quoi. Je m'attendais à des reproches, pour cette insulte faite à son hospitalité, mais il était trop poli pour pousser plus loin l'explication. Il posa tranquillement le couteau sur la cheminée, et revenant à moi, il me parla ainsi :

— Bernard, je sais maintenant que je vous dois la vie de ce que j'ai de plus cher au monde. Toute la mienne sera consacrée à vous prouver ma reconnaissance et mon estime. Ma fille aussi a contracté envers vous une dette sacrée. N'ayez donc aucune inquiétude pour votre avenir. Je sais à quelles persécutions et à quelles vengeances vous vous êtes exposé pour venir à nous; mais je sais aussi à quelle affreuse existence mon amitié et mon dévouement sauront vous soustraire. Vous êtes orphelin, et je n'ai pas de fils. Voulez-vous m'accepter pour votre père?

Je regardai le chevalier avec des yeux égarés. Je ne pouvais en croire mes oreilles. Toute impression était paralysée chez moi par la surprise et la timidité. Il me fut impossible de répondre un mot; le chevalier éprouva un peu de surprise lui-même, il ne s'attendait pas à trouver une nature aussi brutalement inculte. — Allons, me dit-il, j'espère que vous vous accoutumerez à nous. Donnez-moi seulement une poignée de main, pour me prouver que vous avez confiance en moi. Je vais vous envoyer votre domestique, commandez-lui tout ce que vous voudrez, il est à vous. J'ai seulement une promesse à exiger de vous, c'est que vous ne sortirez point de l'enceinte du parc, d'ici à ce que j'aie pris des mesures pour vous soustraire aux poursuites de la justice. On pourrait faire rejaillir sur vous les accusations qui pèsent sur la conduite de vos oncles.

— Mes oncles? dis-je en passant mes mains sur ma tête, est-ce un mauvais rêve que j'ai fait? Où sont-ils? Qu'est devenue la Roche-Mauprat?

— La Roche-Mauprat a été préservée des flammes, répondit-il. Quelques bâtiments accessoires ont été détruits; mais je me charge de réparer votre maison et de racheter votre fief aux créanciers dont il est aujourd'hui la proie. Quant à vos oncles... vous êtes probablement le seul héritier d'un nom qu'il vous appartient de réhabiliter.

— Le seul! m'écriai-je... Quatre Mauprat ont succombé cette nuit, mais les trois autres...

— Le cinquième... Gaucher, a péri dans sa fuite; on l'a retrouvé ce matin noyé dans l'étang *des Froids*.

On n'a retrouvé ni Jean, ni Antoine; mais le cheval de l'un et le manteau de l'autre, trouvés à peu de distance du lieu où gisait le cadavre de Gaucher, sont des indices sinistres de quelque événement semblable. Si l'un des Mauprat s'est échappé, c'est pour ne plus reparaître, car il n'y aurait plus d'espoir pour lui; et puisqu'ils ont attiré sur leurs têtes ces orages inévitables, mieux vaut pour eux et pour nous, qui avons le malheur de porter le même nom, qu'ils aient eu cette fin tragique les armes à la main, que de subir une mort infâme au bout d'une potence. Acceptons ce que Dieu a décidé à leur égard. L'arrêt est rude. Sept hommes pleins de force et de jeunesse appelés, dans une seule nuit, à rendre un compte terrible... Prions pour eux, Bernard, et, à force de bonnes œuvres, tâchons de réparer le mal qu'ils ont fait, et d'enlever les taches qu'ils ont imprimées à notre écusson.

Ces dernières paroles résumaient tout le caractère du chevalier. Il était pieux, équitable, plein de charité; mais chez lui, comme chez la plupart des gentilshommes, les préceptes de l'humilité chrétienne venaient échouer devant l'orgueil du rang. Il eût volontiers fait asseoir un pauvre à sa table, et le vendredi saint il lavait les pieds à douze mendiants; mais il n'en était pas moins attaché à tous les préjugés de notre caste. Il trouvait ses cousins beaucoup plus coupables d'avoir dérogé à leur dignité d'homme, étant gentilshommes, que s'ils eussent été plébéiens. Dans cette hypothèse, selon lui, leurs crimes eussent été de moitié moins graves. J'ai partagé longtemps cette conviction; elle était dans mon sang, si je puis m'exprimer ainsi. Je ne l'ai perdue qu'à la suite des rudes leçons de ma destinée.

Il me confirma ensuite ce que sa fille m'avait dit. Il avait désiré vivement être chargé de mon éducation, dès ma naissance; mais son frère Tristan s'y était opposé avec acharnement. Ici le front du chevalier se rembrunit. — Vous ne savez pas, dit-il, combien cette velléité de ma part a eu de suites funestes pour moi, et pour vous aussi. Mais ceci doit rester enveloppé dans le mystère... mystère affreux, sang des Atrides!... Il me prit la main, et ajouta d'un air accablé : Bernard, nous sommes victimes tous deux d'une famille atroce. Ce n'est pas le moment de récriminer contre ceux qui paraissent, à cette heure, devant le redoutable tribunal de Dieu; mais ils m'ont fait un mal irréparable, ils m'ont brisé le cœur... Celui qu'ils vous ont fait sera réparé, j'en jure par la mémoire de votre mère. Ils vous ont privé d'éducation, ils vous ont

associé à leurs brigandages; mais votre âme est restée grande et pure comme était celle de l'ange qui vous donna le jour. Vous réparerez les erreurs involontaires de votre enfance; vous recevrez une éducation conforme à votre rang; vous relèverez l'honneur de la famille, n'est-ce pas, vous le voulez? Moi je le veux, je me mettrai à vos genoux pour obtenir votre confiance, et je l'obtiendrai, car la Providence vous destinait à être mon fils. Ah! j'avais rêvé jadis une adoption plus complète. Si, à ma seconde tentative, on vous eût accordé à ma tendresse, vous eussiez été élevé avec ma fille, et vous seriez certainement devenu son époux. Mais Dieu ne l'a pas voulu. Il faut que vous commenciez votre éducation, et la sienne s'achève. Elle est d'âge à être établie, et d'ailleurs elle a fait son choix; elle aime M. de La Marche qu'elle est à la veille d'épouser; elle vous l'a dit?

Je balbutiai quelques paroles confuses. Les caresses et les paroles généreuses de ce vieillard respectable m'avaient vivement ému, et je sentais comme une nouvelle nature se développer en moi. Mais lorsqu'il prononça le nom de son futur gendre, tous mes instincts sauvages se réveillèrent, et je sentis qu'aucun principe de loyauté sociale ne me ferait renoncer à la possession de celle que je regardais comme ma proie. Je pâlissais, je rougissais, je suffoquais. Nous fûmes heureusement interrompus par l'abbé Aubert (le curé janséniste) qui venait s'informer des suites de ma chute. Alors seulement le chevalier sut que j'étais blessé, circonstance qu'il n'avait pas eu le loisir d'apprendre dans l'agitation de tant d'événements plus graves. Il envoya chercher son médecin, et je fus entouré de soins affectueux qui me parurent assez puérils, et auxquels je me soumis pourtant par un instinct de reconnaissance.

Je n'avais pas osé demander au chevalier des nouvelles de sa fille. Je fus plus hardi avec l'abbé. Il m'apprit que la prolongation et l'agitation de son sommeil donnaient quelque inquiétude, et le médecin, étant revenu le soir pour me faire un nouveau pansement, me dit qu'elle avait beaucoup de fièvre, et qu'il craignait pour elle une maladie grave.

Elle fut, en effet, assez mal pendant quelques jours pour donner de l'inquiétude. Dans les terribles émotions qu'elle avait éprouvées, elle avait déployé beaucoup d'énergie; mais elle subit une réaction assez violente. De mon côté, je fus retenu au lit; je ne pouvais faire un pas sans ressentir de vives douleurs, et le médecin me menaçait d'y rester cloué pour plusieurs mois, si je ne me soumettais à l'immobilité pendant quelques jours. Comme j'étais d'ailleurs en pleine santé, et que je n'avais jamais été malade de ma vie, la transition de mes habitudes actives à cette molle captivité me causa un ennui dont rien ne saurait rendre les angoisses. Il faut avoir vécu au fond des bois, dans toute la rudesse des mœurs farouches, pour comprendre l'espèce d'effroi et de désespoir que j'éprouvai en me trouvant enfermé pendant plus d'une semaine entre quatre rideaux de soie. Le luxe de mon appartement, la dorure de mon lit, les soins minutieux des laquais, tout, jusqu'à la bonté des aliments, puérilités auxquelles j'avais été assez sensible le premier jour, me devint odieux au bout de vingt-quatre heures. Le chevalier me faisait de tendres et courtes visites, car il était absorbé par la maladie de sa fille chérie. L'abbé fut excellent pour moi. Je n'osais dire ni à l'un ni à l'autre combien je me trouvais malheureux; mais lorsque j'étais seul, j'avais envie de rugir comme un lion mis en cage, et la nuit, je faisais des rêves où la mousse des bois, le rideau des arbres de la forêt et jusqu'aux sombres créneaux de la Roche-Mauprat, m'apparaissaient comme le paradis terrestre. D'autres fois, les scènes tragiques qui avaient accompagné et suivi mon évasion, se retraçaient si énergiquement à ma mémoire, que, même éveillé, j'étais en proie à une sorte de délire.

Une visite de M. de La Marche augmenta le désordre et l'exaspération de mes idées. Il me témoigna beaucoup d'intérêt, me serra la main à plusieurs reprises, me demanda mon amitié, s'écria dix fois qu'il donnerait sa vie pour moi, et je ne sais combien d'autres protestations que je n'entendis guère, car j'avais un torrent dans les oreilles tandis qu'il me parlait, et si j'avais eu mon couteau de chasse, je crois que je me serais jeté sur lui. Mes manières farouches et mes regards sombres l'étonnèrent beaucoup; mais l'abbé lui ayant dit que j'avais l'esprit frappé des événements terribles avenus dans ma famille, il redoubla ses protestations, et me quitta de la manière la plus affectueuse et la plus courtoise.

Cette politesse que je trouvais dans tout le monde, depuis le maître de la maison jusqu'au dernier des serviteurs, me causait un malaise inouï, bien qu'elle me frappât d'admiration; car n'eût-elle pas été inspirée par la bienveillance qu'on me portait, il m'eût été impossible de comprendre qu'elle pouvait être une chose bien distincte de la bonté. Elle ressemblait si peu à la faconde gasconne et railleuse des Mauprat, qu'elle était pour moi comme une langue tout à fait nouvelle, que je comprenais, mais que je ne pouvais parler.

Je retrouvai pourtant la faculté de répondre, lorsque l'abbé, m'ayant annoncé qu'il était chargé de mon éducation, m'interrogea pour savoir où j'en étais. Mon ignorance était tellement au delà de tout ce qu'il eût pu imaginer, que j'eus honte de la lui révéler, et ma fierté sauvage reprenant le dessus, je lui déclarai que j'étais gentilhomme et que je n'avais nulle envie de devenir *clerc*. Il ne me répondit que par un éclat de rire, qui m'offensa beaucoup. Il me tapa doucement sur l'épaule d'un air d'amitié, en disant que je changerais d'avis avec le temps, mais que j'étais un drôle de corps. J'étais pourpre de colère quand le chevalier

entra; l'abbé lui rapporta notre entretien et ma réponse. M. Hubert réprima un sourire : — Mon enfant, me dit-il avec affection, jamais je ne veux me rendre fâcheux pour vous, même par amitié. Ne parlons pas d'étude aujourd'hui. Avant d'en concevoir le goût, il faut que vous en compreniez la nécessité. Vous avez l'esprit juste, puisque vous avez le cœur noble ; l'envie de vous instruire vous viendra d'elle-même. Soupons. Avez-vous faim? aimez-vous le bon vin? — Beaucoup plus que le latin, répondis-je. — Eh bien! l'abbé, pour vous punir d'avoir fait le cuistre, reprit-il gaiement, vous en boirez avec nous. Edmée est tout à fait hors de danger. Le médecin vous permet de vous lever et de faire quelques pas. Nous souperons dans votre chambre.

Le souper et le vin étaient si bons en effet, que je me grisai très-lestement, selon la coutume de la Roche-Mauprat. Je crois que l'on m'y aida, afin de me faire parler et de connaître tout de suite à quelle espèce de rustre on avait affaire. Mon manque d'éducation surpassait tout ce qu'on avait prévu; mais sans doute on augura bien du fond, car on ne m'abandonna pas, et on travailla à tailler ce quartier de roc avec un zèle qui marquait de l'espérance.

Dès que je pus sortir de la chambre, mon ennui se dissipa. L'abbé se fit mon compagnon inséparable tout le premier jour. La longueur du second fut adoucie par l'espérance qu'on me donna de voir Edmée le lendemain, et par les bons traitements dont j'étais l'objet, et dont je commençais à sentir la douceur, à mesure que je m'habituais à ne plus m'en étonner. La bonté incomparable du chevalier était bien faite pour vaincre ma grossièreté; elle me gagna rapidement le cœur. C'était la première affection de ma vie. Elle s'installait en moi de pair avec un amour violent pour sa fille, et je ne songeais pas seulement à faire lutter un de ces deux sentiments contre l'autre. J'étais tout besoin, tout instinct, tout désir. J'avais les passions d'un homme dans l'âme d'un enfant.

## IX

Enfin un matin M. Hubert, après déjeuner, m'emmena chez sa fille. Quand la porte de sa chambre s'ouvrit, l'air tiède et parfumé qui me vint au visage faillit me suffoquer. Cette chambre était simple et charmante, tendue et meublée en toile de Perse à fond blanc, et toute parfumée de grands vases de Chine remplis de fleurs. Il y avait des oiseaux d'Afrique qui jouaient dans une cage dorée et qui chantaient d'une voix douce et amoureuse. Le tapis était plus moelleux aux pieds que la mousse des bois au mois de mars. J'étais si ému, qu'à chaque instant ma vue se troublait : mes pieds s'accrochaient gauchement l'un à l'autre, et je heurtais tous les meubles sans pouvoir avancer. Edmée était couchée sur une chaise longue, et roulait nonchalamment un éventail de nacre entre ses doigts. Elle me sembla encore plus belle que je ne l'avais vue, mais si différente, que je me sentis tout glacé de crainte au milieu de mon transport. Elle me tendit la main; je ne savais pas que je pusse la lui baiser devant son père. Je n'entendis pas ce qu'elle me disait; je crois que ce furent des paroles affectueuses. Puis, comme brisée de fatigue, elle pencha sa tête en arrière sur son oreiller et ferma les yeux à demi. — J'ai à travailler, me dit le chevalier; tenez-lui compagnie, mais ne la faites pas beaucoup parler, car elle est encore bien faible.

Cette recommandation ressemblait vraiment à une raillerie; Edmée feignait d'être assoupie pour cacher peut-être un peu d'embarras intérieur, et quant à moi, j'étais si incapable de combattre cette réserve, que c'était vraiment pitié de me recommander le silence.

Le chevalier ouvrit une porte au fond de l'appartement et la referma; mais en l'entendant tousser de temps en temps, je compris que son cabinet n'était séparé que par une cloison de la chambre de sa fille; néanmoins j'eus quelques instants de bien-être en me trouvant seul avec elle, tant qu'elle parut dormir. Elle ne me voyait pas et je la regardais à mon aise; elle était ausssi pâle et aussi blanche que son peignoir de mousseline et que ses mules de satin garnies de cygne; sa main fine et transparente était à mes yeux comme un bijou inconnu. Je ne m'étais jamais douté de ce que c'était qu'une femme; la beauté, pour moi, c'avait été, jusqu'alors, la jeunesse et la santé avec une sorte de hardiesse virile. Edmée en amazone s'était un peu montrée sous cet aspect la première fois, et je l'avais mieux comprise; maintenant je l'étudiais de nouveau, et je ne pouvais plus concevoir que ce fût là cette femme que j'avais tenue dans mes bras à la Roche-Mauprat. Le lieu, la situation, mes idées elles-mêmes, qui commençaient à recevoir du dehors un faible rayon de lumière, tout contribuait à rendre ce second tête-à-tête bien différent du premier.

Mais le plaisir étrange et inquiet que j'éprouvais à la contempler fut troublé par l'arrivée d'une duègne, qu'on appelait mademoiselle Leblanc, et qui remplissait les fonctions de femme de chambre dans les appartements particuliers, celles de demoiselle de compagnie au salon. Elle avait peut-être reçu de sa maîtresse l'ordre de ne pas nous quitter; il est certain qu'elle s'assit auprès de la chaise longue, de manière à présenter, à mon œil désappointé, son dos sec et long, à la place du beau visage d'Edmée; puis elle tira son ouvrage de sa poche et se mit à tricoter tranquillement. Pendant ce temps, les oiseaux gazouillaient, le chevalier toussait, Edmée dormait ou faisait semblant de dormir, et j'étais à l'autre bout de l'ap-

partement, la tête penchée sur les estampes d'un livre que je tenais à l'envers.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus qu'Edmée ne dormait pas et qu'elle causait à voix basse avec sa suivante; je crus voir que celle-ci me regardait en dessous de temps en temps et comme à la dérobée. Pour éviter l'embarras de cet examen, et aussi par un instinct de ruse qui ne m'était pas étranger, j'appuyai mon visage sur le livre, et le livre sur la console, et, dans cette posture, je restai comme endormi ou absorbé. Alors elles élevèrent peu à peu la voix, et j'entendis ce qu'elles disaient de moi. — C'est égal, mademoiselle a pris un drôle de page. — Leblanc, tu me fais rire avec tes pages. Est-ce qu'on a des pages, à présent? Tu te crois toujours avec ma grand' mère. Je te dis que c'est le fils adoptif de mon père. — Certainement M. le chevalier fait bien d'adopter un fils, mais où diable a-t-il pêché cette figure-là?

Je jetai un regard de côté, et je vis qu'Edmée riait sous son éventail: elle s'amusait du bavardage de cette vieille fille, qui passait pour avoir de l'esprit, et à qui on laissait le droit de tout dire. Je fus très-blessé de voir que ma cousine se moquait de moi.

— Il a l'air d'un ours, d'un blaireau, d'un loup, d'un milan, de tout, plutôt que d'un homme! continua la Leblanc; quelles mains! quelles jambes! et encore ce n'est rien à présent qu'il est un peu décrassé. Il fallait le voir le jour où il est arrivé avec son sarrau et ses guêtres de cuir; c'était à faire trembler! — Tu trouves? reprit Edmée; moi, je l'aimais mieux avec son costume de braconnier, cela allait mieux à sa figure et à sa taille. — Il avait l'air d'un bandit; mademoiselle ne l'a donc pas regardé? —Si fait.

Le ton dont elle prononça ce *si fait* me fit frémir, et je ne sais pourquoi l'impression du baiser qu'elle m'avait donné à la Roche-Mauprat me revint sur les lèvres.

— Encore s'il était coiffé! reprit la duègne; mais jamais on n'a pu le faire consentir à se laisser poudrer. Saint-Jean m'a dit qu'au moment où il avait approché la houppe de sa tête, il s'était levé furieux, en disant: — *Ah! tout ce que vous voudrez, excepté cette farine-là. Je veux pouvoir remuer la tête sans tousser et éternuer.* Dieu! quel sauvage! — Mais, au fond, il a bien raison; si la mode n'autorisait pas cette absurdité-là, tout le monde s'apercevrait que c'est laid et incommode. Regarde s'il n'est pas plus beau d'avoir de grands cheveux noirs. — Ces grands cheveux-là? quelle crinière! cela fait peur. — D'ailleurs les enfants ne portent pas de poudre, et c'est encore un enfant que ce garçon-là. — Un enfant! tudieu! quel marmot! il en mangerait à son déjeuner des enfants! c'est un ogre. Mais d'où sort ce gaillard-là? M. le chevalier l'aura tiré de la charrue pour l'amener ici. Est-ce qu'il s'appelle... Comment donc s'appelle-t-il? — Curieuse, je t'ai dit qu'il s'appelle Bernard. — Bernard! et rien avec? — Rien, pour le moment. Que regardes-tu? — Il dort comme un loir! Voyez le balourd? Je regarde s'il ressemble à M. le chevalier. C'est peut-être un instant d'erreur: il aura eu un jour d'oubli avec quelque bouvière. — Allons donc, Leblanc, vous allez trop loin... — Eh! mon Dieu! mademoiselle, est-ce que M. le chevalier n'a pas été jeune comme un autre? et cela empêche-t-il la vertu de venir avec l'âge? — Sans doute, tu sais ce qui en est par expérience. Mais, écoute, ne t'avise pas de taquiner ce jeune homme. Tu as peut-être deviné juste; mon père exige qu'on le traite comme l'enfant de la maison. — Eh bien! c'est agréable pour mademoiselle! Quant à moi, qu'est-ce que cela me fait? je n'ai pas affaire à ce monsieur-là. — Bah! si tu avais trente ans de moins!... — Mais est-ce que monsieur a consulté mademoiselle pour installer ce grand brigand-là chez elle? — Est-ce que tu en doutes? Y a-t-il au monde un meilleur père que le mien? — Mademoiselle est bien bonne aussi... Il y a bien des demoiselles à qui cela n'aurait guère convenu. — Et pourquoi donc? ce garçon-là n'a rien de déplaisant; quand il sera bien élevé... — Il sera toujours laid à faire peur. — Il s'en faut de beaucoup qu'il soit laid, ma chère Leblanc; tu es trop vieille, tu ne t'y connais plus.

Leur conversation fut interrompue par le chevalier, qui vint chercher un livre. — Mademoiselle Leblanc est ici? dit-il d'un air très-calme. Je vous croyais en tête-à-tête avec mon fils. Eh bien! avez-vous causé ensemble, Edmée? Lui avez-vous dit que vous seriez sa sœur? Es-tu content d'elle, Bernard? — Mes réponses ne pouvaient compromettre personne; c'étaient toujours quatre ou cinq paroles incohérentes, estropiées par la honte. M. de Mauprat retourna à son cabinet, et je me rassis, espérant que ma cousine allait renvoyer sa duègne et me parler. Mais elles échangèrent quelques paroles tout bas; la duègne resta, et deux mortelles heures s'écoulèrent sans que j'osasse bouger de ma chaise. Je crois qu'Edmée dormait réellement. Quand la cloche sonna le dîner, son père revint me prendre, et avant de quitter son appartement, il lui dit de nouveau: — Eh bien! avez-vous causé? — Oui, oui, mon bon père, répondit-elle avec une assurance qui me confondit.

Il me parut prouvé, d'après cette conduite de ma cousine, qu'elle s'était jouée de moi, et que maintenant elle craignait mes reproches. Et puis, l'espérance me revint lorsque je me rappelai le ton dont elle avait parlé de moi avec mademoiselle Leblanc. J'en vins même à penser qu'elle craignait les soupçons de son père, et qu'elle n'affectait une grande indifférence que pour m'attirer plus sûrement dans ses bras, quand le moment serait venu. Dans l'incertitude, j'attendis. Mais les jours et les nuits se succédèrent sans qu'au-

cune explication arrivât, et sans qu'aucun message secret m'avertît de prendre patience. Elle descendait au salon une heure le matin; le soir elle venait dîner et jouait au piquet et aux échecs avec son père. Pendant tout ce temps elle était si bien gardée, que je n'aurais pas même pu échanger un regard avec elle; le reste du jour elle était inabordable dans sa chambre. Plusieurs fois, voyant que je m'ennuyais de l'espèce de captivité où j'étais forcé de vivre, le chevalier me dit : — Va causer avec Edmée, monte à sa chambre, dis-lui que c'est moi qui t'envoie. — Mais j'avais beau frapper, sans doute on m'entendait venir et on me reconnaissait à mon pas incertain et lourd. Jamais la porte ne s'ouvrait pour moi; j'étais désespéré, j'étais furieux.

Il est nécessaire que j'interrompe le récit de mes impressions personnelles, pour vous dire ce qui se passait à cette époque dans la triste famille des Mauprat. Jean et Antoine avaient réellement pris la fuite, et quoique les recherches eussent été sévères, il fut impossible de s'emparer de leurs personnes. Tous leurs biens furent saisis, et la vente du fief de la Roche-Mauprat fut décrétée par autorité de justice. Mais on n'alla pas jusqu'au jour de l'adjudication; M. Hubert de Mauprat fit cesser les poursuites. Il se porta adjudicataire; les créanciers furent satisfaits, et les titres de propriété de la Roche-Mauprat passèrent dans ses mains.

La petite garnison des Mauprat, composée d'aventuriers de bas étage, avait subi le même sort que ses maîtres. Elle était, comme on sait, réduite depuis longtemps à très-peu d'individus. Deux ou trois périrent; d'autres prirent la fuite; un seul fut mis en prison. On instruisit son procès, et il paya pour tous. Il fut grandement question d'instruire aussi par contumace contre Jean et Antoine de Mauprat, dont la fuite paraissait prouvée, car on n'avait pas retrouvé leurs corps après le desséchement du vivier où celui de Gaucher avait surnagé. Mais le chevalier craignit pour l'honneur de son nom une sentence infamante, comme si cette sentence eût pu ajouter quelque chose à l'horreur du nom de Mauprat. Il usa de tout le crédit de M. de La Marche et du sien propre (qui était réel dans la province, surtout à cause de sa grande moralité), pour assoupir l'affaire, et il y réussit. Quant à moi, quoique j'eusse certainement trempé dans plus d'une des exactions de mes oncles, il ne fut pas question de m'accuser même au tribunal de l'opinion publique. Au milieu du déchaînement qu'excitaient mes oncles, on se plut à me considérer uniquement comme un jeune captif, victime de leurs mauvais traitements, et plein d'heureuses dispositions. Le chevalier, dans sa générosité bienveillante et dans son désir de réhabiliter la famille, exagéra beaucoup à coup sûr mes mérites, et fit partout répandre le bruit que j'étais un ange de douceur et d'intelligence.

Le jour où M. Hubert se porta adjudicataire, il entra dès le matin dans ma chambre, accompagné de sa fille et de l'abbé, et me montrant les actes par lesquels il consommait ce sacrifice (la Roche-Mauprat valait environ 200,000 livres), il me déclara que j'allais être mis sur-le-champ en possession, non-seulement de ma part d'héritage, qui n'était pas considérable, mais de la moitié du revenu de la propriété. En même temps, la propriété totale, fonds et produit, m'allait être assurée par testament du chevalier, le tout à *une seule condition*, c'est que je consentirais à recevoir une éducation *sortable à ma qualité.*

Le chevalier avait fait toutes ces dispositions avec bonté et simplicité, moitié par reconnaissance de ce qu'il savait de ma conduite envers Edmée, moitié par orgueil de famille. Mais il ne s'attendait pas à la résistance qu'il trouva en moi au sujet de l'éducation. Je ne saurais dire quel mécontentement souleva en moi le mot de *condition*. Je crus y voir surtout le résultat de quelque manœuvre d'Edmée, pour se débarrasser de sa parole envers moi.

— Mon oncle, répondis-je après avoir écouté toutes ses offres magnifiques dans un silence absolu, je vous remercie de tout ce que vous voulez faire pour moi; mais il ne me convient pas de l'accepter. Je n'ai pas besoin de fortune. A un homme comme moi, il ne faut que du pain, un fusil, un chien de chasse, et le premier cabaret qui se trouvera sur la lisière des bois. Puisque vous avez la complaisance de me servir de tuteur, payez-moi la rente de mon huitième de propriété sur le fief, et n'exigez pas que j'apprenne vos sornettes de latin. Un gentilhomme en sait assez quand il peut abattre une sarcelle et signer son nom. Je ne tiens pas à être seigneur de la Roche-Mauprat. C'est assez d'y avoir été esclave. Vous êtes un brave homme, et sur mon honneur, je vous aime; mais je n'aime guère les conditions. Je n'ai jamais rien fait par intérêt, et j'aime mieux rester ignorant que de devenir bel esprit aux gages du prochain. Quant à ma cousine, je ne consentirai jamais à faire une pareille brèche dans sa fortune. Je sais bien qu'elle ferait volontiers le sacrifice d'une partie de sa dot pour se dispenser...

Edmée, qui était restée fort pâle et comme distraite jusque-là, me lança tout à coup un regard étincelant, et m'interrompit pour me dire avec assurance : — Pour me dispenser de quoi, s'il vous plaît, Bernard?

Je vis que, malgré son courage, elle était fort émue; car elle brisa son éventail en le fermant. Je lui répondis, avec un regard où l'honnête malice du campagnard devait se peindre : — Pour vous dispenser, cousine, de tenir certaine promesse que vous m'avez faite à la Roche-Mauprat.

Elle devint plus pâle qu'auparavant, et son visage prit une expression de terreur que déguisait mal un sourire de mépris.

— Quelle promesse lui avez-vous donc faite, Edmée?

dit le chevalier en se tournant vers elle avec candeur. En même temps, le curé me serra le bras à la dérobée, et je compris que le confesseur de ma cousine était en possession de notre secret.

Je haussai les épaules. Leurs craintes me faisaient injure et pitié. — Elle m'a promis, repris-je en souriant, de me regarder toujours comme son frère et son ami. Ne sont-ce pas là vos paroles, Edmée, et croyez-vous que cela se prouve avec de l'argent?

Elle se leva avec vivacité, et me tendant la main, elle me dit d'une voix émue : — Vous avez raison, Bernard, vous êtes un grand cœur, et je ne me pardonnerais pas si j'en doutais un instant. Je vis une larme au bord de sa paupière, et je serrai sa main, un peu fort sans doute, car elle laissa échapper un petit cri accompagné d'un charmant sourire. Le chevalier m'embrassa, et l'abbé dit à plusieurs reprises, en s'agitant sur sa chaise : — C'est beau, c'est noble! c'est très-beau! On n'a pas besoin d'apprendre cela dans les livres, ajouta-t-il en s'adressant au chevalier. Dieu écrit sa parole et répand son esprit dans le cœur des enfants.

— Vous verrez, dit le chevalier vivement attendri, que ce Mauprat relèvera l'honneur de la famille. Maintenant, mon cher Bernard, je ne te parlerai plus d'affaires. Je sais comment je dois agir, et tu ne peux pas m'empêcher de faire ce que bon me semblera pour que mon nom soit réhabilité dans ta personne. La seule réhabilitation véritable m'est garantie par tes nobles sentiments; mais il en est encore une autre que tu ne refuseras pas de tenter; c'est celle des talents et des lumières. Tu t'y prêteras par affection pour nous, je l'espère; mais ce n'est pas encore le temps d'en parler. Je respecte ta fierté et veux assurer ton existence *sans condition*. Venez, l'abbé, vous allez m'accompagner à la ville chez mon procureur. La voiture est prête. Vous, enfants, vous allez déjeuner ensemble; allons, Bernard, donne le bras à ta cousine, ou pour mieux dire, à ta sœur. Apprends la courtoisie des manières, puisque, avec elle, c'est l'expression de ton cœur.

— Vous dites vrai, mon oncle, répondis-je en m'emparant un peu rudement du bras d'Edmée pour descendre l'escalier. Elle tremblait, mais ses joues avaient repris leur incarnat, et un sourire affectueux errait sur ses lèvres.

Quand nous fûmes vis-à-vis l'un de l'autre à table, notre bon accord se refroidit en peu d'instants. Nous redevînmes embarrassés tous les deux; si nous eussions été seuls, je me serais tiré d'affaire par une de ces brusques sorties que je savais m'imposer à moi-même, quand j'étais trop honteux de ma timidité; mais la présence de Saint-Jean, qui nous servait, me condamnait au silence sur le point principal. Je pris le parti de parler de Patience et de demander à Edmée comment il se faisait qu'elle fût si bien avec lui, et ce que je devais penser du prétendu sorcier. Elle me raconta en gros l'histoire du philosophe rustique, et me dit que c'était l'abbé Aubert qui l'avait menée à la tour Gazeau. Elle avait été frappée de l'intelligence et de la sagesse du cénobite stoïcien, et prenait à causer avec lui un plaisir extrême. De son côté, Patience avait conçu pour elle tant d'amitié, que depuis quelque temps il s'était relâché de ses habitudes, et venait assez souvent lui rendre visite, en même temps qu'à l'abbé.

Vous pensez bien qu'elle eut quelque peine à rendre ces explications intelligibles pour moi. Je fus très-frappé des éloges qu'elle donnait à Patience, et de la sympathie qu'elle éprouvait pour ses idées révolutionnaires. C'était la première fois que j'entendais parler d'un paysan comme d'un homme. En outre, j'avais considéré jusque-là le sorcier de la tour Gazeau comme bien au-dessous d'un paysan ordinaire, et voilà qu'Edmée le plaçait au-dessus de la plupart des hommes qu'elle connaissait, et prenait parti pour lui contre la noblesse; je réussis à en tirer cette conclusion, que l'éducation n'était pas si nécessaire que le chevalier et l'abbé voulaient bien me le faire croire. — Je ne sais guère mieux lire que Patience, ajoutai-je, et je voudrais bien que vous eussiez autant de plaisir dans ma société que dans la sienne; mais il n'y paraît guère, cousine, car depuis que je suis ici....

Comme nous quittions alors la table et que je me réjouissais de me trouver enfin seul avec elle, j'allais devenir beaucoup plus explicite, lorsqu'en entrant dans le salon, nous y trouvâmes M. de La Marche qui venait d'arriver et qui entrait par la porte opposée. Je le donnai, dans mon cœur, à tous les diables.

M. de La Marche était un jeune seigneur tout à fait à la mode de son époque; épris de philosophie nouvelle, grand voltairien, grand admirateur de Franklin, plus honnête qu'intelligent, comprenant moins ses oracles qu'il n'avait le désir et la prétention de les comprendre; assez mauvais logicien, car il trouva ses idées beaucoup moins bonnes, et ses espérances politiques beaucoup moins douces, le jour où la nation française se mit en tête de les réaliser; au demeurant plein de bons sentiments, se croyant beaucoup plus confiant et romanesque qu'il ne l'était en effet; un peu plus fidèle à ses préjugés de caste et beaucoup plus sensible à l'opinion du monde, qu'il ne se flattait et se piquait de l'être : voilà tout l'homme. Sa figure était charmante, mais je la trouvais excessivement fade, car j'avais contre lui la plus ridicule animosité. Ses manières gracieuses me semblaient serviles auprès d'Edmée; j'eusse rougi de les imiter, et pourtant je n'étais occupé qu'à renchérir sur les petits services qu'il pouvait lui rendre. Nous sortîmes dans le parc, qui était considérable et coupé par l'Indre. Chemin faisant, il se rendit agréable de mille manières; il n'apercevait pas une violette qu'il ne la

cueillit pour l'offrir à ma cousine. Mais quand nous arrivâmes au bord du ruisseau, nous trouvâmes la planche sur laquelle on le traversait en cet endroit, rompue et emportée par les orages des jours précédents. Alors je pris Edmée dans mes bras sans lui en demander la permission, et je traversai tranquillement. J'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, et je portai ma cousine à bras tendus avec tant de force et de précision, qu'elle ne mouilla pas un de ses rubans. M. de La Marche, ne voulant pas paraître plus délicat que moi, n'hésita point à mouiller ses beaux habits et à me suivre avec des éclats de rire un peu forcés; mais quoiqu'il ne portât aucun fardeau, il trébucha plusieurs fois sur les pierres dont le lit de la rivière était encombré, et ne nous rejoignit qu'avec peine. Edmée ne riait pas; je crois qu'en faisant malgré elle cette épreuve de ma force et de ma hardiesse, elle fut très-effrayée de songer à l'amour qu'elle inspirait. Elle était même irritée, et me dit, lorsque je la déposai doucement sur le rivage : — Bernard, je vous prie de ne jamais recommencer de pareilles plaisanteries. — Ah! bon, lui dis-je, vous ne vous en fâcheriez pas de la part de *l'autre*. — Il ne se les permettrait pas, reprit-elle. — Je le crois bien, répondis-je, il s'en garderait! Regardez comme le voilà fait; et moi, je ne vous ai pas dérangé un cheveu. Il ramasse très-bien les violettes; mais, croyez-moi, dans un danger, ne lui donnez pas la préférence.

M. de La Marche me fit de grands compliments sur cet exploit. J'avais espéré qu'il serait jaloux. Il ne parut pas seulement y songer, et prit son parti gaiement sur le pitoyable état de sa toilette. Il faisait extrêmement chaud, et nous étions séchés avant la fin de la promenade; mais Edmée demeura triste et préoccupée. Il me sembla qu'elle faisait effort pour me montrer autant d'amitié que pendant le déjeuner. J'en fus affecté, car je n'étais pas seulement amoureux d'elle, je l'aimais. Il m'eût été impossible de faire cette distinction; mais les deux sentiments étaient en moi: la passion et la tendresse.

Le chevalier et l'abbé rentrèrent à l'heure du dîner. Ils s'entretinrent à voix basse avec M. de La Marche du règlement de mes affaires, et au peu de mots que j'entendis malgré moi, je compris qu'ils venaient d'assurer mon existence dans les conditions brillantes qu'ils m'avaient annoncées le matin. J'eus la mauvaise honte de ne point en témoigner naïvement ma reconnaissance. Cette générosité me troublait, je n'y comprenais rien; je m'en méfiais presque comme d'une embûche qu'on me tendait pour m'éloigner de ma cousine. Je n'étais pas sensible aux avantages de la fortune. Je n'avais pas les besoins de la civilisation, et les préjugés nobiliaires étaient chez moi un point d'honneur, nullement une vanité sociale. Voyant qu'on ne me parlait pas ouvertement, je pris le parti peu gracieux de feindre une complète ignorance.

Edmée devint toujours plus triste. Je remarquai que ses regards se portaient alternativement sur M. de La Marche et sur moi avec une inquiétude vague. Toutes les fois que je lui adressais la parole, ou même que j'élevais la voix en parlant aux autres personnes, elle tressaillait, puis elle fronçait légèrement le sourcil, comme si ma voix lui eût causé une douleur physique. Elle se retira aussitôt après le dîner; son père la suivit avec inquiétude. — Ne remarquez-vous pas, dit l'abbé en les voyant s'éloigner et en s'adressant à M. de La Marche, que mademoiselle de Mauprat est bien changée depuis ces derniers temps? — Elle est maigrie, répondit le lieutenant général, mais je crois qu'elle n'en est que plus belle. — Oui, mais je crains qu'elle ne soit plus malade qu'elle ne l'avoue, repartit l'abbé. Son caractère est aussi changé que sa figure. Elle est triste. — Triste? mais il me semble qu'elle n'a jamais été aussi gaie que ce matin, n'est-il pas vrai, M. Bernard? C'est depuis la promenade seulement qu'elle s'est plaint d'avoir un peu de migraine. — Je vous dis qu'elle est triste, reprit l'abbé; quand elle est gaie, elle l'est plus que de raison. Il y a quelque chose d'étrange alors et de forcé en elle, qui n'est pas du tout dans sa manière d'être accoutumée. Puis un instant après, elle retombe dans une mélancolie que je n'avais jamais remarquée avant la fameuse nuit de la forêt. Soyez sûr que les émotions de cette nuit ont été graves. — Elle a été témoin, en effet, d'une scène affreuse à la tour Gazeau, dit M. de La Marche; et puis cette course de son cheval à travers la forêt, lorsqu'elle a été emportée loin de la chasse, a dû la fatiguer et l'effrayer beaucoup. — Cependant elle est douée d'un courage si admirable!... Dites-moi, cher M. Bernard, lorsque vous la rencontrâtes dans la forêt, vous parut-elle très-épouvantée? — Dans la forêt! repris-je, je ne l'ai point rencontrée dans la forêt. — Non, c'est dans la Varenne que vous l'avez rencontrée, dit l'abbé avec précipitation... A propos, M. Bernard, voulez-vous bien me permettre de vous dire un mot d'affaires en particulier sur votre propriété de... Il m'entraîna hors du salon, et me dit à voix basse: — Il ne s'agit pas d'affaires; je vous supplie de ne laisser soupçonner à qui que ce soit, pas même à M. de La Marche, que mademoiselle de Mauprat ait été seulement l'espace d'une seconde à la Roche-Mauprat. — Et pourquoi donc? demandai-je; n'y a-t-elle pas été sous ma protection? N'en est-elle pas sortie pure, grâce à moi? Et peut-on ignorer dans le pays qu'elle y ait passé deux heures? — On l'ignore entièrement, répondit-il; au moment où elle en sortait, la Roche-Mauprat tombait sous les coups des assiégeants, et aucun de ses hôtes ne reviendra du sein de la tombe, ou du fond de l'exil, pour raconter ce fait. Quand vous connaîtrez davantage le monde, vous comprendrez de quelle importance il est pour la réputation d'une jeune personne, qu'on ne puisse pas supposer que l'ombre

d'un danger ait seulement passé sur son honneur. En attendant, je vous adjure, au nom de son père, au nom de l'amitié que vous avez pour elle, et que vous lui avez exprimée ce matin d'une manière si noble et si touchante!... — Vous êtes très-adroit, monsieur l'abbé, dis-je en l'interrompant, toutes vos paroles ont un sens caché que je comprends fort bien, tout grossier que je suis. Dites à ma cousine qu'elle se rassure. Je n'ai pas sujet de nier sa vertu, très-certainement, et je ne suis d'ailleurs pas capable de faire manquer le mariage qu'elle désire. Dites-lui que je ne réclame d'elle qu'une chose, c'est cette promesse *d'amitié* qu'elle m'a faite à la Roche-Mauprat. — Cette promesse a donc à vos yeux une singulière solennité? dit l'abbé; et quelle méfiance peut-elle vous laisser en ce cas? Je le regardai fixement, et comme il me semblait troublé; je pris plaisir à le tourmenter, espérant qu'il rapporterait mes paroles à Edmée. — Aucune, répondis-je; seulement je vois qu'on craint l'abandon de M. de La Marche, au cas où l'aventure de la Roche-Mauprat viendrait à se découvrir. Si ce monsieur est capable de soupçonner Edmée, et de lui faire outrage à la veille de ses noces, il me semble qu'il y a un moyen bien simple de raccommoder cela. — Et lequel, selon vous? — C'est de le provoquer et de le tuer. — Je pense que vous ferez tout pour éviter cette dure nécessité et ce péril affreux au respectable M. Hubert. — Je les lui éviterai de reste, en me chargeant de venger ma cousine. C'est mon droit, monsieur l'abbé; je connais les devoirs d'un gentilhomme tout aussi bien que si j'avais appris le latin. Vous pouvez le lui dire de ma part. Qu'elle dorme en paix; je me tairai, et si cela ne sert à rien, je me battrai. — Mais, Bernard, reprit l'abbé d'un ton insinuant et doux, songez-vous à l'attachement de votre cousine pour M. de La Marche? — Eh bien! raison de plus, m'écriai-je saisi d'un mouvement de rage; et je lui tournai le dos brusquement.

L'abbé rapporta toute cette conversation à la pénitente. Le rôle de ce digne prêtre était fort embarrassant. Il avait reçu sous le sceau de la confession une confidence à laquelle il ne pouvait que faire des allusions très-détournées en s'entretenant avec moi. Cependant il espérait, au moyen de ces délicates allusions, me faire comprendre le crime de mon obstination, et m'amener à y renoncer loyalement. Il augurait trop bien de moi. Tant de vertu était au-dessus de mes forces, comme elle était au-dessus de mon intelligence.

## X

Quelques jours se passèrent dans un calme apparent. Edmée se disait souffrante et sortait peu de sa chambre. M. de La Marche venait presque tous les jours, son château étant situé à peu de distance. Je le prenais de plus en plus en aversion, malgré les politesses dont il me comblait. Je ne comprenais rien à ces affectations de philosophie, et je le combattais avec toute la grossièreté de préjugés et d'expressions dont j'étais susceptible. Ce qui me consolait un peu de mes souffrances secrètes, c'était de voir qu'il n'était pas reçu plus que moi dans les appartements d'Edmée.

Le seul événement de cette semaine fut l'installation de Patience dans une cabane voisine du château. Depuis que l'abbé Aubert avait trouvé auprès du chevalier une existence à l'abri des persécutions ecclésiastiques, il n'y avait plus pour lui de nécessité à voir secrètement son ami le cénobite. Il l'avait donc vivement engagé à quitter le séjour des bois et à se rapprocher de lui. Patience s'était fait beaucoup prier. Tant d'années passées dans la solitude l'avaient tellement rattaché à sa tour Gazeau, qu'il hésitait à lui préférer la société de son ami. En outre il disait que l'abbé allait se corrompre dans le *commerce des grands;* que bientôt il subirait, à son insu, l'influence des vieilles idées, et qu'il se refroidirait à l'égard de la *cause sainte.* Il est vrai qu'Edmée avait gagné le cœur de Patience, et qu'en lui offrant une petite habitation appartenant à son père, et située dans un ravin pittoresque, à la sortie de son parc, elle s'y était prise avec assez de grâce et de délicatesse pour ne pas blesser sa fierté chatouilleuse. C'était à l'effet de terminer cette grande négociation que l'abbé s'était rendu à la tour Gazeau avec Marcasse, le jour où, retenus par l'orage, ils avaient donné asile à Edmée et à moi. La scène affreuse qui suivit notre arrivée trancha toutes les irrésolutions de Patience. Enclin aux idées pythagoriciennes, il avait horreur du sang répandu. La mort d'une biche lui arrachait des larmes, comme au Jacques de Shakspeare; à plus forte raison les meurtres humains lui étaient impossibles à contempler: et du moment que la tour Gazeau eut été le spectacle de deux morts tragiques, elle lui sembla souillée, et rien n'eût pu le décider à y passer une nuit de plus. Il nous suivit à Sainte-Sévère et bientôt il laissa vaincre ses scrupules philosophiques par les séductions d'Edmée. La maisonnette dont on lui fit accepter la jouissance était assez humble pour ne pas le faire rougir d'une transaction trop apparente avec la civilisation. Il y trouva une solitude moins profonde qu'à la tour Gazeau; mais les fréquentes visites de l'abbé et celles d'Edmée ne lui laissèrent pas le droit de s'en plaindre.

Ici le narrateur interrompit de nouveau son récit pour entrer dans le développement du caractère de mademoiselle de Mauprat.

— Edmée, dit-il, et croyez bien que ce n'est pas le langage de la prévention, était, au sein de sa modeste obscurité, une des femmes les plus parfaites qu'il y eût en France. Pour qu'elle fût citée et vantée entre toutes, il ne lui a manqué que le désir ou la néces-

sité de se faire connaître au monde. Mais elle était heureuse dans sa famille, et la plus douce simplicité couronnait ses hautes facultés et ses hautes vertus. Elle ignorait son mérite comme je l'ignorais moi-même à cette époque, où, brute avide, je ne la voyais que par les yeux du corps, et croyais ne l'aimer que parce qu'elle était belle. Il faut dire aussi que son fiancé, M. de La Marche, ne la comprenait guère mieux. Il avait développé la pâle intelligence dont il était doué à la froide école de Voltaire et d'Helvétius. Edmée avait allumé sa vaste intelligence aux brûlantes déclamations de Jean-Jacques. Un temps est venu où j'ai compris Edmée; le temps où M. de La Marche l'aurait comprise ne fût jamais arrivé.

Edmée, privée de sa mère dès le berceau, et abandonnée à ses jeunes inspirations par un père plein de confiance, de bonté et d'incurie, s'était formée à peu près seule. L'abbé Aubert, qui lui avait fait faire sa première communion, n'avait point proscrit de ses lectures les philosophes qui l'avaient séduit lui-même. Ne trouvant autour d'elle ni contradiction, ni même discussion, car, en toutes choses, elle entraînait son père dont elle était l'idole, Edmée était restée fidèle à des principes en apparence bien opposés, la philosophie, qui préparait la ruine du christianisme, et le christianisme, qui proscrivait l'esprit d'examen. Pour expliquer cette contradiction il faut que vous vous reportiez à ce que je vous ai dit de l'effet que produisit sur l'abbé Aubert la profession de foi du vicaire savoyard. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que, dans les âmes poétiques, le mysticisme et le doute règnent de pair. Jean-Jacques en fut un exemple éclatant et magnifique, et vous savez quelles sympathies il éveilla chez les prêtres et chez les nobles, alors même qu'il les gourmandait avec tant de véhémence. Quels miracles n'opère pas la conviction, aidée d'une éloquence sublime ! Edmée avait bu à cette source vive avec toute l'avidité d'une âme ardente. Dans ses rares voyages à Paris, elle avait recherché les âmes sympathiques à la sienne. Mais là elle avait trouvé tant de nuances, si peu d'accord, et surtout, malgré la mode, tant de préjugés indestructibles, qu'elle s'était rattachée avec amour à sa solitude et à ses poétiques rêveries sous les vieux chênes de son parc. Elle parlait déjà de ses déceptions, et refusait avec un bon sens au-dessus de son âge, et peut-être de son sexe, toutes les occasions de se mettre en rapport direct avec ces philosophes dont les écrits faisaient sa vie intellectuelle.

— Je suis un peu Sybarite, disait-elle en souriant. J'aime mieux respirer un bouquet de roses préparé pour moi dès le matin dans un vase, que d'aller le chercher au milieu des épines et à l'ardeur du soleil.

Ce qu'elle disait de son sybaritisme n'était d'ailleurs qu'une figure. Élevée aux champs, elle était forte, active, courageuse, enjouée; elle joignait à toutes les grâces de la beauté délicate toute l'énergie de la santé physique et morale. C'était une fière et intrépide jeune fille, autant qu'une douce et affable châtelaine. Je l'ai trouvée souvent bien haute et bien dédaigneuse; Patience et les pauvres de la contrée l'ont toujours trouvée humble et débonnaire.

Edmée chérissait les poëtes presque autant que les philosophes spiritualistes : elle se promenait toujours un livre à la main. Un jour qu'elle avait pris le Tasse, elle rencontra Patience; et selon sa coutume, il s'enquit, avec curiosité, et de l'auteur et du sujet. Il fallut qu'Edmée lui fît comprendre les croisades; ce ne fut pas le plus difficile. Grâce aux récits de l'abbé et à sa prodigieuse mémoire des faits, Patience connaissait passablement le canevas de l'histoire universelle. Mais ce qu'il eut de la peine à saisir, ce fut le rapport et la différence de la poésie épique à l'histoire. D'abord il était indigné des fictions des poëtes, et prétendait qu'on n'eût jamais dû souffrir de telles impostures. Puis, quand il eut compris que la poésie épique, loin d'induire les générations en erreur, donnait, avec de plus grandes proportions, une éternelle durée à la gloire des faits héroïques, il demanda pourquoi tous les faits importants n'avaient pas été chantés par les bardes, et pourquoi l'histoire de l'humanité n'avait pas trouvé une forme populaire qui pût, sans le secours des lettres, se graver dans toutes les mémoires. Il pria Edmée de lui expliquer une strophe de la *Jérusalem* : il y prit goût, et elle lui en lut un chant en français. Quelques jours plus tard, elle lui en fit connaître un second, et bientôt Patience connut tout le poëme. Il se réjouit d'apprendre que ce récit héroïque était populaire en Italie, et essaya, en résumant ses souvenirs, de leur donner en prose grossière une forme abrégée; mais il n'avait nullement la mémoire des mots. Agité par ses vives impressions, mille images grandioses passaient devant ses yeux. Il les exprimait dans des improvisations où son génie triomphait de la barbarie de son langage; mais il lui était impossible de ressaisir ce qu'il avait dit. Il eût fallu qu'on pût l'écrire sous sa dictée, et encore cela n'eût servi de rien; car, au cas où il eût réussi à le lire, sa mémoire, n'étant exercée qu'au raisonnement, n'avait jamais pu conserver un fragment quelconque précisé par la parole. Il citait pourtant beaucoup, et son langage était parfois biblique. Mais, au delà de certaines expressions qu'il affectionnait et d'un nombre de courtes sentences qu'il trouvait encore moyen de s'approprier, il n'avait rien retenu des pages qu'il s'était fait souvent relire, et qu'il écoutait toujours avec la même émotion que la première fois. C'était un véritable plaisir que de voir l'effet des beautés poétiques sur cette puissante organisation. Peu à peu l'abbé, Edmée et moi-même, par la suite, nous vînmes à bout de lui faire connaître Homère et Dante. Il était si frappé des événements, qu'il pouvait faire l'analyse de la *Divine Comédie* d'un bout à l'autre sans oublier

ni transposer la moindre partie du voyage, des rencontres et des émotions du poëte; là se bornait sa puissance. Quand il essayait de ressaisir quelques-unes des expressions qui l'avaient charmé à l'audition, il arrivait à une abondance de métaphores et d'images qui tenait du délire. Cette initiation de Patience à la poésie marqua dans sa vie une époque de transformation ; elle lui donna en rêve l'action qui manquait à son existence réelle. Il contempla dans un miroir magique des combats gigantesques, vit des héros hauts de dix coudées; il comprit l'amour qu'il n'avait jamais connu; il combattit, il aima, il vainquit, il éclaira les peuples, pacifia le monde, redressa les torts du genre humain, et bâtit des temples au grand esprit de l'univers ; il vit dans la sphère étoilée tous les dieux de l'Olympe, pères de la primitive humanité ; il lut, dans les constellations, l'histoire de l'âge d'or et celle des âges d'airain; il entendit dans le vent d'hiver les chants de Morven, et salua dans les nuées orageuses les spectres de Fingal et de Comala. « Avant de connaître les poëtes, disait-il dans ses dernières années, j'étais comme un homme à qui manquerait un sens. Je voyais bien que ce sens était nécessaire, puisque tant de choses en sollicitaient l'exercice. Je me promenais seul la nuit avec inquiétude, me demandant pourquoi je ne pouvais dormir; pourquoi j'avais tant de plaisir à regarder les étoiles, que je ne pouvais m'arracher à cette contemplation; pourquoi mon cœur battait tout d'un coup de joie en voyant certaines couleurs, ou s'attristait jusqu'aux larmes à l'audition de certains sons; je m'en effrayais quelquefois jusqu'à m'imaginer, en comparant mon agitation continuelle à l'insouciance des autres hommes de ma classe, que j'étais fou. Mais je m'en consolais bientôt en me disant que ma folie m'était douce, et j'eusse mieux aimé n'être plus que d'en guérir. A présent, il me suffit de savoir que ces choses ont été trouvées belles de tout temps, par tous les hommes intelligents, pour comprendre ce qu'elles sont, et en quoi elles sont utiles à l'homme. Je me réjouis dans la pensée qu'il n'y a pas une fleur, pas une nuance, pas un souffle d'air qui n'ait fixé l'attention et ému le cœur d'autres hommes, jusqu'à recevoir un nom consacré chez tous les peuples. Depuis que je sais qu'il est permis à l'homme, sans dégrader sa raison, de peupler l'univers et de l'expliquer avec ses rêves, je vis tout entier dans la contemplation de l'univers; et quand la vue des misères et des forfaits de la société brise mon cœur et soulève ma raison, je me rejette dans mes rêves, je me dis que puisque tous les hommes se sont entendus pour aimer l'œuvre divine, ils s'entendront aussi un jour pour s'aimer les uns les autres. Je m'imagine que, de père en fils, les éducations vont en se perfectionnant. Peut-être suis-je le premier ignorant qui ait deviné ce dont il n'avait aucune idée communiquée du dehors. Peut-être aussi que bien d'autres avant moi se sont inquiétés de ce qui se passait en eux-mêmes, et sont morts sans en trouver le premier mot. Pauvres gens que nous sommes ! ajoutait Patience, on ne nous défend ni l'excès du travail physique, ni celui du vin, ni aucune des débauches qui peuvent détruire notre intelligence. Il y a des gens qui payent cher le travail des bras, afin que les pauvres, pour satisfaire les besoins de leur famille, travaillent au delà de leurs forces; il y a des cabarets et d'autres lieux plus dangereux encore, où le gouvernement prélève, dit-on, ses bénéfices; il y a aussi des prêtres qui montent en chaire pour nous dire ce que nous devons au seigneur de notre village, et jamais ce que notre seigneur nous doit. Il n'y a pas d'écoles où l'on nous enseigne nos droits, où l'on nous apprenne à distinguer nos vrais et honnêtes besoins des besoins honteux et funestes, où l'on nous dise enfin à quoi nous pouvons et devons penser quand nous avons sué tout le jour au profit d'autrui, et quand nous sommes assis le soir au seuil de nos cabanes à regarder les étoiles rouges sortir de l'horizon. »

Ainsi raisonnait Patience; et croyez bien qu'en traduisant sa parole dans notre langue méthodique, je lui ôte toute sa grâce, toute sa verve et toute son énergie. Mais qui pourrait redire l'expression textuelle de Patience? Son langage n'appartenait qu'à lui seul ; c'était un composé du vocabulaire borné, mais vigoureux, des paysans, et des métaphores les plus hardies des poëtes, dont il enhardissait encore le tour poétique. A cet idiome mélangé, son esprit synthétique donnait l'ordre et la logique. Une incroyable abondance naturelle suppléait à la concision de l'expression propre. Il fallait voir quelle lutte téméraire sa volonté et sa conviction livraient à l'impuissance de ses formules; tout autre que lui n'eût pu s'en tirer avec honneur; et je vous assure que pour qui songeait à quelque chose de plus sérieux qu'à rire de ses solécismes et de ses hardiesses, il y avait dans cet homme matière aux plus importantes observations sur le développement de l'esprit humain, et à la plus tendre admiration pour la beauté morale primitive.

A l'époque où je compris entièrement Patience, j'avais un lien sympathique avec lui dans ma destinée exceptionnelle. Comme lui, j'avais été inculte ; comme lui, j'avais cherché au dehors l'explication de mon être, comme on cherche le mot d'une énigme. Grâce aux circonstances fortuites de la naissance et de la richesse, j'étais arrivé à un développement complet, tandis que Patience se débattit jusqu'à la mort dans les ténèbres d'une ignorance dont il ne voulait ni ne pouvait sortir; mais ce ne fut pour moi qu'un sujet de plus de reconnaître la supériorité de cette organisation puissante, qui se dirigeait plus hardiment, à l'aide de faibles lueurs instinctives, que moi à la clarté de tous les flambeaux de la science, et qui

n'avait pas eu d'ailleurs un seul mauvais penchant à vaincre, tandis que je les avais eus tous.

Mais à l'époque dont j'ai à poursuivre le récit, Patience n'était, à mes yeux, qu'un personnage grotesque, objet d'amusement pour Edmée, et de compassion charitable pour l'abbé Aubert. Lorsqu'ils me parlaient de lui d'un ton sérieux, je ne les comprenais plus, et je m'imaginais qu'ils prenaient ce sujet comme une sorte de texte parabolique, pour me démontrer les avantages de l'éducation, la nécessité de s'y prendre de bonne heure, et les regrets inutiles des vieilles années.

J'allais rôder cependant dans les taillis dont sa nouvelle demeure était entourée, parce que j'avais vu Edmée s'y rendre à travers le parc, et que j'espérais obtenir, par surprise, un tête-à-tête avec elle, au retour. Mais elle était toujours accompagnée de l'abbé, quelquefois même de son père, et si elle restait seule avec le vieux paysan, il l'escortait ensuite jusqu'au château. Souvent, caché dans les touffes d'un if monstrueux, qui étendait ses nombreux rejets et ses branches pendantes à quelques pas de cette chaumière, je vis Edmée assise au seuil, un livre à la main. Tandis que Patience l'écoutait les bras croisés, la tête courbée sur la poitrine et brisée en apparence par l'effort de l'attention, je m'imaginais alors qu'Edmée essayait de lui apprendre à lire, et je la trouvais folle de s'obstiner à une éducation impossible. Mais elle était belle aux reflets du couchant, sous le pampre jaunissant de la chaumière, et je la contemplais en me disant qu'elle m'appartenait, en me jurant à moi-même de ne jamais céder à la force ni à la persuasion qui voudraient m'y faire renoncer.

Depuis quelques jours ma souffrance était excitée au dernier point; je ne trouvais d'autres moyens de m'y soustraire qu'en buvant beaucoup à souper, afin d'être à peu près abruti à cette heure si douloureuse et si blessante pour moi, où elle quittait le salon, après avoir embrassé son père, donné sa main à baiser à M. de La Marche, et dit en passant devant moi : — Bonsoir, Bernard ! d'un ton qui semblait dire : Aujourd'hui finit comme hier et demain finira comme aujourd'hui. C'est en vain que j'allais m'asseoir dans le fauteuil le plus voisin de la porte, de manière à ce qu'elle ne pût sortir sans que son vêtement effleurât le mien; je n'en obtenais jamais autre chose, et je n'avançais pas ma main pour solliciter la sienne, car elle me l'eût accordée d'un air négligent, et je crois que je l'eusse brisée dans ma colère.

Grâce aux larges libations du souper, je parvenais à m'enivrer silencieusement et tristement. Je m'enfonçais ensuite dans mon fauteuil de prédilection, et j'y restais sombre et assoupi jusqu'à ce que, les fumées du vin étant dissipées, j'allasse promener dans le parc mes rêves insensés et mes projets sinistres.

On ne semblait pas s'apercevoir de cette grossière habitude. Il y avait pour moi, dans la famille, tant d'indulgence et de bonté, qu'on craignait de me faire la plus légitime observation; mais on avait très-bien remarqué ma honteuse passion pour le vin, et le curé en avisa Edmée. Un soir à souper, elle me regarda fixement à plusieurs reprises et avec une expression étrange. Je la regardai à mon tour, espérant qu'elle me provoquait, mais nous en fûmes quittes pour un échange de regards malveillants. En sortant de table, elle me dit tout bas, très-vite et d'un ton impérieux : — Corrigez-vous de boire et apprenez tout ce que l'abbé vous enseignera.

Cet ordre et ce ton d'autorité, loin de me donner de l'espérance, me parurent si révoltants, que toute ma timidité se dissipa en un instant. J'attendis l'heure où elle montait à sa chambre, et je sortis un peu avant elle pour aller l'attendre sur l'escalier. — Croyez-vous, lui dis-je, que je sois dupe de vos mensonges, et que je ne m'aperçoive pas très-bien, depuis un mois que je suis ici sans que vous m'adressiez la parole, que vous m'avez berné comme un sot? Vous m'avez menti, et aujourd'hui vous me méprisez, parce que j'ai eu l'honnêteté de croire à votre parole. — Bernard, me dit-elle d'un ton froid, ce n'est pas ici le lieu et l'heure de nous expliquer. — Oh! je sais bien, repris-je, que ce ne sera jamais le lieu ni l'heure selon vous, mais je saurai les trouver, n'en doutez pas. Vous avez dit que vous m'aimiez; vous m'avez jeté les bras au cou, et vous m'avez dit en m'embrassant, ici, je sens encore vos lèvres sur ma joue : « Sauve-moi, et je jure par l'Évangile, par l'honneur, par le souvenir de ma mère et de la tienne, que je t'appartiendrai. » Je sais bien que vous avez dit tout cela parce que vous aviez peur de ma force; et ici, je sais bien que vous me fuyez parce que vous avez peur de mon droit. Mais vous n'y gagnerez rien; je jure que vous ne vous jouerez pas longtemps de moi. — Je ne vous appartiendrai jamais, répondit-elle avec une froideur de plus en plus glaciale, si vous ne changez pas de langage, de manières et de sentiments. Tel que vous êtes, je ne vous crains pas. Je pouvais, lorsque vous me paraissiez bon et généreux, vous céder moitié par peur et moitié par sympathie; mais du moment que je ne vous aime plus, je ne vous crains pas davantage. Corrigez-vous, instruisez-vous, et nous verrons. — Fort bien, lui dis-je; voilà une promesse que j'entends. J'irai en conséquence, et ne pouvant être heureux, je serai vengé. — Vengez-vous tant qu'il vous plaira, dit-elle, cela fera que je vous mépriserai.

Elle tira, en parlant ainsi, un papier de son sein, et le brûla tranquillement à la flamme de sa bougie. — Qu'est-ce que vous faites là ? lui dis-je. — Je brûle une lettre que je vous avais écrite, répondit-elle. Je voulais vous faire entendre raison; mais c'est bien inutile : on ne s'explique pas avec les brutes. — Vous

allez me donner cette lettre! m'écriai-je en me jetant sur elle pour lui arracher le papier enflammé. Mais elle le retira brusquement, et l'éteignant dans sa main avec intrépidité, elle jeta le flambeau à mes pieds, et s'échappa dans les ténèbres. Je la poursuivis en vain. Elle gagna la porte de son appartement avant moi, et la poussa sur elle. J'entendis tirer les verrous et la voix de mademoiselle Leblanc qui demandait à sa jeune maîtresse la cause de sa frayeur. — Ce n'est rien, répondit la voix tremblante d'Edmée, c'est une espièglerie.

Je descendis au jardin, et j'arpentai les allées d'un pas effréné. A cette fureur succéda la plus profonde tristesse. Edmée, fière et audacieuse, me paraissait plus belle et plus désirable que jamais. Il est de la nature de tous les désirs de s'irriter et de s'alimenter de la résistance. Je sentis que je l'avais offensée, qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne m'aimerait peut-être jamais, et sans renoncer à la criminelle résolution de la posséder par la force, je cédai à la douleur que me causait sa haine. J'allai m'appuyer au hasard contre un mur sombre, et cachant ma tête dans mes mains, j'exhalai des sanglots désespérés. Ma robuste poitrine se brisait, et mes larmes ne la soulageaient pas à mon gré; j'aurais voulu rugir, et je mordais mon mouchoir pour ne pas céder à cette tentation. Le bruit sinistre de mes cris étouffés éveilla l'attention d'une personne qui priait dans la chapelle de l'autre côté du mur où je m'étais adossé à tout hasard. Une fenêtre en ogive, garnie de ses *meneaux* de pierre surmontés d'un trèfle, était située immédiatement à la hauteur de ma tête. — Qui donc est là? demanda une figure pâle qu'éclairait le rayon oblique de la lune à son lever. En reconnaissant Edmée, je voulus m'éloigner; mais elle passa son beau bras entre les meneaux, et me saisit par le collet de mon habit en disant : — Pourquoi donc pleurez-vous, Bernard?

Je cédai à cette douce violence, moitié honteux d'avoir laissé surprendre le secret de ma faiblesse, moitié ravi de voir qu'Edmée n'y était pas insensible. — Quel chagrin avez-vous donc? reprit-elle. Qui peut vous arracher de tels sanglots? — Vous me méprisez, vous me haïssez, et vous demandez pourquoi je souffre, pourquoi je suis en colère. — C'est donc de colère que vous pleurez? dit-elle en retirant son bras. — C'est de colère et d'autre chose encore, répondis-je. — Mais quoi encore? dit Edmée. — Je n'en sais rien; peut-être de chagrin, comme vous avez dit. Le fait est que je souffre; ma poitrine se brise. Il faut que je vous quitte, Edmée, et que j'aille vivre au milieu des bois. Je ne puis pas rester ici. — Pourquoi souffrez-vous tant? Expliquez-vous, Bernard : voici l'occasion de nous expliquer. — Oui, avec un mur entre nous. Je conçois que vous n'ayez pas peur de moi ici. — Et pourtant je ne vous témoigne que de l'intérêt, il me semble, et je n'ai pas été aussi affectueuse il y a une heure, lorsqu'il n'y avait pas un mur entre nous? — Je crois que vous n'êtes pas craintive, Edmée, parce que vous avez toujours la ressource d'éviter les gens ou de les attraper avec de belles paroles. Ah! on m'avait bien dit que toutes les femmes sont menteuses et qu'il n'en faut aimer aucune. — Qu'est-ce qui vous disait cela? Votre oncle Jean, ou votre oncle Gaucher, ou votre grand-père Tristan? — Raillez, raillez-moi tant que vous voudrez! Ce n'est pas ma faute si j'ai été élevé par eux. Mais ils pouvaient dire parfois quelque chose de vrai. — Bernard, voulez-vous que je vous dise pourquoi ils croyaient les femmes menteuses? — Dites. — C'est qu'ils employaient la violence et la tyrannie avec des êtres plus faibles qu'eux. Toutes les fois qu'on se fait craindre, on risque d'être trompé. Lorsque, dans votre enfance, Jean vous frappait, n'avez-vous jamais évité ses brutales corrections en déguisant vos petites fautes? — C'est vrai; c'était ma seule ressource. — La ruse est donc, sinon le droit, du moins la ressource des opprimés. Ne le sentez-vous pas? — Je sens que je vous aime, et qu'il n'y a pas là de motif pour que vous me trompiez. — Aussi, qui vous dit que je vous trompe? — Vous m'avez trompé; vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous ne m'aimiez pas. — Je vous aimais, parce que je vous voyais, partagé entre de détestables principes et un cœur généreux, pencher vers la justice et l'honnêteté. Et je vous aime, parce que je vois que vous triomphez des mauvais principes, et que vos méchantes inspirations sont suivies des larmes d'un bon cœur. Voilà ce que je puis vous dire devant Dieu et la main sur la conscience, aux heures où je vous vois tel que vous êtes. Il y a d'autres moments où vous semblez si au-dessous de vous-même, que je ne vous reconnais plus, et je crois ne pas vous aimer. Il ne tient qu'à vous, Bernard, que je ne doute jamais ni de vous ni de moi.

— Et comment faut-il faire pour cela?

— Vous corriger de vos mauvaises habitudes, ouvrir l'oreille aux bons conseils, le cœur aux préceptes de la morale. Vous êtes un sauvage, Bernard, et soyez bien sûr que ce n'est ni votre gaucherie à faire un salut, ni votre ignorance à tourner un compliment, qui me choquent en vous. Au contraire, ce serait à mes yeux un charme très-grand, s'il y avait de grandes idées et de nobles sentiments sous cette rudesse. Mais vos sentiments et vos idées sont comme vos manières, et c'est là ce que je ne puis souffrir. Je sais que ce n'est pas votre faute, et si je vous voyais décidé à vous corriger, je vous aimerais autant à cause de vos défauts qu'à cause de vos qualités. La compassion entraîne l'affection; mais je n'aime pas le mal, je ne peux pas l'aimer, et si vous le cultivez en vous-même au lieu de l'extirper, je ne peux pas vous aimer. Comprenez-vous cela? — Non. — Comment, non? — Non, vous dis-je. Je ne sens pas qu'il y ait du

mal en moi. Si vous n'êtes pas choquée du peu de grâce de mes jambes, et du peu de blancheur de mes mains, et du peu d'élégance de mes paroles, je ne sais plus ce que vous haïssez en moi. J'ai entendu de mauvais préceptes dès mon enfance, mais je ne les ai pas acceptés. Je n'ai jamais cru qu'il fût permis de commettre de mauvaises actions, ou du moins je ne l'ai jamais trouvé agréable. Quand j'ai fait le mal, j'y ai été contraint par la force. J'ai toujours détesté mes oncles et leur conduite. Je n'aime pas la souffrance d'autrui; je n'aime à dépouiller personne; je méprise l'argent, dont on faisait un dieu à la Roche-Mauprat; je sais être sobre, et je boirais de l'eau toute ma vie, quoique j'aime le vin, s'il fallait, comme mes oncles, répandre le sang pour me procurer un bon souper. Cependant j'ai combattu avec eux; cependant j'ai bu avec eux; pouvais-je faire autrement? Aujourd'hui que je peux me conduire comme je veux, à qui fais-je du tort? A qui souhaitai-je du mal? Votre abbé, qui parle de vertu, me prend-il pour un assassin et pour un voleur? Ainsi, avouez-le, Edmée, vous savez bien que je suis honnête; vous ne me croyez pas méchant, mais je vous déplais parce que je n'ai pas d'esprit, et vous aimez M. de La Marche parce qu'il sait dire des niaiseries dont je rougirais.

— Et si, pour me plaire, dit-elle en souriant, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, et sans retirer sa main que j'avais prise à travers le grillage, si, pour être préféré à M. de La Marche, il fallait acquérir de l'esprit, comme vous dites, ne le feriez-vous pas?

— Je n'en sais rien, répondis-je après un instant d'hésitation; peut-être serais-je assez fou pour cela, car je ne comprends rien au pouvoir que vous avez sur moi; mais ce serait une grande lâcheté et une grande folie.

— Pourquoi, Bernard?

— Parce qu'une femme qui n'aime pas un homme pour son bon cœur, mais pour son bel esprit, ne vaut guère la peine que je me donnerais. Voilà ce qu'il me semble.

Elle garda le silence à son tour, et me dit ensuite en me pressant la main : — Vous avez bien plus de sens et d'esprit qu'on ne croirait. Me voilà forcée d'être tout à fait sincère avec vous, et de vous avouer que tel que vous êtes, et quand même vous ne devriez jamais changer, j'ai pour vous une estime et une amitié qui dureront autant que ma vie. Soyez sûr de cela, Bernard, quelque chose que je puisse vous dire dans un moment de colère, car vous savez que je suis très-vive: cela est de famille. Le sang des Mauprat ne coulera jamais aussi tranquillement que celui des autres humains. Ménagez donc ma fierté, vous qui savez si bien ce que c'est que la fierté; ne vous targuez jamais avec moi des droits acquis. L'affection ne se commande pas, elle se demande ou s'inspire; faites que je vous aime toujours, ne me dites jamais que je suis forcée de vous aimer. — Cela est juste en effet, répondis-je, mais pourquoi me parlez-vous quelquefois comme si j'étais forcé de vous obéir? Pourquoi, ce soir, m'avez-vous *défendu* de boire et *ordonné* d'étudier? — Parce que si on ne peut commander à l'affection qui n'existe pas, on peut du moins commander à l'affection qui existe, et c'est parce que je suis sûre de la vôtre que je lui commande. — C'est bien, m'écriai-je avec transport, j'ai donc le droit de commander à la vôtre aussi, puisque vous m'avez dit qu'elle existait certainement... Edmée, je vous commande de m'embrasser. — Laissez, Bernard! s'écria-t-elle, vous me cassez le bras. Voyez, vous m'avez écorchée contre le grillage. — Pourquoi vous êtes-vous retranchée contre moi? lui dis-je en couvrant de mes lèvres la légère blessure que je lui avais faite au bras. Ah! que je suis malheureux! Maudit grillage! Edmée, si vous vouliez pencher votre tête, je pourrais vous embrasser... vous embrasser comme ma sœur, Edmée, que craignez-vous? — Mon bon Bernard, répondit-elle, dans le monde où je vis, on n'embrasse même pas sa sœur, et nulle part on ne s'embrasse en secret. Je vous embrasserai devant mon père, tous les jours si vous voulez, mais jamais ici. — Vous ne m'embrasserez jamais? m'écriai-je, rendu à mes fureurs accoutumées. Et votre promesse? et mes droits?... — Si nous nous marions ensemble... dit-elle avec embarras, quand vous aurez reçu l'éducation que je vous supplie de recevoir... — Mort de ma vie! vous moquez-vous? Est-il question de mariage entre nous? Nullement, je ne veux pas de votre fortune, je vous l'ai dit. — Ma fortune et la vôtre ne font plus qu'une, répondit-elle. Entre parents si proches que nous le sommes, le tien et le mien sont des mots sans valeur. Jamais la pensée ne me viendra de vous croire cupide. Je sais que vous m'aimez, que vous travaillerez à me le prouver, et qu'un jour viendra où votre amour ne me fera plus peur, parce que je pourrai l'accepter à la face du ciel et des hommes.

— Si c'est là votre idée, repris-je, tout à fait distrait de mes sauvages transports par la direction nouvelle qu'elle donnait à mes pensées, ma position est bien différente; mais, à vous dire vrai, il faut que j'y réfléchisse... Je n'avais pas songé que vous l'entendriez ainsi... — Et comment voulez-vous que je puisse l'entendre différemment? reprit-elle. Une demoiselle ne se déshonore-t-elle pas en se donnant à un autre homme qu'à son époux? Je ne veux pas me déshonorer, vous ne le voudriez pas non plus, vous qui m'aimez. Vous ne voudriez pas me faire un tort irréparable? Si vous aviez cette intention, vous seriez mon plus mortel ennemi... — Attendez, Edmée, attendez, repris-je, je ne puis rien vous dire de mes intentions, je n'en ai jamais eu d'arrêtées à votre égard. Je n'ai eu que des désirs, et jamais je n'ai pensé à vous sans devenir fou. Vous voulez que je vous épouse? Eh! pour

quoi donc, mon Dieu? — Parce qu'une fille qui se respecte ne peut appartenir à un homme sans la pensée, sans la résolution, sans la certitude de lui appartenir toujours. Ne savez-vous pas cela? — Il y a tant de choses que je ne sais pas, ou auxquelles je n'ai jamais pensé. — L'éducation vous apprendrait, Bernard, ce que vous devez penser des choses qui vous intéressent le plus, de votre position, de vos devoirs, de vos sentiments. Vous ne voyez clair ni dans votre cœur, ni dans votre conscience. Moi, qui suis habituée à m'interroger sur toutes choses, et à me gouverner moi-même, comment voulez-vous que je prenne pour maître un homme soumis à l'instinct et guidé par le hasard? — Pour maître! pour mari! Oui, je comprends que vous ne puissiez soumettre votre vie tout entière à un animal de mon espèce... Mais je ne vous demandais pas cela, moi!.. Et je n'y puis penser sans frémir! — Il faut que vous y pensiez cependant, Bernard, pensez-y beaucoup, et quand vous l'aurez fait, vous sentirez la nécessité de suivre mes conseils, et de mettre votre esprit en rapport avec la nouvelle position où vous êtes entré en quittant la Roche-Mauprat; quand vous aurez reconnu cette nécessité, vous me le direz, et alors nous prendrons plusieurs résolutions nécessaires.

Elle retira doucement sa main d'entre les miennes, et je crois qu'elle me dit bonsoir, mais je ne l'entendis pas. Je restai absorbé dans mes pensées, et quand je relevai la tête pour lui parler, elle n'était plus là. J'allai à la chapelle, elle était rentrée dans sa chambre par une tribune supérieure, qui communiquait avec ses appartements.

Je retournai dans le jardin, je m'enfonçai dans le parc et j'y restai toute la nuit. Ma conversation avec Edmée m'avait jeté dans un monde nouveau. Jusque-là je n'avais pas cessé d'être l'homme de la Roche-Mauprat, et je n'avais pas prévu que je pusse ou que je dusse cesser de l'être; sauf les habitudes qui avaient changé avec les circonstances, j'étais resté dans le cercle étroit de mes pensées. Au sein de toutes les choses nouvelles qui m'environnaient, je me sentais blessé de leur puissance réelle, et je roidissais ma volonté en secret, afin de ne pas me sentir humilié. Je crois qu'avec la persévérance et la force dont j'étais doué, rien n'eût pu me faire sortir de ce retranchement d'obstination, si Edmée ne s'en fût mêlée. Les biens vulgaires de la vie, les satisfactions du luxe, n'avaient pour moi d'autre charme que celui de la nouveauté. Le repos du corps me pesait, et le calme de cette maison, pleine d'ordre et de silence, m'eût écrasé, si la présence d'Edmée et l'orage de mes désirs ne l'eussent remplie de mes agitations et peuplée de mes fantômes. Je n'avais pas désiré un seul instant devenir le chef de cette maison, le maître de cette fortune, et je venais, avec plaisir, d'entendre Edmée rendre justice à mon désintéressement. Cependant je répugnais encore à l'idée d'associer deux buts si distincts, ma passion et mes intérêts. J'errai dans le parc en proie à mille incertitudes, et je gagnai la campagne sans m'en apercevoir. La nuit était magnifique. La pleine lune versait des flots de sa lumière sereine sur les guérets altérés par la chaleur du jour. Les plantes flétries se relevaient sur leur tige, chaque feuille semblait aspirer par tous ses pores l'humide fraîcheur de la nuit. Je ressentais aussi cette douce influence; mon cœur battait avec force, mais avec régularité. J'étais inondé d'une vague espérance; l'image d'Edmée flottait devant moi sur les sentiers des prairies, et n'excitait plus ces douloureux transports, ces fougueuses aspirations qui m'avaient dévoré.

Je traversais un lieu découvert où quelques massifs de jeunes arbres coupaient çà et là les vertes steppes des pâturages. De grands bœufs d'un blond clair, agenouillés sur l'herbe courte, immobiles, paraissaient plongés dans de paisibles contemplations. Des collines adoucies montaient vers l'horizon, et leurs croupes veloutées semblaient jouer dans les purs reflets de la lune. Pour la première fois de ma vie, je sentis les beautés voluptueuses et les émanations sublimes de la nuit. J'étais pénétré de je ne sais quel bien-être inconnu, il me semblait que pour la la première fois aussi je voyais la lune, les coteaux et les prairies. Je me souvenais d'avoir entendu dire à Edmée qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui de la nature, et je m'étonnais de ne l'avoir pas su jusque-là. J'eus par instant la pensée de me mettre à genoux et de prier Dieu; mais je craignais de ne pas savoir lui parler et de l'offenser en le priant mal. Vous avouerai-je une singulière fantaisie qui me vint comme une révélation enfantine de l'amour poétique au sein du chaos de mon ignorance? La lune éclairait si largement les objets, que je distinguais dans le gazon les moindres fleurettes. Une petite marguerite des prés me sembla si belle, avec sa collerette blanche frangée de pourpre, et son calice d'or plein des diamants de la rosée, que je la cueillis et la couvris de baisers, en m'écriant, dans une sorte d'égarement délicieux : C'est toi, Edmée; oui! c'est toi; te voilà! tu ne me fuis plus! Mais quelle fut ma confusion lorsqu'en me relevant, je vis que j'avais un témoin de ma folie? Patience était debout devant moi.

Je fus si mécontent d'avoir été surpris dans un tel accès d'extravagance, que, par un reste d'habitude de coupe-jarret, je cherchai mon couteau à ma ceinture. Mais je n'avais plus ni ceinture ni couteau. Mon gilet de soie à poches me fit souvenir que j'étais condamné à n'égorger plus personne. Patience sourit.

— Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il? dit le solitaire avec calme et douceur; croyez-vous que je ne sache pas bien ce qui en est? Je ne suis pas si simple que je ne comprenne; je ne suis pas si vieux que je ne voie clair. Qui est-ce qui secoue les branches de mon

il toutes les fois que la fille sainte est assise à ma porte? Qui est-ce qui nous suit comme un jeune loup, à pas comptés, sous le taillis quand je reconduis la belle enfant chez son père? Et quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes jeunes tous deux, vous êtes beaux tous deux, vous êtes parents, et si vous vouliez, vous seriez un digne et honnête homme, comme elle est une digne et honnête fille.

Tout mon courroux était tombé en écoutant Patience parler d'Edmée. J'avais un si grand besoin de m'entretenir d'elle que j'en aurais entendu dire du mal pour le seul plaisir d'entendre prononcer son nom. Je continuai ma promenade côte à côte avec Patience. Le vieillard marchait pieds nus dans la rosée. Il est vrai que ses pieds, ayant oublié depuis longtemps l'usage des chaussures, étaient arrivés à un degré de callosité qui les mettait à l'abri de tout. Il avait pour tout vêtement un pantalon de toile bleue qui, faute de bretelles, tombait sur ses hanches, et une chemise grossière. Il ne pouvait souffrir aucune contrainte dans ses habits, et sa peau, endurcie par le hâle, n'était sensible ni au chaud ni au froid. On l'a vu, jusqu'à plus de quatre-vingts ans, aller tête nue au soleil le plus ardent, et la veste entr'ouverte à la bise des hivers. Depuis qu'Edmée veillait à tous ses besoins, il était arrivé à une certaine propreté. Mais dans le désordre de sa toilette et sa haine pour tout ce qui dépassait les bornes du strict nécessaire, se retrouvait, sauf l'impudeur, qui lui avait toujours été odieuse, le cynique des anciens jours. Sa barbe brillait comme de l'argent. Son crâne chauve était si luisant, que la lune s'y reflétait comme dans l'eau. Il marchait lentement, les mains derrière le dos, la tête levée, comme un homme qui surveillait son empire. Mais le plus souvent ses regards se perdaient vers le ciel, et il interrompait sa conversation pour dire en montrant la voûte étoilée : « Voyez cela, voyez comme c'est beau! » C'est le seul paysan que j'aie vu admirer le ciel, ou tout au moins c'est le seul que j'aie vu se rendre compte de son admiration.

— Pourquoi, maître Patience, lui dis-je, pensez-vous que je serais un honnête homme *si je voulais?* Croyez-vous donc que je ne le sois pas? — Oh! ne soyez pas fâché, répondit-il; Patience a le droit de tout dire. N'est-ce pas le fou du château? — Edmée prétend que vous en êtes le sage au contraire. — Prétend-elle cela, la sainte fille de Dieu? Eh bien! si elle le croit, je veux agir en sage et vous donner un bon conseil, maître Bernard Mauprat. Voulez-vous l'entendre? — Il paraît que tout le monde ici se mêle de conseiller. N'importe, j'écoute. — Vous êtes amoureux de votre cousine? — Vous êtes bien hardi de faire une pareille question! — Ce n'est pas une question, c'est un fait. Eh bien! je vous dis, moi, faites-vous aimer de votre cousine et soyez son mari. — Et pourquoi me portez-vous cet intérêt, maître Patience? — Parce que je sais que vous le méritez. — Qui vous l'a dit? l'abbé? — Non pas. — Edmée? — Un peu. Et cependant elle n'est pas bien amoureuse de vous, au moins. Mais c'est votre faute. — Comment cela, Patience? — Parce qu'elle veut que vous deveniez savant, et vous, vous ne le voulez pas. Ah! si j'avais votre âge, moi, pauvre Patience, et si je pouvais, sans étouffer, me tenir enfermé dans une chambre seulement deux heures par jour; et si tous ceux que je rencontre s'occupaient de m'instruire! Si l'on me disait : « Patience, voilà ce qui s'est fait hier; Patience, voilà ce qui se fera demain. » Mais baste! il faut que je trouve tout moi-même, et c'est si long que je mourrai de vieillesse avant d'avoir trouvé le dixième de ce que je voudrais savoir. Mais écoutez, j'ai encore une raison pour désirer que vous épousiez Edmée. — Laquelle? bon M. Patience. — C'est que ce La Marche ne lui convient pas. Je le lui ai dit, oui-da! et à lui aussi, et à l'abbé, et à tout le monde. Ce n'est pas un homme cela. Cela sent bon comme tout un jardin; mais j'aime mieux le moindre brin de serpolet. — Ma foi, je ne l'aime guère non plus, moi. Mais si ma cousine l'aime? hein! Patience? — Votre cousine ne l'aime pas. Elle le croit bon, elle le croit *véritable;* elle se trompe, et il la trompe, et il trompe tout le monde. Je le sais, moi, c'est un homme qui n'a pas de *cela.* (Et Patience posait la main sur son cœur.) C'est un homme qui dit toujours : « Moi, la vertu! moi, les infortunés! moi, les sages, les amis du genre humain! etc., etc. » Eh bien! moi, Patience, je sais qu'il laisse mourir de faim de pauvres gens à la porte de son château. Je sais que si on lui disait : « Donne ton château, mange du pain noir, donne tes terres, fais-toi soldat, et il n'y aura plus d'infortunés dans le monde, le genre humain (comme tu dis) sera sauvé, l'*homme* dirait : Merci! je suis seigneur de mes terres, et je ne suis pas saoul de mon château. » Oh! je les connais bien, ces *faux bons!* Quelle différence avec Edmée! Vous ne savez pas cela, vous! Vous l'aimez parce qu'elle est belle comme la marguerite des prés, et moi je l'aime parce qu'elle est bonne comme la lune qui éclaire pour tout le monde. C'est une fille qui donne tout ce qu'elle a, qui ne porterait pas un joyau parce qu'avec l'or d'une bague on peut faire vivre un homme pendant un an. Et si elle rencontre dans son chemin un petit pied d'enfant blessé, elle ôtera son soulier pour le lui donner et s'en ira pied nu. Et puis c'est un cœur qui va droit, voyez-vous. Si demain le village de Sainte-Sévère allait la trouver en masse, et lui dire : « Demoiselle, c'est assez vivre dans la richesse; donnez-nous ce que vous avez, et travaillez à votre tour : — C'est juste, mes bons enfants, dirait-elle. » Et gaiement elle irait mener les troupeaux aux champs! Sa mère était de même; car, voyez-vous, j'ai connu sa mère toute jeune, comme elle est à présent, et la vôtre aussi, dà! Et c'était une

maîtresse femme, charitable, juste. Et vous en tenez, à ce qu'on dit. — Hélas ! non, répondis-je, saisi d'attendrissement par le discours de Patience. Je ne connais ni la charité, ni la justice.

— Vous n'avez pu encore les pratiquer, mais cela est écrit dans votre cœur, je le sais, moi. On dit que je suis sorcier, et je le suis un peu. Je connais un homme tout de suite. Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit un jour sur la fougère de Validé? Vous étiez avec Sylvain, moi avec Marcasse. Vous me dites qu'un honnête homme vengeait ses querelles lui-même. Et, à propos, M. Mauprat, si vous n'êtes pas content des excuses que je vous ai faites à la tour Gazeau, il faut le dire. Voyez, il n'y a personne ici, et tout vieux que je suis, j'ai encore le poignet aussi bon que vous, nous pouvons nous allonger quelques bons coups, c'est le droit de nature, et quoique je n'approuve pas cela, je ne refuse jamais de donner réparation à qui la demande. Je sais qu'il y a des hommes qui mourraient de chagrin, s'ils n'étaient pas vengés. Et moi qui vous parle, il m'a fallu plus de cinquante ans pour oublier un affront que j'ai reçu..., et quand j'y pense encore, ma haine pour les nobles se réveille, et je me fais un crime d'avoir pu pardonner dans mon cœur à quelques-uns.

— Je suis pleinement satisfait, maître Patience, et je sens au contraire de l'amitié pour vous. — Ah ! c'est que je gratte l'œil qui vous démange ! Bonne jeunesse ! Allons, Mauprat, du courage. Suivez les conseils de l'abbé, c'est un juste. Tâchez de plaire à votre cousine, c'est une étoile du firmament. Connaissez la vérité ; aimez le peuple ; détestez ceux qui le détestent ; soyez prêt à vous sacrifier pour lui. Écoutez, écoutez ! Je sais ce que je dis ; faites-vous l'ami du peuple. — Le peuple est-il donc meilleur que la noblesse, Patience? De bonne foi, et puisque vous êtes un sage, dites la vérité. — Le peuple vaut mieux que la noblesse parce que la noblesse l'écrase, et qu'il le souffre ! mais il ne le souffrira peut-être pas toujours. Enfin, il faut que vous le sachiez, vous voyez bien ces étoiles? Elles ne changeront pas, elles seront à la même place et verseront autant de feu dans dix mille ans qu'aujourd'hui. Mais avant cent ans, avant moins peut-être, il y aura bien des changements sur la terre. Croyez-en un homme qui pense à la vérité et qui ne se laisse pas égarer par les grands airs des forts. Le pauvre a assez souffert, il se tournera contre le riche, et les châteaux tomberont, et les terres seront dépecées. Je ne verrai pas cela, mais vous le verrez ; il y aura dix chaumières à la place de ce parc, et dix familles vivront de son revenu. Il n'y aura plus ni valets, ni maîtres, ni vilains, ni seigneurs. Il y aura des nobles qui crieront haut et qui ne céderont qu'à la force, comme eussent fait vos oncles s'ils eussent vécu, comme fera M. de La Marche, malgré ses beaux discours. Il y en aura qui s'exécuteront généreusement comme Edmée, et comme vous, si vous écoutez la sagesse. Et alors, il sera bon pour Edmée qu'elle ait pour mari un homme et non pas un brin de muguet. Il sera bon que Bernard Mauprat sache pousser une charrue, ou tuer le gibier du bon Dieu, pour nourrir sa famille ; car le vieux Patience sera couché sous l'herbe du cimetière, et ne pourra rendre à Edmée les services qu'il aura reçus. Ne riez pas de ce que je dis, jeune homme ; c'est la voix de Dieu qui dit cela. Voyez le ciel. Les étoiles vivent en paix, et rien ne dérange leur ordre éternel. Les grosses ne mangent pas les petites, et nulle ne se précipite sur ses voisines. Or un temps viendra où le même ordre régnera parmi les hommes. Les méchants seront balayés par le vent du Seigneur. Assurez vos jambes, seigneur Mauprat, afin de rester debout et de soutenir Edmée ; c'est Patience qui vous avertit, Patience qui ne vous veut que du bien ; mais il y en aura d'autres qui voudront le mal, et il faut que les bons se fassent forts.

Nous étions arrivés jusqu'à la chaumière de Patience. Il s'était arrêté à la barrière de son petit enclos, et une main appuyée sur les barreaux, gesticulant de l'autre, il parlait avec énergie ; son regard brillait comme la flamme, son front était baigné de sueur, il y avait en lui quelque chose de puissant comme la parole des vieux prophètes, et la simplicité plus que plébéienne de son accoutrement rehaussait encore la fierté de son geste et l'onction de sa voix. La révolution française a fait savoir depuis ce temps qu'il y avait dans le peuple de fougueuses éloquences et une implacable logique ; mais ce que je voyais en ce moment était si neuf pour moi, et me fit une telle impression, que mon imagination sans règle et sans frein se laissa entraîner aux terreurs superstitieuses de l'enfance. Il me tendit la main, et j'obéis à cet appel avec plus d'effroi que de sympathie. Le sorcier de la tour Gazeau, suspendant sur ma tête la chouette ensanglantée, venait de repasser devant mes yeux.

## XI

Lorsque, accablé de lassitude, je m'éveillai le lendemain, tous les incidents de la veille m'apparurent comme un songe. Il me sembla qu'Edmée, en me parlant de devenir ma femme, avait voulu reculer mes espérances indéfiniment par une lueur perfide ; et quant à l'effet des paroles du sorcier, je ne me les rappelais pas sans une profonde humiliation. Quoi qu'il en soit, cet effet était produit. Les émotions de cette journée avaient laissé en moi une trace ineffaçable, je n'étais déjà plus l'homme de la veille, et je ne devais jamais redevenir complètement celui de la Roche-Mauprat.

Il était tard, et j'avais réparé dans la matinée seulement les heures de mon insomnie. Je n'étais pas levé, et déjà j'entendais sur le pavé de la cour résonner le sabot du cheval de M. de La Marche. Tous les jours il arrivait à cette heure; tous les jours il voyait Edmée aussitôt que moi, et ce jour-là même, ce jour où elle avait voulu me persuader de compter sur sa main, il allait poser avant moi son fade baiser sur cette main qui m'appartenait. Cette pensée réveilla tous mes doutes. Comment Edmée souffrait-elle ses assiduités, si elle avait réellement l'intention d'en épouser un autre que lui? Peut-être n'osait-elle pas l'éloigner? peut-être était-ce à moi de le faire? Je ne savais pas les usages du monde où j'entrais. L'instinct me conseillait de m'abandonner à mes impétueuses inspirations, et l'instinct parlait haut.

Je m'habillai à la hâte. J'entrai au salon, pâle et en désordre. Edmée était pâle aussi. La matinée était pluvieuse et fraîche. On avait fait du feu dans la vaste cheminée. Étendue dans sa bergère, elle chauffait ses petits pieds en sommeillant. C'était l'attitude nonchalante et transie qu'elle avait eue durant ses jours de maladie. M. de La Marche lisait la gazette à l'autre bout de la chambre. En voyant Edmée brisée plus que moi par les émotions de la veille, je sentis ma colère tomber, et m'approchant d'elle, je m'assis sans bruit et la regardai avec attendrissement. — C'est vous, Bernard? me dit-elle sans faire un mouvement et sans ouvrir les yeux. Elle avait les coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et les mains gracieusement entrelacées sous son menton. Les femmes avaient à cette époque et presque en toute saison les bras demi-nus. J'aperçus à celui d'Edmée une petite bande de taffetas d'Angleterre qui me fit battre le cœur. C'était la légère blessure que je lui avais faite la veille contre le grillage de la croisée. Je soulevai doucement la dentelle qui retombait sur son coude, et, enhardi par son demi-sommeil, j'appuyai mes lèvres sur cette chère blessure. M. de La Marche pouvait me voir, et il me voyait en effet, et j'agissais à dessein. Je brûlais d'avoir une querelle avec lui. Edmée tressaillit et devint toute rouge. Mais, reprenant aussitôt un air d'enjouement plein d'indolence: — En vérité, Bernard, me dit-elle, vous êtes galant ce matin comme un abbé de cour. N'auriez-vous pas fait quelque madrigal la nuit dernière?

Je fus singulièrement mortifié de cette raillerie; mais payant d'assurance à mon tour: — Oui, j'en ai fait un hier soir à la fenêtre de la chapelle, répondis-je; et s'il est mauvais, cousine, c'est votre faute. — Dites que c'est la faute de votre éducation, reprit-elle en s'animant, et elle n'était jamais plus belle que lorsque sa fierté et sa vivacité naturelle se réveillaient. — M'est avis que j'ai beaucoup trop d'éducation, en effet, répondis-je, et que, si j'écoutais davantage mon bon sens naturel, vous ne me railleriez pas tant. — Il me semble, en vérité, que vous faites assaut d'esprit et de métaphores avec Bernard, dit M. de La Marche en pliant son journal d'un air indifférent et en se rapprochant de nous. — Je l'en tiens quitte, répondis-je, blessé de cette impertinence; qu'elle garde son esprit pour vos pareils.

Je me levai pour l'affronter; mais il ne parut pas s'en apercevoir; et s'adossant à la cheminée avec une incroyable aisance, il dit en se penchant vers Edmée d'une voix douce et presque affectueuse: — Qu'a-t-il donc? comme s'il se fût informé de la santé de son petit chien. — Que sait-on? répondit Edmée du même ton; puis elle se leva en ajoutant: — J'ai trop mal à la tête pour rester là. Donnez-moi le bras pour remonter dans ma chambre.

Elle sortit appuyée sur lui; je restai stupéfait.

J'attendis, résolu à l'insulter dès qu'il serait revenu au salon. Mais l'abbé entra et peu après mon oncle Hubert. Ils se mirent à causer de sujets qui m'étaient tout à fait étrangers (et il en était ainsi de presque tous les sujets de conversation). Je ne savais que faire pour me venger, mais je n'osais me trahir en présence de mon oncle. Je sentais ce que je devais au respect et aux droits de l'hospitalité. Jamais je ne m'étais fait une telle violence à la Roche-Mauprat. L'outrage et la colère se manifestaient spontanément; je faillis mourir dans l'attente de ma vengeance. Plusieurs fois le chevalier, remarquant l'altération de mes traits, me demanda avec bonté si j'étais malade. M. de La Marche ne parut s'apercevoir ni se douter de rien. L'abbé seul m'examinait avec attention. Je surprenais ses yeux bleus, où la pénétration naturelle se voilait toujours sous une habitude de timidité, attachés sur moi avec inquiétude. L'abbé ne m'aimait pas. Il m'était facile de voir que ses manières douces et enjouées devenaient froides comme malgré lui, dès qu'il s'adressait à moi; je remarquais même qu'en tout temps son visage s'attristait à mon approche.

Me sentant près de m'évanouir, tant la contrainte que je subissais était hors de mes habitudes et au-dessus de mes forces, j'allai me jeter sur l'herbe du parc. C'était là mon refuge dans toutes mes agitations. Ces grands chênes, cette mousse centenaire qui pendait à toutes les branches, ces fleurs des bois pâles et odorantes, emblèmes des douleurs cachées, c'étaient là les amis de mon enfance, les seuls que j'eusse retrouvés sans altération, dans la vie sociale comme dans la vie sauvage. Je cachai mon visage dans mes mains; je ne me rappelle pas avoir souffert davantage dans aucune des calamités de ma vie. Pourtant j'en éprouvai de bien réelles par la suite, et, à tout prendre, j'eusse dû m'estimer heureux, au sortir du rude et périlleux métier de coupe-jarret, de trouver tant de biens inespérés; affection, sollicitude, richesse, liberté, enseignement, bons conseils et bons exemples. Mais il est certain que, pour passer d'un état de l'âme à un

état opposé, même du mal au bien, même de la douleur à la jouissance et de la fatigue au repos, il faut que l'homme souffre, et que, dans cet enfantement d'une nouvelle destinée, tous les ressorts de son être se tendent jusqu'à se briser. Ainsi, à l'approche de l'été, le ciel se couvre de sombres nuées, et la terre frémissante semble prête à s'anéantir sous les coups de la tempête.

Je n'étais occupé en ce moment qu'à chercher un moyen d'assouvir ma haine contre M. de La Marche, sans trahir et sans laisser même soupçonner le lien mystérieux dont je me prévalais auprès d'Edmée. Quoique rien ne fût moins en vigueur à la Roche-Mauprat que la sainteté du serment, les seules lectures que j'eusse faites étant, comme je vous l'ai dit, quelques ballades de chevalerie, je m'étais pris d'un romanesque amour pour la fidélité des promesses, et c'était à peu près la seule vertu que j'eusse acquise. Le secret dû à Edmée me retenait donc invinciblement. — Mais ne trouverai-je pas, me disais-je, quelque prétexte plausible pour me jeter sur mon ennemi et pour l'étrangler? A dire vrai, cela n'était pas facile avec un homme qui semblait avoir un parti pris de politesse et de prévenances à mon égard.

Dans ces perplexités j'oubliai l'heure du dîner; et quand je vis le soleil descendre derrière les tours du château, je me dis trop tard que mon absence avait dû être remarquée, et que je ne pourrais rentrer sans subir ou les brusques questions d'Edmée, ou ce clair et froid regard de l'abbé, qui semblait toujours éviter le mien, et que je surprenais tout à coup plongeant au plus profond de ma conscience.

Je résolus de ne rentrer qu'à la nuit, et je m'étendis sur l'herbe, essayant de dormir pour reposer ma tête brisée. Je m'endormis en effet. Quand je m'éveillai, la lune montait dans le ciel encore rouge des feux du soir. Le bruit qui m'avait fait tressaillir était bien léger; mais il est des sons qui frappent le cœur avant de frapper l'oreille, et les plus subtiles émanations de l'amour pénètrent quelquefois la plus rude organisation. La voix d'Edmée venait de prononcer mon nom à peu de distance, derrière le feuillage. D'abord je crus avoir rêvé; je restai immobile, je retins mon haleine et j'écoutai. C'était elle, qui se rendait chez le solitaire avec l'abbé. Ils s'étaient arrêtés dans le sentier couvert, à dix pas de moi, et ils causaient à demi-voix, mais de cette manière distincte qui, dans les confidences, donne à l'attention tant de solennité. — Je crains, disait Edmée, qu'il ne fasse une esclandre à M. de La Marche; quelque chose de plus sérieux encore, que sait-on? Vous ne connaissez pas Bernard.

— Il faut à tout prix l'éloigner d'ici, répondit l'abbé. Vous ne pouvez vivre de la sorte, continuellement exposée à la brutalité d'un brigand. — Il est certain que ce n'est pas vivre. Depuis qu'il a mis le pied ici, je n'ai pas eu un instant de liberté. Prisonnière dans ma chambre, ou forcée de recourir à la protection de mes amis, je n'ose faire un pas. C'est tout au plus si je puis descendre l'escalier, et je ne traverse pas la galerie sans envoyer Leblanc en éclaireur. La pauvre fille, qui m'a vue si brave, me croit folle. Cette contrainte est odieuse. Je ne dors plus que sous les verrous. Et voyez, l'abbé, je ne marche pas sans un poignard, ni plus ni moins qu'une héroïne de ballade espagnole. — Et si ce malheureux vous rencontre et vous effraye, vous vous en frapperez le sein, n'est-ce pas? De pareilles chances ne peuvent s'accepter. Edmée, il faut trouver le moyen de changer une position qui n'est pas tenable. Je conçois que vous ne veuillez pas lui ôter l'amitié de votre père, en confessant à celui-ci la monstrueuse transaction que vous avez été forcée de faire avec ce bandit à la Roche-Mauprat. Mais quoi qu'il arrive... ah! ma pauvre Edmée, je ne suis pas un homme de sang; mais je me prends vingt fois le jour à déplorer que mon caractère de prêtre m'empêche de provoquer cet homme et de vous en débarrasser à jamais.

Ce charitable regret, exprimé si naïvement à mon oreille, me donna une violente démangeaison de me montrer brusquement, ne fût-ce que pour mettre à l'épreuve l'humeur guerrière de l'abbé; mais j'étais enchaîné par le désir de surprendre enfin les véritables sentiments et les véritables desseins d'Edmée à mon égard.

— Soyez donc tranquille, dit-elle d'un air dégagé; s'il lasse ma patience, je n'hésiterai nullement à lui planter cette lame dans la joue. Je suis bien sûre qu'une petite saignée calmera son ardeur.

Alors ils se rapprochèrent de deux ou trois pas.

— Écoutez-moi, Edmée, dit l'abbé en s'arrêtant de nouveau; nous ne pouvons parler de cela devant Patience, ne rompons pas cet entretien sans conclure quelque chose. Vous arrivez avec Bernard à la crise imminente. Il me semble, mon enfant, que vous ne faites pas tout ce que vous devriez faire pour prévenir les malheurs qui peuvent nous frapper; car tout ce qui vous sera funeste, nous le sera à tous et nous frappera au fond du cœur.

— Je vous écoute, mon excellent ami, répondit Edmée, grondez-moi, conseillez-moi.

En même temps, elle s'adossa contre l'arbre au pied duquel j'étais couché parmi les broussailles et les hautes herbes. Je pense qu'elle pouvait me voir, car je la voyais distinctement; mais elle était loin de soupçonner que je contemplais sa figure céleste, sur laquelle la brise faisait passer alternativement l'ombre des feuilles agitées et les pâles diamants que la lune sème dans les bois.

— Je dis, Edmée, reprit l'abbé en croisant ses bras sur sa poitrine et en se frappant le front par instants, que vous ne jugez pas nettement votre situation.

Tantôt elle vous afflige au point que vous perdez toute espérance et que vous voulez vous laisser mourir (oui, ma chère enfant, au point que votre santé en est visiblement altérée); et tantôt, je dois vous le dire, au risque de vous fâcher un peu, vous envisagez vos périls avec une légèreté et un enjouement qui m'étonnent.

— Ce dernier reproche est délicat, mon ami, répondit-elle; mais laissez-moi me justifier. Votre étonnement vient de ce que vous ne connaissez pas bien la race Mauprat. C'est une race indomptable, incorrigible, et dont il ne peut sortir que des *casse-têtes* ou des *coupe-jarrets*. A ceux que l'éducation a le mieux rabotés, il reste encore bien des nœuds, une fierté souveraine, une volonté de fer, un profond mépris pour la vie. Vous voyez que, malgré sa bonté adorable, mon père est si vif parfois, qu'il casse sa tabatière en la posant sur la table, lorsque vos arguments l'emportent sur les siens en politique, ou lorsque vous le gagnez aux échecs. Pour moi, je sens que mes veines sont aussi larges que si j'étais née dans les nobles rangs du peuple, et je ne crois pas que jamais aucun Mauprat ait brillé à la cour par la grâce de ses manières. Comment donc voudriez-vous que je fisse grand cas de la vie, étant née brave? Il est pourtant des instants de faiblesse où je me décourage de reste et m'apitoie sur mon sort comme une vraie femme que je suis. Mais que l'on me fâche, que l'on me menace, et le sang de la race forte se ranime; et alors, ne pouvant briser mon ennemi, je me croise les bras et me mets à rire de pitié de ce qu'il espère me faire peur. Tenez, l'abbé, que ceci ne vous paraisse pas une exagération; car demain, ce soir peut-être, ce que je dis peut se réaliser : depuis que ce couteau de nacre, qui n'a pas l'air bien matamore, mais qui est bon, voyez! a été affilé par don Marcasse (qui s'y entend), je ne l'ai quitté ni jour ni nuit, et mon parti a été pris. Je n'ai pas le poignet bien ferme, mais je saurais me donner un coup de couteau, aussi bien que je sais donner un coup de cravache à mon cheval. Eh bien! cela posé, mon honneur est en sûreté, ma vie seule tient à un fil, à un verre de vin de plus ou de moins qu'aura bu, un de ces soirs, M. Bernard, à une rencontre, à un regard qu'il aura cru surprendre entre de La Marche et moi; à rien peut-être! Qu'y faire? Quand je me désolerais, effacerais-je le passé? Nous ne pouvons arracher une seule page de notre vie, mais nous pouvons jeter le livre au feu. Quand je pleurerais du soir au matin, empêcherais-je que la destinée, dans un jour de méchante humeur, ne m'ait conduite à la chasse; qu'elle ne m'ait égarée dans les bois et fait rencontrer un Mauprat, qui m'a conduite dans son antre, où je n'ai échappé à l'opprobre et peut-être à la mort, qu'en liant à jamais ma vie à celle d'un enfant sauvage qui n'avait aucun de mes principes, aucune de mes idées, aucune de mes sympathies, et qui peut-être (et qui, sans doute, devrais-je dire) ne les aura jamais? Tout cela, c'est un malheur. J'étais dans tout l'éclat d'une heureuse destinée, j'étais l'orgueil et la joie de mon vieux père, j'allais épouser un homme que j'estime et qui me plaisait; aucune douleur, aucune appréhension n'avait approché de moi, je ne connaissais ni les jours sans sécurité, ni les nuits sans sommeil. Eh bien! Dieu n'a pas voulu qu'une si belle vie s'accomplît. Que sa volonté soit faite! Il est des jours où la perte de toutes mes espérances me semble tellement inévitable, que je me considère comme morte, et mon fiancé comme veuf. Sans mon pauvre père, j'en rirais vraiment; car la contrariété et la peur sont si peu faites pour moi, que je suis déjà lasse de la vie, pour le peu de temps que je les ai connues.

— Ce courage est héroïque, mais il est affreux! s'écria l'abbé d'une voix altérée. C'est presque la détermination au suicide, Edmée! — Oh! je disputerai ma vie, répondit-elle avec chaleur; mais je ne marchanderai pas avec elle un instant, si mon honneur ne sort pas sain et sauf de tous ces risques. Quant à cela, je ne suis pas assez pieuse pour accepter jamais une vie souillée, par esprit de mortification pour des fautes dont je n'eus jamais la pensée. Si Dieu est sévère à ce point avec moi, que j'aie à choisir entre la mort et la honte... — Il ne peut jamais y avoir de honte pour vous, Edmée; une âme aussi chaste, une intention aussi pure... — Oh! n'importe, cher abbé! je ne suis peut-être pas aussi vertueuse que vous pensez; je ne suis pas très-orthodoxe en religion, ni vous non plus, l'abbé!... Je me soucie peu du monde, je ne l'aime pas; je ne crains ni ne méprise l'opinion, je n'aurai jamais affaire à elle. Je ne sais pas trop quel principe de vertu serait assez puissant pour m'empêcher de succomber, si le mauvais esprit m'entreprenait. J'ai lu la *Nouvelle Héloïse*, et j'ai beaucoup pleuré. Mais, par la raison que je suis une Mauprat et que j'ai un inflexible orgueil, je ne souffrirai jamais la tyrannie de l'homme, pas plus la violence d'un amant que le soufflet d'un mari; il n'appartient qu'à une âme vassale et à un lâche caractère de céder à la force ce qu'elle refuse à la prière; sainte Solange, *la belle pastoure*, se laissa trancher la tête plutôt que de subir le droit du seigneur. Et vous savez que, de mère en fille, les Mauprat sont vouées au baptême, sous les auspices de la patronne du Berry. — Oui, je sais que vous êtes fière et forte, dit l'abbé, et parce que je vous estime plus qu'aucune femme au monde, je veux que vous viviez, que vous soyez libre, que vous fassiez un mariage digne de vous, afin de remplir, dans la famille humaine, le rôle que savent encore ennoblir les belles âmes. Vous êtes nécessaire à votre père, d'ailleurs; votre mort le précipiterait dans la tombe, tout vert et robuste qu'est encore le Mauprat. Chassez donc ces pensées lugubres et ces réso-

lutions extrêmes. Il est impossible que cette étrange aventure de la Roche-Mauprat soit autre chose qu'un rêve sinistre. Nous avons tous eu le cauchemar dans cette nuit d'épouvante, mais il est temps de nous éveiller; nous ne pouvons rester accablés de stupeur comme des enfants; vous n'avez qu'un parti à prendre, celui que je vous ai dit. — Eh bien! l'abbé, c'est celui que je regarde comme le plus impossible de tous. J'ai juré par tout ce qu'il y a de sacré dans l'univers et dans le cœur humain. — Un serment arraché par la menace et la violence n'engage personne : les lois humaines l'ont décrété; les lois divines, dans des circonstances de ce genre principalement, en délient sans nul doute la conscience humaine. Si vous étiez orthodoxe, j'irais à Rome, et j'irais à pied, pour vous faire relever d'un vœu si téméraire; mais vous n'êtes pas très-soumise au pape, Edmée... ni moi non plus. — Ainsi, vous voudriez que je fusse parjure? — Votre âme ne le serait pas. — Mon âme le serait! j'ai juré, sachant bien ce que je faisais, et pouvant me tuer sur l'heure; car j'avais dans la main un couteau trois fois grand comme celui-ci. J'ai voulu vivre, j'ai voulu surtout revoir mon père et l'embrasser. Pour faire cesser l'angoisse où ma disparition le laissait, j'eusse engagé plus que ma vie, j'eusse engagé mon âme immortelle. Et depuis, je vous l'ai dit encore hier soir, j'ai renouvelé mon engagement, et bien librement encore; car il y avait un mur entre mon *aimable* fiancé et moi. — Comment avez-vous pu faire une telle imprudence, Edmée? Voilà encore où je ne vous comprends plus.

— Oh! pour cela, je le crois bien, car je ne me comprends pas moi-même, dit Edmée avec une expression singulière. — Ma chère enfant, il faut que vous me parliez à cœur ouvert. Je suis le seul ici qui puisse vous porter conseil, puisque je suis le seul à qui vous puissiez tout dire sous le sceau d'une amitié aussi sacrée que le secret de la confession catholique peut l'être. Répondez-moi donc. Vous ne regardez pas comme possible un mariage entre vous et Bernard Mauprat? — Comment ce qui est inévitable serait-il impossible? dit Edmée. Il n'est rien de plus possible que de se jeter dans la rivière; rien de plus possible que de se vouer au malheur et au désespoir; rien de plus possible, par conséquent, que d'épouser Bernard Mauprat. — Ce ne sera toujours pas moi qui prêterai mon ministère à cette union absurde et déplorable! s'écria l'abbé. Vous la femme et l'esclave de ce coupe-jarret! Edmée, vous disiez tout à l'heure que vous ne supporteriez pas plus la violence de l'amant que le soufflet du mari. — Vous pensez qu'il me battrait? — S'il ne vous tuait pas. — Oh! non, répondit-elle d'un air mutin en faisant sauter son couteau dans sa main, je le tuerais auparavant. A Mauprat, Mauprat et demie! — Vous riez, Edmée, ô mon Dieu! vous riez à la pensée d'un tel hymen! Mais quand même cet homme aurait de l'affection et des égards pour vous, songez-vous à l'impossibilité de vous entendre, à la grossièreté de ses idées, à la bassesse de son langage? Le cœur lève de dégoût à l'idée d'une telle association; et dans quelle langue lui parleriez-vous, grand Dieu?

Je faillis encore une fois me lever, et tomber sur mon panégyriste. Mais je vainquis ma colère, Edmée parlait. Je redevins tout oreilles.

— Je sais fort bien qu'au bout de trois jours, je n'aurai certainement rien de mieux à faire que de me couper la gorge; mais puisque, d'une manière ou de l'autre, il faut que cela arrive, pourquoi n'irais-je pas devant moi jusqu'à l'heure inévitable? Je vous avoue que j'ai un peu de regret à la vie. Tous ceux qui ont été à la Roche-Mauprat n'en sont pas revenus. Moi j'ai été, non y subir la mort, mais me fiancer avec elle. Eh bien! j'irai jusqu'au jour de mes noces, et si Bernard m'est trop odieux, je me tuerai après le bal.

— Edmée, vous avez la tête pleine de romans à présent, dit l'abbé fort impatienté. Votre père, Dieu merci, ne consentira pas à ce mariage; il a donné sa parole à M. de La Marche, et vous aussi vous l'aviez donnée. C'est cette promesse-là qui seule est valide. — Mon père souscrirait avec joie à un accord qui perpétuerait directement son nom et sa lignée. Quant à M. de La Marche, il me relèvera de ma parole, sans que je prenne la peine de le lui demander; dès qu'il saura que j'ai passé deux heures à la Roche-Mauprat, il ne sera pas besoin d'autre explication. — Il faudrait qu'il fût bien indigne de l'estime que je lui porte, s'il croyait votre nom souillé par une aventure malheureuse dont vous êtes sortie pure. — Grâce à Bernard! dit Edmée; car, enfin, je lui dois de la reconnaisance, et, malgré ses réserves et conditions, son action est grande et inconcevable de la part d'un coupe-jarret. — Dieu me préserve de nier les bonnes qualités que l'éducation eût pu développer dans ce jeune homme, et c'est à cause de ce bon côté qu'il est possible de lui faire entendre raison. — Pour s'instruire! jamais il n'y consentira; et quand il s'y prêterait, il ne le pourrait pas plus que Patience. Quand le corps est fait à la vie animale, l'esprit ne peut plus se plier aux règles de l'intelligence. — Je le crois, aussi je ne parle pas de cela. Je parle d'avoir une explication avec lui et de lui faire comprendre que son honneur l'engage à vous rendre votre promesse, et à prendre son parti sur votre mariage avec M. de La Marche : ou ce n'est qu'une brute indigne de toute estime et de tout ménagement, ou il sentira son crime et sa folie, et s'exécutera honnêtement et sagement. Déliez-moi du secret que vous m'avez imposé, autorisez-moi à m'ouvrir à lui, et je vous réponds du succès.

— Je vous réponds du contraire, moi, dit Edmée; et d'ailleurs je n'y saurais consentir. Quel que soit Bernard, je tiens à sortir avec honneur de mon duel

avec lui, et il aurait sujet, si j'agissais comme vous voulez, de croire que je l'ai indignement joué jusqu'ici. — Eh bien! il est un dernier moyen, c'est de vous confier à l'honneur et à la sagesse de M. de La Marche. Qu'il juge librement votre situation, et qu'il en décide. Vous avez bien le droit de lui confier votre secret, et vous êtes bien sûre de son honneur. S'il a la lâcheté de vous abandonner dans une pareille situation, il vous reste, pour dernière ressource, de vous mettre à l'abri des violences de Bernard derrière les grilles d'un couvent. Vous y resterez pendant quelques années; vous ferez mine de prendre le voile. Le jeune homme vous oubliera; on vous rendra votre liberté. — C'est en effet le seul parti raisonnable, et j'y ai déjà songé; mais il n'est pas temps encore d'y recourir. — Sans doute. Il faut tenter l'aveu à M. de La Marche. S'il est homme de cœur, comme je n'en doute pas, il vous prendra sous sa protection, et il se chargera d'éloigner Bernard, soit par la persuasion, soit par l'autorité. — Quelle autorité, l'abbé, s'il vous plaît? — L'autorité qu'un gentilhomme peut avoir sur son égal dans nos mœurs, l'honneur et l'épée. — Ah! l'abbé, vous aussi vous êtes un homme de sang! Eh bien! voilà ce que j'ai voulu éviter jusqu'ici, ce que j'éviterai, dût-il m'en coûter la vie et l'honneur! Je ne veux pas de conflit entre ces deux hommes. — Je le conçois; l'un des deux vous est cher à juste titre. Mais évidemment, dans ce conflit, le danger ne serait pas pour M. de La Marche. — Il serait donc pour Bernard! s'écria Edmée avec force. Eh bien! j'aurais horreur de M. de La Marche s'il provoquait en duel ce pauvre enfant, qui ne sait manier qu'un bâton ou une fronde. Comment de telles idées peuvent-elles vous venir, à vous, l'abbé? Il faut que vous haïssiez bien ce malheureux Bernard! Et moi, qui le ferais égorger par mon mari pour le remercier de m'avoir sauvée au péril de sa vie! Non, non, je ne souffrirai ni qu'on le provoque, ni qu'on l'humilie, ni qu'on l'afflige. C'est mon cousin, s'est un Mauprat, c'est presque un frère. Je ne souffrirai pas qu'on le chasse de cette maison. J'en sortirai plutôt moi-même. — Voilà de très-généreux sentiments, Edmée, répondit l'abbé. Mais avec quelle chaleur vous les exprimez! J'en demeure confondu; et si je ne craignais de vous offenser, je vous avouerais que cette sollicitude pour le jeune Mauprat me suggère une étrange pensée. — Eh bien! dites-la donc, reprit Edmée avec une certaine brusquerie. — Je la dirai si vous l'exigez. C'est que vous semblez porter à ce jeune homme un plus vif intérêt qu'à M. de La Marche, et j'aurais aimé à rester dans la persuasion contraire.

— Lequel a le plus besoin de cet intérêt, mauvais chrétien? dit Edmée en souriant; n'est-ce pas le pécheur endurci dont les yeux n'ont pas vu la lumière? — Mais enfin, Edmée, vous aimez M. de La Marche? Ne plaisantez pas, au nom du ciel! — Si par aimer, répondit-elle d'un ton sérieux, vous entendez avoir confiance et amitié, j'aime M. de La Marche; ou bien, si vous entendez avoir compassion et sollicitude, j'aime Bernard. Reste à savoir laquelle des deux affections est la plus vive. Cela vous regarde, l'abbé; moi, je m'en inquiète peu; car je sens que je n'aime qu'une personne avec passion, c'est mon père, et qu'une chose avec enthousiasme, c'est mon devoir. Je regretterai peut-être les soins et le dévouement du lieutenant général; je souffrirai du chagrin que je serai forcée de lui faire bientôt, en lui annonçant que je ne puis être sa femme; mais cette nécessité ne me jettera dans aucune nuance du désespoir, parce que je sais que M. de La Marche se consolera aisément. Je ne plaisante pas, l'abbé; M. de La Marche est un homme léger et un peu froid. — Si vous ne l'aimez pas plus que cela, tant mieux; c'est une souffrance de moins parmi tant de souffrances; et pourtant je perds, en apprenant cette indifférence, le dernier espoir que j'eusse conservé de vous voir échapper à Bernard Mauprat. — Allons, ami, ne vous désolez point : ou Bernard sera sensible à l'amitié et à la loyauté, et il s'amendera, ou je lui échapperai. — Mais par quelle issue? — Par la porte du couvent, ou par celle du cimetière.

En parlant ainsi d'un air calme, Edmée secoua sa longue chevelure noire, qui s'était déroulée sur ses épaules, et dont une partie couvrait son visage pâle. — Allons, dit-elle, Dieu viendra à notre aide; c'est folie et impiété que de douter de lui dans le danger. Sommes-nous donc des athées pour nous décourager ainsi? Allons voir Patience, il nous dira quelque sentence qui nous rassurera : il est le vieux oracle qui résout toutes choses sans en savoir aucune.

Ils s'éloignèrent, et je demeurai consterné.

Oh! combien cette nuit fut différente de la précédente! Quel nouveau pas je venais de faire dans la vie, non plus sur le sentier fleuri, mais sur le roc aride! Maintenant je connaissais tout l'odieux réel de mon rôle, et je venais de lire jusqu'au fond du cœur d'Edmée la crainte et le dégoût que je lui inspirais. Rien ne pouvait calmer ma douleur, car rien ne pouvait plus exciter ma colère. Elle n'aimait point M. de La Marche, elle ne se jouait ni de lui ni de moi; elle n'aimait aucun de nous, et comment avais-je pu croire que cette pitié généreuse envers moi, ce dévouement sublime à la foi jurée, fussent de l'amour? Comment, aux heures où cette présomptueuse chimère m'abandonnait, pouvais-je croire qu'elle eût besoin, pour résister à ma passion, d'avoir de l'amour pour un autre? Enfin, je n'avais donc plus de ressource contre mes propres fureurs! Je ne pouvais en obtenir autre chose que la fuite ou la mort d'Edmée! Sa mort! A cette idée mon sang se glaçait dans mes veines, mon cœur se serrait, et je sentais tous les aiguillons du repentir le traverser. Cette douloureuse soirée fut

pour moi le plus énergique appel de la Providence. Je compris enfin ces lois de la pudeur et de la liberté sainte que mon ignorance avait outragées et blasphémées jusque-là. Elles m'étonnaient plus que jamais, mais je les voyais ; elles étaient prouvées par leur évidence. L'âme forte et sincère d'Edmée était devant moi comme la pierre du Sinaï, où le doigt de Dieu venait de tracer la vérité immuable. Sa vertu n'était pas feinte, son couteau était aiguisé et toujours prêt à laver la souillure de mon amour! Je fus si effrayé du danger que j'avais couru de la voir expirer dans mes bras, si consterné de l'outrage que je lui avais fait en espérant vaincre sa résistance, que je cherchai tous les moyens extrêmes de réparer mes torts et de lui rendre le repos.

Le seul qui parût au-dessus de mes forces fut de m'éloigner; car, en même temps que le sentiment de l'estime et du respect se révélait à moi, mon amour, changeant pour ainsi dire de nature, grandissait dans mon âme, et s'emparait de mon être tout entier. Edmée m'apparaissait sous un nouvel aspect. Ce n'était plus cette belle fille dont la présence jetait le désordre dans mes sens, c'était un jeune homme de mon âge, beau comme un séraphin, fier, courageux, inflexible sur le point d'honneur, généreux, capable de cette amitié sublime qui faisait les frères d'armes, mais n'ayant d'amour passionné que pour la Divinité, comme ces paladins qui, à travers mille épreuves, marchaient à la terre sainte sous une armure d'or.

Je sentis, dès ce moment, mon amour descendre des orages du cerveau dans les saines régions du cœur; et le dévouement ne me parut plus une énigme. Je résolus de faire, dès le lendemain, acte de soumission et de tendresse. Je rentrai fort tard, accablé de lassitude, mourant de faim, brisé d'émotions. J'entrai dans l'office, je pris un morceau de pain, et je le mangeai trempé de mes larmes. J'étais appuyé contre le poêle éteint, à la lueur mourante d'une lampe épuisée; Edmée entra sans me voir, prit quelques cerises dans le bahut, et s'approcha lentement du poêle : elle était pâle et absorbée. En me voyant, elle jeta un cri, et laissa tomber ses cerises. —Edmée, lui dis-je, je vous supplie de n'avoir plus jamais peur de moi; c'est tout ce que je puis vous dire, car je ne sais pas m'expliquer; et pourtant j'avais résolu de vous dire bien des choses.

— Vous me direz cela une autre fois, mon bon cousin, me répondit-elle en essayant de me sourire; mais elle ne pouvait dissimuler la peur qu'elle éprouvait en se trouvant seule avec moi.

Je n'essayai pas de la retenir; je ressentais vivement la douleur et l'humiliation de sa méfiance, et je n'avais pas le droit de m'en plaindre; cependant jamais homme n'avait eu autant besoin d'être compris et encouragé.

Au moment où elle quittait l'appartement, mon cœur se brisa, et je fondis en larmes, comme la veille à la fenêtre de la chapelle. Edmée s'arrêta sur le seuil, hésita un instant; puis, entraînée par la bonté de son cœur et surmontant ses craintes, elle revint vers moi, et s'arrêtant à quelques pas de ma chaise : — Bernard, vous êtes malheureux, me dit-elle; est-ce donc ma faute?

Je ne pus répondre, j'étais honteux de mes larmes; mais plus je faisais d'efforts pour les retenir, plus ma poitrine se gonflait de sanglots. Chez les êtres aussi physiquement forts que je l'étais, les pleurs sont des convulsions; les miens ressemblaient à une agonie.

— Voyons! dis donc ce que tu as! s'écria Edmée avec la brusquerie de l'amitié fraternelle. Et elle osa poser sa main sur mon épaule. Elle me regardait d'un air d'impatience, et une grosse larme coulait sur sa joue. Je me jetai à genoux et j'essayai de lui parler, mais cela me fut encore impossible; je ne pus articuler que le mot *demain* à plusieurs reprises.

— Demain? quoi donc, demain? dit Edmée; est-ce que tu ne te plais pas ici, est-ce que tu veux t'en aller? — Je m'en irai si vous voulez, répondis-je; dites, voulez-vous ne me revoir jamais? — Je ne veux point de cela, reprit-elle; vous resterez ici, n'est-ce pas? — Commandez, répondis-je.

Elle me regarda avec beaucoup de surprise; je restais à genoux; elle s'appuya sur le dos de ma chaise.

— Moi, je suis sûre que tu es très-bon, dit-elle comme si elle eût répondu à une objection intérieure; un Mauprat ne peut rien être à demi, et du moment que tu as un bon quart d'heure, il est certain que tu dois avoir une noble vie. — Je l'aurai, répondis-je. — Vrai! dit-elle avec une joie naïve et bonne. — Sur mon honneur, Edmée, et sur le tien! Oses-tu me donner une poignée de main? — Certainement, dit-elle. Et elle me tendit sa main; mais elle tremblait. — Vous avez donc pris de bonnes résolutions? me dit-elle. — J'en ai pris de telles que vous n'aurez jamais un reproche à me faire, répondis-je. Et maintenant retirez-vous dans votre chambre, Edmée, et ne tirez plus les verrous; vous n'avez plus rien à craindre de moi; je ne voudrai jamais que ce que vous voudrez.

Elle attacha encore sur moi ses regards avec surprise, et, pressant ma main, elle s'éloigna, se retourna plusieurs fois pour me regarder encore, comme si elle n'eût pu croire à une si rapide conversion; puis enfin, s'étant arrêtée sur la porte, elle me dit d'une voix affectueuse : — Il faut aller vous reposer aussi; vous êtes fatigué, vous êtes très-triste et très-changé depuis deux jours. Si vous ne voulez pas m'affliger, vous vous soignerez, Bernard.

Elle me fit un signe de tête amical et doux. Il y avait dans ses grands yeux, creusés déjà par la souffrance, une expression indéfinissable, où la méfiance

et l'espoir, l'affection et la curiosité, se peignaient alternativement et parfois tous ensemble.

— Je me soignerai, je dormirai, je ne serai pas triste, répondis-je. — Et vous travaillerez? — Et je travaillerai... Mais vous, Edmée, vous me pardonnerez tous les chagrins que je vous ai causés, et vous m'aimerez un peu. — Et je vous aimerai beaucoup, répondit-elle, si vous êtes toujours comme ce soir.

Le lendemain, dès le point du jour, j'entrai dans la chambre de l'abbé; il était déjà levé et lisait. — M. Aubert, lui dis-je, vous m'avez proposé plusieurs fois de me donner des leçons; je viens vous prier de mettre à exécution votre offre obligeante.

J'avais passé une partie de la nuit à préparer cette phrase de début et le maintien que je voulais garder vis-à-vis de l'abbé. Sans le haïr au fond, car je sentais bien qu'il était bon et n'en voulait qu'à mes défauts, je me sentais beaucoup d'amertume contre lui. Je reconnaissais bien intérieurement que je méritais tout le mal qu'il avait dit de moi à Edmée; mais il me semblait qu'il eût pu insister un peu plus sur ce *bon côté* dont il n'avait dit qu'un mot en passant, et qui n'avait pu échapper à un homme aussi sagace que lui. J'étais donc décidé à rester très-froid et très-fier à son égard. Pour cela, je pensais avec assez de logique que je devais montrer beaucoup de docilité tant que durerait la leçon, et qu'aussitôt après je devais le quitter avec un remerciment très-bref. En un mot, je voulais l'humilier dans son emploi de précepteur, car je n'ignorais pas qu'il tenait son existence de mon oncle, et qu'à moins de renoncer à cette existence, ou de se montrer ingrat, il ne pouvait se refuser à faire mon éducation. En ceci je raisonnais très-bien, mais d'après un très-mauvais sentiment; et par la suite j'en eus tant de regret, que je lui en fis une sorte de confession amicale, avec demande d'absolution.

Mais, pour ne pas anticiper sur les événements, je dirai que les premiers jours de ma conversion me vengèrent pleinement des préventions trop bien fondées, à beaucoup d'égards, de cet homme, qui eût mérité le nom de juste, octroyé par Patience, si une habitude de méfiance n'eût gêné ses premiers mouvements. Les persécutions dont il avait été si longtemps l'objet avaient développé en lui ce sentiment de crainte instinctive qu'il conserva toute sa vie, et qui rendit toujours sa confiance difficile, et d'autant plus flatteuse et plus touchante peut-être. J'ai remarqué ce caractère, par la suite, chez beaucoup de prêtres honnêtes. Ils ont généralement l'esprit de charité, mais non le sentiment de l'amitié.

Je voulais le faire souffrir, et j'y réussis. Le dépit m'inspirait; je me conduisis en véritable gentilhomme vis-à-vis de son subalterne. J'eus une excellente tenue, beaucoup d'attention, de politesse, et une roideur glacée. Je ne lui laissai aucune occasion de me faire rougir de mon ignorance, et pour cela je pris le parti d'aller au-devant de toutes ses observations, en m'accusant moi-même de ne rien savoir, et en l'engageant à m'enseigner les choses à l'état le plus élémentaire. Quand j'eus pris ma première leçon, je vis dans ses yeux pénétrants, où j'étais arrivé à pénétrer moi-même, le désir de passer de cette froideur à une sorte d'intimité; mais je ne m'y prêtai nullement. Il crut me désarmer en louant mon attention et mon intelligence. — Vous prenez trop de soin, monsieur l'abbé, lui répondis-je; je n'ai pas besoin d'encouragement. Je ne crois nullement à mon intelligence, mais je suis sûr de mon attention; et comme je ne rends service qu'à moi-même en m'appliquant de mon mieux à l'étude, il n'y a pas de raison pour que vous m'en fassiez compliment. En parlant ainsi, je le saluai, et me retirai dans ma chambre, où je fis tout de suite le thème français qu'il m'avait donné.

Quand je descendis pour déjeuner, je vis qu'Edmée était déjà informée de l'exécution de mes promesses de la veille. Elle me tendit sa main la première, et m'appela son bon cousin à plusieurs reprises durant le déjeuner, si bien que M. de La Marche, dont le visage n'exprimait jamais rien, exprima de la surprise, ou quelque chose d'approchant. J'espérais qu'il chercherait l'occasion de me demander l'explication de mes grossières paroles de la veille, et quoique je fusse déterminé à apporter beaucoup de modération à cet entretien, je me sentis très-blessé du soin qu'il prit de l'éviter. Cette indifférence à une injure venant de moi impliquait une sorte de mépris dont je souffris beaucoup; mais la crainte de déplaire à Edmée me donna la force de me contenir.

Il est incroyable que la pensée de le supplanter ne fut pas un instant ébranlée par cet apprentissage humiliant qu'il me fallut faire avant d'arriver seulement à saisir les premières notions de toutes choses. Un autre que moi, pénétré comme je l'étais du repentir des maux qu'il avait causés, n'eût trouvé de manière plus certaine de les réparer, qu'en s'éloignant et en rendant à Edmée sa parole, son indépendance, son repos absolu. Ce moyen fut le seul qui ne me vint pas; ou s'il me vint, il fut repoussé avec mépris, comme l'aveu d'une défection. L'obstination, alliée à la témérité, coulait dans mes veines avec le sang des Mauprat. A peine avais-je entrevu un moyen de conquérir celle que j'aimais, que je l'avais embrassé avec audace, et je pense qu'il n'en eût pas été autrement, lors même que ses confidences à l'abbé dans le parc m'eussent appris qu'elle avait de l'amour pour mon rival. Une pareille confiance de la part d'un homme qui prenait à dix-sept ans sa première leçon de grammaire française, et qui s'exagérait de beaucoup la longueur et la difficulté des études nécessaires pour être l'égal de M. de La Marche, accusait, vous l'avouerez, une certaine force morale.

Je ne sais si j'étais heureusement doué sous le rapport de l'intelligence. L'abbé l'assura; mais je pense que je ne dois faire honneur de mes progrès rapides qu'à mon courage. Il était tel qu'il me fit trop présumer de mes forces physiques. L'abbé m'avait dit qu'avec une forte volonté on pouvait, à mon âge, en un mois, connaître parfaitement les règles de la langue. Au bout d'un mois, je m'exprimais avec facilité et j'écrivais purement. Edmée avait une sorte de direction occulte sur mes études. Elle voulut que l'on ne m'enseignât pas le latin, assurant qu'il était trop tard pour consacrer plusieurs années à une science de luxe, et que l'important était de former mon cœur et ma raison avec des idées, au lieu d'orner mon esprit avec des mots.

Le soir, elle prétextait le désir de relire quelque livre favori, et elle lisait haut, alternativement avec l'abbé, des passages de Condillac, de Fénélon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Jean-Jacques, de Montaigne même et de Montesquieu. Ces passages étaient certainement choisis d'avance et appropriés à mes forces; je les comprenais assez bien et je m'en étonnais en secret; car, si dans la journée j'ouvrais ces mêmes livres au hasard, il m'arrivait d'être arrêté à chaque ligne. Dans la superstition naturelle aux jeunes amours, je m'imaginais volontiers qu'en passant par la bouche d'Edmée, les auteurs acquéraient une clarté magique, et que mon esprit s'ouvrait miraculeusement au son de sa voix. Du reste, Edmée ne me montrait pas ouvertement l'intérêt qu'elle prenait à m'instruire elle-même. Elle se trompait sans doute en pensant qu'elle devait me cacher sa sollicitude : j'en eusse été d'autant plus stimulé et ardent au travail. Mais en ceci elle était imbue de l'*Émile*, et mettait en pratique les idées systématiques de son cher philosophe.

Au reste, je ne m'épargnais guère, et mon courage ne souffrant pas la prévoyance, je fus bientôt forcé de m'arrêter. Le changement d'air, de régime et d'habitudes, les veilles, l'absence d'exercices violents, la contention de l'esprit, en un mot l'effroyable révolution que mon être était forcé d'opérer sur lui-même pour passer de l'état d'homme des bois à celui d'homme intelligent, me causa une maladie de nerfs qui me rendit presque fou pendant quelques semaines, idiot ensuite durant quelques jours, et qui enfin se dissipa, me laissant tout rompu, tout anéanti à l'égard de mon existence passée, tout pétri pour mon existence future.

Une nuit, à l'époque de mes plus violentes crises, dans un moment lucide, je vis Edmée dans ma chambre. Je crus d'abord faire un songe. La veilleuse jetait une lueur vacillante; une forme pâle, immobile, était couchée dans une grande bergère. Je distinguais une longue tresse noire détachée et tombant sur une robe blanche. Je me soulevai, faible, pouvant à peine me mouvoir; j'essayai de sortir de mon lit. Aussitôt Patience m'apparut et m'arrêta doucement. Saint-Jean dormait dans un autre fauteuil. Toutes les nuits, deux hommes veillaient ainsi près de moi pour me tenir de force lorsque j'étais en proie aux fureurs du délire. Souvent c'était l'abbé, parfois le brave Marcasse, qui, avant de quitter le Berry pour faire sa tournée annuelle dans les provinces voisines, était revenu faire une dernière chasse dans les greniers du château, et qui obligeamment relayait les serviteurs fatigués dans le pénible emploi de me garder.

N'ayant pas la conscience de mon mal, il était fort naturel que la présence inopinée du solitaire dans ma chambre me causât une grande surprise et jetât le désordre dans mes idées. J'avais eu de si violents accès ce soir-là, qu'il ne me restait plus de force. Je me laissai donc aller à des divagations mélancoliques, et prenant la main du bonhomme, je lui demandai si c'était bien le cadavre d'Edmée qu'il avait posé sur ce fauteuil auprès de moi. — C'est Edmée bien vivante, me répondit-il à voix basse; mais elle dort, mon cher monsieur, ne la réveillons pas. Si vous avez désir de quelque chose, je suis ici pour vous soigner, et c'est de bon cœur, oui-da! — Mon bon Patience, tu me trompes, lui dis-je; elle est morte, et moi aussi, et tu viens pour nous ensevelir. Il faut nous mettre dans le même cercueil, entends-tu? car nous sommes fiancés. Où est son anneau? Prends-le et mets-le à mon doigt, la nuit des noces est venue.

Il voulut en vain combattre cette hallucination; je persistai à croire qu'Edmée était morte, et je déclarai que je ne m'endormirais pas dans mon linceul, tant que je n'aurais pas l'anneau de ma femme. Edmée, qui avait passé plusieurs nuits à me veiller, était si accablée, qu'elle ne m'entendait pas. D'ailleurs je parlais bas, comme Patience, par un instinct d'imitation qui ne se rencontre que chez les enfants ou chez les idiots. Je m'obstinai dans ma fantaisie, et Patience, qui craignait qu'elle ne se changeât en fureur, alla doucement prendre une bague de cornaline qu'Edmée avait au doigt, et la passa au mien. Aussitôt que je l'eus, je la portai à mes lèvres; puis je croisai mes mains sur ma poitrine dans l'attitude qu'on donne aux cadavres dans le cercueil, et je m'endormis profondément.

Le lendemain, quand on voulut me reprendre la bague, j'entrai en fureur, et on y renonça. Je m'endormis de nouveau, et l'abbé me l'ôta pendant mon sommeil. Mais quand j'ouvris les yeux, je m'aperçus du rapt, et je recommençai à divaguer. Aussitôt Edmée, qui était dans la chambre, accourut à moi, et me passa l'anneau au doigt en adressant quelques reproches à l'abbé. Je me calmai sur-le-champ, et dis en levant sur elle des yeux éteints : — N'est-ce pas que tu es ma femme après ta mort comme pendant ta vie? — Certainement, me dit-elle; dors en paix. — L'éternité est longue, lui dis-je, et je voudrais l'occuper du sou-

venir de tes caresses. Mais j'ai beau chercher, je ne retrouve pas la mémoire de ton amour.

Elle se pencha sur moi et me donna un baiser. — Vous avez tort, Edmée, dit l'abbé; de tels remèdes se changent en poison. — Laissez-moi, l'abbé, lui répondit-elle avec impatience en s'asseyant près de mon lit; laissez-moi, je vous en prie.

Je m'endormis, une main dans les siennes, et lui répétant par intervalles: — On est bien dans la tombe; on est heureux d'être mort, n'est-ce pas ?

Durant ma convalescence, Edmée fut beaucoup moins expansive, mais tout aussi assidue. Je lui racontai mes rêves, et j'appris d'elle ce qu'il y avait de réel parmi mes souvenirs : sans cette confirmation, j'aurais toujours cru que j'avais tout rêvé. Je la suppliai de me laisser la bague, et elle y consentit. J'aurais dû ajouter, pour reconnaître tant de bontés, que je gardais cet anneau comme un gage d'amitié et non comme un anneau de fiançailles; mais l'idée d'une telle abnégation était au-dessus de mes forces.

Un jour, je demandai des nouvelles de M. de La Marche. Ce fut seulement à Patience que j'osai adresser cette question. — Parti, répondit-il. — Comment parti? repris-je; pour longtemps? — Pour toujours, s'il plaît à Dieu ! Je n'en sais rien, je ne fais pas de questions, mais j'étais dans le jardin par hasard quand il a fait ses adieux, et tout cela était froid comme une nuit de décembre. On s'est pourtant dit de part et d'autre *à revoir*. Mais quoique Edmée eût l'air bon et franc qu'elle a toujours, l'autre avait la figure d'un fermier qui voit venir la gelée en avril. Mauprat, Mauprat, on dit que vous êtes devenu *grand étudiant et grand bon sujet*. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Quand vous serez vieux, il n'y aura peut-être plus de titres ni de seigneuries. Peut-être qu'on vous appellera le père Mauprat, comme on m'appelle le père Patience, bien que je n'aie jamais été ni moine ni père de famille.—Eh bien ! où veux-tu en venir ? — Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, répéta-t-il; il y a bien des manières d'être sorcier, et on peut connaître l'avenir sans s'être donné au diable; moi, je donne ma voix à votre mariage avec la cousine. Continuez à vous bien conduire. Vous voilà savant; on dit que vous lisez couramment dans le premier livre venu. Qu'est-ce-qu'il faut de plus ? Il y a ici tant de livres, que la sueur me coule du front rien qu'à les voir; il me semble que je recommence *à ne pas pouvoir apprendre à lire*. Vous voilà bientôt guéri. Si M. Hubert voulait m'en croire, on ferait la noce à la Saint-Martin.—Tais-toi, Patience, lui dis-je, tu me fais de la peine. Ma cousine ne m'aime pas. — Je vous dis que si, moi; vous mentez par la gorge, comme disent les nobles : je sais comme elle vous a soigné, et Marcasse, étant sur le toit, l'a vue à travers sa fenêtre, qui était à genoux au milieu de sa chambre, à cinq heures du matin, le jour que vous étiez si mal.

Les imprudentes assertions de Patience, les tendres soins d'Edmée, le départ de M. de La Marche, et plus que tout le reste, la faiblesse de mon cerveau, furent cause que je me persuadai ce que je désirais; mais à mesure que je repris mes forces, Edmée rentra dans les bornes de l'amitié tranquille et prudente. Jamais personne ne recouvra la santé avec moins de plaisir que moi; car chaque jour rendait les visites d'Edmée plus courtes, et quand je pus sortir de ma chambre, je n'eus plus que quelques heures par jour à passer près d'elle, comme avant ma maladie. Elle avait eu l'art merveilleux de me témoigner la plus tendre affection sans jamais se laisser amener à une explication nouvelle sur nos mystérieuses fiançailles. Si je n'avais pas encore la grandeur d'âme de renoncer à mes droits, du moins j'avais acquis assez d'honneur pour ne plus les rappeler, et je me retrouvai précisément dans les mêmes termes avec elle qu'au moment où j'étais tombé malade. M. de La Marche était à Paris; mais, selon elle, il y avait été appelé par les devoirs de sa charge, et il devait revenir à la fin de l'hiver où nous entrions. Rien dans les discours du chevalier ou de l'abbé ne témoignait qu'il y eût rupture entre les fiancés. On parlait rarement du lieutenant général, mais on en parlait naturellement et sans répugnance; je retombai dans mes incertitudes, et n'y trouvai d'autre remède que de ressaisir l'empire de ma volonté. — Je la forcerai à me préférer, me disais-je, en levant les yeux de dessus mon livre et en regardant les grands yeux impénétrables d'Edmée attachés avec calme sur les lettres de M. de La Marche, que son père recevait de temps en temps, et qu'il lui remettait après les avoir lues. Je me replongeai dans l'étude. Je souffris longtemps d'atroces douleurs à la tête, mais je les surmontai avec stoïcisme; Edmée reprit le cours d'études qu'elle faisait pour moi indirectement durant les soirs d'hiver. J'étonnai de nouveau l'abbé par mon aptitude et la rapidité de mes triomphes. Les soins qu'il avait eus de moi dans ma maladie m'avaient désarmé, et quoique je ne pusse encore l'aimer cordialement, sachant bien qu'il ne me servait pas auprès de ma cousine, je lui témoignai beaucoup plus de confiance et d'égards que par le passé. Ses longs entretiens me furent aussi utiles que mes lectures ; on m'associa aux promenades du parc et aux visites philosophiques à la cabane couverte de neige de Patience. Ce fut un moyen de voir Edmée plus souvent et plus longtemps. Ma conduite fut telle que toute sa méfiance se dissipa et qu'elle ne craignit plus de se trouver seule avec moi. Mais je n'eus guère l'occasion de prouver là mon héroïsme; car l'abbé, dont rien ne pouvait endormir la prudence, était toujours sur nos talons. Je ne souffrais plus de cette surveillance; au contraire, elle me satisfaisait, car, malgré toutes mes résolutions, l'orage bouleversait mes sens dans le mystère; et une fois ou deux, m'étant trouvé en tête à tête avec Edmée,

je la quittai brusquement et la laissai seule, pour lui cacher mon trouble.

Notre vie était donc tranquille et douce en apparence, et pendant quelque temps elle le fut en effet ; mais bientôt je la troublai plus que jamais par un vice que l'éducation développa en moi, et qui jusque-là était resté enfoui sous des vices plus choquants, mais moins funestes; ce vice, qui fit le désespoir de mes nouvelles années, fut la vanité.

Malgré leurs systèmes, l'abbé et ma cousine commirent la faute de me savoir trop de gré de mes progrès. Ils s'étaient si peu attendus à ma persévérance, qu'ils en firent tout l'honneur à mes hautes facultés. Peut-être aussi y eut-il de leur part un peu de triomphe personnel à voir avec exagération le succès de leurs idées philosophiques appliquées à mon développement. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me laissai facilement persuader que j'avais une haute intelligence et que j'étais un homme très au-dessus du commun. Bientôt mes chers instituteurs recueillirent le triste fruit de leur imprudence, et déjà il était trop tard pour arrêter l'essor de cet amour démesuré de moi-même.

Peut-être aussi cette passion funeste, comprimée par les mauvais traitements que j'avais subis dans mon enfance, ne fit-elle que se réveiller. Il est à croire que nous portons en nous, dès nos premiers ans, le germe des vertus et des vices que l'action de la vie extérieure féconde avec le temps. Quant à moi, je n'avais pas encore trouvé d'aliments à ma vanité; car de quoi aurais-je pu me pavaner dans les premiers jours que je passai auprès d'Edmée ? Mais dès que cet aliment fut trouvé, la vanité souffrante se leva dans son triomphe, et m'inspira autant de présomption qu'elle m'avait suggéré de mauvaise honte et de farouche retenue. J'étais en outre aussi charmé de pouvoir enfin communiquer facilement ma pensée, que le jeune faucon qui sort du nid, et essaye ses ailes nouvellement poussées. Je devins donc aussi bavard que j'avais été silencieux. On se plut trop à mon babil. Je n'eus pas le bon sens de voir qu'on l'écoutait comme celui d'un enfant gâté; je me crus un homme, et, qui plus est, un homme remarquable. Je devins outrecuidant et souverainement ridicule.

Mon oncle le chevalier qui ne s'était point mêlé de mon éducation, et qui avait seulement souri avec une bonté paternelle à mes premiers pas dans la carrière, fut le premier aussi qui s'aperçut de la fausse voie où je m'engageais. Il trouva déplacé que j'élevasse le ton aussi haut avec lui, et en fit la remarque à sa fille. Elle m'avertit avec douceur, et me dit, pour me faire supporter ses remontrances, que j'avais raison dans la discussion, mais que son père n'était pas d'âge à être converti aux idées nouvelles, et que je devais à sa dignité patriarcale le sacrifice de mes assertions enthousiastes. Je promis de ne plus recommencer; mais je ne tins pas parole.

Le fait est que le chevalier était imbu de beaucoup de préjugés. Il avait reçu une très-bonne éducation pour son temps, et pour un noble campagnard; mais le siècle avait marché plus vite que lui. Edmée, ardente et romanesque; l'abbé, sentimental et systématique, avaient marché plus vite encore que le siècle; et si l'immense désaccord qui se trouvait entre eux et le patriarche ne se faisait guère sentir, c'était grâce au respect qu'il inspirait à juste titre, et à la tendresse qu'il avait pour sa fille. Je me jetai à plein collier, comme vous pouvez croire, dans les idées d'Edmée; mais je n'eus pas, comme elle, la délicatesse de me taire à point. La violence de mon caractère trouvant une issue dans la politique et dans la philosophie, je goûtais un plaisir indicible à ces orageuses disputes qui préludaient alors en France, dans toutes les réunions et jusque dans le sein des familles, aux tempêtes révolutionnaires. Je pense qu'il n'était pas une maison, palais ou cabane, qui ne nourrît alors son orateur, âpre, bouillant, absolu, et prêt à descendre dans la lice parlementaire. J'étais donc l'orateur du château de Sainte-Sévère, et mon bon oncle, habitué à une apparence d'autorité qui l'empêchait de voir la révolte réelle des esprits, ne put souffrir une contradiction aussi ingénue que la mienne. Il était fier et bouillant, et de plus il avait à s'exprimer une difficulté qui augmentait son impatience naturelle, et qui lui donnait de l'humeur contre les autres, à force de lui en donner contre lui-même. Il frappait du pied sur les bûches enflammées de son foyer, il mettait en pièces ses verres de lunettes, il répandait son tabac à grands flots sur le parquet, et faisait retentir des éclats de sa voix sonore les hauts plafonds de son manoir. Tout cela me divertissait cruellement; car d'un mot tout fraîchement épelé dans mes livres, je renversais le fragile échafaudage des idées de toute sa vie. C'était une grande sottise et un fort sot orgueil de ma part; mais ce besoin de lutte, ce plaisir de déployer intellectuellement l'énergie qui manquait à ma vie physique, m'emportaient sans cesse. En vain Edmée toussait pour m'avertir de me taire, et s'efforçait, pour sauver l'amour-propre de son père, de trouver, contre sa propre conscience, quelque raison en sa faveur : la tiédeur de son assistance, et l'espèce de concession qu'elle semblait me commander, irritaient de plus en plus mon adversaire. — Laissez-le donc dire, s'écriait-il; Edmée, ne vous mêlez pas de cela, je veux le battre sur tous les points. Si vous nous interrompez toujours, je ne pourrai jamais lui prouver son absurdité. Et alors la bourrasque soufflait en crescendo de part et d'autre, jusqu'à ce que le chevalier, profondément blessé, sortît de l'appartement, et allât passer sa mauvaise humeur sur son piqueur ou sur ses chiens de chasse.

Ce qui contribuait à ramener ces querelles déplacées et à nourrir mon obstination ridicule, c'était la

bonté extrême et le rapide retour de mon oncle. Au bout d'une heure, il ne se souvenait plus de mes torts ni de sa contrariété, il me parlait comme de coutume, et s'enquérait de tous mes désirs et de tous mes besoins avec cette inquiétude paternelle qui le tenait toujours en haleine de générosité; cet homme incomparable n'eût pas dormi tranquille, s'il n'eût, avant de se coucher, embrassé tous les siens, et s'il n'eût réparé, par une parole ou un regard bienveillant, les vivacités dont le dernier de ses valets avait eu à souffrir dans la journée. Cette bonté eût dû me désarmer et me fermer la bouche à jamais : j'en faisais le serment chaque soir; mais, chaque matin, je retournais, comme dit l'Ecriture, à *mon vomissement*.

Edmée souffrait chaque jour davantage du caractère qui se développait en moi, et elle chercha le moyen de m'en corriger. S'il n'y eut jamais de fiancée plus forte et plus réservée, jamais il n'y eut de mère plus tendre qu'elle. Après beaucoup de conférences avec l'abbé, elle résolut de décider son père à rompre un peu l'habitude de notre vie, et à transporter notre établissement à Paris pendant les dernières semaines du carnaval. Le séjour de la campagne, le grand isolement où la position de Sainte-Sévère et le mauvais état des chemins nous laissaient depuis l'hiver, l'uniformité des habitudes, tout contribuait à entretenir notre fastidieux ergotage : mon caractère s'y corrompait de plus en plus; mon oncle y prenait encore plus de plaisir que moi; mais sa santé en souffrait, et ces puériles émotions journalières hâtaient sa caducité. L'ennui avait gagné l'abbé; Edmée était triste, soit par suite de notre genre de vie, soit par suite de causes cachées. Elle désira partir, et nous partîmes; car son père, inquiet de sa mélancolie, n'avait d'autre volonté que la sienne. Je tressaillais de joie à l'idée de connaître Paris. Et tandis qu'Edmée se flattait de voir le commerce du monde adoucir les aspérités de mon pédantisme, je me rêvais une attitude de conquérant dans ce monde décrit avec tant de dénigrement par nos philosophes. Nous nous mîmes en route par une belle matinée de mars : le chevalier avec sa fille et mademoiselle Leblanc dans une chaise de poste; moi, dans une autre avec l'abbé, qui dissimulait mal sa joie de voir la capitale pour la première fois de sa vie, et mon valet de chambre Saint-Jean, qui faisait de profonds saluts à tous les passants pour ne pas perdre ses habitudes de politesse.

# TROISIÈME PARTIE.

## XII

Le vieux Bernard, fatigué d'avoir tant parlé, nous avait remis au lendemain. Sommé par nous, à l'heure dite, de tenir sa parole, il reprit son récit en ces termes :

Cette époque marqua dans ma vie une nouvelle phase. A Sainte-Sévère, j'avais été absorbé par mon amour et mes études. J'avais concentré sur ces deux points toute mon énergie. A peine arrivé à Paris, un épais rideau se leva devant mes yeux, et pendant plusieurs jours, à force de ne rien comprendre, je ne me sentis étonné de rien. J'attribuais à tous les acteurs qui paraissaient sur la scène une supériorité très-exagérée; mais je ne m'exagérais pas moins la facilité que j'aurais bientôt à égaler cette puissance idéale. Mon naturel entreprenant et présomptueux voyait partout un défi, et nulle part un obstacle.

Logé à un étage séparé, dans la maison qu'occupaient mon oncle et ma cousine, je passai désormais la plus grande partie de mon temps auprès de l'abbé. Je ne fus point étourdi des avantages matériels de ma position; mais en voyant beaucoup de positions équivoques ou pénibles, je commençai à sentir le bien-être de la mienne. Je compris l'excellent caractère de mon gouverneur, et le respect de mon laquais ne me sembla plus incommode. Avec la liberté dont je jouissais, l'argent qui m'était fourni à discrétion, et la vigueur athlétique de ma jeunesse, il est étonnant que je ne sois pas tombé dans quelque désordre, ne fût-ce que dans celui du jeu, qui n'allait pas mal à mes instincts de *combativité*. Ce fut mon ignorance de toutes choses

qui me préserva; elle me donnait une méfiance excessive, et l'abbé, qui était très-pénétrant et qui se sentait responsable de mes actions, sut habilement exploiter ma sauvagerie dédaigneuse. Il l'augmenta à l'égard des choses qui m'eussent été nuisibles, et la dissipa en sens contraire. Puis il sut accumuler autour de moi les distractions honnêtes qui ne remplacent pas les joies de l'amour, mais qui diminuent l'âcreté de ses blessures. Quant aux tentations de la débauche, je ne les connus point. J'avais trop d'orgueil pour désirer une femme qui ne m'eût pas semblé, comme Edmée, la première de toutes.

L'heure du dîner nous réunissait, et le soir, nous allions dans le monde. En peu de jours, j'en appris plus, à examiner d'un coin de l'appartement ce qui se faisait là, que je ne l'aurais fait en un an de conjectures et de recherches. Je crois que je n'aurais jamais rien compris à la société, vue d'une certaine distance. Rien n'établissait de rapports bien nets entre mon cerveau et ce qui occupait le cerveau des autres hommes. Dès que je me trouvai au milieu de ce chaos, le chaos fut forcé de se débrouiller devant moi et de me laisser connaître une grande partie de ses éléments. Cette route qui me menait à la vie ne fut pas sans charme, je m'en souviens, à son point de départ. Je n'avais rien à demander, à désirer ou à débattre dans les intérêts sociaux; la fortune m'avait pris par la main. Un beau matin, elle m'avait tiré d'un abîme pour m'asseoir sur l'édredon et pour me faire enfant de famille. Les agitations des autres étaient un amusement pour mes yeux. Mon cœur n'était intéressé à l'avenir que par un point mystérieux, l'amour que j'éprouvais pour Edmée.

La maladie, loin de diminuer ma force physique, l'avait retrempée. Je n'étais plus cet animal lourd et dormeur que la digestion fatiguait, que la fatigue abrutissait. Je sentais la vibration de toutes mes fibres élever dans mon âme des accords inconnus, et je m'étonnais de découvrir en moi des facultés dont pendant si longtemps je n'avais pas soupçonné l'usage. Mes bons parents s'en réjouissaient sans en paraître surpris. Ils avaient si complaisamment auguré de moi dès le principe, qu'ils semblaient n'avoir pas fait d'autre métier toute leur vie que de civiliser des barbares.

Le système nerveux qui venait de se développer en moi, et qui me fit payer, pendant tout le reste de ma vie, par de vives et fréquentes souffrances, les jouissances et les avantages qu'il me procura, m'avait rendu surtout impressionnable, et cette aptitude à ressentir l'effet des choses extérieures était aidée d'une puissance d'organes qu'on ne trouve que chez les animaux ou chez les sauvages. Je m'étonnais de l'étiolement des facultés chez les autres. Ces hommes en lunettes, ces femmes dont l'odorat était émoussé par le tabac, ces précoces vieillards, sourds et goutteux avant l'âge, me faisaient peine. Le monde me représentait un hôpital, et quand je me trouvais avec mon organisation robuste au milieu de ces infirmes, il me semblait que d'un souffle je les aurais lancés dans les airs comme des graines de chardon.

Cela me donna le tort et le malheur de m'abandonner à un genre d'orgueil assez sot, qui est de se prévaloir des dons de la nature. Cela me porta à négliger longtemps leur perfectionnement véritable comme un progrès de luxe. La préoccupation où je fus bientôt de la nullité d'autrui m'empêcha moi-même de m'élever au-dessus de ceux que je croyais désormais m'être inférieurs. Je ne voyais pas que la société est faite d'éléments de peu de valeur, mais que leur arrangement est si savant et si solide, qu'avant d'y mettre la moindre pièce, il faut être reçu praticien. Je ne savais pas qu'il n'y a pas de milieu dans cette société entre le rôle de grand artiste et celui de bon ouvrier. Or je n'étais ni l'un ni l'autre, et s'il faut dire vrai, toutes mes idées n'ont jamais abouti à m'affranchir de la routine, toute ma force ne m'a servi qu'à réussir à grand'peine à faire comme les autres.

Ainsi, en peu de semaines, je passai d'un excès d'admiration à un excès de dédain pour la société. Dès que j'eus saisi le sens de ses ressorts, ils me parurent si misérablement poussés par une génération débile, que l'attente de mes maîtres fut déçue sans qu'ils s'en doutassent. Au lieu de me sentir dominé et de chercher à m'effacer dans la foule, je m'imaginai que je pourrais la dominer quand je voudrais, et je m'entretins secrètement dans des rêves dont le souvenir me fait rougir. Si je ne me rendis pas souverainement ridicule, c'est grâce à l'excès même de cette vanité, qui eût craint de se commettre en se manifestant.

Paris offrait alors un spectacle que je n'essayerai pas de vous retracer, parce que vous l'avez sans doute étudié maintes fois avec avidité dans les excellents tableaux qu'en ont tracés des témoins oculaires, sous forme d'histoire générale ou de mémoires particuliers. D'ailleurs, une telle peinture sortirait des bornes de mon récit, et j'ai promis seulement de vous raconter le fait capital de mon histoire, morale et philosophique. Pour que vous vous fassiez une idée du travail de mon esprit à cette époque, il suffira de vous dire que la guerre de l'indépendance éclatait en Amérique, que Voltaire recevait son apothéose à Paris, et que Franklin, prophète d'une religion poétique nouvelle, apportait au sein même de la cour de France la semence de la liberté. Lafayette préparait secrètement sa romanesque expédition, et la plupart des jeunes patriciens étaient entraînés par la mode, par la nouveauté et par le plaisir inhérent à toute opposition qui n'est pas dangereuse.

L'opposition revêtait des formes plus graves et faisait un travail plus sérieux chez les vieux nobles et

parmi les membres des parlements; l'esprit de la ligue se retrouvait dans les rangs de ces antiques patriciens et de ces fiers magistrats, qui d'une épaule soutenaient encore pour la forme la monarchie chancelante, et de l'autre prêtaient un large appui aux envahissements de la philosophie. Les privilégiés de la société donnaient ardemment les mains à la ruine prochaine de leurs privilèges, par mécontentement de ce que les rois les avaient restreints. Ils élevaient leurs fils dans des principes constitutionnels, s'imaginant qu'ils allaient fonder une monarchie nouvelle où le peuple les aiderait à se replacer plus haut que le trône, et c'est pour cela que les plus grandes admirations pour Voltaire, et les plus ardentes sympathies pour Franklin, furent exprimées dans les salons les plus illustres de Paris.

Une marche si insolite, et, il faut le dire, si peu naturelle de l'esprit humain, avait donné une impulsion toute nouvelle, une sorte de vivacité querelleuse, aux relations froides et guindées des vestiges de la cour de Louis XIV. Elle avait aussi mêlé des formes sérieuses et donné une apparence de fonds aux frivoles manières de la régence. La vie pure, mais effacée, de Louis XVI ne comptait pas, et n'imposait rien à personne: jamais on ne vit tant de grave babil, tant de maximes creuses, tant de sagesse d'apparat, tant d'inconséquence entre les paroles et la conduite, qu'il ne s'en débita à cette époque parmi les castes soi-disant éclairées.

Il était nécessaire de vous rappeler ceci pour vous faire comprendre l'admiration que j'eus d'abord pour un monde en apparence si désintéressé, si courageux, si ardent à la poursuite de la vérité, le dégoût que je ressentis bientôt pour tant d'affectation et de légèreté, pour un tel abus des mots les plus sacrés et des convictions les plus saintes. J'étais de bonne foi pour ma part, et j'appuyais ma ferveur philosophique, ce sentiment de la liberté nouvellement révélé, qu'on appelait alors *le culte de la raison*, sur les bases d'une inflexible logique. J'étais jeune et bien constitué, condition première peut-être de la santé du cerveau, mes études n'étaient pas étendues, mais elles étaient solides: on m'avait servi des aliments sains et d'une digestion facile. Le peu que je savais me servait donc à voir que les autres ne savaient rien, ou qu'ils mentaient à eux-mêmes.

Il ne vint pas beaucoup de monde dans les commencements chez le chevalier. Ami d'enfance de M. Turgot et de plusieurs hommes distingués, il ne s'était point mêlé à la jeunesse dorée de son temps, il avait vécu sagement à la campagne après s'être loyalement conduit à la guerre. Sa société se composait donc de quelques graves hommes de robe, de plusieurs vieux militaires, et de quelques seigneurs de sa province, vieux et jeunes, à qui une fortune honnête permettait, comme à lui, de venir passer à Paris un hiver sur trois; mais il avait conservé de lointaines relations avec un monde plus brillant, où la beauté et les excellentes manières d'Edmée furent remarquées dès qu'elle y parut. Fille unique, convenablement riche, elle fut recherchée par les importantes maîtresses de maison, espèce d'entremetteuses de haut lieu, qui ont toujours quelques jeunes protégés endettés à établir aux dépens d'une famille de province. Puis, quand on sut qu'elle était fiancée à M. de La Marche, rejeton à peu près ruiné d'une très-illustre famille, on lui fit encore plus d'accueil, et peu à peu le petit salon qu'elle avait choisi pour les vieux amis de son père devint trop étroit pour les beaux esprits de qualité et de profession, et les grandes dames à idées philosophiques, qui voulurent connaître la *jeune quakresse*, ou *la Rose du Berry*. (Ce furent les noms qu'une femme à la mode lui donna.)

Ce rapide succès d'Edmée dans un monde auquel, jusque-là, elle avait été inconnue, ne l'étourdit nullement; et l'empire qu'elle possédait sur elle-même était si grand, que jamais, malgré toute l'inquiétude avec laquelle j'épiais ses moindres mouvements, je ne pus savoir si elle était flattée de produire tant d'effet; ce que je pus remarquer, ce fut l'admirable bon sens qui présidait à toutes ses démarches et à toutes ses paroles. Son attitude, à la fois naïve et réservée, un certain mélange d'abandon et de fierté modeste, la faisait briller parmi les femmes les plus admirées et les plus habituées à capter l'attention; et c'est ici le lieu de dire que je fus extrêmement choqué, tout d'abord, du ton et de la tenue de ces femmes si vantées; elles me semblaient ridicules dans leurs grâces étudiées, et leur grande habitude du monde me faisait l'effet d'une insupportable effronterie. Moi, si hardi intérieurement, et naguère si grossier dans mes manières, je me sentais mal à l'aise et décontenancé auprès d'elles; et il me fallait tous les reproches et toutes les remontrances d'Edmée pour ne pas me livrer à un profond mépris pour cette courtisanerie des regards, de la toilette et des agaceries, qui s'appelait dans le monde la coquetterie *permise*, le *désir charmant* de plaire, l'amabilité, la grâce. L'abbé était de mon avis. Quand le salon était vide, nous restions quelques instants en famille au coin du feu avant de nous séparer. C'est le moment où l'on sent le besoin de résumer ses impressions éparses, et de les communiquer à des êtres sympathiques. L'abbé rompait donc les mêmes lances que moi contre mon oncle et ma cousine. Le chevalier, galant admirateur du beau sexe qu'il n'avait jamais beaucoup pratiqué, prenait, en vrai chevalier français, la défense de toutes les beautés que nous attaquions impitoyablement. Il accusait, en riant, l'abbé de raisonner, à l'égard des femmes, comme le renard de la fable à l'égard des raisins. Moi, je renchérissais sur les critiques de l'abbé; c'était une manière de dire, avec chaleur, à

Edmée combien je la préférais à toutes les autres; mais elle en paraissait plus scandalisée que flattée, et me reprochait sérieusement cette disposition à la malveillance, qui prenait sa source, disait-elle, dans un immense orgueil.

Il est vrai qu'après avoir généreusement embrassé la défense des personnes mises en cause, elle se rangeait à notre opinion dès que, Rousseau en main, nous lui disions que les femmes du monde avaient, à Paris, un air *cavalier*, et une manière de regarder un homme en face qui n'est pas tolérable aux yeux d'un sage. Edmée ne savait rien objecter quand Rousseau avait prononcé; elle aimait à reconnaître avec lui que le plus grand charme d'une femme est dans l'attention intelligente et modeste qu'elle donne aux discours graves; et je lui citais toujours la comparaison de la femme supérieure avec un bel enfant aux grands yeux pleins de sentiment, de douceur et de finesse, aux questions timides, aux objections pleines de sens, afin qu'elle se reconnût dans ce portrait, qui semblait avoir été tracé d'après elle. Je renchérissais sur le texte, et continuant le portrait : Une femme vraiment supérieure, lui disais-je en la regardant avec ardeur, est celle qui en sait assez peu pour ne jamais faire une question ridicule ou déplacée, et assez pour ne jamais tenir tête à des gens de mérite; cette femme sait se taire, surtout avec les sots qu'elle pourrait railler, et les ignorants qu'elle pourrait redresser; elle est indulgente aux absurdités, parce qu'elle ne tient pas à montrer son savoir, et elle est attentive aux bonnes choses, parce qu'elle désire s'instruire. Son grand désir, c'est de comprendre et non d'enseigner; son grand art (puisqu'il est reconnu qu'il faut de l'art dans l'échange des paroles) n'est pas de mettre en présence deux fiers antagonistes, pressés d'étaler leur science, et d'amuser la compagnie en soutenant chacun une thèse dont personne ne désire trouver la démonstration, mais d'éclaircir toute discussion utile en y faisant intervenir tous ceux qui peuvent, à point, y jeter du jour. C'est un talent que je ne vois point chez ces maîtresses de maison si prônées. Chez elles, je vois toujours deux avocats en vogue et un auditoire ébahi, où personne n'est juge : elles ont l'art de rendre le génie ridicule, le vulgaire muet et inerte; et l'on sort de là en disant : « C'est bien parlé, et rien de plus. »

Je pense bien que j'avais raison, mais je me souviens aussi que ma grande colère contre ces femmes venait de ce qu'elles ne faisaient aucune attention aux gens qui se croyaient du mérite et qui n'avaient pas de célébrité, et ces gens-là, c'était moi, comme vous pouvez bien l'imaginer. D'un autre côté, et maintenant que j'y songe sans prévention et sans vanité blessée, je suis certain que ces femmes avaient un système d'adulation pour les favoris du public, qui ressemblait beaucoup plus à une puérile vanité, qu'à une sincère admiration ou à une franche sympathie. Elles étaient comme une sorte d'éditeurs de la conversation, écoutant de toutes leurs oreilles, et faisant impérieusement signe à l'auditoire d'écouter religieusement toute niaiserie sortant d'une bouche illustre, tandis qu'elles étouffaient un bâillement, et faisaient claquer les branches de leur éventail à toute parole, si excellente qu'elle fût, dès qu'elle n'était pas signée d'un nom en vogue. J'ignore les airs des femmes beaux-esprits du XIXe siècle; j'ignore même si cette race subsiste encore, il y a trente ans que je n'ai été dans le monde; mais, quant au passé, vous pouvez croire ce que je vous en dis. Il y en avait cinq ou six qui m'étaient réellement odieuses. L'une avait de l'esprit, et dépensait à tort et à travers ses bons mots qui étaient aussitôt colportés dans tous les salons, et qu'il me fallait entendre répéter vingt fois dans un jour; une autre avait lu Montesquieu et faisait la leçon aux plus vieux magistrats; une troisième jouait de la harpe pitoyablement, mais il était convenu que ses bras étaient les plus beaux de France, et il fallait supporter l'aigre grincement de ses ongles sur les cordes, afin qu'elle put ôter ses gants d'un air timide et enfantin. Que sais-je des autres? Elles rivalisaient d'affectation et de niaise hypocrisie dont tous les hommes consentaient puérilement à paraître dupes. Une seule était vraiment belle, ne disait rien, et plaisait par la nonchalance de ses attitudes. Celle-là eût trouvé grâce devant moi, parce qu'elle était ignorante; mais elle en faisait gloire afin de contraster avec les autres par une piquante ingénuité. Un jour je découvris qu'elle avait de l'esprit, et je la pris en aversion.

Edmée restait seule, dans toute sa fraîcheur de sincérité, dans tout l'éclat de sa grâce naturelle. Assise sur un sofa auprès de M. de Malesherbes, elle était la même personne que j'avais contemplée tant de fois au soleil couchant, sur le banc de pierre au seuil de la chaumière de Patience.

## XIII

Vous pensez bien que les hommages dont ma cousine était entourée, rallumèrent dans mon sein la jalousie assoupie. Depuis qu'obéissant à son ordre, je m'étais livré à l'étude, je ne saurais trop vous dire si j'osais compter sur la promesse qu'elle m'avait faite, d'être ma femme lorsque je serais en état de comprendre ses idées et ses sentiments. Il me semblait bien que ce temps était venu, car il est certain que je comprenais Edmée, mieux peut-être qu'aucun des hommes qui lui faisaient la cour en prose et en vers. J'étais bien résolu à ne me plus prévaloir du serment arraché à la Roche-Mauprat; mais la dernière promesse faite librement à la fenêtre de la chapelle, et la con-

clusion que je pouvais tirer de l'entretien avec l'abbé surpris par moi dans le parc de Sainte-Sévère; mais l'insistance qu'elle avait mise à m'empêcher de m'éloigner d'elle, et à diriger mon éducation; mais les soins maternels qu'elle m'avait prodigués durant ma maladie; tout cela ne me donnait-il pas, sinon des droits, du moins des motifs d'espérance? Il est vrai que son amitié était glaciale, dès que ma passion se trahissait dans mes paroles ou dans mes regards; il est vrai que, depuis le premier jour, je n'avais pas fait un pas de plus dans son intimité; il est vrai aussi que M. de La Marche venait souvent dans la maison, et qu'elle lui témoignait toujours la même amitié qu'à moi avec moins de familiarité et plus d'égards, nuance que la différence de nos caractères et de nos âges amenait naturellement, et qui ne prouvait aucune préférence pour l'un ou pour l'autre. Je pouvais donc attribuer sa promesse à un arrêt de sa conscience; l'intérêt qu'elle prenait à m'instruire, au culte qu'elle rendait à la dignité humaine réhabilitée par la philosophie; son affection calme et continue pour M. de La Marche, à un regret profond, dominé par la force et la sagesse de son esprit. Ces perplexités étaient poignantes. L'espoir de forcer son amour par ma soumission et mon dévouement m'avait longtemps soutenu, mais cet espoir commençait à s'affaiblir, car, de l'aveu de tous, j'avais fait des progrès extraordinaires, des efforts prodigieux, et il s'en fallait de beaucoup que l'estime d'Edmée pour moi eût grandi dans la même proportion. Elle n'avait pas paru étonnée de ce qu'elle appelait *ma haute intelligence*, elle l'avait louée plus que de raison. Mais elle ne s'aveuglait pas sur les défauts de mon caractère, sur les vices de mon âme; elle me les reprochait avec une douceur impitoyable, avec une patience faite pour me désespérer; car elle semblait avoir pris le parti de ne m'aimer jamais, ni plus, ni moins, quoi qu'il arrivât désormais.

Cependant tous lui faisaient la cour et nul n'était agréé. On avait bien dit dans le monde qu'elle était promise à M. de La Marche, mais on ne comprenait pas plus que moi le retard indéfini apporté à cette union. On en vint à dire qu'elle cherchait des prétextes pour se débarrasser de lui, et on ne trouva pas à motiver cette répugnance autrement qu'en lui supposant une grande passion pour moi; mon histoire singulière avait fait du bruit, les femmes m'examinaient avec curiosité, les hommes me témoignaient de l'intérêt et une sorte de considération que j'affectais de mépriser, mais à laquelle j'étais assez sensible; et comme rien n'a crédit dans le monde sans être embelli de quelque fiction, on exagérait étrangement mon esprit, mon aptitude et mon savoir; mais dès qu'on avait vu, en présence d'Edmée, M. de La Marche et moi, toutes les inductions étaient réduites à néant, par le sang-froid et l'aisance de nos manières. Edmée était avec nous en public ce qu'elle était en particulier; M. de La Marche, un mannequin sans âme et parfaitement dressé aux airs convenables; moi, dévoré de passions diverses, mais impénétrable à force d'orgueil, et aussi, je dois l'avouer, de prétention à la sublimité du *maintien américain*. Il faut vous dire que j'avais eu le bonheur d'être présenté à Franklin comme un sincère adepte de la liberté. Sir Arthur Lee m'avait honoré d'une sorte de bienveillance et d'excellents conseils; j'avais donc la tête tournée tout comme ceux que je raillais si durement, et au point même que cette petite gloriole apportait à mes tourments un allégement bien nécessaire. Ne hausserez-vous pas les épaules, si je vous avoue que je prenais le plus grand plaisir du monde à ne point poudrer mes cheveux, à porter de gros souliers, à me présenter partout en habit plus que simple, rigidement propre et de couleur sombre; en un mot, à singer, autant qu'il était permis de le faire alors, sans être confondu avec un *véritable roturier*, la mise et les allures du *bonhomme Richard!* J'avais dix-neuf ans et je vivais dans un temps où chacun affectait un rôle; c'est là toute mon excuse.

Je pourrais alléguer aussi que mon trop indulgent et trop naïf gouverneur m'approuvait ouvertement, que mon oncle Hubert, tout en se moquant de moi de temps en temps, me laissait faire, et qu'Edmée ne me disait absolument rien de ce ridicule et semblait ne pas s'en apercevoir.

Le printemps était revenu cependant, nous allions retourner à la campagne, les salons se dépeuplaient, et j'étais toujours dans la même incertitude. Je remarquai un jour que M. de La Marche montrait, malgré lui, le désir de se trouver seul avec Edmée. Je pris d'abord plaisir à le faire souffrir en restant immobile sur ma chaise; mais je crus voir au front d'Edmée ce léger pli que je connaissais si bien, et, après un dialogue muet avec moi-même, je sortis, décidé à voir les suites de ce tête-à-tête et à connaître mon sort, quel qu'il fût.

Je revins au salon au bout d'une heure; mon oncle était rentré; M. de La Marche restait à dîner; Edmée était rêveuse, mais non triste; l'abbé lui adressait, avec les yeux, des questions qu'elle n'entendait pas ou ne voulait pas entendre.

M. de La Marche accompagna mon oncle à la Comédie-Française. Edmée dit qu'elle avait à écrire et demanda la permission de rester. Je suivis le comte et le chevalier, mais après le premier acte, je m'esquivai et je rentrai à l'hôtel; Edmée avait fait défendre sa porte, mais je ne pris pas cette défense pour moi; les domestiques trouvaient tout simple que j'agisse en enfant de la maison. J'entrai au salon, tremblant qu'Edmée ne fût dans sa chambre, là je n'aurais pu la poursuivre. Elle était près de la cheminée et s'amusait à effeuiller des asters bleus et blancs que j'avais cueillis dans une promenade au tombeau de Jean-Jacques

Rousseau. Ces fleurs me rappelaient une nuit d'enthousiasme, un clair de lune, les seules heures de bonheur peut-être que je puisse mentionner dans ma vie.

— Déjà rentré! me dit-elle sans se déranger. — Déjà est un mot bien dur, lui répondis-je; voulez-vous que je me retire dans ma chambre, Edmée? — Non pas, vous ne me gênez nullement; mais vous auriez plus profité à la représentation de *Mérope* qu'en écoutant ma conversation de ce soir, car je vous avertis que je suis idiote. — Tant mieux, cousine; vous ne m'humilierez pas, et pour la première fois nous serons sur le pied de l'égalité. Mais voulez-vous me dire pourquoi vous méprisez tant mes asters? Je croyais que vous les garderiez comme une relique. — A cause de Rousseau? dit-elle en souriant avec malice sans lever les yeux sur moi. — Oh! c'est bien ainsi que je l'entends, repris-je. — Je joue un jeu très-intéressant, dit-elle; ne me dérangez pas. — Je le connais, lui dis-je; tous les enfants de la Varenne le jouent, et toutes nos bergères croient à l'arrêt du sort que ce jeu révèle. Voulez-vous que je vous explique vos pensées, lorsque vous arrachez ces pétales quatre à quatre? — Voyons, grand nécroman!

— *Un peu*, c'est ainsi que *quelqu'un* vous aime; *beaucoup*, c'est ainsi que vous l'aimez; *passionnément*, un autre vous aime ainsi; *pas du tout*, voilà comme vous aimez celui-là.

— Et pourrait-on savoir, monsieur le devin, reprit Edmée, dont la figure devint plus sérieuse, ce que signifient *quelqu'un* et *un autre?* Je crois que vous êtes comme les antiques pythonisses; vous ne savez pas vous-même le sens de vos oracles. — Ne sauriez-vous deviner le mien, Edmée? — J'essayerai d'interpréter l'énigme, si vous voulez me promettre de faire ensuite ce que fit le sphynx vaincu par OEdipe. — Oh! Edmée, m'écriai-je, il y a longtemps que je me casse la tête contre les murs à cause de vous et de vos interprétations! et cependant vous n'avez pas deviné juste une seule fois. — Oh! mon Dieu! si! dit-elle en jetant le bouquet sur la cheminée; vous allez voir. J'aime *un peu* M. de La Marche, et je vous aime *beaucoup*. Il m'aime *passionnément*, et vous ne m'aimez *pas du tout*. Voici la vérité.

— Je vous pardonne de tout mon cœur cette méchante interprétation à cause du mot *beaucoup*, lui répondis-je. Et j'essayai de prendre ses mains; elle les retira brusquement, et, en vérité, elle eut tort, car si elle me les eût abandonnées, je me fusse borné à les serrer fraternellement: mais cette sorte de méfiance réveilla des souvenirs dangereux pour moi. Je crois qu'elle avait ce soir-là dans son air et ses manières beaucoup de coquetterie, et jusque-là je ne lui en avais jamais vu la moindre velléité. Je me sentis enhardi sans trop savoir pourquoi, et j'osai lui faire des remarques piquantes sur son tête-à-tête avec M. de La Marche. Elle ne prit aucun soin pour repousser mes interprétations, se mit à rire lorsque je la priai de me remercier de la politesse exquise avec laquelle je m'étais retiré en lui voyant froncer le sourcil.

Cette légèreté superbe commençait à m'irriter un peu, lorsqu'un domestique entra et lui remit une lettre en lui disant qu'on attendait la réponse. — Approchez la table et taillez-moi une plume, me dit-elle. Et d'un air nonchalant elle décacheta et parcourut la lettre, tandis que, sans savoir de quoi il s'agissait, je préparais tout ce qui était nécessaire pour écrire.

Depuis longtemps la plume de corbeau était taillée, depuis longtemps le papier à vignettes de couleur était sorti du portefeuille ambré, et Edmée n'y faisait aucune attention, ne se disposait point à en faire usage. La lettre dépliée était sur ses genoux, ses pieds étaient sur les chenets, ses coudes sur les bras de son fauteuil, dans son attitude favorite de rêverie. Elle était complétement absorbée. Je lui parlai doucement; elle ne m'entendit pas. Je crus qu'elle avait oublié la lettre et qu'elle s'endormait. Au bout d'un quart d'heure, le domestique rentra, et demanda, de la part du messager, s'il y avait une réponse.

— Certainement, répondit-elle; qu'il attende.

Elle relut la lettre avec une attention extraordinaire, et se mit à écrire avec lenteur; puis elle jeta au feu sa réponse, repoussa du pied son fauteuil, fit quelques tours dans l'appartement, et tout d'un coup s'arrêta devant moi, et me regarda d'un air froid et sévère.

— Edmée! m'écriai-je en me levant avec impétuosité, qu'avez-vous donc, et quel rapport avec moi peut avoir cette lettre qui vous préoccupe si fortement? — Qu'est-ce que cela vous fait? répondit-elle. — Qu'est-ce que cela me fait! m'écriai-je. Et que me fait l'air que je respire? que m'importe le sang qui coule dans mes veines? Demandez-moi cela, à la bonne heure! mais ne me demandez pas en quoi une de vos paroles ou un de vos regards m'intéresse; car vous savez bien que ma vie en dépend. — Ne dites pas de folies, Bernard, reprit-elle en retournant à son fauteuil d'un air distrait; il y a temps pour tout.— Edmée! Edmée! ne jouez pas avec le lion endormi, ne rallumez pas le feu qui couve sous la cendre.

Elle haussa les épaules, et se mit à écrire avec beaucoup d'animation. Son teint était coloré, et de temps en temps elle passait ses doigts dans ses longs cheveux bouclés *en repentir* sur son épaule. Elle était dangereusement belle dans ce désordre; elle avait l'air d'aimer. Mais qui? Celui-là sans doute à qui elle écrivait. La jalousie brûlait mes entrailles. Je sortis brusquement; je traversai l'antichambre; je regardai l'homme qui avait apporté la lettre; il était à la livrée de M. de La Marche. Je n'en doutais pas, mais cette certitude augmenta ma fureur. Je rentrai au salon en

jetant violemment la porte. Edmée ne tourna pas seulement la tête. Elle écrivait toujours. Je m'assis vis-à-vis d'elle; je la regardai avec des yeux de feu. Elle ne daigna pas lever les siens sur moi. Je crus même remarquer sur ses lèvres vermeilles un demi-sourire qui me parut insulter à mon angoisse. Enfin, elle termina sa lettre et la cacheta. Je me levai alors et m'approchai d'elle, violemment tenté de la lui arracher des mains. J'avais appris à me contenir un peu plus qu'autrefois. Mais je sentais qu'un seul instant peut, dans les âmes passionnées, renverser le travail de bien des jours.

— Edmée, lui dis-je avec amertume et avec une effroyable grimace qui s'efforçait d'être un sourire caustique, voulez-vous que je remette cette lettre au laquais de M. de La Marche, et que je lui dise en même temps à l'oreille à quelle heure son maître peut venir au rendez-vous ? — Mais il me semble, répondit-elle avec une tranquillité qui m'exaspéra, que j'ai pu indiquer l'heure dans ma lettre, et qu'il n'est pas besoin d'en informer les valets. — Edmée, vous devriez me ménager un peu plus! m'écriai-je. — Je ne m'en soucie pas le moins du monde, répondit-elle.

Et me jetant sur la table la lettre reçue, elle sortit pour remettre elle-même sa réponse au messager. Je ne sais si elle m'avait dit de lire cette lettre. Je sais que le mouvement qui me porta à le faire fut irrésistible. Elle était conçue à peu près ainsi :

« Edmée, j'ai enfin découvert le secret fatal qui a mis, selon vous, un insurmontable obstacle à notre union. Bernard vous aime; son agitation de ce matin l'a trahi. Mais vous ne l'aimez pas, j'en suis sûr... Cela est impossible! Vous me l'eussiez dit avec franchise. L'obstacle est donc ailleurs. Pardonnez-moi! J'ai réussi à savoir que vous avez passé deux heures dans la caverne des brigands! Infortunée, votre malheur, votre prudence, votre sublime délicatesse, vous ennoblissent encore à mes yeux. Et pourquoi ne m'avoir pas dit dès le commencement de quel malheur vous étiez victime? J'aurais d'un mot calmé vos douleurs et les miennes. Je vous aurais aidée à cacher votre secret. J'en aurais gémi avec vous, ou plutôt j'en aurais effacé l'odieux souvenir par le témoignage d'un attachement à toute épreuve. Mais rien n'est désespéré; ce mot, il est toujours temps de le dire, et le voici. Edmée, je vous aime plus que jamais, plus que jamais je suis décidé à vous offrir mon nom ; daignez l'accepter. »

Ce billet était signé Adhémar de La Marche.

A peine en avais-je terminé la lecture qu'Edmée rentra et s'approcha de la cheminée avec inquiétude, comme si elle eût oublié un objet précieux. Je lui tendis la lettre que je venais de lire, mais elle la prit d'un air distrait; et se baissant vers le foyer, elle saisit avec précipitation et avec une sorte de joie un papier chiffonné que la flamme n'avait fait qu'effleurer. C'était la première réponse qu'elle avait faite au billet de M. de La Marche, et qu'elle n'avait pas jugée à propos d'envoyer.

— Edmée, lui dis-je en me jetant à ses genoux, laissez-moi voir ce papier. Quel qu'il soit, je me soumettrai à l'arrêt dicté par votre premier mouvement.

— En vérité, dit-elle avec une expression indéfinissable, le feriez-vous? Si j'aimais M. de La Marche, si je vous faisais un grand sacrifice en renonçant à lui, seriez-vous assez généreux pour me rendre ma parole?

J'eus un instant d'hésitation ; une sueur froide parcourut mon corps. Je la regardai fixement; son œil impénétrable ne trahissait pas sa pensée. Si j'avais cru qu'elle m'aimât et qu'elle soumît ma vertu à une épreuve, j'aurais peut-être joué l'héroïsme; mais je craignis un piége, la passion l'emporta. Je ne me sentais pas la force de renoncer à elle de bonne grâce, et l'hypocrisie me répugnait. Je me levai tremblant de colère :

— Vous l'aimez, m'écriai-je, avouez que vous l'aimez? — Et quand cela serait, répondit-elle en mettant le papier dans sa poche, où serait le crime? — Le crime serait d'avoir menti jusqu'ici en me disant que vous ne l'aimiez pas. — *Jusqu'ici* est beaucoup dire, reprit-elle en me regardant fixement; nous n'avons pas eu d'explication à cet égard depuis l'année passée. A cette époque il était possible que je n'aimasse pas beaucoup Adhémar, et à présent il serait possible que je l'aimasse mieux que vous. Si je compare la conduite de l'un et de l'autre aujourd'hui, je vois d'un côté un homme sans orgueil et sans délicatesse, qui se prévaut d'un engagement que mon cœur n'a peut-être pas ratifié; de l'autre, je vois un admirable ami, dont le dévouement sublime brave tous les préjugés, et, me croyant souillée d'un affront ineffaçable, ne persiste pas moins à couvrir cette tache de sa protection. — Quoi ! ce misérable croit que je vous ai fait violence, et il ne me provoque pas en duel? — Il ne le croit pas, Bernard; il sait que vous m'avez fait évader de la Roche-Mauprat. Mais il croit que vous m'avez secourue trop tard, et que j'ai été victime des autres brigands. — Et il veut vous épouser, Edmée! Ou c'est un homme sublime en effet, ou il est plus endetté qu'on ne pense. — Taisez-vous, dit Edmée avec colère; cette odieuse explication d'une conduite généreuse part d'une âme insensible ou d'un esprit pervers. Taisez-vous, si vous ne voulez pas que je vous haïsse. — Dites que vous me haïssez, Edmée, dites-le sans crainte, je le sais. — Sans crainte! vous devriez savoir aussi que je ne vous fais pas l'honneur de vous craindre. Enfin, répondez-moi, sans savoir ce que je prétends faire, comprenez-vous que vous devez me rendre ma liberté et renoncer à des droits barbares? — Je ne comprends rien, sinon que je vous aime

avec fureur, et que je déchirerai avec mes oncles le cœur de celui qui osera vous disputer à moi. Je sais que je vous forcerai à m'aimer, et que si je n'y réussis pas, je ne souffrirai jamais, du moins, que vous apparteniez à un autre, moi vivant. On marchera sur mon corps, criblé de blessures et saignant par tous les pores, avant de vous passer au doigt un anneau de mariage ; encore vous déshonorerai-je à mon dernier soupir en disant que vous êtes ma maîtresse, et je troublerai ainsi la joie de celui qui triomphera de moi ; et si je puis vous poignarder en expirant, je le ferai, afin que dans la tombe, du moins, vous soyez ma femme. Voilà ce que je compte faire, Edmée. Et maintenant jouez au plus fin avec moi, conduisez-moi de piége en piége, gouvernez-moi par votre admirable politique; je pourrai être dupe cent fois, parce que je suis un ignorant, mais votre intrigue arrivera toujours au même dénoûment, parce que j'ai juré par le nom de Mauprat.

— Coupe-jarret ! répondit-elle avec une froide ironie; et elle voulut sortir.

J'allais lui saisir le bras, lorsque la sonnette se fit entendre, c'était l'abbé qui rentrait. Aussitôt qu'il parut, Edmée lui serra la main et se retira dans sa chambre sans m'adresser un seul mot.

Le bon abbé, s'apercevant de mon trouble, me questionna avec l'assurance que devaient lui donner désormais ses droits à mon affection. Mais ce point était le seul sur lequel nous ne nous fussions jamais expliqués. Il l'avait cherché en vain, il ne m'avait pas donné une seule leçon d'histoire, sans tirer des amours illustres un exemple ou un précepte de modération et de générosité. Mais il n'avait pas réussi à me faire dire un mot à ce sujet. Je ne pouvais lui pardonner tout à fait de m'avoir desservi auprès d'Edmée. Je croyais deviner qu'il me desservait encore, et je me tenais en garde contre tous les arguments de sa philosophie et toutes les séductions de son amitié. Ce soir-là, plus que jamais, je fus inattaquable. Je le laissai inquiet et chagrin, et j'allai me jeter sur mon lit, où je cachai ma tête dans les couvertures, afin d'étouffer les anciens sanglots, impitoyables vainqueurs de mon orgueil et de ma colère.

---

## XIV

Le lendemain, mon désespoir fut sombre. Edmée fut de glace, M. de La Marche ne vint pas. Je crus m'apercevoir que l'abbé allait chez lui, et entretenait Edmée du résultat de leur conférence. Ils furent, du reste, parfaitement calmes, et je dévorai mon inquiétude en silence; je ne pus être seul un instant avec Edmée. Le soir je me rendis à pied chez M. de La Marche. Je ne sais pas ce que je voulais lui dire. J'étais dans un état d'exaspération qui me poussait à agir sans but et sans plan. J'appris qu'il avait quitté Paris. Je rentrai. Je trouvai mon oncle fort triste. Il fronça le sourcil en me voyant, et, après avoir échangé avec moi quelques paroles oiseuses et forcées, il me laissa avec l'abbé, qui tenta de me faire parler, et qui n'y réussit pas mieux que la veille. Je cherchai pendant plusieurs jours l'occasion de parler à Edmée; elle sut l'éviter constamment. On faisait les apprêts du départ pour Sainte-Sévère. Elle ne montrait ni tristesse ni gaieté; je me résolus à glisser dans les feuillets de son livre deux lignes pour lui demander un entretien. Je reçus la réponse suivante au bout de cinq minutes.

« Un entretien ne mènerait à rien. Vous persistez dans votre indélicatesse; moi, je persévérerai dans ma loyauté. Une conscience droite ne sait pas se dégager. J'ai juré de n'être jamais à un autre qu'à vous. Je ne me marierai pas; mais je n'ai pas juré d'être à vous en dépit de tout. Si vous continuez à être indigne de mon estime, je saurai rester libre. Mon pauvre père décline vers la tombe; un couvent sera mon asile quand le seul lien qui m'attache à la société sera rompu. »

Ainsi, j'avais rempli les conditions imposées par Edmée, et pour toute récompense elle me prescrivait de les rompre. Je me retrouvais au même point que le jour de son entretien avec l'abbé.

Je passai le reste de la journée enfermé dans ma chambre; toute la nuit, je marchai avec agitation, je n'essayai pas de dormir. Je ne vous dirai pas quelles furent mes réflexions, elles ne furent pas indignes d'un honnête homme. Au point du jour, j'étais chez Lafayette. Il me procura les papiers nécessaires pour sortir de France. Il me dit d'aller l'attendre en Espagne, où il devait s'embarquer pour les États-Unis. Je rentrai à l'hôtel pour prendre les effets et l'argent indispensables au plus modeste voyageur. Je laissai un mot pour mon oncle, afin qu'il ne s'inquiétât pas de mon absence, que je me promettais de lui expliquer avant peu dans une longue lettre. Je le suppliais de ne pas me juger jusque-là, et de croire que ses bontés ne sortiraient jamais de mon cœur.

Je partis avant que personne fût levé dans la maison; je craignais que ma résolution ne m'abandonnât au moindre signe d'amitié, et je sentais que j'avais abusé d'une affection trop généreuse. Je ne pus passer devant l'appartement d'Edmée sans coller mes lèvres sur la serrure; puis, cachant ma tête dans mes mains, je me mis à courir comme un fou; je ne m'arrêtai guère que de l'autre côté des Pyrénées. Là, je pris un peu de repos et j'écrivis à Edmée qu'elle était libre, et que je ne contrarierais aucune de ses résolutions, mais qu'il m'était impossible d'être témoin du triomphe de mon rival. J'avais l'intime persuasion

qu'elle l'aimait; j'étais résolu à étouffer mon amour, je promettais plus que je ne pouvais tenir; mais les premiers effets de l'orgueil blessé me donnaient confiance en moi-même. J'écrivis aussi à mon oncle pour lui dire que je ne me croirais pas digne des bontés illimitées qu'il avait eues pour moi tant que je n'aurais pas gagné mes éperons de chevalier. Je l'entretenais de mes espérances de gloire et de fortune guerrière avec toute la naïveté de mon orgueil, et comme je pensais bien qu'Edmée lirait cette lettre, j'affectais une joie sans trouble et une ardeur sans regret. Je ne savais pas si mon oncle avait connaissance des vrais motifs de mon départ; mais ma fierté ne put se soumettre à les lui avouer. Il en fut de même à l'égard de l'abbé, auquel j'écrivis, d'ailleurs, une lettre pleine de reconnaissance et d'affection. Je terminais en suppliant mon oncle de ne faire aucune dépense à mon intention au triste donjon de la Roche-Mauprat, assurant que je ne pourrais jamais me résoudre à l'habiter, et de considérer le fief racheté par lui comme la propriété de sa fille. Je lui demandais seulement de vouloir bien m'avancer deux ou trois années du revenu de ma part, afin que je pusse faire les frais de mon équipement, et ne pas rendre onéreux pour le noble Lafayette mon dévouement à la cause américaine.

On fut content de ma conduite et de mes lettres. Arrivé sur les côtes d'Espagne, je reçus de mon oncle une réponse pleine d'encouragements, et de doux reproches sur mon brusque départ. Il me donnait sa bénédiction paternelle, déclarait sur son honneur que le fief de la Roche-Mauprat ne serait jamais repris par Edmée, et m'envoyait une somme considérable sans toucher à mon futur revenu. L'abbé joignait aux mêmes reproches des encouragements plus chauds encore. Il était facile de voir qu'il préférait le repos d'Edmée à mon bonheur, et qu'il éprouvait une joie véritable de mon départ. Cependant il m'aimait, et cette amitié s'exprimait d'une manière touchante à travers la satisfaction cruelle qui s'y mêlait. Il enviait mon sort, il était plein d'ardeur pour la cause de l'indépendance, et prétendait avoir été tenté plus d'une fois de jeter le froc aux orties, et de prendre le mousquet; mais c'était de sa part une puérile affectation. Son naturel doux et timide resta toujours prêtre sous le manteau de la philosophie.

Un billet étroit et sans suscription se trouvait comme glissé après coup entre ces deux lettres. Je comprenais bien qu'il était de la seule personne qui m'intéressât réellement dans le monde, mais je n'avais pas le courage de l'ouvrir. Je marchais sur le sable au bord de la mer, retournant ce mince papier dans ma main tremblante, et craignant de perdre, en le lisant, l'espèce de calme désespéré que j'avais trouvé dans mon courage. Je craignais surtout des remercîments et l'expression d'une joie enthousiaste, derrière laquelle j'eusse aperçu un autre amour satisfait. Que peut-elle m'écrire? disais-je; pourquoi m'écrit-elle? Je ne veux pas de sa pitié, encore moins de sa reconnaissance. J'étais tenté de jeter ce fatal billet à la mer. Une fois même je l'élevai au-dessus des flots; mais je le serrai aussitôt contre mon cœur, et l'y laissai quelques instants caché, comme si j'eusse cru à cette vue occulte des partisans du magnétisme, qui prétendent lire avec les organes du sentiment et de la pensée, aussi bien qu'avec les yeux.

Enfin je me décidai à rompre le cachet, et je lus ces mots. « Tu as bien agi, Bernard; mais je ne te remercie pas, car je souffrirai de ton absence plus que je ne puis le dire. Va pourtant où ton honneur et l'amour de la sainte vérité t'appellent; mes vœux et mes prières te suivront partout. Reviens quand ta mission sera accomplie, tu ne me retrouveras ni mariée, ni religieuse. » Elle avait joint à ce billet la bague de cornaline qu'elle m'avait cédée durant ma maladie, et que je lui avais renvoyée en quittant Paris. Je fis faire une petite boîte d'or où j'enfermai le billet et cet anneau, et que je plaçai sur moi comme un scapulaire. Lafayette, arrêté en France par ordre du gouvernement, qui s'opposait à son expédition, vint nous joindre bientôt, après s'être évadé de prison. J'avais eu le temps de faire mes préparatifs; je mis à la voile plein de tristesse, d'ambition et d'espérance.

Vous n'attendez pas que je vous fasse le récit de la guerre d'Amérique. Encore une fois, j'isole mon existence des faits de l'histoire, en vous contant mes aventures. Mais ici, je supprimerai même mes aventures personnelles; elles forment dans ma mémoire un chapitre à part, où Edmée joue le rôle d'une madone constamment invoquée, mais invisible. Je ne puis croire que vous preniez le moindre intérêt à entendre les incidents d'une portion de récit d'où cette figure angélique, la seule digne d'occuper votre attention, et par elle-même d'abord et par son action sur moi, serait entièrement absente. Je vous dirai seulement que des grades inférieurs, joyeusement acceptés par moi au début, dans l'armée de Washington, je parvins régulièrement, mais rapidement, au grade d'officier. Mon éducation militaire fut prompte. Là, comme dans tout ce que j'ai entrepris durant ma vie, je me mis tout entier, et voulant obstinément, je triomphai des difficultés.

J'obtins la confiance de mes chefs illustres. Mon excellente constitution me rendait propre aux fatigues de la guerre; mes anciennes habitudes de brigand me furent même d'un secours immense; je supportais les revers avec un calme que n'avaient pas tous les jeunes Français débarqués avec moi, quel que fût d'ailleurs l'éclat de leur courage. Le mien fut froid et tenace à la grande surprise de nos alliés, qui doutèrent plus d'une fois de mon origine en voyant combien je me

familiarisais vite avec les forêts, et comme je savais lutter de ruse et de méfiance avec les sauvages qui inquiétèrent parfois nos manœuvres.

Au milieu de mes travaux et de mes déplacements, j'eus le bonheur de pouvoir cultiver mon esprit, dans l'intimité d'un jeune homme de mérite, que la Providence me donna pour compagnon et pour ami. L'amour des sciences naturelles l'avait jeté dans notre expédition, et il s'y conduisait en bon militaire; mais il était facile de voir que la sympathie politique ne jouait dans sa résolution qu'un rôle secondaire. Il n'avait aucun désir d'avancement, aucune aptitude aux études stratégiques. Son herbier et ses observations zoologiques l'occupaient bien plus que le succès de la guerre et le triomphe de la liberté. Il se battait trop bien dans l'occasion pour mériter jamais le reproche de tiédeur; mais jusqu'à la veille du combat, et dès le lendemain, il semblait ignorer qu'il fût question d'autre chose que d'une excursion scientifique dans les savanes du nouveau monde. Son portemanteau était toujours rempli, non d'argent et de nippes, mais d'échantillons d'histoire naturelle; et tandis que, couchés sur l'herbe, nous étions attentifs aux moindres bruits qui pouvaient nous révéler l'approche de l'ennemi, il était absorbé dans l'analyse d'une plante ou d'un insecte. C'était un admirable jeune homme, pur comme un ange, désintéressé comme un stoïque, patient comme un savant, et avec cela enjoué et affectueux. Lorsqu'une surprise nous mettait en danger, il n'avait de soucis et d'exclamations que pour les précieux cailloux et les inappréciables brins d'herbe qu'il portait en croupe; et, pourtant, lorsqu'un de nous était blessé, il le soignait avec une bonté et un zèle incomparables.

Il vit un jour la boite d'or que je cachais sous mes habits, et il me supplia instamment de la lui céder pour y mettre quelques pattes de mouche et quelques ailes de cigale, qu'il eût défendues jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il me fallut tout le respect que je portais aux reliques de l'amour pour résister aux instances de l'amitié. Tout ce qu'il put obtenir de moi, ce fut de glisser dans ma précieuse boîte une petite plante fort jolie qu'il prétendait avoir découverte le premier, et qui n'eut droit d'asile à côté du billet et de l'anneau de ma fiancée, qu'à la condition de s'appeler *Edmunda Sylvestris*. Il y consentit; il avait donné à un beau pommier sauvage le nom de Samuel Adams, celui de Franklin à je ne sais quelle abeille industrieuse, et rien ne lui plaisait comme d'associer ses nobles enthousiasmes à ses ingénieuses observations.

Je conçus pour lui un attachement d'autant plus vif, que c'était ma première amitié pour un homme de mon âge. Le charme que je trouvais dans cette liaison me révéla une face de la vie, des facultés et des besoins de l'âme que je ne connaissais pas. Comme je ne pus me détacher jamais des premières impressions de mon enfance, dans mon amour pour la chevalerie, je me plus à voir en lui mon frère d'armes, et je voulus qu'il me donnât ce titre, à l'exclusion de tout autre ami intime. Il s'y prêta avec un abandon de cœur qui me prouva combien la sympathie était vive entre nous. Il prétendait que j'étais né pour être naturaliste, à cause de mon aptitude à la vie nomade et aux rudes expéditions. Il me reprochait un peu de préoccupation, et me grondait sérieusement lorsque je marchais étourdiment sur des plantes intéressantes; mais il assurait que j'étais doué de l'esprit de méthode, et que je pourrais inventer un jour, non pas une théorie de la nature, mais un *excellent* système de classification. Sa prédiction ne se réalisa point, mais ses encouragements réveillèrent en moi le goût de l'étude et empêchèrent mon esprit de retomber en paralysie dans la vie des camps. Il fut pour moi l'envoyé du ciel; sans lui je fusse redevenu peut-être, sinon le coupe-jarret de la Roche-Mauprat, du moins le sauvage de la Varenne. Ses enseignements ranimèrent en moi le sentiment de la vie intellectuelle; il agrandit mes idées, il ennoblit aussi mes instincts; car si une merveilleuse droiture et des habitudes de modestie l'empêchaient de se jeter dans les discussions philosophiques, il avait l'amour inné de la justice, et décidait avec une sagacité infaillible toutes les questions de sentiment et de moralité. Il prit sur moi un ascendant que n'eût jamais pu prendre l'abbé dans la position où notre méfiance mutuelle nous avait placés dès le principe. Il me révéla une grande partie du monde physique; mais ce qu'il m'apprit de plus précieux, fut de m'habituer à me connaître moi-même et à réfléchir sur mes impressions. Je parvins à gouverner mes mouvements jusqu'à un certain point. Je ne me corrigeai jamais de l'orgueil et de la violence. On ne change pas l'essence de son être, mais on dirige vers le bien ses facultés diverses; on arrive presque à utiliser ses défauts : c'est, au reste, le grand secret et le grand problème de l'éducation.

Les entretiens de mon cher Arthur m'amenèrent à de telles réflexions, que je parvins à déduire logiquement de tous mes souvenirs les motifs de la conduite d'Edmée. Je la trouvai grande et généreuse, surtout dans les choses qui, mal vues et mal appréciées, m'avaient le plus blessé. Je ne l'en aimai pas davantage, c'était impossible; mais j'arrivai à comprendre pourquoi je l'aimais invinciblement, malgré tout ce qu'elle m'avait fait souffrir. Cette flamme sainte brûla dans mon âme, sans pâlir un seul instant, durant les six années de notre séparation. Malgré l'excès de vie qui débordait mon être, malgré les excitations d'une nature extérieure pleine de volupté, malgré les mauvais exemples et les nombreuses occasions qui sollicitent la faiblesse humaine, dans la liberté de la vie errante et militaire, je prends Dieu à témoin que je conservai

intacte ma robe d'innocence et que je ne connus pas le baiser d'une seule femme. Arthur, qu'une organisation plus calme sollicitait moins vivement, et que le travail de l'intelligence absorbait presque tout entier, ne fut pas toujours aussi austère, et il m'engagea même plusieurs fois à ne pas courir les dangers d'une vie exceptionnelle, contraire au vœu de la nature. Quand je lui confiai qu'une grande passion éloignait de moi toute faiblesse et rendait toute chute impossible, il cessa de combattre ce qu'il appelait mon fanatisme (c'était un mot très en vogue et qui s'appliquait à presque tout indifféremment), et je remarquai qu'il avait pour moi une estime plus profonde, je dirai même une sorte de respect qui ne s'exprimait point par des paroles, mais qui se révélait dans mille petits témoignages d'adhésion et de déférence.

Un jour qu'il me parlait de la grande puissance qu'exerce la douceur extérieure jointe à une volonté inébranlable, me citant pour exemple et le bien et le mal, dans l'histoire des hommes, surtout la douceur des apôtres, et l'hypocrisie des prêtres de toutes les religions, il me vint à l'esprit de lui demander si, avec la fougue de mon sang et l'emportement de mon caractère, je pourrais jamais exercer une influence quelconque sur mes proches. En me servant de ce dernier mot, je ne songeais qu'à Edmée. Arthur me répondit que j'aurais un autre ascendant que celui de la douceur acquise, ce sera, dit-il, celui de la bonté naturelle. La chaleur de l'âme, l'ardeur et la persévérance de l'affection, voilà ce qu'il faut dans la vie de famille, et ces qualités font aimer nos défauts à ceux-là même qui habituellement en souffrent le plus. Nous devons tâcher de nous vaincre par amour pour ceux qui nous aiment; mais se proposer un système de modération dans le sein de l'amour ou de l'amitié, serait, je pense, une recherche puérile, un travail égoïste, et qui tuerait l'affection en nous-mêmes d'abord, et bientôt après dans les autres. Je ne vous parlais de modération réfléchie que dans l'application de l'autorité sur les masses. Or si vous avez jamais l'ambition...

— Or vous croyez, lui dis-je, sans écouter la dernière partie de son discours, que tel que vous me connaissez, je puis rendre une femme heureuse et me faire aimer d'elle, malgré tous mes défauts et les torts qu'ils entraînent?

— O cervelle amoureuse! s'écria-t-il, qu'il est difficile de vous distraire!... Eh bien, si vous le voulez, Bernard, je vous dirai ce que je pense de vos amours. La personne que vous aimez si ardemment, vous aime, à moins qu'elle ne soit incapable d'aimer ou tout à fait dépourvue de sens.

Je lui assurai qu'elle était autant au-dessus de toutes les autres femmes que le lion est au-dessus de l'écureuil, le cèdre au-dessus de l'hysope, et à force de métaphores, je réussis à le convaincre. Alors il m'engagea à lui confier quelques détails, afin, disait-il, qu'il pût juger ma position à l'égard d'Edmée. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, et lui racontai mon histoire d'un bout à l'autre. Nous étions alors sur la lisière d'une belle forêt vierge, aux derniers rayons du couchant. Le parc de Sainte-Sévère, avec ses beaux chênes seigneuriaux qui n'avaient jamais subi l'outrage de la cognée, se représentait à ma pensée, pendant que je regardais les arbres du désert affranchis de toute culture, s'épanouissant dans leur force et dans leur grâce primitive au-dessus de nos têtes. L'horizon brûlant me rappelait les visites du soir à la cabane de Patience, Edmée assise sous les pampres dorés; et le chant des perruches allègres me retraçait celui des beaux oiseaux exotiques qu'elle élevait dans sa chambre. Je pleurai en songeant à l'éloignement de ma patrie, au large Océan qui nous séparait et qui a englouti tant de pèlerins au moment où ils saluaient la rive natale. Je pensai aussi aux chances de la fortune, aux dangers de la guerre, et, pour la première fois, j'eus peur de mourir; car mon cher Arthur, serrant ma main dans les siennes, m'assurait que j'étais aimé, et qu'il voyait une nouvelle preuve d'affection dans chaque trait de rigueur et de méfiance. « Enfant, me disait-il, si elle ne voulait pas t'épouser, ne vois-tu pas qu'elle aurait eu cent manières de se débarrasser à jamais de tes prétentions? Et si elle n'avait pour toi une tendresse inépuisable, se serait-elle donné tant de peines et imposé tant de sacrifices pour te tirer de l'abjection où elle t'avait trouvé et pour te rendre digne d'elle? Eh bien! toi qui ne rêves qu'aux antiques prouesses de la chevalerie errante, ne vois-tu pas que tu es un noble preux, condamné par ta dame à de rudes épreuves pour avoir manqué aux lois de la galanterie, en réclamant d'un ton impérieux l'amour qu'on doit implorer à genoux? »

Il entrait alors dans un examen détaillé de mes crimes, et trouvait les châtiments rudes, mais justes; il discutait ensuite les probabilités de l'avenir, et me donnait l'excellent conseil de me soumettre jusqu'à ce qu'on jugeât à propos de m'absoudre.

— Mais, lui disais-je, n'est-ce point une honte, qu'un homme mûri, comme je le suis maintenant, par la réflexion et rudement éprouvé par la guerre, se soumette comme un enfant au caprice d'une femme?

— Non, me répondit Arthur, ce n'est point une honte, et la conduite de cette femme n'est point dictée par le caprice. Il n'y a que de l'honneur à réparer le mal qu'on a fait, et combien peu d'hommes en sont capables! Il n'y a que justice dans la pudeur offensée qui réclame ses droits et son indépendance naturelle. Vous vous êtes conduit comme Albion, ne vous étonnez pas qu'Edmée se conduise comme Philadelphie. Elle ne se rendra qu'à la condition d'une paix glorieuse, et elle aura raison.

Il voulut savoir quelle conduite avait tenue Edmée à mon égard, depuis deux ans que nous étions en Amérique. Je lui montrai les rares et courtes lettres que j'avais reçues d'elle. Il fut frappé du grand sens et de la parfaite loyauté qui lui parurent ressortir de l'élévation et de la précision virile du style. Edmée ne me faisait aucune promesse et ne m'encourageait même par aucune espérance directe; mais elle témoignait un vif désir de mon retour et me parlait du bonheur que nous goûterions *tous*, réunis autour de l'âtre, quand mes récits extraordinaires prolongeraient les veillées du château; elle n'hésitait pas à me dire que j'étais, avec son père, l'*unique sollicitude de sa vie*. Cependant malgré une tendresse si soutenue, un terrible soupçon m'obsédait. Dans ces courtes lettres de ma cousine, comme dans celles de son père, comme dans les longues épîtres tendres et fleuries de l'abbé Aubert, on ne me faisait jamais part des événements qui pouvaient et qui devaient survenir dans la famille. Chacun m'entretenait de moi-même, et jamais ils ne me disaient un mot les uns des autres; c'est tout au plus si on me parlait des attaques de goutte du chevalier. Il y avait comme une convention passée entre chacun des trois, de ne me point dire les occupations et la situation d'esprit des deux autres.

— Éclaire-moi et rassure-moi, si tu peux, à cet égard, dis-je à Arthur. Il y a des moments où je m'imagine qu'Edmée est mariée et qu'on est convenu de ne me l'apprendre qu'à mon retour; car enfin qui l'en empêche? Est-il probable qu'elle m'aime assez pour vivre dans la solitude par amour pour moi, tandis que cet amour, soumis aux principes d'une froide raison et d'une austère conscience, se résigne à voir mon absence se prolonger indéfiniment avec la guerre? J'ai des devoirs à remplir ici, sans nul doute; l'honneur exige que je défende mon drapeau jusqu'au jour du triomphe ou de la défaite irréparable de la cause que je sers, mais je sens que je préfère Edmée à ces vains honneurs, et que, pour la voir une heure plus tôt, j'abandonnerais mon nom à la risée et aux malédictions de l'univers. — Cette dernière pensée vous est suggérée, répondit Arthur en souriant, par la violence de votre passion, mais vous n'agiriez point comme vous dites, l'occasion se présentant. Quand nous sommes aux prises avec une seule de nos facultés, nous croyons les autres anéanties; mais qu'un choc extérieur les réveille, et nous voyons bien que notre âme vit par plusieurs points à la fois. Vous n'êtes pas insensible à la gloire, Bernard, et si Edmée vous invitait à y renoncer, vous vous apercevriez que vous y tenez plus que vous ne pensiez; vous avez d'ardentes convictions républicaines, et c'est Edmée qui vous les a inspirées la première. Que penseriez-vous d'elle, et que serait-elle en effet, si elle vous disait aujourd'hui : Il y a, au-dessus de la religion que je vous ai prêchée et des dieux que je vous ai révélés, quelque chose de plus auguste et de plus sacré, c'est mon plaisir! Bernard, votre amour est plein d'exigences contradictoires. L'inconséquence est d'ailleurs le propre de tous les amours humains. Les hommes s'imaginent que la femme n'a point d'existence par elle-même, et qu'elle doit toujours s'absorber en eux; et pourtant ils n'aiment fortement que la femme qui paraît s'élever, par son caractère, au-dessus de la faiblesse et de l'inertie de son sexe. Vous voyez sous ce climat tous les colons disposer de la beauté de leurs esclaves; mais ils ne les aiment point, quelque belles qu'elles soient; et lorsque par hasard ils s'attachent à une d'elles, leur premier besoin est de l'affranchir. Jusque-là ils ne croient pas avoir affaire à une créature humaine. L'esprit d'indépendance, la notion de la vertu, l'amour du devoir, privilége des âmes élevées, sont donc nécessaires dans une compagne, et plus votre maîtresse vous montre de force et de patience, plus vous la chérissez, en dépit de vos souffrances. Sachez donc distinguer l'amour du désir : le désir veut détruire les obstacles qui l'attirent, et il meurt sur les débris d'une vertu vaincue; l'amour veut vivre, et pour cela il veut voir l'objet de son culte longtemps défendu par cette muraille de diamant dont la force et l'éclat font la valeur et la beauté.

C'est ainsi qu'Arthur m'expliquait les ressorts mystérieux de ma passion et projetait la lumière de sa sagesse dans les orages ténébreux de mon âme. Quelquefois il ajoutait : « Si le ciel m'eût donné la femme que j'ai parfois rêvée, je crois que j'aurais su faire de mon amour une passion noble et généreuse; mais la science prend trop de temps, je n'ai pas eu le loisir de chercher mon idéal, et si je l'ai rencontré, je n'ai pu ni l'étudier ni le reconnaître; ce bonheur vous est accordé, Bernard, mais vous n'approfondirez pas l'histoire naturelle; un seul homme ne peut pas tout avoir. »

Quant à mon soupçon sur le mariage d'Edmée, que je redoutais, il le rejetait bien loin, comme une obsession maladive. Il trouvait au contraire, dans le silence d'Edmée à cet égard, une admirable délicatesse de conduite et de sentiments. « Une personne vaine prendrait soin, disait-il, de vous apprendre tous les sacrifices qu'elle vous fait, de vous énumérer les titres et qualités des prétendants qu'elle repousse. Mais Edmée est une âme trop élevée, un esprit trop sérieux pour entrer dans ces détails futiles. Elle regarde vos conventions comme inviolables, et n'imite pas ces consciences faibles qui parlent toujours de leurs victoires pour se faire un mérite de ce que la vraie force trouve facile. Elle est née si fidèle, qu'elle n'imagine même pas qu'on puisse la soupçonner de ne pas l'être. »

Ces entretiens versaient un baume salutaire sur mes blessures. Lorsque la France accorda enfin ouvertement son alliance à la cause américaine, j'appris de

l'abbé une nouvelle qui me rassura entièrement sur un point. Il m'écrivait que probablement je retrouverais au nouveau monde *un ancien ami*. Le comte de La Marche avait obtenu un régiment, et il partait pour les États-Unis. « *Entre nous soit dit*, ajoutait l'abbé, il lui était bien nécessaire de se créer une position. Ce jeune homme, quoique modeste et sage, a toujours eu la faiblesse de céder à un préjugé de famille. Il avait honte de sa pauvreté et la cachait comme on cache une lèpre, si bien qu'il a achevé de se ruiner en voulant ne pas laisser paraître les progrès de sa ruine. On attribue dans le monde la rupture d'Edmée avec lui à ces revers de fortune, et l'on va jusqu'à dire qu'il était peu épris de sa personne et beaucoup de sa dot. Je ne saurais me résoudre à lui supposer des vues basses, et je crois seulement qu'il a subi les souffrances auxquelles conduisent de faux principes sur le prix des biens de ce monde. Si vous le rencontrez, Edmée désire que vous lui témoigniez de l'intérêt, et que vous lui exprimiez celui qu'elle a toujours manifesté pour lui. La conduite de votre admirable cousine a été en ceci, comme dans toutes choses, pleine de douceur et de dignité. »

## XV

La veille du départ de M. de La Marche, après l'envoi de la lettre de l'abbé, il s'était passé dans la Varenne un petit événement qui me causa en Amérique une surprise agréable et plaisante, et qui d'ailleurs s'enchaîna d'une manière remarquable aux événements les plus importants de ma vie, ainsi que vous le verrez plus tard.

Quoique assez grièvement blessé à la malheureuse affaire de Savannah, j'étais activement occupé en Virginie, sous les ordres du général Green, à rassembler les débris de l'armée de Gates, qui était à mes yeux un héros bien supérieur à son rival heureux Washington. Nous venions d'apprendre le débarquement de l'escadre de M. de Ternay, et la tristesse qui nous avait gagnés à cette époque de revers et de détresse commençait à se dissiper devant l'espoir d'un secours plus considérable que celui qui nous arrivait en effet. Je me promenais dans les bois, à peu de distance du camp, avec Arthur, et nous profitions de ce moment de répit pour nous entretenir enfin d'autre chose que de Cornwallis et de l'infâme Arnolds. Longtemps affligés par le spectacle des maux de la nation américaine, par la crainte de voir l'injustice et la cupidité triompher de la cause des peuples, nous nous abandonnions à une douce gaieté. Lorsque j'avais une heure de loisir, j'oubliais mes rudes travaux pour me réfugier dans l'oasis de mes pensées, dans la famille de Sainte-Sévère. Selon ma coutume, à ces heures-là, je racontais au complaisant Arthur quelque scène bouffonne de mes débuts dans la vie au sortir de la Roche-Mauprat. Je lui décrivais tantôt ma première toilette, tantôt le mépris et l'horreur de mademoiselle Leblanc pour ma personne, et ses recommandations à son ami Saint-Jean de ne jamais approcher de moi à la portée du bras. Je ne sais comment au milieu de ces amusantes figures, celle du solennel hidalgo Marcasse se présenta à mon imagination, et je me mis à faire la peinture fidèle et détaillée de l'habillement, de la démarche et de la conversation de cet énigmatique personnage. Ce n'est pas que Marcasse fût réellement aussi comique qu'il m'apparaissait à travers ma fantaisie; mais à vingt ans un homme n'est qu'un enfant, surtout lorsqu'il est militaire, qu'il vient d'échapper à de grands périls, et que la conquête de sa propre vie le remplit d'un orgueil insouciant. Arthur riait de tout son cœur en m'écoutant, et m'assurait qu'il donnerait tout son bagage de naturaliste pour un animal aussi curieux que celui dont je lui faisais la description. Le plaisir qu'il trouvait à partager mes enfantillages me donnant de la verve, je ne sais si j'aurais pu résister au désir de charger un peu mon modèle, lorsque tout à coup, au détour du chemin, nous nous trouvâmes en présence d'un homme de haute taille pauvrement vêtu, pitoyablement décharné, lequel marchait à nous d'un air grave et pensif, portant à la main une longue épée nue, dont la pointe était pacifiquement baissée jusqu'à terre. Ce personnage ressemblait si fort à celui que je venais de décrire, qu'Arthur, frappé de l'à-propos, fut pris d'un rire inextinguible, et, se rangeant de côté pour laisser passer le Sosie de Marcasse, se jeta sur le gazon au milieu d'une quinte de toux convulsive.

Quant à moi, je ne riais point, car rien de ce qui semble surnaturel ne manque de frapper vivement l'homme le plus habitué au danger. La jambe en avant, l'œil fixe, le bras étendu, nous nous approchions l'un vers l'autre, moi et lui, non pas l'ombre de Marcasse, mais la personne respectable, en chair et en os, de l'hidalgo preneur de taupes.

Pétrifié de surprise, lorsque je vis ce que je prenais pour un sceptre porter lentement la main à la corne de son chapeau, et le soulever sans perdre une ligne de sa taille, je reculai de trois pas, et cette émotion, qu'Arthur prit pour une facétie de ma part, augmenta sa gaieté. Le chasseur de belettes n'en fut aucunement ému; peut-être pensa-t-il, dans son calme judicieux, que c'était la manière d'aborder les gens sur l'autre rive de l'Océan.

Mais la gaieté d'Arthur faillit redevenir contagieuse lorsque Marcasse me dit avec un flegme incomparable : — Il y a longtemps, M. Bernard, que j'ai l'honneur de vous chercher. — Il y a longtemps, en effet, mon bon Marcasse, répondis-je en serrant gaiement la main de cet ancien ami; mais dis-moi par quel pou-

voir inouï j'ai eu le bonheur de t'attirer jusqu'ici? Autrefois, tu passais pour sorcier, le serais-je devenu aussi sans m'en douter? — Je vous dirai tout cela, mon cher général, répondit Marcasse, que mon uniforme de capitaine éblouissait apparemment; veuillez me permettre d'aller avec vous, et je vous dirai bien des choses, bien des choses!

En entendant Marcasse répéter son dernier mot d'une voix affaiblie et comme se faisant écho à lui-même, manie qu'un instant auparavant j'étais en train de contrefaire, Arthur se remit à rire. Marcasse se retourna vers lui, et, l'ayant regardé fixement, le salua avec une gravité imperturbable. Arthur, reprenant tout à coup son sérieux, se leva, et lui rendit son salut jusqu'à terre avec une dignité comique.

Nous retournâmes ensemble au camp. Chemin faisant, Marcasse me raconta son histoire dans ce style bref qui, forçant l'auditeur à mille questions fatigantes, loin de simplifier le discours, le compliquait extraordinairement. Ce fut un grand divertissement pour Arthur; mais comme vous ne trouveriez pas le même plaisir à entendre une relation exacte de cet interminable dialogue, je me bornerai à vous dire comment Marcasse s'était décidé à quitter sa patrie et ses amis pour apporter à la cause américaine le secours de sa longue épée.

M. de La Marche partait pour l'Amérique à l'époque où Marcasse, installé à son château du Berry pour huit jours, faisait sa ronde annuelle sur les poutres et les solives des greniers. La maison du comte, bouleversée de ce départ, se livrait à de merveilleux commentaires sur ce pays lointain, plein de dangers, de prodiges, d'où l'on ne revenait jamais, suivant les beaux esprits du village, qu'avec une fortune si considérable et tant de lingots d'or et d'argent, qu'il fallait dix vaisseaux pour les rapporter. Sous son extérieur glacé, don Marcasse, semblable aux volcans hyperboréens, cachait une imagination brûlante, un amour passionné pour l'extraordinaire. Habitué à vivre en équilibre sur les ais des charpentes, dans une région évidemment plus élevée que les autres hommes, et n'étant pas insensible à la gloire d'étonner chaque jour les assistants par la hardiesse et la tranquillité de ses manœuvres acrobatiques, il se laissa enflammer par la peinture de l'El Dorado, et cette fantaisie fut d'autant plus vive que, selon son habitude, il ne s'en ouvrit à personne. M. de La Marche fut donc fort surpris, lorsque, la veille de son départ, Marcasse se présenta devant lui, et lui proposa de l'accompagner en Amérique en qualité de valet de chambre. En vain M. de La Marche lui représenta qu'il était bien vieux pour quitter son état et pour courir les chances d'une existence nouvelle, Marcasse montra tant de fermeté, qu'il finit par le convaincre. Plusieurs raisons déterminèrent M. de La Marche à faire ce singulier choix. Il avait résolu d'emmener un domestique encore plus âgé que le chasseur de belettes, et qui ne le suivait qu'avec beaucoup de répugnance. Mais cet homme avait toute sa confiance, faveur que M. de La Marche accordait difficilement, n'ayant du train d'un homme de qualité que l'apparence, et voulant être servi avec économie, prudence et fidélité. Il connaissait Marcasse pour un homme scrupuleusement honnête, et même singulièrement désintéressé; car il y avait du don Quichotte dans l'âme de Marcasse tout aussi bien que dans sa personne. Il avait trouvé dans une ruine une sorte de trésor, c'est-à-dire un pot de grès renfermant une somme de dix mille francs environ, en vieille monnaie d'or et d'argent, et non-seulement il l'avait remis au possesseur de la ruine, qu'il aurait pu tromper à son aise, mais encore il avait refusé une récompense, disant avec emphase, dans son jargon abréviatif, que *l'honnêteté mourrait se vendant.*

La frugalité de Marcasse, sa discrétion, sa ponctualité, devaient en faire un homme précieux, s'il pouvait s'habituer à mettre ces qualités au service d'autrui. Il y avait seulement à craindre qu'il ne pût s'habituer à la perte de son indépendance; mais avant que l'escadre de M. de Ternay mît à la voile, M. de La Marche pensa qu'il aurait le temps de faire une épreuve suffisante de son nouvel écuyer.

De son côté, Marcasse éprouva bien quelque regret en prenant congé de ses amis et de son pays; car s'il avait des *amis partout, partout une patrie,* comme il disait, faisant allusion à sa vie errante, il avait pour la Varenne une préférence bien marquée, et de tous ses châteaux (car il avait coutume d'appeler siens tous ses gîtes), le château de Sainte-Sévère était le seul où il arrivât avec plaisir et dont il s'éloignât avec regret. Un jour que le pied lui avait manqué sur la toiture, et qu'il avait fait une chute assez grave, Edmée, encore enfant, avait gagné son cœur par les pleurs que cet accident lui avait fait répandre et par les soins naïfs qu'elle lui avait donnés. Depuis que Patience habitait la lisière du parc, Marcasse sentait encore plus d'attrait pour Sainte-Sévère, car Patience était l'Oreste de Marcasse. Marcasse ne comprenait pas toujours Patience; mais Patience était le seul qui comprît parfaitement Marcasse et qui sût tout ce qu'il y avait d'honnêteté chevaleresque et de bravoure exaltée sous cette bizarre enveloppe. Prosterné devant la supériorité intellectuelle du solitaire, le chasseur de belettes s'arrêtait respectueusement, lorsque la verve poétique, s'emparant de Patience, devenait inintelligible pour son modeste ami. Alors Marcasse, avec une touchante douceur et s'abstenant de questions ou de remarques déplacées, baissait les yeux, et faisant signe de la tête de temps à autre, comme s'il eût compris et approuvé, donnait du moins à son ami l'innocent plaisir d'être écouté sans contradiction.

Cependant Marcasse en avait compris assez pour embrasser les idées républicaines et pour partager les

romanesques espérances de nivellement universel et de retour à l'égalité de l'âge d'or que nourrissait ardemment le bonhomme Patience. Ayant plusieurs fois ouï dire à son ami qu'il fallait cultiver ces doctrines avec prudence (précepte que d'ailleurs Patience n'observait guère pour son propre compte), l'hidalgo, puissamment aidé par son habitude et son penchant, ne parlait jamais de sa philosophie; mais il faisait une propagande plus efficace, en colportant du château à la chaumière et de la maison bourgeoise à la ferme ces petites éditions à bon marché de *la Science du bonhomme Richard*, et d'autres menus traités de patriotisme populaire, que, selon la société jésuitique, une société secrète de philosophes voltairiens, voués aux pratiques diaboliques de la franc-maçonnerie, faisait circuler gratis dans les basses classes.

Il y avait donc autant d'enthousiasme révolutionnaire que d'amour pour les aventures dans la subite résolution de Marcasse. Depuis longtemps le loir et la fouine lui paraissaient des ennemis trop faibles, et l'aire aux grains un champ trop resserré pour sa valeur inquiète. Il lisait chaque jour les journaux de la veille dans l'office des bonnes maisons qu'il parcourait, et cette guerre d'Amérique, qu'on signalait comme le réveil de la justice et de la liberté dans l'univers, lui avait semblé devoir amener une révolution en France. Il est vrai qu'il prenait au pied de la lettre cette influence des idées qui devait traverser les mers et venir s'emparer des esprits sur notre continent. Il voyait en rêve une armée d'Américains victorieux descendant de nombreux vaisseaux et apportant l'olivier de paix et la corne d'abondance à la nation française. Il se voyait dans ce même rêve commandant une légion héroïque, et reparaissant dans la Varenne, guerrier, législateur, émule de Washington, supprimant les abus, renversant les grandes fortunes, dotant chaque prolétaire d'une portion convenable, et, au milieu de ces vastes et rigoureuses mesures, protégeant les bons et loyaux nobles, et leur conservant une existence honorable. Il est inutile de dire que les nécessités douloureuses des grandes crises politiques n'entraient point dans l'esprit de Marcasse, et que pas une goutte de sang répandu ne venait souiller le romanesque tableau que Patience déroulait devant ses yeux.

Il y avait loin de ces espérances gigantesques au métier de valet de chambre de M. de La Marche; mais Marcasse n'avait pas d'autre chemin pour arriver à son but. Les cadres du corps d'armée destiné pour l'Amérique étaient remplis depuis longtemps, et ce n'était qu'en qualité de passager attaché à l'expédition qu'il pouvait prendre place sur un bâtiment marchand à la suite de l'escadre. Il avait questionné l'abbé sur tout cela sans lui dire son projet. Son départ fut un coup de théâtre pour tous les habitants de la Varenne.

A peine eut-il mis le pied sur le rivage de l'Union, qu'il sentit le besoin irrésistible de prendre son grand chapeau et sa grande épée, et d'aller tout seul devant lui à travers bois, comme il avait coutume de faire dans son pays; mais sa conscience lui défendait de quitter son maître après avoir contracté l'engagement de le servir. Il avait compté sur la fortune, et la fortune le seconda. La guerre étant beaucoup plus meurtrière et plus active qu'on ne s'y était attendu, M. de La Marche craignit à tort d'être embarrassé par la santé débile de son maigre écuyer. Pressentant d'ailleurs son désir de liberté, il lui offrit une somme d'argent et des lettres de recommandation pour qu'il pût se joindre comme volontaire aux troupes américaines. Marcasse, sachant la fortune de son maître, refusa l'argent, n'accepta qu'un mince salaire et des recommandations, et partit, léger comme la plus agile des belettes qu'il eût jamais occises.

Son intention était de se rendre à Philadelphie; mais un hasard inutile à raconter lui ayant fait savoir que j'étais dans le Sud, comptant avec raison trouver en moi un conseil et un appui, il était venu me rejoindre, seul, à pied, à travers des contrées inconnues, presque désertes, et souvent pleines de périls de toute espèce. Son habit seul avait souffert, car sa figure jaune n'avait pas changé de nuance, et il n'était pas plus étonné de sa nouvelle destinée que s'il eût parcouru la distance de Sainte-Sévère à la tour Gazeau.

La seule chose insolite que je remarquai en lui, fut qu'il se retournait de temps en temps et regardait en arrière, comme s'il eût été tenté d'appeler quelqu'un; puis aussitôt, il souriait et soupirait presque au même instant. Je ne pus résister au désir de lui demander la cause de son inquiétude.

— Hélas! répondit-il, habitude ne peut se perdre, un pauvre chien! un bon chien! Toujours dire : Ici Blaireau! Blaireau ici!

— J'entends, lui dis-je, Blaireau est mort, et vous ne pouvez vous habituer à l'idée que vous ne le verrez plus sur vos traces?

— Mort! s'écria-t-il avec un geste d'épouvante. Non, Dieu merci! Ami Patience, grand ami! Blaireau heureux, mais triste comme son maître, son maître seul!

— Si Blaireau est chez Patience, dit Arthur, il est heureux en effet, car Patience ne manque de rien; Patience le chérira pour l'amour de vous, et certainement vous reverrez votre digne ami, et votre chien fidèle.

Marcasse leva les yeux sur la personne qui semblait si bien connaître sa vie; mais s'étant assuré qu'il ne l'avait jamais vue, il prit le parti qu'il avait coutume de prendre quand il ne comprenait pas : il souleva son chapeau et salua respectueusement.

Marcasse fut, à ma prompte recommandation, enrôlé sous mes ordres, et peu de temps après, il fut nommé sergent. Ce digne homme fit toute la cam

pagne avec moi, et la fit bravement, et lorsqu'en 1782 je passai sous le drapeau de ma nation, et rejoignis l'armée de Rochambeau, il me suivit, voulant partager mon sort jusqu'à la fin. Dans les premiers jours il fut pour moi un amusement plutôt qu'une société, mais bientôt sa bonne conduite et son intrépidité calme lui méritèrent l'estime de tous, et j'eus lieu d'être fier de mon protégé. Arthur aussi le prit en grande amitié, et hors du service, il nous accompagnait dans toutes nos promenades, portant la boîte du naturaliste, et perforant les serpents de son épée.

Mais lorsque j'essayai de le faire parler de ma cousine, il ne me satisfit point. Soit qu'il ne comprit pas l'intérêt que je mettais à savoir tous les détails de la vie qu'elle menait loin de moi, soit qu'il se fût fait à cet égard une de ces lois invariables qui gouvernaient sa conscience, jamais je ne pus obtenir une solution claire aux doutes qui me tourmentaient. Il me dit bien d'abord qu'il n'était question de son mariage avec personne; mais quelque habitué que je fusse à la manière vague dont il s'exprimait, je m'imaginai qu'il avait fait cette réponse avec embarras et de l'air d'un homme qui s'est engagé à garder un secret. L'honneur me défendait d'insister au point de lui laisser voir mes espérances; il y eut donc toujours entre nous un point douloureux auquel j'évitais de toucher, et sur lequel, malgré moi, je me trouvais revenir toujours. Tant qu'Arthur fut près de moi, je gardai ma raison, j'interprétai les lettres d'Edmée dans le sens le plus loyal; mais quand j'eus la douleur de me séparer de lui, mes souffrances se réveillèrent, et le séjour de l'Amérique me pesa de plus en plus.

Cette séparation eut lieu lorsque je quittai l'armée américaine pour faire la guerre sous les ordres du général français. Arthur était Américain, et il n'attendait d'ailleurs que l'issue de la guerre pour se retirer du service et se fixer à Boston, auprès du docteur Cooper, qui l'aimait comme son fils, et qui se chargea de l'attacher à la bibliothèque de la société de Philadelphie, en qualité de bibliothécaire principal. C'était tout ce qu'Arthur avait désiré comme récompense de ses travaux.

Les événements qui remplirent ces dernières années appartiennent à l'histoire. Je vis la paix proclamer l'existence des Etats-Unis avec une joie toute personnelle. Le chagrin s'était emparé de moi, ma passion n'avait fait que grandir et ne laissait point de place aux enivrements de la gloire militaire. J'allai, avant mon départ, embrasser Arthur, et je m'embarquai avec le brave Marcasse, partagé entre la douleur de quitter mon seul ami et la joie de revoir mes seules amours. L'escadre dont je faisais partie éprouva de grandes vicissitudes dans la traversée, et plusieurs fois je renonçai à l'espérance de mettre jamais un genou en terre devant Edmée, sous les grands chênes de Sainte-Sévère. Enfin, après une dernière tempête essuyée sur les côtes de France, je mis le pied sur les grèves de la Bretagne, et je tombai dans les bras de mon pauvre sergent, qui avait supporté, sinon avec plus de force physique, du moins avec plus de tranquillité morale, les maux communs; et nos larmes se confondirent.

## XVI

Nous partîmes de Brest sans nous faire précéder d'aucune lettre.

Lorsque nous approchâmes de la Varenne, nous mîmes pied à terre, et envoyant la chaise de poste par le plus long chemin, nous prîmes à travers bois. Quand je vis les arbres du parc élever leurs têtes vénérables au-dessus des bois taillis, comme une grave phalange de druides au milieu d'une multitude prosternée, mon cœur battit si fort, que je fus forcé de m'arrêter. — Eh bien ! me dit Marcasse en se retournant d'un air presque sévère, et comme s'il m'eût reproché ma faiblesse; mais un instant après je vis sa philosophie également compromise par une émotion inattendue. Un petit glapissement plaintif et le frôlement d'une queue de renard dans ses jambes l'ayant fait tressaillir, il jeta un grand cri, en reconnaissant Blaireau. Le pauvre animal avait senti son maître de loin, il était accouru avec l'agilité de sa première jeunesse pour se rouler à nos pieds. Nous crûmes un instant qu'il allait y mourir, car il resta immobile, et comme crispé sous la main caressante de Marcasse; puis, tout à coup se relevant comme frappé d'une idée digne d'un homme, il repartit avec la rapidité de l'éclair, et se dirigea vers la cabane de Patience.

— Oui! va avertir mon ami, brave chien! s'écria Marcasse, plus ami que toi serait plus qu'homme.

Il se retourna vers moi, et je vis deux grosses larmes rouler sur les joues de l'impassible hidalgo.

Nous doublâmes le pas jusqu'à la cabane. Elle avait subi de notables améliorations; un joli jardin rustique, clos par une haie vive adossée à des quartiers de roc, s'étendait autour de la maisonnette; nous arrivâmes, non plus par le sentier pierreux, mais par une belle allée, aux deux côtés de laquelle des légumes splendides s'étalaient en lignes régulières comme une armée en ordre de marche. Un bataillon de choux composait l'avant-garde. Les carottes et les salades formaient le corps principal, et le long de la haie l'oseille modeste fermait le cortége. De jolis pommiers, déjà forts, inclinaient sur ces plantes leur parasol de verdure; et les poiriers en quenouille, alternant avec les poiriers en éventail, les bordures de thym et de sauge baisant le pied des tournesols et des giroflées, trahissaient dans Patience un singulier retour à des idées d'ordre social et à des habitudes de luxe.

Ce changement était si notable, que je croyais ne plus trouver Patience dans cette habitation. Une inquiétude plus grave encore commençait à me gagner : elle se changea presque en certitude, lorsque je vis deux jeunes gens du village occupés à tailler les espaliers. Notre traversée avait duré plus de quatre mois, et il y en avait bien six que nous n'avions entendu parler du solitaire. Mais Marcasse ne ressentait aucune crainte ; Blaireau lui avait dit que Patience vivait, et les traces du petit chien fraîchement marquées sur le sable de l'allée attestaient la direction qu'il avait prise. Néanmoins, j'avais tellement peur de voir troubler la joie d'un pareil jour, que je n'osai pas faire une question aux jardiniers de Patience, et que je suivis en silence l'hidalgo, dont l'œil attendri se promenait sur ce nouvel Éden, et dont la bouche discrète ne laissait échapper que le mot *changement*, plusieurs fois répété.

Enfin, l'impatience me prit ; l'allée était interminable, bien que très-courte en réalité ; et je me mis à courir, le cœur bondissant d'émotion : Edmée, me disais-je, est peut-être là.

Elle n'y était pourtant pas, et je n'entendis que la voix du solitaire qui disait : Ah çà, qu'est-ce qu'il y a donc ? Ce pauvre vieux chien est-il devenu enragé ? A bas, Blaireau ! vous n'auriez pas tourmenté votre maître de la sorte. Ce que c'est que de gâter les gens.

— Blaireau n'est pas enragé, dis-je en entrant, êtes-vous donc devenu sourd à l'approche d'un ami, maître Patience ?

Patience laissa retomber sur sa table une pile d'argent qu'il était en train de compter, et vint à moi avec son ancienne cordialité. Je l'embrassai ; il fut surpris et touché de ma joie ; puis, me regardant de la tête aux pieds, il s'émerveillait du changement opéré dans ma personne, lorsque Marcasse parut sur le seuil de la porte.

Alors Patience, avec une expression sublime, s'écria en levant sa large main vers le ciel. « Les paroles du Cantique ! Maintenant, je puis mourir, mes yeux ont vu celui que j'attendais. » L'hidalgo ne dit rien, il leva son chapeau comme de coutume, et s'asseyant sur une chaise, il devint pâle, et ferma les yeux. Son chien sauta sur ses genoux en témoignant sa tendresse par des essais de petits cris qui se changeaient en éternuments multipliés. (Vous savez qu'il était *muet de naissance.*) Tout tremblant de vieillesse et de joie, il allongea son nez pointu vers le long nez de son maître ; mais son maître ne lui répondit pas comme à l'ordinaire : « A bas, Blaireau ! » Marcasse était évanoui.

Cette âme aimante, qui ne savait pas plus que celle de Blaireau se manifester par la parole, succombait sous le poids de son bonheur. Patience courut lui chercher un grand *pichet* de vin du pays, de seconde année, c'est-à-dire du plus vieux et du meilleur possible ; il lui en fit avaler quelques gouttes dont la verdeur le ranima. L'hidalgo excusa sa faiblesse en l'attribuant à la fatigue et à la chaleur ; il ne voulut ou ne sut pas l'attribuer à son véritable motif. Il est des âmes qui s'éteignent, après avoir brûlé pour tout ce qu'il y a de beau et de grand dans l'ordre moral, sans avoir trouvé le moyen et même sans avoir senti le besoin de se manifester aux autres.

Quand les premiers élans furent calmés chez Patience, qui était aussi expansif que son ami l'était peu. — Ah çà ! me dit-il, je vois, mon officier, que vous n'avez pas envie de rester ici longtemps. Allons donc vite où vous êtes pressé d'arriver. On va être bien surpris et bien content, je vous jure. Nous pénétrâmes dans le parc, et en le traversant, Patience nous expliqua le changement survenu dans son habitation et dans sa vie. — Quant à moi, vous voyez que je n'ai pas changé, nous dit-il. Même tenue, mêmes allures ; et si je vous ai servi du vin tout à l'heure, je n'ai pas cessé pour cela de boire de l'eau. Mais j'ai de l'argent et des terres, et des ouvriers, da ! Eh bien ! tout cela, c'est malgré moi, comme vous allez le savoir. Il y a trois ans environ, mademoiselle Edmée me parla de l'embarras où elle était pour faire la charité à propos. L'abbé était aussi malhabile qu'elle. On les trompait tous les jours, en leur tirant de l'argent pour en faire un méchant usage, tandis que des journaliers, fiers et laborieux, manquaient de tout, sans qu'on pût le savoir. Elle craignait de les humilier en allant s'enquérir de leurs besoins ; et, lorsque de mauvais sujets s'adressaient à elle, elle aimait mieux être leur dupe que de se tromper au détriment de la charité. De cette manière, elle dépensait beaucoup d'argent, et faisait peu de bien. Je lui fis alors entendre que l'argent était la chose la moins nécessaire aux nécessiteux ; que ce qui rendait les hommes vraiment malheureux, ce n'était pas de ne pouvoir se vêtir mieux que les autres, aller au cabaret le dimanche, étaler à la grand'messe un bas bien blanc avec une jarretière rouge sur le genou, de ne pouvoir dire : Ma jument, ma vache, ma vigne, mon grenier, etc. ; mais bien d'avoir le *corps faible et la saison dure*, de ne pouvoir se préserver du froid, du chaud, des maladies, *de la grand' soif et de la grand' faim*. Je lui dis donc de ne pas juger de la force et de la santé des paysans d'après moi, mais d'aller s'informer elle-même de leurs maladies et de ce qui manquait à leur ménage. Ces gens-là ne sont pas philosophes, ils ont de la vanité, ils aiment la braverie, mangent le peu qu'ils gagnent pour paraître, et n'ont pas la prévoyance de se priver d'un petit plaisir pour mettre en réserve une ressource contre les grands besoins. Enfin, ils ne savent pas gouverner l'argent, ils vous disent qu'ils ont des dettes ; et s'il est vrai qu'ils en aient, il n'est pas vrai qu'ils emploient à les payer l'argent que vous leur donnez. Ils ne songent pas au lendemain, ils payent l'intérêt aussi haut qu'on veut le leur faire payer, et

ils achètent avec votre argent une chènevière ou un mobilier, afin que les voisins s'étonnent et soient jaloux. Cependant les dettes augmentent tous les ans, et au bout du compte, il faut vendre chenevière et mobilier, parce que le créancier, qui est toujours un d'entre eux, veut son remboursement ou de tels intérêts, qu'on ne peut y suffire. Tout s'en va, le fonds emporte le fonds; les intérêts ont emporté le revenu; on est vieux, on ne peut plus travailler. Les enfants vous abandonnent, parce que vous les avez mal élevés et qu'ils ont les mêmes passions et les mêmes vanités que vous; il vous faut prendre une besace et aller de porte en porte demander du pain, parce que vous êtes habitué au pain et ne sauriez, sans mourir, manger des racines comme le sorcier Patience, rebut de la nature, que tout le monde hait et méprise, parce qu'il ne s'est pas fait mendiant. Le mendiant, au reste, n'est guère plus malheureux que le journalier, moins peut-être. Il n'a plus ni bonne ni sotte fierté, il ne souffre plus. Les gens du pays sont bons; aucun *besacier* ne manque d'un gîte et d'un souper en faisant sa ronde; les paysans lui chargent le dos de morceaux de pain, si bien qu'il peut nourrir volaille et pourceau dans la petite cahute où il laisse un enfant ou une vieille parente pour soigner son bétail. Il y revient toutes les semaines passer deux ou trois jours à ne rien faire et à compter les pièces de deux sous qu'il a reçues. Cette pauvre monnaie lui sert souvent à satisfaire des besoins superflus que l'oisiveté engendre. Un métayer prend bien rarement du tabac; beaucoup de mendiants ne peuvent s'en passer et en demandent avec plus d'avidité que du pain. Ainsi, le mendiant n'est pas plus à plaindre que le travailleur; mais il est corrompu et débauché, quand il n'est pas méchant et féroce, ce qui, du reste, est assez rare.

Voici donc ce qu'il faudrait faire, et l'abbé m'a dit que cela était l'avis de vos philosophes. Il faudrait que les personnes qui font comme vous beaucoup de charités particulières, les fissent sans consulter la fantaisie de celui qui demande, mais bien après avoir reconnu ses véritables besoins. Edmée m'objecta que cette connaissance-là lui serait impossible, qu'il y faudrait passer toutes ses journées, et abandonner M. le chevalier qui se fait vieux, et qui ne peut plus lire ni rien faire sans les yeux et la tête de sa fille. L'abbé aimait trop à s'instruire pour son compte, dans les livres des savants, pour avoir du temps de reste. — Voilà à quoi sert la belle science de la vertu, lui dis-je, elle fait qu'on oublie d'être vertueux. — Tu as bien raison, repartit Edmée, mais comment faire? Je promis d'y songer, et voilà ce que j'imaginai. Je me promenai tous les jours du côté des terres, au lieu de me promener comme d'habitude du côté des bois. Cela me coûta beaucoup; j'aime à être seul, et partout, je fuyais l'homme, depuis tant d'années que je n'en sais plus le compte. Enfin, c'était un devoir, je le fis. J'approchai des maisons: je m'enquis d'abord par-dessus la haie, et puis jusque dans l'intérieur des habitations, et comme par manière de conversation, de ce que je voulais savoir. D'abord on me reçut comme un chien perdu en temps de sécheresse, et je vis, avec un chagrin que j'eus bien de la peine à cacher, la haine et la méfiance sur toutes les figures. Je n'avais pas voulu vivre avec les hommes, mais je les aimais; je les savais plus malheureux que méchants; j'avais passé tout mon temps à m'affliger de leurs maux, à m'indigner contre ceux qui les causaient; et quand, pour la première fois, j'entrevoyais la possibilité de faire quelque chose pour quelques-uns, ceux-là fermaient bien vite leur porte du plus loin qu'ils m'apercevaient, et leurs enfants, de beaux enfants que j'aime tant, se cachaient dans les fossés pour n'avoir pas la fièvre, que je donnais, disait-on, avec le regard. Cependant, comme on savait l'amitié qu'Edmée avait pour moi, on n'osa pas me repousser ouvertement, et je vins à bout de savoir ce qui nous intéressait. Elle apporta remède à tous les maux que je lui fis connaître. Une maison était lézardée, et tandis que la jeune fille portait un tablier de cotonnade à quatre livres l'aune, la pluie tombait sur le lit de la grand'mère, et sur le berceau des petits enfants; on fit réparer les toits et les murailles, les matériaux furent fournis et les ouvriers payés par nous; mais plus d'argent pour les beaux tabliers. Ailleurs une vieille femme était réduite à mendier, parce qu'elle n'avait écouté que son cœur en donnant son bien à ses enfants, qui la mettaient à la porte, ou lui rendaient la vie si dure à la maison, qu'elle aimait mieux vagabonder. Nous nous fîmes les avocats de la vieille, avec menace de porter, à nos frais, l'affaire devant les tribunaux, et nous obtînmes, pour elle, une pension que nous augmentâmes de nos deniers, quand elle ne suffisait pas. Nous amenâmes plusieurs vieillards, qui se trouvaient dans la même position, à s'associer et à se mettre en pension chez l'un d'entre eux à qui nous fîmes un petit fonds, et qui, ayant de l'industrie et de l'ordre, fit de bonnes affaires, à tel point que ses enfants vinrent faire leur paix et demander à l'aider dans son établissement. Nous fîmes bien d'autres choses encore dont le détail serait trop long et que vous verrez de reste. Je dis *nous*, parce que peu à peu, quoique je ne voulusse me mêler de rien au delà de ce que j'avais fait, je fus entraîné et forcé à faire davantage, à me mêler de beaucoup de choses, et finalement de tout. Bref, c'est moi qui prends les informations, qui dirige les travaux et qui fais les négociations. Mademoiselle Edmée a voulu qu'il y eût de l'argent dans mes mains, que je pusse en disposer sans la consulter d'avance; c'est ce que je ne me suis jamais permis, et aussi jamais elle ne m'a contredit une seule fois dans mes idées. Mais tout cela, voyez-vous, m'a donné bien de la fatigue et bien

du souci. Depuis que les habitants savent que je suis un *petit Turgot*, ils se sont mis ventre à terre devant moi, et cela m'a fait de la peine. J'ai donc des amis dont je ne me soucie pas, et j'ai aussi des ennemis dont je me passerais bien. Les *faux besoigneux* m'en veulent de ne pas être leur dupe; il y a des indiscrets et des gens sans vertu qui trouvent qu'on fait toujours trop pour les autres, jamais assez pour eux. Au milieu de ce bruit et de ces tracasseries, je ne me promène plus la nuit, je ne dors plus le jour; je suis M. Patience, et non plus le sorcier de la tour Gazeau, mais je ne suis plus le solitaire; et croyez-moi, je voudrais de tout mon cœur être né égoïste, et jeter là le collier pour retourner à ma vie sauvage et à ma liberté.

Patience nous ayant fait ce récit, nous lui fîmes compliment; mais nous nous permîmes une objection contre sa prétendue abnégation personnelle: ce jardin magnifique attestait une transaction avec les *nécessités superflues*, dont il avait toute sa vie déploré l'usage chez les autres. — Cela, dit-il en allongeant le bras du côté de son enclos, cela ne me regarde pas; ils l'ont fait malgré moi; mais comme c'étaient de braves gens et que mon refus les affligeait, j'ai été forcé de le souffrir. Sachez que si j'ai fait bien des ingrats, j'ai fait aussi quelques heureux reconnaissants. Or deux ou trois familles auxquelles j'ai rendu service, ont cherché tous les moyens possibles de me faire plaisir, et comme je refusais tout, on a imaginé de me surprendre. Une fois, j'avais été passer plusieurs jours à la Berthenoux pour une affaire de confiance dont on m'avait chargé, car on en est venu à me supposer un grand esprit, tant les gens sont portés à passer d'une extrémité à l'autre. Quand je revins, je trouvai ce jardin tracé, planté et fermé comme vous l'avez vu. J'eus beau me fâcher, dire que je ne voulais pas travailler, que j'étais trop vieux, et que le plaisir de manger quelques fruits de plus ne valait pas la peine que ce jardin allait me coûter à entretenir; on n'en tint compte et on l'acheva, en me déclarant que je n'aurais rien à y faire, parce qu'on se chargeait de le cultiver pour moi. En effet, depuis deux ans, les braves gens n'ont pas manqué de venir, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, passer dans chaque saison le temps nécessaire à son parfait entretien. Au reste, quoique je n'aie rien changé à ma manière de vivre, le produit de ce jardin m'a été utile; j'ai pu nourrir, pendant l'hiver, plusieurs pauvres avec mes légumes; les fruits me servent à gagner l'amitié des petits enfants, qui ne crient plus *au loup* quand ils me voient, et qui s'enhardissent jusqu'à venir embrasser le sorcier. On m'a aussi forcé d'accepter du vin et de temps en temps du pain blanc et des fromages de vache; mais tout cela ne me sert qu'à faire politesse aux anciens du village, quand ils viennent m'exposer les besoins de l'endroit et me charger d'en informer le château. Ces honneurs ne me tournent pas la tête, voyez-vous, et même je puis dire que quand j'aurai fait à peu près tout ce que j'ai à faire, je laisserai là les soucis de la grandeur et je retournerai à la vie du philosophe, peut-être à la tour Gazeau, qui sait?

Nous touchions au terme de notre marche. En mettant le pied sur le perron du château, je joignis les mains, et, saisi d'un sentiment religieux, j'invoquai le ciel avec une sorte de terreur. Je ne sais quel vague effroi se réveilla; j'imaginai tout ce qui pouvait m'empêcher d'être heureux, et j'hésitai à franchir le seuil de la maison; puis je m'élançai. Un nuage passa devant mes yeux; un bourdonnement remplit mes oreilles. Je rencontrai Saint-Jean, qui, ne me reconnaissant pas, fit un grand cri et se jeta devant moi pour m'empêcher d'entrer sans être annoncé; je le poussai hors de mon chemin, et il tomba consterné sur une chaise dans l'antichambre, tandis que je franchissais la porte du salon avec impétuosité. Mais au moment de la pousser brusquement, je m'arrêtai saisi d'un nouvel effroi, et j'ouvris si timidement, qu'Edmée, occupée à broder au métier, ne leva pas les yeux croyant reconnaître, dans ce léger bruit, la manière respectueuse de Saint-Jean. Le chevalier dormait et ne s'éveilla pas. Ce vieillard, grand et maigre comme tous les Mauprat, était affaissé sur lui-même, et sa tête pâle et ridée, que l'insensibilité du tombeau semblait avoir déjà enveloppée, ressemblait à une des figures anguleuses, en chêne sculpté, qui ornaient le dossier de son grand fauteuil. Il avait les pieds allongés devant un feu de sarment, quoique le soleil fût chaud, et qu'un clair rayon tombât sur sa tête blanche et la fit briller comme l'argent. Comment vous peindrai-je ce que me fit éprouver l'attitude d'Edmée? Elle était penchée sur sa tapisserie, et de temps en temps elle levait les yeux sur son père, pour interroger les moindres mouvements de son sommeil; mais que de patience et de résignation dans tout son être! Edmée n'aimait pas les travaux d'aiguille; elle avait l'esprit trop sérieux pour attacher de l'importance à l'effet d'une nuance à côté d'une nuance, et à la régularité d'un point pressé contre un autre point. D'ailleurs elle avait le sang impétueux; et quand son esprit n'était pas absorbé par le travail de l'intelligence, il lui fallait de l'exercice et le grand air. Mais depuis que son père, en proie aux infirmités de la vieillesse, ne quittait presque plus son fauteuil, elle ne quittait plus son père un seul instant, et ne pouvant toujours lire et vivre par l'esprit, elle avait senti la nécessité d'adopter ces occupations féminines, qui sont, disait-elle, les amusements de la captivité. Elle avait donc vaincu son caractère d'une manière héroïque. Dans une de ces luttes obscures qui s'accomplissent souvent sous nos yeux, sans que nous en soupçonnions le mérite, elle avait fait plus que de dompter son caractère, elle avait changé jusqu'à la circulation de son sang. Je la

trouvai maigrie, et son teint avait perdu cette première fleur de la jeunesse, qui est comme la fraîche vapeur que l'haleine du matin dépose sur les fruits, et qui s'enlève au moindre choc extérieur, bien que l'ardeur du soleil l'ait respectée. Mais il y avait, dans cette pâleur précoce et dans cette maigreur un peu maladive, un charme indéfinissable; son regard plus enfoncé, et toujours impénétrable, avait moins de fierté et plus de mélancolie qu'autrefois; sa bouche plus mobile avait le sourire plus fin et moins dédaigneux. Lorsqu'elle me parla, il me sembla voir deux personnes en elle, l'ancienne et la nouvelle; et au lieu d'avoir perdu de sa beauté, je trouvai qu'elle avait complété l'idéal de la perfection. J'ai pourtant ouï dire alors à plusieurs personnes qu'elle avait *beaucoup changé*, ce qui voulait dire, selon elles, qu'elle avait beaucoup perdu. Mais la beauté est comme un temple dont les profanes ne voient que les richesses extérieures. Le divin mystère de la pensée de l'artiste ne se révèle qu'aux grandes sympathies, et le moindre détail de l'œuvre sublime renferme une inspiration qui échappe à l'intelligence du vulgaire. Un de vos modernes écrivains a dit cela, je crois, en d'autres termes, et beaucoup mieux. Quant à moi, dans aucun moment de sa vie, je n'ai trouvé Edmée moins belle que dans un autre moment; jusque dans les heures de souffrance où la beauté semble effacée dans le sens matériel, la sienne se divinisait à mes yeux, et me révélait une nouvelle beauté morale dont le reflet éclairait son visage. Au reste, je suis doué médiocrement sous le rapport des arts, et si j'avais été peintre, je n'aurais pu reproduire qu'un seul type, celui dont mon âme était remplie; car une seule femme m'a semblé belle dans le cours de ma longue vie : ce fut Edmée.

Je restai quelques instants à la regarder, pâle et touchante, triste mais calme, vivante image de la piété filiale, de la force enchaînée par l'affection; puis je m'élançai et tombai à ses pieds sans pouvoir dire un mot. Elle ne fit pas un cri, pas une exclamation; mais elle entoura ma tête de ses deux bras; et la tint longtemps serrée contre sa poitrine. Dans cette forte étreinte, dans cette joie muette, je reconnus le sang de ma race, je sentis ma sœur. Le bon chevalier, réveillé en sursaut, l'œil fixe, le coude appuyé sur son genou, et le corps plié en avant, nous regardait en disant : Eh bien! qu'est-ce donc que cela? Il ne pouvait voir mon visage caché dans le sein d'Edmée; elle me poussa vers lui, et il me serra dans ses bras affaissés avec un élan de tendresse généreuse qui lui rendit un instant la vigueur de la jeunesse.

Vous pouvez imaginer les questions dont on m'accabla, et les soins qui me furent prodigués. Edmée était pour moi une mère véritable. Cette bonté expansive et confiante avait tant de sainteté, que, pendant toute cette journée, je n'eus pas auprès d'elle d'autres pensées que celles que j'aurais eues, si j'avais été réellement son fils. Je fus vivement touché du soin qu'on prit de ménager à l'abbé la surprise de mon retour; j'y vis une preuve certaine de la joie qu'il en devait ressentir. On me fit cacher sous le métier d'Edmée et on me couvrit de la grande toile verte dont elle enveloppait son ouvrage. L'abbé s'assit tout près de moi, et je lui fis faire un cri en lui prenant les jambes. C'était une plaisanterie que j'avais l'habitude de lui faire autrefois, et lorsque je sortis de ma cachette, en renversant brusquement le métier et en faisant rouler tous les pelotons de laine sur le parquet, il y eut sur son visage une expression de joie et de terreur tout à fait bizarre.

Mais je vous tiens quitte de toutes ces scènes d'intérieur, sur lesquelles ma mémoire se reporte, malgré moi, avec trop de complaisance.

## XVII

Un immense changement s'était opéré en moi, dans le cours de six années. J'étais un homme à peu près semblable aux autres; les instincts étaient parvenus à s'équilibrer presque avec les affections, et les impressions avec le raisonnement. Cette éducation sociale s'était faite naturellement. Je n'avais eu qu'à accepter les leçons de l'expérience et les conseils de l'amitié. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse un homme instruit, mais j'étais arrivé à pouvoir acquérir rapidement une instruction solide. J'avais sur toutes choses des notions aussi claires qu'on pouvait les avoir de mon temps. Je sais que depuis cette époque la science de l'homme a fait des progrès réels; je les ai suivis de loin, et je n'ai jamais songé à les nier. Or, comme je ne vois pas tous les hommes de mon âge se montrer aussi raisonnables, j'aime à croire que j'ai été mis de bonne heure dans une voie assez droite, puisque je ne me suis pas arrêté dans l'impasse des erreurs et des préjugés.

Les progrès de mon esprit et de ma raison parurent satisfaire Edmée. — Je n'en suis pas étonnée, me dit-elle; vos lettres me l'avaient appris; mais j'en jouis avec un orgueil maternel.

Mon bon oncle n'avait plus la force de se livrer, comme autrefois, à d'orageuses discussions, et je crois vraiment que, s'il eût conservé cette force, il eût un peu regretté de ne plus trouver en moi l'antagoniste infatigable qui l'avait tant contrarié jadis. Il fit même quelques essais de contradiction pour m'éprouver; mais j'eusse regardé alors comme un crime de lui donner ce dangereux plaisir. Il eut un peu d'humeur, et trouva que je le traitais trop en vieillard. Pour le consoler, je détournai la conversation vers l'histoire du passé qu'il avait traversé, et je l'interro-

geai sur beaucoup de points où son expérience le servait mieux que mes lumières. De cette manière, j'acquis de bonnes notions sur l'esprit de conduite dans les affaires personnelles, et je satisfis pleinement son légitime amour-propre. Il me prit en amitié par sympathie, comme il m'avait adopté par générosité naturelle et par esprit de famille. Il ne me cacha pas que son plus grand désir, avant de s'endormir du sommeil éternel, était de me voir devenir l'époux d'Edmée; et lorsque je lui répondis que c'était l'unique pensée de ma vie, l'unique vœu de mon âme : — Je le sais, je le sais, me dit-il; tout dépend d'elle, et je crois qu'elle n'a plus de motifs d'hésitation. Je ne vois pas, ajouta-t-il après un instant de silence et avec un peu d'humeur, ceux qu'elle pourrait alléguer à présent.

D'après cette parole, la première qui lui fût échappée sur le sujet qui m'intéressait le plus, je vis que depuis longtemps il était favorable à mes désirs et que l'obstacle, s'il en existait encore un, venait d'Edmée. La dernière réflexion de mon oncle impliquait un doute que je ne cherchai pas à éclaircir, et qui me laissa beaucoup d'inquiétude. La fierté chatouilleuse d'Edmée m'inspirait tant de crainte, sa bonté ineffable m'imposait tant de respect, que je n'osai lui demander ouvertement de se prononcer sur mon sort. Je pris le parti d'agir comme si je n'eusse pas entretenu d'autre espérance que celle d'être à jamais son frère et son ami.

Un événement qui fut longtemps inexplicable vint faire diversion pendant quelques jours à mes pensées. Je m'étais d'abord refusé à aller prendre possession de la Roche-Mauprat. — Il faut absolument, m'avait dit mon oncle, que vous alliez voir les améliorations que j'ai faites à votre domaine, les terres qu'on a mises en bon état de culture, le cheptel que j'ai recomposé dans chacune de vos métairies. Vous devez enfin vous mettre au courant de vos affaires, montrer à vos paysans que vous vous intéressez à leurs travaux; autrement, après ma mort, tout ira de mal en pis; vous serez forcé d'affermer, ce qui vous rapportera peut-être davantage, mais diminuera la valeur de votre fonds. Je suis trop vieux maintenant pour aller surveiller votre bien. Il y a deux ans que je n'ai pu quitter cette misérable robe de chambre; l'abbé n'y entend rien; Edmée est une excellente tête, mais elle ne peut pas se décider à aller dans cet endroit-là. Elle dit qu'elle y a eu trop peur, ce qui est un enfantillage. — Je sens que je dois montrer plus de courage, lui répondis-je; et pourtant, mon bon oncle, ce que vous me prescrivez est pour moi la chose la plus rude qui soit au monde. Je n'ai pas mis le pied sur cette terre maudite depuis le jour où j'en suis sorti arrachant Edmée à ses ravisseurs. Il me semble que vous me chassez du ciel pour m'envoyer visiter l'enfer. Le chevalier haussa les épaules; l'abbé me conjura de prendre sur moi de le satisfaire; c'était une véritable contrariété pour mon bon oncle que ma résistance. Je me soumis: et résolu à me vaincre, je pris congé d'Edmée pour deux jours. L'abbé voulait m'accompagner pour me distraire des tristes pensées qui allaient m'assiéger; mais je me fis scrupule de l'éloigner d'Edmée pendant ce court espace de temps; je savais combien il lui était nécessaire. Attachée comme elle l'était au fauteuil du chevalier, sa vie était si grave, si retirée, que le plus petit événement s'y faisait sentir. Chaque année avait augmenté son isolement, et il était devenu à peu près complet depuis que la caducité du chevalier avait chassé de sa table les chansons et les bons mots, enfants joyeux du vin. Il avait été grand chasseur, et la Saint-Hubert, se trouvant précisément sa fête, avait rassemblé jadis autour de lui, à cette époque, toute la noblesse du pays. Longtemps les cours avaient retenti des hurlements de la meute; longtemps les écuries avaient serré deux longues files de chevaux fringants entre leurs stalles luisantes; longtemps la voix du cor avait plané sur les grands bois d'alentour, ou sonné la fanfare sous les fenêtres de la grande salle, à chaque toast de la brillante compagnie. Mais ces beaux jours avaient disparu depuis longtemps; le chevalier ne chassait plus, et l'espoir d'obtenir la main de sa fille ne retenait plus autour de son fauteuil les jeunes gens ennuyés de sa vieillesse, de ses attaques de goutte, et des histoires qu'il redisait le soir, ne se souvenant plus de les avoir dites le matin. Les refus obstinés d'Edmée et le renvoi de M. de La Marche avaient causé bien de la surprise et donné lieu à bien des recherches de curiosité. Un jeune homme amoureux d'elle, éconduit comme les autres, et poussé par un sot et lâche orgueil à se venger de la seule femme de sa classe, qui, selon lui, eût osé le repousser, découvrit qu'Edmée avait été enlevée par les *coupe-jarrets*, et fit courir le bruit qu'elle avait passé une nuit d'orgie à la Roche-Mauprat. C'est tout au plus s'il daigna dire qu'elle n'avait cédé qu'à la violence. Edmée imposait trop de respect et d'estime pour qu'on l'accusât de complaisance avec les brigands; mais elle passa bientôt pour avoir été victime de leur brutalité. Marquée d'une tache ineffaçable, elle ne fut plus recherchée de personne. Mon absence ne servit qu'à confirmer cette opinion. Je l'avais sauvée de la mort, disait-on, mais non pas de la honte, et je ne pouvais en faire ma femme; j'en étais amoureux, et je la fuyais pour ne pas succomber à la tentation de l'épouser. Tout cela avait tant de vraisemblance, qu'il eût été difficile de faire accepter au public la véritable version. Elle le fut d'autant moins, qu'Edmée n'avait pas voulu agir en conséquence, et faire cesser les méchants bruits en donnant sa main à un homme qu'elle ne pouvait pas aimer. Telles étaient les causes de son isolement: je ne les sus bien que plus tard. Mais

voyant l'intérieur si austère du chevalier et la sérénité si mélancolique d'Edmée, je craignis de faire tomber une feuille sèche sur cette onde endormie, et je suppliai l'abbé de rester auprès d'elle jusqu'à mon retour. Je ne pris avec moi que mon fidèle sergent Marcasse, qu'Edmée n'avait pas voulu laisser s'éloigner de moi, et qui partageait la cabane élégante et la vie administrative de Patience.

J'arrivai à la Roche-Mauprat, par une soirée brumeuse, aux premiers jours de l'automne; le soleil était voilé, la nature s'assoupissait dans le silence et dans la brume; les plaines étaient désertes, l'air seul était rempli du mouvement et du bruit des grandes phalanges d'oiseaux de passage; les grues dessinaient dans le ciel des triangles gigantesques, et les cicognes, passant à une hauteur incommensurable, remplissaient les nuées de cris mélancoliques, qui planaient sur les campagnes attristées comme le chant funèbre des beaux jours. Pour la première fois de l'année, je sentis le froid de l'atmosphère, et je crois que tous les hommes sont saisis d'une tristesse instinctive à l'approche de la saison rigoureuse. Il y a dans les premiers frimas quelque chose qui rappelle à l'homme la prochaine dispersion des éléments de son être.

Nous avions traversé les bois et les bruyères, mon compagnon et moi, sans nous dire une seule parole; nous avions fait un long détour pour éviter la tour Gazeau, que je ne me sentais pas la force de revoir. Le soleil se couchait dans des voiles gris quand nous franchîmes la herse de la Roche-Mauprat. Cette herse était brisée, le pont ne se levait plus, et ne donnait plus passage qu'à de paisibles troupeaux et à leurs insouciants *pâtours*. Les fossés étaient à demi comblés, et déjà l'oseraie bleuâtre étendait ses rameaux flexibles sur les basses eaux; l'ortie croissait au pied des tours écroulées, et les traces du feu semblaient encore fraîches sur les murs. Les bâtiments de ferme étaient tous renouvelés, et la basse-cour pleine de bétail, de volailles, d'enfants, de chiens de berger et d'instruments aratoires, contrastait avec cette sombre enceinte, où je croyais encore voir monter la flamme rouge des assaillants, et couler le sang noir des Mauprat.

Je fus reçu avec la cordialité tranquille et un peu froide des paysans du Berry. On n'essaya pas de me plaire; mais on ne me laissa manquer de rien. Je fus installé dans le seul des anciens bâtiments qui n'eût pas été endommagé lors du siége du donjon, ou abandonné depuis cette époque à l'action du temps. C'était un corps de logis dont l'architecture massive remontait au x[e] siècle; la porte était plus petite que les fenêtres, et les fenêtres elles-mêmes donnaient si peu de jour, qu'il fallut allumer les flambeaux pour y pénétrer, quoique le soleil fût à peine couché. Ce bâtiment avait été restauré provisoirement pour servir de pied-à-terre au nouveau seigneur ou à ses mandataires. Mon oncle Hubert y était venu souvent surveiller mes intérêts, tant que ses forces le lui avaient permis; et on me conduisit à la chambre qu'il s'était réservée, et qui s'appelait désormais la chambre du maître. On y avait transporté tout ce qu'on avait sauvé de mieux de l'ancien ameublement: et, comme elle était froide et humide, malgré tous les soins qu'on avait pris pour la rendre habitable, la servante du métayer me précéda, un tison dans une main et un fagot dans l'autre.

Aveuglé par la fumée dont elle promenait le nuage autour de moi, trompé par la nouvelle porte qu'on avait percée sur un autre point de la cour et par certains corridors qu'on avait murés, pour se dispenser de les entretenir, je parvins jusqu'à cette chambre sans rien reconnaître; il m'eût même été impossible de dire dans quelle partie des anciens bâtiments je me trouvais, tant le nouvel aspect de la cour déroutait mes souvenirs, tant mon âme assombrie et troublée était peu frappée des objets extérieurs.

On alluma le feu tandis que, me jetant sur une chaise et cachant ma tête dans mes mains, je me laissais aller à de tristes rêveries. Cette situation n'était pourtant pas sans charme, tant le passé se revêt naturellement de formes embellies ou adoucies dans le cerveau des jeunes gens, maîtres présomptueux de l'avenir. Quand, à force de souffler sur son tison, la servante eut rempli la chambre d'une épaisse fumée, elle sortit pour aller chercher de la braise, et me laissa seul. Marcasse était resté à l'écurie pour soigner nos chevaux. Blaireau m'avait suivi; couché devant l'âtre, il me regardait, de temps en temps, d'un air mécontent, comme pour me demander raison d'un si méchant gîte et d'un si pauvre feu.

Tout à coup, en jetant les yeux autour de moi, il me sembla que ma mémoire se réveillait. Le feu, après avoir fait crier le bois vert, envoya un jet de flamme dans la cheminée, et toute la chambre fut éclairée d'une lueur brillante, mais agitée, qui donnait aux objets une apparence douteuse et bizarre. Blaireau se releva, tourna le dos au feu, et s'assit entre mes jambes, comme s'il se fût attendu à quelque chose d'étrange et d'imprévu.

Je reconnus alors que ce lieu n'était autre que la chambre à coucher de mon grand-père Tristan, occupée depuis, pendant plusieurs années, par son fils aîné, le détestable Jean, mon plus cruel oppresseur, le plus fourbe et le plus lâche des coupe-jarrets. Je fus saisi d'un mouvement de terreur et de dégoût en reconnaissant les meubles et jusqu'au lit à colonnes enroulées, où mon grand-père avait rendu à Dieu son âme criminelle dans les tortures d'une lente agonie. Le fauteuil sur lequel j'étais assis était celui où Jean *le Tors* (comme il prenait plaisir, dans ses jours facétieux, à se nommer lui-même), s'asseyait pour méditer ses scélératesses ou pour rendre ses odieux arrêts. Je

crus voir passer, en cet instant, les spectres de tous les Mauprat avec leurs mains sanglantes et leurs yeux hébétés par le vin. Je me levai, et j'allais céder à l'horreur que j'éprouvais en prenant la fuite, lorsque, tout à coup, je vis se dresser devant moi une figure si distincte, si reconnaissable, si différente, par toutes les apparences de la réalité, des chimères dont je venais d'être assiégé, que je retombai sur mon siége, tout baigné d'une sueur froide. Jean Mauprat était debout auprès du lit. Il venait d'en sortir, car il tenait encore un pan du rideau entr'ouvert. Il me sembla le même qu'autrefois, seulement il était encore plus maigre, plus pâle et plus hideux ; sa tête était rasée, et son corps enveloppé d'un suaire de couleur sombre. Il me lança un regard infernal ; un sourire haineux et méprisant effleura sa lèvre mince et flétrie. Il resta immobile, son œil étincelant attaché sur moi, et il semblait tout prêt à m'adresser la parole. J'étais convaincu, en cet instant, que ce que je voyais était un être vivant, un homme de chair et d'os; il est donc incroyable que je me sentisse glacé d'une terreur aussi puérile. Mais je le nierais en vain, et je n'ai jamais pu ensuite me l'expliquer à moi-même, j'étais enchaîné par la peur. Son regard me pétrifiait, ma langue était paralysée. Blaireau s'élança sur lui; alors il agita les plis de son lugubre vêtement, semblable à un linceul souillé de l'humidité du sépulcre, et je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi-même, Marcasse était auprès de moi et me relevait avec inquiétude. J'étais étendu à terre et roide comme un cadavre. J'eus beaucoup de peine à rassembler mes idées; mais aussitôt que je pus me tenir sur mes jambes, je saisis Marcasse par le corps et je l'entraînai précipitamment hors de la chambre maudite. Je faillis tomber plusieurs fois en descendant l'escalier à vis, et ce ne fut qu'en respirant dans la cour l'air du soir et la saine odeur des étables, que je recouvrai l'usage de ma raison.

Je n'hésitai pas à attribuer ce qui venait de se passer à une hallucination de mon cerveau. J'avais fait mes preuves de courage à la guerre, en présence de mon brave sergent; je ne rougissais pas devant lui d'avouer la vérité. Je répondis sincèrement à ses questions, et je lui peignis mon horrible vision avec de tels détails, qu'il en fut frappé à son tour comme d'une chose réelle, et répéta plusieurs fois, d'un air pensif, en se promenant avec moi dans la cour : — Singulier, singulier!... étonnant!

— Non, cela n'est pas étonnant, lui dis-je, quand je me sentis tout à fait remis. J'ai éprouvé la sensation la plus douloureuse en venant ici; depuis plusieurs jours, je luttais pour surmonter la répugnance que j'éprouvais à revoir la Roche-Mauprat. J'ai eu le cauchemar la nuit dernière, et j'étais si fatigué et si triste en m'éveillant, que si je n'eusse craint de montrer de la mauvaise volonté à mon oncle, j'aurais encore différé ce voyage désagréable. En entrant ici, j'ai senti le froid me gagner ; ma poitrine était oppressée, je ne respirais pas. Peut-être aussi l'âcre fumée dont la chambre était remplie m'a-t-elle troublé le cerveau. Enfin, après les fatigues et les périls de notre malheureuse traversée, dont nous sommes à peine remis l'un et l'autre, est-il étonnant que j'aie éprouvé une crise nerveuse à la première émotion pénible?

— Dites-moi, reprit Marcasse toujours pensif, avez-vous remarqué Blaireau dans ce moment-là? Qu'a fait Blaireau? — J'ai cru voir Blaireau s'élancer sur le fantôme au moment où il a disparu; mais j'ai rêvé cela comme le reste.

— Hum! dit le sergent, quand je suis entré, Blaireau était tout en feu. Il venait à vous, flairait, pleurait à sa manière, allait du côté du lit, grattait le mur, venait à moi, allait à vous. Singulier, cela! Étonnant, capitaine! étonnant, cela!

Après quelques instants de silence : — Pas de revenants, s'écria-t-il en secouant la tête, jamais de revenants; d'ailleurs, pourquoi mort, Jean? Pas mort! Deux Mauprat encore. Qui le sait? Où diable? Pas de revenants, et mon maître fou? Jamais. Malade? Non.

Après ce colloque, le sergent alla chercher de la lumière, tira du fourreau son inséparable épée, siffla Blaireau, et reprit bravement la corde qui servait de rampe à l'escalier, m'engageant à rester en bas. Quelle que fût ma répugnance à remonter dans cette chambre, je n'hésitai pas à suivre Marcasse, malgré ses recommandations, et notre premier soin fut de visiter le lit; mais pendant que nous causions dans la cour, la servante avait mis des draps blancs, et elle achevait de lisser les couvertures.

— Qui donc avait couché là? lui dit Marcasse avec sa prudence accoutumée. — Personne autre, répondit-elle, que M. le chevalier ou M. l'abbé Aubert, du temps qu'ils y venaient. — Mais aujourd'hui ou hier, par exemple? reprit Marcasse. — Oh! hier et aujourd'hui, personne, monsieur; car il y a bien deux ans que M. le chevalier n'est venu, et pour M. l'abbé, il n'y couche jamais depuis qu'il y vient tout seul. Il arrive le matin, déjeune chez nous, et s'en retourne le soir. — Mais le lit était défait, dit Marcasse en la regardant fixement. — Ah! dame, monsieur, répondit-elle; ça se peut, je ne sais comment on l'a laissé la dernière fois qu'on y a couché; je n'y ai pas fait attention en mettant les draps; tout ce que je sais, c'est qu'il y avait le manteau à M. Bernard, qu'il avait jeté dessus. — Mon manteau! m'écriai-je, il est resté à l'écurie. — Et le mien aussi, dit Marcasse; je viens de les rouler tous les deux et de les placer sur le coffre à l'avoine. — Vous en aviez donc deux? reprit la servante, car je suis sûre d'en avoir ôté un de dessus le lit, un manteau tout noir, et pas neuf. Le mien était précisément doublé de rouge, et bordé d'un galon d'or. Celui de Marcasse était bleu. Ce n'était donc pas un de nos manteaux apportés un instant et rapportés

à l'écurie par le garçon. — Mais, qu'en avez-vous fait? dit le sergent. — Ma foi, monsieur, je l'ai mis là sur le fauteuil, répondit la grosse fille; mais vous l'avez donc repris pendant que j'allais chercher de la chandelle, car je ne le vois plus?

Nous cherchâmes dans toute la chambre, le manteau fut introuvable. Nous feignîmes d'en avoir besoin, ne niant pas qu'il fût nôtre. La servante défit le lit, retourna les matelas en notre présence, alla demander au garçon ce qu'il en avait fait. Il ne se trouva rien dans le lit, ni dans la chambre; le garçon n'était pas même monté. Toute la ferme fut en émoi, craignant que quelqu'un ne fût accusé de vol. Nous demandâmes si un étranger n'était pas venu à la Roche-Mauprat, et n'y était pas encore. Quand nous nous fûmes assurés que ces braves gens n'avaient logé ni vu personne, nous les rassurâmes sur le manteau perdu, en leur disant que Marcasse l'avait roulé par mégarde dans les deux autres, et nous nous enfermâmes dans la chambre, afin de l'explorer à notre aise; car il était à peu près évident dès lors que je n'avais point vu un spectre, mais Jean Mauprat lui-même ou un homme qui lui ressemblait et que j'avais pris pour lui.

Marcasse, ayant excité Blaireau de la voix et du geste, observa tous ses mouvements.

— Soyez tranquille, me dit-il, avec orgueil, le vieux chien n'a pas oublié le vieux métier, s'il y a un trou, un trou grand comme la main. N'ayez peur; à toi, vieux chien, n'ayez peur!

Blaireau, en effet, ayant flairé partout, s'obstina à gratter la muraille à l'endroit où j'avais vu l'apparition; il tressaillait chaque fois que son nez pointu rencontrait une certaine partie du lambris; puis il agitait sa queue de renard d'un air satisfait, revenait vers son maître et semblait lui dire de fixer là son attention. Le sergent se mit alors à examiner la muraille et la boiserie, il essaya d'insinuer son épée dans quelque fente; rien ne céda. Néanmoins une porte pouvait se trouver là, car les rinceaux de la boiserie sculptée pouvaient cacher une coulisse adroitement pratiquée. Il fallait trouver le ressort qui faisait jouer cette coulisse, mais cela nous fut impossible; malgré tous les efforts que nous fîmes pendant deux grandes heures, nous essayâmes vainement d'ébranler le panneau, il rendait le même son que les autres; tous étaient sonores, et indiquaient que la boiserie n'était pas posée immédiatement sur la maçonnerie; mais elle pouvait n'en être éloignée que de quelques lignes. Enfin, Marcasse, baigné de sueur, s'arrêta et me dit : — Nous sommes bien fous; quand nous chercherions jusqu'à demain, nous ne trouverions pas un ressort, s'il n'y en a pas; et quand nous cognerions, nous n'enfoncerions pas la porte, s'il y a derrière de grosses barres de fer comme j'en ai vu déjà dans d'autres vieux manoirs.

— Nous pourrions, lui dis-je, trouver l'issue, s'il en existe une, en nous servant de la cognée; mais pourquoi sur la simple indication de ton chien qui gratte le mur, t'obstiner à croire que Jean Mauprat ou l'homme qui lui ressemble, n'est pas entré et sorti par la porte? — Entré, tant que vous voudrez, répondit Marcasse, mais sorti! Non, sur mon honneur, car comme la servante descendait, j'étais sur l'escalier, brossant mes souliers; quand j'entendis tomber quelque chose ici, je montai vite, trois marches, voilà tout, et me voilà près de vous. Vous mort, allongé sur le carreau, et bien malade; personne dedans ni dehors, sur mon honneur! — En ce cas, j'ai rêvé de mon diable d'oncle, et la servante a rêvé d'un manteau noir; car, à coup sûr, il n'y a pas ici de porte secrète; et quand il y en aurait une, et que tous les Mauprat, vivants et morts, en auraient la clef, que nous fait cela? Sommes-nous attachés à la police pour nous enquérir de ces misérables; et si nous les trouvions cachés quelque part, ne les aiderions-nous pas à fuir, plutôt que de les livrer à la justice? Nous avons nos armes, nous ne craignons pas qu'ils nous assassinent cette nuit; et s'ils s'amusent à nous faire peur, ma foi, malheur à eux! Je ne connais ni parents ni alliés, quand on me réveille en sursaut. Ainsi donc, faisons-nous servir l'omelette que les braves gens du domaine nous préparent, car si nous continuons à frapper et à gratter les murailles, ils vont nous croire fous.

Marcasse se rendit par obéissance, plutôt que par conviction; je ne sais quelle importance il attachait à découvrir ce mystère, ni quelle inquiétude le tourmentait, car il ne voulait pas me laisser seul dans la chambre enchantée. Il prétendait que je pouvais encore me trouver malade et tomber en convulsion.

— Oh! cette fois, lui dis-je, je ne serai pas si poltron. Le manteau m'a guéri de la peur des revenants, et je ne conseille à personne de se frotter à moi.

L'hidalgo fut forcé de me laisser seul. J'amorçai mes pistolets, et je les plaçai à portée de ma main sur la table; mais ces précautions furent en pure perte, rien ne troubla le silence de la chambre, et les lourds rideaux de soie rouge, aux coins armoriés d'argent terni, ne furent pas agités par le plus léger souffle. Marcasse revint, et joyeux de me trouver aussi gai qu'il m'avait laissé, prépara notre souper avec autant de soin que si nous fussions venus à la Roche-Mauprat avec la seule intention de faire un bon repas. Il plaisanta sur le chapon qui chantait encore à la broche, et sur le vin qui faisait l'effet d'une brosse dans le gosier. Mais le métayer vint augmenter sa bonne humeur en nous apportant quelques bouteilles d'excellent madère, que le chevalier lui avait confié autrefois, et dont il aimait à boire un verre ou deux, lorsqu'il mettait le pied à l'étrier. Pour récompense, nous invitâmes le digne homme à souper avec nous,

pour causer d'affaires le moins ennuyeusement possible. — A la bonne heure, nous dit-il, ce sera donc comme autrefois; les manants mangeaient à la table des seigneurs de la Roche-Mauprat, vous faites de même, M. Bernard, et c'est bien. — Oui, monsieur, lui répondis-je très-froidement, mais je le fais avec ceux qui me doivent de l'argent, non avec ceux à qui j'en dois. Cette réponse et le mot de *monsieur* l'intimidèrent tellement qu'il fit beaucoup de façon pour se mettre à table; mais j'insistai voulant sur-le-champ donner la mesure de mon caractère. Je le traitai comme un homme que j'élevais à moi, non comme un homme vers qui je voulais descendre. Je le forçai d'être chaste dans ses plaisanteries, et je lui permis d'être expansif et facétieux dans les limites d'une honnête gaieté; c'était un homme jovial et franc. Je l'examinais avec attention pour voir s'il n'aurait pas quelque accointance avec le fantôme qui laissait traîner son manteau sur les lits; mais cela n'était aucunement probable, et il avait au fond tant d'aversion pour les coupe-jarrets, que, sans son respect pour ma parenté, il les eût de bon cœur habillés, en ma présence, comme ils méritaient de l'être; mais je ne pus souffrir aucune liberté de sa part sur ce sujet, et je l'engageai à me rendre compte de mes affaires, ce qu'il fit avec intelligence, exactitude et loyauté.

Quand il se retira, je m'aperçus que le madère lui avait fait beaucoup d'effet, car ses jambes étaient avinées et s'accrochaient à tous les meubles; néanmoins il avait eu assez d'empire sur son cerveau pour raisonner juste. J'ai toujours remarqué que le vin agissait beaucoup plus sur les muscles des paysans que sur leurs nerfs; qu'ils divaguaient difficilement, mais qu'au contraire les excitants produisaient en eux une béatitude que nous ne connaissons pas, et qui fait, de leur ivresse, un plaisir tout différent du nôtre et très-supérieur à notre exaltation fébrile.

Quand nous nous trouvâmes seuls, Marcasse et moi, quoique nous ne fussions pas gris, nous nous aperçûmes que le vin nous avait donné une gaieté, une insouciance que nous n'aurions pas eue à la Roche-Mauprat, même sans l'aventure du fantôme. Habitués à une franchise mutuelle, nous en fîmes la réflexion, et nous convînmes que nous étions beaucoup mieux disposés qu'avant souper à recevoir tous les loups-garous de la Varenne.

Ce mot de loup-garou me rappela l'aventure qui m'avait mis en relation très-peu sympathique avec Patience, à l'âge de treize ans. Marcasse la connaissait, mais il ne soupçonnait guère le caractère que j'avais à cette époque, et je m'amusai à lui raconter ma course effarée à travers champs, après avoir été fustigé par le sorcier.—Cela me fait penser, lui dis-je en terminant, que j'ai l'imagination facile à exalter et que je ne suis pas inaccessible à la peur des choses surnaturelles. Ainsi le fantôme de tantôt... — N'importe, n'importe, dit Marcasse en examinant l'amorce de mes pistolets et en les posant sur ma table de nuit, n'oubliez pas que tous les coupe-jarrets ne sont pas morts; et que si Jean est de ce monde, il fera du mal jusqu'à ce qu'il soit enterré et renfermé à triple tour chez le diable.

Le vin déliait la langue de l'hidalgo, qui ne manquait pas d'esprit lorsqu'il se permettait ces rares infractions à sa sobriété habituelle. Il ne voulut pas me quitter, et fit son lit à côté du mien. Mes nerfs étaient excités par les émotions de la journée, je me laissai donc aller à parler d'Edmée, non de manière à mériter de sa part l'ombre d'un reproche, si elle eût entendu mes paroles, mais cependant plus que je n'aurais dû me le permettre avec un homme qui n'était encore que mon subalterne, et non mon ami, comme il le devint plus tard. Je ne sais pas positivement ce que je lui dis de mes chagrins, de mes espérances et de mes inquiétudes; toutefois ces confidences eurent un effet terrible, ainsi que vous le verrez bientôt.

Nous nous endormîmes tout en causant, Blaireau sur les pieds de son maître, l'épée en travers à côté du chien sur les genoux de l'hidalgo, la lumière entre nous deux, mes pistolets au bout de mon bras, mon couteau de chasse sous mon oreiller, et les verrous tirés. Rien ne troubla notre repos; et quand le soleil nous éveilla, les coqs chantaient joyeusement dans la cour, et les *boirons* échangeaient des facéties rustiques en *liant* (1) leurs bœufs sous nos fenêtres.

— C'est égal, il y a quelque chose là-dessous, telle fut la première parole de Marcasse en ouvrant les yeux et en reprenant la conversation où il l'avait laissée la veille.

— As-tu vu ou entendu quelque chose cette nuit? lui dis-je. — Rien du tout, répondit-il; mais c'est égal, Blaireau n'a pas bien dormi, mon épée est tombée par terre, et puis rien de ce qui s'est passé ici n'est expliqué. — L'explique qui voudra, répondis-je; je ne m'en occuperai certainement pas. — Tort, tort, vous avez tort! — Cela se peut, mon bon sergent; mais je n'aime pas du tout cette chambre, et elle me semble si laide au grand jour, que j'ai besoin d'aller bien loin respirer un air pur. — Eh bien! moi je vous conduirai; mais je reviendrai. Je ne veux pas laisser aller cela au hasard. Je sais de quoi Jean Mauprat est capable, et *pas vous*. — Je ne veux pas le savoir; et s'il y a quelque danger ici pour moi ou les miens, je ne veux pas que tu y reviennes.

Marcasse secoua la tête et ne répondit rien. Nous fîmes encore un tour à la métairie avant de partir. Marcasse fut très-frappé d'une chose que je n'eusse pas remarquée. Le métayer voulut me présenter sa

(1) Les bouviers lient le joug avec des courroies aux cornes d'une paire de bœufs de travail.

femme; mais elle ne voulut jamais me voir, et alla se cacher dans sa chenevière. J'attribuais cette sauvagerie à la timidité de la jeunesse. — Belle jeunesse, ma foi! dit Marcasse; une jeunesse comme moi, cinquante ans passés! Il y a quelque chose là-dessous, quelque chose là-dessous, je vous le dis. — Et que diable peut-il y avoir? — Hum! elle a été bien dans son temps avec Jean Mauprat. Elle a trouvé ce *tortu* à son gré. Je sais cela, moi; je sais encore bien des choses, bien des choses, soyez sûr! — Tu me les diras quand nous reviendrons ici, lui répondis-je, et ce ne sera pas de sitôt, car mes affaires vont beaucoup mieux que si je m'en mêlais, et je n'aimerais pas à prendre l'habitude de boire du madère pour ne pas avoir peur de mon ombre. Si tu veux m'obliger, Marcasse, tu ne parleras à personne de ce qui s'est passé. Tout le monde n'a pas pour ton capitaine la même estime que toi. — Celui-là est un imbécile qui n'estime pas mon capitaine, répondit l'hidalgo d'un ton doctoral; mais si vous me l'ordonnez, je ne dirai rien.

Il me tint parole. Pour rien au monde je n'eusse voulu troubler l'esprit d'Edmée de cette sotte histoire. Mais je ne pus empêcher Marcasse d'exécuter son projet. Dès le lendemain matin il avait disparu, et j'appris de Patience qu'il était retourné à la Roche-Mauprat sous prétexte d'y avoir oublié quelque chose.

## XVIII

Tandis que Marcasse se livrait à ses graves recherches, je passais auprès d'Edmée des jours pleins de délices et d'angoisses. Sa conduite ferme, dévouée, mais réservée à beaucoup d'égards, me jetait dans de continuelles alternatives de joie et de douleur. Un jour le chevalier eut une longue conférence avec elle, tandis que j'étais à la promenade. Je rentrai au moment où leur conversation était le plus animée, et dès que je parus: — Approche, me dit mon oncle; viens dire à Edmée que tu l'aimes, que tu la rendras heureuse, que tu es corrigé de tes anciens défauts. Arrange-toi pour être agréé, car il faut que cela finisse. Notre position vis-à-vis du monde n'est pas tenable, et je ne veux pas descendre dans le tombeau sans avoir vu réhabiliter l'honneur de ma fille, et sans être sûr que quelque sot caprice de sa part ne la jettera pas dans un couvent, au lieu de lui laisser occuper dans le monde le rang qui lui appartient, et que j'ai travaillé toute ma vie à lui assurer. Allons, Bernard, à ses pieds! Ayez l'esprit de lui dire quelque chose qui la persuade, ou bien je croirai, Dieu me pardonne! que c'est vous qui ne l'aimez pas, et qui ne désirez pas sincèrement l'épouser.

— Moi! juste ciel! m'écriai-je, ne pas le désirer! quand je n'ai pas d'autre pensée depuis sept ans, quand mon cœur n'a pas d'autre vœu et que mon esprit ne conçoit pas d'autre bonheur! Je dis à Edmée tout ce que me suggéra la passion la plus exaltée. Elle m'écouta en silence et sans retirer ses mains, que je couvrais de baisers. Mais sa physionomie était grave, et l'expression de sa voix me fit trembler lorsqu'elle dit, après avoir réfléchi quelques instants: — Mon père ne devrait jamais douter de ma parole; j'ai promis d'épouser Bernard, je l'ai promis à Bernard et à mon père, il est donc certain que je l'épouserai. Puis elle ajouta après une nouvelle pause, et d'un ton plus sévère encore: — Mais si mon père se croit à la veille de mourir, quelle force me suppose-t-il donc pour m'engager à ne songer qu'à moi, et me faire revêtir ma robe de noce à l'heure de ses funérailles? Si au contraire il est, comme je le crois, toujours plein de force malgré ses souffrances, et appelé à jouir encore pendant de longues années de l'amour de sa famille, d'où vient qu'il me presse si impérieusement d'abréger le délai que je lui ai demandé? N'est-ce pas une chose assez importante pour que j'y réfléchisse? Un engagement qui doit durer toute ma vie et qui décidera, je ne dis pas de mon bonheur, je saurais le sacrifier au moindre désir de mon père, mais de la paix de ma conscience et de la dignité de ma conduite (car quelle femme peut être assez sûre d'elle-même pour répondre d'un avenir enchaîné contre son gré?); un tel engagement ne mérite-t-il pas que j'en pèse tous les risques et tous les avantages pendant plusieurs années au moins? — Dieu merci! voilà sept ans que vous passez à peser tout cela, dit le chevalier; vous devriez savoir à quoi vous en tenir sur le compte de votre cousin. Si vous voulez l'épouser, épousez-le; mais si vous ne le voulez pas, pour Dieu! dites-le, et qu'un autre se présente. — Mon père, répondit Edmée un peu plus froidement, je n'épouserai que lui. — Que *lui* est fort bien, dit le chevalier en frappant avec la pincette sur les bûches, mais cela ne veut peut-être pas dire que vous l'épouserez. — Je l'épouserai, mon père, reprit Edmée. J'aurais désiré quelques mois encore de liberté; mais puisque vous êtes mécontent de tous ces retards, je suis prête à obéir à vos ordres, vous le savez. — Parbleu! voilà une jolie manière de consentir, s'écria mon oncle, et bien engageante pour votre cousin! Ma foi, Bernard, je suis bien vieux, mais je puis dire que je ne comprends rien aux femmes, et il est probable que je mourrai sans y avoir rien compris.

— Mon oncle, lui dis-je, je comprends fort bien l'éloignement de ma cousine pour moi; je l'ai mérité. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour réparer mes crimes. Mais dépend-il d'elle d'oublier un passé dont elle a sans doute trop souffert? Au reste, si elle ne me le pardonne pas, j'imiterai sa rigueur, je ne me le pardonnerai pas à moi-même; et, renonçant à tout espoir en ce monde, je m'éloignerai d'elle et de vous,

pour me punir par un châtiment pire que la mort. — Allons, voilà que tout est rompu! dit mon oncle en jetant les pincettes dans le feu; voilà! voilà ce que vous cherchiez, ma fille!

J'avais fait quelques pas pour sortir; je souffrais horriblement. Edmée courut vers moi, me prit par le bras, et me ramenant vers son père : — Ce que vous dites est cruel et plein d'ingratitude, me dit-elle. Appartient-il à un esprit modeste, à un cœur généreux, de nier une amitié, un dévouement, j'oserai me servir d'un autre mot, une fidélité de sept ans, parce que je vous demande encore quelques mois d'épreuve? Et quand même je n'aurais jamais pour vous, Bernard, une affection aussi vive que la vôtre, celle que je vous ai témoignée jusqu'ici est-elle donc si peu de chose que vous la méprisiez, et que vous y renonciez par dépit de ne pas m'inspirer précisément celle que vous croyez devoir exiger? Savez-vous qu'à ce compte une femme n'aurait pas le droit d'éprouver l'amitié? Enfin, voulez-vous me punir de vous avoir servi de mère en vous éloignant de moi, ou ne m'en récompenser qu'à la condition d'être votre esclave? — Non, Edmée, non, lui répondis-je, le cœur serré et les yeux pleins de larmes, en portant sa main à mes lèvres; je sens que vous avez fait pour moi plus que je ne méritais, je sens que je voudrais en vain m'éloigner de votre présence; mais pouvez-vous me faire un crime de souffrir auprès de vous? C'est, au reste, un crime si involontaire et tellement fatal, qu'il échapperait à tous vos reproches et à tous mes remords. N'en parlons pas, n'en parlons jamais; c'est tout ce que je puis faire. Conservez-moi votre amitié, j'espère m'en montrer toujours digne à l'avenir.

— Embrassez-vous, et ne vous séparez jamais l'un de l'autre, dit le chevalier attendri. Bernard, quel que soit le caprice d'Edmée, ne l'abandonnez jamais, si vous voulez mériter la bénédiction de votre père adoptif. Si vous ne parvenez pas à être son mari, soyez toujours son frère. Songez, mon enfant, que bientôt elle sera seule sur la terre, et que je mourrai désolé, si je n'emporte dans la tombe la certitude qu'il lui reste un appui et un défenseur. Songez, enfin, que c'est à cause de vous, à cause d'un serment que son inclination désavoue peut-être, mais que sa conscience respecte, qu'elle est ainsi abandonnée, calomniée...

Le chevalier fondit en larmes, et toutes les douleurs de cette famille infortunée me furent révélées en un instant. — Assez! assez! m'écriai-je en tombant à leurs pieds; tout cela est trop cruel. Je serais le dernier des misérables, si j'avais besoin qu'on me remît sous les yeux mes fautes et mes devoirs. Laissez-moi pleurer à vos genoux; laissez-moi expier par l'éternelle douleur, par l'éternel renoncement de ma vie, le mal que je vous ai fait! Pourquoi ne m'avoir pas chassé lorsque je vous ai nui? Pourquoi, mon oncle, ne m'avoir pas cassé la tête d'un coup de pistolet, comme à une bête fauve? Qu'ai-je fait pour être épargné, moi qui payais vos bienfaits de la ruine de votre honneur? Non, non, je le sens, Edmée ne doit pas m'épouser; ce serait accepter la honte de l'injure que j'ai attirée sur elle. Moi, je resterai ici; je ne la verrai jamais, si elle l'exige; mais je me coucherai en travers de sa porte comme un chien fidèle, et je déchirerai le premier qui osera se présenter devant elle autrement qu'à genoux; et si quelque jour un honnête homme, plus heureux que moi, mérite de fixer son choix, loin de le combattre, je lui remettrai le soin cher et sacré de la protéger et de la défendre; je serai son ami, son frère; et quand je les verrai heureux ensemble, j'irai mourir en paix loin d'eux.

Mes sanglots m'étouffaient, le chevalier serra sa fille et moi sur son cœur, et nous confondîmes nos larmes, en lui jurant de ne jamais nous séparer, ni pendant sa vie, ni après sa mort.

— Ne perds pourtant pas l'espérance de l'épouser, me dit le chevalier à voix basse, quelques instants après, quand le calme se fut rétabli : elle a d'étranges volontés; mais vois-tu, rien ne m'ôtera de l'esprit qu'elle a de l'amour pour toi. Elle ne veut pas s'expliquer encore. Ce que femme veut, Dieu le veut.

— Et ce qu'Edmée veut, je le veux, répondis-je.

Quelques jours après cette scène, qui fit succéder dans mon âme la tranquillité de la mort aux agitations de la vie, je me promenais dans le parc avec l'abbé.

— Il faut, me dit-il, que je vous fasse part d'une aventure qui m'est arrivée hier, et qui est passablement romanesque. J'avais été me promener dans les bois de Briantes, et j'étais descendu à la fontaine des Fougères. Vous savez qu'il faisait chaud comme au milieu de l'été; nos belles plantes, rougies par l'automne, sont plus belles que jamais autour du ruisseau qu'elles couvrent de leurs longues découpures. Les bois n'ont plus que bien peu d'ombrage; mais le pied foule des tapis de feuilles sèches, dont le bruit est pour moi plein de charme. Le tronc satiné des bouleaux et des jeunes chênes est couvert de mousse et de jungermanes, qui étalent délicatement leur nuance brune, mêlée de vert tendre, de rouge et de fauve, en étoiles, en rosaces, en cartes de géographie de toute espèce, où l'imagination peut rêver de nouveaux mondes en miniature. J'étudiais avec amour ces prodiges de grâce et de finesse, ces arabesques où la variété infinie s'allie à la régularité inaltérable, et, heureux de savoir que vous n'êtes pas, comme le vulgaire, aveugle à ces coquetteries adorables de la création, j'en détachai quelques-unes avec le plus grand soin, enlevant même l'écorce de l'arbre où elles prennent racine, afin de ne pas détruire la pureté de leurs dessins. J'en ai fait une petite provision que j'ai déposée chez Patience en passant, et que nous allons

voir si vous le voulez. Mais chemin faisant, je veux vous dire ce qui m'arriva en approchant de la fontaine. J'avais la tête baissée, je marchais sur les cailloux humides, guidé par le petit bruit du jet clair et délicat qui s'élance du sein de la roche moussue. J'allais m'asseoir sur la pierre qui forme un banc naturel à côté, lorsque je vis la place occupée par un bon religieux dont le capuchon de bure cachait à demi la tête pâle et flétrie. Il me parut très-intimidé de ma rencontre; je le rassurai de mon mieux, en lui disant que mon intention n'était pas de le déranger, mais d'approcher seulement mes lèvres de la rigole d'écorce que les bûcherons ont adaptée à la roche, pour boire plus facilement. — O saint ecclésiastique! me dit-il du ton le plus humble, que n'êtes-vous le prophète dont la verge frappait aux sources de la grâce, et pourquoi mon âme, semblable à ce rocher, ne peut-elle donner cours à un ruisseau de larmes? — Frappé de la manière dont ce moine s'exprimait, de son air triste, de son attitude rêveuse, en ce lieu poétique, où j'ai souvent rêvé l'entretien de la Samaritaine avec le Sauveur, je me laissai aller à causer de plus en plus sympathiquement. J'appris de ce religieux qu'il était trappiste, qu'il était en tournée pour accomplir une pénitence. — Ne me demandez ni mon nom ni mon pays, dit-il. J'appartiens à une illustre famille, que je ferais rougir en lui rappelant que j'existe; d'ailleurs, en entrant à la Trappe, nous abjurons tout orgueil du passé, nous nous faisons semblables à des enfants naissants; nous mourons au monde pour revivre en Jésus-Christ. Mais soyez sûr que vous voyez en moi un des exemples les plus frappants des miracles de la grâce, et si je pouvais vous faire le récit de ma vie religieuse, de mes terreurs, de mes remords, de mes expiations, vous en seriez certainement touché. Mais à quoi me serviront la compassion et l'indulgence des hommes, si la miséricorde de Dieu ne daigne m'absoudre?

Vous savez, continua l'abbé, que je n'aime pas les moines, que je me défie de leur humilité, que j'ai horreur de leur fainéantise. Mais celui-là parlait d'une manière si triste et si affectueuse, il était si pénétré de son devoir, il semblait si malade, si exténué d'austérités, si plein de repentir, qu'il m'a gagné le cœur. Il y a, dans son regard et dans ses discours, des éclairs qui trahissent une grande intelligence, une activité infatigable, une persévérance à toute épreuve. Nous avons passé deux grandes heures ensemble, et je l'ai quitté si attendri, que j'ai désiré le revoir avant son départ. Il avait pris gîte pour la nuit à la ferme des Goulets, et j'ai voulu, en vain, l'amener au château. Il m'a dit avoir un compagnon de voyage qu'il ne pouvait quitter. — Mais, puisque vous êtes si charitable, m'a-t-il dit, je m'estimerai heureux de vous retrouver ici demain au coucher du soleil; peut-être même m'enhardirai-je au point de vous demander une grâce, vous pouvez m'être utile pour une affaire importante dont je suis chargé dans ce pays-ci. Je ne puis vous en dire davantage en ce moment. Je l'assurai qu'il pouvait compter sur moi, et que j'obligerais de grand cœur un homme comme lui.

— Si bien que vous attendez avec impatience l'heure du rendez-vous? dis-je à l'abbé.

— Sans doute, répondit-il, et ma nouvelle connaissance a pour moi tant d'attraits, que si je ne craignais d'abuser de la confiance qu'il m'a témoignée, je conduirais Edmée à la fontaine des Fougères.

— Je crois, repris-je, qu'Edmée a beaucoup mieux à faire que d'écouter les déclamations de votre moine, qui peut-être après tout n'est qu'un intrigant, comme tant d'autres, à qui vous avez fait la charité aveuglément. Pardonnez-moi, mon bon abbé, mais vous n'êtes pas un grand physionomiste et vous êtes un peu sujet à vous laisser prévenir pour ou contre les gens, sans autre motif que la disposition bienveillante ou craintive de votre esprit romanesque.

L'abbé sourit, prétendit que je parlais ainsi par rancune, soutint la piété du trappiste, et retomba dans la botanique. Nous passâmes assez de temps à herboriser chez Patience, et, comme je ne cherchais qu'à échapper à moi-même, je sortis de la cabane avec l'abbé et le conduisis jusqu'au bois où il avait son rendez-vous. A mesure que nous approchions, l'abbé semblait revenir un peu de son empressement de la veille et craindre d'avoir été trop loin. L'incertitude succédant si vite à l'enthousiasme, résumait tellement tout son caractère, mobile, aimant, timide, mélange singulier des entraînements les plus opposés, que je recommençai à le railler avec l'abandon de l'amitié. — Allons, me dit-il, il faut que j'en aie le cœur net et que vous le voyiez. Vous regarderez son visage, vous l'étudierez pendant quelques instants et vous nous laisserez seuls ensemble, puisque je lui ai promis d'écouter ses confidences. Je suivis l'abbé par désœuvrement; mais quand nous fûmes au-dessus des rochers ombragés, d'où la fontaine s'échappe, je m'arrêtai pour regarder le moine à travers le branchage d'un massif de frênes. Placé immédiatement au-dessous de nous, au bord de la fontaine, il interrogeait l'angle du sentier que nous devions tourner pour arriver à lui; mais il ne songeait pas à regarder l'endroit où nous étions, et nous pouvions le contempler à l'aise sans qu'il nous vît.

A peine l'eus-je envisagé, que saisi d'un rire amer, je pris l'abbé par le bras, je l'entraînai à quelque distance, et lui parlai ainsi, non sans une grande agitation :

— Mon cher abbé, n'avez-vous jamais rencontré quelque part, autrefois, la figure de mon oncle Jean de Mauprat?

— Jamais que je sache, répondit l'abbé tout inter-

dit; mais où voulez-vous donc en venir? — A vous dire, mon ami, que vous avez fait là une jolie trouvaille, et que ce bon et vénérable trappiste à qui vous trouvez tant de grâce, de candeur de componction et d'esprit, n'est autre que Jean Mauprat le coupe-jarret.

— Vous êtes fou! s'écria l'abbé en reculant de trois pas. Jean Mauprat est mort, il y a longtemps. — Jean Mauprat n'est pas mort, ni Antoine Mauprat non plus peut-être, et je suis moins surpris que vous, parce que j'ai déjà rencontré un de ces deux revenants. Qu'il se soit fait moine, et qu'il pleure ses péchés, cela est fort possible, mais qu'il se soit déguisé pour venir poursuivre ici quelque mauvais dessein, c'est ce qui n'est pas impossible non plus, et je vous engage à vous tenir sur vos gardes.

L'abbé fut effrayé au point de ne vouloir plus aller au rendez-vous. Je lui démontrai qu'il était nécessaire de savoir où voulait en venir le vieux pécheur. Mais comme je connaissais la faiblesse de l'abbé, comme je craignais que mon oncle Jean ne réussît à l'engager dans quelque fausse démarche, et à s'emparer de sa conscience par des aveux mensongers, je pris le parti de me glisser dans le taillis, de manière à tout voir et tout entendre.

Mais les choses ne se passèrent pas comme je l'aurais cru. Le trappiste, au lieu de jouer au plus fin, dévoila sur-le-champ à l'abbé son véritable nom. Il lui déclara que touché de repentir, et ne croyant pas que sa conscience lui permît d'en éviter le châtiment à l'abri du froc (car il était réellement trappiste depuis plusieurs années), il venait se mettre entre les mains de la justice, afin d'expier d'une manière éclatante les crimes dont il était souillé. Cet homme, doué de facultés supérieures, avait acquis dans le cloître une éloquence mystique. Il parlait avec tant de grâce, de douceur, que je fus pris tout aussi bien que l'abbé. Ce fut en vain que ce dernier essaya de combattre une résolution qui lui semblait insensée. Jean de Mauprat montra le plus intrépide dévouement à ses idées religieuses. Il dit qu'ayant commis les crimes de l'antique barbarie païenne, il ne pouvait racheter son âme qu'au prix d'une pénitence publique digne des premiers chrétiens. — On peut, dit-il, être lâche envers Dieu comme envers les hommes, et dans le silence de mes veilles, j'entends une voix terrible qui répond à mes sanglots : Misérable poltron, c'est la peur des hommes qui te jette dans le sein de Dieu; et si tu ne craignais la mort temporelle, tu n'aurais jamais songé à la vie éternelle. Alors je sens que ce que je crains le plus, ce n'est pas la colère de Dieu, mais la corde et le bourreau qui m'attendent parmi mes semblables. Eh bien! il est temps que ma honte finisse vis-à-vis de moi-même, et c'est le jour où les hommes me couvriront d'opprobre et de châtiment que je me sentirai absous et réhabilité à la face du ciel. C'est alors seulement que je me croirai digne de dire à Jésus mon Sauveur : Écoute-moi, victime innocente, toi qui écoutas le bon larron, victime souillée, mais repentante, associée à la gloire de ton martyre, et rachetée par ton sang.

— Dans le cas où vous persisteriez dans cette volonté enthousiaste, lui dit l'abbé après lui avoir présenté sans succès toutes les objections possibles, veuillez du moins me dire en quoi vous avez pensé que je consentirais à vous aider.

— Je ne puis agir en ceci, répondit le trappiste, sans l'autorisation d'un homme qui bientôt sera le dernier des Mauprat; car le chevalier n'a que peu de jours à attendre la récompense céleste acquise à ses vertus, et quant à moi je ne puis échapper au supplice que je viens chercher, que pour retomber dans l'éternelle nuit du cloître. Je veux parler de Bernard Mauprat, je ne dirai pas mon neveu; car s'il m'entendait il rougirait de porter ce titre funeste. J'ai su son retour d'Amérique, et cette nouvelle m'a décidé à entreprendre le voyage au terme douloureux duquel vous me voyez.

Il me sembla qu'en parlant ainsi il jetait un regard oblique sur le massif où j'étais, comme s'il eût deviné ma présence, peut-être l'agitation de quelques branches m'avait-elle trahi.

— Puis-je vous demander, dit l'abbé, ce que vous avez de commun aujourd'hui avec ce jeune homme? Ne craignez-vous pas qu'aigri par les mauvais traitements qui ne lui furent pas épargnés autrefois à La Roche-Mauprat, il ne refuse de vous voir?

— Je suis certain qu'il le refusera, car je sais la haine qu'il nourrit pour moi, dit le trappiste en se tournant encore vers le lieu où j'étais. Mais j'espère que vous le déciderez à m'accorder cette entrevue, car vous être généreux et bon, monsieur l'abbé. Vous m'avez promis de m'obliger, et d'ailleurs, vous êtes l'ami du jeune Mauprat, et vous lui ferez comprendre qu'il y va de ses intérêts et de l'honneur de son nom.

— Comment cela? reprit l'abbé. Sans doute, il sera peu flatté de vous voir paraître devant les tribunaux pour des crimes ensevelis dans l'ombre du cloître. Il doit désirer, certainement, que vous renonciez à cette expiation éclatante; comment espérez-vous qu'il y consente?

— Je l'espère, parce que Dieu est bon et grand, parce que sa grâce est efficace, parce qu'elle touchera le cœur de quiconque daignera écouter le langage d'une âme vraiment repentante et fortement convaincue, parce que mon salut éternel est dans les mains de ce jeune homme, et qu'il ne voudra pas se venger de moi au delà de la tombe. D'ailleurs, il faut que je meure en paix avec ceux que j'ai offensés, il faut que je tombe aux pieds de Bernard Mauprat, et qu'il me remette mes péchés. Mes larmes le toucheront, ou si son âme impitoyable les méprise, j'aurai du moins accompli un impérieux devoir.

Voyant qu'il parlait avec la certitude d'être écouté de moi, je fus saisi de dégoût; je crus voir la fraude et la lâcheté percer sous cette basse hypocrisie. Je m'éloignai et j'allai attendre l'abbé à quelque distance. Il vint bientôt me rejoindre; l'entrevue s'était terminée par la promesse mutuelle de se revoir bientôt. L'abbé s'était engagé à me transmettre les paroles du trappiste, qui menaçait, du ton le plus doucereux du monde, de venir me trouver, si je me refusais à sa demande. Nous nous promîmes d'en conférer, l'abbé et moi, sans en informer le chevalier ni Edmée, afin de ne pas les inquiéter sans nécessité. Le trappiste avait été se loger à La Châtre, au couvent des carmes, ce qui avait mis l'abbé tout à fait sur ses gardes, malgré son premier engouement pour le repentir du pécheur. Ces carmes l'avaient persécuté dans sa jeunesse, et le prieur avait fini par le forcer à se séculariser. Le prieur vivait encore, vieux, mais implacable, infirme, caché, mais ardent à la haine et à l'intrigue. L'abbé n'entendait pas son nom sans frémir, il m'engagea à me conduire prudemment dans toute cette affaire.—Quoique Jean Mauprat soit sous le glaive des lois, me dit-il, et que vous soyez au faîte de l'honneur et de la prospérité, ne méprisez pas la faiblesse de votre ennemi. Qui sait ce que peuvent la ruse et la haine? Elles peuvent prendre la place du juste et le jeter sur le fumier; elles peuvent rejeter leur crime sur autrui, et souiller de leur ignominie la robe de l'innocence. Vous n'en avez peut-être pas fini avec les Mauprat!

Le pauvre abbé ne croyait pas dire si vrai.

# QUATRIÈME PARTIE.

## XIX

Après avoir réfléchi mûrement sur les intentions probables du trappiste, je crus devoir accorder l'entrevue demandée. Ce n'était pas moi que Jean Mauprat pouvait espérer d'abuser par ses artifices, et je voulus faire ce qui dépendait de moi pour éviter qu'il vînt tourmenter de ses intrigues les derniers jours de mon grand-oncle. Je me rendis donc, dès le lendemain, à la ville, vers la fin des vêpres, et je sonnai, non sans émotion, à la porte des carmes.

La retraite choisie par le trappiste était une de ces innombrables communautés mendiantes que la France nourrissait; celle-là, quoique soumise à une règle austère, était riche et adonnée au plaisir. A cette époque sceptique, le petit nombre des moines n'étant plus en rapport avec l'étendue et la richesse des établissements fondés pour eux, les religieux errant dans les vastes abbayes au fond des provinces, au sein du luxe, débarrassés du contrôle de l'opinion (toujours effacé là où l'homme s'isole), menaient la vie la plus douce et la plus oisive qu'ils eussent jamais goûtée. Mais cette obscurité, mère des *vices aimables*, comme on disait alors, n'était chère qu'aux ignorants. Les chefs étaient livrés aux pénibles rêves d'une ambition nourrie dans l'ombre, aigrie dans l'inaction. Agir, même dans le cercle le plus restreint, et à l'aide des éléments les plus nuls, agir à tout prix, telle était l'idée fixe des prieurs et des abbés.

Le prieur des *carmes chaussés* que j'allais voir était la vivante image de cette impuissance agitée. Cloué par la goutte dans son grand fauteuil, il m'offrit un étrange pendant à la vénérable figure du chevalier, pâle et immobile comme lui, mais noble et patriarcal dans sa mélancolie. Le prieur était court, gras et plein de pétulance. La partie supérieure de son corps étant libre, sa tête se tournait avec vivacité à droite et à gauche; ses bras s'agitaient pour donner des ordres, sa parole était brève, et son organe voilé semblait donner un sens mystérieux aux moindres choses. En un mot, la moitié de sa personne paraissait lutter sans cesse pour entraîner l'autre, comme cet homme enchanté des contes arabes, qui cachait sous sa robe son corps de marbre jusqu'à la ceinture.

Il me reçut avec un empressement exagéré, s'irrita de ce qu'on ne m'apportait pas un siége assez vite, étendit sa grosse main flasque pour attirer ce siége tout près du sien, fit signe à un grand satyre barbu, qu'il appelait son frère trésorier, de sortir; puis après m'avoir accablé de questions sur mon voyage, sur mon

retour, sur ma santé, sur ma famille, et dardant sur moi de petits yeux clairs et mobiles qui soulevaient les plis des paupières, grossies et affaissées par l'intempérance, il entra en matière.

— Je sais, mon cher enfant, dit-il, le sujet qui vous amène: vous voulez rendre vos devoirs à votre saint parent, à ce trappiste modèle d'édification, que Dieu nous ramène pour servir d'exemple au monde et faire éclater le miracle de la grâce? — M. le prieur, lui répondis-je, je ne suis pas assez bon chrétien pour apprécier le miracle dont vous parlez. Que les âmes dévotes en rendent grâce au ciel! Pour moi, je viens ici, parce que M. Jean de Mauprat désire me faire part, a-t-il dit, de projets qui me concernent et que je suis prêt à écouter. Si vous voulez permettre que je me rende près de lui... — Je n'ai pas voulu qu'il vous vît avant moi, jeune homme! s'écria le prieur avec une affectation de franchise, et en s'emparant de mes mains, que je ne sentais pas sans dégoût dans les siennes; j'ai une grâce à vous demander au nom de la charité, au nom du sang qui coule dans vos veines... Je dégageai une de mes mains, et le prieur, voyant l'expression de mon mécontentement, changea sur-le-champ de langage avec une souplesse admirable. — Vous êtes un homme du monde, je le sais. Vous avez à vous plaindre de celui qui fut Jean de Mauprat et qui s'appelle aujourd'hui l'humble frère Jean-Népomucène. Mais si les préceptes de notre divin maître Jésus-Christ ne vous portent pas à la miséricorde, il est des considérations de décence publique et d'esprit de famille, qui doivent vous faire partager mes craintes et mes efforts. Vous savez la résolution pieuse, mais téméraire, qu'a formée frère Jean; vous devez vous joindre à moi pour l'en détourner, et vous le ferez, je n'en doute pas. — Peut-être, monsieur, répondis-je froidement; mais ne pourrais-je vous demander à quels motifs ma famille doit l'intérêt que vous voulez bien prendre à ses affaires? — A l'esprit de charité qui anime tous les serviteurs du Christ, répondit le moine avec une dignité fort bien jouée.

Retranché derrière ce prétexte, à la faveur duquel le clergé s'est toujours immiscé dans tous les secrets de famille, il lui fut aisé de mettre un terme à mes questions; et sans détruire le soupçon qui combattait contre lui dans mon esprit, il réussit à prouver à mes oreilles que je lui devais de la reconnaissance pour le soin qu'il prenait de l'honneur de mon nom. Il fallait bien voir où il voulait en venir, et ce que j'avais prévu arriva. Mon oncle Jean réclamait de moi la part qui lui revenait du fief de la Roche-Mauprat, et le prieur était chargé de me faire entendre que j'avais à opter entre une somme assez considérable à débourser (car on parlait du revenu arriéré de mes sept années de jouissance, outre le fonds d'un septième de propriété) et l'action insensée qu'il prétendait faire, et dont l'éclat ne manquerait pas de hâter les jours du vieux chevalier et de me créer peut-être d'*étranges embarras personnels*. Tout cela me fut insinué merveilleusement, sous les dehors de la plus chrétienne sollicitude pour moi, de la plus fervente admiration pour le zèle du trappiste, et de la plus sincère inquiétude pour les effets de cette *ferme* résolution. Enfin, il me fut démontré clairement que Jean Mauprat ne venait pas me demander des moyens d'existence, mais qu'il me fallait le supplier humblement d'accepter la moitié de mon bien pour l'empêcher de traîner mon nom et peut-être ma personne sur le banc des criminels.

J'essayai une dernière objection. — Si la résolution du frère Népomucène, comme vous l'appelez, M. le prieur, est aussi bien arrêtée que vous le dites; si le soin de son salut est le seul qu'il ait en ce monde, expliquez-moi comment la séduction des biens temporels pourra l'en détourner? Il y a là une inconséquence que je ne comprends guère.

Le prieur fut un peu embarrassé du regard perçant que j'attachais sur lui; mais se jetant au même instant dans une de ces parades de naïveté qui sont la haute ressource des fourbes: — Mon Dieu! mon cher fils, s'écria-t-il, vous ne savez donc pas quelles immenses consolations la possession des biens de ce monde peut répandre sur une âme pieuse? Autant les richesses périssables sont dignes de mépris lorsqu'elles représentent de vains plaisirs, autant le juste doit les réclamer avec fermeté quand elles lui assurent les moyens de faire le bien. A la place du saint trappiste, je ne vous cache pas que je ne céderais mes droits à personne, que je voudrais fonder une communauté religieuse, pour la propagation de la foi et la distribution des aumônes, avec les fonds qui, entre les mains d'un jeune et brillant seigneur comme vous, ne servent qu'à entretenir à grands frais des chevaux et des chiens. L'Église nous enseigne que, par de grands sacrifices et de riches offrandes, nous pouvons racheter nos âmes des plus noirs péchés. Le frère Népomucène, assiégé d'une sainte terreur, croit qu'une expiation publique est nécessaire à son salut. Martyr dévoué, il veut offrir son sang à l'implacable justice des hommes. Combien ne sera-t-il pas plus doux pour vous (et plus *sûr* en même temps) de lui voir élever quelque saint autel à la gloire de Dieu, et cacher dans la paix bienheureuse du cloître l'éclat funeste d'un nom qu'il a déjà abjuré! Il est tellement dominé par l'esprit de la Trappe; il a pris un tel amour de l'abnégation, de l'humilité, de la pauvreté, qu'il me faudra bien des efforts et bien des secours d'en haut pour le déterminer à accepter cet échange de *mérites*.

— C'est donc vous, M. le prieur, qui vous chargez, par bonté gratuite, de changer cette funeste résolution? J'admire votre zèle, et je vous en remercie, mais je ne pense pas que tant de négociations soient nécessaires. M. Jean de Mauprat réclame sa part d'hé-

ritage, rien n'est plus juste; et lors même que la loi refuserait tout droit civil à celui qui n'a dû son salut qu'à la fuite (ce que je ne veux point examiner), mon parent peut être assuré qu'il n'y aurait jamais la moindre contestation entre nous à cet égard, si j'étais libre possesseur d'une fortune quelconque. Mais vous n'ignorez pas que je ne dois la jouissance de cette fortune qu'à la bonté de mon grand-oncle, le chevalier Hubert de Mauprat; qu'il a assez fait en payant les dettes de la famille, qui absorbaient au delà du fonds; que je ne puis rien aliéner sans sa permission, et que je ne suis réellement que le dépositaire d'une fortune que je n'ai pas encore acceptée. Le prieur me regarda avec surprise, et comme frappé d'un coup imprévu; puis il sourit d'un air rusé et me dit : — Fort bien! Il paraît que je m'étais trompé, et que c'est à M. Hubert de Mauprat qu'il faut s'adresser. Je le ferai, car je ne doute pas qu'il ne me sache très-bon gré de sauver à sa famille un scandale qui peut avoir de très-bons résultats dans l'autre vie pour un de ses parents, mais qui, à coup sûr, peut en avoir de très-mauvais, pour *un autre parent*, dans celle-ci. — J'entends, monsieur, répondis-je. C'est une menace; je répondrai sur le même ton. Si M. Jean de Mauprat se permet d'obséder mon oncle et ma cousine, c'est à moi qu'il aura affaire; et ce ne sera pas devant les tribunaux que je l'appellerai en réparation de certains outrages que je n'ai point oubliés. Dites-lui que je n'accorderai point l'absolution au pénitent de la Trappe, s'il ne reste fidèle au rôle qu'il a adopté. Si M. Jean de Mauprat est sans ressources et qu'il implore ma bonté, je pourrai lui donner, sur les revenus qui me sont accordés, les moyens d'exister humblement et sagement, selon l'esprit de ses vœux. Mais si l'ambition ecclésiastique s'empare de son cerveau, et qu'il compte, avec de folles et puériles menaces, intimider assez mon oncle pour lui arracher de quoi satisfaire ses nouveaux goûts, qu'il se détrompe, dites-le lui bien de ma part. La sécurité du vieillard et l'avenir de la jeune fille n'ont que moi pour défenseur, et je saurai les défendre, fût-ce au péril de l'honneur et de la vie.

— L'honneur et la vie sont pourtant de quelque importance à votre âge, reprit l'abbé visiblement irrité, mais affectant des manières plus douces que jamais; qui sait à quelle folie la ferveur religieuse peut entraîner le trappiste? Car, entre nous soit dit, mon pauvre enfant... voyez, moi, je suis un homme sans exagération, j'ai vu le monde dans ma jeunesse, et je n'approuve par ces partis extrêmes, dictés plus souvent par l'orgueil que par la piété. J'ai consenti à tempérer l'austérité de la règle, mes religieux ont bonne mine et portent des chemises... Croyez bien, mon cher monsieur, que je suis loin d'approuver le dessein de votre parent, et que je ferai tout au monde pour l'entraver; mais enfin, s'il persiste, à quoi vous servira mon zèle? Il a la permission de son supérieur, et peut se livrer à une inspiration funeste... Vous pouvez être gravement compromis dans une affaire de ce genre; car enfin, quoique vous soyez, à ce qu'on assure, un digne gentilhomme, bien que vous ayez abjuré les erreurs du passé, bien que peut-être votre âme ait toujours haï l'iniquité, vous avez trempé, de fait, dans bien des exactions que les lois humaines réprouvent et châtient. Qui sait à quelles révélations involontaires le frère Népomucène peut se voir entraîné, s'il provoque l'instruction d'une procédure criminelle? Pourra-t-il la provoquer contre lui-même sans la provoquer en même temps contre vous?... Croyez-moi, je veux la paix... je suis un bon homme... — Oui, un très-bon homme, mon père, répondis-je avec ironie, je le vois parfaitement. Mais ne vous inquiétez pas trop, car il y a un raisonnement fort clair qui doit nous rassurer l'un et l'autre. Si une véritable vocation religieuse pousse M. Jean le trappiste à une réparation publique, il sera facile de lui faire entendre qu'il doit s'arrêter devant la crainte d'entraîner un autre que lui dans l'abîme, car l'esprit du Christ le lui défend. Mais si ce que je présume est certain, si M. Jean de Mauprat n'a pas la moindre envie de se livrer entre les mains de la justice, ses menaces sont peu faites pour m'épouvanter, et je saurai empêcher qu'elles ne fassent plus de bruit qu'il ne convient. — C'est donc là toute la réponse que j'aurai à lui porter? dit le prieur en me lançant un regard où perçait le ressentiment. — Oui, monsieur, répondis-je, à moins qu'il ne lui plaise de recevoir cette réponse de ma propre bouche et de paraître ici. Je suis venu déterminé à vaincre le dégoût que sa présence m'inspire, et je m'étonne qu'après avoir manifesté un si vif désir de m'entretenir il se tienne à l'écart quand j'arrive. — Monsieur, reprit le prieur avec une ridicule majesté, mon devoir est de faire régner en ce lieu saint la paix du Seigneur. Je m'opposerai donc à toute entrevue qui pourrait amener des explications violentes... — Vous êtes beaucoup trop facile à effrayer, monsieur le prieur, répondis-je; il n'y a lieu ici à aucun emportement. Mais comme ce n'est pas moi qui ai provoqué ces explications, et que je me suis rendu ici par pure complaisance, je renonce de grand cœur à les pousser plus loin, et vous remercie d'avoir bien voulu servir d'intermédiaire. Je le saluai profondément et me retirai.

## XX

Je fis à l'abbé, qui m'attendait chez Patience, le récit de cette conference, et il fut entièrement de mon avis; il pensa comme moi que le prieur, loin de travailler à detourner le trappiste de ses prétendus desseins, l'engageait de tout son pouvoir à m'epouvanter

pour m'amener à de grands sacrifices d'argent. Il était tout simple, à ses yeux, que ce vieillard, fidèle à l'esprit monacal, voulût mettre dans les mains d'un Mauprat moine, le fruit des labeurs et des économies d'un Mauprat séculier. — C'est là le caractère indélébile du clergé catholique, me dit-il. Il ne saurait vivre sans faire la guerre aux familles et sans épier tous les moyens de les spolier. Il semble que ces biens soient sa propriété et que toutes les voies lui soient bonnes pour les recouvrer. Il n'est pas aussi facile que vous le pensez de se défendre contre ce doucereux brigandage. Les moines ont l'appétit persévérant et l'esprit ingénieux. Soyez prudent et attendez-vous à tout. Vous ne pourrez jamais décider un trappiste à se battre; retranché sous son capuchon, il recevra, courbé et les mains en croix, les plus sanglants outrages; et sachant fort bien que vous ne l'assassinerez pas, il ne vous craindra guère. Et puis, vous ne savez pas ce qu'est la justice dans la main des hommes et de quelle manière un procès criminel est conduit et jugé quand une des parties ne recule devant aucun moyen de séduction et d'épouvante. Le clergé est puissant; la robe est déclamatoire; les mots *probité* et *intégrité* résonnent depuis des siècles sur les murs endurcis des prétoires, sans empêcher les juges prévaricateurs et les arrêts iniques. Méfiez-vous, méfiez-vous! Le trappiste peut lancer la meute à bonnet carré sur ses traces, et la dépister en disparaissant à point et la laissant sur les vôtres. Vous avez blessé bien des amours-propres en faisant échouer les nombreuses prétentions des épouseurs d'héritages. Un des plus outrés et des plus méchants est proche parent d'un magistrat tout-puissant dans la province. De La Marche a quitté la robe pour l'épée; mais il a pu laisser parmi ses anciens confrères des gens portés à vous desservir. Je suis fâché que vous n'ayez pu le joindre en Amérique et vous mettre bien avec lui. Ne haussez pas les épaules; vous en tuerez dix, et les choses iront de mal en pis. On se vengera, non peut-être sur votre vie, on sait que vous en faites bon marché, mais sur votre honneur, et votre grand-oncle mourra de chagrin... Enfin...

— Vous avez l'habitude de voir tout en noir au premier coup d'œil, quand par hasard vous ne voyez pas le soleil en plein minuit, mon bon abbé, lui dis-je en l'interrompant. Laissez-moi vous dire tout ce qui doit écarter ces sombres pressentiments. Je connais Jean de Mauprat de longue main; c'est un insigne imposteur, et de plus, le dernier des lâches. Il rentrera sous terre à mon aspect, et dès le premier mot, je lui ferai avouer qu'il n'est ni trappiste, ni moine, ni dévot. Tout ceci est un tour de chevalier d'industrie, et je lui ai entendu jadis faire des projets qui m'empêchent de m'étonner aujourd'hui de son impudence; je la crains donc fort peu.

— Et vous avez tort, reprit l'abbé. Il faut toujours craindre un lâche, parce qu'il nous frappe par derrière au moment où nous l'attendons en face. Si Jean de Mauprat n'était pas trappiste, si les papiers qu'il m'a montrés avaient menti, le prieur des carmes est trop subtil et trop prudent pour s'y être laissé prendre. Jamais cet homme-là n'embrassera la cause d'un séculier, et jamais il ne prendra un séculier pour un des siens. Au reste, il faut aller aux informations, et je vais écrire sur-le-champ au supérieur de la Trappe; mais je suis certain qu'elles confirmeront ce que je sais déjà. Il est même possible que Jean de Mauprat soit sincèrement dévot. Rien ne sied mieux à un pareil caractère que certaines nuances de l'esprit catholique. L'inquisition est l'âme de l'Eglise, et l'inquisition doit sourire à Jean de Mauprat. Je crois volontiers qu'il se livrerait au glaive séculier rien que pour le plaisir de vous perdre avec lui, et que l'ambition de fonder un monastère avec vos deniers est une inspiration subite dont tout l'honneur appartient au prieur des carmes.

— Cela n'est guère probable, mon cher abbé, lui dis-je. D'ailleurs, à quoi nous mèneront ces commentaires? Agissons. Gardons à vue le chevalier pour que l'animal immonde ne vienne pas empoisonner la sérénité de ses derniers jours. Écrivons à la Trappe, offrons une pension au misérable, et voyons venir tout en épiant ses moindres démarches. Mon sergent Marcasse est un admirable limier. Mettons-le sur la piste, et s'il peut parvenir à nous rapporter en langue vulgaire ce qu'il aura vu et entendu, nous saurons bientôt ce qui se passe dans tout le pays.

En devisant ainsi, nous arrivâmes au château à la chute du jour. Je ne sais quelle inquiétude tendre et puérile, comme il en vient aux mères lorsqu'elles s'éloignent un instant de leur progéniture, s'empara de moi en entrant dans cette demeure silencieuse. Cette sécurité éternelle, que rien n'avait jamais troublée dans l'enceinte des vieux lambris sacrés, la caducité nonchalante des serviteurs, les portes toujours ouvertes à tel point que les mendiants entraient parfois jusque dans le salon sans rencontrer personne, ou sans causer d'ombrage; toute cette atmosphère de calme, de confiance et d'isolement contrastait avec les pensées de lutte et les soucis dont le retour de Jean et les menaces du carme avaient rempli mon esprit durant quelques heures. Je doublai le pas, et saisi d'un tremblement involontaire, je traversai la salle de billard. Il me sembla, en cet instant, voir passer, sous les fenêtres du rez-de-chaussée, une ombre noire qui se glissait parmi les jasmins, et qui disparut dans le crépuscule. Je poussai vivement la porte du salon, et m'arrêtai. Tout était silencieux et immobile. J'allais me retirer et chercher Edmée dans la chambre de son père, lorsque je crus voir remuer quelque chose de blanc près de la cheminée, où le chevalier se tenait toujours. — Edmée, êtes-vous ici? m'écriai-je. Rien ne me répondit. Mon front se couvrit

d'une sueur froide, et mes genoux tremblèrent. Honteux d'une faiblesse si étrange, je m'élançai vers la cheminée en repétant avec angoisse le nom d'Edmée. —Est-ce vous, enfin, Bernard? me répondit-elle d'une voix tremblante. Je la saisis dans mes bras; elle était agenouillée auprès du fauteuil de son père, et pressait contre ses lèvres les mains glacées du vieillard. —Grand Dieu! m'écriai-je en distinguant, à la faible clarté qui régnait dans l'appartement, la face livide et roidie du chevalier, notre père a-t-il cessé de vivre?... —Peut-être, me dit-elle avec un organe étouffé, peut-être évanoui seulement, s'il plaît à Dieu! De la lumière, au nom du ciel! sonnez! Il n'y a qu'un instant qu'il est en cet état. Je sonnai à la hâte; l'abbé nous rejoignit, et nous eûmes le bonheur de rappeler mon oncle à la vie.

Mais, lorsqu'il ouvrit les yeux, son esprit semblait lutter contre les impressions d'un rêve pénible —Est-il parti, est-il parti, ce misérable fantôme? s'écria-t-il à plusieurs reprises. Holà! Saint-Jean, mes pistolets!... Mes gens! Qu'on jette ce drôle par les fenêtres! Je soupçonnai la vérité.—Qu'est-il donc arrivé? dis-je à Edmée à voix basse; qui donc est venu ici durant mon absence? — Si je vous le dis, répondit Edmée, vous le croirez à peine, et vous nous accuserez de folie, mon père et moi; mais je vous conterai cela tout à l'heure, occupons-nous de mon père.

Elle parvint, par ses douces paroles et ses tendres soins, à rendre le calme au vieillard. Nous le portâmes à son appartement, et il s'endormit tranquille. Quand Edmée eut retiré légèrement sa main de la sienne et abaissé le rideau ouaté sur sa tête, elle s'approcha de l'abbé et de moi, et nous raconta qu'une demi-heure avant notre retour, un frère quêteur était entré dans le salon où elle brodait, selon sa coutume, près de son père assoupi. Peu surprise d'un incident qui arrivait quelquefois, elle s'était levée pour prendre sa bourse sur la cheminée, tout en adressant au moine des paroles de bienveillance. Mais, au moment où elle se retournait pour lui tendre son aumône, le chevalier, éveillé en sursaut, s'était écrié en toisant le moine d'un air à la fois courroucé et effrayé :— Par le diable! monsieur, que venez-vous faire ici sous ce harnois-là? Edmée avait alors regardé le visage du moine, et elle avait reconnu, ce que vous n'imagineriez jamais, dit-elle, l'affreux Jean de Mauprat! Je ne l'avais vu qu'une heure dans ma vie, mais cette figure repoussante n'était jamais sortie de ma mémoire, et jamais je n'ai eu le moindre accès de fièvre sans qu'elle se présentât devant mes yeux. Je ne pus retenir un cri. — N'ayez pas peur, nous dit-il avec un effroyable sourire, je ne viens pas ici en ennemi, mais en suppliant! Et il se mit à genoux si près de mon père, que ne sachant ce qu'il voulait faire, je me jetai entre eux, et je poussai violemment le fauteuil à roulettes qui recula jusqu'à la muraille. Alors le moine, parlant d'une voix lugubre, que rendait encore plus effrayante l'approche de la nuit, se mit à nous déclamer je ne sais quelle formule lamentable de confession, demandant grâce pour ses crimes, et se disant déjà couvert du voile noir des parricides lorsqu'ils montent à l'échafaud.—Ce malheureux est devenu fou, dit mon père en tirant le cordon de la sonnette; mais Saint-Jean est sourd, et il ne vint pas. Il nous fallut donc entendre, dans une angoisse inexprimable, les discours étranges de cet homme qui se dit trappiste, et qui prétend qu'il vient se livrer au glaive séculier en expiation de ses forfaits. Il voulait auparavant demander à mon père son pardon et sa dernière bénédiction. En disant cela, il se traînait sur ses genoux et parlait avec véhémence. Il y avait de l'insulte et de la menace dans le son de cette voix qui proférait les paroles d'une extravagante humilité. Comme il se rapprochait toujours de mon père, et que l'idée des sales caresses qu'il semblait vouloir lui adresser me remplissait de dégoût, je lui ordonnai d'un ton assez impérieux de se lever, et de parler convenablement; mon père, courroucé, lui commanda de se taire et de se retirer; et comme en cet instant il s'écriait :— Non! vous me laisserez embrasser vos genoux! je le repoussai pour l'empêcher de toucher à mon père. Je frémis d'horreur en songeant que mon gant a effleuré ce froc immonde. Il se retourna vers moi; et quoiqu'il affectât toujours le repentir et l'humilité, je vis la colère briller dans ses yeux. Mon père fit un violent effort pour se lever, et il se leva en effet, comme par miracle, mais aussitôt il retomba évanoui sur son siége; des pas se firent entendre dans le billard, et le moine sortit par la porte vitrée avec la rapidité de l'éclair. C'est alors que vous m'avez trouvée demi-morte et glacée d'épouvante aux pieds de mon père anéanti.

—L'abominable lâche n'a pas perdu de temps, vous le voyez, l'abbé! m'écriai-je; il voulait effrayer mon oncle et sa fille, il y a réussi; mais il a compté sans moi, et je jure que, fallût-il le traiter à la mode de la Roche-Mauprat... s'il ose jamais se présenter ici de nouveau...

— Taisez-vous, Bernard, dit Edmée, vous me faites frémir; parlez sagement, et dites-moi ce que tout cela signifie. Quand je l'eus mise au fait de ce qui était arrivé à l'abbé et à moi, elle nous blâma de ne pas l'avoir prévenue. — Si j'avais su à quoi je devais m'attendre, nous dit-elle, je n'aurais pas été effrayée, et j'eusse pris des précautions pour ne jamais rester seule à la maison avec mon père et Saint-Jean, qui n'est guère plus ingambe. Maintenant je ne crains plus rien, et je me tiendrai sur mes gardes. Mais le plus sûr, mon cher Bernard, est d'éviter tout contact avec cet homme odieux, et de lui faire l'aumône aussi largement que possible, pour nous en débar-

rasser. L'abbé a raison : il peut être redoutable. Il sait que notre parenté avec lui nous empêchera toujours de nous mettre à l'abri de ses persécutions en invoquant les lois, et s'il ne peut nous nuire aussi sérieusement qu'il s'en flatte, il peut du moins nous susciter mille dégoûts que je répugne à braver. Jetez-lui de l'or, et qu'il s'en aille, mais ne me quittez plus, Bernard; voyez! vous m'êtes nécessaire absolument; soyez consolé du mal que vous prétendez m'avoir fait.

Je pressai sa main dans les miennes, et jurai de ne jamais m'éloigner d'elle, fût-ce par son ordre, tant que ce trappiste n'aurait pas délivré le pays de sa présence.

L'abbé se chargea des négociations avec le couvent. Il se rendit à la ville le lendemain, et porta de ma part au trappiste l'assurance expresse que je le ferais sauter par les fenêtres s'il s'avisait jamais de reparaître au château de Sainte-Sèvère. Je lui proposais en même temps de subvenir à ses besoins, largement même, à condition qu'il se retirerait sur-le-champ, soit à sa chartreuse, soit dans toute autre retraite séculière ou religieuse, à son choix, et qu'il ne remettrait jamais les pieds en Berry.

Le prieur reçut l'abbé avec tous les témoignages d'un profond dédain et d'une sainte aversion pour son état d'hérésie; loin de le cajoler, comme moi, il lui dit qu'il voulait rester étranger à toute cette affaire, qu'il s'en lavait les mains, qu'il se bornerait à transmettre les décisions de part et d'autre, et à donner asile au frère Népomucène, autant par charité chrétienne que pour édifier ses religieux par l'exemple d'un homme vraiment saint. À l'en croire, le frère Népomucène serait le second du nom placé au premier rang de la milice céleste, en vertu des canons de l'Église.

Le jour suivant, l'abbé, rappelé au couvent par un message particulier, eut une entrevue avec le trappiste. À sa grande surprise, il trouva que l'ennemi avait changé de tactique. Il refusait avec indignation toute espèce de secours, se retranchant derrière son vœu de pauvreté et d'humilité, et blâmant avec emphase son cher hôte le prieur d'avoir osé proposer, sans son aveu, l'échange des biens éternels contre les biens périssables. Il refusait de s'expliquer sur le reste, et se renfermait dans des réponses ambiguës et boursouflées : — Dieu l'inspirerait, disait-il, et il comptait à la prochaine fête de la Vierge, à l'heure auguste et sublime de la sainte communion, entendre la voix de Jésus parler à son cœur et lui dicter la conduite qu'il aurait à tenir. L'abbé dut craindre de montrer de l'inquiétude en insistant pour percer ce *saint mystère*, et il vint me rendre cette réponse qui était moins faite que toute autre pour me rassurer.

Cependant les jours et les semaines s'écoulèrent sans que le trappiste donnât le moindre signe de volonté sur quoi que ce soit. Il ne reparut ni au château ni dans les environs, et se tint tellement renfermé aux carmes, que peu de personnes virent son visage. Cependant on sut bientôt, et le prieur mit grand soin à en répandre la nouvelle, que Jean de Mauprat, converti à la plus ardente et à la plus exemplaire piété, était de passage, comme pénitent de la Trappe, au couvent des carmes. Chaque matin on fit circuler un nouveau trait de vertu, un nouvel acte d'austérité de ce saint personnage. Les dévotes, avides du merveilleux, voulurent le voir, et lui portèrent mille petits présents qu'il refusa avec obstination. Quelquefois il se cachait si bien, qu'on le disait parti pour la Trappe; mais au moment où nous nous flattions d'en être débarrassés, nous apprenions qu'il venait de s'infliger, dans la cendre et sous le cilice, des mortifications épouvantables; ou bien il avait été pieds nus dans les endroits les plus déserts et les plus incultes de la Varenne, accomplir des pèlerinages. On alla jusqu'à dire qu'il faisait des miracles : si le prieur n'était pas guéri de la goutte, c'est que, par esprit de pénitence, il ne voulait pas guérir.

Cette incertitude dura près de deux mois.

## XXI

Ces jours qui s'écoulèrent dans l'intimité furent pour moi délicieux et terribles. Voir Edmée à toute heure, sans crainte d'être indiscret, puisqu'elle m'appelait à ses côtés, lui faire la lecture, causer avec elle de toutes choses, partager les tendres soins qu'elle rendait à son père, être de moitié dans sa vie, absolument comme si nous eussions été frère et sœur; c'était un grand bonheur sans doute, mais c'était un dangereux bonheur, et le volcan se ralluma dans mon sein. Quelques paroles confuses, quelques regards troublés me trahirent; Edmée ne fut point aveugle, mais elle resta impénétrable; son œil noir et profond, attaché sur moi comme sur son père, avec la sollicitude d'une âme exclusive, se refroidissait quelquefois tout à coup au moment où la violence de ma passion était près d'éclater. Sa physionomie n'exprimait alors qu'une patiente curiosité et la volonté inébranlable de lire jusqu'au fond de mon âme sans me laisser voir seulement la surface de la sienne.

Mes souffrances, quoique vives, me furent chères dans les premiers temps; je me plaisais à les offrir intérieurement à Edmée, comme une expiation de mes fautes passées. J'espérais qu'elle les devinerait et qu'elle m'en saurait gré. Elle les vit et ne m'en parla pas. Mon mal s'aigrit, mais il se passa encore des jours avant que je perdisse la force de le cacher. Je dis des jours, parce que, pour quiconque a aimé une femme et s'est trouvé seul avec elle, contenu par sa

sévérité, les jours ont dû se compter comme des siècles. Quelle vie pleine et pourtant dévorante! que de langueur et d'agitation, de tendresse et de colère! Il me semblait que les heures résumaient des années, et aujourd'hui, si je ne rectifiais par des dates l'erreur de ma mémoire, je me persuaderais aisément que ces deux mois remplirent la moitié de ma vie.

Je voudrais peut-être aussi me le persuader pour me réconcilier avec la conduite ridicule et coupable que je tins, au mépris des bonnes résolutions que je venais à peine de former. La rechute fut si prompte et si complète, qu'elle me ferait rougir encore, si je ne l'avais cruellement expiée, comme vous le verrez bientôt.

Après une nuit d'angoisse je lui écrivis une lettre insensée, qui faillit avoir pour moi des résultats effroyables. Elle était à peu près conçue en ces termes : « Vous ne m'aimez point, Edmée, vous ne m'aimerez jamais. Je le sais, je ne demande rien, je n'espère rien : je veux rester près de vous, consacrer ma vie à votre service et à votre défense; je ferai, pour vous être utile, tout ce qui sera possible à mes forces; mais je souffrirai, et quoi que je fasse pour le cacher, vous le verrez, et vous attribuerez peut-être à des motifs étrangers une tristesse que je ne pourrai pas renfermer avec un constant héroïsme. Vous m'avez profondément affligé hier en m'engageant à sortir un peu *pour me distraire*. Me distraire de vous, Edmée! quelle amère raillerie! Ne soyez pas cruelle, ma pauvre sœur, car alors vous redevenez mon impérieuse fiancée des mauvais jours... et, malgré moi, je redeviens le brigand que vous détestiez... Ah! si vous saviez combien je suis malheureux! il y a deux hommes en moi qui se combattent à mort et sans relâche : il faut bien espérer que le brigand succombera, mais il se défend pied à pied, et il rugit parce qu'il se sent couvert de blessures et frappé mortellement. Si vous saviez, si vous saviez, Edmée! quelles luttes, quels combats, quelles larmes de sang mon cœur distille, et quelles fureurs s'allument souvent dans la partie de mon esprit que gouvernent les anges rebelles! Il y a des nuits où je souffre tant, que, dans le délire de mes songes, il me semble que je vous plonge un poignard dans le cœur, et que, par une lugubre magie, je vous force ainsi à m'aimer comme je vous aime. Quand je m'éveille, baigné d'une sueur froide, égaré, hors de moi, je suis comme tenté d'aller vous tuer, afin d'anéantir la cause de mes angoisses. Si je ne le fais pas, c'est que je crains de vous aimer morte avec autant de passion et de ténacité que si vous étiez vivante. Je crains d'être contenu, gouverné, dominé par votre image, comme je le suis par votre personne; et puis il n'y a pas de moyen de destruction dans la main de l'homme; l'être qu'il aime et qu'il redoute existe en lui, lorsqu'il a cessé d'exister sur la terre. C'est l'âme d'un amant qui sert de cercueil à sa maîtresse, et qui conserve à jamais ses brûlantes reliques, pour s'en nourrir sans jamais les consumer... Mais, ô ciel! dans quel désordre sont mes idées! voyez, Edmée, à quel point mon esprit est malade, et prenez pitié de moi. Patientez, permettez-moi d'être triste; ne suspectez jamais mon dévouement; je suis souvent fou, mais je vous chéris toujours. Un mot, un regard de vous me rappellera toujours au sentiment du devoir, et ce devoir me sera doux, quand vous daignerez m'en faire souvenir... A l'heure où je vous écris, Edmée, le ciel est chargé de nuées plus sombres et plus lourdes que l'airain; le tonnerre gronde, et à la lueur des éclairs semblent flotter les spectres douloureux du purgatoire. Mon âme est sous le poids de l'orage, mon esprit troublé flotte comme ces clartés incertaines qui jaillissent de l'horizon. Il me semble que mon être va éclater comme la tempête. Ah! si je pouvais élever vers vous une voix semblable à la sienne! si j'avais la puissance de produire au dehors les angoisses et les fureurs qui me rongent! Souvent, quand la tourmente passe sur les grands chênes, vous dites que vous aimez le spectacle de sa colère et de leur résistance. C'est, dites-vous, la lutte des grandes forces, et vous croyez saisir, dans les bruits de l'air, les imprécations de l'aquilon et les cris douloureux des antiques rameaux. Lequel souffre davantage, Edmée, ou de l'arbre qui résiste, ou du vent qui s'épuise à l'attaque? N'est-ce pas toujours le vent qui cède et qui tombe? et alors, le ciel affligé de la défaite de son noble fils, se répand sur la terre en ruisseaux de pleurs! Vous aimez ces folles images, Edmée, et chaque fois que vous contemplez la force vaincue par la résistance, vous souriez cruellement, et votre regard mystérieux semble insulter à ma misère. Eh bien! n'en doutez pas, vous m'avez jeté à terre, et, quoique brisé, je souffre encore; sachez-le, puisque vous voulez le savoir, puisque vous êtes impitoyable au point de m'interroger et de feindre pour moi la compassion... Je souffre et je n'essaye plus de soulever le pied que le vainqueur orgueilleux a posé sur ma poitrine défaillante. »

Le reste de cette lettre qui était fort longue, fort décousue, et absurde d'un bout à l'autre était conçu dans le même sens. Ce n'était pas la première fois que j'écrivais à Edmée, quoique vivant sous le même toit et ne la quittant qu'aux heures du repos. Ma passion m'absorbait à tel point, que j'étais invinciblement entraîné à prendre sur mon sommeil pour lui écrire. Je ne croyais jamais lui avoir assez parlé d'elle, assez renouvelé la promesse d'une soumission à laquelle je manquais à chaque instant; mais la lettre dont il s'agit était plus hardie et plus passionnée qu'aucune des autres. Peut-être fut-elle écrite fatalement sous l'influence de la tempête qui éclatait au ciel, tandis que, courbé sur ma table, le front en sueur, la main sèche et brûlante, je traçais avec exaltation la peinture

de mes souffrances. Il me semble qu'il se fit en moi un grand calme, voisin du désespoir, lorsque je me jetai sur mon lit après être descendu au salon, et avoir glissé ma lettre dans le panier à ouvrage d'Edmée. Le jour se levait chargé, à l'horizon, des ailes sombres de l'orage qui s'envolait vers d'autres régions. Les arbres, chargés de pluie, s'agitaient encore sous la brise fraîchissante. Profondément triste, mais aveuglément dévoué à la souffrance, je m'endormis soulagé, comme si j'eusse fait le sacrifice de ma vie et de mes espérances. Edmée ne parut pas avoir trouvé ma lettre, car elle n'y répondit pas. Elle avait coutume de le faire verbalement, et c'était pour moi un moyen de provoquer de sa part ces effusions d'amitié fraternelle, dont il fallait bien me contenter, et qui versaient du moins un baume sur ma plaie. J'aurais dû me dire que cette fois ma lettre devait amener une explication décisive, ou être passée sous silence. Je soupçonnai l'abbé de l'avoir soustraite et jetée au feu; j'accusai Edmée de mépris et de dureté, néanmoins je me tus.

Le lendemain, le temps était parfaitement rétabli. Mon oncle fit une promenade en voiture, et chemin faisant, nous dit qu'il ne voulait pas mourir sans avoir fait une grande et dernière chasse au renard. Il était passionné pour ce divertissement, et sa santé s'était améliorée au point de rendre à son esprit des velléités de plaisir et d'action. Une étroite berline, très-légère, attelée de fortes mules, courait rapidement dans les traînes sablonneuses de nos bois, et quelquefois déjà il avait suivi de petites chasses, que nous montions pour le distraire. Depuis la visite du trappiste, le chevalier avait comme repris à la vie. Doué de force et d'obstination, comme tous ceux de sa race, il semblait qu'il pérît faute d'émotions, car le plus léger appel à son énergie rendait momentanément la chaleur à son sang engourdi. Comme il insista beaucoup sur ce projet de chasse, Edmée s'engagea à organiser avec moi une battue générale, et à y prendre une part active. Une des grandes joies du bon vieillard était de la voir à cheval, caracoler hardiment autour de sa voiture, et lui tendre toutes les branches fleuries qu'elle arrachait aux buissons en passant. Il fut décidé que je monterais à cheval pour l'escorter, et que l'abbé accompagnerait le chevalier dans la berline. Le ban et l'arrière-ban des gardes-chasse, forestiers, piqueurs, voire des braconniers de la Varenne, fut convoqué à cette solennité de famille. Un grand repas fut préparé à l'office, pour le retour, avec force pâtés d'oie, et vin de terroir. Marcasse, dont j'avais fait mon régisseur à la Roche-Mauprat, et qui avait de grandes connaissances dans l'art de la chasse au renard, passa deux jours entiers à boucher les terriers. Quelques jeunes fermiers des environs, intéressés à la battue et capables de donner un bon conseil dans l'occasion, s'offrirent gracieusement à être de la partie, et enfin Patience, malgré son éloignement pour la destruction des animaux innocents, consentit à suivre la chasse en amateur. Au jour dit, qui se leva chaud et serein sur nos riants projets et sur mon implacable destinée, une cinquantaine de personnes se trouva sur pied avec cors, chevaux et chiens. La journée devait se terminer par une déconfiture de lapins, dont le nombre était excessif, et qu'il était facile de détruire en masse en se rabattant sur la partie des bois qui n'aurait pas été traquée pendant la chasse. Chacun de nous s'arma donc d'une carabine, et mon oncle lui-même en prit une pour tirer de sa voiture, ce qu'il faisait encore avec beaucoup d'adresse.

Durant les deux premières heures, Edmée, montée sur une jolie petite jument limousine, fort vive, et qu'elle s'amusait à exciter et à retenir avec une coquetterie touchante pour son vieux père, s'écarta peu de la calèche, d'où le chevalier souriant, animé, attendri, la contemplait avec amour. De même qu'emportés, chaque soir, par la rotation de notre globe, nous saluons, en entrant dans la nuit, l'astre radieux qui va régner sur un autre hémisphère; ainsi le vieillard se consolait de mourir en voyant la jeunesse, la force et la beauté de sa fille lui survivre dans une autre génération.

Quand la chasse fut bien *nouée*, Edmée, qui se ressentait certainement de l'humeur guerroyante de la famille, et chez qui le calme de l'âme n'enchaînait pas toujours la fougue du sang, céda aux signes réitérés que lui faisait son père, dont le plus grand désir était de la voir galoper, et elle suivit le *lancer*, qui était déjà un peu en avant. — Suis-la, suis-la! me cria le chevalier, qui ne l'avait pas plutôt vue courir, que sa douce vanité paternelle avait fait place à l'inquiétude. Je ne me le fis pas dire deux fois, et enfonçant les éperons dans le ventre de mon cheval, je rejoignis Edmée dans un sentier de traverse qu'elle avait pris pour retrouver les chasseurs. Je frémis en la voyant se plier comme un jonc sous les branches, tandis que son cheval, excité par elle, l'emportait au milieu du taillis avec la rapidité de l'éclair. — Edmée, pour l'amour de Dieu! lui criai-je, n'allez pas si vite. Vous allez vous faire tuer.

— Laisse-moi courir, me dit-elle gaiement; mon père me l'a permis. Laisse-moi tranquille, te dis-je; je te donne sur les doigts si tu arrêtes mon cheval.

— Laisse-moi du moins te suivre, lui dis-je en la serrant de près, ton père me l'a ordonné, et je ne suis là que pour me tuer s'il t'arrive malheur.

Pourquoi étais-je obsédé par ces idées sinistres, moi qui avais vu si souvent Edmée courir à cheval dans les bois? Je l'ignore. J'étais dans un état bizarre; la chaleur de midi me montait au cerveau, et mes nerfs étaient singulièrement excités. Je n'avais pas déjeuné, me trouvant dans une mauvaise disposition en partant, et pour me soutenir à jeun, j'avais avalé plusieurs tasses de café mêlé de rhum. Je sentais alors

un effroi insurmontable; puis, au bout de quelques instants, cet effroi fit place à un sentiment inexprimable d'amour et de joie. L'excitation de la course devint si vive que je m'imaginai n'avoir pas d'autre but que de poursuivre Edmée. A la voir fuir devant moi, aussi légère que sa cavale noire, dont les pieds volaient sans bruit sur la mousse, on l'eût prise pour une fée apparaissant en ce lieu désert pour troubler la raison des hommes et les entraîner sur ses traces au fond de ses retraites perfides. J'oubliai la chasse et tout le reste. Je ne vis qu'Edmée; un nuage passa devant mes yeux, je ne la vis plus, mais je courais toujours; j'étais dans un état de démence muette, lorsqu'elle s'arrêta brusquement.

—Que faisons-nous? me dit-elle. Je n'entends plus la chasse, et j'aperçois la rivière. Nous avons trop donné sur la gauche.

—Au contraire, Edmée, lui répondis-je sans savoir un mot de ce que je disais; encore un temps de galop et nous y sommes.

— Comme vous êtes rouge! me dit-elle. Mais comment passerons-nous la rivière?

— Puisqu'il y a un chemin, il y a un gué, lui répondis-je. Allons, allons!

J'étais possédé de la rage de courir encore; j'avais une idée, celle de m'enfoncer de plus en plus dans le bois avec elle; mais cette idée était couverte d'un voile, et lorsque j'essayais de le soulever, je n'avais plus d'autre perception que celle des battements impétueux de ma poitrine et de mes tempes.

Edmée fit un geste d'impatience. — Ces bois sont maudits; je m'y égare toujours, dit-elle; et sans doute elle pensa au jour funeste où elle avait été emportée loin de la chasse et conduite à la Roche-Mauprat, car j'y pensai aussi, et les images qui s'offrirent à mon cerveau me causèrent une sorte de vertige. Je suivis machinalement Edmée vers la rivière. Tout à coup je la vis à l'autre bord. Je fus pris de fureur en voyant que son cheval était plus agile et plus courageux que le mien; car celui-ci fit, pour se risquer dans le gué, qui était assez mauvais, des difficultés, durant lesquelles Edmée prit encore sur moi de l'avance. Je mis les flancs de mon cheval en sang, et quand, après avoir failli être renversé plusieurs fois, je me trouvai sur la rive, je me lançai à la poursuite d'Edmée avec une colère aveugle. Je l'atteignis, et je pris la bride de sa jument, en m'écriant:

— Arrêtez-vous, Edmée je le veux! Vous n'irez pas plus loin.

En même temps, je secouai si rudement les rênes, que son cheval se révolta. Elle perdit l'équilibre, et, pour ne pas tomber, elle sauta légèrement entre nos deux chevaux, au risque d'être blessée. Je fus à terre presque aussitôt qu'elle, et je repoussai vivement les chevaux. Celui d'Edmée qui était fort doux, s'arrêta et se mit à brouter. Le mien s'emporta et disparut. Tout cela fut l'affaire d'un instant.

J'avais reçu Edmée dans mes bras; elle se dégagea, et me dit avec sécheresse :

— Vous êtes fort brutal, Bernard, et je déteste vos manières. A qui en avez-vous?

Troublé, confus, je lui dis que je croyais que sa jument prenait le mors aux dents, et que je craignais qu'il ne lui arrivât malheur en s'abandonnant de la sorte à l'ardeur de la course.

— Et pour me sauver vous me faites tomber, au risque de me tuer, répondit-elle. Cela est fort obligeant, en vérité.

— Laissez-moi vous remettre sur votre cheval, lui dis-je; et sans attendre sa permission, je la pris dans mes bras et je l'enlevai de terre.

— Vous savez fort bien que je ne monte pas à cheval ainsi, s'écria-t-elle, tout à fait irritée. Laissez-moi, je n'ai pas besoin de vos services.

Mais il ne m'était plus permis d'obéir. Ma tête se perdait. Mes bras se crispaient autour de la taille d'Edmée, et c'était en vain que j'essayais de les en détacher; mes lèvres effleurèrent son sein malgré moi; elle pâlit de colère.

—Que je suis malheureux, disais-je avec des yeux pleins de larmes, que je suis malheureux de t'offenser toujours, et d'être haï de plus en plus à mesure que je t'aime davantage.

Edmée était de nature impérieuse et violente. Son caractère, habitué à la lutte, avait pris, avec les années, une énergie inflexible. Ce n'était plus la jeune fille tremblante, fortement inspirée, mais plus ingénieuse que téméraire à la défense, que j'avais serrée dans mes bras à la Roche-Mauprat; c'était une femme intrépide et fière, qui se fût laissé égorger plutôt que de permettre une espérance audacieuse. D'ailleurs, c'était la femme qui se sait aimée avec passion et qui connaît sa puissance. Elle me repoussa donc avec dédain, et comme je la suivais avec égarement, elle leva sa cravache sur moi, et me menaça de me tracer une marque d'ignominie sur le visage, si j'osais toucher seulement à son étrier.

Je tombai à genoux, en la suppliant de ne pas me quitter ainsi sans me pardonner. Elle était déjà à cheval, et regardant autour d'elle pour retrouver son chemin, elle s'écria :

— Il ne me manquait plus que de revoir ces lieux detestés! Voyez, monsieur, voyez où nous sommes!

Je regardai à mon tour, et vis que nous étions à la lisière du bois, sur le bord ombragé du petit étang de Gazeau. A deux pas de nous, à travers le bois épaissi depuis le départ de Patience, j'aperçus la porte de la tour, qui s'ouvrait comme une bouche noire derrière le feuillage verdoyant.

Je fus pris d'un nouveau vertige, et il y eut en moi

une lutte terrible des deux instincts. Qui expliquera le mystère qui s'accomplit dans le cerveau de l'homme, alors que l'âme est aux prises avec les sens, et qu'une partie de son être cherche à étouffer l'autre! Dans une organisation comme la mienne, cette lutte devait être affreuse, croyez-le bien; et n'imaginez pas que la volonté joue un rôle secondaire chez les natures emportées; c'est une sotte habitude que de dire à un homme épuisé dans de semblables combats : Vous auriez dû vous vaincre.

---

## XXII

Comment vous expliquerai-je ce qui se passa en moi à l'aspect inattendu de la tour Gazeau? Je ne l'avais vue que deux fois dans ma vie; deux fois elle avait été le témoin des scènes les plus douloureusement émouvantes, et ces scènes n'étaient rien encore auprès de ce qui m'était destiné à cette troisième rencontre : il est des lieux maudits!

Il me sembla voir encore, sur cette porte demi-brisée, le sang des deux Mauprat, qui l'avait arrosée. Leur criminelle et tragique destinée me fit rougir des instincts de violence que je sentais en moi-même. J'eus horreur de ce que j'éprouvais, et je compris pourquoi Edmée ne m'aimait pas. Mais, comme s'il y avait eu dans ce déplorable sang des éléments de sympathique fatalité, je sentais la force effrénée de mes passions grandir en raison de l'effort de ma volonté pour les vaincre. J'avais terrassé toutes les autres intempérances; il n'en restait en moi presque plus de traces. J'étais sobre, j'étais, sinon doux et patient, du moins affectueux et sensible; je concevais, au plus haut point, les lois de l'honneur et le respect de la dignité d'autrui; mais l'amour était le plus redoutable de mes ennemis, car il se rattachait à tout ce que j'avais acquis de moralité et de délicatesse : c'était le lien entre l'homme ancien et l'homme nouveau, lien indissoluble, et dont le milieu m'était presque impossible à trouver.

Debout devant Edmée, qui s'apprêtait à me laisser seul et à pied, furieux de la voir m'échapper pour la dernière fois, car après l'offense que je venais de lui faire, jamais, sans doute, elle ne braverait le danger d'être seule avec moi, je la regardais d'une manière effrayante; j'étais pâle, mes poings se contractaient; je n'avais qu'à vouloir, et la plus faible de mes étreintes l'eût arrachée de son cheval, terrassée, livrée à mes désirs. Un moment d'abandon à mes instincts farouches, et je pouvais assouvir, éteindre, par la possession d'un instant, le feu qui me dévorait depuis sept années! Edmée n'a jamais su quel péril son honneur a couru dans cette minute d'angoisses : j'en garde un éternel remords; mais Dieu seul en sera juge, car je triomphai, et cette pensée de mal fut la dernière de ma vie. A cette pensée, d'ailleurs, se borna tout mon crime; le reste fut l'ouvrage de la fatalité.

Saisi d'effroi, je tournai brusquement le dos; et, tordant mes mains avec désespoir, je m'enfuis par le sentier qui m'avait amené, sans savoir où j'allais, mais comprenant qu'il fallait me soustraire à ces tentations dangereuses. Le jour était brûlant, l'odeur des bois enivrante; leur aspect me ramenait au sentiment de ma vie sauvage, il fallait fuir ou succomber. Edmée m'ordonnait, d'un geste impérieux, de m'éloigner de sa présence. L'idée de tout autre danger que celui qu'elle courait avec moi ne pouvait, en cet instant, se présenter à ma pensée ni à la sienne; je m'enfonçai dans le bois. Je n'avais pas franchi l'espace de trente pas, qu'un coup de feu partit du lieu où je laissais Edmée. Je m'arrêtai, glacé d'épouvante, sans savoir pourquoi, car au milieu d'une battue un coup de fusil n'était pas chose étrange; mais j'avais l'âme si lugubre, que rien ne pouvait me sembler indifférent. J'allais retourner sur mes pas, et rejoindre Edmée, au risque de l'offenser encore, lorsqu'il me sembla entendre un gémissement humain du côté de la tour Gazeau. Je m'élançai, et puis je tombai sur mes genoux, comme foudroyé par mon émotion. Il me fallut quelques minutes pour triompher de ma faiblesse; mon cerveau était plein d'images et de bruits lamentables, je ne distinguais plus l'illusion de la réalité; en plein soleil, je marchais à tâtons parmi les arbres. Tout à coup je me trouvai face à face avec l'abbé; il était inquiet, il cherchait Edmée. Le chevalier ayant été se placer, avec sa voiture, au passage du *lancer*, et n'ayant pas vu sa fille parmi les chasseurs, avait été saisi de crainte. L'abbé s'était jeté à la hâte dans le bois; et, bientôt retrouvant la trace de nos chevaux, il venait s'informer de ce que nous étions devenus. Il avait entendu le coup de feu, mais sans en être effrayé. En me voyant pâle, les cheveux en désordre, l'air égaré, sans cheval et sans fusil (j'avais laissé tomber le mien à l'endroit où je m'étais à demi évanoui, et je n'avais pas songé à le relever), il fut aussi épouvanté que moi, et sans savoir, plus que moi-même, à quel propos. — Edmée! me dit-il, où est Edmée? Je lui répondis des paroles sans suite. Il fut si consterné de me voir ainsi, qu'il m'accusa d'un crime en lui-même, comme il me l'a plus tard avoué.

— Malheureux enfant! me dit-il en me secouant fortement le bras pour me rappeler à moi-même, de la prudence, du calme, je vous en supplie!...

Je ne le comprenais pas, mais je l'entraînai vers l'endroit fatal. O spectacle ineffaçable! Edmée était étendue par terre, roide et baignée dans son sang. Sa jument broutait l'herbe à quelques pas de là. Patience était debout auprès d'elle, les bras croisés sur sa poitrine, la face livide, et le cœur tellement gonflé, qu'il lui fut impossible de répondre à l'abbé, qui l'inter-

rogeait avec des sanglots et des cris. Pour moi, je ne pus comprendre ce qui se passait. Je crois que mon cerveau, déjà troublé par les émotions précédentes, se paralysa entièrement. Je m'assis par terre à côté d'Edmée, dont la poitrine était frappée de deux balles. Je regardai ses yeux éteints dans un état de stupidité absolue.

— Éloignez ce misérable! dit Patience à l'abbé en me jetant un regard de mépris; le pervers ne se corrige pas. — Edmée, Edmée! s'écria l'abbé en se jetant sur l'herbe et en s'efforçant d'étancher le sang avec son mouchoir. — Morte! morte! dit Patience, et voilà le meurtrier! Elle l'a dit en rendant à Dieu son âme sainte, et c'est Patience qui sera le vengeur! C'est bien dur; mais ce sera!... Dieu l'a voulu, puisque je me suis trouvé là pour entendre la vérité. — C'est horrible, c'est horrible! criait l'abbé.

J'entendais le son de cette dernière syllabe, et je souriais d'un air égaré en la répétant comme un écho.

Des chasseurs accoururent. Edmée fut emportée. Je crois que son père m'apparut debout et marchant. Je ne saurais, au reste, affirmer que ce ne fût pas une vision mensongère (car je n'avais conscience de rien, et ces moments affreux n'ont laissé en moi que des souvenirs vagues, semblables à ceux d'un rêve), si on ne m'eût assuré que le chevalier sortit de sa calèche sans l'aide de personne, qu'il marcha et qu'il agit avec autant de force et de présence d'esprit qu'un jeune homme. Le lendemain, il tomba dans un état complet d'enfance et d'insensibilité, et ne se releva plus de son fauteuil.

Que se passa-t-il quant à moi? Je l'ignore. Quand je repris ma raison, je m'aperçus que j'étais dans un autre endroit de la forêt auprès d'une petite chute d'eau, dont j'écoutais machinalement le murmure avec une sorte de bien-être. Blaireau dormait à mes pieds, et son maître, debout contre un arbre, me regardait attentivement. Le soleil couchant glissait des lames d'or rougeâtre parmi les tiges élancées des jeunes frênes. Les fleurs sauvages semblaient me sourire. Les oiseaux chantaient mélodieusement. C'était un des plus beaux jours de l'année.

— Quelle magnifique soirée! dis-je à Marcasse. Ce lieu est aussi beau qu'une forêt de l'Amérique. Eh bien! mon vieil ami, que fais-tu là? Tu aurais dû m'éveiller plus tôt; j'ai fait des rêves affreux.

Marcasse vint s'agenouiller auprès de moi; deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues sèches et bilieuses. Il y avait sur son visage, si impassible d'ordinaire, une expression ineffable de pitié, de chagrin et d'affection. — Pauvre maître! disait-il; égarement, maladie de tête, voilà tout! Grand malheur! Mais fidélité ne guérit pas. Éternellement avec vous, quand il faudrait mourir avec vous.

Ses larmes et ses paroles me remplirent de tristesse; mais c'était le résultat d'un instinct sympathique, aidé encore de l'affaiblissement de mes organes, car je ne me rappelais rien. Je me jetai dans ses bras en pleurant comme lui, et il me tint serré contre sa poitrine avec une effusion vraiment paternelle. Je pressentais bien que quelque affreux malheur pesait sur moi; mais je craignais de savoir en quoi il consistait, et pour rien au monde je n'eusse voulu l'interroger.

Il me prit par le bras, et m'emmena à travers la forêt. Je me laissai conduire comme un enfant, et puis je fus pris d'un nouvel accablement, et il fut forcé de me laisser encore assis pendant une demi-heure. Enfin, il me releva et réussit à m'emmener à la Roche-Mauprat, où nous arrivâmes fort tard. Je ne sais ce que j'éprouvai dans la nuit. Marcasse m'a dit que j'avais été en proie à un délire affreux. Il prit sur lui d'envoyer chercher, au village le plus voisin, un barbier, qui me saigna dès le matin; et quelques instants après je repris ma raison.

Mais quel affreux service il me sembla qu'on m'avait rendu! *Morte, morte, morte!* c'était le seul mot que je pusse articuler. Je ne faisais que gémir et m'agiter sur mon lit. Je voulais sortir et courir à Sainte-Sévère. Mon pauvre sergent se jetait à mes pieds et se mettait en travers de la porte de ma chambre, pour m'en empêcher. Il me disait alors, pour me retenir, des choses que je ne comprenais nullement, et je cédais à l'ascendant de sa tendresse et à mon propre épuisement, sans pouvoir m'expliquer sa conduite. Dans une de ces luttes, ma saignée se rouvrit, et je me remis au lit sans que Marcasse s'en aperçût. Je tombai peu à peu dans un évanouissement profond, et j'étais presque mort, lorsque voyant mes lèvres bleues et mes joues violacées, il s'avisa de soulever mon drap, et me trouva nageant dans une mare de sang.

C'était au reste ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; je demeurai plusieurs jours plongé dans un anéantissement où la veille différait peu du sommeil, et grâce auquel, ne comprenant rien, je ne souffrais pas.

Un matin, ayant réussi à me faire prendre quelques aliments, et voyant qu'avec la force, la tristesse et l'inquiétude me revenaient, il m'annonça avec une joie naïve et tendre qu'Edmée n'était pas morte et qu'on ne désespérait pas de la sauver. Ce fut pour moi un coup de foudre, car j'en étais encore à croire que cette affreuse aventure était l'ouvrage de mon délire. Je me mis à crier et à me tordre les bras d'une manière effrayante. Marcasse, à genoux près de mon lit, me suppliait de me calmer, et vingt fois il me répéta ces paroles, qui me faisaient toujours l'effet des mots dépourvus de sens qu'on entend dans les rêves: — Vous ne l'avez pas fait exprès, je le sais bien, moi! Non vous ne l'avez pas fait exprès! C'est un malheur, un fusil qui part dans la main, par hasard! — Allons!

que veux-tu dire? m'écriai-je impatienté, quel fusil? quel hasard? pourquoi moi? — Ne savez-vous donc pas comment elle a été frappée, maître? Je passai mes mains sur ma tête comme pour y ramener l'énergie de la vie, et ne pouvant m'expliquer l'événement mystérieux qui en brisait tous les ressorts, je me crus fou, et je restai muet, consterné, craignant de laisser échapper une parole qui pût faire constater la perte de mes facultés.

Enfin peu à peu, je ressaisis mes souvenirs, je demandai du vin pour me fortifier, et à peine en eus-je bu quelques gouttes, que toutes les scènes de la fatale journée se déroulèrent comme par magie devant moi. Je me souvins même des paroles que j'avais entendu prononcer à Patience aussitôt après l'événement. Elles étaient comme gravées dans cette partie de la mémoire qui garde le son des mots, alors même que sommeille celle qui sert à en pénétrer le sens. Un instant encore je fus incertain, je me demandai si mon fusil était parti entre mes mains, au moment où je quittais Edmée. Je me rappelai clairement que je l'avais déchargé une heure auparavant sur une huppe, dont Edmée avait envie de voir de près le plumage, et puis lorsque le coup s'était fait entendre, mon fusil était dans mes mains, et je ne l'avais jeté par terre que quelques instants après; ce ne pouvait donc être cette arme qui fût partie en tombant, et puis j'étais beaucoup trop loin d'Edmée dans ce moment, pour que, même en supposant une fatalité incroyable, le coup l'atteignît. Enfin, je n'avais pas eu de la journée une seule balle sur moi, et il était impossible que mon fusil se trouvât chargé à mon insu, puisque je ne l'avais pas ôté de la bandoulière depuis que j'avais tué la huppe.

Bien sûr donc que je n'étais pas la cause de l'accident funeste, il me restait à trouver une explication à cette catastrophe foudroyante. Elle m'embarrassa moins que personne; je pensai qu'un tirailleur maladroit avait pris, à travers les branches, le cheval d'Edmée pour une bête fauve, et je ne songeai pas à accuser qui que ce fût d'assassinat volontaire, seulement je compris que j'étais accusé moi-même. J'arrachai la vérité à Marcasse. Il m'apprit que le chevalier et toutes les personnes qui faisaient partie de la chasse, avaient attribué ce malheur à un accident fortuit, à une arme qui s'était, à mon grand désespoir, déchargée lorsque mon cheval m'avait renversé, car on pensait que j'avais été jeté par terre. Telle était à peu près l'opinion que chacun émettait. Dans les rares paroles qu'Edmée pouvait prononcer, elle répondait affirmativement à ces commentaires. Une seule personne m'accusait, c'était Patience; mais il m'accusait en secret, et sous le sceau du serment, auprès de ses deux amis, Marcasse et l'abbé Aubert. — Je n'ai pas besoin, ajouta Marcasse, de vous dire que l'abbé garde un silence absolu, et se refuse à vous croire coupable. Quant à moi, je puis vous jurer que jamais... — Tais-toi, tais-toi, lui dis-je, ne me dis pas même cela, ce serait supposer que quelqu'un sur la terre peut le croire. Mais Edmée a dit quelque chose d'inouï à Patience, au moment où elle a expiré; car elle est morte, tu veux en vain m'abuser; elle est morte, je ne la reverrai plus! — Elle n'est pas morte! s'écria Marcasse. Et il me fit des serments qui me convainquirent, car je savais qu'il eût fait de vains efforts pour mentir. Tout son être se fût mis en révolte contre ses charitables intentions. Quant aux paroles d'Edmée, il se refusa franchement à me les rapporter, et je compris par là qu'elles étaient accablantes. Alors je m'arrachai de mon lit, je repoussai inexorablement Marcasse qui voulait me retenir. Je fis jeter une couverture sur le cheval du métayer, et je partis au grand galop. J'avais l'air d'un spectre quand j'arrivai au château. Je me traînai jusqu'au salon, sans rencontrer personne que Saint-Jean, qui fit un cri de terreur en m'apercevant, et qui disparut sans répondre à mes questions.

Le salon était vide. Le métier d'Edmée, enseveli sous la toile verte que sa main ne devait peut-être plus soulever, me fit l'effet d'une bière sous un linceul. Le grand fauteuil de mon oncle n'était plus au coin de la cheminée. Mon portrait, que j'avais fait faire à Philadelphie, et que j'avais envoyé durant la guerre d'Amérique, avait été enlevé de la muraille. C'étaient des indices de mort et de malédiction.

Je sortis à la hâte de cette pièce, et je montai l'escalier avec la hardiesse que donne l'innocence, mais avec le désespoir dans l'âme. J'allai droit à la chambre d'Edmée, et je tournai la clef aussitôt après avoir frappé. Mademoiselle Leblanc vint à ma rencontre, fit de grands cris, et s'enfuit en cachant son visage dans ses mains, comme si elle eût vu paraître une bête féroce. Qui donc avait pu répandre d'affreux soupçons sur moi? L'abbé avait-il été assez peu loyal pour le faire? Je sus plus tard qu'Edmée, quoique ferme et généreuse dans ses instants lucides, m'avait accusé tout haut dans son délire.

Je m'approchai de son lit, et, en proie moi-même au délire, sans songer que mon aspect inattendu pouvait lui porter le coup de la mort, j'écartai les rideaux d'une main avide, et je regardai Edmée. Jamais je n'ai vu une beauté plus surprenante. Ses grands yeux noirs avaient grandi encore de moitié et brillaient d'un éclat extraordinaire, quoique sans expression, comme des diamants. Ses joues tendues et décolorées, ses lèvres aussi blanches que ses joues, lui donnaient l'aspect d'une belle tête de marbre. Elle me regarda fixement, avec aussi peu d'émotion que si elle eût regardé un tableau ou un meuble, et retournant un peu son visage vers la muraille, elle dit avec un sourire mystérieux : — *C'est la fleur qu'on appelle Edmea sylvestris...*

Je tombai à genoux, je pris sa main, je la couvris de baisers, j'éclatai en sanglots; elle ne s'aperçut de rien. Sa main, immobile et glacée, resta dans la mienne comme un morceau d'albâtre.

## XXIII

L'abbé entra, et me salua d'un air sombre et froid, puis il me fit signe, et m'éloignant du lit: — Vous êtes un insensé! me dit-il. Retournez chez vous; ayez la prudence de ne pas venir ici; c'est tout ce qui vous reste à faire. — Et depuis quand, m'écriai-je transporté de fureur, avez-vous le droit de me chasser du sein de ma famille? — Hélas! vous n'avez plus de famille, répondit-il avec un accent de douleur qui me désarma. D'un père et d'une fille il ne reste plus que deux fantômes chez qui la vie morale est éteinte, et que la vie physique va bientôt abandonner. Respectez les derniers instants de ceux qui vous ont aimé. — Et comment puis-je témoigner mon respect et ma douleur en les abandonnant? répondis-je atterré. — A cet égard, dit l'abbé, je ne veux et ne dois rien vous dire, car vous savez que votre présence ici est une témérité et une profanation. Partez. Quand *ils ne seront plus* (ce qui ne peut tarder!), si vous avez des droits sur cette maison, vous y reviendrez, et vous ne m'y trouverez certainement pas pour vous les contester ou pour vous les confirmer. En attendant, comme je ne connais pas ces droits, je crois pouvoir prendre sur moi de faire respecter jusqu'au bout ces deux saintes agonies. — Malheureux! m'écriai-je, je ne sais à quoi tient que je ne te mette en pièces! Quel abominable caprice te pousse à me retourner vingt fois le poignard dans le sein? Crains-tu que je survive à mon malheur? Ne sais-tu pas que trois cercueils sortiront ensemble de cette maison? Crois-tu que je vienne chercher ici autre chose qu'un dernier regard et une dernière bénédiction? — Dites un dernier *pardon*, répondit l'abbé d'une voix sinistre et avec un geste d'inexorable condamnation. — Je dis que vous êtes fou! m'écriai-je, et que si vous n'étiez pas un prêtre, je vous briserais dans ma main, pour la manière dont vous me parlez. — Je vous crains peu, monsieur, me répondit-il. M'ôter la vie serait me rendre un grand service; mais je suis fâché que vous confirmiez par vos menaces et votre emportement les accusations qui pèsent sur votre tête. Si je vous voyais touché de repentir, je pleurerais avec vous, mais votre assurance me fait horreur. Jusqu'ici je n'avais vu en vous qu'un fou furieux; aujourd'hui je crois voir un scélérat. Retirez-vous.

Je tombai sur un fauteuil, suffoqué de rage et de douleur. Un instant j'espérai que j'allais mourir. Edmée expirante à côté de moi, et en face de moi un juge saisi d'une telle conviction, que, de doux et de timide qu'il était par nature, il se faisait rude et implacable! La perte de celle que j'aimais me précipitait vers le désir de la mort, mais l'accusation horrible qui pesait sur moi réveillait mon énergie. Je ne pouvais croire qu'une telle accusation tînt un seul instant contre l'accent de la vérité. Je m'imaginais qu'il suffirait d'un regard et d'un mot de moi pour la faire tomber; mais je me sentais si consterné, si profondément blessé, que ce moyen de défense m'était refusé; et plus l'opprobre du soupçon s'appesantit sur moi, plus je compris qu'il est presque impossible de se défendre avec succès quand on n'a pour soi que la fierté de l'innocence méconnue.

Je restais accablé sans pouvoir proférer une parole. Il me semblait qu'une voûte de plomb me pesait sur le crâne. La porte se rouvrit, et mademoiselle Leblanc, s'approchant de moi d'un air haineux et guindé, me dit qu'une personne qui était sur l'escalier demandait à me parler. Je sortis machinalement, et je trouvai Patience, qui m'attendait, les bras croisés, dans son attitude la plus austère et avec une expression de visage qui m'eût commandé le respect et la crainte, si j'eusse été coupable.

— M. de Mauprat, dit-il, il est nécessaire que j'aie avec vous un entretien particulier, voulez-vous bien me suivre jusque chez moi?

— Oui, je le veux, répondis-je. Je supporterai toutes les humiliations, pourvu que je sache ce qu'on veut de moi, et pourquoi l'on se plaît à outrager le plus infortuné des hommes. Marche, Patience, et va vite, je suis pressé de revenir ici.

Patience marcha devant moi d'un air impassible, et quand nous fûmes arrivés à sa maisonnette, nous vîmes mon pauvre sergent qui venait d'arriver aussi à la hâte. Ne trouvant pas de cheval pour me suivre, et ne voulant pas me quitter, il était venu à pied, et si vite, qu'il était baigné de sueur. Il se releva néanmoins avec vivacité du banc sur lequel il s'était jeté sous le berceau de vigne, pour venir à notre rencontre.

— Patience! s'écria-t-il d'un ton dramatique qui m'eût fait sourire, s'il m'eût été possible d'avoir une lueur de gaieté dans de tels instants. Vieux fou!.. Calomniateur à votre âge?... Fi! monsieur... perdu par la fortune. Vous l'êtes!... Oui!

Patience, toujours impassible, leva les épaules, et dit à son ami:

— Marcasse, vous ne savez ce que vous dites. Allez vous reposer au bout du verger. Vous n'avez rien à faire ici, et je ne puis parler qu'à votre maître. Allez, je le veux, ajouta-t-il en le poussant de la main avec une autorité à laquelle le sergent, quoique fier et chatouilleux, céda par instinct et par habitude.

Quand nous fûmes seuls, Patience entra en matière et procéda à un interrogatoire que je résolus de subir,

afin d'obtenir plus vite moi-même l'éclaircissement de ce qui se passait autour de moi.

— Voulez-vous bien, monsieur, me dit-il, m'apprendre ce que vous comptez faire maintenant? — Je compte rester dans ma famille, répondis-je, tant que j'aurai une famille, et quand je n'en aurai plus, ce que je ferai n'intéresse personne. — Mais, monsieur, reprit Patience, si on vous disait que vous ne pouvez pas rester dans votre famille sans porter le coup de la mort à l'un ou à l'autre de ses membres, vous obstineriez-vous à y rester? — Si j'étais convaincu qu'il en fût ainsi, répondis-je, je ne me montrerais pas devant eux; j'attendrais au seuil de leur porte, ou le dernier jour de leur vie, ou celui de leur rétablissement, pour leur redemander une tendresse que je n'ai pas cessé de mériter... — Ah! nous en sommes là! dit Patience avec un sourire de mépris. Je ne l'aurais pas cru! Au reste, j'en suis bien aise, c'est plus clair. — Que voulez-vous dire? m'écriai-je; parlez, misérable, expliquez-vous! — Il n'y a ici que vous de misérable, répondit-il froidement en s'asseyant sur son unique escabeau, tandis que je restais debout devant lui.

Je voulais à tout prix qu'il s'expliquât. Je me contins, j'eus même l'humilité de dire que j'écouterais un bon conseil, s'il consentait à me répéter les paroles qu'Edmée avait prononcées aussitôt après l'événement, et celles qu'elle disait encore aux heures de la fièvre.

— Non certes, répondit Patience avec dureté; vous n'êtes pas digne d'entendre un mot de cette bouche, et ce ne sera pas moi qui vous les redirai. Qu'avez-vous besoin de les savoir? Espérez-vous cacher désormais quelque chose aux hommes? Dieu vous a vu, il n'y a pas de secret pour lui. Partez, restez à la Roche-Mauprat, tenez-vous tranquille, et quand votre oncle sera mort et vos affaires réglées, quittez le pays. Si vous m'en croyez même, quittez-le dès à présent. Je ne veux pas vous faire poursuivre, à moins que vous ne m'y forciez par votre conduite. Mais d'autres que moi ont, sinon la certitude, du moins le soupçon de la vérité. Avant qu'il soit deux jours, un mot dit au hasard dans le public, l'indiscrétion d'un domestique, peuvent éveiller l'attention de la justice, et de là à l'échafaud, quand on est coupable, il n'y a qu'un pas. Je ne vous haïssais point, j'ai même eu de l'amitié pour vous: croyez donc ce bon conseil que vous vous dites disposé à recevoir: partez, ou tenez-vous caché et prêt à fuir. Je ne voudrais pas votre perte, Edmée ne la voudrait pas non plus... Ainsi... Entendez-vous? — Vous êtes insensé de croire que j'écouterai un semblable conseil. Moi, me cacher! moi, fuir comme un coupable! vous n'y songez pas. Allez! allez! je vous brave tous. Je ne sais quelle fureur et quelle haine vous rongent, vous liguent contre moi; je ne sais pourquoi vous voulez m'empêcher de voir mon oncle et ma cousine. Mais je méprise vos folies. Ma place est ici, je ne m'en éloignerai que sur l'ordre formel de ma cousine ou de mon oncle, et encore faudra-t-il que j'entende cet ordre sortir de leur bouche, car je ne me laisserai transmettre d'avis par aucun étranger. Ainsi donc, merci de votre sagesse, M. Patience, la mienne ici suffira. Je vous salue.

Je m'apprêtais à sortir de la chaumière, lorsqu'il s'élança au-devant de moi, et un instant je le vis disposé à employer la force pour me retenir. Malgré son âge avancé, malgré ma grande taille et ma force athlétique, il était encore capable de soutenir une lutte de ce genre peut-être avec avantage. Petit, voûté, large des épaules, c'était un Hercule.

Il s'arrêta pourtant au moment où il levait le bras sur moi; et, saisi d'un de ces accès de vive sensibilité, auxquels il était sujet dans les moments de sa plus grande rudesse, il me regarda d'un air attendri, et me parla avec douceur: — Malheureux! me dit-il, toi que j'ai aimé comme mon enfant, car je te regardais comme le frère d'Edmée, ne cours pas à ta perte. Je t'en supplie, au nom de celle que tu as assassinée, et que tu aimes encore, je le sais, mais que tu ne peux plus revoir! Crois-moi! ta famille était hier encore un vaisseau superbe dont tu tenais le gouvernail; aujourd'hui, c'est un vaisseau échoué qui n'a plus ni voiles ni pilote; il faut que les mousses fassent la manœuvre, comme dit l'ami Marcasse; eh bien! mon pauvre naufragé, ne vous obstinez pas à vous noyer; je vous tends la corde, prenez-la; un jour de plus, et il sera trop tard. Songez que si la justice s'empare de vous, celui qui essaye aujourd'hui de vous sauver sera obligé, demain, de vous accuser et de vous condamner. Ne me forcez pas à faire une chose dont la seule pensée m'arrache des larmes. Bernard, vous avez été aimé, mon enfant! vivez encore aujourd'hui sur le passé.

Je fondis en larmes, et le sergent, qui rentra en cet instant, se mit à pleurer aussi et à me supplier de retourner à la Roche-Mauprat. Mais bientôt je me relevai, et les repoussant: — Je sais que vous êtes des hommes excellents, leur dis-je, vous êtes généreux et vous m'aimez bien puisque, me croyant souillé d'un crime effroyable, vous songez encore à me sauver la vie. Mais rassurez-vous, mes amis, je suis pur de ce crime, et je désire, au contraire, qu'on cherche des éclaircissements qui m'absoudront, soyez-en sûrs. Je dois à ma famille de vivre jusqu'à ce que mon honneur soit réhabilité. Ensuite, si je suis condamné à voir périr ma cousine, comme je n'ai qu'elle à aimer sur la terre, je me ferai sauter la cervelle. Pourquoi donc serais-je accablé? Je ne tiens pas à la vie. Que Dieu rende douces et sereines les dernières heures de celle à qui je ne survivrai certainement pas! C'est tout ce que je lui demande.

Patience secoua la tête d'un air sombre et mécon-

tent. Il était si convaincu de mon crime, que toutes mes dénégations m'aliénaient sa pitié. Marcasse m'aimait quand même; mais je n'avais pour garant de mon innocence que moi seul au monde.

— Si vous retournez au château, vous allez jurer ici de ne pas rentrer dans la chambre de votre cousine ou de votre oncle sans l'autorisation de l'abbé, s'écria Patience.

— Je jure que je suis innocent, répondis-je, et que je ne me laisserai convaincre de crime par personne. Arrière tous deux! laissez-moi. Patience, si vous croyez qu'il soit de votre devoir de me dénoncer, allez, faites-le; tout ce que je désire, c'est qu'on ne me condamne pas sans m'entendre; j'aime mieux le tribunal des lois que celui de l'opinion.

Je m'élançai hors de la chaumière, et je retournai au château. Cependant, ne voulant pas faire d'esclandre devant les valets, et sachant bien qu'on ne pourrait me cacher le véritable état d'Edmée, j'allai m'enfermer dans la chambre que j'habitais ordinairement.

Mais au moment où j'en sortais, vers le soir, pour savoir des nouvelles des deux malades, mademoiselle Leblanc me dit de nouveau qu'on me demandait dehors. Je remarquai sur son visage une double expression de satisfaction et de peur. Je compris qu'on venait m'arrêter, et je pressentis (ce qui était vrai) que mademoiselle Leblanc m'avait dénoncé. Je me mis à la fenêtre, et je vis dans la cour les cavaliers de la maréchaussée.

—C'est bien, dis-je, il faut que mon destin s'accomplisse.

Mais avant de quitter, pour toujours peut-être, cette maison où je laissais mon âme, je voulus revoir Edmée pour la dernière fois. Je marchai droit à sa chambre. Mademoiselle Leblanc voulut se jeter en travers de la porte; je la poussai si rudement, qu'elle tomba, et se fit, je crois, un peu de mal. Elle remplit la maison de ses cris, et fit grand bruit plus tard, dans les débats, de ce qu'il lui plaisait d'appeler une tentative d'assassinat sur sa personne.

J'entrai donc chez Edmée; j'y trouvai l'abbé et le médecin. J'écoutai en silence ce que disait celui-ci. J'appris que les blessures n'étaient pas mortelles par elles-mêmes; qu'elles ne seraient même pas très-graves, si une violente irritation du cerveau ne compliquait le mal et ne faisait craindre le tétanos. Ce mot affreux tomba sur moi comme un arrêt de mort. A la suite de blessures reçues à la guerre, j'avais vu en Amérique beaucoup de personnes mourir de cette terrible maladie. Je m'approchai du lit. L'abbé était si consterné, qu'il ne songea point à m'en empêcher. Je pris la main d'Edmée, toujours insensible et froide. Je la baisai une dernière fois; et sans dire un seul mot aux autres personnes, j'allai me livrer à la maréchaussée.

## XXIV

Je fus immédiatement enfermé dans la prison de la Prévôté, à La Châtre; le lieutenant criminel au bailliage d'Issoudun prit en main l'assassinat de mademoiselle de Mauprat et obtint permission de faire publier monitoire le lendemain. Il se rendit au village de Sainte-Sévère et dans les fermes des environs du bois de la Curat, où l'événement s'était passé, et reçut les dépositions de plus de trente témoins. Je fus décrété de prise de corps huit jours après mon arrestation. Si j'avais eu l'esprit assez libre, ou si quelqu'un se fût intéressé à moi, cette infraction à la loi, et beaucoup d'autres qui eurent lieu durant le procès, auraient pu être hardiment invoquées en ma faveur, et eussent prouvé qu'une haine cachée présidait aux poursuites. Dans tout le cours de l'affaire, une main invisible dirigea tout avec une célérité et une âpreté implacable.

La première instruction n'avait produit qu'une seule charge contre moi, celle de mademoiselle Leblanc. Tandis que tous les chasseurs déclaraient ne rien savoir et n'avoir aucune raison de regarder cet accident comme un meurtre volontaire, mademoiselle Leblanc, qui me haïssait de longue main pour quelques plaisanteries que je m'étais permises sur son compte, et qui d'ailleurs avait été gagnée comme on l'a su depuis, déclara qu'Edmée, au sortir de son premier évanouissement, étant sans fièvre et raisonnant fort bien, lui avait confié, en lui recommandant le secret, qu'elle avait été insultée, menacée, jetée à bas de son cheval, et enfin assassinée par moi. Cette méchante fille, s'emparant des révélations qu'Edmée avait faites dans la fièvre, composa assez habilement un récit complet, et l'embellit de toutes les richesses de sa haine. Dénaturant les paroles vagues et les impressions délirantes de sa maîtresse, elle affirma par serment qu'Edmée m'avait vu diriger le canon de ma carabine sur elle en disant : *Je te l'ai promis, tu ne mourras que de ma main.*

Saint-Jean, interrogé le même jour, déclara ne rien savoir que ce que mademoiselle Leblanc lui avait raconté dans la soirée, et son récit fut exactement conforme à la déposition précédente. Saint-Jean était un honnête homme, mais froid et borné. Par amour de la ponctualité, il n'omit aucun des renseigments oiseux qui pouvaient être mal interprétés contre moi. Il assura que j'avais toujours été bizarre, brouillon, fantasque; que j'étais sujet à des maux de tête durant lesquels je ne me connaissais plus; qu'en proie plusieurs fois déjà à des crises nerveuses, j'avais parlé de sang et de meurtre à une personne que je croyais toujours voir; enfin que j'étais d'un caractère tellement emporté, que j'étais *capable de jeter n'importe quoi à la tête d'une personne, quoique pourtant je ne me fusse jamais porté, à sa connaissance, à aucun excès*

*de ce genre.* Telles sont souvent les dépositions qui décident de la vie et de la mort, en matière criminelle.

Patience fut introuvable le jour de cette enquête. L'abbé déclara qu'il avait des idées si incertaines sur l'événement, qu'il subirait toutes les peines infligées aux témoins récalcitrants plutôt que de s'expliquer avant un plus ample informé. Il engagea le lieutenant criminel à lui donner du temps, promettant sur l'honneur de ne pas se dérober à l'action de la justice, et représentant qu'il pouvait acquérir au bout de quelques jours, par l'examen des choses, une conviction quelconque; et en ce cas, il s'engageait à s'expliquer nettement, soit pour, soit contre moi. Ce délai lui fut accordé.

Marcasse dit que si j'étais l'auteur des blessures de mademoiselle de Mauprat, ce dont il commençait à douter beaucoup, j'en étais du moins l'auteur involontaire. Il engageait son honneur et sa vie sur cette assertion.

Tel fut le résultat de la première information. Elle fut continuée à plusieurs reprises les jours suivants, et plusieurs faux témoins affirmèrent qu'ils m'avaient vu assassiner mademoiselle de Mauprat après avoir vainement essayé de la faire céder à mes désirs.

Un des plus funestes moyens de l'ancienne procédure était le monitoire; on appelait ainsi un avertissement par voie de prédication, lancé par l'évêque, et proclamé par tous les curés, aux habitants de leur paroisse, enjoignant de rechercher et de révéler tous les faits qui viendraient à leur connaissance sur le crime dont on informait. Ce moyen était un reflet adouci du principe inquisitorial qui régnait plus ouvertement dans d'autres contrées. La plupart du temps, le monitoire, institué d'ailleurs pour perpétuer au nom de la religion l'esprit de délation, était un chef-d'œuvre d'atrocité ridicule; on y supposait souvent le crime, et toutes les circonstances imaginaires que la passion des plaignants avait besoin de prouver; c'était la publication d'un thème tout fait sur lequel, pour gagner quelque argent, le premier coquin venu pouvait faire une déposition mensongère dans l'intérêt du plus offrant... Le monitoire avait pour effet inévitable, quand la rédaction en était partiale, de soulever contre l'accusé la haine publique. Les dévots surtout, recevant du clergé leur opinion toute faite, poursuivaient la victime avec acharnement, et c'est ce qui eut lieu pour moi, d'autant plus que le clergé de la province joua en ceci un autre rôle occulte qui faillit décider de mon sort.

L'affaire, portée en cour criminelle au présidial de Bourges, fut instruite en très-peu de jours.

Vous pouvez imaginer le sombre désespoir auquel je fus en proie. Edmée était dans un état de plus en plus déplorable, sa raison était complétement égarée. J'étais sans inquiétude sur l'issue du procès : je ne pensais pas qu'il fût possible de me convaincre d'un crime que je n'avais pas commis; mais que m'importaient l'honneur et la vie, si Edmée ne devait pas retrouver la faculté de me réhabiliter vis-à-vis d'elle-même? Je la considérais comme morte, morte en me maudissant! Aussi j'étais irrévocablement décidé à me tuer aussitôt après mon arrêt, quel qu'il fût. Je m'imposais comme un devoir de subir la vie jusque-là, et de faire ce qui serait nécessaire pour le triomphe de la vérité; mais j'étais accablé d'une telle stupeur, que je ne m'informais pas même de ce qu'il y avait à faire. Sans l'esprit et le zèle de mon avocat, sans le dévouement admirable de Marcasse, mon incurie m'eût abandonné au sort le plus funeste.

Marcasse passait toutes ses journées à courir et à s'employer pour moi. Le soir il venait se jeter sur une botte de paille au pied de mon lit de sangle; et après m'avoir donné des nouvelles d'Edmée et de mon oncle, qu'il allait voir tous les jours, il me racontait le résultat de ses démarches. Je lui serrais la main avec tendresse; mais la plupart du temps, absorbé par ce qu'il venait de me dire sur Edmée, je ne l'entendais point.

Cette prison, ancienne forteresse des Elevains de Lombaud, seigneurs de la province, ne consistait plus dès lors qu'en une formidable tour carrée, noircie par les siècles et plantée sur le roc au revers d'un ravin où l'Indre forme un vallon étroit, sinueux, et riche de la plus belle végétation. La saison était magnifique. Ma chambre, placée au plus haut de la tour, recevait les rayons du soleil levant, qui projetait, d'un horizon à l'autre, les ombres grêles et gigantesques d'un triple rideau de peupliers. Jamais paysage plus riant, plus frais et plus pastoral ne s'offrit aux regards d'un prisonnier; mais de quoi pouvais-je jouir? Il y avait des paroles de mort et d'outrage dans toutes les brises qui passaient dans les violiers de la muraille crevassée. Chaque son rustique, chaque refrain de cornemuse qui montait vers moi, semblaient renfermer une insulte ou signaler un profond mépris pour ma douleur. Il n'y avait pas jusqu'au bêlement des troupeaux qui ne me parût l'expression de l'oubli et de l'indifférence.

Marcasse avait depuis quelque temps une idée fixe; il pensait qu'Edmée avait été assassinée par Jean de Mauprat. Cela pouvait être; mais comme je n'avais à cet égard aucune probabilité à faire valoir, je lui imposai silence dès qu'il m'en parla. Il ne me convenait pas de chercher à me disculper aux dépens d'autrui. Quoique Jean de Mauprat fût capable de tout, il était possible que la pensée ne lui fût jamais venue de commettre ce crime; et n'ayant pas entendu parler de lui depuis plus de six semaines, il me semblait qu'il y aurait eu de la lâcheté à l'inculper. Je persistais à croire qu'un des chasseurs de la battue avait tiré sur Edmée par mégarde, et qu'un sentiment de crainte et de honte l'empêchait d'avouer son malheur. Marcasse

eut le courage d'aller voir tous ceux qui avaient pris part à cette chasse et de les supplier, avec toute l'éloquence dont le ciel l'avait doué, de ne pas craindre le châtiment d'un meurtre involontaire, et de ne pas laisser charger un innocent à leur place. Toutes ces démarches furent sans résultat, et les réponses d'aucun des chasseurs ne purent laisser à mon pauvre ami l'espérance de trouver là une révélation du mystère qui nous enveloppait.

Je fus transféré à Bourges, dans l'ancien château des ducs de Berri, qui sert désormais de prison. Ce fut une grande douleur pour moi d'être séparé de mon fidèle sergent. On lui eût permis de me suivre, mais il craignait d'être arrêté bientôt à la suggestion de mes ennemis (car il persistait à me croire poursuivi par des haines cachées) et de se trouver par là hors d'état de me servir. Il voulait donc ne pas perdre un instant pour continuer ses recherches tant qu'on ne *l'appréhenderait pas au corps*.

Deux jours après mon installation à Bourges, Marcasse produisit un acte dressé à sa réquisition, par deux notaires de La Châtre, par lequel, d'après les dépositions de dix témoins, on constatait qu'un frère mendiant avait rôdé tous les jours antérieurs à celui de l'assassinat dans la Varenne, paru sur divers points à des distances très-rapprochées, et notamment couché à Notre-Dame de Pouligny la veille de l'événement. Marcasse prétendait que ce moine était Jean de Mauprat; deux femmes déposèrent qu'elles avaient cru le reconnaître soit pour Jean, soit pour Gaucher de Mauprat, qui lui ressemblait beaucoup. Mais ce Gaucher était mort noyé dans un étang, le lendemain de la prise du donjon; et toute la ville de La Châtre ayant vu, du soir au matin ce jour-là, le trappiste conduire avec le prieur des carmes la procession et les offices au pèlerinage de Vaudevant, ces dépositions, loin de m'être favorables, firent le plus mauvais effet, et jetèrent de l'odieux sur ma défense. Le trappiste fit victorieusement prouver son alibi, et le prieur des carmes l'aida à répandre que j'étais un infâme scélérat. Ce fut un temps de triomphe pour Jean de Mauprat; il disait hautement qu'il était venu se remettre à ses juges naturels pour subir la peine due à ses fautes passées, et personne ne voulait admettre la pensée de poursuivre un si saint homme. Le fanatisme qu'il inspirait dans notre province éminemment dévote était tel qu'aucun magistrat n'eût osé braver l'opinion publique en faisant sévir contre lui. Dans ses dépositions, Marcasse raconta l'apparition mystérieuse et inexplicable du trappiste à la Roche-Mauprat, ses démarches pour s'introduire auprès de M. Hubert et de sa fille, l'insolence qu'il avait eue d'aller les effrayer jusque dans leurs appartements, et les efforts du prieur des carmes pour obtenir de moi des sommes considérables en faveur de ce personnage. Toutes ces dépositions furent traitées comme un roman, car Marcasse avouait n'avoir été témoin d'aucune des apparitions du trappiste; et ni le chevalier, ni sa fille, n'étaient en état de témoigner. Mes réponses aux divers interrogatoires que je subis, confirmèrent, il est vrai, ces récits; mais comme je déclarai avec une parfaite sincérité que depuis deux mois le trappiste ne m'avait donné aucun sujet d'inquiétude ou de mécontentement, et comme je me refusai à lui attribuer le meurtre, il sembla, pendant quelques jours, que le trappiste dût être à jamais réhabilité dans l'opinion publique. Mon peu d'animosité contre lui n'adoucit pourtant pas celle de mes juges. On usa des pouvoirs arbitraires qu'avait la magistrature des temps passés, surtout au fond des provinces, et on paralysa tous les moyens de mon avocat par une précipitation féroce. Plusieurs personnages de robe que je ne veux pas désigner, se livrèrent sur mon compte, et publiquement, à des déclamations qui eussent dû les faire récuser au tribunal de la dignité et de la morale humaines. Ils intriguèrent auprès de moi pour m'amener à des révélations, et me promirent presque un arrêt favorable si j'avouais au moins avoir blessé mademoiselle de Mauprat par mégarde. Le mépris avec lequel je reçus ces ouvertures acheva de me les aliéner. Étranger à toute intrigue, dans un temps où la justice et la vérité ne pouvaient triompher sans l'intrigue, je fus la proie de deux ennemis redoutables, le clergé et la robe : le premier, que j'avais offensé dans la personne du prieur des carmes, et la seconde, dont j'étais haï à cause des prétendants qu'Edmée avait repoussés, et dont le plus rancunier tenait de près au personnage le plus éminent du présidial.

Néanmoins quelques hommes intègres, auxquels j'étais à peu près inconnu, prirent intérêt à mon sort, en raison des efforts qui furent faits pour me rendre odieux. L'un d'eux, M. E***, qui ne manquait pas d'influence, car il était frère de l'intendant de la province et se trouvait en rapport avec tous les subdélégués, me servit, par les excellents avis qu'il ouvrit, pour jeter du jour sur cette affaire embarrassante.

Patience eût pu servir mes ennemis sans le vouloir, par la conviction où il était de ma culpabilité; mais il ne le voulait pas. Il avait repris sa vie errante dans les bois, et sans se cacher il était insaisissable. Marcasse était fort inquiet de ses intentions, et ne comprenait rien à sa conduite. Les cavaliers de la maréchaussée étaient furieux de voir un vieillard se jouer d'eux sans sortir du rayon de quelques lieues de pays. Je pense qu'avec les habitudes et la constitution de ce vieillard il eût pu vivre des années dans la Varenne sans tomber entre leurs mains et sans éprouver le besoin de se rendre, que l'ennui et l'effroi de la solitude suggèrent, la plupart du temps, aux grands criminels eux-mêmes.

## XXV

Le jour des débats arriva. Je m'y rendis avec calme, mais l'aspect de la foule m'attrista profondément. Je n'avais là aucun appui, aucune sympathie. Il me semblait que c'eût été une raison pour trouver du moins cette apparence de respect que le malheur et l'état d'abandon réclament. Je ne vis sur tous les visages qu'une brutale et insolente curiosité. Des jeunes filles du peuple se récrièrent tout haut à mes oreilles sur ma bonne mine et ma jeunesse. Un grand nombre de femmes appartenant à la noblesse et à la finance, étalaient aux tribunes de brillantes toilettes, comme s'il se fût agi d'une fête. Grand nombre de capucins montraient leur crâne rasé au milieu d'une populace qu'ils excitaient contre moi, et des rangs serrés de laquelle j'entendais sortir les appellations de brigand, d'impie et de bête farouche. Les hommes à la mode du pays se dandinaient aux bancs d'honneur et s'exprimaient sur ma passion en termes de ruelles. J'entendais et je voyais tout avec la tranquillité d'un profond dégoût de la vie et comme un voyageur arrivé au terme de sa course voit avec indifférence et lassitude les agitations de ceux qui repartent pour un but plus lointain.

Les débats commencèrent avec cette solennité emphatique qui caractérise dans tous les temps l'exercice des fonctions de la magistrature. Mon interrogatoire fut court, malgré la quantité inombrable des questions qui me furent adressées sur toute ma vie. Mes réponses déjouèrent singulièrement les espérances de la curiosité publique et abrégèrent de beaucoup la séance. Je me renfermai dans trois réponses principales et dont le fond était invariable. 1° A toutes celles qui concernaient mon enfance et mon éducation, je répondis que je n'étais point sur le banc des accusés pour faire le métier d'accusateur ; 2° à celles qui portèrent sur Edmée et sur la nature de mes sentiments et de mes relations avec elle, je répondis que le mérite et la réputation de mademoiselle de Mauprat ne permettaient pas même la plus simple question sur la nature de ses relations avec un homme quelconque; que, quant à mes sentiments, je n'en devais compte à personne; 3° à celles qui eurent pour but de me faire avouer mon prétendu crime, je répondis que je n'étais pas même l'auteur involontaire de l'accident. J'entrai par réponses monosyllabiques dans le détail des circonstances qui avaient précédé immédiatement l'événement; mais, sentant que je devais à Edmée autant qu'à moi-même de taire les mouvements tumultueux qui m'avaient agité, j'expliquai la scène à la suite de laquelle je l'avais quittée, par une chute de cheval, et l'éloignement où l'on m'avait trouvé de son corps gisant, par la nécessité où je m'étais cru de courir après mon cheval pour l'escorter de nouveau. Tout cela n'était pas clair et ne pouvait pas l'être. Mon cheval avait couru dans le sens contraire à celui que je disais, et le désordre où l'on m'avait vu avant que j'eusse connaissance de l'accident, n'était pas suffisamment expliqué par une chute de cheval. On m'interrogeait surtout sur cette pointe que j'avais faite dans les bois avec ma cousine, au lieu de suivre la chasse, comme nous l'avions annoncé. On ne voulait pas croire que nous nous fussions égarés, précisément guidés par la fatalité ; on ne pouvait, disait-on, se représenter le hasard comme un être de raison, armé d'un fusil, attendant Edmée à point nommé à la tour Gazeau, pour l'assassiner au moment où j'aurais le dos tourné pendant cinq minutes. On voulait que je l'eusse entraînée, soit par artifice, soit par force, en ce lieu écarté pour lui faire violence et lui donner la mort, soit par vengeance de n'y avoir pas réussi, soit par crainte d'être découvert et châtié de ce crime.

On fit entendre ensuite tous les témoins à charge et à décharge. A vrai dire, il n'y eut que Marcasse parmi ces derniers qu'on pût réellement considérer comme tel. Tous les autres affirmaient seulement qu'un moine *ayant la ressemblance des Mauprat* avait erré dans la Varenne à l'époque fatale, et qu'il avait même paru se cacher le soir qui suivit l'événement. On ne l'avais pas revu depuis. Ces dépositions, que je n'avais pas provoquées et que je déclarai n'avoir pas personnellement invoquées, me causèrent beaucoup d'étonnement, car je vis figurer parmi ces témoins les plus honnêtes gens du pays. Mais elles n'eurent de poids qu'aux yeux de M. E***, le conseiller qui s'intéressait réellement à la vérité. Il éleva la voix pour demander comment il se faisait que M. Jean de Mauprat n'eût pas été sommé de se présenter pour être confronté avec ces témoins, puisque, d'ailleurs, il s'était donné la peine de faire constater son alibi par des actes. Cette objection ne fut accueillie que par un murmure d'indignation. Les gens qui ne regardaient pas Jean de Mauprat comme un saint, n'étaient pourtant pas en petit nombre, mais ils étaient froids à mon égard, et n'étaient venus là que pour assister à un spectacle.

L'enthousiasme des cagots fut au comble, lorsque le trappiste, sortant tout à coup de la foule et baissant son capuchon d'une manière théâtrale, s'approcha hardiment de la barre, en disant qu'il était un misérable pécheur, digne de tous les outrages, mais qu'en cette occasion où la vérité était un devoir pour tous, il se regardait comme obligé de donner l'exemple de la franchise et de la simplicité, en s'offrant de lui-même à toutes les épreuves qui pourraient éclairer la conscience des juges. Il y eut des trépignements de joie et de tendresse dans l'auditoire. Le trappiste fut introduit dans l'enceinte de la cour, et confronté avec les témoins, qui déclarèrent tous, sans hésiter, que le moine qu'ils avaient vu portait le même habit et

avait un air de famille, une sorte de ressemblance éloignée avec celui-là, mais que ce n'était pas le même, et qu'il ne leur restait pas un doute à cet égard.

L'issue de cet incident fut un nouveau triomphe pour le trappiste. Personne ne se dit que les témoins avaient montré tant de candeur, qu'il était difficile de croire qu'ils n'eussent point vu réellement un autre trappiste. Je me souvins en cet instant que lors de la première entrevue de l'abbé avec Jean de Mauprat à la fontaine des Fougères, ce dernier lui avait touché quelques mots d'un sien *frère en religion*, qui voyageait avec lui et qui avait passé la nuit à la ferme des Goulets. Je crus devoir communiquer cette réminiscence à mon avocat, et il alla en conférer tout bas avec l'abbé qui était sur le banc des témoins, et qui se rappela fort bien cette circonstance, sans pouvoir y ajouter aucun renseignement subséquent.

Quand ce fut au tour de l'abbé à parler, il se tourna vers moi d'un air d'angoisse; ses yeux se remplirent de larmes, et il répondit aux questions de formalité avec trouble et d'une voix éteinte. Il fit un grand effort sur lui-même pour répondre sur le fond, et enfin il le fit en ces termes :

— J'étais dans le bois, lorsque M. le chevalier Hubert de Mauprat me pria de descendre de voiture et d'aller voir ce qu'était devenue sa fille Edmée, qui s'était écartée de la chasse depuis un temps assez long pour lui causer de l'inquiétude. Je courus assez loin et trouvai à trente pas de la tour Gazeau M. Bernard de Mauprat dans un grand désordre. Je venais d'entendre un coup de feu. Je vis qu'il n'avait plus sa carabine; il l'avait jetée (déchargée, comme le fait a été constaté) à quelques pas de là. Nous courûmes ensemble jusqu'à mademoiselle de Mauprat, que nous trouvâmes à terre percée de deux balles. L'homme qui nous avait devancés et qui était près d'elle en cet instant, pourrait seul nous dire les paroles qu'il a pu recueillir de sa bouche. Elle était sans connaissance quand je la vis.

— Mais vous avez su ponctuellement ces paroles de cette personne, dit le président; car il existe, dit-on, une liaison d'amitié entre vous et ce paysan instruit qu'on appelle Patience.

L'abbé hésita, et demanda si les lois de la conscience n'étaient pas ici en contradiction avec les lois de la procédure, si des juges avaient le droit de demander à un homme la révélation d'un secret confié à sa loyauté, et de le faire manquer à un serment.

— Vous avez fait serment ici, par le Christ, de dire la vérité, toute la vérité, lui répondit-on; c'est à vous de savoir si ce serment n'est pas plus solennel que tous ceux que vous avez pu faire précédemment.

— Mais si j'avais reçu cette confidence sous le sceau de la confession, dit l'abbé, vous ne m'exhorteriez certainement pas à la révéler.

— Il y a longtemps, dit le président, que vous ne confessez plus personne, monsieur l'abbé.

A cette remarque inconvenante, il y eut de la gaieté sur le visage de Jean de Mauprat, une gaieté affreuse qui me le représenta tel qu'autrefois je l'avais vu se tordant de rire à la vue des souffrances et des pleurs.

L'abbé trouva dans le dépit que lui causa cette petite attaque personnelle la force qui lui eût manqué sans cela. Il resta quelques instants les yeux baissés. On le crut humilié; mais au moment où il se redressa, on vit briller dans son regard la maligne obstination du prêtre. — Tout bien considéré, dit-il d'un ton fort doux, je crois que ma conscience m'ordonne de taire cette révélation, je la tairai. — Aubert, dit l'avocat du roi avec emportement, vous ignorez apparemment les peines portées par la loi contre les témoins qui se conduisent comme vous faites. — Je ne les ignore pas, répondit l'abbé d'un ton plus doux encore. — Et sans doute, votre intention n'est pas de les braver? — Je les subirai s'il le faut, repartit l'abbé avec un imperceptible sourire de fierté et un maintien si parfaitement noble, que toutes les femmes s'émurent. Les femmes sont d'excellents appréciateurs des choses délicatement belles. — C'est fort bien, reprit le ministère public. Persistez-vous dans ce système de silence? — Peut-être non, répondit l'abbé. — Nous direz-vous si, durant les jours qui ont suivi l'assassinat de mademoiselle de Mauprat, vous vous êtes trouvé à portée d'entendre les paroles qu'elle a proférées, soit dans le délire, soit dans la lucidité de ses idées? — Je ne vous dirai rien de cela, répondit l'abbé; il serait contre mes affections et contre toute convenance à mes yeux de redire des paroles qui, en cas de délire, ne prouveraient absolument rien, et, en cas d'idée lucide, n'auraient été prononcées que dans l'épanchement d'une amitié toute filiale. — C'est fort bien, dit l'avocat du roi en se levant, la cour sera par nous requise de délibérer sur votre refus de témoignage, en joignant l'incident au fond. — Pour moi, dit le président, en attendant, et en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, j'ordonne qu'Aubert soit arrêté et conduit en prison.

L'abbé se laissa emmener avec une tranquillité modeste. Le public fut saisi de respect, et le plus profond silence régna dans l'assemblée, malgré les efforts et le dépit des moines et des curés, qui fulminaient tout bas contre l'hérétique.

Tous les témoins entendus (et je dois dire que ceux qu'on avait subornés jouèrent leur rôle très-faiblement en public), mademoiselle Leblanc comparut pour couronner l'œuvre. Je fus surpris de voir cette fille si acharnée contre moi, et si bien dirigée dans sa haine. Elle avait d'ailleurs des armes bien puissantes pour me nuire. En vertu du droit d'écouter aux portes et de surprendre tous les secrets de famille, que s'arrogent les laquais; habile d'ailleurs aux interprétations, et féconde en mensonges, elle savait et ar-

rangeait à sa guise la plupart des faits qu'elle pouvait invoquer pour ma perte. Elle raconta de quelle manières, sept ans auparavant, j'étais arrivé au château de Sainte-Sévère à la suite de mademoiselle de Mauprat, que j'avais soustraite à la grossièreté et à la méchanceté de mes oncles (cela soit dit, ajouta-t-elle en se tournant avec une grâce d'antichambre vers Jean de Mauprat, sans faire allusion au saint homme qui est dans cette enceinte, et qui de grand pécheur est devenu un grand saint). Mais à quel prix, continua-t-elle en se tournant vers la cour, ce misérable bandit avait-il sauvé ma chère maîtresse? Il l'avait déshonorée, messieurs; et toute la suite des jours de la pauvre demoiselle s'est passée dans les larmes et dans la honte, à cause de la violence qu'elle avait subie, et dont elle ne pouvait pas se consoler. Trop fière pour confier son malheur à personne, et trop honnête pour tromper aucun homme, elle a rompu avec M. de La Marche, qu'elle aimait *à la passion*, et qui l'aimait de même; elle a refusé toutes les demandes en mariage qui lui ont été faites pendant sept ans, et tout cela par point d'honneur, car elle détestait M. Bernard. Dans les commencements, elle voulait se tuer, car elle avait fait aiguiser un petit couteau de chasse de son père, et (M. Marcasse est là pour le dire, s'il veut s'en souvenir), elle se serait tuée certainement, si je n'avais jeté ce couteau dans le puits de la maison. Elle songeait aussi à se défendre contre les attaques nocturnes de son persécuteur, car elle mettait toujours ce couteau, tant qu'elle l'a eu, sous son oreiller; elle verrouillait tous les soirs la porte de sa chambre, et plusieurs fois je l'ai vue rentrer pâle et près de s'évanouir, tout essoufflée, comme une personne qui vient d'être poursuivie et d'avoir une grande frayeur. A mesure que ce monsieur a *pris de l'éducation* et des manières, mademoiselle, voyant qu'elle ne pouvait pas avoir d'autre mari, puisqu'il parlait toujours de tuer tous ceux qui se présenteraient, espéra qu'il se *corrigerait de sa férocité*, et lui montra beaucoup de douceur et de bonté; elle le soigna même pendant sa maladie, non pas qu'elle l'aimât et *l'estimât* autant qu'il a plu à M. Marcasse de le dire dans sa *version*, mais elle craignait toujours que dans son délire il ne trahît devant les domestiques ou devant son père le secret de l'affront qu'il lui avait fait, et qu'elle avait grand soin de cacher par pudeur et par fierté. Toutes les dames qui sont ici doivent bien comprendre cela. Quand la famille fut passer l'hiver de 77 à Paris, M. Bernard redevint jaloux, despote, et fit tant de menaces de tuer M. de La Marche, que mademoiselle fut forcée de congédier celui-ci. Après cela, elle eut des scènes violentes avec Bernard, lui déclara qu'elle ne l'aimait pas et ne l'aimerait jamais. De colère et de chagrin, car on ne peut pas nier qu'il n'en fût amoureux *comme un tigre*, il partit pour l'Amérique, et pendant les six ans qu'il y passa, ses lettres le montrèrent fort *amendé*. Quand il revint, mademoiselle avait pris son parti d'être vieille fille, et elle était redevenue très-tranquille. M. Bernard paraissait devenu, de son côté, assez *bon enfant*. Mais à force de la voir tous les jours, et d'être sans cesse appuyé sur le dos de son fauteuil, ou de lui devider des écheveaux de laine, en lui parlant tout bas pendant que son père dormait, voilà qu'il en est redevenu si amoureux que la tête *lui en a parti*. Je ne veux pas trop l'accuser, le pauvre malheureux, et crois que sa place est aux Petites-Maisons plutôt qu'à la potence. Il criait et rugissait toute la nuit, et lui écrivait des lettres *si bêtes*, qu'elle les lisait en souriant, et les mettait dans sa poche sans y répondre. Au reste, en voici une que j'ai trouvée sur elle quand je l'ai déshabillée après le malheureux événement : elle a été percée par une balle et tachée de sang; mais on peut encore en lire assez pour voir que *monsieur* avait souvent l'intention de tuer *mademoiselle*.

Elle déposa sur le bureau un papier demi-brûlé, demi-sanglant, qui produisit sur les assistants un mouvement d'horreur, sincère chez quelques-uns, affecté chez beaucoup d'autres.

Avant qu'on le lût, elle acheva sa déposition, et la termina par des assertions qui me troublèrent profondément, car je ne distinguais plus la limite entre la réalité et la perfidie. Depuis son accident, dit-elle, mademoiselle a toujours été entre la vie et la mort. Elle n'en relèvera certainement pas, quoi qu'en disent messieurs les médecins. J'ose dire que ces messieurs, ne voyant la malade qu'à de certaines heures, ne connaissent pas sa maladie comme moi, qui ne l'ai pas quittée une seule nuit. Ils prétendent que les blessures vont bien, mais que la tête est dérangée. Je dis, moi, que les blessures vont mal, et que la tête va mieux qu'on ne dit. Mademoiselle déraisonne fort rarement, et *si elle a à déraisonner*, c'est en présence de ces messieurs, qui la troublent et l'effrayent. Elle fait alors tant d'efforts pour ne pas sembler folle, qu'elle le devient. Mais sitôt qu'on la laisse seule avec moi ou avec Saint-Jean ou avec M. l'abbé, *qui a fort bien pu dire ce qui en est, s'il l'a voulu*, elle redevient calme, douce, sensée comme à l'ordinaire. Elle dit qu'elle souffre à en mourir, bien qu'elle prétende avec messieurs les médecins qu'elle ne souffre presque plus. Elle parle alors de son meurtrier avec la générosité qui convient à une chrétienne, et répète cent fois par jour : « Que Dieu lui pardonne dans l'autre vie, comme je lui pardonne dans celle-ci! *Après tout, il faut bien aimer une femme pour la tuer!* J'ai eu tort de ne pas l'épouser, il m'aurait peut-être rendue heureuse; je l'ai porté au désespoir, et il s'est vengé de moi. Chère Leblanc, garde-toi de jamais trahir le secret que je te confie. Un mot indiscret le conduirait à l'échafaud, et mon père en mourrait! » La pauvre demoiselle est loin d'imaginer que les choses en sont

là, que je suis sommée par la loi et par la religion de dire ce que je voudrais taire, et qu'au lieu de venir chercher ici un appareil pour les douches, je suis venue confesser la vérité. Ce qui me console, c'est que tout cela sera facile à cacher à M. le chevalier, qui n'a pas plus sa tête que l'enfant qui vient de naître. Pour moi, j'ai fait mon devoir, que Dieu soit mon juge.

Après avoir ainsi parlé avec une parfaite assurance et une grande volubilité, mademoiselle Leblanc se rassit au milieu d'un murmure approbateur, et on procéda à la lecture de la lettre trouvée sur Edmée.

C'était bien celle que je lui avais écrite quelques jours avant le jour funeste. On me la présenta, je ne pus me défendre de porter à mes lèvres l'empreinte du sang d'Edmée; puis ayant jeté les yeux sur l'écriture, je rendis la lettre en déclarant avec calme qu'elle était de moi.

La lecture de cette lettre fut mon coup de grâce. La fatalité, qui semble ingénieuse à nuire à ses victimes, voulut (et peut-être une main infâme contribua-t-elle à cette mutilation) que les passages qui témoignaient de ma soumission et de mon respect fussent détruits. Certaines allusions poétiques qui expliquaient et excusaient les divagations exaltées, furent illisibles. Ce qui sauta aux yeux et s'empara de toutes les convictions, ce furent les lignes restées intactes qui témoignèrent de la violence de ma passion, et de l'emportement de mes délires. Ce furent des phrases telles que celles-ci : *J'ai parfois envie de me lever au milieu de la nuit, et d'aller vous tuer! Je l'aurais fait déjà cent fois, si j'étais assuré de ne plus vous aimer quand vous serez morte. Ménagez-moi, car il y a deux hommes en moi, et quelquefois le brigand d'autrefois règne sur l'homme nouveau*, etc. Un sourire de délices passa sur les lèvres de mes ennemis. Mes défenseurs furent démoralisés, et mon pauvre sergent lui-même me regarda d'un air désespéré. Le public m'avait déjà condamné.

Après cet incident, l'avocat du roi eut beau jeu à déclamer un réquisitoire fulminant, dans lequel il me présenta comme un pervers incurable, comme un rejeton maudit d'une souche maudite, comme un exemple de la fatalité des méchants instincts; et après s'être évertué à faire de moi un objet d'horreur et d'épouvante, il essaya, pour se donner un air d'impartialité et de générosité, de provoquer en ma faveur la compassion des juges; il voulut prouver que je n'étais pas maître de moi-même, que ma raison, bouleversée dès l'enfance par des spectacles atroces et des principes de perversité, n'était pas complète, et n'aurait jamais pu l'être, quelles qu'eussent été les circonstances, et le developpement de mes passions. Enfin, après avoir fait de la philosophie et de la rhétorique, au grand plaisir des assistants, il conclut contre moi à la peine d'interdiction et de reclusion à perpétuité.

Quoique mon avocat fût un homme de cœur et de tête, la lettre l'avait tellement surpris, l'auditoire était si mal disposé pour moi, la cour donnait publiquement de telles marques d'incrédulité et d'impatience en l'écoutant (habitude indécente qui s'est perpétuée sur les siéges de la magistrature de ce pays), que son plaidoyer fut pâle. Tout ce qu'il parut fondé à demander avec force, fut un supplément d'instruction. Il se plaignit de ce que toutes les formalités n'avaient pas été remplies, de ce que la justice n'avait pas suffisamment éclairé toutes les parties de l'affaire, de ce qu'on se hâtait de juger une cause dont plusieurs circonstances étaient encore enveloppées de mystère. Il demanda que les médecins fussent appelés à s'expliquer sur la possibilité de faire entendre mademoiselle de Mauprat. Il démontra que la plus importante, la seule importante déposition était celle de Patience, et que Patience pouvait se présenter au premier jour et me disculper. Il demanda enfin qu'on fît des recherches pour retrouver le moine quêteur dont la ressemblance avec les Mauprat n'avait pas encore été expliquée, et avait été affirmée par des témoins dignes de foi. Il fallait, selon lui, savoir ce qu'était devenu Antoine de Mauprat, et faire expliquer le trappiste à cet égard. Il se plaignit hautement de ce qu'on l'avait privé de tous ces moyens de défense en refusant tout délai, et il eut la hardiesse de faire entendre qu'il y avait de mauvaises passions intéressées à la marche aveugle et rapide d'une telle procédure. Le président le rappela à l'ordre; l'avocat du roi répliqua victorieusement que toutes les formalités étaient remplies, que la cour était suffisamment éclairée, que la recherche du moine quêteur était une puérilité de mauvais goût, que Jean de Mauprat avait prouvé la mort de son dernier frère, arrivée plusieurs années auparavant. La cour se retira pour délibérer, et au bout d'une demi-heure, elle rentra, et rendit contre moi un arrêt qui me condamnait à la peine capitale.

---

## XXVI

Quoique la promptitude et la rigidité de cet arrêt fussent une chose inique et qui frappa de stupeur les plus acharnés contre moi, je reçus le coup avec un grand calme. Je ne m'intéressais plus à rien sur la terre : je recommandai à Dieu mon âme et la réhabilitation de ma mémoire. Je me dis que, si Edmée mourait, je la retrouverais dans un monde meilleur; que, si elle me survivait et retrouvait la raison, elle arriverait un jour à l'éclaircissement de la vérité, et qu'alors je vivrais dans son cœur comme un souvenir cher et douloureux. Irritable comme je le suis, et toujours disposé à la fureur envers tout ce qui m'est obstacle ou offense, je m'étonne de la résignation phi-

losophique et de la fierté silencieuse que j'ai trouvée dans les grandes occasions de ma vie, et surtout dans celle-ci.

Il était deux heures du matin. L'audience durait depuis quatorze heures. Un silence de mort planait sur l'assemblée, qui était aussi attentive, aussi nombreuse, qu'au commencement, tant les hommes sont avides de spectacles. Celui qu'offrait l'enceinte de la cour criminelle en cet instant était lugubre. Ces hommes en robes rouges, aussi pâles, aussi absolus, aussi implacables que le conseil des Dix à Venise; ces spectres de femmes coiffées de fleurs, que la lueur blafarde des flambeaux faisait ressembler à des souvenirs de la vie, flottant dans les tribunes au-dessus des prêtres de la mort, les mousquets de la garde étincelant dans l'ombre des derniers plans, l'attitude brisée de mon pauvre sergent, qui s'était laissé tomber à mes pieds, la joie muette et puissante du trappiste, infatigablement debout auprès de la barre, le son lugubre d'une cloche de couvent qui se mit à sonner matines dans le voisinage, au milieu du silence de l'assemblée, c'était de quoi émouvoir les nerfs des femmes de fermiers généraux, et faire battre les larges poitrines des corroyeurs du parterre.

Tout à coup, au moment où la cour allait se disperser et annoncer la levée de la séance, une figure en tout semblable à celle qu'on prête au paysan du Danube, trapue, en haillons, pieds nus, à la barbe longue, aux cheveux en désordre, au front large et austère, au regard imposant et sombre, se leva au milieu des mouvants reflets dont la foule était à demi éclairée, et se dressa devant la barre en disant d'une voix creuse et accentuée : — Moi, Jean Le Houx, dit *Patience*, je m'oppose à ce jugement, comme inique quant au fond, et illégal quant à la forme. Je demande qu'il soit revisé, afin que je puisse faire ma déposition, qui est nécessaire, souveraine peut-être, et qu'on aurait dû attendre.

— Eh! si vous aviez quelque chose à dire, s'écria l'avocat du roi avec passion, que ne vous présentiez-vous lorsque vous en avez été requis? Vous en imposez à la cour en prétendant que vous avez des motifs à faire valoir. — Et vous, répondit Patience d'un ton plus lent et d'une voix plus creuse encore qu'auparavant, vous en imposez au public en disant que je n'en ai pas. Vous savez bien que je dois en avoir. — Songez où vous êtes, témoin, et rappelez-vous à qui vous parlez. — Je le sais trop, et je ne dirai rien de trop. Je déclare ici que j'ai des choses importantes à dire, et que je les aurais dites à temps, si vous n'aviez pas *violenté* le temps. Je veux les dire, et je les dirai; et croyez-moi, il vaut mieux que je les dise pendant qu'on peut encore revenir sur la procédure. Cela vaut mieux encore pour les juges que pour le condamné, car celui-là revit par l'honneur, au moment où les autres meurent par l'infamie.

— Témoin, dit le magistrat irrité, l'âcreté et l'insolence de votre langage seront plus nuisibles qu'avantageuses à l'accusé. — Et qui vous dit que je sois favorable à l'accusé? dit Patience d'une voix de tonnerre. Que savez-vous de moi? Et s'il me plaît de faire qu'un arrêt illégal et sans force devienne un arrêt puissant et irrévocable? — Comment accorder ce désir de faire respecter les lois, dit le magistrat, véritablement ébranlé par l'ascendant de Patience, avec l'infraction que vous avez commise contre elles en ne vous rendant pas à l'assignation du lieutenant criminel? — Parce que je ne le voulais pas. — Il y a des peines sévères contre ceux dont la volonté ne s'accorde pas toujours avec les lois du royaume. — Possible. — Venez-vous avec l'intention de vous y soumettre aujourd'hui? — Je viens avec celle de vous les faire respecter. — Je vous préviens que si vous ne changez de ton, je vais vous faire conduire en prison. — Je vous préviens que si vous aimez la justice, et si vous servez Dieu, vous m'entendrez, et suspendrez l'exécution de l'arrêt. Il n'appartient pas à celui qui apporte la vérité de s'humilier devant ceux qui la cherchent. Mais vous qui m'entendez, hommes du peuple dont les grands ne voudraient sans doute pas se jouer; vous, dont on appelle la voix : *voix de Dieu*, joignez-vous à moi, embrassez la défense de la vérité qui va être étouffée peut-être sous de malheureuses apparences, ou bien qui va triompher par de mauvais moyens. Mettez-vous à genoux, hommes du peuple, mes frères, mes enfants; priez, suppliez, obtenez que justice soit faite et colère réprimée. C'est votre devoir, c'est votre droit et votre intérêt; c'est vous qu'on insulte et qu'on menace quand on viole les lois.

Patience parlait avec tant de chaleur, et la sincérité éclatait en lui avec tant de puissance, qu'il y eut un mouvement sympathique dans tout l'auditoire. La philosophie était alors trop à la mode chez les jeunes gens de qualité pour que ceux-ci ne répondissent pas des premiers à un appel qui ne leur était pourtant pas adressé. Ils se levèrent avec une impétuosité chevaleresque et se tournèrent vers le peuple, qui se leva, entraîné par ce noble exemple. Il y eut une clameur furieuse, et chacun, sentant sa dignité et sa force, oublia les préventions personnelles pour se réunir dans le droit commun. Ainsi, quelquefois il suffit d'un noble élan et d'une parole vraie pour ramener les masses égarées par de longs sophismes.

Le sursis fut accordé, et je fus reconduit à ma prison au milieu des applaudissements. Marcasse me suivit. Patience se déroba à ma reconnaissance, et disparut.

La revision de mon jugement ne pouvait se faire que sur un ordre du grand conseil. Pour ma part, j'étais décidé, avant l'arrêt, à ne point me pourvoir auprès de cette chambre de cassation de l'ancienne jurisprudence; mais l'action et le discours de Patience

n'avaient pas moins agi sur mon esprit que sur celui des spectateurs. L'esprit de lutte et le sentiment de la dignité humaine, engourdis et comme paralysés en moi par le chagrin, se réveillèrent soudainement, et je sentis à cette heure que l'homme n'est pas fait pour cette concentration égoïste du désespoir qu'on appelle, ou l'abnégation, ou le stoïcisme. Nul ne peut abandonner le soin de son honneur sans abandonner le respect dû au principe de l'honneur. S'il est beau de sacrifier sa gloire personnelle et sa vie aux mystérieux arrêts de la conscience, c'est une lâcheté d'abandonner l'une et l'autre aux fureurs d'une injuste persécution. Je me sentis relever à mes propres yeux, et je passai le reste de cette nuit importante à chercher les moyens de me réhabiliter, avec autant de persévérance que j'en avais mis à m'abandonner au destin. Avec le sentiment de la force, je sentis renaître celui de l'espérance. Edmée n'était peut-être ni folle, ni frappée à mort. Elle pouvait m'absoudre, elle pouvait guérir. Qui sait? me disais-je, elle m'a peut-être déjà rendu justice, peut-être est-ce elle qui envoie Patience à mon secours; sans doute j'accomplirai son vœu en reprenant courage, en ne me laissant pas écraser par les fourbes.

Mais comment obtenir cet ordre du grand conseil? Il fallait une ordonnance du roi; qui la solliciterait? Qui hâterait ces odieuses lenteurs que la justice sait apporter quand il lui plaît, dans les mêmes affaires où elle s'est jetée avec une précipitation aveugle? Qui empêcherait mes ennemis de me nuire et de paralyser tous mes moyens? Qui combattrait pour moi, en un mot? L'abbé aurait seul pu le faire, mais il était en prison à cause de moi. Sa généreuse conduite dans le procès m'avait prouvé qu'il était encore mon ami, mais son zèle était enchaîné. Que pouvait Marcasse dans son obscure condition et son langage énigmatique? Le soir vint, et je m'endormis avec l'espérance d'un secours céleste, car j'avais prié Dieu avec ferveur. Quelques heures de sommeil me rafraîchirent, et j'ouvris les yeux au bruit des verrous qu'on tirait derrière ma porte. O Dieu de bonté! quel fut mon transport en voyant Arthur mon compagnon d'armes, cet autre moi-même pour lequel je n'avais pas eu un secret pendant six ans, s'élancer dans mes bras! Je pleurai comme un enfant en recevant cette marque d'amour de la Providence. Arthur ne m'accusait pas. Il avait appris à Paris, où les intérêts scientifiques de la bibliothèque de Philadelphie l'avaient appelé, la triste affaire où j'étais inculpé. Il avait rompu des lances avec tous ceux qui me chargeaient, et il n'avait pas perdu un instant pour venir me sauver ou me consoler.

J'épanchai mon âme dans la sienne avec délices, et lui dis ce qu'il pouvait faire pour moi. Il voulait prendre la poste dès le soir même pour Paris, mais je le priai de commencer par aller à Sainte-Sévère me chercher des nouvelles d'Edmée; il y avait quatre mortels jours que je n'en avais reçu, et Marcasse ne m'en avait d'ailleurs jamais donné d'aussi exactes et d'aussi détaillées que je les aurais voulues. — Rassure-toi, me dit Arthur, par moi tu sauras la vérité; je suis assez bon chirurgien; j'ai le coup d'œil exercé: je pourrai te dire vraisemblablement ce que tu dois craindre ou espérer; de là je partirai immédiatement pour Paris. Il m'écrivit dès le surlendemain une lettre longue et détaillée.

Edmée était dans un état fort extraordinaire. Elle ne parlait pas et ne paraissait pas souffrir, tant qu'on se bornait à lui éviter toute espèce d'excitation nerveuse; mais au premier mot qui pouvait réveiller la mémoire de ses douleurs, elle tombait en convulsion. L'isolement moral où elle se trouvait était le plus grand obstacle à sa guérison. Elle ne manquait de rien, quant aux soins physiques; elle avait deux bons médecins et une garde-malade fort dévouée. Mademoiselle Leblanc la soignait aussi, sous ce rapport, avec beaucoup de zèle; mais cette fille dangereuse lui faisait souvent du mal par ses réflexions déplacées et ses interrogations indiscrètes. Arthur m'assura d'ailleurs que si jamais Edmée m'avait cru coupable et s'était expliquée à cet égard, ce devait être dans une phase précédente de sa maladie, car depuis au moins quinze jours elle était dans un état d'inertie complète. Elle sommeillait souvent, mais sans dormir tout à fait; elle digérait quelques breuvages gélatineux et ne se plaignait jamais; elle répondait par des signes nonchalants et toujours négatifs aux questions des médecins sur ses souffrances; elle n'exprimait par aucun signe le souvenir des affections qui avaient rempli sa vie. Sa tendresse pour son père, ce sentiment si profond et si puissant en elle, n'était pourtant pas éteint; elle versait souvent des larmes abondantes, mais alors elle paraissait n'entendre aucun son; c'était en vain qu'on essayait de lui faire comprendre que son père n'était pas mort, comme elle semblait le croire. Elle repoussait d'un geste suppliant, non le bruit (il ne semblait pas frapper son oreille), mais le mouvement qui se faisait autour d'elle, et, cachant son visage dans ses mains, s'enfonçant dans son fauteuil et roidissant ses genoux jusque vers sa poitrine, elle semblait livrée à un désespoir sans remède. Cette muette douleur qui ne se combattait plus elle-même et ne voulait plus être combattue, cette grande volonté qui avait été capable de dompter les plus violents orages et qui s'en allait à la dérive sur une mer morte, et par un calme plat, était, selon Arthur, le spectacle le plus douloureux qu'il eût jamais contemplé. Edmée semblait avoir rompu avec la vie. Mademoiselle Leblanc, pour l'éprouver et pour l'émouvoir, s'était grossièrement ingéré de lui dire que son père était mort; elle avait fait entendre, par un signe de tête, qu'elle le savait. Quelques heures

plus tard, les médecins avaient essayé de lui faire comprendre qu'il était vivant; elle avait répondu, par un autre signe, qu'elle ne le croyait pas. On avait roulé le fauteuil du chevalier dans sa chambre, on les avait mis en présence l'un de l'autre; le père et la fille ne s'étaient pas reconnus. Seulement, au bout de quelques instants, Edmée, prenant son père pour un spectre, avait jeté des cris affreux et était tombée dans des convulsions qui avaient rouvert une de ses blessures et donné à craindre pour sa vie. On avait soin, depuis ce moment, de les tenir séparés et de ne prononcer, devant Edmée, aucune parole qui eût rapport à lui. Elle prenait Arthur pour un médecin du pays et l'avait reçu avec la même douceur et la même indifférence que les autres. Il n'avait pas osé essayer de lui parler de moi; mais il m'exhortait à ne pas désespérer. L'état d'Edmée n'avait rien dont le temps et le repos ne pussent triompher; elle avait peu de fièvre, aucune des fonctions vitales de son être n'était réellement troublée; les blessures étaient à peu près guéries, et le cerveau ne paraissait pas devoir se désorganiser par un excès d'activité. L'affaiblissement où cet organe était tombé, la prostration de tous les autres organes, ne devaient pas lutter longtemps, selon Arthur, contre les ressources de la jeunesse et la puissance d'une admirable constitution. Il m'engageait enfin à songer à moi-même; je pouvais encore être utile à Edmée par mes soins, et devenir heureux par le retour de son affection et de son estime.

Au bout de quinze jours, Arthur revint de Paris avec l'ordonnance du roi pour la révision de mon jugement. De nouveaux témoins furent entendus. Patience ne parut pas, mais je reçus de sa part un morceau de papier, avec ces mots d'une écriture informe : *Vous n'êtes pas coupable, espérez donc.* Les médecins affirmèrent que mademoiselle de Mauprat pouvait désormais être interrogée sans danger, mais que ses réponses n'auraient aucun sens. Elle était mieux portante. Elle avait reconnu son père, et ne le quittait plus. Mais elle ne comprenait rien à tout ce qui n'était pas lui. Elle paraissait éprouver un grand plaisir à le soigner comme un enfant, et de son côté le chevalier reconnaissait de temps en temps sa fille chérie; mais les forces de ce dernier décroissaient sensiblement. On l'interrogea dans un de ses moments lucides. Il répondit que sa fille était *effectivement* tombée de cheval, à la chasse, et qu'elle s'était ouvert la poitrine sur une souche d'arbre, mais que personne n'avait tiré sur elle, même par mégarde, et qu'il fallait être fou pour croire son cousin capable d'un pareil crime. Ce fut tout ce qu'on put obtenir de lui. Quand on lui demanda ce qu'il pensait de l'absence de son neveu, il répondit que son neveu n'était point absent et qu'il le voyait tous les jours. Fidèle à son respect pour la réputation d'une famille, hélas! si compromise, voulut-il, par des mensonges enfantins, repousser les investigations de la justice? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir. Edmée ne put être interrogée. A la première question qui lui fut adressée, elle haussa les épaules, et fit signe qu'elle voulait être tranquille. Le lieutenant criminel insistant et devenant plus explicite, elle le regarda fixement et parut s'efforcer de le comprendre. Il prononça mon nom, elle poussa un grand cri, et tomba évanouie. Il fallut renoncer à l'entendre. Cependant Arthur ne désespéra point. Au contraire, le récit de cette scène lui fit penser qu'il pouvait s'opérer dans les facultés intellectuelles d'Edmée une crise favorable. Il repartit aussitôt et alla s'installer à Sainte-Sévère, où il resta plusieurs jours sans m'écrire, ce qui me jeta dans une grande anxiété.

L'abbé, interrogé de nouveau, persista dans ses refus calmes et laconiques.

Mes juges, voyant que les renseignements promis par Patience n'arrivaient pas, hâtèrent la révision de la procédure, et donnèrent, par une nouvelle précipitation, une nouvelle preuve de leur animosité contre moi. Le jour fixé arriva. J'étais dévoré d'inquiétude. Arthur m'avait écrit d'espérer, dans un style aussi laconique que Patience. Mon avocat n'avait pu saisir aucune bonne preuve à faire valoir. Je voyais bien qu'il commençait à me croire coupable. Il n'espérait obtenir que des délais.

## XXVII

L'auditoire fut encore plus nombreux que la première fois. La garde fut forcée aux portes du prétoire, et la foule envahit jusqu'aux fenêtres du manoir de Jacques Cœur, aujourd'hui l'hôtel de ville. J'étais fort troublé cette fois, quoique j'eusse la force et la fierté de n'en rien laisser paraître; je m'intéressais désormais au succès de ma cause, et les espérances que j'avais conçues ne semblant pas devoir se réaliser, j'éprouvais un malaise indicible, une fureur concentrée, une sorte de haine contre ces hommes qui n'ouvraient pas les yeux sur mon innocence, et contre ce Dieu qui semblait m'abandonner.

Dans cet état violent, je fis un tel travail sur moi-même pour paraître calme, que je m'aperçus à peine de ce qui se passait autour de moi. Je retrouvai ma présence d'esprit pour répondre dans les mêmes termes que la première fois à mon nouvel interrogatoire. Puis un crêpe funèbre sembla s'étendre sur ma tête, un anneau de fer me serrait le front, je sentais un froid de glace dans mes orbites, je ne voyais plus que moi-même, et je n'entendais que des bruits vagues et incompréhensibles. Je ne sais ce qui se passa. Je ne sais si l'on annonça l'apparition qui me frappa subite-

ment. Je me souviens seulement qu'une porte s'ouvrit derrière le tribunal, qu'Arthur s'avança soutenant une femme voilée, qu'il lui ôta son voile, après l'avoir fait asseoir sur un large fauteuil que les huissiers roulèrent vers elle avec empressement, et qu'un cri d'admiration remplit l'auditoire, en contemplant la beauté pâle et sublime d'Edmée.

En ce moment j'oubliai et la foule, et le tribunal, et ma cause, et l'univers entier. Je crois qu'aucune force humaine n'aurait pu s'opposer à mon élan impétueux. Je me précipitai comme la foudre au milieu de l'enceinte, et tombant aux pieds d'Edmée, j'embrassai ses genoux avec effusion. On m'a dit que ce mouvement entraîna le public, et que presque toutes les femmes fondirent en larmes. Les jeunes élégants n'osèrent railler. Les juges furent émus. La vérité eut un instant de triomphe complet.

Edmée me regarda longtemps. L'insensibilité de la mort était sur son visage. Il ne semblait pas qu'elle pût jamais me reconnaître. L'assemblée attendait dans un profond silence qu'elle exprimât sa haine ou son affection pour moi. Tout à coup elle fondit en larmes, jeta ses bras autour de mon cou, et perdit connaissance. Arthur la fit emporter aussitôt; il eut de la peine à me faire retourner à ma place. Je ne savais plus où j'étais, ni de quoi il s'agissait. Je m'attachais à la robe d'Edmée, je voulais la suivre. Arthur, s'adressant à la cour, demanda qu'on fît constater de nouveau l'état de la malade par les médecins qui l'avaient examinée dans la matinée. Il demanda et obtint qu'Edmée fût de nouveau appelée en témoignage et confrontée avec moi lorsque la crise qu'elle subissait en cet instant serait passée. — Cette crise n'est point grave, dit-il, mademoiselle de Mauprat en a éprouvé plusieurs du même genre, ces jours derniers et pendant le voyage. A la suite de chacun de ces accès, ses facultés intellectuelles ont pris un développement de plus en plus heureux.

— Allez donner vos soins à la malade, dit le président. Elle sera rappelée dans deux heures, si vous croyez que ce temps suffise pour mettre fin à son évanouissement. En attendant, la cour entendra le témoin à la requête duquel le premier jugement n'a point reçu d'exécution.

Arthur se retira, et Patience fut introduit. Il était vêtu proprement; mais, après avoir dit quelques paroles, il déclara qu'il lui était impossible de continuer, si on ne lui permettait pas d'ôter son habit. Cette toilette d'emprunt le gênait tellement et lui semblait si lourde, qu'il suait à grosses gouttes. Il attendit à peine un signe d'adhésion, accompagné d'un sourire de mépris, que lui fit le président, pour jeter à terre ces insignes de la civilisation; et abaissant avec soin les manches de sa chemise sur ses bras nerveux, il parla à peu près ainsi :

— Je dirai la vérité, toute la vérité; je lève la main une seconde fois, car j'ai à dire des choses qui se contredisent, et que je ne peux pas expliquer moi-même. Je jure devant Dieu et devant les hommes, que je dirai ce que je sais, comme je le sais, sans être influencé pour ni contre personne.

Il leva sa large main et se tourna vers le peuple avec une confiance naïve, comme pour lui dire : Vous voyez tous que je jure, et vous savez que l'on peut croire en moi. Cette confiance de sa part n'était pas mal fondée. On s'était beaucoup occupé, depuis l'incident du premier jugement, de cet homme extraordinaire, qui avait parlé devant le tribunal avec tant d'audace, et harangué le peuple en sa présence. Cette conduite inspirait beaucoup de curiosité et de sympathie à tous les démocrates et *philadelphes*. Les œuvres de Beaumarchais avaient, auprès des hautes classes, un succès qui vous expliquera comment Patience, en opposition avec toutes les puissances de la province, se trouvait soutenu et applaudi par tout ce qui se piquait d'un esprit élevé. Chacun croyait voir en lui Figaro sous une forme nouvelle. Le bruit de ses vertus privées s'était répandu; car vous vous souvenez que durant mon séjour en Amérique, Patience s'était fait connaître aux habitants de la Varenne, et avait échangé sa réputation de sorcier contre celle de bienfaiteur. On lui avait donné le surnom de *grand juge*, parce qu'il intervenait volontiers dans les différends et les terminait à la satisfaction de chacun avec une bonté et une habileté admirables.

Il parla cette fois d'une voix haute et pénétrante; il avait dans la voix plusieurs belles cordes. Son geste était lent ou animé selon la circonstance, toujours noble et saisissant; sa figure courte et socratique était toujours belle d'expression. Il avait toutes les qualités de l'orateur, mais il ne mettait à les produire aucune vanité. Il parla d'une manière claire et concise, qu'il avait acquise nécessairement dans son commerce récent avec les hommes et dans la discussion de leurs intérêts positifs.

— Quand mademoiselle de Mauprat reçut le coup, dit-il, j'étais à dix pas tout au plus. Mais le taillis est si épais dans cet endroit, que je ne pouvais rien voir à deux pas de moi. On m'avait engagé à voir la chasse. Cela ne m'amusait guère. Me retrouvant près de la tour Gazeau, que j'ai habitée pendant vingt ans, j'eus envie de revoir mon ancienne cellule, et j'y arrivais à grands pas quand j'entendis le coup. Cela ne m'effraya pas du tout, c'était si naturel qu'on fît du bruit dans une battue! Mais quand je fus sorti du fourré, c'est-à-dire environ deux minutes après, je trouvai Edmée (pardonnez-moi, j'ai l'habitude de l'appeler comme cela; je suis avec elle comme qui dirait une sorte de père nourricier), je trouvai Edmée à genoux par terre, blessée, ainsi qu'on vous l'a dit, et tenant encore la bride de son cheval qui se cabrait. Elle ne savait pas si elle avait peu ou beaucoup de mal, mais elle avait

son autre main sur sa poitrine, et disait : *Bernard! c'est affreux! Je ne vous aurais jamais cru capable de me tuer. Bernard! où êtes-vous? Venez me voir mourir. Vous tuez mon père!* Elle tomba tout à fait en disant cela, et lâcha la bride de son cheval. Je m'élançai vers elle. — *Ah! tu l'as vu, Patience?* me dit-elle, *n'en parle pas, ne dis pas à mon père...* Elle étendit les bras, son corps se roidit, je la crus morte, et elle ne parla plus que dans la nuit, après qu'on eut retiré les balles de sa poitrine.

— Vîtes-vous alors Bernard de Mauprat?

— Je le vis sur le lieu de l'événement, au moment où Edmée perdit connaissance et sembla rendre l'âme. Il était comme fou. Je crus que c'était le remords qui l'accablait; je lui parlai durement, je le traitai d'assassin. Il ne répondit rien, et s'assit à terre auprès de sa cousine. Il resta là, abruti, longtemps encore après qu'on l'eut emportée. Personne ne songea à l'accuser, on pensait qu'il était tombé de cheval, parce qu'on voyait son cheval courir au bord de l'étang; on crut que sa carabine s'était déchargée en tombant. M. l'abbé Aubert fut le seul qui m'entendit accuser M. Bernard d'avoir assassiné sa cousine. Les jours suivants, Edmée parla, mais ce ne fut pas toujours en ma présence, et, d'ailleurs, depuis ce moment, elle eut presque toujours le délire. Je soutiens qu'elle n'a confié à personne (à mademoiselle Leblanc moins qu'à personne) ce qui s'était passé entre elle et M. de Mauprat avant le coup de fusil. Elle ne me l'a pas confié plus qu'aux autres. Dans les moments bien rares où elle avait sa tête, elle répondait à nos questions que certainement Bernard ne l'avait pas fait exprès, et plusieurs fois même, durant les trois premiers jours, elle demanda à le voir. Mais quand elle avait la fièvre, elle criait : *Bernard, Bernard! vous avez commis un grand crime, vous avez tué mon père!* C'était là son idée. Elle croyait réellement que son père était mort, et elle l'a cru longtemps. Elle a donc dit très-peu de chose qui ait de la valeur. Tout ce que mademoiselle Leblanc lui a fait dire est faux. Au bout de trois jours, elle a cessé de dire des paroles intelligibles, et au bout de huit jours sa maladie a tourné à un silence complet. Elle a chassé mademoiselle Leblanc, depuis sept jours qu'elle a retrouvé sa raison, ce qui prouverait bien quelque chose contre cette fille de chambre. Voilà ce que j'ai à dire contre M. de Mauprat; il ne tenait qu'à moi de le taire, mais ayant autre chose à dire encore, j'ai voulu révéler toute la vérité.

Patience fit une pause; l'auditoire et la cour elle-même, qui commençait à s'intéresser à moi et à perdre l'âcreté de ses préventions, resta comme atterré d'une déposition si différente de celle qu'on attendait.

Patience reprit la parole. — Je suis resté convaincu pendant plusieurs semaines, dit-il, du crime de Bernard. Et puis j'ai beaucoup réfléchi à cela; je me suis dit bien des fois qu'un homme aussi bon et aussi instruit que l'était Bernard, un homme dont Edmée faisait tant d'estime, et que M. le chevalier de Mauprat aimait comme son fils, un homme enfin qui avait tant d'idées sur la justice et sur la vérité, ne pouvait pas du jour au lendemain devenir un scélérat. Et puis il m'est venu l'idée que ce pouvait bien être quelque autre Mauprat qui eût fait le coup. Je ne parle pas de celui qui est trappiste, ajouta-t-il en cherchant dans l'auditoire Jean de Mauprat, qui n'y était pas; je parle de celui dont la mort n'a pas été constatée, quoique la cour ait cru devoir passer outre, et en croire M. Jean de Mauprat sur parole.

— Témoin, dit le président, je vous ferai observer que vous n'êtes ici ni pour servir d'avocat à l'accusé, ni pour reviser les arrêts de la cour. Vous devez dire ce que vous savez du fait, et non ce que vous préjugez du fond de l'affaire. — Possible, répondit Patience. Il faut pourtant que je dise pourquoi je n'ai pas voulu témoigner la première fois contre Bernard, n'ayant à fournir que des preuves contre lui, et n'ayant pas foi à ces preuves mêmes. — On ne vous le demande pas pour le moment. Ne vous écartez pas de votre déposition. — Un instant! J'ai mon honneur à défendre; j'ai ma propre conduite à expliquer, s'il vous plaît. — Vous n'êtes pas l'accusé, vous n'avez pas lieu à plaider votre propre cause. Si la cour juge à propos de vous poursuivre pour votre désobéissance, vous aviserez à vous défendre; mais il n'est pas question de cela maintenant. — Il est question de faire savoir à la cour si je suis un honnête homme ou un faux témoin. Pardon, il me semble que cela fait quelque chose à l'affaire; la vie de l'accusé en dépend; la cour ne peut pas regarder cela comme indifférent. — Parlez, dit l'avocat du roi, et tâchez de garder le respect que vous devez à la cour.

— Je n'ai pas envie d'offenser la cour, reprit Patience; je dis seulement qu'un homme peut se soustraire aux ordres de la cour par des raisons de conscience que la cour peut condamner légalement, mais que chaque juge en particulier peut comprendre et excuser. Je dis donc que je n'ai pas senti en moi-même que Bernard de Mauprat fût coupable; mes oreilles seules le savaient; ce n'était pas assez pour moi. Excusez-moi, messieurs, je suis juge, moi aussi. Enquérez-vous de moi! Dans mon village on m'appelle le *grand juge*. Quand mes concitoyens me prient de prononcer sur une querelle de cabaret, ou sur la limite d'un champ, je n'écoute pas tant leur sentiment que le mien. On a d'autres notions sur les gens qu'un fait tout court. Il y en a beaucoup d'autres qui servent à démontrer la vérité ou la fausseté du dernier qu'on leur impute. Ainsi, ne pouvant croire que Bernard fût un assassin, et ayant entendu témoigner à plus de dix personnes que je regarde comme incapables d'un faux serment, qu'un moine *fait en manière*

*de Mauprat* avait couru le pays, ayant moi-même vu le dos et le froc de ce moine passer à Pouligny le matin de l'événement, j'ai voulu savoir s'il était dans la Varenne, et j'ai su qu'il y était encore; c'est-à-dire qu'après l'avoir quittée, il y était revenu aux environs du jugement du mois dernier, et qui plus est, qu'il avait accointance avec M. Jean de Mauprat. Quel est donc ce moine? me disais-je; pourquoi sa figure fait-elle peur à tous les habitants du pays? Qu'est-ce qu'il fait dans la Varenne? S'il est du couvent des carmes, pourquoi n'en porte-t-il pas l'habit? S'il est de l'ordre de M. Jean, pourquoi n'est-il pas logé avec lui aux carmes? S'il est quêteur, pourquoi, après avoir fait sa quête, ne va-t-il pas plus loin, plutôt que de revenir importuner les gens qui lui ont donné la veille? S'il est trappiste et qu'il ne veuille pas rester aux carmes comme l'autre, pourquoi ne retourne-t-il pas dans son couvent? Qu'est-ce donc que ce moine vagabond? et pourquoi M. Jean de Mauprat, qui a dit à plusieurs personnes ne pas le connaître, le connaît-il si bien, qu'ils déjeunent de temps en temps ensemble, dans un cabaret à Crevant? J'ai donc voulu alors que ma déposition fût faite, même dût-elle nuire en partie à Bernard, afin d'avoir le droit de dire ce que je vous dis là, même quand cela ne servirait à rien. Mais comme, vous autres, vous ne donnez jamais le temps aux témoins de chercher à s'éclairer sur ce qu'ils ont à croire, je suis reparti tout de suite pour mes bois, où je vis à la manière des renards, me promettant de n'en pas sortir tant que je n'aurais pas découvert ce que ce moine fait dans le pays. Je me suis donc mis sur sa piste, et j'ai découvert ce qu'il est; il est l'assassin d'Edmée de Mauprat, il s'appelle Antoine de Mauprat.

Cette révélation causa un grand mouvement dans la cour et dans l'auditoire. Tous les regards cherchèrent Jean de Mauprat, dont la figure ne parut point.

— Quelles sont vos preuves? dit le président. — Je vais vous les dire, répondit Patience. Sachant par la cabaretière de Crevant, à qui j'ai eu occasion de rendre service, que les deux trappistes déjeunaient chez elle de temps en temps, comme je vous l'ai dit, j'ai été me loger à une demi-lieue de là, dans un ermitage qu'on appelle *le Trou aux Fades*, et qui est au milieu des bois, abandonné au premier venu, logis et mobilier. C'est une caverne dans le rocher, avec une grosse pierre pour s'asseoir, et rien avec. Je vécus là deux jours de racines et d'un morceau de pain qu'on m'apportait, de temps en temps, du cabaret. Il n'est pas dans mes principes de demeurer dans un cabaret. Le troisième jour, le petit garçon de la cabaretière vint m'avertir que les deux moines allaient se mettre à table. J'y courus, et je me cachai dans un cellier qui touche au jardin. La porte de ce cellier est ombragée d'un pommier, sous lequel ces messieurs déjeunaient en plein air. M. Jean était sobre; l'autre mangeait comme un carme et buvait comme un cordelier. J'entendis et je vis tout à mon aise. — Il est temps que cela finisse, disait Antoine, que je reconnus fort bien en le voyant boire et en l'entendant jurer, je suis las du métier que vous me faites faire. Donnez-moi asile chez les carmes, ou je fais du bruit. — Et quel bruit pouvez-vous faire qui ne vous conduise à la roue, *lourde bête!* lui répondit M. Jean; soyez sûr que vous ne mettrez pas le pied aux carmes; je ne me soucie pas de me voir inculpé dans un procès criminel, car on vous découvrirait là au bout de trois heures. — Pourquoi donc, s'il vous plaît? vous leur faites bien croire que vous êtes un saint! — Je suis capable de me conduire comme un saint, et vous vous conduisez comme un imbécile. Est-ce que vous pouvez vous tenir une heure de jurer, et de casser les pots après dîner? — Dites donc, *Népomucène*, est-ce que vous espéreriez sortir de là bien net, si j'avais une affaire criminelle? reprit l'autre. — Qui sait? répondit le trappiste, je n'ai point pris part à votre folie, ni conseillé rien de ce genre. — Ah! ah! le bon apôtre! s'écria Antoine en se renversant de rire sur sa chaise, vous en êtes bien content, à présent que cela est fait. Vous avez toujours été lâche, et sans moi, vous n'auriez imaginé rien de mieux que d'aller vous faire trappiste, pour singer la dévotion, et venir ensuite vous faire absoudre du passé, afin d'avoir le droit de tirer un peu d'argent aux *casse-têtes* de Sainte-Sévère. Belle ambition, ma foi! que de crever sous un froc après s'être gêné toute sa vie, et n'avoir pris que la moitié de tous les plaisirs, encore en se cachant comme une taupe! Allez, allez, quand on aura pendu le gentil Bernard, que la belle Edmonde sera morte, et que le vieux casse-cou aura rendu ses grands os à la terre, quand nous hériterons de cette jolie fortune-là, vous trouverez que c'est là un joli coup de Jarnac; se défaire de trois à la fois! Il m'en coûtera bien un peu de faire le dévot, moi qui n'ai pas les habitudes du couvent et qui ne sais pas porter l'habit; aussi je jetterai le froc aux orties, et je me contenterai de bâtir une chapelle à la Roche-Mauprat, et d'y communier quatre fois l'an. — Tout ce que vous avez fait là est une sottise et une infamie! — Ouais! ne parlez pas d'infamie, mon doux frère! ou je vous fais avaler cette bouteille toute cachetée. — Je dis que c'est une sottise, et que si cela réussit, vous devez une belle chandelle à la Vierge; si cela ne réussit pas, je m'en lave les mains, entendez-vous? Quand j'étais caché dans la chambre secrète du donjon, et que j'ai entendu Bernard conter à son valet, après souper, qu'il perdait l'esprit pour la belle Edmée, je vous ai dit en l'air qu'il y aurait là un joli coup à faire; et, comme une brute, vous avez pris la chose au sérieux; vous avez été, sans me consulter, et sans attendre un moment favorable, exécuter une chose qui voulait

être pesée et mûrie. — Le moment favorable, cœur de lièvre que vous êtes! et où donc l'aurais-je retrouvé? *L'occasion fait le larron.* Je me vois surpris par la chasse au milieu du bois; je me cache dans la maudite tour Gazeau, je vois arriver mes deux tourtereaux, j'entends une conversation à crever de rire, Bernard larmoyant, la fille faisant la fière; Bernard se retire comme un sot, sans avoir fait métier d'homme; je me trouve sur moi, le bon Dieu sait comment, un scélérat de pistolet tout chargé. *Paf...* — Taisez-vous, bête sauvage! dit l'autre tout effrayé, parle-t-on de ces choses-là dans un cabaret? Tenez votre langue, malheureux! ou je ne vous verrai plus. — Il faudra pourtant bien que vous me voyiez, mon doux frère, quand j'irai sonner et faire carillon à la porte des carmes. — Vous n'y viendrez pas, ou je vous dénonce. — Vous ne me dénoncerez pas, car j'en sais trop long sur votre compte. — Je ne vous crains pas, j'ai fait mes preuves; j'ai expié mes péchés. — Hypocrite! — Allons, taisez-vous, insensé, dit l'autre; il faut que je vous quitte. Voilà de l'argent. — *Tout cela!* — Que voulez-vous que vous donne un religieux? Croyez-vous que je sois riche? — Vos carmes le sont, et vous en faites ce que vous voulez. — Je pourrais vous donner plus, que je ne le ferais pas. Vous n'auriez pas plutôt deux louis que vous feriez des débauches et un bruit qui vous trahiraient. — Et si vous voulez que je quitte le pays pour quelque temps, avec quoi voulez-vous que je voyage? — Ne vous ai-je pas déjà donné trois fois de quoi partir, et n'êtes-vous pas revenu après avoir bu tout ce que vous aviez dans le premier mauvais lieu à la frontière de la province? Votre impudence me révolte, après les dépositions qu'on a faites contre vous, quand la maréchaussée a l'éveil, quand Bernard fait reviser son jugement, et que vous allez être découvert. — Mon frère, c'est à vous d'y veiller; vous menez les carmes, les carmes mènent l'évêque, Dieu sait pour quelle petite folie qui a été faite de compagnie, en grand secret, après souper, dans leur couvent.

Ici le président interrompit le récit de Patience.

— Témoin, dit-il, je vous rappelle à l'ordre; vous outragez la vertu d'un prélat par le récit scandaleux d'une telle conversation. — Nullement, répondit Patience, je rapporte les invectives d'un crapuleux et d'un assassin contre le prélat; je n'en prends rien sur moi, et chacun ici sait le cas qu'il a à en faire; mais, si vous le voulez, je n'en dirai pas davantage sur ce sujet. Il y eut encore un assez long débat. Le vrai trappiste voulait faire partir le faux trappiste, et celui-ci s'obstinait à rester disant que, s'il n'était pas sur les lieux, son frère le ferait arrêter aussitôt après que Bernard aurait la tête tranchée, afin d'avoir l'héritage à lui tout seul. Jean, poussé à bout, le menaça sérieusement de le dénoncer et de le livrer à la justice. — Baste! vous vous en garderez bien, après tout, reprit Antoine, car si Bernard est absous, adieu l'héritage!

C'est ainsi qu'ils se séparèrent. Le vrai trappiste s'en alla fort soucieux, l'autre s'endormit les coudes sur la table. Je sortis de ma cachette pour procéder à son arrestation. C'est dans ce moment que la maréchaussée, qui est à mes trousses depuis longtemps pour me forcer à venir témoigner, me mit la main au collet. J'eus beau désigner le moine comme l'assassin d'Edmée, on ne voulut pas me croire, et on me dit qu'on n'avait pas d'ordre contre lui. Je voulais ameuter le village, on m'empêcha de parler; on m'amena ici de brigade en brigade comme un déserteur, et, depuis huit jours, je suis au cachot sans qu'on daigne faire droit à mes réclamations. Je n'ai même pu voir l'avocat de M. Bernard, et lui faire savoir que j'étais en prison; c'est tout à l'heure seulement que le geôlier est venu me dire qu'il fallait endosser son habit et *comparoir*. Je ne sais pas si tout cela est dans les formes de la justice; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'assassin aurait pu être arrêté et qu'il ne l'est pas, et qu'il ne le sera pas si vous ne vous assurez de la personne de M. Jean de Mauprat pour l'empêcher d'avertir, je ne dis pas son complice, mais son protégé. Je fais serment que dans tout ce que j'ai entendu, M. Jean de Mauprat est à l'abri de tout soupçon de complicité; quant à l'action de laisser livrer à la rigueur des lois un innocent, et de vouloir sauver un coupable, au point de feindre sa mort, par de faux témoignages et de faux actes... Patience, voyant que le président allait encore l'interrompre, se hâta de terminer son discours en disant : Quant à cela, messieurs, il appartient à vous et non à moi de le juger.

## XXVIII

Après cette déposition importante, la cour suspendit pendant quelques instants la séance, et lorsqu'elle rentra, Edmée fut ramenée en sa présence. Pâle et brisée, pouvant à peine se traîner jusqu'au fauteuil qui lui était réservé, elle montra cependant une grande force et une grande présence d'esprit.

— Croyez-vous pouvoir répondre avec calme et sans trouble aux questions qui vont vous être adressées? lui dit le président. — Je l'espère, monsieur, répondit-elle. Il est vrai que je sors d'une maladie grave, et que j'ai recouvré depuis peu de jours seulement l'exercice de ma mémoire; mais je crois l'avoir très-bien recouvrée, et mon esprit ne ressent aucun trouble.

— Votre nom? — Solange Edmonde de Mauprat. *Edmea sylvestris*, ajouta-t-elle à demi-voix.

Je frissonnai. Son regard avait pris, en disant cette parole intempestive, une expression étrange. Je crus

qu'elle allait divaguer plus que jamais. Mon avocat effrayé me regarda d'un air d'interrogation. Personne autre que moi n'avait compris ces deux mots, qu'Edmée avait pris l'habitude de répéter souvent dans les premiers et dans les derniers jours de sa maladie. Heureusement, ce fut le dernier ébranlement de ses facultés. Elle secoua sa belle tête comme pour chasser des idées importunes; et le président lui ayant demandé compte de ces mots inintelligibles, elle répondit avec douceur et noblesse : — Ce n'est rien, monsieur; veuillez continuer mon interrogatoire.

— Votre âge, mademoiselle! — Vingt-quatre ans. — Vous êtes parente de l'accusé? — Sa tante à la mode de Bretagne. Il est mon cousin issu de germain, et le petit-neveu de mon père. — Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité? — Oui, monsieur. — Levez la main.

Edmée se retourna vers Arthur avec un triste sourire. Il lui ôta son gant, et l'aida à élever son bras, sans force et presque sans mouvement. Je sentis de grosses larmes couler sur mes joues.

Edmée raconta avec finesse et naïveté qu'étant égarée dans le bois avec moi, elle avait été jetée à bas de son cheval par l'empressement plein de sollicitude que j'avais mis à la retenir, croyant qu'elle était emportée; qu'il s'en était suivi une petite altercation, à la suite de laquelle, par une *petite colère de femme assez niaise*, elle avait voulu remonter seule sur sa jument; qu'elle m'avait même dit des paroles dures, dont elle ne pensait pas un mot, car elle m'aimait comme son frère; que, profondément affligé de sa brusquerie, je m'étais éloigné de quelques pas pour lui obéir, et qu'au moment de me suivre, affligée qu'elle était elle-même de notre puérile querelle, elle avait senti une violente commotion à la poitrine, et qu'elle était tombée en entendant à peine la détonation. Il lui était impossible de dire de quel côté était parti le coup. — Voilà tout ce qui est arrivé, ajouta-t-elle; je suis la dernière personne en état de vous expliquer cet accident. Je ne puis en mon âme et conscience l'attribuer qu'à la maladresse d'un de nos chasseurs, qui aura craint de l'avouer. Les lois sont si sévères! et la vérité est si difficile à prouver!

— Ainsi, mademoiselle, vous ne pensez pas que votre cousin soit l'auteur de cet attentat? — Non, monsieur, certainement non! Je ne suis plus folle, et je ne me serais pas laissé conduire devant vous, si j'avais senti mon cerveau malade. — Vous semblez imputer à un état d'aliénation mentale les révélations que vous avez faites au bonhomme Patience, à mademoiselle Leblanc, votre gouvernante, et peut-être aussi à l'abbé Aubert. — Je n'ai fait aucune *révélation*, répondit-elle avec assurance, pas plus au digne Patience qu'au respectable abbé, et à la servante Leblanc. Si l'on appelle révélation les paroles dépourvues de sens qu'on dit dans la fièvre, il faut condamner à mort toutes les figures qui nous font peur dans les rêves. Quelle *révélation* aurais-je pu faire d'un fait que j'ignore? — Mais vous avez dit au moment où vous avez reçu la blessure en tombant de votre cheval : *Bernard, Bernard! je ne vous aurais jamais cru capable de me tuer!* — Je ne me souviens pas d'avoir jamais dit cela; et quand je l'aurais dit, je ne concevrais pas l'importance qu'on peut attribuer aux impressions d'une personne frappée de la foudre et dont l'esprit est comme anéanti. Ce que je sais, c'est que Bernard de Mauprat donnerait sa vie pour mon père et pour moi, ce qui ne rend pas très-probable qu'il ait voulu m'assassiner. Et pour quelle raison, grand Dieu!

Le président se servit alors, pour embarrasser Edmée, de tous les arguments que pouvaient lui fournir les dépositions de mademoiselle Leblanc. Il y avait de quoi la troubler en effet. Edmée, surprise de voir la justice en possession de tant de choses qu'elle croyait secrètes, reprit cependant courage et fierté lorsqu'on lui fit entendre, dans les termes brutalement chastes qu'on emploie devant les tribunaux en pareil cas, qu'elle avait été victime de ma grossièreté à la Roche-Mauprat. C'est alors que, prenant avec feu la défense de mon caractère et celle de son honneur, elle affirma que je m'étais conduit avec une loyauté bien supérieure à ce qu'on pouvait attendre encore de mon éducation. Mais il restait à expliquer toute la vie d'Edmée à partir de cette époque, la rupture de son mariage avec M. de La Marche, ses querelles fréquentes avec moi, mon brusque départ pour l'Amérique, le refus qu'elle avait fait de se marier.

— Cet interrogatoire est une chose odieuse! dit-elle en se levant tout à coup et en retrouvant ses forces physiques avec l'exercice de sa force morale. On me demande compte de mes plus intimes sentiments, on descend dans les mystères de mon âme, on tourmente ma pudeur, on s'arroge des droits qui n'appartiennent qu'à Dieu. Je vous déclare que, s'il s'agissait ici de ma vie, et non de celle d'autrui, vous ne m'arracheriez pas un mot de plus. Mais pour sauver la vie du dernier des hommes, je sacrifierais mes répugnances, à plus forte raison le ferai-je pour celui qui est devant vos yeux. Apprenez-le donc, puisque vous me contraignez à faire un aveu contraire à la réserve et à la fierté de mon sexe : tout ce qui vous semble inexplicable dans ma conduite, tout ce que vous attribuez aux torts de Bernard et à mes ressentiments, à ses menaces et à mes terreurs, se justifie par un seul mot : *Je l'aime.*

En prononçant ce mot avec la rougeur au front et l'accent profond de l'âme la plus passionnée et la plus orgueilleusement concentrée qui ait jamais existé, Edmée se rassit, et couvrit son visage de ses deux mains. En ce moment, je fus si transporté que je m'écriai sans pouvoir me contenir : — Qu'on me mène à l'échafaud maintenant, je suis le roi de la terre!

— A l'échafaud ! toi ! dit Edmée en se relevant; on m'y mènera plutôt moi-même. Est-ce ta faute, malheureux enfant, si depuis sept ans je te cache le secret de mon affection, si j'ai voulu attendre, pour te le dire, que tu fusses le premier des hommes par la sagesse et l'intelligence, comme tu en es le premier par le cœur? Tu payes cher mon ambition, puisqu'on l'interprète par le mépris et la haine. Tu dois bien me haïr, puisque ma fierté t'a conduit sur le banc du crime. Mais je laverai ta honte par une réparation éclatante; et quand même on t'enverrait à l'échafaud demain, tu n'y marcheras qu'avec le titre de mon époux.

—Votre générosité vous entraîne trop loin, Edmée de Mauprat, dit le président; vous consentiriez presque, pour sauver votre parent, à vous accuser de coquetterie et de dureté, car comment expliqueriez-vous vos sept années de refus, qui ont exaspéré la passion de ce jeune homme?

— Peut-être, monsieur, dit Edmée avec malice, la cour n'est-elle pas compétente sur cette matière. Beaucoup de femmes pensent que ce n'est pas un grand crime d'avoir un peu de coquetterie avec l'homme qu'on aime. On en a peut-être le droit, quand on lui a sacrifié tous les autres hommes ; c'est une fierté naturelle bien innocente que de vouloir faire sentir à celui qu'on préfère, qu'on est une âme de prix, et qu'on mérite d'être sollicitée et recherchée longtemps. Il est vrai que si cette coquetterie avait pour résultat de faire condamner un amant à la mort, on s'en corrigerait vite. Mais il est impossible, messieurs, que vous veuillez consoler de la sorte ce pauvre jeune homme de mes rigueurs.

En parlant ainsi d'un air d'excitation ironique, Edmée fondit en pleurs. Cette sensibilité nerveuse qui mettait en dehors toutes les qualités de son âme et de son esprit, tendresse, courage, finesse, fierté, pudeur, donnait en même temps à son visage une expression si mobile et si admirable sous toutes ses faces, que la grave et sombre assemblée des juges sentit tomber la cuirasse d'airain de l'intégrité impassible et la chape de plomb de l'hypocrite vertu. Si Edmée ne m'avait pas défendu victorieusement par ses aveux, du moins elle avait excité au plus haut point l'intérêt en ma faveur. Un homme aimé d'une belle et vertueuse femme porte avec lui un talisman qui le rend invulnérable; chacun sent que sa vie a plus de prix que celle des autres.

Edmée subit encore beaucoup de questions, et rétablit les faits dénaturés par mademoiselle Leblanc; elle m'épargna beaucoup, il est vrai, mais elle sut, avec un art admirable, éluder certaines questions, et se soustraire à la nécessité de mentir ou de me condamner. Elle s'accusa généreusement de tous mes torts, et prétendit que si nous avions eu des querelles, c'était parce qu'elle y prenait un secret plaisir, parce qu'elle y voyait la force de mon amour; qu'elle m'avait laissé partir pour l'Amérique, voulant mettre ma vertu à l'épreuve et ne pensant pas que la campagne durerait plus d'un an, comme on le disait alors; qu'ensuite, elle m'avait regardé comme engagé d'honneur à subir cette prolongation illimitée, mais qu'elle avait souffert plus que moi de mon absence; enfin elle reconnut fort bien la lettre qu'on avait trouvée sur elle; et la prenant, elle en rétablit les passages mutilés avec une mémoire surprenante et en priant le greffier de suivre avec elle les mots à demi effacés. — Cette lettre est si peu une lettre de menace, dit-elle, et l'impression que j'en ai reçue est si peu celle de la crainte et de l'aversion, qu'on l'a trouvée sur mon cœur où je la portais depuis huit jours, bien que je n'eusse pas seulement avoué à Bernard que je l'eusse reçue.

— Mais vous n'expliquez point, lui dit le président, pourquoi il y a sept ans, dans les premiers temps du séjour de votre cousin auprès de vous, vous étiez armée d'un couteau que vous placiez toutes les nuits sous votre oreiller, et que vous aviez fait aiguiser pour un cas urgent de défense.

—Dans ma famille, répondit-elle en rougissant, on a l'esprit assez romanesque et l'humeur très-fière. Il est vrai que j'eus plusieurs fois dessein de me tuer parce que je sentais naître en moi, pour mon cousin, un penchant insurmontable. Me croyant liée par des engagements indissolubles à M. de La Marche, je serais morte plutôt que de manquer à ma parole, et plutôt que d'épouser un autre homme que Bernard. Plus tard, M. de La Marche me rendit ma promesse avec beaucoup de délicatesse et de loyauté, et je ne songeai plus à mourir.

Edmée se retira suivie de tous les regards et d'un murmure approbateur. A peine avait-elle franchi la porte du prétoire qu'elle s'évanouit de nouveau, mais cette crise n'eut pas de suites graves et ne laissa pas de traces au bout de quelques jours.

J'étais si bouleversé, si enivré de ce qu'elle venait de dire, que je ne vis plus guère ce qui se passait. Concentré dans la seule pensée de mon amour, je doutais pourtant, car si Edmée n'avait pas avoué tous mes torts, elle pouvait bien aussi avoir exagéré son inclination pour moi dans le dessein d'atténuer mes défauts. Il m'était impossible de croire qu'elle m'eût aimé avant mon départ pour l'Amérique, et surtout dès les premiers temps de mon séjour auprès d'elle. Je n'avais que cette préoccupation dans l'esprit; je ne me souvenais même plus de la cause ni du but de mon procès. Il me semblait que la question agitée dans ce froid aréopage était uniquement celle-ci : *Est-il aimé, ou n'est-il pas aimé?* Le triomphe ou la défaite, la vie ou la mort, n'étaient que là pour moi.

Je fus tiré de ces rêveries par la voix de l'abbé Aubert. Il était maigre et défait, mais plein de calme;

on l'avait tenu au secret, et il avait souffert toutes les rigueurs de la prison avec la résignation d'un martyr. Malgré toutes les précautions, l'adroit Marcasse, habile à se glisser partout comme un furet, avait réussi à lui faire tenir une lettre d'Arthur où Edmée avait ajouté quelques mots. Autorisé par cette lettre à tout dire, il fit une déposition conforme à celle de Patience, avouant que d'après les premières paroles d'Edmée, après l'événement, il m'avait accusé, mais qu'ensuite, voyant l'état d'aliénation de la malade et se souvenant de ma conduite sans reproche depuis plus de six ans, tirant aussi quelque lumière des précédents débats et des bruits publics sur l'existence et la présence d'Antoine Mauprat, il s'était senti trop convaincu de mon innocence pour vouloir témoigner contre moi. S'il le faisait maintenant, c'est qu'il pensait qu'un supplément d'instruction avait éclairé la cour, et que sa déposition n'aurait pas les conséquences graves qu'elle eût pu avoir un mois auparavant.

Interrogé sur les sentiments d'Edmée à mon égard, il détruisit toutes les inventions de mademoiselle Leblanc, et déclara que non-seulement Edmée m'aimait ardemment, mais qu'elle avait senti de l'amour pour moi dès les premiers jours de notre entrevue. Il l'affirma par serment, tout en appuyant un peu plus sur mes torts passés, que ne l'avait fait Edmée. Il avoua qu'il avait craint plusieurs fois alors que ma cousine ne fît la folie de m'épouser, mais qu'il n'avait jamais eu de crainte pour sa vie, puisque d'un mot et d'un regard il l'avait toujours vue me réduire, même à l'époque de ma plus mauvaise éducation.

La continuation des débats fut remise à l'issue des perquisitions ordonnées pour découvrir et arrêter l'assassin. On compara mon procès à celui de Calas, et cette comparaison n'eut pas plutôt cours dans les conversations, que mes juges, se voyant en butte à mille traits sanglants, éprouvèrent par eux-mêmes que la haine et la prévention sont de mauvais conseillers et des guides dangereux. L'intendant de la province se déclara le champion de ma cause et le chevalier d'Edmée, qu'il reconduisit en personne auprès de son père. Il mit sur pied toute la maréchaussée. On agit avec vigueur, on arrêta Jean de Mauprat. Quand il se vit saisi et menacé, il livra son frère, et déclara qu'on le trouverait toutes les nuits réfugié à La Roche-Mauprat, et caché dans une chambre secrète, où la femme du métayer l'aidait à se renfermer à l'insu de son mari.

On conduisit le trappiste sous bonne escorte à La Roche-Mauprat, afin qu'il révélât cette chambre secrète à laquelle, malgré tout son génie à explorer les murailles et les charpentes, l'ancien chasseur de fouines, le taupeur Marcasse, n'avait jamais pu parvenir. On m'y conduisit moi-même, afin que j'aidasse à retrouver cette chambre, ou les passages qui pouvaient y aboutir, au cas où le trappiste se départirait de la sincérité de ses intentions. Je revis donc encore une fois ce manoir détesté, avec son ancien chef de brigands transformé en trappiste. Il se montra si humble et si rampant vis-à-vis de moi; il fit si bon marché de la vie de son frère, et m'exprima une si vile soumission, que, saisi de dégoût, je le priai, au bout de quelques instants, de ne plus m'adresser la parole. Gardés à vue par les cavaliers, nous nous mîmes à la recherche de la chambre secrète. Jean avait prétendu d'abord qu'il en savait l'existence sans en connaître la situation exacte, depuis que le donjon était aux trois quarts détruit. Quand il me vit, il se souvint que je l'avais surpris dans ma chambre, et qu'il avait disparu par la muraille. Il se résigna donc à nous y conduire et à nous montrer le secret qui était fort curieux, et dont je ne m'amuserai pas à vous faire la description. La chambre secrète fut ouverte, il ne s'y trouva personne. L'expédition avait été pourtant conduite avec promptitude et mystère. Il ne paraissait pas probable que Jean eût eu le temps de prévenir son frère. Le donjon était entouré de cavaliers, toutes les issues étaient bien gardées. La nuit était sombre, et nous avions fait une invasion qui avait bouleversé d'effroi tous les habitants de la métairie. Le métayer ne comprenait rien à ce que nous cherchions; mais le trouble et l'angoisse de sa femme semblaient nous assurer la présence d'Antoine dans le donjon. Elle n'eut pas la présence d'esprit de prendre un air rassuré après que nous eûmes exploré la première chambre, et cela fit penser à Marcasse qu'il y en avait une seconde. Le trappiste en avait-il connaissance, et feignait-il de l'ignorer? Il joua si bien son rôle, que nous y fûmes tous pris. Il fallut explorer de nouveau les moindres détours et recoins des ruines. Une grande tour isolée de tous les bâtiments ne semblait pouvoir offrir aucun refuge. La cage de l'escalier s'était entièrement écroulée lors de l'incendie, et il ne se trouvait pas d'échelle assez longue à beaucoup près, même en attachant l'une à l'autre avec des cordes celles du métayer, pour atteindre au dernier étage, qui semblait bien conservé et contenir une pièce éclairée par deux meurtrières. Marcasse objecta qu'il pouvait se trouver un escalier dans l'épaisseur du mur, ainsi qu'il arrive dans beaucoup d'anciennes tours. Mais où se trouvait l'issue? Dans quelque souterrain peut-être. L'assassin oserait-il sortir de sa retraite tant que nous serions là? S'il avait, malgré la nuit obscure et le silence que nous gardions, vent de notre présence, se risquerait-il dans la campagne, tant que nous serions postés comme nous l'étions sur tous les points? Ce n'est pas probable, dit Marcasse, il faut trouver un moyen prompt de parvenir là-haut, et j'en vois un. Il montra une poutre noircie par le feu, qui joignait la tour à une hauteur effrayante, et sur une portée de vingt pieds environ, aux greniers du bâtiment voisin. Une large crevasse, faite par l'é-

boulement des parties attenantes, était située à l'extrémité de cette poutre dans le flanc de la tour. Dans ses explorations, il avait bien semblé à Marcasse voir, au travers de cette crevasse, les marches d'un petit escalier. Le mur avait d'ailleurs l'épaisseur nécessaire pour le contenir. Le taupeur n'avait jamais osé se risquer sur cette poutre, non à cause de sa ténuité ni de son élévation, il était habitué à ces périlleuses *traversées*, comme il les appelait; mais la poutre était attaquée par le feu, et tellement amincie par le milieu, qu'il était impossible de savoir si elle porterait le poids d'un homme, fût-il svelte et diaphane comme le brave sergent. Jusque-là aucune considération assez importante pour risquer sa vie à cette expérience ne s'était présentée : elle s'offrait en cet instant; Marcasse n'hésita pas. Je n'étais point auprès de lui lorsqu'il conçut ce dessein; je l'en aurais empêché à tout prix. Je ne m'en aperçus que lorsque Marcasse était déjà au milieu de la poutre, à l'endroit où le bois calciné n'était peut-être qu'un charbon. Comment vous rendre ce que j'éprouvai en voyant mon fidèle ami debout dans les airs, marchant avec gravité vers son but? Blaireau allait devant lui avec autant de tranquillité que s'il se fût agi d'aller, comme jadis, au milieu des bottes de foin à la découverte des fouines et des loirs. Le jour se levait et dessinait dans l'air grisâtre la silhouette effilée et la démarche modeste et fière de l'hidalgo. Je mis mes mains sur mon visage, il me semblait entendre craquer la poutre fatale, j'étouffai un cri de terreur dans la crainte de l'émouvoir en cet instant solennel et décisif. Je ne pus retenir ce cri, je ne pus m'empêcher de relever la tête lorsque deux coups de feu partirent de la tour. Le chapeau de Marcasse tomba au premier coup; le second effleura son épaule. Il s'était arrêté. — Pas touché! nous criat-il; et prenant son élan, il franchit au pas de course le reste du pont aérien. Il pénétra dans la tour par la crevasse et s'élança dans l'escalier en criant : — A moi, mes amis, la poutre est solide. Aussitôt cinq hommes hardis et vigoureux, qui l'accompagnaient, se mirent à cheval sur la poutre en s'aidant des mains, et parvinrent un à un à l'autre extrémité. Lorsque le premier d'entre eux pénétra dans le grenier où était retiré Antoine de Mauprat, il le trouva aux prises avec Marcasse, qui, tout exalté de son triomphe et oubliant qu'il ne s'agissait pas de tuer l'ennemi, mais de le prendre, s'était mis en devoir de le larder comme une belette avec sa longue rapière. Mais le faux trappiste était un ennemi redoutable. Il avait arraché l'épée des mains du sergent, l'avait terrassé, et l'aurait étranglé, si on ne se fût jeté sur lui par derrière. Il résista avec une force prodigieuse aux trois premiers assaillants, mais avec l'aide des deux autres on réussit à le dompter. Quand il se vit pris, il ne fit plus de résistance, et se laissa lier les mains pour descendre l'escalier, qui vint aboutir au fond d'un puits desséché, qui se trouvait au centre de la tour. Antoine avait l'habitude d'en sortir et d'y descendre par une échelle que lui tendait la femme du métayer, et qu'elle retirait aussitôt après. Je me jetai avec transport dans les bras du sergent.

— Ce n'est rien, dit-il, cela m'a amusé. J'ai senti que j'avais encore la jambe sûre et la tête froide. Eh! eh! vieux sergent! ajouta-t-il en regardant sa jambe, vieil hidalgo! vieux taupeur! on ne se moquera plus tant de ton mollet.

## XXIX

Si Antoine de Mauprat eût été un homme énergique, il aurait pu me faire un mauvais parti, en se disant témoin de l'assassinat commis par moi sur la personne d'Edmée. Comme il avait pour se cacher des raisons antérieures à ce dernier crime, il eût expliqué le mystère dont il s'enveloppait, et son silence sur l'événement de la tour Gazeau. Je n'avais pour moi que le témoignage de Patience. Eût-il suffi pour m'absoudre? Tant d'autres, même ceux de mes amis, même celui d'Edmée, qui ne pouvait nier mon caractère violent et les probabilités de mon crime, étaient contre moi?

Mais Antoine, le plus insolent en paroles de tous les coupe-jarrets, était le plus lâche en action. Il ne se vit pas plutôt au pouvoir de la justice qu'il avoua tout, même avant de savoir que son frère l'avait abandonné.

Il y eut de scandaleux débats, où les deux frères se chargèrent l'un l'autre d'une manière infâme. Le trappiste, toujours contenu par son hypocrisie, abandonnait froidement l'assassin à son sort et se défendait de lui avoir jamais donné le conseil de commettre le crime; l'autre, porté au désespoir, l'accusa des forfaits les plus horribles, de l'empoisonnement de ma mère et de celui de la mère d'Edmée, qui étaient mortes l'une et l'autre de violentes inflammations d'entrailles à des époques assez rapprochées. Jean de Mauprat était, disait-il, très-habile dans l'art de préparer les poisons, et s'introduisait dans les maisons, sous divers déguisements, pour les mêler aux aliments. Il assura que le jour où Edmée avait été amenée à La Roche-Mauprat, il avait assemblé tous ses frères pour délibérer avec eux sur le moyen de se débarrasser de cette héritière d'une fortune considérable, fortune qu'il avait travaillé à saisir par les voies du crime, en essayant de détruire les effets du mariage du chevalier Hubert. Sa mère avait payé de sa vie l'affection qui avait porté ce dernier à vouloir adopter l'enfant de son frère. Tous les Mauprat voulaient qu'on se débarrassât d'Edmée et de moi du même coup, et Jean apprêtait le poison, lorsque la maréchaussée vint faire

diversion à cet affreux dessein, en attaquant le donjon. Jean repoussa ces accusations avec horreur, disant humblement qu'il avait commis bien assez de péchés mortels dans la débauche et l'irréligion, sans qu'on lui imputât encore ceux-là. Comme ils étaient difficiles à admettre sans examen de la bouche d'Antoine, que cet examen était à peu près impossible, et que le clergé était trop puissant et trop intéressé à empêcher ce scandale pour le permettre, Jean de Mauprat fut déchargé de l'accusation de complicité, et seulement renvoyé à la Trappe avec défense de l'archevêque de remettre les pieds dans le diocèse, et invitation à ses supérieurs de ne le laisser jamais sortir de son couvent. Il y mourut peu d'années après, dans les transes d'un repentir exalté, qui avait même le caractère de l'aliénation. Il est vraisemblable qu'à force de feindre le remords, afin d'arriver à une sorte de réhabilitation sociale, il avait fini, après avoir échoué dans ses projets, par ressentir, au sein des austérités et des châtiments terribles de son ordre, les frayeurs et les angoisses d'une mauvaise conscience et d'un tardif repentir. La peur de l'enfer est la seule foi des âmes viles.

Je ne fus pas plutôt acquitté, réhabilité et élargi, que je courus auprès d'Edmée; j'arrivai pour assister aux derniers moments de mon grand-oncle. Il recouvra vers sa fin, non la mémoire des événements, mais celle du cœur. Il me reconnut, me pressa sur sa poitrine, me bénit en même temps qu'Edmée, et mit ma main dans celle de sa fille. Après que nous eûmes rendu les derniers devoirs à cet excellent et noble parent, dont la perte nous fut aussi douloureuse que si nous ne l'eussions pas prévue et attendue depuis longtemps, nous quittâmes pour quelque temps le pays, afin de n'être pas témoins de l'exécution d'Antoine, qui fut condamné au supplice de la roue. Les deux faux témoins qui m'avaient chargé furent fouettés, flétris, et chassés du ressort du présidial. Mademoiselle Leblanc, que l'on ne pouvait accuser précisément de faux témoignages, car elle n'avait guère procédé que par induction, se déroba au mécontentement public, et alla vivre dans une autre province avec assez de luxe pour faire penser qu'elle avait reçu des sommes considérables afin de me perdre.

Nous ne voulûmes pas nous séparer même momentanément de nos excellents amis, de mes seuls défenseurs, Marcasse, Patience, Arthur et l'abbé Aubert. Nous montâmes tous dans la même voiture de voyage; les deux premiers, habitués au grand air, occupèrent volontairement le siége extérieur, nous les traitâmes sur le pied de la plus parfaite égalité. Jamais dès lors ils n'eurent d'autre table que la nôtre. Quelques personnes eurent le mauvais goût de s'en étonner; nous laissâmes dire. Il est des circonstances qui effacent radicalement toutes les distances imaginaires ou réelles du rang et de l'éducation.

Nous visitâmes la Suisse. Arthur jugeait ce voyage nécessaire au rétablissement complet d'Edmée; les soins tendres et ingénieux de cet ami dévoué, le bonheur dont notre affection chercha à entourer Edmée, ne contribuèrent pas moins que le beau spectacle des montagnes à chasser sa mélancolie et à effacer le souvenir des orages que nous venions de traverser. La Suisse produisit sur le cerveau poétique de Patience un effet magique. Il entrait souvent dans une telle exaltation, que nous en étions à la fois ravis et effrayés. Il fut tenté de se construire un chalet au fond de quelque vallée, et d'y passer le reste de ses jours dans la contemplation de la nature; mais sa tendresse pour nous le fit renoncer à ce projet. Marcasse déclara, par la suite, que malgré tout le plaisir qu'il avait goûté dans notre compagnie, il regardait ce voyage comme le temps le plus funeste de sa vie. A l'auberge de Martigny, lors de notre retour, Blaireau, dont l'âge avancé rendait les digestions pénibles, mourut victime du trop bon accueil qu'il reçut à la cuisine. Le sergent ne dit pas un mot, le contempla quelque temps d'un air sombre, et alla l'enterrer dans le jardin, sous le plus beau rosier; il ne parla de sa douleur que plus d'un an après.

Pendant ce voyage, Edmée fut pour moi un ange de bonté et de sollicitude; s'abandonnant désormais à toutes les inspirations de son cœur, n'ayant plus aucune méfiance contre moi, ou se disant que j'avais été assez malheureux pour mériter ce dédommagement, elle me confirma mille fois les célestes assurances d'amour qu'elle avait données en public, lorsqu'elle avait élevé la voix pour proclamer mon innocence. Quelques réticences qui m'avaient frappé dans sa déposition, et le souvenir des paroles accusatrices qui lui étaient échappées lorsque Patience l'avait trouvée assassinée, me laissèrent, je l'avoue, une assez longue souffrance. Je pensai, avec raison peut-être, qu'Edmée avait fait un grand effort pour croire à mon innocence avant les révélations de Patience. Mais elle s'expliqua toujours avec beaucoup de délicatesse et un peu de réserve à cet égard. Cependant un jour elle ferma la plaie en me disant avec sa brusquerie charmante : — Et si je t'ai aimé assez pour t'absoudre dans mon cœur et pour te défendre devant les hommes au prix d'un mensonge, qu'as-tu à dire?

Ce qui ne m'importait pas moins, c'était de savoir à quoi m'en tenir sur l'amour qu'elle prétendait avoir eu pour moi dès les premiers jours de notre liaison. Ici elle se troubla un peu, comme si dans son invincible fierté elle eût regretté la jalouse possession de son secret. Ce fut l'abbé qui se chargea de me faire sa confession, et de m'assurer que dans ce temps il avait bien souvent grondé Edmée de son penchant pour *l'enfant sauvage*. Comme je lui objectais l'entretien confidentiel que j'avais surpris un soir dans le

parc entre Edmée et lui, et que je lui rapportais avec la grande exactitude de mémoire que je possède, il me répondit : — Si vous nous eussiez suivi un peu sous les arbres, vous eussiez entendu ce soir-là même une querelle qui vous eût bien rassuré, et qui vous eût expliqué comment d'antipathique (je dirais presque d'odieux) que vous m'étiez, vous me devîntes supportable d'abord, et peu à peu cher au plus haut degré.

— Racontez-le-moi, m'écriai-je; d'où vint ce miracle? — D'un mot, répondit-il : Edmée vous aimait. Quand elle me l'eut avoué, elle couvrit son visage de ses deux mains, et resta un instant comme accablée de honte et de chagrin; puis, tout à coup relevant la tête : — Eh bien, oui! s'écria-t-elle, eh bien, oui! je l'aime! puisque vous voulez le savoir absolument. J'en suis éprise comme vous dites. Ce n'est pas ma faute, pourquoi en rougirais-je? Je n'y puis rien; cela est venu fatalement. Je n'ai jamais aimé M. de La Marche; je n'ai que de l'amitié pour lui. Et pour Bernard, c'est un autre sentiment, un sentiment si fort, si mobile, si rempli d'agitations, de haine, de peur, de pitié, de colère et de tendresse, que je n'y comprends rien, et que je n'essaye plus d'y rien comprendre.

— O femme! femme! m'écriai-je consterné en joignant les mains, tu es un abîme, un mystère, et celui qui croit te connaître est trois fois insensé.

— Tant qu'il vous plaira, l'abbé, reprit-elle avec une résolution pleine de dépit et de trouble, cela m'est bien égal. Je me suis dit à moi-même, à cet égard, plus que vous n'avez dit à toutes vos ouailles dans tout le cours de votre vie. Je sais que Bernard est un ours, un blaireau, comme dit mademoiselle Leblanc; un sauvage, un rustre, quoi encore? Il n'est rien de plus hérissé, de plus épineux, de plus sournois, de plus méchant que Bernard; c'est une brute qui sait à peine signer son nom; c'est un homme grossier, qui croit me dompter comme une haquenée des Varennes : il se trompe beaucoup; je mourrai plutôt que de lui appartenir jamais, à moins que, pour m'épouser, il ne se civilise. Autant vaudrait compter sur un miracle; je l'essaye sans l'espérer. Mais qu'il me force à me tuer ou à me faire religieuse, qu'il reste tel qu'il est, ou qu'il devienne pire, il n'en sera pas moins vrai que je l'aime. Mon cher abbé, vous savez qu'il doit m'en coûter de faire cet aveu; et vous ne devez pas, lorsque mon amitié se fait pénitente à vos pieds et dans votre sein, m'humilier par vos exclamations et vos exorcismes! Réfléchissez maintenant; examinez, discutez, décidez! Voilà le mal, je l'aime! Voilà les symptômes : je ne pense qu'à lui, je ne vois que lui; et je n'ai pas pu dîner aujourd'hui, parce qu'il n'était pas rentré. Je le trouve plus beau qu'aucun homme qui existe. Quand il me dit qu'il m'aime, je vois, je sens que c'est vrai; cela me choque et me charme en même temps. M. de La Marche me paraît fade et guindé depuis que je connais Bernard. Bernard seul me semble aussi fier, aussi colère, aussi hardi que moi, et aussi faible que moi; car il pleure comme un enfant quand je l'irrite, et voilà que je pleure aussi en songeant à lui. — Cher abbé! m'écriai-je en me jetant à son cou, que je vous embrasse jusqu'à vous étouffer, pour vous être souvenu de tout cela. — L'abbé brode, dit Edmée avec malice. — Eh quoi! lui dis-je en serrant ses mains à les briser, vous m'avez fait souffrir sept ans, et aujourd'hui vous avez regret à trois paroles qui me consolent... — N'aie pas regret au passé, me dit-elle; va, nous eussions été perdus, si, tel que tu étais dans ce temps-là, je n'avais pas eu de la raison et de la force pour nous deux. Où en serions-nous aujourd'hui, grand Dieu! tu aurais bien autrement souffert de mes duretés et de mon orgueil, car tu m'aurais offensée dès le premier jour de notre union, et je t'aurais puni en t'abandonnant, ou en me donnant la mort, ou en te tuant toi-même; car on tue dans notre famille, c'est une habitude d'enfance. Ce qu'il y a de certain, c'est que tu aurais fait un détestable mari; tu m'aurais fait rougir par ton ignorance, tu aurais voulu m'opprimer, et nous nous serions brisés l'un contre l'autre : cela eût fait le désespoir de mon père; et, tu le sais, mon père passait avant tout! J'aurais peut-être risqué mon propre sort très-légèrement, si j'avais été seule au monde, car j'ai de la témérité dans le caractère; mais mon père *devait* être heureux, calme et respecté : il m'avait élevée dans le bonheur, dans l'indépendance. Je n'aurais jamais pu me réconcilier avec moi-même si j'avais privé sa vieillesse des biens qu'il avait répandus sur toute ma vie. Ne crois pas que je sois vertueuse et grande, comme l'abbé le prétend; j'aime, voilà tout, mais j'aime avec force, avec exclusion, avec persévérance. Je t'ai sacrifié à mon père, mon pauvre Bernard! et le ciel qui nous eût maudits si j'eusse sacrifié mon père, nous récompense aujourd'hui en nous donnant éprouvés et invincibles l'un à l'autre. A mesure que tu as grandi à mes yeux, j'ai senti que je pouvais attendre, parce que j'avais à t'aimer longtemps, et que je ne craignais pas de voir évanouir ma passion avant de l'avoir satisfaite, comme font les passions dans les âmes faibles. Nous étions deux caractères d'exception; il nous fallait des amours héroïques, les choses ordinaires nous eussent rendus méchants l'un et l'autre.

## XXX

Nous revînmes à Sainte-Sévère, à l'expiration du deuil d'Edmée, époque fixée pour notre mariage. Lorsque nous avions quitté cette province où nous avions éprouvé l'un et l'autre de si profonds dégoûts et de si

grands malheurs, nous nous étions imaginé que nous ne sentirions jamais le besoin d'y revenir, et pourtant telle est la force des souvenirs de l'enfance, et le lien des habitudes domestique, qu'au sein d'un pays enchanteur et qui ne nous rappelait aucune amertume, nous avions vite regretté notre Varenne triste et sauvage, et soupiré après les vieux chênes de notre parc. Nous y rentrâmes avec une joie profonde et respectueuse. Le premier soin d'Edmée fut de cueillir les plus belles fleurs du jardin et d'aller les déposer à genoux sur la tombe de son père. Nous baisâmes cette terre sacrée, et nous y fîmes le serment de travailler sans cesse à laisser un nom respectable et vénéré comme le sien. Il avait souvent porté cette ambition jusqu'à la faiblesse, mais c'était une faiblesse noble et une sainte vanité.

Notre mariage fut célébré dans la chapelle du village et la noce se fit en famille; aucun autre qu'Arthur, l'abbé, Marcasse et Patience ne s'assit à notre banquet modeste. Qu'avions-nous besoin de spectateurs étrangers à notre bonheur? Ils eussent peut-être cru nous faire une grâce en venant couvrir de leur importance les taches de notre famille. Nous étions assez pour être heureux et joyeux entre nous. Nos cœurs avaient autant d'amitiés qu'ils en pouvaient contenir. Nous étions trop fiers pour solliciter celle de personne, trop contents les uns des autres pour aspirer à quelque chose de mieux. Patience retourna à sa cabane, et, refusant toujours de rien changer à sa vie sobre et retirée, reprit à certains jours de la semaine ses fonctions de *grand juge* et de *trésorier*. Marcasse resta près de moi jusqu'à sa mort, qui arriva vers la fin de la révolution française; j'espère m'être acquitté de mon mieux envers lui par une amitié sans restriction et une intimité sans nuages.

Arthur, qui nous avait sacrifié une année de son existence, ne put se résoudre à abjurer l'amour de sa patrie et le désir de contribuer à son élévation en lui apportant le tribut de ses connaissances et le résultat de ses travaux; il repartit pour Philadelphie où j'allai le voir après mon veuvage.

Je ne vous raconterai pas le bonheur que je goûtai avec ma noble et généreuse femme. De telles années ne se racontent pas. On ne saurait se décider à vivre après les avoir perdues, si on ne faisait tous ses efforts pour ne pas trop se les rappeler. Elle me donna six enfants dont quatre vivent encore et sont avantageusement et sagement établis. Je me flatte qu'ils achèveront d'effacer la mémoire déplorable de leurs ancêtres. J'ai vécu pour eux, par l'ordre d'Edmée à son lit de mort. Permettez-moi de ne vous point parler autrement de cette perte que j'ai faite il y a seulement dix ans; elle m'est aussi sensible qu'au premier jour, et je ne cherche point à m'en consoler, mais à me rendre digne de rejoindre dans un monde meilleur, après avoir accompli mon temps d'épreuve, la sainte compagne de ma vie. Elle fut la seule femme que j'aimai; jamais aucune autre n'attira mon regard et ne connut l'étreinte de ma main. Je suis ainsi fait; ce que j'aime, je l'aime éternellement, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

Les orages de la révolution ne détruisirent point notre existence, et les passions qu'elle souleva ne troublèrent pas l'union de notre intérieur. Nous fîmes de grand cœur, et en les considérant comme de justes sacrifices, l'abandon d'une grande partie de nos biens aux lois de la république. L'abbé, effrayé du sang versé, renia parfois sa religion politique, quand les nécessités du temps dépassèrent la force de son âme. Il fut le Girondin de la famille.

Edmée eut plus de courage sans avoir moins de sensibilité; femme et compatissante, elle souffrit profondément des misères de tous les partis, elle pleura tous les malheurs de son siècle, mais elle n'en méconnut jamais la grandeur saintement fanatique. Elle resta fidèle à ses théories d'égalité absolue. Au temps où les actes de la Montagne irritaient et désespéraient l'abbé, elle lui fit généreusement le sacrifice de ses élans patriotiques, et eut la délicatesse de ne jamais prononcer devant lui certains noms qui le faisaient frémir, et qu'elle vénérait avec une force de persuasion que je n'ai jamais vue chez aucune femme.

Pour moi, je puis dire que mon éducation fut faite par elle : pendant tout le cours de ma vie, je m'abandonnai entièrement à sa raison et à sa droiture; quand le désir de jouer un rôle populaire vint tenter mon enthousiasme, elle m'arrêta en me représentant que mon nom paralyserait toute mon influence sur une classe qui se méfierait de moi et qui me croirait désireux de m'appuyer sur elle pour réhabiliter mon patriciat. Quand l'ennemi fut aux portes de la France, elle m'envoya servir en qualité de volontaire; quand la carrière militaire devint un moyen d'ambition, et que la république fut anéantie, elle me rappela et me dit : « Tu ne me quitteras plus. »

Patience joua un grand rôle dans la révolution. Il fut nommé à l'unanimité juge de son district. Son intégrité, son impartialité entre le château et la chaumière, sa fermeté et sa sagesse, ont laissé des souvenirs ineffaçables dans la Varenne.

J'eus occasion, à la guerre, de sauver les jours de M. de La Marche et de l'aider à passer en pays étranger.

Voilà, je crois, dit le vieux Mauprat, tous les événements de ma vie où Edmée joue un rôle. Le reste ne vaut pas la peine d'être raconté. S'il y a quelque chose de bon et d'utile dans ce récit, profitez-en, jeunes gens. Souhaitez d'avoir un conseiller franc, un ami sévère, et n'aimez pas celui qui vous flatte, mais celui qui vous corrige. Ne croyez pas trop à la phrénologie, car j'ai la bosse du meurtre très-déve-

loppée, et, comme disait Edmée dans ses jours de gaieté mélancolique, on *tue de naissance* dans notre famille. Ne croyez pas à la fatalité, ou du moins n'exhortez personne à s'y abandonner. Voilà la morale de mon histoire.

Ainsi disant, le vieux Bernard nous donna un bon souper, et nous renvoya chez nous en nous remerciant de la complaisance que nous avions mise à l'écouter. Puisses-tu, cher lecteur, ne t'être pas repenti de la tienne !

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE.



